



HAL
open science

Phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux

Yves Millou

► **To cite this version:**

Yves Millou. Phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux. Philosophie. Normandie Université, 2018. Français. NNT : 2018NORMR008 . tel-01793221v1

HAL Id: tel-01793221

<https://theses.hal.science/tel-01793221v1>

Submitted on 16 May 2018 (v1), last revised 16 May 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Normandie Université

THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité Philosophie

Préparée au sein de l'Université de Rouen

Phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux

**Présentée et soutenue par
Yves MILLOU**

**Thèse soutenue publiquement le 6 mars 2018
devant le jury composé de :**

Mme Natalie DEPRAZ	Professeur à l'Université de Rouen	Directrice de thèse
M. Emmanuel FALQUE	Professeur à l'ICP	Rapporteur
M. Denis FRICKER	Professeur à l'Université de Strasbourg	Rapporteur
Mme Claire PETITMENGIN	Professeur émérite à l'Institut Mines-Télécom	Examinatrice
Mme Anca VASILIU	Directrice de recherche au CNRS	Examinatrice

Thèse dirigée par Natalie DEPRAZ, laboratoire ERIAC



Remerciements

à Natalie Depraz, pour ses encouragements et son enthousiasme contagieux !

à Alexis Lavis, pour sa disponibilité de linguiste hors-pair

à Dominique Géraudie pour son temps et ses talents de transcription (environ la moitié des 19 transcriptions l'ont été grâce à elle)

Et aux 19 personnes (souvent avec l'aide de leur entourage) qui ont bien voulu se prêter à l'exercice des entretiens.

Je dédie ce travail à mes parents et à ma femme qui m'a soutenu pendant toutes ces années de recherche et vers qui je retourne dorénavant à 100%.

Table des Matières

(Cliquer sur les titres pour aller directement aux parties concernées)

Introduction générale	p.8
I. Surprise et miracle dans le Nouveau Testament	p.23
Introduction : quelle importance faut-il donner à la surprise et à l'étonnement ?.....	p.23
A. Le lexique de la surprise et de l'étonnement dans le Nouveau Testament	p.26
1. Surprise et étonnement dans la Bible.....	p.26
2. Les quatre verbes de la surprise et de l'étonnement.....	p.28
3. Le verbe thaumazô.....	p.30
4. Le verbe existhèmi.....	p.32
5. Le verbe ekplessô.....	p.34
6. Le verbe thambeô.....	p.36
Conclusion.....	p.38
B. Typologie des réactions aux miracles	p.42
C. Parcours de l'Évangile de Marc	p.47
1. Un évangile construit pour surprendre.....	p.47
2. Particularité des miracles dans l'évangile de Marc.....	p.48
3. La surprise comme révélation (Marc 1,21-28).....	p.50
4. L'identité de Jésus.....	p.55
5. Coïncidence entre surprise et gloire de Dieu.....	p.57
6. Obscurcissement du lien miracle-surprise.....	p.60
7. Pas de salut sans surprise.....	p.63
8. Foi, peur et surprise.....	p.65
9. Une surprise qui s'élargit en écoute.....	p.69
10. la peur de la chute.....	p.73
Conclusion.....	p.77
D. La surprise narrative	p.79
Introduction.....	p.80
1. La surprise dans les récits selon Raphaël Baroni	p.80
a. La surprise narrative.....	p.80
b. Constitution de l'attente narrative.....	p.82
2. La surprise narrative dans les Évangiles et les Actes	p.84
a. Structure narrative de mise sous tension du genre évangile.....	p.85
b. La surprise comme principe de narration.....	p.88
c. La surprise comme principe pédagogique (les paraboles).....	p.95
d. La Résurrection comme « surprise complète » ?.....	p.100
Conclusion.....	p.110

E. Regard et surprise	p.113
Introduction.....	p.113
1. Les regards de Jésus.....	p.115
2. Jésus qui se retourne.....	p.120
3. Fixer du regard.....	p.122
4. Puissance du regard.....	p.127
5. Fixité et distance.....	p.128
6. La gloire qui disparaît.....	p.131
7. Rester les yeux ouverts.....	p.136
8. La lumière invisible (phénoménologie christologique de Michel Henry).....	p.139
9. Jésus l'étranger.....	p.143
Conclusion.....	p.148
F. Rembrandt ou la surprise du divin	p.150
1. Le festin de Belshassar (1635).....	p.150
2. Les disciples d'Emmaüs (1626).....	p.154
3. Les disciples d'Emmaüs (1648).....	p.159
4. Le cantique de Syméon (1627).....	p.167
5. La lumière de la surprise.....	p.170
Conclusion.....	p.173
G. Tout est-il miracle ?	p.174
1. Le miracle permanent.....	p.174
2. Difficulté pour fonder la thèse des miracles occasionnels.....	p.178
3. La question de l'attention.....	p.181
4. Fondements du miracle biblique.....	p.182
Conclusion.....	p.185
Conclusion de la Ière partie	p.187

II. Miracle et surprise à travers des témoignages de vécus contemporains.....p.193

A. Présentation générale	p.193
1. Elaborations des principes de la partie « Entretiens ».....	p.193
2. Formation à l'Explicitation Microphénoménologique.....	p.199
3. Elaboration du protocole et modification de la 1 ^{ère} version.....	p.201
4. Les entretiens : panorama général.....	p.203
5. Les entretiens : déroulement et difficultés.....	p.204
6. Nécessaire adaptation de la méthode d'explicitation.....	p.207
7. Le travail de transcription des enregistrements.....	p.209
8. L'exploitation des entretiens	p.209
9. Les commentaires des entretiens : visée d'ensemble.....	p.210

B. Les 19 commentaires	p.213
B1. Sommaire.....	p.213
B2. Le tableau des marqueurs de surprise et d'étonnement.....	p.213
1. Commentaire du témoignage de sœur Marthe.....	p.217
2. Commentaire du témoignage de Line.....	p.231
3. Commentaire du témoignage de Claire.....	p.244
4. Commentaire du témoignage de Marie-Elisabeth.....	p.254
5. Commentaire du témoignage de sœur Annie-Thérèse.....	p.264
6. Commentaire du témoignage de Gisèle.....	p.273
7. Commentaire du témoignage de Sabine.....	p.278
8. Commentaire du témoignage de Haïm.....	p.292
9. Commentaire du témoignage de Véronique.....	p.298
10. Commentaire du témoignage de Léon.....	p.308
11. Commentaire du témoignage de sœur Anne-Elisabeth.....	p.320
12. Commentaire du témoignage de Pierrick.....	p.325
13. Commentaire du témoignage de Mathieu.....	p.335
14. Commentaire du témoignage de Jean-Luc.....	p.343
15. Commentaire du témoignage de Florence.....	p.351
16. Commentaire du témoignage de Sylvie.....	p.361
17. Commentaire du témoignage de Catherine.....	p.367
18. Commentaire du témoignage d'Adeline.....	p.377
19. Commentaire du témoignage de Jacques.....	p.384
C. Surprise et étonnement dans les témoignages de miracles	p.389
Introduction : les typologies des entretiens.....	p.389
1. Miracles avec surprise et étonnement.....	p.392
Introduction : pas de surprise sans étonnement.....	p.392
a. Le surgissement à l'intérieur d'un événement extérieur.....	p.394
(a1, a2, a3, a4, a5, a6, a7, a8, a9)	
b. Remise en cause du sujet (b1, b2, b3, b4, b5, b6, b7, b8).....	p.402
c. Evidence et certitude.....	p.411
d. Pré-surprises et post-surprises.....	p.416
d1. Pré-surprises : Pleurs et larmes.....	p.417
d2. Post-surprises : translucidité et changement de toute la personne.....	p.420
e. La structure « on n'entend rien, on ne voit rien ».....	p.426
f. Un cas de miracle non ponctuel.....	p.432
2. Miracles sans surprise ni étonnement.....	p.433
3. Miracles avec refus de surprise (3a, 3b, 3c).....	p.436
4. Surprise sans miracle (4a, 4b).....	p.441
Conclusions.....	p.444
Conclusion de la IIème partie	p.448

III. Phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux.....p.451

A. Surprise et étonnement dans les récits en 3^e et 1^{ère} personne.....p.451

Introduction.....p.451

1. Différences entre les réactions de surprise et d'étonnement dans deux types de récits.....p.451
2. Ressemblances entre les réactions de surprise et d'étonnement dans les deux types de récits.....p.455
3. Le sujet surpris au centre.....p.457
4. La surprise de la foi.....p.461
5. Etonnement et retournementp.471
6. La foi, disposition fondamentale liant Surprise et Etonnement.....p.474
7. Foi, étonnement et attention.....p.477

B. Surprise et révélation.....p.481

Introduction.....p.482

1. Le départ, le rien, le videp.482
 - 1a. Le Dieu vacant.....p.482
 - 1b. La Parole brisée.....p.485
2. Quelque chose, quelqu'un.....p.488
 - 2a. Quelque chose.....p.488
 - 2b. Quelqu'un.....p.490
3. Nouveauté définitive et re-création.....p.491
4. la joie et la surprise.....p.496
 - 4a. Joie et surprise dans les Écritures.....p.497
 - 4b. La joie dans les entretiens.....p.500
 - 4c. La joie dans la phénoménologie de M. Henry.....p.503
 - 4d. La surprise de la Joie (C.S. Lewis).....p.504
5. Révélation et bouleversement.....p.508
 - 5a. Une révélation en deux temps.....p.508
 - 5b. Ancrage scripturaire.....p.511
 - 5c. Une phénoménologie du bouleversement.....p.513
 - 5d. Des entretiens bouleversants.....p.515
 - 5e. Bouleversante surprise.....p.517

C. Une théologie de la surprise.....p.520

1. Les surprises en théologie.....p.520
2. La surprise comme parole.....p.523
3. Un Dieu surprenant.....p.526
4. Surprenante prière.....p.528

Conclusion de la III^{ème} partie.....p.529

Conclusion Générale.....p.534

Annexes	p.538
Annexe 1 : Liste des occurrences de la structure I.E.....	p.538
Annexe 2 : Listes des occurrences de surprises et de miracles chez Marc.....	p.540
Annexe 3 : Le protocole d'enregistrement	p.542
Annexe 4 : Les 19 Transcriptions.....	p.543
1. Transcription du témoignage de sœur Marthe.....	p.544
2. Transcription du témoignage de Line.....	p.552
3. Transcription du témoignage de Claire.....	p.558
4. Transcription du témoignage de Marie-Elisabeth.....	p.564
5. Transcription du témoignage de sœur Annie-Thérèse.....	p.569
6. Transcription du témoignage de Gisèle.....	p.577
7. Transcription du témoignage de Sabine.....	p.583
8. Transcription du témoignage de Haïm.....	p.590
9. Transcription du témoignage de Véronique.....	p.596
10. Transcription du témoignage de Léon.....	p.603
11. Transcription du témoignage de sœur Anne-Elisabeth.....	p.610
12. Transcription du témoignage de Pierrick.....	p.615
13. Transcription du témoignage de Mathieu.....	p.627
14. Transcription du témoignage de Jean-Luc.....	p.633
15. Transcription du témoignage de Florence.....	p.637
16. Transcription du témoignage de Sylvie.....	p.652
17. Transcription du témoignage de Catherine.....	p.657
18. Transcription du témoignage d'Adeline.....	p.667
19. Transcription du témoignage de Jacques.....	p.674
Bibliographie	p.682

Introduction Générale

Projet

Le projet à l'origine de ce travail prend sa source dans notre intérêt de longue date pour la problématique de la Parole, que nous avons déjà étudiée selon différents angles depuis la théologie¹, et dont nous souhaitons poursuivre l'étude en partant de présupposés philosophiques, ceux de la phénoménologie, déjà mis en œuvre une première fois lors d'un travail sur Michel Henry². Notre recherche d'un sujet de doctorat a eu la chance de se trouver confrontée à la thématique de la surprise, choisie par Natalie Depraz, professeure à l'Université de Rouen, et une équipe d'universitaires associés dans le cadre du projet ANR Emphiline³ : « La surprise au sein de la spontanéité des émotions: un vecteur de cognition élargie », dont le but était d'« identifier, mesurer, et décrire les divers impacts, influences et effets de la composante émotionnelle de la surprise, et les différents marqueurs psychophysiologiques, linguistiques et phénoménologiques observables. »⁴ Le thème de la surprise nous semblait constituer une piste idéale pour approfondir ce que nous avons entamé auparavant. En effet, il nous apparaissait à la fois comme plutôt nouveau et prometteur comme thème de recherche, mais aussi il suggérait certaines articulations avec un champ d'expérience en partie déjà exploré lors de nos précédents travaux, celui du vécu religieux intime. Assez naturellement donc, l'idée nous est venue que nous pourrions trouver un axe reliant la surprise et le miraculeux. L'intuition était que les réactions phénoménologiquement traçables de surprise face au miraculeux pourraient apporter une meilleure connaissance de ce qui se passe dans l'expérience humaine lors d'événements de cette nature. Et qu'en retour, l'étude de cette phénoménologie rendrait service à une meilleure compréhension du mécanisme de la surprise.

Le choix du miraculeux nous sembla à l'époque propice à ce parcours de recherche, puisqu'en principe il s'agissait d'une réalité religieuse, dont le centre de gravité se trouvait du côté de la foi et de la théologie ; il présentait donc le double intérêt de permettre la mise en œuvre de méthodes phénoménologiques appliquées à un objet a priori extérieur à elles, mais aussi de cerner davantage les deux réalités en tandem : surprise et miracle. Il semblait d'emblée que du fait de sa rareté, de sa dimension spectaculaire, et de sa réputation ambiguë, le miracle au sens religieux fournissait un terrain d'expérimentation idéal pour tester le phénomène de la surprise. Indiquons dès maintenant que ce choix laissait de côté l'autre sens du mot miracle : le sens profane de réalisation spectaculaire, d'occurrence imprévisible que certaines circonstances rassemblent (« le miracle économique coréen », « il n'y a pas eu de miracle dans le classico d'hier »). Par contre, nous savions que le ciblage du lien surprise-miracle, lorsqu'il concerne le miracle religieux, et notamment chrétien, constituait une association « minée » ; en effet, la dimension spectaculaire des miracles chrétiens, et donc leur potentiel de surprise/étonnement

¹ Notamment dans un travail de Master de théologie à l'ICP (soutenu en 2006), intitulé *La contribution de Henri de Lubac à la théologie de la Parole de Dieu dans Dei Verbum*.

² *Le langage des sentiments chez Michel Henry*, Mémoire de Master LIS soutenu en 2011.

³ <http://www.agence-nationale-recherche.fr/?Projet=ANR-11-EMCO-0005>

⁴ Idem.

(leur caractère extraordinaire) a longtemps été considéré comme devant asseoir la vérité de l'intervention de Dieu dans le monde⁵. La valeur de preuve, longtemps associée par l'apologétique chrétienne à l'éclat supposément démonstratif du miracle face à l'incrédulité rationaliste, avait dévalorisé cette composante du miracle, si bien que la théologie des miracles qui s'est dégagée de la confrontation avec ce rationalisme a eu tendance à minimiser leur spectacularité. Cette position était éprouvée comme d'autant plus légitime que le spectaculaire des miracles est dévalorisé par le principal thaumaturge lui-même. Jésus-Christ⁶ ne cesse, en effet, de prévenir les hommes contre leur propension à lui vouloir faire faire des miracles. Et cela à l'encontre de sa propre pratique très fréquente ! Sa mission de révélation l'avertit en effet contre le désir de ses concitoyens de fixer sur lui leur fascination pour son « pouvoir » de faiseur de miracles. Il n'en a pas fallu plus, chez certains auteurs, pour resituer la théologie des miracles sur le versant « humanité de Dieu » au détriment de celle de la divinité du Christ, en mettant l'accent sur « la réalité symbolique des signes » par opposition à « l'aspect merveilleux de la guérison, sans intérêt réel, [qui] provoque au mieux l'étonnement ou l'admiration ».⁷

Conscient donc de ces réalités, et en partie malgré elles, nous avons commencé à chercher ce qui pouvait exister en termes de ressources. Mais peu de travaux existent qui associent les deux thèmes : pour ne s'en tenir qu'au concept de surprise, du côté de la phénoménologie, elle est peu thématisée⁸, et elle l'est encore moins théologiquement parlant⁹. Les raisons présentées ci-dessus expliquent sans doute, du côté théologique, l'absence de focalisation sur le thème de la

⁵ Voir par exemple ce texte du Concile Vatican I : « Pour que l'hommage de notre foi soit conforme à la raison, Dieu a voulu que les secours intérieurs du Saint-Esprit soient accompagnés de preuves extérieures de sa Révélation, à savoir des faits divins et surtout les miracles et les prophéties qui, en montrant de manière impressionnante la toute-puissance de Dieu et sa science sans borne, sont des signes très certains de la Révélation divine, adaptés à l'intelligence de tous. C'est pourquoi Moïse et les prophètes et surtout le Christ notre Seigneur firent des miracles nombreux et éclatants et prophétisèrent... » Constitution *Dei Filius* sur la foi catholique (1870) http://laportelatine.org/bibliotheque/encycliques/VaticanI/Dei_Filius.php

⁶ Il va de soi que nous désignons par ce nom le « Jésus historique » tel que peut le reconstruire la science historique, et non pas le « Jésus réel » dont ne savons, justement, que ce que peut reconstruire les données de l'histoire. Le terme Jésus-Christ est théologisé, mais il se réfère d'abord au personnage historique.

⁷ Joseph Moingt, *Dieu qui vient à l'homme, Du deuil au dévoilement de Dieu*, Cerf, 2002, p. 372. Nous ne sommes pas en désaccord total avec cet auteur ; son insistance sur la révélation de l'humanité de Dieu indique qu'il saisit adéquatement l'enjeu de l'Incarnation. Nous questionnons par contre sa dévalorisation de la pédagogie christique.

⁸ Citons cependant J.-L. Marion, *Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, Paris, P.U.F., 2013, §26 « Se recevoir de ce qui se donne », p. 426-441 ; F. Dastur, « Pour une phénoménologie de l'événement : l'attente et la surprise », *Etudes phénoménologiques*, 1997, n°25, pp. 64-65, repris dans *La phénoménologie en questions : langage, altérité, temporalité, finitude*, Paris, Vrin, 2010 ; N. Depraz, « Looking forward to being surprised. — at the heart of embodiment », in *Theoria et Historia Scientiarum : International Journal for Interdisciplinary Studies*, 7 : 5-11. Special Issue: *Embodiment and Awareness : perspectives from phenomenology and cognitive sciences*, N. Depraz & S. Gallagher eds. (2003); N. Depraz, « The Rainbow of emotions. At the crossroads of phenomenology and biology », *Cont. Philos. Rev.* (2008), 41, 237-259, part. pp. 250-252: 5.3. Surprise: the emotional quality of unexpectedness. N. Depraz, « Phenomenology of surprise. Lévinas and Merleau-Ponty in the light of Hans Jonas », in *Advancing Phenomenology. Essays in Honor of Lester Embree*, T. Nenon & Ph. Blosser, eds. Heidelberg, Springer, 2010, pp. 223-235. Texte français : « Phénoménologie de la surprise », in *L'héritage de la phénoménologie et le problème de la vie*, a c. di D. Rocchi, Lithos editrice, Roma, 2011 ; nous ferons référence à d'autres ressources au fil des pages.

⁹ Nous utilisons plus loin deux des ouvrages qui emploient cette approche : Donald H. Juel, *A master of surprise, Mark interpreted*, Fortress press, 1994, et Craig Hovey, *Unexpected Jesus, the Gospel as surprise*, Cascade Books, 2012. Ce sont les seuls que nous connaissons qui traitent véritablement de théologie biblique. Il existe aussi l'ouvrage *God of surprises*, par Gerard W. Hughes, Darton, Longman & Todd Ltd, 3^e éd., 2008, mais ce livre semble davantage un ouvrage de spiritualité et d'encouragement à la découverte personnelle de l'amour de Dieu.

surprise face au miraculeux, alors même que dans leurs récits, les évangélistes insistent fortement sur les réactions de surprise et d'étonnement accompagnant les miracles. Cela même augmentait notre intérêt : pourquoi, alors que Jésus dénonce la propension des spectateurs à vouloir des miracles, et donc à rechercher leur dimension extraordinaire au détriment du sens révélationnel qu'ils contiennent, les évangélistes insistent-ils, eux (nous le verrons), sur cette dimension ? Et pourquoi l'exégèse, à présent revenue des excès de l'apologétique classique, en parle-t-elle si peu ? Il y avait là un problème à élucider qui justifiait le choix du thème, dans cette première étape de notre réflexion. Nous nous demandions aussi si la description de ces réactions pourrait nous mener plus près de ce qui se joue lorsque l'humain rencontre le divin (il va de soi que ces termes seront affinés au fil de notre travail) : autre raison de choisir le duo surprise et miracle.

Corpus

A partir de là, le choix du corpus découlait logiquement : il fallait délimiter un ensemble de textes où des récits de miracles, accompagnés de leur impact émotionnel et existentiel, soient suffisamment signifiants pour nous permettre de dégager des remarques valables afin d'élargir sur « le miraculeux » compris comme catégorie événementielle qu'il resterait à définir. Le choix du Nouveau Testament (NT), par opposition à l'Ancien, correspondait au fait que les récits étaient plus proches dans le temps (la démythologisation nécessaire serait plus aisée) et plus archétypaux de ce que l'on a en tête aujourd'hui lorsqu'on évoque « les miracles ». De plus, la foi chrétienne accorde au Nouveau Testament et aux évangiles une « supériorité méritée »¹⁰, et l'aire religieuse dans laquelle nous avons choisi de travailler n'était pas autre. Nous avons donc opté pour les Évangiles et les Actes des Apôtres, comme étant les plus représentatifs, narrativement parlant, en tant que collection de récits de miracles. Par ailleurs, le choix particulier de l'évangile de Marc, sur lequel nous avons travaillé plus précisément ([I.C](#)) s'est imposé pour des raisons à la fois historiques, narratives et exégétiques explicitées au début de ce développement (ainsi que p.28 et 43). Nous n'avons pas souhaité utiliser les récits de miracles historiques, c'est-à-dire datant du temps de l'Eglise, car leur statut est éminemment ambigu. De très nombreux livres existent, contenant ces récits, mais les témoignages qui y figurent, souvent apologétiques, ne sont pas toujours de première main, et même lorsqu'ils contiennent des descriptions des bénéficiaires eux-mêmes, on ne peut pas toujours s'en assurer.

Nous avons utilisé, par contre, des témoignages de miraculés contemporains : il s'agit de la deuxième ressource de notre corpus. Ces récits constituent le deuxième volet de l'enquête sur les réactions de surprise et d'étonnement face au miraculeux, et ils ont été conduits par nos soins depuis la sélection des bénéficiaires jusqu'à l'exploitation des données, en passant par les enregistrements et les transcriptions. On trouvera une présentation détaillée de ces entretiens en [II.A.1](#), mais nous pouvons d'ores et déjà dire que le principe général expliquant le travail sur ces récits de miracles consiste en une approche méthodologique (voir [ici](#)) nous permettant d'être sûr de l'origine et de l'authenticité des témoignages recueillis. Sa mise en œuvre a rendu possible un matériau expérientiel d'une grande richesse, en 1^{ère} personne, et dont l'intention, en général, n'est pas apologétique. Il faut effectivement garder à l'esprit que les miracles sont le

¹⁰ *Dei Verbum*, V, 18.

lieu d'un enjeu de savoir et de pouvoir – ils l'ont été historiquement dans le combat des Lumières contre « l'obscurantisme » - et qu'encore aujourd'hui les bénéficiaires d'un miracle ne peuvent pas ne pas ressentir la tentation de « prouver » l'existence de Dieu face aux sceptiques ou aux indifférents. Il est donc crucial, si l'on veut étudier scientifiquement les récits de vécus des miraculés, de pouvoir établir le degré de cette tendance, toujours présente, et de faire en sorte d'aborder les intéressés selon un protocole clair qui leur montrera dans quel esprit se fait l'écoute de leur expérience.

Surprise et étonnement

On aura remarqué que si nous avons jusqu'à présent évoqué le concept de surprise, notre intitulé comprend également celui d'étonnement. Nous avons été contraint d'ajouter ce thème voisin car dans l'observation des situations où se manifestait de la surprise face au miraculeux, textes scripturaires ou bien récits de vécu, il était impossible de parler de surprise sans évoquer le phénomène de l'étonnement. A plusieurs reprises dans le travail, nous explicitons ce choix, mais voici les raisons principales qui nous ont fait l'opérer. D'abord, les deux types de récits contiennent inextricablement les deux réactions, dont les valeurs vont de l'émerveillement à la stupeur et jusqu'à l'effroi en passant par toutes les variations possibles : admiration, trouble, stupéfaction, ébahissement, désorientation, bouleversement, etc., les deux termes surprise et étonnement signalant un découpage fort sommaire dans ce foisonnement émotionnel. Comment cibler ce qui relèverait exclusivement de la surprise ? Le choix de deux termes permet à notre sens d'éviter l'arbitraire d'un choix trop brutal, quitte à nous obliger de prendre en compte une variété de marqueurs, au sein desquels nous étions, par contrecoup, davantage assurés de ne pas rater des émergences de la surprise nommées différemment. La question de la dénomination, de fait, constituait la deuxième difficulté : comment être sûr que ce que les récits nomment « surprise » correspondait vraiment à ce que nous cherchions ? Et inversement, de la surprise pouvait très bien se loger sous d'autres vocables. L'abandon d'une précision lexicale trop étroite au profit d'une base expérientielle plus large nous permettait de brasser une réalité émotionnelle moins sujette à erreur. Ensuite, nous nous sommes aperçu que surprise et étonnement appartenaient souvent à un mécanisme émotionnel dynamique partant d'un stimulus, où la surprise intervient d'abord sous forme de choc ou de tressaillement, de nature ordinairement corporelle (immobilité, écarquillement des yeux, arrondissement de la bouche...), suivi d'une phase réceptive plus cognitive, l'étonnement, qui elle se différencie par sa durée plus longue et son retentissement existentiel. C'est d'ailleurs la manière dont Descartes décrit les deux émotions : il pose la surprise en première position dans l'ordre de la connaissance :

« Lorsque la première rencontre de quelque objet nous surprend, et que nous le jugeons être nouveau, ou fort différent de ce que nous connaissions auparavant, ou bien de ce que nous supposions qu'il devait être, cela fait que nous l'admirons et en sommes étonné. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connaissions aucunement si cet objet nous est convenable, ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'Admiration est la première de toutes les passions (...) L'Admiration est une subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires. »¹¹

¹¹ Descartes, *Les passions de l'âme*, art. 53, 70.

On voit qu'un objet nouveau d'abord surprend, puis on l'admire et l'on peut enfin en être étonné. La surprise intervient avant tout autre démarche gnoséologique. On peut encore s'en rendre compte dans le passage suivant où Descartes décrit l'étonnement (dont on connaît le sens fort, associé au tonnerre, encore en vigueur au XVIIe siècle) qui fige l'observateur dans l'immobilité suite à sa surprise initiale :

« Et cette surprise a tant de pouvoir, pour faire que les esprits, qui sont dans les cavités du cerveau, y prennent leur cours vers le lieu où est l'impression de l'objet qu'on admire, qu'elle les y pousse quelquefois tous, & fait qu'ils sont tellement occupés à conserver cette impression, qu'il n'y en a aucuns qui passent de là dans les muscles, ni même qui se détournent en aucune façon des premières traces qu'ils ont suivies dans le cerveau : ce qui fait que tout le corps demeure immobile comme une statue, et qu'on ne peut apercevoir de l'objet que la première face qui s'est présentée, ni par conséquent en acquérir une plus particulière connaissance. C'est cela qu'on nomme communément être étonné ; et l'étonnement est un excès d'admiration, qui ne peut jamais être que mauvais. »¹²

L'ordre sera donc, pour Descartes : d'abord la surprise, de nature corporelle (c'est un sursaut, un choc, dont il souligne la puissance) puis, associé à elle comme impact de nature plutôt cognitive, survient l'étonnement. Une autre approche, à l'opposé, est représentée par la position d'Adam Smith dans son essai *The History of Astronomy*¹³ (1759), où il distingue ce qui doit s'entendre par étonnement (angl. *wonder*), surprise et admiration, et l'on doit retenir pour l'étonnement celle du décalage produit par l'inconnu et pour la surprise l'idée du choc dû à l'inattendu. L'admiration, elle, s'éprouve devant le grand ou le beau. Voici comment il organise les trois notions :

“Wonder, Surprise, and Admiration, are words which, though often confounded, denote, in our language, sentiments that are indeed allied, but that are in some respects different also, and distinct from one another. What is new and singular, excites that sentiment which, in strict propriety, is called Wonder; what is unexpected, Surprise; and what is great or beautiful, Admiration. We **wonder** at all extraordinary and uncommon objects, at all the rarer phaenomena of nature, at meteors, comets, eclipses, at singular plants and animals, and at everything, in short, with which we have before been either little or not at all acquainted; and we still wonder, though forewarned of what we are to see. We are **surprised** at those things which we have seen often, but which we least of all expected to meet with in the place where we find them; we are surprised at the sudden appearance of a friend, whom we have seen a thousand times, but whom we did not imagine we were to see then. We **admire** the beauty of a plain or the greatness of a mountain, though we have seen both often before, and though nothing appears to us in either, but what we had expected with certainty to see.”¹⁴

Pour Smith, ce qui est nouveau et singulier produit de l'étonnement (*wonder*, qui est aussi associé à l'émerveillement), alors que nous éprouvons de la surprise devant l'inattendu et le soudain, même lorsqu'il s'agit de réalités souvent rencontrées. Logiquement donc pour cet auteur, l'étonnement serait premier dans l'expérience, puisque nous l'éprouverions à chaque fois qu'un objet inconnu se présente à notre conscience, et la surprise ne se manifesterait que lorsque ces objets déjà connus surgissent quand et où nous ne les y attendions pas. Ainsi l'apprentissage du monde se ferait par confrontation du connu et de l'inconnu, l'étonnement servant d'outil de distinction et de guide pour l'acquisition de l'expérience. Et en principe plus

¹² *Les passions de l'âme*, art. 53, 70.

¹³ <http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=hvd.32044020300422;view=1up;seq=335>

¹⁴ Adam Smith, *Lessons on astronomy*, <http://files.libertyfund.org/pll/quotes/251.html>

cette expérience augmenterait, moins nous serions sujets à l'étonnement. Par contre, rien ne nous préparerait à n'être plus surpris, puisque par définition celle-ci est produite par l'occurrence imprévisible et inattendue d'objets qui par ailleurs appartiennent à notre environnement habituel. La surprise se trouve ainsi associée à un manque d'attente, et l'étonnement à un défaut de connaissance. Nous devons pour l'instant noter ces deux présentations classiques, sans pouvoir les départager, mais en pointant leur articulation dans l'expérience, et en remarquant aussi que A. Smith associe clairement surprise et temporalité, chose que Descartes faisait aussi (« subite surprise de l'âme »), mais sans le thématiser explicitement. L'approche de Descartes, elle, a l'avantage d'articuler les deux émotions de façon à ce que l'une soit la condition de l'autre. Smith les caractérise plutôt parallèlement, sans vraiment les lier.

Cependant, nous nous trouvons dans un cas bien particulier, celui de ces réactions de surprise et d'étonnement devant le miraculeux. Ce miraculeux par définition (sauf exception rarissime¹⁵) ne peut pas constituer un objet familier, étant a priori non mondain. Son occurrence représente le surgissement d'une réalité à la fois inattendue (surprise) et singulière (étonnement). Le miracle est inattendu parce qu'il dépasse toute attente et toute habitude¹⁶ ; il est également éminemment rare et singulier, c'est même une des raisons principales qui permet à certains auteurs de déclarer qu'il n'existe pas, puisque (selon eux) on n'en a jamais vu¹⁷. Donc quand on s'occupe du miraculeux, il faut en principe que surprise et étonnement aillent de pair ; ces deux réactions font intrinsèquement partie de la phénoménologie de la réaction humaine face à ce qui est vécu comme irruption du divin. Disons donc, au moins provisoirement, que la surprise décrit le choc de nature plutôt instantanée et émotionnelle subi par l'observateur ou le bénéficiaire du miracle, et que l'étonnement se rapporte à l'état plus durable et plus cognitif qui suit ce choc. Nous verrons que la surprise n'est pas seulement corporelle, et que l'étonnement comporte autre chose que de la prise de conscience. Voici par exemple ce qu'écrivait P. Ricœur, pour qui la surprise connaît les deux valences :

« C'est par le saisissement que la durée est colorée, que les choses nous touchent, qu'il arrive quelque chose, qu'il y a des événements. Le subit et le nouveau peuvent n'être pas réels : l'absence ou la fiction peuvent nous rencontrer, nous frapper, nous étonner de la même façon. Cette remarque nous met déjà en garde contre une conception réflexe de la surprise ; elle est à la fois et d'un seul jet un choc du connaître et un tressaillement du corps, mieux, un choc du connaître dans un tressaillement du corps. (...) Le nouveau n'agit pas sur le corps à la façon de la douleur. Le choc émotif n'est pas une contusion, mais d'abord un désordre du cours des

¹⁵ Certains saints sont connus pour se mouvoir dans une aura miraculeuse permanente qui fatalement leur devenait familière, ainsi éventuellement qu'à leur entourage. Nous serons amenés plus loin à parler du cas de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit, qui fut dans ce cas. Par ailleurs, nous n'envisageons pas, ici, le cas du « miracle permanent ». Voir partie [I.G.](#)

¹⁶ Nous aurons l'occasion de complexifier cet inattendu : il y a bien dans de nombreuses situations, une attente du miracle. Posons cependant ici que le miracle déjoue même cette attente.

¹⁷ C'est le cas d'E. Renan, qui déclare : « Nous repoussons le surnaturel par la même raison qui nous fait repousser l'existence des centaures et des hippogriffes : cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu. Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : « Les Évangiles sont des légendes, ils peuvent contenir de l'histoire, mais certainement tout n'y est pas historique. » (...) Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs. » Vie de Jésus, 1867, https://fr.wikisource.org/wiki/Vie_de_J%C3%A9sus_1867/Pr%C3%A9face

pensées ; tout ce que nous pensons, sentons et voulons est globalement frappé d'arrêt. Le nouveau désorganise un cours régulier et adapté de pensée et de vie. »¹⁸

Plus loin il ajoute : « la surprise exprime l'irruption de l'"autre" dans la conscience »¹⁹ : on pourrait compléter en ajoutant que l'étonnement exprime que cet « autre » déplace voire remplace en quelque mesure le soi compris comme même. En remplace la pauvreté identique par une richesse ipséique²⁰. Et que la dimension miraculeuse de cette altérité envahissante semble bien impliquée dans la formule, ceci jusqu'à provoquer non seulement étonnement et stupéfaction, mais aussi terreur et aliénation. Retenons donc que les deux termes opèrent de façon conjointe et complexe.

Ajoutons pour clore ce développement que nous ne prenons pas en compte ici la tradition de l'étonnement comme origine de la philosophie (Aristote²¹) ; le concept d'étonnement nous sert de prolongement expérientiel à celui de surprise : il vient en compléter la phénoménalité, et se situe de fait en position seconde par rapport à elle. Il se trouve que dans notre intérêt pour la surprise face au miraculeux, la matérialité de nos observations nous a obligé à prendre en compte l'étonnement, comme faisant partie au même titre qu'elle de l'émergence réactionnelle. Nous pensons qu'il n'en suffit pas plus pour situer aussi notre utilisation du concept à l'écart de son usage heideggerien, malgré certains aspects communs. Puisque dans notre travail, « miracle » ou « miraculeux » renvoie à une possibilité réelle de transcendance divine, évidemment seulement ouverte à la foi, mais phénoménologiquement admise comme attitude humaine rationnelle, cela ôte à l'étonnement sa note exclusivement ontologique, au sens où Heidegger oppose ontique et ontologique. Il est cependant admis pour nous que l'étonnement se présente comme une voie (voire une grâce) ouvrant vers l'Être, mais cet être n'a aucune raison a priori de se fermer à ce que la tradition chrétienne et occidentale nomme Dieu. L'étonnement que nous considérons, associé à la surprise, ne fait pas figure de chemin vers « le secret » ou la méditation par lesquels l'homme s'extrait de la pensée calculante et aboutit à « l'Éveil ». Il en reste à une attitude phénoménologiquement plus descriptible, celle d'une immobilisation des circuits de compréhension, en route vers une reconfiguration croyante.

Plan

La démarche de notre travail s'est donc faite en trois temps : Surprise et étonnement dans les textes néotestamentaires (I), Miracle et surprise dans les témoignages de vécus contemporains (II), Phénoménologie de la Surprise et de l'étonnement face au miraculeux (III). Dans la première partie, nous opérons d'abord un travail de balisage des éléments lexicaux exprimant la surprise et l'étonnement dans les Évangiles et les Actes (I.A) : il s'agit principalement de quatre verbes grecs qui expriment chacun à leur manière les modalités des réactions des foules et des disciples face aux miracles réalisés devant eux. Un développement suivant (I.B) fait fond sur ce travail et dégage une première structure narrative articulant miracle et

¹⁸ Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, 1. Le volontaire et l'involontaire Points Essais, 2009, p. 319-320.

¹⁹ Idem, p. 327.

²⁰ Cf. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990. Nous nous autorisons cette anticipation de certains de nos développements ultérieurs. Cf. [IIC1b](#) et [IIIA3](#).

²¹ <http://laphilo.com/blog/2013/09/12/aristote-letonnement-comme-origine-de-la-philosophie>

surprise/étonnement mettant en œuvre des outils syntaxiques spécifiques, dont nous proposons une interprétation. Vient alors la lecture en continu de l'évangile de Marc ([I.C](#)) : ce travail permet de repérer les enjeux qui sous-tendent l'évangile en termes de pédagogie et de révélation. Nous nous efforçons de démontrer la particularité de Marc pour la problématique de la surprise face au miraculeux telle qu'elle s'est imposée aux rédacteurs : le récit de miracle suppose naturellement la mention de la surprise et de l'étonnement des observateurs, réactions qui à leur tour valent authentification du pouvoir thaumaturgique de Jésus contre les idoles et les puissances maléfiques : une fois admise cette autorité, la route est ouverte pour sa reconnaissance et proclamation en tant que Fils de Dieu ([Marc 1,1](#) puis [2,12](#) cf. [I.C.5](#)). Mais Marc 2,12 est la seule fois dans l'évangile où la proclamation de la gloire de Dieu fait suite à l'étonnement du miracle. Car immédiatement après, l'antagonisme des chefs religieux (réfléchissant aux moyens de faire périr leur rival, cf. [Mc 3,6](#) cf. [I.C.6](#)) saisit en la pervertissant la parole de légitimation messianique, et lui oppose la possibilité d'une interprétation concurrente : « Et les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, dirent: Il est possédé de Béelzébul; c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » (3,22). Jésus réagit alors, en modifiant sa stratégie ; il ne pourra plus compter sur une linéarité de ses paroles et de ses gestes de salut pour authentifier sa mission et son identification : il doit biaiser, et se met alors à utiliser ce que l'on appelle chez Marc le secret messianique. Le silence sur les miracles et l'identité du thaumaturge est maintenant exigée

Ceci a pour effet de renforcer deux choses : la parole de proclamation n'étant plus fiable, les réactions émotionnelles face aux miracles, qui continuent, deviennent un moyen important pour authentifier leur auteur comme thaumaturge et envoyé de Dieu ; et par ailleurs, Jésus systématise l'emploi du langage parabolique comme étant le plus propre à continuer à parler de la venue du règne de Dieu, tout en évitant le piège d'une interprétation diabolique de sa puissance. Nous avons noté que les chefs religieux, tout en reconnaissant la réalité des miracles de Jésus, ne sont dits en éprouver nulle surprise, nul étonnement ([I.C.6](#)), mais au contraire ces actes de miséricorde provoquent chez eux colère et haine meurtrière. Chez eux se manifeste ainsi la déconnection entre réactions de surprise/étonnement et interprétation religieuse, déconnection qu'ils vont s'efforcer de provoquer chez les observateurs des miracles avec leur interprétation diabolique. D'où, selon nous, la nécessité pour les évangélistes de maintenir ce lien, et (au rebours de l'intention du Messie de minimiser le spectaculaire des miracles pour éviter leur restriction à l'extraordinaire de leur signification seulement extérieure) de faire comprendre que, bien comprise, les réactions émotionnelles devant le surgissement du miraculeux authentifient ce miraculeux et lui permettent de participer à l'entreprise de révélation christique. Nous posons ainsi qu'il y a dans le Nouveau Testament une intrication forte entre miracle et surprise non seulement parce que la surprise découle naturellement de la nature des miracles eux-mêmes, mais parce que les évangélistes l'ont mise en scène comme parole non falsifiable et témoin de la conversion des cœurs, en quoi consiste le projet évangélique dans son ensemble ([Jean 20,31](#)).

Nous nous sommes étendus sur ce lien entre miracle et surprise chez Marc (que la suite de la partie [I.C](#) problématise plus avant) parce que les autres textes du NT ne procèdent pas ainsi, pour des raisons que nous essaierons de comprendre. Mais ceci ne vaut que pour le lien fait

explicitement par Marc ; par contre, tous les écrits narratifs du NT sont témoins d'une autre forme du lien entre surprise et miracle, lien implicite que nous étudions en [I.D](#). En effet, il nous semble clair que le projet narratif de ces textes s'est basé sur le critère de la surprise pour sélectionner des unités narratives propres à remplir le but de conversion du lectorat. Tout se passe dans le NT comme s'il fallait que les lecteurs soient surpris par les paroles et les gestes de Jésus et des Apôtres, que leur cœur en soit touché, et qu'alors ils puissent se mettre à croire en lui. Le choix éditorial (surtout dans les Évangiles et les Actes) s'est constitué sur cette base apologétique. Si la lecture des textes n'étonne pas, leur effet sera manqué, et cet effet n'est autre que le retentissement émotionnel profond, en accord avec la foi qui a permis l'ouverture du livre, du miraculeux christique dans l'aujourd'hui du croyant-lecteur. En nous appuyant sur le travail narratologique de Raphael Baroni¹, nous mettons ainsi en lumière les méthodes narratives qui ont présidé à l'instrumentalisation thymique des récits : suspense, curiosité, surprise. Et nous terminons sur une relecture de l'épisode de la résurrection, dont nous soulignons la particularité fondatrice ([I.D.2.d](#)).

La section suivante est centrée autour des problématiques du regard ([I.E](#)) dont les études antérieures nous ont assuré de l'importance dans l'interaction entre miracle et surprise. En effet, le regard n'est-il pas le moyen par excellence sur lequel s'appuie la surprise, et la dimension oculaire du miracle n'est-elle pas essentielle à son fonctionnement ? Il se trouve que le NT a beaucoup à dire sur l'importance des regards : nous examinons d'abord ceux de Jésus ([I.E.1](#)) puis ceux des disciples ([I.E.3](#)), puis certains types de regards (le regard fixe, le regard dans la nuit de la foi) pour comprendre comment l'articulation entre surprise et miracle se décline en fonction des manières qu'ont les protagonistes de regarder ou d'être attentifs. Puisque le miracle joue un rôle important dans l'économie de la foi, mais qu'en parallèle le regard y est dévalorisé (« Heureux ceux qui croient sans avoir vu », Jean 20,29), comment concilier les deux ? La partie qui suit se présente comme une mise en application de la précédente, au sens où elle s'efforce de décrire les surprises représentées sur les visages de personnages bibliques dans certains tableaux de Rembrandt ([I.F](#)). La problématique du regard et de la surprise va ainsi être observée sur ces visages pour vérifier ce qui a été avancé, à savoir la valorisation de la surprise visible, mais aussi et surtout celle de la surprise invisible, ou en tout cas, picturalement parlant, qui s'assombrit, qui entre dans l'invisible.

Enfin la dernière section de la Ière partie ([I.G](#)) prend acte d'un problème qui n'est pas sans importance eu égard à notre questionnement : certains (croyants ou non) prétendent que l'on devrait minimiser les miracles occasionnels au profit de ce qu'ils appellent le miracle permanent (de la nature, de la vie...), si bien que si leur point de vue devait être retenu, la relation entre miraculeux et surprise s'en trouverait modifiée de fond en comble. En effet, en principe il n'y a de surprise que s'il y a irruption, et qui dit irruption dit intermittence. Face au miracle permanent, mettons, de la nature, que devient la surprise ? Sans doute l'on peut se trouver surpris par un aspect local de ce type de miracle (nous en donnons un exemple) ou bien lors d'une nouvelle attention à ce qui nous avait échappé auparavant, mais à terme, ce miracle redevient banal, il cesse d'étonner (il est de nature plus mirative qu'irruptive). De plus,

¹ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, coll. Poétique, Seuil, 2007.

comment concilier cette perspective avec les miracles bibliques et historiques ? On verra que nous prenons parti pour la dimension occasionnelle des miracles et que cela sous-entend une certaine conception de Dieu.

La deuxième partie de notre travail, nous l'avons dit, s'est tournée vers ce que la méthode utilisée pour les décrire appelle des témoignages en 1^{ère} personne, alors que les textes considérés précédemment seraient plutôt en 3^{ème} personne (ils sont le fait de tiers qui rapportent les événements alors que ceux en 1^{ère} personne sont narrés par leur bénéficiaire). Nous ne revenons pas sur les raisons qui nous ont conduit à utiliser ce corpus de témoignages. Si la 1^{ère} partie relevait davantage de la théologie biblique, celle-ci sera résolument phénoménologique. La méthode employée, l'entretien d'explicitation microphénoménologique (cf. [II.A.2](#)), permet de cadrer scientifiquement l'approche, en assurant les témoins à qui « un miracle » est survenu que leur témoignage ne servira qu'à des fins de recherche, et ainsi qu'ils peuvent s'ouvrir sans craindre une instrumentalisation quelconque de leur confidences. Le détail de la méthode vise par ailleurs à faire entrer les témoins dans une analyse fine de leur vécu, si bien que les récits focalisent le facteur surprise/étonnement avec un grossissement impossible à atteindre dans d'autres cas. Après une présentation des circonstances dans lesquelles les entretiens se sont déroulés ([II.A.4](#)), et un panorama des difficultés rencontrées ([II.A.5](#)), nous évoquons la délicate question de l'adaptation nécessaire de la méthode aux conditions de son utilisation ([II.6.](#)), puis nous disons quelques mots du travail de transcription, et nous présentons ce qui a été la tranche suivante, le commentaire de chacun des 19 entretiens retenus.

Ces commentaires ([II.B](#)) constituent l'indispensable étape d'appropriation du contenu extrêmement riche et varié qui les caractérisent. Nous avons imaginé cette succession de commentaires individuels afin d'être sûr de ne rien négliger, et d'honorer chaque contribution comme elle le méritait. Il s'agissait aussi de donner à la palette très diversifiée des expériences retenues la possibilité d'influer chacune individuellement et par groupes sur les observations générales qui pourraient être tirées de l'ensemble. Nous sommes conscient que l'échantillon est un peu réduit, et aurions été satisfait d'avoir pu l'étoffer. Mais nous exposons aussi les raisons qui expliquent cette situation, notamment la difficulté de disposer de récits de miracle « officiel », difficulté dans les deux sens : ces cas de miracles auraient été davantage standardisés que d'autres (cela aurait pu être un plus), mais aussi ils auraient été peut-être orientés dans un sens hagiographique (dans ce cas très certainement un moins).

A la suite de ces commentaires nous présentons une typologie des récits de miracles selon qu'ils contiennent surprise et étonnement (12 cas), qu'ils sont sans surprise ni étonnement (3 cas), que leurs bénéficiaires refusent d'avoir été surpris (2 cas), ou bien qu'ils ne présentent pas de miracle (2 cas). Ces deux derniers cas n'ont pas été commentés, puisqu'ils ne correspondaient pas à notre recherche (l'absence de miracle véritable n'a été discernée qu'après l'enregistrement). Les 2 cas de refus de surprise ne correspondent pas à une absence de surprise, mais à un blocage par rapport à l'idée que le miracle ait pu surprendre ; et les 3 cas d'absence de surprise et d'étonnement, dont un qui n'est pas commenté (voir [ici](#)), se réfèrent à des situations où le miraculeux est mêlé à des circonstances psychologiques ou médicales expliquant la chose.

Récits	Occurrences
Miracle avec surprise et étonnement (II.C.1) Dont miracle non ponctuel (II.C.1.f)	11 cas : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 11, 12, 15, 17 1 cas : 18
Miracle sans surprise ni étonnement (II.C.2)	3 cas : 13, 14 + un cas non commenté
Miracle avec refus de surprise (II.C.3)	3 cas : 7, 10, 19
Surprise sans miracle (II.C.4)	2 cas : 8, 16
Ni miracle ni surprise	2 cas non commentés

Dans les 15 cas où l'on peut voir se correspondre miraculeux et surprise, nous avons ciblé certains phénomènes récurrents dont la signification nous a semblée centrale pour notre étude :

a. Le surgissement à l'intérieur d'un événement extérieur

b. La remise en cause du sujet

c. Evidence et certitude de l'expérience surnaturelle

d. Pré-surprises et post-surprises

e. La structure « on n'entend rien, on ne voit rien »

Ces structures ne sont pas réparties uniformément ; souvent elles ne concernent qu'une minorité de cas, mais, on le verra, elles sont néanmoins suffisamment prégnantes pour permettre de baser sur elles une phénoménologie de la surprise face au miraculeux que nous supposons fiable. A noter que ces données ne concernent que les récits en 1^{ère} personne. Nous avons voulu dissocier les résultats établis dans notre première partie (récits en 3^{ème} personne) de ceux qui émergent de la deuxième, afin de garder possible une véritable confrontation lors de la troisième partie, où il s'agira de voir dans quelle mesure ce que l'on a pu souligner des réactions face au miraculeux peut se retrouver dans les deux genres de récits.

Cette 3^{ème} partie comprend donc une première section de comparaison-confrontation entre les acquis basés sur le corpus scripturaire, et ceux qui émergent du corpus expérientiel, d'où il ressort que c'est le destinataire, lecteur ou auditeur, qui se trouve au centre du dispositif surprise-miracle, en tant qu'il se fait surprendre par la parole contenue dans ce qu'il reconnaît comme miraculeux. Il s'agit d'abord, pour les entretiens en 1^{ère} personne, des miraculés eux-mêmes, et, avec eux, ceux à qui leur récit s'adresse. Il s'agit aussi des témoins des miracles du NT en tant qu'ils les emploient pour annoncer le Royaume de Dieu et, lors du temps de l'Eglise, des différents acteurs de la prédication chrétienne. Nous posons ainsi que la surprise se tient au cœur du mécanisme puisqu'elle signale aux observateurs/lecteurs/auditeurs l'importance de ce qui s'est joué dans le miracle ; elle est à même de les saisir, et ainsi de les tourner vers l'origine ou l'auteur de ce dernier. De plus, nous mettons en exergue le rôle central de la foi, qui correspond dans l'habitus religieux à l'attention sans laquelle, phénoménologiquement, la surprise n'a pas lieu. Un stimulus ne peut surprendre le sujet que si celui-ci fait attention à sa possibilité. Si son attention est occupée ailleurs, le stimulus ne le surprendra pas parce qu'il ne le percevra pas. La foi se présente ainsi non seulement comme la disposition qui rend possible l'émergence miraculeuse, mais elle constitue en elle-même dans son ordre une force thaumaturgique. Il est entendu que la phénoménologie ne saurait fonder cette dernière assertion, mais cependant elle prend acte qu'il en va ainsi sur le plan de l'expérience religieuse. De fait, puisque la foi se trouve en position parallèle à l'attention dans le procès qui rend possible la surprise, elle permet la réalisation du miracle que signale la surprise. Compris ainsi, le miracle n'a lieu que parce qu'il y a la foi, tout comme la surprise n'a lieu que parce qu'il y a attention :

Attention → stimulus → surprise → nouvelle configuration
Foi → miracle → surprise (foi retournée) → conversion

En régime de foi, nous proposerons que la surprise/étonnement qui signale l'irruption de l'altérité reconnue comme « miraculeuse » est encore de la foi, mais une foi retournée, réorientée vers la source de ladite altérité, et qu'elle aboutit à une conversion qui, elle, serait associée plus particulièrement à l'étonnement post-irruption. Ces éléments sont développés en [III.A.6](#) et [III.A.7](#). Il est à notre avis fructueux de considérer que face au miraculeux, la surprise qui s'exprime est de nature croyante (tout comme on pourrait sans doute arguer que la surprise mondaine en présence de stimulus de la vie courante est de nature gnoséologique : elle permet une nouvelle connaissance²). Nous voulons dire par là qu'elle pourrait se décrire sous forme de retournement de la foi vers l'objet qu'elle avait attendu, et que ce retournement, ou cette torsion, est ce qui constitue la surprise en elle-même.

La section suivante ([III.B](#)) est consacrée aux différents aspects de la « Révélation » suggérée par les entretiens (partie II) et éventuellement confirmée par les travaux scripturaires (partie I). Nous avons relevé que l'altérité présente dans les récits des miraculés pouvait se décliner selon une détermination croissante, du moins vers le plus, et donc après quelques éléments introductifs sur le lien entre surprise et révélation, nous passons en revue les différents façons dont les témoins se réfèrent à l'altérité en question ([III.B.1](#), [III.B.2](#), [III.B.3](#)), avant de nous pencher sur le phénomène de la joie ([III.B.4](#)) et enfin du bouleversement ([III.B.5](#)). Nous terminons cette partie avec quelques développements, assez succincts il est vrai, sur ce que nous avons appelé une théologie de la surprise ([III.C](#)).

Philosophie et théologie

Il est indéniable que notre travail fait constamment l'aller-retour entre les domaines philosophique et théologique : cette tension, nous l'espérons, se lira comme un dialogue dont nous n'ignorons pas les ambiguïtés, et ça et là des mises au point sont faites pour nous éclairer à nous-mêmes nos motivations. Pour résumer, nous pouvons dire que la thématique du miraculeux nous obligeait à disposer de références théologiques et exégétiques sans lesquelles ce que nous dirions depuis la perspective phénoménologique ne serait pas crédible ; ensuite il fallait délimiter une aire religieuse (nous ne pouvions pas faire autrement que d'utiliser le référent chrétien), ce qui supposait des références supplémentaires venues de ce champ d'expérience ; par ailleurs, nous avons été encouragés dans cette double disciplinarité par un certain nombre d'approches déjà anciennes en phénoménologie, et malgré les critiques et soupçons de franchissement de frontière, nous nous sommes senti autorisé à poursuivre dans cette direction pragmatique selon nous nécessaire³. Disons donc que la perspective

² Cette perspective relève entre autre de la pragmatique selon Peirce chez qui, face à l'inconnu surprenant, l'esprit met en place ce qu'il appelle l'abduction, méthode inférentielle intuitive propre à réagir adéquatement dans la majorité des cas. Voir LEVESQUE, Simon, « Le mystérieux fonctionnement de l'abduction selon Charles S. Peirce », *Cygne noir*, no 3, 2015. En ligne <<http://revuecygnoir.org/numero/article/mystere-abduction-peirce>>

³ Cf. Emmanuel Falque, *Passer le Rubicon, Philosophie et théologie, Essai sur les frontières*, Lessius, 2013

phénoménologique adoptée ici se situe dans le sillage des travaux de M. Henry, J.L. Marion et N. Depraz, notamment, qui interrogent les phénomènes religieux depuis leurs positionnements phénoménologiques respectifs. On sait que la démarche phénoménologique depuis ses débuts husserliens propose dans sa méthode l'attention aux racines intentionnelles du sens que fournit le vécu, par opposition aux théories et aux doctrines abstraites. « Tout ce qui fixe le sens, écrit N. Depraz⁴, dans une interprétation par avance bouclée, s'inscrit dans la logique linéaire du commentaire de texte, qu'il soit herméneutique ou exégétique, et ressortit par là même à une pensée non-phénoménologique, à savoir une pensée "fabriquée". »

Or le discours sur Dieu, à la fois dans le domaine philosophique mais aussi théologique, a traditionnellement (scolastiquement) été *construit* selon des présupposés de nature dogmatique. La réaction luthérienne contre les formalisations de l'Ecole ne se délivre que très partiellement de cette habitude. Il faut attendre jusqu'à récemment pour que la revendication d'une liberté divine soit posée, de nature à remettre en cause les constructions elles-mêmes de la connaissance théologique⁵. S'intéresser aux réactions de surprise qui caractérisent les manifestations de la divinité telles que les miracles suppose ainsi une requalification de l'attitude théorétique qu'elle soit de tradition idéaliste ou bien (néo)scolastique⁶. Même si un tel positionnement ne fait que rejoindre l'antique pratique philosophique, il vaut la peine de marquer l'articulation entre importance phénoménologique pratique d'un vécu comme celui de la surprise, et inachèvement de la connaissance concernant Dieu. Que Dieu soit surprenant, voilà ce que souligne les indications néotestamentaires : et s'il est surprenant, alors il défie notre emprise théorétique, autant philosophique que théologique.

Ajoutons que tout travail qui se propose de réfléchir sur la catégorie du miraculeux doit sans doute rendre compte de son positionnement par rapport à une longue histoire critique de la pensée aux prises avec le miracle. Nous avons commencé de le faire au début de cette Introduction. Mais ce n'est pas parce que l'objet de notre travail sera plus spécifiquement les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles que le soupçon de réactiver une forme de confusion entre foi et raison sera épargné, même au sein de la pensée théologique. Car même si les passions se sont, autour de ces questions, largement calmées et que, notamment, grâce à la phénoménologie un élargissement et un assouplissement des positions semblent mieux tolérés, le questionnement du statut du miracle provoque encore un certain embarras. Même en régime chrétien, une thématization des miracles, et de leur matérialité spectaculaire, qui revient à (re)mettre en avant leur réalité et leur importance dans les textes bibliques est ressentie comme gênante parce qu'elle semble faire reculer le christianisme à un temps où il défendait bec et

⁴ Natalie Depraz, *Comprendre la phénoménologie, une pratique concrète*, Armand Colin, 2009, p. 6.

⁵ Nous sommes conscient du caractère trop général de ce genre de déclaration, qui vise à mettre en place le cadre contextuel au sein duquel nous pensons que ce travail va se déployer. Le théologien Karl Barth (1886-1968) représente sans doute plus que tout autre ce positionnement de défi face à une théologie « fabriquée » voire totalisante, où domine l'esprit de système. On sait la dette de Barth envers Kierkegaard.

⁶ Les batailles concernant la fonction et la nature du miracle faisaient encore rage au moment de la crise moderniste, avec les positionnements d'A. Renan, M. Blondel, A. Loisy, M.E. Le Roy...

ongle le caractère de preuve des actes de puissance de Jésus-Christ, à l'encontre d'un rationalisme qui niait que de tels actes fussent possibles⁷.

Une des tendances théologiques encore actuelles, ainsi, sera de minimiser l'utilisation du mot miracle (au sens de *δυναμις*), trop suspect de visée apologétique, et de lui préférer la catégorie de signe (*σημειον*), puisque celle-ci permet de passer du visible vers l'invisible, et lui ôte en bonne partie sa dimension spectaculaire et révélationnelle. C'est ce qui se passe du reste dès le Nouveau Testament, puisque la théologie johannique a évolué depuis la perspective synoptique précisément dans cette direction. On préférera également un langage qui universalise le miracle, et donc réduit les émergences néotestamentaires (mais aussi historiques) à des exceptions, au nom d'un regard sur la réalité créée comme « miracle permanent ». Mais qui ne voit que ces positionnements reviennent en fait à l'assimilation des arguments des Lumières et du rationalisme, dans un but pas toujours avoué de supériorité par rapport à l'ancien ennemi ? Car si tout est miracle⁸, les émergences déroutantes pour l'ordre public sont retirées du domaine scientifique, rapatriées dans l'orbe de la foi, et ainsi, privatisées. Si les miracles sont essentiellement signe, et que leur spectacularité ne doit plus, justement, faire signe, comment rendre compte de la pédagogie messianique des Évangiles, où, même en donnant plus de place au texte johannique, on ne peut pas honnêtement évoquer la révélation chrétienne en minimisant l'activité thaumaturgique visuelle de Jésus, surtout qu'elle correspond à la fois à ce que la culture de l'époque comprenait et attendait, mais aussi elle s'inscrit narrativement parmi les moyens habituels de dire qui est Dieu⁹.

⁷ A titre d'exemple du positionnement théologique dépendant de cette visée, pour J. Doré, il y a antagonisme entre une figure thaumaturgique christique dont l'intention spectaculariste contredirait l'autre figure, celle qui se veut révélatrice au travers d'un travail herméneutique : « Jésus apparaît totalement étranger à toute attitude qui pourrait donner à penser qu'il ne rechercherait d'autre effet que le « choc », c'est-à-dire l'étonnement admiratif voire stupéfait entraînant une adhésion enthousiaste qui dispenserait d'un discernement de l'intelligence, et compromettrait donc la liberté de l'acquiescement déclenchée. Il lui arrive, du reste, de poser des actes non miraculeux, et néanmoins fort significatifs, qui ont l'avantage d'être moins exposés à une mésinterprétation : par exemple, partager le repas avec des pécheurs ; placer un enfant au milieu du groupe; choisir et « instituer » précisément douze « Apôtres ». Joseph Doré, *La portée révélatrice des miracles de Jésus*, Recherches de Science Religieuse 2010/4 (Tome 98), p. 565. Nous tâcherons de montrer que la pédagogie de la surprise mise en œuvre par Jésus, tels que les récits le présentent, contient pourtant cette composante de surprise valorisée pour elle-même, mais que le schéma implicite de passivité admirative associé par l'auteur à cette pédagogie doit être intégrée à une compréhension articulée par la foi de Jésus lui-même et des « lecteurs » destinataires de ses actes et paroles.

⁸ Cf. [I.G.](#) et ci-dessus, p. 16.

⁹ A titre d'illustration, nous pouvons noter le positionnement du spécialiste D. Marguerat, à propos de la dimension visuelle des miracles évangéliques. Il nous semble qu'il minimise la dimension spectaculaire de manière exagérée. Pour lui, l'essentiel du miracle tient dans le sens théologique que les observateurs lui donnent. Il écrit : "Le miracle est un événement, sortant ou non de l'ordinaire, dans lequel le témoin reconnaît une intervention de Dieu au travers de l'agir humain." Il ajoute plus loin : "Le miracle est un effet d'interprétation". Et encore : "Dans le Nouveau Testament, le miracle n'est pas une action spectaculaire, du « jamais vu ». Au contraire : il n'est pas un geste miraculeux de Jésus – que ce soit guérison, exorcisme, miracle de légitimation ou opération sur la nature – qui n'ait son équivalent dans le Talmud ou dans la littérature gréco-romaine. Rabbis ou guérisseurs hellénistiques savent aussi faire voir des aveugles, parler des sourds, marcher des paralysés ou réveiller des morts. Le miracle de Jésus n'est pas du « jamais vu », mais le plus souvent du « vu aussi ailleurs ». Ce qui sort de l'ordinaire, en revanche, est le verdict proféré par le témoin : ce guérisseur est un médium du divin." Daniel Marguerat, *Le miracle au feu de la critique historique et au regard de l'analyse narrative* », Recherches de Science Religieuse 2010/4 (Tome 98), p.537-38. Nous dirions, pour répondre à ce positionnement, que ce n'est pas parce que la culture narrative évangélique utilise des moyens thaumaturgiques reconnaissables pour situer les actes et paroles de Jésus, que celui-ci n'a pas voulu utiliser certains de ces moyens. A côté du besoin de merveilleux, qui a pu orner les

Du côté de la philosophie, malgré la pointe de gêne, on estime plutôt que le combat est terminé, et que l'intelligentsia théologienne a intégré les mises en demeure des siècles précédents, témoin déjà Alain, écrivant en 1938 :

« Il faut avoir vécu près des anciens, par leurs poètes, par leurs orateurs, pour comprendre le prix d'une religion sans sacrifices et sans oracles. Les miracles catholiques font rire l'ignorant : mais la moindre culture fait voir que le catholicisme doit être considéré, au contraire, et par relation, comme la première religion sans miracles ; non pas absolument sans miracles, mais là-dessus raisonnable et défiante toujours. »¹⁰

Dans cette modernité désenchantée que nous traversons, suite aux effondrements des systèmes et des visions du monde totalisantes des XIX^{ème} et XXI^{ème} siècle, il semble par ailleurs que l'admission d'une sensibilité à l'autre, à l'ouvert, à l'inconnu (qu'avaient pu éliminer précisément les pensées globalisantes précédentes) ainsi que le désaveu rencontré par les approches scientifiques face aux avancées scientifiques du XXI^{ème} siècle, puisse refléter une nouvelle flexibilité de la rationalité.

Vocabulaire

Terminons cette introduction par quelques précisions de vocabulaire : nous utilisons les termes surnaturel, miraculeux, miracle, transcendant : du fait de la double disciplinarité de notre travail, nous sommes conscient que certaines utilisations ne seront pas aussi précises qu'il serait souhaitable. En principe donc, « surnaturel » désigne ici le domaine où l'homme perçoit à l'œuvre autre chose que la réalité objective ; c'est pour nous un mot de science religieuse. Il se distingue de « miraculeux » qui désigne une événementialité extraordinaire de nature religieuse associée par le christianisme à l'économie trinitaire. Nous étendons aussi l'adjectif aux situations de « grâce », ou de « rencontre » dont la valeur d'ineffable rejoint celle de miracle. « Miracle » est un terme de foi (et de philosophie) qui, en principe, précise encore davantage qu'une action déterminée (et inexplicée) est le résultat de l'intervention directe ou indirecte de Dieu. Enfin transcendant s'oppose à immanent, et indique que l'objet nommé ainsi est situé au-dessus ou au-delà de l'expérience commune à la fois sensible et intelligible. Nous assumons qu'une certaine approximation pourra exister dans le choix des notions, en fonction des situations. Nous rappelons aussi le fait que le terme surnaturel n'entend pas faire revenir aux débats (internes à la théologie et réglés par Vatican II) entre nature et sur-nature. Il ne nie pas les acquis d'un thomisme authentique pour lequel l'homme a été créé créature spirituelle par opposition à un néo-thomisme pour lequel l'homme ne saurait désirer le surnaturel sans une grâce supplémentaire donnée par Dieu. Le désir de l'homme est naturellement à visée surnaturelle. C'est avec ce christianisme d'inspiration patristique que les résultats phénoménologiques seront confrontés.

gestes de Jésus de caractéristiques magiques et favoriser leur insertion dans des formes narratives attendues, il y a l'impact de ces mêmes gestes, que le thaumaturge savait forcément devoir causer, et qu'il a pris le risque de causer.
¹⁰ *Propos sur la religion*, cité dans Eric Oudin, *Philosopher avec les Évangiles*, Ed. Eyrolles, 2013, p. 54

I. Surprise, étonnement et miracle dans le Nouveau Testament

Introduction : quelle importance faut-il donner à la surprise et à l'étonnement ?

Les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles du Christ et des Apôtres ressemblent par de nombreux points à celles qui émaillent la thaumaturgie religieuse hellénistique, avide de merveilleux et de magie, déjà critiquée en son temps par les auteurs latins comme méprisable et indigne de la divinité authentique¹¹. Elles sont inextricablement mêlées à des attitudes d'émerveillement et de crainte, elles-mêmes codifiées dans le cadre des pratiques cultuelles bibliques et des principes de présentation hagiographique dont relèvent pour partie les textes de notre corpus. Voici ce que dit Charles Perrot, à propos de ces cultes :

« La religiosité hellénistique comprenait d'abord le miracle comme un geste de puissance accompli pour la plus grande gloire du Dieu guérisseur en question, souvent désigné comme sans concurrent. "Grand est Asklépios !" s'exclamait la foule après la guérison d'Aelius Aristide à Pergame. D'où la difficulté d'affirmer Jésus dans sa singularité et de le faire comprendre et accepter aux grecs dans un contexte tel que celui-là. Les évangélistes (...) sont pris en quelque sorte entre deux exigences : d'un côté ils veulent relever les gestes de libération et de bonté du Seigneur pour mieux souligner la puissance étonnante du Christ en usant du langage populaire de l'époque ; et d'un autre côté, ils ne peuvent pas taire, non plus, le refus de Jésus d'user de gestes de puissance pour mieux s'imposer. »¹²

De son côté, John P. Meier met l'accent sur la distinction à faire entre miracle et magie :

« On a des témoignages concordants qui indiquent que des traditions sur les miracles ou la magie étaient bien vivantes chez les juifs de Palestine au tournant de l'ère chrétienne : lors des célébrations à la synagogue, on reprenait régulièrement les récits des thaumaturges bibliques qu'étaient Moïse, Elie et Elisée ; à Qumran, on faisait référence aux exorcismes et aux horoscopes, et la Mishna rapporte certains de ces récits en y ajoutant des commentaires critiques. Miracle et magie étaient donc « dans l'air du temps » lorsque Jésus a commencé son ministère et accompli des actes extraordinaires, jugés par certains comme miraculeux. Cela soulève donc naturellement une question, qui a été posée avec insistance au cours de ces dernières décennies : Faut-il, et dans quelle mesure, comprendre les miracles présumés de Jésus comme des exemples juifs de pratiques magiques gréco-romaines du 1^{er} siècle ? »¹³

C'est à la lumière de ces remarques que nous approcherons les notations de stupéfaction, d'extase ou encore d'émerveillement craintif qui font partie des miracles (formatés qui plus est par les récits), mais aussi celles, pas nécessairement explicites, telle leur suspense, qui sous-tendent les récits eux-mêmes. En effet le langage et la sensibilité culturelle (et donc celle de Jésus aussi) trouvaient normales les réactions et les qualifications intensives entourant les miracles parce qu'elles étaient indispensables pour faire prendre conscience de sa messianité :

¹¹ Charles Perrot, in Collectif : *Les miracles*, coll. Tout simplement, Ed. de l'Atelier, 1995 « Les miracles dans la culture grecque païenne », p. 54-63.

¹² Idem, p. 64.

¹³ John P. Meier, *Un certain juif Jésus, Les données de l'histoire*, vol. II : Les paroles et les gestes, Coll. Lectio divina, Cerf, 2010, p. 406.

« Dans le cadre de la pensée biblique, le mode divin de communication ne peut relever que de l'extraordinaire : par la parole inspirée du prophète, par une parole tombée du ciel, par le tirage aux sorts, et enfin par un geste merveilleux. »¹⁴

Les prophètes, thaumaturges et magiciens se faisaient une compétition réelle¹⁵. Dans le Moyen-Orient antique, tout prophète reconnu se devait de frapper les esprits par des signes et prodiges¹⁶. Jésus, dans la présentation chrétienne qu'en font les Évangiles, devait donc se démarquer de ces concurrents, et puisque tous faisaient des miracles, ceux-ci devenaient naturellement le lieu d'une discrimination nécessaire. Nous devons évaluer le rôle que doit avoir la composante reconstituable de « méfiance » christique à l'égard de ce qu'on peut appeler les excès des réactions des observateurs, mais sans oublier que la couche expérientielle à laquelle nous avons accès correspond à la prise en charge narrative de la première ou deuxième génération chrétienne, occupée à gérer les buts communautaires des églises. Cependant, nous pensons que ce serait déformer le donné néotestamentaire que de réduire les réactions d'étonnement devant le miraculeux et *in fine*, devant la personne de Jésus-Christ lui-même, en les rangeant comme des épiphénomènes culturels signifiants uniquement dans le cadre culturel et narratif où les auteurs les ont (re)placés. Malgré le codage narratif qui les insère dans les habitudes de révélation religieuse propres au Moyen-Orient de leur époque, malgré les mises en garde opérées par le thaumaturge lui-même à l'égard d'une attitude de foi qui peut virer facilement à la crédulité et tomber dans le piège de la tentation de puissance dont les récits des Tentations de Jésus indiquent clairement les risques¹⁷, les réactions de surprise et d'étonnement devant le miraculeux dirigent selon nous le regard (croyant) vers un mystère¹⁸ dont, en dernière analyse, elles sont les balises visibles. Manipulables et fragiles, codifiables et systématisables, en partie irrationnelles et éminemment malléables, ces réactions, très nombreuses, au point de constituer un corpus massif, forment cependant un ensemble globalement cohérent qui vient de l'expérience de foi née à la résurrection, dont elles sont comme les ondes de choc émotionnelles et cognitives.

Insistons : cette dimension de surprise et d'étonnement, dans les textes, suite aux récits de miracles (guérisons, exorcismes, multiplications inexplicables, etc.) est un fait incontournable¹⁹, mais il est peu valorisé exégétiquement ou théologiquement. Rares sont les récits, en fait, qui

¹⁴ Charles Perrot, op. cit. p. 69. Nous soulignons. Il écrit par ailleurs (p. 81) : « Comment dire la venue du Royaume, et donc annoncer l'ère messianique, sans en appeler aux merveilles qui signaient sa présence [Mat 11,2-6 : "Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Jésus leur répondit : « allez dire à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres", réf. à Isaïe 26, 19 / 29,18 / 35,5s / 61,1s] ? Le merveilleux était le signe convenu de la venue du Royaume. »

¹⁵ Voir à ce sujet plusieurs passages des Actes des Apôtres (8, 9-24 ; 13, 6-12 ; 19,19), mais aussi des évangiles, où Jésus doit batailler pour éviter les assimilations.

¹⁶ Voir X. Léon-Dufour (sous la dir.), *Les miracles de Jésus*, coll. Parole de Dieu, Seuil, 1977, pp.59-108 et p. 114 : « S'il est vrai qu'à l'époque, le merveilleux était roi, et qu'une révélation se concevait mal sans l'apport de l'extraordinaire, le christianisme avait ses propres raisons d'obéir à la règle commune. »

¹⁷ Voir Mat 4,1-11 : les défis que Satan suggère à Jésus se lisent comme autant de tentatives de le voir faire faire des miracles, et que ce soit sur cette base-là qu'il se soumettra à lui.

¹⁸ Voici comment, dans cette perspective, saint Augustin définit le miracle : « Tout ce qui saisit l'homme d'admiration et lui apparaît dépasser par sa difficulté et son étrangeté l'attente ou la puissance qu'il porte en lui » (cité dans Collectif, *Les Miracles*, op. cit. p. 8)

¹⁹ Voir [annexe 1](#) pour la liste des occurrences.

ne sont pas suivis d'une mention de la réaction des observateurs : trouble, stupéfaction, saisissement, bouleversement, etc. Les foules sont dites frappées d'étonnement, ou bien déconcertées, parfois c'est de l'émerveillement, souvent de l'égarement et de la peur. La violence et l'intensité des répercussions indiquent à quel point les auteurs ont cru important de rapporter cette réponse : pour eux, elle appartient sans aucun doute au phénomène miraculeux dans son ensemble, et assure en partie la garantie de leur authenticité. C'est peut-être pour cela qu'en général les commentaires exégétiques concernant les miracles, leur utilité, leur économie, etc. ne parlent pas des réactions de surprise ou d'étonnement qui les accompagnent : elles font partie du phénomène. Typiquement, Jésus accomplit un geste de guérison, le malade est sauvé, la foule est stupéfaite : voilà le récit de miracle. Disons même que la séparation du miracle et des réactions qui l'accompagnent, leur isolation phénoménologique, peut sembler inutile, voire aberrante : la nature même des actes de puissance comprend leur retentissement émotionnel. Voici par exemple comment W. Kasper parle des miracles dans son livre *Jésus le Christ* : il s'agit d'un passage concernant les miracles en général, et l'on voit que les réactions qu'ils suscitent font partie de leur identité, ou de leur définition :

« Les difficultés de ce genre ont conduit les théologiens à abandonner plus ou moins la notion de miracle d'inspiration apologétique et à se rappeler le sens biblique originel du miracle (...) Ces signes sont des événements extraordinaires, inattendus, qui provoquent un étonnement et un émerveillement chez l'homme. Mais le regard ne porte pas sur la nature et sur ses lois... »²⁰

Il peut arriver que les miracles soient privés (ex. Marc 7,31-37), et donc a priori dépourvus de dimension spectaculaire, mais cela ne change rien puisqu'en tout état de cause, la scène qui subsiste aujourd'hui est celle des Écritures, bien plus ouverte et publique que pouvait l'être celle de n'importe lequel des miracles publics rapportés par ces mêmes Écritures. En somme, focaliser l'attention sur la surprise ou l'étonnement causés par le miracle, indépendamment de celui-ci, peut sembler aller à contre-courant de la logique (ou de la théo-logique) des récits néotestamentaires²¹ ; mais c'est précisément le privilège de la phénoménologie d'ouvrir ainsi au cœur des phénomènes de nouveaux phénomènes, de rendre visible et de nommer phénomène à part entière ce qui passait pour partie ou dimension intrinsèque d'un phénomène plus englobant. Nous disions que ces réactions se présentent comme un fait massif dans notre corpus, mais ce n'est pas assez dire, car pour un commentateur qui n'isole pas la surprise et l'étonnement des actes de puissance, le fait massif, ce sont les miracles, réactions comprises.

Notre travail aura donc comme ambition de valoriser les réactions face au miraculeux comme signifiantes en elles-mêmes, indépendamment (méthodologiquement parlant) des gestes de Jésus. Ceci aura au moins trois conséquences :

- détecter pourquoi ces réactions ont été comprises comme des concessions à l'entreprise apologétique des textes (c'est là une bonne part du silence qui laisse ces réactions dans leur non-thématisation : elles sont régulièrement minimisées puisqu'elles sont dévalorisées comme

²⁰ Walter Kasper, *Jésus le Christ*, Coll. Cogitatio fidei, Cerf, 1974, p. 133.

²¹ Le dictionnaire des synonymes du Nouveau Testament (*Synonyms of the New Testament*), par Richard C. Trench, Londres, 1901, p 317 et ss, fait l'analyse des synonymes de miracle, mais n'a rien sur étonnement ou surprise. Adresse web : <https://archive.org/details/synonymsofthenew00trenofoft>

excessivement apologétiques, voire comme les scories d'une présentation politico-messianique du ministère de Jésus),

- permettre d'apercevoir l'importance de la surprise et de l'étonnement se manifestant ailleurs que dans leur association avec les miracles (notamment dans les paroles et attitudes de Jésus),
- et donc laisser émerger la fonction générale de ces réactions dans le projet néotestamentaire (elle sous-tend en réalité toute l'entreprise de révélation des textes).

En effet, nous allons le voir, ces réactions peuvent se lire et s'apprécier d'une manière bien plus prégnante que lorsqu'on les limite à leur phénoménalité (ou utilité) thaumaturgique. Peut-on risquer de dire que les lecteurs (au moins depuis des Lumières), ont été tellement obnubilés par les miracles, soit positivement pour y voir une preuve, soit négativement pour en dénoncer l'entreprise de captation, qu'ils ont rarement observé (et donc rendu visibles) ces réactions pour elles-mêmes, mais aussi et surtout qu'ils ont masqué le fait même que surprise et étonnement sont constitutifs du projet de révélation néotestamentaire ? Ceci se comprend d'autant plus que Jésus lui-même dénonce le risque de spectacularisation de ses gestes comme base de la foi en lui. Si celui qui réalise les miracles dénonce la manière dont ceux-ci peuvent détourner les croyants de leur signification réelle, ne doit-on pas évidemment le suivre et minimiser l'importance de ce merveilleux ? Nous aurons à apprécier l'importance et la fonction de ce facteur.

A. Le lexique de la surprise et de l'étonnement dans le Nouveau Testament

1. Surprise et étonnement dans la Bible

Surprise, étonnement, saisissement, trouble, stupéfaction, bouleversement, mise hors de soi... : les variations lexicales de ces réactions (et de leur reprise discursive) face au phénomène miraculeux sont nombreuses et variées, probablement aussi variées que les occasions où le prodigieux et le merveilleux surgissent dans les épisodes où Dieu intervient soit directement, en son nom propre, soit indirectement par l'un de ses intermédiaires ou prophètes. Il semble naturel que de telles réactions soient courantes dès que surgissent des hauts-faits ou des signes mystérieux comme ceux que l'on attribue à Dieu. Mais soulignons d'entrée certains traits généraux qui rendent assez logique une attention à des réactions de surprise et d'étonnement devant cette figure particulière du Dieu d'Israël. Les Écritures judéo-chrétiennes sont le réceptacle de l'expérience du peuple élu dans sa relation à un Dieu qui se revendique comme unique, personnel, attentif à son peuple, un Dieu qui, contrairement à la plupart des divinités moyen-orientales, possède des traits pour le moins déconcertants, dont le plus frappant sera de s'imposer à son peuple comme universel, créateur et en même temps proche, jusqu'à l'intime.²²

La geste divine d'essence à la fois légendaire et historique, qui fait la trame des grands récits fondateurs dans la Bible portent sur des « œuvres », des « prouesses » que célèbrent par exemple les Psaumes, et qui sont l'occasion d'exprimer de façon exclamative la reconnaissance du peuple envers une telle puissance :

« Qu'ils rendent grâce à Yahve de son amour, de ses merveilles pour les fils d'Adam !
Qu'ils sacrifient des sacrifices d'action de grâces, qu'ils répètent ses œuvres en chants de joie !
Descendus en mer sur des navires, ils faisaient négoce parmi les grandes eaux ;
ceux-là ont vu les œuvres de Yahve, ses merveilles parmi les abîmes.
Il dit, et fit lever un vent de bourrasque qui souleva les flots ;
montant aux cieux, descendant aux gouffres, sous le mal leur âme fondait ;
tournoyant, titubant comme un ivrogne, leur sagesse était toute engloutie.
Et ils criaient vers Yahve dans la détresse, de leur angoisse il les a délivrés.
Il ramena la bourrasque au silence et les flots se turent.
Ils se réjouirent de les voir s'apaiser, il les mena jusqu'au port de leur désir.
Qu'ils rendent grâce à Yahve de son amour, de ses merveilles pour les fils d'Adam !
Qu'ils l'exaltent dans l'assemblée du peuple, au conseil des anciens qu'ils le louent ! »
(Ps 107,21-32)

Des gestes, donc, mais tout autant une, ou des paroles. Quand il est question de la parole dans son lien avec Dieu dans la Bible, on remonte à l'origine de la révélation, puisque, on le sait, c'est cette parole qui crée (Gen 1,3), qui donc est thaumaturge et en vient, dans le NT, à être identifiée à Dieu lui-même (Jean 1,1). Donnée essentielle à garder en tête puisque qui dit miracle dit, d'une part, effectuation d'une parole toute-puissante, et d'autre part, parole à entendre en tant que révélation ou déploiement divin. Ainsi, le passage de la Mer Rouge, appelé aussi le « miracle de la mer » (Ex. 14) se présente tout autant comme haut-fait de Dieu que

²² Cf. Joseph Moingt, *Croire au Dieu qui vient, I. De la croyance à la foi critique*, Gallimard, 2014, p. 160.

comme parole de salut, les deux étant indissociables. C'est en sauvant miraculeusement son peuple de la poursuite des égyptiens que Yahvé dit son élection et qu'il prononce son salut en faveur de son peuple. Par ce geste qu'aucune autre puissance n'aurait pu réaliser, il révèle qui il est, il suscite l'étonnement, la stupeur, et la crainte qui font partie du dialogue que dorénavant Israël entretiendra avec Lui :

« Tu soufflas de ton haleine, la mer les recouvrit, ils s'enfoncèrent comme du plomb dans les eaux formidables. Qui est comme toi parmi les dieux, Yahve ? Qui est comme toi illustre en sainteté, redoutable en exploits, artisan de merveilles ? Tu étendis ta droite, la terre les engloutit. Ta grâce a conduit ce peuple que tu as racheté, ta force l'a guidé vers ta sainte demeure. » (Ex. 15,10-13)

Dans l'Ancien Testament (Massorètes et Septante), les références lexicales mentionnent les « hauts-faits » de Dieu (hébreu *geburôt* ou *gedolôt*, cf. Dt 3,24), les « merveilles » (héb. *niflaôt* par ex. Ex. 5,11), les « prodiges » (héb. *môfetim*, en grec *terata*), les « actes de puissance » (gr. *dunameis*) les « œuvres » (*erga*) ou encore les « signes » (heb. *otôt*, gr. *semeiôn*), tous termes qui témoignent d'une variété d'approches à la fois religieuses et théologiques vis-à-vis des manifestations spectaculaires attribuées à Dieu ou l'un de ses représentants, dont il serait hors de notre propos d'analyser le détail, mais qui qualifient aussi bien des phénomènes naturels frappants que des gestes et paroles extraordinaires²³. Les termes grecs cités sont naturellement repris dans le Nouveau Testament, mais de manière discriminatoire : ainsi, *terata* (prodiges) peut être utilisé pour les miracles des Apôtres (Ac 2,43 ; 5,12 ; 14,3...), mais jamais pour Jésus. De même, les synoptiques utiliseront surtout *dunameis*, mais on a *sêmeia* et *erga* chez Jean. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces distinctions. Ces substantifs contiennent, on s'en rend compte aisément, des valences de surprise presque toutes²⁴ positives et leur présence participent de l'impact des réactions elles-mêmes, surtout lorsqu'ils sont accumulés, ou répétés, comme on le voit dans les extraits cités plus hauts. Leurs formes adjectivales elles aussi participent de l'impact en termes de répercussion du miracle chez leurs observateurs, ainsi *θαυμασιος* (Mat 21,15) ou *θαυμαστος* (Jean 9,30), dérivés de *θαυμα* (2Cor 11,14) et de *θαυμάζω*, qualifient à leur manière le retentissement des miracles. Mais plutôt que sur les substantifs, qui différencient les miracles eux-mêmes, nous porterons notre attention sur les verbes, eux aussi variés, qui décrivent les réactions de surprise ou d'étonnement à ces miracles. Ce faisant, nous entrerons dans la dynamique des récits puisque leur lexique²⁵ fait principalement appel à des verbes pour dire l'étonnement face au miraculeux, et nous aurons à interroger le lien qui articule le récit de miracle et la surprise des observateurs / rédacteurs.

2. Les quatre verbes de la surprise et de l'étonnement²⁶

Les mentions de surprise ou d'étonnement, dans les récits de miracles des Évangiles et des Actes sont exprimées par quatre verbes principaux : *θαυμάζω*, *ἐξίστημι*, *ἐκπλήσσω*, et *θαμβέω*.

²³ Cf. *Les miracles*, Ch. Perrot, J.L. Souletie, X. Thévenot, op.cit., p. 42-43.

²⁴ *Erga* décrit les œuvres de Dieu, du Christ ou bien des hommes ; en fonction du contexte le mot est positif ou négatif.

²⁵ Nous verrons que cette structure lexicale, explicite, se double d'autres structures narratives implicites. Cf. [I.D](#)

²⁶ Ce développement et les suivants sur chacun des quatre verbes ont formé la base d'un article publié dans *La surprise à l'épreuve des langues*, N. Depraz et C. Serban dir., Hermann, 2015, pp. 177-196 et intitulé « Surprise et Parole, les verbes de la surprise et de l'étonnement dans le Nouveau Testament ».

Le champ lexical se trouve délimité positivement par les émotions d'admiration et d'émerveillement (mais certaines notations désagréables peuvent entrer dans la composition de ces sentiments), et négativement par la peur ou l'indignation, eux aussi susceptibles d'être teintés d'étonnement. Cependant, les quatre verbes (ou leurs racines lexicales, car on trouve aussi des dérivés nominaux, adjectivaux etc.) balisent les deux notions principales de surprise et d'étonnement, où l'on trouve toutes les variations d'intensité. Nous avons décidé de laisser de côté certains termes tels que *ταρασσω*, qui pourtant décrit un grand trouble ou un bouleversement d'ordre extérieur, et qui peut parfois être utilisé pour le bouleversement intime d'essence religieuse, voire la crainte de Dieu :

« Tandis qu'ils disaient cela, il se tint au milieu d'eux et leur dit : "Paix à vous !" Saisis de frayeur et de crainte, ils pensaient voir un esprit. Mais il leur dit : "Pourquoi tout ce trouble (*τεταραγμενοι*), et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? (Luc 24, 36-38)

mais *ταρασσω* déborde le lexique propre de la surprise et de l'étonnement puisqu'il est, notamment chez Jean, associé au trouble, à l'agitation ou à l'inquiétude²⁷. Il surgit aussi lors de scènes où le numineux prend le pas sur l'inhabituel, et où la réaction des observateurs les fait s'éloigner plutôt que se rapprocher du phénomène étonnant. Cependant, nous nous autoriserons à commenter certains cas d'utilisation de ce verbe (associé dans sa racine à *τερρασ*) lorsque les textes le rapprocheront de notre thématique. Il y a aussi *πτοεω*, dénotant l'épouvante et l'effroi (Luc 21,9), lui aussi délaissé car sans aucune composante de surprise. Les quatre lexèmes retenus peuvent être davantage balisés si on les situe par opposition aux lexiques du scandale (*σχανδαλιζω*), de l'indignation (*αγανακτεω*) voire de la rage (*ανοιασ*, litt. déraison, cf. Luc 6,11), qui eux trahissent des réactions franchement négatives devant un événement exceptionnel et contre lequel les observateurs se positionnent violemment.

Nous allons venir à l'examen individuel de chacun de ces verbes, mais une des tâches sera de repérer l'articulation qui existe entre surprise et étonnement à travers les verbes grecs, ainsi que leur ancrage tantôt corporel, tantôt plus cognitif, si tant est qu'on peut le deviner à travers les textes. Nous avons en effet choisi d'utiliser ces deux notions : il convient de justifier ce choix, même si les traductions du grec ne recourent pas la distinction phénoménologique qui pourra être faite. Dans le Nouveau Testament, l'intention des évangélistes est d'associer l'inhabituel et l'exceptionnel: Jésus vient faire ce à quoi on ne s'attendait pas, et il le fait d'une manière inédite qui surprend les foules en train de l'observer, avant de les laisser stupéfaites et transformées par ce qu'elles essaient de comprendre. Redisons combien ces textes contiennent de reconstruction postpascale des événements ; même chez Marc, censé être l'évangile le plus anciennement mis en forme, on est en face de mises en scène, et donc de documents de foi autant, voire plus, que de textes événementiellement rigoureux. Surprise et étonnement font partie du dispositif narratif du miracle, et ce que l'on touche à travers eux, c'est l'arsenal de la foi autant que (et avant) la réalité rapportée.

²⁷ Voir Jean 11,33 ; 12,27 ; 13,21... Les utilisations du verbe dans ces contextes ne sont pas celles de la surprise ou de l'étonnement, mais davantage de la confusion et l'appréhension. Il y a quand même 14 occurrences de *ταρασσω* dans le NT, mais seulement 4 qualifiant une réaction face au miraculeux.

L'enjeu de ces notations étant la Révélation du christianisme au monde, on conçoit que les moyens textuels mis en œuvre dépassent par principe une objectivité elle-même impossible à réaliser. L'objectif apologétique des Évangiles et des Actes fait que les mentions d'étonnement, peut-être plus positives et plus probantes dans le cadre d'une narration religieuse (plus proche en tout cas de l'idée d'émerveillement), prennent plutôt le pas sur celles de surprise. Cependant les réactions aux miracles que nous allons observer contiennent ces deux dimensions, inextricablement mêlées. Et les textes que nous avons devant nous sont le fruit d'une histoire, histoire qui (nous essaierons de le montrer) a favorisé la généralisation de la réaction étonnement en partie au détriment de la réaction surprise. Cependant, chez Marc, le plus ancien des évangiles, on trouve une sélection de notations de surprise avec leurs connotations de peur et de choc, qui ont presque disparu des autres synoptiques²⁸. Ce n'est donc pas par hasard que, dans le parcours évangélique qui sera l'objet de la partie [I.C.](#), nous choisirons de suivre l'évangile de Marc où la place laissée à la surprise est plus grande. Les deux autres synoptiques (Matthieu et Luc), de manière générale, préfèrent associer aux miracles des réactions d'admiration et d'émerveillement. Et chez Jean, on ne trouve quasiment que *θαυμάζω*, le verbe de l'émerveillement. Voici le tableau des occurrences²⁹ :

	θαυμάζω s'étonner, s'émerveiller	ἐξίστημι être stupéfait, mis hors de soi	ἐκπλήσσω être frappé de stupeur, saisi	(εκ)θαμβέω être bouleversé, transi, terrifié	Totaux
Matthieu	8	1	4	0	13
Marc	4	4	5	7	20
Luc	13	4	3	2	22
Jean	7	0	1	0	8
Actes	3	9	1	2	15
Totaux	35 (+1 θαυμάσια)	22 (+4 ἐκπλήσσω)	14	11	82
Présence dans la LXX	Extrêmement fréquent	Très fréquent	5 occurrences	7 occurrences	

Nous allons ci-après examiner les valeurs de chacun de ces verbes, mais remarquons déjà que chez Matthieu et Luc, il y a une prédominance du verbe *θαυμάζω*, qui dans le NT est associé à l'émerveillement, alors que chez Marc, le verbe le plus fréquent³⁰ est *(εκ)θαμβέω*, dont nous verrons qu'il se rapproche de la valeur vétérotestamentaire de crainte de Dieu, associant le saisissement et la peur. Nous aurons aussi l'occasion de vérifier comment se sont faits les choix synoptiques, et pourquoi certains passages chez Matthieu et Luc abandonnent certaines réactions (la peur notamment) au profit de l'étonnement admiratif.

²⁸ Dans la (ou les) source(s) Q, il n'y a que très peu de lexèmes de la surprise et de l'étonnement : 7,9 et 11,14.

²⁹ Nous avons exclu les quelques rares occurrences se rapportant à des actions ou personnages situés en dehors des actions miraculeuses principales, par exemple quand dans les Actes il est fait mention de l'étonnement des Israéliens retrouvant Moïse au pied du Sinaï ou quand on rapporte l'impact sur les foules de Simon le magicien (Actes 8,9), ou quand chez Marc le total des 6 occurrences du verbe *θαυμάζω* (au lieu des 4 indiquées dans le tableau) vient de ce que les deux autres occurrences sont reliées à l'étonnement de Pilate au sujet de Jésus, donc en dehors de la problématique croyante.

³⁰ Alors même qu'il est plus rare dans le vocabulaire biblique en général. *εκθαμβέω* est un hapax marcien.

3. le verbe θαυμάζω

Voici quelques exemples où l'on a le verbe θαυμάζω (ou bien ses autres formes lexicales), le plus courant (35 occurrences) des verbes de la surprise dans notre corpus³¹ :

a - « Lève-toi, dit-il alors au paralytique, prends ton lit et va-t-en chez toi. » Et se levant, il s'en alla chez lui. À cette vue, les foules furent émerveillées (ἐθαύμασαν) et glorifièrent Dieu d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes. (Mat 9, 6-8)

b - Il y eut aussi des aveugles et des boiteux qui s'approchèrent de lui dans le Temple, et il les guérit. Voyant les prodiges (θαυμάσια) qu'il venait d'accomplir et ces enfants qui criaient dans le Temple : « Hosanna au fils de David », les grands prêtres et les scribes furent indignés. (Mat 21,15)

c - Comme il montait dans la barque, l'homme qui avait été possédé le pria pour rester en sa compagnie. Il ne le lui accorda pas, mais il lui dit : « Va chez toi, auprès des tiens, et rapporte-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde. » Il s'en alla donc et se mit à proclamer dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui, et tout le monde était dans l'étonnement (ἐθαύμαζον). (Marc 5,19-20)

d - Ceux-ci, le voyant marcher sur la mer, crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris ; car tous le virent et furent troublés. Mais lui aussitôt leur parla et leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. » Puis il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba. Et ils étaient intérieurement au comble de la stupeur / remplis d'étonnement (ἐν ἑαυτοῖς ἐξίσταντο, var. ἐθαύμαζον). (Marc 6, 49-51)

e - On était déjà au milieu de la fête, lorsque Jésus monta au Temple et se mit à enseigner. Les Juifs, surpris (ἐθαύμαζον), disaient : « Comment connaît-il les lettres sans avoir étudié? » (Jn 7,14-15)

f - Au bruit qui se produisit, la multitude se rassembla et fut confondue : chacun les entendait parler en son propre idiome. Ils étaient stupéfaits (ἐξίσταντο) et, tout étonnés (ἐθαύμαζον), ils disaient : « Ces hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? » (Ac 2,7)

Ce verbe θαυμάζω, traduit par s'étonner, s'émerveiller, être dans l'admiration (angl. *to marvel, to wonder, to be astonished* ³²), est associé à des circonstances où les observateurs sont profondément remués par un événement inexplicable, auquel ils ne comprennent rien, mais dont ils pressentent cependant la valeur positive ; le nom associé, *thauma* (cf. Apoc 17,6) renvoie aux prodiges réalisés par tous ceux qui se faisaient appeler *thaumatopoiios* ou *thaumatourgos*, les illusionnistes, les faiseurs de tours. En ionien attique (donc chez Homère)³³, *θαῦμα* désigne une marionnette : parce que leur spectacle suscite une admiration et un étonnement à peu de frais. Le verbe θαυμάστω, absent du NT, signifiait magnifier, au sens d'« en mettre plein la vue ». L'accent est sur l'impression d'admiration mêlée d'étonnement que ce que l'on observe soit visible et donc possible. θαυμάζω est le verbe classique de l'émerveillement dont il n'est

³¹ Traduction Bible de Jérusalem (BJ).

³² L'utilisation de traductions anglaises des termes grecs se veut être un moyen de contrôle des éventuels a priori des traductions françaises, et inscrit quelque peu ce travail dans la thématique du colloque « La surprise dans le langage et dans les langues. » qui s'est tenu les 20 et 21 mars 2014 à Rouen et Paris dans le cadre du projet ANR Emphiline, les langues en question ayant été le français, l'anglais et le grec ancien et moderne.

³³ Merci à Alexis Lavis, doctorant de l'Université de Rouen, consulté pour ce travail, qui m'a permis de disposer de ces éléments de grec classique.

pas toujours facile de détecter s'il se rapporte à un objet extraordinaire en lui-même, ou bien à l'habileté de ceux qui le prétendent tel, et qui peuvent abuser les spectateurs friands de merveilleux³⁴. Dans la Septante, en dehors des cas où, en composition avec le terme visage (*προσωπον*), il signifie favoriser ou faire acception de personnes, *θαυμάζω* a d'une part le sens de se laisser impressionner, fixer son regard, ou vénérer (p. ex. Is 14,16 ; 41,23 ; Sir 7,29), ou bien d'être stupéfait, émerveillé, confondu ou terrifié (p. ex. Lev 26,32 ; Job 21,5 ; Dan 3,24 (3,91), Jér 4,9 ; Dan 8,27...). Le nominatif *θαυμασια*, lui, décrit les merveilles ou les miracles de Dieu, notamment dans les Psaumes.

Par conséquent, ce verbe marque davantage l'étonnement et le saisissement, entendus comme résultat ou déploiement de la surprise (voir exemples b et c³⁵). Dans cette perspective, celle-ci est comprise comme l'événement-choc face à l'inattendu, et l'étonnement comme l'état dans lequel les observateurs captivés (et captifs ?) sont placés pendant le temps de la prise de conscience de la nouveauté là devant eux. Si l'on observe le dernier exemple (f) ci-dessus, on a d'abord la stupéfaction de la foule, et en contrecoup l'étonnement qui prend possession d'elle. Ou alors, si l'on admet que les deux émotions sont concomitantes³⁶, la première (la surprise) pourrait désigner la dimension plus corporelle : ils étaient stupéfaits, yeux grands ouverts, et bouche stoppée dans ses fonctions habituelles, et l'autre (« tout étonnés ») pourrait renvoyer à la phase de réalisation cognitive, de mise à jour du nouveau rapport entre ce qui a été perçu et ressenti comme ébranlement sensori-moteur, et ce qui est au moins partiellement compris. Ceci est cohérent avec une certaine durée de l'étonnement, comme on le voit dans l'exemple (c) cité ou encore en [Marc 12,17](#) où, après que Jésus a énoncé la fameuse phrase « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », l'évangéliste ajoute : « Et ils restaient à son propos dans un grand étonnement (*εξεθαυμαζον*). »³⁷ Mais le verbe rester dans l'étonnement (essai de traduction du composé intensif *εκθαυμαζω*) pourrait aussi indiquer que la répercussion de l'étonnement contient une dimension physique³⁸.

Cependant, ce que l'on peut faire dire aux mots par les choix des traductions a une limite : ce même verbe *θαυμάζω* est traduit aussi par être surpris (pour l'exemple e, la même BJ traduit le même verbe tantôt par être étonné, tantôt par être surpris). Et dans l'exemple (a), le verbe est à l'aoriste, temps passé plus ponctuel que l'imparfait. Donc soit ce verbe en grec biblique comporte éventuellement un aspect de secousse corporelle immédiate, soit le terme est employé de façon conventionnelle. L'exemple (d) montre, lui, le cas d'une variante : certains manuscrits ont le verbe *ἐξίστημι* (qu'on peut en première approximation traduire par mettre hors de soi,

³⁴ On connaît la critique cartésienne de l'admiration : « il arrive bien plus souvent qu'on admire trop, et qu'on s'étonne en apercevant des choses qui ne méritent que peu ou point d'être considérées, que non pas qu'on admire trop peu ». *Les passions de l'âme*, art 76. Cf aussi l'art 73 : « L'étonnement est un excès d'admiration qui ne peut jamais être que mauvais. »

³⁵ Pour Mt 21,15 : *τὰ θαυμάσια ἃ ἐποίησεν*: adjectif nominalisé, indiquant le résultat d'une action ; et pour Mc 5,20 : *ἐθαύμαζον*, un imparfait, cohérent avec la durée du contexte.

³⁶ Voici ce qu'écrit Paul Ricœur : « le fait primitif de l'étonnement, c'est que par le corps, l'attention est ravie et un objet s'impose à la pensée... le corps empêche que la rencontre avec le nouveau reste une touche fugitive : il fait que la conscience s'étale, s'écrase en quelque sorte sur une représentation ». *op. cit.*, p. 320

³⁷ Ici dans la traduction de la TOB. La BJ a « et ils étaient fort surpris à son sujet. »

³⁸ Les traductions anglaises consultées, cependant, n'ont que des expressions du genre : « *And they marvelled (greatly) at him* », ou bien « *were amazed at him* ».

stupéfier), d'autres *θαυμάζω* : puisque l'expression liée au premier verbe, *ἐν ἑαυτοῖς ἐξίσταντο*, violemment oxymorique, a pu sembler excessive, d'autres manuscrits lui ont peut-être préféré *θαυμάζω*, dont le caractère conventionnel en sort renforcé.

Il est frappant de constater que les deux parallèles au récit marcier de la marche sur la mer: Mat 14,22-33 et Jn 6,16-21 ne font aucune mention de l'étonnement si perturbant des disciples (qu'il soit traduit par *ἐξίστημι* ou *θαυμάζω*), et il n'est pas absurde de penser que les rédacteurs n'ont pas souhaité trancher, ou même mettre en scène à nouveau cette émotion. Or, c'est bien parce que Marc mentionne, lui, la stupéfaction / l'étonnement que le miracle prend une dimension si dérangement, si nouvelle³⁹. À l'inverse, Matthieu met en place à la fin de sa version de la marche sur la mer une réaction religieuse de prosternation des disciples, avec sa dimension d'acclamation quasi liturgique : « Vraiment, tu es Fils de Dieu ». Il semble ainsi qu'on soit, chez Marc, plus proche d'un événement mystérieux (le récit se ressent cependant de sa catéchèse pascale), alors que chez Matthieu le texte est déjà passé par un processus théologique de réécriture ecclésiale. Il faut dire que les trois textes veulent confronter les disciples avec la déclaration de Jésus : « C'est moi », qu'il prononce pour rassurer ses disciples le voyant approcher sur l'eau, mais que l'expression en grec, *ἐγώ εἰμι*, est immédiatement évocatrice de la révélation sinaïque de Dieu à Moïse (Exode 3,14 : « Je suis qui je suis »). La réaction des disciples dans la barque est donc située dans le cadre de l'identification postpascale du Dieu d'Israël à Jésus-Christ, le Verbe incarné. Face à un tel enjeu, il peut sembler normal que les stratégies narratives aient divergé.

4. Le verbe *ἐξίστημι*

Le deuxième verbe⁴⁰ décrivant la surprise est *ἐξίστημι*, dont les formes (verbales et nominatives) apparaissent 22 fois dans le corpus. Même si en grec classique, ce verbe semble peu associé à l'idée de surprise ou d'étonnement, car son sens est : faire sortir, déplacer ou bien au passif être égaré, être hors de soi, dans le NT, ses utilisations sont clairement dans le registre de la surprise, par l'intermédiaire de l'idée d'extase (*ἔκστασις*), et donc de bouleversement, de stupeur et de trouble sous l'effet d'un choc qui démet les perceptions sensorielles hors de leur jeu habituel. Cependant, l'idée positive d'émerveillement existe toujours, pour certains contextes, à côté de celle de transport déstabilisant. Dans la LXX, trois sens principaux se dégagent : un sens concret autour de la notion de tremblement ou de frisson (p. ex. Gen 27,33 ; Ruth 3,8 ; Is 32,11), un sens articulé autour des notions de fuite, de dérouté, de confusion (Ex 23,27 ; Is 10,31 ; Jér 9,9) et le réseau de la stupéfaction, de l'étonnement ou de la consternation (Gen 43,33 ; 1R 9,8 ; Ez 26,16). La charge physique est donc importante, et on trouve des traductions comme épouvanter ou tressaillir, tituber ou transpercer. Les dimensions négatives sont prédominantes. Voyons ce qu'il en est du NT à travers ces exemples :

³⁹ Ce miracle de la marche sur la mer est considéré comme plus « épiphannique » qu'historique (voir *Les Miracles*, op. cit. p. 101), et garde la trace de la projection marcienne de l'événement de la résurrection sur les récits prépascaux.

⁴⁰ L'ordre adopté reflète la fréquence des occurrences sur l'ensemble du NT.

a - Simon lui-même crut à son tour ; ayant reçu le baptême, il ne lâchait plus Philippe, et il était dans l'émerveillement (*ἐξίστατο*) à la vue des signes et des grands miracles qui s'opéraient sous ses yeux. (Ac 8,13)

b - Et prenant la main de l'enfant, il lui dit : "Talitha koum", ce qui se traduit : "Fillette, je te le dis, lève-toi !" Aussitôt la fillette se leva et elle marchait, car elle avait douze ans. Et ils furent saisis aussitôt d'une grande stupeur (*ἐξέστησαν ἔκστασει μεγάλῃ*) (Marc 5,41-42)

c - À l'instant même, se levant devant eux, et prenant ce sur quoi il gisait, il s'en alla chez lui en glorifiant Dieu. Tous furent alors saisis de stupeur (*ἔκστασις ἔλαβει*) et ils glorifiaient Dieu. Ils furent remplis de crainte et ils disaient : « Nous avons vu d'étranges choses (*παράδοξα*) aujourd'hui ! » (Luc 5,25-26)

d - Ceux-ci, le voyant marcher sur la mer, crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris ; car tous le virent et furent troublés (*ἐταράχθησαν*). Mais lui aussitôt leur parla et leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. » Puis il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba. Et ils étaient intérieurement au comble de la stupeur (*ἐν ἑαυτοῖς ἐξίσταντο*). (Mc 6,49-51)

e - Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes (*τρόμος*) et hors d'elles-mêmes (*ἔκστασις*). Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur. (Mc 16,8)

f - Au bruit qui se produisit, la multitude se rassembla et fut confondue (*ἐθαύμαζον*): chacun les entendait parler en son propre idiome. Ils étaient stupéfaits (*ἐξίσταντο*) et, tout étonnés (*ἐθαύμαζον*), ils disaient : « Ces hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? » (Ac 2,7)

Ce verbe caractérise, comme *θαυμάζω*, les réactions profondes et intenses devant les phénomènes inexplicables ; il n'exclut pas les interprétations positives et religieusement valorisées des miracles, et peut-être sa prédominance dans les Actes est-elle un signe de son utilisation dans le registre spectaculaire : l'Eglise à ses débuts serait ainsi valorisée dans son combat et sa supériorité. On note une proximité de la réaction, même si elle semble très puissante, avec sa cause, si bien qu'*ἐξίστημι* serait davantage associé à une secousse de la surprise que *θαυμάζω*. Voir les exemples (b) et (c) où de plus les verbes sont à l'aoriste, indiquant une action ponctuelle⁴¹. Il en résulte une situation de décalage cognitif, de mise hors de soi et de bouleversement du spectateur du miracle que les traductions rendent par extase, étonnement, saisissement, égarement. Il semble que la charge émotionnelle et corporelle soit importante.

L'extrait (a) est un échantillon de l'admiration (le verbe est à l'imparfait, temps en principe plus durable), que l'on dirait « extatique » au sens moderne du mot (*extase* traduit certains cas d'*ἐξίστημι*, par ex. Luc 2,47 ; Ac 10,10 ; Ac 12,16). Comme nous le disions, les cas où le contexte interprétatif est franchement religieux ne sont pas rares, indiquant sans doute la visée apologétique des indications de surprise. C'est ce que l'on voit en (b) et (c). Le traitement du verbe chez Luc (Évangile et Actes) est sensiblement différent de celui que lui réserve Marc, où la reprise doxologique n'est présente qu'en 2,12. Les exemples (d) et (e) en témoignent : l'intensité et la nudité des notations de secousse perceptive dans ces deux passages vient de ce

⁴¹ Il n'est pas toujours facile de décider que l'aoriste correspond à une action courte, et l'imparfait à des actions durables : le sens des verbes importe autant que les temps.

que, dans le premier (d), le texte du miracle de la marche sur les eaux utilise (ainsi que nous l'avons vu) l'oxymore de la mise hors de soi (*ἐξίσταντο*) à l'intérieur (*ἐν ἑαυτοῖς*) des bénéficiaires; et dans l'extrait (e), l'égarément, proche de la folie, rapportée pour les femmes au tombeau le matin de Pâques, est associé dans le même verset aux émotions violentes que sont le tremblement et la peur. Les traductions anglaises tournent autour des termes suivants : amaze (dérouter, stupéfier) astonish (abasourdir, interloquer), astound (méduser, interdire), overcome (submerger, bouleverser), ce dernier terme semblant bien résumer la dimension de bouleversement et de déstabilisation violente que nous avons exploré pour *ἐξίστημι*.

5. Le verbe *ἐκπλήσσω*

Venons-en à présent au 3e mot de notre liste : il s'agit d'*ἐκπλήσσω* (au moyen-passif *ἐκπλήσσομαι*), avec 13 occurrences dans *Év + Ac*. En grec classique, le verbe *plèssô* voulait dire frapper, blesser, mais aussi figurativement étonner⁴². Le dérivé semble, en plus de l'idée de coup blessant, affecté aux sentiments tels qu'étonner et effrayer. C'est ce qu'on remarque pour les quelques rares utilisations d'*ἐκπλήσσω* dans la Septante (2Mac 7,12 ; Sag 13,4) : frapper, détruire. On a aussi l'idée d'éblouir. C'est donc un verbe a priori très fort, et d'acception parfois négative. Voici quelques exemples :

a - Ils pénétrèrent à Capharnaüm. Et aussitôt, le jour du sabbat, étant entré dans la synagogue, il enseignait. Et ils étaient frappés (*ἐξεπλήσσοντο*) de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. (Marc 1,21-22)

b - Cela vint aux oreilles des grands prêtres et des scribes et ils cherchaient comment le faire périr; car ils le craignaient, parce que tout le peuple était ravi (*ἐξεπλήσσετο*) de son enseignement. (Marc 11,18)

c - « Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux. » Entendant cela, les disciples restèrent tout interdits (*ἐξεπλήσσοντο*) : « Qui donc peut être sauvé ? » disaient-ils. (Mat 19,25)

d - Le démon le jeta à terre et le secoua violemment. Mais Jésus menaça l'esprit impur, guérit l'enfant et le remit à son père. Et tous étaient frappés (*ἐξεπλήσσοντο*) de la grandeur de Dieu. Comme tous étaient étonnés (*θαυμαζόντων*) de tout ce qu'il faisait, il dit à ses disciples... (Luc 9,42-43)

e - « Voici à présent que la main du Seigneur est sur toi. Tu vas devenir aveugle, et pour un temps tu ne verras plus le soleil. » À l'instant même, obscurité et ténèbres s'abattirent sur lui, et il tournait de tous côtés, cherchant quelqu'un pour le conduire. Alors, voyant ce qui s'était passé, le proconsul embrassa la foi, vivement frappé (*ἐκπλησσομένως*) par la doctrine du Seigneur. (Ac 13,11-12)

⁴² Voici ce qu'ajoute A. Lavis concernant *εκπλαγισ* en grec classique : « Voir aussi *πλάγιος* (racine *πλαγ-*) : à le sens de « transversal », « de travers » : les formes verbales dénominales donnent les sens de « louvoyer » et par là d'induire en erreur, de tromper, d'égarer ou d'être égaré. Partage la même racine que le mot français « plat » qui, via le latin *plaga* désignerait l'« étendue » et donc ce qui est plat. Or la vaste étendue, sans point de repère est susceptible de nous égarer mais aussi de nous stupéfier... »

Un élément ressort quand on regarde les occurrences de ce verbe : il est utilisé pour décrire la réaction de saisissement et de déroutement⁴³ suite à des paroles stupéfiantes, ou un enseignement ahurissant par ce qu'il signifie de heurt causé aux possibilités normales de compréhension. La note d'admiration contenue dans *θαυμάζω* ou *ἐξίστημι* est à peu près absente, ce que l'on trouve est un trouble qu'on a peine à expliciter à cause de la violence du choc. De plus, le verbe est marcieu, car les 4 occurrences chez Matthieu de ce verbe sont toutes des parallèles repris de Marc. Luc a quelques utilisations originales du verbe, à côté d'emprunts marcieus. La dimension d'agressivité dans la perception de l'événement, et corrélativement la passivité du sujet qui le subit, est augmentée avec *ἐκπλήσσω*, ainsi qu'on le voit dans les propositions de traduction : frappé, interdit, ravi, et ailleurs très ou vivement impressionnés (par ex. la TOB sur Mat 19,25 cf. l'idée d'éblouissement), ou bien saisi d'émotion (Bible en français courant sur Luc 2,48). Pour le participe passé *ἐξεπλήσσοιτο*, l'anglais utilise *overwhelmed* (bouleversé, débordé), *astounded*, *astonished*, *awestruck* (frappé, impressionné). Le NAS New Testament Greek Lexicon⁴⁴ lui associe l'idée d'être frappé et mis hors de soi (*strike one out of self-possession*), frappé de panique, choquer et stupéfier (*astonish*). À nouveau, les connotations sont très corporelles. Il semblerait que le contenu de ce verbe soit plus physique, avec une surprise initiale (cf. les traductions par « frappé ») et que l'état successif d'étonnement envahit le sujet plus profondément, de façon plus dérangement et peut-être par conséquent le sens de qui est survenu est-il moins intégrable. L'étonné reste dans l'état où l'a placé le choc, comme figé ou transi. La surprise première se mue en un état d'étonnement qui perdure et le bloque dans un ressenti douloureux. À noter que même ce verbe très violent n'occasionne pas de rejet face au miracle : celui-ci porte un grand coup aux structures d'accueil habituelles, mais elles ne sont pas mises hors-jeu : l'ensemble de l'économie textuelle suggère que ces réactions puissantes sont même indispensables pour que la force de l'événement entame quelque chose de l'ancien système de compréhension, et y laisse une trace suffisamment forte pour que, le reflux des habitudes cognitives revenant, elles demeurent à l'état d'« impressions »⁴⁵. La relecture des événements pré-pascaux que sont les miracles sera faite ultérieurement et profitera de telles impressions.

La particularité d'*ἐκπλήσσω*, c'est qu'il se réfère presque exclusivement à des situations d'étonnement suite à des paroles, très peu à des actes. Le seul cas où l'évangile l'utilise clairement suite à un geste miraculeux est en Mc 7,37 où Jésus vient de guérir un sourd-muet : nous sommes donc encore dans le domaine de la parole. Dans les exemples ci-dessus, c'est

⁴³ Pour Mat. 19,25, les différentes traductions anglaises utilisent surtout *astonished* et *amazed*. Voir ici :

<http://www.biblestudytools.com/matthew/19-25-compare.html>

⁴⁴ The NAS New Testament Greek Lexicon: <http://www.biblestudytools.com/lexicons/greek/kjv/ekplesso.html>

⁴⁵ Cf. cet extrait du *Phèdre* de Platon (250a), où le verbe apparaît dans un contexte qui rappelle quelque peu celui-ci : « Effectivement, comme nous l'avons dit, toute âme humaine a par nature contemplé les êtres véritables ; elle ne serait point entrée sans cela dans le corps d'un humain. Mais, se ressouvenir à la vue des choses de la terre de cette contemplation, n'est point facile pour toute âme. Certaines âmes n'ont, en effet, que brièvement aperçu ce qui est dans le ciel ; d'autres, étant tombées sur la terre, ont eu le malheur de se laisser entraîner dans l'injustice par de mauvaises compagnies, et d'oublier les mystères sacrés qu'elles avaient alors contemplés. Il reste seulement un petit nombre d'âmes qui en ont gardé un souvenir suffisant. Quand donc ces âmes aperçoivent ici-bas quelque image des choses qu'elles ont vues dans le ciel, elles sont alors frappées d'étonnement (*εκπληττονται*) et ne peuvent plus se contenir. Elles ignorent pourtant d'où leur provient ce trouble, car elles n'ont pas des perceptions assez claires... »

tantôt l'enseignement qui frappe les écoutants (a et b), tantôt une parole particulière (celle du chameau et du trou de l'aiguille) (c). L'exemple (d) décrit bien un miracle, un exorcisme, mais l'étonnement est dit se rapporter à la grandeur de Dieu qui agit si puissamment... par la bouche de Jésus. Quant à l'exemple (e), là aussi, un miracle a lieu, mais suite à la parole de Jésus, et l'étonnement est dit se rapporter à l'ensemble de la doctrine du Seigneur, donc à un enseignement. C'est en effet une donnée importante : la surprise / étonnement n'en reste pas, dans le NT, à une réaction purement perceptive/cognitive, mais globalement met en relation surprise et parole ; nous le verrons de façon plus systématique ci-après. Le verbe *ἐκπλήσσω*, quant à lui, souligne cette dimension de façon notoire. La polarité marcienne du verbe justifiera que nous nous centrons sur l'évangile de Marc (voir [L.C](#)) pour comprendre comment les évangiles dans leur ensemble ont compris et ressenti l'impact de la nouveauté christique.

6. Le verbe *θαμβέω*

Notre dernier verbe grec est *θαμβέω* (avec *ἐκθαμβέω* ou *ἐκθαμβέομαι*). Les 11 occurrences (Marc surtout, et Luc) des deux verbes sont traduits en gros par les mêmes termes : être stupéfait, saisi de stupeur, troublé, terrifié, saisi d'effroi, remué, déconcerté (angl. *amazed, filled with wonder, astounded, astonished, perplexed*). Il s'agit d'une surprise très violente, pénible, avec une composante de consternation, de désorientation émotionnelle profonde, plutôt de nature négative. Le sens traverse les notions de saisissement, de trouble, d'effroi, de stupéfaction. À nouveau, l'idée de blocage, d'empêchement de fonctionner prédomine chez les sujets auxquels le verbe s'applique, mais la nuance de peur est plus marquée⁴⁶, liée sans doute à l'idée de perte de repères (la traduction par *amazed*, déboussolé, en anglais, est très fréquente). Les quelques cas (7 occurrences, mais seulement *θαμβέω*, le composé *ἐκθαμβέω* étant propre à Marc) dans la LXX confirment ce sens : 1Macc 6,8 frappé de stupeur ; Sag 17,3 en proie à la frayeur. Voici nos exemples néotestamentaires :

a - Et Jésus le menaça en disant : "Tais-toi, et sors de lui." Et le précipitant au milieu, le démon sortit de lui sans lui faire aucun mal. Tous furent saisis d'effroi (*ἐγένετο θάμβος ἐπὶ πάντας*), et ils se disaient les uns aux autres : "Quelle est cette parole ? Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs et ils sortent !" (Luc 4, 35-36)

b - Pierre se mit à lui dire : « Voici que nous, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi. » Jésus déclara : « En vérité, je vous le dis, nul n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'Évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, au temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle. Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers seront premiers. » Ils étaient en route, montant à Jérusalem ; et Jésus marchait devant eux, et ils étaient dans la stupeur (*ἐθαμβοῦντο*), et ceux qui suivaient étaient effrayés (*ἐφοβοῦντο*). (Marc 10,28-32)

⁴⁶ Selon A. Lavis : le terme est lié au sentiment de peur : *ἀθαμβής* = « qui est sans peur » ou *ἀθαμβία* chez Démocrite (frg 215) : « absence radicale de peur ». *Τεθαμβήκα* : être frappé de stupeur par la divinité, être foudroyé (Homère *Iliade* 8,77) plus proche donc du sens étymologique d'« étonnement », c'est-à-dire recevoir un coup de tonnerre.

c - En rejoignant les disciples [après la Transfiguration], ils virent une foule nombreuse qui les entourait et des scribes qui discutaient avec eux. Et aussitôt qu'elle l'aperçut, toute la foule fut très surprise (*ἐξεθαμβήθησαν*) et ils accoururent pour le saluer. » (Marc 9,14-15)

d - Ils parviennent à un domaine du nom de Gethsémani, et il dit à ses disciples : « Restez ici tandis que je prierai. » Puis il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à ressentir effroi (*ἤρξατο ἐκθαμβεῖσθαι*) et angoisse. (Marc 14,32-33)

e - Étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de stupeur (*ἐξεθαμβήθησαν*). Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas » (*Μὴ ἐκθαμβεῖσθε*). (Mc 16,5-6)

f - Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu ; on le reconnaissait : c'était bien lui qui demandait l'aumône, assis à la Belle Porte du Temple. Et l'on fut rempli d'effroi et de stupeur (*θάμβους καὶ ἐκστάσεως*) au sujet de ce qui lui était arrivé. Comme il ne lâchait pas Pierre et Jean, tous, hors d'eux-mêmes (*ἐκθαμβοι*), accoururent vers eux au portique dit de Salomon. (Ac 3,9-11)

Nous pourrions, pour commencer, nous appuyer sur la nuance de peur ou d'effarement présente dans les sens du verbe : quand on voit que *θαμβέω* est utilisé de façon privilégiée par Marc, dont la théologie se construit autour du mystère de la foi au Messie qui se révèle petit à petit, à travers les expériences des disciples⁴⁷, et que jusqu'à la fin prédomine cette peur⁴⁸ d'une révélation, dont ils peuvent à juste titre penser qu'elle va les bouleverser complètement, ce verbe prend une importance accrue. Il est utilisé au tout début de l'évangile (1,27) et trois fois à la fin (14,33 ;16,5 et 16,6). On peut donc dire qu'il encadre l'expérience de révélation telle qu'elle est rapporté dans l'évangile de Marc. Cette stupeur effarée, qui rappelle celle qui entourait les épisodes de présence divine dans l'AT, est notée dès l'arrivée de Jésus sur la scène galiléenne, quand, par son enseignement extraordinaire, il se démarque de l'attitude religieuse des scribes. C'est par exemple la valeur que l'on trouve dans l'exemple lucanien (a). Elle est aussi décrite par Marc au moment de l'observation du visage de Jésus au jardin de Gethsémani, et enfin au tombeau vide, dans l'attitude des femmes devant l'ange qui leur annonce la résurrection. Par ce verbe, Marc fait transparaître le saisissement de l'homme devant l'irruption du divin dans l'homme : la peur est présente, mais on voit, grâce à la citation (b), que l'auteur utilise le verbe avoir peur (*φοβέω*) immédiatement après *θαμβέω* : c'est donc que ce dernier décrit d'abord une stupéfaction, sans doute teintée de crainte, mais où celle-ci n'est qu'un sous-produit, ou qu'une composante⁴⁹.

Dans l'exemple (c), la scène se situe après la Transfiguration, Jésus revient parmi ses disciples et se joint à la foule. Or celle-ci, dès qu'elle le voit, en est toute retournée. La BJ traduit *ἐξεθαμβήθησαν* par « très surprise » (le verbe est à l'aoriste passif, donc la traduction est logiquement plutôt du côté de la surprise); la TOB par « remuée » ; une traduction anglaise propose « *overcome with awe* » (beaucoup d'autres ont *amazed* ou *greatly amazed*). La dimension de retentissement corporel de cette surprise vaut la peine d'être soulignée : les idées de saisissement et de remuement, la peur par manque de repères : autant d'indications que cette forme de surprise joue au niveau du ressenti corporel et pas seulement de l'intellect.

⁴⁷ Mc 4,11: « A vous le mystère du royaume de Dieu est donné, mais pour ceux du dehors tout devient énigme. »

⁴⁸ Le dernier mot de l'évangile est justement le mot « car elles avaient peur » (*εφοβουντο γαρ*).

⁴⁹ On sait que *φοβος* et *φοβέω* décrivent l'attitude biblique fondamentale de crainte de Dieu : l'intérêt est justement qu'ici on ait *θαμβέω* en plus de *φοβέω*.

L'évangéliste entend retranscrire l'impact qu'a dû avoir, selon lui, la révélation de la Transfiguration dont on doit comprendre (selon l'archétype mosaïque) qu'elle est encore visible en quelque façon sur Jésus. Son apparition/apparence surprend et suspend ce qui se passait avant qu'il n'arrive ; mais la peur n'est pas si grande qu'elle n'empêche l'approche, puisque le texte indique « ils accoururent pour le saluer ». La même remarque vaut pour l'extrait (f) tiré des Actes. L'association saisissement + effroi *centripète* ("tous, hors d'eux-mêmes, accoururent vers eux") pourrait ainsi caractériser une surprise paradoxale où le blocage statique se compose avec le sentiment en principe distanciateur, de l'effroi (cf. la crainte de Dieu, caractéristique de l'attitude de foi face à Yahvé⁵⁰), mais sans que ce dernier n'éloigne les sujets de la surprise de la cause surprenante, au contraire : cette peur semblerait ici agir dans le sens inverse. Elle habite les foules de sa composante d'effroi, lesquelles n'éprouvent pas le besoin de s'enfuir mais à l'inverse accourent vers cet individu si surprenant. La question se poserait de savoir ce qui, dans ce personnage si stupéfiant et même si terrifiant, attire cependant les foules.

Dans les exemples (d) et (e), le verbe *θαμβέω* décrit la réaction au « miracle » principal de l'évangile, la résurrection⁵¹. Les traductions pour cet épisode central optent souvent pour « saisies de frayeur » ou « épouvantées » (en angl. on a des variations autour d'*amazed* ou *alarmed*). Le fait que ce verbe soit utilisé pour décrire la réaction face au visage de Jésus lors de moments marquants de sa mission de révélation, et notamment dans ces trois passages de la transfiguration, de la passion et de la résurrection suggère que *θαμβέω* est associé au cœur de ce qui fait l'événement de foi néotestamentaire : le visage humain de Dieu. Ce verbe, avec sa richesse est l'un de moyens pour tenter de traduire la réponse de l'homme face à l'inouï de l'incarnation et de la kénose. Trouble, désorientation, saisissement, stupéfaction, effarement, toutes ces nuances se fondent dans la saturation d'un phénomène de réaction dont sans doute le degré de saturation ne saurait équivaloir à l'événement christique lui-même, mais qu'il peut à bon droit refléter, comme sur le visage d'un témoin on aperçoit quelque chose de l'énormité de ce qu'il est en train d'observer.

Conclusion

Nous avons vu que les difficultés sont assez grandes pour séparer les champs sémantiques des quatre verbes principaux utilisés dans le NT pour décrire les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles. Cependant des lignes de force ont émergé :

- *θαυμάζω* accompagne en général l'étonnement émerveillé et parfois convenu des observateurs des miracles et des événements d'origine divine, et même si des limitations seront rapidement apportées, au fil des récits, quant à la dimension spectaculaire des miracles (dont les réactions de surprise et d'étonnement font partie), à ces derniers est presque toujours attachée leur traînée⁵² de stupéfaction et de mise hors de soi des spectateurs. Plus que les autres verbes, *θαυμάζω* semble marqué par un emploi apologétique, sans doute parce qu'il ne laisse que peu

⁵⁰ Voir par ex. Gen 20,11 ; Lévi 27,17.

⁵¹ On peut hésiter à appeler le « miracle des miracles » qu'est la résurrection à l'aide de cette catégorie (saint Thomas réserve d'ailleurs cette formule pour l'Incarnation).

⁵² Paul Ricœur parle de « la traînée émotive [du choc émotif] qui est précisément surprise, amour, haine, désir. » op.cit. p. 320

de place à des affects négatifs. Ainsi, dans certains parallèles lucaniens et matthéens, il peut remplacer les verbes marciens comme *ἐξίστημι* et *ἐκπλήσσω* que l'on peut considérer moins favorables que *θαυμάζω* à une lecture uniformément croyante des actions ou paroles messianiques⁵³.

- On a vu que le verbe *ἐξίστημι* est sans doute celui qui traduit le plus le bouleversement de la surprise, alors que dans le complexe sémantique des autres verbes, on a soit l'admiration et l'émerveillement, soit le saisissement ou l'effroi. Les extraits étudiés où apparaît *ἐξίστημι* montrent la pédagogie mise en œuvre face à la nouveauté et à l'inouï des actions et des paroles du Christ. La variété et la qualité de surprise face à l'inattendu, repérée dans les récits de miracles, en même temps que l'état d'étonnement qui en découle, dénonce nous semble-t-il, l'accusation de visée apologétique globale des textes (telle qu'on la trouverait chez un Renan). Celle-ci existe, naturellement – comment l'éviter ? – mais lorsqu'on se penche sur la richesse des significations disposées dans les récits (se rappeler notamment l'oxymore de Mc 6,51), une telle entreprise perd quelque peu de son impact, pour ouvrir sur la dimension de trouble et de chamboulement profond que la nouveauté extraordinaire cause chez le croyant. On pourrait dire qu'avec ce verbe, et peut-être aussi le suivant, la notion de bouleversement rassemble surprise et étonnement pour décrire comment la foi est affectée par l'action de Dieu.

- Avec *ἐκπλήσσω*, nous sommes dans la même problématique, mais le lien entre miracle et parole s'intensifie. Nous avons vu que ce verbe est régulièrement utilisé pour décrire la surprise et l'étonnement face à des déclarations de Jésus dont la nouveauté, ou la profondeur, désoriente et désarçonne les auditeurs. Les miracles du NT, malgré leur caractère en partie convenu, ouvrent sur une relation nouvelle à Dieu, et la notion de transgression des règles usuelles humaines peut aussi bien être ressentie lors de certaines déclarations, dans le cadre d'un enseignement plus général, qui n'a pas forcément besoin d'illustration concrète ou spectaculaire. L'étonnement vient alors du déploiement du sens caché de certaines dispositions pourtant connues du système ancien, que l'exégète ouvre aux yeux ébahis de ceux qui avaient vécu jusque-là sans l'avoir compris. La pédagogie de Jésus dans les évangiles, et des disciples à sa suite dans les Actes, est articulée ainsi en un va-et-vient entre paroles et gestes dont le sens nouveau s'est construit sous les yeux et dans la vie de ses concitoyens. Petit à petit se dessine la figure de celui que l'évangile johannique (plus tardif que les synoptiques et qui puise en partie dans leur travail théologique sa propre substance) appellera « la Parole », le Verbe.

- Pour (*ἐκ*)*θαμβέω* dont la dimension de crainte/peur le fait confiner à cet autre registre émotionnel, l'intérêt est qu'il se trouve être un verbe privilégié par Marc, reconnu comme le premier et plus ancien évangile. Ce texte a semble-t-il subi des reformulations qui sont devenues (à travers des processus complexes) des strates rédactionnelles dans les évangiles de Mt et Lc. Et lors de ces reprises, certaines des formulations marciennes ont été abandonnées ou

⁵³ Par exemple Mat 9,8 (var) a *εθαυμασαν* au lieu de Mc 2.12 *εξιστασθαι* ; Luc 4,22 a *εθαυμαζον* au lieu de Mc *εξεπλησσαντο* ; Mat 22,22 utilise le verbe *θαυμαζω* au lieu d'*εκθαυμαζω* dans le parallèle marcien de Mc 12,17. On n'observe pas le phénomène inverse, le passage de *θαυμαζω* chez Marc à d'autres verbes chez Mt et Lc.

réaménagées selon des critères plus systématiques et unificatrices⁵⁴. Ainsi, les péripécies où *θαμβέω* est utilisé chez Marc sont reprises chez Mt avec un autre verbe, ou bien ne mentionnent pas l'émotion que rapporte Marc⁵⁵. On pourrait donc proposer que ce verbe semble plus originaire, et cela serait cohérent avec le fait que la peur contenue dans *θαμβέω* n'était pas aussi facile à intégrer dans une présentation plus ecclésiale des récits destinés à présenter la foi des communautés. Nous verrons cela notamment avec la constitution de la deuxième finale de l'évangile de Marc, qui clôturait originellement sur la peur des femmes après leur visite au tombeau vide. Mais que de la peur, voire de l'effroi, soit présent dans la surprise de l'homme face à l'irruption de ce qu'il pressent être du divin, quoi de plus légitime ? Cela fait justement ressortir toute l'importance de la composante de la surprise et de l'étonnement qui en découle dans la personne des observateurs des actes et des paroles de Jésus. S'ils n'en avaient ressenti que de la peur, le bénéfice de nouveauté et de changement dans leur représentation du monde aurait été réduit à une impression négative contre laquelle leur intégrité aurait été fortement tentée de devoir se protéger. La surprise présente au sein de cette peur, comme le laisse entrevoir l'utilisation du verbe *θαμβέω*, suggère au contraire une ouverture (même lente) de l'intelligence et du cœur, une espèce de pré-confiance tremblante que ce qui est vécu dans l'observation du miracle n'est pas étranger et destructeur, mais différent et mobilisateur. Bien sûr, les textes de miracles sont réécrits à la lumière de la grande assurance de Pâques. Mais les évangélistes, et notamment Marc, au risque des récupérations, des manipulations et des réinterprétations, ont osé retranscrire ce bouleversement de leur cœur comme une « bonne nouvelle », comme une parole de vie⁵⁶.

Notre parcours à travers les utilisations des verbes exprimant la surprise et l'étonnement dans les Évangiles et les Actes des apôtres nous permet de faire les quelques remarques suivantes : il est difficile de savoir quand les réactions d'étonnement ou d'émerveillement (*θαυμάζω* notamment) sont exemptes de visée apologétique, surtout eu égard au milieu et au langage religieux du Moyen-Orient du 1^{er} siècle qui rend assez banal (voire nécessaire) le retentissement émotionnel face au miraculeux. Mais les textes disposent de plusieurs atouts pour extraire le message de salut qui repose en bonne partie sur les miracles, de l'emprise du spectaculaire et du merveilleux si prisé par les foules. D'abord, le verbe *ἐξίστημι* décrit des réactions qui, en se rapprochant de la surprise bouleversée, avec sa valence corporelle, semblent moins affectées par la dimension publique et candide que celles qui sont décrites par *θαυμάζω*. Ajoutons que lorsque la stupéfaction, le bouleversement, etc., sont décrites à l'aide d'*ἐκπλήσσω*, les textes mettent volontiers la surprise ressentie par les observateurs en rapport des paroles, et donc une pédagogie moins visuelle, qui se décale de l'objectif démonstratif ou captatif. Sans doute est-ce avec (*εκ*)*θαμβέω* et ce malgré le petit nombre d'occurrences de ce verbe, que les réactions aux miracles semblent les plus originales dans le NT. La composante de peur, présente dans le

⁵⁴ Il est ainsi reconnu que l'évangile de Matthieu suppose une communauté de judéo-chrétiens avec leurs objectifs catéchétiques et communautaires propres, et que celui de Luc s'est davantage orienté vers une intelligibilité universaliste adaptée au monde grec. Voir *Les Miracles*, op. cit., p. 127-128 (pour Matthieu) et 129-131 (pour Luc).

⁵⁵ Par exemple Marc 10,24 (*ἐθαμβοῦντο*) est remplacé en Mt 19,25 par *ἐξεπλησσαντο*. Dans d'autres parallèles, l'indication de l'émotion exprimée par *θαμβέω* chez Mc est supprimée chez Mt (Marc 10,32 et Mt 20,17 ou bien Mc 9,15 et Mt 17,14).

⁵⁶ Voir [I.C.8](#) pour un développement supplémentaire sur l'importance de la peur dans son articulation avec la surprise.

sens du verbe permet de le rattacher à l'attitude de foi vétérotestamentaire (la crainte de Dieu), mais aussi de démarquer les réactions en question d'un merveilleux trop directement apologétique car induisant une adhésion que la peur, précisément, repousserait plutôt. Nous avons vu que ces verbes sont particulièrement utilisés dans l'évangile de Marc et parfois remplacés voire supprimés dans les parallèles.

Est-il possible de dire, dans ces conditions, que les indications de réactions aux miracles conservées dans les textes du corpus qualifient positivement (pour le croyant, sinon pour tout lecteur honnête) l'expérience des miracles auxquels ils se rapportent ? L'examen des verbes de la surprise et de l'étonnement suggère en tout cas que les rédacteurs des textes ont essayé de faire varier leur façon de rapporter les réactions aux gestes et paroles du Christ, afin d'échapper aux pièges du merveilleux et du visuel, et en caractérisant le vécu bouleversant des témoins comme une parole, et une parole intériorisée. La surprise face à l'inouï est elle-même parole ; celle-ci exprime aussi bien et mieux, dans son silence et sa simplicité, combien la personne de l'homme de Galilée a saisi le cœur de ces concitoyens. Si donc les auteurs néotestamentaires ont jugé bon d'insister sur les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles, cette parole, à la fois verbale et non-verbale a le mérite d'être présente et doit pouvoir être entendue, détaillée et explicitée comme il convient. C'est ce que nous nous proposons de faire à présent.

B. Typologie des réactions aux miracles

Avant d'aborder de front le texte d'un évangile - nous avons choisi celui de Marc¹ - et d'examiner comment se manifestent littérairement (et phénoménologiquement) les mentions de surprise et d'étonnement, nous voudrions proposer une typologie des relations Miracle-Surprise faite dans l'ensemble Évangiles-Actes, avec pour fil d'Ariane les quatre verbes de la surprise étudiés précédemment. Il est intéressant de remarquer que le lexique de la surprise n'introduit pas de différence notable dans une structure qui ressort de leur utilisation et qui peut être représentée selon le schème suivant:

Miracle → surprise/étonnement → dire → exclamatif/interrogatif/intensif (+démonstratif)

Voici un exemple, tiré du début de saint Marc :

« Et Jésus le menaça en disant : "Tais-toi et sors de lui." Et le secouant violemment, l'esprit impur cria d'une voix forte et sortit de lui. Et ils furent tous saisis d'effroi, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : "Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" » (Marc 1:26-27)

On voit que le miracle ayant eu lieu sous les yeux des témoins, le texte mentionne leur saisissement (*εθαμβηθησαν*), puis indique qu'ils prennent la parole (en général, c'est le verbe *λεγειν*) et commence une citation au style direct avec une formule interrogative et intensive (même) orientant vers l'objet de l'étonnement par l'intermédiaire d'un déictique (ceci, celui-ci, etc.). Un autre exemple chez Matthieu 8,27 :

« S'étant levé, il menaça les vents et la mer, et il se fit un grand calme. Saisis d'étonnement, les hommes se dirent alors : "Quel est celui-ci, que même les vents et la mer lui obéissent ?" »

Dans cet exemple, à la suite de l'événement de puissance, on a le terme indiquant la surprise (*εθαυμασαν*, à l'aoriste ici encore, le temps de l'immédiateté), suivi du verbe *λεγειν* qui introduit le discours direct avec l'interrogatif (ici *ποταπος*, quel), le démonstratif à valeur déictique (celui-ci, *ουτος*), et le marqueur intensif "même" (= mais aussi, *και*), comme dans l'exemple précédent.

Ce schéma est présent environ 20 fois² sous cette forme dans notre corpus et correspond à une habitude narrative néotestamentaire, peut-être liée à une structure linguistique orale de mémorisation des récits de miracles, en tout cas suffisamment identifiable pour qu'on le souligne. En observant les occurrences de la structure en question (dont quelques-unes sont les parallèles des autres), on peut remarquer qu'elle est indépendante du choix du verbe (elle existe avec chacun d'entre eux). Ces occurrences par ailleurs n'épuisent pas tous les cas de surprise ou d'étonnement dans Ev + Ac³, mais représentent une fraction importante dans le cas des réactions de surprise lors des miracles. On peut donc dire que **l'événement miraculeux est à**

¹ Pour nos raisons, voir ci-dessus, p. 28 et ci-dessous, p. 43.

² Voir [Annexe 1](#)

³ Les 4 verbes *θαυμαζω*, *εκπλησσω*, *θαμβεω* et *εξιστημι*, auxquels il faut ajouter les substantifs comme *εκστασις* et les adjectifs dérivés présentent environ 70 occurrences.

l'origine d'une réaction d'étonnement ou de surprise; et celle-ci induit une parole qui se retourne vers l'objet de la surprise. Dans cette économie, la surprise ou l'étonnement provoque un dire⁴, et un dire très majoritairement interrogatif (donc ignorant), ou bien exclamatif (donc saturé, totalisant) et déictique (donc sans référent ou autre causalité satisfaisante). Et ces procédés ont pour but de reconduire le lecteur vers la matérialité de ce qui s'est passé, plutôt que vers une reprise croyante qui relativiserait l'événement lui-même au profit d'une interprétation théologiquement autorisée, prenant par exemple la forme d'une glorification de la puissance divine (verbe *δοξαζω*). Même si ce type de reprise n'est pas absent du corpus⁵, elle est franchement minoritaire, sauf chez Luc.

Certaines des occurrences (voir la liste dans l'[Annexe1](#)) ne présentent pas le déictique ; certaines n'ont pas de question, mais une exclamation. Parmi les intensifs utilisés, le pronom "tous" (ou ses variations) est très fréquent, la totalisation qu'il signifie fonctionnant comme une indication de l'absolu de la puissance observée. Tous les cas ont cependant en commun le lien entre le terme exprimant la surprise et le verbe dire. La surprise (dont on tentera au coup par coup de caractériser la nature, soit plus corporelle, soit plus cognitive) provoque une parole, c'est le fait le plus marquant. Ce ne sera pas toujours le cas⁶, ainsi que nous le verrons, quand la surprise se portera davantage sur la personne de Jésus, plutôt que sur ses actes de puissance. Le fait que le schéma contienne une question, souvent en rapport avec le mystère de l'identité de Jésus, rattache les révélations miraculeuses, assorties de leur réaction de surprise, à sa mission fondatrice, puisque celle-ci se concentre en la question que le maître posa un jour à ses disciples : « Pour vous qui suis-je ? » (Marc 8,29). Suite aux signes de puissance révélée devant eux, les foules et disciples (et avec eux les croyants lecteurs du Nouveau Testament qui lisent ces textes) se reposeront la question fondamentale de cette identité.

Mais même sans préciser le statut de la prise de parole, le **lien miracle-surprise-parole, et en tout état de cause surprise-parole**, même s'il se rattache à la fonction courante de toute parole visant à expliciter un vécu (voire à verbaliser une émotion forte), ne laisse pas de solliciter l'attention, puisqu'il s'agit dans le projet évangélique de transformer des observateurs / lecteurs / auditeurs en annonciateurs de la Bonne Nouvelle. C'est tout l'enjeu de la double fonction du témoin croyant, qui a vu, et/ou a cru, et qui transmet à son tour, laissant passer par lui la Parole reçue. Or cette Parole, c'est Jésus lui-même⁷, en tant qu'il est la Surprise fondamentale d'un Dieu qui vient dans la chair pour sauver les hommes. Et les miracles sont alors eux-mêmes surprise, autant qu'ils la provoquent chez les observateurs. La surprise doit, dans ce cadre, se faire structure de parole (et non plus seulement demeurer au stade de la réaction émotionnelle) afin de provoquer chez l'auditeur un nouveau choc qui l'entraînera à son tour dans un nouveau dire. Il faut souligner que cet enjeu, en quoi consiste le projet évangélique lui-même, prend appui sur une parole qui demande à être qualifiée, et celle que nous analysons ici comme liée à

⁴ Nous le verrons, il y a parfois un étonnement durable qui succède à la réaction de surprise, et celui-ci ne cause pas de besoin d'expression.

⁵ Matthieu 9,8 ; 15,31 ; Marc 2,12 (le seul cas, cf. [I.C.5](#)) ; chez Luc le schéma des foules qui rendent gloire à Dieu à la suite d'un miracle est plus courant : 1,64 ; 5,26 ; 7,16 ; 8,38 ; 9,43, 13,13, 17,15 ; 18,43, 23,47, Actes 4,21...

⁶ C'est chez Marc que ces indications d'étonnement ou de bouleversement, indiqués pour eux-mêmes, sans la reprise d'un dire, sont les plus marquantes : 5,20 ; 5,42 ; 6,51 ; 9,15 ; 12,17.

⁷ Jn 1,1.

l'expression brute de la surprise face au miracle ne représente pas encore une parole de disciple. Cette parole ne pourra être complètement une parole croyante qu'à la fin du processus de lecture ecclésiale, donc de reprise surprenante (narratisée) de la part de la communauté toute entière. A cette étape encore primitive, on peut noter l'importance des exclamatifs et des interrogatifs, marqueurs d'une incomplétude de la parole, d'un manque que le récit va justement problématiser.

Les démonstratifs ou déictiques⁸ renvoient à une facticité de l'observé, non intégrable car dépassant les capacités de référence ou d'interprétation des observateurs. Le déictique le plus significatif est « celui-ci », ou celui-là », pour désigner Jésus. La neutralisation de l'identité culturelle de l'auteur de la surprise a pour fonction de le mettre à distance, de créer un vide, et de faire se rediriger l'attention vers l'origine et donc l'auteur du miracle, afin d'en mesurer à nouveau la réalité. C'est cette reprise originante de l'expérience de surprise qui est rendue possible par les déictiques. Celle-ci renvoie le lecteur/auditeur au hors-champ du récit, là où se pose le regard qui subit l'appel contenu dans le miracle. Mais le déictique suscite, en plus de la focalisation immédiate sur son référent, la comparaison de ce dernier avec les autres exemplaires désignables par le même terme interchangeable, et dans le même temps que s'effectue la comparaison possible se ressent aussi l'incommensurable différence. « Celui-ci » stupéfie et déroute car il est compris comme irréductible à « ceux-là », sans qu'on puisse assigner la cause ultime de cette altérité. La surprise devient la résonance d'un écart tel qu'elle ôte son nom à Jésus, et le place dans une indistinction absolue, une indifférenciation unique : « celui-ci » est à la fois personne d'autre, et personne. Derrière tout cela se trouve à nouveau le questionnement central des évangiles, celui de l'identité de cet Autre devenu un Nous-même, que l'on appelle du nom de « Dieu-sauve », mais dont même le nom constitue un mystère insondable⁹. Nous aurons l'occasion de tester ces intuitions sur les cas de surprise face au miracle, et comment les formulations des Évangiles/Actes tentent d'une part de faire vivre au lecteur quelque chose de ce que les témoins ont ressenti, mais aussi ce que l'auteur a mis en place comme stratégie de révélation de l'identité messianique à travers elles.

Nous nous proposons à présent de parcourir l'évangile de Marc afin de repérer de façon diégétique les mentions de surprise et d'étonnement ainsi décrites. Nos raisons pour le choisir sont (entre autres) les suivantes : la majorité des exégètes le considère comme le plus primitif des quatre, il sera donc intéressant de lire la façon dont les mentions de surprise et d'étonnement furent originellement¹⁰ incluses dans les récits. Ensuite, on vient de le voir, il est celui qui comprend la plus grande palette de termes se rapportant à notre thématique. Enfin, le texte de Marc est celui qui permet de minimiser l'accusation d'inflation miraculeuse, puisque parmi les synoptiques, c'est chez Marc que l'on trouve les versions des faits les moins grossières. On peut

⁸ Voir pour les travaux en linguistique et ethnométhodologie sur l'indexicalité, cet article de A. Coulon: http://vadeker.net/corpus/pfem/2-3_indexicalite_indexical.html, qui recense les apports de pionniers comme Wittgenstein, Bar Hillel, Garfinkel.

⁹ Voir la façon dont Jean joue avec l'identité entre Jésus et les « ego eimi » qui renvoient à la révélation de Dieu au Sinaï.

¹⁰ L'histoire exégétique sait que l'évangile de Marc est un aboutissement de rédactions prémarciennes, et donc qu'il n'est pas exact de parler d'origine... Mais il n'est pas non plus faux de considérer Marc à plusieurs égards comme une matrice pour d'autres textes.

donc logiquement supposer que, là aussi, les réactions de surprise et d'étonnement souffriront moins d'une forme de relecture religieuse, ou d'optimisation croyante car, ainsi que l'écrit W. Kasper :

« La critique littéraire constate la tendance à renforcer les miracles, à les grossir et à les multiplier. D'après Marc 1,34, Jésus guérit beaucoup de malades ; d'après le parallèle en Mat 8,16, il les guérit tous. Chez Marc, la fille de Jaïre est en train de mourir, chez Matthieu la fillette vient de mourir. La guérison d'un aveugle et d'un possédé devient celle de deux aveugles et de deux possédés (...) Cette tendance au développement et à la multiplication, que l'on constate dans les évangiles, doit bien sûr être supposée aussi pour la période qui précéda leur composition. »¹¹

¹¹ Walter Kasper, *Jésus le Christ*, op.cit., p.128-29.

C. Parcours de l'Évangile de Marc

1. Un évangile construit pour surprendre

De cet évangile voici ce que dit Camille Focant¹ :

« Le monde dans lequel l'évangile de Marc introduit son lecteur est un monde de conflit et de suspense, – d'énigmes et de secrets, de questions et de renversement des évidences, d'ironie et de surprise. Son acteur principal, Jésus, est déroutant à l'extrême. Il l'est évidemment pour les autorités religieuses qui s'opposent à lui. Mais il l'est aussi pour ses disciples qui glissent de l'étonnement à l'opposition et à la fuite en passant par l'incompréhension. Il l'est enfin pour une foule ambivalente qui finira par réclamer sa mort. Les questions du sens de la vie et de la mort, du bien et du mal y sont constamment abordées. Mais elles ne sont pas traitées comme une opposition simple du vice et de la vertu. Le lecteur les perçoit à travers la complexité d'un récit paradoxal et ironique, qui ne cesse de le secouer en vue de le transformer. Ce récit est une subtile invitation à quitter ses évidences premières pour entrer dans un nouveau monde, celui du règne de Dieu qui vient, là où les premiers sont les derniers et où celui qui veut sauver sa vie la perd... Paradoxal et énigmatique, cet évangile semble structuré pour provoquer l'étonnement. »

Cette description associe pêle-mêle des réalités reflétant toutes l'étonnement face à l'énigme que fut Jésus pour ses contemporains. Non seulement, indique C. Focant, Jésus fut lui-même par ses paroles et ses actes dérangeants, une question, mais la manière dont le récit est composé semble redoubler l'interrogation. L'évangile lui-même serait construit pour déconcerter le lecteur : ironie, suspense, paradoxe se réfèrent à des pratiques narratives qui lui interdisent une prise de connaissance sereine, mais au contraire le plongent dans la situation des observateurs de l'époque. Ceux-ci, consternés par la nouveauté et l'autorité du rabbin de Galilée, ont dû prendre parti quant à ce dont ils ont été témoins : tantôt la foi, craintive ou émerveillée, tantôt le refus et l'indignation, mais toujours un étonnement qui les a marqués profondément. Le lecteur est ainsi bousculé : qui est Jésus ? Pourquoi les récits le concernant sont-ils si ambigus ? A quoi rime ce silence que demande sans cesse Jésus ? Se pourrait-il qu'il soit effectivement Dieu fait homme ? Et si oui, pourquoi suscite-t-il tant de haine et d'opposition ? Les récits n'apportent pas de réponse stable et tranquillisante. Au contraire, si la figure de Jésus se dévoile, ce n'est que partiellement. Ce qu'il dit reste aussi à moitié dans l'ombre : les paraboles sont imagées et symboliques, mais en plus elles sont dites, non pas pour qu'on comprenne - selon une pédagogie encourageante -, mais au contraire, pour qu'on ne comprenne pas (4,11-13, cf. Isaïe, 6,9-10) ! Et que dire de la Passion, de cette humiliation étrangement impuissante, voire consentante à un mal en contradiction flagrante avec le règne de Dieu annoncé (cf. 14,60-65) ? La résurrection également, évidemment, pose tant de problèmes que même les chrétiens sont une majorité à ne pas y croire².

Dans ce dispositif de révélation problématique, les miracles pourraient faire exception : au moins là, nous voyons la puissance de Dieu à l'œuvre ! Jésus, sans effort, expulse les démons, guérit les malades, calme la tempête, multiplie les pains pour la foule, et surtout, ressuscite

¹ *Le Nouveau Testament commenté*, Camille Focant et Daniel Marguerat dir., Labor et Fides, 2012, p. 154-55.

² <http://web.archive.org/web/20131203120454/http://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Seul-un-Francais-sur-dix-croit-en-la-resurrection- NG -2009-04-09-533453>

après sa mort : et même si la foi des observateurs semble requise pour que ces gestes et paroles extraordinaires soient suivis d'effet (6,5-6), une force hors du commun opère clairement à travers eux. Mais pourquoi cette puissance si manifeste et qui stupéfia tant les foules (même si tout prophète se devait d'opérer des « signes et prodiges »³) n'a-t-elle pas convaincu tout le monde de la mission de Jésus ? Pourquoi les chefs religieux n'ont pas reconnu en lui un envoyé de Dieu ? Aurait-il dû opérer des miracles plus impressionnants encore (15,31-32⁴) ? On le voit, il y a dans le mouvement même de l'activité missionnaire et thaumaturge de Jésus un mystère, voire une provocation qui déborde les gestes et paroles destinées à la rendre opérationnelle. Là aussi il y a surprise, car même dans cet aspect le moins caché, le plus ouvertement bénéfique, et que les foules ont reconnu si clairement, rien, ou presque, n'empêche la débâcle de sa passion et de sa mort. Le lecteur en est ainsi réduit à chercher le pourquoi de cette énigme, et les éventuels indices qui seraient disposés çà et là dans le texte afin de la résoudre.

Cette recherche se poursuit, à notre sens, dans les autres évangiles. Ceux-ci dépendent de Marc, au moins en partie, et même s'il ne saurait être question de démontrer ici cette hypothèse, on peut penser que la mise en chantier, à la suite de Marc, des deux autres synoptiques (années 80) et de Jean (tournant du II^e siècle) possède comme dynamique (entre autres motivations) l'espoir de présenter des tentatives de réponse à l'énigme marcienne. Nous espérons pouvoir en suggérer la possibilité dans ce qui suit, au détour de notre lecture de Marc. Mais en tout état de cause, cet évangile est celui où le « secret messianique », avec ses composantes associées de suspense et de surprise, est le plus systématique⁵. Cela dit, la situation des textes traitant de « l'affaire Jésus » peut aussi paraître faite pour décontenancer : pourquoi quatre évangiles, et pas un seul ? Pourquoi toutes ces versions et variations dans l'établissement des faits ? Qui en a décidé ainsi ? Le soupçon pesant sur les églises des premiers siècles se double de l'interrogation concernant les évangiles apocryphes : là aussi, on a un étonnement potentiel dans le fait qu'ils furent écartés du canon... Bref, l'évangile de Marc possède des caractéristiques surprenantes, mais en fait c'est l'ensemble des sources dans lesquelles il est placé qui suscite l'interrogation.

2. Particularité des miracles dans l'évangile de Marc

Avant d'aborder certains textes représentatifs, voici quelques éléments de la typologie marcienne concernant les miracles et les réactions qu'ils ont suscitées, étant entendu que les autres écrits néotestamentaires se caractérisent par des intentions différentes, mais que l'antériorité de Marc donne à ce dernier un intérêt tout à fait particulier : pour les deux autres synoptiques, par exemple, on discute de savoir ce qui est sous influence de Marc : chez Marc l'originalité du texte en fait une construction littéraire qui ne dépend pas, en tout cas, d'un autre évangile *connu*, et par conséquent les hypothèses sur la relation tradition-évangile sont moins

³ Marc 13,22 et Jean 4,48. Et l'auteur des Actes utilise souvent cette expression pour accréditer l'œuvre de Jésus-Christ (2,19.22.43 ; 4,30 ; 5,12, 6,8...).

⁴ « Les grands prêtres se gaussaient entre eux avec les scribes et disaient : "Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même ! Que le Christ, le Roi d'Israël, descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions !" »

⁵ Matthieu et Luc reprennent cette dimension de la stratégie de Jésus (voir chez Mt : 8,4 ; 9,30 ; 12,16 ; 16,20 ; 17,9). Mais plusieurs péripécies parallèles à celles de Marc ne mentionnent pas sa volonté de précaution (Mt 9,26 ; Luc 6,17-19).

complexifiées par des couches rédactionnelles plus nombreuses⁶. Nous pensons de plus que le choix de Marc pour l'étude des miracles et des réactions qu'ils ont suscité se justifie par ce que certains auteurs appellent la tendance amplificatrice de leur importance et du rôle qu'on leur a fait jouer. Voici ce qu'écrit à ce sujet Bernard Sesboüé :

« Les évangiles sont eux-mêmes les témoins d'une tendance à multiplier et à grandir les miracles de Jésus. D'une rédaction synoptique à l'autre, on voit ainsi les chiffres des personnes guéries ou rassasiées grossir. Les évangiles sont là les témoins d'une tendance qui a dû jouer depuis la résurrection de Jésus et sa confession comme Christ et Fils de Dieu. Il apparaissait normal de surenchérir, à la lumière du Christ glorieux, sur les actes du Jésus pré-pascal. La « légende » est ainsi venue auréoler le comportement de Jésus et célébrer en anticipation l'identité que sa résurrection avait, révélée de manière définitive. »⁷

Puisque c'est l'évangile de Marc qui, parmi les textes dont nous disposons aujourd'hui, se présente comme le plus ancien, ce procédé amplificateur, forcément déjà présent dans son texte, sera en principe plus limité, et l'on peut aussi supposer que la dimension de surenchérissement thaumaturgique opère moins que dans les autres synoptiques. Ceci concernera particulièrement non seulement l'importance donnée au retentissement des miracles, mais aussi le sens de ce retentissement, assez facilement orientable dans telle ou telle direction, ainsi que nous le verrons.

Il faut dire que, chez Marc, les miracles, dits actes de puissance (*δυναμεις*) ne sont pas systématiquement rapportés avec la réaction qu'ils ont provoquée. On compte 19 occurrences⁸ de miracles sur l'ensemble de l'évangile, dont cinq sont suivies de réaction de surprise, et neuf ne le sont pas. Cinq autres sont des miracles marqués d'une réaction négative (hostilité, peur, incompréhension). Le nombre de miracles avec mention de la réaction de surprise ou d'étonnement peut paraître limité, mais si l'on se réfère aux autres caractéristiques des réactions de surprise relevées dans les quatre évangiles et les Actes ([Annexe 1](#)), on voit apparaître nombre d'entre elles dans les descriptions des miracles marciens, notamment les intensifs, des indicateurs de totalité, ou des grands nombres. Ces marqueurs indiquent donc implicitement la réaction de surprise ou d'étonnement par d'autres moyens narratifs. Les quatre autres cas de miracles sans mention de réaction (1,29-31 guérison de la belle-mère de Simon ; 1,40-45, purification d'un lépreux ; et deux guérisons d'aveugles qui entourent les récits explicitant la mission de Jésus en 8,22-26 et 10,46-52) pourraient être interprétés comme caractérisant les trois types de guérisons physique, mentale et spirituelle nécessaires pour entrer dans l'intelligence de la foi aux miracles. Il y a par ailleurs 20 mentions de réaction émotive chez Marc : celles-ci concernent majoritairement les foules, puis les disciples, enfin quelques individus isolés avec Pilate qui est décrit comme surpris par deux fois⁹. On compte 4 cas de peur ou de crainte, et 16 cas de surprise, d'étonnement, de stupéfaction, etc. Cinq de ces situations émotionnelles suivent des miracles, cinq sont mentionnées eu égard à l'enseignement

⁶ L'histoire des sources des quatre évangiles s'est énormément complexifiée ces dernières décennies. Voir J.Y. Lacoste dir., *Dictionnaire critique de théologie*, Quadriga, PUF, 2002, article Évangiles, pp. 436-440.

⁷ Bernard Sesboüé, *Pédagogie du Christ*, Cerf, 1997, p. 191-2

⁸ Voir [Annexe 2](#).

⁹ Ces deux mentions de Pilate surpris devant le silence de Jésus (15,4) et du fait qu'il soit mort si vite (15,55) nous semblent relever de l'historiographie.

de Jésus, ou bien à certaines de ces paroles, et quatre enfin se rapportent directement à la personne de Jésus : soit son apparence, soit son attitude.

Une dernière mention de surprise signifiante est celle de Jésus lui-même vis-à-vis de l'incrédulité de ses concitoyens (6,6). Chez Marc, c'est la seule fois que cela se produit¹⁰. Les parallèles en Mt et Lc n'ont pas cette mention de surprise. Mais les autres synoptiques ([Mt 13,54-58](#) ; [Lc 4,16.22](#)) rapportent l'occasion où Jésus revenant en Galilée rencontre de l'opposition de la part de ceux qui le connaissaient avant sa mission publique. Et tous les évangélistes font état de la surprise ambiguë des parents vis-à-vis du revenant. On admire à la fois ses miracles et sa sagesse, mais en même temps on trouve que ces nouveaux dons ne s'accordent pas avec ce que l'on sait de son humble extraction :

« Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Et ils étaient scandalisés à son sujet. »
(Mc 6,3)

Nous voyons que cet extrait constitue l'exact contraire de ce que nous soulignons à propos des déictiques : ici la caractérisation du « celui-ci » par la connaissance seulement humaine de sa parenté bloque le processus de révélation et de foi. On pourrait dire que Jésus doit faire face à un deuxième niveau de résistance (en plus du cadre culturel et religieux) dans l'esprit des membres de sa famille, et d'autant plus difficile à surmonter car solutionnant en apparence le problème de son origine.

3. La surprise comme révélation (Marc 1,21-28)

L'effet de surprise commence presque dès le début de l'évangile, alors que Jésus et ses disciples entrent le jour du sabbat dans la synagogue de Capharnaüm, et qu'il se met à y enseigner (Marc 1,21). Jusqu'alors, le cadre de l'autorité religieuse était fourni par les scribes, les pharisiens, ces docteurs de la loi qui, ayant minutieusement étudié la Torah, tâchaient de la mettre en pratique avec le maximum de probité et d'honnêteté, mais de façon par trop légaliste. Les évangiles sont pleins de la polémique qui opposa Jésus avec ces personnages attachés à une loi durcie, dont ils ne pouvaient pas remettre en cause le moindre iota. Ici Jésus agit par lui-même, sans référence obligée à la loi, sans intermédiaire. Le choc qu'il cause est rapporté comme le signe de la différence existant dans l'esprit des observateurs entre d'une part un cadre d'interprétation et de compréhension de l'action de Dieu dans le monde et pour les hommes réglé par la foi d'Israël et la loi mosaïque, et de l'autre le mode d'action de ce Jésus, fait d'une parole de libération

¹⁰ On trouve ailleurs dans les évangiles d'autres cas où Jésus est dit avoir été étonné (donc d'un étonnement positif) des réponses ou gestes de personnes qui ont cru en lui : en Mt 8,10 (la foi du centurion), et en Mt 15,28, il s'exclame devant la foi de la femme syro-phénicienne. Il est donc dans ce cas considéré comme l'observateur de miracles de la foi en train de se manifester sous ses yeux ; étonnement d'autant plus remarquable que Jésus est plutôt pessimiste, en général, sur la foi de ceux à qui il annonce le Royaume (cf. Lc 12,28 : « Que si, dans les champs, Dieu habille de la sorte l'herbe qui est aujourd'hui, et demain sera jetée au four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi ! »). Et nombre de réactions de foi de la part de ses concitoyens sont présentées comme sur fond d'une connaissance de la part de Jésus de leurs réactions. Donc ces réactions de surprise ouvrent un pan sur un Jésus non omniscient. On pourrait mettre cela en parallèle avec les circonstances où Jésus est dit être pris de pitié (Mt 9,36 ; 14,14 ; 20,34). Les deux types de réaction peignent un Jésus se laissant atteindre par ses semblables. Cf. J. Guillet, *La foi de Jésus*, Desclées, 1980, pp. 99-101. Et cf. [I.D.2b](#).

immédiatement agissante, de révélation de son identité mystérieusement et paradoxalement proclamée par un démon, et d'une injonction de silence à ce même démon, comme si cette identité consistait en un secret trop tôt dévoilé. Marc concentre dans ce court passage tous les ingrédients d'une énigme dont le suspense¹¹ à la fois se dénoue et se recompose au fil des événements tous aussi troublants et inattendus (pour les auditeurs/spectateurs) les uns que les autres. Le début de l'évangile et de l'action de Jésus qu'il raconte commence ainsi par une détonation narrative spectaculaire, par laquelle l'auteur essaie sans doute de faire prendre conscience au lecteur de l'impact de la venue de Jésus sur la petite scène galiléenne (trad. BJ) :

« ²¹Ils pénètrent à Capharnaüm. Et aussitôt, le jour du sabbat, étant entré dans la synagogue, il enseignait. ²²Et ils étaient **frappés** (*εξεπλησσοντο*) de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. ²³Et aussitôt il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur, qui cria ²⁴en disant : "Que nous veux-tu, Jésus le Nazarénien ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu." ²⁵Et Jésus le menaça en disant : "Tais-toi et sors de lui." ²⁶Et le secouant violemment, l'esprit impur cria d'une voix forte et sortit de lui. ²⁷Et ils furent tous tellement **saisis** (*εθαμβητησαν*) qu'ils se demandaient entre eux : "Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" » **Mc 1,21-27**

Dans cette scène, tout de suite après le début de la mission publique de Jésus (il n'a eu que le temps d'appeler les quatre premiers disciples), Marc met en scène sa fonction thaumaturgique et les réactions des observateurs qui assistent à cet exorcisme. Le cadre est polémique ("dès" le jour du sabbat, dans "leur" synagogue), et il permet de focaliser l'attention, au-delà du miracle de la guérison lui-même, sur l'autorité de Jésus. Marc note que cette autorité frappe d'elle-même, avant même qu'elle ne soit associée au miracle. Le verbe *εκπλησσω*, nous l'avons vu, est marqué par une réaction violente, physique (*πλησσω* voulait dire blesser en grec classique), et nous l'associons à la surprise plus qu'à l'étonnement, plus rémanent. Mais c'est une surprise puissante, très déstabilisante, contenant en germe un étonnement en forme de blocage douloureux. De même, le verbe du v.27, *εθαμβητησαν*, traduit par « saisis » décrit une surprise corporelle intense, mêlée d'effroi, telle que le sujet est profondément troublé et choqué.

Dans le passage considéré ici, c'est donc d'abord l'enseignement de Jésus qui produit cet effet ; une *didachè* délivrée avec autorité (*εξουσια*), comme celle d'un maître qui n'a pas besoin de se référer à une autre source de légitimation que lui-même, et dont la puissance peut immédiatement être vérifiée. L'entrée en scène de cet homme utilise toutes les ressources du spectaculaire : il crie (*legôn*, v.24), il apostrophe Jésus dont il dit connaître le secret ("je sais qui tu es") en usant d'une double identité qui se décline sur le plan humain (Jésus le Nazarénien) et divin (le saint de Dieu), et lorsque Jésus lui ordonne, d'une autorité sans faille, de quitter l'homme qu'il habite, cette sortie est elle aussi extraordinaire : violente secousse, cri, exécution immédiate de l'ordre. Tous peuvent effectivement être "saisis" et se confondre en perplexité et admiration : "Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" Dans ce face à face de deux paroles, le miracle consiste en cette autorité extraordinaire dont une parole (*legôn*, v.25) opère l'exécution immédiate au détriment d'une autre. L'immédiatisation entre les deux moments : l'ordre et la réalisation, est essentielle sur le plan de la phénoménologie de la réaction des observateurs,

¹¹ Voir [I.D](#) pour une approche systématique du suspense comme schéma narratif de la surprise dans le corpus.

autant que l'influence de ce pouvoir eu égard aux lois de la nature et de la société, et de la compréhension d'un Dieu tout-puissant. Le texte lui-même semble conscient de cette nécessaire immédiateté, lui qui utilise des *εὐθύς* (« aussitôt », on peut traduire aussi par « directement ») selon une logique de l'immédiateté que l'on retrouve dans de nombreux passages marciens¹².

Marc choisit donc d'inaugurer la période publique de Jésus par un prodige spectaculaire auquel il donne tout le poids de l'« effet de surprise » des débuts. Il s'agit de frapper un grand coup... de théâtre, et de narrativement créer un suspense propre à « scotcher » le lecteur. Qu'on en juge par cette accumulation : le jour sacré du sabbat, dans un lieu de prière, voilà qu'entre un homme possédé d'un esprit mauvais, et qui, devant tous, révèle un secret, l'identité cachée de Jésus, dont la nouveauté et l'autorité avait déjà stupéfié les présents, et puis est sommé de se taire par le même être divin qu'il nomme depuis son monde spirituel. On ne peut guère faire plus singulier, plus suggestif ; la surprise est ici mise en scène de façon tellement flagrante qu'on peut se demander quel but elle sert : ne risque-t-elle pas de détourner l'attention vers l'intensité du phénomène, au détriment de son sens ? La révélation de l'identité de Jésus ne devrait-elle pas, au contraire, être une affaire de divulgation progressive, au risque de succomber aux pièges du merveilleux et au désir idolâtrique de l'observateur¹³?

En tout cas, le risque d'une admiration et donc d'une renommée tellement envahissante - cf. Mc 1,28¹⁴ - est sans doute ce qui bientôt va pousser Jésus à tenter de minimiser la réverbération de ses actes de puissance. Mais au niveau narratif dans ces débuts de l'évangile, cette renommée est mise à profit par la visée apologétique. Et donc ce qui deviendra rapidement un obstacle à la mission de Jésus (= le spectaculaire de ses manifestations de puissance) dont la gloire pascale n'a pas encore relativisé les ambiguïtés politico-religieuses, ne l'est pas autant au niveau de la reconstruction narrative. Celle-ci s'accommode d'une intensification des événements et des signes de la messianité de Jésus, confessée en arrière-plan par un texte dont les intentions sont claires (cf. Marc 1,1), mais le risque de cette théâtralisation demeure. L'existence des évangiles apocryphes, où la limite est franchie entre un Jésus conscient de l'ambiguïté des signes de sa puissance, et un Jésus magicien qui accomplit des miracles de manière racoleuse¹⁵, témoigne de cette difficile ligne de crête théologique à maintenir pour que le texte fonctionne comme l'incarnation verbale du Christ, homogène à son incarnation charnelle. Les évangiles canoniques sont eux aussi empreints, comme ici, de caractères dramatiques dont la critique ultérieure saura déceler l'entreprise apologétique et narrativement marquée par des objectifs d'annonce prophétique¹⁶.

¹² Le terme et ses variations se retrouvent 57 fois dans notre corpus, avec une prédominance très nette chez Marc (41 occurrences). Voir [III.B.3](#).

¹³ Voir chez J.L. Marion, *Étant donné, Essai d'une phénoménologie de la donation*, Puf Quadrige, 4^e éd. 2013, p. 376 et ss, les caractéristiques de l'idole, phénomène saturé qui magnétise les observateurs et ne fait que les renvoyer à eux-mêmes.

¹⁴ « Et sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la région de Galilée. »

¹⁵ Nous pensons surtout à certains textes comme l'évangile du pseudo-Thomas, qui énumère des anecdotes où Jésus enfant accomplit toutes sortes de prodiges aguicheurs où les effets de surprise clinquants abondent. Cf. *Évangiles apocryphes*, réunis et présentés par France Quéré, Points sagesse, Seuil, 1983.

¹⁶ Certaines recherches narratologiques contemporaines utilisent l'hypothèse d'un prophétisme paléochrétien dont ce passage du Cahier Evangile n°117, *Saint Marc, nouvelles lectures*, Guy Bonneau, Cerf, 2001, donne une description succincte : « Les prophètes chrétiens palestiniens ont certainement contribué à la création, à

Dans notre passage, notons que ce qui surprend les présents, dans la synagogue de Capharnaüm ce jour-là, ce n'est pas le miracle, si impressionnant, qui survient dans un deuxième temps. Ils sont d'abord frappés par l'autorité de la parole utilisée. Pour reprendre les termes qui seront dits à la fin de la section : il s'agit pour eux d'« un enseignement nouveau, donné d'autorité », donc d'une liberté et d'une assurance¹⁷ inédites, fondées sur une pratique de la parole absente chez les scribes¹⁸. D'une certaine façon, l'exorcisme qui va suivre n'est que la mise en application, ou les travaux pratiques, de l'enseignement nouveau déjà en soi si stupéfiant que suivent les auditeurs. Il est clair que ce qui les frappe, c'est l'origine divine (car sans intermédiaire) de l'autorité ou du pouvoir de Jésus. En Mc 2,10 (à propos de la guérison du paralytique passé par le toit) on peut lire en effet : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir (εξουσια¹⁹) de remettre les péchés sur la terre ». Plus tard, Jésus entrera en débat avec les grands prêtres sur l'origine de son autorité (Mc 12,28). Donc quel qu'ait été le contenu de cet enseignement, il est suffisamment bouleversant pour frapper d'étonnement les auditeurs et pour que, une fois survenu le miracle qui surgit dans la foulée, ils rapportent ce miracle à leur premier étonnement, celui qui les avait saisi lors de l'enseignement : "Qu'est cela? Un enseignement nouveau, donné d'autorité! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" Donc il faut dire que le miracle ne fait que confirmer, pour l'évangéliste, ce qui avait été le fruit de la spécificité de l'enseignement de Jésus : une autorité et un pouvoir nouveau, associé à une pratique renouvelée de la parole, qui sont à l'œuvre dans le monde.

Regardons à présent les deux exemples de surprise présente dans l'extrait. L'évangéliste rapporte d'abord la réaction des foules frappées (εξεπλησσοῦντο) par l'enseignement de Jésus, dont il souligne l'autorité en 1,22. Mais ce verbe est à l'imparfait et sa durée décrit donc un état, donc plutôt un étonnement, et peut-être même une modification déjà habituelle (pour l'évangéliste) de leur attitude. Le fait que nous ayons quasiment la même structure, narrative et verbale, en 6,2 militerait en faveur d'une telle habitude, ou alors il faut voir dans ce parallélisme le signe d'un procédé narratif non totalement harmonisé avec le fait que ce texte de 1,22-28 soit

l'adaptation et à la transmission des *logia*, des paroles de Jésus. Comme la parole prophétique est d'abord une révélation, il était normal à cette époque d'envisager que le Christ ressuscité, par le biais de l'Esprit, continue de parler par la bouche de ses prophètes. De plus le christianisme a vu ses prophètes, pour étayer leur autorité, s'attacher aux traditions juives remontant à l'Ancien Testament et à la littérature intertestamentaire, principalement de type apocalyptique. Par le recours à ces textes et à leur genre littéraire, ceux qui risquaient d'être perçus uniquement comme des charismatiques trop extatiques pouvaient légitimer leur mission en s'alignant sur des traditions anciennes et reconnues. » L'auteur insiste sur la dimension itinérante de la mission de tels prophètes, ainsi que sur les petites unités narratives de l'évangile, typiques de la proclamation orale. D'où l'intérêt d'une narration frappante et aisément polarisée.

¹⁷ Voir cette assurance à nouveau originellement à l'œuvre en Actes 4, 13,29 et 31. Comme Jésus au début de son ministère, les apôtres au début de leur disposent d'une assurance et d'une liberté qui détonne.

¹⁸ Descartes est le témoin classique de cette « nouveauté » extraordinaire qui produit la réaction qu'il nomme « la surprise de l'admiration » : « On peut dire en particulier de l'admiration qu'elle est utile en ce qu'elle fait que nous apprenons et retenons en notre mémoire les choses que nous avons auparavant ignorées. Car nous n'admirons que ce qui nous paraît rare et extraordinaire ; et rien ne nous peut paraître tel que parce que nous l'avons ignoré, ou même aussi parce qu'il est différent des choses que nous avons vues ; car c'est cette différence qui fait qu'on le nomme extraordinaire. » (Passions de l'âme, §75)

¹⁹ *εξουσια* a comme racine *εξεστι*, un unipersonnel qui signifie il est permis ou il est possible, et ce double sens d'ouverture ontologique donne au concept d'autorité une fondation génétique essentielle. Voir J.L. Marion, *A Dieu rien d'impossible*, Communio, XIV, 5 sept-oct 1989, pp. 43-58.

placé au début de l'évangile. Supposons cependant que la narration suive la chronologie des événements. Vient ensuite, comme par illustration ou application de cet enseignement, le miracle, l'exorcisme, qui provoque le saisissement de la foule (*εθαμβητησαν*, à l'aoriste), laquelle y voit un élément de nouveauté, associé à l'autorité de Jésus. Le choc de la surprise (*εθαμβητησαν*) est ici causé par le miracle, qui vient confirmer ou accomplir spectaculairement l'étonnement premier (*εξεπλησσοντο*). Nous avons donc une structure attente-réalisation, typique de la théologie de l'accomplissement, où l'attente s'exprime sous forme d'étonnement. La narration, dès 1,22 prépare l'effet de 1,27 dont les ressemblances lexicales ont peut-être attiré les vv.21-22. De fait il est clair que la force de l'enseignement nouveau de Jésus n'est présentée comme telle que parce qu'ensuite immédiatement on assiste au miracle. C'est ce qui se passe aussi en Mc 2,1-12. Si bien qu'on est en droit de se demander si le « aussitôt » du v.23 (*και ευθως*, qui introduit aussi la scène au v.21) ne constitue pas une suture de deux unités narratives distinctes, associées dans un but d'accomplissement.

L'état narratif actuel de la scène (1,21-28) permet ainsi de dégager le schéma suivant : la surprise du geste miraculeux se produit sur un fond d'étonnement des observateurs, et non pas de routine quotidienne. Phénoménologiquement, le saisissement que procure le miracle a ainsi lieu sur l'horizon d'une interrogation plus générale à propos du personnage de Jésus, ce qui prépare le public à interpréter le miracle selon l'expérience de l'enseignement si frappant reçu précédemment. Et, puisque sous le coup de la stupéfaction de la guérison opérée sur le possédé, ils interprètent ce miracle comme un « enseignement nouveau », ils confirment le rôle de la parole à placer à l'origine du processus ainsi que le fait l'évangéliste : la parole enseignante, nouvelle et étonnante par son autorité, anticipe et propose un sens à l'événement extraordinaire qui va suivre, en lui évitant, en principe, d'être dévoyé par d'autres types d'interprétations.

Observons à présent comment le nouveau pouvoir (*εξουσια*) de Jésus dramatise le lieu où il apparaît. Sitôt affirmé, il rencontre aussitôt l'ancien, celui de Satan (mentionné déjà en Mc 1,12). La gigantomachie qui en découle est à la mesure du choc ressenti et retranscrit dans la scène. Les paroles de l'esprit impur voient juste, évidemment - le monde spirituel étant par définition transparent aux enjeux divins - : "Que nous veux-tu, Jésus le Nazarénien ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu." Et Marc d'exploiter à fond cette irruption des causalités éternelles dans la petite synagogue de Capharnaüm. Face à lui, Jésus met en œuvre immédiatement la technique qu'il va utiliser tout au long de son ministère (au moins tel que Marc le rapporte) : celle communément appelée "le secret messianique", par laquelle il minimise volontairement les informations de caractère révélationnel²⁰ le concernant. Dans cette perspective, les deux indications d'étonnement et de surprise qui scandent la péricope sont à lire comme la répercussion à échelle humaine d'un unique événement de révélation non intégrable, qui vient heurter l'horizon de l'expérience habituelle des événements par les contemporains de Jésus.

²⁰ Par ce néologisme nous voulons éviter ici un terme comme « surnaturel » dont on connaît les ambiguïtés. Cf. l'introduction.

Ce cadre autoritaire, de nature religieuse, dicté par la Tora, leur permettait d'interpréter les événements selon des critères et des traditions auxquels le texte fait souvent allusion (exemples : Mc 3,22 : la référence à Beelzéboul, pour cadrer les exorcismes, ou Mc 7,10-13 au sujet des aliments impurs). Tout ce qui survenait de mystérieux ou de dérangeant pouvait en principe être attribué à des causalités prévues par la Loi de Moïse. La foi en son autorité, garantie par Dieu lui-même à l'origine du Peuple, et par les structures politico-religieuses de la société juive, servait de recours lorsque survenait des incidents étrangers. Donc quand l'évangéliste souligne par deux fois la stupéfaction de l'assistance, il commente l'inadéquation ou la fermeture du cadre religieux dans le cas particulier de l'événement Jésus : si celui-ci était adapté, il n'y aurait pas de surprise, ou alors celle-ci serait suivie des comparaisons ou des évaluations d'usage²¹. A vrai dire, il y a quand même la référence des scribes (v. 22) et le "même" du v. 27 (« Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent »). Ce qui est observé, ce dont ils sont témoins, est comparé positivement à l'enseignement des scribes, et ensuite indirectement à la limitation de leur autorité. Jésus, lui, par contraste, commande aux esprits impurs et se fait obéir par eux.

4. L'identité de Jésus

Ces remarques peuvent peut-être servir à expliquer le paradoxe souligné par Donald H. Juel²² selon lequel, malgré le nombre et la clarté des révélations sur l'identité de Jésus²³ effectuées par les démons, celles-ci ne semblent pas instruire les personnages des sections en question. L'auteur attire l'attention sur le fait que lorsqu'on s'interroge sur l'identité de Jésus²⁴, personne (au moins jusqu'à 14,61, au moment du procès devant le grand Prêtre) ne reprend les informations données par les démons. On pourrait donc arguer du caractère non intégrable par le cadre de compréhension des auditeurs de ces informations trop surprenantes pour être "entendues" par les présents, et juger par là même de l'écart demeuré non franchi entre l'information surnaturelle fournie par les démons et les possibilités d'accueil permises par le cadre religieux des disciples et habitants qui furent témoins de ces scènes si violentes²⁵. Par contre, ce qui a sans doute fonctionné, c'est la mise en vibration de ce cadre rigide, et donc de cette autorité, sous forme de frappe, ou de saisissement dont l'effet premier aurait justement été la mise hors-jeu de la capacité d'intégration de l'information nouvelle, par sidération et donc invalidation de la capacité rétionnelle. Les exclamations du v. 27 : "Qu'est cela ? Un

²¹ Cf. Leibniz, *Discours de métaphysique* (§ 6, 7 et 17): « Dieu ne fait rien hors d'ordre. Ainsi ce qui passe pour extraordinaire ne l'est qu'à l'égard de quelque ordre particulier établi parmi les créatures (...) Puisque rien ne se peut faire qui ne soit dans l'ordre, on peut dire que les miracles sont aussi bien dans l'ordre que les opérations naturelles qu'on appelle ainsi parce qu'elles sont conformes à certaines maximes subalternes que nous appelons la nature des choses. (...) Les miracles dans l'univers sont toujours conformes à la loi universelle de l'ordre général, quoiqu'ils soient au-dessus des maximes subalternes. » Le cadre juif pourrait être ainsi considéré comme un des « ordres particuliers » humains, positionné de façon subalterne à l'ordre général divin, dans lequel intervient le miraculeux. Et la surprise se conçoit alors comme irruption d'une possibilité de changement d'ordre.

²² *A master of surprise, Mark interpreted*, Fortress press, 1994, p. 68

²³ En plus de 1,21-28, il y a 1,34 ; 3,11 ; 5,7.

²⁴ Ici, et ensuite en 6, 14-16 et 8, 27-30.

²⁵ Nous sommes d'accord que ce genre de description peut en réalité n'être valable que selon le point de vue du lecteur. Le récit, naturellement mis en scène pour lui, a pu avoir une base événementielle historique, et nous faisons parfois comme si elle était acquise. Mais le fonctionnement décrit qui a pu se produire pour les observateurs contemporains éventuels se produit de toute façon pour le lecteur et c'est cela qui, au bout du compte, demeure essentiel.

enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent !" se focalisent plus sur la *manière* de l'enseignement nouveau lui-même, et de son autorité sur les esprits impurs (dont l'autorité en matière de révélation se voit du coup réduite), ainsi que sur la *deixis* de l'entame, que sur le *contenu* de l'enseignement, et donc de son rapport éventuel avec une autorité augmenté(e) et attribué(e) à Jésus. De cet épisode, Jésus ne ressort « Saint de Dieu » (v.24) que pour le lecteur déjà instruit par la résurrection de Jésus, et l'enseignement évangélique lui-même. Les protagonistes, eux, ne peuvent que subir l'ébranlement de leur cadre vétérotestamentaire (et pour le coup autoritariste) et ses ondes de choc en forme de *répétition verbale* d'un événement pour l'instant impossible à comprendre, et donc l'identité de Jésus leur reste encore cachée.

Le problème se pose donc de savoir comment cette identité, qui se trouve au cœur du projet néotestamentaire, va pouvoir être médiatisée. Et aussi, pourquoi une telle médiatisation est nécessaire, puisque, rappelons-le, le texte néotestamentaire n'a affaire qu'à des lecteurs, dont on vient de dire qu'ils sont instruits de l'identité de Jésus, identité telle quelle cachée aux yeux de ses contemporains, mais affichée dès le 1^{er} verset du 1^{er} chapitre de l'évangile. Pourquoi en effet reproduire dans l'évangile le processus qui eut lieu à Capharnaüm, si ce dernier avait échoué ? Il serait fastidieux et hors de notre propos de resituer cet épisode dans l'ensemble de la démarche théologique de Marc, mais on peut au moins souligner que, eu égard à notre interrogation concernant la phénoménologie de la surprise, la description de l'échec de la prédication de Jésus n'est que temporaire, et que la surprise rapportée lors de l'exorcisme à Capharnaüm appartient à une opération progressive de révélation, faite de phases négatives et positives. Or, il n'est pas sûr que le lecteur ne se situe pas, lui aussi, dans cette progression, avec des lectures et relectures de l'évangile au fil de sa vie. Il vient de lire que Jésus a été révélé comme « le Saint de Dieu » : mais, comme les contemporains de Jésus, l'a-t-il vraiment intégré ? Son cadre à lui, lecteur/auditeur du temps de l'Eglise, a-t-il été ébranlé au point qu'il se mette « à suivre le Ressuscité » ? Peut-il être, encore aujourd'hui, surpris par Jésus de manière à laisser modifier son cadre de vie²⁶ ? L'*Imitatio Christi* part du présupposé que les moyens et les conditions de la révélation opérée par Jésus en Palestine seront les mêmes que ceux des générations de lecteurs qui en feront la redécouverte. Par conséquent, l'impact des miracles, malgré son ambiguïté, appartient, comme les miracles eux-mêmes, à l'économie de la révélation exposée dans les textes.

Retenons donc pour ce passage inaugural la surprise causée par la survenue d'une autorité supérieure à celle des scribes qui jusqu'alors régnait sur l'horizon de compréhension de la société juive palestinienne, supérieure également à celle des esprits impurs qui jusqu'alors emprisonnaient l'homme. L'exorcisme peut être interprété comme la rectification d'une parole multiple (le *ημιν* du v. 24) et donc fautive, et l'instauration d'une parole vraie et droite (qui fait ce qu'elle dit). La surprise ressentie lors de l'opération, et rapportée dans la trame narrative, est assimilable à la secousse subie par l'ancien cadre, à sa réaction violente contre un cadre rival. L'ancien système, structure spirituelle imparfaite et considérée comme impure par le projet

²⁶ Nous reviendrons plus loin sur les ressources narratives propres au genre évangile mises en œuvre pour faire l'essai de cette surprise « recadrante » chez le lecteur.

évangélique, est présenté comme se rebellant un instant, mais devant céder sa place à l'autre, dont les signes de puissance impérieuse s'imposent sans discussion. Par ailleurs, l' *ἐξουσία* de Jésus est déjà signe de son origine divine, mais celle-ci doit être médiatisée davantage pour que les structures mentales d'accueil puissent l'héberger réellement. Cette surprise est promesse de conversion, mais toute une pédagogie narrative est encore à mettre en œuvre avant que le Dieu nouveau ne fasse plus éclater les vieilles outres.

5. Coïncidence entre surprise et gloire de Dieu

Avançons dans notre lecture de l'évangile : le passage suivant se situe à nouveau en Galilée, et constitue une étape essentielle dans l'entreprise de révélation au cœur de l'ouvrage. Pour une fois, la seule fois chez Marc, la surprise face à un miracle de Jésus est présentée comme l'explicitation signifiante de ce miracle : la gloire de Dieu y est proclamée, et la stupéfaction des observateurs concrétise en quelque sorte *la transmission effective* du message messianique²⁷ ; elle devient son moyen émotionnel et religieux :

« ¹Comme il était entré de nouveau à Capharnaüm, après quelque temps on apprit qu'il était à la maison. ²Et beaucoup se rassemblèrent, en sorte qu'il n'y avait plus de place, même devant la porte, et il leur annonçait la Parole. ³On vient lui apporter un paralytique, soulevé par quatre hommes. ⁴Et comme ils ne pouvaient pas le lui présenter à cause de la foule, ils découvrirent la terrasse au-dessus de l'endroit où il se trouvait et, ayant creusé un trou, ils font descendre le grabat où gisait le paralytique. ⁵Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : "Mon enfant, tes péchés sont remis." ⁶Or, il y avait là, dans l'assistance, quelques scribes qui pensaient dans leurs cœurs : ⁷"Comment celui-là parle-t-il ainsi ? Il blasphème ! Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ?" ⁸Et aussitôt, percevant par son esprit qu'ils pensaient ainsi en eux-mêmes, Jésus leur dit : "Pourquoi de telles pensées dans vos cœurs ? ⁹Quel est le plus facile, de dire au paralytique : Tes péchés sont remis, ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et marche ? ¹⁰Eh bien, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, ¹¹je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton grabat et va-t-en chez toi." ¹²Il se leva et aussitôt, prenant son grabat, il sortit devant tout le monde, de sorte que tous étaient **stupéfaits** (*ἐξίστασθαι*) et glorifiaient Dieu en disant : "Jamais nous n'avons rien vu de pareil." » **Marc 2,1-12** (trad. BJ)

Nous n'insistons pas, à cette étape, sur la mise en place du contexte de la surprise, car cela sera l'objet d'une partie ultérieure, mais on peut déjà observer l'importance des lieux familiers (Capharnaüm, à la maison), ainsi que leur exigüité (beaucoup s'y rassemblent... il n'y avait plus de place) qui, puisqu'elle est mentionnée, crée une attente. L'arrivée du paralytique sur sa civière suscite aussi un questionnement : comment va-t-il pouvoir se frayer un chemin jusqu'à Jésus ; ce dernier devra-t-il sortir ? Noter aussi l'aspect réaliste de la scène : le nombre de porteurs, la mention de la terrasse, la désobstruction du toit, la descente du malade, etc. Le moment de la crise, c'est-à-dire de la confrontation entre Jésus qui avalise immédiatement la foi des intervenants, avec les scribes qui mettent au contraire violemment en doute celle du prophète, est ainsi préparé par une tension narrative savamment calculée et adaptée à la problématique religieuse locale (le pardon des péchés est l'apanage de Dieu seul et quiconque modifie ce précepte entre en conflit avec la Loi de Moïse).

²⁷ Nous aimons rapprocher le fait que cet épisode raconte le passage de la foi des hommes, à travers l'obstacle, pour aller jusqu'à Dieu, du fait qu'il proclame de façon unique la reconnaissance de la gloire de Dieu.

A l'issue de l'échange de nature rabbinique qui oppose Jésus et ses accusateurs, le miracle a lieu, qui laisse la foule « extasiée », c'est-à-dire médusée, stupéfaite²⁸. Première cause de cette réaction : la guérison physique du paralytique, qui semble bien être le seul à ne pas s'étonner de ce qui lui arrive, ou s'il l'est, cela n'est pas mentionné. Il faut dire que celui-ci était jusque-là immobilisé, et que c'est sa nouvelle mobilité (dont il est à bon droit très occupé) qui constitue le miracle (*δυναμις*)²⁹. Il est aussi victime (ou bénéficiaire !) de la rhétorique, car l'effet d'immédiateté miraculeuse est rendu en le faisant exécuter sans délai les paroles mêmes de Jésus : « *lève-toi, prends ton grabat et va-t-en chez toi.* » *Il se leva et aussitôt, prenant son grabat, il sortit devant tout le monde.* » On peut donc dire que la foule est rendue "extatique" dans la mesure exacte où le paralytique, auparavant statique, est dynamisé par les paroles de Jésus. Il se produit donc un échange de puissance, en quelque sorte : la force contenue dans les paroles de Jésus opère sur les invalides pour les rendre valides, mais en même temps invalide la réactivité des valides ! Et il s'agit bien de la puissance de la parole, puisque la guérison physique n'est là que pour signifier, pour exemplariser la guérison de l'âme et le pardon des péchés. La deuxième opération n'est pas « plus facile » (v. 9) que la première. Ainsi la surprise des spectateurs se focalise tout autant sur la puissance de la parole de Jésus, que sur ses pouvoirs de guérisseur en eux-mêmes.

Mais même stupéfaite, la foule se met tout de suite à « glorifier Dieu » (*δοξάζειν τὸν θεόν*), et déclare avec assurance : *"Jamais nous n'avons rien vu de pareil."* Cette proclamation de nature religieuse, suivie d'un témoignage d'occurrence, vient contredire l'immobilité réactionnelle contenue dans le verbe *ἐξίστημι*, même si ce dernier est ici, de façon unique, au moyen³⁰, avec le renforcement de l'idée de passivité contenue dans le sens. Bien sûr aussi (et c'est la deuxième cause de la surprise des spectateurs), par son geste, Jésus authentifie de façon théâtrale la déclaration exorbitante du v.10 : « le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre ». Ce passage de Marc 2,12, où l'on trouve l'hapax « ils rendaient gloire à Dieu », seul cas dans tout l'évangile, est donc vraiment à part des autres récits marciens de miracle³¹ : car cette formule interprétative manifeste au mieux le but de la révélation en Jésus-Christ, si l'on se place du point de vue de l'évangéliste pour lequel l'évangile doit permettre au lecteur d'identifier Jésus avec le Fils de Dieu (voir son incipit en Mc 1,1), et cette gloire avec son Royaume. Mais justement, elle fait question par son **absence** systématique par la suite. En fait, cette mention au début de l'évangile de Marc suggère que quelque chose du mystère divin avait

²⁸ Le même verbe, associé au nominatif, est présent en Marc 5,42, lors de l'épisode de la résurrection de la fille de Jaïre : *καὶ ἐξεστήσαν ἐκστασει μεγάλης* : littéralement, ils furent stupéfaits d'une grande stupeur, ou bien : bouleversés d'un grand bouleversement. Notons que c'est ce même nom qui a été choisi pour qualifier le trouble ou le bouleversement des femmes au moment de la résurrection (Mc 16,8 - voir en fin de chapitre).

²⁹ A noter que même si en grec néotestamentaire, les miracles se disent *δυναμεις*, actes de puissance, (et non pas *τερατα*, comme en grec classique et dans les Actes des Apôtres, où il appartient à l'expression caractéristique des thaumaturges « signes et prodiges »), on leur associe bien l'idée optique contenue dans de *miraculum* : « jamais nous n'avons rien vu de pareil ».

³⁰ Cette forme du verbe est un *hapax legomenon* dans le NT. On pourrait y voir un argument en faveur du cas particulier de Marc 2,12... Mais sans doute ne faut-il pas vouloir voir des coïncidences partout.

³¹ Prononcée à la suite de miracles, l'expression *rendre gloire* ne se trouve qu'en Mat 9,8 (le // de Marc 2,12) et Mat 15,31. Chez Luc ce motif existe de façon régulière : 5,26 ; 7,16 ; 13,13 ; 18,43 ; 23,47 ; Actes 4,21 ; 11,18 et 21,20. Mais la reconnaissance de la gloire de Dieu y est souvent le fait des étrangers, et rarement des concitoyens juifs de Jésus. On pourrait trouver en [Luc 17,15-18](#) un commentaire par Jésus lui-même de ce manque d'attribution par ses contemporains à Dieu lui-même de la gloire qui se révèle lors des miracles. Cf. [Ac 13,48](#).

été dévoilé au commencement de la mission publique de Jésus, à la fois par les démons puis par les foules, mais ensuite cette mise en relation de son action thaumaturgique et du plan divin posera de plus en plus problème, et Jésus lui-même sera obligé de faire taire ceux qui pourraient le voir comme agent de cette révélation³². La stupeur ou le bouleversement qui nous occupe en Mc 2,12 représente donc - c'est notre hypothèse - un moment exceptionnel où **le choc causé par l'action miraculeuse de Jésus ouvre effectivement et positivement sur la révélation du sens de ce miracle, et donc des miracles en général dans le sens messianique que Jésus avait originellement voulu leur donner, avant que leur interprétation ne soit masquée, voire détournée, et ne serve que de plus en plus imparfaitement la mission messianique en train de s'accomplir.**

Notons que le miracle qui s'accomplit dans cette péricope est déjà situé en contexte polémique ; le paralysé aurait pu être guéri sans que ne surgisse la confrontation avec les scribes que provoque le pardon des péchés. D'ailleurs, spirituellement parlant, c'est ce qui s'est passé, puisque le v. 5 indique : « *Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique: "Mon enfant, tes péchés sont pardonnés."* » La controverse démarrant juste après (au moins au plan narratif !), il est probable que Jésus ait anticipé, par ces paroles, l'antagonisme des scribes³³, et donc qu'il n'ait pas voulu guérir le paralytique immédiatement. L'objectif aurait alors été de dénoncer cet antagonisme par lui déjà connu (cf. 1,22) et d'en souligner les ambiguïtés. Dans ce cas, effectivement, la nature de la surprise face au miracle des v. 11-12 est moins directement en rapport avec la seule offre spirituelle de pardon des péchés : il s'y ajoute un élément de réponse spectaculaire programmée dont la nature est plus ambiguë, qui peut sans doute être attribuée au projet évangélique. Cela dit, la stupéfaction débouche malgré tout, ainsi que nous l'avons souligné, sur la proclamation de la gloire de Dieu³⁴, gloire manifestée à la fois par la guérison physique immédiate rendue possible par la confrontation avec les scribes, et par la démonstration de la puissance spirituelle de pardon divin, c'est-à-dire l'offre de salut gratuit

³² D'ailleurs, en 3,6 et 3,12 on voit coup sur coup le durcissement des réactions aux miracles.

³³ Jésus ne pouvait guère ignorer comment les scribes allaient réagir. Voir Ch. Perrot, *Les miracles*, op. cit. p. 84: « En général les scribes sont surtout méfiants à l'endroit du fait prodigieux. A leurs yeux, le miracle ne prouve rien : il n'a de valeur que s'il s'appuie sur la Torah. Voir Deut 13,2-3 : « Si quelque prophète ou faiseur de songes surgit au milieu de toi, s'il te propose un signe ou un prodige et qu'ensuite ce signe ou ce prodige annoncé arrive, s'il te dit alors : "Allons à la suite d'autres dieux [que tu n'as pas connus] et servons-les", tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète ni les songes de ce songeur. C'est Yahvé votre Dieu qui vous éprouve pour savoir si vraiment vous aimez Yahvé votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme. »

« Selon les scribes relevant du judaïsme rabbinique (après l'an 135 de notre ère), qui prirent largement la suite des scribes d'obédience pharisienne, plusieurs critères permettaient de distinguer le « vrai » miracle du « faux » (...) le premier, le plus important, extrait du Deut 13,2-3 cité ci-dessus, est celui selon lequel la vérité d'un miracle ne peut être vérifiée que par le jugement de la Loi, c'est-à-dire de la révélation divine. C'est à partir de ce critère que se formeront les réactions des adversaires de Jésus. En accomplissant des miracles le jour du shabbat, jour de repos, Jésus enfreint la Loi et crée une autorité qui s'arroge le pouvoir de la subvertir. Comment ne pas soupçonner alors ses miracles ? » p. 85.

« Autant une référence aux miracles pouvaient s'épancher dans le cadre de la *Aggada*, rappelant la geste merveilleuse du peuple élu, autant un appel à un geste de guérison n'était généralement pas accepté pour un point litigieux relevant du domaine de la *Halakha*, c'est-à-dire touchant le comportement à avoir selon la loi. En d'autres termes, la révélation de Dieu était close pour tout ce qui relève du comportement rituel, social et religieux. La loi suffit, et un miracle qui prétendrait justifier un comportement différent est a priori invalide (...) On s'aperçoit alors que les miracles de Jésus, prétendant justifier un comportement nouveau (le jour du shabbat en particulier) posaient forcément la question de son autorité face à la loi, et donc à la révélation divine. » p. 75-76.

³⁴ Proclamation déjà faite négativement, on l'aura remarqué, comme malgré eux dans le cœur des scribes (v.6).

proposée à l'homme, sans autre considération extérieure (la guérison physique pouvant être considérée comme résultat de la part des scribes d'une espèce de marchandage avec Dieu).

Par ailleurs, le « détoitement » (*ἀπεστέγασαι*) du toit (*στέγη*) ou de la terrasse peut se lire dans une symbolique d'anticipation³⁵, comme une intervention divine qui vient relever le mort (= Jésus dans le tombeau) ; du coup l'exclamation finale se comprend comme l'écho du témoignage de Pâques, et la surprise des bénéficiaires du miracle prépare la réaction de l'humanité croyante devant le tombeau vide et le sens qu'elle ne tardera pas, une fois qu'elle aura intégré sa dimension inouïe, à lui donner. Reste la question : pourquoi le miracle qui ce jour-là a fonctionné, en décentrant ses bénéficiaires de leurs schémas explicatifs habituels vers une compréhension de l'événement comme démonstration de la gloire de Dieu présente en Jésus-Christ, n'est-il plus, par la suite, opérationnel, alors même qu'il produit le même ébranlement sous forme de stupéfaction, de trouble ou d'admiration ? C'est ce qu'il convient d'examiner à l'aide du passage suivant.

6. Obscurcissement du lien miracle-surprise

Il entra de nouveau dans une synagogue, et il y avait là un homme qui avait la main desséchée. Et ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le jour du sabbat, afin de l'accuser. Il dit à l'homme qui avait la main sèche : "Lève-toi, là, au milieu." Et il leur dit : "Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien plutôt que de faire du mal, de sauver une vie plutôt que de la tuer ?" Mais eux se taisaient. Promenant alors sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : "Étends la main." Il l'étendit et sa main fut guérie. Etant sortis, les Pharisiens tenaient aussitôt conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre. **Marc 3,1-6**

La scène ci-dessus frappe par son parallélisme avec la précédente : un espace clos, un homme au milieu³⁶ avec une paralysie à guérir³⁷, des personnalités suspicieuses des pouvoirs de guérison de Jésus, ainsi qu'un échange dont dépend, au détriment de l'autorité des chefs religieux, la nouvelle compréhension de l'action de Dieu dans le monde. Ce qui est en jeu ici c'est la loi du sabbat, institution sinaïque fondamentale. Le silence des rabbins et la décision de guérison (le même vocatif qu'en 2,11 est repris ici : *εγειρε*, le verbe de la résurrection) reproduit ce qui s'était joué en 2,9-11 où ces derniers n'avaient déjà rien répondu à la question les sommant de choisir entre un Dieu de miséricorde et la Loi de Moïse. Mais à la suite du miracle, aucune mention de la stupéfaction des spectateurs, pas d'exclamation à la gloire de Dieu. A la place, on lit le commentaire glaçant de la décision commune des ennemis de Jésus. Non seulement ceux-ci ne sont dits éprouver aucun étonnement, aucune admiration, mais au contraire ils transforment leur compréhension de ce qui a eu lieu devant eux³⁸ en projet d'assassinat de celui qui les a pris en défaut. L'évangéliste introduit donc ici dans l'économie de la réaction aux miracles de Jésus une donnée qui n'est pas fondamentalement nouvelle - on a déjà souligné l'antagonisme des chefs religieux à son égard - mais qui va devenir

³⁵ Anticipation de la Résurrection, mais aussi symbole de l'ouverture des cieux (Mc 1,10 cf. Isaïe 63,19).

³⁶ Cette mention d'un milieu suppose la présence d'une assistance observant la scène (cf. leur, eux), comme en Mc 2,12. Dans le parallèle lucanien (6,10), l'auteur supplée le « tous » implicite.

³⁷ Nous ne pouvons pas par manque de temps examiner les implications de cette main sèche (ou desséchée), mais il y aurait beaucoup à dire sur le symbolisme de la sécheresse paralysante que Jésus vient ré-irriguer...

³⁸ Voir ci-dessous le chapitre [I.C.7](#) (Pas de salut sans surprise).

suffisamment influente pour **déconnecter de son interprétation logique la réaction d'étonnement provoquée par le miracle**, réaction éthologiquement requise pour provoquer le décentrement nécessaire à la mission messianique de Jésus³⁹, mais qui, sans la foi avec sa composante de confiance et de reconnaissance, n'opère que très imparfaitement.

Cette donnée, à savoir le conflit d'autorité et d'interprétation quant au sens à donner aux miracles de Jésus (et donc à toute sa mission, à sa Parole), va à présent jouer un rôle central dans le récit, et venir complexifier sa mission au point que la réalisation d'une guérison, d'un exorcisme, ou bien l'offre de pardon et de libération – tous ces sacrements néotestamentaires – vont devoir être proposés sur fond d'opposition et de rivalité avec les représentants officiels de la foi juive. D'où **une séparation des réactions de surprise et d'étonnement éprouvés par les spectateurs des miracles**, témoins du retentissement vécu de leur origine divine, **d'avec le sens religieux (la glorification de Dieu) que ces mêmes spectateurs auraient pu leur donner publiquement si d'autres systèmes d'interprétation rivaux ne s'étaient pas immiscés entre eux**. D'où également, et de façon corrélative, la mise en place du « secret messianique » marcion⁴⁰, stratégie de Jésus pour restreindre aux seuls bénéficiaires directs de ses miracles leur effet de libération et de guérison, ceci afin de pouvoir continuer leur œuvre de miséricorde, mais sans les exposer aux déformations et aux enjeux herméneutiques qui avaient commencé de ruiner leur pouvoir de révélation. Mais le « secret messianique » mis en place par Jésus donne par contrecoup une importance décisive aux signes non verbaux⁴¹ de réaction à ses miracles, puisque la proclamation de leur origine divine fait dorénavant problème eu égard à la propagande spirituelle négative des ennemis de la mission de Jésus. De la même manière, cet obstacle à une proclamation directe de la venue du Royaume donne au discours parabolique une justification supplémentaire (cf. [I.D.2c](#)). Il s'agira là aussi de recréer dans le cœur de l'homme la certitude de la foi par un bousculement de ses habitudes d'écoute de la parole.

Cette entreprise herméneutique négative est décrite dans le même chapitre en 3,20-30 lors d'une confrontation entre les scribes et Jésus, ceux-ci déclarant que les exorcismes qu'il pratique le sont par l'intermédiaire du chef des démons (Beelzéboul) :

Il vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'ils ne pouvaient pas même manger de pain. Et les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : "Il a perdu le sens." Et les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient : "Il est possédé de Béelzéboul", et encore : "C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons." Les ayant appelés près de lui, il leur disait en paraboles : "Comment Satan peut-il expulser Satan ? Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut subsister. Et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne pourra se maintenir. Or, si Satan s'est dressé contre lui-même et s'est divisé, il ne peut pas tenir, il est fini. Mais nul ne peut pénétrer dans la maison d'un homme fort et piller ses affaires s'il n'a d'abord ligoté cet homme fort, et alors il pillera sa maison. "En vérité, je vous le dis, tout sera remis aux enfants des hommes, les

³⁹ En termes religieux, la foi. On voit dans ce passage que la foi n'est pas requise pour le miracle lui-même ; elle l'est pour que le miracle prenne son sens messianique.

⁴⁰ Narrativement, sa mise en place a lieu dès 1,25 avec l'ordre de silence adressé aux démons. Si ceux-ci expriment trop ouvertement l'identité du Messie, cette identité ne dépend-elle pas des témoins qu'ils en deviennent ? En 3,12, Jésus défend « très sévèrement » aux esprits de ne pas le faire connaître, mais cela n'empêchera pas ses ennemis en 3,22 de déclarer « qu'il a Béelzéboul en lui et que c'est par le chef des démons qu'il chasse les démons ». L'origine même de sa Parole est mise en danger.

⁴¹ Signes de nature à la fois historiques et littéraires.

péchés et les blasphèmes tant qu'il en auront proféré ; mais quiconque aura blasphémé contre l'Esprit Saint n'aura jamais de rémission : il est coupable d'une faute éternelle." C'est qu'ils disaient : "Il est possédé d'un esprit impur." **Marc 3,20-30**

Suite directe de la discussion des pharisiens et des hérوديens sur « les moyens de le faire périr », mentionnée au v.6, l'intérêt de cette tactique est de semer le trouble dans les disciples et admirateurs de Jésus, afin de les faire douter de leur réaction et interprétation de ses miracles, et par conséquent de l'identité de leur auteur. En effet, quel est le critère qui permet de dire que l'impression ou l'impact d'un miracle doit en faire un signe de l'action de Dieu ? Dans l'environnement religieux palestinien, qu'est-ce qui garantit les caractéristiques d'un événement extraordinaire authentique, potentiellement miraculeux ? Qu'est-ce qui fait croire qu'il s'agit réellement d'une manifestation divine (et pas seulement d'un acte de magie ou de sorcellerie)⁴²? Les vv. 20-21 mentionnent la possibilité, proposée par sa parentèle - encore eux ! - que Jésus avait « perdu la tête » (*εξεστρη*) : il s'agit du même verbe utilisé en 2,12 pour les foules stupéfaites du miracle de la guérison du paralysé. Cette insulte, traduisible par : il déraile, indique bien la fragilité des réactions perceptives et émotionnelles aux signes de Jésus, réactions qui pourtant vont devoir être une des bases de sa mission. Puisque l'on peut utiliser le même verbe pour être stupéfait et être stupide, suggère Marc, la tâche de Jésus n'est pas aisée : l'enjeu est clairement la reconnaissance de l'Esprit à l'œuvre⁴³. Les scribes vont enfoncer le clou à partir du v.22, en lançant leur offensive de contre-interprétation :

« Les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient: "Il est possédé de Beelzéoul", et encore: "C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons." »

C'est en introduisant le soupçon de pacte avec Satan dans l'esprit des auditeurs/spectateurs des gestes et paroles de Jésus, que ses ennemis essaient de faire échouer sa mission⁴⁴. Or cette dernière reposait clairement sur la perception et la compréhension d'une autorité supérieure à celle des hommes, même un homme comme Moïse⁴⁵ : restait à prouver qu'elle était aussi supérieure à celle du prince des démons. Pour Jésus, si cette puissance était reconnue comme agissante à présent dans le monde, c'est que celui qui la mettait en œuvre était envoyé par Dieu, et ipso facto, remplaçait⁴⁶ les autres intermédiaires institutionnels. Les ciels s'étaient enfin ouverts⁴⁷ ; le royaume de Dieu s'était approché⁴⁸. L'enjeu de sa mission reposait en fin de

⁴² Voir le développement par Ch. Perrot dans la note 33. Ce genre de distinction est rendue difficile non seulement par la ressemblance des signes qui permettent de faire la différence, mais aussi par l'intention des textes eux-mêmes de présenter l'activité thaumaturgique de Jésus et toute son entreprise de révélation, avec le vocabulaire du merveilleux messianique. Sur les liens entre miracle et magie, cf. John P. Meier, *op.cit.*, p.406-424.

⁴³ Cf. 1Jean4, 1 : « Bien-aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit; mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. »

⁴⁴ Le lecteur est ici en position de force puisqu'il sait, lui (cf. 1,12-13) que Jésus a déjà été victorieux de Satan.

⁴⁵ Cf. la revendication exorbitante de Mc 2,27 « le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat », qui, si elle n'est pas unique dans le judaïsme (1Macc 2,39-41), contient en elle-même une surprise époustouflante et un renversement absolu pour ses auditeurs : en disant cela, Jésus se place au-dessus de Moïse qui a transmis aux hommes la Loi concernant le sabbat ([Exode 20,8-10](#)) où il était toujours compris que le sabbat était, non pas pour l'homme, mais pour Dieu.

⁴⁶ Jésus n'inclut pas explicitement dans sa mission la substitution de son règne à l'ère qui le précédait, celui de la Loi ; mais il indique clairement, par l'expression : « convertissez-vous, le règne de Dieu est arrivé » qu'une nouvelle ère a commencé, et donc qu'elle relègue l'ancienne dans l'inefficacité. C'est ainsi que Paul l'a compris.

⁴⁷ Cf. Isaïe 63,19 articulé avec Mc 1,10.

⁴⁸ Marc 1,15 et Mat 12,28 : « Mais si c'est par l'Esprit de Dieu que j'expulse les démons, c'est donc que le Royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. »

compte sur la reconnaissance par les hommes de cette autorité divine, et les signes d'abord existentiels puis épistémologiques de cette reconnaissance, suffisamment convaincants pour la fonder en vérité⁴⁹. Jésus connaît évidemment cet enjeu, car à peine la proposition d'une interprétation rivale de ses actes est-elle faite par les scribes, qu'il entre de front dans le débat : c'est la section Mc 3, 23-30 où il développe sa propre version de l'inspiration de sa mission, rejetant toute interprétation négative⁵⁰ qu'il accuse de blasphème et de péché irrémissible contre l'Esprit. Et le chap. 4 est tout entier consacré à une catéchèse sur la parole et les paraboles, qui sont la forme particulière de parole utilisée par Jésus pour déplacer le centre falsifiable de sa parole⁵¹. On peut donc avancer l'hypothèse que les mentions de réactions de surprise et d'étonnement qui accompagnent les miracles sont loin de n'être que des ajouts à caractère apologétique. **Puisque l'herméneutique religieuse (passant forcément par le langage) qui aurait permis d'accueillir les miracles de Jésus, et d'en interpréter le sens messianique, est ainsi à ce point mise en danger par une interprétation rivale en provenance de l'institution religieuse elle-même, la valorisation des marqueurs non langagiers des miracles prend toute son importance, et les réactions corporelles non verbales et non susceptibles de falsification deviennent un élément important dans l'évaluation de la pédagogie révélationnelle en train de s'accomplir.** Nous avons noté que les négateurs du sens messianique des miracles de Jésus ne sont pas décrits comme éprouvant les réactions corporelles normales (admiration, surprise, saisissement...) face aux miracles de Jésus : la présence de ces réactions doit donc se comprendre comme le signe normal du fonctionnement de cette pédagogie, et cela même si le spectaculaire des miracles comporte toujours une ambiguïté herméneutique.

7. Pas de salut sans surprise

Il nous faut à présent systématiser une dimension importante du donné néo-testamentaire, démontré par les épisodes où les ennemis de Jésus, qui assistent aux miracles, ne les accueillent pas et ne croient pas en leur signification salutaire. Quand nous écrivons « pas de salut sans surprise », nous ne disons pas que, dans le NT, le salut est impossible si l'on n'est pas surpris, mais que la pédagogie de révélation mise en place par Jésus suppose d'être surpris et qu'elle n'opère pas si la personne n'est pas surprise/étonnée par ses gestes ou ses paroles. Ceux-ci (et celles-ci) requièrent en effet que l'homme soit surpris voire bouleversé suffisamment pour qu'il s'interroge sur ce dont il est témoin, et pour que cette interrogation vitale le convertisse. Il y a trois groupes de personnes qui résistent à cette pédagogie : la famille de Jésus, ses disciples à certaines occasions, et surtout les scribes, pharisiens et docteurs de la loi, les ennemis de Jésus.

En ce qui concerne les membres de sa parentèle, Jésus est en butte à l'incompréhension et à l'hostilité qui vient de ce que, croyant le connaître intimement, ils sont aveuglés à son égard et

⁴⁹ Marc n'a pas, comme Matthieu, à sa disposition un jeu de citations d'accomplissement des prophéties qui associe les gestes de Jésus aux Écritures. Voir le passage parallèle chez Mat, 8,16-17 : « Le soir venu, on lui présenta beaucoup de démoniaques ; il chassa les esprits d'un mot, et il guérit tous les malades, afin que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète : "Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies". » D'où le danger de la situation du Jésus de Marc.

⁵⁰ On pourrait dire : pré-manichéenne.

⁵¹ Cf. [ID2c](#) qui développe plus amplement la question des paraboles dans la pédagogie messianique.

ne peuvent dépasser par la foi la connaissance qu'ils ont (ou croient avoir) de lui⁵². A noter que, dans le passage cité en note, les auditeurs dans la synagogue sont frappés d'étonnement (*εξεπλησσοντο*) devant sa sagesse et ses miracles. Ils constituent donc un contre-exemple à ce que nous avançons ici, mais il faut dire qu'ils ne font que réagir à sa réputation orale. Les évangélistes soulignent que c'est leur manque de foi qui empêche Jésus de faire des miracles, et que le plus étonné (*εθαυμαζεν*) dans l'affaire, c'est Jésus lui-même.

Un syndrome semblable s'observe à propos de certaines occasions où les disciples ne parviennent pas à dépasser leur affolement devant les implications de la révélation en train de se déployer devant eux, et demeurent bloqués dans un enfermement impuissant. Tel est le cas lors de la tempête apaisée ([Marc 4,40](#)) et de la marche sur les eaux ([Marc 6,50-52](#)). Il importe peu ici que ces récits n'aient peut-être pas de base biographique, mais servent surtout de *midrashim* de la résurrection : ce que nous voulons souligner, c'est que l'association surprise-conversion n'est pas présente et que les disciples en restent malgré le miracle à une attitude de non-foi. Leur cadre de compréhension semble pour le coup trop brutalement heurté pour qu'une absorption de leur surprise soit possible, et qu'elle puisse se transformer en étonnement menant au salut.

Le cas des ennemis de Jésus est celui qui est le plus caractéristique. On a vu dans le texte de Marc 3,1-6 ci-dessus comment ils se comportent, et nous avons souligné l'absence de toute indication émotionnelle positive de leur part⁵³. Au contraire, les réactions comportent toutes les variations allant du silence à la fureur, en passant par le calcul, l'indignation, l'exaspération, le scandale, la haine, etc. Voici un tableau indicatif de ces réactions, disposées en ordre croissant d'animosité, qui précisent par la négative les résistances du cadre religieux, étanche à toute influence salutaire :

Action, émotion	Terme original	Exemple d'occurrence
Ruse, calcul	<i>δολος</i>	Matthieu 26,4
menace	<i>απειλεω</i>	Actes 4,17.21
indignation	<i>αγανακτεω</i>	Mattieu 21,15
scandale	<i>σχανδαλιζω</i>	Jean 6,61
exaspération, rage	<i>διαπριω</i>	Actes 5,33
fureur, folie	<i>ανοιασ</i>	Luc 6,11
Haine (meurtrière)	<i>μισεω</i>	Jean 15,24

Dans les cas les plus glaçants, on est mis en présence de l'intention délibérée d'éliminer Jésus, ainsi qu'on le voit en Jn 11,47-53 :

« Les grands prêtres et les Pharisiens réunirent alors un conseil : "Que faisons-nous ? Disaient-ils, cet homme fait beaucoup de signes. Si nous le laissons ainsi, tous croiront en lui, et les

⁵² Marc [6,1-6](#) et par. On remarque en Marc 3,21 (cf. texte cité ci-dessus) que, lors d'un précédent passage à Nazareth, des proches (est-ce déjà sa famille ?) étaient déjà venus tenter de « se saisir de lui » en disant qu'il avait perdu la tête. Cette accusation de folie participe d'une semblable volonté de se protéger de la reconnaissance du messianisme de Jésus en bloquant l'ouverture du cœur demandée par la pédagogie du Royaume.

⁵³ Même comportement hostile dans les passages suivants : [Marc 11,18](#) ; [Mat 12,22-24](#) ; 21,15 ; 26,5 ; 26,64-66 ; [Jn 5,16-18](#) ; [11,47-48](#) ; 15,24 ; [Ac 4,16](#) ; 5,17 ; 5,33, 7,57...

Romains viendront et ils supprimeront notre Lieu saint et notre nation." Mais l'un d'entre eux, Caïphe, étant grand prêtre cette année-là, leur dit : "Vous n'y entendez rien. Vous ne songez même pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périclète pas tout entière." Or cela, il ne le dit pas de lui-même ; mais, étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus allait mourir pour la nation et non pas pour la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés. Dès ce jour-là donc, ils résolurent de le tuer. »

On voit donc que les chefs religieux non seulement ne se laissent pas impressionner par les miracles de Jésus, mais les reconnaissent pour ce qu'ils sont et, à l'encontre de leur objectif de salut, n'en font pas moins découler une action mortifère. Ailleurs ([Actes 4,16](#)) on pourra noter la réaction des chefs religieux face à un miracle des apôtres, dont ils ne peuvent pas nier la réalité, mais dont ils vont, là encore, refuser l'implication. Régulièrement, les récits mentionnent la réaction des foules, frappées de l'enseignement ou subjuguées par les miracles de Jésus, et en vis-à-vis, l'attitude méprisante et calculatrice des religieux qui se demandent comment se saisir de lui sans risquer d'être en porte-à-faux avec la foule. Leur opposition est à son comble lorsqu'ils repèrent que Jésus fait des miracles le jour du sabbat⁵⁴, en expliquant que c'est justement ce jour-là qu'il s'agit de rendre visible le salut, alors que les chefs des prêtres sont aveuglés par leur respect légaliste de la sainteté du jour chômé. Il est évident que ces personnages représentent pour les évangélistes les juifs qui n'ont pas accueilli la Bonne Nouvelle du royaume, et l'on ne peut que constater qu'ils n'éprouvent jamais de surprise ou d'étonnement devant les actes et paroles de Jésus. Ces réactions en effet supposent une ouverture du cœur et de l'esprit que Dieu réserve aux tout-petits⁵⁵ et dont la première béatitude lucanienne célèbre l'heureuse disposition : « Heureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous. »⁵⁶ Cette absence de réaction de surprise/étonnement devant les gestes et paroles de Jésus de la part de ses ennemis vient confirmer par la négative leur importance dans la pédagogie révélationnelle mise en place par Jésus, ainsi que leur valeur scripturaire comme élément à part entière dans l'économie des miracles. Surprise et étonnement ne sont pas des sous-produits gênants d'un miraculeux dont on préférerait qu'il se fasse discret : au contraire ils témoignent que les êtres de chair et de sang auxquels s'adressent le Christ sont atteints dans cette chair par ce qu'ils acceptent de considérer comme une Parole à l'œuvre annonçant le Royaume, et qu'ils ont reconnu, même de manière imparfaite et passagère, qu'il en allait avec l'homme de Galilée d'un événement divin.

8. Foi, peur et surprise

Il convient à présent d'estimer le facteur que constitue la peur dans les réactions aux miracles. Le récit de la tempête apaisée, qui clôt la première partie de l'évangile où l'évangéliste traite

⁵⁴ Cf. Mc (et les parallèles) 2,23-28 ; 3,1-6 ; Jn 5, 9-18 ; 9,14.

⁵⁵ Mat 11,25 : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. » Il y a, à l'opposé, une malédiction scripturaire concernant le « monde » selon la conception johannique : « Si je n'étais pas venu et ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse à leur péché. Qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils ont vu et ils nous haïssent, et moi et mon Père. Mais c'est pour que s'accomplisse la parole écrite dans leur Loi : Ils m'ont haï sans raison. » (Jn 16,22-25)

⁵⁶ Luc 6,20.

des vicissitudes de la Parole⁵⁷, peut se comprendre symboliquement comme l'apaisement temporaire de cette première confrontation avec les autorités religieuses.

Ce jour-là, le soir venu, il leur dit : "Passons sur l'autre rive." Et laissant la foule, ils l'emmenèrent, comme il était, dans la barque ; et il y avait d'autres barques avec lui. Survient alors une forte bourrasque, et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que déjà elle se remplissait. Et lui était à la poupe, dormant sur le coussin. Ils le réveillent et lui disent : "Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ?" S'étant réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence ! Tais-toi !" Et le vent tomba et il se fit un grand calme. Puis il leur dit : "Pourquoi avez-vous peur ainsi ? Comment n'avez-vous pas de foi ?" Alors ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient les uns aux autres : "Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ?" (Mc 4,35-41)

A la fin, lorsque la tempête est calmée (miracle), les apôtres, « saisis d'une grande crainte » (émotion), se disent (verbe dire): « Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? » (interrogation avec intensifs et déictique). On remarque la même construction que celle que nous avons relevée⁵⁸ à la suite des miracles avec surprise. Mais, alors que dans les descriptions analysées (où apparaît la reconnaissance de la puissance de Dieu sur les éléments⁵⁹), l'émotion appartenait au registre de la surprise/étonnement, ici c'est la crainte/peur, voire la terreur intense (*εφοβηθησαν φοβον μεγαν* – ils craignirent d'une grande crainte). Au nom de la structure en question, y a-t-il lieu de rapprocher et d'articuler les deux situations, alors que les émotions de peur et de surprise appartiennent à deux domaines distincts de la psychologie⁶⁰ ? En fait, cette articulation existe déjà dans le corpus néotestamentaire, puisque les deux parallèles du texte de Marc, Matthieu (8,23-27) et Luc (8,22-25) modifient Marc en introduisant le verbe *θαυμαζω*. Voici le texte chez Matthieu :

« ...il se fit un grand calme. Saisis d'étonnement (*εθαυμασαν*), les hommes se dirent alors : "Quel est celui-ci, que même les vents et la mer lui obéissent ?" »

et chez Luc :

« Le calme se fit. Puis il leur dit : "Où est votre foi ?" Ils furent saisis de crainte et d'étonnement (*εθαυμασαν*), et ils se disaient les uns aux autres : "Qui est-il donc celui-là, qu'il commande même aux vents et aux flots, et ils lui obéissent ?" ».

Si les deux synoptiques ont introduit un verbe de la surprise, au lieu de celui de la peur (chez Luc *en plus* de celui de la peur) et qui plus est, sur la base de la structure de réaction aux miracles que nous avons repérée comme typique des réactions de surprise, nous sommes justifiés à nous interroger sur la valeur de la peur comme réaction au miracle chez Marc, d'autant que cet auteur possède la concentration la plus importante d'occurrences du verbe *θαμβεω*, connoté comme

⁵⁷ Le chapitre 4 est entièrement occupé à mettre en place cette problématique de la parole, consistant en une pédagogie parabolique assortie d'exemples de paraboles situant précisément le rôle de la parole et de ceux qui l'écoutent. Le récit de la tempête apaisée clôt le chapitre.

⁵⁸ Cf. [I.B](#)

⁵⁹ Nous n'oublions pas non plus que, dans le cadre du projet de révélation messianique marcie, que ce passage a vocation à identifier Jésus à Moïse dont l'action archétypale avait été la puissance sur les éléments et la traversée de la Mer Rouge.

⁶⁰ Nous nous permettons de citer ici une remarque de N. Depraz, attirant notre attention sur les travaux de Paul Ekman et de Robert Plutchik : « Peur et surprise sont distinctes, même si parfois Ekman montre que les deux émotions ne sont pas distinguables en phénoménologie : la surprise peut s'associer la peur comme émotion-effet, mais elle n'est pas identique à elle ». Il est aussi intéressant de voir Descartes caractériser la surprise comme cause de la peur, *Passions de l'âme* §176.

étant à la frontière de la surprise et de la peur⁶¹. Pourquoi Marc attribue-t-il de la peur aux disciples dans cet épisode, alors que Matthieu et Luc ont voulu y mettre de l'étonnement ?

D'abord, on sait que *φοβέω* est le verbe de la crainte de Dieu dans la Septante⁶² ; et souvent c'est la crainte/peur (même verbe en grec⁶³) qui accompagne les manifestations reconnues comme étant celles de Dieu. Dans le NT lorsqu'il n'y a pas de doute sur la nature divine de l'événement, la réaction religieuse attendue est celle de la peur⁶⁴, en conformité avec l'attitude fondamentale de la piété vétérotestamentaire. Donc le fait que la peur remplace la surprise dans le passage ci-dessus, et que celui-ci contienne la phrase d'interrogation (et donc de reconnaissance) sur la puissance de Jésus sur les éléments, ceci permet en principe aux disciples (ou au narrateur omniscient) de témoigner de l'irruption du divin en la personne de Jésus⁶⁵.

Mais ce qu'il faut à présent remarquer, si la peur caractérise effectivement une attitude de reconnaissance de l'action de Dieu, c'est le problème de l'absence de foi. En effet, dans l'épisode raconté par Marc, Jésus tance ses disciples: « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez donc pas de foi ? » Or cette question n'aurait pas lieu d'être si leur *φοβος* était le signe clair de leur reconnaissance qu'en Jésus, Dieu se manifeste. La *φοβος* de Dieu vaut en effet foi en sa toute-puissance. Or pour les juifs, et les disciples au premier chef, le problème était la reconnaissance de l'action de Dieu en un homme, Jésus⁶⁶. Il faut donc, au moins en première analyse, estimer que les auteurs néotestamentaires avaient la possibilité de mettre en relation les actes de Jésus avec une réaction de peur classique, et d'ainsi signifier son origine divine, mais aussi de faire jouer d'autres émotions afin de suggérer la difficulté représentée par la dimension inédite d'un Dieu qui se révélerait par/en un homme. La foi en lui minimisait la peur que les disciples pouvaient ressentir, puisque même si Jésus révélait quelque chose de Dieu, il demeurait aussi l'homme familier qu'ils connaissaient. Nous pouvons donc émettre l'hypothèse

⁶¹ Voir les exemples de *θαμβέω* et leurs analyses en [I.A.6](#)

⁶² Par ex. Gen 42,18 ; Ex 9,30 ; Lev 19,14 ; 2R17,38 ; Ps 15,4...

⁶³ Le terme *θεοσεβεια*, assez rare dans la LXX, et traduit parfois par crainte de Dieu, se situe plutôt du côté de la piété, ou du culte rendu à Dieu.

⁶⁴ Voir Mc 5,36 ; 6,50 ; Luc 1,12.13 ; Luc 2,9.10 ; Luc 5,8-10 etc.

⁶⁵ Adolphe Gesché, dans son ouvrage *Le Christ* (Coll. Dieu pour penser, Cerf, 2001, pp.149-153), insiste sur l'importance du vocabulaire de la crainte/effroi (*φοβος*) dans les récits de la résurrection et des apparitions. Il remarque son association avec l'étonnement (ou l'émerveillement) dans certains textes (Lc 8,25), mais fait de la peur l'émotion première, à partir de laquelle il en déduit que les individus effrayés furent surpris. Voici comment il s'exprime : « L'effroi est le signe avant-coureur, l'annonce, le pressentiment d'une survenue qui nous vient d'ailleurs que de nous-mêmes. L'effroi manifeste une surprise, la surprise d'un inattendu lui-même surprenant, mais qui fait signe en avant et au-delà de lui-même (...) Par le recours au terme phobos, c'est explicitement que nos récits veulent porter notre attention sur le fait que ce dont ils parlent comme événement est celui d'une révélation. On le voit, il ne s'agit de s'arrêter ni au tombeau ni aux apparitions, qui ne sont que le premier moment ; il faut aller au-delà. Ces récits sont le lieu d'une surprise, d'un indice de révélation, d'un éveil à plus, qui interdisent de s'y arrêter comme à quelque chose d'absolu, et en quoi résiderait tout événement en cause. » Il nous semble cependant que l'auteur, malgré ses intuitions remarquables, n'a pas mesuré l'exacte valeur phénoménologique de la surprise, en la faisant dériver de la frayeur (il s'aide du corpus platonicien) et en ne la distinguant pas suffisamment de l'émerveillement. Par ailleurs, il ne nous paraît pas non plus très précis dans ses descriptions du rôle de la peur. Comment (dans le cadre du miraculeux) la comprendre comme « un signe avant-coureur », un pressentiment d'un événement ?

⁶⁶ Il est plus difficile de fonder cette assertion en ne se basant que sur les évangiles synoptiques, qui ne problématifient pas directement la divinité de Jésus. Par contre, cela sera fait chez Jean, qui fait polémiquer Jésus et ses contradicteurs autour de la reconnaissance de sa divinité. Cf. Jn 5,18 ; 8,58 ; 10,33.

que les réactions de surprise/étonnement seraient celles qui auraient été mises en place plus spécifiquement pour caractériser la réaction face à cet inédit d'un **homme** revendiquant l'autorité traditionnellement investie par Dieu.

La foi dont parle Jésus en Mc 4,40 serait ainsi la foi en Dieu rendu visible en sa personne⁶⁷. Le problème pour ses concitoyens étant qu'il identifie la foi au Dieu d'Israël à la foi nécessaire pour lire en lui-même l'action de Dieu (qu'il appelle son Père). La foi qu'il exige (et qu'il loue) est la foi au Dieu d'Israël qui se maintient telle, alors même qu'elle oblige son détenteur à voir en Jésus son Envoyé ou son Fils. Jésus ne demande pas qu'on ait foi en lui⁶⁸, mais le leitmotiv de sa vie publique : « ta foi t'a sauvé(e) » se réfère toujours à la foi en Dieu. Cependant cette foi n'est déclarée véritablement salvatrice que lorsqu'elle permet de « croire sans avoir vu »⁶⁹, non pas parce qu'il serait plus valeureux ou vertueux de faire ce qui est plus difficile (croire en un Dieu qui s'est fait homme), mais parce que l'essence du croire est de faire confiance. Les irruptions de Dieu d'Israël dans l'Ancien Testament relevaient en règle générale d'un type de manifestation qui imposait la foi, plutôt qu'elles ne la requéraient librement et sans sanction en cas de refus⁷⁰. La notion même de crainte de Dieu corrobore cela⁷¹. Nous pensons que Mt et Lc, en modifiant le récit de marcion de la tempête apaisée, visaient à introduire ce type de foi, caractéristique du Nouveau Testament, alors que Marc, en cela plus archaïque, aurait davantage conservé une théologie vétérotestamentaire.

Afin donc de permettre leur opérativité chez l'observateur/disciple, les manifestations miraculeuses seraient calibrées de façon à produire une surprise qui, même violente, a pour caractéristique de faire intervenir la foi. Celle-ci alors fera reconnaître, ou ressentir la nécessité de l'ouverture à l'inconnu représenté en l'occurrence par Jésus. Selon ce schéma, et en

⁶⁷ C'est un des grands thèmes – explicite, chez lui - de l'évangile de Jean : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé ; qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au Nom du Fils unique de Dieu. » cf. aussi 6,42-47 ; 6,62-64.

⁶⁸ L'exhortation de Jean 14,1 : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi », outre qu'elle comporte plusieurs variantes qui indiquent sans doute les difficultés que les traditions ont eues avec le sens, se comprend sans doute dans le contexte de la christologie johannique haute, où Jésus est davantage glorifié que dans les synoptiques. Cf. Jn 5,38 et 8,46-47.

⁶⁹ Jean, 20,29.

⁷⁰ Il y a bien sûr des exceptions, véhiculées notamment par les prophètes. Ainsi Osée : « C'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes. » (6,6)

⁷¹ Certains passages de l'AT feraient presque ressembler le Dieu d'Israël aux dieux dont il était censé pourtant avoir dénoncé le caractère idolâtre : « Aujourd'hui encore, ils agissent selon les rites anciens: ils ne craignent pas le SEIGNEUR; ils n'agissent pas selon les commandements et les rites devenus les leurs, ni selon la Loi et l'ordre que le SEIGNEUR a prescrits aux fils de Jacob, à qui il a donné le nom d'Israël. Le SEIGNEUR avait conclu avec eux une alliance et leur avait donné cet ordre: «Vous ne craignez pas d'autres dieux, vous ne vous prosternerez pas devant eux, vous ne les servirez pas, vous ne leur offrirez pas de sacrifices. C'est le SEIGNEUR, lui qui vous a fait monter du pays d'Égypte à grande puissance et à bras étendu, que vous devez craindre; c'est devant lui que vous devez vous prosterner; c'est à lui que vous devez offrir des sacrifices. Les commandements et les rites, la Loi et l'ordre qu'il a écrits pour vous, vous veillerez à les mettre en pratique tous les jours; vous ne craignez pas d'autres dieux. Vous n'oubliez pas l'alliance que j'ai conclue avec vous: vous ne craignez pas d'autres dieux. C'est le SEIGNEUR, votre Dieu, que vous devez craindre, c'est lui qui vous délivrera de la main de tous vos ennemis.» (II Rois, 17,34-39)

généralisant, la foi constituerait comme un vécu d'attente⁷² de l'événement surprenant, qu'elle pourrait ensuite accueillir malgré le choc qu'il fait subir à l'observateur. Elle permettrait ouvrir au sens de l'événement.⁷³

Le tableau ci-dessous tente de représenter les différents cas de réaction aux actes et paroles de Jésus qui se rencontrent dans le corpus, selon la présence ou non de la foi chez les témoins :

Disposition	Réaction émotionnelle	Positionnement religieux	Exemple
Foi	Emerveillement, joie	Pas de distance (glorification)	Mc 2,12
↑↑	Emerveillement, admiration	Accueil - ouverture	Mc 7,37
↑	Surprise, bouleversement, étonnement, trouble	Distance mais réduction possible	Mc 1,27 Mc 11,18
Doute	Saisissement/frappe, stupeur	Distance et immobilité	Mc 16,5
↓	Peur, crainte (△ crainte de Dieu)	Distance avec augmentation possible (incrédulité)	Mc 16,8
↓↓	Effroi, terreur	Fermeture	Mc 4,40
Non-foi	Indignation, scandale	Refus – haine (blasphème)	Mc 3,4-6

Nous sommes conscient que ces données sont une hypothèse, ou une intuition : il s'agira de la vérifier au fil des chapitres qui vont suivre. Elle peut servir temporairement de proposition de travail. Notons en tout cas que la phénoménologie de la peur/crainte est en partie renouvelée si on la compare à l'AT ; le NT la considère comme un obstacle à la révélation divine plus que comme un signe de celle-ci.

9. Une surprise qui s'élargit en écoute

Au vu du tableau ci-dessus, on pourrait se poser la question des situations où la proposition des miracles de Jésus (la même chose existe pour ses paroles) provoque une réaction telle qu'elle bloque ses destinataires et les maintient à distance de la transformation voulue par leur auteur⁷⁴. Mais nous voyons aussi le rôle essentiel de la foi des observateurs, car lorsque celle-ci est absente, n'importe quelle pédagogie, même la mieux adaptée, se heurte au refus ou à l'indignation. Nous avons également vu que les préconceptions (connaissance de l'origine sociale et familiale) concernant Jésus jouent un rôle négatif dans la foi en sa mission. Nous allons à présent observer comment les récits de la partie médiane de l'évangile déplacent l'accent vers un accueil plus favorable des actes de puissance de Jésus⁷⁵, et il semble que la

⁷² Cf. Luc 3,15 : « Comme le peuple était dans l'attente et que tous se demandaient en leur cœur, au sujet de Jean, s'il n'était pas le Christ. »

⁷³ On pourra se reporter à la section III.B.4 pour une reprise des données de notre travail concernant la phénoménologie de la foi.

⁷⁴ Voir le but paradoxal des paraboles, [Mat 13,13-14](#).

⁷⁵ Voici ce qu'écrit Jean-Philippe Fabre, auteur de *Le disciple selon Jésus, le chemin vers Jérusalem dans l'évangile de Marc*, Lessius, 2014, p. 85 : « Après l'épisode de Césarée, il n'y a quasiment plus d'effet de surprise. Non seulement il n'y a plus de surprise possible pour les disciples sur la désignation de Jésus, mais surtout la fin est d'ores et déjà révélée : l'annonce de la Passion en 8,31-33 par Jésus dont la prédication est parfaitement fiable, coupe court à toute nouvelle surprise. En revanche le suspense demeure, ne portant donc pas sur le sort de Jésus mais bel et bien sur celui des disciples : vont-ils réussir à suivre ? Dans quelles conditions ? (...) Ce n'est plus

typologie de la surprise qui les accompagne s'en fasse le témoin. Le texte suivant le montre assez clairement :

¹ Ils arrivèrent sur l'autre rive de la mer, au pays des Geraséniens. ² Et aussitôt que Jésus eut débarqué, vint à sa rencontre, des tombeaux, un homme possédé d'un esprit impur: ³ il avait sa demeure dans les tombes et personne ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne, ⁴ car souvent on l'avait lié avec des entraves et avec des chaînes, mais il avait rompu les chaînes et brisé les entraves, et personne ne parvenait à le dompter. ⁵ Et sans cesse, nuit et jour, il était dans les tombes et dans les montagnes, poussant des cris et se tailladant avec des pierres. ⁶ Voyant Jésus de loin, il accourut, se prosterna devant lui ⁷ et cria d'une voix forte : "Que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas !" ⁸ Il lui disait en effet : "Sors de cet homme, esprit impur !" ⁹ Et il l'interrogeait : "Quel est ton nom ?" Il dit : "Légion est mon nom, car nous sommes beaucoup." ¹⁰ Et il le suppliait instamment de ne pas les expulser hors du pays. ¹¹ Or il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs en train de paître. ¹² Et les esprits impurs supplièrent Jésus en disant : "Envoie-nous vers les porcs, que nous y entrions." ¹³ Et il le leur permit. Sortant alors, les esprits impurs entrèrent dans les porcs et le troupeau se précipita du haut de l'escarpement dans la mer, au nombre d'environ deux mille, et ils se noyaient dans la mer. ¹⁴ Leurs gardiens prirent la fuite et rapportèrent la nouvelle à la ville et dans les fermes ; et les gens vinrent pour voir ce qui s'était passé. ¹⁵ Ils arrivent auprès de Jésus et ils voient le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens, lui qui avait eu la Légion, et ils **furent pris de peur**. ¹⁶ Les témoins leur racontèrent comment cela s'était passé pour le possédé et ce qui était arrivé aux porcs. ¹⁷ Alors ils se mirent à prier Jésus de s'éloigner de leur territoire. ¹⁸ Comme il montait dans la barque, l'homme qui avait été possédé le pria pour rester en sa compagnie. ¹⁹ Il ne le lui accorda pas, mais il lui dit : "Va chez toi, auprès des tiens, et rapporte-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde." ²⁰ Il s'en alla donc et se mit à proclamer dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui, et tous **étaient dans l'étonnement** (*εθαυμαζον*). **Marc 5,1-20**

On pourrait limiter l'étonnement, placé ainsi en finale de la péricope, à la réaction des auditeurs de la Décapole, entendant le récit du démoniaque racontant sa guérison, car la logique des faits le permet. Mais puisque sa mention intervient à la fin du passage, dont le caractère très impressionnant requiert presque obligatoirement une reprise narrative qui ait pour fonction d'exprimer le sens de ce qui vient d'être raconté, il faut aussi que cette courte fin assume la tâche de ressaisir l'ensemble de l'émotion de la foule qui a assisté au miracle et à ses différentes composantes spectaculaires. Or un premier élément de réaction avait été la peur (*εφοβηθησαν*) des gens à la vue de l'homme assis qui avait retrouvé son bon sens (v.15). Cette peur pourrait être causée par la nouveauté troublante du démoniaque, autrefois si dangereux et à présent apparemment si inoffensif : les observateurs seraient en droit de se demander si peut-être c'est là une nouvelle ruse de son démon si puissant. Mais elle peut aussi se référer à la crainte de Dieu dont nous avons parlé ci-dessus. Les protagonistes se trouveraient ainsi en présence d'une force encore plus puissante que celle des démons, celle de Dieu lui-même.

Entre la mention de cette peur, et celle de l'étonnement de la fin interviennent plusieurs échanges verbaux : les spectateurs de l'exorcisme racontent aux nouveaux venus ce qui s'est passé (v.16), on supplie alors Jésus de quitter l'endroit (la scène est située en territoire étranger), et alors qu'il monte en barque pour traverser le lac et aller en Palestine de l'autre côté, il y a la conversation avec le démoniaque lui-même qui voudrait suivre Jésus – comme un disciple.

l'inouï de Jésus qui est au premier plan, mais l'incapacité des disciples à entrer dans le mystère de la croix, mis en lumière par Jésus lui-même. » Nous ne sommes pas entièrement d'accord avec lui quant à la nature et la fonction qu'il donne à la surprise (voir [I.D.Introduction](#)), mais par contre nous concordons sur l'infléchissement qu'il note à partir de la moitié de l'évangile.

Jésus lui explique qu'il a la mission de dire ce qui lui est arrivé et ce qu' « il »⁷⁶ a fait pour lui. Enfin, dernier élément verbal, la proclamation publique par l'ancien démoniaque de ce que « Jésus » (et non pas « le Seigneur ») a fait pour lui. L'étonnement final qui survient alors, qu'il soit uniquement celui des auditeurs étrangers qui entendent le miraculé raconter son histoire, ou bien l'ensemble des personnes qui ont assisté à la scène, puisqu'il est non référencé - et c'est le dernier mot du passage - laisse les spectateurs / auditeurs dans un état d'étonnement dont la durée se prolonge indéfiniment, et qui en vient à pouvoir qualifier l'attitude générale des hommes⁷⁷ devant le phénomène Jésus. La nudité et le silence de l'étonnement, et de l'étonnement de tous (*παντες*) attire l'attention sur le phénomène lui-même : on comprend cette *θαυμασια* comme un état plus durable, et non pas seulement la réaction au choc du miracle, exprimé dans le *φοβος* présent en 5,15 où les spectateurs observent sa réalisation sous forme de l'ancien démoniaque redevenu sain d'esprit. Il pourrait caractériser la disposition générale des observateurs de Jésus, et ce par conséquent avant la guérison du possédé, voire l'état général de vigilance dans lequel l'évangile place l'auditeur/lecteur.

On aurait donc une première réaction décrite comme de la peur, de plus courte durée et d'intensité élevée, qui prépare ensuite (ou qui se dresse sur l'horizon d') un état d'étonnement plus prolongé. Sans vouloir forcer le descriptif jusqu'à faire de la peur (parallèle dans ce passage à la surprise causant de l'étonnement⁷⁸) la première étape d'une émotion plus complexe comprenant l'étonnement qui en constituerait la deuxième composante (car il peut très bien y avoir eu deux émotions distinctes, on l'a vu), on peut quand même voir l'ensemble de la réaction humaine au déploiement de la puissance divine comme provoquant d'abord de la peur (et/ou de la surprise), et puis, dans un deuxième temps, comme ici, voir cette peur s'élargir en un sentiment d'étonnement une fois que la verbalisation croyante a eu lieu. Ce schéma (peur / parole / étonnement) se retrouve dans l'épisode de 6,45-52, le miracle de la marche sur la mer, ainsi qu'en 10,32, dans un ordre différent (stupeur / peur / parole⁷⁹) : il s'agit du passage où Jésus marche vers Jérusalem et annonce sa passion à ses disciples.

Même si la question relève en partie de la traduction, on peut néanmoins estimer que cette phénoménologie de l'étonnement (*θαυμαζω*), du bouleversement (*εξιστημι*), ou de la stupeur (*θαμβεω*) se rapportent à des expériences dont les durées semblent plus grandes dans le Nouveau Testament que celle de la surprise dans le langage courant, où l'on associe celle-ci

⁷⁶ Dans la traduction citée, on lit « ce que le Seigneur a fait pour toi » - *σα ο κυριος σοι πεποιηκεν* – mais cette lecture est minoritaire, les variantes majoritaires indiquant « ce qu'il a fait pour toi » (*σα πεποιηκεν*). On a même une autre variante, encore plus minoritaire, « σοι ο θεος », ce que Dieu a fait pour toi. Tout ceci pour indiquer que notre hypothèse concernant la difficulté de nommer Dieu comme instance interprétative du sens des miracles semble cohérente ici aussi, et que cette possibilité se heurte toujours aux résistances que nous avons expliquées. De plus, c'est Jésus, et non les auditeurs / interprètes qui font intervenir le nom de Dieu, et puis ce récit se place en dehors d'Israël, là où le cadre herméneutique devait être plus problématique pour une saisie religieuse adéquate du sens des miracles opérés par Jésus. Cf. *Novum Testamentum Graece*, Nestlé-Aland, Deutsche Biblegesellschaft, Stuttgart, 1993, p. 103.

⁷⁷ Matthieu, reprenant le passage marcién de la tempête apaisée introduit ce terme, « les hommes » (Mat 8,27), et généralise ainsi la réaction des disciples en l'étendant à l'ensemble de l'humanité.

⁷⁸ Rappel du lien surprise-peur chez Descartes : cf. I.D.

⁷⁹ Il s'agit donc d'un exemple de ce que suggère Descartes, la surprise comme cause de la peur.

plus communément à un choc de durée courte⁸⁰. Ce serait logique, car la reprise narrative que constituent les évangiles se fonde sur un vécu qui vise l'ensemble du phénomène Jésus, surprenant de bout en bout. L'étonnement de Mc 5,20 peut donc légitimement être lu comme un rappel de la disposition croyante qui présida à l'écriture des textes. En plus de Mc 5,20 plusieurs cas d'étonnement durable sont mentionnés chez dans cette partie médiane de Marc : 6,51 / 7,37 / 10,24.26 / 11,18 / 12,17⁸¹ :

- Puis il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba. Et **ils étaient intérieurement au comble de la stupeur**, car ils n'avaient pas compris le miracle des pains, parce que leur cœur était endurci. (6,51-52)
- **Ils étaient frappés d'étonnement**, et disaient: Il fait tout à merveille; même il fait entendre les sourds, et parler les muets. (7,37)
- Comme il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu ! " Les disciples **étaient stupéfaits** de ces paroles." (10,23)
- **Ils étaient dans un grand étonnement**; ils se disaient entre eux: «Alors qui peut être sauvé?» (10,26)
- Les principaux sacrificateurs et les scribes, l'ayant entendu, cherchèrent les moyens de le faire périr; car ils le craignaient, parce que toute la foule **était frappée** de sa doctrine. (11,18)
- Et Jésus, répondant, leur dit: Rendez les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu! Et **ils étaient particulièrement étonnés** à son sujet. (12,17)

Les verbes dans chacun de ces versets sont tous conjugués à l'imparfait, temps de la durée, et non à l'aoriste, indiquant une action ou un événement ponctuel. Il y a donc une attention narrativement marquée à des **états d'étonnement** qui se réfèrent à des dispositions durables, autant, voire plus, qu'à des réactions vives face à de l'imprévu ou de l'inexpliqué (dans la section que nous étudions, il n'y a qu'un seul verbe de la surprise à l'aoriste, en 9,15). Il est logique de penser que ce trouble provient de l'ensemble de ce que Jésus dérange dans les habitudes et les façons de penser des disciples et des foules. Cet état d'étonnement durable va de pair avec une modification plus pérenne (ou plus assouplie) du cadre d'accueil des spectateurs/auditeurs. Ceux-ci sont encore troublés, voire stupéfaits par ce qu'ils ne comprennent pas encore complètement, mais ils en sentent aussi la justification et la nécessité.

On le voit, nous évoquons la surprise à travers ces exemples comme un phénomène repéré sur un arrière-fond d'attention à une personnalité elle-même surprenante, ou étonnante (ici la différence des mots importe peu), donc sur une forme de disposition émotionnelle favorable à l'émergence d'un sens nouveau. Il est difficile de savoir à quel degré les foules / disciples / religieux qui suivaient⁸² Jésus étaient précisément dans cette anticipation d'événements surprenants (miraculeux) en provenance de sa personne, mais on peut malgré tout supposer que

⁸⁰ Mais les situations que ces termes recouvrent sont d'une part régulièrement traduits par les mots français surprendre ou surprise, et par ailleurs ils correspondent bien aussi à des chocs ou des secousses de la perception ou de la compréhension, de nature soudaine.

⁸¹ Les traductions de ces versets sont faites à partir des trois éditions TOB, Bible de Jérusalem, et Darby, selon que les temps des verbes sont ou non mis à l'imparfait en français. Car les 5 verbes grecs sont à l'imparfait, temps de la durée en grec. Mais certaines traductions optent pour le passé simple, qui ne nous semble pas correspondre à l'imparfait grec.

⁸² Dans les deux sens, imiter et surveiller.

l'a priori religieux jouait en sa faveur. Tous attendaient et même réclamaient des signes⁸³, montrant par là que l'étonnement était présent chez eux sous forme d'état, de réputation (Marc 1,28 : « et sa renommée se répandit aussitôt partout »). On peut d'ailleurs corroborer ces remarques avec la mention fréquente, dans la partie centrale de l'évangile de Marc, des notations d'écoute, d'appréciation, voire de compréhension des disciples, de la foule et même des ennemis de Jésus: on trouve ces situations en 11,14 / 12,12 / 12,28 / 12,34 / 12,37⁸⁴ :

- S'adressant au figuier, il lui dit : "Que jamais plus personne ne mange de tes fruits !" Et **ses disciples l'entendaient**. (11,14)
- Ils cherchaient à l'arrêter, mais ils eurent peur de la foule. **Ils avaient bien compris**, en effet, que c'était pour eux qu'il avait dit la parabole. (12,12)
- Un scribe **qui les avait entendus** discuter, voyant qu'il leur avait bien répondu, s'avança... (12,28)
- Jésus, voyant qu'**il avait fait une remarque pleine de sens**, lui dit : " Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu. " Et nul **n'osait plus** l'interroger. (12,34)
- David lui-même l'appelle Seigneur; comment donc est-il son fils ? Et **une grande foule l'écoutait avec plaisir**. (12,37)

Cet intermède optimiste ne va d'ailleurs pas durer ; prenant en quelque sorte appui sur lui, la prédication de Jésus au cours des chapitres 13 et 14 va sauter un palier, et se mettre à nouveau à heurter les esprits de ceux qui le côtoient. Dans cette partie, il n'est plus fait mention de cette écoute et de cet accueil des paroles de Jésus, pour difficiles qu'elles eussent été. Étonnement, stupéfaction, mise hors de soi : tout cela a également disparu. Non que les paroles ou les actes de Jésus ait perdu de leur provocation et de leur mystère (voir par exemple 13,2 / 13,11-13 / 14,22-24) : au contraire, leur dimension exorbitante a augmenté. Mais avant que ne survienne cette dernière phase (3), qui culmine à la Croix, la phase (2) d'appréciation des paroles de Jésus, faisant suite, et comme remplaçant la phase (1) où l'on trouve les réactions de surprise, témoigne que cette dernière est passée, et qu'à présent (phase 2) le cadre herméneutique dont Marc avait décrit toute la résistance et toute la rigidité (phase 1), a commencé à accueillir avec intérêt un message et un type de rapport à la réalité qui auparavant avait été rendu scandaleux et même blasphématoire par les autorités religieuses.

10. la peur de la chute

La fin⁸⁵ de l'évangile selon saint Marc est connue pour son côté abrupt ; il constituera le dernier texte que nous observerons appartenant à cet évangile.

⁸³ Mc 8,11-12 : « Les Pharisiens sortirent et se mirent à discuter avec lui ; ils demandaient de lui un signe venant du ciel, pour le mettre à l'épreuve. Gémissant en son esprit, il dit : "Qu'a cette génération à demander un signe ? En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de signe à cette génération." »

⁸⁴ Voir note 124 ci-dessus.

⁸⁵ On sait que les versets 16,9-20 qui terminent aujourd'hui l'évangile de Marc sont très probablement une addition, témoin la tradition manuscrite incertaine qui la caractérise (cf. Nestlé-Anand, op.cit. p. 148). Cependant, nous savons qu'en tablant sur l'option d'une authenticité de la fin de l'évangile en 16,8, nous opérons un choix à la fois méthodologique et théologique, celui de préférer une lecture récente qui nous semble exégétiquement probante, plutôt que la lecture canonique séculaire. H.U. von Balthasar est témoin lui aussi de cette dialectique, quand il écrit : « si la question [de l'interprétation de la fin de Marc] ainsi laissée ouvert reste si douloureuse, c'est que nous ne savons pas si nous pouvons et devons faire de la conclusion (manquante ?) un thème théologique » in *Pâques, le mystère*, Coll. Foi vivante, n°357, Cerf, 1996, p.272.

Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour aller oindre le corps. ² Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil s'étant levé. ³ Elles se disaient entre elles : "Qui nous roulera la pierre hors de la porte du tombeau ?" ⁴ Et ayant levé les yeux, elles virent que la pierre avait été roulée de côté : or elle était fort grande. ⁵ Étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles **furent saisies de stupeur** (*εξεθαμβηθησαν*). ⁶ Mais il leur dit : "**Ne vous effrayez pas** (*μη εκθαμβεισθε*). C'est Jésus le Nazarénien que vous cherchez, le Crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici. Voici le lieu où on l'avait mis. ⁷ Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit." ⁸ Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes **tremblantes** (*τρομος*) et **hors d'elles-mêmes** (*εκστασις*). Et elles ne dirent rien à personne, car elles **avaient peur** (*εφοβουντο*)... (Marc 16:1-8)

Cela saute aux yeux : alors que depuis le chapitre 12, il n'y avait plus de mention de surprise, ni de peur, ni d'autres émotions ou sentiments apparentés, ici le texte regorge de notations dans ce sens⁸⁶. Portons d'abord notre attention sur ces réactions et les moyens utilisés pour les exprimer. Le verbe qui décrit la frayeur des femmes à la vue du ressuscité est un verbe rare, *εκθαμβεω*, propre à Marc et utilisé une fois (sous forme adjectivale) dans les Actes (3,11). Son participe passé est traduit en français⁸⁷ par épouvanté, frappé de stupeur, ou de frayeur. On le trouve en 9,15 peu de temps après l'épisode de la Transfiguration (9,2-10):

¹⁴ En rejoignant les disciples, ils virent une foule nombreuse qui les entourait et des scribes qui discutaient avec eux. ¹⁵ Et aussitôt qu'elle l'aperçut, toute la foule fut remuée (*εξεθαμβηθησαν*) et l'on accourait pour le saluer.

Il est présent au passif avec le sens d'effroi en 14,33 (à Gethsémani) :

Puis il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à ressentir effroi (*εκθαμβεισθαι*) et angoisse.

Actes 3,11 est le texte de la guérison de l'infirme de naissance, à la Belle-Porte du Temple :

¹¹ Comme il ne lâchait pas Pierre et Jean, tous, hors d'eux-mêmes (*εκθαμβοι*), accoururent vers eux au portique dit de Salomon. ¹² À cette vue, Pierre s'adressa au peuple : "Hommes d'Israël, pourquoi vous étonner de cela (*τι θαυμαζετε*) ? Qu'avez-vous à nous regarder, comme si c'était par notre propre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme ?

En mettant ces quatre occurrences côte à côte, on note que le sens particulier du verbe *εκθαμβεω* se réfère dans le NT à la stupéfaction/épouvante/ex-stase qui saisit les intéressés à la vue d'un visage à l'apparence particulièrement troublante. Celui du transfiguré, celui du Christ

⁸⁶ Il conviendrait, pour être précis, de faire droit aux traditions de composition des récits de la Passion, habituellement envisagés comme ayant été les premiers à être écrits, indépendamment des chapitres qui les ont ensuite précédés. L'absence de certains types de vocabulaire peut donc être éventuellement rapportée à cet état de fait. Voir TOB, édition du Cerf, 1995, p. 2387 : « La composition de l'évangile de Marc laisse deviner une étape antérieure de la tradition où actes et paroles de Jésus étaient transmis hors de toute présentation d'ensemble de sa vie ou de son enseignement. Le récit de la Passion dut se présenter à l'origine comme une suite narrative à plusieurs épisodes. »

⁸⁷ Nous allons aussi tenir compte de la tradition anglo-saxonne de traduction, car il nous semble qu'elle enrichit beaucoup le sens des indicateurs de la surprise.

des douleurs⁸⁸, celui de l'ange de la résurrection⁸⁹, et celui des apôtres remplis de l'Esprit de Pentecôte, qui avaient abordé l'infirmes en lui disant « regarde-nous ! » (Ac 3,4). Le caractère d'effroi qui domine dans les traductions pour 16,5 (épouvanté, saisi de stupeur, effrayé) peut être équilibré avec les traductions du verbe dans les autres passages ; en 9,15, c'est le trouble et la surprise, mais très souvent on trouve *amazed* dans les traductions anglaises⁹⁰, avec la notion de perte de sens, d'égarement qui est associé à ce verbe (maze = labyrinthe). En 14,33 les traductions françaises majoritairement optent pour effroi ou frayeur, mais les textes en anglais indiquent plutôt *distressed*, *amazed*, et *troubled*. De même, les traductions anglaises de 16,6 se regroupent davantage autour des notions de *amazement* / *alarm*, alors que le français choisit généralement des termes plus négatifs tels qu'épouvante ou effroi. L'idée de perte douloureuse de repères, de sidération est plus forte dans les choix de la tradition anglo-saxonne. Le sens du verbe *εκθαμβεω* dans ces passages pourrait ainsi être bâti autour d'une réaction de transe perceptive et cognitive avec une composante forte de frayeur (voire de douleur), due à une modification perçue comme inquiétante ou alarmante du visage qui apparaît.

Quand donc en Marc 16,5 les femmes voient le tombeau ouvert et un inconnu tout de blanc vêtu, assis à l'intérieur, un vivant à la place du mort, et celui-ci disparu, tout est prêt pour leur saisissement d'effroi et leur extase. Il y a devant elles un excès de perceptions ainsi qu'un surcroît d'émotions si impossible à intégrer et à maîtriser, qu'elles sont affolées, moralement et physiquement (cf. le tremblement, caractéristique des théophanies). Le silence effaré qui suit et termine le récit a fait l'objet de gloses nombreuses⁹¹, puisqu'il clôt le livre sur une note désespérée, malgré les paroles de réconfort de l'ange à propos de Jésus. Faire finir un évangile par la peur de femmes bouleversées, alors que les autres récits, celui de Matthieu par exemple, se terminent si majestueusement⁹² ! L'absence de fin narrativement conclusive doit être mise en rapport avec la stupéfaction marcionne des femmes au tombeau. Ce qu'elles ont vu les a ému et dépassé à tel point que la continuité narrative et herméneutique de l'évangile s'en voit brisée ; et l'absence de poursuite logique (et positive) du récit reflète leur silence et leur égarement. Deux silences et deux égarements, au niveau des personnages et des lecteurs.

La fin de l'évangile, comme toute fin d'œuvre littéraire, contient un commentaire sur l'ensemble du texte. Une fin sans dénouement convenu oblige à réinterroger la manière dont le récit préparait l'attente du lecteur et tissait les fils du récit. L'attente de la révélation avait été aménagée, calculée, préparée ; la temporalité narrative avait créé un besoin d'ouverture et

⁸⁸ Nous prenons le passif *ἤρξατο ἐκθαμβεῖσθαι* dans un sens objectif : il commença à être (= apparaître) effrayé. Les traductions françaises disent presque toutes ressentir, éprouver, alors que les traductions anglaises laissent le verbe être : he began to be greatly distressed, to be amazed, to be troubled...

⁸⁹ Le fait que le texte de Marc parle d'un ange (ou jeune homme, *νεανίσκον*) ne doit pas faire illusion : l'utilisation d'anges dans la Bible est couramment une manière de représenter ou de suggérer Dieu lui-même.

⁹⁰ New King James version (1982), New International version (1984), New revised standard version (1989), The new Jerusalem Bible, New American standard Bible (1995), English Standard version (2001) ...

⁹¹ Mais récentes, puisque l'interrogation n'a pris tout son sens que lorsque les variantes où manquaient les vv. 16,9-20 furent connues et reconnues. Cf. par ex. X. Léon-Dufour, *Résurrection de Jésus et message pascal*, Seuil, 1977, pp. 182-85.

⁹² ... et entre hommes ! Voir Juel, *op. cit.* p. 108.

d'explicitation, à proportion même du secret mis en œuvre⁹³. Tout converge donc vers le récit de la résurrection, dénouement attendu et préparé par les nœuds du récit, et celle-ci survient, mais la détente tant attendue, non⁹⁴. Comme si l'identité enfin accessible de Jésus, masquée par le mouvement de foi que demandait la présentation historicisée de l'événement messianique, ne pouvait plus être spectaculairement révélée par la résurrection à elle seule. Le spectaculaire et ses pièges ayant été démasqués lors du récit, même la résurrection, paradoxalement, cache le visage qu'on souhaiterait tant voir. Nous disons « même la résurrection », mais en réalité on devrait dire *surtout elle* : car si l'événement ultime de révélation donnait dans le spectaculaire et le dénouement cathartique, après tout l'effort de l'évangéliste de ramener l'œuvre de révélation à un bouleversement intériorisé, à un retournement vers l'être même du faiseur de miséricorde qui seule autorisait le miracle, alors le but aurait été raté. Si le sens de la surprise face aux miracles était de bousculer le lecteur pour sortir du cadre ancien et s'ouvrir à la réalité nouvelle du royaume en train de commencer, comment penser que le texte donnerait au récit de la résurrection (et surtout elle, l'événement fondateur) autre chose qu'un élan à faire de même, à reprendre le livre (c'est-à-dire réentendre la Parole) pour revenir (= se convertir) vers Dieu⁹⁵ ?

La surprise de la non-fermeture du texte marcieu, ainsi, constitue sans doute le meilleur moyen de traduire pour ses lecteurs quelque chose de l'égaré et de la stupéfaction des témoins de la résurrection, ces femmes qui avaient une annonce à faire : « allez dire à ses disciples et à Pierre... », mais qui ne l'ont pas faite, ou en tout cas, pas tout de suite (puisque l'évangile a été écrit, c'est qu'elle a fini par être faite, mais de toute façon, nous sommes dans l'évaluation d'un procédé littéraire). Cet intervalle ouvre le temps et l'espace de l'intériorisation, de l'appropriation par le lecteur de l'événement de la résurrection. Que faire, que dire, face à cet événement : voilà les questions que le texte, laissé ouvert dans sa béance, produit. Le texte finissant en 16,8 ne répond pas de façon religieuse à la résurrection⁹⁶ : pas de promesse de commencement du Royaume, ou d'établissement eschatologique de la Paix entre les hommes, nulle advenue de l'Esprit de Dieu qui reconforterait et réunirait dans une vision de grand soir les ennemis d'hier. Le lecteur est face à lui-même, et à son expérience de lecture. Et du coup, les autres espaces vides et temps de pause, ménagés suite aux indications d'étonnement qui jalonnent les fins de nombreuses sections narratives⁹⁷, acquièrent un sens anticipatoire de ce qui se joue à la fin de l'évangile. On comprend alors que, puisque l'évangile a été écrit suite à l'ébranlement de foi causé par la résurrection, toute son armature doit s'en ressentir, et que ces

⁹³ Certaines paroles de Jésus permettaient même d'espérer qu'elles étaient dites dans une perspective de dévoilement final du mystère le concernant : « Est-ce que la lampe arrive pour être mise sous le boisseau ? N'est-ce pas pour être mise sur son support ? Il n'y a rien de secret qui ne doive être mis au jour, et rien n'a été caché qui ne doive venir au grand jour. » (Marc 4,21-22)

⁹⁴ Nous verrons dans la partie sur la tension narrative dans les Évangiles que ce cas n'a pas été vraiment catalogué par les narratologues. Certains récits se clôturent sans dénouement (on parle de récits tronqués), mais le cas d'histoire dont le dénouement, réel, laisse subsister la tension sont sans doute trop particuliers pour la littérature les exploite.

⁹⁵ C'est l'occasion de souligner la parenté entre le terme *αγγελος* (l'ange, ou les anges, au tombeau) et *εὐαγγελισ*, évangile. Le ressuscité est annoncé par l'intermédiaire de ces messagers au même titre que le livre.

⁹⁶ Contrairement par exemple à ce qui se passe en fin d'évangile de Matthieu (28,18-20) : « S'avançant, Jésus leur dit ces paroles : "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde." »

⁹⁷ 2,12 ; 4,41 ; 5,20 ; 6,6 ; 6,52 ; 7,37 ; 9,10 ; 12,17.

moments de stase appartiennent à l'inachèvement originel avec son hébétude et son saisissement.

Pour saisir tout l'impact de la non-fin de l'évangile de Marc, ne faut-il pas se mettre dans la position de l'auteur⁹⁸ qui a été mené par le Christ jusqu'au bord de son histoire, vient de mener le lecteur jusqu'au bord du livre en 16,8, lui ayant fait faire le même retour en arrière sur l'histoire de Jésus que celui qu'ont fait les premiers témoins ? En effet, devenir témoin de la résurrection, n'est-ce pas relire (se retourner déictiquement pour relire) les événements de la vie terrestre de Jésus et pouvoir alors les raconter, comme l'ont fait les auteurs de l'évangile ? Et si tout se passe comme prévu, le lecteur ne reprendra-t-il pas l'évangile au début, où il sera mis face aux paroles « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ Fils de Dieu » (1,1) qui pour lui prendront alors un sens tout à fait nouveau⁹⁹ ? Car à ce moment-là, après le choc dérangeant de la fin du texte, cette titulature ne jouera plus le rôle d'une formule ecclésiale ou littéraire toute faite, mais d'une authentique révélation. Pour lui à ce moment-là la superposition si troublante des deux visages, le déroutant et le familier, pourra le surprendre et le questionner à nouveau. Il devra réunir en un seul la personne à la fois humble et impressionnante du Galiléen, dont l'histoire va recommencer, avec celle du disparu du tombeau, pour lequel un être céleste n'a pas été de trop afin d'avertir les femmes venues le matin de Pâques. Il devra aussi écarter les interprétations parasites suggérées par l'esprit du monde quant à l'authenticité des signes miraculeux posés par leur auteur, et reconnaître en lui celui qui, annonçant le royaume, manifeste la gloire de Dieu. En fait, cette pédagogie du christianisme est la même que celle qui est mise en œuvre dans les présentations narratives des miracles de Jésus : il s'agit toujours, après l'expérience du choc de la surprise, qui bouscule les représentations traditionnelles de Dieu, de revenir sur l'événement qui l'a causée, le revivre, et de s'en faire le témoin par l'intermédiaire d'un dire qui à son tour renverra à la figure humaine du Dieu incarné, présenté comme « celui-ci ».

Conclusion

En observant dans l'évangile de Marc les réactions de surprise face aux miracles, nous avons essayé d'observer la plasticité ou la rigidité du cadre de compréhension et d'accueil présent dans la culture des contemporains de Jésus. Nous avons vu qu'une pédagogie était à lire au sein de laquelle ces miracles avait pour fonction de révéler, selon ce que leur auteur pouvait anticiper des réactions de leurs bénéficiaires et témoins, la fonction messianique dont il se savait investi. Cette pédagogie, communément appelée « secret messianique », dévoile progressivement les éléments de l'identité de leur auteur, afin de ménager sa particularité miséricordieuse et libératrice, que les confusions politique (le messie était attendu comme roi) et magique (la

⁹⁸ Cet « auteur », nous ne l'ignorons pas, ne correspond ni à « Marc » ni à un seul personnage historique qui aurait pris cet éponyme. Le mot auteur recouvre ici l'intention générale qui aboutit au document appelé Évangile selon saint Marc.

⁹⁹ « On peut comprendre cette finale surprenante comme une invitation faite au lecteur à recommencer la lecture depuis le début de l'évangile à la lumière de ce fait nouveau : celui qui prêche, parle, guérit et controversé avec les scribes est le Crucifié-Ressuscité » E. Cuvillier, *La résurrection dans l'évangile de Marc ou : La finale courte... et puis avant ?* » Dans D. Marguerat (éd), *Quand la Bible se raconte*, Paris, Le Cerf (collection Lire la Bible, n°134), 2003, p. 108.

dimension spectaculaire des miracles), notamment, ne devaient pas dénaturer. Nous avons aussi observé que très tôt, cette mission et cette pédagogie s'est trouvée en butte à la défiance acharnée des chefs religieux qui voyaient dans les miracles de Jésus un instrument de déstabilisation de leur autorité. Leur contrattaque prend la forme d'un renvoi du pouvoir thaumaturgique de Jésus à une dépendance, non plus vis-à-vis de Dieu, dont ils estiment la loi bafouée par Jésus, mais au chef des démons. Cette manœuvre a pour effet de troubler le mécanisme interprétatif des miracles, et donc de l'identification de leur auteur au Messie attendu. Comment alors attester de cette identité, et préparer les cœurs au scandale de la croix ? La démonstration de l'origine et donc de l'autorité de Jésus allait en effet de pair avec son œuvre de libération que manifestaient ses miracles.

Marc met donc en place une économie des réactions aux miracles telle que ceux-ci ne peuvent plus être pris comme signes d'une puissance indépendante de leur sens christologique. Elles prennent leur part dans la formulation d'une Parole non falsifiable, décentrée de l'usage ordinaire sujet à duplicité. L'évangéliste continue à noter les réactions d'étonnement des foules, mais ces réactions orientent à présent l'observateur non pas vers un sens religieux obscurci par les fausses interprétations des scribes, mais vers la facticité des œuvres de libération elles-mêmes, et donc vers la relation que chaque homme peut avoir avec le Christ qui parle à travers ces actes. La parole générée lors des exclamations de surprise face aux miracles est référée à présent à la question « pour vous qui suis-je ? » (Mc 8,27). Elle ne peut plus immédiatement proclamer la venue du Règne de Dieu, puisqu'on ne sait pas si les œuvres de puissance ne viennent pas du démon; elle oblige donc les témoins étonnés à se retourner vers la personne qui les soigne, qui les remet debout, qui les protège des esprits impurs, cette même personne qui, continuant son refus du spectacle et de la démonstration de puissance gratuite, va se laisser condamner, puis crucifier. Ce faisant, Jésus promet une surprise parlante, écoutante, interrogative à son sujet. La surprise qu'il sait devoir causer dans la vie de ses compatriotes est absolument déconnectée de toute participation à une puissance sacrée, telle que la recherchent les spectateurs des miracles païens : ceux-ci en effet finissent par idolâtrer leur propre pouvoir magique. Jésus met au contraire les bénéficiaires et observateurs de ses actes de puissance sur un chemin de retournement vers l'origine d'où lui-même provient. En se désolidarisant du spectaculaire, mais cependant en provoquant suffisamment d'étonnement pour faire naître le mouvement de foi (ou activer la foi présente dans le cœur du témoin), il oblige le témoignage à se faire (re)lecture, recherche personnelle, confirmation, et enfin annonce confiante. Dans la catéchèse marcienne, la sobriété des moyens va de pair avec l'irremplaçable implication de celui qui, une fois bouleversé, et même dépassé par l'événement, repart aux débuts en Galilée (Mc 16,7) et se fait lui-même évangile.

D. La surprise narrative

Introduction

Suite à ce parcours de l'évangile de Marc, où l'attention s'est principalement portée sur les éléments explicitement surprenants qui y font surface, et la partie suivante a pour but de rendre perceptible une autre dimension de la surprise, celle qui, de façon principalement implicite, se trouve incluse dans la trame narrative des textes. Cette approche narrative de Marc, attentive à la surprise présente narrativement comme effet de la dynamique du texte, a déjà été thématifiée en langue française chez des auteurs comme C. Focant¹ et J.-Ph. Fabre², mais selon nous de façon quelque peu incomplète, car la thématification narrative de la surprise qui y est effectuée semble déconnectée d'une fonction à la fois phénoménologique et théologique propre à l'articuler de manière satisfaisante avec le projet néotestamentaire dans son ensemble. Voici comme J.-Ph. Fabre présente la surprise chez Marc :

« Le lecteur, dans la première partie du récit (1,1-8,26), a été saisi par la figure déconcertante du Christ. Le narrateur n'a cessé de décontenancer son lecteur pour le faire rentrer dans cet inouï par lequel lui-même a été bouleversé. Fonctionnant par surprise, Marc laisse son lecteur complètement dérouté à la fin de la première partie de l'évangile. A partir de 8,27, Marc change de stratégie. Il passe de la surprise à la curiosité. La question principale n'est plus : « que se passe-t-il ? » mais « que faut-il comprendre ? »³

Le but du travail de l'auteur est de cerner quel type de disciple est formé par le narrateur maricien, et par derrière lui, par le Christ lui-même, et le parcours aboutit à mettre en avant « l'idéal du disciple » en la figure de Bartimée (Marc 10,42-56). Il ne s'intéresse pas à la dimension pathique des réactions de surprise telles que ressenties chez le bénéficiaire ou l'observateur des miracles, ainsi que ces mêmes réactions telles qu'expérimentées par le lecteur dans une perspective de révélation et de conversion ; ce qui l'occupe c'est la manière dont Marc, saisi par l'imprévisibilité de Jésus, voudrait dérouter son lecteur pour « faire passer en [lui] la perplexité qui est la sienne devant l'inouï de la personne de Jésus. Focant parlera même d'une christologie de l'étonnement. »⁴

On voit que pour J.-Ph. Fabre, la surprise (ramenée à « l'effet de surprise » p. 85) n'est qu'une technique narrative que Marc utiliserait dans un premier temps pour décontenancer le lecteur, mais dont ensuite il n'aurait plus besoin, car la Passion de Jésus étant révélée, les disciples connaissent l'issue du drame. Ne subsisterait qu'un suspense narratif (p. 85) quant à ce que les disciples vont ou non pouvoir comprendre de son identité, et une curiosité (p. 321), tant des lecteurs que des disciples, quant à l'issue qui se joue autour du sort de Jésus. Dans ce processus, la surprise est limitée à son utilité de surface, en miroir ; il s'agit bien, pourtant, pour le narrateur, de « faire rentrer le lecteur dans cet inouï par lequel lui-même a été bouleversé ». Mais alors, comment concevoir que la montée vers Jérusalem, la Passion, la mort et la

¹ Voir notamment la citation du *Nouveau Testament commenté*, op. cit., qui ouvre notre partie [I.C.](#)

² Jean-Philippe Fabre, *Le disciple selon Jésus, le chemin vers Jérusalem dans l'évangile de Marc*, Lessius, 2014.

³ Idem, p. 321.

⁴ Idem, p. 84-85.

Résurrection du Christ ne relèvent plus de « cet inouï », au point où ne s'agit plus que de « curiosité » le concernant ? En fait, pour notre auteur, la surprise narrative ne fonctionne qu'en ce qui concerne l'identité de Jésus, elle ne change pas fondamentalement la personne des disciples. Une fois son office terminé, la surprise n'est plus utile. Nous allons voir qu'elle va autrement plus profond. Elle n'est pas seulement une technique narrative externe propre à rendre les disciples perplexes ; elle est voulue par le Christ lui-même dans son entreprise de révélation de Dieu, dans son annonce du royaume messianique. Elle dépasse le simple choc de l'inattendu en cela que, liée à l'étonnement devant l'inconnu, elle secoue l'être dans son tréfonds quand celui-ci est mis en face de l'inouï. Nous allons donc nous employer à traquer cette surprise/étonnement, comme les exégètes cités, dans le tissu des textes, mais nous déboucherons sur d'autres conclusions que les leurs.

1. La surprise dans les récits selon Raphaël Baroni

a. La surprise narrative

Pour cette partie, nous allons prendre appui sur l'ouvrage de Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*⁵. Il nous a semblé que cet auteur, qui se situe dans le sillage de l'application des théories de l'action à l'étude des récits (Paul Ricoeur, Bertrand Gervais, Françoise Revaz, André Petitat, entre autres), nous permettait de disposer assez commodément, pour nous qui ne sommes pas spécialiste, des outils descriptifs que nous allons utiliser ici. Dans les récits narrables il y a, selon l'auteur, trois sortes de surprise : la *surprise simple*, que ne précède pas une attente et qui « reste un affect ponctuel n'entretenant qu'un rapport secondaire avec la poétique de l'intrigue, c'est-à-dire avec l'attente textuellement construite et orientée vers un dénouement qui configure la séquence. »⁶ ; ensuite la *surprise complète*, se divisant entre celle qui « succède à une surprise marquée (configurée par la tension narrative) et est suivie d'un étonnement qui conduit à une véritable reconnaissance⁷ », et celle qui, attendue, fait elle-même l'objet d'une attente – même si (écrit-il) cela peut sembler paradoxal d'attendre une surprise. La *surprise simple* surgit dans le cours du récit et comme opérateur de tension sans que rien dans la configuration des événements racontés ne prépare le lecteur à pouvoir l'anticiper⁸ : elle peut survenir n'importe quand, dans le nœud, le développement, ou le dénouement, et « ne fait que briser une routine (pour amener un rebondissement ou nouer une séquence) »⁹. La caractéristique principale de la *surprise simple* est qu'elle ne conduit pas, en aval, à une reconnaissance, définie comme « un travail de refondation de nos représentations » : « c'est par le heurt que le texte oppose à nos présuppositions que ce dernier peut concrètement faire valoir son contenu de vérité. »¹⁰

⁵ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, coll. Poétique, Seuil, 2007.

⁶ Idem, p. 297.

⁷ Idem, p. 304.

⁸ Plusieurs fois l'auteur utilise l'image d'une bombe placée sous la table où les protagonistes se trouvent, sans que personne, ni eux, ni le lecteur/spectateur ne sachent qu'elle s'y trouve. Tous ne découvrent l'existence de la bombe que lorsqu'elle explose. Au contraire, il y a suspense lorsque le lecteur/spectateur sait qu'elle s'y trouve et qu'elle va exploser bientôt. Voir note 14.

⁹ Idem, p. 306.

¹⁰ Idem, p. 300 et 302.

Au contraire, tel est donc le cas de la *surprise complète* : elle reconfigure les représentations qui la précédaient, et opère un retournement des idées de départ. R. Baroni fait ici appel à Lorenzo Bonoli¹¹, qui, se référant aux travaux herméneutiques de Heidegger, Ricœur, puis Gadamer et Dilthey, note la capacité du langage de faire ressentir quelque chose de radicalement nouveau justement par la résistance que le texte peut opposer à ses propres présuppositions:

« Nous apprenons quelque chose sur la réalité ou sur un texte quand nous sommes contraints de réviser nos préjugés pour les refonder de manière à bâtir un rapport plus harmonieux avec notre univers d'expérience. (...) Il y a une correspondance entre le heurt provoqué par la rencontre avec l'altérité vécue, et la surprise suscitée par la lecture d'une altérité textualisée. »¹²

Baroni cite ensuite Bonoli :

« La seule voie praticable pour construire, fixer et transmettre une connaissance relative à une altérité culturelle ne réside pas tant dans la tentative de dire directement l'altérité – laquelle disparaît au moment où on essaie de la dire – que de recréer à travers notre langage une surprise qui se propose, ou mieux, s'impose, en tant que stimulus pour un travail de réélaboration de notre propre système symbolique. »¹³

Cette citation correspond particulièrement bien à ce qui se passe dans le processus de révélation mis en œuvre dans notre corpus à travers les réactions de surprise/étonnement.

Eu égard à l'amont, la *surprise complète* (la *surprise simple* serait donc incomplète¹⁴) est dite succéder à une attente (elle serait ainsi produite par elle), alors que la *surprise simple* produirait de l'attente, sous forme de suspense ou de curiosité¹⁵. R. Baroni évoque ainsi deux types de dynamique narrative, celle dont l'effet d'attente continu est configuré par le suspense ou la curiosité (et dans laquelle la surprise complète prend place en fin de séquence), et celle de la surprise (simple) avec son effet discontinu.¹⁶ Logiquement, avec la surprise dite complète, il s'agit de briser un rythme (une chronologie, une routine) pour en faire sentir un autre, mais elle se caractérise également par son articulation avec un suspense ou une curiosité qui la précèdent

¹¹ Voir notamment de cet auteur : *La conoscenza dell'alterità tra urto e sorpresa* (la connaissance de l'altérité à travers le choc et la surprise), *Quaderni del CREAM*, n°3, 2005, p. 107-126.

¹² *Idem*, p. 302.

¹³ *Idem*, p. 303 et réf. dans l'article de Bonoli p. 124.

¹⁴ Incomplète, et selon nous insuffisamment creusée : la phénoménologie de la surprise tend à montrer qu'il n'y a pas de surprise sans attente, car sinon c'est de la peur qui surgit. Le meilleur essai que l'on puisse faire de ceci est de « surprendre » quelqu'un par derrière alors qu'il ne s'y attend pas. Sa réaction sera : « tu m'as fait peur ! », et non pas : « tu m'as surpris ! ». Donc dans la situation de la bombe (note 8) dont on ignore la présence sous la table, et qui tout à coup explose, il n'y a pas « surprise », mais frayeur et panique. On pourra dire que l'explosion n'était une surprise que du point de vue du metteur en scène qui a préparé l'explosion et qui, lui, s'attend à elle et à la « réaction de surprise » des personnes autour de la table. Et de même, celui qui a prévu de surprendre quelqu'un par derrière risque d'être surpris lui-même par la réaction de peur qu'il a causée, pensant ne créer que de la surprise, car lui était dans la position d'attente, mais pas la personne surprise par lui.

¹⁵ D'où la situation de cascades de surprises (l'expression provient des travaux de N. Depraz sur le thème de la surprise) car l'attention ayant été une fois secouée par l'événement, elle prépare l'esprit à la possibilité d'un deuxième choc. La « surprise simple » semble nommée ainsi parce que, subrepticement, on la désigne depuis le point de vue du narrateur qui planifie son récit. Si le lecteur n'a aucun moyen de s'y attendre, il y a des chances pour qu'il vive l'événement narratif en question comme un « cheveu sur la soupe », un « truc » de narration destiné à corser le récit.

¹⁶ *Op.cit.* p. 232.

et la polarisent comme possibilité narrative, dont évidemment on ne peut que supposer le moment et le contenu, éléments qui font que la surprise, même attendue, demeure surprenante.¹⁷ Puisque la surprise est caractérisée comme productrice en amont de suspense et de curiosité, on pourrait être étonné qu'elle reçoive un niveau d'importance moindre dans le travail de R. Baroni (en effet, la tension narrative est d'abord et avant tout, pour lui, une affaire de suspense et/ou de curiosité, la surprise ne venant que « corser » ces phénomènes). Mais bien sûr tout suspense, tout nœud dans une intrigue n'est pas le résultat d'un événement surprenant (passé ou à venir). Du suspense ou de la curiosité peuvent être créés par un événement banal contenant de l'inconnu. Mais R. Baroni montre que l'attente - intimement liée à la surprise - est essentielle dans la tension narrative, puisqu'il la décrit ainsi : « la tension est le phénomène qui survient lorsque l'interprète d'un récit est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception. »¹⁸

b. Constitution de l'attente narrative

Selon R. Baroni, la tension narrative est la conséquence d'un réaménagement de la logique des événements tel que le lecteur est amené à éprouver :

- suspense (en général retard ou manque des informations)
- curiosité (en général incomplétude ou inexactitude des informations)

La polarisation du suspense fait s'interroger l'interprète du récit sur l'avenir de ce dernier (« que va-t-il se passer ? » → *Pronostic*), alors que celle de la curiosité le fait s'interroger sur le passé, et le résultat présent de ce passé (« comment cela s'est-il passé ? » → *Diagnostic*). Il va de soi que ces deux modalités de la narration mettent en œuvre une attente dont l'intérêt est de « passionner » l'interprète puisque d'une part celui-ci est comme forcé de continuer à lire pour obtenir les renseignements manquants ou vrais, et d'autre part cette disposition doit l'impliquer émotionnellement, notamment par identification avec le protagoniste principal. Cette attente est donc intéressée ; elle n'est pas neutre. Elle est d'autant tendue vers le dénouement que la stratégie de tension (ou de nouement) est efficacement mise en œuvre. R. Baroni écrit en effet : « Le dénouement représente le moment où survient la réponse attendue tout au long du récit »¹⁹.

¹⁷ Jean-Philippe Fabre, dans son travail sur Marc, *op.cit.* p. 84-85, propose que l'on passe, dans la technique narrative marcienne, de la surprise au suspense. Voici un nouvel extrait de son livre, où l'on pourrait assez facilement montrer que l'usage qu'il fait de la surprise correspond à la *surprise simple*, alors que celle qui nous intéresse de manière prépondérante consiste en la *surprise complète*. L'une entretient un suspense narratif, l'autre entreprend une reconnaissance des représentations du lecteur : « Dans sa première partie, la narration marcienne suit un rythme haletant, soutenu par usage intensif du présent. L'intérêt du lecteur est maintenu par une succession rapide d'épisodes. Le récit paraît relativement peu structuré (...) On passe sans transition d'un épisode à l'autre, sans que ne soit soulignée aucune logique de succession narrative (...) On peut ainsi dire que dans la première partie du ministère, la technique utilisée par Marc est celle de la surprise. Jésus est imprévisible et la question qui maintient en haleine est la suivante : « que va-t-il se passer maintenant ? » Mais à partir de la section des pains (6,6-8,26), Jésus devient de plus en plus prévisible, la surprise devient de moins en moins grande, et pourtant la tension narrative demeure. Comment l'attention du lecteur est-elle maintenue ? La question majeure du récit change de forme. Ce n'est plus tant le « que va-t-il arriver ? » que le « qu'y a-t-il à comprendre ? » qui devient l'interrogation principale. Marc laisse progressivement tomber la technique de la surprise au profit de celle du suspense. Ce n'est plus le « je ne m'y attendais pas ! » de la première partie de l'évangile, mais le « comment cela va-t-il se passer maintenant ? » qui domine dorénavant. »

¹⁸ *La tension narrative*, p. 18.

¹⁹ *Idem*, p. 138.

Donc même si cette attente n'est pas centralement mise en rapport avec la surprise, elle est elle-même une composante essentielle de la tension narrative. Au terme d'intrigue, qui traduit l'idée d'un récit mis ainsi sous tension, correspond celui d'un interprète intrigué, et le léger glissement de sens entre **intrigue** (au sens d'une histoire avec péripéties) vers **intrigué** (perplexe, étonné) peut sembler jouer en faveur d'une relation sous-jacente entre histoire et surprise, même si l'on ne doit sans doute pas forcer le lien : tout lecteur d'intrigue ne devient pas ipso facto un lecteur intrigué, ne serait-ce que parce que nous sommes en littérature, dans le monde virtuel où le lecteur a accepté le temps de la lecture de « suspendre son incrédulité »²⁰.

Il existe d'autres structures décrites par R. Baroni qui organisent la tension narrative : il s'agit des cadres, scripts ou matrices (décrits en détail d'une façon que nous ne pouvons pas reprendre ici) dont la fonction est d'encadrer les récits dans l'esprit des interprètes par des formes structurantes connues et implicites, dont ils présupposent que les récits les suivent : les scripts, ainsi, sont des « séquences routinisées » dont on n'a pas besoin de connaître tous les détails pour comprendre, dès qu'ils sont exploités, l'enchaînement des actions performées par un agent que l'on place dans ce script. Ainsi, pour tel voyageur qui prend le train, dans le cadre général de la civilisation occidentale du XX^{ème} siècle, il ne sera pas nécessaire de dire qu'il doit se rendre sur le quai afin d'attraper le train, non sans avoir auparavant acheté son billet (qu'il est donc considéré comme normal qu'on en parle sans raconter l'achat) : le lectorat visé connaît ce cadre. Donc toute modification du cadre fournit une occasion d'intéresser ou d'inquiéter le lecteur/interprète du récit (et parallèlement, tout suivi du script, de le rassurer). Parallèlement, ce dernier s'attendra, en vertu d'une sorte de pacte non écrit, à ce que les événements s'inscrivent dans le cadre dont il pense que tel type de littérature suit le modèle : il s'attendra à une sanction pour tel type de comportement qui déroge aux lois morales reconnues, ou bien à la réalisation d'un engagement si celui-ci a été pris, ou encore à un conflit suite à une provocation, etc. Sans que la narration n'en fasse aucune mention explicite, telle structure de départ sera naturellement comprise comme ouvrant à telle autre structure d'arrivée du fait du cadre mental partagé par le narrateur et le lecteur. Une double attente en dérive : celle qui surgit quand, l'ordre habituel ayant été transgressé (nœud), la tension du retour vers l'ordre se fait sentir (dénouement). Mais aussi celle qui configure un déroulé considéré comme normal, car puisque le lecteur qui lit des récits est au courant de la pratique littéraire de la transgression des règles jugées normales ou habituelles par des situations nouvelles et « intéressantes », il s'attend donc à tout moment être mis sous tension, et tout suivi narratif de l'ordre contiendra forcément l'attente d'un désordre. L'art de l'auteur/narrateur sera donc de déjouer savamment cette attente afin paradoxalement de la satisfaire.

²⁰ C'est la fameuse « willing suspension of disbelief for the moment », théorisée par ST Coleridge dans son ouvrage *Biographia Literaria* (1817). Voici le texte, qui avait pour but de répartir les tâches entre Coleridge et Wordsworth dans leur projet commun des *Lyrical Ballads* (1798): « It was agreed, that my endeavours should be directed to persons and characters supernatural, or at least romantic, yet so as to transfer from our inward nature a human interest and a semblance of truth sufficient to procure for these shadows of imagination that willing suspension of disbelief for the moment, which constitutes poetic faith. Mr. Wordsworth on the other hand was to propose to himself as his object, to give the charm of novelty to things of every day, and to excite a feeling analogous to the supernatural, by awakening the mind's attention from the lethargy of custom, and directing it to the loveliness and the wonders of the world before us ... »

Nous verrons bientôt quelle sera l'importance de ces structures dans l'économie interprétative des textes du NT, dont l'un des ressorts est de décentrer les observateurs/lecteurs/auditeurs d'une interprétation mondaine de l'action divine, vers une autre qui laisse toute sa liberté à Dieu. Disons déjà que ces transgressions propices à la surprise peuvent affecter le cours normal du récit (normal, c'est-à-dire cohérent avec le script/matrice intégré dans les « compétences endo-narratives » de l'interprète²¹), mais aussi son début ou sa fin. Pour le montrer, R. Baroni utilise un conte de Grimm, *Der goldene Schlüssel*,²² qui se clôt brusquement sur une absence de dénouement. Cette très courte histoire raconte la découverte par un pauvre garçon d'une clef d'or dans la neige, et ce dernier, l'ayant trouvée, se dit que la serrure correspondante ne doit pas être loin. De fait, il dégage bientôt une cassette de fer dans laquelle la clef fonctionne. Voici la fin de l'histoire :

« Il tourna une fois, et maintenant nous devons attendre jusqu'à ce qu'il l'ait ouvert complètement, et qu'il ait soulevé le couvercle, alors nous pourrions savoir quel genre de choses merveilleuses se trouvent dans la cassette. »²³

Constatant que cette surprise finale (à notre avis assez artificielle, car l'histoire est vraiment trop courte, l'attente n'a pas vraiment été construite chez le lecteur) dépend de la transgression d'un « pacte de réception » qui requiert la « résolution euphorique » d'une « dysphorie passionnante », l'auteur écrit : « Une fin aussi frustrante produit une *surprise complète* qui permet d'objectiver une attente liée à une compétence architextuelle. » Ce conte servirait alors d'expérience narrative permettant au lecteur de prendre conscience démonstrativement de sa propre dépendance par rapport à son besoin de merveilleux, de nouveauté, d'inconnu, etc. L'entrée dans une attente, avec sa suspension passionnante d'information serait ainsi pointée du doigt comme aliénation, ou en tout cas comme artifice, ce qui aurait pour effet de dissocier brutalement l'effet de réel créé par la fiction et le mécanisme qui y conduit, et de permettre la rupture de l'enchantement.

2. La surprise narrative dans les Évangiles et les Actes

Nous venons d'observer comment un narratologue inclut le phénomène de la surprise (assorti de celui de l'étonnement) dans un travail de description de la tension narrative dans les récits, dimension thymique²⁴ et cognitive qui se marque principalement par les deux réalités que sont le suspense et la curiosité. Il nous a semblé pertinent d'exposer les acquis de ce travail pour être suffisamment armé afin de passer au crible des outils narratologiques étudiés les récits des Évangiles et des Actes des Apôtres, et de discerner s'ils peuvent être (et jusqu'où) de bons candidats pour une telle analyse. Bien que les mentions explicites de surprise et d'étonnement, étudiées pour elles-mêmes par ailleurs dans notre travail ne seront pas remobilisées ici, il ne faudrait pas en conclure qu'elles n'interagissent pas avec les structures narratives tensives telles

²¹ Titre du chap. 5 p. 167 : il s'agit des compétences d'interprétation du lectorat auxquels les narrateurs font appel de façon non explicite. Le terme provient des travaux de Bertrand Gervais, voir p. ex. *Récits et actions : pour une théorie de la lecture*, 1990, Longueuil, Le Préambule, p.118-119.

²² Chap. 15, p. 362 et suiv.

²³ Idem, p. 363-4.

²⁴ Voici comment R. Baroni définit ce facteur : « Nous nous servons de cette expression pour désigner des effets poétique de nature « affective » ou « passionnelle » tels que la tension narrative, le suspense ou la curiosité par exemple. Op. cit. p. 20.

qu'exposées ci-dessus. Nous pensons au contraire qu'elles servent en partie de signaux visibles pour ces structures moins visibles. Une phénoménologie de la surprise se devait de prêter attention aux structures de sa temporalité narrative au-delà de ses émergences verbales. Associées explicitement aux paroles et gestes extraordinaires du Christ, ces structures qualifient narrativement la réponse des foules et des disciples, et suscite une première compréhension de la prédication messianique de Jésus : la réaction des premiers témoins est-elle en droit si différente de celle des lecteurs des textes ? Ne doit-elle pas servir de norme pour les disciples de celui que l'on identifia à la Parole ?

a. Structure narrative de mise sous tension (ou en intrigue) du genre évangile

Il est possible d'observer la progression de chacun des évangiles²⁵ selon un schéma dans lequel les auteurs, ayant mis en place la scène de départ (Capharnaüm, la Galilée) avec le personnage principal (Jésus), justifient leur focalisation par la description de faits et paroles étonnants émanant de lui, ce qui provoque l'intérêt massif de la population, mais aussi l'antagonisme des chefs religieux. Jésus se choisit des disciples, va et vient en Israël, guérit les uns, confronte les autres, provoque mais aussi se laisse faire. Les interprétations sur l'identité d'un personnage si hors du commun vont bon train. Les espoirs et les conflits se déchainent autour de lui. Ces derniers aboutissent à sa condamnation, alors qu'il est manifestement innocent, et on assiste à son supplice et à sa mise à mort. Survient alors la résurrection, événement qui redéfinit tout ce qui s'était passé précédemment, et à la lumière duquel va se réécrire toute l'histoire de Jésus²⁶. Ce schéma contient une intrigue avec sa propre tension narrative : l'espoir et l'étonnement devant les potentialités ouvertes par Jésus, suivies presque immédiatement du conflit²⁷ avec les chefs religieux : les dons extraordinaires du prophète Jésus sont refusés par ceux qui auraient été les plus à même de les authentifier. Il s'en suit des controverses qui aboutissent à sa condamnation (Marc 3,6 : « les Pharisiens tinrent aussitôt conseil avec les Hérodiens contre Jésus sur les moyens de le faire périr. »).

La tension continue avec l'augmentation (ou le durcissement) dans chaque camp des passions positives ou négatives, et Jésus au centre (dont la renommée, opération d'étonnement totalisant, s'étend partout²⁸) qui dramatise encore la situation en semblant accepter, paradoxalement, la sanction injuste qui s'abat sur lui et coopérer à sa réalisation (Marc 8,31 : « Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort, et que trois jours après, il ressuscite. »). Non seulement cela, mais certaines des paraboles qu'il raconte, qui décrivent le royaume, la nouvelle ère attendue par le peuple, se présentent comme des fictionnalisations anticipatrices

²⁵ Pour les Actes, le schéma sera légèrement différent, surtout à cause du fait que la première section (chap. 1 à 13) est centrée autour de Pierre et la deuxième (13 à 28) autour de Paul. Mais il serait aisé, à l'intérieur de ces deux sections, de repérer pour chacun des deux « héros » un fonctionnement narratif dont le suspense est calqué sur celui qui anime les récits de leur maître.

²⁶ Il faudrait ici faire un sort aux « évangiles de l'enfance » de Matthieu et Luc, mais leur existence ne remet pas en cause le schéma global.

²⁷ Le conflit, « événement narrable par excellence », Baroni, op. cit. p. 206.

²⁸ Voir Mat 9,26 : « La nouvelle s'en répandit dans **toute** cette région » ; 9,31 : « Mais eux, à peine sortis, parlèrent de lui dans **toute** cette région » ; 9,35 : « Jésus parcourait **toutes** les villes et les villages, il y enseignait dans leurs synagogues, proclamant la bonne nouvelles du Royaume et guérissant **toute** maladie et **toute** infirmité. »

du conflit en cours et de sa résolution : en Marc 12,1-11 la parabole des vigneronniers meurtriers met en scène, de façon à peine voilée, comment Jésus voyait (ou aurait vu) le conflit dans lequel il est pris, avec son issue dramatique dont il aurait dû pouvoir, pourtant, aisément de sauver lui-même :

« Les passants l'injuriaient en hochant la tête et disant : "Hé! toi qui détruis le Sanctuaire et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix !" Pareillement les grands prêtres se gaussaient entre eux avec les scribes et disaient : "Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même ! Que le Christ, le Roi d'Israël, descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions !". » (Marc 15,29-31)

Il n'est pas besoin d'insister pour retrouver dans cette histoire nombre des ingrédients de la tension narrative décrits plus haut. Nœud, développement et dénouement correspondent aux trois phases : a) de l'opposition du galiléen avec les religieux (on pourrait ajouter : et avec sa propre famille, voire avec ses disciples eux-mêmes), b) de la mission de révélation avec son secret messianique, ses miracles, ses annonces paradoxales, ses récits cryptés (les paraboles) et enfin l'abandon à la violence lors de la Passion, et puis c) de la résurrection. Chacune de ces étapes-événements est la source de tensions particulières, faites de suspense, de curiosité et de surprise, dont voici quelques exemples :

- pourquoi les religieux s'affrontent-ils à Jésus, ce « prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple » ? (Luc 24,19),
- pourquoi celui-ci ne tente-t-il pas de leur faire saisir sa vision de la religion (voir Marc 11,27-33, le refus de Jésus de répondre aux grands prêtres sur l'origine de son autorité) ?
- comment se fait-il qu'il insiste si brutalement sur la nécessité de quitter sa famille pour le suivre, lui ? (Voir Marc 3,33 ou bien la répartie presque cinglante faite à sa mère en Jean 2,4 ; il enfonce encore le clou en déclarant « qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi », Matthieu 10,37) ;
- pourquoi prend-il la décision de demander le silence aux bénéficiaires de ses actes de puissance, dont la force de persuasion devrait être un des arguments les plus probants de son identité ?

Presque toutes les dispositions du Sermon sur la montagne (Mat. 5,1-7,29) relèvent de la provocation, quant on les compare aux règles juives de vie familiales et sociales établies. Diagnostics et pronostics ne peuvent pas manquer d'être posés au fil de l'écoute d'un tel programme : « Quel est-il, celui-ci ? » (Mat 8,27) ou bien : « Dieu t'en préserve Seigneur, cela ne t'arrivera pas ! » (Mat 16,22) Jésus n'est pas insensible à la curiosité qu'il soulève et, en tout cas au profit de ses disciples, leur explique sa pédagogie (Mat 13,10-23) et ses allusions (Mat 17,10-13). Mais une curiosité permanente, grandissante subsiste néanmoins quant aux motivations ultimes et à l'identité réelle de Jésus, et ce non pas en dépit, mais à cause des renseignements qui le concernent.

Le suspense quant à lui rejaillit à chaque occasion de trouble avec les habitudes religieuses subverties par Jésus. Au lieu d'esquiver la confrontation, ce dernier semble la rechercher, et chacun des évangiles contient un moment de décision où Jésus a l'air de se durcir pour ce qu'il sait qui l'attend (Luc 9,51 : « Il prit résolument la route de Jérusalem » - *αὐτοῦ καὶ αὐτὸς τὸ*

πρόσωπον ἐστήρισει²⁹) : cette attitude exaspère ses ennemis, qui le somment de se déclarer selon leurs critères à eux : « Les Juifs firent cercle autour de lui et lui dirent: "Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en suspens? Si tu es le Christ, dis-le-nous ouvertement!" » (Jn 10,24) Chez Jean particulièrement, le jeu de cache-cache entre Jésus et les juifs religieux est lourd des risques qu'il prend et des tentatives hostiles de capture et de piège à son égard. Et en même temps que ces manœuvres hostiles ont lieu, l'auteur de l'évangile note les difficultés des disciples mais aussi l'accroissement du nombre des croyants ! Regardons ce passage caractéristique (Jn 7,1-32):

« Dans la suite, Jésus continua à parcourir la Galilée; il préférait en effet ne point parcourir la Judée où les Juifs cherchaient à le faire périr. Or la fête juive des Tentes était proche. ³Ses frères lui dirent donc: "Passe d'ici en Judée, que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais: ⁴on n'agit pas en secret, quand on veut être en vue. Puisque tu fais ces choses-là, manifeste-toi au monde." ⁵Pas même ses frères en effet ne croyaient en lui. (...) ⁸Jésus leur dit alors : "vous, montez à la fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli." ⁹Cela dit, il resta en Galilée. ¹⁰Mais quand ses frères furent montés à la fête, alors il monta lui aussi, pas au grand jour, mais en secret. ¹¹Les Juifs le cherchaient donc pendant la fête et disaient: "Où est-il ?" ¹²On chuchotait beaucoup sur son compte dans les foules. Les uns disaient: "C'est un homme de bien", d'autres disaient : "Non, il égare la foule." ¹³Pourtant personne ne s'exprimait ouvertement à son sujet par peur des Juifs. ¹⁴On était déjà au milieu de la fête, lorsque Jésus monta au Temple et se mit à enseigner. ¹⁵Les Juifs, étonnés, disaient : "Comment connaît-il les lettres sans avoir étudié ?" ¹⁶Jésus leur répondit : "Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé (...) ¹⁹Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Et aucun de vous ne la pratique, la Loi ! Pourquoi cherchez-vous à me tuer ?" ²⁰La foule répondit : "Tu as un démon. Qui cherche à te tuer ?" ²¹Jésus leur répondit: "Pour une seule œuvre que j'ai faite, vous voilà tous étonnés (...) ²⁴Cessez de juger sur l'apparence ; jugez selon la justice." ²⁵Certains, des gens de Jérusalem, disaient : " N'est-ce pas lui qu'ils cherchent à tuer ?" ²⁶Et le voilà qui parle ouvertement sans qu'ils lui disent rien! Est-ce que vraiment les autorités auraient reconnu qu'il est le Christ ? ²⁷Mais lui, nous savons d'où il est, tandis que le Christ, à sa venue, personne ne saura d'où il est." ²⁸Alors Jésus, enseignant dans le Temple, s'écria: "Vous me connaissez et vous savez d'où je suis; et pourtant ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais il m'envoie vraiment, celui qui m'a envoyé. Vous, vous ne le connaissez pas. ²⁹Moi, je le connais, parce que je viens d'auprès de lui et c'est lui qui m'a envoyé." ³⁰Ils cherchaient alors à le saisir, mais personne ne porta la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. ³¹Dans la foule, beaucoup crurent en lui et disaient : "Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de signes que n'en a fait celui-ci?" ³²Ces rumeurs de la foule à son sujet parvinrent aux oreilles des Pharisiens. Ils envoyèrent des gardes pour le saisir. »

Dans ce genre de passage, le suspense vient de l'accumulation de données informatives partielles tantôt contredites par la rumeur, tantôt corroborées par les implications du discours de défense de Jésus lui-même, qu'il lui faut confronter avec ce que disent ses opposants, qui eux sont à l'affut pour le saisir ou le faire saisir ; en même temps, Jésus sait qu'il est traqué : il joue du crédit qu'il a auprès de la foule, et cela lui permet de décocher ses flèches à ses adversaires, tout en tenant compte de ses disciples, avant de se cacher de nouveau et d'être défendu inopinément par l'un des Pharisiens (Nicodème, Jn 7,51), lequel sera vite critiqué par ses pairs. Une des thématiques croisées présentes ici, importante pour la tension marquée par le suspense, mais aussi par la curiosité, est celle du (re)chercher et du (re)connaître. Les

²⁹ La version de Darby traduit le grec assez exactement : « il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem » - la référence est au chant du serviteur en Isaïe 50,7 : « Le Seigneur Yahvé va me venir en aide, c'est pourquoi je ne me suis pas laissé abattre, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme la pierre, je sais que je ne serai pas confondu. » Voir Mat 17,21 ; Mc 8,31 ; Jn 13,1)

menaces qui guettent Jésus sont articulées autour d'une possibilité de révélation dont les conditions ne sont pas encore remplies pour qu'elle puisse se faire pleinement, car son « heure » (v.30) n'est pas encore arrivée, dit le texte qui ne précise pas quand elle doit intervenir. Son attente, ainsi que la lecture des signes de la venue du Christ (v.31) fait partie du processus narratif (et herméneutico-théologique) mis en place par l'évangile de Jean. Donc même si l'on n'observe pas de surprise à proprement parler, toutes les conditions sont rassemblées pour qu'on s'y prépare : les événements et les acteurs se précipitent, les informations sont émises et immédiatement mises en doute, des alliances sont faites et évaluées, le principal intéressé intervient, tentant de faire entendre sa vérité... On le sait, l'issue ne sera pas, dans un premier temps, une bonne surprise : l'espérance diminuera au fil de la Passion, et sera réduite à néant jusqu'au soir même de Pâques (Luc 24,21). Nous examinerons plus loin comment la Résurrection constitue une *surprise complète* selon les critères de R. Baroni.

b. La surprise comme principe de narration

Nous venons d'examiner comment suspense et curiosité étaient partie prenante de la structure narrative des évangiles : cette observation se renforce quand on remarque que certains passages, sans indiquer la surprise des protagonistes, la supposent cependant de façon massive. En règle générale, la narration des faits se rapportant à Jésus se base sur l'effet de surprise créé par la mention des actes hors du commun, mention brute dont le narrateur sait que l'effet sera la surprise du lecteur. L'ensemble du choix éditorial est construit en fonction de la nature profondément nouvelle des paroles et gestes de Jésus : ces derniers sont retenus et mis par écrit parce qu'ils ont stupéfié leurs destinataires, les foules de Galilée, et ensuite les écrivains néotestamentaires. La surprise est donc à l'origine du processus éditorial, mais aussi au terme, puisqu'il s'agit de répéter la force de nouveauté de ce que les premiers témoins ont vu et entendu. Le statut de la parole de Jésus (son autorité) est marqué par le fait qu'elle a été reconnue comme venant de Dieu directement, en se démarquant de celle de Moïse qu'elle rend caduque en l'accomplissant (Mat 5,17-20) : bouleversement, déséquilibre qui va aller en augmentant jusqu'au nouvel équilibre de la séparation d'avec le judaïsme. Mais ce nouvel équilibre est par essence instable, puisqu'il repose sur la loi d'amour, loi de surabondance, de sacrifice, de mort dans la vie, d'abandon des valeurs mondaines et religieuses traditionnelles que l'on peut assimiler aux « compétences endo-narratives », tant celles des observateurs contemporains de Jésus (qui lisent son histoire avec leurs grilles de lecture faites de ces compétences), que celles des lecteurs des textes, qui retracent son parcours avec leur modèles herméneutiques aussi, et ces compétences sont à tout coup déjouées par le personnage, ses paroles, ses actes, sa liberté. En fait, dès le NT, l'histoire de l'Eglise peut se lire comme une suite d'équilibres opérés entre la radicalité de l'évangile (ou la sainteté de certains de ses disciples) et les structures sociales et politiques mises en place pour le réaliser concrètement. Chaque équilibre se faisant déséquilibrer à plus ou moins longue échéance par une remise en cause non-mondaine. Ceci remonte à Jésus lui-même, qui s'est laissé affecter par cette surprise toujours nouvelle de l'Esprit.

On pourrait s'étonner de ce que nous mettons Jésus dans le lot des hommes affectés par la surprise devant le miraculeux, lui qui est la source du miraculeux. Commentant la manière dont Jésus se positionne par rapport à l'avenir, l'exégète Jacques Guillet écrit :

« Un trait constant [de l'existence de Jésus] semble être l'absence de projets élaborés, de programmes à échéances. On dirait qu'il a pour principe d'attendre toujours les événements pour réagir : une fois baptisé par Jean, il semble d'abord vouloir simplement poursuivre son action dans la même ligne, jusqu'au jour où Hérode fait arrêter le Baptiste. Il se met alors à parcourir la Galilée, en annonçant la venue du Royaume. Aucun plan de campagne, pas de prospection systématique. S'il sort avant l'aube de la maison où Pierre et sa belle-mère viennent de l'héberger, c'est simplement pour « aller ailleurs » (Mc 1,38). Si pourtant il multiplie les guérisons, ce n'est pas qu'il pose au thaumaturge, mais qu'il ne renvoie jamais un malade sans le guérir, et qu'il se trouve ainsi assiégé sans répit. Il est à la merci de toutes les rencontres, de la foule qui l'attend au débarcadère (Mc 5,21), de Jaïre qui accourt en le suppliant de venir empêcher sa fille de mourir (5,22) de la femme qui se glisse jusqu'à lui (5,28), de la fatigue de ses disciples (6,31), de l'avidité des foules qui ne veulent pas le lâcher (6,34). Autant d'imprévus, auxquels Jésus, instantanément, répond en se livrant tout entier (...) Un trait constant de ces séquences est l'inattendu. Jésus est toujours, si l'on ose dire, saisi par surprise. »

Le théologien situe ensuite cette attitude d'abandon dans une disposition plus large :

« On peut assurément, au nom des principes, maintenir que lui-même n'est jamais réellement surpris ; (...) il est certain que Jésus ne fait pas de programmes et qu'il obéit toujours aux événements. Rien cependant, dans ce décousu, dans ce mouvement fait d'imprévus qui se succèdent, ne donne l'impression de fantaisie ou d'improvisation. Aucun tâtonnement, aucun laisser-faire, pas d'abandon à l'aventure. Là est sa liberté, sa souveraine liberté. Là aussi est sa parfaite assurance. Obéir aux événements, répondre à toutes les rencontres, c'est toujours pour lui accueillir une expérience neuve, découvrir un visage inconnu. »³⁰

Ce qui transparaît, à travers le portrait d'un Jésus surpris³¹, ou plutôt qui se laisse surprendre, c'est l'attitude humaine d'ouverture à l'inconnu, et de disponibilité vis-à-vis de l'autre quel qu'il soit³². Être surpris et laisser la surprise exercer son empire, c'est ne pas se rigidifier contre l'événement, ne pas se reposer sur le cadre interprétatif (les compétences endo-narratives), mais au contraire laisser de l'espace pour l'attention, et de la vigilance pour la survenue du nouveau³³. Disponibilité et flexibilité sont donc là comme des modèles théologiques caractérisant non seulement la condition de disciple telle que mise en scène par l'accueil des événements révélationnels, mais aussi font partie intégrante de la personnalité du Christ et de son attitude d'attente³⁴ et d'attention vis-à-vis de l'Autre, qui se révèle présent en l'humain autant que sous

³⁰ Jacques Guillet, *op. cit.*, p. 99-100.

³¹ Il y a plusieurs occurrences où Jésus est dit avoir été surpris lui-même par les événements (Marc 6,6 ; Mat 8,10 : la foi du Centurion; 15,28 : la foi de la syro-phénicienne)

³² Voici ce qu'écrit J. Doré dans l'article « Conscience du Christ » du *Dictionnaire critique de théologie*, J.Y. Lacoste dir., Quadrige, PUF, 2002 p. 262 : « Quoiqu'il en soit des revendications de transcendance effectivement manifestes chez Jésus, il n'en faut pas moins admettre la vérité de ces données [le caractère progressif de la prise de conscience de la menace qui pesait sur lui, au sujet de son ignorance du Jour du Jugement, ou de l'élargissement de sa mission au-delà d'Israël] dont seuls des apriori persistants avaient empêché de reconnaître la claire attestation dans le récit évangélique : Jésus a connu l'étonnement, la déception, la surprise ; il a progressé tant dans la découverte des êtres et des situations que dans la connaissance de son propre destin ; il a même ignoré ; et il a dû apprendre et pratiquer au jour le jour l'obéissance. »

³³ Cf. [I.E.7](#) « Rester les yeux ouverts ».

³⁴ On pourrait introduire avec profit ici l'idée de la différence entre *Erwarten* et *Warten*, s'attendre à et attendre, développée par F. Dastur dans « Réflexions sur l'espace, la métaphore et l'extériorité. Autour de la topo-logie

les traits du divin. Ces traits appartiennent à son être filial, dimension qu'il ne faut pas trop vite faire émerger à sa condition post-pascale glorieuse, parce que c'est justement l'attitude d'obéissance (étym. d'écoute) qui doit caractériser face à la révélation de Dieu celle de « tout homme venant en ce monde » (Jn 1,9 - on oublie vite que le Verbe fait chair entre lui aussi dans cette catégorie). Parce qu'aussi cette attitude marque la disponibilité face à la mort qu'il accepte de laisser venir avec sa violence absurde ; quand Jean fait dire à Jésus : « ma vie nul ne la prend mais c'est moi qui la donne » (10,18), l'erreur serait de faire de Jésus un maître de sa mort donnée quand bon lui semblerait : au contraire il donne sa vie sans calcul, sans organisation préalable. Quand qu'on la lui prend, elle est déjà depuis longtemps donnée.

Nous nous proposons d'analyser, dans la perspective ouverte par ces indications, mais aussi en relation avec le propos général de cette partie sur la surprise narrative, l'épisode johannique de la femme surprise en adultère. Nous nous permettrons également d'utiliser ce faisant, d'autres ressources, notamment phénoménologiques, car le passage est d'une richesse qui nous semble justifier l'utilisation de ces moyens supplémentaires.³⁵

Dès l'aurore, de nouveau il fut là dans le Temple, et tout le peuple venait à lui, et s'étant assis il les enseignait. Les scribes et les Pharisiens amènent une femme surprise en adultère et, la plaçant au milieu, ils disent à Jésus : "Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or dans la loi Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là. Toi donc, que dis-tu ?" Ils disaient cela pour le mettre à l'épreuve, afin d'avoir matière à l'accuser. Alors Jésus, se baissant, se mit à tracer avec son doigt des traits sur le sol. Comme ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : "Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre !" Et se baissant de nouveau, il écrivait sur le sol. Alors eux, entendant cela, s'en allèrent un à un, à commencer par les plus vieux ; et il fut laissé seul, avec la femme toujours là au milieu. Se redressant alors Jésus lui dit : "Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ?" Elle dit : "Personne, Seigneur." Alors Jésus dit : "Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus." (Jean 8,2-11)

Nulle part dans ce récit on ne rapporte la surprise de l'auditoire composé pourtant de « tout le peuple », devant l'extraordinaire attitude de Jésus, seul face aux tenants de la Loi qui viennent lui soumettre un cas d'adultère afin de pouvoir l'accuser de transgresser celle-ci une fois de plus. Cette surprise est pourtant présente et palpable, tout le texte en témoigne. D'abord dans la violence de la scène, chargée d'émotion : les autorités juives débarquent sur l'esplanade du temple de Jérusalem, où le trublion Jésus, le Nazaréen, est en train d'instruire la foule. On vient de rapporter (chap. 7) ses rapports tendus avec la Loi de Moïse, et la scène de la femme adultère survient comme un fait exprès pour dramatiser à l'extrême ces rapports. Sans préparation, les scribes et les pharisiens traînent devant Jésus cette femme surprise³⁶ en flagrant délit ; ils le

heideggerienne, Alter, n°4, « Espace et imagination », 1996, p.171 et cité dans *La surprise à l'épreuve des langues*, N. Depraz et C. Serban dir., Hermann, 2015, p.114 : « Au contraire du s'attendre à (Erwarten) qui s'attache à un acte de représentation et amène à tenir devant elle ce vers quoi elle est tournée, l'attente (Warten) véritable est sans objet et se tourne par là même vers l'ouverture. » On pourrait sans doute bâtir un référentiel des attitudes d'ouverture et dans ce sens, d'attente sans préjugé, qui caractérise la présence au monde du Christ.

³⁵ Cette section (qui commence en 7,53-8,1 : « Ils s'en allèrent chacun chez soi. Quant à Jésus, il alla au mont des Oliviers. ») est omise par de nombreux manuscrits, et certains la placent ailleurs dans l'évangile. Elle viendrait d'une tradition indépendante, recueillie après coup par Jn, mais reconnue comme canonique.

³⁶ Il semble presque que cette surprise-là a pris la place, à un certain niveau, hors cadre, de la surprise tue dans la scène avec Jésus. Le verbe décrivant cette action est *καταλαμβάνω*, s'emparer, saisir. Le sens se rapproche donc nettement de prendre, attraper (éventuellement par surprise). Fait intéressant, les traductions françaises optent

somment de répondre : la loi juive³⁷ ordonne de lapider ces femmes-là ; toi, qu'en dis-tu ? Et le narrateur d'ajouter « ils parlaient ainsi dans l'intention de lui tendre un piège, pour avoir de quoi l'accuser. » Tous le comprennent : l'alternative pour Jésus est soit il se présente comme un juif pieux, soucieux de l'origine divine et donc absolue de la Torah (cf. Mt 5,18-19³⁸), soit il la décrit comme imparfaite et modifiable, ce qui équivaut au blasphème punissable de mort³⁹. Pour Jésus, mis au pied du mur avec ce cas concret, brutal, l'enjeu est donc d'une part de protéger cette femme, victime d'une manigance religieuse où elle n'est pour rien, et ensuite de faire à nouveau comprendre sa conception de la Loi (et donc du vrai Dieu, et donc de l'ensemble de sa mission), qui concilie exigence légale et pardon, alors que pour les autorités juives la lettre de la Loi ne souffre pas d'atermoiements : « Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (Deut 6,4-5). Quelle place peut-il y avoir face à ce commandement pour des aménagements ? Pour le peuple qui observe, enfin, la scène est celle d'une confrontation entre deux façons de comprendre la Loi, et donc deux autorités : qui va gagner ? La narration crée un suspense et une curiosité centrés sur Jésus, happé malgré lui dans la controverse: comment va-t-il s'y prendre pour déjouer le piège ?

Le drame se noue dès le mot « surprise en adultère » car on vient de mentionner un groupe de spécialistes religieux (les scribes et les pharisiens), pour lequel l'adultère suppose condamnation à mort, et l'exposition publique de cette femme seule, dénoncée comme pécheresse, et « placée au milieu » comme dans une salle d'audience⁴⁰, produit un décalage dû à une triple infériorité : son sexe, son isolation, son crime. Le suspense provient de l'incertitude de l'issue, et la curiosité des spectateurs (mais aussi des lecteurs) vient de qu'ils ignorent quelle pourra être la réponse de Jésus. Ces deux éléments de mise sous tension narrative vont aller crescendo jusqu'au dénouement exprimé par le pardon du "juge" (ou de l'avocat) Jésus, une fois les accusateurs mis hors-jeu, et l'on assiste à une surprise dans la trame du récit lorsque Jésus se met tout à coup à agir de manière imprévue et spectaculairement renverse la situation en sa faveur. Ici il n'y a pas de miracle au sens d'une intervention de nature divine qui s'applique aux processus régis par des lois naturelles. Mais d'abord les signes du miracle appartiennent autant à la sphère intime qu'au monde réel, et ce qui s'est passé se laisse décrire comme un miracle. La présence de la surprise, avec sa répercussion dans un étonnement silencieux, alerte l'observateur sur un miraculeux non habituellement catégorisé comme tel⁴¹. Cette surprise non

massivement pour « surprise » (alors que « prise » suffirait), alors que les Bibles anglo-saxonnes ont "taken" ou "caught".

³⁷ Voir Deut 22, 22-24. Jésus fera référence à Deut 17,7 qui concerne le rôle des témoins dans la lapidation des idolâtres, texte probablement utilisé pour sa précision sur les détails de la mise en œuvre de la lapidation, alors que Deut 22,22-24 ne mentionne pas ces éléments.

³⁸ « Je vous le dis, en vérité : avant que ne passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i, ne passera de la Loi, que tout ne soit réalisé. Celui donc qui violera l'un de ces moindres préceptes, et enseignera aux autres à faire de même, sera tenu pour le moindre dans le Royaume des Cieux ; au contraire, celui qui les exécutera et les enseignera, celui-là sera tenu pour grand dans le Royaume des Cieux. »

³⁹ Car alors elle ne serait qu'humaine, et non pas divine. Cf. Mc 2,28 : « Le fils de l'homme est maître même du sabbat »

⁴⁰ Même placement qu'en Marc 3,3.

⁴¹ Il est quand même habitué à associer le thème du pardon des péchés, du salut, à celui du miracle. La lecture théologique étant que le véritable miracle c'est le pardon et le salut. Cf. le passage déjà étudié de Marc 2,5-11,

explicitement thématisée peut être décrite par une phénoménologie de l'implicite (narratif ou pas), qui rend des services que les méthodes exégétiques usuelles ont tendance à refuser.

La solution que Jésus propose au dilemme qu'on lui soumet comporte un revirement spectaculaire ; on s'y attendait, certes. Puisqu'il est le « héros » du récit, il était probable qu'il allait s'en sortir (ceci en ce qui concerne le lecteur - rien n'était moins sûr pour les observateurs de la scène). Mais c'est la façon dont il s'y prend qui étonne, encore aujourd'hui. Il n'est pas fait mention de la curiosité (ou de la stupeur) des spectateurs : le récit se suffit à lui-même. Peut-être même que la mention de la surprise de l'auditoire aurait contribué à diminuer l'immédiateté et le réalisme de la description. Mais en tout état de cause, la dimension de silence si présent dans la scène contient une surprise intrinsèque, qui correspond au tressaillement corporel ressenti lors d'une surprise⁴². Évoquant l'« émotion-surprise », P. Ricœur écrit :

« Le nouveau n'agit pas sur le corps à la façon de la douleur. Le choc émotif n'est pas une contusion, mais d'abord un désordre du cours des pensées ; tout ce que nous pensons, sentons et voulons est globalement frappé d'arrêt. Le nouveau désorganise un cours régulier et adapté de pensée et de vie. »⁴³

Nous pouvons utiliser cette description pour caractériser ce qui se passe dans cette scène: les gestes de Jésus qui ponctuent la scène (se baisser, écrire, se redresser, répondre, se baisser à nouveau, écrire encore, se redresser à nouveau), ainsi que les ondes de choc qui rythment l'impact calculé des échanges : voilà autant de plages de silence où le texte vibre d'un ressenti qui concerne en même temps un choc cognitif et émotionnel. On perçoit en effet clairement que les présents sont happés par l'inouï de la réponse religieuse de Jésus, dont ils essaient sans doute de mesurer toute la signification, et qu'en même temps cette nouveauté les frappe de plein fouet sans qu'ils ne puissent rien faire que subir sa puissance émotionnelle. Phénoménologiquement, l'attention des spectateurs, rivée sur l'événement de sens : « Jésus confronté à la femme prise en flagrant délit d'adultère » découvre en lui des dimensions pour lesquelles leur intuition préalable de sa personne ne les avait que très peu préparés⁴⁴. Il y a saturation de leur champ de perceptions, qui se traduit par le désordre perceptif et cognitif analysé par P. Ricœur. D'ailleurs, le peuple disparaît au fur et à mesure du récit : quand les accusateurs se retirent, il ne reste plus que Jésus et la femme. Les silences de la nouveauté ont vidé l'espace autour d'eux. Le trop-plein se traduit par un vide, puisque l'intuition n'est plus apte à ordonner l'intensité et l'amoncellement des données reçues.

paradigmatique de cette association, et Luc 7,48 pour sa version du pardon donné à la pécheresse qui vient chez Simon verser du parfum sur les pieds de Jésus.

⁴² Il ne serait pas trop déplacé, sans doute, de faire intervenir ici ce que dit Michel Henry du langage auto-référencé des sentiments : dans sa perspective, la parole de la surprise, c'est la surprise elle-même : la surprise ressentie (me) parle directement, je sais immédiatement que je suis surpris puisqu'elle m'a parlé son langage immanent en me surprenant. La question se pose donc du lien surprise-parole, structurant dans les Évangiles et les Actes. Nous avons vu que ce lien peut se comprendre dans la perspective du témoignage et de l'évangélisation. Pour revenir à M. Henry, il y a homologie entre ce rapport surprise-parole et celui qu'il fait entre le langage immanent de la vie en nous, et les Écritures dont la fonction est de faire revenir à son for intérieur l'homme perdu dans le monde galiléen (par ce terme on sait que M. Henry désigne notre espace-temps technicisé). Cf. [I.E.8](#)

⁴³ Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, 1. Le volontaire et l'involontaire Points Essais, 2009, p. 319-320. Déjà cité ci-dessus en A.2.

⁴⁴ Cette analyse pourrait se faire en termes de structure narrative, en mettant en parallèle intuition préalable et compétences endo-narratives.

L'auditoire interloqué (en proie à la curiosité) est maintenant l'ensemble des lecteurs du texte de Jean, la foule des cherchant Dieu qui lisent l'évangile. Pour nous lecteurs donc, il s'agit à notre tour d'entendre et de peser le silence qui habite la scène. Ce silence est d'abord présent dans la description de l'attitude de Jésus face à la question qu'on lui pose (« Toi, qu'en dis-tu ? »). Sa célèbre réaction, celle de se baisser et de tracer des traits sur la terre, avant de se relever pour lancer sa non moins fameuse contre-attaque « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre », cette réaction silencieuse, suivie de l'injonction attendue-inattendue⁴⁵, est encore alourdie par le silence qui accompagne la non-réponse des accusateurs, et leur départ de la scène « en commençant par les plus âgés ». Ajoutons aussi le silence de la femme, debout et comme dénudée, violentée sous le regard de tous ces hommes. Et enfin celui des spectateurs qui doivent, on le sent, vivre intensément le suspense de la situation. Le silence de Jésus concernant l'application de la loi dans ce cas précis qu'on lui soumet oriente d'abord l'attention vers l'activité qui remplace la réponse qu'on attend de lui, et qui ne vient pas tout de suite : il se penche vers la terre, et y trace des traits à deux reprises. La tradition a déployé beaucoup d'ingéniosité pour interpréter ce geste énigmatique⁴⁶ : on peut au moins le comprendre dans le cadre du problème rapporté par le contexte⁴⁷ : la valeur de la Loi écrite par Moïse. Jésus est symboliquement en train de réécrire la Loi⁴⁸.

Son silence prépare aussi la surprise de sa déclaration « que celui qui n'a jamais péché... ». Le remplacement des « témoins » par les « sans-péchés » pourrait donner raison aux accusateurs : le texte de la Loi qu'ils entendent prononcer est modifié. Or qui dit modification dit blasphème : comment donc ne réagissent-ils pas ? Le coup de génie de Jésus est de faire entendre la Loi, mais une loi qui propose à ses applicateurs de se l'appliquer d'abord à eux-mêmes. Les « témoins » de Deut 17,7 autorisés par Moïse à jeter la première pierre sont, dans le cas présent, mis en demeure de vérifier si, en appliquant la loi de Dieu, ils sont, comme Lui, saints et exempts de tout péché. Car qui a le droit de vie et de mort en Israël ? N'est-ce pas Dieu lui-même ? Ne faut-il pas lui ressembler en sainteté pour aller jusqu'à ôter la vie d'un homme ? C'est cet approfondissement de la loi, implicite dans la question de Jésus, mais reconnue par les scribes et les pharisiens comme profondément cohérente et fidèle au Dieu d'Israël, qui constitue toute la supériorité de l'interprétation de Jésus et répand son onde de choc dans leurs esprits, ce « désordre du cours des pensées » dont parlait Paul Ricœur. Cette parole retentit

⁴⁵ L'inattendu du geste christique est celui d'une modification intempestive de la Loi de Moïse. En Deut. 17,7, il est dit : « la main des **témoins** sera la première pour le/la mettre à mort ». Jésus modifie donc le bien-connu du texte de la loi en remplaçant la main des témoins par celle des sans-péchés. L'intention du législateur du Deutéronome était d'affirmer l'absolu de la Loi de Dieu ; pour Jésus, l'humanité devient solidaire dans le péché, et l'absolu devient l'amour et la miséricorde.

⁴⁶ A commencer par saint Jérôme, qui suggère que Jésus écrivait les péchés des accusateurs (il se base sur Jérémie 17,13 : « ceux qui se détournent de toi seront inscrits dans la terre »).

⁴⁷ Voir note 35. On peut s'interroger en ce qui concerne ce texte quant à son lien avec ce qui le précède et le suit. Nous faisons cependant l'hypothèse que ses introducteurs l'ont placé là (même après hésitation, car on le trouve à d'autres endroits dans certaines versions) du fait de son lien avec les discussions autour de la Loi de Moïse dans le chapitre 7.

⁴⁸ Le verbe utilisé, *katagrapho*, n'est utilisé qu'ici dans le Nouveau Testament. Le seul autre endroit dans la Bible où un doigt écrit quelque chose se trouve dans le livre de l'Exode. Il s'agit des tables de la Loi, et le doigt en question est celui de Dieu (Exode 31.18). Dans la version grecque, le verbe utilisé pour décrire ces tables gravées est le même que pour Jésus, *katagrapho* (Exode 32.15-16).

comme si Dieu lui-même s'était fait entendre par sa voix. On peut supposer que ses détracteurs sont stupéfiés, au sens propre : réduits au silence, rendus stupides, immobilisés, déroutés dans leur plan si bien préparé, leur autorité bafouée, furieux d'être ridiculisés en public, mais en même temps contraints d'accepter la logique supérieure de l'interprétation du rabbin Jésus dont ils voient bien qu'elle respecte profondément la Loi de Moïse, en même temps qu'elle déjoue la leur. C'est un coup de maître, comme on dit aux échecs, qui les met échec et mat.

La foule des lecteurs au fil des siècles voit donc, jouée devant elle, l'application nouvelle de la loi, nullement contredite, nullement dévoyée, mais déplacée, ou replacée dans son véritable lieu : le cœur humain. Automatiquement, il en résulte un rééquilibrage (R. Baroni parlerait de reconnaissance) qui concerne chaque personne de cette foule, de ce peuple de lecteurs/auditeurs du texte, et de la réalité même du sacré comme lieu de rencontre avec Dieu. Désormais chaque homme a vocation à juger⁴⁹ ou à pardonner, et plus seulement les scribes et les pharisiens, qui ont été désavoués et ont quitté la scène de l'accusation, confondus. La conscience de chaque homme est témoin de la justice, et puisque chaque homme se sait pécheur, le pardon devient premier, non la vengeance ; la miséricorde est première, non la Loi comme un absolu, qui ignore les personnes, même si elle est dite venir de Dieu. Et donc à présent le lieu où s'entend la loi de Dieu, ce n'est plus exclusivement l'Écriture (dont la lettre tue, cf. 2Cor 3,6 – c'est bien ce qu'elle allait faire ici) ni la tradition des Pères (« qui sont morts » cf. Jn 6, 49 et 58), c'est le cœur humain vivant ; là est le temple, là est le lieu sacré. C'est ce que prophétisait Jérémie⁵⁰ : « Voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, oracle de Yahve. Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. » A leur corps défendant, les scribes et pharisiens, en délaissant leur victime, donc en se reconnaissant intérieurement pécheurs et en quittant silencieusement la scène, ont accompli cette promesse.

La surprise comme silence devient donc paradoxalement Parole et Révélation. Silence/surprise des scribes et des pharisiens qui ne peuvent pas ne pas avoir compris qu'ils ont été battus par le silence de ce Jésus-surprise dont la parole a pris le temps de la miséricorde avant de se prononcer, silence/surprise de la femme adultère qui ne dit que deux mots : « personne, Seigneur », soit parce qu'elle ne peut pas croire à sa chance d'avoir été ainsi sauvée du piège des scribes, soit parce qu'elle demeure si médusée de l'issue du débat (avec toute sa violence latente) qu'elle ne peut que répéter les paroles de Jésus⁵¹. Silence/surprise enfin des témoins de la scène (et au premier chef les lecteurs/auditeurs) qui ne peuvent que rayonner du miracle invisible qui vient de se produire devant et en eux. Les passages des Évangiles où une surprise (ou un étonnement) implicite (silencieuse) joue un rôle si déterminant ne sont peut-être pas aussi spectaculairement significatifs que celui-ci, où la mise en scène est particulièrement

⁴⁹ Au sens d'exercer son jugement, mais aussi de prononcer un jugement puisqu'ils sont dépositaires de la Parole.

⁵⁰ Jér 31,33

⁵¹ Mais bien sûr, elle lui donne son nom de gloire : Kyrie, vocable que les juifs utilisaient pour désigner Dieu, et même s'il avait un usage plus profane (équivalent à Monsieur), Jn le met systématiquement dans la bouche des hommes qui reconnaissent la Seigneurie de Dieu présente en son Fils.

suggestive⁵² ; mais il vaut la peine de souligner l'importance des silences comme trace d'une surprise structurant les récits, et donc *productrice* de ceux-ci. Ces silences peuvent être narrés (signifiés explicitement à l'intérieur des récits, cf. Luc 20,26) ou narratifs (telles les pauses ou les transitions entre les péripécies, mais aussi dans des absences de continuité, des sorties de cadre, des ruptures, etc.) : ils indiquent qu'au creux des textes, dans leur suture même, se trouve un principe de révélation : le lecteur est invité à peser le silence ménagé entre les épisodes, après chaque unité de récit, pour faire entrer en lui la nouveauté du message évangélique⁵³. Il est invité à évaluer ce qui dans les versets ainsi découpés narrativement a dû être assez surprenant (ou étonnant) pour qu'ils s'interrompent à l'endroit où ils le font, et s'il ne le perçoit pas encore, il peut retourner lire la section depuis le début pour tâcher de le saisir et de se laisser saisir. Le silence ainsi accueilli devient un moyen (peut-on dire qu'il peut ainsi devenir une nouvelle « matrice endo-narrative » ?) de se laisser toucher par le non-dit ou l'indicible du texte. Il y a de nombreux textes, nous l'avons vu, où la surprise (et ses variations) est explicite, et invite le lecteur à l'entendre dans ce qu'elle dit et que Jésus ne dit pas ; nous venons de voir qu'elle est présente par d'autres moyens, et que ceux-ci ne sont pas moins Parole.

c. La surprise comme principe pédagogique (les paraboles)

Depuis le début de ce travail, nous avons pu vérifier que les lieux où fonctionnent surprise et étonnement, que ce soit chez les contemporains de Jésus, et donc par ses gestes et paroles, ou bien les lecteurs, au moyen d'un texte qui veut rapporter, ou bien tente de reproduire, certains aspects de la méthode de révélation mise en œuvre par le même Jésus, sont l'occasion d'une pédagogie : c'est grâce aux caractéristiques cognitives et émotionnelles associées que le message transmis par la surprise atteint son objectif⁵⁴. C'est vrai que l'on ne peut pas réduire la pédagogie de révélation des miracles à la seule surprise qu'ils mettent en place (avec ses effets de révélation propres) : ils possèdent également une fonction de guérison et d'amoindrissement objectif du mal social et individuel qui ne nécessite pas (en principe) qu'ils soient surprenants⁵⁵. Cependant, de quoi s'agit-il principalement pour Jésus ? De l'annonce du royaume de Dieu. Or, vu le cadre religieux existant que la foi juive propose aux réalités humaines et divines, si un prophète doit espérer changer ce qui se sclérose, et renouveler ce qui se fige, il doit passer par un « choc salutaire »⁵⁶ ; si Jésus est le Messie attendu, mais que le

⁵² Nous avons cependant, dans notre lecture des miracles en Marc, attiré l'attention sur les scènes suivantes : Mc 3,1-6 ; 3,31-35 ; 5,21-43 ; 6, 1-6, etc., où il serait possible de faire une analyse de la surprise implicite (aux côtés de la surprise explicite le cas échéant).

⁵³ [Jean-François Bouthors](#), lors de l'émission « Talmudiques » (du 22/6/2014) sur France Culture disait en parlant du texte de la résurrection chez Matthieu : « ce qui m'a fasciné en lisant le texte [il s'interrompt] – vous savez je suis souvent resté à lire les textes en m'arrêtant et en me disant : "je ne vais pas plus loin tant que je n'ai pas été surpris"... »

⁵⁴ Il serait possible de proposer de cette association un fondement tiré des théories de la pragmatique du langage, voir notamment les travaux de Paul Watzlawick, membre fondateur de l'école de Palo Alto ([page wikipedia](#)) Par exemple, cet axiome tiré des cinq axiomes de la théorie de la communication : Axiome d'englobement : « Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation tels que le second englobe le premier et, par suite, est une métacommunication » Voir note 62.

⁵⁵ Nous avons vu comment la charge spectaculaire des miracles décroît avec l'augmentation de la foi en leur auteur.

⁵⁶ Voir la parabole du vin nouveau et des autres nouvelles, Marc 2,22. Et ce que dit D.H. Juel dans *A master of surprise*, op. cit. p. 102 : “[Jesus] associates with the wrong sort of people, threatens tradition, and at the climax of his ministry, is executed as a would-be king, rejected by the religious and political authorities, deserted by his

cadre en question a fixé de façon rigide la critériologie qui seule permettra la reconnaissance dudit Messie, comment faire pour que d'autres voies soient perçues ? En plus des miracles, Jésus utilise les paraboles, sortes de « miracles narratifs ».

Il est entendu que si les paraboles appartiennent à part entière à la prédication de Jésus, il hérite cette pratique de l'école rabbinique (celle du *mashal*⁵⁷), voire du Moyen-Orient dans son ensemble où l'enseignement mythologique, religieux et philosophique utilise le langage figuratif ou détourné dans un but de mémorisation et de persuasion. L'usage qu'il en fait est cependant à la fois magistral et original, tant par leur nombre, leurs domaines d'extraction, plutôt ruraux et quotidiens, que par leur liberté et leur intelligence hors-normes. Rappelons quelques éléments qui président à la stratégie particulière présente dans les paraboles évangéliques. Celles-ci ont été classiquement analysées dans leur perspective narrative par P. Ricœur :

« C'est comme intrigue et comme pointe que le récit parabolique subit un transfert de sens, un déplacement métaphorique, par quoi la crise et le dénouement de l'histoire visent obliquement le Royaume. (...) De la même manière que le proverbe, soumis à la loi du paradoxe et de l'hyperbole, ne réoriente qu'en désorientant, la parabole, soumise à ce que j'appellerai « la loi de l'extravagance », fait surgir l'extraordinaire dans l'ordinaire. Il n'est pas de parabole, en effet, qui n'introduise dans la structure même de l'intrigue un trait implausible, insolite, disproportionné, voire scandaleux. C'est alors le contraste entre le réalisme de l'histoire et l'extravagance du dénouement qui suscite l'espèce de dérive par laquelle l'intrigue et sa pointe sont soudain déportés vers le Tout-Autre. »⁵⁸

P. Ricœur insiste ailleurs que le but des paraboles est que « nous puissions être étonnés une fois encore, frappés, renouvelés et mis en mouvement »⁵⁹. On sait que pour l'auteur la mise en place d'un décrochage volontaire vis-à-vis de la référence diégétique usuelle a pour but de faire jouer une autre référence, dite de second ordre, qui renvoie le lecteur à son être au monde fondamental, antérieur à celui qui est contextualisé devant ses yeux, et lui propose alors une conversion à la mesure du décrochage subi. En relisant la parabole des ouvriers de la onzième heure (Mat 20, 1-16), nous allons observer comment les mécanismes de la surprise narrative servent le but de l'annonce du royaume, et pédagogiquement préparent les auditeurs/lecteurs à se convertir. Voici le texte :

« Il en va du Royaume des Cieux comme d'un propriétaire qui sortit au point du jour afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. ²Il convint avec les ouvriers d'un denier pour la journée et les envoya à sa vigne. ³Sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient, désœuvrés, sur la place, ⁴et à ceux-là il dit : "Allez, vous aussi, à la vigne, et je vous donnerai ce qui est juste." ⁵Et ils y allèrent. Sorti de nouveau vers la sixième heure, puis vers la neuvième heure, il fit de même. ⁶Vers la onzième heure, il sortit encore, en trouva d'autres qui se tenaient là et leur dit : "Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans travailler ?" - ⁷"C'est que, lui disent-ils, personne ne nous a embauchés. " Il leur dit : "Allez, vous aussi, à la vigne." ⁸Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : "Appelle les ouvriers et remets à

followers, abandoned even by God. The tension is not simple misperception but is in fact constitutive of the gospel Mark knows. God's truth is disclosed only by way of confrontation with established tradition and human institutions." (nous soulignons)

⁵⁷ Cf. Daniel Marguerat, *Parabole*, Cahier Evangile n°75, Cerf, 1991, p. 8-9 et Dominique de la Maisonneuve, éd. *Paraboles rabbiniques*, Supplément aux Cahiers Evangile 50, 1984, p.10.

⁵⁸ Paul Ricœur, *Lectures 3, Aux frontières de la philosophie*, Nommer Dieu, Seuil, 1994, p. 296-97.

⁵⁹ Paul Ricœur, *L'herméneutique biblique*. Cité dans *Bible et philosophie, Les lumières de la raison*, F. Mies ed., P. Gilbert, F. Mies, L. Rizzerio, A. Thomasset, Presses universitaires de Namur, 2007, p. 121.

chacun son salaire, en remontant des derniers aux premiers." ⁹Ceux de la onzième heure vinrent donc et touchèrent un denier chacun. ¹⁰Les premiers, venant à leur tour, pensèrent qu'ils allaient toucher davantage ; mais c'est un denier chacun qu'ils touchèrent, eux aussi. ¹¹ Tout en le recevant, ils murmuraient contre le propriétaire : ¹²"Ces derniers venus n'ont fait qu'une heure, et tu les as traités comme nous, qui avons porté le fardeau de la journée, avec sa chaleur. " ¹³Alors il répliqua en disant à l'un d'eux : "Mon ami, je ne te lèse en rien : n'est-ce pas d'un denier que nous sommes convenus ? ¹⁴Prends ce qui te revient et va-t'en. Il me plaît de donner à ce dernier venu autant qu'à toi : ¹⁵n'ai-je pas le droit de disposer de mes biens comme il me plaît ? Ou faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon ?" ¹⁶ Voilà comment les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers. " »

La tension narrative de ce récit commence dès la perception de la succession des horaires des embauches : le lecteur voit passer chacune, et s'interroge sur le but de cette énumération (en tout cas il la ressent comme créatrice d'une tension): puisqu'il y a un accroissement, c'est que la fin de l'histoire en principe réserve un maximum qui va justifier et conclure l'augmentation. Et puisque cette anaphorisation de l'histoire constitue en elle-même un nouement de l'action, on ne prête peut-être pas tant attention à l'autre élément de tension, moins directement perceptible, qui est contenu dans la phrase « je vous donnerai ce qui est juste » (v.4) : la stricte logique salariale en effet aurait demandé que le maître répète le montant énoncé, voire le module déjà en proportion de la durée moindre du travail. Une subtile incertitude naît autour de l'expression « *ce qui est juste* ». On s'attend donc à une surprise concernant la manière dont le salaire va être versé. Elle pourrait par exemple prendre la forme d'une valorisation de la qualité du travail au détriment de sa durée, comme dans la version rabbinique de la parabole semblable que l'on trouve dans le Talmud de Jérusalem⁶⁰. Là, la plainte des ouvriers ayant fait le travail le plus long, vis-à-vis de celui qui n'a travaillé que deux heures, est contrée ainsi par le maître : « celui-ci s'est fatigué en deux heures plus que vous durant toute la journée. » Mais ce dénouement ne modifie pas le cadre économique habituel auquel sont habitués les palestiniens des premiers siècles. Et donc le visage de Dieu associé à ce cadre socio-religieux reste inchangé.

Jésus introduit le premier déséquilibre dans l'organisation attendue du travail qui prévaut dans ce type de situation au moment où il fait dire au maître (derrière lequel se dessinent les traits du Dieu de miséricorde qu'il importe à Jésus de révéler), s'adressant à son intendant : « appelle les ouvriers, et remets à chacun son salaire, en commençant par les derniers. » Si l'on est déjà familier de la parabole, on entend déjà sa conclusion concernant le renversement de l'ordre habituel : les premiers sont premiers non pas en vertu du hasard, mais du fait de la reconnaissance de la valeur du travail. De plus, si le maître avait voulu, dans son extravagance, favoriser les derniers sans offusquer les premiers, il aurait pu donner à chacun la pièce d'argent promise en commençant par les premiers, et ceux-ci n'auraient pas su que les derniers étaient payés autant qu'eux. Au lieu de ça, sa méthode contient une provocation : elle est calculée pour faire surgir l'incompréhension et le murmure face à un renversement de la norme. Donc une surprise désagréable mise en place exprès.

La réaction ne se fait pas attendre (vv. 10-12) : les ouvriers se plaignent au maître en vertu d'une justice mondaine proportionnelle et quantifiable. On pourrait ici imaginer un dénouement de l'injustice apparente qui passerait par la qualité (et non plus la quantité) du travail. Mais,

⁶⁰ Daniel Marguerat, *op.cit.*, p. 48.

deuxième surprise, le maître n'utilise pas ce genre d'argument : « je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. » La réaction immédiate qui suit cette déclaration surprenante contient à la fois l'énigme de l'incompréhension (niveau cognitif : « Pourquoi !? ») et (niveau émotionnel) le saisissement du scandale, du choc causé par une violence faite à la morale sociale valable pour les rapports économiques et humains. Cette dernière valence de la surprise semble d'ailleurs la plus importante à D. Marguerat⁶¹ puisqu'il applique aux paraboles en général, dans un paragraphe intitulé « un langage de changement », l'idée empruntée à la pragmatique de la communication de l'école de Palo Alto⁶² qui selon lui s'interrogeait pour savoir « quel est le langage approprié à promouvoir un changement qui touche le système de pensée ? Réponse : ce langage doit être plus émotionnel qu'argumentatif. » On retrouve ainsi, dans l'utilisation de la surprise, l'ingrédient performatif nécessaire pour faire de la parole une force agissante, et non pas seulement le véhicule d'une information.

Dans cette célèbre parabole la mise en place de surprises narratives fait donc partie de la pédagogie de révélation utilisée par Jésus. Comme dans le cas des miracles, une stratégie de secret ou de paradoxe est prévue, puisque les paraboles transposent en un récit imagé et énigmatique des réalités qu'il faut décoder (il faut les yeux et les oreilles pour voir et entendre, cf. Mc. 4,12). Les surprises fonctionnent comme des émergences qui surgissent au fil des récits et qui indiquent leur nature : puisque l'on est surpris, c'est qu'il y a à comprendre autre chose que la surface narrative qui, elle, rend compte du cadre socio-religieux habituel. Si l'on s'en tenait à ce cadre (comme pourraient le faire les chefs religieux - mais aussi n'importe quel lecteur), on pourrait facilement cataloguer la « morale »⁶³ de la parabole comme extravagante, exagérée, absurde, idéaliste, etc.⁶⁴. Evidemment, le fait que ces récits soient intégrés aux Nouveau Testament les rend peu suspects d'être anti-évangéliques, mais les résistances à la logique de l'évangile (dont justement les paraboles sont un élément fondamental) peuvent être fortes. Voir par exemple la parabole du festin nuptial chez Matthieu 22,2-14, dans laquelle on assiste aux représailles meurtrières du roi (figure divine usuelle) envers les agresseurs de ses serviteurs (v. 7), puis au recrutement d'inconnus aux carrefours pour remplir la salle de noces (v. 9), et enfin à l'expulsion de la salle d'un « invité » sans vêtement de noces, qu'il fait jeter dehors « pieds et poings liés »... Il n'est pas si facile d'accepter l'effort d'intégrer cette parabole dans le message de Jésus, et de ne pas l'évacuer parce qu'elle ne correspond pas aisément à ce que l'on projette sur lui. On connaît aussi les difficultés qui entourent la lecture de la parabole du gérant habile (Luc 16,1-8) : comment Jésus a-t-il pu louer ce personnage qui pratique la malhonnêteté, même si c'est pour souligner son habileté, d'ailleurs retorse ? Et que dire de la parabole de l'homme de confiance (Luc 12,42-48) ? Lorsque Jésus évoque la situation où cet intendant, lassé d'être fidèle à son maître, se laisse aller à la violence et à la boisson : « le maître de ce serviteur arrivera au jour qu'il n'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas : il le coupera en

⁶¹ Idem ; p. 50-51

⁶² <http://www.igb-mri.com/presentation.php?categorie=2>

⁶³ D. Marguerat (*op.cit.* p. 56) insiste pour montrer combien l'utilisation des morales, souvent généralisantes, des paraboles doit davantage remonter à leur fixation écrite et leur utilisation pour de plus vastes auditoires. « La morale verrouille l'application du récit, alors qu'avec Jésus, la parabole culmine justement dans l'ouverture. »

⁶⁴ Nous avons personnellement été très surpris en entendant des chrétiens de longue date interpréter telle ou telle parabole dans le sens contraire à celle que requiert l'Évangile, par ex. le récit du pharisien et du publicain (Luc 18,10-14), dans laquelle le pharisien recevait les mérites que son attitude justifiait !

deux, et lui fera partager le sort des infidèles. »⁶⁵ Malgré le fait que l'expression grecque « couper en deux » peut ne vouloir dire que « chasser », il est probable que les lecteurs de ce genre de texte possède des structures filtrantes vis-à-vis de cette violence, et refusent de la considérer comme évangélique. Or, la surprise associée à la brutalité de la scène devrait constituer un révélateur que ce qui est dit « parle » autrement, et demande un réaménagement ou une « reconnaissance » (pour employer le terme de R. Baroni) des représentations, en l'occurrence religieuses. Ces structures filtrantes correspondent aux scripts ou matrices utilisés par les lecteurs, qui peuvent éventuellement même avoir été mises en place par la fréquentation des codes narratifs des évangiles, mais jusqu'à un certain niveau seulement. Si ce niveau est dépassé, on pourra refuser à ce deuxième niveau, trop surprenant par rapport au premier, la qualité évangélique.

Si donc elle est acceptée (à nouveau moyennant la foi), la surprise narrative constitue un moyen pour, en quelque sorte, faire sortir le lecteur de sa lecture, c'est-à-dire faire surgir un autre mode de lecture, on pourrait dire une méta-lecture, si tant est que ce genre de lecture « lit » encore. C'est nous semble-t-il le privilège de l'étonnement, assimilable en première instance à l'effet, ou à la durée de la surprise⁶⁶. Dans l'étonnement, le lecteur/auditeur décroche quelque peu du niveau diégétique et s'interroge sur l'importance de ce qu'il est en train de lire, importance qui se réfère d'une part au statut du texte, et ensuite à sa relation à lui en tant que lecteur. Par rapport au statut du texte, le lecteur surpris entre en phase d'étonnement, et laisse résonner ce qui a causé la surprise : tel paradoxe, telle métaphore, telle situation inattendue que le récit, même connu, fait revivre⁶⁷ et entendre à nouveau. Il prend conscience que c'est le texte, ce texte, qui lui a procuré cette surprise, et il y retourne pour évaluer le phénomène dans sa force et sa particularité. Il prend aussi conscience que ce texte a été lu par lui après tant d'autres lecteurs et passeurs qui ont permis qu'il le lise et en soit surpris encore aujourd'hui. Que signifie cet événement ? Est-ce un appel ? Un rappel ? De qui vient-il ? Pourquoi vient-il aujourd'hui ? Pourquoi ce texte le surprend-il aujourd'hui ? Le lecteur en vient également à se positionner lui-même face au texte et à sa surprise. Déjà les procédés d'identification et de tension l'avaient impliqué, peut-être malgré lui. Si le texte me surprend, moi qui le lis, ne suis-je pas son interlocuteur privilégié ? Sans doute s'il me parle et, dans sa parole, me saisit, c'est que j'ai su l'écouter, c'est que je me préparais à lui et c'est cette surprise qui vient me le confirmer. Je suis

⁶⁵ La violence de ce châtement est presque incongrue, mais les notes des Bibles indiquent que cette expression pourrait être un terme technique utilisé pour excommunier ou mettre en quarantaine. Les traductions optent souvent pour « chasser ».

⁶⁶ On peut mettre en parallèle ce phénomène de « suspension » de la lecture par la prise de conscience de ce qu'elle révèle (même si elle est subie au moins dans un premier temps), avec la mise entre parenthèses husserlienne de la réalité, et cette *epochè* sera aussi convoquée dans le cas du regard fixe (voir [I.E.3](#)). Voir N. Depraz, *Comprendre la phénoménologie, une pratique concrète*, Armand Colin, 2009, p. 6 : « Husserl nomme "conversion" ce geste par lequel on décale son regard pour lire autrement. Prendre distance par rapport au phénomène décrit, mettre en suspens les contenus prédonnés pour en interroger en permanence le sens, ne pas adhérer de façon naïve à ce qui apparaît pour donner corps au mode d'apparaître de ce phénomène. »

⁶⁷ Nous sommes en dette ici à nouveau vis-à-vis de P. Ricœur, qui dans son livre *La métaphore vive* (Seuil, 1975), étudie les théories qui comprennent la métaphorisation (du mot, de la phrase, puis du discours tout entier) comme procédé multiforme de vivification du langage. D. Marguerat attire aussi l'attention sur le phénomène de la métaphore en rapport avec les paraboles : « Sa force langagière, la métaphore ne la puise pas comme la comparaison dans l'évidence d'une analogie reconnus par tous. Au contraire, la métaphore frappe par son effet de surprise. La métaphore fait choc. » op. cit. p. 15. Il fait référence lui aussi au travail de P. Ricœur.

donc autant la source de mon état de méditation que le texte lui-même. Ou plutôt en moi s'est opérée une rencontre inédite qui me place en tant que lieu de création⁶⁸ d'une nouvelle réalité personnelle, la « reconnaissance », qui peut ne porter que sur un pan limité de mon expérience (religieuse), mais cependant y porter suffisamment et absolument.

L'auditeur/lecteur est ainsi poussé à travers les surprises narratives à s'interroger durablement (rôle de l'étonnement) sur les exagérations, extravagances, incohérences, etc. qui émaillent de tels récits, car tel est le principe qui les a fait choisir par Jésus, et ensuite retenir et inclure dans le corpus néotestamentaire⁶⁹. Dans la parabole des ouvriers de la onzième heure, le lecteur, choqué dans sa préconception habituelle de la justice, doit saisir que le maître vient la bousculer au profit d'un autre rapport entre le don et le contre-don, non plus égalitaire ni inégalitaire (v. 13), non plus proportionnel, mais autre, basé sur une loi nouvelle, gratuite, qu'il s'agit d'accueillir, à laquelle s'ouvrir. Et naturellement, puisqu'il s'agit du Royaume des cieux (v.1), on est aussi conduit à s'interroger sur le proclamateur de ce royaume, ce qui est le but de l'évangile. Et aussi sur son rôle de lecteur impliqué (interpellé) dans sa réalisation.

d. La Résurrection comme « surprise complète » ?

« Il est vivant ! »⁷⁰ : Après deux millénaires de christianisme la surprise contenue dans cette exclamation a eu le temps non seulement de s'évaporer, de « perdre ses bulles », mais c'est sur le cri inverse : « Dieu est mort », que la culture contemporaine s'est définie⁷¹, avant de cesser de prendre parti. Autant dire qu'il est difficile de réactiver aujourd'hui une éventuelle surprise liée à ce thème de la résurrection, mais aussi corrélativement de prendre conscience du bouleversement que représenta la résurrection pour ceux qui en ont témoigné, ainsi que pour la culture de l'Occident. La rationalité actuelle se passe du Dieu chrétien : elle ne s'inquiète donc pas de savoir dans quel état il se trouve (ressuscité ou pas), et donc encore moins par quels états il a pu passer. Voilà pour la « Bonne Nouvelle ». Mais le livre dans lequel l'expérience des premiers témoins s'est trouvée consignée, et dont (nous l'avons vu) quelque chose de cette

⁶⁸ On voit que dans ce genre de formules, nous évitons de mettre au cœur de travail le processus de la foi religieuse, dont le statut épistémologique ne peut pas être directement celui de la philosophie. Mais nous tâchons cependant de décrire au plus près ce qui nous semble être l'expérience de foi vécue. Pour une prise en compte phénoménologique de la foi dans le mécanisme de révélation, cf. [IIIA4](#), [IIIA6](#).

⁶⁹ Cf. Mat 16,3 sur les signes des temps à interpréter, mais que les religieux ne percent pas. En Marc 8,12 Jésus annonce même que « cette génération » ne recevra aucun signe. Sur le choix des paraboles par Jésus lui-même, D. Marguerat écrit : « Jésus, parlant en paraboles, avait choisi un mode d'expression qui retient l'attention par la surprise de l'inédit. Ses paraboles vivent d'étonner. On comprend qu'avec l'acclimatation des paraboles dans le discours chrétien, l'effet de surprise s'évapore. A l'énonciation étonnante succède alors l'exploration de l'énoncé. A la réception surprenante de la parabole, succède la méditation contemplative de son texte. » (op. cit. p. 56) Nous pensons que, de fait, les surprises originales sur lesquelles étaient bâties les paraboles (et les miracles) ont avec le temps perdu de leur impact (elles se sont transformées en compétences endo-narratives chrétiennes, éventuellement bloquantes par rapport à de l'évangile hyperbolique), mais notre travail milite pour une réévaluation phénoménologique de leur importance et de leur vitalité, notamment en faveur de la surprise des miracles. En ce qui concerne les paraboles, il nous semble que le passage postulé par D. Marguerat, « de la surprise à la méditation » correspond exactement à ce que nous disons du rôle de l'étonnement.

⁷⁰ Luc 24,5.23 ; 2Cor 13,4.

⁷¹ Même si nous n'ignorons pas les efforts de réinterprétation du diktat nietzschéen, déjà par Nietzsche lui-même, puis notamment par J.L. Marion dans *L'idole et la distance* (Grasset, 1977, p. 100), celle-ci demeure confinée à une minorité à même de lire le diktat en question différemment de ce qu'en perçoivent le grand nombre.

expérience primordiale subsiste sous forme de parole en attente, peut-il encore surprendre ? Cette parole peut-elle encore surprendre et bouleverser ? A l'évidence, oui ; il n'est que de s'ouvrir à elle, même si cette « ouverture » semble moins balisée qu'à d'autres époques. Mais, nous le savons maintenant, le *locus* où elle peut surprendre n'est pas le seul texte, mais ses sur-textes (les paraboles) ou ses sous-textes (ses silences), avec leur écho dans le lecteur, et donc un œil ou une oreille intérieurs qui captent une parole autant ressentie que perçue et comprise et que les longues habitudes de lecture n'ont pas encore émoussée.

Cependant, il faut dire que l'événement unique de la résurrection, tel que raconté dans le NT est un non-événement⁷². Passons sur le fait que l'acceptation de la résurrection ne s'imposa pas tout de suite, puisque doute et incrédulité subsistèrent un temps parmi les disciples de Jésus⁷³. Il est notoire aussi que personne n'a assisté à la résurrection elle-même, mais que ce sont les apparitions qui ont constitué cette expérience, au moins autant, sinon plus, que le tombeau vide. Ajoutons que comme tous les événements réellement importants (au moins pour ceux qui y ont cru), elle dépasse infiniment ce que l'on peut en cerner par les mots ou des récits. On ne sait donc rien, ou si peu, de la nature de la surprise historique éventuelle qui a pu saisir les premiers témoins des apparitions. Mais même les récits, composés plusieurs décennies après Pâques et auxquels n'a donc pas manqué la maturation féconde du christianisme naissant, choisissent de la dire « goutte à goutte »⁷⁴, en somme en continuité avec les principes de révélation cryptée que mettent en œuvre les textes concernant l'identité de Jésus. D'ailleurs la structure biographique du genre évangile inverse l'ordre des choses : pour les disciples, tout est parti de leur vécu de la résurrection de Jésus ; or l'ordre suivi par les textes est inverse et donc retarde d'autant – c'est le but de l'intrigue – l'événement bouleversant devenu dénouement. Enfin, le « cri » (il est vrai standardisé par les besoins liturgiques) de la résurrection n'est pas contenu dans les récits de (ou autour de) la résurrection, mais dans les kérygmes, que l'on trouve exprimés çà et là dans le NT, et chez Paul notamment⁷⁵.

⁷² Nous sommes conscient en écrivant ce paradoxe de tout ce qu'il y aurait à dire à partir de lui, et que les limites de ce travail ne permettent pas d'aborder de façon satisfaisante.

⁷³ Mc 16,14 ; Mat 28,17.

⁷⁴ Voici le beau texte de Georges Haldas, in *Mémoire et résurrection*, éd. L'âge d'homme, 1991, cité dans le *Cahier Evangile* n°108, Les rencontres pascales avec le ressuscité, Cerf, 1999, p. 123 : « La bonne nouvelle... au goutte à goutte. Et dans l'après-midi de ce même dimanche, deux hommes marchant, pensifs, dans la campagne. Bref, face à l'humanité tout entière, et même au cosmos, quelques particules infimes – les disciples, les proches – mais chargées, elles, de transmettre la nouvelle la plus humainement explosive qui se puisse concevoir. Rien là, non plus, à y bien réfléchir, de paradoxal ni d'étonnant. Le phénomène résurrection qui concerne, encore une fois, le corps intime de chacun – non les masses – ne pouvait se propager que dans la relation d'être à être. Et non sur la place publique, ou s'ils avaient existé, par la voie des médias. Voyez plutôt : d'abord Marie de Magdala, puis quelques femmes, puis les deux « pèlerins » d'Emmaüs ; puis les Onze (non sans peine) et tous ceux que, par la suite, ces derniers approcheront (...) Car il ne s'agit pas ici de transmettre une information, mais bien de révéler un phénomène impensable, et par là même capital, seul capable de fonder entre les hommes une authentique communion. En un mot, la nouvelle du Christ ressuscité, et apparu à quelques uns, se répand, non dans le style de l'explosion sensationnelle ou de ce qu'on appelle – et on ne croit pas si bien dire – « un coup de théâtre », mais dans celui, plutôt, de l'insémination secrète. Une sorte, au départ, de goutte à goutte fécondant, ou encore, un graine à graine. » (nous soulignons)

⁷⁵ Voir 1Cor15, 3-5. Sur l'importance des formules kérymatiques, par opposition aux récits pascaux, voir Walter Kasper, *Jésus le Christ*, op.cit., p. 188.

Certains juifs attendaient la résurrection des morts⁷⁶, dans le cadre eschatologique collectif qui était celui du Jugement dernier, mais pas celle d'un seul individu, qui transgresserait la loi commune. Si bien que quand Jésus parlait de la résurrection⁷⁷, ses auditeurs rattachaient logiquement ces paroles à cette croyance. Et lorsque les disciples se mirent à annoncer sa résurrection à lui (après Pâques), ils soulevèrent incompréhension et scandale (voir Actes 5,30-32 et v. 33). D'ailleurs, le cadre eschatologique juif est malgré tout resté en place, même après la résurrection individuelle de Jésus, puisque pour la première génération chrétienne, du fait de la résurrection de Jésus, le monde devait bientôt finir, on était dans les derniers temps. On fonctionnait forcément dans le cadre de la conception vétérotestamentaire de la résurrection. Ce n'est que petit à petit que la singularité de l'événement pascal s'est imposée. De fait, cela fut compris dès le 1^{er} siècle, le problème vient de ce que la résurrection de Jésus est sans analogie⁷⁸. Et donc, cet événement unique appartient-il à l'histoire et au monde des phénomènes ? Le problème épistémologique de la non-répétabilité de l'événement s'ajoute à celui de sa non-observabilité, sans compter le fait que nous sommes dans le domaine spirituel... Bref, comment une telle concentration de particularités *pourrait-elle ne pas* être surprenante ? Et en même temps, comment le pourrait-elle puisque nulle anticipation, nulle structure d'attente ne peut véritablement lui servir d'horizon ? Le paradoxe se résout-il si l'on considère précisément *ce qui* est surprenant ? Quand on dit « la » résurrection, de quoi parle-t-on exactement ? Il y a le plan historique en 3^e personne, rapporté dans le NT, mais émietté dans 4 évangiles, repérable dans les récits au tombeau, mais aussi dans les récits d'apparitions, dont on sait qu'ils sont partiellement contradictoires. Il y a ensuite le niveau narratif, la version apologisante des expériences étranges survenues chez des témoins peu nombreux. Il y a enfin le théologoumène, la résurrection comme article de foi et nébuleuse centrale de la galaxie chrétienne. On sent bien que la résurrection doit *forcément* être une « complète surprise », mais en quoi ? Qu'est-ce qui en elle est véritablement surprenant ?

Il faut préciser la situation dans laquelle se trouve ipso facto le lecteur des évangiles. Non seulement il sait que la résurrection constitue le « dénouement » des récits noués par l'hostilité des chefs religieux dès le début de la mission publique de Jésus, mais il peut suivre les signaux déposés par les rédacteurs des textes, indiquant dans quelle perspective ils les ont articulés à l'événement que fut pour eux la résurrection. Jésus en effet prophétise régulièrement sa propre résurrection⁷⁹ et c'est une question délicate de doser ce qui dans ces annonces relève :

⁷⁶ On sait que les évangiles mentionnent la branche juive des saducéens, qui eux refusaient d'y croire. Pour « les résurrections d'Israël » (les linéaments de la foi juive en la résurrection), voir Paul Bony, *La résurrection de Jésus*, Coll. Tout simplement, Ed. de l'atelier, 2000, p. 17 et ss.

⁷⁷ Jésus partage la foi d'Israël sur la résurrection. Voir p.ex. Marc 12, 26-27 : « Quant au fait que les morts ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse, au passage du Buisson, comment Dieu lui a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Il n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants. »

⁷⁸ Voir le florilège d'indications en ce sens citées chez H.U. von Balthasar, *Pâques, le mystère*, Coll. Foi vivante, n°357, Cerf, 1996, p.215.

⁷⁹ Sans parler de Jean 11,25-26 où Jésus déclare tout de go « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais », les synoptiques, on le sait, mettent dans la bouche de Jésus la prédiction solennellement répétée de sa résurrection : Marc 8,31 : « Le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter. » et juste avant sa Passion, il dit à ses disciples (Mat 26,32) : « Mais après ma résurrection je vous précéderai en Galilée » A la suite de l'épisode de la Transfiguration (Marc 9,9-10), l'échange suivant est transcrit : « il leur ordonna de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, si ce n'est quand le Fils de l'homme serait ressuscité

- de sa foi juive à la résurrection (eschatologique) des morts à la fin des temps (cf. Luc 7,22 citant Isaïe 26,19)
- de la volonté des communautés rédactrices de donner à Jésus une plus grande connaissance de l'avenir en le faisant annoncer sa propre résurrection pascale.
- d'une prescience de Jésus lui-même concernant son avenir (qui, si l'on s'extrait du cadre religieux des textes, relèverait alors plutôt du pressentiment, mais si l'on s'y plonge, évalue la possibilité pour la conscience humaine du Verbe fait chair de connaître son destin⁸⁰).

Quoiqu'il en soit, il semble qu'aucun des concitoyens de Jésus ne s'attendait à la résurrection dont les évangiles témoignent, et l'on peut dire qu'ils ont été complètement bouleversés par le « quelque chose » qui selon eux s'est passé à Pâques. Nous y reviendrons. Cependant, les lecteurs, eux, sont face à une autre configuration : ils redécouvrent la surprise des témoins, et doivent entrer dans un processus d'évaluation de cette surprise : cette surprise, éprouvée par les premiers témoins, et retracée dans ces textes qu'une chrétienté bimillénaire leur permet quand même de lire aujourd'hui, les surprend-elle eux aussi ? Entendent-ils sa parole silencieuse ? Et cette parole a-t-elle du sens ? N'est-elle pas trop exorbitante, comme elle le fut pour les grecs d'Athènes entendant Paul qui la leur annonçait⁸¹ ? Paul ailleurs parle de la folie de Dieu (1Cor 1,25). Nous ne sommes sans doute plus à même d'apprécier le choc mental qu'il y avait derrière cette « folie (*môria*) »⁸² et la requête qu'elle exigeait des premiers témoins, nous ne pouvons plus la ressentir comme eux. D'où un amoindrissement de la surprise elle-même qui suit l'événement, et que les récits tentent de rendre, mais aussi une mise en scène, qui peut favoriser la naissance de la foi, résultant d'une surprise cette fois-ci non pas extérieure, mais intime. Le retard narratif de l'événement, plongé dans le bain de l'étonnement du « problème Jésus », permet de lui restituer quelque peu sa puissance d'interrogation originelle, sa surprise inaugurale.

Que l'événement appelé résurrection dans le corpus néotestamentaire soit considéré comme correspondant à ce que Raphaël Baroni appelle « surprise complète », du point de vue de ceux qui en témoignent, cela semble a priori la moindre des choses, mais on se rend compte que les couches superposées du fait de la particularité du mode de transmission de l'événement rendent compliquée son évaluation. Voici la définition de cette surprise complète :

« La « surprise complète » est une surprise qui succède à une attente marquée (configurée par la tension narrative) et qui est suivie d'un étonnement qui conduit à une véritable réconnaissance (« méta-abduction » ou « conversion fiduciaire »).⁸³ »

Ces deux dernières expressions viennent d'U. Eco et de J. Geninasca respectivement. Le premier définit ainsi la « méta-abduction » :

d'entre les morts. Ils gardèrent la recommandation, tout en se demandant entre eux ce que signifiait "ressusciter d'entre les morts". »

⁸⁰ On sait que cette question, celle de la vision béatifique chez Jésus dès son humanité, fut pour les Pères un *locus theologicus* particulièrement débattu.

⁸¹ [Actes 17,32](#)

⁸² L'idéal grec, épicurien et stoïcien notamment, n'avait pas de plus grande référence morale et spirituelle que celle du sage. La Bible elle-même à l'époque hellénistique a voulu exprimer le mystère de Dieu en termes sapientiels (Sagesse, Siracide).

⁸³ Op. cit. p. 304.

« it consists in deciding as to whether the possible universe outlined by our first-level abductions is the same as the universe of our experience »⁸⁴,

alors que le second explique la “conversion fiduciaire” ainsi:

“elle est le fait d’un sujet de second degré, capable de se représenter, de mettre en scène son propre simulacre, dans la relation où il éprouve, en tant que sujet de premier degré, une sensation purement agréable et de comparer le vécu actuel avec le vécu antérieur pour en percevoir le caractère inédit, exceptionnel et unique. »⁸⁵

Nous ne retiendrons de ces explications techniques que leur renvoi à un bouleversement des représentations qui survient lorsqu’un événement même attendu invalide complètement les croyances antérieures, que l’expérience nouvelle impose de rejeter, ou au moins de réévaluer complètement. Mais clairement, l’événement appelé résurrection dépasse de loin tout ce qui peut être décrit par eux. Si bien que nous devons qualifier le degré de « complétude » de sa surprise avec des moyens supplémentaires.

Nous avons rendu compte précédemment des mécanismes narratifs mis en œuvre dans un des récits de la résurrection, chez Marc, et notamment de l’invention marcienne de la non-fermeture de son texte, qui refuse la satisfaction d’un achèvement de nature religieuse, et fait comme s’il obligeait le lecteur/spectateur à devenir témoin, c’est-à-dire « évangéliste » au sens où l’ange a annoncé aux femmes la résurrection de Jésus. Mais l’émotion la plus fortement thématifiée dans cette fin marcienne est la composante de peur et d’effarement, contenue notamment dans le verbe *θαμβεω* que nous avons analysé; cette surprise/stupéfaction mêlée à de l’effroi oblige à quitter la zone positive de la stupéfaction ou du bouleversement (positive car elle permet cependant l’accueil de la nouveauté), pour entrer dans celle du recul et de la distance, qui la refuse. Nous avons remarqué que ce même verbe se trouve utilisé lors de la première mention de stupéfaction des spectateurs dans la synagogue de Capharnaüm (Marc 1,27): leur saisissement abasourdi à la vue de l’exorcisme opéré par Jésus est décrit par Marc par ce verbe de l’effroi. Placé ainsi au début de la vie publique du galiléen, ce type de réaction semble bien exprimer l’absence complète d’attente possible de sa nouveauté, ou de cadre de réception, qui aurait permis une surprise et non de la peur. Or, si nous nous en tenons à la structure phénoménologique selon laquelle l’irruption d’un événement sans attente/attention préalable ne produit que de la peur, et non de la surprise, et si nous traitons également Marc comme

⁸⁴ Op. cit. p.300. Chez Peirce, l’abduction concentre son énergie explicative sur la validité des hypothèses qui permettraient, si elles sont satisfaisantes, d’éviter les surprises à venir : « What is good abduction? What should an explanatory hypothesis be to be worthy to rank as a hypothesis? Of course, it must explain the facts. But what other conditions ought it to fulfil to be good? The question of the goodness of anything is whether that thing fulfils its end. What, then, is the end of an explanatory hypothesis? Its end is, through subjection to the test of experiment, to lead to the avoidance of all surprise and to the establishment of a habit of positive expectation that shall not be disappointed.” (<https://realistmethods.wordpress.com/2014/08/01/the-meaning-of-abduction/>) Il est clair que ce projet épistémologique est à l’exact opposé du projet évangélique, où la construction du mode de révélation doit pouvoir fonctionner en recréant, pour chaque acte de lecture, une surprise propre à convertir le lecteur. Reste à savoir si une « meta-abduction » possède des ressources fondamentalement différentes. (page d’origine où ce document a été trouvé : http://www.stephanhartmann.org/HHL10_Psillos.pdf)

⁸⁵ Idem.

l'évangile le moins « communautarisé »⁸⁶ des quatre, la réaction humaine que l'on y observe devant le fait de la résurrection se caractérise négativement par la frayeur seule, alors que les autres évangélistes y ajoutent notamment de la *joie* (Mat 28,8 ; Luc 24,52 ; Jean 20,20), dont le caractère festif manque absolument chez Marc. Donc selon cette hypothèse, la mention de peur des témoins de la résurrection racontée en Marc dénote une absence d'anticipation de l'événement telle que l'on ne peut plus la qualifier de surprise, complète ou non⁸⁷.

Nous pouvons cependant limiter dans le négatif le spectre réactionnel marcier, en nous aidant de ce que Claude Romano établit eu égard au traumatisme. Il examine le cas où un événement peut être si terrifiant qu'il fige le sujet, devenu incapable de bouger. Il est clair que cet extrême *n'est pas ce qui se passe* dans la réaction à la résurrection chez Marc, où les femmes, transies de peur et toutes tremblantes, sont néanmoins à même de quitter le tombeau. Voici comme l'auteur s'exprime :

« Le traumatisme est un événement que nous ne pouvons pas faire nôtre. Si nous y sommes bien exposés, c'est comme *sujet* incapable de lui faire face, *assujetti* au surcroît de ce qui vient nous frapper d'autant plus douloureusement qu'il nous advient de l'extérieur, par surprise, se dérochant à toute prise et déjouant toute protection. Le sens du traumatisme se dévoile ainsi, originairement, dans l'expérience de l'effroi. Si l'ipséité, en effet, est le pouvoir-se-tenir-en-face de ce qui nous advient, afin de se l'approprier en tant que tel, dans l'effroi en revanche, *il n'y a plus d'« en face »*. L'advenant y est livré sans réserve à l'altérité anonyme et sans visage de l'effroyable qui l'investit tout entier, le glace jusqu'aux os, le tétanise, etc. L'effroi, dans cette mesure, diffère profondément de la peur : tandis que le menaçant s'annonce toujours depuis une certaine contrée du monde, comme le souligne justement Heidegger, et se tenant quelque part devant, nous fait reculer, le terrifiant s'annonce à nous selon une *proximité sans distance* qui abolit toute possibilité de fuite et nous laisse paralysés, transis, sans défense. »⁸⁸

Plus loin, évoquant l'aspect positif de la peur, par opposition à l'effroi, il indique que « la peur appelle le courage, l'effroi nous laisse dans la stupeur. » Et : « La peur est encore une manière d'affronter le menaçant et d'y faire face, fût-ce au prix de la fuite. »⁸⁹ Nous sommes donc fondés à considérer la résurrection, au moins telle qu'évoquée chez Marc et qui l'est, pensons-nous, de façon originaire, comme un événement imprévisible, tellement impressionnant qu'il oblige les

⁸⁶ Par ce terme, nous entendons indiquer l'importance de l'instance communautaire (judaique, ou helléniste) dans les choix de réécriture opérés par les autres évangélistes.

⁸⁷ Il y a évidemment dans notre positionnement un certain parti-pris, nous ne le cachons pas, en faveur de la valorisation marcierne que l'on lit ci-dessus. Le fait même de privilégier un évangile par opposition aux autres peut être critiqué comme contraire à la tradition chrétienne qui a fermement maintenu dans son canon les quatre textes malgré la pression des *Diatessaron* de l'histoire. L'événement même de la résurrection, cet abîme, en creux dans les récits, peut valablement être défendu comme nécessitant une multiplicité d'éclairages différents qui en permettent la saisie, alors qu'un seul récit souffrirait automatiquement d'aveuglement. Voici ce qu'écrit dans ce sens H.U.von Balthasar : « Cette longue énumération des images utilisées pour présenter le mystère de la résurrection – et il n'y a pas ici autre chose que des images, la « résurrection » et « le réveil » en sont aussi – nous conduit à cette conclusion : le mystère proclamé ne peut, d'aucune façon, dans son unicité, être construit. Les images entourent un centre inaccessible qui seul a la force magnétique d'ordonner autour de lui d'une manière concentrique cette couronne d'images. » In *Pâques, le mystère*, op.cit., p.224.

⁸⁸ Claude Romano, *L'événement et le monde*, PUF, 1998, pp. 148-149. Les italiques sont de l'auteur. Notre tableau en [I.C.8](#) sur les degrés de proximité ou de distance impliqués par la présence ou l'absence de foi lors des miracles ne tient pas compte que ce cas extrême du traumatisme ; nous pensons en effet qu'il se situe à l'extérieur de notre phénoménologie de la surprise face au miraculeux.

⁸⁹ Ibid, p. 150.

témoins à fuir pour se protéger de sa signification puissamment déstabilisante, et causant un tel heurt du cadre émotionnel et cognitif que l'éloignement immédiat est la seule et durable solution. La seule réponse de l'observateur face à l'événement effarant qui le toise devient le besoin de distance, mais aussi le silence devant l'assourdissante avalanche de Parole qui est signifiée dans l'événement. La réponse possible serait tellement onéreuse en termes de réévaluation du soi « interloqué » que les témoins sont forcés de s'abstraire de l'interlocution, et de laisser la Parole seule, face au silence. La résurrection ne peut donc pas s'entendre comme un traumatisme : événement saturé, certes, violent, et dont le sens déborde infiniment les capacités d'accueil de l'homme, mais qui peut l'ouvrir à plus grand que lui en le transformant, une fois passé le moment du choc et l'apaisement de sa violence. Elle n'est pas un traumatisme car elle instaure la distance au lieu de la supprimer, elle met en place le face à face d'un visage, effarant et déroutant au premier abord sans doute, mais non pas l'anonymat glacé qui est celui de l'effroi traumatisant.

L'expérience de la résurrection (celles des témoins, au moins si nous pouvons la reconstituer en nous servant des indications marciennes) ne peut donc pas être qualifiée simplement de surprise, ni même de surprise complète, mais pourtant celle-ci fait partie de l'expérience, et nous aurons à trouver où et comment. Pour commencer à nous y aider, voici un texte de Joseph Doré, qui, à la fin d'une présentation des données néotestamentaires pascales, écrit :

« La question de l'identité de Jésus restait donc toujours en suspens. Certes, il s'était présenté comme un « prophète puissant en paroles et en actes », mais il n'en avait pas moins été mis à mort, alors que "nous, nous attendions qu'il restaure Israël"... Mais voilà qu'une nouvelle donne intervenait avec ces étonnantes apparitions (post)pascales. Ne fallait-il pas réaliser, alors, que ce qu'il y avait déjà de si étonnant dans le Jésus prépascale pouvait trouver sa clé de compréhension dans ce qui apparaissait de lui, maintenant, après sa mort ? Et inversement, que ce qui avait tant surpris chez lui "aux jours de sa chair" pouvait se trouver éclairé par ce qui paraissait maintenant lui arriver au-delà du tombeau ? Comme si, en somme, l'étonnant d'avant Pâques s'éclairait à la lumière de l'étonnant d'après Pâques, et inversement... »⁹⁰

Où donc se trouve la surprise de la résurrection ? Car si l'on peut à ce point évoquer la question de l'identité de Jésus en termes d'étonnement, c'est bien parce que la résurrection y joue un rôle fondamental, rendant anthropologiquement étonnant ce qui la suivit, et par contrecoup, modifiant de façon étonnante l'anthropologie qui la précéda.

Nous voudrions donc proposer cette hypothèse : il nous semble que *la surprise de la résurrection surgit de l'étonnement* qu'elle provoque. Elle ne surprendrait, comme phénomène, que parce que d'abord elle a étonné (même si cet étonnement est mêlé de peur, cf. le sens originel de l'étonnement comme foudroiement). Et la véritable surprise qu'elle fait naître ne serait pas seulement ni vraiment dans le choc de revoir un mort vivant⁹¹, mais, au sein de l'étonnement face à ce visage, elle serait comme la lumière de la foi qui jaillit en perçant la

⁹⁰ Joseph Doré, *Etre catholique aujourd'hui*, Bayard 2014, p. 74.

⁹¹ Ce choc d'ailleurs n'opère plus guère aujourd'hui, accoutumés que nous sommes aux figures de zombies et revenants...

nuée. Le « c'est lui, c'est bien lui ! » de la résurrection⁹², cette *reconnaissance* étonnée⁹³ que la possibilité soit donnée d'une victoire sur la mort, permet d'ouvrir sur une *connaissance* dont le choc survient à l'intérieur de cette reconnaissance : « *Vraiment* cet homme était fils de Dieu ! » (Marc 15,39). Contrairement au processus disons habituel de la surprise, qui va du choc de l'inattendu à la résonance de l'étonnement, nous proposons de dire de la résurrection qu'elle déroule sa signification en sens contraire : de l'étonnement vers la surprise, de l'intérieur vers l'extérieur et du présent vers le passé. D'où la construction narrative des évangiles, qui, laissant l'événement fondateur, pourtant premier et originel, à la fin, recommencent avec le début lointain de la Galilée. La résurrection part de l'étonnement narratif de l'événement dans sa nouveauté et ce bouleversement provoque (il est vrai, à certaines conditions), la surprise intime de la foi⁹⁴. La véritable surprise de la résurrection, ouvrant à un étonnement encore plus grand, se produit en effet si, dans le regard du crucifié à nouveau vivant et reconnu comme tel, on entrevoit l'invisible, ce « Je suis » que dans l'AT l'homme ne pouvait voir sans mourir, et qui, surprise inouïe⁹⁵, a pris figure humaine et se présente, là, visible et vulnérable. Il est vrai que plusieurs fois, avant Pâques, Jésus avait proposé à ses disciples ce « voir dans le voir », par exemple dans ce passage :

« Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit." Jésus lui dit : "Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père !" ? Ne crois-tu pas que Je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jean 14,8-10).

Mais avant la résurrection, ces paroles ne pouvaient pas être comprises selon leur juste signification. Pourtant si les mots de Jésus sont pris au pied de la lettre – ce que la foi impose – leur contenu est tellement vertigineux que même la foi la plus vive (et même l'espérance la plus audacieuse) ne saurait faire voir ce qu'ils contiennent.

L'examen des réactions des disciples devant l'événement de la Résurrection vient confirmer que nous sommes ici en présence du schème selon lequel l'étonnement précède et prépare la surprise. Dans plusieurs récits d'apparition, le ressuscité paraît, mais les observateurs ne le reconnaissent pas. Cependant, et avant que la révélation n'ait lieu, il se produit un phénomène

⁹² Cf. [Jean 21,7](#).

⁹³ Reconnaissance que l'on pourrait dire retardée, puisque justement au début les témoins du ressuscité ne le reconnaissent pas. On pourrait dire que cela aussi fait partie de la pédagogie révélationnelle de Jésus. La reconnaissance de Jésus comme Christ ne se fait que de façon médiate (sacramentelle), par des paroles (Jean 20,16) ou des gestes (Jean 21,6-7). Voir ci-dessous d'autres considérations à propos de la non-reconnaissance du ressuscité.

⁹⁴ Tout un développement serait nécessaire pour resituer le statut épistémologique de la foi, en régime chrétien. On peut dans un premier temps entendre ce que dit J.L. Souletie dans *Les miracles*, coll. Tout simplement, op.cit., p. 34 : « La théologie parle de Dieu, moyennant la foi, qui n'est ni un eureka intuitif, ni un cri de désespoir devant les faillites de la raison. Elle est *radicalement* un acte de l'intelligence : "Croire est immédiatement un acte de l'intelligence, parce que l'objet de cet acte c'est le vrai, lequel appartient en propre à l'intelligence." (Saint Thomas d'Aquin). » Voir en [IIIA4](#), [IIIA5](#), et [IIIA6](#) les développements phénoménologiques concernant foi et surprise.

⁹⁵ Disons même, deuxième surprise, car si la première concerne la connaissance, reconnue sur le visage du Christ, de son être de Fils (trajet : Homme ayant traversé la mort → Dieu), une deuxième surprise survient lorsque ce premier acte de foi se double de celui correspondant au trajet Dieu → Homme mortel. Ceci est cohérent avec le dispositif du salut qui situe ce dernier dans le fait que c'est dans la Croix que se concrétise l'œuvre de la rédemption.

de tension émotionnelle en présence de Jésus ressuscité mais non reconnu,⁹⁶ et voulue par lui (il est, insistent les textes, non reconnaissable). Cette tension, sorte de magnétisation thymique de l'espace-temps narratif précurseur d'un événement majeur, que l'on scénarise aisément après-coup, mais qui sans doute était présent sur le moment sous forme d'attention ou d'émotion, se compare assez facilement à l'état d'étonnement durable que l'on a vu les évangélistes utiliser pour décrire l'attitude des foules à l'encontre de Jésus⁹⁷ ; si bien que la phénoménologie des apparitions, avec leur tension préparatrice et la révélation lors de la reconnaissance de Jésus, parallélise l'ensemble des événements miraculeux prépascaux qui eux aussi préparent, par l'état d'étonnement des foules qu'ils ménagent vis-à-vis du « prophète Jésus », la reconnaissance de son identité de Fils de Dieu manifestée dans sa résurrection des morts. De ce fait, la prédication évangélique (les miracles et leurs réactions en faisant partie) constitue une « mise en étonnement » de la foi qui dès lors est prête pour le choc « vertical »⁹⁸ de la résurrection, sa surprise fondamentale.

D'ailleurs comment les disciples auraient-ils pu, avant l'étonnement de la résurrection, avant le bouleversement qu'elle les obligea à confronter, voir ce visible et sentir ce sensible ?⁹⁹ Car Jésus, pour la foi, n'est pas moins le Verbe avant la résurrection ; mais la foi humaine au Dieu unique a eu besoin d'être « étonnée » (= foudroyée, reconfigurée, métamorphosée) par la surprise incommensurable de la résurrection pour pouvoir, rétrospectivement, reconnaître en cet homme Dieu fait homme. Le privilège du lecteur du NT est d'être bénéficiaire des deux expériences (il est vrai qui s'entre-influencent) : celle de la rencontre humaine du Dieu fait homme (la partie biographique des évangiles), mais aussi celle de sa théologisation croyante à la lumière de la résurrection. Nombre de récits biographiques sont ainsi traversés par une lumière que le lecteur attentif au schème de la résurrection peut mettre en œuvre, dès qu'il lit les textes selon le procédé de vérification post-surprise pascale : « "celui-là" était déjà le Fils de Dieu ». Mais ce que tout exégète sait aussi c'est que ce procédé a été employé dès la rédaction des textes eux-mêmes. La résurrection devient ainsi un archi-récit qui permet de « réciter » (de raconter, de voir, de sentir) les événements évangéliques, et le paradigme résurrectionnel devient le moule dans lequel nombre de récits historiques sont refondus¹⁰⁰. Par exemple ceux où les bénéficiaires de l'intervention de Jésus se lèvent, se mettent debout, et où les verbes grecs (*egeirô*, *anistèmi*) pour décrire cette action sont les mêmes que ceux de la

⁹⁶ Pour Marie-Madeleine au tombeau (Jn 20,14), ce sont ses pleurs ; pour les disciples au bord du lac (Jn 21,4) le parallélisme troublant d'une scène précédente (décrite en Luc 5,1-11) ; pour les disciples d'Emmaüs (Luc 24,16), c'est le cœur brûlant en eux tandis qu'il leur parlait des Écritures.

⁹⁷ Cf. l'habitude d'un tel étonnement, décrite en [I.C.3](#), p.53.

⁹⁸ « Verticality expresses a lived directedness – religiously, morally, and bodily – like when we aspire to reach new heights, when we look up to someone, when we value the life of another above our own, when someone honoured or esteemed is held in « high » regard, when we are upright both morally and physically, when we are in an elated mood or « uplifted » because of an event or at the sight of a friend. » Anthony J. Steinbock, *Phenomenology and mysticism, the verticality of religious experience*, Indiana University press, 2007, p. 12-13.

⁹⁹ Et si l'on transpose aux cherchant-Dieu d'aujourd'hui, comment pourrait-on, avant la conversion du cœur opérée par la Parole et sa surprise cachée au cœur de l'étonnement de Pâques, voir cet invisible et sentir cet insensible ?

¹⁰⁰ On sait que certains récits importants furent utilisés comme textes liturgiques, d'où leur dimension théologisée et porteur de la foi communautaire. Le lecteur attentif a donc sous les yeux le processus qu'il est invité à refaire pour son propre compte, qui reste « lettre morte » tant qu'il ne l'a pas fait, mais qui, s'il vit ce mouvement dans la foi, contient un pouvoir de manifestation dont la détonation se rattache à l'écho lointain du matin de Pâques, mais qui peut être ressenti dans l'aujourd'hui de l'appel de la lecture.

résurrection (s'éveiller, se relever)¹⁰¹. Un des récits les plus parlants à cet égard est celui de la marche sur la mer, dans lequel les commentateurs ont du mal à accepter le miracle¹⁰²:

Et aussitôt il obligea ses disciples à monter dans la barque et à prendre les devants vers Bethsaïde, pendant que lui-même renverrait la foule. Et quand il les eut congédiés, il s'en alla dans la montagne pour prier. Le soir venu, la barque était au milieu de la mer, et lui, seul, à terre. Les voyant s'épuiser à ramer, car le vent leur était contraire, vers la quatrième veille de la nuit il vint vers eux en marchant sur la mer, et il allait les dépasser. Ceux-ci, le voyant marcher sur la mer, crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris ; car tous le virent et furent troublés (*εταραχθησαν*). Mais lui aussitôt leur parla et leur dit : "Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte." Puis il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba. Et ils étaient intérieurement au comble de la stupeur (*εν εαυτοις εξισταυτο*), car ils n'avaient pas compris le miracle des pains, mais leur esprit était bouché. (Marc 6,45-52)

Le lecteur de Marc, en lisant ce texte, ne peut pas ne pas remarquer une ressemblance troublante avec celui de la tempête apaisée qu'il a lu en 4,35-41 :

Ce jour-là, le soir venu, il leur dit : "Passons sur l'autre rive." Et laissant la foule, ils l'emmenent, comme il était, dans la barque ; et il y avait d'autres barques avec lui. Survient alors une forte bourrasque, et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que déjà elle se remplissait. Et lui était à la poupe, dormant sur le coussin. Ils le réveillent et lui disent : "Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ?" S'étant réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence ! Tais-toi !" Et le vent tomba et il se fit un grand calme. Puis il leur dit : "Pourquoi avez-vous peur ainsi ? Comment n'avez-vous pas de foi ?" Alors ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient les uns aux autres : "Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ?"

Le récit de 6,45-52 commence lui aussi par une séparation d'avec la foule, un ordre concernant la traversée de la mer de Galilée, la survenue d'un incident météo dangereux pour des pêcheurs (dont on sait qu'ils ne savaient pas nager), et l'intervention de Jésus avec le résultat que le vent cesse et que les disciples sont abasourdis. Enfin, Jésus leur enseigne la confiance en sa personne et de ne plus avoir peur. Il y a d'autres doublons, même dans le court évangile de Marc¹⁰³, et comme les autres, ces deux récits de pouvoir exercé sur les flots fonctionnent ensemble. Or si le narrateur a eu besoin de reprendre ce cadre, malgré les différences entre les deux récits, c'est qu'il contient un sens qui lui importait pour situer ses récits. Ce sens c'est celui de la résurrection, qui n'enlève pas nécessairement au texte sa dimension historique, même si la prégnance allégorique est forte, et si de nombreux commentateurs comme indiqué ci-dessus voient dans ce récit un symbole et non pas un récit de miracle. D'ailleurs cette option est favorisée par la répétition même du cadre narratif, qui peut faire penser que ce dernier était particulièrement approprié pour expliciter de façon imagée la foi des premiers chrétiens en la divinité de Jésus-Christ. Voici à présent la version matthéenne du récit de Marc 6,45-52:

¹⁰¹ Un exemple remarquable de cette structure est le récit de la guérison du mendiant du Temple en Ac 3,1-10 (cf. [I.E.3](#)), ou bien de la délivrance de Pierre en Ac 12, 3-17. Même s'il est naturel que des récits dans les Actes des Apôtres, postérieurs à la résurrection, adoptent cette structure. On pourrait la trouver également dans la guérison de l'enfant possédé (Marc 9,14-29) ou le récit de la conversion de Zachée (Luc 19,1-10), cf. [III.A.4](#).

¹⁰² Voir Walter Kasper, op.cit., p. 129-130 : « D'après l'histoire des formes, bien des histoires de miracles sont des projections rétrospectives d'expériences pascales dans la vie terrestre de Jésus, ou des représentations anticipées du Christ glorifié. Par exemple le miracle de la tempête apaisée, la scène de la transfiguration, la marche sur les eaux... (...) Il résulte de tout cela qu'il nous faut qualifier de légendaires beaucoup d'histoire de miracles contenues dans les évangiles. Il faut chercher moins dans ces légendes leur contenu historique que leur visée théologique. »

¹⁰³ Les deux récits de multiplication de pains en 6,30-44 et 8,1-10.

Et aussitôt il obligea les disciples à monter dans la barque et à le devancer sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. Et quand il eut renvoyé les foules, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. La barque, elle, se trouvait déjà éloignée de la terre de plusieurs stades, harcelée par les vagues, car le vent était contraire. A la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer. Les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés : "C'est un fantôme", disaient-ils, et pris de peur ils se mirent à crier. Mais aussitôt Jésus leur parla en disant : "Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte." Sur quoi, Pierre lui répondit : "Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux" - "Viens", dit Jésus. Et Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus. Mais, voyant le vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : "Seigneur, sauve-moi !" Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : "Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?" Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, en disant : "Vraiment, tu es Fils de Dieu !" (Mat 14, 22-33)

Nous citons cette version parce qu'elle permet d'illustrer le processus de réécriture, non plus cette fois intra-évangélique, mais inter-évangélique, qui est à l'œuvre chez les rédacteurs : ceux-ci enrichissent des textes connus (pour Matthieu, le texte de Marc) par une théologisation résurrectionnelle dont le procédé reflète sur le plan narratif ce que nous disions de la surprise de la foi naissant au cœur de l'étonnement de Pâques, sur le plan existentiel. Que ces textes aient déjà subi une première fois cette théologisation ne pose aucun problème ; on vient de voir que cette opération n'est en somme que la transcription de l'expérience de foi née de la secousse résurrectionnelle. D'ailleurs Matthieu, de façon significative, met en scène ici le procédé lui-même. Dans son récit, le personnage de Pierre peut être lu comme l'archétype du croyant en attente de la conversion suite à la reconnaissance du ressuscité. Comme ses collègues pêcheurs, en voyant Jésus marcher victorieusement sur les eaux de la mort, sa vue est « troublée » ; et il a peur car ses sens perçoivent bien quelqu'un qui ressemble à Jésus, mais les catégories disponibles pour qualifier l'apparition ne proposent que celle du fantôme¹⁰⁴. La parole de Jésus (on peut comprendre cette expression comme un génitif subjectif mais aussi et surtout objectif) lui redonne confiance, en même temps qu'elle le fait « avancer » sur les eaux de la foi et – stupéfaction - « ça marche ». Ce qui arrive après appartient à une autre dimension du chemin de foi, mais on notera qu'à la fin Matthieu a ajouté la proclamation de l'origine divine de Jésus que les disciples n'ont pu dire (en comprenant ce qu'ils disaient) qu'après la résurrection. Ceci tranche avec la fin de la péricope marciennne (6,52) où l'incompréhension et la stupeur perdurent, comme ce qui se produit lors de la fin de l'évangile en 16,8. Mais Matthieu a une pédagogie différente, où le Christ intervient comme référence de son Eglise, ressuscitée avec lui, et en marche vers l'évangélisation du monde entier.

Conclusion

L'étude de ce que le narratologue Raphaël Baroni appelle la « surprise narrative » ou « surprise complète » a été l'occasion d'explorer des occurrences de la surprise (mais aussi de ses phénomènes associés : l'attente, l'étonnement) dans les textes de notre corpus qui ne sont pas marqués lexicalement de façon explicite, mais appartiennent à l'implicite des récits. Disons plus : cet implicite nous a apparu comme critère placé à l'origine de l'activité rédactionnelle des textes, puisque ces derniers ont été choisis pour faire ressentir une surprise propre à

¹⁰⁴ C'est exactement ce qui se passe lors de l'apparition pascale en Luc 24,37. Notons la concordance entre le trouble de la vision ici et la non-reconnaissance du ressuscité par les témoins dans les récits d'apparitions.

convertir le regard des lecteurs/auditeurs. Ce « choc salutaire » nous semble être l'objectif recherché à la fois par les récits biographiques (mais, on l'a vu, éclairés par une lumière venant de l'événement fondateur), mais aussi par les paraboles où Jésus lui-même (et bien entendu ceux qui les ont collectées) vise à renverser l'ordre socio-religieux ancien dans une intention de révélation déstabilisante. Dans la dernière partie sur la « surprise de la résurrection » nous avons proposé la description d'un mécanisme phénoménologique dont on peut dire qu'il renverse au moins en partie la structure qui de façon intuitive sert à décrire les phénomènes surprenants. Ceux-ci nécessitent une attitude générale d'ouverture et d'attente qui se rapprochent de l'épochè husserlienne (mais on peut parler aussi de vigilance et d'attention¹⁰⁵ ou bien de disponibilité¹⁰⁶) vis-à-vis de la nouveauté, ou de l'événement compris comme surgissement de nouveauté¹⁰⁷. Quand survient l'événement inattendu, il cause un sursaut (la surprise), de nature brève, qui à son tour engendre de l'étonnement, plus durable, au cours duquel une éventuelle reconfiguration (ou reconnaissance) de l'expérience peut avoir lieu. Nous avons situé les évocations de surprise lors des miracles dans cette perspective, leur accumulation produisant une forme d'étonnement anticipatoire, une curiosité en somme, sur le fond de laquelle la surprise de chaque nouveau miracle va jaillir. Et ces réactions, au moins chez Marc, que nous considérons comme l'évangile le plus originaire, forment au fil des chapitres une structure de révélation, une fois qu'il est entendu que les miracles de Jésus eux-mêmes sont soumis à une déconstruction herméneutique, à la fois du fait de leur ambiguïté intrinsèque, mais aussi à cause des rivalités religieuses et du messianisme spécifique adopté par Jésus. Loin donc que ces réactions de surprise et d'étonnement ne soient qu'un épiphénomène gênant qui ne vient qu'amplifier l'équivocité des œuvres de puissance de leur auteur, c'est grâce à elles que l'on peut suivre la progression de ce que Marc appelle le secret messianique, cette révélation que Jésus fait de lui-même selon un mode indirect et en partie crypté.

Avec la résurrection nous faisons face au phénomène situé à l'origine de la foi chrétienne, celui qui a fait prendre conscience aux disciples du caractère absolument unique de ce dont ils avaient été les témoins, et qui les institue eux-mêmes en tant que martyrs¹⁰⁸. Celui aussi qui informe les textes eux-mêmes qui racontent la naissance de cette foi, et l'histoire de l'individu qui en est le cœur. Il est par conséquent logique qu'on ne peut pas se situer d'emblée sur le même plan intradiégétique que les éléments narratifs composant les textes des Évangiles et des Actes des Apôtres. En tant qu'événement fondateur, la résurrection possède un statut phénoménologique que nous avons essayé de décrire comme originant, eu égard à l'étiologie de la surprise dans l'intention rédactionnelle et apologétique des communautés productrices et porteuses du projet chrétien. Si notre hypothèse est juste, la résurrection ne pouvait surprendre les bénéficiaires, au départ peu nombreux, des signes qui la révélaient, que dans un deuxième temps, après qu'une première phase de suspension d'incrédulité ait fait son œuvre et que la reconnaissance sur le

¹⁰⁵ Exprimer les choses ainsi nous place dans le sillage des travaux de N. Depraz, par ex. son article : « *An Experiential Phenomenology of novelty: The Dynamic Antinomy of Attention and Surprise* », dans *Constructivist Foundations*, Juillet 2013, p. 280-87.

¹⁰⁶ Terme employé par Claude Romano, *L'événement et le temps*, Quadrige Essais débats, PUF, 2012. p. 226 et suiv.

¹⁰⁷ Ici la référence est faite au Bergson de *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 2010 dont certains développements anticipent ceux de C. Romano.

¹⁰⁸ Martus/ros = témoin

visage du ressuscité de Jésus le crucifié ait produit l'étonnement que l'on sait. Seulement dans un deuxième temps, qui fut peut-être pour certains témoins assez court¹⁰⁹, surgit la « surprise complète » de ce que signifiait la résurrection, signification tellement bouleversante qu'elle a, selon certains théologiens, « transformé notre temps et notre espace, et ainsi notre monde lui-même en son nouveau mode d'existence¹¹⁰ ». Nous estimons en effet que la véritable surprise de la résurrection ne se loge pas dans le choc de la reconnaissance que mettent en scène les apparitions (ainsi l'étonnement exprimé en [Luc 24,41](#)¹¹¹), mais, au cœur de l'étonnement pascal, dans la naissance de la foi chrétienne selon laquelle cet homme-là était Dieu, et donc dans l'appel que le Christ intérieur fait au cœur du lecteur qui rassemble ses esprits, se rendant compte que le texte lui parle dans son aujourd'hui. Seule la foi en cette évidence – spirituelle il va de soi - rend justice à la magnitude de ce qui s'est joué dans la résurrection, et dont le miracle peut encore survenir aujourd'hui à travers le témoignage continué de l'évangile. Et aujourd'hui, où l'on ne peut plus vérifier ce qu'il en a été des premiers témoins, seule cette foi peut créer (dans le « cœur brûlant ») la surprise bouleversante¹¹² de connaître ce qu'il en est de « cet homme-là ».

¹⁰⁹ Nous pensons à la petite phrase johannique « il vit et il crut » en Jn 20,8 qui sera complétée par l'aphorisme qui clôt l'épisode de Thomas : « bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru » (20,29).

¹¹⁰ Voici la citation complète, tirée de l'ouvrage déjà cité de H.U. von Balthasar p. 261 : « C'est pourquoi on peut difficilement qualifier la résurrection, considérée comme tournant de l'ancien et du nouvel éon, d'« événement réel intramondain... dans l'espace et le temps humains » [la citation est de K. Barth, dans sa *Dogmatique*, IV/1,1,368], bien que la manifestation du Vivant s'accomplisse réellement, *en* ce monde, en cet espace et ce temps, et bien que, de plus, le Ressuscité ait manifestement transformé notre temps et notre espace, et ainsi notre monde lui-même en son nouveau mode d'existence (en tant que *sôma pneumatikon*). »

¹¹¹ « Sous l'effet de la joie, ils restaient encore incrédules, et ils s'étonnaient (*θαυμαζοντων*). »

¹¹² Pour l'importance de ce terme et de l'émotion correspondante, cf. [III.B.5](#)

E. Regard et surprise

Introduction

Dans notre exploration de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux dans le Nouveau Testament, l'expérience de la vision et du regard¹ semble a priori centrale. Non seulement parce que l'étymologie du miraculeux comporte cette référence à l'action de regarder (miro, mirare en latin signifie admirer, s'étonner, s'émerveiller), mais aussi parce que les textes mettent en scène des spectateurs qui sont obligés d'évaluer visuellement l'importance de ce qui leur est soumis, ce spectacle du miracle avec toutes ses ambiguïtés, mais éventuellement d'y croire, et d'en témoigner. Par ailleurs, les Évangiles et les Actes insistent sur les regards, celui de Jésus, mais aussi ceux des observateurs de ses faits et gestes. Cette focalisation (dont nous serons amenés ultérieurement à souligner la nature croyante, cf. [III.A.4](#)) contient déjà et prépare à l'action de lire les textes qui renvoient à ces regards de chair, et l'on peut dire qu'en ouvrant le livre, on le regarde autant qu'il « nous regarde »². Ce jeu de mots à son tour oriente vers l'intentionnalité qui guide le regard : on parle certes de « regard vide », ce qui renvoie à une absence d'intention obvie, mais bien souvent ce type de regard se dirige vers un objet intérieur, il montre le sujet en train de viser cet objet intérieur. Et c'est en voyant ce regard fixe, sans objet extérieur précis³, que vient la question : « à quoi penses-tu ? »

La surprise est un affect qui ne provient pas exclusivement du rôle du regard : non seulement les perceptions en provenance de tous les sens, mais aussi certains chocs intérieurs peuvent causer une surprise. Cependant, la vue possède un pouvoir tel qu'elle est sans doute la source des plus fortes, mais aussi des plus habituelles surprises. Dans les textes que nous avons utilisés, l'association de la vue, ou du regard, et de la surprise est chose courante, en voici quelques exemples :

- « "Lève-toi, dit-il alors au paralytique, prends ton lit et va-t-en chez toi." Et se levant, il s'en alla chez lui. **A cette vue, les foules furent émerveillées** (εθαυμασσαν⁴) et glorifièrent Dieu d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes. » (Mat 9, 6-8)
- « Simon lui-même crut à son tour ; ayant reçu le baptême, il ne lâchait plus Philippe, et **il était dans l'émerveillement (εξίστατο) à la vue des signes et des grands miracles qui s'opéraient sous ses yeux.** » (Ac 8,13)
- « En rejoignant les disciples, ils virent une foule nombreuse qui les entourait et des scribes qui discutaient avec eux. Et **aussitôt qu'elle l'aperçut, toute la foule fut très surprise** (εξεθαμβηθησαν) et ils accoururent pour le saluer. » (Marc 9,14-15)

¹ Regard et vision s'articulent comme le moyen et le but ; à terme, il s'agit de voir (au sens de comprendre et d'être en position de témoigner), mais la problématique est plus centralement celle du regard puisque c'est lui qui intentionnalise la vision et ainsi concrétise la relation interpersonnelle. En grec, *Βλέπω* et *οραω* traduisent tous deux voir et regarder. Voir plus bas pour la discussion sur *ατενίζω*, fixer.

² L'« interpellation » du lecteur n'est pas moins signifiante ou réelle que ce « regard » que la Parole dirige sur la vie de ce lecteur.

³ Nous verrons plus bas la différence entre un regard fixe mais défocalisé par rapport au monde extérieur, comme celui qui est décrit ici, et celui où la fixité est focalisée, mais l'objet extérieur se comporte de telle façon que le monde intérieur semble déborder la focalisation elle-même. J.L. Marion thématise le phénomène saturé en le différenciant de la focalisation intentionnelle parfaite existant entre concept et objet. Cf. *Le visible et le révélé*, Cerf, 2005, p. 155 et ss.

⁴ D'autres vs ont *εφοβηθησαν*, furent saisies de crainte.

Dans une théologie fondée sur l'Incarnation, le regard entre de façon centrale mais paradoxale dans le témoignage à rendre à la figure qui apparaît historiquement. Il permet de rendre compte à la face du monde d'un événement visuellement attesté (*il vit et il crut*⁵), mais aussi puisque la figure se dévoile kénotiquement dans l'obscurité de la croix (*Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé*⁶), il s'agit de manifester une réalité cachée, et enfin du fait que le témoignage comprend la subversion du regard comme expérience de foi, il doit également contredire le stade visuel et postuler son contraire (*Heureux ceux qui croient sans avoir vu*⁷). Le positionnement optique du disciple dépend donc à la fois :

- a) d'un regard comme témoignage confiant en la vérité de l'événement jusque dans ses signes tangibles (*avance ton doigt et regarde mes mains*⁸), - c'est la dimension du *même* - et (de façon paradoxale),
- b) d'une *conversio* vers l'intériorité invisible, puisque le regard vers la figure auto-manifestée aboutit au vide du tombeau et à l'annonce du kérygme en lieu et place de la figure absente. Cette absence manifeste la dimension de l'*autre*⁹.

La re-connaissance visuelle nécessaire opérée par le disciple le conduit vers l'affirmation spatio-temporelle d'un vu, et en même temps vers le refus de voir, puisque l'apparence de ce qui peut se voir révèle l'invisible et l'invisible par essence : Dieu¹⁰. Le témoignage chrétien suppose ainsi un volontarisme, un engagement pour Dieu, mais manifesté dans l'obscurité de la chair où l'Esprit pourra parler. Le regard du Christ qui tourne les yeux vers son Père (Mc 6,41 ; Jn 17,1) puis les ferme sur la croix, selon une disposition reprise dans la gestuelle priante et l'iconographie, pourrait en être le modèle. Autant dire qu'il suppose un abandon actif de l'attitude naturelle mondaine au profit d'une foi, confiance dans la nuit. Nous allons étudier dans ce qui suit cette double valence du regard¹¹.

⁵ Jn 20,8 On pourrait aussi citer 20,30 : « Jésus a opéré sous les yeux de ses disciples bien d'autres signes... »

⁶ Jn 19,37 qui reprend la prophétie de Zacharie 12,10.

⁷ Jn 20,29

⁸ Jn 20,27

⁹ Ce développement se référera aux structures lévinassiennes à plusieurs reprises, et celle-ci, l'opposition entre un moi séparé et une transcendance infinie, permet de creuser le paradoxe toujours présent dans la phénoménologie du regard, celle qui articule connaissance et découverte, reconnaissance et altérité, etc.

¹⁰ La thématique vétérotestamentaire structure la relation visuelle au divin : d'une part comme interdiction du voir (« Nous allons mourir, car nous avons vu Dieu » Isaïe 6,5), mais aussi d'autre part comme type de la relation de prière (« Mais moi, je regarde vers Yahve, j'espère dans le Dieu qui me sauvera ; mon Dieu m'entendra » Michée 7,7) et même désir du face-à-face avec Dieu (« Mon âme a soif du Dieu vivant ; quand le verrais-je face à face ? » Ps 41-42). E. Lévinas insiste, lui, sur l'interdit de voir Dieu, articulé au thème de son passage et de ses traces (Ex 33, 31) ; cf. Ruud Welten, *Phénoménologie du Dieu invisible, Essais et études sur Emmanuel Lévinas*, Michel Henry et Jean-Luc Marion, L'Harmattan, 2011, p. 32 et ss. Voir aussi note 18 ci-dessous.

¹¹ Le système articulant dans le témoignage (et la vie) du disciple l'opposition paradoxale entre le visible et l'invisible, avoir vu (cf. 1 Jn 1,1) et n'avoir pas vu, est classique dans la christologie. Un saint Augustin le décrit régulièrement dans sa prédication : « Le Christ dans sa divinité parle au cœur ; selon son humanité c'est par l'intermédiaire des yeux qu'il parle au cœur : il avertit au dehors, lui qui habite au-dedans, afin que nous nous retournions à l'intérieur et que nous soyons vivifiés par lui, et que nous soyons formés par lui, car il est la forme incréée de toutes choses. » Sermon 264,4 (PL 38, 1216). Cité dans Goulven Madec, *Le Christ de saint Augustin*, Desclées, 2001, p. 57.

1. Les regards de Jésus

L'évangéliste Marc a fait de l'observation des regards de Jésus un thème privilégié¹². La première fois est en [3,5](#), lors d'une guérison le jour du sabbat. A la question de Jésus : « Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal, de sauver un être vivant ou de le tuer ? », les responsables religieux se taisent, car ils veulent pouvoir l'accuser de désobéissance à la loi de Dieu, selon laquelle on ne dérogeait à la règle du sabbat de ne rien faire ce jour-là, que s'il y avait danger de mort. La modification de la pratique introduite par le rabbin Jésus signifie donc un changement du sens communément admis de la vie et de la mort. La main desséchée qu'il guérit est signe que son propriétaire était en attente de vie, de guérison, de salut : le sabbat, jour de Dieu, dans cette logique, est le meilleur jour pour cette guérison, puisque le salut vient de Dieu. Mais les pharisiens, enfermés dans une autre logique, celle de la littéralité sacralisée de l'Écriture venant de Moïse, ont dressé une muraille autour de leur cœur. Dans ce contexte, le regard circulaire de colère que Jésus étend sur eux (que la version matthéenne omet, mais qui est conservée par Luc) devient une réponse au silence endurci de ses contradicteurs ; le langage des yeux, silencieux mais pourtant évident¹³, répond au silence lui aussi évident qu'il rencontre. Sans qu'il faille nécessairement donner à cette pratique une valeur biographique incontournable¹⁴, elle peut cependant être lue comme élément de la Parole plus générale qui se dit en Jésus. Dans ce passage, la surprise n'est pas explicitement indiquée : on la sent pourtant, dans l'économie minimaliste de la description du miracle : « il dit à cet homme : "étends la main". Il l'étendit et sa main fut guérie. » La foi qui narratise le texte économise sa longueur pour faire sentir à quel point elle est redevable à la stupéfaction de voir s'exécuter aussi instantanément la parole de Jésus.

Une autre occurrence de regard à la ronde est notée chez Marc en [3,34](#), quand Jésus répond aux gens venus lui annoncer que sa mère et ses frères demandent à le voir, et que « la foule était assise en cercle autour de lui ». La demande oblige ainsi de rompre, par un privilège de parentèle restreinte¹⁵, la communion qui s'établissait avec cette foule venue l'écouter. Jésus alors leur pose la question : « qui sont ma mère et mes frères ? » On comprend qu'un silence abasourdi se fait, car « parcourant du regard ceux qui étaient en cercle autour de lui, il dit : « voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère ». Non indiqué dans le texte, mais perceptible dans le suspense de la scène, il y a un jeu de regards qui scande la double surprise impliquée par ses enjeux : la foule est forcément étonnée d'entendre Jésus demander, de façon rhétorique, « qui sont ma mère et mes frères ? » Nous sommes encore dans les débuts en Galilée, tout le monde connaît la famille de Jésus. Mais par

¹² Voici dans les différents évangiles les passages où le regard de Jésus est mentionné : Mat 19,26; Mc 3,5.34 ; 5,32; 6,41; 10,21.23.27; 11,11 ; Luc 6,10 ; Jean 1,42 ; 11,41 ; 17,1.

¹³ Lévinas utilise une expression frappante ; « L'indissimulable langage des yeux. L'œil ne luit pas, il parle. » *Totalité et infini*, Biblio Essais, Le livre de poche, 1971, p. 62 de la 15^e édition (2014).

¹⁴ Outre que c'est un geste assez banal, on remarquera bientôt que ce trait de personnalité souligne par Marc a été presque systématiquement omis dans les reprises matthéennes et lucaniennes, chez qui les options religieuses ont fréquemment gommé chez Jésus certains traits d'idiosyncrasie humaine.

¹⁵ En Marc 3,20 Jésus avait déjà été en butte à l'opposition de sa famille qui se scandalisait de ce qu'il laissait envahir sa maison, si bien qu'ils ne pouvaient pas manger, et on disait de lui « il a perdu la tête ». Ce qui suit, la diatribe avec les scribes venus de Jérusalem à propos de Béelzéboûl, est sans doute intercalé entre cette première allusion à sa famille et celle que nous décrivons présentement.

ailleurs, deuxième surprise, on voit Jésus désobéir¹⁶ à sa mère et à ses frères, et les destituer de leurs droits parentaux au profit d'une autre famille, « ceux qui font la volonté de Dieu ». La foule anonyme des auditeurs se trouve donc ipso facto constituée nouvelle famille de Jésus, et c'est son regard qui ratifie cette nouvelle identité familiale. En regardant la foule assise tout autour de lui, Jésus lui fait comprendre¹⁷ qu'elle est, dès avant les mots qu'il va prononcer, déjà élue et aimée sans conditions, de façon foncièrement égalitaire, sous le regard de Dieu¹⁸. Parole et regard contiennent implicitement une prétention non éliminable de « se faire l'égal de Dieu », comme ira jusqu'à l'écrire saint Jean (10,33). Les surprises implicites dans ce passage sont donc à lire comme autant de signes corporels de cet inouï en train de produire son changement dans les cœurs.

Voici à présent le récit dit de l'homme riche (Marc 10,17-27), où l'évangéliste note les regards de Jésus, puis ses paroles, la surprise causée par ces paroles et enfin le rappel de la toute-puissance de Dieu.

¹⁷Il se mettait en route quand un homme accourut et, s'agenouillant devant lui, il l'interrogeait: " Bon maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?" ¹⁸ Jésus lui dit: "Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. ¹⁹Tu connais les commandements: Ne tue pas, ne commets pas d'adultère, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignage, ne fait pas de tort, honore ton père et ta mère." ²⁰"Maître, lui dit-il, tout cela, je l'ai observé dès ma jeunesse." ²¹Alors Jésus fixa sur lui son regard (ἐμβλέψας αὐτῷ) et l'aima. Et il lui dit : "Une seule chose te manque : va, ce que tu as, vends-le et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens, suis-moi." ²²Mais lui, à ces mots, s'assombrit (στυγνύσας) et il s'en alla contristé (λυπούμενος), car il avait de grands biens. ²³Alors Jésus, regardant autour de lui (περιβλεψάμενος) dit à ses disciples : "Comme il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu !" ²⁴Les disciples étaient stupéfaits (ἐθαμβοῦντο) de ces paroles. Mais Jésus reprit et leur dit : "Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! ²⁵Il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu!" ²⁶Ils restèrent interdits à l'excès (περισσῶς ἐξεπλήσσοντο) et se disaient les uns aux autres : "Et qui peut être sauvé ?" ²⁷Fixant sur eux son regard (ἐμβλέψας), Jésus dit : "Pour les hommes, impossible, mais non pour Dieu: car tout est possible pour Dieu."

¹⁶ Les familiers des évangiles connaissent le passage en Luc (2,42-49) concernant Jésus enfant qui demeure à Jérusalem, laissant ses parents partir sans lui, et, alors qu'ils le retrouvent le jour suivant dans le Temple à discuter avec les docteurs de la Loi, leur dit : « ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » Le conciliant évangéliste indique immédiatement après la scène : « Il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. »

¹⁷ Regarder de manière circulaire c'est déjà comprendre, prendre d'un seul regard dans une compréhension unique, et mentionner le regard provoque l'ouverture d'une intelligence propre à regarder et comprendre de la même manière.

¹⁸ Le thème du regard de Dieu dans l'AT est constant : « Les vues de Dieu ne sont pas comme les vues de l'homme, car l'homme regarde à l'apparence, mais Yahve regarde au cœur."(1Sam 16,7) ; « Mais nous, nous ne connaissons pas d'autre Dieu que Lui. Aussi pouvons-nous espérer qu'il ne nous regardera pas avec dédain et ne se détournera pas de notre race. » (Judith 8,20) ; « Seigneur, Seigneur Dieu, créateur de toutes choses, redoutable, fort, juste, miséricordieux, le seul roi, le seul bon, le seul libéral, le seul juste, tout-puissant et éternel, qui sauves Israël de tout mal, qui as fait de nos pères tes élus et les as sanctifiés, reçois ce sacrifice pour tout ton peuple d'Israël ; garde ton héritage et sanctifie-le. Rassemble ceux d'entre nous qui sont dispersés, délivre ceux qui sont en esclavage parmi les nations, regarde favorablement ceux qui sont objets de mépris et d'abomination, afin que les nations reconnaissent que tu es notre Dieu » (2Macc 1,24-27) ; « Regarde, réponds-moi, Yahve mon Dieu ! Illumine mes yeux, que dans la mort je ne m'endorme. » (Ps 13,4) ; « Yahve Dieu Sabaot, écoute ma prière, prête l'oreille, Dieu de Jacob ; ô Dieu notre bouclier, vois, regarde la face de ton messie. » (Ps 84,9.10)

Le début du récit semble se dérouler sans que les deux protagonistes s'envisagent. Est-ce parce que l'israélite accourant vers Jésus l'interpelle surtout dans une intention trop auto-entrée pour qu'il prête attention à autre chose qu'à sa requête ? En tout cas, l'échange est marqué par une forme de désinvolture qui fait réagir Jésus : « pourquoi m'appelles-tu bon ? » La mention du regard aimant de Jésus pour son interlocuteur ne survient que lorsque celui-ci parle de sa jeunesse¹⁹, et ce regard, pourrait-on dire, l'illumine, puisque l'évangéliste explique ensuite qu'il va « s'assombrir »²⁰, et quitter la scène, attristé du fait de ses grands biens. Survient la mention du regard circulaire de Jésus : « Alors Jésus, regardant autour de lui, dit à ses disciples: "Comme il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu !" » Il sait forcément que ce genre de déclaration va faire bondir ses disciples, habitués qu'ils sont à la perspective traditionnelle juive qui associe la prospérité matérielle et la bénédiction divine. Cette stupéfaction ne manque pas d'être soulignée par Marc, à l'aide de *θαμβεω*, dont on connaît la valeur de stupeur effarée. Jésus a l'air de comprendre leur étonnement car il répète sa sentence, en l'assortissant de l'image célèbre du chameau et du trou de l'aiguille. Nouvelle consternation, maximale (utilisation du verbe *εκπλησσω*, dont la connotation est très physique, on pourrait traduire par choquer ou heurter), de la part des disciples, qui se déclarent perdus : « qui peut alors être sauvé ? », et dernier regard de Jésus avant sa déclaration finale, véritable manifeste thaumaturgique : « Pour les hommes, impossible, mais non pour Dieu: car tout est possible pour Dieu. »

Notons d'abord à quel point ces mentions des regards de Jésus sont typiquement marciennes. En Mc 10,21, Jésus regarde l'homme riche (*εμβλευσας*), alors que chez Luc, il l'*entend*, et chez Matthieu (19,20), il n'y a mention ni de regard ni d'écoute. En Mc 10,23, Jésus regarde autour de lui avant de parler de la difficulté pour les riches d'entrer dans le royaume. Matthieu a purement et simplement omis tout geste physique de Jésus, et Luc (18,24) écrit : « *le voyant*, Jésus dit : « qu'il est difficile... ». Enfin, en Mc 10,26 la mention est celle d'un regard fixé sur ses disciples. Là, cette fois, l'expression est reprise par Matthieu (19,25), mais par contre elle est omise par Luc (18,26). Il est donc permis de dire que le travail narratif marcier a au mieux été minimisé par les deux autres synoptiques, au pire incompris ; et au vu des intentions religieuses spécifiques de Matthieu et Luc, sans doute que la réduction des particularismes associés à Jésus se comprend : mais sans doute aussi que leur présence chez Marc atteste d'un rapport à Jésus d'autant plus incarné. C'est ce qu'il convient d'examiner maintenant, car les explications pour essayer de comprendre comment il se fait que les deux autres synoptiques ont réduit l'importance des regards de Jésus ne préjugent pas des raisons pour lesquelles Marc les a tant mis en valeur.

Quand on prête attention à leur position dans les récits, les regards de Jésus interviennent avant les événements surprenants. En fait, ils fonctionnent comme des prières à son Père avant d'agir, comme un échange par-delà le visible, vers l'invisible de leur relation, et comme des confirmations de l'accord recherché par Jésus en son for intérieur, qu'il se trouve bien en accord

¹⁹ Le passage fait suite immédiatement à celui sur l'accueil des enfants.

²⁰ Le verbe est *στυγάζω*, rare dans le NT, utilisé en un autre cas, pour décrire en Matthieu 16,3 un ciel menaçant. En grec classique, la racine associe les notions de détestation, de chagrin, d'odieux.

avec celui en qui il croit, et sans qui il ne saurait agir²¹. Cette dimension priante du regard indique bien que ce que voit le regard de Jésus n'est pas, à strictement parler, ce qui se trouve là devant lui. Jésus regarde et voit au-delà du visible, et ses contemporains (nous incluons avec eux la tradition évangélique) avaient bien senti cela, puisqu'ils ont remarqué ces regards, qui donc ont une valeur dépassant le simple fait de porter les yeux sur la réalité visible²². Par exemple, en Marc 3,5 (le récit de la guérison le jour du sabbat), le regard de Jésus précède la guérison si chargée de provocation, et son silence évocateur s'associe à l'attente fébrile de ce qui va se produire. L'évangéliste ajoute « navré de l'endurcissement de leur cœur » : on peut supposer que Jésus n'a pas confié à ses disciples ce sentiment : il se déduit de la manière dont Jésus regarde, et de ce qu'il « voit » alors dans les cœurs.

La même chose se produit en Mc 3,34 : La question « qui sont ma mère et mes frères ? » créée une attente, dont les instants silencieux qui suivent augmentent la tension, tension que Jésus accompagne par son geste de regarder la foule. Et l'évangéliste ajoute à ce moment (comme pour créer une attente encore plus palpable) « assise en cercle autour de lui ». Le verbe « il dit » (*legei*) est placé après le long participe « assis en cercle autour de lui » (*τους περι αυτον κυκλω καθημένουσ λεγει*). Le choc de la surprise, contenu dans le mot « voici » (ma mère et mes frères) et « quiconque » (fait la volonté de Dieu, voilà mon frère...) est ainsi rendu d'autant plus frappant que le temps a été allongé par ce regard circulaire si appuyé, pendant lequel Jésus faisait comprendre que ce qu'il « voyait » dépassait évidemment l'extériorité et atteignait le cœur, dont il devenait le témoin et le révélateur. La surprise, narrative ou explicite, témoigne de ce que la vérité du voir christique surgit au grand jour. Il semble donc bien qu'il y ait chez Marc une intuition, mal comprise par les autres synoptiques, de lier le retentissement intérieur de la vérité en l'homme, et la manière dont Jésus avait d'y faire référence en posant son regard sur autrui et le monde, de manière à faire comprendre que ce qu'il voyait devait être regardé comme lui le regardait²³, et ce qu'il choisissait de ne pas regarder perdait du coup toute validité.

Le procédé se répète dans le passage que nous venons de lire : Marc en 10,23 nous montre Jésus qui regarde autour de lui avant de déclarer : « qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu » et souligne ensuite combien les disciples sont déconcertés. Le verset 26, suite à la répétition de la sentence et de son illustration avec le chameau et l'aiguille, commence par la deuxième description de surprise : « ils étaient de plus en plus impressionnés », mais en 10,27, à nouveau le regard de Jésus sur ses disciples précède la déclaration finale : « aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu », ce qui, en soi, n'est pas très extraordinaire car la foi suppose justement cette toute-puissance. Mais justement, puisque cette phrase est précédée de la mention du regard de Jésus,

²¹ Cette disposition est claire par exemple en Mc 6,41 : « Prenant alors les cinq pains et les deux poissons, il leva les yeux au ciel, il bénit et rompit les pains, et il les donnait à ses disciples pour les leur servir. »

²² Les avertissements lévinassiens sur la réduction du regard à un processus théorique sont déjà convocables ici. Par ex. *Ethique et Infini*, Arthème Fayard, 1982, p. 79 : « Je me demande si on peut parler d'un regard tourné vers le visage, car le regard est perception, connaissance. Je pense plutôt que l'accès au visage est d'emblée éthique (...) la meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne même pas remarquer la couleur de ses yeux... »

²³ Cf. Jean 2,25 : « Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin d'un témoignage sur l'homme : car lui-même connaissait ce qu'il y avait dans l'homme. »

qui *dans sa parole silencieuse* contient une référence à l'agir souverain de Dieu, et elle résonne comme ayant frappé ceux qui l'ont perçue, et qui l'ont conservée dans ce passage.

Placés ainsi avant les éléments narratifs surprenants (guérison provocatrice, questions déstabilisantes, déclarations renversantes), les regards de Jésus ont d'abord un rôle d'intensification de l'attente et de dramatisation de l'événement, qu'ils emplissent d'une révélation potentielle. Par nature, ce qui est surprenant est inattendu, mais on sait qu'une certaine attente de l'événement n'empêche pas la surprise : on s'attend à être surpris, mais on ignore comment ou à quel degré, et surtout, on ignore *ce qui* dans l'événement imminent va surprendre. Lorsque l'évangéliste indique que Jésus fixe ses yeux sur quelqu'un, la temporalité narrative se focalise elle aussi et le lecteur suit en quelque sorte la direction du regard pour prêter attention à ce qui va se passer : la mention du regard fonctionne comme une balise marquée : « Attention ! Événement important ! ». Puisque regarder, c'est aussi comprendre, embrasser dans le champ de vision, ce que Jésus « voit » (on pourrait aussi mettre entre guillemets le verbe « regarde ») à ce moment-là et ce que l'on voit sur son visage de cette vision, est proposé comme prophétiquement essentiel pour les disciples²⁴. Mais mentionner ce regard, c'est aussi tenter de faire rejouer pour le lecteur ce qui a dû se passer en présence de Jésus lui-même : dans ce regard de prophète se manifestait une parole en partie intraduisible, un échange ineffable qui relève de la foi, comme lorsque Jésus en Marc 10,21 a fixé des yeux le jeune homme riche et allait lui dire « une seule chose te manque », ou bien quand il prépare ses disciples à l'annonce de la toute-puissance de Dieu qui rend possible même l'impossible (10,27). Rappeler et expliciter de façon si appuyée cette focalisation signifiante (le regard, le visage), n'est-ce pas inviter le lecteur à s'interroger sur l'origine de ce regard, le mystère de sa présence, et les ressources de médiation de l'humanité elle-même ?

Pour conclure en ce qui concerne les regards de Jésus, presque tous concentrés chez Marc et associés à son projet messianique de révélation paradoxale de l'étonnante humanité de l'envoyé de Dieu, ils fonctionnent comme des intensificateurs de l'attention, et préparent le lecteur, comme le faisaient les prophètes, à l'imprévisible choc de la nouveauté du Royaume dont le cœur est le lieu privilégié, comme l'enseigne d'ailleurs toute la tradition d'Israël. Il est probable que ces regards constituent une donnée biographique : lorsque Jésus agissait, les disciples et les foules (ou en tout état de cause, l'évangéliste) ont dû remarquer chez lui ce temps du regard comme une prière vers son Père, avant que ne jaillissent paroles déconcertantes ou actions bouleversantes. Les regards sont donc les symétriques des réactions de surprise et d'étonnement, puisqu'ils sont en amont des événements miraculeux opérés par le Christ; ils signalent son œuvre de miséricorde et l'ouvrent sur un comprendre intériorisé, grâce notamment au fait que dans le regard s'exprime une parole que le cœur éclairé (éduqué) par la foi peut comprendre.

Ainsi, si l'on admet que la structure de révélation présente dans le NT se fait de façon sotériologique, si elle orientée vers et pour le salut des hommes, on peut dire que lorsque le Fils

²⁴ Voir par exemple [Marc 8,33](#), la mention du regard de Jésus sur ses disciples (à nouveau omise par les parallèles) où il va rabrouer Pierre pour ses paroles « sataniques ».

opère les gestes et paroles de salut, il s'associe en cela au Père dont il recherche à tout moment l'assentiment. Les regards de Jésus en amont des miracles représentent cette économie. Chez les observateurs des miracles, la présence de la surprise peut, elle, se décrire comme l'action de l'Esprit suscitant la foi déjà présente en l'homme, qui peut alors reconnaître le processus de révélation déployé devant lui. Nous le verrons plus bas, cet élément de l'économie révélationnelle se conciliera remarquablement avec la phénoménologie henryenne de la chair impressionnelle réagissant (par la surprise) à la Parole de vie qui surgit sur l'horizon du monde comme Ecriture Incarnée, parole paradoxalement mondaine²⁵, mais nécessairement mondaine pour rejoindre dans le monde et rappeler à sa véritable nature l'homme égaré dans le monde par l'oubli de sa condition de fils de la Vie. Elle résonne également lorsqu'elle est filtrée par la conception lévinassienne de l'Autre comme révélation et liberté, puisque le visage qui dans sa nudité, fait face, pourra se faire interpellant comme parole transcendante une fois celle-ci disparue dans sa manifestation historique. Les regards de Jésus et ceux des disciples ou des témoins sont donc de nature différente : associés à l'action du Père chez l'un, à celle de l'Esprit chez les autres, ils interviennent cependant tous dans l'unique opération de salut voulue par Dieu en faveur des hommes. A cet égard nous pouvons rappeler ce que nous disions du rôle salvateur de la surprise (I.C.7) : lorsqu'elle est éprouvée face au miracle, comme signe extérieur de la foi qui sauve, elle participe au salut obtenu et atteste, à son niveau de parole, que la révélation a atteint son objectif.

2. Jésus qui se retourne

Un trait du comportement de Jésus qui ne manque pas d'attirer l'attention si l'on s'intéresse à l'articulation entre regard et surprise consiste en ce que les évangélistes le font se retourner (*στρεφω* et *επιστρεφω*) pour regarder les personnes avant de leur dire telle ou telle parole importante. Or ce retournement comporte un coefficient de surprise potentielle en ce qu'il rend visible le visage auparavant caché, ou en tout cas invisible. La thématique vétérotestamentaire du visage divin que l'on ne peut pas voir doit être convoquée ici, puisque la piété juive admettait comme mortifère le fait même de voir la face (ou la gloire) de Dieu²⁶. Jésus est compris par le NT comme celui qui offre une visibilité à cette gloire (Jn 1,14 « nous avons vu sa gloire », et la Transfiguration, Mc 9,2-10 et par.). Le thème du retour, ou de la conversion vers Dieu (ou bien de Dieu qui « revient » vers son peuple), exprimé le plus souvent dans la Septante par le terme *επιστρεφω*, peut aussi être rappelé, car il comporte également l'idée d'une volte-face nécessaire à l'attitude de foi, celle qui se détourne des idoles pour se tourner vers le vrai Dieu, ou bien de Dieu qui se détourne de sa colère et revient vers Israël. Quand donc les textes font se retourner Jésus pour regarder tel protagoniste, nous sommes dans cette double perspective, laquelle possède une dimension thaumaturgique. Voici quelques-uns des passages les plus représentatifs.

- a. « Jésus faisait route avec eux, et déjà il n'était plus loin de la maison, quand le centurion envoya des amis pour lui dire : "Seigneur, ne te dérange pas davantage, car je ne mérite pas que tu entres sous mon toit ; aussi bien ne me suis-je pas jugé digne de venir te trouver. Mais dis un

²⁵ On connaît l'opposition irréductible qui oppose par principe chez M. Henry Parole du monde et Parole de la Vie.

²⁶ Cf. Ex 33,20.23 ; Nb 12,8.

mot et que mon enfant soit guéri. Car moi, qui n'ai rang que de subalterne, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va ! et il va, et à un autre : Viens ! et il vient, et à mon esclave : Fais ceci ! et il le fait." En entendant ces paroles, Jésus l'admira et, se retournant (*στραφεισ*), il dit à la foule qui le suivait : "Je vous le dis : pas même en Israël je n'ai trouvé une telle foi." Et de retour à la maison, les envoyés trouvèrent l'esclave en bonne santé. » (Luc 7,6-10)

b. « Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler." Puis, se tournant (*στραφεισ*) vers ses disciples, il leur dit en particulier : "Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » (Luc 10, 22-23)

c. « Jésus lui dit : "Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : "Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai." Jésus lui dit : "Marie !" Se retournant (*στραφεισα*), elle lui dit en hébreu : "Rabbouni" - ce qui veut dire : "Maître." » (Jean 20,15-16)

d. « A ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus et dirent : "Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?" Il appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : "En vérité je vous le dis, si vous ne retournez (*μη στραφητε*) à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » (Mat 18,1-3)

Dans le premier passage l'admiration (*εθαυμασεν*) de Jésus pour la foi du centurion le fait se retourner vers la foule pour exprimer cet émerveillement de manière hyperbolique ; se faisant, il est montré comme se tournant vers cet étranger, et vers la foi située en dehors d'Israël, deux choses qui signifient la survenue du Royaume. Mais ce qui se rajoute, c'est le fait que le miracle a lieu à un moment non indiqué, situé entre la déclaration croyante des envoyés du centurion, et sa reconnaissance par Jésus. Au milieu de cette séquence, l'étonnement, et puis le retournement : auquel de ces moments correspond la guérison ? Nous retrouverons et réutiliserons cette problématique en [III.A.5](#). Le texte b. présente Jésus faisant face à ses disciples après leur avoir révélé ses secrets messianiques : peuvent-ils comprendre qu'ils sont mis en présence visuelle de Dieu lui-même qui s'incarne pour l'humanité ? Lorsqu'en Jean 14,8, Philippe demande à Jésus de leur montrer le Père, Jésus lui dit :

« Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père !" ?" Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? »

Pour les disciples, intégrer que celui qui les regarde par les yeux de Jésus, c'est Yahve lui-même, le Créateur du ciel et de la terre, le Dieu d'Israël, voilà qui ne pouvait que les scandaliser et qui prendra plusieurs générations de chrétiens à accepter²⁷, tant le bouleversement signifiait un renversement complet de leur foi. Le retournement de Jésus anticipe donc celui que l'Eglise devra faire au fil des siècles pour être fidèle à la révélation qui la fonda, et éviter de transformer le donné christologique en hérésies déformantes.

Le passage c. met en scène Marie-Madeleine se retournant, c'est-à-dire reconnaissant en l'inconnu devant elle le maître qui avait été crucifié, et qui maintenant l'appelle par son nom. Ce « retournement de situation » caractérise la conversion-type du chrétien qui accepte de voir en Jésus le vivant de Pâques, et non plus le mort du Golgotha d'il y a 2000 ans. Cette conversion fait des chrétiens les tenants d'un pari insensé, celui de considérer vivant encore aujourd'hui le

²⁷ Nous faisons allusion ici à la mise en place du dogme de la Trinité, qui même si il affleure dans le NT, prendra du temps pour se voir explicité (à Nicée, en 325).

cadavre d'un homme hissé sur une croix par les romains en l'an 33... Elle suppose donc résolue l'« absurdité » de faire confiance à des témoins si anciens, une Eglise si humaine et donc si fragile, et cela dans un monde rationaliste et sceptique.

Enfin, la section d. propose aux croyants de quitter l'assurance de leur maturité et leur indépendance d'adulte pour accepter la « voie d'enfance » de l'évangile. A l'image de Jésus-Christ qui « s'est fait pauvre » (2Cor 8,9) et qui a voulu se révéler aux petits et se cacher aux sages (Luc 10,21), il leur est proposé de redevenir des enfants (et même de naître de nouveau, cf. Jean 3,3) qui accepteront de dépendre de leur Père des cieux. Cette conversion suppose là aussi un retournement, le même, toutes choses gardées, que Dieu lui-même a opéré quand il n'a pas considéré comme une proie à arracher de demeurer en forme de Dieu, mais s'est fait esclave pour sauver l'humanité (Phil 2,6-7). Ce difficile renversement des valeurs exige une ascèse du regard, celle de valoriser la petitesse, la faiblesse, la dépendance, l'abandon à une autre volonté que la sienne propre, toutes choses au moins aussi étonnantes si elles sont vraiment mises en pratique, que la foi en la résurrection de « cet homme » appelé Jésus. Saint Paul ne s'y trompera pas, lorsqu'il considérera que la foi au Christ, le langage de la croix, n'est rien moins qu'une folie (1Cor1,18-21) : et ceci vaut, paradoxalement, pour la théologie elle-même qui se hisse comme parole sur Dieu, prétendant à l'aide de la raison connaître quelque chose de positif concernant les mystères de Dieu. La surprise paradoxale qu'oblige à suivre la défaite du discours sur la foi consiste en un abandon de ce discours et de cette parole, au profit d'un silence et d'une contemplation placés à la fois plus haut, et plus bas, que lui²⁸.

3. Fixer du regard

Passons maintenant à un texte tiré des Actes des apôtres, où le miracle se situe dans la foulée du modèle christique, mais selon une typologie réfléchissante (les disciples reflétant l'action de leur maître, et fortement apologisante, par accumulation des moyens utilisés) qui utilise la modalité fixe du regard :

¹ Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière de la neuvième heure. ² Or on apportait un boîtier de naissance qu'on déposait tous les jours à la porte du Temple appelée la Belle, pour demander l'aumône à ceux qui y entraient. ³ **Voyant** (*ιδών*) Pierre et Jean sur le point de pénétrer dans le Temple, il leur demanda l'aumône. ⁴ Alors Pierre **fixa les yeux** (*ἀτενίσας*) sur lui, ainsi que Jean, et dit: "**Regardez-nous.**" (*Βλέψον εἰς ἡμᾶς*) ⁵ Il **tenait son regard attaché** (*ἐπέλκειν*) sur eux, s'attendant à en recevoir quelque chose. ⁶ Mais Pierre dit: "De l'argent et de l'or, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne: au nom de Jésus Christ le Nazôréen, marche!" ⁷ Et le saisissant par la main droite, il le releva. A l'instant ses pieds et ses chevilles s'affermirent; ⁸ d'un bond il fut debout, et le voilà qui marchait. Il entra avec eux dans le Temple, marchant, gambadant et louant Dieu. ⁹ Tout le peuple le **vit** (*εἶδεν*) marcher et louer Dieu; ¹⁰ on le reconnaissait: c'était bien lui qui demandait l'aumône, assis à la Belle Porte du Temple. Et les gens se trouvèrent complètement effarés et bouleversés (*ἐπλήσθησαν θάμβους καὶ ἐκστάσεως*) par ce qui lui était arrivé. ¹¹ Comme il ne lâchait pas Pierre et Jean, tous, hors d'eux-mêmes (*ἔκθαμβοι*), accoururent vers eux au portique dit de Salomon. ¹² **A cette vue** (*ιδών*), Pierre s'adressa au peuple: "Hommes d'Israël, pourquoi vous étonner (*τί θαυμάζετε*) de cela? Qu'avez-vous à nous **regarder** (*τί ατενίζετε*), comme si c'était par notre propre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme? ¹³ Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus que vous, vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate, alors qu'il était décidé à

²⁸ Nous nous aviserons si nous avons, ou non, accompli cette démarche en fin de travail !

le relâcher. ¹⁴Mais vous, vous avez chargé le Saint et le juste ; et vous avez réclamé la grâce d'un assassin.
¹⁵Le prince de la vie que vous aviez fait mourir, Dieu l'a ressuscité des morts : nous en sommes témoins.
¹⁶Et par la foi en son nom, à cet homme que vous **voyez** (*θεωρεῖτε*) et connaissez, ce nom même a rendu la force, et c'est la foi en lui qui, devant vous tous, l'a rétabli en pleine santé, en votre présence à tous.
Actes 3,1-16

Soulignons d'abord que le boiteux (*χωλοσ*) de l'histoire est un représentant de ceux dont la guérison signifie la survenue du Royaume. En [Mat 11,5](#) les citations d'Isaïe sont paradigmatiques de l'action messianique, et comprennent, à côté des aveugles qui retrouvent la vue et des lépreux purifiés, les boiteux (*χωλοι*) qui marchent droit. Le fait qu'il soit boiteux de naissance indique de plus combien l'instauration de ce royaume réalise la nouvelle création promise. Le jeu des regards, que la narration nous fait efficacement suivre, commence avec le regard avisé que ce boiteux porte sur les deux visiteurs. Une fois l'aumône demandée, Pierre, configuré à l'image de Jésus, le regarde dans les yeux, exactement comme le fera, plus tard Paul à Lystre²⁹. Il lui dit « regarde-nous », et ce pluriel est précédé par la mention, jugée maladroite par D. Marguerat³⁰, que Jean lui aussi regardait le boiteux. Mais si l'addition est maladroite, elle est d'autant plus significative. Plutôt que supposer ici une volonté de conciliation lucanienne vis-à-vis des communautés pétriniennes et johanniques, qui n'est pas impossible, on peut penser que cette indication surgit pour justifier un pluriel nécessaire afin de faire en sorte que ce soit non pas un seul, mais deux disciples qui représentent le Christ guérisseur. Car d'une part, les recommandations concernant la mission à deux sont nombreuses³¹, mais aussi le risque pour les disciples de remplacer le maître doit être évité ([Mat 10,24](#)), voire d'usurper sa puissance, ainsi que notre texte y insiste (v.12)³². Nous verrons aussi plus loin l'importance, pour révéler l'action d'un Dieu transcendant, d'éviter au sujet qui médiatise cette action un rôle constitutif de cette médiation, qui lui reviendrait forcément s'il était seul. Enfin, pour Luc dans les Actes il s'agit d'asseoir les bases de la foi en Jésus-Christ, et non pas en l'un quelconque des disciples.

Il nous faut à présent porter notre attention sur le vocabulaire particulier qui dénote l'action de regarder³³. Comme l'indique D. Marguerat, pas moins de quatre³⁴ verbes couvrent le champ lexical dans le passage: « *οραω* (3a : voir), *ἀτενίζω* (4a : fixer du regard), *βλεπω* (4b : regarder), *επεχω* (5a : diriger son attention). » Le boiteux d'abord **voit** Pierre et Jean (*ιδων*) ; une fois sa demande d'aumône faite, ceux-ci le **fixent** (*ἀτενισασ*), et l'interpelle en lui disant « **regarde-nous** » (*βλέψον εἰς ἡμᾶς*) et le texte, se focalisant sur l'attente du boiteux le décrit les **observant** (*επειχεν*). Un des verbes du regard, *ἀτενίζω* (traduit par fixer du regard, ou fixer des

²⁹ Voir texte ci-après.

³⁰ *Les Actes des Apôtres (1-12)*, Labor et Fides, 2007, p. 118.

³¹ Marc 6,7; 11,1; 14,3; Luc 7,18; 19,29...

³² Le texte parallèle d'[Ac 14,15](#) fait clairement voir le risque que voulaient éviter Pierre et Jean d'être divinisés et donc d'infléchir dans une direction fâcheuse leur mission.

³³ Dans le passage étudié dans la section précédente, le regard était basé sur le verbe ordinaire *εμβλεπω*, variante de *βλεπω*. La justification du travail syntaxique ici est fondée sur l'apparition d'*ατενίζω*, verbe plus rare, dont nous allons exploiter l'importance. Marc n'utilise pas ce dernier verbe, mais par contre Luc utilise aussi *βλεπω* et *εμβλεπω*.

³⁴ Et même cinq, avec *θεωρεω* au v. 16.

yeux) dénote un regard intense associé à des situations épiphoniques ou cultuelles³⁵. Ce verbe est courant dans le corpus lucanien³⁶ mais aussi dans la littérature grecque profane où il est associé à la contemplation méditative du divin³⁷. Dans les Actes, ἀτενίζω est utilisé pour des occasions de regard intense et semble bien avoir un rôle particulier, ainsi que le confirme les passages suivants³⁸. En 2Cor 3,7 et 13 Paul avait choisi³⁹ ce verbe quand il avait voulu évoquer Moïse descendant du Sinai :

« Or si le ministère de mort gravé en lettres sur la pierre a été d'une gloire telle que les Israélites ne pouvaient **fixer** (ἀτενίσαι) le visage de Moïse à cause de la gloire - pourtant passagère - de ce visage... ».

Il est possible que Luc se soit souvenu de cette utilisation, notamment dans le fameux passage du discours puis du martyre d'Etienne (6,8-8,1). Deux fois, il souligne le visage/regard d'Etienne, d'abord en 6,15 :

« Or, tous ceux qui siégeaient au Sanhédrin avaient les yeux **fixés** (ἀτενίσαντες) sur lui, et son visage leur apparut semblable à celui d'un ange. »

Puis en 7,55 :

« Tout rempli de l'Esprit Saint, [Etienne] **fixa son regard** (ἀτενίσας) vers le ciel ; il vit alors la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. »

Le regard fixe devient le lieu de la visibilité de Dieu, et donc de sa puissance. On peut relever la même chose dans le passage de Ac 14,8-12⁴⁰. Paul on le sait dénoncera violemment ces tentations divinistrices, mais il est significatif que le texte d'Ac 3 les mentionne aussi clairement : elles matérialisent le procès du regard face au merveilleux du miracle : le regard peut en effet s'arrêter, comme l'explique J.L. Marion⁴¹, sur le miroir réfléchissant de l'idole

³⁵ Voir Rick Strelan, *Atenizein in Acts, Novum Testamentum* Vol. 41, Fasc. 3 (Jul., 1999), pp. 235-255 Published by [BRILL](#).

³⁶ Luc 4,20; 22,56; Act 1,10 ; 3,4 ; 3,12 ; 6,15 ; 7,55 ; 10,4 ; 11,6 ; 13,9 ; 14,9 ; 23,1. Il apparaît aussi deux fois chez Paul en 2Cor 3,7 et 3,13.

³⁷ R. Strelan, art.cit. p.238 : « most commonly in non-Biblical Greek, ἀτενίζειν has as its object a divine being or place, and it implies more than an intent gaze or stare, suggesting rather either intuitive, perceptive looking, or contemplation. For example, in Lucian, Hermes says to Charon: "if you look closely (ἀτενισῆς), you will also see the Fates up above, drawing each man's thread from the spindle". This implies no simple sense of staring, but rather a special insight, a reflective vision, which sees beyond the ordinary into the divine. »

³⁸ Mais aussi l'article cité de Strelan : « The strange stares of Acts, expressed by the verb ἀτενίζειν, have a depth of meaning that has been missed by commentators. It is reasonable to say, on the basis of the evidence, that the verb is a technical term, used particularly in the context of divine epiphany, or a manifestation of divine power. In Acts, those who stare are at prayer, in ecstasy, or experiencing transported vision. They are "full of the Holy Spirit", and inspired with an intuition or penetrative insight which gives them an ability to see "into" people, and they have a vision which breaks into the Heavenly world. Such dynamic sight makes them, in turn, the object of reverent, awe-inspired stares." p. 255. (textual references omitted)

³⁹ 2Cor doit être daté de 56 ou 57 ; Luc (compagnon de Paul) aurait écrit ses deux textes vers 80-90 (voir TOB, introductions à Cor et Luc).

⁴⁰ « ⁸ À Lystre, se tenait assis un homme impotent des pieds, boiteux de naissance, et qui n'avait jamais marché. ⁹ Il écoutait parler Paul. Et Paul, **fixant le regard** (ἀτενίσας) sur lui et voyant qu'il avait la foi pour être guéri, ¹⁰ dit d'une voix forte: lève-toi droit sur tes pieds. Et il se leva d'un bond et marcha. ¹¹ À la vue de ce que Paul avait fait, la foule éleva la voix, et dit en langue lycaonienne: Les dieux sous une forme humaine sont descendus vers nous. ¹² Ils appelaient Barnabas Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. »

⁴¹ J.L. Marion, *Dieu sans l'être*, puf, 1982, p. 21-22 : « L'idole, comme miroir invisible, fixe au regard son point d'arrêt, et lui mesure sa portée. Mais l'idole ne fixerait aucun objet regardable au regard, si celui-ci, de lui-même et d'abord, ne se figeait. »

qu'il admire béatement, ébloui, en la prenant pour Dieu. Le spectaculaire du miracle joue ici le rôle de l'idole. En Ac 3,6 l'équivalent de l'idole réfléchissante est manifesté par les termes « or et argent » dont l'éclat métallique suspect est refusé par Pierre. Au contraire, ce qu'il va donner à l'infirme n'est rien de matériel ni d'éclatant, et donc ne saurait capter le regard : il s'agit d'une naissance, d'une puissance, la guérison de l'immobilité fonctionnelle du boiteux, en elle-même antithétique du statique du spectacle idolâtre. Réciproquement, ce que l'infirme donne aux disciples réduit par anticipation l'idolâtrie dont on va pourtant, peu après, les accuser. Il leur donne son visage : « Il tenait son regard attaché sur eux » (v.5), et ce regard plein de foi (v.16) constitue ce mendiant en tant qu'homme « à l'image de Dieu » et donc éminemment propre au salut. L'accumulation des verbes de mouvement rapide dans les vv. 7 et 8 semble vouloir en rajouter, afin de bien indiquer combien le Dieu de la Bible est « le Dieu des vivants » : saisir, se relever, s'affermir, bondir, être debout, marcher, gambader. Cela dit, le problème du regard magnétisé par l'idole du miracle n'est pas complètement écarté : c'est bien pour cela qu'au v. 12, Pierre tance les témoins du miracle :

« Hommes d'Israël, pourquoi vous étonner (*τί θαυμάζετε*) de ce qui arrive ? Qu'avez-vous à nous regarder (*τί ατενίζετε*), comme si c'était par notre propre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme ? »

Donc même si ni or ni argent n'ont été échangé, le regard effaré de la foule « monétise » les disciples qui doivent se défendre : ils ne sont que des témoins (v. 15) ; leur regard ne fige pas celui des hommes mais laisse passer par lui celui du Christ. Plus, leur regard en se posant sur les méprisés de la société, désigne le visage du Christ, présent parmi « les plus petits qui sont ses frères ». Ici, s'ils disent « regarde-nous », c'est pour rappeler et restituer sa dignité de cet homme boiteux dont la valeur de personne leur a été rendue visible dans l'échange des regards. Les disciples, en adoptant leur rôle de continuateurs de l'action salvatrice du Christ, et en refaisant ce qu'il a fait, peuvent faire naître chez les enfermés et les opprimés (que le mendiant représente socialement) le choc d'une liberté de visage à visage. Devant eux se trouve l'image ou l'icône du Christ, qu'ils doivent réactiver, à qui ils doivent redonner la vie⁴². Puisque le pauvre est reconnu dans sa pauvreté, son visage peut devenir le lieu de l'appel éthique, le lieu de la compassion, et ayant été regardé (fixement, dans sa vérité), sa foi peut le sauver et il peut être guéri. La suspense dans le passage est à son maximum quand le récit évoque ce regard du mendiant fixé sur les disciples : vont-ils y voir « celui-là » qui s'y trouve en secret et qui, comme dans tout homme, attend la reconnaissance de son humanité pleine et entière ? Vont-ils se laisser surprendre par la manifestation de « l'image de Dieu » sur le visage de ce boiteux ? Y surprendront-ils celui du ressuscité ?

Tout se passe donc comme si, ayant été « témoins de la Résurrection » de cet homme devant eux ([Ac 1,22](#)), leur visage - comme celui de Moïse - était devenu transfiguré et servait de signe du miracle. Comme lieu de la reconnaissance de la qualité de disciple, le regard devient chez les disciples le signe de l'action toute-puissante de leur maître, chez qui il était manifestation d'une Altérité qu'il fallait déchiffrer derrière la familiarité. Donc (et même si cette

⁴² Idem p. 29 : « L'icône convoque le regard à se surpasser, en ne se figeant jamais sur un visible, puisque le visible ne se présente ici qu'en vue de l'invisible. »

phénoménologie ne fait en somme que décrire un aspect classique du mystère de l'Incarnation) le visage et, en lui, le regard qui manifeste sa vie et sa personnalité, est miracle au sens d'une épiphany divine rendue visible comme signe de la présence invisible de Dieu. En même temps il ne peut que « masquer »⁴³ cette présence puisque l'on est sans cesse renvoyé en lui à une immanence historique (Jésus comme grand homme, comme modèle d'humanité, comme exemple moral, etc. et, au niveau humain, la personne humaine comme aliénée par sa classe sociale, sa pauvreté, son dénuement). Seule la foi, à l'occasion de chacune des relectures de ces textes, permet au regard de refaire surgir la surprise de la reconnaissance, de faire jaillir l'arc entre le Même et l'Autre, par-delà l'Infini de séparation que rapproche pourtant si vertigineusement la chair du Fils. En 2Cor 4,5-7, en méditant sur le mystère voilé pour les « incroyables dont le dieu de ce monde a voilé l'intelligence » saint Paul écrit ces lignes où la structure trinitaire est articulée à l'expérience du visage rayonnant:

⁵ Non, ce n'est pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Seigneur que nous proclamons. Quant à nous-mêmes, nous nous proclamons vos serviteurs à cause de Jésus. ⁶ Car le Dieu qui a dit : que la lumière brille au milieu des ténèbres, c'est lui-même qui a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ. ⁷ Mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous.

Voici un dernier passage (Actes 13:5-12) où le regard de Paul est décrit comme possédant la puissance d'aveuglement traditionnellement réservée à Dieu:

⁵ Arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient Jean pour aide. ⁶ Ayant ensuite traversé toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain magicien, faux prophète juif, nommé Bar-Jésus, ⁷ qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme intelligent. Ce dernier fit appeler Barnabas et Saul, et manifesta le désir d'entendre la parole de Dieu. ⁸ Mais Élymas, le magicien, car c'est ce que signifie son nom, leur faisait opposition, cherchant à détourner de la foi le proconsul. ⁹ Alors Saul, appelé aussi Paul, rempli du Saint-Esprit, **fixa son regard** (*ατενισας*) sur lui, ¹⁰ et dit: homme plein de toute espèce de ruse et de fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ? ¹¹ Maintenant voici, la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, et pour un temps tu ne **verras pas** (*μη βλέπων*) le soleil. Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur lui, et il cherchait, en tâtonnant, des personnes pour le guider. ¹² Alors le proconsul, **voyant** (*ιδων*) ce qui était arrivé, crut, étant frappé (*εκπλησσομενος*) de la doctrine du Seigneur. »

Ce miracle apostolique présente de façon originale la face mortifère de la puissance divine, courante dans l'Ancien Testament, mais que les évangiles ne rapportent qu'une fois, lors du dessèchement du figuier ([Marc 11,21](#)). En effet, ce genre de scène fait se rapprocher dangereusement miracle et magie. La force du regard de Paul, empruntée à celle du Christ, neutralise la puissance magique du regard opposé chez le faux-prophète. L'indication de la surprise, conséquence ici de la puissance de la « doctrine » déployée par l'apôtre, est toute entière soumise au jeu de lumière et de ténèbres qui découle du regard interprété comme un « projecteur » spirituel à même de pénétrer jusque dans le cœur de l'homme et de le surprendre

⁴³ Le terme visage en grec étant *prosôpon*, qui veut dire masque (dans le théâtre antique par exemple), mais aussi "personne" au sein de la Trinité, au moins dans certaines de ses élaborations doctrinales.

suffisamment pour le convertir⁴⁴. Cette « frappe » du v. 12 provient de ce que le proconsul a vu la force de la lumière divine à l'œuvre, mais aussi qu'il en a été indirectement illuminé lui aussi, et bouleversé, et qu'en ce qui le concerne, contrairement au magicien, il est passé des ténèbres à la lumière. La violence de la surprise de voir l'a rendu voyant. Contrairement à ce que nous avons observé dans le passage précédent, nul échange de regards dans celui-ci : nul face à face permettant les conditions du salut. Mais le signe de la fixité du regard opérant sa malédiction, n'est pas perdu pour le proconsul, qui le reçoit comme salut le concernant, lui.

4. Puissance du regard

La fixité du regard peut aussi se décrire en termes de puissance. Ou encore de lumière rayonnante depuis un visage dont ce regard est l'origine, car c'est elle qui, en somme, provoque l'ébranlement de la surprise salvatrice. Le regard se décrit alors comme le moyen qu'utilise la puissance de Dieu lorsqu'elle se déclenche en direction de son but, le salut de l'homme. Dépassant par définition toute grandeur humaine, elle implique à son impact (nous conservons la métaphore lumineuse) une modification ressentie comme d'origine et d'intensité absolument imprévisible, absolument autre. Comme telle, elle entraîne la foi ou en tout cas, si celle-ci est présente, elle la radicalise au point qu'elle change de nature complètement. Mais cette description, on le voit, ne peut pas se faire selon une phénoménologie de totalisation ou d'absolutisation de l'effet de Dieu sur l'homme. La raison en est qu'il y a un seuil de tolérance de ce qui peut surprendre l'homme. La surprise décrite dans ces passages des Actes des Apôtres est à la mesure de ce que l'humain peut supporter. Elle est médiatisée par les visages, dont la fonction est de filtrer le rayonnement divin sur un écran, ou par un masque qui soit familier. Le face à face avec Dieu n'en est jamais un ; ou plutôt, et ceci ne vaut que pour le régime chrétien, la mise à l'échelle humaine de la surprise salvatrice se fait par le visage comme possibilité de la présence humaine de Dieu, ou encore comme expression (et parole) adaptée chez l'homme à l'infini divin qui peut s'y incarner. C'est bien parce que, comme le dit Lévinas, le visage est Parole, que l'Incarnation peut s'y réaliser⁴⁵. Et c'est bien parce que le croyant, devant cette Parole reconnue dans la stupeur de la découverte, reçoit sa foi transfigurée, qu'il se sait sauvé.

Cette puissance lumineuse est aussi celle qui est décrite lors de la Transfiguration (Mc 9-2-10)⁴⁶. Or, quand Jésus était descendu de la montagne avec Pierre, Jacques et Jean, et avait rejoint les disciples, il est accueilli par un étonnement effaré :

⁴⁴ On songe aux procédés allégorisants utilisées par les psaumes : « Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais ! Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ; de très loin, tu pénètres mes pensées. Que je marche ou me repose, tu le vois, tous mes chemins te sont familiers (...) Savoir prodigieux qui me dépasse, hauteur que je ne puis atteindre ! Où donc aller, loin de ton souffle ? Où m'enfuir, loin de ta face ? »

⁴⁵ Eu égard au point de vue d'E. Lévinas, on pourrait dire les choses ainsi : le visage d'autrui transcendantalise à un tel degré le rapport à l'Autre qu'en lui je peux lire (rôle du langage) la présence de Dieu. Cf. *Totalité et infini*, op. cit. p. 203 et ss.

⁴⁶ En Mc 9,1, en introduction à l'épisode, on peut lire : « certains d'entre vous ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu venu avec puissance ».

« Dès qu'elle vit Jésus, toute la foule fut remuée⁴⁷ (*ἐξεθαμβήθησαν*) et l'on accourait pour le saluer. » (Marc 9,15)

Le lecteur averti voit ici, comme en transparence, la descente de Moïse vers son peuple après qu'il se soit entretenu avec Dieu sur le mont Sinaï. Ex 34,29-30 indique que :

« La peau de son visage était devenue rayonnante en parlant avec le SEIGNEUR » et « Aaron et tous les fils d'Israël virent Moïse: la peau de son visage rayonnait! Ils craignirent de s'approcher de lui. »

Il faudra d'abord que Moïse appelle Aaron et les responsables du peuple et qu'il leur parle, pour qu'ils cessent d'avoir peur, et ensuite qu'il recouvre son visage d'un « voile » qu'il ne retirait que pour aller s'entretenir avec Dieu. On peut donc dire que Luc dans Ac 3 fait rejouer aux disciples la scène de la Transfiguration, et Luc 9,29⁴⁸ dit que « l'apparence de son visage devint autre » (*ἐγένετο τὸ εἶδος τοῦ προσώπου αὐτοῦ ἕτερον*). L'homme boiteux de la Belle-Porte replonge les disciples sur un nouveau mont Tabor, ces mêmes disciples qui sont là devant lui et qui ont vu, non sans crainte, le visage resplendissant de leur maître. Et eux sont à nouveau illuminés par le miraculé réverbérant la gloire de Dieu. La théophanie, et sa lumière si particulière, est donc bien l'événement qui se trouve au cœur du miracle opéré par Pierre et Jean au Temple, et c'est elle qui stupéfait « tout le peuple » en Ac 3,11. Dans cette perspective, le visage des disciples possède maintenant une puissance intrinsèque dont le reflet cause l'émerveillement (superstitieux) chez les observateurs. La syntaxe du récit fleure l'apologétique, mais lorsqu'il n'y aura pas d'étonnement, comme cela arrive avec les ennemis de Jésus, ou avec le magicien de Salamine, c'est que le cœur « endurci » ne regarde pas la lumière/gloire qui filtre du regard. Il ne peut y avoir de salut, mais seulement indignation et scandale. Et aveuglement, autant actif que passif.

5. Fixité et distance

Une remarque à présent sur la notion de fixité elle-même contenue dans *ἀτενίζω*. Il n'est pas anodin que le regard théophanique contienne une durée. La dimension de fascination ou de subjugation contenue dans un regard surpris (ou habité) par une puissance divine l'expliquerait aussi, mais négativement. Or on a vu que Pierre se méfie de ce type de regard : « qu'avez-vous à nous regarder ? », et en cela il refuse de faire de la manifestation visible de Dieu (c'est-à-dire du miracle) un sacré idolâtre qui ne tirerait que de lui-même sa puissance. Il requiert néanmoins la fixité du regard (en 3,4) pour que de perception, celui-ci se puisse se convertir en attention, et soit à même de se laisser surprendre, étant ainsi préparé à recevoir et comprendre « le don de Dieu » (cf. Jn 4,10). Narrativement, ce regard qui dure correspond au temps du suspense, pendant lequel l'augmentation de la charge prépare la surprise. Mais du point de vue phénoménologique qui guide notre travail, ce temps du regard peut aussi correspondre à celui du recul hors de l'attitude naturelle, de soi immédiate et intempestive, ou bien en termes

⁴⁷ Verbe *θαμβεω*, traduction de la TOB. La BJ traduit « très surprise », et sœur Jeanne d'Arc « effrayés ». Chez Luc, l'auteur des Actes, la mention de la surprise a été omise.

⁴⁸ Nous citons Luc puisqu'il est aussi l'auteur des Actes. Mc écrit « Jésus fut métamorphosé », mot à consonance grecque.

lévinassiens, à celui du débordement du fini vers l'infini⁴⁹. Lorsqu'on donne (ou qu'on demande) au regard ce temps du retrait hors du monde positif, et cette temporalité sans limites, on lui donne les chances de voir (et d'être vu) véritablement, puisque, se voyant en train de voir, il peut se détacher de la fascination immanente du monde, et se défocaliser ensuite librement de l'objet. La fixité traduit alors non plus un attachement (fixation idolâtre), mais un détachement, et si la surprise qui a caractérisé (ou causé) son orientation première vers le « cela » de l'expérience inédite et bouleversante peut toujours contenir un étonnement fixé (collé) sur l'objet, le choc qu'elle cause dans la conscience peut aussi l'en détacher, et laisser le témoin s'étonner du changement en train d'être vécu et ainsi, en fait, se le donner à lui-même. Le « regarde-nous » devient alors le moyen de disposer le regardant à accueillir cette donation sans y être totalement absorbé.

La fixité du regard contient de la même façon une distance, nécessaire comme le temps du recul, pour l'éducation du disciple/témoin. Cette fixité se comprend alors comme attention, intensification de la posture routinière afin de l'en détacher, d'introduire une distance et une variation suffisamment inhabituelle du rapport visuel afin d'alerter à l'inconnu et potentiellement de le convertir. On sait que l'attitude idolâtrique se caractérise par une proximité à la fois du voyant et du dieu au point qu'ils fusionnent dans la transe⁵⁰. Cette tentation idolâtrique survient logiquement en Actes 3 et 14 mais pour autant, elle ne dirime pas la pratique du regard : c'est par lui, malgré le risque, que la révélation peut avoir lieu. Ce risque est d'ailleurs atténué par le caractère invisible de la parole intérieure qui atteste que l'extraordinaire visible n'est pas une manipulation. Disons aussi que c'est la surprise qui survient (si elle survient) une fois le regard tourné (converti) vers sa source, qui garantit que le témoin ne sera *que* témoin/disciple, et non pas Dieu⁵¹ comme créateur de ce qu'il voit et dont il témoigne. Le surprenant de ce qui pourtant est attendu (car tendu vers plus que lui-même) est ce qui permet de justifier à la fois la fixation sur une médiation, et de dépasser cette médiation vers l'inouï. La médiation permet la survenue (la prise, l'ancrage) de ce qui par nature ne peut surprendre si la médiation n'est pas envisagée, c'est-à-dire devenue visage⁵². Et donc, loin que les réactions au miracle (surprise, étonnement, stupéfaction etc.) ne soient que des concessions au goût trop humain pour le merveilleux, elles témoignent de la mise en place d'une pédagogie de la révélation qui passe par ces médiations charnelles octroyant au témoin un rôle de sujet du témoignage.

⁴⁹ Voir *Totalité et Infini*, op.cit., 2014, p. 213 : « La présence d'un être n'entrant pas dans la sphère du Même, présence qui déborde, fixe son « statut » d'infini. Ce débordement se distingue de l'image du liquide débordant d'un vase parce que cette présence débordante s'effectue comme une position en face du Même. La position en face, l'opposition par excellence, ne se peut que comme mise en cause morale. Ce mouvement part de l'Autre. L'idée de l'infini, l'infiniment plus contenu dans le moins, se produit concrètement sous les espèces d'une relation avec le visage. Et seule l'idée de l'infini maintient l'extériorité de l'Autre par rapport au Même. »

⁵⁰ Il n'y a plus de surprise dans l'idolâtrie. Voici ce qu'écrit J.L. Marion : « Ce que l'idole travaille en effet à résorber, c'est précisément l'écart et le retrait du divin. Mais à établir une pareille disponibilité du divin dans le visage fixé, sinon figé, du dieu, n'élimine-t-on pas sournoisement mais radicalement, l'irruption altière et l'altérité irrécusable qui, en propre, attestent le divin ? » J.L. Marion, *L'idole et la distance*, op.cit., p.24.

⁵¹ Ce serait à nouveau le péché d'Adam : « Vous serez comme des dieux » (Gen 3,5).

⁵² A nouveau, les catégories mises en place par Lévinas aident ici à radicaliser les rapports symétriques de face à face comme ouvrant sur une transcendance, forcément particulière en son exemplarité puisqu'il s'agit du Christ, mais justement, déjà présentes entre hommes, et c'est la situation qui est présente dans les Actes.

Il est donc remarquable que dans les Actes, l'accent soit mis sur *le regard fixe* puisqu'il constitue le chaînon qui relie⁵³, à travers les disciples, le visage de chair du Christ à l'humanité à sauver. Tout comme le Christ avait, dans son action messianique, le regard tourné vers son Père d'une part, et d'autre part vers les hommes auxquels il révélait l'infini⁵⁴, les disciples sont maintenant à même de considérer les visages comme parole infinie, comme salut. Et la surprise qui intervient dans le fait de regarder en vérité, la surprise comme modalité suspensive, défocalisée, du regard, se comprend comme ce passage à travers la chair mortelle de la lumière divine⁵⁵. Les israélites sont stupéfiés de ce qu'ils voient, *en* ces hommes, la puissance divine, mais aussi ils ne voient *que* ces hommes. Ils ne comprennent pas que ces hommes sont les témoins d'une parole qui dépasse infiniment l'homme ; ils sont comme les écrans sur lesquels apparaît la gloire de Dieu parce qu'eux-mêmes, à l'école de Jésus, l'ont contemplée sur le visage du mendiant. Comme écrans, ils la rendent manifeste et suscitent l'étonnement, et comme écrans, ils la masquent et là aussi suscitent l'étonnement. La surprise devient ainsi ce qui s'est éveillé dans le regard (grâce à elle il voit au-delà de lui-même), mais aussi ce qui se déçoit devant l'inaperçu (grâce à elle il voit que son objet est invisible, infocalisable). Selon l'attention et la temporalité qu'on lui prête, la surprise peut être ce qui illumine le regard, mais aussi ce qui l'assombrit⁵⁶. Donc quand Pierre apostrophe ses concitoyens en leur disant « qu'avez-vous à nous regarder ? », alors qu'auparavant, il avait dit « regarde-nous ! », il manifeste cette ambiguïté de la surprise de l'humain devant la présence de Dieu : cette dernière a la capacité d'ouvrir leurs yeux, mais en même temps elle déplore l'impuissance de leur épaisseur charnelle. Elle se situe dans l'économie de la foi⁵⁷.

Si nous ressaisissons les éléments ci-dessus pour caractériser le rôle des réactions de surprise présentes dans les scènes d'Actes 3 et 14, et dans leur rapport avec l'action de regarder, que pouvons-nous dire ? Il existe dans le NT une manière spécifique de regarder, exprimée par *ἀτενίζω*, qui est présente soit en amont d'une épiphanie/théophanie, lorsque le thaumaturge s'apprête à effectuer un geste imprégné de puissance divine, soit en aval lorsque les bénéficiaires ou les acteurs de la manifestation divine (ou miraculeuse) tournent leur attention vers l'origine visible de cette manifestation. C'est notamment ce qui a lieu en Ac 3,12. Cette action de regarder est associée avec une transformation du visage, exprimée par les termes de rayonnement, de gloire, de plénitude de l'Esprit. Et les réactions de surprise qui accompagnent cette manifestation, notamment caractérisées par le verbe *θαμβέω* (particulièrement présent en Ac 3,10.11 et Mc 9,15) dont on sait la valeur d'effarement stupéfait, et de désorientation, voire

⁵³ Il est difficile de se retenir d'évoquer le fameux « gond » de Tertullien, la chair du Christ comme articulation de l'humain et du divin, à la fois séparation et lien.

⁵⁴ Voir plus haut ce qui a été dit du lien regards de Jésus et de son Père, cf. Jn 11,41 et 17,1.

⁵⁵ On pourrait dire aussi bien, comme luminisation, glorification ou divinisation de l'humaine enveloppe.

⁵⁶ Cf. [I.F.4](#). Notre thèse sera que c'est l'étonnement qui assombrit.

⁵⁷ Cf. Exode 33,17-23 : « Yahve dit à Moïse: "Cette chose que tu as dite, je la ferai encore parce que tu as trouvé grâce à mes yeux et que je te connais par ton nom." Il lui dit : "Fais-moi de grâce voir ta gloire." Et il dit : "Je ferai passer devant toi toute ma beauté et je prononcerai devant toi le nom de Yahve. Je fais grâce à qui je fais grâce et j'ai pitié de qui j'ai pitié. Mais, dit-il, tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre." Yahve dit encore : "Voici une place près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. Puis j'écarterai ma main et tu verras mon dos ; mais ma face, on ne peut la voir." »

d'aliénation⁵⁸, sont les signes que, pour l'auteur, le long du canal de communication visuel qui relie le regardant et le regardé, l'éclair (ou la puissance) du miraculeux s'est forcé un passage.

Si nous utilisons cette image empruntée à la physique de l'optique ou de l'électricité, c'est afin d'intégrer de façon plus parlante le « quelque chose » qui, selon nous, est décrit dans le phénomène regard/surprise. Il y a en effet des cas où les yeux des acteurs sont « empêchés de reconnaître »⁵⁹ ce qu'il y aurait à voir, d'autres où ils sont aveuglés, d'autres enfin où rien ne se passe (où aucun courant, aucune puissance, ne passe). Les notations de surprise fonctionnent dans cette « physique spirituelle » comme les marques sensorielles de la décharge d'énergie transformante qui va d'un acteur à l'autre, en requalifiant la nature du regard de celui qu'elles ont affecté. Une stupéfaction, un bouleversement, ou une désorientation complète sont la nouvelle situation d'un regard qui vient d'être réveillé d'une vie antérieure (ou pourrait dire d'un sommeil) à une nouvelle vitalité et niveau d'expérience inédite. L'apparition de la gloire, notamment sur le visage, sera alors comprise comme le signe d'une nouvelle qualité de vision transformée par le divin.

6. La gloire qui disparaît

Un des arguments le plus couramment utilisé contre les miracles est le fait qu'ils tournent les réalités de la foi en un spectacle visuel extérieur, suspect de forcer la disposition des observateurs en leur faveur par le merveilleux de leur action et l'étonnement qu'ils produisent. Les miracles, et donc potentiellement l'ensemble du dispositif religieux, « en mettent plein la vue », alors même qu'ils devraient, pour espérer sérieusement contrebalancer le discours scientifique, pouvoir se déduire par une chaîne de raisons⁶⁰. Il est vrai que la science elle-même ne rechigne pas à telle ou telle expérience spectaculaire, si elle veut intéresser le public ; rien ne vaut une belle démonstration qui laissera les spectateurs pantois devant sa puissance. Cela dit, il est clair que les miracles ne peuvent pas se soumettre à observation, et même (et surtout) quand ils ont été réalisés discrètement, la rumeur de leur effets n'en est que plus forte sur les visages et les expressions : la puissance du « voir pour croire » est alors incontournable, au détriment de l'attitude résumée par saint Jean : « heureux ce qui croient sans avoir vu ».

Nous avons déjà⁶¹ abordé l'opposition existant entre une théologie des miracles « spectaculariste », où l'on valorise la pédagogie messianique de la surprise et de l'étonnement comme faisant partie du mécanisme de conversion nécessaire pour la réussite de l'annonce messianique, et son contraire, une théologie « anti-spectaculariste », où la dimension spectaculariste est minimisée eu égard à son caractère ambigu et sa visée potentiellement manipulatrice, s'appuyant sur un merveilleux dont nous connaissons les risques, déjà soulignés

⁵⁸ Cf. [I.A.6](#).

⁵⁹ Luc 24,16. Voir aussi Jn 21,4.

⁶⁰ Examinant cette question, voici ce qu'écrit Joseph Moingt, dans *Dieu qui vient à l'homme*, op. cit. p. 369 : « Il faudrait enfin, et ce n'est pas le moins important, s'interroger s'il est convenable, s'il est digne de Dieu de lui prêter l'intention de communiquer avec les hommes par un tel mode de contrainte, qui ne s'adresse ni à leur esprit ni à leur liberté, qui n'est porteuse d'aucune parole sensée, sinon de l'injonction brutale de devoir croire ce dont ils ne peuvent pas se rendre raison. »

⁶¹ Voir l'Introduction, p. 9-10.

dans les textes. La légitimité (et donc la complémentarité) de chacune de ces théologies provient de la nature particulière de l'événement de l'Incarnation, dont l'essence relève à la fois de la visibilisation et de la médiation. Jésus-Christ en effet fait voir (rend visible) la figure du Fils, et en même temps celui-ci n'est là que pour orienter le regard vers le Père invisible. Les miracles de même sont à la fois des actes (ou des paroles) propres à (re)tourner le regard (et le cœur) vers celui qui les met en œuvre, mais aussi à dépasser ce stade visuel pour l'entraîner vers une révélation non mondaine. Mais dans la dynamique narrative des Évangiles, le temps des miracles laisse progressivement la place au temps de la Passion, centrant la révélation sur la figure révélatrice du Christ lui-même.

Ainsi, le thème de la gloire, chez les synoptiques puis chez Jean relève-t-il de deux temporalités, l'une eschatologique (synoptiques), l'autre réalisée (Jean), en accord avec le développement christologique caractérisant la réflexion johannique, mais ne remettant pas en cause la perspective synoptique en tant que telle. Cette dernière manifeste une économie de l'Incarnation où le sensible incarné fait encore écran à la gloire à venir, alors que chez Jean le Fils dévoile déjà la gloire qui était la sienne « dès avant la création du monde » (Jn 17,5.24). Dans les évangiles synoptiques, il s'agit notamment par l'intermédiaire des miracles de faire reconnaître la gloire de Dieu à l'œuvre dans le monde (Marc 2,12) ; mais cette gloire, particulièrement chez Marc, se voit offusquée par les ennemis de Jésus. Elle va donc devoir se manifester différemment, dans l'humilité et le sacrifice, puis la mort. Le regard n'en sera pas moins convoqué, le surprenant pas moins essentiel et le témoignage d'autant plus important, mais ces médiations porteront sur des réalités sans mystère, ni puissance, ni lustre et donc, pour tout dire, humaines et non plus divines (et en fait, incarnées). Cette tradition existe depuis le début dans le christianisme, puisque Paul la convoque de manière exemplaire dans ses lettres sous le nom de langage de la Croix ([1Cor 1,18](#)). Il est frappant, ainsi, de remarquer l'importance de l'acte de voir/regarder/témoigner noté par les évangélistes au moment de la mort de Jésus. Voici quelques exemples.

a. « Voyant qu'il avait ainsi expiré, le centurion, qui se tenait en face de lui, s'écria : "Vraiment cet homme était fils de Dieu !" Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance, entre autres Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé ... [devant le tombeau] Marie de Magdala et Marie, mère de Joset, regardaient où on l'avait mis. » (Marc 15,39-40.47)

b. « Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient à distance, celles-là même qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée et le servaient, entre autres Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. » (Mat 27,55-56)

c. « Voyant ce qui s'était passé, le centurion rendait gloire à Dieu en disant : "Sûrement, cet homme était juste." Et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, à la vue de ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine. Tous ses familiers se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée et qui regardaient. » (Luc 23,47-49)

d. « Arrivés à Jésus, ils constatèrent qu'il était déjà mort et ils ne lui brisèrent pas les jambes. Mais un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu a rendu témoignage, et son témoignage est conforme à la vérité, et d'ailleurs celui-là sait qu'il dit ce qui est vrai afin que vous aussi vous croyiez. En effet, tout cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : Pas un de ses os ne sera brisé ; il y a aussi un autre passage de l'Écriture qui dit : Ils verront celui qu'ils ont transpercé. » (Jean 19,33-37)

A la lecture de ces extraits, on constate que la réalité mondaine des événements touchant la passion de Jésus constitue en elle-même un spectacle en même temps qu'une opération de témoignage. La qualité particulière de ce qui a lieu sollicite le regard, et dans le regard, la surprise envers ces événements hors-norme. L'insistance sur le fait de regarder indique qu'un processus d'étonnement est en cours, ainsi que du suspense quant à l'issue du drame. Les spectateurs nous sont montrés éprouvant la surprise/étonnement devant cette réalité-là, si différente de celle qu'ils auraient souhaité voir. Pour les évangélistes, ces actes d'observation et de contemplation reflètent le besoin d'attestation pré-pascale qui viendra contraster narrativement avec la résurrection, mais aussi la réalisation que la réalité mondaine possède une valeur qu'aucune idée préalable n'aurait pu anticiper.

Il est possible que le positionnement anti-docétiste (classiquement reconnu chez Jean, dont on remarque dans l'extrait d. la lourdeur des allusions associant vision et vérité) puisse expliquer une telle insistance, mais cette intention (qui est aussi anti-gnostique) ne doit guère exister à l'époque de la rédaction de Marc, dont dérivent les autres synoptiques. Ce qu'il y a de remarquable dans la déclaration du centurion en Marc 15,39 (extrait a.), c'est que c'est la vision de la mort de Jésus (et même ce type de mort : « οὕτως ἐξέπνευσεν »), non pas sa résurrection, qui l'amène à proclamer sa messianité, à reconnaître son identité⁶². Pour lui (ou l'évangéliste qui le fait parler), comme pour Paul, c'est le crucifié qui révèle la véritable identité de Jésus. D'ailleurs cette qualité est celle qui sera mise en avant par Jésus dans l'annonce de la Passion qui suit immédiatement la déclaration (à bien des égards parallèle à celle du centurion) de Pierre en Marc 8,29 : « tu es le Christ ». Voici la suite :

« Et il leur commanda sévèrement de ne parler de lui à personne. Puis il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite. Il tenait ouvertement ce langage. Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander. Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, réprimanda Pierre; il lui dit: "Retire-toi! Derrière moi, Satan, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes." Puis il fit venir la foule avec ses disciples et il leur dit : "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive. En effet, qui veut sauver sa vie, la perdra; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera. Et quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il le paie de sa vie ? Que pourrait donner l'homme qui ait la valeur de sa vie ? Car si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aussi aura honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges." » (Marc 8,30-38)

Commentant le récit marcién de la Transfiguration qui suit celui-ci, et dont il réoriente le sens, Craig Hovey⁶³ écrit :

« Un certain nombre d'auteurs ont supposé que la transfiguration du Christ préfigurait sa résurrection. Je n'entrerai pas dans le débat ici, mais à mon avis c'est une erreur. Pourquoi ? La transfiguration, à un certain niveau, a lieu pour le bénéfice des disciples. Cependant, leur

⁶² Les notes des Bibles mettent en garde qu'on ne saurait sans difficulté tirer quelque enseignement du fait qu'un païen identifie Jésus à l'aide du titre Fils de Dieu, ambiguïté qu'évite Luc en faisant dire au centurion « sûrement cet homme était juste ». Par ailleurs, il est difficile d'imaginer qu'une telle reconnaissance ait pu être le fait de quiconque (et plus encore d'un romain) avant la résurrection : on a donc affaire à la réalisation post-pascale de l'importance de l'attitude d'obéissance de Jésus dans sa mort.

⁶³ *Unexpected Jesus, the Gospel as surprise*, op.cit.

confusion et leur manque de foi à propos de ce que Jésus avait prédit ne sont pas venus de leur incapacité à comprendre la revendication qu'il a faite de sa résurrection trois jours après sa mort (Marc 8,31). Ce qu'ils ont refusé d'accepter, c'est que ce Jésus dont ils (au moins Pierre) en étaient venus à croire qu'il était le Messie de Dieu, souffrirait, serait rejeté et tué. Donc quand [sur le mont Tabor] la voix de Dieu parle, le message est simple : « Écoutez-le » (Marc 9,7). Les disciples sont critiqués pour leur refus d'écouter les mots ardues que Jésus leur avait adressé si peu de temps auparavant. Un Messie souffrant n'était pas conciliable avec leur façon de concevoir ce qui devait arriver au Messie (...) Les disciples doivent donc subir un événement suffisamment surprenant pour les arracher à leurs notions préconçues concernant le rôle et la mission du Messie – leurs idées de gloire, de puissance, et même de salut. Lorsque Jésus parle de la Croix, il n'est pas entendu, et donc sa glorification lors de la Transfiguration est accompagnée par une voix qui confirme que l'humiliation de la croix est bien réelle. »⁶⁴

Pour confirmer cette lecture, remarquons qu'à la suite l'épisode du désaveu infligé à Pierre, Marc ajoute une collection de logia (voir ci-dessus : « si quelqu'un veut venir à ma suite... ») parmi les plus rudes à entendre de tout son évangile. Le disciple/témoin y est décrit comme devant opter pour une vie si radicalement abandonnée qu'elle inclut derechef le martyre. Craig Hovey a pour but dans le chapitre (intitulé "Staying awake") dont est extrait ce passage de rappeler la dimension de vigilance nécessaire pour que les chrétiens soient à même de reconnaître leur Dieu, dont la principale caractéristique est la liberté, et une liberté « nocturne », surprenante jusque dans ses manifestations choquantes pour notre intelligence :

« Des lampes éveillées⁶⁵, convenablement approvisionnées, sont le signe d'une église qui veut pouvoir reconnaître l'action de Dieu survenant même à des moments étranges (à minuit), de les voir comme les actions authentiques de Dieu œuvrant parmi nous, et de se soumettre à la discipline nécessaire pour voir les choses ainsi. Elles indiquent que l'église est à son aise avec un Dieu non domestiqué [a wild God] dont les apparitions imprévisibles [surprise appearances] ne sont pas à ce point dérangeantes que l'église puisse en venir à lui dénier la liberté d'agir ainsi, ou au moins de choisir entre refuser à Dieu cette liberté, ou cesser complètement d'être l'église. »⁶⁶

Cette vigilance, thème évangélique bien connu, prend ici une dimension particulière⁶⁷ puisqu'il s'agit de fonder la possibilité de *regarder* la Croix comme le lieu de la révélation, autant sinon plus que la résurrection et les miracles, dont les aspects de rétablissement consolateur et de merveilleux peuvent à juste titre devenir si forts qu'ils en feraient oublier l'œuvre kénotique de la Croix (et en amont, de l'Incarnation, qui rassemble en elle, et pré-contient la kénose de la Croix). Il est cependant impossible de savoir si certains contemporains de Jésus ont réellement cru à son identité messianique avant le bouleversement des représentations qui a suivi la résurrection. Nous avons des récits qui le disent, mais ceux-ci sont écrits dans la foi de Pâques. Leur présence indique néanmoins que les rédacteurs ont opté pour une kérygmatique plurielle, où la foi doit pouvoir être fondée non seulement sur des signes visibles extérieurs qui pointent vers des actions toutes-puissantes et frappantes pour les sens, mais aussi sur une méditation de cette toute-puissance exercée dans les limites de l'humanité, voire dans des catégories de

⁶⁴ Ibid, p. 35. Nous soulignons. Notre traduction.

⁶⁵ L'auteur est en train de tirer les conclusions de ses commentaires de la parabole des dix vierges, Mat 25,1-13.

⁶⁶ Ibid, p. 41. Il est déjà passé du niveau des lampes allumées de la parabole à celui des chrétiens, eux-mêmes comparés à des lampes, qui demeurent spirituellement éveillés.

⁶⁷ Voir ci-dessous au point 7 la discussion du thème de la vigilance en rapport avec celui de la « surprise incompressible » qui lui est associée.

« folie », ou de « nuit de la foi ». Si donc la Croix, et donc l'abaissement de son humanité, est révélation de la divinité de Jésus, c'est par une écoute toute particulière de la Parole qui se dit en elle, Parole que nous trouvons exposée par exemple dans l'hymne de l'épître aux Philippiens 2,6-11:

« Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. »

On remarque dans ce texte célèbre que l'exaltation de Jésus est exprimée par le verbe *υπερυψωω*, sur-exalter (hapax en Phil 2,9), alors que le terme *υψωω* (exalter), classiquement lié à la résurrection⁶⁸ ne comporte pas le préfixe. D'où vient cette sur-exaltation ? Il est plausible de l'associer à l'étonnement face à une mort (mais aussi d'une « dé-divinisation » qui concerne toute la vie du Christ) à *ce point* abandonnée et obéissante qu'elle dépasse (mais au cœur d'une humanité non dépassée, cf. "semblable aux hommes", "comme un homme") ce que l'homme peut envisager dans la mort. Ce serait parce que la vie et la mort de Jésus a été vue comme à *ce point* humiliante, que son exaltation est déclarée à *ce point* élevée. Et donc seul Dieu pourrait, assumant cependant la seule humanité, parvenir à ce point d'humiliation : tel doit être l'enseignement du passage, qui insiste si fortement sur la dimension seulement humaine du Dieu incarné. C'est comme si la toute-puissance (miraculeuse) de Dieu n'était pas requise pour dévoiler son identité : celle-ci peut déjà se faire à partir de la simple humanité pour ceux qui ont yeux et oreilles (= la foi) pour voir et entendre⁶⁹.

Comme précédemment, tout ceci n'est pas sans poser question quant à l'économie du miracle dans la pédagogie du Christ. Pourquoi, si la stratégie de révélation pouvait se contenter du regard (et de la surprise qui l'habite) sur une humanité christique à ce point sainte qu'elle en devient signe évident de Dieu, pourquoi risquer le passage par le spectacle des miracles dont on a souligné tous les inconvénients ? On pourrait dire qu'il valait mieux plusieurs stratégies qu'une seule, mais alors, l'une dépend-elle de l'autre ? Dans le texte de Philippiens ainsi qu'en Marc 15,39 c'est la mort de Jésus qui devient ce signe ; la mort possède sur les autres manifestations humaines fondamentales (naissance, sacrifice, choix vital...) une supériorité qui réside dans une dimension de dessaisissement qui ne se retrouve vraiment qu'en elle seule. Mais peut-être ne fallait-il pas que la mission de Jésus-Christ misât tout sur une mort dont le sens était justement dépendant de sa vie⁷⁰. Car la mort de Jésus ne fait signe vers Dieu que parce qu'il s'agissait de « celui-là ». Des gestes témoignant de la puissance et de la richesse divine devaient donc sans doute être posés par celui dont la mort constituerait la plus grande surprise.

⁶⁸ On le trouve avec ce sens en Jean 3,14 ; 8,28 ; 12,32.34 ; et en Ac 2,33 ; 5,31.

⁶⁹ C'est ainsi que la tradition chrétienne se méfie des manifestations divines trop voyantes telle que peut en fournir la mystique, au prétexte que les miracles constituent un don divin qui court-circuite la raison, autre don divin. Rousseau exprime cela fort justement : « En cherchant la grâce, on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle? » *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Garnier-Flammarion, 1967, p. 521.

⁷⁰ Nous sommes conscient que ce genre d'exercice de théologie-fiction est assez risqué...

Que cette mort-là lui arrive, à lui : qu'il meure comme il mourut, et que cette mort devienne ainsi la Parole la plus profonde du Langage de la Croix⁷¹.

7. Rester les yeux ouverts

Dans cette section, l'articulation du regard et de la surprise va se faire en évoquant la nécessaire permanence de la surprise malgré la vigilance théologique proposée comme attitude de base du croyant, situation qui n'est pas sans évoquer la nécessaire incomplétude du regard intentionnel qui s'essaie à « saisir les essences avec une clarté parfaite », mais doit accepter qu'une certaine obscurité demeure quant à cette saisie⁷². La vigilance considérée ici se situe dans l'orbe de la foi, - c'est une forme de foi - mais son ancrage métaphorique dans le domaine de la vision n'est certes pas anodin. Dans la section précédente, une phénoménologie de la surprise à ressentir « dans l'obscurité » était tentée ; à présent, il s'agit d'évaluer ce que peut « voir » ou savoir, au sein de cette même obscurité, une attention qui reste en éveil.

« Si quelqu'un vous dit : Voici : le Christ est ici ! Voici : il est là ! n'en croyez rien. Il surgira, en effet, des faux Christs et des faux prophètes qui opéreront des signes et des prodiges pour abuser, s'il était possible, les élus. Pour vous, prenez garde (*βλεπετε*) : je vous ai prévenus de tout. Mais en ces jours-là, après cette tribulation, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles se mettront à tomber du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant dans des nuées avec grande puissance et gloire. Et alors il enverra les anges pour rassembler ses élus, des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel. Du figuier apprenez cette parabole. Dès que sa ramure devient flexible et que ses feuilles poussent, vous comprenez que l'été est proche. Ainsi vous, lorsque vous verrez cela arriver, comprenez qu'Il est proche, aux portes. En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Quant à la date de ce jour, ou à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne que le Père. Soyez sur vos gardes (*βλεπετε*), veillez, car vous ne savez pas quand ce sera le moment. Il en sera comme d'un homme parti en voyage : il a quitté sa maison, donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun sa tâche, et au portier il a recommandé de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison va venir, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin, de peur que, venant à l'improviste, il ne vous trouve endormis. Et ce que je vous dis à vous, je le dis à tous: veillez ! » **Marc 13,23-37**

Les paroles que Marc met dans la bouche de Jésus, et qui ont trait à son retour glorieux, lui-même située dans un contexte apocalyptique de fin du monde, sont pleines de questions pour nous lecteurs du XXI^e siècle. Mais ce ne sont pas ces questions complexes de prophétie évangélique qui vont nous occuper. Ce qui nous intéresse ici tourne autour des conditions de l'attitude de vigilance évangélique présentée ici. Celle-ci est en rapport avec l'attente apocalyptique qui s'exprime dans ce passage, mais elle peut et doit aussi se comprendre dans le cadre plus large de « l'attente de Dieu », donc de l'attitude de foi et d'espérance qui caractérise la disposition chrétienne en général. La venue du Fils de l'homme, présentée ici dans la perspective imminente de sa Parousie, dont le problème devait forcément obséder les premières communautés, se traduit aujourd'hui dans l'agir chrétien par l'état de vigilance quant

⁷¹ Lorsqu'en Jean, peu de temps avant sa mort, Jésus prie dans ses termes : « Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que fût le monde », il assigne à la gloire incréée de la divinité le dessein de paraître au sein de l'abaissement le plus abject qui va se faire voir dans sa Passion.

⁷² E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §69, Tel Gallimard, 2008, p. 222-23.

aux signes de cette même venue dans les cœurs, de la survenue du Royaume de Dieu dont plusieurs textes décrivent les conditions spirituelles (par exemple les Béatitudes ou la parabole du Jugement dernier de Matthieu 25...). Il s'agit des conditions par lesquelles le disciple perçoit la venue, et donc la présence (Parousie = présence), de Dieu dans le monde. Cette lecture n'est pas opposée à la visée eschatologique traditionnellement comprise comme le Jugement dernier, dont la venue ou le retour du Christ sera comme le signal. De tous temps l'espérance chrétienne a compris cette attente comme mobilisante pour le présent et l'agir concret.⁷³

Or, une contradiction est contenue dans la description de cette vigilance : Il s'agit de veiller, de se préparer pour que, lorsque le Fils de l'homme viendra (sera là), l'on puisse être prêt à l'accueillir et à le reconnaître. Mais en même temps, affirmation est faite⁷⁴ que « c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme va venir ». En principe, la vigilance prépare à l'événement pressenti ; et lorsqu'on est préparé, on n'est pas surpris par lui. La vigilance consiste en une attitude perceptive que symbolisent les yeux ouverts du veilleur (cf. les utilisations du verbe *βλεπω*, traduit ici par être sur ses gardes ou prendre garde, mais dont le sens de départ est regarder, donc ouvrir les yeux, faire attention, pour éviter qu'on ne s'égaré : *βλεπετε μη τις υμασ πλανηση* Marc 13,5). Chez Matthieu, l'image du Déluge⁷⁵ indique bien cette logique : si les hommes et les femmes qui ne l'ont pas vu venir s'étaient préparés à l'arrivée du cataclysme (d'une manière qui d'ailleurs n'est pas suggérée), ils auraient probablement évité que leur perte soit complète. Ils ne l'ont pas vu venir, c'est ce qui les a perdu. Ou pire, il ne pouvaient pas le prévoir. Mais pour que l'on prévienne sa venue, donc qu'on sache le reconnaître, Jésus préconise une attitude anticipatrice : la veille, à l'opposé du sommeil ; l'ouverture des yeux, non leur fermeture. Cependant le type de vigilance se double d'une inconnue que la vigilance n'élimine pas. Il semble que, aussi attentivement et précautionneusement que l'on se prépare, aussi attentivement que l'on lise les signes prémonitoires, on sera surpris. La phrase qui clôt le texte de Matthieu dit bien : « tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme va venir » : une vigilance totale éliminerait l'inconnu de cette heure, puisque chaque moment à venir serait « pensé » comme gros de la survenue possible du Fils de l'homme. Une vigilance totale, sans doute impossible en réalité, mais non absurde en théorie, apprivoiserait tout à fait la surprise de cette venue en lui ôtant son caractère d'inattendu et d'imprévu, par définition. Il ne semble pas que le Christ dans ce passage se base, pour expliquer que la vigilance de l'homme sera trompée par son retour à l'improviste, sur une vigilance non totale qui laisserait des trous ou des creux dans son exercice ; non, pour lui, même si les disciples sont tout à fait éveillés, ils seront surpris car « c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme va venir ».

⁷³ Voici par exemple ce que dit le Concile Vatican II : « Le Christ, par la puissance de son Esprit, agit désormais dans les cœurs des êtres humains, non seulement en suscitant le désir du siècle à venir, mais aussi par là même animant, purifiant et fortifiant ces aspirations généreuses par lesquelles la famille humaine s'efforce de rendre sa vie elle-même plus humaine et de soumettre à cette fin la terre entière. » *Gaudium et Spes*, 38,1.

⁷⁴ Dans la formulation parallèle de Mat 24,42.

⁷⁵ « Comme les jours de Noé, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. En ces jours qui précédèrent le déluge, on mangeait et on buvait, on prenait femme et mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et les gens ne se doutèrent de rien jusqu'à l'arrivée du déluge, qui les emporta tous. Tel sera aussi l'avènement du Fils de l'homme. » Mat 24,37-39

La préparation préconisée par le Christ, cette veille ou cette vigilance ne supprime donc pas la dimension « à l'improviste » de sa venue, et les veilleurs n'en seront pas moins surpris puisque celle-ci surviendra « quand vous n'y pensez pas » - *malgré leur vigilance*. Nous sommes conscient en déployant cette contradiction qu'elle est quelque peu formelle, puisque le but des textes sur la vigilance propose une attitude de foi et d'ouverture au mystère qui ne peut pas ne pas être comprise comme véritablement préparatoire à la venue de Dieu. Puisque son « heure » n'est pas connaissable, s'y préparer vaut mieux que l'attitude contraire, qui aurait par exemple comme devise « la venue de Dieu étant inconnaissable, à quoi bon s'en soucier ? ». Il est clair que l'évangile n'autoriserait pas cette lecture. Mais par contre, les passages que nous observons ne vont pas jusqu'à tranquilliser les vigilants, en les assurant que leur veille leur garantit contre l'inconnu et l'improviste⁷⁶. Au contraire, la permanence de ces réalités imprévisibles et inconnaissables est solennellement rappelée : « Quant à la date de ce jour, et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne que le Père, seul. » Nous sommes donc en droit de poser que la vigilance n'exonère pas de la surprise de l'inconnu, et donc la question se pose : quelle est l'importance de cette surprise incompressible dans l'attitude de vigilance ou d'attention proposée par le Christ ?

Des épîtres du NT mettent en scène ce voleur qui vient dans la nuit (son « jour » paradoxal) et organisent la réponse croyante face à cette éventualité. Il y a d'abord 1Thess 5,1-10 :

« ¹Quant aux temps et aux moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. ² Vous-mêmes le savez parfaitement: le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. ³Quand les gens diront: «Quelle paix, quelle sécurité!», c'est alors que soudain la ruine fondra sur eux comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper. ⁴Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur. ⁵ Tous, en effet, vous êtes fils de la lumière, fils du jour: nous ne sommes ni de la nuit, ni des ténèbres. ⁶Donc ne dormons pas comme les autres, mais soyons vigilants et sobres. ⁷Ceux qui dorment, c'est la nuit qu'ils dorment, et ceux qui s'enivrent, c'est la nuit qu'ils s'enivrent; ⁸mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtus de la cuirasse de la foi et de l'amour, avec le casque de l'espérance du salut. ⁹ Car Dieu ne nous a pas destinés à subir sa colère, mais à posséder le salut par notre Seigneur Jésus Christ, ¹⁰ mort pour nous afin que, veillant ou dormant, nous vivions alors unis à lui. »

Et ensuite 2Pierre 3,8-15 :

« ⁸Il y a une chose en tout cas, mes amis, que vous ne devez pas oublier: pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. ⁹ Le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, alors que certains prétendent qu'il a du retard, mais il fait preuve de patience envers vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent mais que tous parviennent à la conversion. ¹⁰Le jour du Seigneur viendra comme un voleur, jour où les cieux disparaîtront à grand fracas, où les éléments embrasés se dissoudront et où la terre et ses œuvres seront mises en jugement. ¹¹Puisque tout cela doit ainsi se dissoudre, quels hommes devez-vous être! Quelle sainteté de vie! Quel respect de Dieu! ¹²Vous qui attendez et qui hâtez la venue du jour de Dieu, jour où les

⁷⁶ Il existe chez Justin, *Dialogue avec Tryphon* 47,5 un « agrapha », une déclaration extra-évangélique de Jésus, selon laquelle « Dans l'état où je vous surprendrai, je vous jugerai » (*Ἐν οἷς ἂν ὑμᾶς καταλάβω ἐν τούτοις καὶ κρινῶ* - *Évangiles Apocryphes*, Réunis et présentés par France Quéré, op.cit., p. 41) Justin rapporte ce logion dans le contexte du juste qui, contrairement au pécheur qui se convertit, se détournerait de la piété et de la justice. Il serait alors surpris par le Christ et jugé pour ce revirement. Il ne semble pas y avoir d'autre référence à cette déclaration que le passage que nous observons.

cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront! ¹³Nous attendons selon sa promesse des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habite. ¹⁴C'est pourquoi, mes amis, dans cette attente, faites effort pour qu'il vous trouve dans la paix, nets et irréprochables. ¹⁵Et dites-vous bien que la longue patience du Seigneur, c'est votre salut! »

Ces deux lettres, distantes peut-être de 75 ans l'une de l'autre (1Thess est datée de l'an 51, et Pierre environ de 125⁷⁷), explorent le thème de l'attente du retour du Christ selon deux modalités différentes : imminence selon l'une, patience selon l'autre. Entre les deux a eu lieu ce qu'on appelle « le retard de la parousie »⁷⁸ c'est-à-dire que les communautés qui s'étaient préparées au Retour du Christ en gloire ne l'ont pas vu revenir ; saint Paul qui écrivait aux Thessaloniens les assurait que, pourvu qu'ils revêtent les armes du Christ, ils ne seraient point surpris par son Jour venant comme un voleur : ils disposaient d'un temps court où leur vigilance pouvait être maximale. Tel n'est pas le cas pour l'auteur de la 2^{ème} épître de Pierre : il rappelle certes l'échéance dramatique et imprévisible du Jugement dernier, mais de manière parallèle les assure de la patience de Dieu, nécessaire pour leur conversion à tous. Mais si « tous » doivent se convertir, le Jour du Seigneur recule indéfiniment, et alors se met en place, dans le temps de la Patience de Dieu, l'économie de la conversion qui a lieu selon les indications de Jésus lui-même dans sa description du Jugement dernier (Mat 25,31-46). Dans cette épître tardive, le thème de la patience de Dieu réaménage la temporalité chrétienne : c'est à nouveau l'observation (l'attention, le regard) au jour le jour des signes de Dieu qui déterminera la disposition des croyants, la mention d'une prévention contre la surprise du Jour du Seigneur est omise, et l'attente indiquée se conjugue avec un appel vibrant aux vertus qui supposent la mise en œuvre urgente et risquée du Royaume de Dieu. La durée a changé, la foi ne change pas. Pourvu que cette dernière demeure vigilante, les surprises catastrophiques qui doivent survenir seront comprises comme des signes d'espérance, et ne produiront pas l'effroi qu'ils auront sur les incroyants.

8. La lumière invisible (phénoménologie christologique de Michel Henry)

En se servant de la pensée de Michel Henry telle que développée dans ses derniers livres sur le christianisme⁷⁹, il est possible également de faire porter l'attention non plus sur le regard extérieur qui ne se déprend que difficilement des pièges du merveilleux, mais vers « l'invisible » du vécu auto-affecté qui caractérise sa phénoménologie. Si l'on saisit l'ensemble de son analyse sur le christianisme, on peut dire la chose suivante : les miracles d'une part et la résurrection de l'autre, celle-ci faisant rayonner ceux-là de sa lumière révélationnelle, peuvent être compris comme des paroles de nature extérieure, fonctionnant dans le domaine du visible et du sensible, pour alerter et tourner les observateurs/disciples vers leur for intérieur, là où la parole de la vie parle en eux, mais obligatoirement masquée par ce que M. Henry appelle l'« illusion transcendantale de l'ego ». Puisque l'homme vit dans cette illusion invincible (car intimement dépendante de la structure de la vie humaine naturelle) que sa vie est au-dehors, dans cette réalité fictive qu'il nomme le monde, alors qu'elle se trouve en réalité invisiblement

⁷⁷ Selon les notices introductives de la TOB.

⁷⁸ Idem, p. 2984.

⁷⁹ *C'est moi la Vérité*, Seuil, Paris, 1996 ; *Incarnation, une Philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000 ; *Paroles du Christ*, Seuil, Paris, 2002 Voir aussi Cf. aussi le livre déjà cité de Ruud Welten, *Phénoménologie du Dieu invisible, Essais et études sur Emmanuel Lévinas, Michel Henry et Jean-Luc Marion*, L'Harmattan, 2011.

dans le centre auto-affecté de sa personne, il est impératif qu'un dispositif affectif, en provenance de la Vie, l'avertisse de son illusion et le sauve de l'Oubli de sa filialité divine. Ce dispositif c'est la présence en lui de la parole auto-affectée des sentiments et de leur vérité – de leur lumière - qui, détectant la manifestation au-dehors de la Parole de Vie présente en le Jésus-Christ historique⁸⁰, alertent (éveillent) l'homme et le préparent à entendre ce que disent les Écritures, dont la caractéristique est qu'il s'agit de la Parole de vie exprimée en langage du monde.

Michel Henry est discret sur la manière dont la Parole de Vie présente en la chair auto-affectée pourrait être à même d'entendre, ou de sentir la Vérité de la Parole de Dieu disposée dans les Écritures (et donc dans la Parole de Vie qui peut, à partir d'elles, y être reconnue), et qui prend la forme de la figure révélée du Christ. Mais on doit supposer cependant que les actes et les paroles du Christ, ce qu'il appelle l'archi-intelligibilité chrétienne, soient suffisamment remarquables et surprenants pour qu'ils soient reconnus par la parole auto-affectée présente au cœur de chacun, et que celle-ci opère un peu comme le « cœur brûlant » de l'épisode des disciples d'Emmaüs entendant parler le Christ mondain. La Parole de Vie qui se dit en nous, selon le mode essentiellement immédiat, affectif et pathétique qui est de s'auto-révéler en nous-mêmes, réagit à la surprise de la reconnaissance et de la similitude des deux Paroles : celle du Christ se manifestant dans le monde, et celle de son Verbe éternel présent en moi depuis ma naissance ; l'étonnement éprouvé à la suite de ce choc initial de reconnaissance constitue le sentiment-réponse qui vient de la Parole de Vie présente en nous. Ce sentiment possède un statut particulier : celui de faire sentir à l'homme son être de fils, et l'urgence de sa conversion à cette Parole.

Il y a un lieu chez Michel Henry où malgré son silence théorique on peut vérifier qu'il s'agit bien pour lui de surprise et même de stupéfaction. Pour traduire l'importance qu'il accorde au message du Christ, il utilise un style tout à fait particulier. En effet, dans ses ouvrages de phénoménologie chrétienne, il n'hésite pas à utiliser au fil de ses développements une véritable litanie d'hyperboles exclamatives⁸¹, comme si lui, en premier, avait été à ce point frappé par ce message, qu'il l'avait ébranlé jusqu'aux tréfonds, et que son vécu ait constitué l'intuition primordiale sur lequel il s'était appuyé pour élaborer sa phénoménologie. On dira peut-être que M. Henry est autant happé par ce qu'il voit comme concordance avec les textes de sa compréhension du christianisme, qu'il est frappé par le contenu même de ces derniers,

⁸⁰Le Jésus-Christ historique, car pour Michel Henry, seul compte celui qu'il appelle « l'Archi-Fils transcendantal », le Christ en nous dont nous sommes (en général sans le savoir) les « fils dans le Fils », les vivants vivant de sa Vie. Le Jésus-Christ historique, celui qui parla dans le temps et parle dans les Écritures reste d'une certaine manière un défi à sa phénoménologie. Mais puisqu'il admet l'utilité des Écritures comme alerte pour l'homme du monde à « entendre » la parole de Vie présente dans le centre auto-affecté de sa personne, et que ces Écritures ne peuvent pas se dissocier du Jésus-Christ historique, nous lui prêtons aussi la même fonction qu'aux Écritures.

⁸¹ Voici quelques exemples, tirées au hasard de *Paroles du Christ* : « le caractère stupéfiant des Béatitudes » (p. 58) ; « ces propos extraordinaires » (p. 68) ; « la parabole fulgurante du Christ » (p. 119) ; « les paroles les plus stupéfiantes du Christ » (p. 127) ; « la fabuleuse antithèse que le Christ jette à la figure de ses contradicteurs » (p. 131) ; « c'est nimbée de son pouvoir sans limites que jaillit chaque fois la parole du Christ, suscitant partout autour d'elle la stupeur » (p. 136)... et dans *C'est moi la Vérité* : « un raccourci fulgurant » (p. 31) ; « une sorte de violence extrême » (p. 38) ; « la parole la plus folle et la plus extraordinaire » (p.161) ...

indépendamment de l'armature phénoménologique dans lesquels il les intègre. Mais en lisant ses textes, on est pris par le ton d'urgence et de tension qui les anime ; il y a là comme le témoignage vivant d'une sorte de surprise permanente que l'auteur veut faire sentir à ses lecteurs, surprise face à ce qu'il a senti de l'inouï du message du Christ, même si de fait il le comprend comme fondant sa phénoménologie. Voici ce qu'il écrit dans *C'est moi la Vérité* :

« Si le Christ n'est pas seulement l'Archi-Fils transcendantal immergé dans sa symbiose éternelle avec le Père, si au regard des hommes il se dresse comme une figure emblématique et radieuse qui les fait tressaillir au fond d'eux-mêmes, c'est parce que cette figure est celle de leur condition véritable, à savoir leur propre condition de Fils. »⁸²

Ce « tressaillement au fond de soi-même » dont l'archétype se trouve dans la scène évangélique de la Visitation (Luc 1,44), correspond exactement, nous semble-t-il, à la surprise intérieure qui vient lorsqu'une révélation essentielle est à la fois comprise et retrouvée.

A la fois eu égard au fait que toute sa phénoménologie thématise la Vie auto-affectée comme vérité absolue, mais aussi parce que Michel Henry prend davantage appui sur le corpus johannique que sur la tradition synoptique (qu'il utilise cependant⁸³), lequel corpus tend à faire de la gloire de Jésus-Christ une donnée permanente de toute sa vie, et pas seulement de son existence post-pascale comme chez les synoptiques, l'intégration de la Croix, et du langage de la Croix, dans son système philosophique est quasiment inexistant. M. Henry élabore ses arguments à partir d'une réflexion faite d'abord sur les déclarations trinitaires du Christ, et il examine aussi ses paraboles et leur contenu paradoxal, les liens qui le lient à ses disciples, aux hommes et au monde. Il en déduit une phénoménologie théologale des rapports entre le Fils et le Père, et entre eux et les hommes, ainsi que l'importance d'une éthique où le faire dérive de l'écoute de la Parole de Vie présente au cœur comme épreuve pathétique du Soi. Dans ce programme audacieux, la positivité du christianisme reposant sur la figure du Christ en gloire est davantage convoquée que celle du Messie souffrant dont l'impuissance n'invite pas aux grandes envolées hyperboliques. En écrivant cela, nous ne disons pas que le Christ de M. Henry est tronqué ou incomplet : il est globalement plus johannique⁸⁴, du fait notamment que c'est chez saint Jean que se trouve le thème de Dieu comme Vie. Et puisque c'est chez Jean qu'est traité davantage le thème complémentaire de la gloire et de la glorification, la pensée de M. Henry s'en ressent également⁸⁵.

Cependant, même si l'œuvre de Michel Henry témoigne d'une polarisation littérairement plus accentuée sur le versant glorieux de la figure christique, l'intérêt que représente dans sa phénoménologie la dimension obscure de la chair comme lieu de révélation de la Vie divine permet paradoxalement de repérer et décrire une surprise révélationnelle qui de droit se trouve indépendante du champ du regard et de ses jeux de captation. Dans cette révélation, c'est du

⁸² p. 92-93

⁸³ Il examine longuement chez les synoptiques l'importance des Béatitudes, la question de l'autorité de Jésus, son lien au sabbat, et les relations de Jésus à ses disciples, et celle des hommes entre eux (le problème de la réciprocité), entre autres questions.

⁸⁴ L'« archi-intelligibilité » chrétienne dont parle M.H. est massivement johannique.

⁸⁵ Voir *C'est moi la Vérité* p. 116-117.

centre nocturne⁸⁶ et passif de l'auto-affection que la vérité de la figure christique scripturaire peut être connue, parce qu'elle est reconnue et validée comme correspondant à la Parole intérieure toujours antérieurement vivante dans la chair du soi transcendantal, et qui correspond au Fils présent en chaque soi comme Vie absolue. Pour M. Henry, le regard humain ouvre sur ce qu'il nomme « la duplicité de l'apparaître », et l'horizon sur lequel se manifeste l'être du monde est par essence condamné à l'irréalité – à l'obscurité : tout ce qui apparaît dans le monde est dépendant pour sa vérité de la vérité de la Vie, dont l'originarité est absolue. On sait qu'il décrit la naissance de l'homme comme une naissance dans la Vie, et non dans le monde⁸⁷.

Quand donc le vivant dans la Vie, ou bien le Soi transcendantal qui n'a de vérité que dans le Fils auto-généré en nous comme Vie absolue, est « saisi » par les paroles ou les gestes du Christ stupéfiants, fous, inouïs ou fulgurants (tous termes récurrents que l'on lit chez M. Henry) tels que racontés dans les Évangiles ou les Actes, il faut comprendre qu'ils le sont originellement au cœur de l'obscur chair auto-affectée qui n'a aucune part dans la duplicité et l'ambiguïté du monde, mais réagit primitivement comme Parole de Vie en nous. C'est cette Parole qui fondamentalement s'exprime dans la surprise (et ses variations) face aux signes christiques, c'est elle qui en s'exprimant ainsi, les valide et les reconnaît comme appels à porter attention à leur vérité univoque et à y reconnaître d'abord leur intériorité (et par conséquent notre essence de vivant reconnaissant son origine et son destin ultime), et ensuite, corrélativement, leur écho dans les récits scripturaires. En toute rigueur, il n'entre ici nul regard : il n'est question que de parole. Le tressaillement de reconnaissance, appelé aussi « bouleversement émotionnel »⁸⁸ qui a lieu lors de la perception du Christ scripturaire par le Christ intérieur nommé Vie absolue en moi, passe par l'écoute émotionnelle de mon étreinte subitement auto-affectée : lorsqu'a lieu cette reconnaissance, le soi éprouve alors comme une nouvelle naissance⁸⁹, il revit « le bruit de sa naissance », où l'être nouvellement arrivé dans la Vie se sait vivant et s'éprouve comme auto-révélation éternelle générée en elle.

Nous avons brièvement décrit à la manière de Michel Henry la façon dont il aurait pu caractériser le vécu charnel de la surprise face au miraculeux. Celui-ci, pris dans son sens ordinaire comme appartenant (doublement⁹⁰) au monde des apparences, aurait été irrémédiablement dévalorisé par le philosophe, mais nous pensons qu'il aurait été attentif à requalifier les réactions de surprise face à son irruption comme des sentiments/émotions comprises comme paroles de Vie, à l'instar de ce qu'il nomme bouleversement émotionnel ou pathétique de la chair auto-affectée. Cependant, ces réactions n'auraient pu être considérées comme dignes d'intérêt que si elles étaient, non pas des réactions historiques rapportées dans le langage du monde, mais celles du soi vivant « entendant » en lui-même ces paroles inaudibles

⁸⁶ « Pour Henry comme pour Jean de la Croix, la nuit n'est pas synonyme d'obscurité abyssale, car en vérité la lumière véritable ne brille que la nuit. Cette lumière véritable éblouit la lumière du jour. » Ruud Welten, op. cit. p. 16.

⁸⁷ « La Vie n'est pas la lumière du monde ou la lumière de la transcendance. La Vie est l'illumination de Dieu. » Idem.

⁸⁸ Idem, p. 291

⁸⁹ Voir en [I.D.2d.](#) à propos de la surprise au cœur de la Résurrection, une autre situation de ce schéma : reconnaissance au sein de laquelle se produit la surprise de la nouvelle naissance.

⁹⁰ Du fait de sa manifestation sur l'horizon du monde, mais aussi de sa dimension spectaculaire ambiguë dénoncée par Jésus lui-même.

lors de l'épreuve auto-affectée de la vie en lui, et reconnaissant en eux la Vie absolue dont il est issu. Et dans cette perspective, le miraculeux dont il s'agit prend un sens tout autre : il s'agit du miracle de « l'ouverture émotionnelle du vivant à sa propre essence, qui lui donne d'éprouver soudain sa naissance éternelle »⁹¹. On notera dans ce texte essentiel, qui se situe en toute fin de *C'est moi la Vérité*, l'indication d'un « soudain » qui indique bien la dimension fondamentalement inattendue de l'événement car, concluait Michel Henry : « l'Esprit souffle où il veut ».

Lorsque la surprise de cette découverte permet que ce qui était caché se dévoile enfin dans toutes ses dimensions, cela a lieu dans un espace intérieur invisible que l'esprit, alors, « observe » intensément. Ce qui a lieu dehors est temporairement sans importance, le regard défocalisé (et comme vidé) se fige sur l'éclosion intérieure. Ce que nous avons décrit plus haut comme surprise dans l'étonnement devient une conversion, un regard vers l'intérieur, où l'esprit contemple une évidence qui éclaire l'ensemble de ce qui la précédait (attente, expérience, espérance, mystère) et lui donne la clef de ce qu'il peut à présent contempler.

9. Jésus l'étranger

Ayant d'une part examiné le rôle du regard dans sa face lumineuse, puis nocturne, afin de comprendre les deux valences de ce relais de la révélation à l'œuvre dans le procès humano-divin de l'Incarnation, il convient de traiter brièvement pour finir du personnage Jésus au cœur de cette révélation. Dans son livre déjà cité (*Unexpected Jesus*), C. Hovey met en avant la figure d'un Jésus dont par nature on ne saurait clore le récit et borner la connaissance. Il s'agit pour lui de soustraire le Dieu qui se révèle à toute emprise de connaissance et de contrôle même (et surtout) bien intentionné et de lui restituer sa fondamentale liberté:

« Une des manières que les chrétiens ont trouvé pour tenir Jésus à distance est de tenir pour essentiel qu'il doive être choisi. Nous sommes confrontés à l'image d'un Jésus demandeur mais au bout du compte passif face à une humanité sélective. Ou bien lui-même ne joue aucun rôle dans notre action de le choisir, lui, ou bien il est présent en arrière-plan comme une force bienveillante face à quelque chose d'éminemment plus décisif : notre acte essentiel, notre faculté, notre droit d'opérer des choix. »⁹²

Ce qui se joue dans ce passage est la libre détermination de l'homme croyant posée comme une valeur face à un Dieu qui lui a justement donné cette liberté comme son bien le plus précieux. Si l'homme n'est pas libre de choisir ou de refuser Dieu, on tombe en pleine théocratie. Mais, soutient Hovey, cette mise à disposition d'un Dieu que l'on peut choisir se heurte à l'arbitraire humain de décider quel Dieu il lui convient de choisir, et surtout au confort de tenir entre ses mains les rennes du jeu existentiel :

« Autant le choix de Jésus révélant son Père à ses disciples relève d'un don, autant son choix de les prendre pour amis l'est aussi. La tentation pour les chrétiens de croire que ce sont eux qui ont choisi Jésus vient à la fois d'un malaise fondamental quant au caractère imprévisible des

⁹¹ Idem, p. 291

⁹² Craig Hovey, *Unexpected Jesus*, op.cit. p. 98. Nous traduisons. Le chapitre 6 qui commence à cette page s'intitule : "Jesus the stranger".

dons, mais aussi vis-à-vis de la relation qui naît de l'action de faire ces dons et même les présume. »⁹³

Au rebours de cette requête de maîtrise et de contrôle, l'auteur prône pour le disciple vis-à-vis du Dieu qui vient lui révéler ce qu'est l'amitié, un statut qui ressemble beaucoup à celui que revendique J.L. Marion dans sa définition de « l'interloqué » :

« L'interloqué reconnaît, en admettant l'atteinte de la revendication, avoir d'emblée et définitivement renoncé à l'autarcie autistique d'une subjectivité absolue (...) Il se découvre un sujet toujours déjà dérivé à partir d'une relation (...) La surprise s'empare de l'interloqué à partir d'un lieu et d'un événement absolument étranger, en sorte d'annuler toute prétention d'un sujet à constituer, reconstituer ou décider de ce qui le surprend ; la surprise prend l'interloqué, en ce qu'elle le dépense de toute subjectivité, s'en prend à toute polarité auto-constituante en lui, et finalement le comprend à partir et dans un événement que l'interloqué, lui, ne comprend en aucune manière (comprendre en effet suppose une prise de possession, que la simple connaissance n'impose pas). Littéralement, la surprise interdit à l'interloqué de comprendre la convocation qu'il reçoit pourtant. »⁹⁴

L'enjeu qui fait la trame de cet extrait est celle du sujet face à ce qu'il peut connaître et faire se révéler par son intermédiaire. La seule attitude authentique vis-à-vis de notre humanité qui ne saurait se comprendre qu'en (inter)dépendance à l'autre⁹⁵, est de laisser la liberté de cet autre nous atteindre dans son altérité, forcément dérangeante puisqu'autre, mais seule constituante de notre humanité véritable. En arrière-plan se dessine la figure d'un Dieu lui aussi aliénant pour mon moi, car son mystère se révèle comme l'abîme de ma propre origine, de mon être et de ma destination. Dans la perspective où le regard joue le rôle d'intermédiaire entre la révélation divine et la foi⁹⁶, le témoin ne peut être que dépendant pour ce qu'il a vu que de son seul point de vue partiel, et non pas d'une perspective totalisante, correspondant à une connaissance théorique aboutie. Telle est, nous semble-t-il, la leçon à tirer de la mention du deuxième regard, celui de Jean, à côté de celui de Pierre, qui a été rajouté dans le récit des Actes étudié ci-dessus. Seul Dieu pourrait dire « regarde-moi ! », car cet appel à la vie est précisément celui qui constitue l'action d'une Parole et d'une reconnaissance constitutive de l'état de témoin missionné. La révélation du Dieu qui se fait en Jésus-Christ suppose d'abandonner à la fois une connaissance théologique préalable qui ne ferait que circonscrire Dieu dans l'orbe du possible humain, mais aussi suppose de comprendre la liberté humaine de se tourner vers Dieu comme une réponse à un appel qui l'a surprise, et non comme une liberté créatrice à mettre sur le même plan que la liberté divine, et enfin de laisser dans le jeu des relations avec un au-delà inconnu

⁹³ Idem, p. 99 Autrement dit, les chrétiens se baseraient de façon trop confiante sur une relation avec Dieu « qui les appelle ses amis » (Jn 15,15) et se donne à eux jusqu'au bout, au point d'oublier leur dépendance vis-à-vis de lui, et n'être plus surpris par lui.

⁹⁴ J.L. Marion, *Réduction et donation*, PUF, 1989, p. 300

⁹⁵ On retrouve cette doxa d'essence biblique chez quelqu'un comme Gandhi : « L'interdépendance est, et doit être, tout autant que l'autonomie, l'idéal de l'homme. L'homme est un être social. S'il n'entretient aucune relation avec la société, il ne peut ni prendre conscience de son unité avec l'univers, ni se dépouiller de son égoïsme. C'est son interdépendance sociale qui lui permet d'éprouver sa foi et de se mesurer lui-même avec cette pierre de touche qu'est la réalité (...) C'est en dépendant de la société qu'il apprend à être humain. » M. Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, Idées Gallimard, 1958 (édition 1981), p. 205-6.

⁹⁶ La situation étant ici celle du « ophthé » néotestamentaire, du ressuscité qui se fait voir à ses disciples. La situation des chrétiens historiques sera différente, et relèvera de l'« heureux qui croit sans avoir vu » (Jn 20,29).

la place pour des surprises vis-à-vis desquelles une vigilance collective et critique, et inspirée par l'attitude évangélique d'attente et de confiance, peut avoir sa place.

Le regard focalisant (autre nom de l'attention) qui participe à la constitution d'objet au titre de la visée intentionnelle, pose le sujet dans un rôle qui, même passif, même vague, n'en est pas moins originaire. Cette originalité, analogique à celle du cogito cartésien, peut être manifestée comme droit inaliénable et source nécessaire de la liberté. Et dans une phénoménologie où l'intention reste la clef de voûte de toute explicitation de la connaissance, ce regard semble bien premier. Sans regard, pas d'intention, pas d'horizon, et pas de manifestation⁹⁷. Ce regard ainsi décrit sait à peine qu'il fonctionne ainsi, occupé qu'il est à regarder. Mais en le décomposant, en s'attachant à ce qui fait son procès, on doit dire qu'il se situe à la source de l'intuition qui parvient à la conscience. Non pas seulement parce que l'histoire de l'individu suppose un regard sur le monde avant l'apparition d'une conscience, mais aussi parce que la réalité captée par le regard (dans la vision et les autres sens) suggère une action et une intention qui découle de ses informations. La prise de conscience de la réalité en tant que telle peut transformer cette dernière en un mystère toujours renouvelé⁹⁸, mais cette époque ne saurait être permanente et l'ordre coutumier que l'habitude a produit en nous, se remet en place dès que l'épisode attentif est terminé. Il faut alors un événement inattendu et donc surprenant, qui prend le dessus de notre habitude, comme le suggère J.L. Marion, pour que le procès habituel regard-action s'inverse, et que le regard se mette pour le coup à la suite de l'action, c'est-à-dire de la surprise, étant convoqué par elle.

Supposons donc que survienne un événement miraculeux, c'est-à-dire absolument inattendu à la fois en ce qui concerne la possibilité de sa survenue et les caractéristiques de sa signification, non récupérable dans la trame de l'expérience comme connaissance. Le paradigme de cet événement miraculeux étant l'incarnation de Dieu en un homme, en tant qu'elle rend possible l'impossible de faire s'unir le même (moi) avec l'autre (le non-moi à l'origine de moi). Cet événement, dont on peut dire que c'est lui qui dit, à cet instant, « regarde-moi », fait se tourner le regard/attention vers la source de la surprise comme pour n'importe quelle autre surprise, mais alors que dans le cas d'un événement qui a simplement pris notre attention au dépourvu, les fonctions habituelles reviennent en place pour le comprendre dans sa signification et la lui donner, ici, cette opération ne se fait pas, et ne peut pas se faire. Le regard continue de fixer la source de la surprise humano-divine, il continue d'être sous l'emprise de ce qu'il ne comprend pas (étant pris lui-même, dans l'emprise de son origine), en tâchant soit de discerner des éléments non aperçus, soit de se positionner par rapport à un nombre trop important d'éléments aperçus. Manque et saturation fonctionnent d'ailleurs ensemble dans le cas d'événements miraculeux : tous deux aboutissent à cette fixité qui dément la possibilité habituelle du regard

⁹⁷ Cf. N. Depraz, *Attention et Vigilance, A la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, coll. Epiméthée, Puf, 2014, p. 31 : « En identifiant ainsi les "limites de la théorie abstractive de l'attention du point de vue de la phénoménologie" (...) Husserl peut ouvrir la voie à un sens authentique de l'attention qui se situe à un niveau d'amplitude tel qu'il embrasse la distinction intuition/signification. » L'auteur examine les différentes étapes par lesquelles passe le fondateur de la phénoménologie concernant l'attention, qui était peu thématisée dans ses premiers écrits.

⁹⁸ Voir plus loin la section G.1 sur le « miracle permanent ».

de jouer son rôle de maîtrise et de choix de l'action à entreprendre ou de l'expérience à assimiler.

Cette fixité - nous l'avons vu - peut se comprendre comme une dérouté, une mise hors circuit du regard dont les perceptions ne peuvent pas emprunter le chemin habituel, car elles sont soit absentes soit en excès de ses capacités d'accueil⁹⁹. Dans les évangiles, les récits de guérison d'aveugles sont paradigmatiques de la mission de révélation qui incombe à Jésus d'un Dieu à la fois invisible, ou inconnaissable (et donc le regard ne servirait à rien) mais aussi proche (et le regard risquerait de l'assimiler à du familier), si bien qu'il est obligé de jouer sur les antinomies du visible, ses miracles remettant en cause le lien obligatoire entre Dieu et le divin, maintenant réalisé par un homme. Les premiers aveugles sont ses disciples, si souvent dépassés par ce qu'ils ne comprennent pas et pour lequel ils demandent une explication en privé. Jésus met en place une pédagogie qui passe par la subversion, ou l'aveuglement du regard normal : il s'agit de faire en sorte que ceux qui voient ne voient pas, et que ceux qui entendent n'entendent pas¹⁰⁰. « Heureux qui croient sans avoir vu », explique-t-il à Thomas (Jean 20,29) tant le regard se remplit aisément d'une connaissance et d'une maîtrise entre le vu et le su qu'il s'agit de désarticuler en faveur d'un logos tout autre.

A ce stade de notre réflexion, la catégorie d'étranger, pour désigner Jésus¹⁰¹, pourrait permettre de trouver un juste milieu entre sa révélation à la fois comme Dieu-fait-homme et comme homme-signé-de-Dieu, comme surprise à contempler et surprise à dénoncer. Dans l'AT, lorsque Dieu parle de l'étranger, il désigne à la fois l'autre et le même : « Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Egypte » (Ex 23,9). Tout homme est l'étranger, mais il faut Dieu pour lui rappeler qu'il l'est. Le thème récurrent¹⁰² est celui de « l'étranger résidant parmi vous » : ce thème prépare la conscience d'Israël à la venue de l'autre, et à sa mission d'accueil d'un autre qui lui rappellera son identité. Pour Israël, l'étranger n'est autre que lui-même, il lui faut l'aimer « comme lui-même ». Il est frappant que partout, dans le Pentateuque, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'alliance qui unit Dieu à son peuple, mention est systématiquement faite de l'étranger :

« Le septième jour est un sabbat pour Yahve ton Dieu. Tu n'y feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton boeuf, ni ton âne ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes. Ainsi comme toi-même, ton serviteur et ta servante pourront se reposer. Tu te souviendras que tu as été en servitude au pays d'Egypte et que Yahve ton Dieu

⁹⁹ Nous avons vu aussi qu'elle peut se comprendre comme distance à même de déjouer les pièges idolâtriques.

¹⁰⁰ Jean 9,39 : « C'est pour un discernement que je suis venu en ce monde : pour que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles. » En Jean 12,40, la citation d'Isaïe 6,9-10 est encore plus volontairement, plus explicitement paradoxale : « Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, pour que leurs yeux ne voient pas, que leur cœur ne comprenne pas, qu'ils ne se convertissent pas et que je ne les guérisses pas. »

¹⁰¹ On trouve chez Baudelaire, dans son poème en prose intitulé *L'étranger*, la conjonction d'un regard défocalisé, d'une identité mystérieuse et d'un rejet de la famille traditionnelle : « ...qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? - J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !" » - Même si pour le poète romantique, le spleen du départ « n'importe où, hors du monde » ne saurait coïncider avec la figure christique.

¹⁰² Cette expression (liste non exhaustive) apparaît dans le livre de l'Exode : 12,48.49 ; 20,10. Dans le livre des Nombres : 9,14 ; 15,14.15.16 ; 15,26.29 ; 19,10 ; 35,15. Et dans le Lévitique : 16,29 ; 17,8.10.12.13.15 ; 18,26 ; 19,33.34, ce verset étant celui où l'on retrouve l'origine du commandement d'amour du prochain : « L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte. Je suis Yahve votre Dieu. »

t'en a fait sortir d'une main forte et d'un bras étendu ; c'est pourquoi Yahve ton Dieu t'a commandé de garder le jour du sabbat. » (Deut 5,14-15)

L'étranger est donc une figure paradoxalement très familière, et qu'il est impossible d'oublier tant elle est insistante, tant elle devient même privilégiée aux yeux de Dieu, au même titre que celle de la veuve et de l'orphelin (par ex. Deut 10,18 : « C'est lui qui fait droit à l'orphelin et à la veuve, et il aime l'étranger, auquel il donne pain et vêtement. Aimez l'étranger car au pays d'Egypte vous fûtes des étrangers. »). Cependant, dans le NT, notamment les évangiles, Jésus est en butte aux juifs pieux qui ont semble-t-il oublié la Loi concernant l'étranger. Il doit lutter pour faire valoir la cause du salut des galiléens, des samaritains, des syro-phéniciens, et des nations en général. L'identité juive, même chez les premiers chrétiens, est pétrie d'une vision excluante qui sera au cœur des débats (notamment entre Pierre et Paul) dans les Actes des Apôtres.

Il faut donc que Jésus retrouve et réimpose l'inspiration fondatrice d'Israël. Assez logiquement, cela se fait autour de l'enjeu de la foi en lui. Mais l'étrangeté du Messie, affirmée paraboliquement et eschatologiquement par Jésus dans la parabole du Jugement (Mat 25,35¹⁰³) se caractérise par son invisibilité : ni les justes à la droite du Juge, ni les injustes à sa gauche n'ont aperçu sa qualité d'étranger : « *quand nous est-il arrivé de te voir étranger ?* » Il a fallu qu'il prenne la parole pour les déciller : « *En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » L'éthique chrétienne, ainsi, se base sur une propédeutique du regard : il s'agit de regarder le frère et de l'aimer « comme soi-même », pour laisser enfin Christ devenir transparent, c'est-à-dire qu'il devient possible de voir l'autre à travers lui. Ce corps glorieux, à la fois réel et évanouissant a le statut d'une parole, à laquelle il faut aussi donner foi. A sa manière, quand il examine le sens de l'expérience subjective, Claude Romano insiste sur l'importance de la parole qui ne se contente pas d'explicitier l'événement, mais vient lui donner corps :

« Si tout comprendre s'articule au moyen d'une parole qui lui donne corps et voix dans le monde, toute parole inversement, ne se borne pas à expliciter une compréhension à elle-même transparente et auto-suffisante, dont elle serait l'incarnation seconde et dérivée, comme si, au sens, des mots venaient s'adjoindre, extérieurement et sans nécessité. Au contraire, loin d'être le pur reflet d'un sens préexistant, la parole met à l'épreuve la compréhension, de sorte que celle-ci ne peut justement pas se ressaisir comme telle avant son avènement-événement comme parole. C'est la parole, et elle seule, qui peut m'apprendre ce que je voulais dire, me faire comprendre à moi-même et aux autres ce qui, sans elle, serait resté inarticulé. »¹⁰⁴

Il est peut-être étrange d'utiliser comme référence cette description dont le paradigme pourrait bien se trouver précisément dans le rapport nouveau que le christianisme introduit dans la culture humaine entre Parole et réalité, et ceci n'est qu'une hypothèse, mais en tout état de cause, on ne pourra qu'être sensible au rôle de la Parole ici non plus comme herméneutique extérieure appliquée en surplomb, mais comme événement lui-même, incarnation première et principale sans laquelle, en fin de compte, ce qui la précédait n'était rien, un non-événement.¹⁰⁵

¹⁰³ « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli... »

¹⁰⁴ Claude Romano, *L'événement et le monde*, op.cit., p. 220.

¹⁰⁵ Voir le développement sur la parole en [III.C.2.](#)

On peut donc dire que l'irruption du Messie ne se fait devant les regards de ceux qui en furent les témoins que comme événement de parole et un recentrement sur la foi qui surgit du cœur, et permet de voir à travers la surprise de l'incarnation le Dieu qui s'est fait proche¹⁰⁶.

A la limite Jésus disparaît quand on le reconnaît pour qui il est¹⁰⁷. D'abord parce que la parole, cela ne se voit pas. La symbolique de la résurrection souligne cette donnée phénoménologique : les disciples ne reconnaissent pas leur maître ressuscité, qui doit leur parler pour qu'ils puissent le voir : mais alors il disparaît de devant eux, les laissant avec leur parole (leur évangile) à aller annoncer. Ils ne deviennent des témoins que parce que leur dieu s'est effacé de leurs regards, et leur sort sera de devoir proposer la foi à une parole – la sienne, par l'intermédiaire d'une autre – la leur. Double distance, double étrangeté. Cet effacement qui était déjà à l'œuvre dans la parabole du Jugement (cf. ci-dessus), Jésus la met en œuvre pour l'ensemble de ce qu'il y a à connaître de lui : il se fond dans l'étranger que l'on ne reconnaît pas, et qui parce qu'il est étranger, n'est pas regardé, et devient socialement invisible et donc déconcertant par essence. Dans notre quotidien (si l'on est croyant), la non-reconnaissance de l'étranger, de l'autre-que-soi, est fondamentalement une non-connaissance du Christ, et toute pratique, tout effort pieux pour se « mettre en présence de lui » est vain s'il n'est pas orienté vers le déchiffrement de l'altérité de l'étranger, et au bout du compte, sa prise en compte aimante, non pas de Christ en lui (car alors lui, l'étranger, reste étranger), mais de lui comme présence et témoin irremplaçable de Christ disparu et à jamais invisible. Christ est étranger à tout jamais en son individualité charnelle disparue (remontée au ciel), mais il est rendu fondamentalement proche par tous « *ses petits qui sont les siens* ».

Conclusion

Ouvrant sur l'extériorité comme fondement de l'intentionnalité, à la fois viseur et visé, réceptacle et projecteur, le regard, on le voit, a une place essentielle dans l'attitude perceptive face au miracle. Nous avons vu que dans le NT (et notamment chez Marc) la pédagogie de Jésus intègre des regards dont la particularité est de ne pas regarder, tant l'objectif du disciple sera de s'efforcer de voir « au-delà », et donc de « croire sans avoir vu » (Jn 20,29). Si Jésus regarde, c'est qu'il voit en ceux qu'il rencontre cet « en-deçà », ce for intérieur où réside, selon ce que la phénoménologie de Michel Henry a bien explicité, l'essence de fils de la Vie que l'homme, habitant et habitué du monde, a oublié à propos de lui-même. Le texte néotestamentaire a un verbe particulier (*atenizô*) pour désigner ce regard auquel une durée déstabilisante est attachée, dont la fonction pourra être de faire naître cette visée défocalisée qui, aidée par la foi, doit pouvoir « retourner » le regard vers l'invisible. Si cependant la surprise du miracle a un rôle dans ce processus de détournement du regard, c'est parce qu'elle se produit précisément dans le centre auto-affecté du cœur, où ce qui tressaille alors parle et peut aider à reconnaître la vie

¹⁰⁶ Cf. L'échange entre Jésus et Philippe en Jean 14, 8-9 : « Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit." Jésus lui dit : "Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. » Cette « suffisance » du regard sur Jésus pour « voir le Père » suppose une conversion à la fois du regard, car sinon l'Incarnation est vaine, mais aussi du cœur et de la foi, qui seuls peuvent « voir » en lui ce qu'il révèle de lui-même et propose à son disciple de voir.

¹⁰⁷ Voir ci-dessous [L.F.](#), Rembrandt et la surprise du divin.

en train de (re)naître. La surprise est ainsi, de manière irréfragable, une partie du dispositif de vigilance et de reconnaissance du visage de l'autre qui « m'intime » à la fois son fondement de moi-même (en tant qu'il constitue mon lieu de passage vers moi-même), mais aussi me procure l'accès à cette intimité divine au cœur de mon affectivité. Alerté par ma surprise si je l'accepte comme parole, le visage de l'étranger devient mon passage vers moi-même et vers le « plus intime que moi-même ».¹⁰⁸

¹⁰⁸ N. Depraz, dans *Attention et vigilance*, op. cit. p. 50, cite Lévinas : « La vigilance - réveil dans l'éveil – signifie la défection de l'identité, ce qui n'est pas son extinction, mais sa substitution au prochain – ordre ou désordre où la raison n'est plus ni connaissance ni action, mais où désarçonnée par Autrui de son état – désarçonnée du Même et de l'être – elle est en relation éthique avec autrui, proximité du prochain. » Nous lisons ce désarçonnement comme la surprise ou l'irruption de l'autre dans le même, que la vigilance a su – en partie – apprivoiser sans peur.

F. Rembrandt et la surprise du divin

Dans cette section, nous allons faire une incursion dans le domaine esthétique et pictural pour compléter ce que nous cherchons à explorer dans notre 1^{ère} partie, l'expérience de la surprise face au miraculeux néotestamentaire, car même si a priori les deux domaines du récit et de l'image sont différents, à plus d'un titre ils se complètent. Il y a de fait opposition : discoursivité ici, silence là ; temporalité ici, immédiateté là : le monde de la peinture est celui du regard, alors que le narratif prend appui sur l'imagination et le temps de l'écoute d'une parole. Mais le tableau raconte également, et le texte visualise lui aussi. Par ailleurs, le fameux « instant » de la surprise peut gagner à être stoppé par les pouvoirs spécifiques du peintre, ne serait-ce que pour pouvoir l'observer plus commodément. La transposition ne sera peut-être pas facile à opérer entre une surprise visuellement arrêtée sur la toile et une surprise dynamiquement reconstituée dans le flux du récit, mais nous avons tâché de réduire la distance en choisissant des œuvres qui reproduisent des scènes bibliques, où se trouvent comme présent spatialement le mouvement temporalisé des récits. On sait que de tout temps la peinture a effectué cette narratisation, en disposant sur la surface peinte les temps successifs d'une histoire, et que les admirateurs de cette convention savaient où commencer pour suivre l'évolution de ce qui était peint devant eux d'une seule pièce. Bref, nous avons choisi d'explorer la surprise narrative en prenant appui sur des supports picturaux car nous bénéficions ainsi d'une potentielle confirmation de nos intuitions basées sur les seuls textes. Nous verrons jusqu'où le passage du récit au tableau peut servir de loupe grossissante du phénomène de la surprise, propre à le mettre davantage en lumière, et si nous avons eu raison de nous prêter à cette opération¹.

Quelques tableaux importants de Rembrandt prennent pour sujet la surprise présente implicitement dans certains récits bibliques. Nous en avons choisi quatre : Le festin de Belshassar (1635), Les pèlerins d'Emmaüs (1628), Les pèlerins d'Emmaüs (1645) et Le cantique de Syméon (1635). L'ordre de présentation n'est pas chronologique, mais thématique et phénoménologique.

1. Le festin de Belshassar

Un mot sur le fait que l'épisode dépeint par ce tableau, exceptionnellement, est tiré d'un passage de l'Ancient Testament : on pourrait nous reprocher de sortir de notre corpus, jusque-là cantonné au NT. Mais d'une part, le miraculeux ne connaît pas de frontières entre les religions, ni, du même fait, le divin (si l'on y croit) ; et d'autre part, la théologie chrétienne considère la Bible comme uniformément inspirée, et de façon constante, les commentateurs dans l'Eglise ont articulé les textes de l'AT et du NT pour faire ressortir la continuité et l'accomplissement de l'ancien par le nouveau. Il y a donc rupture, certes, car le nouveau sans cela n'aurait pas de

¹ Le lecteur de l'ouvrage de Jean-Luc Marion, *Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, op. cit. sait qu'il consacre un passage important (livre I, §4) à l'analyse du tableau afin de fonder par l'exemple l'originalité de la donation en phénoménologie. Il est très suggestif d'avoir en tête ce développement au moment où nous entamons cette partie, et notamment l'idée que la particularité du tableau est qu'il se caractérise par le surgissement de ce qu'il visibilise. Il s'agit là d'un événement irruptif qui détache le tableau de son étantité d'objet pour le faire advenir comme acte, comme donation essentielle.

sens, mais dans un mouvement d'accomplissement qui exige la prise en compte de l'ancien. Nous nous situons donc dans cette perspective, et il nous semble que Rembrandt s'est intéressé à la surprise causée par l'irruption du divin sans beaucoup s'inquiéter de la dichotomie entre AT et NT.

Le tableau du Festin de Belshassar (ou Balthazar) représente la scène du chap. 5 du livre de Daniel où le roi, fils de Nabuchodonosor, festoyant avec ses convives et s'enivrant de façon sacrilège dans les ustensiles d'or que son père avait enlevés du temple de Jérusalem, voit soudain apparaître sur le mur, écrit par « des doigts de main d'homme », une inscription mystérieuse qu'il ne peut pas lire.



Voici le texte :

« Ils burent du vin, et ils louèrent les dieux d'or et d'argent, de bronze, de fer, de bois et de pierre. A l'instant même, surgirent des doigts de main d'homme : ils écrivaient devant le candélabre sur le plâtre du mur du palais royal, et le roi voyait le tronçon de main qui écrivait. Alors le roi changea de couleur ; ses réflexions le tourmentaient, les jointures de ses reins étaient disloquées et ses genoux s'entrechoquaient. Le roi cria avec force d'introduire les conjureurs, les chaldéens et les devins. Le roi prit la parole et dit aux sages de Babylone : "Tout homme qui lira cette inscription et m'en exposera l'interprétation, revêtira la pourpre, aura le collier d'or au cou et commandera en triumvir dans le royaume." » (Dan 5,4-7).

La note de la TOB commente le changement de couleur du roi en précisant qu'il s'agit dans l'araméen d'une anacoluthie : « alors le roi, ses couleurs changèrent sur lui ». Le texte biblique ne mentionne aucune couleur des lettres sur le mur, que Rembrandt a peintes dorées et auréolées

d'un cercle de rayons. Il ne s'agit donc pas, sur le visage du roi, d'un reflet. Le peintre a-t-il voulu visualiser la cause du changement de couleurs sur le roi par cette irradiation des caractères brillants écrits sur le mur ? Pour l'auteur biblique, le changement de couleur sur le visage du roi est le signe visible d'une émotion qui le condamne : ce dernier, qui s'est rendu coupable d'idolâtrie et de profanation d'objets sacrés, se voit frappé par un jugement divin. Il ne peut pas lire ce qui est tracé sur le mur, pas plus que ses devins et magiciens (v. 8) : cela peut être un élément de déstabilisation supplémentaire. Le changement des couleurs, ou peut-être même la décoloration du visage du roi indique qu'un sentiment intérieur (crainte, honte, culpabilité...) est en train de l'envahir, et que la vérité (dont la tournure araméenne souligne l'autonomie) de ce ou ces sentiments trahit sa véritable nature orgueilleuse et fourbe². Son comportement jusque-là insolemment méprisant vis-à-vis du vrai Dieu se trouve remis en cause par l'inscription prophétique qui, même si le récit n'en donne pas encore la signification (elle arrivera par l'entremise de Daniel au v.25 du même chapitre), est en mesure de dénoncer publiquement et de manière visible le sacrilège et la transgression royale. Même s'il ne comprend pas ce qui est écrit sur le mur, le roi sent qu'il est pris au piège : « *ses réflexions le tourmentaient, les jointures de ses reins étaient disloquées et ses genoux s'entrechoquaient.* » L'inscription dénonciatrice, évidemment miraculeuse est immédiatement comprise comme un signe de la vérité qu'il avait jusque-là choisi d'ignorer, et elle opère déjà dans son corps l'exécution que le Juge suprême a prononcé. Le roi mourra subitement à la fin du passage (v.30).

Rembrandt peint dans l'expression de Belshassar une combinaison de stupeur et de crainte où il semble qu'il n'entre aucune hésitation : il le peint comprenant qu'il est condamné à la simple vue de la Parole divine, incompréhensible dans sa signification littérale, mais parfaitement claire quant à ce qu'elle signifie pour lui, en tant que Parole miraculeuse non cachée et non « cachable ». Si Dieu lui parle ainsi, à lui le roi qui a tout pouvoir, et notamment celui d'imposer souverainement son vouloir au-dessus de la loi morale, ça ne peut être que pour le juger. La réaction de demander à ses interprètes officiels de venir lui donner lecture du message indique qu'il a corporellement déjà saisi son sens, que la visibilisation de son changement de couleur trahit elle aussi. Et Rembrandt a compris que la parole qui a énoncé corporellement (silencieusement) le jugement du roi doit être projetée picturalement sur le mur en forme de lettres de feu, afin que son silence soit transmué en lumière et que sa signification soit immédiatement comprise par l'observateur. Cette hiérophanie de la lettre indépendante du sens, est assez courante dans la Bible : le *signe* de la Parole de Dieu vaut présence agissante de Dieu. C'est ce qui se produit notamment lors de la référence au vocable divin : son sens, ou sa réalité, demeurent mystérieux mais son opérativité n'en est nullement affectée³. Le roi du tableau se trouve donc adressé et surpris (interloqué⁴) par l'éclat d'une Parole irrécusable, non effaçable car *elle-même source de lumière* et donc de vérité.

² Dans l'économie du langage des sentiments chez Michel Henry, les sentiments sont en nous une parole qui, n'étant pas sujette à la duplicité de l'apparaître, est toujours vraie. Le changement des couleurs « sur » le roi peut ainsi être lu comme la survenue d'une parole divine autonome, surgissant de son for intérieur jusque-là réduit au silence, qui contredit le langage implicite dans son attitude générale tendant à nier Dieu.

³ Cf. [Gen 32.30](#), [Juges 13.18](#)

⁴ Cf. [I.C.9](#) « L'interloqué, résultant d'une convocation, se reconnaît pris et surplombé (sur-pris) par une emprise. Mais cette emprise le détermine d'autant plus radicalement qu'elle reste (ou peut rester) d'origine indéterminée. »

L'apparition auto-luminescente des paroles sur le mur, ainsi que le changement non masquable des couleurs sur le visage du roi peut être lue comme la visibilisation d'une vérité qui du coup s'impose, puisqu'elle n'est plus intérieure seulement en tant que reproche dans et à la conscience, et condamne l'entreprise humaine de masquer cette vérité qui se dit comme voix intérieure. Le fait que le roi se sente immédiatement condamné lorsque la vérité se fait visible aux yeux de tous (sur les deux surfaces du mur et de son visage) trahit qu'il reconnaissait implicitement son caractère de vérité présente en lui, et qu'il était aussi conscient de son mensonge ; il est acculé à voir à la fois la vérité, qu'il avait cachée en lui, se manifester en dehors de lui, mais aussi l'effondrement de son pouvoir suprême devant un pouvoir infiniment supérieur. Sa surprise manifeste l'emprise de ce pouvoir supérieur dont il pouvait croire qu'il l'avait conquis et enfermé dans son for intérieur. On peut dire aussi que cette attitude vis-à-vis de la vérité présente en l'homme, mais supérieure à lui, qui le juge et dénonce son ambition d'autonomie, est celle à laquelle pense Michel Henry lorsqu'il explique que l'homme a essentiellement oublié sa nature hétéronome, et qu'il a besoin pour retrouver sa vérité que celle-ci s'extériorise et lui fasse face, malgré la fondamentale « duplicité de l'apparaître » du monde extérieur. Le roi du tableau de Rembrandt n'a clairement pas oublié son imposture, puisqu'il la ressent si brutalement dans l'événement du *Manè thekel pharès*, mais cette imposture représente, dans sa banalité, l'attitude naturelle (et donc oubliée) de l'homme face à son essence de fils dans le Fils. C'est l'occasion de souligner que le miracle, avec sa dimension spectaculaire, possède une fonction d'extériorisation nécessaire d'une vérité jusque-là intérieure et donc secrète et masquable; le face à face avec lui oblige l'homme à se positionner en vérité puisque cette vérité peut alors être reconnue par tout un chacun, sans dissimulation.

L'importance de la surprise accusatrice se lit également dans le jeu des étonnements que l'artiste a inclus dans son tableau, car la surprise du roi n'est pas la seule figurée. Il y a là, visuellement représenté, le récit et comme le tracé visuel de la surprise passant d'un personnage à un autre. La surprise prend naissance au mur, dans l'apparition prodigieuse du tronçon de main divine traçant une parole dénonciatrice, se poursuit diagonalement sur le visage effaré du roi, dans l'alignement les deux autres personnages à gauche qui sont surpris, non pas par l'inscription sur le mur, mais par le visage livide du roi, car c'est lui qu'ils regardent et dont ils sont éberlués. Et il semble bien qu'un dernier personnage féminin, à l'extrême gauche, observe ceux qui sont surpris. On ne voit pas son expression, mais elle s'est tournée vers eux à cet instant, et on peut lui supposer à elle aussi une attitude de surprise. Enfin bouclant la boucle, une femme à droite a le regard dirigé vers l'inscription (qui la renverse, elle et le vin de sa coupe d'or, rendue à sa pureté par éjection de son contenu profanateur).

Cette chaîne de surprises, comme un feu courant sur la mèche, atteste de son caractère contagieux et involontaire, mais aussi du lien qui associe les témoins de l'événement surprenant. Ces témoins, marqués par la surprise (et sa vérité), deviennent à leur tour surprenants, et Rembrandt visualise cela en illuminant les visages en quelque sorte l'un après

Jean-Luc Marion, *Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, op.cit., §26 « Se recevoir de ce qui se donne », p. 437 de la 2^e édition de 2013.

l'autre, puisque le regard est d'abord attiré par le mur, le visage du roi, et puis les autres lieux où la surprise se répand. On peut sans doute essayer de cacher sa surprise et ainsi tenter de déjouer la vérité qui y est fondamentalement associée, mais Rembrandt (et le texte biblique) suggère ici que le mensonge et le mépris de la vérité sont impuissants face à la visibilisation des sentiments qui jaillissent malgré nous et nous trahissent, et dont la surprise est comme l'archétype. La surprise devient ainsi une lumière de vérité (divine en son essence), non verbalisée, mais parfaitement lisible pour être comprise immédiatement comme nouvelle et souveraine par rapport à une habitude de dissimulation qu'elle vient bousculer. La surprise constitue la révélation de la nouveauté essentielle de l'événement, indépendamment du sens que contient le message sur le mur, et qui devient accessoire. Si le roi est à ce point surpris, c'est qu'il est dénoncé, que ce qui était caché surgit à la lumière, et qu'il ne peut qu'admettre la vérité ainsi découverte.

2. Les disciples d'Emmaüs (1626)

Le deuxième tableau date de 1626, et se rapporte à l'épisode des pèlerins d'Emmaüs (Luc 24,31) où ceux-ci ont retenu (mais non encore reconnu) Jésus ressuscité pour le soir à l'auberge. Or, lors du repas, prenant le pain :

« Il dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux. »



Il y a trois tableaux⁵ du maître baroque flamand sur le thème des pèlerins d'Emmaüs, et celui-ci est le plus ancien, exécuté selon les principes du clair-obscur hérités du Caravage (1571-1610) que Rembrandt admirait⁶. Il n'est pas dénué d'une certaine emphase dramatique, avec ce personnage du Christ dont l'ombre, agrandie par la lumière posée derrière lui et qui l'obscurcit, se double de celle de la partie inférieure où se débat un des disciples tombé de sa chaise (peu visible il est vrai). Mais la confrontation entre les deux personnages restants, ce Christ dont la stature s'augmente de son ombre, et du deuxième disciple, dans la lumière, rapetissé par la surprise, fait tout l'intérêt du tableau. On pourrait négliger le 4^e personnage, une servante au fond à gauche affairée au foyer, si elle ne rappelait le contre-jour de la figure du Christ. Elle semble exclue de la scène de révélation qui se déroule dans l'autre partie de l'auberge, mais contrairement au ressuscité, elle demeurera une fois que lui sera parti : signe de la prééminence féminine dans l'annonce de la résurrection ?

La construction de la scène participe à l'effet général : les deux silhouettes sont symétriquement opposées l'une à l'autre, en un V inégal dont la forme est dictée par une ligne plongeante sur la cloison en bois venant d'au-dessus de la tête de Jésus. Au bout de cette ligne se trouve la tête du disciple, qui est comme foudroyé : les yeux écarquillés, la bouche mi-ouverte, les mains impuissantes à le protéger, et toute la posture rejetée sur le côté par la vision et la reconnaissance en l'étranger du Crucifié. L'artiste a voulu capter un moment fort fugitif, celui de la surprise instantanée où les yeux fournissent à la conscience quelque chose que celle-ci sait par principe ne pas pouvoir obtenir : l'impossible. Impossible que ce vivant soit le même que celui qui était mort, et pourtant je l'ai reconnu, c'était lui ! Jean-Luc Marion a écrit des lignes tout à fait suggestives pour rendre compte de cette expérience selon lui phénoménologiquement cruciale :

« Ce que je nomme miracle c'est, avant l'effectivité, la possibilité en elle de ce que je savais certainement impossible. Je nomme miracle la possibilité de l'ancien et certain impossible, donc la véritable possibilité – la possibilité de l'impossible (...) Tant que l'effectivité s'en tient au possible, elle ne réveille aucun regard ; mais lorsqu'elle viole l'interdit, ou plutôt impose l'impossibilité, alors il y a lieu pour le regard de se stupéfier de l'admirable. »⁷

De fait, dit-il encore, le miracle « offre l'exemple le plus pur de la donation phénoménologique : dans son cas, plus que dans tout autre, le phénomène doit et peut se comprendre à partir de sa seule donation autonome. »⁸ Pour J.L. Marion, l'enjeu du miracle⁹ est de permettre à la phénoménologie de reposer sur la donation elle-même, et non plus se cantonner à la seule

⁵ Le thème des Disciples d'Emmaüs, parfois aussi appelé « Souper d'Emmaüs » fait l'objet chez Rembrandt d'une recherche assidue dans son œuvre. Ce thème constitue d'ailleurs seulement l'un des objets de recherche du peintre centré autour de la figure du Christ. On connaît ses séries de Crucifixions, de Têtes du Christ, notamment. Voir Max Milner, *Rembrandt à Emmaüs*, José Corti, 2006.

⁶ « En Espagne, l'art du Caravage et le ténébrisme trouvèrent un terrain spécialement préparé, touchant [Ribera](#), le Ribalta de la maturité, les premiers chefs-d'œuvre de [Vélasquez](#) et de [Zurbarán](#). Pour la France, citons [Georges de La Tour](#), Valentin, Tournier, pour les Pays-Bas Terbrugghen et Van Honthorst ; mais c'est toute la peinture hollandaise qui profita de la leçon caravagesque, qu'il s'agisse de Hals, de [Rembrandt](#) ou de Vermeer. Cette même leçon participa à la formation du style baroque de Rubens. »
(<http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/caravagisme/30733>)

⁷ *A Dieu rien d'impossible*, Communio, XIV, 5 septembre-octobre 1989, p. 44.

⁸ Idem, p. 54.

⁹ Mais aussi, on l'a vu, du tableau, et plus largement, de tout phénomène saturé.

constitution, qui oblige à (dé)limiter le phénomène par un Je intentionnel et un Horizon. Une phénoménologie de la donation permet d'autoriser la révélation de ce qui, débordant l'Être (comme le voudrait Heidegger), débouche dans l'Autre, au sens lévinassien de la donation de ce qui ne se déduit pas de catégories métaphysiques préexistantes. Il nous semble que gloser ainsi l'œuvre de Rembrandt ne lui fait pas injure : son génie n'a-t-il pas pressenti que quelque chose d'essentiel pour la foi, mais aussi pour la raison, se jouait dans le regard de ce disciple ? Or, ce disciple n'est qu'un dessin peint, et cependant il convoque autant voire plus que le vrai disciple, puisqu'on peut incessamment revenir regarder le tableau pour en être affecté. De fait, c'est le regard qui (dans la majorité des cas) fait l'expérience du miracle (lat. mirare), et qui peut s'assurer que ce qu'il a vu d'extraordinaire continue de pouvoir l'être. La surprise aurait volontiers une fonction d'aveuglement momentané ; mais le regard qui peut continuer de regarder l'objet de la surprise permet en partie (ou en totalité) de mesurer l'importance et l'impact de la révélation déstabilisante¹⁰. « Il vit et il crut », lit-on en Jean 20,8 du disciple qui, en entrant dans le tombeau vide, se rend à l'évidence et utilise la rationalité propre à l'évidence pour accepter ou miser sur l'impossible.

Rembrandt peint donc à la fois le moment où le regard du disciple obtient de l'expérience ce qu'il nommera certitude, assurance, conviction : tous éléments indispensables à l'action qui découlera de cette expérience, et qui le fondera dans les moments de doute en provenance de sa propre raison, mais aussi des échanges avec autrui qui, eux, n'ont pas eu accès à son expérience de témoin. Mais il peint aussi la scène qui servira au spectateur du tableau (autre disciple) de pause dans la méditation du miracle : grâce au tableau qui fige l'événement fugitif imprimé seulement dans la mémoire du témoin (et selon une perspective très différente), il propose un accès visuel à la foi de l'évangéliste. C'est dernier, de fait, qui a mis en scène ce que nous voyons sur la toile, et que le peintre a arrêté à un moment précis : le moment de la reconnaissance, comme toutes les représentations classiques de la scène de Luc 24¹¹. Mais cette scène n'a jamais existé en tant que telle, elle est pure reconstitution croyante, elle doit son existence à la foi évangélique. Et au cœur de cette reconstitution, il y a la surprise : celle-ci n'existe, elle aussi, que visuellement, car rien n'en est dit dans le passage d'évangile. Mais qu'elle soit présente, au centre de la reconstitution croyante de la scène, permet de comprendre son rôle : c'est elle qui a attiré le peintre, c'est elle qui l'a suffisamment saisi pour qu'il choisisse ce moment de la révélation en train de se faire. En cela, le peintre se fait lui-même évangéliste : comme eux, il a sélectionné la scène en question parce qu'elle l'a surpris (et que c'est l'instant de la surprise), mais à leur différence il a stoppé son déroulement et a visualisé l'irruption laissée par Luc dans l'implicite du récit, à savoir dans l'obscurité du cœur brûlant. Le peintre pourrait donc passer pour voyeur, voire dévoyeur de la délicatesse narrative de l'évangile. Pourtant il ne

¹⁰ Pour mesurer l'importance du regard et de la limitation de cette déstabilisation, on pourra comparer ce tableau avec un crayon, conservé à Cambridge et provenant de l'école de Rembrandt, représentant le Christ à Emmaüs pour le repas du soir, sa tête auréolée d'une forme d'explosion de lumière, dont l'effet semble aveugler les disciples par sa puissance (l'un d'entre eux n'a plus de visage) :

http://rembrandt.louvre.fr/commun/rembrandt/zoom_jpg/r03.jpg Ce crayon outrepassa, à notre sens, l'intention du maître en transformant le Christ en une sorte d'archange céleste débarqué sur terre.

¹¹ Les tableaux classiques ciblent tous ce moment, ou bien, dans une moindre mesure, le passage du cœur brûlant, où l'on voit les deux disciples accompagnés par celui qu'ils ne reconnaissent pas. On connaît un dessin de Rembrandt de ce thème : <http://rembrandt.louvre.fr/fr/html/r15.html>

le trahit pas ; mais il en est encore à cette étape à un expressionnisme baroque qu'il parviendra bientôt à interioriser.



L'opposition lumière-obscurité structure le tableau de manière essentielle. La source de lumière derrière le Christ est invisible, mais selon les principes du ténébrisme baroque, elle rend lumineux en contraste ce qui est dépourvu de lumière propre. Rembrandt a associé au Christ-lumière les ténèbres que cause sa venue dans le monde¹², mais il le fait par voie négative : ici le Christ est un bloc d'ombre, un mystère insondable, et sa lumière illuminatrice éclaire bien le monde alentour, mais elle le laisse, lui, dans l'inconnu : « Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu » (Jean 1,10). L'instant de reconnaissance (= de la donation) n'équivaut pas à la connaissance (on ignore qui donne). Nous avons donc, grâce au figement de la surprise autrement si fugitive, le loisir de la méditation (phénoménologique) qui est offert : une lumière invisible obscurcissant sa manifestation incarnée, et saturant les regards qui ne peuvent la recevoir. Une lumière essentielle rendue visible par un enfouissement, un enterrement, une rentrée dans la chair obscure et pécheresse de l'humain, qui ne peut que refléter sans la comprendre cette gloire si troublante venue d'ailleurs. Une lumière qui dérange et dénonce sur les visages le confort et la tranquillité qui jusqu'alors se terraient dans l'ombre amie, et que la surprise rend tout à coup si défaits. Une lumière venant de l'ombre, qui crée une ombre et la projette sous forme de lumière sur les visages si stupéfaits.

De façon naïvement dramatique, car à ce stade il en est encore à croire qu'un maximum de lumière tangentialise la révélation religieuse, Rembrandt place la surprise du disciple en pleine

¹² Cf. Jean 1,5 et 1,9 : « La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. (...) Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. »

clarté, et c'est donc elle qui attire dans la composition : plus que le fait que le vivant soit reconnu comme celui qui était mort, donc plus que le miracle lui-même, c'est la stupéfaction du miracle qui est mise en valeur¹³. On pourrait donc dire que c'est cette dernière qui valide le miracle, même si l'on connaît les risques d'auto-illusion et le désir de merveilleux qui habite les compagnons d'un prophète, guérisseur et exorciste. Mais justement, les disciples d'Emmaüs ont ceci de particulier qu'ils ignoraient l'identité du Voyageur. Quand ils le reconnaissent, ils subissent cette reconnaissance : c'est bien ce que Rembrandt montre sur le visage presque douloureux du disciple. Ce qui éclaire son visage, ce n'est pas une victoire voyeuriste, mais le passage à la lumière (celle de l'effectif) d'une obscurité (celle de l'impossible). Pourquoi, dans ce tableau, n'avoir pas représenté le Christ lumineux, illuminé de la lumière de la révélation ou de la foi ? On le sait : il est en train de disparaître¹⁴. Picturalement son obscurité vaut effacement. Expérience inhabituelle et phénoménologiquement intéressante : l'expérience de la reconnaissance de Jésus vivant, son apparition en tant que Même se fait au moment où son retrait a lieu comme phénomène transcendant de révélation, et donc en tant qu'Autre. La possibilité effective d'apparition du phénomène de révélation devient son obscurcissement effectif : le voir c'est devoir y croire. Et la surprise du voir débouche sur cet autre régime cognitif, et en fait permet d'y avoir accès. Grâce au choc de la surprise, un aperçu de l'invisible, de l'au-delà du voir, est devenu un instant visible, et peut-être la révélation est-elle ce début de visibilité de l'invisible, rendu possible par la surprise, qui agit alors comme réaménagement des capacités perceptives : l'étonnement ?

¹³ Il nous semble ainsi que notre valorisation des réactions au miracle, qui sont massivement négligées dans les commentaires exégétiques, trouve ici une justification picturale.

¹⁴ Pour décrire cette disparition, cette invisibilisation, Luc utilise un hapax : *αφαντος εγενετο*, où l'on entend le verbe se manifester – phénoménologiquement, on pourrait traduire : il se « démanifesta » devant eux. Voir JL Marion : « L'être se retire de l'étant, parce qu'il le donne, or toute donation implique que le donner disparaisse (se retire) dans l'exacte mesure où le don apparaît (s'avance), précisément parce que donner demande de [se dé]partir. » *Etant donné*, op. cit. p. 62.

3. Les disciples d'Emmaüs (1648)



Voici le très fameux deuxième tableau de Rembrandt ayant pour thème les pèlerins d'Emmaüs. Il date de 1648. Il se présente comme une Cène (où seulement deux disciples sont présents), ce qui est logique puisque le moment retenu est la fraction du pain, et que l'intention du texte lucanien est de faire le lien entre la reconnaissance du ressuscité comme Seigneur, et la place de l'eucharistie dans le mystère de l'Eglise. Entre l'œuvre de 1626 et celle-ci, une maturation a eu lieu : le spectaculaire, et si l'on peut dire, le miraculeux, a disparu, laissant place à la paisible familiarité d'un repas entre amis. On pourrait presque oublier la référence évangélique, si le personnage central, cette fois rapetissé par le haut plafond de l'auberge, n'imposait sa présence,

douce et comme magnétique. Rembrandt en effet n'a pas totalement renoncé à l'hagiographie¹⁵, témoin cette aura lumineuse qui entoure la tête du Christ, et qui reprend celle qui encerclait le *Manè Thekel Pharès du Festin de Belshassar*. A nouveau donc, il s'agit pour le peintre de représenter l'apparition pascale qui se trouve au cœur du récit des Pèlerins d'Emmaüs¹⁶. Rembrandt pour cela utilise trois moyens¹⁷. La place et l'expression de Jésus, la disposition et l'attitude des deux disciples, et l'irruption du serviteur sur la droite du tableau. Commençons avec ce dernier.

Tous les commentaires le soulignent, ce serviteur aubergiste ne voit rien, il est absent de l'événement qui pour lui n'a pas lieu. Il représente¹⁸ tous ceux qui, n'attendant pas (ou ne faisant pas attention à) l'événement, ne peuvent pas le voir quand il surgit, car même si ce dernier surprend ceux à qui il est donné de le voir survenir, il nécessite une attente, une disposition d'ouverture ou d'accueil aussi vague soit-elle. Phénoménologiquement parlant, ce personnage représente la position de ceux qui ne voient dans le donné que des objets, des étants, et sont aveugles à l'être (Heidegger) ou à la donation (Marion). L'expression : « Ça m'a pris complètement par surprise, je ne m'y attendais absolument pas ! » se réfère en effet à des événements qui peuvent entrer dans un cadre de compréhension où ils seront reconnus et traités comme événements. Mais on sait aussi que nombre d'événements n'en sont pas pour nous (alors qu'ils le sont pour d'autres) car nous ne les attendons pas¹⁹. Il n'est pas rare dans les évangiles que même des miracles, donc des événements en principe dotés de signaux particulièrement visibles²⁰, soient jugés selon une disposition qui les dénature complètement. Nous avons montré ailleurs que, face au miraculeux, la surprise croît ou décroît en fonction de la foi, qui est une forme d'attente/attention de nature religieuse (I.C.8). Cet aubergiste d'ailleurs peut bien être un « croyant », comme de nombreux juifs du temps de Jésus, ce n'est pour autant que sa foi le

¹⁵ On peut s'interroger pour savoir si cette dimension n'a pas causé la réalisation d'une version à notre sens désacralisée de l'œuvre que nous analysons, qui date aussi de 1648 et proviendrait d'élèves de Rembrandt : http://rembrandt.louvre.fr/commun/rembrandt/zoom_jpg/r15.jpg

¹⁶ On pourrait s'interroger sur l'intérêt de reprendre le sujet 22 ans plus tard, et peut-être les spécialistes de Rembrandt le savent. S'agit-il d'une commande ? Ou bien d'un besoin de foi ?

¹⁷ Nous négligeons volontairement le décor avec notamment l'immense niche sombre derrière le Christ, au sujet de laquelle il y aurait beaucoup à dire.

¹⁸ Luc ne mentionne pas sa présence.

¹⁹ Nous ne pensons pas que la conception de l'événement que développe Claude Romano soit si éloignée, malgré les apparences. En effet, pour lui : « pour pouvoir survenir ainsi dans sa nouveauté incomparable, comme « possibilisation », l'événement doit instaurer un commencement que rien ne précède et qui ne procède de rien : il doit être pure initiation à soi-même qui n'advient qu'avec soi. Il doit naître à partir de soi ou, ce qui revient au même, naître à partir de rien, n'être préfiguré par aucun possible mais reconfigurer imprévisiblement le possible dans et par son propre surgissement. » Claude Romano, *L'événement et le temps*, op.cit. p. 170-171. L'auteur positionne l'événement comme inaugural et totalement indépendant d'une possibilité métaphysique qui le prédéterminerait. Il transcende absolument ses conditions de possibilité, et l'on peut ainsi dire qu'il crée avec lui sa propre possibilisation, et pas seulement son effectuation. Ceci ne s'oppose pas, selon nous, à la structure phénoménologique selon laquelle un événement peut rester invisible si les signes qui l'accompagnent ne sont pas significatifs pour tel ou tel interprète. Seul l'interprète qui disposera, comme en creux, de la structure d'attente ou d'accueil adéquate pourra percevoir l'événement, qui n'en sera pas moins absolument nouveau : il pourra justement en percevoir la nouveauté parce qu'il l'attendra et pourra l'apprécier par rapport à l'horizon d'émergence.

²⁰ Mais cf. Pascal : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire » (Pensées, 430)

prépare à la révélation en Jésus-Christ, et l'on sait que ce paradoxe constitue un thème prophétique majeur²¹.

Le personnage de l'aubergiste est important car il permet de mettre au clair, par contraste, l'attitude attentionnelle qui rend possible la surprise face au miracle. Certains auteurs décrivent l'attention phénoménologique comme assez proche de la foi nécessaire pour la reconnaissance du miraculeux dans l'événement :

« Phenomenological reflection is supposed to be a peculiar kind of attentiveness that radically distinguishes itself from the movement of the natural everyday comportment, whether on the level of passive habituality and anonymous functioning or on the level of egoic judicative rationality. (...) Phenomenology is a peculiar kind of reflective attentiveness that distances itself from everyday life in order to get to the root of that very life.»²²

On reconnaît là la pratique husserlienne de l'épochè,

« ce geste par lequel on décale son regard pour lire autrement. Prendre distance par rapport au phénomène décrit, mettre en suspens les contenus prédonnés pour en interroger en permanence le sens, ne pas adhérer de façon naïve à ce qui apparaît pour donner corps au mode d'apparaître de ce phénomène. »²³

Il faut cependant nuancer la similitude : la réduction husserlienne, en se distinguant de l'attitude naturelle, suppose une certaine intelligence des réalités humaines, avec un retour sur le soi intentionnel, et pour tout dire une réflexion qui ne sont pas forcément celles des observateurs parfois assez frustes des gestes et paroles du Christ. La foi qu'ils possèdent, et la surprise accueillante qu'ils éprouvent face aux miracles montrent que la foi appartient avant tout à la sphère du don (de la grâce), alors que la posture phénoménologique se situerait plutôt du côté d'un effort (par lequel on veut retourner aux choses elles-mêmes). Mais par ailleurs, Jésus lui-même recommande pour entrer dans le Royaume une attitude qui est loin d'être naïve – voir Jean 3, l'entretien avec Nicodème :

« "En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu." Nicodème lui dit : "Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?" Jésus répondit : "En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas, si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut. »

Dispositif de conversion qui suppose un cheminement intérieur, alors que par ailleurs Mat 11,25 évoque l'ouverture du mystère aux humbles :

« En ce temps-là Jésus prit la parole et dit : "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits". »

La question est en effet celle de savoir quelles sont les conditions qui permettent d'être disciple et donc témoin. L'œuvre de Rembrandt nous donne-t-elle des indices ?

²¹ Mt 13,13-17 : le pourquoi des paraboles, et leur provocation, basée sur Isaïe 6,9-10.

²²Anthony J. Steinbock, *Phenomenology and Mysticism, The verticality of religious experience*, op.cit., p. 3.

²³ Natalie Depraz, *Comprendre la phénoménologie, Une pratique concrète*, op.cit., p. 6.

Observons justement les deux disciples : placés à droite et à gauche du Christ, ils forment avec lui un triangle dont le plan de la table serait la base, et leur position rappelle plusieurs passages des évangiles, auxquels Rembrandt a pu penser²⁴.



Si l'on compare la réaction de surprise des deux disciples sur ce tableau, avec celle que le peintre avait choisie sur la version de 1626, on ne trouve plus de contraste lumineux violent, ni d'outrance dans l'émotion. Au contraire, Rembrandt a banalisé, en même temps qu'intériorisé l'événement. Les gestes, clairs, réalistes, sont cependant minimaux : la tête légèrement penchée à gauche du disciple de droite, avec sa main ouverte dont l'état de préparation a été interrompu ; et pour le pèlerin de gauche, la position typique de la surprise où la main vient en réflexe jusqu'aux lèvres comme pour réprimer un cri, voire se protéger. On ne voit qu'un quart de son visage, mais on sait qu'il regarde Jésus intensément, ainsi que son compagnon, dont les yeux vont directement vers lui, dans une expression d'interrogation et presque de crainte. Les lignes de leurs regards vont droit vers Jésus, et nous y entraînent comme vers leur foyer d'origine. L'arrêt de toute leur personne est immédiatement perceptible ; le tableau saisit le moment de la reconnaissance autant qu'ils sont eux-mêmes saisis²⁵. La surprise en effet marque par une sorte de noyade perceptive, mais aussi cognitive, le moment de submersion des capacités normales de réaction et de jugement. Le rush d'information dépassant ces capacités, et les inondant, elles sont temporairement mises hors-jeu et l'individu se trouve noyé.

²⁴ Mat 20,21-23 (la demande des deux fils de Zébédée), Mat 27,38 (les deux brigands crucifiés avec Jésus).

²⁵ Commentant l'attitude d'indifférence et d'aveuglement quant à la présence divine dans le monde, Bertrand Vergely écrit : « On ne danse pas assez, on ne chante pas assez. C'est la raison pour laquelle on ne comprend pas Dieu. On pense qu'il n'existe pas. On oublie de danser et de chanter. On le comprend beaucoup mieux quand on chante et que l'on danse. On est saisi. C'est alors qu'il se dévoile. Il est le saisissement de toutes choses et de toute vie (...) Si Dieu n'est pas un Dieu saisissant, il n'existe pas. » *Retour à l'émerveillement*, Albin Michel, 2010, p. 184-85.

« *Il rompit le pain et le leur donna. Alors leurs yeux furent ouverts et le reconnurent.* » (Luc 24,31) Qui reconnaissent-ils ? Jésus, celui qui était mort, et se trouve à présent devant eux vivant. Au niveau du récit (pictural) cela suffit pour causer la surprise incrédule qui les saisit en cet instant. Les commentateurs des récits d'apparition ont depuis toujours glosé la difficulté mystérieuse qui empêche les disciples de reconnaître leur maître (Luc 24,16)²⁶, et ensuite à la faveur d'une intervention au passif divin (*διηνοίχθησαν*), comment leurs yeux furent ouverts pour pouvoir, passivement plus qu'activement, le reconnaître. Tous les éléments de la Révélation sont présents. Ils viennent de se faire relire les Écritures pour comprendre l'accomplissement de son économie. Ils sont à présent dans la position eucharistique où ne peut se rendre présent que ce qui est caché. Ce niveau, théologique, fait des deux disciples les témoins dépassés par ce qu'ils reçoivent. On leur ouvre les yeux, on leur donne le don à recevoir, on leur fait reconnaître comme présent celui qui jusqu'alors leur avait été caché, mais aussi comme caché celui qui était présent. Leur stupéfaction leur tombe dessus sans qu'ils puissent la contrôler. Leur passivité essentielle pour l'instant n'est pas contrebalancée par une quelconque activité, qu'ils ne tarderont pas à identifier, même si elle avait eu lieu involontairement (« *Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous ?* » 24,32). C'est le paradoxe de leur situation, d'être à la fois essentiellement passifs mais aussi intensément concentrés sur ce qu'ils sont en train d'essayer de comprendre (au sens anglais de *comprehend*), passifs parce qu'absorbés par une tâche auto-approfondissante: celle de saisir le sens de leur expérience, qui sera, mais plus tard, nommée « la résurrection ».

Les disciples d'Emmaüs sont des lecteurs²⁷, ce qui suppose une temporalité : une fois la lumière faite en leur esprit (« *leurs yeux s'ouvrirent ils le reconnurent* »), ils reconnaissent aussi le travail d'ouverture des Écritures commencé par l'étranger (v. 32) ; une fois revenus à Jérusalem, ils font l'exégèse (*εξηγουντο*, v. 35) de ce qui s'est passé pour eux et, à nouveau, se font ouvrir l'intelligence pour comprendre les Écritures (v. 45) lorsque Jésus vient au milieu des onze. Ils personnifient donc tous les lecteurs de l'évangile, frappés par le visage fugitif du Christ et attentifs à sa révélation qui peut leur ouvrir les yeux et se faire reconnaître comme le maître intérieur. La surprise de cette opération n'est pas facultative : c'est par elle et en elle que se produit le choc de la reconnaissance et de l'apprentissage indispensable à la conversion; elle intervient après une phase de non-vision, de non-compréhension ; il est nécessaire que les lecteurs commencent à lire sans (tout) comprendre pour que, quand le déclic se produit, leur cœur ait brûlé suffisamment et qu'alors il les enseigne²⁸. Surprise, étonnement, puis à nouveau surprise, parce qu'étonnement. Si cette temporalité émotionnelle de la révélation n'est pas respectée, ils ne comprendront pas corporellement que ce qui se révèle se révèle en eux tout autant que devant eux, et pourraient banalement attribuer le miracle à une hallucination. C'est cette pédagogie de l'aveuglement qui est mise en avant dans le paradoxe des paraboles évangéliques auquel il a été fait allusion plus haut : voir Mat 13,13-15 :

²⁶ Même phénomène en Jean 20,14 et 21,4.

²⁷ Par ce titre, nous visons à la fois les personnages réels dont on ne sait presque rien (sauf le nom de l'un des deux, Cléophas, Luc 24,18), mais aussi et surtout, les personnages narratifs tels que figés sur la toile par Rembrandt, et qui nous représentent, nous observateurs de la toile, comme lecteurs des évangiles.

²⁸ Jean-Philippe Fabre, *op.cit.*, parle de « la fonction christologique de l'incompréhension des disciples ». Voir pp. 275-76.

« C'est pour cela que je leur parle en paraboles : parce qu'ils voient sans voir et entendent sans entendre ni comprendre. Ainsi s'accomplit pour eux la prophétie d'Isaïe qui disait : Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. C'est que l'esprit de ce peuple s'est épaissi : ils se sont bouché les oreilles, ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur esprit ne comprenne, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. »²⁹

Si l'on examine à présent le personnage de Jésus, que l'artiste a peint de face, regardant légèrement vers le haut et auréolé d'une sorte de couronne de rayons dont les pointes évoquent une croix stylisée, la différence est grande avec le tableau de 1626. Devant nos yeux est représenté le visage non vu auparavant : ici se dévoile à la fois la cause, et l'effet, de la surprise des pèlerins³⁰. La richesse du thème du visage du Christ transforme le tableau de Rembrandt en une icône³¹, que la disposition en triangle des personnages contribue à renforcer. Jésus est en train de rompre le pain : c'est à cet instant, dit saint Luc, que ses disciples le reconnaissent. Le visage que nous contemplons est donc celui, selon le peintre, où se dévoile d'abord la ressemblance qui témoigne de (et donne à penser) l'impensable : un mort à nouveau vivant. En ce moment de reconnaissance, le niveau de la narration picturale peut se cantonner à cette surprise-là, mais puisque ce récit se double d'une re-présentation sous forme de méditation, voire de prière, et donc qu'elle en-visage en Jésus la face révélée de Dieu fait homme, à la fois le peintre et ses spectateurs sont pris dans le niveau herméneutique (et liturgique) supérieur qui fait de la scène la révélation du passage d'un monde à un autre, d'une humanité à une autre, et d'un Dieu à un autre.

Phénoménologiquement parlant, ce qui a lieu : la révélation du visage du Christ et sur ce visage, la gloire de la résurrection, se décrit de manière éminente dans le cadre de la donation du phénomène saturé défini par J.L. Marion (qui d'ailleurs définit la révélation en Christ comme le summum de ce type de phénoménalité). Selon le niveau de lecture supérieur que nous venons de décrire, il ne peut s'agir que de cela, car comment qualifier autrement la révélation de l'infini et de l'absolu sur un visage, dont l'altérité lévinassienne n'est qu'une des modalités de description de sa charge ontologique ?

²⁹ Chez Marc, le paradoxe est encore plus fort : « Il leur disait : "A vous, le mystère du Règne de Dieu est donné, mais pour ceux du dehors tout devient énigme **pour que**, tout en regardant, ils ne voient pas et que, tout en entendant, ils ne comprennent pas de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il leur soit pardonné." »

³⁰ L'effet étant le tableau lui-même, dans l'événement de foi qui le porte et éventuellement en découle. Sur ce visage, voici ce qu'en avait éprouvé Emile Verhaeren, dans son *Rembrandt*, éd. Henri Laurens, 1904: « L'humanité infinie de celle-ci est indescriptible. Elle renferme en elle toute la douceur de la vie et toute la tristesse de la mort. Ses yeux viennent de si loin vers la souffrance humaine et son front apparaît si clair et si doux dans la ténèbre universelle ! On ne sait dire comment elle est peinte ; elle semble ne pas exister et se contenter d'apparaître. Autour d'elle l'adoration s'impose et les disciples la vénèrent avec un effroi tendre. Et le Christ rompt le pain d'une main lente, regardant ailleurs, comme si son geste n'était que la manifestation emblématique d'une vérité qu'on ne comprendra que plus tard. » [https://fr.wikisource.org/wiki/Rembrandt_\(Verhaeren\)/Texte_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Rembrandt_(Verhaeren)/Texte_entier) Le livre a été réédité récemment aux éditions Casimiro en 2016.

³¹ On sait que l'icône pour le croyant ne fait pas que représenter : elle est manifestation, épiphanie. C'est ce que dit à sa manière M. Merleau-Ponty : « Le sourire d'un monarque mort depuis tant d'années, dont parlait la Nausée, et qui continue de se produire et de se reproduire à la surface de la toile, c'est trop peu dire qu'il y est en image ou en essence ; il y est lui-même en ce qu'il eut de plus vivant, dès que je regarde le tableau. » *L'Œil et l'Esprit*, Folio Essais, Gallimard, 1964, p. 35.

« Pour introduire en phénoménologie le concept de phénomène saturé, nous venons donc de le décrire comme invisible (imprévisible) selon la quantité, insupportable selon la qualité, mais aussi inconditionné (absolu de tout horizon) selon la relation et irréductible au Je (irregardable) selon la modalité. Ces quatre caractéristiques renversent terme à terme toutes les rubriques sous lesquelles Kant classe les principes et donc les phénomènes qu'ils déterminent. »³²

De premier abord cependant, et malgré la surprise des disciples, qui propose aux spectateurs du tableau un infini de saturation dans les implications de ce qui est entrevu devant eux, le visage nu du Christ qui apparaît avec sa majesté blessée, sa tendresse livide, se laisse décrire comme phénomène mondain car c'est un visage reconnu, regardable, conditionné, comme celui d'un homme, et non pas d'un monstre ou d'un Dieu, qui aurait transgressé les limites supportables de/par l'humanité du fait de sa traversée de la mort, et qui surgirait dans toute sa splendeur terrifiante et prodigieuse. Cette apparition extraordinaire n'est « que » celle d'un homme, et un homme reconnu, donc au moins en partie connu. Cela explique que les disciples puissent le regarder, même dans leur surprise, et le remettre comme celui à qui ils auraient sans doute parlé, s'il n'avait pas disparu de devant eux. Cette inscription du visage du Christ dans un horizon familier³³ est le fait de son incarnation encore effective (malgré quelques modifications) et éclairante (il apporte la lumière au monde, Jean1,9).

Mais par ailleurs, rigoureusement, ce visage ne peut pas être constitué comme un objet phénoménal³⁴. Non seulement parce qu'il s'agit de « ce visage-là », mais aussi comme tout visage, dès qu'on se déprend de l'attitude naturelle et que l'on entre en phénoménologie. Malgré son évanescence (le texte de Luc ne dit pas combien de temps Jésus est resté visible devant eux) et l'opération de reconnaissance qui le délimite comme « le visage de Jésus », d'autres considérations/perceptions refluent et saturent la délimitation qui se clôt sur son identité. D'abord et paradoxalement, celle qui découle de la « simple » humanité de l'homme présent à table : justement, même si cela aurait été plus terrifiant, une créature monstrueuse ou un être divin en gloire venu de « l'autre côté » n'auraient-ils pas été plus logiques ? Un « simple » homme pourtant la remplace, qui avec sa manifestation non composite³⁵ apporte la bouleversante révélation de la possibilité de la vie après la mort, de la vie plus forte que la mort, en l'homme. Ensuite, l'apparition de Jésus apporte avec elle la reconnaissance de la « brûlure » du cœur, cette confirmation intérieure de la vérité de la vision que Rembrandt a peut-être essayé de rendre visible par les rayons autour de la tête de Jésus, et qui parle silencieusement mais impérieusement dans un registre non langagier. Il y a dans la charge de la reconnaissance une

³² Jean-Luc Marion, *Le visible et le révélé*, op.cit., p. 70.

³³ Idem, p. 32, où après que l'auteur a formulé la question : « la révélation admet-elle un horizon (à charge de l'identifier), ou exclut-elle, par principe, de se laisser mettre en scène dans quelque horizon que ce soit ? », il se voit contraint d'admettre que : « si la révélation exclut par principe tout horizon, elle ne peut plus se mettre en scène nulle part, pour nul regard ni en aucun phénomène. »

³⁴ Idem, le dernier chap. « la banalité de la saturation » : « Rien ne prouve que l'expérience se réduise aux conditions que lui impose l'objecti[vité], ni que lorsque je fais l'expérience de ce qui n'apparaît pas comme un objet, je n'expérimente rien, ou que rien n'apparaisse, s'il n'apparaît pas comme un objet. » (p.168-9)

³⁵ Nous jouons un peu sur le double sens de « simple ». Mais la simplicité du Ressuscité est une composante fondamentale du sentiment de surprise qui accompagne sa manifestation. Un être trop différent, qui aurait signé par son apparence tout l'inouï du retour à la vie selon des projections seulement humaines (les figures de mort-vivant ou de zombie sont nombreuses dans les histoires d'horreur) n'aurait causé que de la peur. Pour qu'il y ait surprise, même une surprise bouleversante ou saisissante, le destinataire doit en principe se sentir intéressé par ce qui l'émeut dans l'apparition. La peur aboutirait au mouvement inverse.

puissance de révélation et de surprise qui vient sans doute de la consternation de la phase de non-reconnaissance antérieure : alors que l'esprit aurait dû se trouver dans le familier, il découvre qu'il avançait dans l'inconnu, et que cet inconnu aurait dû lui être familier, et cependant ne l'était pas. L'apparition de Jésus ressuscité exprime que devant les disciples stupéfaits se tient « plus » que Jésus, et puisqu'on peut grâce au tableau (qui fonctionne comme projection du texte à l'écran, mais aussi de l'intertexte, Luc ne mentionnant pas la surprise de la reconnaissance) fixer dans la durée ce moment de révélation, c'est comme si on pouvait plonger dans les profondeurs (dans l'infini) de ce moment³⁶, en commençant d'y saisir ce que l'attention passagère de la surprise des disciples n'a pu que commencer à pressentir, et que les rédacteurs de l'évangile étaient forcés de placer dans sa diachronie.

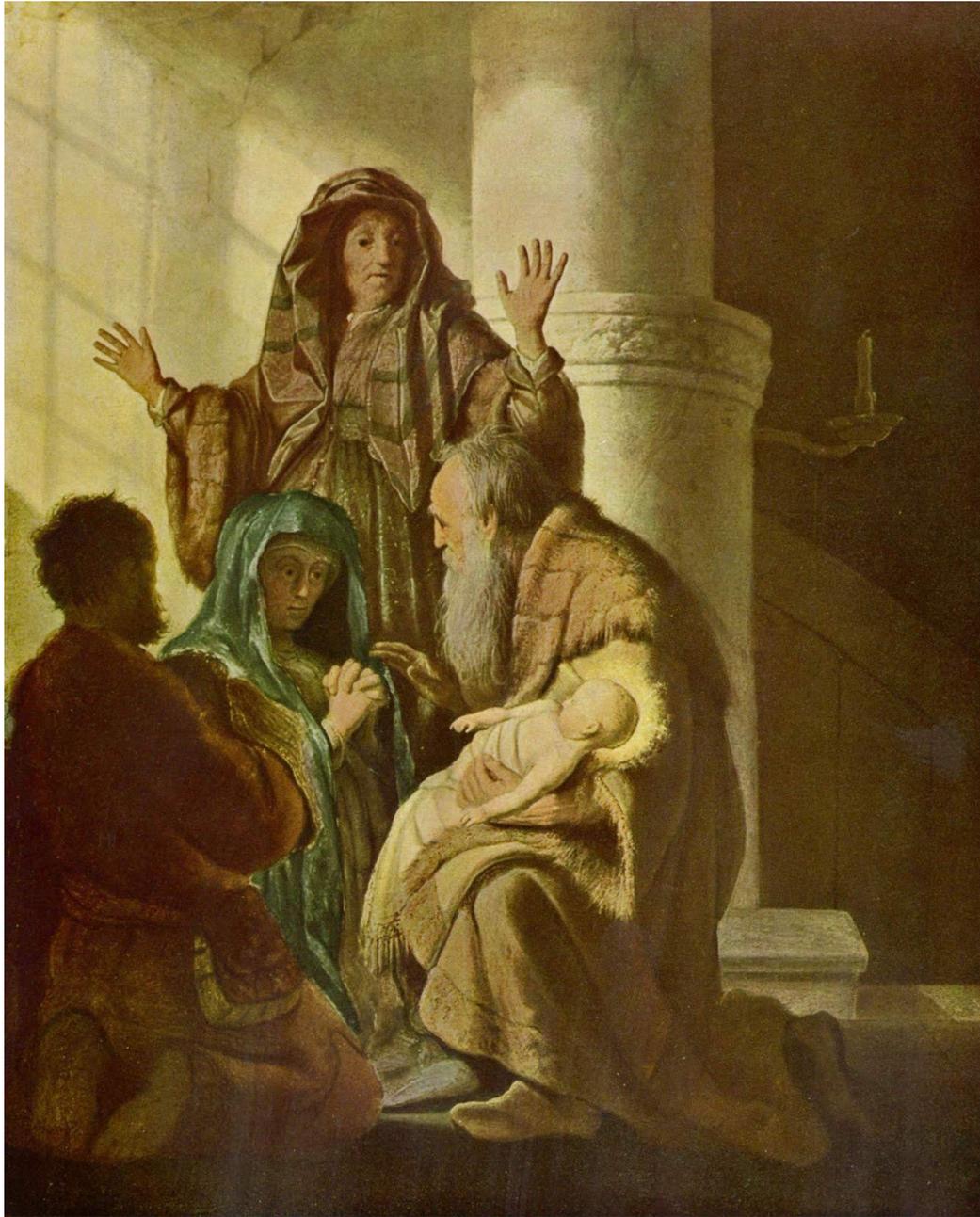
Pour nous observateurs du tableau de Rembrandt, il y a cet élément de surprise supplémentaire qui vient de ce que le peintre nous propose un visage pour Jésus, dont nous n'avons pas, bien sûr, de portrait. Les premières représentations du Christ datent du 3^e siècle³⁷ ; on ignore à quoi il pouvait ressembler. Cela n'a fait qu'encourager les artistes de toute sorte à se lancer dans cette voie, et Rembrandt certainement n'échappe pas à l'attrait de proposer « sa » ressemblance. Là réside une surprise propre à chaque nouveau portrait, ce qu'on peut aussi appeler sa révélation. L'originalité de cette composition réside dans la juxtaposition de ce visage du Christ au moment de sa révélation comme ressuscité, et donc du phénomène de révélation lui-même (la révélation de la révélation). Ce visage reconnu par les pèlerins se propose à nous comme à connaître (= voici l'idée que Rembrandt avait du Christ³⁸), mais aussi à reconnaître, puisqu'à la vue du visage peint par Rembrandt, nous cherchons sa ressemblance avec *notre* « composé », notre idée et notre foi/expérience de la personne de Jésus, et de Jésus en sa résurrection. Nous savons évidemment que ce visage n'est qu'une proposition, mais s'il est jugé fidèle au texte, il peut opérer sur nous de la même façon que lui, voire du fait de la visibilisation picturale de la révélation, comme sa personne même (c'est là son privilège d'icône), au moins en principe, car il n'est pas exclu que pour certains observateurs (qui n'y reconnaîtraient pas « leur » visage du Christ), ce visage-là n'obscurcisse au lieu d'éclairer. En tout cas, la révélation se dispose entre connaissance et reconnaissance, dans cet entre-deux de la surprise qui dès le choc, cherche à placer convenablement l'ordre et la réalité de ce qui a eu lieu. En somme, la surprise se donne comme (ou dans) le retentissement de la brusque saturation du phénomène de révélation; celui-ci se remplit si vite, avec ce qui entre en jeu dans le regard, que les surprises se suivent et s'amplifient, et que l'intuition ne peut suivre l'accélération des dimensions ainsi révélées.

³⁶ Claude Romano, dans l'ouvrage cité plus haut, décrit le « rien » de l'événement (de tout événement) dans des termes qui pourraient se rapporter à « l'événement des événements » qu'est la résurrection : « L'événement doit naître à partir de rien... Mais quel est le statut de ce rien qui s'insinue dans la description ? L'événement surgit de rien, il est le manifeste-à-partir-de-rien... faire porter l'accent sur l'événement lui-même, et sur le rien qui articule sa manifestation, c'est remonter « plus haut », *en deçà* de l'être, de l'étant et du pli de leur différence. » op. cit. p. 171. Assurément, Cl. Romano ne permettrait pas qu'on cite son développement même dans le cadre d'une analogie avec une théologie négative ou mystique (il le met plutôt en rapport avec les pensées orientales du vide). Là n'est pas son propos. Cependant, les mots sont là, ce sont presque les mêmes que ceux dont usent ce type de théologie.

³⁷ Si l'on excepte le cas du suaire de Turin... aujourd'hui plutôt reconnu comme datant du Moyen-Âge. Voir une exception récente dans le livre de Frédéric Guillaud, *Catholix reloaded, essai sur la vérité du Christianisme*, Cerf, 2015, p. 155 et ss, où l'auteur se bat pour considérer le linceul comme authentique.

³⁸ Les experts évoquent un modèle juif (<http://www.regard-sur-limage.com/rembrandt-ecce-homo.647.html?lang=fr>) qu'il aurait pu prendre comme modèle, et qui aurait servi comme source notamment pour les fameuses « têtes du Christ », dont on sait que Rembrandt a fait l'un de ses thèmes de prédilection.

4. Le cantique de Syméon



Le dernier tableau que nous allons commenter est le *Cantique de Syméon* de 1628. Nous avons choisi de le placer ainsi à la fin, lui qui précède de beaucoup *Les pèlerins d'Emmaüs* de 1648. Mais il se trouve qu'il dynamise davantage encore le thème de la surprise évangélique comprise comme lumière, et ainsi clôt le cycle thématique. A vrai dire, il existe deux autres versions de ce même thème, attestant de l'importance que Rembrandt attachait à la scène. L'une de 1631, très « atmosphérique », et l'autre de 1669, intimiste, peut-être son dernier tableau, où le vieillard tenant l'enfant peut se lire comme l'artiste en fin de vie prenant son sauveur dans ses bras. Voici le texte d'où est tirée la scène (Luc 2,25-38):

« Il y avait à Jérusalem un homme du nom de Syméon. Cet homme était juste et pieux ; il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint reposait sur lui. Et il avait été divinement averti par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple, poussé par l'Esprit, et quand les parents apportèrent le petit enfant Jésus pour accomplir les prescriptions de la Loi à son égard, il le reçut dans ses bras, bénit Dieu et dit : "Maintenant, Souverain Maître, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël."

Son père et sa mère étaient dans l'étonnement de ce qui se disait de lui. Syméon les bénit et dit à Marie, sa mère : "Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, - et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! - afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs."

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanouel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge. Après avoir, depuis sa virginité, vécu sept ans avec son mari, elle était restée veuve ; parvenue à l'âge de 84 ans, elle ne quittait pas le Temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. Survenant à cette heure même, elle louait Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. »

On peut supposer que Rembrandt a peint la suite du *Nunc dimittis*, le moment où Luc mentionne explicitement l'étonnement (*θαυμαζοντες*) qui chez les parents de Jésus accompagne le cantique de Syméon. L'expression de Marie peut suggérer que le peintre a aussi représenté l'effet des paroles qui suivent, concernant le sort tragique qui devait attendre et la mère et l'enfant. Enfin, la gestuelle de la prophétesse Anne laisse penser que le dernier verset a aussi été inclus dans le tableau. La disposition est là encore un triangle, cette fois-ci, un haut triangle contenant les cinq personnages du vieillard Syméon dans l'angle de droite, avec Anne à la pointe supérieure, et formant la troisième pointe, les époux Marie et Joseph venus apporter l'enfant Jésus au Temple pour la Présentation au Seigneur. Syméon vient de prendre Jésus dans ses bras (v.28) et ayant loué Dieu de lui avoir permis de poser les yeux sur Jésus, s'adresse à Marie :

« Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, - et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! - afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs. »

Sur le plan strictement narratif (de surface), on devrait dire que Marie ne devrait pas être si surprise que cela de la prophétie qu'elle vient d'entendre concernant son fils, car l'ange lui avait déjà décrit son destin miraculeux (Luc 1,31-33) et donc que c'est ce qu'elle entend la concernant, qui par contre est tout à fait nouveau, qui a de quoi l'alarmer bien davantage. Mais le texte dit bien : « *Son père et sa mère étaient dans l'étonnement de ce qui se disait de lui.* » Donc soit ce passage de la présentation au Temple est indépendant de la section de l'annonciation (il peut appartenir à une autre tradition), soit Luc souhaite quand même souligner que les parents de Jésus accueillent avec étonnement une nouvelle prophétie le concernant, en plus de ce que l'ange avait déjà révélé à Marie. Mais d'une part, cette déclaration appartient au domaine mystérieux des révélations eschatologiques, et d'autre part il s'agit avec Syméon d'une prophétie publique qui dévoile une espèce d'objectivité du destin divin de Jésus. Quoi qu'il en soit, la surprise des personnages que Rembrandt a voulu représenter se rapporte bien à Jésus.

La construction du tableau oriente savamment le regard vers Marie puis l'enfant Jésus. C'est l'expression de Marie qui attire d'abord l'attention : ses yeux écarquillés, figés dans l'étonnement interrogent, ainsi que ses mains fortement jointes qui montrent combien elle tâche

de contrôler son émotion, sans doute en essayant de puiser dans la force que lui donne sa foi. Son visage ombragé par le voile semble vouloir rentrer à l'abri, dans une coquille à double épaisseur. Syméon lui parle, en étendant vers elle sa main dans un geste de réconfort, mais son message est si douloureux à entendre que cela ne sert à rien (elle ne le regarde pas). A ses côtés, Joseph est à genoux, dans une position identique à celle du pèlerin d'Emmaüs de gauche dans le tableau de 1648. Mais il regarde plutôt vers Marie que vers Jésus. Quant à la prophétesse Anne, debout, les mains et les bras ouverts, elle voit plus qu'elle ne regarde ; Rembrandt l'a peinte en train de « louer Dieu » pour ce qu'elle vient d'entendre. Sa position dramatise le tableau en élevant l'événement. Mais elle est en fait dans la position des « ravis » des nativités et des crèches provençales, représentés ainsi pour exprimer visuellement leur ravissement intérieur³⁹. Dans cette scène d'adoration des bergers de Jean Michelin, Anne est dans cette position, qui visualise la stase de l'étonnement face au miraculeux :



Jean Michelin (1616–1670) L'adoration des bergers

Revenons à Marie : que regarde-t-elle ? Elle fixe l'enfant, mais elle « voit » aussi plus loin que sa simple chair de nourrisson : au-delà de lui, du fait des paroles de Syméon, se dessine le destin de sang qui ne va plus cesser de la hanter. Elle pressent la Croix dressée derrière l'agneau ; elle s'est oubliée et perdue dans cette vision dont elle ne peut encore saisir le sens. Comment un si petit enfant peut-il, si faible et fragile, être « cause de chute et relèvement de beaucoup en Israël » ? Et elle-même, qu'a-t-elle fait pour qu'« une épée [doive] lui transpercer l'âme » ? On comprend son désarroi et son étonnement. Devant elle, l'enfant brille doucement, déjà investi d'une gloire qui se manifestera plus tard et qu'il semble déjà vouloir partager avec elle, puisqu'il la regarde directement dans les yeux.

³⁹ Cf. définition du Littré : « Dans le langage mystique, être ravi en extase, être transporté hors de soi par l'effet d'une forte contemplation et d'une grâce particulière. » Il semble que la présence des ravis dans les nativités date de l'après Réforme ; une recherche picturale du motif dans les peintures précédant cette période n'en montre pas. Est-ce le signe d'une émergence de la sensibilité émotionnelle dans le monde de la foi datant de cette époque ? Le ravissement se rapproche davantage de l'étonnement que de la surprise.

Dans l'expression de Marie, il semble qu'on puisse lire autant, voire plus, d'étonnement que de surprise, et peut-être ce tableau nous donne-t-il l'occasion de vérifier la différence entre les deux réactions. L'étonnement, nous semble-t-il, fait suite à la surprise, comme rémanence corporelle et cognitive de celle-ci, même si par principe la surprise se rattache à l'inattendu et l'étonnement à l'inconnu. Or, l'hébétude de la Vierge, même si elle est marquée par la brusque réalisation du sens des mots de Syméon, est surtout figée par le processus de leur déploiement vers l'avenir, et l'on voit bien qu'elle se recroqueville imperceptiblement face à l'ampleur de ce qu'elle commence à comprendre. Il nous semble que la pénombre dans laquelle rentre son visage témoigne de ce retrait involontaire, et correspond au gradient de peur qui subsiste dans un étonnement puissant qui, une fois passée la surprise (mais d'autres surprises se cachent peut-être au cœur de l'étonnement, et peuvent contribuer à en augmenter la puissance), prend une conscience grandissante de la signification de ce qui a été vécu. Comme d'autres témoins de la révélation messianique, elle aperçoit quelque chose du gouffre religieux qui s'ouvre devant elle, et elle est en train de prendre la mesure que sa maternité possède un sens qui la dépasse complètement.

5. La lumière de la surprise

Les remarques précédentes nous suggèrent que l'on peut exprimer la surprise en termes de de luminosité, ou d'illumination⁴⁰. En effet, la surprise apparaît comme le rayon soit lumineux, soit obscurci, en provenance d'une source qui l'active et qui en retour se voit illuminée (révélée) par elle. La surprise brille comme le révélateur d'une source de vérité à laquelle elle répond, en phase avec elle, et permettant de la visualiser pour ce qu'elle est. Une source de lumière n'est visible que parce qu'il se trouve un milieu, une surface, un objet, qui peut la rendre discernable par l'œil. Elle devient un signal, un phare nécessaire au dévoilement du phénomène que l'on peut ensuite caractériser comme surprenant. Phénoménologiquement, donc, la surprise joue le rôle d'un horizon sur lequel va pouvoir se rendre visible et se caractériser ce qui la met en place. Horizon au sens où, une fois la surprise éprouvée, elle reconfigure le monde, elle le polarise et le transfigure. Elle ouvre un nouveau monde qui peut dès cet instant se laisser connaître ou reconnaître⁴¹. Voyons à nouveau comment cela se décline en fonction des tableaux de Rembrandt que nous avons commentés. Dans le tableau du *festin de Belshassar*, cette proposition de la surprise comme lumière permet de caractériser le message divin comme surprise, et de voir sur le visage du roi, éclairé par les lettres de la parole sur le mur, le jugement que cette surprise signifie. Mais la traînée de surprises que nous avons décrite se comprend aussi comme reflets de reflets, chaque visage jouant le rôle de miroir pour les surprises de ceux qui lui font face. La surprise du roi, éclairée depuis l'inscription, devient à la fois l'écran qui révèle la vérité le concernant, et le projecteur qui le dénonce publiquement, car sa lumière vient de son intérieur et traverse (en le décolorant) son visage hypocrite pour témoigner de la vérité

⁴⁰ Nous disons ici notre dette vis-à-vis du travail de N. Depraz, dans *Le corps glorieux, phénoménologie pratique de la philocalie des pères du désert et des pères de l'Eglise*, Peeters, 2008, notamment le chap.III, Le phénomène glorieux à l'épreuve de sa luminosité, p.129-168.

⁴¹ « La lumière fait apparaître la chose en chassant les ténèbres, elle vide l'espace. Elle fait surgir précisément l'espace comme un vide. » E. Lévinas, *Totalité et infini*, op.cit., p.206

jusqu'à dissimulée : d'écran opaque où rien n'était lisible, le visage devient ainsi l'écran d'une parole de lumière.

Dans *Les pèlerins d'Emmaüs* de 1626, la surprise est présente sur le visage du disciple comme reflet éblouissant de la lumière venant de l'ombre de la révélation divine. De secondaire (selon la conventionalité du clair-obscur caravagien), la stupéfaction lisible sur les traits du pèlerin devient la source principale de lumière du tableau : c'est parce qu'il est surpris que la lumière jaillit de son visage et peut nous éclairer en conséquence sur la réalité qu'il vit et dont, ainsi, il témoigne : le monde nouveau de la résurrection. L'ombre divine dont vient la surprise-lumière qui l'éclaire doit se comprendre comme le filtrage d'une autre lumière trop puissante pour être vue directement.⁴² Les métaphores pascaliennes de l'excès qui se retourne en obstacle, et le thème du phénomène saturé seraient convocables. Pour Rembrandt, qui dit révélation dit obscurité dans laquelle la lumière de la surprise peut permettre de commencer à entrer. Seule une surprise puissante peut commencer à éclairer la partie immergée du mystère, et en faire pressentir toute son immensité. On peut aussi décrire l'ombre du Christ selon le système mystique, et dire que la lumière humaine, au moment où elle s'illumine de l'incandescence divine, ne peut qu'éteindre l'objet de sa contemplation (= le faire disparaître) par un trop-plein de gloire que les écrits comparent à l'entrée dans la mort⁴³.

Dans le tableau de 1648, Rembrandt avait essayé de peindre à la fois la cause et l'effet de la surprise qui venait doucement éclairer à la fois les profils des pèlerins et la face du Christ telle qu'aperçue (mais non saisie) par eux et se révélant à eux. Le visage de ce tableau est rendu translucide par la lumière de la surprise qui se réverbère sur lui⁴⁴ ; sous son effet, au foyer de ses rayons, il est en train de se sublimer et de perdre le terrestre qui le retient encore quelques instants. La surprise matérialise ce qu'elle aperçoit⁴⁵, peut-être est-ce la raison pour laquelle elle équivaut si souvent à une déception. Les disciples ont vu brièvement le visage de Jésus sur les traits du visiteur. Cependant ce dernier s'est évanoui : que faire ? Le cœur brûlant, ils repartent à Jérusalem, où on leur confirme leur expérience : il est ressuscité. Alors eux aussi (et seulement à ce moment-là) peuvent construire leur récit et ajouter leur témoignage à celui des autres apôtres⁴⁶. Mais sur ce Christ qui apparaît-disparaît, l'artiste, lui, qui profite de la

⁴² Cf. Exode 33,17-23, l'épisode où Moïse ayant demandé à Dieu de le lui faire voir sa gloire, Dieu n'accède à sa demande qu'en lui permettant de le voir de dos, car « l'homme ne saurait voir Dieu et vivre ». N. Depraz fait écho au « phénomène de filtrage du trop-plein de lumière du divin » chez Grégoire Palamas : « Tu es donc venu en couvrant le rayonnement de ta divinité à l'ombre de ton corps. Car comment la nature mortelle et périssable aurait-elle pu être unie à la nature inaccessible et impérissable, si l'ombre n'était venue s'interposer pour nous qui vivons dans les ténèbres comme médiatrice de la lumière ? » (op. cit. p. 143)

⁴³ Selon le paradigme scripturaire de la vision mortifère de Dieu (Ex 33,20) et sous l'influence de la spiritualité paulinienne de la participation à la passion du Christ. Cf. article "Mort mystique" dans le *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétien*, Patrick Sbalchiero, dir., Fayard, 2002, p. 554-55.

⁴⁴ N. Depraz, *Le corps glorieux*, op. cit. p. 135-6 : « Le visage produit un rayonnement qui ne procède nullement d'autrui, mais de l'intériorité de l'esprit, de la bonté d'âme alliée à la force du cœur. »

⁴⁵ Car elle ne peut que faire rebondir sur la surface de ce qui est surprenant le choc d'une reconnaissance à vérifier. Elle est essentiellement attachée à la matérialité de ce qui la cause. J.L. Marion rapporte ainsi la situation du témoin qui ne comprend rien à ce qu'il a vu, mais sans que cela ne remette en cause la fonction de témoignage elle-même : « le témoin ne dispose pas des concepts adéquats à l'intuition qui a déferlé sur lui ; il développe sa vision des choses, son récit, ses détails et ses informations (...) Le témoin, qui sait ce qu'il a vu et qu'il l'a vu, ne le comprend pourtant pas par un ou des concepts adéquats. » *Le visible et le révélé*, Cerf, 2005, p. 180.

⁴⁶ Cf. Luc 24,33-35.

médiation croyante des évangiles, permet de rendre visible la fraction de seconde qu'il éternise où se révèle la divinité humaine, cet équilibre à la fois si banal (tout homme est à l'image de Dieu) et si inaperçu (la gloire divine se cache)⁴⁷. Il donne ainsi à la surprise des disciples une valeur d'illumination qu'elle n'eut probablement qu'a posteriori. Or, c'est bien la surprise de l'instant d'Emmaüs (comme ce fut le cas à d'autres instants fondateurs : au Baptême, à la Transfiguration...) qui a permis de rendre visible aux yeux cet affleurement que seule la foi reconnaît en régime d'obscurcissement kénotique, et que Rembrandt a su replacer à son lieu originel.

Enfin, dans le *Cantique de Syméon*, le visage étonné de Marie en retrait dans l'ombre de sa capuche présente un cas de surprise tamisée qui rentre dans l'obscurité de la méditation et du mystère de la douleur : les événements de la vie de la Vierge tels que rapportés par les évangiles ne furent pas de nature à l'éclairer sur le mystère de sa vocation telle que la foi de l'Eglise (qui culmine dans la définition du concile d'Ephèse en 431) le définira. Si sa surprise qui éclaire ses traits est un assombrissement, et non pas une irradiation, n'est-ce pas parce qu'elle entre dans la phase d'intériorisation du mystère et qu'elle absorbe davantage sa luminosité? Ne pourrait-on pas dire que le visage doit s'assombrir d'autant plus qu'il s'enfouit dans l'obscurité corporelle, alors qu'un reflet lumineux trop violent laisse encore le doute subsister quant à la foi réelle de l'homme face à Dieu⁴⁸ ?

C'est ainsi la progression de la lumière à l'ombre qui caractérise notre présentation : la surprise illumine violemment les visages dans le *Festin de Belshassar* et du premier *Pèlerins d'Emmaüs*, alors que l'on avance vers une luminosité plus intérieure, plus incarnée dans les deux dernières peintures. Avec le *Cantique de Syméon* le personnage de Marie montre combien l'état d'étonnement représente un approfondissement durable (que l'obscurcissement métaphorise) du choc de la surprise, et le deuxième *Pèlerins d'Emmaüs* exploite plutôt le langage de la transparence ou de la diaphanisation du visage, pour indiquer comment la surprise se sublime doucement en foi. La violence de l'illumination est le signe d'une surprise subie, révélatrice pour l'observateur que le témoin a été rendu voyant (il est fait l'instrument de la révélation, sa surprise éclaire comme un phare ce qui lui est donné de pressentir) ; une surprise plus tamisée, dont l'obscurcissement commence à éteindre l'illumination première, témoigne, elle, du processus d'intériorisation et de foi en train de se produire en lui : au fur et à mesure que l'illumination-surprise, qui dans un premier temps était réverbérée sur lui, se met à être absorbée par son être et à le transformer, l'éclat de la surprise diminue, laissant place à un étonnement religieux dont l'accroissement secret se traduit par l'ombre sur le visage⁴⁹.

⁴⁷ Peut-être est-ce le moment de faire remarquer l'intérêt de la différence entre les deux yeux du Christ, dont on pourrait dire que l'un (le gauche) semble encore blessé par l'épreuve de la mort et encore alourdi de sa noirceur, tandis que le droit s'ouvre sur l'infini de la résurrection, dans une paix, une reconnaissance ineffable.

⁴⁸ Nous l'avons déjà souligné, la surprise n'est possible qu'en présence de foi, qu'elle vient alerter, et a vocation d'aviver, mais corrélativement en régime de sainteté (cette foi d'enfance), la surprise décroît et s'annule : tout est vu dans la lumière de l'action de Dieu.

⁴⁹ Cf. Luc 1,35 (« L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ») et 1,51 (« Sa mère retenait tous ces événements dans son coeur. »).

Conclusion

En dehors de la mention de l'étonnement des parents de Jésus en Luc 2,33, les passages bibliques qui ont servi de support à Rembrandt pour peindre les moments de « divine surprise » qu'il a choisis, ne présentent pas d'indication textuelle de la surprise. Or nous avons vu que celles-ci sont fréquentes dans les Évangiles et les Actes : ce n'est donc pas elles que le peintre illustre. Il n'a pas été interpellé par des mots tels que surpris, stupéfait, bouleversé, saisi... Ce qui l'a intéressé c'est la surprise, la stupéfaction, le bouleversement, le saisissement qui structurent implicitement la trame narrative des récits. Autrement dit, quand Rembrandt montre Belshassar happé par l'apparition des mots de feu sur le mur, ou bien les disciples bouleversés par leur reconnaissance de Jésus, il n'est pas guidé par la présence des mots eux-mêmes, mais par ce que les textes suggèrent de la situation racontée, qui l'est, le plus souvent, afin précisément de créer chez le lecteur la surprise que le peintre a représentée, mais aussi parce que Jésus lui-même (tout du moins en ce qui concerne les récits d'Emmaüs) utilise ce moyen pour annoncer au mieux sa mission. Nous avons étudié cette dimension non exprimée de la surprise ; les tableaux du maître flamand en sont une illustration. La surprise a donc été observée ci-dessus pour servir de parole, de marqueur du vécu de la personne, de lumière : tous aspects qui se fondent en un seul, celui de vérité. Cependant, il se trouve que ce signe de la surprise accompagnant les phénomènes miraculeux est dévalorisé du fait de son association avec la catégorie du spectaculaire. Afin de retrouver la valeur de ce signe, et de l'herméneutique qui a présidé à leur construction au moins narrative (sinon historique), que faudrait-il ? Il nous semble qu'il manque rien de moins qu'une phénoménologisation de l'attitude de foi dans la prise en compte des récits évangéliques. Cette dernière est un des buts du présent travail.

G. « Tout est miracle »

A plusieurs reprises, lors des développements précédents, une difficulté est apparue, celle de l'opposition entre deux sortes de conceptions du miraculeux, celui qui surgit à intervalles plus ou moins grands, occasionnellement, dont le prototype est le miracle opéré par Jésus-Christ, ou bien les miracles de Lourdes, et celui que l'on appelle le miracle permanent, en quoi consiste le fait que la réalité elle-même serait un miracle dont simplement nous ne nous avisons pas ou plus, puisque justement il est permanent. Or, le type de surprise qui s'attache à ces deux conceptions diffère profondément, puisque dans le premier cas la temporalité qui la sous-tend est constituée d'irruptions indépendantes, précédées par une attente diffuse et suivies par un bouleversement, et souvent une conversion de la personne bénéficiaire du miracle (il y a donc une intentionnalité et une focalisation sur des personnes privilégiées dans ce type de miraculeux), alors que dans le deuxième cas, la réalité entière étant considérée comme miraculeuse, les émergences privées ou individuelles perdent leur importance et même leur intentionnalité. Dieu n'intervient plus en faveur de personnes particulières, et l'expérience de la surprise, dans ce cas, se résume à de l'admiration, renouvelée et réactivée au besoin, mais obligatoirement amoindrie en intensité puisque le miraculeux se répand partout et tout le temps.

Dans cette partie, nous essaierons donc de confronter la notion chrétienne du miracle occasionnel, biblique ou non, et facilement caricaturé comme rupture avec les lois de la nature, et celle du « miracle permanent » (ou quotidien) dont la caractéristique principale est de considérer que cette première conception doit s'inscrire dans (voire faire place à) celle d'une réalité constamment miraculeuse et merveilleuse, dont on oublierait de s'apercevoir par routine, alors qu'elle constituerait un fait massif pour qui sait voir. Si l'une de ces deux conceptions devait être théologiquement préférable, cela ne remettrait-il pas en cause ce que nous avons commencé à poser concernant la phénoménologie de la surprise ? Et à l'inverse, notre travail sur la phénoménologie des réactions de surprise et d'étonnement ne devrait-il pas contribuer à fonder l'une des deux ? Au fil de la confrontation, nous pourrions examiner si les deux conceptions provoquent la même typologie de réactions, et quelles conclusions on peut tirer de cette comparaison.

1. Le miracle permanent

Voici une expérience personnelle. Je me souviens qu'il y a quelques années, en sortant au jardin et déambulant de ci de là, j'ai eu la surprise émerveillée de découvrir ces petits champignons qui poussaient sur l'écorce d'un saule, là où rien ne me préparait à les y trouver. La surprise venait à la fois de l'endroit où ils s'étaient posés, de leur nombre, et de leur taille, car il y a, me semble-t-il, une miniaturisation qui relève du miracle¹.

¹ Miracle est ici pris dans un sens poétique, un peu à la façon de Bachelard qui évoque « l'homme à la loupe » : « L'homme à la loupe prend le monde comme une nouveauté. S'il nous faisait confiance de ses découvertes vécues, il nous donnerait des moments de phénoménologie pure, où la découverte du monde, où l'entrée dans le monde serait plus qu'un mot usé, plus qu'un mot terni par son usage philosophique si fréquent (...) L'homme à la loupe barre - bien simplement - le monde familier. Il est regard frais devant objet neuf. La loupe du botaniste, c'est l'enfance retrouvée. Elle redonne au botaniste le regard agrandissant de l'enfant. (...) Ainsi le minuscule,



Il se trouve en réalité que l'arbre était condamné par une maladie et que l'apparition de ces parasites annonçait la baisse de ses défenses naturelles. Mais ignorant de cela, je n'ai prêté attention qu'au charme de leur incongrue colonisation. Aujourd'hui l'arbre est mort. Cependant, il me semble que ces éléments conjoncturels n'enlèvent rien à une expérience mille fois vécue, celle de la surprise face à ce qu'on appelle le miracle permanent de la nature. Telle forme de vie particulièrement bien adaptée à son milieu, par exemple, ou bien telle caractéristique esthétique faisant choc par ses formes ou ses couleurs sur le fond uni de son environnement : nous avons tous éprouvé cette surprise que la nature, par son inventivité, sa vitalité, son sens de l'harmonie, déployait devant nos yeux ou nos autres sens une richesse et une créativité que nous nous autorisons à qualifier de miraculeuse, puisque notre ingénierie ne pourrait rien faire de plus satisfaisant, de si économique, ou au contraire de si foisonnant.

C'est exactement ce que dit Voltaire : « Un miracle, selon l'énergie du mot, est une chose admirable. En ce cas, tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux sont des miracles perpétuels. »² Que l'intellectuel rationaliste, lecteur attentif du livre ouvert de la nature, et par ailleurs sceptique quant aux récits de miracles jugés naïfs en tant que *probanda* des vérités dogmatiques, fasse cette observation, cela ne saurait surprendre, puisqu'il ne fait en cela que reprendre la posture classique de l'étonnement philosophique³. On sait comment Spinoza⁴, puis Malebranche (à un moindre degré⁵) et Leibniz en sont venus, au nom de leur

porte étroite s'il en est, ouvre un monde. (...) Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Quadrige, PUF, 1998, p. 145-46.

² Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Miracles », Garnier Flammarion, 1964, p. 289.

³ Il va de soi que la discussion menée ici laisse de côté le positionnement scientiste extrémiste pour lequel il ne saurait y avoir de recouvrement entre science et foi. Voir par exemple Alexandre Koyré : « la science et la théologie s'opposent nécessairement, puisque toute théologie est fondée sur le miracle (...) miracle de la révélation confirmé à son tour par d'autres miracles, et que, selon les grands théologiens dont nous avons vu la doctrine, le miracle est le seul moyen de la confirmation de la foi. Or il est évident que la science, en tant que telle, est incapable d'accepter le miracle et que de ce fait même nous avons entre science et théologie une incompatibilité rigoureuse et radicale. » A.K., Conférence « Théologie et science », Paris, 1947. In Perrot et al, *Les Miracles*, op. cit. p. 12

⁴ « Qui cherche les vraies causes des miracles, et s'emploie à comprendre les choses naturelles comme un savant, au lieu de les admirer comme un sot, est pris un peu partout pour un hérétique et un impie, et proclamé tel par ceux que le vulgaire adore comme les interprètes de la nature et des Dieux. » (*Éthique*, Appendice, partie I)

⁵ Voici ce qu'écrivit F. Alquié à propos de l'occasionalisme de Malebranche : « L'affirmation selon laquelle Dieu seul est cause n'implique pas nécessairement l'universalité des lois. On pourrait concevoir en effet un Être tout-puissant, et agissant, en chaque cas, par volonté particulière. Et les raisons qui ont amené à rapporter à Dieu toute causalité ne fournissent aucun argument contre cette hypothèse. Pour établir l'universalité des lois, il faut ajouter

cartésianisme, à éliminer la possibilité même des miracles occasionnels au sens d'événements dérogeant aux lois divines. De nos jours, ce courant immanentiste se retrouve, sous la plume d'auteurs fort divers, dirigée vers maints autres objets : la vie elle-même, le quotidien, les perceptions, la naissance d'un enfant, le fait même de vivre. Voici une série d'extraits⁶ où se retrouve cette doxa, selon laquelle une attention convertie devrait nous ouvrir à l'extraordinaire du quotidien, et qui suggère que cette ouverture contient une richesse que le spectaculaire des miracles occasionnels obscurcit par leur aveuglante et criarde évidence. A contrario, le miracle permanent relève de l'invisible qu'une initiation sagement distillée va permettre de recueillir et de réverbérer jusqu'à devenir une forme d'art de vivre :

- « On écrit pour ne pas mourir entièrement, pour ne pas mourir tout de suite puisque tout dépérit. Et je crois que parmi toutes ces raisons, les deux raisons les plus fortes d'écrire sont bien celles-ci : faire partager aux autres l'étonnement, l'éblouissement d'exister, le miracle du monde et faire entendre notre cri d'angoisse à Dieu et aux hommes, faire savoir que nous avons existé. » (*Antidotes* Eugène Ionesco)

- « Tout comme le noyau d'un fruit se brise pour exposer son cœur au soleil, il vous faut connaître la douleur. Et si votre cœur pouvait s'émerveiller en permanence devant les miracles quotidiens de votre vie, votre douleur ne lui paraîtrait pas moins étonnante que votre joie ; et vous accepteriez les saisons de votre cœur de la même façon que vous avez toujours accepté la succession des saisons dans vos campagnes. Et vous veilleriez sereinement au long des hivers de votre souffrance. » (*Le Prophète* Khalil Gibran)

- « Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin ! Ah ! Si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous ! » (*Le Horla* Guy de Maupassant)

- « Quand on regarde un nouveau-né, on est admiratif. Comme c'est bien fait. On regarde ses mains, on compte ses doigts minuscules, on s'aperçoit qu'il y en a cinq à chaque main, même chose pour les pieds, on est sidéré, pas quatre, pas six, non juste cinq. C'est chaque fois un miracle. Et je ne parle pas de l'intérieur, encore plus compliqué. Faire un enfant, c'est un risque à courir... On ne gagne pas à tous les coups. Pourtant, on continue à en faire. »

(*Où on va, Papa ?* Jean-Louis Fournier)

à l'idée de puissance, celle de constance. Un Dieu sage est, d'abord, un Dieu constant. (...) La doctrine semble sans cesse vouloir réduire l'importance du miracle. Mieux que lui, l'ordre de la nature témoigne de la grandeur de Dieu. C'est le déterminisme qui nous donne une plus juste idée de la conduite divine. Malebranche ne va pas jusqu'à nier les miracles. Mais il en diminue le nombre et estime que nous ne pouvons jamais acquérir rationnellement la certitude qu'un miracle a eu lieu. » En note, Alquié cite le philosophe : « Je suis porté à croire que toutes ces histoires extraordinaires ne sont que l'effet de la faiblesse des imaginations superstitieuses, ou du moins que tout ce qui nous paraît miraculeux ne l'est pas. » Ferdinand Alquié, *Le cartésianisme de Malebranche*, Vrin, 1974, p. 266-67.

⁶ Les citations qui suivent ont été collectées sur le site <http://www.dicocitations.com/citations-mot-miracle.php>
Nous soulignons.

- « Les miracles véritables, qu'ils font peu de bruit ! Les événements essentiels, qu'ils sont simples ! » (*Lettre à un otage* Antoine de Saint-Exupéry)
- « Je connais beaucoup de gens qui ont déjà cessé de vivre, même s'ils continuent à travailler, à manger et à mener leurs activités sociales habituelles. Ils font tout comme des automates, sans comprendre le moment magique que chaque jour porte en lui, sans s'arrêter pour penser au miracle de la vie, sans comprendre que la minute suivante peut être leur dernier moment sur la face de cette planète. (*Comme le fleuve qui coule* Paulo Coelho)
- « Vivre, c'est se réveiller la nuit dans l'impatience du jour à venir, c'est s'émerveiller de ce que le miracle quotidien se reproduise pour nous une fois encore, c'est avoir des insomnies de joie. » (Paul-Émile Victor)
- « Il n'y a que deux façons de vivre sa vie; penser que rien n'est un miracle ou penser que tout est un miracle. » (Albert Einstein)

On remarque dans ces extraits que l'initiation⁷ dont nous parlions, et qui doit lever le voile sur le miracle permanent de la vie ou miracle quotidien, se caractérise par des termes tels que : cœur, connaître, sonder, veiller, regarder, penser, comprendre, se réveiller... autrement dit, une éducation de l'attention serait nécessaire, un travail à contre-courant de l'attitude naturelle, mais sous forme d'effort, au rebours de ce qui se passe lorsqu'un miracle occasionnel se produit. Quand un tel miracle a lieu (s'il a lieu), c'est lui qui force son passage jusqu'à nous, en brusquant nos habitudes, en nous obligeant à réviser notre compréhension des forces naturelles, des causes et des effets, notre tranquille discernement de la cohésion « normale » de la réalité. Ce « viol » peut de fait être vécu négativement, et se voir refusé au motif de la préférence pour une rationalité harmonieuse et policée. Notons que la tonalité des réactions à ce miracle permanent est située dans l'orbe du miratif (étonnement, éblouissement, émerveillement, joie). Contrairement aux miracles bibliques étudiés précédemment, on ne note pas de stupeur, de saisissement, de bouleversement, de mise hors de soi⁸... Les réactions vis-à-vis de l'œuvre du Créateur ou de la Nature créatrice du miracle permanent auquel il est fait allusion dans ces diverses situations, même si elles sont intenses, restent comme à distance, sont peu corporelles, et leur émotion est principalement visuelle. Nous serions donc plutôt dans le cadre de l'étonnement (voire de l'étonnement philosophique⁹), avec sa durée temporelle plus longue, et sa dimension volontiers plus superficielle, que dans celle de la surprise, d'essence plus soudaine, plus interne et donc corporellement marquée. Prenons note de ce premier constat, que nous pourrions vérifier au fil des développements suivants.

⁷ Nous laissons en suspens la possibilité pour ce terme de renvoyer aux groupes de type sectaire avec entrée dans une société élitiste et protégée par une connaissance codifiée.

⁸ On ne parle même pas d'effroi, d'égarement, de désorientation, réactions dont nous avons décrit la composante de peur (cf. [I.C.7](#)).

⁹ On connaît le texte d'Aristote : « Ce fut l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à résoudre des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Etoiles, enfin la genèse de l'Univers. » (*Métaphysique*, A, 2, 982b) On y reconnaît la perspective cosmique qui marque celle du « Miracle permanent ».

2. Difficulté de fonder la thèse des miracles occasionnels¹⁰

Un certain nombre des auteurs ci-dessus sont des croyants. Même chez ceux qui ne le sont pas, on pourrait sans doute repérer cette religiosité naturelle diffuse¹¹ qui ressurgit justement à l'occasion de ce type d'observations sur le miracle de la vie. Mais cette attitude, assez proche d'une forme de superstition tolérable (qui elle-même est cousine d'une croyance générale installée partout aux marges des sciences¹², et même en leur sein) ne tolère pas facilement le miracle religieux au sens où l'entend par exemple le BCM (Bureau des Constatations Médicales) de Lourdes¹³. L'argument utilisé classiquement (par exemple par Voltaire dans le même article précité de son Dictionnaire) se résume à ceci : pourquoi Dieu, qui est la perfection même, s'abaisserait-il à faire des miracles qui sont comme des repentirs de son œuvre de création, qu'il n'a pas pu ne pas vouloir la plus parfaite possible, et causent le scandale de la faveur de certains au détriment des autres ?¹⁴ Voici ce qu'écrivent les auteurs d'un manuel sur les Miracles, pour présenter cet argument dans la pensée contemporaine :

« D'autres, parmi nos contemporains, ne croient plus aux miracles, pas plus qu'aux fées et aux fantômes. A leurs yeux, les miracles sont des vestiges de l'imagination enfantine ou simplement un phénomène qui possède une explication naturelle qu'il s'agit de découvrir. Dans de larges secteurs de la culture moderne, le miracle « ne passe plus »¹⁵.

¹⁰ En écrivant ce titre, nous y incluons une variété de ce que certains témoins appellent également miracle permanent, et qu'ils appliquent à des vies à ce point pleines de merveilleux qu'elles en viennent à « regorger » de manifestations miraculeuses. A titre d'exemple, on trouvera ce vocable de miracle permanent dans la description par ses sœurs de la vie extraordinaire de leur supérieure Mère Yvonne-Aimée de Malestroit (1901-1951). Voir ici : <https://www.youtube.com/watch?v=BhPloVxOa6E> Le « miracle permanent » ainsi décrit n'est permanent que pour la personne (ou groupe de personnes) bénéficiaire de ces manifestations : il est bien « occasionnel » au sens où il concerne cette seule personne / ce seul groupe. Il est occasionnel par son intentionnalité.

¹¹ Evidemment il y a un usage profane du mot miracle, qui décrit un événement se démarquant suffisamment de l'ordinaire pour être ainsi caractérisé par ses témoins, mais nous posons que même cet usage ressortit à une attitude non critique de religiosité commune vague. Ainsi, lorsque saint Augustin décrit le miracle comme : « tout ce qui saisit l'homme d'admiration et lui paraît dépasser par sa difficulté ou son étrangeté l'attente ou la puissance qu'il porte en lui » (*De utilitate credendi* XVI, 34 ; PL 42,10) il ne fait que décrire l'expérience commune.

¹² Voir les « croyances » en l'homéopathie, au paranormal, aux pratiques ésotériques, même chez des personnes cultivées et rationnelles, mais qui, en s'appuyant sur un raisonnement, en viennent à limiter la sphère de la raison. Ceci rappelle Bergson : « On ne s'étonnerait pas de trouver que l'intelligence, aussitôt formée, a été envahie par la superstition, qu'un être essentiellement intelligent est naturellement superstitieux, et qu'il n'y a de superstitieux que les êtres intelligents. » *Les deux sources de la morale et de la religion*, Alcan, 1932, p. 113.

¹³ En fait le BCM n'a pas vocation à déclarer miraculeuses les guérisons inexplicables (seules les autorités ecclésiastiques le font), mais seulement à faire savoir qu'en l'état actuel de la science, telle guérison est inexplicable. Voir la mise au point par Théodore Mangiapan, *Le contrôle médical des guérisons de Lourdes*, Revue Communio, XIV, 5 sept-oct 1989, p.71-81

¹⁴ La critique rationaliste n'épargne pas le positionnement religieux lui-même : voici comment Schleiermacher réduit le miracle : « Alors qu'est-ce donc qu'un miracle ? Un signe, une indication... Toute chose finie est, au sens religieux, un signe de l'infini ; et par conséquent ces expressions [telles que le mot miracle] n'énoncent rien que le rapport immédiat d'un phénomène à l'Infini et au Tout... Le miracle n'est que le nom religieux d'un événement. Tout événement, fût-il le plus naturel et le plus commun, dès qu'il se prête à ce que le point de vue religieux soit, à son sujet, le point de vue dominant, est un miracle. Pour moi tout est miracle... Plus vous serez religieux, plus vous verrez le miracle partout. Ces disputes sur des événements particuliers, pour décider s'ils méritent ou non d'être appelés miracles, me donnent l'impression pénible de la pauvreté et de la sécheresse du sens religieux des adversaires en présence. » Friedrich Schleiermacher, *Über die Religion*, 1821, cité dans J. de Tonquedec, *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle*, Duchesne, 1923, p. 20-21.

¹⁵ Charles Perrot, Jean-Louis Souletie, Xavier Thévenot, *Les miracles*, op.cit., p. 8. Cette inappétence au miraculeux nous a même, on le verra dans la deuxième partie de notre travail consacrée aux réactions face aux miracles racontés en 1^{ère} personne, occasionné des difficultés méthodologiques, puisque certaines personnes à qui

Quoi d'étonnant, dans cette perspective, que cette insistance sur le « miracle permanent », qui permet de croire au miracle à peu de frais, autrement dit, en fait, d'absorber le désordre miraculeux dans l'ordre universel (de « l'horizontaliser »), un ordre éventuellement rapporté à un Dieu, mais qui peut aussi bien s'en passer¹⁶ ? Si tout est miracle, si tout est merveille, ce que l'on admire n'est rien d'autre que la nature avec ses lois immuables et infrangibles, il n'y a rien d'autre que le possible naturel¹⁷, que l'on peut à bon droit trouver prodigieux : la science récupère alors un extraordinaire qu'elle peut apprivoiser à sa façon¹⁸. Est-il illusoire, dès lors, d'espérer fonder la spécificité des miracles comme événements qui sortent de l'ordinaire, ceux qui, selon la terminologie courante, « défient les lois de la nature », ces événements particuliers dont un scientifique tel qu'Henri Poincaré déclarait que « la merveille éternelle, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles »¹⁹ ?

Dans l'environnement socio-religieux que décrit la Bible, on pourrait s'attendre par principe à une typologie du miracle davantage marquée par l'irruption d'événements extraordinaires sur fond de routine existentielle, mais il faut pourtant admettre que, là aussi, un fond de « miracle permanent » caractérise la réalité telle que la perçoivent les hommes :

« Pour un homme des temps bibliques et des premiers siècles de l'Eglise, « tout est miracle », d'une certaine manière, tout est situé dans l'œuvre d'une création continuée de Dieu, qui intervient immédiatement, directement et sans cesse dans le cours de l'histoire. « Tout est miracle », pas tant parce que Dieu a créé le monde, mais parce qu'il crée et conduit le monde chaque jour et que les faits dits naturels relèvent aussi de son action de puissance. Dieu n'est jamais mis en concurrence avec ce qu'on appellera « les causes secondes » dans les écoles théologiques du moyen-âge. Tout est miracle, quitte à ce que les interventions plus spéciales de Dieu puissent à l'occasion provoquer un certain changement des choses ou des événements, afin de mieux faire percevoir le dessein de Dieu. Les miracles sont d'abord des « signes ». Alors le miracle en tant que geste de l'extraordinaire n'a guère de sens « en soi », mais bien parce qu'il « fait signe » et appelle le regard sur une réalité supérieure. Bref, les anciens, en dehors de quelques cercles hautement cultivés, ne se posaient guère le problème de l'existence des miracles, comme nous le faisons de nos jours, car pour eux le sens des miracles était premier. »²⁰

nous nous sommes adressées, et qui avaient été bénéficiaires d'une intervention qu'il faut bien appeler miraculeuse, ne la reconnaissaient pas telle, car le terme même de miracle était dévalorisant à leurs yeux.

¹⁶ Voir la fameuse formule de Leibniz : « Dieu ne fait rien hors d'ordre et il n'est même pas possible de feindre des événements qui ne soient point réguliers » (Discours de métaphysique, §VI) On sait comment le penseur de l'harmonie préétablie ménage cependant la liberté divine : « Les miracles sont conformes à l'ordre général quoiqu'ils soient contre les maximes subalternes, et de ce que Dieu veut ou qu'il permet, par une volonté générale ou particulière. » (idem, §VII)

¹⁷ Dans son étude sur le miraculeux (*A Dieu, rien d'impossible*, op.cit.), Jean-Luc Marion fonde le miracle sur la structure phénoménologique de la possibilité comme plus élevée que l'effectivité : « le miracle offre l'exemple le plus pur de la donation phénoménologique : dans son cas, plus que dans tout autre, le phénomène peut et doit se comprendre à partir de sa seule donation autonome (...) En libérant la possibilité du phénomène en tant que donné, la phénoménologie ainsi rend possible la possibilité par excellence – le miracle. » (p. 54)

¹⁸ Bachelard, dans l'ouvrage pré-cité, et à la suite du passage déjà cité, développe sa figure de « l'homme à la loupe » en ces termes : « En esquissant une phénoménologie de l'homme à la loupe, nous ne visons pas le travailleur de laboratoire. Le travailleur scientifique a une discipline d'objectivité qui arrête toutes les rêveries de l'imagination. Ce qu'il observe dans le microscope, il l'a déjà vu. On pourrait dire, d'une manière paradoxale, qu'il ne voit jamais pour la première fois. En tout cas, dans le règne de l'observation scientifique, en sûre objectivité, la « première fois » ne compte pas. L'observation est alors du règne des plusieurs fois. Il faut d'abord, dans le travail scientifique, psychologiquement, digérer la surprise. » Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op.cit., p. 145-46.

¹⁹ Cité dans Patrick Sbalchiero, *Les phénomènes extraordinaires de la foi*, op.cit., p.7.

²⁰ Idem, p. 45.

On le voit : à l'encontre d'une insistance apologétique séculaire²¹ sur l'irréductibilité des miracles comme preuves de la foi, il faudrait en revenir à leur intégration dans un arrière-plan uniformément miraculeux dont on ne se rend compte de la réalité que lorsqu'on veut bien à nouveau tourner son regard vers les miracles constamment en train de s'y produire, mais dont la répétition a affaibli le spectaculaire. Voici ce qu'écrit saint Augustin à ce sujet :

« Nous n'admirons pas les prodiges qui se font chaque jour sous nos yeux, non pas qu'ils soient moins admirables, mais parce que l'habitude leur ôte leur prix, comme il arrive de certaines raretés des Indes²², qui, venues du bout du monde, ont cessé d'être admirées, dès qu'on a pu les admirer à loisir. »²³

Témoin également de ce processus, un texte de Grégoire le Grand, pape de 590 à 604 :

« Qui peut sonder le fond des œuvres merveilleuses de Dieu, comprendre comment il fit tout de rien, comment le monde dans sa structure même est le fruit d'une puissance merveilleuse (...) comment il a fait de l'homme pour ainsi dire un monde en miniature avec en plus la raison, comment, pour réaliser cet univers d'esprit et de chair il mêla l'esprit et la boue par une insondable décision de sa toute-puissance? Nous savons une partie de ces choses, nous en sommes une partie, et nous oublions de l'admirer, car si elles sont merveilleuses à qui les scrute dans toute leur profondeur sans jamais y arriver, elles sont dévalorisées par l'habitude pour un regard superficiel.

Voyez plutôt, si un mort ressuscite, tous se dressent, frappés d'étonnement. Et chaque jour naît un être qui était néant, et personne ne s'en émerveille. De toute évidence cependant, il est plus merveilleux de venir du néant à l'existence que d'être rétabli dans cette existence. Lorsque bourgeonna la baguette stérile d'Aaron, tous furent frappés de stupeur. Chaque jour un arbre surgit de la terre aride, la poussière a la force de produire du bois et personne ne s'en étonne. Lorsque cinq mille hommes furent nourris de cinq pains tous s'émerveillèrent de voir la nourriture se multiplier sous leurs dents. Chaque jour les grains qu'on sème se développent en une multitude d'épis et personne ne s'en étonne. Tous s'émerveillèrent de voir l'eau changée en vin. Chaque jour l'humidité de la terre assimilée par les racines de la vigne est changée en vin par l'intermédiaire du raisin, et personne ne s'en étonne. Les choses dont les hommes ne pensent jamais à s'émerveiller sont formidables, mais l'habitude a engourdi chez l'homme le pouvoir d'y prêter attention. »²⁴

Nous allons tirer plusieurs leçons de ce texte. Mais notons d'abord, comme précédemment, la tonalité mirative de l'attitude d'étonnement face au miracle permanent : saint Grégoire utilise

²¹En fait datant davantage probablement des Lumières (avec peut-être Pascal comme précurseur ?), puisqu'auparavant, l'Eglise minimisait les événements miraculeux inspirés notamment par la mystique, par crainte de se voir dépassée dans son rôle de médiatrice. Voici ce qu'écrit P. Sbalchiero (voir note préc.) à propos de la querelle du quiétisme : « [pour les opposants au quiétisme] il ne saurait y avoir de relation avec Dieu sans l'intermédiaire de l'Eglise, voulue et organisée par le Christ. Tout phénomène extraordinaire doit donc être intégré, discerné, et le cas échéant, approuvé (ou rejeté) par le clergé, comme peut l'être un miracle. En soi, tout phénomène extraordinaire serait d'essence miraculeuse, et donc de portée ecclésiale. » p. 61.

²² Saint Augustin évoque plus loin l'origine des aimants, et de leur surprenante capacité d'attirer la limaille : « L'aimant nous vient des Indes; or, si nous cessons déjà de l'admirer, parce qu'il nous est connu, que sera-ce des peuples qui nous l'envoient, eux qui se le procurent aisément? Peut-être est-il chez eux aussi commun que l'est ici la chaux, que nous voyons sans étonnement s'allumer par l'action de l'eau, qui éteint le feu, et ne pas s'enflammer sous l'action de l'huile qui excite la flamme: tant ces effets nous sont devenus familiers par l'habitude ! » Saint Augustin, *La cité de Dieu*, XXI,4

²³ Idem. Un autre exemple : « Les choses les plus ordinaires ne nous paraîtraient pas moins merveilleuses que les autres, si nous n'étions pas accoutumés à n'admirer que celles qui sont rares. » XXI,8.

²⁴ Idem, p. 46.

le registre déjà souligné du visuel et du positif quand il s'agit du miracle permanent (admirer, merveilleux, s'émerveiller, s'étonner...), alors que, en accord avec la typologie néotestamentaire, il recourt à des verbes nettement plus connotés corporellement quand il s'agit d'évoquer les miracles bibliques (se dresser, être frappé, stupeur). Nous aurons à décider si ces tendances descriptives correspondent à des réalités différentes, mais il semble possible que nous soyons en face de deux types de réactions, et que par conséquent, elles ne soient ni superposables, ni assimilables l'une par l'autre.

3. La question de l'attention

Dans ce texte où Grégoire le Grand critique l'occasionnalisme des miracles, il semble bien que s'y cache ce qui en réalité le valoriserait. Si l'on se tourne vers les thèmes du texte, il faut d'abord noter celui de l'oubli, ou de l'engourdissement de l'attention, mis aussi en rapport avec l'opposition entre le regard superficiel et l'impossibilité de sonder (ou scruter) le « fond des œuvres merveilleuses de Dieu » ; l'auteur semble critiquer l'absence d'attention humaine vis-à-vis des miracles (divins) de la nature, mais en même temps il les assigne à un pouvoir si grand que même en tournant le regard vers eux, on ne saurait en épuiser la richesse. Sans doute dans l'esprit de l'auteur cela se résout-il par une question de foi, une foi comprise comme une attention à ce qui, trop rapidement aperçu, n'éveille pas d'émerveillement, mais qui, si le regard accepte de se convertir et de se retourner vers sa source, lui permettra de « voir » et de s'étonner alors de ce que précédemment il ne voyait pas, le miracle permanent de la création en train de se faire.

Ensuite, Grégoire le Grand évoque de manière polémique les miracles bibliques, et les dévalorise pour mettre en valeur ce qu'il considère comme un miracle beaucoup plus important, la toute-puissance de Dieu à l'œuvre au quotidien, qui devrait susciter notre étonnement bien davantage, mais à laquelle l'habitude (qui se caractérise par un engourdissement de l'attention) nous rend aveugles. Il semble regretter que nous ayons besoin, pour voir, et pour que notre attention s'anime, de ces « petits » événements que sont les miracles mineurs (ou occasionnels) mis en place dans les récits bibliques. Les hommes s'aperçoivent bien et s'étonnent des miracles réalisés à leur intention (Grégoire oublie que dans les évangiles certains observateurs des miracles de Jésus ne s'en étonnent pas), mais selon lui l'attention à ces miracles n'est que « superficielle » - phénoménologiquement, on pourrait dire qu'elle n'est que noématique, car elle s'arrête aux faces visibles de l'objet et n'intègre pas sa profondeur, rendue invisible par une valorisation trop importante des seules faces aperçues. Ce qui active l'attention, ce sont les émergences spectaculaires en surface, et c'est cette attention qui fonctionne comme informatrice. Mais la surface elle-même n'est pas constituée comme sur-face : la « sous-face » n'est pas phénoménalisée, puisqu'en surface a lieu de l'inhabituel qui accapare toute l'énergie de l'attention.

L'auteur requiert donc pour l'attention de (faire l'effort de) s'étonner, autrement dit d'investir de l'énergie attentionnelle dans ce que les miracles, paradoxalement, cachent, plutôt que dans ce qu'ils révèlent. Il s'agit de minimiser le surgissement de miracles occasionnels, spectaculaires selon un mode de manifestation noématique, pour faire apparaître la profondeur

infinie sous-jacente et présente comme merveille (et non plus miracle ?), et propice au véritable émerveillement. On peut en effet supposer que le risque existe, avec les miracles occasionnels, que l'intelligence ne fasse pas le lien entre ces manifestations de puissance localisées et spectaculaires, et la toute-puissance générale de Dieu qu'ils sont censés signifier²⁵. Et ceci malgré le fait que leur auteur, Jésus-Christ, avait a priori ses raisons pour les réaliser, ce que Grégoire ne relève aucunement. Mais selon cette perspective de sur-valorisation des miracles occasionnels, cachant le seul grand miracle nécessaire, l'économie des miracles bibliques aurait raté son but, qui est de faire transparaître l'identité de celui qui les réalise. La question se poserait donc de l'intérêt et de la pertinence de ces miracles « en surface » non seulement dans le contexte biblique, mais aussi dans la perspective de la compréhension de l'action de Dieu dans le monde et au fil de l'histoire. Et ceci, même si l'on doit faire la distinction d'usage entre des miracles bibliques à démythologiser, et des miracles (ou événements inexplicables) autrement plus contrôlés et infalsifiables qui sont ceux que l'Eglise accepte de reconnaître comme tels à la suite des observations médicales contemporaines comme celles du BCM de Lourdes.

Un élément de réponse à cette question de la pertinence des miracles occasionnels se situe, selon nous, dans le texte du pape Grégoire lui-même, lorsqu'il admet que « nous sommes une partie » des choses merveilleuses créées par « l'insondable décision de la toute-puissance (de Dieu) ». Car si de fait les observateurs, dont l'attention est dite mal ajustée à l'observation de la réalité créée, font partie de ce qui doit être observé (tout merveilleux qu'il soit), il leur manque le point de vue panoramique dont ils auraient besoin pour comprendre comment appliquer leur attention, et reconnaître comme miraculeux ce qui leur ressemble ontologiquement. Si nous sommes (en tant qu'images de Dieu et partie de la création) nous-mêmes miracles, comment s'étonner de ce que la création, elle aussi image de Dieu, soit si miraculeuse ? Les hommes ne sauraient bien voir et s'étonner de « la merveille que je suis » (Psaume 139) qu'alertés par une Parole qui les retournerait vers celui dont ils proviennent, Parole en quoi consiste justement le langage des miracles et la pédagogie qu'ils mettent en place. Grégoire a raison de craindre que le merveilleux des miracles ne cache la merveille de la création, mais il ne prête pas attention au pourquoi des miracles occasionnels, à leur économie et leur rôle dans la révélation. Certes il comprend qu'ils puissent éblouir l'homme au point que celui-ci soit rendu aveugle au dessein divin d'ensemble tel qu'il se montre dans la création ; mais il ne les regarde pas assez du point de vue de la Parole incarnationnelle qui s'y déploie : il s'agit pour le Christ, par les miracles, de surprendre l'homme, de lui causer, par ce choc, un retournement existentiel propre à le questionner sur leur auteur et à la Parole ainsi mise en œuvre, même de manière ambiguë. Mais toute parole est ambiguë, toute parole peut être dévoyée, et c'est pourquoi le langage non-verbal de la surprise, moins falsifiable que le langage verbal usuel, possède une telle importance.

4. Fondements du miracle biblique

Chez Michel Henry on retrouve également ce thème de l'aveuglement constitutif de l'homme sur lui-même qui l'empêche de saisir sa différence d'avec le monde, ou pour le dire en termes

²⁵ Nous avons vu comment, chez Marc, ce lien n'est vraiment exprimé qu'en une seule occasion, En Marc 2,12. Ce n'est pas vrai dans les deux autres synoptiques. Cf. [I.C.5](#).

henryens, son identité essentielle de « vivant dans la Vie », ou de « fils dans l'archi-Fils » qu'est le Christ²⁶. L'homme est ainsi constitutivement prédisposé à ne voir que le spectacle du monde²⁷, que la manifestation illusoire de la duplicité de l'apparence, tout comme l'homme dans la caverne platonicienne ne pouvait imaginer de la vie que les ombres qui se déplaçaient devant lui. Il s'agira alors, méthodologiquement et pédagogiquement, à lui apprendre à se retourner, à opérer cette *metanoia* existentielle qui l'ouvre à la Vie invisible, par essence miraculeuse, et le faire s'émerveiller (*tressaillir*, dit M. Henry) d'être le lieu caché de cette présence. Si l'on accepte cette structuration henryenne de l'être au monde, de son aveuglement sur lui-même (cet oubli heideggérien de lui-même), et sur la réalité merveilleuse mais invisible pour lui qui l'entoure, on peut proposer qu'il y a une nécessité phénoménologique dans la Bible, pour les prophètes et pour le Christ, de réaliser des miracles visibles dont l'impact émotionnel, mais aussi existentiel et religieux, auprès des témoins, les affecte en profondeur, et aura pour fonction de les tourner vers la révélation visée, et donc vers le « grand » miracle qu'est Dieu lui-même, fait homme devant eux, figure visible de la Vie invisible présente en eux. De même pour l'économie des miracles au fil de l'histoire.

C'est en effet parce que les hommes ne peuvent pas (ou ne savent pas) croire sans voir que la pédagogie divine/christique met en place le soudain des miracles occasionnels²⁸. Pédagogie complexe nous le savons, puisque, primo, elle suppose malgré tout la foi - sans foi, pas de surprise, et les miracles demeurent à l'état de « prodige »²⁹ - et deusio, elle débouche sur le principe théologal : « heureux ceux qui croient sans avoir vu »³⁰. Les miracles visibles du Christ en effet ne fonctionnent comme signes, on pourrait dire : leur signalétique n'opère, que si le cœur (la chair impressionnable), par eux, est touché, troublé, et qu'alors ils s'effacent pour faire naître la foi en « celui-là » venu dans la chair humaine annoncer le royaume de Dieu. Or, nous l'avons vu aussi, le choc émotionnel de la surprise face au miracle a la propriété de bouleverser et reconfigurer l'être tout entier pourvu qu'il ait été en attente de (ou attentif à) Dieu. Sans cette vigilance, la lumière de la surprise ne vient pas rendre visible l'invisible de Dieu, et le miracle demeure au mieux spectacle, au pire, scandale. Pour les deux types de miracles, donc, il y a nécessité de l'attente/attention comme attitude fondamentale pour les percevoir (cf. [III.A.7](#)). Mais le miracle occasionnel prend en compte l'ontologie créationnelle et donc oublieuse d'elle-même par la force de l'habitude. Ce qui pouvait à bon droit constituer le livre ouvert des œuvres de Dieu s'est muée en l'horizon sur lequel cette œuvre ne se détache plus, puisqu'elle constitue précisément l'horizon.

En résumé, c'est parce que l'homme est oublieux de lui-même et fait lui-même partie du « miracle permanent » de Dieu, qu'il ne voit plus ce miracle permanent devenu habitude et

²⁶ Voir notre développement en [I.E.8](#)

²⁷ Ceci ne contredit pas la perspective grégorienne, le monde ici désignant la superficialité du rapport extérieur, et ne concernant pas la profondeur de la création telle que l'envisage Grégoire.

²⁸ A côté de la méfiance de Jésus vis-à-vis du merveilleux des miracles, car ceux-ci peuvent masquer la véritable révélation en train de s'opérer en sa personne, les évangiles (et particulièrement Jean) sont cependant témoins du succès de la pédagogie visuelle des miracles : Jn 2, 11 ; 2,23 ; 7,31 ; 11,38 ; 11, 45, 47-48.

²⁹ Voir Mat 21,15 et Actes 4,16. Cf. Marc 6,2-3.

³⁰ Jean 20,29. Voir aussi son exclamation à l'encontre de l'officier royal en 4,48 : « Si vous ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc jamais ! »

scientificité, et que donc les miracles occasionnels sont proposés pour le rappeler à lui-même et à Dieu. Et donc la surprise des miracles occasionnels (s'il leur laisse la parole) est aussi offerte pour créer ce choc du retournement. Elle fait partie du mécanisme de mise en attention de l'homme pour le tourner (à nouveau, s'il le veut bien) vers l'auteur de ces miracles, dont la Parole avait été « oubliée » dans sa chair auto-affectée, et elle diffère de l'étonnement qui caractérise naturellement l'attitude face au miracle permanent³¹. Cette attitude est logique puisqu'il n'y a pas d'irruption dans le miracle permanent, ni même d'événement : le miracle permanent constitue la trame même du réel reconnu comme œuvre de Dieu.

Dans le cadre du judéo-christianisme³², on peut donc interpréter les miracles christiques, mais aussi prophétiques, et par extension tous les miracles qui au cours de l'histoire, ont surgi sur le fond du « miracle permanent » de la création, comme relevant d'un dispositif de surabondance de miséricorde eu égard au manque de foi des hommes³³, ce que phénoménologiquement M. Henry appelle l'oubli de la Vie ou l'illusion transcendantale. La reconnaissance de ces miracles ne vient pas remplacer l'attitude d'admiration ou d'étonnement face au « miracle permanent » de la vie ou de la réalité, telle que décrite au début de cette partie. Cette disposition, on l'a vu, n'a pas besoin des miracles occasionnels de nature religieuse, et sans doute a-t-elle raison, en partie, de s'en méfier. Mais il faut redire avec force que les miracles chrétiens³⁴, articulés à l'autre, le miracle permanent de la vie, demeurent un ensemble de faits avérés³⁵ qui interrogent, qui résistent à la dissolution de leur assimilation à des illusions ou des hallucinations. Ils sont les moyens visibles pour que le miracle d'un « tressaillement » émotionnel invisible ouvre le cœur à sa Vie divine, et permette d'y reconnaître la Parole qui vient de silencieusement lui parler. Donc même si la réalité complètement développée des miracles extérieurs, comprenant leur signification religieuse, avec intervention autonome et libre de Dieu dans le monde³⁶, doit

³¹ Lorsque Descartes recommande que l'étonnement, cet « excès d'admiration » ne dure pas en la raison (*Passions de l'âme*, 73 et 76), il explique clairement que son excès peut en pervertir l'usage. Il est donc partisan d'une admiration intermittente, qui s'apparente à une dépendance calculée, une liberté laissée à cette passion dans le cas des phénomènes « les plus rares et les plus étranges », mais qui lui est retirée par souci de scientificité.

³² Tout ce qui est dit dans ces lignes suppose bien évidemment une foi qui sans elle rend inintelligible la réalité des signes miraculeux, et nous n'excluons pas de cette disposition la phénoménologie chrétienne de M. Henry.

³³ Cette interprétation laisse de côté, nous y reviendrons, une autre interprétation théologique fondamentale de la manifestation des miracles : celle qui attribue cette manifestation à une causalité exactement opposée, à savoir précisément la présence de la foi chez les bénéficiaires des miracles. C'est le grand motif évangélique, paradoxal mais constant, de la nécessité de la foi pour que le miracle s'accomplisse. Jésus ne cesse de dire à ceux qu'il guérit : « va, **ta foi** t'a sauvé ».

³⁴ Les miracles ne sont évidemment pas réservés à la seule tradition chrétienne ; on comprendra que seule notre incompetence dans le cadre des autres religions autorise ce raccourci.

³⁵ Personne n'oblige de croire aux miracles, mais insistons à nouveau sur le sérieux et la fiabilité des contrôles qui sont opérés par des organismes tels que le BCM. La négation de leurs résultats relève au moins du préjugé.

³⁶ Voir K. Rahner, *Dieu dans le Nouveau Testament*, Desclées de Brouwer, coll. Foi Vivante, 1968, p. 88-89 : « Le Dieu qui intervient dans l'histoire de l'homme et dans la nature est une personne qui agit librement (...) L'action de Dieu dans le monde qu'il a fait provient d'une décision spontanée, nouvelle, qui n'est pas donnée d'emblée avec la structure constitutive du monde, ni avec le sens de celui-ci, ni avec la finalité qui s'y trouve inscrite. C'est cette constatation qui permet à l'homme de découvrir que le Dieu qui est ainsi à l'œuvre est le Dieu transcendant au monde, que son action n'est pas simplement un autre nom pour désigner le cours du monde, que sa volonté n'est pas identique à l'*eimarmenè* (au destin). Les hommes du NT font l'expérience d'interventions de Dieu dans le champ de leur propre histoire, interventions toujours nouvelles, inattendues et libres parce qu'indépendantes du dynamisme immanent du monde. C'est par cette expérience qu'ils parviennent à reconnaître la personnalité du Dieu libre et transcendant au monde. »

demeurer un objet de foi, le versant de leur réalité matérielle peut être accepté par tout esprit éclairé car les observations sont à la portée de tous³⁷.

Conclusion

Dans ce trop bref examen de la tension entre continuité et discontinuité que souligne le débat entre « miracle permanent » et miracles occasionnels, on voit bien que se font face deux conceptions de Dieu : dans le premier cas, l'univers ne peut qu'être Miracle permanent, abîme sans fond où le regard se perd, car tout ce qui est miroite de l'infinie prodigalité de l'être absolu, et que la raison peut, peut-être, espérer amener un jour vers une synthèse asymptotiquement compréhensible; et dans le deuxième, le réel est troué de loin en loin par des événements divins chiffrés, qu'il convient d'interpréter et sans doute de vérifier, mais qui ne sauraient entrer dans une quelconque visée rationnelle. Ces derniers événements rejettent dans l'ombre un merveilleux quotidien au profit d'un miraculeux d'autant plus précieux qu'il est rare et inattendu, mais alors d'autant plus attendu dans son inattendu. Disons qu'à notre sens le miracle biblique ne se situe ni dans un cas ni dans l'autre, car son économie dépend, du côté de l'homme, d'une foi qui ne permet pas de le déduire de façon logique. Et du côté du Dieu qui se révèle en Jésus-Christ, on trouve un souci attentif de l'homme qui réfute autant la vision d'un miracle permanent, produit d'une toute-puissance idéale (le monde possède son autonomie), et de l'occasionnalisme comme succédané rationaliste à ce miracle permanent.

L'expérience judéo-chrétienne du miracle est celle d'un surprenant que la foi espère et accueille comme signe d'un Dieu qui dépasse l'homme mais en même temps lui correspond profondément. Ce Dieu reconnu comme à la fois tout-puissant et libre de faire les miracles qu'il veut, souverainement³⁸, vient parler à l'homme et ce dernier le reconnaît, malgré le choc de la rencontre (on songe à l'épisode de Jacob qui lutte avec l'ange mystérieux en Gen 32,25), comme proche et comme « son » Dieu. Dans la notion biblique de la fidélité de Dieu, l'homme biblique trouve la manière d'intégrer la surprise de l'événement inouï (l'élection, l'alliance) dans la continuité d'une histoire racontée, et reconnue comme mémoire. C'est bien un Dieu autre qui apparaît, et qui ne fait pas nombre avec l'horizon du monde. L'expérience de ce même homme biblique est celle d'un Dieu qui se laisse reconnaître, et, comme dit Pascal, même si cette manifestation n'équivaut pas à une pleine révélation, tant s'en faut³⁹, qui le fait de façon suffisante pour que la foi ne s'y trompe pas.

³⁷ Nous avons mentionné le BCM de Lourdes, mais il y a de nombreux livres sur la question qu'il serait fastidieux de recenser.

³⁸ Et d'ailleurs, peut-être, bien plus souvent que ne le supposerait un christianisme appauvri ; nous verrons dans notre partie II que « le miraculeux » peut se comprendre comme bien plus commun (et donc proche de l'humain) qu'une perspective extérieure ne le laisserait deviner.

³⁹ Pascal évoque même un voilement de plus en plus grand au fur et à mesure que Dieu se rapproche de l'homme : « Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et, s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre jusques à l'Incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il dit à ses apôtres de demeurer avec les hommes

Il nous semble que le Dieu du miracle permanent n'est pas loin, dans l'esprit de ceux qui lui attribuent cette relation avec le monde, du Dieu de la métaphysique cartésienne et rationaliste ; si l'on comprend Dieu comme garantie du sens immanent du monde, compris, lui, comme « le grand miracle », on aura tendance à associer de façon rigide l'effet (admirable) et la cause, et l'on n'est pas loin d'évacuer la liberté divine. Le Nouveau Testament notamment ne se limite pas à cette conception du miracle permanent et d'un Dieu immanent à tout ce qui existe ; il valorise des miracles qui, parce qu'ils ne rentrent pas dans l'ordre observable et raisonnable, provoquent la surprise, le saisissement, le bouleversement de leurs témoins et ainsi les provoquent au questionnement et au dialogue. Lorsqu'on reconnaît dans la merveille de la création la main de Dieu, on éprouve une admiration et un étonnement d'une nature toute différente. Il s'agit là d'un sentiment continu devant un déjà-là, devant un ordre, qui peut certes provoquer un questionnement, mais sans le vis-à-vis vivant avec Celui qui intervient, car le miracle permanent suppose fondamentalement une intervention passée qui sans doute se continue dans le présent, mais ne se tourne pas vers l'avenir. Au contraire, le miracle biblique témoigne d'une irruption imprévisible, même si elle est attendue et désirée, mais qui vient au contraire briser cet ordre, ou au moins en remettre en cause la rationalité⁴⁰. La relation qui s'établit entre Dieu et l'homme dans ce dernier cas est celle d'une histoire mouvementée entre acteurs qui interagissent, qui s'attendent dans un avenir non écrit, et les miracles occasionnels constituent des actions signifiantes de cette temporalité ouverte, comme les moments d'un drame où les protagonistes attendent les réactions des autres, et adaptent leurs rôles à ce qui s'est passé. Dans le cadre du Miracle permanent, cette interaction n'est pas rendue nécessaire, et Dieu est silencieux même s'il agit continuellement. Il est silencieux puisqu'on peut oublier son action, et qu'elle finit par se fondre dans l'indifférence d'un horizon déjà-là. Et en fait, le Dieu interventionniste, impliqué dans les miracles occasionnels, devrait pouvoir être reconnu comme métaphysiquement plus satisfaisant que celui du Miracle permanent : sa toute-puissance, sa transcendance et sa liberté infinie le situent de façon plus adéquate au-dessus de sa création dont rien ne dit qu'il faille qu'il dépende. Ce n'est pas parce qu'il enfreint des lois qu'il a posées « dans sa sagesse infinie » que cette sagesse en est diminuée. Cette liberté adaptative et paternelle correspond en tout cas profondément au visage du Dieu qui se révèle dans la Bible.

jusques à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'eucharistie. » Pascal, Lettre IV à Charlotte Roannez, fin octobre 1656, Œuvres complètes, Seuil l'intégrale, 1963, p. 267.

⁴⁰ La manière qu'a Leibniz de sauvegarder la rationalité divine et le Mystère peut servir de ligne de conduite ici : « Comme Dieu ne saurait rien faire sans raison, alors même qu'il agit miraculeusement, il s'ensuit qu'il n'a aucune volonté sur les événements individuels, qui ne soit une conséquence d'une vérité ou d'une volonté générale. Ainsi je dirais que Dieu n'a jamais de volontés particulières telles que ce Père (Malebranche) entend, c'est-à-dire, particulières primitives. Je crois même que les miracles n'ont rien en cela qui les distingue des autres événements ; car des raisons d'un ordre supérieur à celui de la nature le portent à les faire. Ainsi je ne dirais point avec ce Père que Dieu déroge aux lois générales toutes les fois que l'ordre le veut ; il ne déroge à une loi que par une autre loi plus applicable, et ce que l'ordre veut ne saurait manquer d'être conforme à la règle de l'ordre qui est du nombre des lois générales. » (Théodicée, 206-207)

Conclusion de la 1^{ère} partie

Nous présentons dans cette conclusion les résultats de notre travail commencé avec les occurrences des marqueurs de surprise et d'étonnement dans des récits du Nouveau Testament, qui s'est ouvert au domaine pictural, et s'est clos selon une perspective philosophique avec l'évocation de l'opposition entre miracle permanent et occasionnel. A travers notre étude des verbes de la surprise et de l'étonnement dans le NT, nous avons repéré quatre niveaux ou valeurs, qui correspondent aux quatre verbes principaux utilisés lors des récits de miracles qui mentionnent cette réaction. Le verbe *thaumazô*, d'abord, situe la surprise dans le registre de l'admiration, de l'émerveillement et de l'étonnement selon une modalité plutôt non critique, qui inclut le spectaculaire et peut correspondre à un discours plutôt apologétique. *Existhemi* qualifie davantage la surprise comme stupeur ou saisissement face à l'inconnu et comprend une dimension corporelle forte, alors qu'*ekplèssô*, traduit par frapper, mettre hors de soi, même s'il contient un sens plutôt violent, serait associé au lien miracle-parole. Il est le verbe de la surprise ou du saisissement face aux déclarations de Jésus. Enfin, *thambeô* ou *ekthambeô*, présent principalement chez Marc associe bouleversement et effroi et marque plus que les autres l'idée vétérotestamentaire de crainte de Dieu attribuée à l'homme mis en face du divin avec tous les risques que l'on associait à cette confrontation.

Ces quatre verbes présentent l'avantage de leur nombre. En effet, la variation des descriptions permet d'échapper, au moins en partie, au piège du merveilleux et du spectaculaire, précisément dénoncé par Jésus devant l'attrait pour les foules de ses signes miraculeux. Si les évangélistes multiplient les éléments de description de ces réactions, qui témoignent à l'évidence de la puissance divine remarquée à travers les gestes et les paroles du messie Jésus, c'est qu'ils considèrent que malgré le danger évoqué, ces réactions disent quelque chose d'essentiel de sa mission. Ils ne veulent pas qu'on puisse réduire à une seule émotion la richesse de ce qui se joue lors des manifestations miraculeuses. Cette tentation de minimisation, ou de réduction émotionnelle a lieu dès les reprises synoptiques de l'évangile de Marc, car on voit Matthieu et Luc modifier dans ce sens certaines notations qui ont pu être considérées comme dérangeantes ou excessives chez Marc. D'autres réactions face au miraculeux sont rapportées : de la peur, du scandale, voire de la haine, et nous avons essayé de rendre compte de cette palette de sentiments dans le cadre d'ensemble du projet évangélique. Nous pensons que celui-ci repose pour une part sur la mise en place d'une pédagogie de révélation qui inclut les réactions de bouleversement, de chamboulement, de renversement, qui fait des observateurs/disciples des « interloqués » dans le sens que J.L. Marion donne à ce terme. L'utilisation des miracles par Jésus, qui mesure leurs effets dans son projet de révélation, et surtout leur reprise par les évangélistes, suppose que l'on accepte de donner à leur retentissement chez leurs observateurs et lecteurs le poids de vécu qu'ils ont dans ces deux lieux.

Voici une des structures narratives explicites (repérée dans les Évangiles et les Actes) dans lesquelles s'insèrent les réactions de surprise et d'étonnement face au miracle :

Miracle → surprise/étonnement → dire → exclamatif/interrogatif/intensif (+déictique)

Nous avons montré que cette structure, suffisamment répétée pour être probante, met en lumière le lien surprise-parole, et que celle-ci reflète la disposition fondamentale du témoin qui, une fois son cadre interprétatif suffisamment bousculé et reconfiguré, est à même de jouer le rôle de relai missionnaire, usant de sa parole pour faire retourner ses interlocuteurs vers « celui-là » (= le Christ) qui l'a tant étonné. D'autres structures, implicites celles-là, seront décrites dans la section consacrée à la « surprise narrative ».

Le parcours que nous avons choisi de faire, ensuite, de l'évangile de Marc, se base sur le fait que cet évangile est reconnu comme le plus ancien, et qu'il conserve, à l'analyse, certaines notations de réactions que les autres textes ont préféré omettre, ou remplacer par des mots plus valorisants religieusement parlant. Ceci se remarque particulièrement pour le verbe *thaumazô*, le verbe pour décrire les réactions d'étonnement qui est le préféré de Luc et de Matthieu, et si l'on se souvient que ce verbe est le plus positif, celui qui contient le plus d'approbation émotionnelle vis-à-vis de l'inouï des miracles, on peut s'interroger : ces deux textes n'auraient-ils pas glissé vers cette valence, évitant par exemple d'inclure les éléments de trouble ou de peur dans des récits écrits pour susciter la foi ? Marc au contraire n'a pas craint de laisser à ces réactions leur ambiguïté et leur difficulté (ceci est particulièrement vrai pour *ekplēssô* et surtout *thambeô*), et pour cela il pourrait être plus proche de l'expérience, moins teinté de téléologie religieuse. Par ailleurs, de l'avis général, ce petit texte, le plus court des quatre évangiles, semble construit pour surprendre, intriguer et dérouter. Les effets de surprise et de suspense surgissent dès le début, et l'on peut voir Jésus mettre en place son « secret messianique », dans le but de réduire l'impact du spectaculaire superficiel de ses œuvres de puissance et de ses prises de position messianiques. Cependant, l'examen des premières scènes de l'évangile permet de constater le fond d'étonnement concernant Jésus, agissant comme une attente, une réputation, sur lequel se détachera la surprise des miracles et des paroles le concernant.

Dans les premières scènes également on peut dégager l'importance du cadre religieux/culturel qui sert de structure herméneutique face aux manifestations extraordinaires observées chez Jésus. La surprise devant le miraculeux peut ainsi heurter ce cadre sans qu'il en soit affecté dans sa rigidité, ou bien alors elle peut le reconfigurer selon qu'elle en vient à révéler quelque chose de l'identité de Jésus. Les miracles sont alors à comprendre comme moyens pédagogiques de cette révélation. Cette pédagogie s'applique aux auditeurs contemporains des récits évangéliques autant qu'aux spectateurs d'alors. Quand le cadre, assoupli par la foi, est rendu suffisamment flexible, la surprise devant la puissance rendue effective en Jésus aboutit à la proclamation de la gloire de Dieu présente et agissante en lui, et manifeste le but des miracles, qui est la survenue du royaume de Dieu. D'ailleurs, on se rend compte que l'objectif de salut ne fonctionne qu'en présence d'une surprise éprouvée devant les actes et paroles de Jésus. Mais surgit très vite le problème d'une interprétation rivale de celle de la puissance de Dieu opérant par son prophète : les scribes attribuent cette puissance non pas à Dieu mais « au Prince des démons ». D'où la question de l'interprétation du sens des miracles véhiculée par la parole : car c'est elle qui authentifie les actes de Jésus comme venant ou non de Dieu. D'où aussi, par conséquent, l'importance à donner aux réactions corporelles et émotionnelles face aux miracles : en effet, celles-ci ne sont pas, comme l'interprétation verbale, falsifiables ; elles peuvent posséder une portée révélationnelle indépendante que la foi (toujours requise)

reconnaît. Dans certains textes, un élément de discrimination apparaît : il s'agit de la peur ou de la crainte qui, face au miracle, aurait été suffisant comme acte de foi et comme témoignage religieux. De même, l'admiration ou l'émerveillement pouvaient aller de soi dans le cadre d'une reconnaissance positive de l'événement Jésus compris comme prophète. Par contre la surprise et ses variations suggèrent qu'autre chose était en jeu dans ce que les observateurs percevaient de ses paroles et actions. Un inattendu et une nouveauté qui finalement se résument dans l'inouï d'un homme revendiquant une autorité divine. La fin de l'évangile de Marc, avec sa non-clôture, enfin, fonctionne comme procédé littéraire pour faire repartir le croyant arrivé à l'étape de la résurrection, vers les débuts en Galilée, à la source de la Parole : il est un moyen pour que la conversion vienne non pas d'une interprétation religieuse autorisée, mais du bouleversement intérieur.

En plus d'une description/évaluation des procédés explicites mettant en scène les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles de Jésus, nous avons voulu aussi repérer des phénomènes implicites, et pour cela nous nous sommes appuyé sur les travaux du narratologue Raphaël Baroni pour qui la « tension narrative » de nombreux récits littéraires se fonde sur trois ressorts principaux : suspense, curiosité et surprise. Dans les textes de notre corpus, ces trois structures s'associent pour rythmer les textes et leur faire produire des effets de nouement et de dénouement propres à en dynamiser la lecture. Ces structures fonctionnent selon l'auteur en se basant sur les « compétences endo-narratives » des observateurs et lecteurs d'une scène qui possèdent la connaissance de son déroulé usuel dans la culture donnée. Par exemple, dans la Palestine du 1^{er} siècle, la norme que tous connaissent est que ce soit les esclaves qui lavent les pieds des hôtes lors d'un repas. Si une scène (par exemple celle de Jean 13, 1-16 où le rabbin Jésus se déshabille et se met aux pieds de ses disciples pour les leur laver) ne correspond plus à ce déroulé usuel, au « script » habituel, l'effet de décalage produit, selon les cas, suspense, curiosité ou surprise. Dans les évangiles, l'observateur du Jésus thaumaturge, mais aussi du Jésus héros des récits messianiques, possède de telles compétences endo-narratives, que Jésus lui-même, en premier, va déplacer, suivi en cela par les évangélistes eux-mêmes. Jésus montre l'exemple, en se laissant surprendre par les événements, en acceptant de ne pas avoir de programme et de laisser l'Esprit le guider.

Les scripts des observateurs/lecteurs des textes néotestamentaires fonctionnent comme le cadre de compréhension religieuse qui reçoit l'impact des paroles et gestes miraculeux de Jésus. Celui-ci met en place une pédagogie qui va permettre à ces contemporains de ressentir le nouveau surprenant de sa personne, et les conduire, moyennant leur foi, vers le mystère de son identité. A son école, les narrateurs des récits eux aussi prennent en compte le cadre de compréhension mondain des lecteurs, et usent de procédés thymiques pour leur faire comprendre que la Parole n'est pas composée uniquement du registre verbal, mais qu'il y a d'autres signaux à reconnaître et évaluer pour entrer en communication avec le Verbe. A cet égard, on peut dire qu'une des structures implicites des textes du genre évangile consiste en la surprise comme critère éditorial : c'est parce que les événements racontés dans ces récits sont surprenants qu'ils ont été choisis. C'est la surprise de l'événement Jésus qui est au fondement du choix, mais aussi de l'agencement des unités narratives. La tension qui lie ces unités vient donc constamment de ce qu'elles se rapportent à cette surprise, qui elle-même n'a pas besoin

d'être mentionnée, mais que l'attention aux spécificités des récits qui guide le choix des compilateurs, et en fin de compte la foi des communautés, impose comme principe unificateur. Une autre structure se retrouve dans l'utilisation des paraboles : ces récits dans le récit sont le lieu d'une mise en cause de la parole par elle-même, et la surprise qui les anime peut ainsi s'appliquer à l'évangile dépassé par lui-même. En effet, certaines paraboles sont en danger de passer pour anti-évangéliques, critiquant comme elles le font un niveau d'évangile qui a perdu son surprenant et s'est installé comme juge des valeurs évangéliques (dans plusieurs paraboles, on voit ainsi la miséricorde placée en position de critique d'une justice dont on pourrait penser qu'elle satisferait aux exigences de réforme morale ou sociale). La surprise propre à l'hyperbole et l'excessif devient ainsi nécessaire pour retrouver la tension assagie par l'habitude évangélique.

R. Baroni utilise le terme de « surprise complète » pour désigner un type de surprise reconfigurante des représentations au sein desquelles elle surgit. Mais l'étude des conditions de production de l'événement-type de cette surprise complète, la résurrection, oblige à réévaluer le sens de l'adjectif « complète ». La résurrection possède en effet un statut littéraire et religieux complexifié par la réalité même de l'expérience déposée dans le NT : celle d'une surprise (et donc d'une foi) naissant au cœur de l'étonnement des disciples. C'est ce même schéma qui se retrouve dans le début de l'évangile où la renommée étonnée de Jésus le précède et sert d'horizon à la surprise de ses paroles et gestes. La prédication évangélique est ainsi à comprendre comme une mise en étonnement de la foi, prête dès lors pour la surprise « verticale » de la résurrection.

Dans la partie consacrée aux liens entre regard et surprise, nous partons du constat que qui dit miracle, dit spectacle, avec ses ambiguïtés et dangers. Jésus enseigne le regard défocalisé, non captateur, celui qui voit le cœur et sa vérité non falsifiable. Le regard s'y fait prière, présence, et non plus séduction ou emprise. Il y a en lui la place pour le bouleversement de la vérité intime. Les disciples reprennent son enseignement : leur regard est aussi présence potentielle de Dieu et donc de son action continuée, mais les textes n'évitent pas toujours le propos quasi-idolâtre qui fait du regard le rayon tout-puissant qui détecte le péché. Le NT utilise, pour désigner la fixité du regard, un verbe particulier, *atenizô*, dont le but serait de déjouer la fascination et l'envoûtement qui pourrait lui être attaché, par le lien qui est fait avec une temporalité croyante : si le regard fixe, c'est aussi pour pouvoir attendre la révélation qui peut s'y manifester, et la surprise d'une reconnaissance s'y dévoiler, celle du Christ qui attend et mendie le regard à travers ses pauvres. On peut reconnaître ici le positionnement du décentrement lévinassien qui fait du lien avec autrui la norme éthique première, et de la surprise le renversement ex-statique vers le visage du prochain. Mais par ailleurs, les évangiles sont témoins d'une propédeutique de la révélation s'exerçant depuis l'obscurité de la kénose, dans le regard vers la nuit, portée par une vigilance encore dépendante de l'inconnu et de l'imprévu : c'est-à-dire dans la foi nue en l'humanité de Dieu, signe ultime et suffisant pour celui qui a des yeux pour voir (la reconnaissance pré-pascale du Fils de Dieu en Jésus sur la croix par le centurion [Mc 15,39] en est le moment exemplaire). Il y a, de fait, dans l'inouï de ce que le Christ fait voir de son parcours pré-pascal, l'espace d'une surprise et d'une conversion potentielle, qui ne dépend pas de la pédagogie diurne des miracles. La phénoménologie de

Michel Henry est à même de décrire une surprise face au miraculeux qui ne tient pas compte du regard et de son mensonge potentiel, qui toujours menace la vérité intérieure auto-affectée. Cela s'accorde avec une théologie « nocturne » de la kénose et de l'incarnation, où la divinité se cache, et en fait se révèle en se cachant.

Dans notre étude des tableaux de Rembrandt qui mettent en scène des moments de surprise face au miraculeux biblique, nous avons caractérisé la surprise comme lumière et illumination : c'est cette lumière, présente dans la Parole, qui a focalisé l'intention de l'artiste sur l'événement à peindre. Elle-même est mise en lumière, mais aussi elle-même devient source de lumière éclairant l'invisible (*αφαντος*, Luc 24,31). Surprise et étonnement problématisent un voir qui pour passer du reconnaître au connaître, doit accepter de croire, c'est-à-dire de rentrer dans l'obscurité de la révélation. Une pédagogie de l'aveuglement, donc, pour permettre l'accès à l'intérieur de l'expérience. Le peintre est en fin de compte un témoin dont la particularité est qu'il peut rendre visible l'émotion créatrice (= la surprise) que contient le phénomène intérieur de révélation. Mais ce faisant, il est obligé de faire passer le spectateur/croyant par l'assombrissement de cette lumière de la surprise. En effet, globalement, la chronologie des tableaux suit ce mouvement d'obscurcissement⁴¹. La surprise doit se raréfier et s'intérioriser ; son spectaculaire doit devenir crépusculaire, n'être plus qu'un moment de la vérité de la révélation. Seule en effet, au bout du compte, la foi peut accéder à celle-ci⁴². Quand donc nous mettons en parallèle la foi et l'attention, nous prenons aussi conscience que le miraculeux n'est pas essentiellement spectaculaire : un miraculeux fracassant n'aurait pas besoin d'attention : il l'obtiendrait sans mal. Mais si l'attention et la foi sont requises, c'est pour que la surprise d'un miraculeux kénotique puisse être remarquée (cf. la scène d'Elie au désert en 1Rois 19,12-13).

Pour finir, résumons les acquis du développement concernant l'opposition entre miracles occasionnels et miracle permanent. Rappelons d'abord que ce développement part du principe que, s'il faut privilégier comme seul véritable et digne d'intérêt phénoménologique le miracle permanent, la positivité même du phénomène de la surprise face au miraculeux est en cause, puisque ce type de miracle, même s'il peut quand même étonner, voire surprendre quiconque n'aurait pas prêté attention à lui auparavant, ne peut que se répéter toujours à l'identique : la surprise du miracle permanent est à chaque fois la même, et donc s'épuise par le fait même que le miracle fait de moins en moins événement : et à vrai dire, ce qui touche la réaction de l'observateur touche bientôt l'objet observé : la réalité, censée s'auto-révéler comme miraculeuse pour les tenants du miracle permanent, finit par sombrer dans une habitude qui n'est plus remarquée. Le Dieu ou la Cause Première de ce type de miracle finit par perdre toute personnalité, puisqu'il (elle) a perdu toute liberté et toute initiative.

Tout autre se révèle le Dieu libre et souverain qui met en place des miracles occasionnels, pour gênants qu'ils soient dans le cadre d'une création par un être parfait, dont les lois viennent en

⁴¹ Il faut faire exception du tableau de 1628, Le cantique de Syméon.

⁴² Nous nous démarquons par rapport à une position par trop mystique qui établirait la manifestation du Christ comme essentiellement repérable dans l'invisible. Le Dieu invisible s'est rendu visible, voilà le cœur du NT. Pour les croyants du temps de l'Eglise, il n'est plus visible, mais en tant que parole, il continue d'être fondamentalement audible.

quelque sorte se faire bafouer par Celui-là même qui les a instituées. Ce Dieu-là ne se gêne pas pour intervenir dans sa création, privilégier ce (et ceux) qu'il lui plaît de privilégier, aider et éclairer ceux qui ont besoin de sa lumière, et généralement se soucier personnellement de ses créatures. L'Incarnation est le moment paradigmatique où ce souci prend corps (pourquoi l'Incarnation dans un dessein parfait depuis le début de la création ?), et lorsque Jésus-Christ met en place sa pédagogie de révélation telle que nous l'avons longuement décrite, il se base sur la paradoxale nécessité que ceux qui ont des yeux ne verront pas et ceux qui ont des oreilles n'entendront pas. Il en découle nécessairement une économie basée sur la surprise que l'homme doit apprivoiser pour qu'elle lui fasse sentir et comprendre où se dissimule le ressuscité, cet étranger, avec quels yeux le voir et quelles oreilles l'entendre. Le régime chrétien sous lequel vit le témoin / disciple de Jésus est celui de la foi qu'éclaire la surprise gérée comme signe de sa présence libre et subversive des pouvoirs et institutions mises en place (fussent-elles l'Eglise elle-même), et aussi de la surprise déconcertante d'un Dieu dont les voies sont infiniment élevées au-dessus des voies humaines, mais dont la foi permet de reconnaître l'hôte intérieur qui depuis toujours habite et anime le cœur brûlant de ses amis. On aura compris que nous avons situé notre travail dans cette compréhension de Dieu, du Dieu biblique, comme Pascal et Karl Barth nous ont habitué à l'attendre pour ce qu'il est dans ses manifestations transcendantes, et non pas comme ce qu'il devrait être ou pourrait être, selon une tradition métaphysique de type rationaliste. Et du coup notre exploration des réactions de surprise et d'étonnement face au miraculeux nous semble prendre tout son sens, puisqu'elles font partie, malgré leur ambiguïté, du langage que parle le logos venu dans le monde (Jn 1). Les miracles bouleversants de Jésus, ses paroles déconcertantes, ont pour objectif autant de nous toucher que de nous convaincre : plus, ils sont conçus pour nous toucher *davantage* afin que, déplacés intérieurement, nous puissions ainsi combattre l'inévitable doute, et éliminer l'inéluctable peur.

II. Miracle et surprise à travers des témoignages de vécus contemporains

A. Présentation générale

1. Elaboration des principes de la partie « entretiens »

Lors des étapes de la première partie de ce travail, centrée sur les réactions de surprise et d'étonnement face aux miracles dans le Nouveau Testament, la question est souvent revenue de savoir si une phénoménologie de ces réactions mise en œuvre pour des expériences de miracles contemporains conduirait aux mêmes résultats. Il était logique de se poser cette question, car d'une part, les récits du NT rapportant des miracles sont en articulation thématique et paradigmatique avec les récits de miracles historiques, qui peuvent en droit se produire jusqu'à aujourd'hui, mais aussi parce que leur statut littéraire et religieux les isole et les sépare de l'expérience commune, jusqu'à faire déconsidérer aux yeux de leurs bénéficiaires contemporains ce qu'ils ont vécu dans la sphère que nous nommerons pour l'instant surnaturelle, précisément par contraste avec les miracles du Christ et des Disciples. Dans cette perspective, ce que nous aurions formulé comme phénoménologie de la surprise face au miraculeux néotestamentaire risquait de se trouver placé à une hauteur inaccessible à un certain nombre de personnes vivantes pourtant convaincues d'avoir vécu des événements miraculeux, mais aussi nous privait, si nous nous en tenions à ces récits bibliques reconnus par la tradition et l'autorité des Eglises, de tester nos résultats à l'aune de l'action toujours actuelle du Dieu qui les accomplit jadis, et dont la foi pose qu'il agit encore aujourd'hui. Ou pour le dire en termes phénoménologiques, de vérifier si ces manifestations d'une altérité non intégrable dans les cadres de l'expérience mondaine et les réactions de surprise qui les entourent, relèvent d'une description en continuité avec celle que nous avons faite des miracles du NT.

Pourtant, le passage d'expériences désignées comme relevant du miraculeux dans la Bible ou dans l'histoire de l'Eglise et des religions, à celles que pourraient avoir vécu des bénéficiaires d'événements surnaturels¹ aujourd'hui ne va pas forcément de soi. En effet, ces événements bibliques ou hagiographiques appartiennent d'une part au passé, et donc au domaine de ce qui n'est plus expérimentable (on les accepte éventuellement comme ayant été expérimentés par d'autres acteurs et moyens), et d'autre part ils constituent un domaine culturel et religieux particulier, et par là ils conservent une forme de réalité permanente, de nature documentaire et symbolique. Par rapport à des événements actuels, de nature éminemment variée et disparate, que n'importe qui ou presque peut appeler « miracle », c'est déjà beaucoup. De plus, une certaine tendance théologique déconsidérerait les miracles contemporains, s'ils étaient suspects de se glisser dans les interstices d'une révélation close, qui donc n'a rien à apprendre de manifestations supplémentaires en provenance de l'au-delà. Par ailleurs ils risquent toujours de se présenter comme les produits d'une imagination et d'une émotionnalité trop facilement

¹ Voir la distinction surnaturel / miraculeux rappelée dans l'Introduction générale.

empreints de merveilleux, à telle enseigne que de plusieurs documents religieux officiels, et certaines décisions magistérielles, ont visé à réduire voire éteindre l'enthousiasme soulevé par les miracles tels que les apparitions, visions, guérisons et phénomènes similaires. Déjà lors de la querelle quiétiste (pour nous en tenir à la période récente), Bossuet avait écrit son *Instruction sur les états d'oraison* (1697)², où il met en garde contre les expressions et manifestations mystiques subjectives au motif qu'elles dévoient les fidèles en leur faisant croire en des phénomènes spectaculaires de manière autonome et qui conduisent directement au salut. Encore au milieu du XX^{ème} siècle, voici ce qu'écrivait l'assesseur du Saint-Office en 1951 à propos de la recrudescence de miracles :

« Il y a cinquante ans, qui se serait imaginé que l'Eglise devrait aujourd'hui mettre en garde ses fils, et même certains prêtres, contre de prétendues visions, contre de prétendus miracles, bref, contre tous les faits qualifiés de surnaturels qui, d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre, un peu partout, attire et excite les foules ? (...) La période que nous traversons se trouve entre deux excès : l'irréligion ouverte et impitoyable, ou la religiosité illimitée et aveugle. L'Eglise ne veut certes pas mettre dans l'ombre ce que Dieu accomplit de prodigieux, elle veut seulement ouvrir les yeux des fidèles sur ce qui vient de Dieu et ce sur ce qui vient pas de Dieu, et qui pourrait venir de son adversaire : elle est ennemie du faux miracle. »³

Donc même s'il est vrai que les perspectives ecclésiales ont changé depuis les années 1950, que le Concile Vatican II avec son attitude résolument tournée vers le monde et la société a minimisé certaines attitudes rigoristes et défensives qui prévalaient avant lui, et surtout que l'avancée des sciences humaines a permis d'accueillir jusqu'au sein de la théologie une phénoménologie des réalités surnaturelles moins crispée (lesquelles débordent le miraculeux strict), parce qu'elles sont moins perçues comme enjeux de pouvoir, il n'est quand même pas anodin de décider que l'on va mettre face à face ce qui relève des miracles bibliques et historiques, dont le statut officiel ou officialisé les préserve en principe de l'arbitraire, et ceux qui pourraient avoir lieu aujourd'hui, pour les comparer comme si les deux types de phénomènes relevaient des mêmes univers culturels.

S'ajoute à cette difficulté de méthode une difficulté de définition, car classiquement dans la théologie chrétienne, le miracle relève d'une visée officielle articulée avec la fonction de l'Eglise, et formulée ainsi :

« Le motif de croire n'est pas le fait que les vérités révélées apparaissent comme vraies et intelligibles à la lumière de notre raison naturelle. Nous croyons "à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper". "Néanmoins, pour que l'hommage de notre foi fût conforme à la raison, Dieu a voulu que les secours intérieurs du Saint-Esprit soient accompagnés des preuves extérieures de sa Révélation." C'est ainsi que les miracles du Christ et des saints (cf. Mc 16,20 ; He 2,4), les prophéties, la propagation et la sainteté de l'Eglise, sa fécondité et sa stabilité "sont des signes certains de la Révélation, adaptés à l'intelligence de tous", des "motifs de crédibilité" qui montrent que l'assentiment de la foi n'est "nullement un mouvement aveugle de l'esprit" »⁴

² <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k574610>

³ Card. Ottaviani, *Vrai et faux surnaturel*, 1950, cité dans Jean Lhermitte, *Le problème des miracles*, Gallimard, 1956, 6^e édition, p. 74-5.

⁴ *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, n°156. Les citations entre guillemets proviennent de la Constitution *Dei filius* (https://fr.wikipedia.org/wiki/Dei_Filius) promulguée par le pape Pie IX en 1870.

Donc associée à cette définition dogmatique des miracles et autres réalités surnaturelles en régime chrétien en France, on trouve la difficulté que qui dit « miracle » dit signe officiel reconnu de l'action de Dieu dans le monde, sur lequel les croyants peuvent faire reposer leur foi. C'est entre autres la mission du CMIL de Lourdes⁵ de s'assurer que ce que dit l'Eglise lorsqu'elle approuve des miracles est validé sur le plan médical et « que le mode de la guérison reste inexplicable dans l'état actuel des connaissances scientifiques. »⁶ Notons que « sur quelque 7000 dossiers de guérison déposés à Lourdes depuis les apparitions, 69 cas ont à ce jour été reconnus miraculeux par l'Eglise. »⁷ Inutile d'insister devant ces chiffres pour comprendre combien les personnes en général sont impressionnées par le mot « miracle » et peuvent hésiter quand on leur demande si elles en ont été bénéficiaires⁸. C'est ce que nous aurons l'occasion de vérifier bientôt. Inutile aussi d'insister pour dire que les moyens de vérification de l'authenticité des miracles modernes et ceux des évangiles ou de l'histoire diffèrent profondément, puisque les avancées médicales ont permis d'éliminer comme miraculeuses des guérisons que la médecine ne pouvait comprendre lorsqu'elle ne disposait pas des moyens actuels. Tout ceci nous permet de redire que nous ne minimisons pas les questions de comparaison entre les deux types d'événements.

Nous avons cependant voulu cette comparaison et nous la pensons légitime pour plusieurs raisons, que nous évoquerons brièvement et qui seront à vérifier au fil des développements suivants. D'abord nous ne sortons pas de l'univers chrétien, le miraculeux dont il est question demeure celui de la foi chrétienne. Même lorsque les bénéficiaires ne sont pas croyants, ils se réfèrent à cet univers-là. En principe, le croyant comprend que ce ne sont pas des miracles opérés par Jésus-Christ comme dans le Nouveau Testament, mais par son Esprit « répandu sur toute chair » (Actes 2,17), fait qui ne pose pas de problème théologique en régime chrétien trinitaire. Ensuite, nous venons de le voir, il y a d'une part les miracles officiellement reconnus par les instances de l'Eglise, en nombre très limité, mais beaucoup de miracles, ou d'autres manifestations publiques ou privées, sont reconnus par elle exister à côté de ceux-là, et ne sont pas officiellement ajoutés à la liste de ceux que l'institution élève à titre d'exemple sur lesquels appuyer la foi : on les appelle « révélations privées »⁹. Elle n'exclut pas ces nombreux autres

⁵ Le Comité Médical International de Lourdes, cf. <http://fr.lourdes-france.org/approfondir/guerisons-et-miracles/composition-comite-medical-international-lourdes>

⁶ Idem.

⁷ Idem : <http://fr.lourdes-france.org/approfondir/guerisons-et-miracles/liste-des-miracles> 2016 - la dernière miraculée a été reconnue en 2013)

⁸ Nous verrons dans certains de nos entretiens que le phénomène inverse se produit aussi, celui d'une tendance à l'affirmation, que l'on peut considérer comme hâtive, de la survenue constante des miracles, notamment dans le cadre d'églises ou de communautés dites charismatiques ou évangéliques.

⁹ Voici ce que l'on peut lire dans l'article en question du *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétien*, Patrick Sbalchiero, dir., op.cit., p. 680 : « Les révélations publiques sont universelles. Elles sont contenues dans l'Écriture sainte et dans la tradition apostolique et transmises par le Magistère. Elles ont pris fin avec la prédication des Apôtres et elles sont imposées à la foi de tous les hommes qui parviennent à les connaître. Depuis ce temps, il n'y eut jamais, il n'y aura plus de révélations publiques intéressantes et obligeantes le monde entier. Quant aux révélations privées, elles sont destinées à réveiller de la somnolence spirituelle. Ces révélations sont comme les miracles : Dieu ne les accomplit pas sans un motif sérieux. Elles sont l'œuvre non seulement de sa puissance, mais aussi de sa sagesse. La Révélation apostolique et publique et donc close, mais non pas toute révélation privée. Jésus a annoncé ce mode nouveau de révélation appelée « privée », mode destiné à rappeler et à expliciter la révélation apostolique. En effet, Jésus a fait à ses disciples cette promesse : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. » (Jean 16,12) » Voir sur le site du Vatican et sous la

événements de manière catégorique, et chaque évêque localement a pouvoir de dire à leur sujet si la piété populaire peut ou non se référer à eux. Enfin, il existe dans la vie de nombreuses personnes des événements que seuls leurs proches, éventuellement, connaissent. De tout temps la tradition a accepté cette répartition des phénomènes spirituels, et dans les évangiles on trouve des exemples des trois situations. Enfin, il n'y a évidemment pas dans le NT de cas qui auraient reçu l'estampille officielle de miracles dûment vérifiés par des autorités désignées à cet effet (c'est la canonicité de leur présence dans les textes qui les valide), mais disons que les trois niveaux d'importance d'événements surnaturels s'y retrouvent, comme dans toutes les époques historiques.

Une autre raison nous permet de proposer cette comparaison : il s'agit du fait que notre objet d'étude consiste en les réactions de surprise et d'étonnement lors des événements dénommés miracles, et non pas les miracles eux-mêmes. Nous avons listé les difficultés qui ont trait aux différences non négligeables existant entre des types d'événements datés d'il y a près de 2000 ans et des événements contemporains, qui même si on les désigne avec le même terme, ne peuvent pas se superposer sans discernement. Par contre les réactions humaines devant ces événements doivent pouvoir davantage, avec les précautions qui s'imposent, recouper des réalités comparables. Une fois que les questions de traduction, de vocabulaire et d'environnement culturel ont été convenablement traitées, on doit pouvoir faire fond sur des réalités affectives comparables. Nous verrons jusqu'où.

Depuis le début du travail, lors de rencontres ou de concertations avec N. Depraz, il était entendu que la recherche pourrait et devrait se faire à la fois sur du matériau en 3^{ème} personne : les réactions aux miracles évangéliques, mais aussi en 1^{ère} personne, en ciblant des entretiens de personnes ayant bénéficié d'événements miraculeux. Nous verrons plus bas que le positionnement en 3^{ème} personne a comme principe que le descripteur n'est pas celui qui expérimente, mais qu'il recueille l'expérience d'un sujet, devenu par conséquent objet. Dans le cas qui nous occupe, on devrait sans doute augmenter la distance entre les sujets de l'expérience et de la description dite en 3^{ème} personne, puisque les intermédiaires entre l'expérience des bénéficiaires des miracles évangéliques, et le descripteur que nous sommes, sont en nombre indéterminé, comprenant les témoins des événements eux-mêmes, les rédacteurs de listes de paroles (logia), ou des versions écrites de ces témoignages, les compilateurs des unités textuelles devant ensuite entrer dans un document appelé évangile, et sans doute un nombre indéterminé de lecteurs primitifs qui sont intervenus dans l'établissement du canon... Nous garderons cependant la terminologie « point de vue en 3^{ème} personne » pour le travail fait sur ces sources.¹⁰ Quant à l'appellation « point de vue en 1^{ère} personne », il serait sans doute plus

plume de J. Ratzinger, dans les précisions apportées sur les révélations de Fatima, les paragraphes « [Révélation publique et révélations privées – leur lieu théologique](http://www.maria-valtorta.org/ValtortaWeb/MariaValtorta15.htm) ». Voici une autre page assez documentée sur la question : <http://www.maria-valtorta.org/ValtortaWeb/MariaValtorta15.htm>

¹⁰ Ajoutons à ces indications générales le point de vue suivant : « L'expérience subjective était jusqu'à récemment exclue du champ de l'investigation scientifique : seules sont scientifiques les données reproductibles à l'identique, recueillies par un observateur neutre, objectif, extérieur à son objet d'étude. C'est notamment le credo de la psychologie classique, expérimentale, qui ne s'appuie que sur les données dites « en 3^{ème} personne », c'est-à-dire collectées par un observateur ou expérimentateur extérieur. Mais une frange grandissante de chercheurs en sciences cognitives réalise depuis peu que pour étudier la cognition, on en peut plus se limiter aux données observables et enregistrables de l'extérieur, et qu'il est indispensable de prendre en compte sa dimension subjective, telle qu'elle

exact de la nommer « point de vue en 2^e personne », puisque les résultats du travail d'investigation sont formulés par un descripteur (nous-mêmes) qui interroge les personnes qui, elles seules, expriment la perspective grammaticale en « je ». Mais nous allons cependant conserver la terminologie indiquée, notamment parce que certains de nos entretiens sont des entretiens que nous appellerons « en 2^e personne », car ils sont le fait de témoins de bénéficiaires de miracles, et non pas des bénéficiaires eux-mêmes¹¹. Donc même si l'essentiel ici consiste en la prise en compte de la proximité, ou bien la distance, des sources de l'expérience elles-mêmes, nous acceptons tout à fait que l'on puisse envisager de caractériser l'approche que nous avons utilisée pour les témoins de miracles contemporains de « point de vue en 2^e personne » dans ce sens. Mais nous pensons que l'expression « récits en 1^{ère} personne » maintient sa validité.

Tout en poursuivant le travail sur les verbes de la surprise dans le NT, et les éléments narratifs relevant des textes et de leurs prolongements interprétatifs, nous avons commencé à envisager l'intérêt de travailler sur des témoignages en 1^{ère} personne. Il semblait avant tout que ces derniers auraient l'avantage de n'être pas encombrés de visées apologétiques, ecclésiales, ou culturelles et que si des personnes à qui des événements miraculeux étaient survenus décrivaient leur vécu et les réactions à ce vécu, et que nous puissions en prendre note, nous aurions là un matériau grâce auquel se rapprocher de l'expérience sans autre écran que leur propre discours. Nous comprenions bien, en nous orientant dans cette direction, que l'intérêt des récits déposés dans le NT ne diminuait pas pour autant, mais s'infléchissait : ces textes prenaient ou reprenaient leur dimension inaugurale autant que centrale dans l'examen de ce que la théologie appelle miracle : c'est bien en liaison avec les miracles de Jésus-Christ que l'Eglise et la foi chrétienne en général observe la valeur des miracles historiques et contemporains. Il y a entre les uns et les autres une régulation organique telle que les premiers conditionnent et valident les seconds autant pour leur déroulement que pour leur signification. Ce qui se dit des miracles évangéliques doit pouvoir, *mutatis mutandis*, se dire des miracles historiques. Et l'on a constamment en tête les premiers quand on considère la nouveauté des seconds, puisque le principe théologique qui prévaut ici est celui de la clôture de la révélation, Dieu en Jésus-Christ nous ayant tout donné sans restriction¹², comme l'Eglise le recueille dans le fameux texte de la lettre aux Hébreux 1,1-2 :

est vécue de l'intérieur. Pour une raison qui paraît évidente : la description d'un processus cognitif « en première personne », c'est-à-dire par le sujet qui le vit, est beaucoup plus riche qu'une description indirecte. » Claire Petitmengin, « *Décrire son expérience vécue en deuxième personne* », Une méthode d'entretien pour contribuer à la science de la conscience, version française de l'article paru dans *Phenomenology and the cognitive science* 5, p. 229-269, 2006.

<http://clairepetitmengin.fr/AArticles%20versions%20finales/PCS%20Second%20Person%20fran%C3%A7ais.pdf>.

¹¹ Cf. cet autre extrait de l'article cité ci-dessus, qui, décrit la méthode exposée comme : « une méthode d'entretien qui permet d'amener une personne, même non entraînée, à prendre conscience de son expérience subjective, et à la décrire avec une grande précision. Il s'agit donc d'une méthode permettant de recueillir des données en "première personne", c'est-à-dire exprimant le point de vue du sujet lui-même, grammaticalement en "Je...". Mais comme ces données sont recueillies par l'intermédiaire d'une autre personne, d'un "Tu", nous la qualifions de méthode en "deuxième personne". Voir plus loin la présentation générale de la méthode.

¹² Cf. saint Jean de la Croix, la montée au Carmel, § 20 : « *Dès lors qu'il nous a donné son Fils, qui est sa Parole, il n'a pas d'autre parole à nous donner. Il nous a tout dit à la fois et d'un seul coup en cette seule Parole; il n'a donc plus à nous parler.* »

« Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles. »

Nous rappelons ce principe puisque notre travail pourrait sembler le prendre à rebrousse-poil : l'exploration de miracles contemporains viendrait ainsi contredire le fait que seule l'action de Dieu en JC est normative pour la foi. Mais justement, notre travail ne se préoccupe pas de foi¹³ ; il se situe en phénoménologie et vise à se rapprocher au plus près de ce qui se passe lors de l'exposition au surnaturel, ou en tout cas à ce que ses bénéficiaires considèrent comme le surnaturel faisant irruption dans leur vie. Or qui ne voit que les textes du NT, tout en reflétant ce que les communautés rédactrices ont voulu transmettre de leur expérience de croyants, ne peuvent pas, justement, s'exonérer de cette transmission et des différents moyens pour que cette transmission ait eu lieu : collecte des souvenirs et expériences véhiculés oralement du temps des apôtres, rassemblement des paraboles et portions de récits des témoins, harmonisation avec certains textes comme les lettres de Paul ou d'autres disciples, premières mises par écrit (logia), sans doute orientées par les besoins religieux des communautés (catéchèse, liturgie...), réécritures au fil des discussions et travaux des anciens une fois que les derniers apôtres ont disparu, comparaisons des premiers documents du genre évangile en circulation et validation après décision des chefs des églises (problème des apocryphes, des textes déviants...), collation des premières listes de textes qui deviendront les différents canons locaux... toutes étapes non exhaustives qui occupèrent le premier et sans doute une bonne part du deuxième siècle, avant même que les questions de traduction et de conservation ne se posent pour la suite¹⁴. Bref, il semble clair que la distance est grande d'avec le vécu originel des témoins des miracles (paroles et actions) du Christ : le miracle est même que ces récits nous soient parvenus, et contiennent encore de façon étonnante quelque chose de la vie qui les a fixés dans la mémoire des témoins.

On voit donc l'intérêt qu'un travail auprès de bénéficiaires de miracles contemporains pourra avoir : des récits en 1^{ère} personne bénéficieront de l'immédiateté de la source de l'expérience, et permettront a priori de travailler sur les réactions aux événements si insolites des miracles sans que des intentions en provenance d'acteurs étrangers ne modifient leur contenu. Il est acquis que les croyants (il s'agit presque toujours de croyants, au moins de croyants dont la foi est née de ces expériences) qui accepteront de témoigner auront en tête les miracles que l'Eglise considère comme normatifs de l'expérience chrétienne, ainsi que certaines des limites de leur propre personne pour rester des témoins objectifs et loyaux (surtout l'aptitude verbale, dont nous verrons qu'elle a un statut paradoxal), et que ces limitations sont prises en compte dans la gestion des témoignages. Mais le chemin qui conduira des réactions de surprise et d'étonnement repérables dans les récits en 1^{ère} personne aux réactions étudiées dans les récits évangéliques en 3^e personne, ne sera pas forcément aisé : c'est là l'objet de la III^e partie de notre travail.

¹³ Nous voulons dire, bien sûr, que l'objet de la foi théologique ne le concerne pas ; il espère par contre apporter quelques éclaircissements sur le *phénomène de la foi* comme attitude humaine fondamentale devant l'inconnu.

¹⁴ Voir par exemple Michel Quesnel, *L'histoire des Évangiles*, Cerf fides, 1987 pp 31-49, ou le Que sais-je n°3300 *Jésus*, par Charles Perrot, PUF, 1998, p.23-27.

2. Formation à l'Explicitation Microphénoménologique

La recherche d'une méthode pour mener les entretiens auprès de personnes bénéficiaires de miracles nous a conduit à privilégier la technique d'explicitation microphénoménologique dont l'outil privilégié consiste en l'**entretien d'explicitation**. « [Ce dernier] est un entretien qui vise une description aussi fine que possible d'une activité passée, réalisée par une personne en situation de pratique professionnelle ou engagée dans la réalisation d'une tâche. Élaboré par le psychologue et chercheur Pierre Vermersch (CNRS, GREX), cet ensemble de techniques permet d'accéder à des dimensions du vécu de l'action qui ne sont pas immédiatement présentes à la conscience de la personne. Le but de cet entretien est de s'informer, à la fois de ce qui s'est réellement passé ainsi que *des connaissances implicites* inscrites dans cette action. »¹⁵ Notre formation a eu lieu du 8 au 11 avril 2013, à Télécom ParisTech, 46 rue Barrault, Paris, sous la conduite de Claire Petitmengin, professeur à l'Institut Mines-Telecom. L'objectif de la formation était formulé ainsi : « Dans le cadre d'un travail de recherche nécessitant de recueillir la description d'un processus cognitif, être capable de mettre en œuvre les techniques d'entretien qui permettent de constituer un corpus de données précises et pertinentes pour l'objectif de recherche ».

Il vaut la peine de continuer à citer cet extrait d'article pour le lier avec ce que nous disions du passage de la dimension en 3^{ème} personne à celle en 1^{ère} personne : « Ce qui intéresse Pierre Vermersch, c'est de pouvoir analyser ce qui se passe dans la boîte noire, comme l'activité de mémorisation ou d'attention, et de trouver un moyen *d'accéder à ce qui restait inobservable depuis un point de vue extérieur*, c'est-à-dire *accepter d'étudier* tout le domaine de la « **pensée privée** ». Pierre Vermersch constate que la caractéristique la plus fondamentale de ce domaine est de relever du niveau d'une analyse phénoménologique (c'est-à-dire le niveau de ce qui apparaît au sujet) et que cette pensée privée reste accessible au sujet qui en fait l'expérience. Pour l'étudier, une rupture est nécessaire par rapport au paradigme de la psychologie expérimentale : il s'agit d'envisager, à côté de l'observation classique en troisième personne (où le sujet est objet d'observation), **le point de vue en première personne**, exprimé par le sujet, témoignant de ses prises d'information et de la conduite de ses actes cognitifs. »¹⁶

Voici sur quelle base se déroule l'entretien, et ce que la formation a fidèlement mis en place à travers les présentations théoriques et une série d'exercices pratiques :

« Il s'agit de créer les conditions nécessaires pour que l'interviewé puisse rendre compte le plus finement possible de *ce qu'il a fait réellement*, de *comment il s'y est pris* pour faire ce qu'il avait à faire. Ce sont ces conditions et un changement didactique, le passage *de l'interrogation au questionnement*, qui constituent les principales caractéristiques des techniques d'explicitation :

- Proposer un contrat de communication.

¹⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Entretien_d%27explicitation Cet article se base sur Pierre Vermersch, *L'entretien d'explicitation en formation continue et initiale*, Paris, ESF, 1994/2003.

¹⁶ Et ^{15a} Idem.

- Tourner l'attention de la personne vers une situation singulière qui s'est effectivement déroulée. La verbalisation ne porte pas sur une classe d'actions, mais concerne une tâche *réelle, spécifiée dans le temps et dans l'espace*.
- Faire évoquer la situation de référence. Cela suppose que la personne entretienne avec ce dont elle parle une position particulière, la position de parole incarnée, qualifiée "d'impliquée", dans laquelle la personne est davantage en contact avec son expérience passée qu'avec la situation présente de communication en entretien.
- Guider vers *l'évocation sensorielle*, de manière à solliciter *la mémoire concrète*. Cette mémoire se déclenche par l'activation d'un élément sensoriel qui fonctionne de manière involontaire, ce qui conduit à éviter toute volonté de recherche du contenu à rappeler.
- Distinguer des catégories de verbalisation (les satellites de l'action) et relancer le questionnement vers les informations concernant l'action.
- Questionner en fonction du caractère préréfléchi de l'action : questions *descriptives*, questions *sur les gestes* (témoins du préréfléchi), *relances sur les dénégations* (le préréfléchi n'est pas connu, le déni masque l'existant).
- Questionner en fonction des propriétés de l'action et de son déroulement.
- Accompagner la prise de conscience avec un guidage s'effectuant en *structures* (déroulement temporel, cycle de l'action) et non en contenus. »^{15a}

Cette formation effectuée, et malgré l'insuffisance de son apport (nous verrons pourquoi), nous avons dû attendre l'année d'après pour pouvoir la mettre en œuvre, et le faire sans autre préparation que la relecture du livret de la formation et des notes prises lors de la formation. Nous n'avons pas pu (faute de temps) nous entraîner sur des entretiens préparatoires, par exemple.

3. Elaboration du protocole et modification de la 1^{ère} version

La phase suivante a consisté en l'élaboration d'un protocole d'entretien dont le but allait être de présenter (succinctement) aux candidats à l'entretien les objectifs de notre recherche elle-même, les conditions dans lesquelles celui-ci serait conduit, et son déroulement concret. Après quelques tâtonnements, et échanges sur le contenu avec N. Depraz, le document finalisé¹⁷ a été envoyé à certains responsables diocésains et à des communautés religieuses normandes début 2015, car le but était de cibler à la fois des religieux et des laïcs. Cependant, très peu de réponses nous parvinrent, et en fait, une seule, concernant une religieuse non cloîtrée (donc non concernée par notre demande dans des monastères) dont le profil était connu pour avoir participé à la béatification d'un fondateur local de congrégation religieuse. Par divers recoupements, nous nous sommes rendu compte que le problème de ce faible taux de réponse devait se trouver dans la méfiance que certaines personnes pouvaient éprouver à l'endroit du terme « miracle ». De fait, à cette étape, seul ce cas de miracle, un cas officiel reconnu par les autorités ecclésiastiques, avait été porté à notre connaissance. Il s'en est suivi une modification du protocole, où l'accent mis sur le terme était décentré vers le critère d'expérience personnelle que le bénéficiaire accepterait de caractériser comme miraculeux, et nous avons mis en avant

¹⁷ Cf. [Annexe 3](#)

plusieurs exemples de telles expériences : des révélations, des effusions, des conversions intimes, notamment. On peut se rendre compte du changement dans les deux textes ci-dessous :

Protocole 1^{ère} version : « J'ai besoin d'interviewer des personnes à qui il est arrivé un miracle - ce qui veut dire « quelque chose » qu'elles appellent ainsi -, ou qui en ont été les témoins. Ces personnes doivent accepter d'être enregistrées, et que leur témoignage soit utilisé à des fins de recherche de type universitaire. »

Protocole 2^e version : « Je suis à la recherche de personnes, croyantes ou non, qui auraient été bénéficiaires ou témoins d'événements miraculeux, afin de les interviewer et de disposer d'un échantillon d'enregistrements à exploiter. Les "miracles" en question ne sont pas nécessairement des guérisons physiques du genre de celles que l'on a souvent en tête (Lourdes, Fatima...), mais ils peuvent consister en des **révélations**, des **effusions**, des **conversions intimes**, bref, toute espèce d'expériences personnelles que leurs bénéficiaires ne peuvent pas expliquer autrement qu'en les appelant miraculeuses. Ces personnes doivent accepter d'être enregistrées, et que leur témoignage soit utilisé à des fins de recherche de type universitaire. »

Comme nous avons eu l'occasion de l'exposer lors de compte-rendus intermédiaires, cette modification de l'appel à témoin, qui nous a permis de recevoir un assez grand nombre de candidatures (environ 25, dont 21 ont débouché sur des entretiens enregistrés), a supposé un assez grand changement dans la méthodologie jusque-là mise en œuvre. Auparavant, nous avons fonctionné sur la base que les miracles qui constitueraient le matériau de notre enquête ressembleraient aux miracles évangéliques et historiques reconnus par l'Eglise. Mais l'appel à témoins contenant seulement le critère « miracle » n'a pas fonctionné, clairement parce que trop de personnes associaient ce terme (comme nous-mêmes d'ailleurs) aux miracles officiels bibliques et historiques. Une fois déconnectée de cette acception l'idée que « miraculeux » ne doit pas nécessairement rimer avec « officiel », des témoins potentiels se sont fait connaître en répondant positivement à nos messages de demande. Nous entrons alors en terrain assez mouvant, puisque nous délaissions sciemment les critères de définition officiels (ceux, par exemple, évoqués dans le CEC ci-dessus p. 194) et nous nous obligeons à élaborer une critériologie des miracles, évidemment en accord avec l'officielle, mais qui permettrait de considérer comme miraculeux des événements bien moins objectifs et contrôlables que les miracles officiels. Cependant, cette modification paraissait logique, puisque notre travail situé en phénoménologie, et non en théologie, nous autorisait à des redéfinitions, pourvu que celles-ci soient clairement indiquées comme choisies et fondées.

Il nous semble que ce qui était en jeu dans cette modification, c'est l'embarras dans lequel se trouvent les personnes à qui des événements qu'elles qualifieraient d'inexplicables ou de surnaturelles sont arrivés, pour les dénommer à l'aide du vocable « miracle », et ce sans doute du fait du durcissement rationaliste qui s'est produit autour du phénomène du miracle. Le Bureau des Constatations médicales de Lourdes, notamment, refuse d'appeler « guérison inexplicable » (terminologie qui débouche sur la possibilité pour les autorités ecclésiales d'utiliser le terme de miracle) la grande majorité des guérisons qui y ont lieu du fait de critères extrêmement limitatifs qui y prévalent. Et les autorités de l'Eglise n'appellent donc « miracles »

qu'une toute petite partie des guérisons et autres phénomènes du même genre qui s'y déroulent. La distance qui sépare la notion de miracle dans le NT et celle qui prévaut aujourd'hui, est immense. La notion même de miracle date des Lumières¹⁸. Dans le NT on parle d'actes de puissance, de prodiges, ou de signes. Une des manifestations de cette distance et de la polysémie actuelle du terme miracle (et dans une moindre mesure miraculeux) est la méfiance voire le refus de la qualification d'événements présentés comme en rapport avec l'au-delà, à l'aide du mot miracle.

Donnons à présent, même si ce n'est que provisoirement, un aperçu de cette critériologie, celle qui a été mise en œuvre dans la décision d'accepter ou non les témoignages qui se sont proposés à nous, et que nous avons réévaluée au fil de l'examen de chacun des entretiens une fois effectués. Est reconnue comme miraculeux ou surnaturel (ici pas de distinction, pour laisser aux intéressés la liberté de se reconnaître dans l'un ou l'autre terme) tout événement de nature spirituelle que ses bénéficiaires ne peuvent pas, en toute honnêteté, faire autrement que de reconnaître tel, et qui contient les éléments suivants :

- a) un avant fait d'une attente (quête) ou d'une souffrance/misère profonde ;
- b) une crise correspondant à l'irruption d'une altérité non réductible à une événementialité habituelle, dont les caractéristiques sont le caractère subi, inattendu (et donc surprenant) et ceci de manière nécessairement contradictoire¹⁹ avec le point a) ci-dessus, événement qui de plus est reconnu comme appartenant à la sphère spirituelle ou religieuse ;
- c) un après sous forme de conversion et/ou de changement radical et durable de la vie.

Il est exact que cette critériologie était en partie implicite quand nous n'avions pas encore commencé les entretiens, mais elle s'est rapidement mise en place en écoutant les personnes, notamment celles dans le récit desquelles nous pouvions reconnaître la dimension miraculeuse de manière nette et indubitable²⁰. Et lorsque nous avons commencé les commentaires individuels de chaque témoignage, elle s'est imposée, et c'est avec elle que nous avons travaillé, nous appliquant à détecter dans la matérialité des éléments narratifs des entretiens, ce qui relevait de chaque critère, et ce qui éventuellement manquait, et quelle importance ce manque pouvait avoir. Nous pouvons aussi dire de manière très claire que le déroulé de cette événementialité trouve sa source dans le schéma de la temporalité de la surprise qui est sorti des travaux du séminaire ANR Emphiline.

¹⁸ Le Littré indique que le terme est utilisé à partir du XI^e siècle, et sert à désigner des spectacles, des drames sacrés consacrés à la vie des saints tels le *Miracle de Théophile*, de Rutebœuf. Le sens moderne, se référant aux miracles de la foi, daterait des Lumières, Voltaire par exemple l'utilisant dans ce sens.

¹⁹ Ce paradoxe, qui sera développé plus loin, se base sur le fait qu'une attente sous forme de recherche ou de quête, dans la vie d'un futur bénéficiaire d'un événement de nature miraculeuse, est cependant toujours dépassé par ce même événement.

²⁰ Reconnaître... en théologien. On ne sera pas étonné de ce chassé-croisé entre des compétences en provenance de champs différents, puisque de toute façon le ciblage phénoménologique de l'expérience appelée « miracle » (et par conséquent des réactions qui l'accompagnent) n'aurait aucun sens si celle-ci n'était pas définie selon les catégories théologiques. C'est précisément la séparation et le dialogue entre les deux champs disciplinaires qui rend l'exploration de l'entre-deux intéressante.

4. Les entretiens : panorama général

Les 22 entretiens ont pris place entre le 22 février et le 7 novembre 2015, avec un entretien supplémentaire le 15 février 2017. Leur durée moyenne fut de 34 minutes. L'âge des personnes va de 25 à 80 ans, avec une moyenne à 53 ans. L'échantillon compte 15 femmes pour seulement 7 hommes, et se répartit entre 5 religieux/ses et 17 laïcs. Les types de miracles ou événements surnaturels les plus courants sont la guérison (9 cas) et la conversion (7 cas). Voir le tableau récapitulatif ci-dessous.

	Date Enreg.	Prénom, Initiale	Age	Occupation	Type de miracle
1	22 février	Claire M.	40	Formatrice	Effusion
2	13 mars	Jean-Luc H.	70	Retraité	Garde en vie
3	18 mars	Marie-Elisabeth P. (cons.)	50	Consacrée /accueil	Guérison
4	20 mars	Annie R. (sœur)	60	religieuse	Guérison
5	20 mars	Sylvie T.	55	ophtalmologiste	Retour fonction (témoin)
6	24 mars	Line L.	60	Retraîtée, médecin	Conversion
7	27 mars	Léon B.	75	Retraité, oblat	Guérison
8	31 mars	Catherine A.	55	psychologue	Guérison (témoin)
9	1 ^{er} avril	Véronique C.	70	Retraîtée, artiste	Guérison
10	1 ^{er} avril	Bernard V. (père)	80	Retraité, prêtre	Garde en vie
11	7 avril	Adeline G.	50	artiste	Accompagnement
12	17 avril	Florence N.	40	infirmière	Guérison
13	24 avril	Sabine de L.	50	orthophoniste	Révélation
14	20 mai	Eliane H.	70	retraîtée	Conversion
15	4 juin	Pierrick T.	40	libraire	Conversion + guérison
16	5 juin	Marthe (sœur)	40	religieuse	Conversion
17	5 juin	Marie-Elisabeth F. (sœur)	45	religieuse	Conversion
18	26 juin	Marie H.	30	En formation	Conversion
19	1 ^{er} juillet	Mathieu P.	25	Étudiant	Guérison/conversion
20	7 juillet	Jacques P.	70	Retraité, artiste	Guérison
21	7 novembre	Haïm P.	45	psychologue	Révélation
22	15 février	Gisèle T.	65	Retraîtée	Guérison, conversion

Au fur et à mesure que les enregistrements s'effectuaient, nous remarquions les différences entre les cas, et notamment le fait que certaines personnes étaient ou non croyantes avant l'événement, ou bien en recherche, et si l'événement débouchait sur un changement de vie ou non²¹. Nous nous faisons aussi progressivement une idée de l'exploitabilité des réactions aux événements qui étaient racontés, certains présentant des caractéristiques miraculeuses distinctes (type A), alors que d'autres n'en présentaient pas ou trop peu (type B et C)²². Ces éléments, assez intuitifs il est vrai, ont néanmoins été conservés pour le travail de dépouillement qui a abouti au tableau suivant, où la catégorisation suivante a été adoptée :

A : récit avec critères de miracle nets, exploitation normale

B : récit avec critères de miracle partiellement probants, exploitation normale (T : récit de témoin)

²¹ Cet élément nous a servi pour déterminer si oui ou non nous tenions compte de la candidature des personnes : deux récits (à l'événementialité assez mince) ont ainsi été écartés parce que les personnes admettaient que leur vie n'avait pas été modifiée par l'événement concerné.

²² Voir ce que nous disons plus haut sur la normativité des récits de miracles bibliques et historiques pour la prise en compte des miracles contemporains. Il n'était pas toujours facile, lors du premier contact avec les candidats aux entretiens, de déterminer la valeur de ce qui allait être raconté.

C : récit de miracle non typique, exploitation problématique
 NE : récit non exploitable, critères de miracle peu ou pas perceptibles

	Type	Prénom	Age	Situation amont	Situation aval	Type de miracle	Comm.
1	A	Sr Marthe	40	recherche	conversion totale	Révélation	oui
2	A	Line	60	recherche	conversion totale	Révélation	Oui
3	A	Claire	40	incroyante	foi / engagement	Effusion	Oui
4	A	Marie-Elisabeth	50	croyante	très grand tournant	Guérison	Oui
5	A	Sr Annie-Thérèse	60	croyante	reconnaissance	Guérison	Oui
6	A	Gisèle	65	croyante	Conversion	Guérison	Oui
7	A	Sabine	50	Recherche	conversion totale	Révélation	Oui
1	B	Haïm	45	Recherche	conversion totale	Révélation	Oui
2	B	Véronique	70	Croyante	conversion totale	Guérison	Oui
3	B	Léon	75	Incroyant	conversion totale	Guérison	Oui
4	B	Sr Anne-Elisabeth	45	Croyante	Refondation	Conversion	Oui
5	B	Pierrick	40	Recherche	conversion totale	Conversion + guérison	Oui
6	B	Mathieu	25	?	engagement, chemin	Guérison / conversion	Oui
7	B	Jean-Luc	70	Croyant	conversion totale	Garde en vie ²³	Oui
8	B	Florence	40	Croyante	changement de vie	Guérison	Oui
1	T	Sylvie	55	croyante /croyant	signe important	Retour fonction (témoin)	Oui
2	T	Catherine	55	croyante/croyante	Mission	Guérison (témoin)	Oui
2	C	Adeline	50	Croyante	expérience fondatrice	Accompagnement	Oui
3	C	Jacques	70	Croyant	pas de changement	Garde en vie	Oui
1	C	Bernard (père)	80	Croyant	approfondissement	Garde en vie	Non
1	NE	Eliane	70	Croyante		Conversion ?	Non
2	NE	Marie	30	Croyante		Conversion ?	Non

Il ressort de manière significative que les sujets qui se trouvent soit en recherche, soit en situation d'incroyance sont ceux qui bénéficient des interventions surnaturelles dont les critères sont les plus nets, et a contrario il n'y a pas de personne dont nous avons été obligé de considérer le témoignage comme peu probant qui soit dans ce cas de figure. Nous reviendrons sur cette donnée.

5. Les entretiens : déroulement et difficultés

Les entretiens se sont déroulés, presque tous, chez les personnes candidates²⁴. En amont, l'échange du protocole ainsi qu'une mise au point sur le déroulement pratique permettaient de les cadrer. Les candidats étaient en général seuls, mais à cinq reprises une personne de

²³ Cette indication veut dire que la personne se trouvait dans un état critique, avec risque vital, et qu'elle revendique que le miracle l'a sauvée et gardé en vie.

²⁴ Occasionnellement dans un lieu neutre suffisamment tranquille, comme le Centre diocésain à Rouen. Nous disposions d'un petit appareil enregistreur posé sur la table et dont la petite taille (10cm x 4 cm) le rendait le moins intrusif possible.

l'entourage était présente, et cet élément qui n'avait pas été mentionné dans le protocole, a pu jouer un rôle dans la teneur de l'entretien. Les commentaires des cas concernés évaluent son importance. Chaque entretien commence par notre demande de contextualisation de l'événement, qui se passe toujours très bien, la personne arrivant naturellement à la situation elle-même, sans difficulté. Le degré d'évocation est quasiment à chaque fois assez élevé, les signes de cette mise en évocation sont caractéristiques. La plupart des entretiens se sont bien passés, c'est-à-dire qu'il nous a semblé que nous avons pu faire reformuler et préciser le vécu de l'expérience comme prévu dans le protocole. Les raisons qui ont fait qu'occasionnellement cela a pu être plus difficile ont été que les personnes avaient déjà participé à des entretiens sur leur expérience de miraculés, et avaient du mal à ne pas redire des phrases plusieurs fois utilisées dans des descriptions antérieures. Ou bien elles avaient recours, sans que nous puissions aisément les en empêcher, à des écrits qu'elles lisaient pendant l'entretien afin de se replonger dans les événements. Mais ces situations furent très minoritaires. Pour certains entretiens, il nous a fallu beaucoup intervenir, parce que les personnes s'arrêtaient assez rapidement de parler, alors que d'autres pouvaient dérouler des pans de récit sans avoir besoin d'y être particulièrement encouragées.

Eu égard à notre objectif, la première difficulté rencontrée a été méthodologique : pour ne pas induire, le terme de surprise n'était pas mentionné dans la présentation de l'entretien et de nos motivations de recherche (nous utilisons la phrase suivante : « je travaille sur les réactions face aux miracles / au surnaturel / à l'inexpliqué »), espérant que des éléments ayant trait à la surprise « sortiraient » naturellement au cours de l'entretien. Mais nous ne sommes pas sûr que cela ait été toujours le cas, et surtout (pendant les entretiens) nous nous sentions incertain par rapport à ce que nous devons faire : rebondir sur le terme surprise s'il sortait, au risque de focaliser indûment, ou au bout d'un certain temps proposer cette réaction comme une possibilité parmi les réactions, au risque d'induire ? Nous éprouvions comme embarrassant de ne pas savoir quoi faire, n'ayant pas trouvé de consignes précises en ce qui concerne **le but** de la recherche dans la méthode elle-même. Celle-ci, en effet, détaille **comment mener** les entretiens en règle générale, mais ne dit pas grand-chose sur **comment la particulariser** en fonction de tel ou tel besoin de recherche. Pendant tel ou tel entretien, nous nous disions : « il y aurait sans doute un moyen de faire expliciter qui permettrait davantage de produire l'attention sur la surprise »... Par exemple, et sans doute maladroitement, nous avons essayé de mettre en œuvre cette requête (quand ça a été possible) par un questionnement sous forme de : « ceci vous a-t-il semblé normal / naturel ? », espérant par ce biais produire le cas échéant une remarque indiquant l'inattendu ou l'imprévu de l'événement. Mais nous sentions bien que ce type d'approche n'était pas vraiment satisfaisant, et en réalité, il se déposait, dans les entretiens eux-mêmes et comme naturellement, de nombreux éléments non observables pendant les séances d'enregistrement, et exploitables pour notre recherche, mais il a fallu pour s'en rendre compte attendre l'examen détaillé et précis des transcriptions.

Une autre difficulté rencontrée au fil des entretiens a trait à la définition du miracle ou du miraculeux. C'était logique, puisque nous en avons élargi la notion (voir ci-dessus), mais l'articulation avec les réactions de surprise devenait ainsi plus floue, et quand par exemple certaines personnes considèrent qu'un événement de leur vie s'étalant sur une certaine période

(par exemple un an) leur semble devoir être qualifié de miraculeux, ou le résultat d'une influence miraculeuse, il n'y a pas toujours été facile de les obliger à trouver un moment suffisamment court avec un avant et un après précisément datable. Il y eut aussi des cas où l'expérience a concerné plusieurs événements de nature spirituelle, et cela rendait la focalisation moins précise. En fait, du point de vue de la théologie chrétienne classique, ces personnes décrivaient davantage comment la grâce avait agi au cours de cette période de leur vie, et cette même théologie classique refuserait très probablement le terme miracle à ce type d'intervention divine. Ces situations (en nombre limité il est vrai) nous mettaient dans l'embarras, car nous ne nous voyions pas refuser à ces personnes leur emploi du terme miracle ou miraculeux, mais nous éprouvions des difficultés pour leur faire correspondre une critériologie rigoureuse.

Plus généralement, la définition élargie du miracle que nous avons retenue²⁵ nous obligeait à faire entrer un biais méthodologique important, celui de la décision (ou de l'opinion) du bénéficiaire lui-même sur la nature et la qualité de ce qui lui était survenu. Nous admettions par là-même la possibilité non négligeable de subjectivité dans notre travail, alors même que nous étions conscient des risques importants de projection, d'autosuggestion et de désir de merveilleux qui se mêlent dans l'exposition même honnête d'une expérience qualifiable de miraculeuse. Nous ne pensons pas avoir été victime de supercherie ou d'invention, mais ce risque n'est pas à exclure. Disons à cette étape que le poids de cette vérification a été constant lors des écoutes, lors des lectures des transcriptions et lors des évaluations des expériences faites dans les commentaires de chaque transcription. Nous avons donc travaillé, nous ne le cachons pas, avec du matériau ambigu et non soumis à une autre instance de contrôle que celle des bénéficiaires des miracles et nous-mêmes²⁶. Cette donnée de fond nous a notamment conduit à parler de témoignages exploitables ou bien non exploitables (voir tableau ci-dessus), selon que la matérialité des événements nous semblait correspondre à une expérience surnaturelle reconnaissable (voir ci-dessus la critériologie dont nous nous sommes servi) ou bien si cette matérialité était absente ou reconstituée dans un but psychologique particulier (besoin de reconnaissance, ou de consolation, notamment). Nous estimons cependant que pour la majorité des cas, le travail a pu être mené dans des conditions scientifiques acceptables, et notamment pour la raison que ce ne sont en général pas les personnes ayant témoigné qui ont d'abord souhaité témoigner, mais c'est nous qui avons souhaité les rencontrer et les interviewer. Une réaction fréquente de leur part a été : « si cela peut vous apporter quelque chose », ou bien « je ne sais pas si mon expérience rentre dans le cadre que vous décrivez ». Cet élargissement de la notion de miracle, en fin de compte, nous a poussé à parler plutôt de miraculeux ou de surnaturel, et ce sont ces réalités-là, plus diffuses et moins fermement établies que le terme de miracle, qui constituent le milieu dans lequel émerge le type de surprise que nous étudions.

²⁵ Voir ci-dessus : « Est reconnue comme miraculeux ou surnaturel tout événement de nature spirituelle que ses bénéficiaires ne peuvent pas, en toute honnêteté, faire autrement que de reconnaître tel, et qui contient les éléments a, b et c suivants... »

²⁶ Il faut quand même rajouter pour une grande majorité des candidats le rôle de leur entourage, notamment ecclésiastique, puisque les personnes éprouvent toujours le besoin de raconter, et que cette opération suppose intrinsèquement une vérification de l'expérience, sous forme de confrontation avec la rationalité commune.

6. Nécessaire adaptation de la méthode d'explicitation

Si nous tâchons d'évaluer à présent la concordance entre les principes de la méthode d'explicitation, et la mise en œuvre pratique que nous avons effectuée, nous pouvons dire qu'elle nous a vraiment permis de faire évoquer le cœur de l'expérience ciblée, d'une part parce que la mise en évocation s'est faite très facilement (signes distinctifs caractéristiques visuels et langagiers notés à chaque fois) et que par ailleurs, nous avons régulièrement été à l'affût des informations satellites qui apparaissaient, dont nous savions qu'elles faisaient dériver de l'expression de l'expérience. Parfois certaines personnes avaient du mal à quitter le champ de ces informations, mais, une fois sollicitées pour revenir au vécu, elles le faisaient en général sans problème, et cela nous fournissait une confirmation de l'épaisseur (ou de l'intensité) de ce vécu. Il faut dire cependant que les entretiens étaient inconcevables sans une première partie de contextualisation, d'ailleurs prévue par la méthode, mais qui dans notre cas exigeait un développement plus important, et en cela très différent des tests de surprise artificiellement provoqués qui ont été la base de certains travaux dans l'ANR Emphiline. Pour l'exposé de ce contexte, nous demandions aux personnes de situer l'événement qu'elles allaient décrire dans le cours de leur vie. En conséquence, l'entretien prenait d'abord la forme d'un monologue comprenant la contextualisation en amont, le récit de l'événement visé, puis le dépassait éventuellement pour indiquer quel avait été son retentissement dans la vie de la personne, et se clôturait après avoir duré entre 5 et 20 minutes selon la manière dont les personnes géraient leur histoire. A cette étape, il était naturellement très difficile pour ne pas dire impossible de les arrêter : il fallait même, selon les cas, accompagner les personnes, les encourager à continuer, ou terminer, et du coup la rupture entre la partie monologue et la partie dialogue pouvait être moins structurante, et dans certains cas, disparaissait, ce qui n'empêchait certes pas de mettre en œuvre le guidage de la description explicitative de l'événement, mais le masquait davantage.

De plus, la dimension émotionnellement très prégnante des récits d'événements miraculeux, événements dont la caractéristique est d'être transformateurs de la vie de la personne, possède une puissance intrinsèque qui peut augmenter la durée et l'intensité de la partie monologuée, mais en tout état de cause, y déposer des éléments cruciaux pour le repérage de la surprise face au miraculeux. Pendant les monologues, l'évocation commence toujours à se mettre en place, avec ses qualités sensorielles et émotionnelles propres, et ce d'autant plus que le sujet ressent évidemment l'importance personnelle de ce qu'il raconte, et se met à le revivre avec son potentiel transformateur. Ici donc, contrairement à d'autres cas de récits plus neutres, qui n'affectent pas autant le sujet, celui qui raconte un événement miraculeux accepte de se laisser glisser à nouveau dans l'évocation du processus qui parfois l'a bouleversé jusqu'à faire de lui une nouvelle personne, par exemple, de l'inquiet ou du souffrant qu'il était, un individu guéri et reconnaissant, ou du chercheur de Dieu, un converti.

Il peut résulter de cette situation que certains éléments satellites de l'expérience, comme les buts, les savoirs et les jugements, que la méthode demande de ne pas considérer comme se situant au cœur de l'expérience elle-même, s'y trouvent impliqués du fait de la puissance transformatrice de ce type particulier d'expérience. Ces éléments auront donc, au moins pour une partie, vocation à faire partie du matériau que nous étudierons. Et ainsi, nous rendant

compte de cette différence entre la théorie et la pratique, pratique qui rendait disponible un riche matériau même si celui-ci n'était pas le résultat direct de la théorie, nous n'avons pas toujours estimé indispensable de creuser plus avant le détail de l'événement vécu par le sujet, alors que cela aurait été envisageable et certainement profitable. Voici un exemple. Il s'agit d'un extrait de l'entretien avec sœur M. qui se passe pendant la partie dialoguée :

« Ça venait pas de moi. C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. C'est-à-dire euh... au moment même j'ai réalisé que il y a quelque chose qui me dépasse ... bon, je vous dis, j'ai commencé à rier, je riais pas en éclats mais je, je, je, je riais. Alors j'ai essayé d'étouffer mais j'étais obligé rier ! Mais de contentement ! J'étais comme un enfant. En fait à ce moment là dans ma conversion j'ai pas rencontré Jésus, j'ai rencontré le Père.... Et à ce moment là je savais que je suis un enfant aimé. C'est à ce moment là que je le savais et ça a provoqué une joie profonde, et bah j'ai essayé de faire ce que je pouvais [*rire*] et ça marchait pas ! C'est après que j'ai commencé à paniquer... »

Lorsque sœur M. dit « à ce moment-là je savais que je suis un enfant aimé », nous aurions pu, selon l'esprit de la méthode, l'interrompre et lui demander ce qui lui permettait de le savoir, *comment* elle le savait. Nous ne l'avons pas fait, en nous basant sur le contrat de communication implicite établi avec elle, qui stipulait que nous ne l'interrompions pas sauf si nécessaire, car la teneur générale de son récit était suffisamment riche pour le laisser se dérouler sans interruption. Nous profitions donc des pauses qu'elle ménageait elle-même. Quelques instants après, le moment étant opportun, nous avons pu lui demander de préciser :

YM : Je vais revenir à... encore à creuser un peu ce moment où ça arrive. Est-ce que ... y'a dans votre souvenir une sorte d'immédiateté : tout arrive tout de suite ou est-ce que vous pourriez décrire qu'il y a une sorte de progression ?

SrM : Dans la joie ?

YM : Dans votre joie oui.

SrM : Non, non c'était soudain.

YM : Soudain et vous aviez la totalité du sentiment dès le début ?

SrM : Oui, c'était soudain.

YM : Et c'est donc après que ça a baissé doucement, doucement sur la semaine qui a suivi, les jours et les mois qui ont suivi sans doute? Donc, tout de suite le maximum de ce sentiment ?

SrM : Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. C'est pour ça que je vous dis que c'était au moment précis, je me souviens que c'était entre l'homélie et l'offertoire.

Cet exemple bien sûr ne saurait représenter tous les cas qui se sont présentés lors des entretiens. Il met cependant l'accent sur la nécessaire adaptation que nous avons fait subir à la lettre de la méthode, afin qu'elle nous permette, au mieux des situations humaines, de produire le matériau recherché, mais il est évident que dans cette adaptation, il a pu y avoir des phénomènes de torsion et de non-respect de certaines recommandations méthodologiques. Les commentaires détaillés de chaque entretien y font allusion lorsque nous en avons été conscient. Avec le recul, nous pensons n'avoir pas toujours pu découper de façon suffisamment fine les micro-séquences autour de l'événement cible, peut-être par manque de pratique, ou par respect excessif pour la conduite du récit faite par les témoins ; il est en effet relativement rare que nous ayons pu faire expliciter de manière tout à fait satisfaisante l'immédiat avant et l'immédiat après de la

« crise », autrement dit, dans notre cas, de l'événement perçu comme miraculeux. Il faut redire que les personnes qui le racontaient ne se trouvaient pas dans le cadre d'une expérimentation, comme cela peut se passer dans d'autres cas d'application de la méthode. La dynamique d'un récit de vie, de nature intime et religieuse, ne peut pas si facilement se « saucissonner », et il nous est arrivé de devoir laisser le témoin parler de son histoire sans trop oser l'interrompre, même lorsqu'il s'agissait du retour à l'expérience cruciale, après que l'ensemble de l'événement a été évoqué une première fois. Nous considérons de toute façon que, sur l'ensemble des enregistrements, la richesse des marqueurs de la surprise a été telle que, même si nous aurions eu, par l'application plus rigoureuse de la méthode, des résultats encore plus riches, celle qui nous a échoué est largement suffisante.

7. Le travail de transcription des enregistrements

Quelques mots sur la transcription des entretiens. La méthode d'explicitation microphénoménologique ne préconisait rien quant au traitement des enregistrements effectués auprès des personnes interviewées. Il nous avait été montré cependant qu'il fallait transcrire les enregistrements pour pouvoir disposer d'une trace communicable de ces derniers. Les transcriptions ont commencé au fur et à mesure du déroulement des visites programmées pendant le premier semestre 2015. Nous prenions conscience, ainsi, de certains phénomènes déposés dans les transcriptions et ainsi rendus plus visibles que lors des entretiens (structures récurrentes d'un entretien à l'autre, séquences de manifestations similaires...). Plus concrètement, une attention particulière aux éléments non verbaux, plus difficiles à transcrire, fut mise en place, et donc de manière concomitante, la liste de marqueurs de surprise, qui s'enrichissait d'items nouveaux au fur et à mesure qu'ils apparaissaient dans les transcriptions (répétitions, insistance, onomatopées, hésitations, etc.). Il fallut aussi mettre en place une forme de codage de phénomènes comme les pauses et silences (quelle longueur de points de suspension ?), les mises en valeur de certains mots ou phrases (emphase, phénomènes vocaux...), certains phénomènes corporels audibles, etc. Il faut souligner que, vu l'importance de certaines remarques concernant parfois un détail de l'enregistrement, la manière dont celui-ci est transcrit devient davantage qu'une simple copie écrite de l'enregistrement. C'est un acte à part entière, qui s'apparente à certains moments à une interprétation. La richesse d'un témoignage oral s'appauvrit lorsqu'on le transforme en texte, ne serait-ce que parce qu'on le fait avec une intention de recherche précise. Dans notre cas, la volonté de chercher des indices de surprise/étonnement dans les détails du témoignage a forcément provoqué des focalisations sur certains aspects au détriment d'autres, et des valorisations qui venaient de nos buts particuliers. Dix-neuf transcriptions d'enregistrements ont donc été réalisées, qui ont servi de base aux commentaires rédigés pour chaque entretien. Certaines (2 ou 3) sont incomplètes quand celui-ci a digressé, et dans ces cas, seule la partie importante pour notre recherche a été transcrite.

8. L'exploitation des entretiens

Les transcriptions, avec les enregistrements dont ils dépendent, constituent le matériau principal sur lequel nous avons travaillé une fois que tous deux furent réalisés. Dès qu'ils commencèrent

à être assez nombreux, la question du mode d'exploitation se posa. Il sembla vite logique de commencer à observer les récits dont la teneur « miraculeuse » était la plus nette, puisque les remarques qui pourraient en être tirées serviraient de base de départ pour les autres récits où les repères seraient moins apparents ou bien qui s'éloigneraient davantage des récits de miracles à critériologie bien déterminée. Il faut répéter que les situations vécues par la vingtaine de candidats interviewés sont vraiment disparates, et même si cette variété en soi présente un intérêt pour le balisage qu'elle permettra d'effectuer, il n'était pas si facile au départ de dévider le fil qui relierait les différents types d'expériences. Par ailleurs, la forme choisie du commentaire thématique, si elle s'imposa rapidement, pouvait laisser imaginer qu'elle était la seule possible. Mais compte tenu du temps que prenaient les enregistrements et les transcriptions, elle permettait en fait de commencer le défrichage sans attendre, et ce fut sans doute cet état de fait qui guida le choix.

Comme indiqué précédemment, un tableau des marqueurs de la surprise fut élaboré en parallèle des premiers commentaires, ainsi que la tri-critériologie des événements miraculeux, qui au fil des entretiens et de leur reprise, accrut sa représentativité. Une longueur standard (en moyenne 8 pages) pour les commentaires s'établit aussi, indiquant aussi, semble-t-il, qu'une méthode se mettait en place. Cette générativité progressive du travail, au rebours d'un programme défini à l'avance, ne nous semble pas trop gênante, car elle a eu au moins l'avantage d'épouser la matière de ce qui se découvrait devant nous ; mais nous convenons qu'elle peut, rétrospectivement, donner l'impression d'une improvisation. La raison en est notre manque d'habitude de ce type de recherche et la nouveauté de la méthode, que nous avons expérimentée en l'appliquant, non sans une certaine inexpérience évidemment. Nous estimons que cette générativité comme processus heuristique dans l'élargissement thématique du miraculeux et de la surprise comme phénomène n'a pas été vain, puisque c'est au fil de l'avancée du travail que nous avons été comme contraint d'ouvrir le sens du terme « miracle » à autre chose que les événements traditionnellement reconnus comme tels, et que les répercussions sur les réactions de surprise et d'étonnement en ont été eux aussi d'autant plus grandes.

9. Les commentaires des entretiens : visée d'ensemble

Comme nous l'avons dit, le travail principal d'exploitation des enregistrements et de leurs transcriptions a été la rédaction de commentaires, que l'on trouvera ci-après, commentaires dont nous devons dire quelques mots. D'abord, nous avons prévu de nous en tenir, dans ces exercices d'analyse des récits des témoins, à ce qui se manifesterait quant à la surprise face au miraculeux dans leur corpus, sans se référer à ce qui a précédé dans la 1^{ère} partie. Le travail de confrontation des deux approches et de leurs résultats serait conduit dans la 3^{ème} partie. Il semblait nécessaire de procéder ainsi, afin de laisser sortir les résultats de cette expérimentation basée sur les entretiens de manière indépendante, sans préjuger de ce qui pourrait émerger en termes d'invariants ou de rapprochements thématiques. Même si nous ne sommes pas dupes de l'interférence réelle qui, en réalité, a quand même dû jouer, puisque les recherches aboutissant à notre 1^{ère} partie ont presque en totalité été réalisées avant que ne soit fini d'exploiter le travail de la 2^{ème}. Cette précaution méthodologique a aussi été appliquée concernant les interprétations phénoménologiques et philosophiques, avec cependant moins de constance (çà et là des

analyses et non plus les seules descriptions brutes ont été données), quand celles-ci semblaient associables naturellement aux descriptions, voire les prolongeaient de manière nécessaire.

Les commentaires ont été l'occasion de nous rendre compte d'une donnée importante qui a trait au matériau expérientiel particulier des récits de miracle : ils sont fortement liés à l'histoire et à l'identité de la personne, ils ne peuvent pas s'isoler facilement de l'ensemble de leur vie, et du sens de la vie du sujet. Nous nous sommes rendu compte de cela expérimentalement, quand il nous a semblé indispensable de demander aux personnes de contextualiser l'événement surnaturel qu'elles avaient choisi de raconter : presque toujours, le plan était très large, et l'émergence limitée dans le temps que constituait le miracle ne pouvait dissocier d'une prise en compte de l'ensemble de l'histoire de la personne. De plus, les informations données au cours de l'évocation de ce contexte se sont avérées essentielles non seulement pour la compréhension de l'événement en lui-même, mais aussi ont pris place dans la critériologie de légitimation des événements surnaturels. Nous voulons dire par là qu'un vécu d'attente, de recherche, ou une période de souffrance ayant précédé l'événement, qui donc se trouve évoqué dans le contexte historique large dans lequel il s'insère, a pris un sens non plus seulement illustratif ou informatif, mais structurel. En effet, notre compréhension des expériences considérées nous a obligé à poser qu'une période de quête ou de souffrance est structurellement nécessaire pour la survenue d'un événement surnaturel ou miraculeux, et donc lorsque l'on n'observe pas cet élément, il y a lieu de s'interroger sur la valeur du témoignage. La présence de la foi dans le dispositif de l'émergence du surnaturel a même des chances de se constituer en élément matriciel, ainsi que nous essaierons de le dire. Mais ce qui vaut pour l'amont vaut aussi pour l'aval : la même critériologie a été expérimentalement mise en place suite à la réalisation qu'un bouleversement de la vie des bénéficiaires d'un événement surnaturel est structurel de leur vécu de cet événement, et que :

- une événementialité intense et dont l'altérité est clairement marquée va toujours de pair avec un bouleversement complet de la vie du sujet bénéficiaire de l'événement ;
- une absence ou une faible modification vitale dans la période ayant suivi l'irruption de l'événement va de pair avec une événementialité confuse ou peu probante.

Les commentaires des entretiens jouent le rôle de filtre ou de tamis : ils nous ont permis de faire passer les éléments visés par la recherche au travers d'un mécanisme de compréhension et de temporalisation dont l'objectif était de mettre à jour la dynamique du marquage de la surprise/étonnement²⁷ eu égard à la spécificité des événements présents dans le témoignage. Les commentaires permettent aussi de rendre perceptible une logique temporelle propre à chaque témoignage, qui nous a aidé dans l'évaluation et le pesage des notations verbales et non-verbales, compte-tenu de ce que nous disions de la nécessaire prise en compte de l'avant et de l'après dans le vécu raconté. Au fur et à mesure qu'ils s'écrivaient, nous étions de mieux en mieux à même de nous représenter la valeur heuristique de tel événement ou chaîne d'événements, du rôle de tel détail dans son rapport avec le tout du témoignage, ou de tel élément verbal/non-verbal dans l'économie de l'événement lui-même. Les commentaires ont ainsi été indispensables pour que nous puissions décider selon quels arguments tel témoignage

²⁷ Marqueurs systématiquement rangés dans le tableau utilisé lors de chaque commentaire.

relevait plutôt du miracle de nature mystique, ou de nature sacramentelle, ou bien ne relevait pas du miracle du tout.

On voit donc que ce travail de commentaire déborde largement le groupage de traits indiquant la surprise ou l'étonnement qui auraient pu être ensuite dénombrés, classés et évalués. Il est possible qu'une autre méthode du traitement des informations ait pu être mise en place : il se trouve que celle-ci s'est imposée à nous, avec sa progressivité et sa générativité propres. De manière naturelle, les commentaires déjà écrits ont fourni un cadre dans lequel les suivants venaient se placer, et inversement des structures ou des méthodes qui nous semblaient opératoires dans les commentaires les plus récents, étaient reportés sur les plus anciens pour les enrichir ou les rééquilibrer. En fait, l'effort déployé s'est donné pour tâche de faire ressortir le complexe phénoménologique où événementialité (temporalité, antécédence, rebonds...), affectivité (différentes composantes émotionnelles et réactionnelles) et cognition (positionnement existentiel, difficultés interprétatives, lecture croyante...) se combinent et se disposent en un récit originel et personnel dont il faut tirer des significations quant à l'exposition de l'humain devant l'irruption du divin.

Voici quelques exemples. C'est le travail d'écriture des commentaires de plusieurs cas qui nous a permis d'établir par répétition et recoupement que la surprise a pour fonction d'objectiver le vécu de l'événement extraordinaire. En ré-expérimentant sa surprise alors même qu'il raconte son histoire avec son caractère « incroyable », le témoin se raccroche à sa surprise, vécue lors de l'événement lui-même, mais réactivable aussi lors du récit, pour bien se persuader qu'il n'a pas été victime d'une hallucination ou d'un rêve éveillé. C'est elle qui, dans le choc qu'elle renouvelle à chaque évocation, permet au témoin de ressaisir le face-à-face qui était le sien lors de l'événement, ainsi que l'abrupt du surgissement de l'altérité dont il n'aura jamais fini d'épuiser la manifestation. Si celui-ci ne le surprenait plus, il y a lieu de penser qu'il se transformerait petit à petit en un souvenir comme les autres, et pourrait se voir recouvert par les couches des vécus plus récents. Mais au lieu de cela, les personnes sont massivement témoins que ce vécu « ne passe pas », qu'il est toujours aussi surprenant malgré les années, et donc qu'il continue à les surprendre dès qu'elles se tournent vers lui.

La description de la phénoménalité particulière de chaque témoignage permet aussi de se retrouver confronté à des structures dont on peut évaluer la pertinence comme structure invariante, ou bien comme émergence rattachable seulement à tel type de vécu. Par exemple, à plusieurs reprises nous avons été en présence de personnes qui n'avaient pas eu de surprise par la rencontre avec une altérité qu'elles reconnaissaient pourtant comme surnaturelle : cela remettait-il en cause l'association entre surgissement miraculeux et surprise qui semblait aller de soi ? Un chassé-croisé entre les commentaires où ces situations étaient présentes s'avérait nécessaire pour retrouver des motivations similaires chez d'autres témoins, et les circonstances particulières qui les faisaient réagir ainsi. Voici à présent les 19 commentaires, listés selon le tableau présent en [II.A.4](#).

B. Les 19 Commentaires

B1. Sommaire

(Cliquer sur chaque alinéa pour s'y rendre directement)

1. Commentaire du témoignage de sœur Marthe
2. Commentaire du témoignage de Line
3. Commentaire du témoignage de Claire
4. Commentaire du témoignage de Marie-Elisabeth
5. Commentaire du témoignage de sœur Annie-Thérèse
6. Commentaire du témoignage de Gisèle
7. Commentaire du témoignage de Sabine
8. Commentaire du témoignage de Haïm
9. Commentaire du témoignage de Véronique
10. Commentaire du témoignage de Léon
11. Commentaire du témoignage de sœur Anne-Elisabeth
12. Commentaire du témoignage de Pierrick
13. Commentaire du témoignage de Mathieu
14. Commentaire du témoignage de Jean-Luc
15. Commentaire du témoignage de Florence
16. Commentaire du témoignage de Sylvie
17. Commentaire du témoignage de Catherine
18. Commentaire du témoignage d'Adeline
19. Commentaire du témoignage de Jacques

B2. Analyse du tableau de marqueurs de la surprise et de l'étonnement

Ci-dessous nous présentons un outil important utilisé dans chaque commentaire de témoignage, le tableau de marqueurs qui à chaque fois a été rempli par les fréquences (ou autres observations), et quelques exemples des marqueurs listés. Il se compose de trois sections : langage verbal, langage de la limite (= à la limite du verbal), corporéité du langage, et langage corporel. Nous reprenons cette répartition à N. Depraz¹

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs		
Qualificatifs objectifs		
Totalisations		
hyperboles / augmentatifs		
Intensifs		
Privatifs		
Comparaisons		
Allusifs		
Répétitions		
déictiques		

¹ <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/leclair-me-dure-une-phenomenologie-experientielle-de-la-surprise/>

marqueurs de soudaineté		
Contrastifs		
Interrogations		
décalages dans temps des verbes		
approximations		
Correctifs		
onomatopées		
négativations /apophatiques		

Langage de la limite		
phrases explicatives méta		
propositions réduites à un mot		
Bribes		
Incrédulité		

Corporéité du langage		
Silences		
Pauses		
Hésitations		
Exclamations / interjections		
Interrogations		
Interruptions		
Incertitudes		
Emphase		
Insistance		
chuchotements		
augmentation de volume		
baisse de volume		
Ralentissement		
Accélération		

Langage corporel		
Soupirs		
aspirations / souffles		
Déglutitions		
Rires		
Pleurs		
Bruitages		
Autre		

Ci-dessous on trouvera ce même tableau assorti de remarques évaluant la pertinence des marqueurs eu égard à l'objectif de recherche.

Langage verbal	Pertinence
Qualificatifs subjectifs	Ces qualificatifs décrivent la surprise du témoin par lui-même (« j'ai été surpris ») : quand ils sont présents, ils sont indispensables à l'évaluation de sa surprise, mais celle-ci peut très bien exister indépendamment d'eux.
Qualificatifs objectifs	Ces qualificatifs décrivent la dimension surprenante de l'événement (« un truc incroyable »). Ils sont un moyen pour évaluer l'impact de la surprise sur le témoin.
Totalisations	Les totalisations consistent en des termes tels que tout, totalement, complètement, etc., qui reflètent le besoin de maximiser l'expérience et comme tels constituent un indice de son intensité ou de son importance.
Hyperboles / augmentatifs	Même chose que pour les totalisations, mais ces marqueurs sont témoins du besoin de survaloriser ou de dramatiser la description.
Intensifs	Marqueurs comme tel, tellement, si... que, etc. qui ciblent le besoin d'intensification de l'expérience surnaturelle par comparaison au quotidien.
Privatifs	Qualificatifs tels qu'incroyable, indicible, etc., dont la fonction est de faire sentir par la négative l'intensité ou l'originalité de l'expérience.
Comparaisons	Expressions et structures indiquant le besoin de trouver un appui pour l'extraordinaire du vécu.
Allusifs	Marqueurs indiquant l'incomplétude de l'expression, ou l'impossibilité de décrire autrement que par des termes vagues (quelque chose comme ça, un certain...)
Répétitions	A tendance à indiquer l'incapacité du témoin de se satisfaire de l'expression utilisée ; la répétition témoigne de l'insuffisance du langage à décrire adéquatement le vécu.
Déictiques	Indiquent la difficulté à nommer de manière adéquate les agents ou les causes de l'expérience : témoins de l'incomplétude du langage.
Marqueurs de soudaineté	La soudaineté constitue un marqueur essentiel pour évaluer la surprise du témoin.
Contrastifs	Expressions comme « mais », souvent associés à des comparaisons, dénotent l'incapacité de bien évaluer l'importance ou la grandeur du vécu éprouvé.
Interrogations	Suggèrent que le témoin est encore dans la recherche du sens ou de la formulation adéquate, et indique que la surprise le questionne.
Décalages dans les temps des verbes	Peut constituer un indicateur de la différence entre les niveaux de récit, par exemple entre le présent narratif et le passé composé de l'expérience, et peut faire sentir la présence de la surprise narrative.
Approximations	Comme les allusifs, termes dénotant une impossibilité de mieux exprimer les réalités de l'expérience. (quelque chose, un truc...)
Correctifs	Termes indiquant le besoin du témoin de revenir sur une expression insatisfaisante ; peut révéler la présence d'un vécu puissant ou original difficile à décrire.
Onomatopées	Expressions propres à souligner l'inarticulé de l'expérience, surtout quand ils sont originaux ou répétés.
négativations /apophatiques	Expressions qui visent à indiquer l'état d'inadéquation du langage et le besoin d'une dimension impossible à atteindre pour décrire l'expérience.

Langage de la limite	
phrases explicatives méta	Formules méta-langagières indiquant la difficulté pour le témoin d'utiliser les moyens verbaux. Peuvent constituer une indication de déplacement émotionnel.
propositions réduites à un mot	Signes éventuels de surprise si le témoin trouve que ces mots résument tout un pan de vécu.

Bribes	Verbalisations hachées et éventuellement incohérentes pouvant indiquer une émotion forte qui désorganise le discours.
Incrédulité	Signes de mise à distance du vécu comme dépassant le témoin et donc traduisant un choc difficile à intégrer.

Corporéité du langage	
Silences	Peuvent être le signe de plusieurs difficultés : incapacité à trouver les mots adéquats, reprise par l'émotion, le témoin est en train de revivre l'expérience...
Pauses	Même chose, les pauses peuvent indiquer que le témoin se rend compte d'un vécu en train de revenir à la mémoire alors qu'il parle, ou bien qu'il ne sait plus comment formuler ce vécu.
Hésitations	Le témoin a du mal à choisir entre deux ou plusieurs formulations.
Exclamations / interjections	Le témoin recourt à ces signaux corporels si le vécu l'atteint à nouveau fortement ou s'il veut manifester son émotion ainsi.
Interrogations	Les interrogations peuvent être corporelles dans la mesure où elles se manifestent comme des ruptures dans le discours. Elles peuvent indiquer la présence d'un vécu en train de se revivre.
Interruptions	De même, les interruptions existent sur des modes autres qu'interrogatifs et peuvent être les indicateurs d'un discours intérieur provenant par exemple d'une difficulté de description .
Incertitudes	Même chose, mais là le témoin se situe sur le niveau cognitif.
Emphase	L'emphase indique que le témoin peut vouloir utiliser certains passages de son discours pour faire sentir l'importance de ce à quoi il fait référence.
Insistance	Même chose que précédemment, mais l'insistance vise plutôt des termes ou des éléments de langage isolés.
chuchotements	Peuvent aider le témoin à reproduire/évoquer son état ou sa réaction, ou bien indiquer une situation de mise à distance.
augmentation de volume	Le témoin peut utiliser ce moyen pour attirer l'attention, en y joignant une évocation dont un élément croît.
baisse de volume	Idem, mais à l'opposé ; la baisse de volume peut aussi vouloir faire sentir un changement de signification.
Ralentissement	Le ralentissement peut indiquer que l'évocation est atteinte par un vécu plus prégnant.
Accélération	L'accélération peut souligner la présence d'une émotion, ou bien que le témoin souhaite reproduire verbalement l'intensité ou l'importance du vécu.

Langage corporel	
Soupirs	Les soupirs attirent l'attention sur un effort du narrateur, ou son impuissance, ou quelque autre sentiment en rapport avec le contexte.
aspirations / souffles	Une aspiration peut être l'indice d'un moment où le témoin revit un vécu dont l'évocation nécessitant une énergie supplémentaire.
Déglutitions	Peuvent elles aussi indiquer que le témoin a du mal à passer au développement suivant dans son récit, et donc qu'il est affecté par une émotion.
Rires	Selon le contexte, les rires peuvent être le signe de nervosité, de soulagement, de plaisir...
Pleurs	Ils sont souvent l'indication d'une émotion importante ou douloureuse, ou bien au contraire heureuse.
Bruitages	Certains bruitages peuvent indiquer une habitude expressive méta-langagière standardisée ou bien personnelle.
Autre	

1. Commentaire du témoignage de Sœur M. ↑

([Pour la Transcription cliquer ici](#))

Ce témoignage présente de nombreux aspects utiles pour son exploitation, car il a l'avantage d'être très clair, très articulé, tout à fait centré sur l'événement, avec peu de digressions ou d'interprétations, et l'événement se laisse facilement décrire comme un cas d'école : une intervention surnaturelle nette, vécue comme telle, avec un avant et un après bien délimité, un bouleversement imprévisible, que l'intéressée subit sans pouvoir rien faire, et même son apparence physique témoigne malgré elle de ce qui s'est produit à l'intérieur. Cet événement est décrit par elle aujourd'hui comme une conversion, et est rapporté clairement à l'intervention de Dieu, et même du « Père ». Avant l'événement le vécu de sœur M. est celui d'une personne « révoltée », « désespérée » qui se dit pratiquante par tradition et participe un groupe de prière « mais pas plus que ça ». Elle indique qu'elle « cherchait quelque chose », et se trouve là à cause de la demande insistante d'une amie. Donc même si elle se décrit comme catholique pratiquante, on ne peut pas vraiment dire qu'elle avait une foi sereine et assumée. On doit davantage la décrire comme en recherche, en attente, notamment du fait de cette « révolte » qu'elle utilise plusieurs fois pour décrire la période avant l'événement. Une insatisfaction profonde semble l'habiter, et ceci est aggravé par les difficultés familiales et sociales (les relations dans son club de sport).

L'événement s'est déroulé en trois étapes, la première étant le moment où, accompagnée d'une amie, elle assiste à un service charismatique mais y éprouve un grand malaise et sort pour retourner dans sa voiture. Elle décrit ce moment comme un effondrement : « j'ai craqué complètement » et répète le mot « révoltée » plusieurs fois. On peut penser qu'elle exprimait sa révolte et son désespoir contre une religion qu'elle refusait :

« Chaque fois qu'Ania me disait les arguments, je disais : "Mais tu sais, ça c'est belles théories, tout ça, mais en pratique tu vois ce que ça donne tout ça ?" »

Elle dit encore qu'elle « ne tenait pas » dans l'église où elle est revenue. Ce passage pourrait sembler assez anodin (du genre psychodrame d'adolescente), mais sœur M. le décrit assez précisément en l'associant au contexte, ce qui nous oblige à en tenir compte dans le déroulement de son expérience. Elle fait d'abord état de son mal-être (« j'étais pas du tout bien », « ça faisait du mal »), puis de son désespoir, de sa révolte qui culminent dans la crise de nerfs qui survient à ce moment (« j'ai craqué complètement »). Elle mentionne encore un moment de pleurs et décide de s'en aller. Nous ne savons pas exactement ce qui a causé ce bouleversement émotionnel, sinon que le lieu et le type de communauté ne lui plaisaient pas, et que les relations avec l'amie étaient tendues. Mais tout cela joue sans doute un rôle important qu'il faudra mettre en rapport avec la suite.

Le deuxième temps se situe à son retour à la capitale, le lendemain, dimanche de la Pentecôte. Elle retourne chez elle après la session chez les charismatiques avec son amie. Elle marche vers l'appartement de ses parents, et alors qu'elle passe près de l'église, elle perçoit en elle (dans

« son cœur »²), une voix lui dire : « Va à la messe ». Elle « répond » immédiatement « non ». Une nouvelle fois elle ressent l'injonction ; nouveau refus. Mais elle témoigne que malgré son refus, elle s'y rend, sans préciser exactement ce qui se passe dans sa tête, sauf qu'elle était « poussée », et ne pouvait pas vraiment résister. Elle dira seulement après que la voix ne venait pas d'elle (elle arrivera à dire de « quelqu'un qui m'a influencée de je ne sais pas d'où »). Voici comment elle décrit ce contraste :

« Je me rappelle ce moment de refus complet et ... ma réaction était ... ma réponse était un côté, et ma réaction de l'autre, au contraire. C'était ça ce qui était étonnant parce que je disais non et je marchais vers l'église ! Et je me suis installée à l'église ! »

Elle est donc assise sur son banc dans l'église, se décrivant comme « vidée complètement », et ne s'attendant à rien. Et au milieu de la cérémonie (entre l'homélie et l'offertoire), elle est soudain envahie d'un sentiment de joie tellement fort, qu'elle subit de manière tellement impérieuse, qu'elle ne peut pas s'empêcher de rire : « J'ai essayé de contrôler la situation. Rien à faire ! Rien à faire. » Elle témoigne de l'emprise irrésistible de ce sentiment sur elle :

« Ça venait pas de moi. C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. C'est-à-dire euh... au moment même j'ai réalisé que il y a quelque chose qui me dépasse ... Bon, je vous dis, j'ai commencé à rier³, je riais pas en éclats mais je, je, je, je riais. Alors j'ai essayé d'étouffer mais j'étais obligé rier ! Mais de contentement ! J'étais comme un enfant. »

On voit que malgré ses efforts pour masquer ou réduire les manifestations de sa joie (en « l'étouffant »), cela ne change rien, celle-ci déborde. Cet événement est vécu comme une transformation complète de toute sa personne : « Je suis sortie dans un état !... mais complètement..... transformée, complètement transformée. » Elle explique ailleurs que :

« l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. »

Troisième moment, après la messe elle arrive chez ses parents, qui, en la voyant arriver à la porte de chez eux, lui demandent ce qui lui était arrivé, parce que contrairement à son habitude, elle « était toute rayonnante ». Et cette observation a un impact sur elle : « quand ils m'ont dit ça ! Je me suis dit : oh là ! Il y a quelque chose qui se manifeste, qu'est-ce que je fais avec ? » Notons l'acuité avec laquelle sœur M. prend conscience de l'expérience : si ce qu'elle ressent intérieurement « se manifeste » extérieurement, cela appelle une gestion qui ne dépend plus seulement de son silence ou de son comportement. Indépendamment d'elle, son corps, et le lieu de son expressivité, son visage, se met à parler en dépit d'elle-même. Elle ne peut pas cacher ce qu'elle avait eu tendance en première instance à garder pour elle. Nous pouvons donc poser

² Nous évitons ici d'aborder l'examen des arguments qui pourraient faire pencher l'interprétation de ce genre d'événements vers des hallucinations, des projections ou des illusions de quelque ordre que ce soit. Il va de soi que notre perspective phénoménologique se contente d'abord de décrire ; l'interprétation vient méthodologiquement après.

³ Sœur M. est d'origine étrangère, plusieurs des mots et tournures qu'elle utilise sont dans un français légèrement erroné.

que la dimension subie parcourt toutes les étapes de son expérience : la tempête émotionnelle qui la prend lors de la soirée chez les charismatiques, la voix intérieure lui ordonnant de se rendre à l'église, sa propre volonté qui ne lui obéit plus, la joie qui jaillit du plus profond d'elle-même et l'oblige à rire sans qu'elle n'y puisse rien, et enfin son visage qui devant ses parents, rayonne de cette joie, même si elle aurait préféré la dissimuler⁴.

Sans doute peu de temps après commence la recherche du sens de l'événement. Tout en vivant et en subissant cette expérience de « joie » et de « bonheur », elle ne manque pas de préciser qu'elle s'interroge, expliquant que, du fait de sa formation de psychologue, cela lui était naturel :

« Un événement comme ça, forcément, comme je vous ai dit, quand ça se passe comme ça, ben vous vous dites : "Mais c'est quoi ce phénomène ?" Parce que la première réaction d'un psychologue : c'est psychologique. »

Et plus loin :

« La joie elle était profonde, mais ça c'était une réaction, je dirais euh... une réaction où j'ai réalisé quelque chose qui se passe, et je pouvais pas maîtriser, mais petit à petit la contrôle du cerveau elle s'est installé. Mais elle était pas négatif, c'est à dire je n'ai pas rejeté mais effectivement je me suis dit tout d'un coup : « Mais qu'est-ce que c'est ? [silence] Qu'est-ce qui se passe ? »

Dans le cours de l'entretien, elle donne son explication, de nature religieuse, même s'il est clair que c'est une explication après-coup :

« J'étais comme un enfant. En fait à ce moment-là dans ma conversion j'ai pas rencontré Jésus, j'ai rencontré le Père. [...] Et à ce moment-là je savais que je suis un enfant aimé. C'est à ce moment-là que je le savais et ça a provoqué une joie profonde et bah j'ai essayé de faire ce que je pouvais [*rire*] et ça marchait pas ! »

Sœur M. ne parle pas elle-même spontanément de surprise. A la fin seulement, une fois le mot suggéré, elle le reprend : « C'était très surprenant mais en même temps c'était tellement agréable que... bon, la surprise était agréable ! » Elle emploie le mot « étonnant », par contre, dans la phrase suivante :

« C'était ça ce qui était étonnant parce que je disais non et je marchais vers l'église ! »

Mais ce n'est pas parce qu'elle ne prononce pas le terme de surprise que cette dernière est absente ; on peut s'en rendre compte dans le tableau ci-dessous⁵ :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	Oui	étonnant (x2) / transformée / complètement rayonnante

⁴ Voir [cas n°2](#), notes 13, 14 et la section qui en dépend.

⁵ Les tableaux de marqueurs ne font pas de distinction entre ce qui relève de la surprise ou de l'étonnement ; il reviendra à des développements ultérieurs de le faire, en plus de remarques présentes dans les commentaires en fonction du vécu de chaque témoin.

Qualificatifs objectifs	Oui	complètement dingue dingue / je décroche complètement, à complètement à l'envers
Totalisations	Oui	Tout ça / ça a tout rangé / tout s'est ouvert
hyperboles / augmentatifs	Non	
Intensifs	oui nombreux	tellement / complètement (x13) / une telle (joie, certitude, bonheur)
Privatifs	Oui	Inexplicable x2
Comparaisons	Deux	comme Pierre sur l'eau / comme la Vierge Marie, comment ça va-t-il se passer ?
Allusifs	Non	
Répétitions	oui régulières	transformée (x2) / rien à faire (x2) / je ne pouvais pas (x2)... surtout pas à la messe ! et pourtant j'y suis allée, j'y suis allée
déictiques	Oui	c'était ça / Ça venait pas de moi / ça se passe comme ça / C'était quelque chose... / ce moment-là
marqueurs de soudaineté	oui beaucoup	tout à coup / soudain / brusquement / ça c'est le moment précis, je le retiens / à ce moment-là (x3)
Contrastifs	Oui	mais, je deviens complètement zingue. j'ai téléphoné vite à mon amie et je lui ai dit : « Mais tu sais, moi je crois que je ↑décroche complètement ! »
Interrogations	Oui	qu'est-ce que c'est ? / qu'est-ce qui se passe ?
décalages dans temps des verbes	oui plusieurs	- j'étais sûre que ça vient pas de moi. - c'était quelque chose qui est venu et que je peux - pouvais pas maîtriser. - je sentais dans mon cœur que je suis poussée par quelque chose. J'ai essayé la stopper et ça marche pas.
approximations	oui	quelque chose / j'étais dans un état de tel...
Correctifs	Non	
onomatopées	Non	
négativations /apophatiques	Non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	qqques-unes	difficile à poser les mots sur ça / c'est un mauvais mot « euphorie »
propositions réduites à un mot	trois mots	Mais de contentement ! / D'accord ! l'Esprit Saint ! /
Bribes	presque	Ça se passe et... vous savez pas est-ce que vraiment...mm ?... c'est quelque chose positif ? c'est quelque chose négatif ? Euh... comment faire ça ?
Incrédulité	oui	Est-ce que tu es devenue complètement dingue dingue ?

Corporéité du langage		
Silences	quelques-uns	3s / 3s / 3s
Pauses	fréquentes	
Hésitations	Oui plusieurs	C'est très difficile à poser les mots sur ça parce que c'est quelque chose ... que vous s... à un moment donné, vous le savez.
Exclamations / interjections	oui nombreuses	Et je me suis installée à l'église ! / Et mais j'étais là ! / j'y suis allée, j'y suis allée ! / Oh là !
Interrogations	oui	Ça se passe et ... vous savez pas est-ce que vraiment... mm ?... c'est quelque chose positif ? c'est quelque chose négatif ? Euh... comment faire ça ?
Interruptions	oui	Alors, j'ai quand même eu... J'étais dans un état de tel... c'est mauvais mot « euphorie » car c'était pas une euphorie au mauvais sens...
Incertitudes	non	
Emphase	oui	Malgré moi je suis allée à la messe
Insistance	oui, régulièrement	ça c'est le moment précis , je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort / Je suis sortie dans un état !... mais complètement transformée, complètement transformée. ...
chuchotements	non	
augmentation de volume	oui	Ah non, non, c'était pas violent !
baisse de volume	oui	Complètement transformée
Ralentissement	non	
Accélération	oui	

Langage corporel		
Soupirs	oui	
aspirations / souffles	oui, souvent	
Déglutitions	non	
Rires	oui plusieurs	
Pleurs	non	
Bruitages	qqes-uns	Prt / mm ?
Autre	oui	Bruit de la main qui retombe sur la table

Notons aussi les autres sentiments présents dans le récit : « un peu » de « panique », ou de peur (« j'avais pas vraiment peur, c'est-à-dire une peur **négative** ! ») ; elle est décontenancée par l'événement : « "mais je deviens complètement zingue !" Alors j'ai téléphoné vite à mon amie et je lui ai dit : "Mais tu sais, moi je crois que je décroche complètement !" » ; la douceur qui suit l'événement : « Dans un an, dans une douceur inexplicable, tous les obstacles, tout s'est ouvert. » A ajouter le sentiment de « certitude », qui accompagne l'effusion de joie, peut-être à

associer avec l'adjectif « profonde » qui caractérise la joie, et qui, elle, provoque de « l'exultation ».

Les éléments distinctifs tendant à créditer la personne d'une intervention surnaturelle sont présents :

- un contexte existentiel fait d'une quête insatisfaite et d'une attente diffuse ;
- le témoignage d'une expérience inattendue, imprévisible, d'une intensité et d'une qualité telle qu'elle en est « complètement transformée », avec un retour critique sur elle-même qui interroge l'expérience, et pour laquelle elle donne une interprétation de nature religieuse ;
- et un changement complet de vie qui, d'une situation de révolte et de désespoir, devient une vie de bonheur et de don d'elle-même ; elle entre peu de temps après dans les ordres.

Dans le récit de cette conversion se trouvent des expressions décrivant une influence impérieuse, inexplicable, inconnue jusqu'alors, mais d'une grande douceur (absence de violence, elle dit qu'elle se sent « poussée »), une irrésistible emprise à laquelle elle ne peut que se soumettre, mais qu'elle accepte totalement dans une certitude joyeuse, alors même qu'elle était en rébellion contre la pratique croyante. Ces éléments évoquent inmanquablement une expérience mystique, à la fois profonde et truculente, vécue dans un respect pour le sérieux de l'événement, mais aussi racontée avec un humour contagieux, ce qui permet de dire qu'il est plutôt équilibré psychologiquement. Le fait que l'intéressée soit psychologue peut naturellement contribuer à donner l'impression de cet équilibre, mais le vocabulaire utilisé n'est jamais technique ou surimposé : il ne semble pas qu'elle se livre à une opération de normalisation de son expérience. Mais nous devons cependant avouer notre absence d'habitude dans la détection de ce genre de manipulation (ou d'autosuggestion).

Les marqueurs du tableau décrivent collectivement une surprise immédiatement reconnaissable, celle d'une personne qui subit un événement extérieur à elle, mais survenant à l'intérieur d'elle-même. La phrase : « va à la messe » qu'elle perçoit en revenant chez ses parents surgit en son for intérieur, mais à aucun moment elle ne met en doute le fait qu'elle provient d'une instance extérieure à elle (« Bah, en tout cas, ça venait pas de moi »). D'ailleurs puisque elle, sœur M., lui répond « non », l'existence de deux volontés se faisant face est d'autant plus frappante. Dans le passage qui évoque l'obéissance forcée de sa personne à cette autre volonté, on peut noter l'accumulation extrêmement dense des marqueurs de surprise : exclamatifs, intensifs, emphatiques (en gras), répétitions, interruptions :

« Mais après, quand ça devient **complètement inexplicable**, mais vous vous dites mais.... je peux pas maîtriser, je peux pas influencer, je peux pas ... et j'ai **refusé** aller à la messe mais **malgré ça**, j'ai dit deux ou trois fois, j'ai dit non, je, je veux pas, je ... **surtout** pas à la messe ! et **pourtant** j'y suis allée ! j'y suis allée. »

Remarque banale mais importante : c'est la surprise qui garantit l'authenticité de l'événement⁶. Sans elle, on en conclurait à une sorte de jeu, ou d'exercice rhétorique. Notons que sœur M.,

⁶ Cf. Claude Romano, qui écrit : « En survenant, l'événement ouvre dans le possible la faille de la surprise. ». *L'événement et le temps* op.cit., p. 164.

comme d'autres témoins aux prises avec un moi dont l'ipséité est mise à mal par l'événement déstabilisant⁷, utilise le « je » tantôt pour faire référence à son moi subissant, tantôt à son moi cabré contre cette soumission. Une des rares mentions directes d'étonnement se trouve dans le passage similaire suivant :

« Je me rappelle ce moment de refus complet et ... ma réaction était ... ma réponse était un côté, et ma réaction de l'autre, au contraire. C'était ça ce qui était étonnant parce que je disais non et je marchais vers l'église ! Et je me suis installée à l'église ! Et pourtant, je me disais toujours : "mais qu'est-ce que je fiche ici ? Je veux pas. Ça me perturbe trop. Je suis fatiguée. Je veux dormir." J'ai râlé, j'ai râlé. Et mais j'étais là ! »

Cet étonnement comme sentiment identifié provient probablement de la reconstruction narrative, mais sœur M. réexprime bien le vécu du sentiment avec la phrase « mais qu'est-ce que je fiche ici ? » qui évoque le dédoublement du rêveur entraîné de constater que son identité lui échappe. D'ailleurs, la dimension de « mauvais rêve » s'accroît avec la succession des courtes phrases qui suivent. La surprise peut donc survenir non seulement du soudain désordre ressenti dans les processus habituels de la vie intérieure, mais aussi de ce que, malgré ses efforts (qu'impliquent les répétitions), la personne ne parvient pas à y restituer l'ordre antérieur, et doit en quelque sorte accepter, inquiète et impuissante, la nouvelle situation à laquelle elle ne peut qu'assister. La surprise jaillit donc devant la présence inopinée dans la conscience d'un deuxième « moi » avec son autonomie et sa volonté opposée au premier. Et sœur M. est obligée de l'appeler « je », alors qu'il s'agit manifestement d'une autre instance qu'elle-même ; elle ne se trompe pas sur sa propre identité⁸. Plus tard elle identifiera cet autre au « Seigneur », mais on comprend bien que ce travail se fait seulement dans un deuxième temps, dans la perspective de foi qui provient justement de la conversion alors en train de s'opérer :

« J'étais quand même contrariée parce que ma raison, mon intelligence se révolt... ben elle refusait de... d'écouter le cœur. Mais le cœur, le Seigneur est euh... un petit plus fort que moi, ben il a quand même réussi que j'étais là sur le banc. J'étais là à la messe et je participais à quelque chose que je voulais pas, mais ben j'étais là ! »

Dans la description de la montée de joie qui intervient peu de temps après, on relève également une surprise éberluée puis ravie :

« Ça venait pas de moi. C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. C'est-à-dire euh...au moment même j'ai réalisé que il y a quelque chose qui me dépasse,... bon, je vous dis, j'ai commencé à rier, je riais pas en éclats mais je, je, je, je riais. Alors j'ai essayé d'étouffer mais j'étais obligé rier ! Mais de contentement ! J'étais comme un enfant. »

A nouveau la surprise surgit de l'impuissance face à un sentir et à un agir indépendant de la volonté. Ceci s'applique d'abord à la joie, puis au rire. Sœur M. est toujours consciente de l'in vraisemblance de ce qu'elle raconte ; les conditions objectives d'apparition de cette joie

⁷ Voir les témoignages n° 2, 3, 6, 9,10, 12 et 14.

⁸ Une psychanalyse du cas pourrait-elle aboutir à des propositions d'un sens restreint à l'histoire psychologique personnelle ? Peut-être, mais alors il faudrait mettre en place une structure clinique basée sur l'absence d'analyse et d'immédiateté du transfert.

augmentent son improbabilité, mais c'est justement parce qu'il y a disproportion qu'il y a réalisme – l'invention en est plus difficile. A nouveau donc c'est sa surprise qui garantit qu'elle n'est pas ailleurs que dans la réalité. C'est tout l'enjeu de la phrase « C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. » L'intensité de ce sentiment de joie pourrait indiquer qu'elle se trouve dans un état de conscience modifiée, mais si c'était le cas, il n'y aurait pas de surprise : celle-ci manifeste que le sujet, présent au monde réel, est conscient d'un non-mondain, d'une altérité déstabilisant son assise mondaine. La surprise implicite dans le « c'était pas possible », comme sursaut rationnel, vient garantir que le sujet saisit à la fois la non-mondanité de ce qu'il éprouve, et en même temps son effectivité qu'il ne devrait pas pouvoir ressentir (telle qu'il la ressent, si subite, si profonde, si puissante) puisqu'elle ne correspond pas à un processus reconnu dans le monde. La prise de conscience, à la fois corporelle et cognitive (rationnelle), de ce que, dans le monde, se manifeste du non-mondain, voilà la surprise.

La phénoménologie de la montée du rire vaut aussi qu'on s'y attarde : sœur M. dit qu'il commence quand elle se rend compte qu'elle est dépassée ; ce n'est pas d'abord la positivité de la joie, sentiment en lui-même optimiste et jubilatoire, qui cause le rire, mais d'éprouver cette puissance intérieure en provenance d'une origine inconnue, et qui contraste forcément avec les émotions négatives et inquiétantes qui l'ont précédé. Surprise aussi forcément de ce changement si positif, si dynamisant. Et quand le rire se met à fuser, le débordement est si rapide et soudain que Sœur M. n'arrive pas à l'associer à son « je », à le rapporter à elle-même. Dans la phrase, « je riais pas en éclats mais je, je, je, je riais », la succession balbutiante des « je » est l'indication que le moi n'est pas aisément attribué comme siège de ce qui s'y produit, mais que la saturation de l'émotion le surprend et lui intime une émotionnalité incongrue.

Les notations de surprise évoquées ci-dessus soulignent le caractère irruptif du « quelque chose » qu'elle déclare lui être arrivé⁹. Il est clair qu'elle a vécu l'événement comme un don gratuit, non recherché pour lui-même, pas même imaginé. L'événement surgit dans sa vie sur fond de mal-être existentiel et d'échec personnel. Elle témoigne qu'une force inhabituelle l'habite, qui lui permet d'être capable de gérer les abandons de ses engagements précédents de façon sereine. Alors que le sport, auparavant, était « toute sa vie », elle se sent capable à présent de tout laisser sans difficulté :

« Effectivement, dans un an j'étais complètement... c'était que ça ma vie ! Le sport ! Dans un an, dans une douceur inexplicable, tous les obstacles, tout s'est ouvert. J'étais capable d'aller dire à mon entraîneur de représentation d'état, mon entraîneur personnel, tout l'entourage qui... où je vivais ma vie, j'étais capable de leur dire : « bah c'était pas ça mon chemin, je quitte. » (nous soulignons)

Ce détachement et cette assurance témoignent de la profondeur de ce qui s'est joué lors de sa conversion, et de la puissance de ce qui s'y est manifestée. Il ne faut pas oublier ce que devait

⁹ Cl. Romano utilise le terme d'**effraction** en rapport avec son analyse de l'événement qui surgit sans prévenir : « la surprise est la manière même dont l'événement fait effraction dans l'aventure en rendant caducs les projets de l'advenant et en ôtant à celui-ci ses assises dans le monde » op.cit., p. 224. Mais personnellement, nous préférons le terme d'irruption, car effraction pourrait introduire une idée de violence qui ne correspond pas à l'expérience de sœur M. Par ailleurs, ce terme correspond davantage au modèle d'avènement du Logos dans le monde.

être, avant la chute du mur de Berlin, dans un pays de l'Est, l'esprit de compétition des équipes sportives. On peut dire sans exagérer que la personne avant et après l'événement n'est plus tout à fait la même¹⁰. Il est intéressant de noter que le témoignage de sœur M. comporte les deux composantes de la surprise, sur le plan corporel d'abord, et puis sur le plan cognitif. Les indications qui témoignent d'une surprise ressentie physiquement sont l'immédiateté de l'événement (« tout à coup », « dans un moment précis »), associées à celles de la profondeur et de l'intensité (« une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort ») ; elle évoque ces sentiments et ses émotions et se dit « transformée... complètement transformée ». Le niveau cognitif est ébranlé lui aussi, mais ajoutons : quasiment en même temps. Car à peine ressent-elle l'irruption de la joie « qui est venue » qu'elle s'interroge : « Est-ce que tu es devenue complètement dingue dingue ? » et elle essaie de « maîtriser » ce qu'elle éprouve. Plus loin elle insiste en se confiant à une amie : « Mais tu sais, moi je crois que je décroche complètement ! » Notons les « complètement » qui indiquent assez combien elle se sent dépassée, mais aussi le questionnement avec le redoublement de l'adjectif « dingue » : il nous semble que sœur M. essaie ici de se représenter la déroute des circuits ordinaires de compréhension du vécu que produit l'événement, et que sa phrase se démarque de l'hyperbole éculée « tu es complètement dingue », qui peut se dire pratiquement de n'importe quoi. Le deuxième « dingue » interroge le véritable sens, oublié, de l'expression habituelle, et renvoie pour le coup au dérangement mental qu'elle remarque en elle. C'est un « dingue » exclamatif, qui exprime à quel point elle est éberluée. L'empan de cette distance d'avec elle-même est un des signes de la valeur de son témoignage, et du degré d'objectivité présent dans la subjectivité qui nous sert de guide.

Soulignons à présent l'insistance de sœur M. sur le « moment précis » de l'événement. Voici ce qu'elle dit :

« Alors euh (*souffle*) j'étais là [*prt*], sur le banc. J'écoutais la messe du dimanche et rien... rien.... il y avait l'homélie et j'étais toujours là, vidée complètement.... Et tout à coup, bref, dans un moment précis après l'homélie, entre l'homélie et le commencement de l'offertoire, y'en a une joie, et ça c'est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rier. »

Il faut noter les « rien... rien... » qui sont l'expression rétrospective de la personne qui sait que quelque chose va se passer dans les instants qui vont suivre, et qui donc revient sur la rupture existant dans son souvenir entre l'état d'avant l'irruption de joie en elle, et cette dernière. Cette simple évocation d'un état de vide, de désintérêt, de routine, prépare ce qui va suivre, en accentuant le suspense, mais n'est pas calculé pour produire directement cet effet, car la mise en place de l'information surprenante n'intervient qu'après la précision technique, on pourrait dire parasite, concernant « le moment précis » de la célébration (« entre l'homélie et le commencement de l'offertoire »), ce qui perturbe cet effet de suspense. L'évocation du moment de rupture est indiquée dans le « et tout à coup », qui est naturel dans ce genre de circonstances,

¹⁰ Anthony Steinbock fait part de ce glissement de tectonique dans son ouvrage *Phenomenology and mysticism, the verticality of religious experience* op.cit., p. 140: « True, these mystics speak about their experiences. They do this, however, not in an effort to justify self-evidence or to provoke them in others, but to evoke them so that others might be guided along a spiritual path. The corroboration of their experiences lies in the transformative power of the experiences such that "I" become a different person through the experience, and this evidence becomes self-evidence in the lives the mystics live in service to God as love of neighbor.»

mais aussi le « bref », qui ne veut pas dire que l'événement fut bref, mais décrit ici la difficulté de bien rendre la rapidité impliquée dans le « tout à coup »¹¹.

En effet, sœur M. ressent le besoin de préciser le « tout à coup » par l'indication « dans un moment précis après l'homélie ». Elle en indique la plage¹² : « entre l'homélie et le commencement de l'offertoire », et une fois donnée l'information du « quid » de l'expérience elle-même : « y'en a une joie (qui est venue) », exprimé dans un français maladroit, elle revient sur l'importance essentielle pour elle du moment précis, avec l'adjectif fortement accentué : « et ça c'est le moment **précis**, je le retiens. ». L'insistance emphatique quand elle prononce le mot « précis » est primordial, car à ce moment de l'évocation, on aurait pu s'attendre à ce qu'elle donne plutôt de l'importance au contenu de l'expérience, à son objet, au « quelque chose » qui va venir immédiatement après, mais ce qui prime c'est bien l'importance du moment. Tout se passe comme si cette irruption était pour elle la garantie de l'authenticité ou de la réalité de son expérience, et non pas son contenu. Car de fait, cette irruption marque le « il y a », ou le « il y a eu » de l'expérience¹³, qui sans doute doit correspondre au surgissement d'un sens affectivement intégrable, accueillable (et il l'est), mais qui se vit avant tout comme manifestation d'un nouvel (et brutalement nouveau) état de conscience sur l'horizon jusqu'alors habituel de cette dernière.

L'énonciation de l'adjectif « précis » dans la description de l'événement raconté ainsi : « tout à coup, bref, dans un moment précis après l'homélie », associée à sa répétition appuyée (emphatique) dans la phrase « et ça c'est le moment **précis**, je le retiens », suggère une autre réflexion : le terme « précis » délimite d'abord une durée concrète auto-évidente, un perçu sans équivoque, qui s'est actualisé dans un vécu éprouvé sans aucun doute possible : il importe à sœur M. que ce moment exact dans son souvenir de l'expérience soit entendu (elle le répète à cet effet) : ce moment précis possède un relief qu'elle met en avant comme signe de son attention à son surgissement. C'est un précis de la certitude de l'événement compris comme connaissance. Deuxième point, « précis » implique une dimension courte, et comme pointue du moment, une pénétration vive dans la chair du temps (pourrait-on dire), et cette entrée nette du moment (kairos) dans la durée (chronos) qui le précédait transforme cette durée en un champ orienté : autour de ce moment précis, l'avant et l'après se placent de manière contrastée, et, alors qu'avant le surgissement il n'y avait que déroulement uniforme sans aspérité, nous voilà en présence d'un pic que la mémoire retient comme essentiel et autour duquel elle construit son récit. Un précis de la manifestation de l'événement ressenti comme vécu.

Il est logique qu'il y ait un rapport direct entre la *précision* du moment irruptif, avec son contenu distinctif et sa forme particulière, et la surprise qu'il engendre. Par définition, un événement « mou », dont la durée s'étale, ne permettant pas sa saisie à tel moment délimité, ne causera pas

¹¹ Il n'est pas exclu aussi que ce « bref » soit le reste d'une habitude de récit(s) antérieur(s) de l'événement, et traduise ainsi les difficultés à chaque fois rencontrées pour indiquer l'importance de ce moment.

¹² A priori assez longue, puisque dans la liturgie catholique, on insère à cet endroit la récitation du Credo, qui peut prendre une à deux minutes.

¹³ Cf. Claude Romano, op.cit., p. 223 : « la pure inanité de toute explication devant l'irréductible et incompréhensible « il y a » ».

une surprise elle-même très caractérisée, voire n'en causera pas du tout¹⁴. Il faut à présent s'interroger pour savoir quelle est la spécificité de la réaction de surprise lorsque celle-ci a lieu en présence d'un miracle, ou en tout cas de ce que son bénéficiaire présente comme un miracle¹⁵. Car la description que nous venons de faire du « moment précis » pourrait décrire n'importe quel événement saillant. Le fait que le moment en question soit associé à une conversion religieuse produit-il une surprise particulière ?¹⁶ Voici un passage caractéristique du témoignage de sœur M. :

« Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais, l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. C'est pour ça que je vous dis que c'était au moment précis, je me souviens que c'était entre l'homélie et l'offertoire. »

Le *renversement* décrit ici, associé à l'irruption d'un sentiment de joie profonde, inconnue, immédiatement vécue comme bénéfique, alors même qu'il est totalement subi (et donc qu'il pourrait être privatif de liberté ou violent) est mis en rapport, sans vraiment de logique directe, avec l'indication du moment précis (ce passage fait partie de la deuxième partie de l'entretien, il est assez éloigné de ce qui a été cité au-dessus). Sans logique directe, mais celle-ci existe bien, puisque le moment précis peut être considéré comme le pivot de ce renversement, la charnière qui permet la conversion. Pourrait-on utiliser le thème de ce brusque « enversement »¹⁷ pour qualifier la surprise de nature mystique ? Seul un apport en provenance d'autres témoignages pourra éventuellement renforcer l'hypothèse. Nous avons de plus affaire à une religieuse, qui ne peut pas ne pas connaître l'importance dans la pensée croyante d'une réalité comme la conversion – elle utilise d'ailleurs le mot :

« J'étais comme un enfant¹⁸. En fait à ce moment-là dans ma conversion j'ai pas rencontré Jésus, j'ai rencontré le Père..... Et à ce moment-là je savais que je suis un enfant aimé. C'est à ce

¹⁴ Au moins sur le moment. Nous pourrions faire la distinction entre surprise immédiate et surprise rétrospective, qui, elle, peut prendre dans son cadre une événementialité plus longue.

¹⁵ Sœur M. indique vers la fin de l'entretien qu'elle n'a pas donné le titre de miracle à ce qui lui est arrivé ; elle parle plutôt d'intervention de Dieu, et en ce qui la concerne, de conversion.

¹⁶ Voici un texte qui tendrait à montrer qu'elle se manifesterait en tout cas dans le cadre d'une attente ou d'une vigilance spécifique : « Le spécifique chrétien n'est pas de croire dans le temps qu'il y a un Éternel, mais qui serait seulement avant ou après le temps, ou au-dessus, en tout cas ailleurs. Non, ce qui fait la différence (...) c'est de croire, dans le temps, à l'*Éternel dans le temps*. Cette dernière petite mention souligne l'inouï ou l'audace de la foi. Croire n'est pas croire que Dieu est au-dessus, ou là-bas, ou ailleurs, mais qu'il fait irruption et intervient au cœur même de notre histoire, collective aussi bien que personnelle. Dès lors, le temps est dynamisé. Il n'est pas seulement immuable, toujours le même, et répétitif, en attendant autre chose. Il est qualifié : il est toujours provenance, profondeur, ou avènement, et avenir ouvert. » François Bousquet, *La Trinité*, coll. Tout simplement, Ed. de l'Atelier, 2000, p. 136-37

¹⁷ L'idée d'inversion ou d'"enversement" des pôles contenu dans le terme (et pour l'instant seulement dans le terme) doit-il être associé à la verticalité de l'expérience mystique telle que la systématise A. Steinbock ? Notons-en en tout cas la possibilité. Dans l'entretien n°16, S. déclare : « pour moi un miracle c'est quand il y a ... un peu un... un retournement de situation... »

¹⁸ Nous n'avons pas abordé le thème de surprise (émerveillée) liée à la réduction à l'enfance, et la surprise qui pourrait y être associée. On se rappelle du traitement de ce thème fait par Lewis Carroll dans *Alice in Wonderland*, et chez sainte Thérèse de Lisieux, la manière exclamative si évocatrice dont elle présente la découverte de sa voie d'enfance : « Je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement. Moi je voudrais aussi trouver un

moment-là que je le savais et ça a provoqué une joie profonde, et bah j'ai essayé de faire ce que je pouvais [rire] et ça marchait pas. »

Le terme de *conversion* appartient, on le voit, au récit construit qu'elle fait rétrospectivement de son expérience. Mais le changement décrit par sœur M., et la manière particulière dont il est décrit dans son témoignage (« l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers ») suggère un vécu encore peu théorisé, qu'elle retrouve facilement à ce moment du récit. Si donc cette expérience de retournement, cet « enversement » de son état intérieur se trouvait faire partie de l'expérience originelle, il pourrait constituer, nous semble-t-il, un critère de repérage associant une intervention extérieure impérieuse et une surprise intérieure à la mesure de cette intervention. Une telle conversion ne peut bien s'apprécier par son bénéficiaire que dans l'après-coup, et cet après-coup porte la marque de la durée qui caractérise toute conversion, aussi fulgurante soit-elle¹⁹. L'expression utilisée par sœur M. permet d'intégrer cette donnée, puisqu'elle dit : « à ce moment-là dans ma conversion ». La conversion est donc décrite comme un processus vital long, mais que l'on ne peut saisir qu'opérant « à ce moment-là » (expression répétée trois fois dans l'extrait). Il faut rajouter que la dimension existentielle d'une *metanoia* vitale (qui a lieu par exemple lors d'un coup de foudre amoureux) doit s'éprouver comme une *conversio ad deo* de nature mystique ou religieuse sans laquelle ce que l'intéressée exprime n'a pas de sens. Le texte ci-dessus peut être utilisé pour compléter cette phénoménologie : le ressenti qui accompagne le choc de l'événement mystique, pour que ce dernier soit compris et interprété dans la foi religieuse, doit être vécu comme établissant le lien entre l'humain et le divin, et donc contenir une réalité irrépressible poussant ou élevant l'être humain vers le divin : c'est ce dont témoigne à notre avis la joie²⁰ (et nous devrions même dire : le type particulier de joie) ressentie par sœur M.

Bien que dans ce travail nous ne traitons pas de mystique, nous pouvons cependant observer comment sœur M. décrit le contenu de son expérience mystique. Nous avons remarqué la répétition « rien...rien... » qui précède dans le récit l'irruption de la joie. Mais dans la même phrase, elle parle d'être vidée :

ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection. Alors j'ai cherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir, et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de la Sagesse Eternelle : « Si quelqu'un est TOUT PETIT, qu'il vienne à moi » Alors je suis venue, devinant que j'avais trouvé ce que cherchais, et voulant savoir, ô mon Dieu, ce que vous feriez au tout petit qui répondrait à votre appel, j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « comme une mère caresse son enfants, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux ! » Ah ! Jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne sont venues réjouir mon âme ! L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire, il faut que je reste petite, que le devienne de plus en plus, O mon Dieu. » *Manuscrits autobiographiques*, Livre de Vie n°8, Office central de Lisieux, 1957, p. 240-41.

¹⁹ Voir N. Depraz : « mon hypothèse est que même la fulgurance prend du temps, qu'elle soit corporelle ou interne : la surprise est un processus, même s'il s'agit d'un micro-processus. » *La surprise à l'épreuve des langues*, Hermann, 2015, p. 33. Voir aussi sa conférence « l'éclair me dure, une phénoménologie expérientielle de la surprise » des 21-22 Mars 2013. <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/leclair-me-dure-une-phenomenologie-expérientielle-de-la-surprise/> Même si le point de vue de l'auteur part de l'autre bout, de la surprise supposément instantanée à laquelle elle restitue une durée, alors que le nôtre, dans la description de la surprise comme conversion, suppose que la surprise s'alourdit d'une durée propre à toute conversion existentiellement authentique, le résultat est analogue : il revient à faire durer la surprise.

²⁰ Voir le développement sur la joie en [III.B.4](#).

« J'écoutais la messe du dimanche et rien... rien.... Il y avait l'homélie et j'étais toujours là, vidée complètement.... Et tout à coup, bref, dans un moment précis après l'homélie, entre l'homélie et le commencement de l'offertoire, y'en a une joie, et ça c'est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rier. »

Ce *rien* qui précède la survenue de la joie se dit aussi en termes de vide que vient remplir la joie « qui est venue », et qui est « tellement profonde », et cette profondeur s'associe bien avec le vide évoqué auparavant. La joie qui la remplit surgit des profondeurs et déborde en rire à l'extérieur, joie dont elle témoigne qu'elle est incapable de maîtriser l'excédent hilare. Cette gaîté est rattachée par elle à son instauration comme enfant de Dieu qui rencontre son père, et se sait aimée de lui, et tout cela est vécu comme la dépassant complètement, leitmotiv de son témoignage. Sur le fond de cette expérience à tonalité indubitablement mystique, mais dont l'observateur ne peut que respecter la teneur sans pouvoir prendre parti, se détache la manifestation extérieure du rire, et nous pouvons proposer pour finir que ce dernier se présente comme parallèle à la surprise vécue par son bénéficiaire. D'abord sœur M. décrit son rire comme tout à fait inattendu et subi, la contraignant à essayer sans y parvenir de le contenir ; ensuite il ne dure pas très longtemps :

« ce moment de rire ça durait pas longtemps. C'est-à-dire que la joie elle était profonde mais ça c'était une réaction, je dirais euh... une réaction où j'ai réalisé quelque chose qui se passe et je pouvais pas maîtriser » ;

elle le décrit comme « une réaction » et elle insiste aussi pour le distinguer d'une « euphorie » :

« J'étais dans un état de tel... c'est un mauvais mot, "euphorie", car c'était pas une euphorie au mauvais sens, c'était pas une euphorie fabriquée, c'était quelque chose qui est venu et que je pouvais pas maîtriser... tout simplement. »

Doit-on dire que ce rire l'a surprise ? Oui, puisque sœur M. l'affecte, dans son récit, de signes intenses et exclamatifs (« mais de contentement ! ») Mais on peut aussi dire que ce rire se comporte comme une surprise, puisqu'il jaillit en réaction à l'effusion de joie qui remplit son vide, joie dont il semble être comme la manifestation extérieure. D'ailleurs, sœur M. évoque cette joie « qui est venue » comme si elle était elle-même la donation initiale, alors qu'on pourrait, peut-être superficiellement, la considérer comme un sentiment qui apparaît comme conséquence d'une cause (mettons, puisque c'est le contexte, Dieu, ou la « bonne » surprise de Dieu). Mais dans l'expérience de la religieuse, c'est bien la joie qui joue le rôle de cause première²¹. Ou alors il faut considérer que l'expérience du vide et du rien qui la précède a un rôle théophore : mais cette attribution outrepasserait sans doute ce que contient le témoignage de sœur M. Si donc on considère que l'expérience divinisante (pour utiliser un terme de la mystique chrétienne) se trouve dans l'irruption, vécue intérieurement, de la joie, et que le rire en est comme le soubresaut physique et extérieur, on voit que ce procès ressemble fort à celui de la surprise qui se caractérise elle aussi comme secousse corporellement marquée suite à un stimulus, et se réverbérant dans l'ensemble de la personne.

²¹ Il serait aisé ici de donner des références au thème religieux de la joie comme puissance créationnelle de Dieu lui-même, rencontré dans plusieurs grandes religions, à la fois orientales et occidentales.

D'ailleurs, il est banal de dire que joie et rire appartiennent au même surgissement émotif : une grande joie provoque facilement le rire, vécu alors comme la détente de la tension joyeuse. Le rire se trouve par rapport à l'irruption d'un sentiment de joie comme la surprise par rapport à l'irruption d'un événement imprévu, ou de la qualité inattendue d'un événement habituel. Le rire est le signe de surface de cette vague de fond qu'est la joie. Il n'est pas d'essence différente d'elle : lui aussi est joie, et jaillissement de joie, mais joie qui emprunte les moyens d'expression corporels et s'extériorise dans les secousses qu'elle cause aux organes de l'hilarité. Les efforts déployés par sœur M. pour « étouffer » son rire sont impuissants, autant qu'est impuissante sa personne pour influencer en quoi que ce soit l'événement de la joie qui jaillit en elle. Elle explique que c'est la profondeur et la force de cette joie qui l'oblige à rire (« une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rire »). A ce régime-là, le rire lui est donné autant que la joie, il en est partie prenante. Si donc le fonctionnement de ce rire ressemble tant à celui de la surprise, qu'est-ce qui les différencie ? On peut penser au caractère essentiellement positif et épanouissant du rire (en tout cas, de *ce* rire), alors que la surprise comporte un élément toujours ambigu d'interrogation et de peur potentielle. Par ailleurs, même si l'on connaît des cas de cascades de surprise, avec une temporalité assez longue, celle-ci survient principalement sur un moment assez court, tel un choc, alors que le rire se vit sur une durée plus longue. Sœur M. éprouve les deux émotions, la joie-rire avec son intensité et ses caractéristiques propres (dont l'interprétation religieuse fait partie), mais aussi la surprise face à l'événement de l'irruption de ce vécu. Il y a donc bien deux types de vécu distincts. Mais le parallélisme entre rire et surprise éclaire cette dernière, notamment en contexte de foi : la surprise associée au miracle (ou à l'intervention surnaturelle, ou vécue comme telle) montre qu'il ne saurait être destructeur de l'être ; au contraire, face à lui, elle s'éprouve comme vitalité et plaisir d'exister, comme joie libératrice, et non pas comme déception obscurcissante. Repérée avec ces caractéristiques, la surprise sera potentiellement le signe de cette expérience d'un « Dieu » aimant et précieux pour le cœur qui se révèle à lui-même en attente de ce don, tout comme le rire chez sœur M. a été lui aussi la manifestation d'une joie qui l'a transformée en enfant confiante et débordante de reconnaissance.

2. Commentaire du témoignage de L. [↑](#)

(*Cliquer ici pour la transcription*)

Ce témoignage est remarquable du fait de la focalisation sans équivoque sur l'événement, qui ressort de façon si claire et si distincte, qui se tient au centre du récit de façon si évidente, qu'il ne fait aucun doute que ce qui a été vécu, quel que soit la nature exacte de ce vécu, a pris une importance capitale dans la vie de L. On pourrait même, au vu de l'accumulation des procédés narratifs utilisés pour la description, envisager qu'elle a un faible pour l'exagération et la mise en scène. Il n'est pas exclu que le fait de revivre cet événement ait produit une certaine « surchauffe », une intensification émotionnelle, qui se traduit par une telle richesse expressive. Il est possible aussi qu'à cela se rajoute une sensibilité plus grande que la normale. Cela dit, l'impression d'ensemble n'est nullement entamée par ces éventualités : l'événement raconté nous semble rentrer pleinement dans la catégorie des miracles de conversion, ou de révélation, les deux réalités étant intimement liées dans le cas qui nous occupe. Le tableau ci-dessous présente la particularité d'être uniformément rempli, de présenter des marqueurs autant dans le champ du langage verbal que des autres champs, corporéité du langage et langage corporel, indication que la personne a dû revivre pleinement ce qu'elle raconte :

Langage verbal	Observations	Exemples
Qualificatifs subjectifs	oui	J'étais tellement sous le coup / retournée comme une crêpe / éblouie
Qualificatifs objectifs	fréquents	extraordinaire / un éblouissement intérieur / foudroyant / fort / grandiose / du jamais vu / un <i>autre</i> monde qui est un monde, euh.....
Totalisations	quelques-uns	je croyais tout / Tout avait changé
Hyperboles / augmentatifs	oui	
Intensifs	très fréquents et nombreux	tellement soudain, tellement inattendu, tellement fort / si grand, si beau, si paisible, si amoureux, si...
Privatifs	oui nombreux	inexplicable, indescriptible, indicible, inattendu, indélébile
Comparaisons	oui régulières	retournée comme une crêpe / comme si on rencontrait... on pénètre autre chose / c'était donné, enfin, je veux dire, il suffisait de pousser la porte, comme si il suffisait de pousser la porte
allusifs	non	
répétitions	très fréquentes	C'est pas possible, c'est pas possible ! / j'ai été acquise, acquise, certaine de... de la vérité de cet événement-là / je suis sûre pas plus que quelques ... minutes, je sais même pas, je sais même pas /
déictiques	oui	Là / ça / Voilà, ça s'est fait / c'est /
marqueurs de soudaineté	oui	Immédiatement / tellement soudain
contrastifs	oui	me dire : mais tu touches au vrai, tu touches au... à la...au sens profond de la vie

		je me suis dit mais, ce livre c'est plus important encore que de dire je suis d'accord.
décalages dans temps des verbes	RAS	
approximations	oui	Une sorte de / ce truc-là / enfin, ces images, c'est pas le mot, enfin, quand même, un peu, ... une image d'ouverture, quoi... /
correctifs	fréquents	Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... / mais je pense pas, non non c'était pas long, non non c'était pas long, je sais pas...
onomatopées	quelques-unes	Cloc / hop
négativations/apophtiques	Oui régulières	le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est... et pourtant, euh / c'est ça le problème, c'est que c'est indicible, en fait.../

Langage de la limite		
phrase explicatives méta	fréquentes	Alors, qu'est-ce qui s'est fait ? / le problème, c'est que c'est indescriptible / lors, les mots classiques, hein, de <u>paix</u> , de... je, je... d'amour, mais je sais même pas dire ça
propositions réduites à un mot	plusieurs	Intérieurement, effondrement / indélébile ! / inexplicable
bribes	tendance	Oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu...
Incrédulité	?	

Corporéité du langage		
Silences	fréquents	7 secondes / 6 secondes / 3 secondes / 4 secondes / 9 secondes...
Pauses	fréquentes	
Hésitations	fréquentes	
Exclamations / interjections	occasionnellement	qu'est-ce que je vais raconter à JN ?
Interrogations	oui qqes-unes	Je me dis, c'est pas vrai, cette fille-là est croyante ? C'est pas possible, c'est pas possible ! Une fille bien comme ça ?
Interruptions	continuelles	inadéquation du récit, des mots...
Incertitudes	continuelles	un monde invisible, mais euh oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu...
emphase	fréquentes	encore bien plus belle...

insistance	très régulières	y'a autre chose qui mérite d'être <u>vécu</u> , euh, qui fait <u>sens</u> , qui touche le <u>vrai</u> euh, enfin oui,...
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	une fois	Petite voix
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	plusieurs	
aspirations / souffles	plusieurs	
déglutitions	oui	
rires	non	
pleurs	oui	pendant le récit principal qu'elle revivait
bruitages	oui	fff / pfou / pfff / t /
autre		

Nous retrouvons dans le témoignage de L. le schéma des interventions surnaturelles : un événement reconnu par son bénéficiaire comme étant de nature extérieure à la condition humaine ordinaire, avec :

- a) une quête de vérité et de sens sur fond de difficultés familiales et personnelles ;
- b) une irruption imprévisible et subie d'un événement circonscrit dans le temps et de nature spirituelle (ou mystique), qui la retourne et la surprend tout à fait ;
- c) un bouleversement vital et conversion durable.

Examinons ces trois moments l'un après l'autre. L. décrit dans le détail la vie qu'elle menait avant l'événement comme étant celui d'une « quête » ou une « recherche ancienne ». Elle insiste pour dire qu'elle était athée, mais que son milieu familial lui avait légué une « foi » en des valeurs comme le travail et la réussite qui en découle. « Mais à l'époque (dit-elle) j'étais incapable de dire « y'a une dimension qui me manque ». Sa vie adulte et professionnelle a déjà bien commencé, et elle raconte combien sa sensibilité en éveil avait été touchée par la musique : lors de cours de piano, elle se surprend à fondre en larmes, et elle associe cela à sa quête de sens : elle souligne combien ce qui la faisait pleurer dans les préludes qu'elle travaillait devait être la foi de leur auteur (JS Bach), chose qu'elle ne pouvait deviner à l'époque. Plus près de l'événement, alors qu'elle était partie à la montagne avec une amie, dans le lieu où l'événement allait se produire, elle est estomaquée de se rendre compte que son amie est croyante, puisqu'elle l'informe qu'elle se rend à l'église :

« Intérieurement, effondrement. Je me dis, c'est pas vrai, cette fille-là est croyante ? C'est pas possible, c'est pas possible ! Une fille bien comme ça ? Enfin, j'étais suffoquée, j'ai pas moufté, hein, et puis, elle est partie à sa célébration, et là quand même, je me disais c'est pas vrai, moi qui pensais que c'était une fille bien et voilà que... mais tu vois, à ce point-là, j'avais vraiment pas une haute idée, hein, des croyants... »

Il n'est pas dénué d'intérêt d'observer le degré élevé de surprise qu'elle rattache à cette découverte, si peu de temps avant l'expression imminente d'une autre surprise, dont le sens

possèdera une valence si opposée. Cela pourrait corroborer la supposition que nous faisons d'une certaine propension chez L. à l'exubérance verbale. Mais il faut aussi faire la part de ce qui a pu, rétrospectivement, être ressenti par L. elle-même comme les prolégomènes de son grand événement de révélation. Cette surprise face à la foi d'une personne proche anticipe celle qui va être la sienne face à ce qui va lui arriver ensuite. Cette première surprise fonctionne donc comme une préparation à la deuxième, comme une alerte indicative pour que la deuxième soit possible dans toute son étendue. En effet, une deuxième surprise, trouvant sa place dans un système événementiel surprenant, donne aux différentes surprises de former une structure au sein duquel elles pourront être référées comme des émergences corrélées, non pas uniques en leur genre et donc potentiellement folles¹.

La quête de sens chez L., que l'on peut considérer comme une foi qui s'ignore (cf. l'aphorisme pascalien : « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé² »), se double d'une vie qui fut également marquée par la souffrance et la fragilisation psychologique : décès d'un fils, pulsions suicidaires de son mari. Nous avons vu que cette souffrance fait partie, dans plus d'un cas, de la toile de fond qui prépare la survenue d'une révélation extérieure³. En effet, l'économie des interventions divines, selon le christianisme, ne se comprend que si la personne bénéficiaire se trouve dans un besoin vital, soit recherche, soit souffrance, soit les deux. Et cette économie correspond à la nécessité phénoménologique selon laquelle une attente doit précéder la surprise pour que celle-ci soit une surprise qui se peut accueillir. En cela la surprise est analogue au miracle, elle est ciblée, elle se lit comme « surprise pour ». Associée à l'événement, elle surgit sur l'horizon par auto-manifestation, car de fait, le sujet peut être autant surpris par sa propre surprise que par l'événement lui-même⁴. En ce sens, c'est elle, la surprise, qui fait événement. La surprise ressentie alerte sur l'événement qui l'a provoquée et qui, du coup, se constitue en événement-surprenant. L'événement non surprenant le réduit à rentrer dans la ronde de l'habitude et de la causalité, et si un tel événement détonne sur ce fond comme étant produit par la chaîne des causes, mais sans surprendre, il est rejeté comme dérangeant, ou bien comme spectacle purement extérieur.

En ce qui concerne maintenant la substance de ce qui s'est passé pour L., il s'agit de la révélation de ce qu'elle appelle « un nouveau monde » apparu comme devant elle, qu'elle s'essaie à décrire tant que faire se peut, mais dont elle retient surtout l'ineffable et l'irrépressible évidence :

« la première fois, j'ai été acquise, acquise, certaine de... de la vérité de cet événement-là, enfin, bon ceci dit, je te le dis là parce que c'est le cas, mais j'ai été incapable après quand il a fallu un peu en parler, euh, je me suis dit, on va me prendre pour une délirante. »

¹ Cf. la section sur les pré-surprises en II.C.1.d1.

² *Pensées*, 919-553 (Le mystère de Jésus)

³ Cette fragilité psychologique pourrait devenir un argument de mise en doute de la fiabilité du témoignage donné. Le désir lui-même de délivrance ou au moins de soulagement ne risque-t-il pas d'encourager l'autosuggestion et l'illusion ? Ce sera tout l'intérêt de l'analyse du contenu de l'événement miraculeux, sa critériologie propre, ainsi que celle de l'après, les conséquences de l'événement déclaré surnaturel, avec ses critères particuliers aussi, qui permettront de le vérifier.

⁴ Cf. la phrase prononcée par M.-E. ([entretien n°4](#)) : « j'ai été surprise moi-même ».

Voici donc la description du moment lui-même :

« J'avais pas fini le livre, et puis une semaine ça passe vite, donc un jour je me dis, bon, je vais pas skier, faut absolument que je termine ce livre. Hop, je vais dans un café front de neige, je me rappelle précisément la place où j'étais assise, et puis je termine le bouquin. [déglutition] Ben et puis là, euh, pfou..., inexplicable, hein, je, pareil, des l - je me suis mise à pleurer. Et puis j'ai attendu... rien... là j'étais devant mon café, je... fff...je pleurais... Et puis voilà, ça s'est fait. Alors, qu'est-ce qui s'est fait ? Une sorte de (*soupir*)... [déglutition] [t] le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est... et pourtant, euh... le texte, l'évangile de ce matin dit un peu ça : « un autre monde », mais... pas de l'ordre du visible, un monde euh..... aussi l'idée de la porte qui s'ouvre sur un autre monde qui est un monde, euh..... alors, les mots classiques, hein, de paix, de... je, je... d'amour, mais je sais même pas dire ça, et en plus ça fait quand même plus de trente ans, mais, bien que ça fasse plus de trente ans, c'est indélébile... »

Notons en première analyse la coexistence des notations verbales et non-verbales ; la narration les utilise autant qu'elle est gênée par elle. Il y a, et de front, plusieurs couches expressives. La précision des souvenirs, qui doivent être rendus au mieux, au besoin avec des onomatopées (« Hop, je vais dans un café front de neige, je me rappelle précisément la place où j'étais assise »), les sentiments qui accompagnent l'évocation, et dont l'affleurement s'entend dans certains phénomènes sonores, témoins des affects réveillés (« euh, pfou... », « Une sorte de (*soupir*)... [déglutition] [t] »), et le méta-texte, celui de la personne qui aujourd'hui qui se retrouve confrontée à l'événement, en saisit le sens, mais dont l'effort de présentation intelligible est sans cesse menacé par la saturation toujours présente du vécu (la fin de l'extrait). Et tout cela... paradoxalement, pour rien, car on l'aura remarqué, il y a un blanc au moment de dire « ce qui s'est fait ». Le mot qui est utilisé est un déictique (« ça s'est fait »), dont la propriété est de faire sortir du récit et de renvoyer à l'événement inracontable. Mais pourtant, nouveau paradoxe, L. désire à tout prix approcher de cet inracontable, et pour cela multiplie les moyens. Il faut notamment souligner l'utilisation du « on » lorsqu'elle est contrainte d'admettre la dimension indescriptible de ses perceptions :

« le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est... »

A priori, ce « on » permet d'universaliser l'expérience, et de la rattacher à d'autres vécus du même genre. L. se placerait ainsi dans le cadre de « l'expérience mystique » répertoriée, et permettrait à son interlocuteur de faire référence à ce cadre à défaut de notations individuelles impossibles à transcrire. Mais l'avantage de ce « on » c'est aussi de laisser au présent un vécu qui, s'il était exprimé à la première personne, devrait s'exprimer à l'imparfait car la forme présente « je vois rien, je n'entends rien » est ambiguë et pourrait s'appliquer au narrateur, alors que le « on » fait forcément référence au sujet du récit que la narratrice évoque. Et il permet aussi de ne pas utiliser l'imparfait : « je ne voyais rien, je n'entendais rien » ferait immédiatement penser à un centre actif de la perception, qui est complètement étouffé par le « on ». Le caractère subi de l'expérience est donc d'autant augmenté, et l'évocation d'autant plus vive, même si cela débouche sur « rien », un « rien » qui affecte le sujet lui-même en l'objectivant et en le dépersonnalisant⁵. Cela dit, l'impression est vraiment que L. se trouve au cœur d'une lutte, elle se bat contre les mots et les phrases afin de restituer le vécu de

⁵ Voir ci-après, note 11 et passage afférent.

l'événement, et tout l'intérêt de cette lutte est qu'elle est aussi signifiante - peut-être même davantage - que les indications qu'elle parvient à lui arracher⁶ :

« Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait bien autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec quelqu'un, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un. »

Lorsque nous lui demandons combien de temps l'expérience a duré, elle témoigne de son incapacité quasi totale à utiliser les catégories habituelles de description du réel :

« Oh, pas très longtemps ! je pense pas, euh...fff... Enfin j'ai pas d'idée, mais je suis sûre pas plus que quelques ... minutes, je sais même pas, je sais même pas, mais si tu veux, c'était d'une telle ... euh... intensité... enfin, c'était tellement soudain, tellement inattendu, tellement... fort que..... mais je pense pas, non non c'était pas long, non non c'était pas long, je sais pas, au maximum 5 minutes, et encore, je crois pas, 5 minutes parce que j'ai pas bougé, quoi, j'étais tellement sous le coup que ... j'ai dû rester dans ce troquet, mais je pense pas qu'en soi ces images-là soient... enfin, ces images, c'est pas le mot, enfin, quand même, un peu, ... une image d'ouverture, quoi. Mais c'est plus intérieur que de l'ordre du visible. Puis c'est pas de l'ordre non plus de l'écoute. »

En fait, L. revit l'événement avec une telle passion, il est tellement présent à nouveau alors qu'elle l'évoque, qu'on pourrait dire que c'est lui qui désorganise sa pensée au fur et à mesure qu'elle tente de le mettre à distance pour en parler. Elle réalise cet exercice d'équilibriste entre une évocation narrativement acceptable, dans le cadre d'un récit qui fait sens, et le suivi au plus près d'une expérience émotionnellement intense dont elle sait qu'elle dépasse tout ce qu'elle pourra en dire (témoin les hésitations, pauses, interruptions, soupirs, silences...). D'où le tiraillement perpétuel entre ce qui est dit et ce qui devrait, ou pourrait l'être, car elle est sans cesse en train d'invalider le dit au profit d'un indicible aux droits bien supérieurs. Les deux instances antagonistes du témoignage sont tour à tour à l'œuvre dans son récit : une volonté d'attestation, ou de déposition qui puisse serrer l'événement au plus près (n'oublions pas que L. est médecin), et la critique constante de cette attestation au nom de la vérité expérientielle elle-même, la même qui la guide pour le récit dont elle veut témoigner. Il y a dans l'événement à raconter un principe de destruction du récit au nom d'une intuition de celui-ci qui ne peut jamais se satisfaire de son expressivité. Nous sommes vraiment dans le cas d'une saturation de l'intuition : dès que les outils narratifs tentent de s'approcher du matériau expérientiel, celui se diffracte, se dissout, bref échappe à la mise en forme objectivante. Et ce qui paradoxalement a lieu, alors, c'est justement l'évocation recherchée : le combat du langage avec l'expérience vécue et remémorée témoigne de la transcendance de l'événement autant, sinon plus, que les quelques résultats extraits de l'effort descriptif. Ou en tout cas, cette évocation tangentielle permet au langage de sauter par-dessus lui-même non pas dans le passage par un niveau méta-langagier, mais véritablement intra-langagier. C'est dans son exercice effectif que le langage comprend qu'il doit lutter contre lui-même et ses limitations, s'il veut ressaisir quelque chose de l'expérience à restituer. Ce quelque chose ne coïncide certainement pas avec l'intuition

⁶ On pense à l'épisode de la lutte de Jacob avec l'ange en Gen 32, 24-32.

originelle du vécu : mais communication est faite de cette certitude, et donc de la transcendance désarmante de l'événement.

Il faut noter que juste avant que le phénomène de l'éblouissement intérieur de ce « monde nouveau » ne surgisse devant elle, L. rapporte qu'elle s'était mise à pleurer. Citons à nouveau :

« Hop, je vais dans un café front de neige, je me rappelle précisément la place où j'étais assise, et puis je termine le bouquin. Ben et puis là, euh (pfou...), inexplicable, hein, pareil, des l - je me suis mise à pleurer. Et puis j'ai attendu... rien... là j'étais devant mon café, je... fff...je pleurais... Et puis voilà, ça s'est fait. »

On pourrait comparer cet accès de larmes à des barrières psychologiques qui s'abaissent, et qui du coup permettent la survenue de l'événement, jusqu'alors bloqué par des défenses qui viennent de tomber. Mais remarquons aussi combien l'évocation de ces larmes est associée à des bruitages (pfou, fff) qui à la fois soulignent l'épaisseur de sens, l'étendue de ce qui va devoir être, malgré la saturation, raconté et expliqué, mais aussi la réactivation, à l'occasion du récit, d'une surprise (ou d'un étonnement) existentielle⁷ devant l'ampleur de l'événement lui-même, ainsi préparé par la chronologie qui l'annonce. Ce « pfou... » est la marque d'une surprise bouleversée face au vécu de la révélation encore si puissamment présent, auquel le recul des années a donné une dimension principale et originelle dans sa conversion, mais qui, quand L. le convoque à nouveau dans une trame chronologique, lui redonne une puissance propre à la déstabiliser à nouveaux frais.

Car, même si ces bruitages semblent ne s'appliquer qu'aux pleurs, il ressort d'une écoute attentive de l'expérience de L. que ses larmes furent le véritable début de sa révélation. Elle dit qu'elle était assise, qu'elle attendait, et que « rien » ne se passait, mais ce « rien » se rapporte, non pas à ce qu'elle vivait à ce moment-là, mais au pas-encore de l'éblouissement qui arrive (qui arrive dans la construction narrative), comme la tempête et son frémissement avant-coureur. Au regard de la tempête qui va faire rage, les pleurs représentent ce frémissement, étant gros de ce qui se prépare. D'ailleurs, L. décrit leur survenue comme inexplicable, et les rapproche (le « pareil » de son récit) de l'épisode des larmes vécu lors des cours de piano. Elle fait ainsi toucher du doigt le lien souterrain qui relie les différents signes de l'événement dans son esprit, même si elle ne le commente pas. Les larmes sont d'ailleurs reconnues dans leur fonction révélatrice :

« Eh ben oui, elles ont eu un rôle déclencheur, parce que d'abord, je comprenais pas pourquoi je pleurais, c'est pas des larmes de... j'avais pas de raison de pleurer, c'était ... pas de tristesse, le livre m'avait plutôt, euh... mais peut-être parce que ça m'a amené, euh... les mots en question autour de l'écoute du silence, m'ont amené à une espèce de vérité, de vérité par rapport au sens de la vie que j'avais déjà. L'écoute, j'en étais convaincue, bon l'amour, qui n'en est pas quand même un peu convaincu, même si on met un peu tout là-dedans, bon et puis, le silence aussi j'en étais complètement convaincue, et les larmes sont venues me dire... m'étonner, mais me dire : mais tu touches au vrai, tu touches au... à la... au sens profond de la vie, là. Alors, les larmes, je me suis dit mais, ce livre c'est plus important encore que de dire je suis d'accord. Tu vois, c'est... oui, elles ont joué leur rôle. D'abord pour me faire prendre conscience que c'était

⁷ Nous voulons dire par là : une surprise toujours réactivable dès que l'attention se tourne à nouveau vers l'événement, et en mesure le sens pour l'existence entière de la personne.

inhabituel, inattendu et que... c'était essentiel. Enfin, je pense
..... » (silence 7s)

La surprise des larmes a donc une fonction herméneutique pour L. : elles sont venues « pour [lui] faire prendre conscience que c'était inhabituel, inattendu et que... c'était essentiel. » Leur présence surprend/étonne : « je comprenais pas pourquoi je pleurais », et ce n'est donc qu'avec le recul que L. est en mesure de les faire parler : « mais tu touches au vrai, tu touches au... à la... au sens profond de la vie, là. »⁸ En l'étonnant, elles l'alertent donc sur l'importance de ce qui va se jouer dans (ou sous) leur manifestation. Le fait de pleurer (sans raison consciente), tout en surprenant le sujet qui éprouve ces larmes, concrétise et garantit la réalité de l'événement transcendant qu'elles annoncent. Grâce à elles, L. se trouve davantage rassurée quant à son expérience extraordinaire à propos de laquelle elle s'est ensuite demandée si elle n'avait pas déliré, si elle n'était pas malade, etc. Elles expriment ainsi l'accord de son être entier qui a par avance senti ce qui allait se jouer dans l'événement imminent, ou bien doit-on dire - mais cela suppose le saut de la foi – que ce qui se passait en termes de vérité et de sens de la vie dans l'intimité / la profondeur de sa personne, et dont les pleurs constituaient l'émergence sensible, a poussé Dieu à se révéler à L. dans un débordement de lui-même⁹ ? Si nous restons sur le plan phénoménologique, nous pouvons rattacher le jaillissement - incompréhensible d'abord mais ensuite compris - des pleurs à l'irruption indescriptible du « nouveau monde » qui les suit : il y a là un même mouvement de survenue indicible. Les deux manifestations font partie l'une de l'autre, au sens où elles révèlent un avènement sans cause, d'une liberté totale, qui épouse l'être dans sa particularité et son histoire uniques :

« Oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu... et fait d'une certitude, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois..... Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un... c'était... Pourtant c'est marrant ce que je te dis là, parce que y'avait une, des images, quand même, donc y'avait pas de gens, mais ... c'est bizarre, oui, mais c'était grand et doux et accueillant quand même, et c'était pour moi, enfin pour moi entre autres. Enfin, j'y avais ma place plutôt, c'était pas pour moi et pas les autres, mais j'y avais ma place, ça existait, et ça existait de façon euh... certaine, enfin, c'est ça qui était foudroyant. »

Nous aurons souvent l'occasion de le vérifier, un des critères fondamentaux pour leur bénéficiaire de l'authenticité des révélations, c'est l'évidence, la certitude¹⁰, une certitude bien supérieure à tout ce qui peut se démontrer ou se prouver : « fait d'une certitude, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois..... », et il est caractéristique que L. décrit cette certitude, cette existence certaine comme un « ça » « foudroyant ». Le déictique indique bien

⁸ Selon toute vraisemblance, l'agent qui prononce ces mots est la narratrice qui, au fil des années de méditation de l'expérience, en a tamisé le sens, et peut le redonner ainsi décanté, dépouillé, épuré.

⁹ Nous ne le faisons pas ici, mais il serait facile de décrire l'irruption de « l'éblouissement intérieur » vécu par L. en utilisant la pensée de M. Henry pour laquelle le thème eckhartien de la naissance de Dieu en l'âme se décline en auto-manifestation de notre filialité en l'Archi-Fils présent en chacun. « Intérieure au mouvement de la venue de la Vie en chacun de nous, notre re-naissance est une naissance nouvelle dans cette même Vie qui fonde notre jaillissement continu en nous-mêmes dans la nouveauté éternelle de son jaillir primordial en elle-même. » Jean Reaidy, *Naissance mystique et divinisation chez Maître Eckhart et Michel Henry*, L'Harmattan, 2015, p. 191. Le problème de cette naturalité de la vie mystique en chacun est son articulation avec les événements très privilégiés que constituent les expériences que nous commentons.

¹⁰ A ce niveau de description, nous laissons ces deux termes dans leur synonymie ; il y aura lieu plus tard de s'interroger sur leurs différences. Cf. [I.C.1.c.](#)

le renvoi à l'expérience elle-même dans sa simplicité indépassable, indélébile et intransigeante. Il est absolument impératif de passer par elle, et pourtant, L. le démontre à l'envi, elle est impuissante à en épuiser le contenu débordant. Et donc cette existence certaine, qualifiée de foudroyante, possède une puissance de conviction qui dépasse la vie même de son témoin : « une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois... » Le silence qui suit cette phrase, matérialisé par les points de suspension, veut faire prendre la mesure du « jamais » et de l'aura d'étonnement qui s'attache à lui, étonnement qui trouve sa source dans le foudroiement original de l'expérience, retrouvée dans le récit après trente ans, et toujours aussi stupéfiante d'évidence. Il y a ainsi une force auto-renouvelante de cette certitude qui surprend toujours ; elle ne se laisse en aucune manière entamer par le temps qui a passé, par le doute éventuel provenant de l'habitude de sédimentation des souvenirs qui peut les empâter, etc.

La certitude est stupéfiante car immédiate et totale ; c'est cela qui fait que L. peut utiliser le terme de foudroyant : il n'y a pas d'intermédiaire, pas de distance entre le regard vers l'expérience et le spectacle de l'expérience : malgré son caractère absolument imprévisible et sa réalité si merveilleuse, qui pourraient troubler l'assurance de sa perception, l'expérience s'impose de façon éblouissante ; L. se dit « éblouie » par elle. Il y a là un paradoxe, car l'évidence, la certitude de l'expérience devrait la rendre complètement intégrable au système de réception qui l'accueille. La qualifier d'évidente et de certaine la rend comme connaturelle avec l'intelligence qui la juge telle, et cependant tout en elle se soustrait à cette dimension naturelle : L. utilise des termes qui relèvent de la transcendance : inouï, extraordinaire, un éblouissement intérieur, fort, grandiose, du jamais vu, un *autre* monde... Il faut sans doute attribuer ce paradoxe à la saturation de l'événement qui, en débordant de son évidence, produit une certitude toujours renouvelée dans la continuation (et comme une accélération) de cette évidence. On a là une boucle : le récit, en replongeant à sa source, recrée la surprise (le bouleversement), et ce bouleversement crée à nouveau la certitude, la vérité complète et irrépressible qui anime le récit. Au cœur du récit, la surprise créatrice de certitude est comme prête à jaillir dès qu'il lui redonne sa temporalité vécue et son potentiel révélateur d'altérité. L. n'est à ce point convaincue (acquise) par l'événement et sa dimension transformante, que parce qu'il est à ce point surprenant, non pas seulement en quantité, mais surtout en qualité. Il ne nous semble pas déformer son expérience que de dire que celle-ci est avant tout facteur de la nouveauté et l'ineffabilité qu'elle a ressenties.

Venons-en à présent à la troisième caractéristique de l'expérience mystique telle que définie ci-dessus : la dimension de conversion. On peut distinguer deux moments de la conversion : l'immédiate et celle qui s'établit dans la durée. Cette première forme de conversion est co-extensive de l'événement de révélation, mais on doit l'examiner pour elle-même. L. utilise tous les moyens que la langue met à sa disposition, et parmi eux les bruitages et onomatopées. Une onomatopée originale est ce « cloc » qu'elle utilise au moment crucial de sa conversion instantanée :

« un monde extraordinaire, enfin... pff... mais non, pas extraordinaire, un monde, euh... C'est ça le problème, c'est que c'est indicible, en fait Et mais alors, immédiatement, cloc, retournée comme une crêpe, je croyais tout ! »

Notons brièvement le « pff... », dont la valeur est celle d'une incapacité ou d'un découragement devant la difficulté de la tâche de faire coïncider le mot et le vécu, pour nous arrêter sur le « cloc ». Comme beaucoup d'onomatopées, celle-ci est courte, et contient dans ses associations (nous semble-t-il) à la fois rapidité, facilité et simplicité. Elle est comme une illustration sonore de l'adverbe « immédiatement » qui la précède mais qui lui est très long, et donc elle sonorise cette instantanéité de manière élégante, comme une sorte de déclic. Elle suggère que ce qui s'est passé pour L. a eu lieu en un tournemain, sans aucune résistance. L. commente la chose à l'aide de la phrase adjectivale : « retournée comme une crêpe » que suit l'explication : « je croyais tout ». Quand on a en tête le profil psychologique de l'intéressée avant l'événement, le changement est absolu et immédiat ; le moment du passage de la quête vers la foi, exprimé par le « cloc » inaugure un retournement, une conversion, dont nous avons remarqué précédemment qu'elle pourrait bien être l'indicateur le plus aisément repérable d'un événement extérieur surnaturel. La dimension de surprise n'est pas directement mentionnée, mais on ne peut pas ne pas la relever dans le « mais alors » qui entame la phrase, et le caractère syncopé de cette même phrase, comme s'il fallait pour L. aller au plus urgent. La totalisation « tout » de la fin de la phrase ajoute à l'effet de stupéfaction devant le résultat effectué si rapidement et si facilement¹¹. Le « cloc » contient ainsi la restitution sonore d'une œuvre souverainement efficace, douce et unie dans son action, qui a laissé L. sans autre possibilité que de constater le revirement total qui vient de s'être opéré.

L'image de la crêpe aussi est intéressante : lui est associée celle d'un saut impuissant à influencer sur lui-même, à la fois rapide et précis, nécessairement rapide et complet : l'autre côté de la crêpe cache complètement le premier, et découvre un côté qui auparavant était complètement dissimulé. Il y a donc l'idée d'une invisibilité (ou d'une potentialité) brusquement rendue visible (effective), sans possibilité pour le sujet de rien modifier à ce qui survient ainsi de l'extérieur. Ce sujet, témoin, même a posteriori, de ce qui s'est opéré à l'insu de son plein gré si l'on peut dire, ne peut pas ne pas ressentir une surprise intense à se voir ainsi retourné, converti à la foi avant même de comprendre ce que cette foi signifie concrètement. Le « nouveau monde » révélé à L. a dû contenir suffisamment d'aspects enchanteurs et qui correspondaient, au fond, à son attente, pour qu'elle se place de façon si naturelle dans cette posture a priori si contraire à tout ce qu'elle croyait être précédemment. C'est à cette reconnaissance fondamentale que l'on peut rapprocher les expressions « acquise », certaine » qu'utilise L. :

« cette première fois, j'ai été acquise, acquise, certaine de... de la vérité de cet événement-là »

L'acquisition (ou l'acquiescement ?) dont elle parle souligne combien la révélation la comble et donc lui correspond, obtenant d'elle un accord complet, et loin de ne pas la surprendre parce que cette adéquation correspondrait avec ce qu'elle désirait, au contraire elle lui correspond à un tel point qu'elle n'aurait jamais pu prévoir une telle correspondance. La répétition ci-dessus du mot « acquise » peut donc renvoyer à une affirmation venant du sentiment du vécu qui contesterait le soupçon naissant (de nature rationnelle) d'une assurance trop vite établie, que L. repousserait comme une inutile précaution : malgré toute l'incongruité de cette adhésion

¹¹ Ailleurs dans le récit elle dit : "C'était ça aussi la merveille : « te casse pas la tête »"

immédiate et sans discussion à la révélation subie, L. en accepte la surprise, et l'assume car son souvenir lui garantit que la révélation correspondait entièrement et profondément à ce qui la constituait intimement. La conversion est décrite aussi comme s'établissant dans la durée :

« Bien que ça fasse plus de trente ans, c'est *indélébile*. Moi quand on me dit, y'a des gens qui perdent la foi, moi je suis sûre que non, je me rappelle de ça : *indélébile* ! »

Il nous semble important que L. soit si exclamative et si assertive concernant cet aspect ineffaçable de l'événement : la force de son expérience n'a pas faibli ; elle la retrouve intacte lorsqu'elle se retourne vers elle, et elle éprouve cette force à neuf. On peut supposer que les répétitions et les conséquences de ce qui a été inauguré avec l'événement du café front de neige forment un ensemble qui lui donne une importance accrue, mais cela ne serait pas assez pour produire ce ton exclamatif si pressant. Il nous semble que ce qu'elle a vécu, elle le vit à nouveau lorsqu'elle le raconte, et que donc le récit lui fait revivre l'intensité de l'expérience, même si cela n'est pas très original de le souligner. Dans cet autre passage, L. attire à nouveau l'attention sur le contenu de l'expérience :

« Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait *bien* autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec *quelqu'un*, quelqu'un qu'était pas visible, mais *quelqu'un*. »

De fait, le converti ne peut pas l'être uniquement par la seule soudaineté d'un événement incompréhensible et ineffable, qui serait marqué par une négativité (ou un vide) absolue. Nous avons déjà souligné l'importance de l'adéquation entre ce qui, dans l'événement, correspondait à sa recherche et donc son attente, mais une même cohérence doit exister pour lui entre ce que le sujet désire et ce qu'il découvre. Quand L. fait le constat ci-dessus de cette altérité qu'elle elle désigne aussi comme vérité, peut-être relit-elle son expérience à trente ans de distance à l'aide du vocabulaire chrétien, mais elle continue, semble-t-il, d'y découvrir cette réalité personnelle, ce « *quelqu'un* » qui constitue le cœur de l'expérience, toute ambiguë qu'elle soit. En somme, qu'est-ce qu'elle a expérimenté ? Rien de visuel ni d'audible : « on ne voit rien, on n'entend rien »¹², mais une proposition intérieure reçue comme « donnée » et « pour toi », vécue comme donation infinie. Elle utilise le terme de « rencontre », et de porte à pousser (« c'était donné, enfin, je veux dire, il suffisait de pousser la porte »), même si elle hésite à dire que cette rencontre a été celle de « *quelqu'un* ». En effet ce « *quelqu'un* » n'avait rien à voir avec une personne, ou un visage, etc. Mais cette rencontre est réelle pour elle, d'une part, parce qu'elle s'est sentie « accueillie » même si cela se fait sans « personne », comme lorsqu'on entre dans une antichambre vide, mais où l'on se sent attendu : là aussi un degré de surprise peut provenir du décalage entre ce qui est attendu et la qualité particulière, différente, du type d'accueil qui se donne dans l'expérience :

« Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait *quelqu'un*... y'avait pas *quelqu'un*... c'était... Pourtant c'est marrant ce que je te dis là, parce que y'avait une, des

¹² Même remarque chez S. (cas n°6) : « J'ai rien vu. Et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus... » et chez L. (cas n°9) : « des paroles qui vous rentrent dedans comme ça, vous les entendez pas, c'est pas vrai, vous ne les voyez pas. » Cf. la section [II.C.1.e](#).

images, quand même, donc y'avait pas de gens, mais ... c'est bizarre, oui, mais c'était grand et doux et accueillant quand même... »

D'autre part, elle retient quand même le terme de rencontre parce que son mari, à l'aéroport, a « su » en voyant son visage « qu'elle avait rencontré quelqu'un » :

« Plus tard, il m'a dit (mais tu sais je te voyais de loin) : « mais dès que je t'ai aperçue, j'ai su que tu avais rencontré quelqu'un ». Alors ça, je me dis c'est... pour moi c'était un bon signe parce que je me disais, il... enfin, c'était un bon signe, j'en sais rien, mais je me disais d'abord il a vu, il a compris, quelque chose, même sans me parler, et puis, j'ai effectivement rencontré quelqu'un, mais je le raconterais pas comme une rencontre de quelqu'un que j'ai vu... euh, une image humaine, ou une... pas du tout, j'ai pas vu de choses comme ça. Mais une certitude, heu, et puis que j'étais accueillie, aussi... que ce monde-là m'était... comme à tout homme, m'enfin, là en l'occurrence c'était moi, mais oui, c'est pour toi, c'est ta vie, enfin c'est pour ta vie, pour ton bonheur, enfin, je... c'était de cet ordre-là, quoi en gros. Voilà. »

Ce que L. a vécu c'est la présence sur son visage, donc dans le monde d'autrui, d'une réalité intérieure éblouissante, mais normalement invisible extérieurement, réalité qui s'est rendue pourtant visible pour son conjoint, quelqu'un qui la connaissait donc très bien. Et cette manifestation constitue pour elle une forme de confirmation de la réalité objective de la rencontre intime vécue. Les expériences mystiques sont coutumières de cette reconnaissance de l'événement transcendant par des proches grâce au rayonnement ou irradiation du visage¹³, mais la pratique ordinaire de la liturgie eucharistique, reconnue dans la foi par son effet d'illumination ou de transfiguration des visages, peut provoquer le même effet¹⁴. On peut donc poser, sur le plan de la description, une sorte de translucidité¹⁵, du corps affecté intimement par l'événement transcendant, dont une luminosité se manifeste à la surface (sur le visage, lieu de communication avec autrui) et qui témoigne du changement intérieur. Ce changement est discernable par un proche, et non par n'importe qui, car il ressortit de l'économie de la foi (ou de la confiance) et non pas de l'observation scientifique. Cependant la dimension de confirmation ou de preuve subjective est à souligner : le regard de foi sur ce visage a bien discerné un événement subjectif réel qui était ignoré de quiconque, puisque rien n'en avait été révélé à ce moment-là. Et ce discernement opéré par un tiers devient signe de l'importance matérielle de l'événement. Il s'incorpore à lui.

¹³ L'archétype étant celle qui concerna Moïse juste descendu du Sinaï (Ex 34,29), qui est reprise pour Jésus lors de la Transfiguration (Marc 9,2 et parallèles).

¹⁴ Voir par exemple Natalie Depraz, *Le corps glorieux, phénoménologie pratique de la Philocalie des pères du désert et des pères de l'Eglise*, op.cit., p. 136 : « Saint Séraphin de Sarov brûlait tellement tel un soleil de l'intérieur que l'on ne pouvait le regarder deux secondes sans avoir le regard consumé, ainsi qu'il est remarquablement relaté dans son entretien avec Motovilov : « Nous sommes tous deux en la plénitude l'Esprit Saint ! Pourquoi ne me regardes-tu pas ? Je ne le puis, dis-je, petit père, car des foudres jaillissent de vos yeux. Votre face est devenue plus lumineuse que le soleil, et mes yeux sont broyés de douleur ! – N'ayez pas peur, dit saint Séraphim. Vous êtes devenus aussi lumineux que moi, vous êtes aussi, à présent, en la plénitude de l'Esprit Saint. Autrement, vous n'auriez pas pu me voir ainsi. »

¹⁵ Le terme de *transverbération* ne serait pas applicable ici ; la mystique le comprend ordinairement comme la pénétration, en provenance de Dieu, d'un effet douloureux ressenti intérieurement par l'homme. Voir *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, op. cit. p. 821-22. Cette visibilité extérieure d'un événement surnaturel de nature mystique n'est pas unique dans nos observations. Elle est présente aussi dans les témoignages de Sœur M., de V. et de L. (cas n°1, 8 et 9). Cf. [II.C.1.d.2.](#)

Il nous semble donc que cette manifestation extérieure de la révélation intérieure de L. l'introduit dans le régime de la vérification, car même si pour L. la certitude, l'évidence de son expérience, nous l'avons vu, n'a besoin d'aucun appui extérieur pour la convaincre de sa réalité, la dimension sociale de son témoignage, elle, en a besoin. L. est donc obligée d'entrer dans une visée démonstrative : elle valorisera ainsi sa certitude intime, et l'adjectif certain/e, revient six fois à des moments essentiels du témoignage. Il est associé à une dévalorisation de sa rationalité, qualifiée de « toute petite », ou bien inopérante (« y'a pas de rationalité là-dedans »). Le témoignage appartient donc à une foi expérimentale, comme prouvée et fondée par la matérialité de faits en eux-mêmes évidents. Mais en même temps, elle s'est consolidée au fil du temps (cf. la phrase déjà citée: « « bien que ça fasse plus de trente ans, c'est *indélébile*. Moi quand on me dit, y'a des gens qui perdent la foi, moi je suis sûre que non, je me rappelle de ça : *indélébile* ») et ce qui l'anime, lors du récit, c'est la reconnaissance de la certitude ancienne comme irrésistiblement confirmée par la certitude présente, et d'autant plus ancrée.

Nous pouvons conclure en disant que le récit de L. constitue une forme d'acte de foi absolu face à l'action de Dieu en sa faveur. La durée qui la sépare de l'événement manifeste la solidité et l'étendue de sa conversion et témoigne de la puissance à l'œuvre, puissance dont elle ne parle pas nommément, mais qui est implicite dans le choix des qualificatifs et surtout de leur répétition martelée. Face à cette action de Dieu en sa faveur, elle exprime un étonnement à la hauteur de ce qu'elle comprend comme la disproportion qui la sépare de lui, et l'impossibilité de bien décrire est la forme que prend la conscience de cet autre monde offert pour elle. Une surprise renouvelée ne peut pas ne pas faire partie intégrante de toute évocation de cet autre monde, tellement il satisfait l'intéressée au-delà de toute attente, tellement elle le redécouvre comme l'accueillant dans toutes les dimensions de son être. Mais nous avons remarqué que l'événement de révélation chez L. se trouve enrichi par une structure d'alertes en forme d'événements-surprise (l'étonnement face à l'amie dont L. apprend qu'elle est croyante, les larmes incompréhensibles) qui fonctionne comme des préparations à la révélation principale. Et puisque c'est la surprise de ces événements qui les rend signifiants en tant qu'annonceurs de la révélation à venir, on doit considérer que dans l'expérience de L. c'est d'abord la surprise qui fait événement, c'est cette composante-là, cette donnée vécue qui devient révélation autant que son contenu spécifique.

3. Commentaire du témoignage de Claire [↑](#)

(Cliquez ici pour la transcription)

C. est une personne dont le passé est marqué par le handicap : elle a été aveugle d'un œil pendant plusieurs années, et amnésique entre 13 et 27 ans, et même si ces événements appartiennent maintenant au passé¹, ils structurent son discours au moins en négatif, car ce qu'elle vit aujourd'hui se décline dans une positivité contagieuse : être aimé, éprouver de la joie, savourer... Il faut ajouter qu'elle était en dehors du monde de la foi, voire contre lui, puisqu'elle se disait « contre les curés, contre tous ces croyants », et si l'événement qu'elle raconte a lieu dans un monastère, c'est que ses parents lui ont conseillé, lors d'un épisode affectif éprouvant, de prendre du temps pour elle afin de « panser ses plaies ». Notons enfin que juste avant, pendant la semaine qui a précédé, elle est sujette à des crises continues de pleurs, dont on a vu l'importance dans d'autres témoignages. C. ne leur donne pas particulièrement de signification, mais elle y insiste, en répétant cette description comme faisant partie de son état et du contexte.

L'événement décrit par elle comme sortant de la normalité mondaine revient à peu de chose en apparence : il y a maintenant 20 ans, elle se trouve dans ce monastère, c'est le dernier jour de son séjour et elle pénètre dans une chapelle où elle n'avait précédemment pas été. Elle s'assoit et son regard tombe sur une croix près de l'autel, une croix d'une forme particulière, puisqu'au croisement des deux axes se trouve un cœur, placé dans une petite boîte, un cœur blanc sur le fond rouge de cette boîte. Or, explique-t-elle, la croix représentait justement pour elle le contraire de l'amour : la culpabilité, et elle ne supportait pas cette croix montrée partout. Donc que ce croisement n'y soit pas, et soit remplacé par ce cœur, voilà une première surprise, et ce ressenti est suivi aussitôt par l'effusion qu'elle décrit comme un « shoot ». Elle se sent aimée, comme elle le dit, « à la puissance cent » et à partir de là tout change dans sa vie. Observons dans le tableau comment cet événement est médiatisé :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	oui mais limités au seul cas indiqué	surprise (par la croix) x 4
Qualificatifs objectifs	nombreux	fabuleux / super / super fort / génial / fantastique c'était, ce sentiment de, de surprise, quelque part, j'avais jamais réalisé...
totalisations	non	
hyperboles / augmentatifs	oui	j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent / Et même j'allais dire, quand j'ai mon mari et mes trois enfants autour, rien. Enfin rien, non, pas rien, mais par rapport, c'est c'est.....c'était quelque chose qu'était vraiment très très fort
Intensifs	quelques-uns	c'était euh... cette joie, je... je me souviens pas d'avoir ressenti un tel, une telle joie ...
Privatifs	peu	pas explicable

¹ Le problème avec son œil n'est pas mentionné dans l'enregistrement.

		comme je dis quand j'en parle, j'ai pris un shoot je l'ai vécu un petit peu comme un œuf, comme de doux, de chaud, de vivant / comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écrin / quelque chose qui était clair comme un verre d'eau, voilà, on voit que c'est un verre d'eau
comparaisons	assez nombreuses	
allusifs	oui	quelque chose comme ça / autre chose
répétitions	oui	c'était très très fort J'ai pris, j'ai pris une, je sais pas d'où ça vient...
déictiques	nombreux	voilà / ça / c'est ça / là /
marqueurs de soudaineté	oui	tout d'un coup x4 / sur le coup
contrastifs		
Interrogations	peu	
temps des verbes	Conjonction passé composé / présent Passage de l'imparfait au présent	j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent. J'ai pris, j'ai pris une, je sais pas d'où ça vient, je peux pas l'expliquer, ça a été, euh, je suis restée KO pendant je sais pas combien de temps / il était pas là. Puisqu'il y avait cette boîte. j'ai vu la boîte. Y'a la boîte et y'a le cœur. Y'a plus de croisement.
approximations	oui	un/le truc / quelque chose (x15)
correctifs	oui	Et même j'allais dire, quand j'ai mon mari et mes trois enfants autour, rien. Enfin rien, non, pas rien, mais par rapport, c'est c'est...
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	oui	c'était quelque chose de fabuleux, euh...enfin, fabuleux... ouais ! / mais je savais que j'avais aucun moyen d'expliquer le truc, d'expliquer ce qui s'était passé, de le dire. Donc c'était fantastique. / je pense que c'est venu en même temps que la joie, enfin, si je devais, mais là, je dirai rien là...
propositions réduites à un mot	non mais plusieurs phrases non verbales	Et là, voilà. Et là, une certitude absolue. Donc c'est bonheur.
bribes	plusieurs fois	on était vraiment dans le... puissance... c'est, c'est....c'était très très fort / je voyais que.... Je sentais... je, je j'étais aimée
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	peu	
Pauses	oui quelques-unes	

Hésitations	oui fréquentes	
Exclamations / interjections	non	
Interruptions	oui régulières	
Incertitudes	oui	
emphase	non	
insistance	oui	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	oui	Sur les « tout d'un coup »

Langage corporel		
Soupirs		
aspirations / souffles	à l'occasion	
déglutitions	non	
rires	oui mais surtout de gêne légère lors des passages à connotation érotique	
pleurs	non	
bruitages	Oui un peu	Pfft

Les critères extérieurs, permettant de poser que le vécu raconté par C. est compatible avec le cadre d'apparition du miraculeux, sont présents :

- une période d'attente et de souffrance précédant l'événement (les crises de larmes lors du séjour à l'abbaye) ;
- un phénomène irruptif absolument inattendu, d'une intensité jamais vécue, associée par l'intéressée à la sphère religieuse ;
- un « après » où s'installe la « certitude que Dieu (l)'aimait », qui détermine toute sa vie ultérieure (sans qu'il y ait plus de précision, mais la vie de C. est à présent baignée dans la foi)

Dans la phase qui précède l'événement, où C. se trouve au monastère, elle est prise par une crise de larmes, dont on ne peut pas dire vraiment qu'elle la surprenne, mais cependant, elle décrit cette crise comme énigmatique, sans cause apparente :

« Et c'est là que les choses se sont passées. Je suis arrivé là-bas et les 5 premiers jours, on va dire, j'ai dormi, j'ai mangé à l'aumônerie, enfin voilà, nourri par les frères, et j'ai pleuré. J'allais à toutes les cérémonies, des Laudes jusqu'au coucher, en fait pour les entendre chanter, et je pleurais. Le père abbé venait me voir, il disait, est-ce que je peux vous aider, faire quelque chose ? Non, non c'est pas possible, et je pleurais. »

Notons que C. inclut cet épisode de pleurs dans l'événement, puisqu'elle commence par « et c'est là que les choses se sont passées ». Il se situe donc dans le cadre compris et présenté comme miraculeux. La répétition « et je pleurais », dont la tonalité humoristique amoindrit un

peu l'impact et le suspense, laisse quand même percer l'interrogation de son « pourquoi ? » : que se passait-il chez C. pour qu'elle subisse ces pleurs incessants ? Naturellement, des explications psychologiques sont possibles et même probables. Mais on ne peut pas exclure qu'ils ont été suffisamment présents et troublants pour que C. s'en souvienne et veuille les rappeler avant d'évoquer son vécu surnaturel. Un autre élément dont on pourrait dire qu'il fonctionne comme pré-surprise dans le récit consiste en la surprise presque anecdotique qu'elle rapporte en s'apercevant que, sur la croix qu'elle regarde dans la chapelle, il n'y a plus le « croisement » qu'elle rattachait à la culpabilité de la religion. Contrairement à plus tard, où le terme surprise n'apparaît plus, alors qu'elle sera (de manière caractéristique) bien plus grande, là elle utilise le mot : « J'ai été surprise par la croix ». Il s'agit ici d'une surprise-sursaut, une surprise légère et de nature mondaine. C. en viendra par la suite à accorder une plus grande importance à cette pré-surprise, témoin ce passage où elle utilise le présent de narration indiquant qu'elle universalise l'importance de son observation :

- Voilà, au milieu, le croisement qui pour moi symbolisait vraiment le – c'est là que ça fait mal, il était pas là. Puisqu'il y avait cette boîte.
- Et il a jamais été là, quand tu as commencé à le regarder, ou il a disparu ? Ou au contraire, il était absent depuis le début, ce croisement ?
- Ah, non, mais il y est pas, j'ai vu la boîte. Y'a la boîte et y'a le cœur. Y'a plus de croisement. »

Elle en vient alors à ce qui fait le cœur de son témoignage, ce qui se passe immédiatement après la surprise de l'absence de croisement :

« C'est – je saurais pas dire si c'est venu de l'intérieur ou de l'extérieur. J'ai eu l'impression ... hummm... c'est dur de trouver les mots exacts. Hmmm... ce sentiment de douceur, en fait, maintenant là quand tu me demandes comme ça, j'avais l'impression peut-être comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écrin, c'est-à-dire que tout d'un coup j'étais dans quelque chose de...moi-même de doux, enfin...c'était chaud dedans, c'était chaud dehors (petit rire), c'était ce sentiment de joie absolue, enfin de joie quand on a, pas quinze mille fois, mais qu'un enfant a quand il fait un câlin à sa mère, je sais pas comment dire, euh ce sentiment d'être bien d'être aimé d'être au chaud d'être dans les bras de quelqu'un, je sais pas comment heu, c'est ça, c'est à la fois chaud et..... confortable et..... »

L'intensité de cette description ne se remarque pas tout de suite. Nous trouvons d'abord quelques incertitudes, ponctuées de pauses avec hésitations méta-langagières, un essai comparatif (« peut-être comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écrin ») puis, après le « tout à coup », des expressions d'enveloppement, d'inclusion, de chaleur et la description se termine, malgré son inadéquation (« je sais pas comment dire ») par une suite rapide de 4 verbes être avec leurs attributs, qui se renforcent les uns les autres, avant de terminer sur ce besoin d'ajouter du descriptif, mais de ne pouvoir le faire (les « et..... »). Remarquons que le degré de surprise est très bas ici ; l'immédiateté des perceptions, impossibles à rendre complètement malgré l'accumulation des notations, prend toute la place, et la distance nécessaire pour cette surprise n'existe pas. Nous aurons l'occasion de voir ce fonctionnement en détail dans le cas n°7, où la personne refusera d'idée même de surprise. Chez C., cependant, une volonté de décrire au maximum se conjugue avec l'émerveillement du souvenir de l'expérience, et au fur et à mesure du récit, elle parviendra à articuler la dimension incroyable et totalement inattendue de l'événement, pour lequel elle utilisera le vocabulaire du cadeau et du don.

Un élément assez notable imprime sa marque au témoignage de C. : il s'agit de la catégorie érotique, dont on peut se rendre compte dans le vocabulaire de l'événement qu'elle a vécu, et dont elle-même se rend compte en racontant – voici un exemple parmi plusieurs autres :

« Je décrirais ça – c'est pareil, ça va paraître un peu idiot – j'ai eu l'impression de m'être remplie de quelque chose, d'avoir été remplie de vide avant, et euhmmm..... y'a eu ce moment, voilà de chaleur autour de moi, de, de, d'amour, et là je me suis remplie, et heu ... c'est ça, après j'étais comblée. Avant j'étais un peu, si je dis une coquille vide, non, mais si, c'était ça, y'avait quelque chose qui allait pas, qui manquait, j'étais vide, et euh..... en fait j'ai senti au moment où heu, où j'ai reçu cet amour, la joie, j'ai senti que là, [rapide aspiration] voilà, je sais pas comment dire, je me suis gonflée, je me suis remplie de quelque chose, voilà, c'est pas physique, j'ai rien vu de différence... »

Il y aura d'autres occasions de le souligner, mais l'on sait que l'expérience mystique est classiquement associable à l'expérience amoureuse², du fait de la dimension intime qui relie les deux événements, et malgré la prégnance de la ressemblance, nous pensons pouvoir écarter toute trace de confusion qui ferait que C. ait été l'objet d'un épisode érotique qu'elle aurait ensuite traduit comme surnaturel. D'abord parce que C. indique expressément qu'elle fait la différence :

« j'ai pris un shoot, c'est-à-dire que, euh, je sais ce que c'est de se sentir aimé, d'avoir une mère qui m'aime, d'avoir un homme avec qui je suis, et qui m'aime, de sentir cet amour-là, mais là, j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent. »

Ensuite, elle minimise le sentiment amoureux ou maternel, en le ramenant à « rien », quand elle le compare à son vécu surnaturel :

« je n'avais jamais ressenti ça et je, j'avais ressenti avec ma mère, avec maintenant avec Jean [son mari], ça n'a rien à voir. On était vraiment dans le... puissance... c'est, c'est....c'était très très fort. Et même j'allais dire, quand j'ai mon mari et mes trois enfants autour, rien. Enfin rien, non, pas rien, mais par rapport, c'est c'est....c'était quelque chose qu'était vraiment très très fort. »

Et enfin parce que plusieurs fois dans le cours de l'entretien, elle indique subrepticement (par un petit rire) que la proximité des descriptions est amusante, voire légèrement embarrassante.

² « On peut penser que bien des types de comparaisons et d'images, faisant appel à chacun des sens dans leur acception habituelle, sont loïsibles et n'épuisent pas l'expérience mystique. Leur point commun reste l'analogie avec l'amour humain, et plus précisément charnel, sensible, sensuel. Ce qui peut tromper. (...) Ces degrés ou étapes dans l'amour divin sont légitimement très voisins d'une « carte du tendre », en tout cas ils rendent compte d'une communauté de vocabulaire, que l'amant soit humain ou divin. Ce que, dans la bouche d'Osée, malheureux en amour, Dieu met de prévenance, de tendresse et de passion pour une femme figurant le peuple choisi, ce que la tradition reconnaît de divin dans les échanges du Cantique des Cantiques, l'un et l'autre légitimement que de l'érotisme à la mystique, il n'y ait, dans les mots, que peu ou pas de différence. La parenté de vocabulaire, et, croirait-on, l'analogie de sensations avec l'amour humain, entre deux êtres humains, peuvent faire voir une similitude d'expérience. L'irruption ou la visitation de Dieu dans une âme, soit pour une simple visite soit pour la résolution complète d'une existence qui s'en trouve en tout modifiée, (le chemin de Damas, le coup de foudre) auraient leur figure dans l'expérience amoureuse. Mais ces analogies sont brèves. Car la contemplation parfaite n'a ni image ni vis-à-vis qu'on puisse appréhender par les sens ; elle est être et état à la fois, inépuisable dans l'instant. Et si l'amour humain peut « faire penser » à l'amour divin, d'autant que celui-ci dans la Bible comme dans les écrits mystiques, est exprimé avec les mêmes mots, pour l'un comme pour l'autre, une lecture naturaliste serait illusoire. » *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Patrick Sbalchiero dir. op.cit., article « Contemplation infuse », p.201-202. Voir aussi le cas n°7 ci-dessous.

Elle n'en vient jamais, cependant, ce qui aurait pu paraître suspect, à se sentir obligée de dire qu'il n'y a aucun rapport entre les deux expériences, et au contraire elle s'amuse du parallélisme. C. est consciente en racontant de se trouver occasionnellement sur le même registre que l'acte sexuel, et émaille son récit de remarques destinées à indiquer qu'elle n'y peut rien. On peut donc dire que C. utilise le vocabulaire érotique pour décrire la surprise de son vécu émotionnel et mystique, plus qu'elle ne serait en train de le rabaisser à ce niveau érotique.

Dans l'extrait ci-dessus, on voit que C. corrige sa propre exagération : « enfin, rien, non, mais par rapport... ». Cette réaction, nous semble-t-il, fonctionne comme un stabilisateur émotionnel et heuristique: elle a eu besoin d'hyperboliser son expérience religieuse, de la totaliser eu égard à toutes les expériences érotiques et affectives du quotidien, mais sans doute se rendant compte de l'inadéquation d'un absolu qui minimisait par trop les relations affectives familiales, elle retombe sur une estimation qualificative intermédiaire, peu satisfaisante (« c'était très très fort »), qu'elle se voit donc obligée de répéter, et même de soumettre à une opération de réaugmentation (« c'était vraiment très très fort »). Le chiffre cent (« j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent ») participe de cette même intention hyperbolique, mais cette fois nous sommes dans le quantitatif chiffré. C. lance le chiffre assorti d'un facteur estimatif : « je sais pas, cent » dont la fonction est de créer une surprise (ou un suspense) numérique. Ainsi, la formule rhétorique (et non arithmétique) : « à la puissance, je sais pas, cent » possède un pouvoir évocateur qui provient de la feinte connaissance de la valeur multiplicatrice du chiffre³, et propulse l'expérience dans un monde au-delà de toute imagination, autrement dit dans un surnaturel inaccessible à nos capacités humaines. Inutile de souligner que cette exagération, qui est presque banale, n'a d'intérêt que parce qu'elle correspond à une tentative d'estimation quantifiée de la surprise éprouvée par C. au moment de l'effusion, et dans laquelle le terme « puissance » a peut-être autant de valeur que « cent ». D'ailleurs elle doit être coutumière des hyperboles chiffrées, puisqu'elle dit dans le passage déjà cité :

« c'était ce sentiment de joie absolue, enfin de joie quand on a, pas quinze mille fois, mais qu'un enfant a quand il fait un câlin à sa mère »

Ces exemples de représentation quantitative de la surprise sont associés à d'autres moyens d'évocation : nous pouvons relever certaines tournures propres à C. et notamment « j'ai pris un shoot » qui appartient au vocabulaire de la drogue, et donc contient une violence et une rapidité latente qui dans le contexte de douceur, d'amour, etc., peut sembler étrange, mais c'est le terme dont C. se sert pour présenter « son miracle » à des jeunes dont elle s'occupe, dont elle entend ainsi capter l'imagination, et l'effet de frappe de la formule modifie sans doute quelque peu la qualité de l'événement. Elle utilise aussi, de la même façon, l'expression « shoot d'amour ». Lorsqu'elle parle de l'événement en dehors de cette intention, cependant, elle redit sans cesse qu'elle ne sait pas l'expliquer, qu'elle n'a pas les mots, et ce sont des adjectifs, quand même marqués par ses récits auprès des jeunes, mais sans la dimension « drogue », qui sont convoqués : fabuleux, génial, fantastique, super :

³ Connaissance qui, en fait, est une réelle ignorance : 2¹⁰⁰ correspond à un chiffre astronomique : 1 267 650 600 228 229 401 496 703 205 376. Mais cette ignorance n'a aucune importance.

« ... quand je dis que j'ai ressenti l'amour de Dieu, pour certaines personnes c'est déjà quelque chose de fantastique, enfin... c'est quelque chose qui est tellement fort, que heu, pour les jeunes je peux m'exprimer que comme ça. Mais moi je disais que, heu... voilà, je sais depuis ce jour-là, pour moi c'était clair, c'était une certitude, je sais que Dieu m'aime. Et heu... c'est ça qui est fantastique. Parce que je connais assez de gens qui... puis moi j'étais vraiment dans le déni, vraiment ma porte était fermée quoi, y'avait pas moyen, Dieu, pftt, c'est les parents qui y croyaient, moi non. Donc ça, c'était... et là, tout d'un coup, heu... je savais que Dieu m'aimait, ça avait un côté fantastique dans le sens où c'est super, c'est... génial. Et heu...techniquement inexplicable. »

Le passage ci-dessus montre bien comment C. est en réalité désarmée pour exprimer l'événement. Elle s'est construit un discours « utile », mais même à vingt ans de distance, elle se bat encore pour en rendre compte de manière adéquate. Si l'on suit le fil fin de l'événement tel qu'on peut le restituer à travers les différentes descriptions, on a les étapes suivantes :

- perception visuelle du cœur blanc sur fond rouge en lieu et place du croisement sur la croix, présence inattendue qui la surprend ;
- acceptation de cette croix comme représentant un Christ non souffrant (non culpabilisant) mais d'amour ;
- « ouverture » de sa « porte » ;
- effusion de l'amour de Dieu : « c'est arrivé comme ça, ça m'a englobée » ; elle est remplie de cet amour ;
- certitude que Dieu l'aime ;
- « joie absolue », bonheur, chaleur, confort, assurance, etc.

La surprise initiale qui est éprouvée au moment de perception de la disposition différente du croisement sur la croix constitue le déclic qui permet l'enchaînement postérieur. Il y a lieu de penser que d'autres réalités psychologiques plus profondes, survenues pendant le séjour au monastère, et manifestées notamment par les crises de larmes, ont préparé ce déclic, le rendant opérant malgré son faible potentiel de départ. Mais nous devons quand même le valoriser en tant que rupture – « goutte d'eau » - qui rend possible ce que C. nomme son acceptation de Dieu et de la foi. C'est vraiment cette surprise qui la convertit, même si une mutation longue et sous-jacente aurait été à l'œuvre en amont (les épisodes de larmes ?). Dans son récit initial, elle décrit d'ailleurs le moment de la perception de la croix modifiée comme « l'événement », ce moment concrétisé par les déictiques spatialisants :

« Et puis le dernier jour, je suis allé dans la chapelle du bas, j'sais pas pourquoi. Et là, voilà. Là, il s'est passé un truc. Euh, j'ai regardé la croix de Jésus qui me... qui était quelque chose que je supportais pas, et faut savoir depuis des années, pour moi, c'était le, le symbole de la culpabilité, de, de la souffrance de Jésus, je je pouvais pas, je comprenais pas, qu'on nous oblige à regarder ça tout le temps, et là j'ai regardé celle de l'abbaye de Belloc, et elle a au milieu, là où les deux bois se croisent, elle a une espèce de boîte carrée dans laquelle il y a un fond rouge et un cœur blanc... » (nous soulignons)

Il est exact que ce paragraphe se continue immédiatement par le récit du « shoot » (« Et j'ai regardé ça, et tout d'un coup, voilà, comme je le dis aux jeunes, comme je dis quand j'en parle, j'ai pris un shoot »), et donc que la proximité du moment de l'observation de la croix avec celui de l'effusion d'amour trouble quelque peu la séquence des événements. C. a pu aussi vouloir anticiper l'annonce de l'événement de l'effusion pour créer du suspense. Cependant, le fait

demeure que les déictiques (là, voilà), ainsi que l'approximatif « un truc », font référence *d'abord* (ou *aussi*) au moment de l'observation de la croix, *avant* de s'appliquer à l'expérience intérieure qui donne tout son sens à ce que C. a vécu. Ces deux outils descriptifs ont comme particularité d'être chargés de toute l'imprécision voulue pour dramatiser l'évocation et susciter la curiosité. Imprécision linguistique, mais par contre grande précision expérientielle, puisqu'ils sont tournés vers l'exactitude du moment précis⁴ de l'événement. Ils sont comme calibrés pour reproduire narrativement la surprise que C. a éprouvée. Remarquons que C. utilise aussi des phrases sans verbe, d'ailleurs associés aux déictiques, comme pour aller au plus près de l'instantanéité de l'événement : « Et là, une certitude absolue », et provoquer une forme de ressemblance avec le spectaculaire de l'expérience, rendu à nouveau visible pour elle, on pourrait dire « spectacularisé » par son attention.

Dans les tournures propres à C. il y a aussi ces passages où brusquement dans un récit au passé, le présent surgit (cf. tableau). Penchons-nous sur l'exemple qui suit :

YM : « Et il jamais été là, quand tu as commencé à le regarder, ou il a disparu ? Ou au contraire, il était absent depuis le début, ce croisement ? »

CM : Ah, non, mais il y est pas, j'ai vu la boîte. Y'a la boîte et y'a le cœur. Y'a plus de croisement. »

On remarque que du présent surgit au milieu de l'évocation du souvenir, et en fait c'est lui qui manifeste l'évocation. L'utilisation du présent permet, comme le déictique, une mise à niveau du récit et de son événement. Disons même qu'il le « re-présente ». Par l'usage non conventionnel du présent narratif, l'événement est arraché de son passé et posé sur le plan du présent, rendu présent, si bien que ce court-circuit propose de ressentir à la fois un choc narratif et le choc expérientiel ainsi réévoqué. L'usage du présent transforme la narrativité d'allure cinématographique (3 dimensions, deux d'espace et une de temps) en narrativité pictographique (avec les seules deux dimensions d'espace). L'effet est saisissant puisque l'objet ainsi décrit jaillit sur la scène, hors de l'écran en quelque sorte, à moins que l'on n'ait l'impression de pénétrer dans l'écran en compagnie du témoin, pour revoir avec lui ce qu'il décrit en direct. Une autre occurrence d'utilisation du présent survient dans la description déjà citée de l'impact du « shoot » :

« mais là, j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent. J'ai pris, j'ai pris une, je sais pas d'où ça vient, je peux pas l'expliquer, ça a été, euh, je suis restée KO pendant je sais pas combien de temps, quelques minutes sans doute, où j'étais, dans un espèce de cocon d'amour, voilà, c'est ça. »

Lorsque C. dit « je sais pas d'où ça vient » en plein milieu de sa description au passé, elle fait allusion à l'origine de l'effusion qu'elle reçoit, mais la logique eût été de dire « je savais pas d'où ça venait », puisqu'aujourd'hui, dans le temps du témoignage, elle a assigné une origine divine à son miracle. Le présent, tout erroné qu'il soit sur le plan de la logique narrative, rend pourtant un service important à la narratrice, puisqu'il propulse la personne qu'elle était il y a vingt ans, dans un temps situé vingt ans plus tard : on l'entend dire aujourd'hui « je ne sais pas d'où ça vient ». C'est en tout cas une des possibilités de l'usage de ce présent, car à la vérité,

⁴ On se souvient de ce thème dans le récit de sœur M. (cf. Commentaire n°1).

nous pensons probable qu'à ce moment du récit, qu'elle a souvent fait par le passé pour témoigner de son « miracle », C. cumule plusieurs objectifs : a) les obligations narratives du récit chronologique de l'événement extraordinaire qu'elle revit, b) les contraintes en termes épistémologiques et/ou herméneutiques quant à son sens, et qui se sont posées à elle depuis l'événement jusqu'à maintenant et c) la dynamique propre de son récit à la première personne. Nous pensons que l'habitude de raconter a pu télescoper ces intentions, résultant dans le surgissement de ce présent, là où du passé était en principe nécessaire.

Une autre hypothèse serait de comprendre que ce présent traduit bien une ignorance présente. Dans ce cas, quand elle dit « je sais pas d'où ça vient », il s'agit d'un commentaire méta (au même titre que la phrase qui suit, « je ne peux pas l'expliquer ») qui se rapporte à son incapacité de mettre des mots sur le « quelque chose », ou comme elle dit, « le truc » qui lui est arrivé. Le sens final de l'événement déborderait ainsi, par saturation, tout ce qu'elle pourrait en intuitionner encore aujourd'hui, à savoir l'intention de Dieu, et sa phrase pourrait être glosée par « je ne sais pas d'où (en Dieu) cela vient », ou encore : « ça vient peut-être de Dieu, mais je n'en sais rien – ce n'est pas une question de savoir mais de foi ». Quoiqu'il en soit, ce décrochage temporel met en avant un sujet décontenancé par l'événement vécu, par son sens, sa force, son but ultime. Même si le sujet racontant possède quelques avantages par rapport au sujet évoqué, notamment en termes de décantation, dans la foi, du sens de l'événement, le sujet passé et réévoqué dans son vécu d'alors a aussi l'avantage d'être plus proche de son propre témoignage, et peut le refaire surgir avec la fraîcheur de son expérience immédiate : même le « je » de la phrase « je ne peux pas l'expliquer » peut être entendu comme la voix en discours interne de ce que C. a pu se dire au moment de (ou peu après) l'événement. La fluctuation entre les deux « je », à vrai dire normale, puisqu'il s'agit d'une expérience cruciale qui met en jeu la destinée de la personne, son visage face à l'absolu, se trouve également à même de dramatiser la secousse ou le tamponnement subi par les structures vitales du sujet lors de cet événement bouleversant⁵.

Lors du jeu des questions-réponses de l'entretien, il y a eu un moment où nous avons « dérapé », en termes de méthode non-directive, puisque nous avons demandé à C. si, lorsqu'elle évoquait la joie qu'elle disait avoir ressentie à la suite de son effusion d'amour, c'était bien pour elle le mot qui convenait, et pourquoi n'aurait-elle pas plutôt utilisé le terme « bonheur ». Il s'agit d'un dérapage puisque la règle de l'entretien est de ne pas induire du contenu qui ne vient pas de la personne interviewée. Cependant, il se trouve que le positionnement que C. a pris à la suite de ce dérapage contient un élément intéressant à commenter. Voici le passage :

YM : tu utilises ce mot de joie : c'est plus du domaine de la joie que du bonheur ; quelle différence tu fais entre les deux ?

CM : Bonne question... c'est peut-être plus le bonheur.

YM : mais tu utilises le mot joie.

⁵ Ceci rappelle les formulations proposées par Claude Romano dans *L'événement et le monde*, op.cit., p. 197 : « Il apparaît que le vis-à-vis de l'expérience, ce dont l'expérience est l'expérience, ce dont il retourne à chaque fois avec elle, c'est toujours d'un événement ; car c'est uniquement dans l'exposition à l'événement que je suis moi-même en jeu de telle sorte que je puisse ressortir moi-même transformé de cette épreuve qu'insubstituablement il m'intime. »

CM : Oui j'utilise le mot joie parce... pour moi que le bonheur est quelque chose de beaucoup plus serein ; là c'était de l'euphorie.... C'était, c'était vraiment, je débordais quoi. Donc c'est plus la joie qui déborde, voilà.

La joie dont C. parle de façon si insistante s'éprouve donc comme une dynamique débordante, un mouvement qui ne ressemble pas à la sérénité étale du bonheur. Cette joie est évoquée à l'aide du passé composé, le temps de l'irruption événementielle (nous soulignons)⁶:

« Oui parce que cette joie que j'ai ressentie, même si après la sensation de, de, cette sensation d'amour va se, se, ce que j'ai reçu, - ce câlin, on va dire, euh... voilà, après, j'étais moi, mais la joie que j'avais eue, elle était là, et euh, et je suis, je me suis relevée avec la certitude d'être aimée. »

On peut donc dire que ce vécu joyeux participe de la surprise éprouvée par C. dans la mesure où la joie possède une dynamique semblable à celle de la surprise, c'est-à-dire jaillissante et débordante, et ce dernier adjectif peut aussi s'entendre au sens où l'on dit qu'on est débordé, dépassé, pris par surprise. En elle-même, la joie semble de courte durée (par opposition au bonheur), mais elle fuse, et n'ayant bientôt plus de place, se projette au-dehors. Il faut noter que la joie ressentie en elle occupe rapidement tout son espace intérieur. On ne sait pas d'où elle vient, mais sa destination c'est le vide interne, où avant qu'elle ne la remplisse, il y avait un manque, et une fois que l'amour a été reçu, la joie a fusé. C'est ce que nous comprenons dans la phrase suivante :

« J'ai senti au moment où heu, où j'ai reçu cet amour, la joie, j'ai senti que là, [rapide aspiration] voilà, je sais pas comment dire, je me suis gonflée, je me suis remplie de quelque chose, voilà ».

La joie se présente ici comme l'irruption dans le for intérieur humain d'une réponse à l'irruption de l'amour. Et tout cela se passe rapidement, en témoignent les déictiques « voilà » qui ponctuent la description, et la courte aspiration qui suit le « j'ai senti que là », comme si C. revivait cet événement.

Concluons en disant que chez C. la surprise lors de son expérience d'effusion se manifeste en amont par des pleurs dont on doit dire qu'ils fonctionnent comme des agents précurseurs de l'événement, puis concernant le moment même, le « truc » ou « quelque chose » qui s'est passé devant la croix, par l'intermédiaire de certains qualificatifs, mais aussi des quantitatifs, suffisamment vagues et allusifs pour que l'effet de suspense soit palpable, et que dans la phénoménologie de la joie qui suit l'irruption d'amour, on distingue aussi une irruption incontrôlable, qui fonctionne (au moins narrativement) comme un orgasme, et dont la puissance et la plénitude la prend aussi par surprise. Les indicateurs de soudaineté en effet s'appliquent autant à l'effusion d'amour (appelé « shoot ») qu'à la « joie absolue » qui la remplit alors et lui fait comprendre qu'elle est aimée sans retour.

⁶ Dans le témoignage de sœur M. (n°1) de même, la description de l'irruption de joie est au passé composé (« y'a une joie qui est venue »).

4. Commentaire du témoignage de M.-E. [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Le témoignage de M.-E. est celui d'une personne handicapée, physiquement (elle est en chaise roulante) et en partie verbalement. Ceci a un certain impact sur ses capacités d'expression, car elle est privée, par ses difficultés d'élocution, de certains outils linguistiques et non-linguistiques, tels que les marqueurs de modulation vocale couramment utilisés lors de l'expression d'émotions fortes. En particulier les exclamations, les variations de volume de la voix ou de vitesse de la parole sont réduites voire absentes pour certains d'entre elles dans l'élocution, elle-même plus hachée et difficile. Il est cependant impossible de savoir si M.-E. aurait utilisé davantage ces marqueurs émotionnels si son élocution avait été normale¹. Il est tout à fait possible, aussi, que ses difficultés d'élocution l'aient habituée à un type de discours qui se satisfait des limites qui sont les siennes et au sein desquelles elle ne ressent pas de difficulté à s'exprimer².

L'intéressée est très croyante ; elle l'était avant l'événement dont elle témoigne³, et cette dimension modifie profondément son rapport au transcendant, immédiatement lu comme signe de Dieu à son égard, et plus précisément signe d'une mission qu'il lui incombe d'accomplir. Par ailleurs, elle se trouvait, avant l'événement, dans une perspective de demande de guérison, puisqu'elle était accompagnée par un prêtre dont elle savait qu'il priait pour celle-ci. Et lorsque, dans une expérience de locution intérieure, la voix de ce prêtre, à présent décédé, lui est rendue audible, et que cette voix lui demande de se lever, elle qui était tétraplégique, elle se dit surprise, mais sa foi en l'action de Dieu, ainsi que la relation qui l'unissait avec ce prêtre, lui permettent d'accueillir cette expérience avec confiance et discernement. Précisons que le type de guérison dont elle témoigne a été celle d'un rétablissement partiel de ses fonctions motrices : elle qui était immobilisée depuis sa naissance, a retrouvé une forme d'indépendance objectivement relative, mais expérimentée comme une libération extraordinaire.

Plaçons ici la description des trois grandes étapes de l'intervention potentielle du miraculeux dans la vie du sujet :

- une longue période de handicap (de naissance), certes adoucie par une foi vive, mais faite de souffrance et de diminution ;
- l'irruption de plusieurs événements décrits comme des « signes » tout à fait inattendus dans leur matérialité précise ; l'intéressée est guérie partiellement, elle a été « dépassée par l'événement ».
- La guérison qu'elle reçoit encore aujourd'hui comme une grâce la fait rayonner au service des autres, elle explique que « ce signe (lui) a donné un tournant dans ma vie, très grand ».

¹ Ces indications expliquent que cet entretien fut davantage guidé que d'autres, et que le protocole fut moins rigoureusement suivi.

² Ces remarques peuvent sembler malhabiles ; elles se comprennent pourtant lorsqu'on écoute M.-E. parler.

³ « Il m'insufflait cette grâce de la prière intense, que j'ai toujours eu depuis mon enfance. »

Nous serons donc en présence d'une forme de surprise qui ne doit pas grand-chose à l'inaccoutumance au religieux : à entendre M.-E., il semble normal que Dieu intervienne dans le monde, en tout cas rien dans son témoignage ne laisse penser que cette intervention puisse poser problème. Là se situe l'intérêt de ce récit : l'événement de l'irruption du surnaturel dans sa vie, et disons franchement : le miracle – même si en ce qui la concerne, elle préfère utiliser le mot « signe » – présente des caractéristiques surprenantes, mais qui ne viendront pas d'une prise de conscience inconnue auparavant du phénomène « Dieu » lui-même. La question peut se poser de la valeur d'une connaissance antérieure du monde transcendant qui validerait la survenue d'une expérience concrète de celui-ci. Selon la doctrine chrétienne, Dieu se révèle de multiples manières, et l'on appelle foi l'assentiment à cette révélation historique que rapportent les Écritures et qui prend corps dans la vie du croyant. Cette foi se décrit comme une forme de connaissance au moins partielle⁴. Donc même si l'altérité principielle que ces mêmes Écritures attribuent à Dieu⁵ peut faire douter que l'on puisse accueillir, ne serait-ce qu'en partie, l'irruption du divin au cœur du quotidien de façon sereine et informée, il faut admettre, puisque l'on se situe ici dans cette tradition de foi, que M.-E. se reconnaisse comme préparée de quelque façon, par sa foi, à l'événement qui l'a atteinte⁶. Ceci peut corroborer la remarque ci-dessus concernant l'absence de nombreux marqueurs de la surprise dans son témoignage.

Langage verbal	Observation	Exemples
qualificatifs subjectifs	qqes-uns	Ça m'a beaucoup surpris / j'ai été surprise moi-même / dépassée (induit)
qualificatifs objectifs	quasiment pas	un rayonnement
totalisations	non	
hyperboles / augmentatifs	non	
intensifs	non	
privatifs	non	
comparaisons	non	
allusifs	non	
répétitions	qqes-unes	Tout à fait (x3)
déictiques	oui	Là / ça /
marqueurs de soudaineté	non	
contrastifs	oui	mais qu'est-ce que je fais ?
interrogations	oui beaucoup	Est-ce que j'ai affabulé ? Est-ce que j'ai fait de la comédie ?
temps des verbes	RAS	
approximations	un peu	y'a quelque chose qui s'est passé
correctifs	non	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

⁴ 1Cor. 13,12 : « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. »

⁵ Par ex. Isaïe 55,8-9 : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées... »

⁶ Ceci peut aussi s'appliquer en partie au témoignage de sœur A.T. (n°5).

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	non	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	oui, plusieurs	
Pauses	un peu	
Hésitations	non	
Exclamations / interjections	non, mais cf. les questions	
Interruptions	non	
Incertitudes	non	
emphase	non	
insistance	non	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	pas perceptible	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	oui (cf. inspirations)	
aspirations / souffles	oui	après le « qu'est-ce qui se passe ? »
déglutitions	?	
rires	oui un peu	
pleurs	non	
bruitages	non	
autre		

Ce tableau est quelque peu hors-norme : il présente peu de marqueurs, mais nous pensons que les limites communicationnelles de M.E. sont en partie responsables de cette pauvreté. Ce qui ressort, ce sont les interrogations, qui relèvent en partie de l'exclamatif. Et puis la spontanéité avec laquelle, malgré son déficit, l'intéressée insiste sur la surprise éprouvée par le surgissement de la voix lui demandant de se lever, et, plus tard⁷, la possibilité qui lui était faite de saisir un objet jusque-là impossible à saisir.

⁷ En fait, la chronologie du récit est assez imprécise, et M.-E. semble ne pas prêter beaucoup attention à cet aspect. Malgré des indications de dates qui pourraient orienter vers un décalage de trois mois entre le premier et le deuxième événement, on est en droit de penser que l'épisode de la voix a pu se passer la veille de celui de la main qui saisit seule la bouteille d'eau de Cologne. L'élément qui permet de dire cela est la nouveauté pour M.-E. de la salle de repos, qu'elle rappelle dans les deux cas.

En ce qui concerne le premier épisode, M.-E. rappelle que, la nuit où la voix lui parlait, elle reconnaissait cette voix et n'a pas réussi à dormir. Elle mentionne ensuite qu'une « force nouvelle » l'habite et elle accentue par deux fois le mot « force », signe discret qu'un changement était à l'œuvre, et qu'il est aujourd'hui reconnu par elle comme l'intervention extérieure elle-même. Elle mentionne que cette force lui a permis ce jour-là d'être conduite dans un fauteuil de la salle de repos, ce qu'elle n'avait pas fait « depuis plusieurs mois », et que pendant la nuit où la voix lui parlait, elle sentait qu'elle pouvait essayer de l'utiliser :

« - Et comment ça se manifestait, cette impression de force qui revenait, comment vous le sentiez ?

« - Parce que j'essayais de m'appuyer sur mes bras, tout ça, de tenir à la barre de mon lit pour me soulever, donc y'avait un petit peu des attitudes que je prenais, et que je n'avais plus l'habitude de faire seule, puisque c'était mes auxiliaires de vie qui me tournaient et tout ça... Et j'arrivais à faire ça. Mais inconsciemment, parce que j'ai pas l'impression que je me rendais vraiment compte. »

Il est difficile de commenter de façon précise cet « inconsciemment » qui décrit la manière dont M.-E. exécute les mouvements que la nouvelle force lui donne la possibilité de réaliser : il n'y a pas assez de données dans l'entretien à cet endroit. Mais si on rapproche cette modalité avec la manière dont s'est effectué le deuxième événement raconté, la possibilité pour M.-E. de prendre une bouteille d'eau de Cologne avec sa main « sans m'en rendre compte », cette volonté extérieure qu'elle subit, on peut penser que ce qu'elle décrit là, de façon indirecte, correspond à l'intervention extérieure dont elle a, dès le début, souhaité nous faire sentir l'importance vitale pour elle⁸. Cette autre volonté, indépendante de la sienne, c'est-à-dire de celle qui était la sienne dans son état de handicapée, doit sans doute être référée à celle d'un nouveau moi guéri (« et j'arrivais à faire ça »), mais il est aussi évident que pour M.-E., ce changement ne se fait pas sans le « coup de pouce » extérieur.

Puisque M.-E. ne le disait pas elle-même, il nous a semblé naturel⁹ de lui demander si le fait d'entendre la voix de ce prêtre ne l'avait pas quand même un peu étonnée :

« Oui, ça m'a beaucoup surpris, mais je n'ai pas eu peur, une grande paix m'habitait. »

En plus de « beaucoup », le seul élément qui, en dehors du mot « surpris » (induit par la question), pourrait qualifier cette surprise, est l'utilisation de l'adjectif « grande », même si l'expression « grande paix » est en elle-même très banale dans le contexte. Cependant, compte tenu de la parcimonie avec laquelle M.-E. donne cours à ses sentiments de réaction face au miraculeux, et de l'habitude qu'elle a des réalités de la foi, cet adjectif, à notre sens, n'est pas anodin : il vient comme en contrepoids face à l'évocation de la peur, et l'on peut sans doute entendre sa phrase ainsi : si je n'ai pas eu peur, c'est parce qu'une grande paix m'habitait. D'où venait cette possibilité de peur ? Sans doute de l'importance de la surprise éprouvée ; nous retrouvons là l'association d'une vive surprise et de la peur, et ce point d'équilibre qui peut soit

⁸ Il y a eu, chose rare dans la série des entretiens recueillis pour cette deuxième partie de nos travaux, un premier entretien complet avant l'entretien enregistré, M.E. ayant souhaité nous raconter son histoire une première fois sans enregistrement.

⁹ Cf. le protocole des entretiens ([Annexe 3](#))

faire basculer la réaction du témoin vers l'accueil du sens de l'événement, soit au contraire le lui faire refuser¹⁰. Mais précisément, ici, M.-E. dit qu'elle n'a pas eu peur : c'est parce qu'elle fait l'expérience d'une forte surprise que celle-ci lui présente (au moins dans le cadre de son récit) la possibilité de la peur. Et elle réalise qu'elle est protégée de la peur par la « grande paix » éprouvée au même moment que la surprise (c'est ainsi en tout cas qu'elle reconstruit la chose). Notons aussi que plus loin, elle se dit « dépassée » par l'événement, et même qu'elle « acceptait que ça la dépasse » : une telle attitude d'abandon à la volonté de Dieu (à ce qu'elle croit être la volonté de Dieu) témoigne là encore de ce que sa foi lui permet de se positionner, malgré la surprise, dans une attitude de réceptivité et d'attente telle que, théologiquement parlant, elle est le plus à même de laisser opérer la grâce de Dieu. Elle déclare à propos de l'action qui avait lieu en elle par suite de la voix : « si ça avait échoué, ça aurait échoué », montrant par là son sens profond de la providence divine au moment de l'effectuation du miracle. Elle ne s'est sans doute pas dit ces mots sur le coup, mais on peut gager qu'ils correspondent à ce qu'elle vivait.

Nous aurons sans doute l'occasion de le redire, mais l'attitude de foi qui caractérise l'accueil par M.-E. face à l'altérité qui la bouscule et la dépasse, jusqu'à ce qu'elle accepte ce dépassement sans résister, ce dispositif vital en œuvre rappelle ce que N. Depraz construit dans sa compréhension du dynamisme attentionnel. Pour elle, l'attention se déploie en trois phases, suspension, redirection, lâcher-prise. Elle appelle vigilance une telle attention quand elle est associée à la dimension relationnelle de l'attentif ou de l'attentionné, donc de la valeur éthique essentielle que suggère l'ouverture sur l'autre¹¹. Or, nous avons ici, dans l'attitude de notre témoin, une disposition parallèle où la foi prend la place de l'attente/attention caractérisée par la phase de suspension de l'attitude naturelle (en effet, la foi « voit » et espère plus loin que l'attitude naturelle) ; elle est « retournée » (redirigée) par la surprise de la voix vers son origine, cette personne qui l'habitait et avec qui elle était familière ; et enfin elle se laisse faire, lâchant prise et faisant confiance à ce qui lui arrive, certaine que cette irruption d'un « autre » se fait pour son bien et son salut. Nous aurons l'occasion de vérifier ultérieurement si ce rapprochement est plus qu'une intuition¹².

Nous pouvons aussi ajouter que la surprise ressentie par M.-E. au moment de ce premier événement de guérison miraculeuse, alors que celle-ci est encore intérieure (elle parle de « paix intérieure »), ou « inconsciente », est phénoménologiquement proche de l'expérience qui saisit le témoin humain moyen, lequel éprouve face au prodigieux et à l'inhabituel (particulièrement de nature religieuse) une surprise suffisamment forte pour le déstabiliser et lui causer une réaction de rejet de la cause de la surprise. Intimement associé à une surprise puissante, l'élément constitutif de peur indique la présence de ce risque éprouvé par le sujet, risque pour son intégrité, ses habitudes vitales, etc. De fait, lorsque M.-E. dit que l'événement l'a « beaucoup surprise », elle se doit de rajouter immédiatement : « mais je n'ai pas eu peur ». C'est donc que pour elle, comme pour tout le monde, un tel ressenti va naturellement (et potentiellement) de pair avec de la peur, peur que nous avons déjà diagnostiquée comme un

¹⁰ Voir le sens du verbe grec *thambeô*.

¹¹ N. Depraz, *Attention et vigilance*, op. cit. pp 40-52.

¹² Cf. [III.A.7.](#) (p. 477).

instinct de conservation face à l'inconnu et l'inattendu. Mais alors que pour tout un chacun, la surprise violente comporte une composante de peur, chez M.-E., celle-ci n'est présente qu'en potentialité. L'expérience est vécue dans la paix et la confiance en Dieu. Elle indique elle-même ne pas comprendre comment cette absence de peur fut possible :

- Alors, comment vous expliquez que vous n'avez pas eu peur ?
- Je, alors là, sais pas, je ne sais pas, je me sentais en paix.

Même si cela correspond à une qualification classique, il nous faut proposer que cette surprise puissante qui ne contient pas de peur, ou en laquelle l'élément de peur n'est pas opérant, est une (la ?) forme de surprise qui atteint l'être croyant, et que c'est la foi qui neutralise la peur. Psychologiquement, le courage a le même effet, et M.-E. mentionne le courage que lui donnait le prêtre en lui parlant pendant la nuit :

« Ben ce que je ressentais, c'était une certaine force qui m'habitait, une nouvelle force, comme si il me donnait son courage et me disant, ben maintenant, il faut que tu te lèves. »

Pouvons-nous dire que si la foi fonctionne comme force neutralisatrice de la peur inhérente à la surprise, mais laisse celle-ci intacte comme surprise seule, en fait, elle ne la laisse pas intacte, puisque justement la peur n'est plus opérante ? L'habitude de la peur associée à la surprise est tellement prégnante que M.-E. a immédiatement parlé de peur quand elle a parlé de surprise, mais il est clair pour elle qu'elle n'a pas éprouvé cette peur. Or, dans l'expérience de la surprise, l'élément de peur ne constitue-t-il pas l'élément distanciateur principal, si tant est qu'il correspond au recul de l'homme face au divin qui le met en danger et le déstabilise dans son être ? Si la surprise est éprouvée seule, sans peur, si la foi ôte à la surprise sa composante de peur, il n'y a plus que le mouvement d'interrogation face au choc de la surprise, le bousculement qu'elle occasionne et qui pour le coup se vit dans l'abandon à la volonté extérieure comprise comme bonne pour l'être soumis à sa loi, alors le sentiment de paix n'est-il pas naturel à ce moment-là ? L'être surpris et non effrayé ne se vit-il pas comme entraîné par la main puissante lui imposant cette volonté impérieuse, mais s'il se laisse faire et accueille cette volonté comme bonne pour lui, n'est-il pas en paix et en confiance dans l'attente de ce que la surprise va lui apporter ? La foi doit ainsi être comprise comme antidote à la puissance déstabilisatrice de la surprise qui se vit comme peur (et comme potentiellement destructrice d'être), et qui fait de la surprise une « bonne surprise » vécue comme bonne et constructrice d'être.

Venons-en à présent à l'autre épisode raconté par M.-E., qui en réalité se dédouble en deux, car elle raconte que, par deux fois, il lui est arrivé de se surprendre à saisir un objet dans sa salle de bains, d'abord une bouteille d'eau de Cologne, puis un verre :

« Pour revenir à ce que vous disiez, ce phénomène que j'ai pu attraper un verre, j'ai été surprise moi-même ; ça a commencé une fois dans la salle de bains, je me préparais, et j'ai attrapé, sans m'en rendre compte, ma bouteille d'eau de Cologne : je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais ? Je l'ai reposée, je l'ai reprise, et là, sans tremblement, ni rien, parce que j'ai quand même des tremblements, même s'ils sont relatifs maintenant, et bon, j'en ai parlé à quelqu'un, mon accompagnateur, et quelques jours après, est-ce que c'est quinze, huit, dix jours après, le phénomène s'est reproduit, en prenant un verre où je buvais depuis des années et des années avec une paille, de l'eau, et là, c'est pareil, j'ai pris le verre et j'ai bu normalement. Là ça m'a posé question. Je me suis dit, est-ce que je me suis fait de la comédie ? Est-ce que j'ai affabulé ? Ça allait jusque-là. Je me posais des questions vraiment. »

Suite au retour inopiné de sa fonction motrice, on voit que M.-E. a une réaction d'interrogation en deux temps : la première fois, elle constate la nouvelle situation, sans que l'on sache si elle la met clairement en relation avec une intervention miraculeuse ; mais le fait qu'elle en ait parlé à son accompagnateur (spirituel ?) le suggère. Elle ne dit pas non plus si elle a vérifié que son impossibilité de mouvoir le bras et la main était partie pour de bon : était-elle guérie ? Ou bien, elle a essayé et le résultat ayant été négatif, les choses seraient en quelque sorte rentrées dans la normalité correspondant à la situation d'avant. Mais ce qui l'intéresse davantage, c'est la deuxième interrogation qui suit le renouvellement du geste automatique de sa main, cette fois pour aller prendre « tout seul » un verre dans lequel « depuis des années et des années » elle avait l'habitude de boire avec une paille. Cette fois, elle boit normalement, donc sans paille et en prenant le verre dans sa main. Sa réaction est alors de mettre en doute l'ensemble de l'information concernant sa maladie¹³ et donc elle-même en tant que principale gestionnaire de cette information. Se pourrait-il qu'elle ait « joué » la malade toutes ces années, alors qu'en fait elle ne l'était pas ? Se pourrait-il qu'on l'ait mise (enfermée !¹⁴) dans un rôle dont elle ne savait pas que c'en était un ? Il s'agit bien d'une interrogation concernant à la fois l'ensemble de la société autour d'elle, mais aussi elle-même :

« La deuxième fois, peur, sur le coup, non, mais après je me suis posé des questions, me disant, mais est-ce que je n'ai pas fait du cirque, est-ce que c'est vrai ce qu'on m'a... ce que j'ai depuis toute petite, et tout ça ! »

Autrement dit, le choc de la nouvelle situation lui fait remettre en cause toute la connaissance qu'elle avait d'elle-même et de ses relations avec son entourage et qui avaient été constitutives de son être au monde jusqu'alors. A juste titre, elle confirme avoir été à nouveau « dépassée ».

Un élément de son récit pour se faire une idée de l'amplitude de sa surprise est l'expression « j'ai été surprise moi-même », qui ne dit pas tout à fait la même chose que « j'ai été surprise ». A première vue, le « moi-même » rajouté se réfère au même individu que le « je » sujet de la phrase. Est-ce si sûr, cependant ? Voyons si quelques reformulations pourraient nous aider. La première qui vient à l'esprit est : « je me suis surprise moi-même » (à attraper un verre sans m'en rendre compte), dont on ne peut pas prouver que M.-E. n'ait pas voulu la dire comme correspondant mieux à son intention, et qu'elle l'ait remplacée par « j'ai été surprise moi-même », mais sa structure réfléchie (je *me* suis surprise) ôte au « moi-même » sa redondance problématique, puisqu'elle l'aligne sur le « me ». Avec la tournure « j'ai été surprise moi-même », on serait davantage sur le sens de « j'ai été surprise, même moi » (2^e reformulation), même si l'excédent compris par ce nouveau « même » ne convient pas au sens de la phrase. Mais la postulation d'un sujet dédoublé par la surprise est par contre bien mise en lumière. Et donc de même une troisième reformulation : « j'ai été surprise par moi-même » présenterait le problème de faire du « moi-même » un agent, ce qui n'est pas le sens de la phrase originale, mais cependant écarte les deux agents l'un de l'autre, et cela semble appartenir à l'intention de l'expression de M.E.

¹³ Notre référence implicite au geste cartésien du cogito n'est pas complètement saugrenue, puisque M.-E. en viendra à redéfinir un moi nouveau, ainsi que nous allons le voir.

¹⁴ Et ici nous introduisons la référence au mythe de la caverne platonicienne, exprès, pour faire sentir le sérieux de la démarche de remise en question expérimentée par M.-E.

Il faut donc en venir à l'idée que lorsque M.-E. dit « j'ai été surprise moi-même », elle exprime l'effet d'une surprise suffisamment forte pour nécessiter le recours à une deuxième instance du sujet, instance déclarée dépassée par la surprise elle aussi, mais il n'est pas facile de déterminer la fonction de cette deuxième instance. Le « je » qui a été surprise et déclare, de plus, l'avoir été « elle-même » suggère : ce moi que je suis et non pas un moi autre, c'est-à-dire non « même ». **Moi-même** et non pas un autre « moi » dont je me dissocie en partie, peut-être parce que, dans la surprise, il a été passif et du coup éloigné du centre actif du sujet ? Rajouter le « moi-même » permettrait alors pour M.-E. de revenir sur ce centre actif, de le refaire jouer son rôle d'observateur de la surprise, même si c'est pour se trouver d'autant plus surpris. Puisque la surprise l'a à ce point prise au dépourvu, on peut envisager qu'il y avait une partie d'elle-même qu'elle comprenait comme moins « surprenable » qu'une autre partie, mais elle la déclare surprise cette fois-là autant que la première l'a été, alors que normalement (imagine-t-elle) cette deuxième instance aurait pu demeurer non affectée. Pouvons-nous proposer alors que l'esprit (et dans l'esprit l'attention) se prépare à certaines surprises, et que lors de ces surprises disons de puissance moyenne, seule une partie de lui-même est surpris, alors qu'une autre ne l'est pas, ayant été préparée à l'idée ou à l'occurrence possible des surprises ?¹⁵ La surprise de M.-E. vécue ici aurait été suffisamment forte pour que non seulement la couche de surface de l'attention¹⁶, mais sa structure même, en tant qu'esprit avec ses habitudes, ses a priori, ses données perceptives sédimentées, soit ébranlée ? D'ailleurs, elle ne mentionne pas la « paix » dans laquelle elle se trouvait lors de la première intervention, la voix du prêtre pendant la nuit.

Ces hypothèses nous semblent trouver une corroboration possible dans la remise en question impressionnante opérée par M.-E. elle-même de tout ce qu'elle connaissait d'elle-même jusqu'alors. Lorsqu'elle dit : « Ça allait jusque-là. Je me posais des questions vraiment », l'apparente simplicité de la formulation ne doit pas nous induire en erreur : elle est vraiment en train de réévaluer l'ensemble de ce à quoi elle était habituée, la structuration même de son fonctionnement conscient. La surprise qu'elle décrit nous semble devoir être mise « jusque-là », à ce niveau-là. Cette surprise créatrice d'identité rappelle celle qui a lieu lors de l'expérience du Cogito lorsque Descartes, ayant effectué l'opération de *tabula rasa* décrite dans la *Première Méditation*, revient sur l'expérience au début de la deuxième et déclare :

« La méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrai résoudre ; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus. » (*Méd. Métaphysiques*, §6)¹⁷

¹⁵ Le couple dynamique vigilance-surprise, que N. Depraz met en valeur dans *An Experiential Phenomenology of Novelty : the dynamic antinomy of attention and surprise*, <http://www.univie.ac.at/constructivism/journal/8/3/280>, 2013, permet d'asseoir cette observation qu'il est possible d'anticiper la surprise, malgré le paradoxe inhérent à la chose.

¹⁶ Peut-être assimilable à la vigilance comprise comme époque de l'attitude naturelle ? Cf. note précédente.

¹⁷ Descartes continue : « Je m'efforcerais néanmoins, et suivrais derechef la même voie où j'étais entré hier, en m'éloignant de tout ce en quoi je pourrai imaginer le moindre doute, tout de même que si je connaissais que cela fût absolument faux ; et je continuerai toujours dans ce chemin, jusqu'à ce que j'aie rencontré quelque chose de certain, ou du moins, si je ne puis autre chose, jusqu'à ce que j'aie appris certainement, qu'il n'y a rien au monde de certain. »

Descartes	1. douter de tout, feindre que « toutes ces pensées sont fausses et imaginaires »	2. Perdre pied, être surpris comme si tombé dans une eau très profonde	3. Reconquérir un moi compris comme « chose qui pense »
M.-E.	1. geste « inconscient » de prendre un objet jusque-là impossible à prendre	2. « J'ai été surprise moi-même »	3. Mise en doute du moi antérieur et des certitudes passées: « ai-je affabulé? »

Ce tableau systématise les trois moments, qui sont inversés, dans le mouvement cartésien et dans l'expérience de notre témoin. Nous avons placé la surprise au centre des deux processus, afin de faire saisir son rôle de dramatisation ou d'aggravation de la situation dans laquelle tombe le sujet. Cette « chute » oblige ce dernier à refonder un sol à partir duquel la pensée pourra reprendre, compte tenu de l'ébranlement antérieur. Cependant, on voit que le processus causal est inversé dans les deux cas. Chez Descartes, le doute systématique en début de parcours produit un vide dans lequel il tombe sans avoir rien à quoi se rattraper, alors que chez M.-E. cette expérience a lieu en fin de parcours. Son questionnement radical survient une fois la surprise éprouvée. Mais les deux expériences contiennent une remise en cause fondamentale des présupposés sur lesquels se construit le sujet, et il semble intéressant de rapprocher l'expérience que nous commentons du modèle cartésien, puisqu'une même surprise a lieu en son centre expérientiel, et qu'elle est suffisamment radicale pour induire un remaniement complet des assises du moi. Ce bouleversement nous semble assez proche de ce que nous avons précédemment essayé de cerner comme « (r)enversement » de l'être par une surprise dont la source serait d'origine surnaturelle¹⁸.

Nous disions plus haut que M.-E. ne mentionne pas lors de la deuxième intervention la paix qu'elle éprouvait lors de la première : on pourrait peut-être en dire autant de sa foi : non pas que celle-ci ait disparue et qu'elle ne puisse l'utiliser pour accueillir ce qui lui arrive lors de ces retours de motricité ; mais l'immédiateté des phénomènes, leur caractère instantané et imprévisible met hors-jeu une foi qui a malgré tout besoin d'un temps pour prendre en compte ce qui arrive et le rapporter à son cadre de compréhension. De plus, les gestes inopinés surviennent « comme si elle n'y pensait pas », par réflexe en fait : sa guérison (même partielle) a restauré un circuit moteur-réflexe que sa conscience ne connaissait pas, puisqu'elle était malade depuis son enfance (« même étant enfant, je ne pouvais pas boire, puisque ma maladie, c'est depuis mon enfance »). C'est là un domaine sans doute où sa foi ne pouvait pas l'aider à intégrer la nouveauté perceptuelle, et où la surprise ne pouvait être que totale.

Nous pouvons, pour finir ce commentaire, ajouter un mot sur une manifestation non verbale qui survient dans le témoignage de M.-E., une inspiration, dont on peut penser qu'elle représente la trace actuelle d'une surprise vécue lors de l'événement :

- Voilà, et puis c'est quand vous l'avez eu dans la main, que vous vous êtes dit : qu'est-ce que c'est que ce mouvement ? Et qu'est-ce que c'est que cette nouvelle possibilité ? Alors, quand ça s'est passé, vous avez dû ressentir quelque chose, un choc ?

¹⁸ Voir le commentaire n°1 de sœur M. On sait que le cogito contient une dimension de fondation existentielle de nature religieuse (cf. les trois rêves de Descartes).

- Ah oui ça, « qu'est-ce que je fais, qu'est-ce qui se passe ? »... [inspiration] je me suis dit, on va laisser ça courir, on va le mettre de côté, ça m'a pas travaillé, cette (étape?)-là, ça m'a pas perturbé. »

Cette inspiration survient après que M.-E. a fait une courte pause à la fin de sa phrase, et fonctionne un peu comme une réponse à sa propre question, dont la teneur pourrait être : « je n'en ai aucune idée », ou bien « va savoir ». Mais le choix de cette inspiration, qui est très forte et prononcée et qui est manifestement un élément signifiant dans son récit (et pas quelque chose comme une reprise de respiration), permet, bien davantage que des mots, d'ouvrir sur l'immensité de ce que l'événement a représenté pour sa bénéficiaire. Car même pour un croyant, la réponse possible à la question « qu'est-ce qui se passe ? », qui pourrait être « c'est Dieu qui vient de me guérir », croule sous le poids de l'événement que cette petite succession de mots ne saurait absolument pas signifier. Non seulement en effet se trouve ici impliqué l'événement lui-même, avec toute sa charge émotionnelle et signifiante, mais la présence de Dieu, et tout ce que ce mot peut contenir pour une personne handicapée qu'une foi vivante anime, mais aussi le rôle de la personne humaine en face de lui, dans sa vulnérabilité et son désarroi. Ce que peut représenter « la descente de Dieu » en faveur d'un être humain meurtri, qui, dans la longue acceptation de sa souffrance, le prie et réalise que sa prière est exaucée, nul ne peut le comprendre si ce n'est la personne elle-même, et cette dernière même voit bien combien sont pauvres les moyens dont elle dispose pour parler de l'événement et tout ce qu'il comprend : l'inspiration de M.-E. nous semble une tentative pour orienter l'esprit vers cette tâche impossible.

5. Commentaire du témoignage de Sœur A.T. [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

La guérison de sœur A.T. se situe dans une perspective quelque peu spéciale, puisqu'il s'agit d'une guérison (fonctionnelle) officiellement reconnue par l'Eglise catholique, qui a été comptée au bénéfice d'un procès de béatification instruit à Rome. Le témoignage qu'elle nous accorde vient après plusieurs autres qu'elle a dû faire pour ce procès, et l'on sent qu'elle a une grosse habitude du récit et des étapes de sa guérison, décrite avec aisance et assurance : le débit est constant, les phrases sont là, toutes prêtes à être utilisées, et elle a réponse à tout ou presque¹. Certaines de ses affirmations concernant son « miracle » semblent provenir de son expérience de bénéficiaire ecclésiastiquement reconnue : par exemple elle dit avec une espèce d'emphase qu'elle n'a pas employé le mot miracle lors de son expérience miraculeuse, et ceci pourrait être le signe toujours présent d'un échange avec les autorités sur ce point, afin d'évaluer ses dispositions eu égard à la gratuité divine. Si elle a vécu son miracle sans employer le mot lui-même, on a pu penser qu'elle s'auto-suggestionnait d'autant moins.

Un aspect important du témoignage de sœur A.T., qui doit peut-être être mis en rapport avec ce que nous venons de dire, c'est la minimisation, presque la banalisation de son vécu. Il ne nous semble pas exclu qu'elle ait compris son rôle de religieuse miraculée comme devant nécessairement être effacé, humble, et sans importance face à la toute-puissance de Dieu qu'elle contribuait ainsi à glorifier par contraste. Il y a eu, de plus, dans l'histoire récente de l'Eglise catholique, une tendance affirmée pour réduire l'importance du merveilleux dans la vie de foi et conséquemment dans les recommandations pastorales². Ajoutons à cela une certaine prudence de la sœur : l'évocation du corps et de ses parties ne se fait pas sans quelque difficulté ; enfin peut-être l'éducation de sœur A.T., son caractère, etc. augmentent cette distance qui ressort si fortement dans l'entretien. Elle ne se livre pas facilement, et il faut sans cesse l'encourager pour qu'elle veuille bien raconter, et « se lâcher ». Les questions un peu intimes, un peu trop personnelles la gênent, on sent qu'elle calcule ce qu'elle peut dire, peut-être du fait de son statut de miraculée officielle.

Dans ces conditions, il est logique que l'expression des sentiments, ainsi que l'exploration de ce qui les a fait surgir, avec leur vérité intrinsèque, soit bridée et évitée, en général, par l'intéressée. Elle accepte de dire qu'elle a été émue, qu'elle est passée par de la joie, de la

¹ Il existe un texte de sœur A.T., (publié ici : <http://www.catechese.catholique.fr/download/1-19063-0/bonus-initiales-214-temoignage-de-sr-annie-therese.pdf>.) qu'elle a peut-être relu avant notre entretien, tellement certaines des expressions et formulations ressemblent à ce qu'elle nous a dit par oral.

² Voir par exemple le livre de Y. Chauffin et M. Oraison, *Le tribunal du merveilleux*, sous-titré : Rencontre avec l'ailleurs, illusion ou supercherie, Plon, 1976, p. 16 : « Les gens ont trop souvent un appétit de « merveilleux » qui s'accompagne, même s'ils sont très intelligents par ailleurs, d'une crédulité et d'une naïveté invraisemblables. Dans ce livre que nous voulons écrire, Marc Oraison et moi-même, nous mettons en question ce « merveilleux » auquel tant de gens s'accrochent parce qu'ils croient y trouver un signe divin. » Ceci fait écho à ce que le Card. Ottaviani (alors assesseur du Saint-Office au Vatican) avait écrit en 1950 dans *Vrai et faux surnaturel* : « Nous assistons depuis des années à une recrudescence d'engouement pour le merveilleux, même en fait de religion. Des foules de fidèles se rendent sur les lieux des prétendues visions et des prétendus prodiges, alors qu'elles désertent l'Eglise et qu'elles délaissent les sacrements et les prédications. » Cité dans Jean Lhermitte, *Le problème des miracles*, op.cit., p. 74.

surprise, etc., mais elle ne les revit guère, et s'en tient à une espèce d'extériorité émotionnelle qui pourrait presque être qualifiée de froide et d'analytique. Pourtant, sa guérison a eu lieu presque instantanément, elle qui souffrait beaucoup, était alitée presque continûment depuis des années et devait faire de grands efforts pour passer de son lit à son fauteuil, la voilà tout à coup capable de se lever seule, sans aucune douleur, de marcher, elle arrête tous les médicaments sur le champ, et sa jambe paralysée est redevenue normalement opérationnelle. Le kiné et le médecin qu'elle mentionne à la fin de l'entretien décrivent l'événement comme « inexplicable aux yeux de la médecine ». On pourrait s'attendre à ce que sa reconnaissance de croyante et de privilégiée de Dieu déborde à chaque fois qu'on en parle, et que ce témoignage soit donné comme une contribution bien naturelle à l'action de Dieu dans le monde... La réserve de sœur A.T., au contraire, bien qu'elle ne mette pas en cause la foi qui, clairement, l'anime, situe son récit à distance d'un vécu qu'on a peine à accepter comme ayant été aussi retenu et contrôlé. Le récit n'est pas artificiel, simplement il ne laisse pas libre cours à une forme de naturel ou de liberté et l'on sent que, si c'était le cas, elle quitterait la figure publique qu'elle s'efforce de maintenir, et qui lui convient, même (surtout ?) dans ces circonstances si exceptionnelles. On peut supposer qu'elle a intégré jusque dans son témoignage la posture du témoin qui doit s'effacer, être le plus transparent possible, qui doit gommer tout ce qu'il pourrait y avoir d'interprétation personnelle dans le grand événement qu'elle doit restituer, et qu'elle ne souhaite pas valoriser une expérience personnelle trop profonde, car celle-ci n'est pas utile au regard de l'établissement du miracle au sens du Vatican³.

Voici le tableau des marqueurs de la surprise relevés dans l'entretien :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	présents mais intensité limitée	Surprise (x5) surpris / assommée / secouée / dépassée (induit)
Qualificatifs objectifs	peu	Etrange, fort
Totalisations	non (mais cf. les marqueurs de soudaineté ?)	je ne souffrais plus du tout (x2) de partout
Hyperboles / augmentatifs	non	(assommée)
Intensifs	non	
Privatifs	qqes-uns	inespéré / pas croyable, de l'incroyable /
Comparaisons	quelques-unes	C'est comme un pied endormi / comme une vapeur / comme une traînée de poudre dans l'établissement : « Sœur Annie marche ! »

³ Il faudrait même rajouter que certaines recommandations officielles allaient et vont toujours dans le sens d'une minoration forcée des manifestations surnaturelles pour la valeur de la vie de foi. Voici ce que déclarait, dans le même livre de Y. Chauffin et M. Oraison, l'évêque de Vannes, Mgr Boussard, quand l'auteur l'interrogeait sur « les phénomènes merveilleux qui ont surabondé dans la vie de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit » : « Ce qui actuellement me gêne, c'est que dans une période où beaucoup de chrétiens cherchent à approfondir leur foi et à l'éclairer, d'autres se laissent entraîner par une sentimentalité religieuse qui se présente souvent sous cette sorte d'attrait du merveilleux. Il me semble que le vrai sens de la foi est incompatible avec la tendance à amplifier le caractère extraordinaire de la vie spirituelle. Dans la mesure où je vois apparaître chez un certain nombre de chrétiens le goût de ce genre de phénomènes, j'en éprouve une gêne parce que j'y reconnais une certaine maladie de la foi. Une foi qui est confrontée avec le monde moderne et qui se réfugie dans la recherche du merveilleux ou bien dans la recherche d'un extraordinaire sécurisant peut être bien une réplique à la désintégration de la foi qu'ils constatent autour d'eux ; elle me paraît surtout montrer l'incapacité d'assumer la difficulté de la vie chrétienne dans les conditions actuelles. » p. 52.

Allusifs	quelques-uns	ça s'est fait, c'est tout
Répétitions	quelques-unes	Ah bah elle était surprise ! Elle était surprise.
Déictiques	oui mais pas très variés	ça / Et voilà !
marqueurs de soudaineté	oui	Tout à coup / tout d'un coup, clac / c'est l'espace de quelques secondes / tout de suite
Contrastifs	oui, quelques-uns	Mais... je serais guérie ?
Interrogations	normales	Je me suis demandée ce qui se passait
temps des verbes	RAS	
Approximations	quelques-unes	quelque chose (x3)
Correctifs	oui, mais en rapport avec une forme d'auto-censure ?	J'ai pas dit je suis guérie
onomatopées	une	Clac !
Négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrase explicatives méta	rare	je dirais euh... comment ?
propositions réduites à un mot	Non	
bribes	quelques-unes	tout d'un coup, clac, vous pouvez, euh... Vous vous retrouvez ... vous vous dites, euh...
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	à peine	
Pauses	quelques-unes	
Hésitations	oui, mais peu significatives	
Exclamations / interjections	peu, plutôt conventionnelles	Pas du tout ! / on le serait à moins ! / imaginez !
Interruptions	normales	
Incertitudes	normales	
emphase	peu	Jamais pensé
insistance	très peu	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	pas vraiment	

Langage corporel		
Soupirs	oui, mais plutôt d'embarras	
aspirations / souffles	quelques-uns	
déglutitions	quelques fois	
rires	oui	
pleurs	non	

Et voici le schéma tri-critériologique de l'insertion d'un événement surnaturel dans le vécu de l'intéressée :

- une longue période de maladie et de souffrance du fait de son handicap ;
- l'événement parfaitement inattendu et surprenant de sa guérison, aussitôt référé à Dieu ;
- elle ne s'étend pas sur une éventuelle modification de sa foi suite à son miracle ; elle mentionne juste en passant qu'elle est dans la reconnaissance « chaque matin quand elle met pied à terre ». Il y a lieu de penser que là aussi un formatage officiel l'empêche de se laisser aller à une émotion qui pourrait entacher son témoignage de sentimentalité.

Dans ce repérage, on pourrait dire que presque tous les marqueurs usuels s'y trouvent, mais qu'ils y sont de manière limitée et contrôlée. On ne trouve que peu d'émotionnalité, d'exclamativité ou d'intensification. Soulignons d'abord le fait que, de manière paradoxale, sœur A.-T. caractérise tout de suite comme surprenant l'événement miraculeux qui l'a concernée. Voici comment elle s'exprime concernant les premiers signes de sensation dans sa jambe immobilisée :

- J'étais surprise !
- Oui...
- J'étais surprise.
- Surprise.
- Et je me suis dit : « qu'est-ce qui se passe ? »

Plusieurs fois encore, elle utilisera ce mot, à propos de ses propres réactions et de celles des personnes qui viendront la voir pour constater le miracle. Mais il est immédiatement perceptible que ce terme, en lui-même, et même répété, n'exprime pas beaucoup de surprise. C'est presque le contraire ! Par son utilisation, elle réduit cette réaction à ce seul mot, et cela semble plutôt appauvrir l'expressivité de son récit. C'est comme si la personnalité de Celui qui a agi en sa faveur n'était pas un problème, comme s'il ne s'était pas révélé en le faisant, comme si sœur A.-T. n'avait en rien été saisie par la manifestation de Dieu dans ce qui lui est arrivé. On pourrait aussi s'interroger sur ce qu'elle tait, dans la perspective d'une obéissance à l'autorité ecclésiastique, et peut-être même dans l'intérêt bien compris de la béatification de l'auteur du miracle, fondateur de sa communauté⁴. Voici le passage où elle décrit la surprise de la sœur venue la trouver dans sa chambre :

« Ah bah elle était surprise ! Elle était surprise. Mais pour elle, elle s'est tout de suite tournée vers le Seigneur pour remercier. Alors on a remercié ensemble. Ça a été notre première réaction ensemble. »

On remarque qu'il n'y a pas de doute pour elle que l'agent du miracle est « le Seigneur », et si cette certitude est effective dès le début, c'est peut-être parce que la restitution d'un examen des modalités de son action, de l'incertitude éventuelle quant à la reconnaissance des signes manifestes de cette action ou de sa présence, est considéré comme inutile, voire nuisible, et le

⁴ Elle utilise plusieurs fois la réponse « je ne sais pas », ou bien « je ne pourrais pas dire » lorsque nous l'interrogeons sur des réactions personnelles.

rôle d'une religieuse n'est pas de douter de Lui dans l'économie de Ses œuvres. On ne peut pas écarter, cependant, qu'une attitude de grande foi, au point de normaliser l'extraordinaire dans une spiritualité de l'abaissement face à la volonté de Dieu (cf. Marie : « je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole » Luc 1,38), soit celle qui habite sœur A.T. face à la toute-puissance de Dieu la concernant. La conscience du miracle, et donc du regard de l'infini sur la créature qu'elle ne peut s'empêcher d'être, peut même avoir augmenté cette attitude, que des années de prière et de reconnaissance ont simplifié, ont spiritualisé dans une direction d'oblation et d'obéissance. Dans ce cas, on ne pourrait que regretter que la discipline spirituelle en question ait en quelque sorte désincarné le témoignage authentique qui aurait pu être le sien.

Dans la même perspective, on ne trouve pas de qualificatifs très expressifs pour décrire l'inouï surnaturel, et surtout, même si sœur A.T. dit qu'elle a été surprise, voire « assommée », son récit ne s'en fait pas l'écho émotionnellement parlant; elle s'en tient au dit, au lexique, et elle n'utilise pas les ressources propres au langage expressif (spécialement les différentes formes de non-verbal et de langage du corps) pour retrouver et communiquer quelque chose de l'émotionnalité particulière de sa surprise⁵. Surprise, soit, mais surprise comment ? Elle ne le dit guère. Il est vrai que certaines formulations extrêmes de la surprise (bouleversement, stupéfaction, saisissement...) peuvent surgir dans certains récits dans le but complaisant de magnifier des émotions qui ont été vécues de façon si importantes, si capitales même dans la vie des témoins. Doit-on penser que chez sœur A.T., un processus de purification de cette tendance à l'exagération a été mis en l'œuvre ? Cela n'est pas impossible. Elle aurait ainsi intégré l'enseignement du magistère eu égard au « merveilleux » des miracles, et se présenterait comme un bon témoin propre à décanter, dans l'action de Dieu pour l'humanité, ce qui vient de Lui et ce qui n'en vient pas.

Si nous poursuivons notre examen du récit, on voit qu'il n'y a pas non plus de totalisations ou d'intensifications dans les registres narratifs habituels, alors que ces formulations sont si courantes quand le témoin souhaite faire partager un peu de l'intensité de son expérience, ce qui ne veut pas dire la fausser, au contraire. Voici par exemple un passage d'un essai de Thomas Kelly⁶ qui décrit comment la rencontre avec Dieu transforme l'être humain, et le fait, nous semble-t-il, avec une chaleur et une volonté de persuasion plutôt équilibrée :

« Quand les flots irrésistibles de l'amour divin nous ont submergés, des liens nouveaux, très étroits, se nouent entre nous et quelques-uns de nos semblables. Cette relation nouvelle est si extraordinaire, elle contient de tels trésors, que nous désespérons de trouver pour la désigner un mot suffisamment évocateur et riche de sens. Celui de « fraternité » nous vient à l'esprit, mais il est terne et banal au regard de la plénitude, de l'éclat, de la chaleur de l'expérience que nous cherchons à rendre. Car il s'agit d'une nouvelle sorte de vie en commun, d'une nouvelle manière de s'aimer, dont nous n'avions qu'une faible idée jusqu'alors. Seraient-ce là les liens d'amour qui unissaient les premiers chrétiens et qui forme la chaîne et la trame du Royaume de Dieu ? Emerveillés, en proie à un joyeux étonnement, nous nouons des relations dont nous n'aurions jamais cru qu'elles puissent exister en ce monde et s'établir entre les fils des hommes. Comment un don pareil est-il accordé à des créatures aussi indignes que nous ? »

⁵ Les sections corporéité du langage et langage du corps, dans le tableau, sont assez remplies, mais concernent davantage une communication codée socialement.

⁶ [Thomas Kelly](#), *Mon expérience de Dieu* (en américain : *A testament of devotion*, 1941), 6^e réédition, Editions du Feu nouveau, Paris, 1970, p. 93.

Se pourrait-il que lorsque l'on n'observe pas cette phénoménologie à l'extérieur, qu'elle puisse demeurer cachée à l'intérieur au point de ne pas se faire sentir ? Se pourrait-il aussi que la guérison miraculeuse restaure la santé de la personne sans en transformer le cœur ? Se pourrait-il enfin que ces signes de transformation, tels que Th. Kelly les décrit, et tels que nous avons pu les observer de façon si nette chez d'autres bénéficiaires d'interventions miraculeuses, soient nécessaires pour discerner la réalité de ces interventions, au risque de jeter le doute sur leur dimension transcendante ? Gardons ces questions en réserve et observons à présent la positivité de la réaction de sœur A.T.

Le premier élément à souligner dans le récit, et qui nous intéresse pour notre travail, est l'indication claire de la soudaineté de l'événement (nous soulignons):

« Et j'étais à la deuxième dizaine de chapelet quand tout à coup j'ai reçu des fourmillements, j'ai ressenti des fourmillements dans mes deux jambes et ça faisait, euh ... trois ans que je ne sentais plus du tout ma jambe gauche. Et je me souviens de m'être cogné les jambes contre l'arceau qui soutenait les couvertures et d'avoir eu une sensation de froid. Je me suis demandée ce qui se passait. J'ai pu m'asseoir dans mon lit. Je ne souffrais plus. Une grosse chaleur était montée en moi. Je me suis assise. Je me suis d'abord retournée, assise et je me suis assise au bord du lit. Je ne souffrais plus du tout de partout. J'ai... Je me suis... J'ai eu, je ne sais pas pourquoi, la force de me mettre debout. J'ai tenu tout de suite ferme sur mes pieds sans avoir l'impression de tituber... »

Et plus loin, elle renchérit :

« Imaginez ! Cinq ans sans mettre un pied par terre et tout d'un coup, clac, vous pouvez, euh... Vous vous retrouvez ... vous vous dites, euh... »

Au vu de ces expressions, on pourrait dire que les totalisations qui semblaient manquer dans son récit sont bien présentes, puisqu'elles utilisent chacune l'adverbe *tout*, dont le rôle dans ces expressions est de sommer l'expérience vécue en un instant, et qui surprend par son côté abrupt et décisif. La notion d'immédiateté que l'on relève dans *tout à coup*, *tout de suite*, *plus du tout*, *tout d'un coup*, traduit à sa façon un vécu rapide où la surprise façonne l'événement et laisse le sujet dépourvu face à lui. Cependant, on doit se souvenir que, dans le cadre classique des guérisons retenues par l'Eglise catholique comme miraculeuses, il est important que celles-ci soient considérées instantanées⁷, et sœur A.T. n'est pas sans savoir cela. Elle peut avoir acquis l'habitude d'insister sur ce critère dans un but apologétique. Et d'ailleurs elle utilise le terme dans son récit :

« La jambe paralysée... je n'avais pas mis un pied à terre depuis cinq ans, j'ai retrouvé ma force musculaire, euh... instantanée. »

⁷ S'agissant des miracles de Lourdes, le docteur Th. Mangiapan écrit que : « Depuis 1977, une ultime grille a été établie par la Comité médical international. A noter à son propos :

* L'introduction à son propos de la notion de troubles subjectifs ;

* La nuance apportée aux épithètes classiques s'appliquant à la guérison : « instantanée, parfaite, définitive. »

Cité dans *Communio*, XIV,5 septembre-octobre 1989, p. 73-74.

On le voit, le mot est utilisé de façon quelque peu maladroite, comme si elle avait effectivement cette perspective en tête⁸. Le bruitage ou onomatopée « clac » pourrait peut-être constituer un marqueur plus indépendant du contexte ecclésial: on voit qu'il vient confirmer le « tout d'un coup » de la phrase citée ci-dessus. Son effet est bien celui du passage rapide d'un état à un autre, et il pourrait traduire une surprise, même assourdie par la banalité du vocable.

Dans les termes utilisés par sœur A.T. pour désigner sa surprise, il y a « secouée » et « assommée », deux termes assez rares :

- Vous vous dites pas encore : je suis en train d'aller mieux ? je suis en train de guérir ?
- Pas du tout ! (rire) Non, non. J'ai ressenti une grosse chaleur après et ça m'a, je dirais euh... comment ? Ça m'a secouée en fait, euh.... J'ai dit : « mais... qu'est-ce qui se passe ? »

Dans l'enregistrement, le « pas du tout ! » fuse immédiatement, très naturellement, avec un appui marqué sur le P de pas, comme si l'idée d'une guérison, à ce moment-là, était vraiment absurde. Et du coup ce qui suit coule aussi assez vite, avant d'être arrêté par la question « je dirais euh... comment ? » Donc on peut penser que la réponse « ça m'a secoué », et l'usage de l'adjectif dit bien quelque chose d'authentique du choc qu'elle a dû éprouver de pouvoir ressentir ces sensations tout à fait nouvelles. De même pour la question intra-narrative « mais qu'est-ce qui se passe ? », répétée plusieurs fois dans l'entretien. Voici l'extrait où sœur A.T. dit avoir été *assommée* par sa guérison :

« Là ça m'a... euh... assommée, quoi ! (rire) J'étais... Je me suis dit : y a quelque chose... qui se passe. Une fois que je me suis mise debout j'ai dit : « mais... je serais guérie ? »

Il est difficile de savoir si ce qualificatif original correspond à ce que la sœur a vécu sur le moment, ou si elle reconstruit (et augmente) sa surprise dans son récit en utilisant ce terme⁹. L'adjonction du « quoi » irait plutôt dans ce sens, puisqu'il peut signifier : « en quelque sorte », voire « je ne peux rien dire de plus fort ». Cependant, la qualité du rire qui suit la description nous aide à comprendre que, pour elle, l'événement fut vraiment surprenant. Et ce qui suit aussi, car elle revient sur cette phrase « je serais guérie », à notre avis dans une perspective de conformité hagiographique :

SA : Une fois que je me suis mise debout j'ai dit « mais ... je serais guérie ? »

YM : Ça, vous vous êtes dit cette chose-là ? Cette phrase ? Du moins ce sentiment était présent en vous ?

SA : Voilà. Je me suis dit : « Tiens... »

YM : Et ce sentiment que vous exprimez en disant : « je suis guérie » c'était quelque chose qui

...

SA : J'ai pas dit « je suis guérie ».

YM : Non.

SA : J'ai dit : « Je peux marcher ! Je peux marcher »

⁸ Sœur A.T. utilise aussi le terme « définitif » ailleurs dans son témoignage : « Mais pour moi j'ai eu cette certitude que en fait, bon, ben je pouvais marcher, que c'était définitif. »

⁹ Nous prenons conscience à nouveau ici que, dans le cadre particulier de ce témoignage, nous sommes pris dans un engrenage déplaisant, celui de devoir évaluer la vraisemblance et donc l'authenticité des réactions de sœur A.T., et ce d'autant plus que rien ne nous permet de décider au final si nos impressions sont justes. La minimisation émotionnelle et l'autocensure, qui nous semblent procéder d'une intention hagiographique voire disciplinaire, sont peut-être une composante du récit, mais cela ne dirime pas pour autant toute autonomie au témoin.

YM : D'accord.

SA : « J'ai plus mal. Je peux marcher. » J'ai pas dit : « je suis guérie »

Il est intéressant de remarquer que sœur A.T. corrige l'erreur de répétition que nous avons faite en lui proposant qu'elle ait dit « je suis guérie » au lieu de « je serais guérie », mais qu'elle ne restitue pas la phrase d'origine. Elle la remplace par une autre : « je peux marcher ». Il nous semble probable que cette phrase doit dans son esprit mieux correspondre à ce que l'institution ecclésiale attend d'elle, car l'affirmation « je suis guérie », avec son verbe au présent (alors qu'il y avait le conditionnel dans la phrase initiale) présumerait qu'elle décide elle-même (et non l'Eglise) ce qu'il en est de son miracle¹⁰. Or, au départ sœur A.T. avait dit : « mais... je serais guérie ? », avec une pause contrastive après le « mais », qui phénoménologiquement est importante, car elle matérialise le retour vers le moment du regard qui observe l'état intérieur, la conscience du moment de guérison, et l'on peut penser, justement parce qu'elle corrige cette première formulation, qu'elle correspondait bien à une expérience vécue qu'elle a laissé s'échapper. Ce « mais » suspensif est caractéristique du creux de la surprise, ou du faux pas de la désorientation : l'alternative qu'il contient décrit précisément la rencontre entre la sensation corporelle nouvelle et la dimension cognitive qui lui est liée, obligeant le sujet à réaménager son identité : « je serais guérie ? » Et l'intérêt du conditionnel est qu'il manifeste le recouvrement d'un cognitif ancien par la proposition d'un cognitif nouveau, avant que ce dernier ne relègue le premier dans une couche ancienne de la construction de l'identité. Cela dit, le temps du verbe correspond peut-être à la reconstruction narrative, car dans un passage précédent où sœur A.T. raconte l'événement, elle dit :

« J'ai ressenti une grosse chaleur après et ça m'a, je dirais euh... comment ? Ça m'a secouée en fait, euh... J'ai dit : « mais... qu'est-ce qui se passe ? »

Et l'on peut penser que le « je serais guérie ? » est une glose de « qu'est-ce qui se passe ? ». D'ailleurs la consœur qui arrive dans la chambre utilise la même phrase :

« Elle est surprise. Elle dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je dis : « Je peux marcher. »

Un dernier élément du témoignage semble apporter quelque chose de plus pour illustrer la place de la surprise dans le vécu de sœur A.T. Voici le passage :

YM : « Donc là, vous vous rendez vraiment compte que quelque chose qui était absolument impossible était arrivé quand même ?

SA : Oui, tout à fait, oui.

YM : Quelque chose que vous n'auriez jamais pu anticiper...

SA : Que je n'ai **jamais** ... à laquelle je n'ai **jamais** pensé. »

Il serait possible de jeter à nouveau le doute sur ce type de formulation, au nom du principe d'utilité hagiographique dont nous avons déjà parlé, car sœur A.T. répète, un peu plus loin la phrase « Ça je n'y avais **jamais** pensé », alors que la logique de l'échange ne la rendait pas nécessaire. Mais nous choisissons de ne pas donner trop d'importance à ce facteur : il nous semble que la répétition de ce « jamais » est importante, car une fois le premier prononcé, il

¹⁰ On se souvient qu'elle refuse aussi l'idée qu'elle ait pu, avant les autorités compétentes, utiliser le mot de « miracle »...

appelle le deuxième, qui lui est prononcé avec une forme d'emphase, et comme détaché de la phrase où il se trouve. Le deuxième « jamais » charrie ainsi un vécu intensifié par la répétition et qui peut remonter au choc de la survenue du miracle.

Concluons : le récit de sœur A.T. n'est pas un récit artificiel ou désincarné, comme si tout ce qui relevait de sa personnalité et de sa corporéité était irrémédiablement secondaires par rapport au seul nécessaire de son témoignage ecclésial. Il est probable que l'intéressée minimise certains aspects personnels de son expérience au profit de ce qu'elle a choisi de mettre en avant, et cela de façon délibérée, selon la règle qui veut qu'une humilité assumée soit le meilleur garant de l'obéissance religieuse. Mais plusieurs éléments indiquent qu'elle a été authentiquement surprise par l'inattendu de sa guérison, même si elle l'assigne rapidement à Dieu lui-même. D'abord elle dit avec insistance que jamais elle ne se serait attendu à cette guérison et qu'elle ne l'avait pas demandée ; puis elle indique que les événements se sont déroulés soudainement (nombreux indicateurs tels que « tout d'un coup ») et enfin, elle témoigne de son questionnement, sous forme de « qu'est-ce qui se passe ? » ou de : « mais c'est pas croyable ». Enfin, une fois passée la phase immédiate de questionnement et de réalisation, elle partage sa joie avec sa consœur. Il faut donc reconnaître que presque tous les signes d'une association entre miracle et surprise sont présents, même sur un mode mineur. Il manque juste la dimension de doute, voire de peur, ou de distance, qui caractérise le recul de l'homme devant le transcendant, et qui dans d'autres témoignages possèdent cette tonalité si poignante¹¹. Il est difficile de savoir si cette dimension a fait ou non partie de l'expérience, du fait de l'intention générale qui oblige sœur A.T. à la cadrer. Mais nous pouvons admettre que puisque c'est le récit et sa dynamique qui conditionnent la présence de surprise, celle-ci peut être réduite de manière délibérée.

¹¹ Voir chez M.E. (entretien n°4) l'apparition d'une possibilité de peur dès qu'elle mentionne sa surprise.

6. Commentaire du témoignage de Gisèle [↑](#)

(Cliquer ici pour la transcription)

L'entretien avec G. s'est déroulé en dehors de la période prévue pour les entretiens, car plusieurs délais se sont introduits dans l'organisation prévue avec la personne qui me servait d'intermédiaire, et il n'a pu être conduit qu'en février 2017. Il vient s'ajouter à la série des entretiens « avec surprise et étonnement » tels que listés dans la partie « surprise et étonnement dans les entretiens ». Nous tenions à le rajouter car il complète le cas d'un autre cas représentatif d'un type de miracle que nous pourrions appeler « fonctionnel », au sens où il s'agit de la guérison d'une fonction corporelle spécifique, en l'occurrence celle de la vue. Donc la situation telle que G. la raconte est assez simple : il y a dix ans, elle perd ou presque l'usage de ses yeux, suite à la survenue d'une dégénérescence maculaire ; elle reste ainsi tributaire de soins pénibles sur Paris pendant environ huit années. Un jour cependant, une amie d'un groupe de prière lui fait écouter la vidéo d'un prêtre aux dons de guérisseur, le père Emilien Tardif, et elle raconte que devant la vidéo, sa vue revient tout d'un coup, alors qu'on lui avait répété que l'évolution de sa maladie était sans espoir, que la forme en question allait irrémédiablement lui faire perdre la vue, et que les soins prodigués ne pourraient qu'empêcher le processus de s'aggraver.

Le témoignage de G. est loin d'être le premier qu'elle donne de sa guérison : on se rend compte son discours est souvent préformaté, certaines formules toutes faites se retrouvent à plusieurs endroits et nos questions ne la prennent pas au dépourvu. Son débit est facile et rapide, en général ; on a même l'impression qu'elle a tellement l'habitude de raconter que la répétition lui fait oublier l'ordre exact de certaines séquences. Evidemment, l'effet aurait été sans doute été différent si elle n'avait jamais raconté son miracle, et une certaine authenticité a de ce fait disparu, celle que l'on remarque quand la personne prend conscience de la manière dont son expérience se retrouve articulée en un discours personnel, transmis et interprété devant des tiers. Cependant on peut reconnaître des éléments indiquant l'investissement de la personne dans ce témoignage : de (rares) hésitations, certaines réponses (qui nous ont semblé) originales, et surtout une prédisposition d'ensemble coopérative et bienveillante.

Les éléments dénotant la dimension potentiellement surnaturelle dans l'expérience racontée sont rassemblés ci-dessous :

- a) Une période de souffrance et handicap due à sa maladie ;
- b) La guérison instantanée de son aveuglement, lui causant une surprise stupéfiée et la reconnaissance de l'action de Dieu ;
- c) La foi superficielle qui était la sienne avant sa guérison devient vivante et profonde, elle témoigne de l'événement et recentre sa vie sur Dieu ; elle décrit sa vie d'avant comme incomplète, voire néfaste.

Et voici le tableau des marqueurs associables à la surprise trouvés dans son récit :

Langage verbal	Observation	Exemples
qualificatifs subjectifs	oui	Là j'ai été surprise

		Etonnée parce qu'on m'avait tellement rabâché que je guérirais jamais...
qualificatifs objectifs	oui	Ça a été une...une grande, une grande surprise, euh... un étonnement
Totalisations	oui	alors je me suis pincée, je me suis mordu les lèvres, tout et tout, j'ai tout vu, j'ai tout vu !
hyperboles / augmentatifs	un	grand, les portes
intensifs	oui	je me suis mise à pleurer, à pleurer, tellement j'étais heureuse.
Privatifs	non	
Comparaisons	non	
Allusifs	non	
Répétitions	oui	je voyais pas les couleurs, je voyais rien ! là je le vois mais alors, clair, clair, clair ! tout clair
déictiques (démonstratifs, voilà...)	oui	là, voilà, (voilà que je vois)
marqueurs de soudaineté	oui	tout d'un coup (x4)
Contrastifs	oui, plusieurs	Mais je lui fais, mais Anne-Marie, je vois ! Non mais vous vous rendez compte... Je l'ai vu, mais alors de façon distincte...
Interrogations	oui	un écran d'ordinateur portable, vous imaginez hein ? Qu'est-ce que vous voulez penser d'autre ? Y'a rien d'autre à penser !
temps des verbes	RAS ?	
Approximations	non	
Correctifs	non	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	une fois	Grand, les portes
Bribes	un peu	
Incrédulité	oui, mais plutôt rhétorique	

Corporéité du langage		
Silences	oui, quelques-uns	
Pauses	oui	
Hésitations	oui	
Exclamations / interjections	oui fréquentes	Mon Dieu ! Mais non, j'étais pas en plein rêve !
Interruptions	oui	

Incertitudes	non	
Emphase	à quelques occasions	
Insistance	oui	Y'a rien d'impossible Tous vous disent la même chose !
Chuchotements	non	
augmentation de volume	oui, à quelques reprises	
baisse de volume	non	
Ralentissement	non	
Accélération	oui	Mais il a apparu devant moi comme si, comme vous, là tout de suite ! à l'écran !

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	un peu oui	
Déglutitions	non	
Rires	un peu	
Pleurs	non	
Bruitages	non	
Autre	geste d'ouverture des bras	sur la phrase : « grand, les portes »

Le tableau révèle une répartition assez homogène des différents types de langage, avec une utilisation des ressources expressives plutôt équilibrée. G. n'est pas embarrassée pour évoquer ce qui lui est arrivée, et joue le jeu de l'émotionnalité, même si peut-être cela lui est plus facile qu'à d'autres, compte tenu du fait qu'elle a acquis une certaine habitude au cours des occasions précédentes de son témoignage. Lorsque nous lui demandons son ressenti au moment de sa guérison, elle évoque spontanément sa surprise et son étonnement. Elle les identifie d'abord, mais ensuite les dissocie : la surprise se rattache à la nouveauté d'être réellement en train de voir, car elle avait commencé par croire qu'elle rêvait, et l'étonnement proviendrait de ce qu'elle se comprenait comme guérie, alors que tous les médecins la considéraient comme condamnée :

« Ben non pour moi c'est la même chose ; euh, qu'est-ce qu'on peut mettre en premier ? Surprise. Surprise, parce que je voyais clair, après m'être mordue partout pour voir que je rêvais pas, et étonnée, parce qu'on m'avait tellement rabâché dans les oreilles que je guérirais jamais : mon Dieu, comment se fait-il qu'**autant** de médecins se soient trompés ? Comment se fait-il ? C'est, c'est impensable. Moi j'ai toujours eu **confiance** dans la médecine. »

Il n'est pas sans intérêt que G. classifie ainsi les deux réactions qui constituent sa réponse face au miraculeux de sa guérison : la surprise n'est pas tant associée ici à l'inattendu ou l'imprévu qu'à la dimension de réalisme, de non-illusion. Peut-être la dimension oculaire de la guérison chez G. accentue-t-elle cet aspect, et que G. pouvait en ce moment se replacer dans des circonstances où une telle illusion l'avait trompée. Les vérifications qu'elle exécute (se mordre partout) ont pour but de l'assurer qu'elle n'est pas victime d'une hallucination. Sa surprise est

donc le produit à la fois de cette assurance (je ne suis pas en train de rêver) et de ce que la réalité n'est pas trompeuse (je suis effectivement en train de voir). L'étonnement, quant à lui, survient lorsqu'elle fait le lien avec une connaissance qui se trouve contredite, celle qui la convainquait jusque-là qu'elle ne reverrait plus, qu'une maladie l'avait irrémédiablement privée de sa vue. Puisqu'elle voit à nouveau, c'est donc que cette connaissance est à révoquer, et avec elle, tout l'arsenal médical de construction gnoséologique qui l'avait rendue si puissamment convaincante. Il faut donc qu'une puissance plus grande ait été à l'œuvre ; et ce n'est donc pas un hasard si l'expression exclamative « mon Dieu » survient comme naturellement à cet instant. Nous sommes donc quand même dans une configuration reconnaissable : la surprise se rattache au surgissement d'un réel en principe impossible à expérimenter, et qu'elle expérimente bel et bien ; le passage de l'impossibilité à l'effectivité¹² consacre la rupture temporelle qui caractérise la surprise devant le miraculeux. Et la remise en cause d'une connaissance réputée certaine, établie par une scientificité à multiple entrée (autant de médecins – plus loin elle parle de tous les internes qui la suivaient aux Quinze-Vingts à Paris, et qui avaient tous le même diagnostic) provoque un étonnement qui, sur le plan cognitif, correspond à la modification d'un paradigme par un renversement complet de l'ordre ancien.

La spécificité de ces réactions de surprise et d'étonnement est-elle celle à laquelle nous pouvons nous attendre lorsque l'humain fait face à ce qu'il reconnaît comme le divin ? Ou peut-être la question devrait-elle être : est-ce ainsi que se décrivent ces réactions si la personne humaine est mise en relation avec ce qu'elle croit être Dieu ? Les notions de réalité non révocable en doute (par opposition à celle d'illusion) impliquée dans la surprise que décrit G., et de connaissance jusque-là tenue pour indépassable mais réduite par l'expérience à de l'erreur rappellent à nouveau le geste du cogito, avec la nuance qu'ici l'opérateur n'est pas le sujet désirant tout remettre en doute pour asseoir fermement son savoir, car jusque-là il était convaincu du savoir qu'il possédait, et lui faisait confiance, n'ayant aucune raison de ne pas le faire. L'opérateur de la remise en doute est reconnu comme Dieu lui-même au titre de modificateur du cadre de ce qui est humainement, scientifiquement possible. L'expérience de guérison vécue par G. l'oblige à identifier une puissance plus grande que celle de la science et de la médecine, l'obligeant à remettre en doute la foi /confiance qu'elle avait en elle jusque-là, et à déclarer sa foi en la puissance capable de la guérir.

Cette réalité reconnue comme dépassant dans son effectivité l'a priori impossible transgression de ses propres lois, et produisant lors de son advenue à la fois la surprise et l'étonnement du nouveau qui surgit et déroute : est-ce cela que nous autres humains nous avons tendance à nommer le surnaturel ? Un nouveau paradigme scientifique, comme par exemple la mécanique quantique, demeure en principe justiciable d'une scientificité, certes nouvelle, mais toujours scientifique. Or si comme nous l'avons proposé par ailleurs, l'événement surprenant se constitue tel parce qu'il surprend, et donc qu'au moins pour une part restant à définir, c'est la surprise qui annonce l'événementialité dans son importance heuristique, il se peut qu'on doive convenir que c'est la qualité de la surprise qui servira de guide pour détecter ce qu'il en est d'une altérité potentiellement non-mondaine, associée au (et provoquant le) changement de

¹² Cf. J.L. Marion, *A Dieu rien d'impossible*, op.cit. p. 44-45.

paradigme appelé conversion. La nouvelle configuration croyante découle ainsi de la remise en cause suffisamment brutale de l'ancienne, pour que le sujet accepte de modifier le cadre précédent et de fonctionner avec le nouveau, malgré, et à cause, de cette nouveauté.

Il est intéressant que G. considère que l'étonnement qu'elle a ressenti au moment de sa guérison comme étant comme toujours présent aujourd'hui dans sa vie, la « guide encore plus dans la foi ». Dans sa réponse à notre demande d'explicitation de ce « guidage », elle indique surtout des modifications concernant ses dispositions et son caractère :

« il me guide parce que avant j'étais plus intolérante, j'étais plus exigeante, euh.....
J'avais un caractère anxieux. Maintenant, non ; non, je prends la vie comme elle se présente... »

Mais même si cette description ne correspond pas tout à fait à ce que pourrait opérer un étonnement dont l'œuvre continuerait dans la vie de la personne, et donc même si l'on ne peut pas exclure que G. a répondu « à côté » de la question, c'est bien le mot étonnement qui a provoqué sa réponse « il me guide encore plus dans la foi » : cette articulation pourra éventuellement être corroborée par d'autres semblables en vue d'un modèle phénoménologique possible : l'idée de guidage du sujet par sa propre expérience d'étonnement semble prometteuse.

Dernière remarque concernant cet entretien : quand à la fin, nous lui avons demandé si son miracle ne lui avait pas, en somme, ouvert une porte (elle témoignait que « [son] seul souci, c'est de ne pas être entré dans la foi plus tôt »), elle répond, après une petite pause, « grand, les portes ». Et elle accompagne cette phrase d'un mouvement d'ouverture des deux bras. Même si cette réaction a été faite avec un certain calme, voire un peu d'emphase (peut-être parce qu'elle a déjà eu l'occasion de le faire lors d'un témoignage précédent ?), elle nous semble témoigner, dans le présent, d'un étonnement passé face à aux dimensions inattendues et inenvisageables de l'expérience qui l'a marquée. L'apparition d'un pluriel n'est pas sans intérêt, également : G. n'est pas toujours en mesure de décrire très précisément, dans tous ses détails, la matérialité de son vécu, mais elle sait sans hésitation reconnaître quand une expression réduirait ce vécu. Une seule porte ne correspond pas à ce qui en elle a été ouvert : il lui faut un pluriel, d'ailleurs indéterminé, qui correspond au « plus » de sa phrase « il me guide plus que avant ». Peut-être pouvons-nous proposer que la porte qu'elle a jugé insuffisante, au point de lui donner (au moins) les deux battants de ses bras écartés, cette porte ne ferait que représenter sa capacité originale (humaine) d'ouverture au divin. Mais quand ce dernier est apparu, il a découvert en elle un nombre indéfini d'autres portes qu'il a aussi ouvertes afin de pouvoir entrer ou de la faire entrer. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, il convient de souligner l'augmentation sans commune mesure entre de l'effectuation et la possibilité, et donc la donation d'un élargissement sans limitation de ses capacités humaines d'accueil du transcendant.

7. Commentaire du témoignage de Sabine [↑](#)

[\(Cliquer pour la Transcription\)](#)

Le témoignage de S. se situe dans une phase douloureuse de sa vie (divorce de ses parents, tentative de suicide, mal-être, besoin d'affection et de sens, expériences amoureuses et déceptions) qui va de pair avec un questionnement, une quête intense de Dieu dont elle ne savait pas, dit-elle, que tel en était l'objet, mais qu'elle décrit ainsi après coup. « Ma quête, que j'aurais pu nommer à l'époque, c'était l'amour et la vérité. » Elle était, décrit-elle, mal dans sa peau, et donc attendait une « libération ». Quelques événements avant-coureurs (elle parle de « prémisses ») de ce qu'elle appellera sa « révélation » avaient eu lieu : un an auparavant, elle s'était étonnée d'avoir écrit, sur un bout de papier, une phrase mystérieuse : « je me suis sentie devenir illuminée », et « je crois au don de l'amour ». Aujourd'hui elle rattache cette expérience à un livre qu'elle avait lu adolescente et qui s'intitulait « le don de l'amour », mais à l'époque, elle a simplement vécu la chose « sans le mentaliser ». Ensuite, une expérience « merveilleuse » a eu lieu, de communion avec la terre, celle-ci vécue comme image d'elle-même, avec sa fertilité et sa vitalité; de là en résulte ce qu'elle nomme son « ouverture intérieure ». Enfin, elle insiste sur un réseau de coïncidences pour elle signifiantes, autour de la date de sa révélation, qui a eu lieu un 23 juillet, et qui « à deux jours près, correspond à neuf mois avant (s)on anniversaire ». Or elle vivait dans la souffrance d'une autre révélation, celle que sa mère lui avait faite de n'avoir jamais aimé son père, et du coup elle ne cessait de se demander, si tel avait été le cas, d'où elle venait elle-même, si ce n'était pas de l'amour de ses parents. Bref, la révélation du 23 juillet est présentée comme enveloppée d'une attente intense, de blessures à guérir et de signes prémonitoires.

Voici ce qui se passe ce jour-là: alors qu'elle est au téléphone avec une personne de sa connaissance, dont elle attendait beaucoup, le contenu de la conversation la choque, et c'est alors qu'elle se sent « traversée » de haut en bas par un « rayon » qui l'enveloppe, elle entend en elle un prénom (qu'elle ne nous en donnera pas), et ressent cet événement comme « un bouleversement incommensurable », « complètement inconnu », « extraordinaire » « inouï », après lequel « plus rien ne serait comme avant ». Elle se décrit comme ayant été « saisie », « complètement dedans », « transportée » dans un événement « total » qui la « coupe du monde ». Nous sommes donc en présence d'un événement situé précisément dans le temps, précédé par une période assez longue d'attente, exprimé par S. sous forme de quête, et l'événement la prend à l'improviste. S. insiste sur la dimension nouvelle, imprévisible et inconnue jusqu'alors de ce qu'elle a vécu. Cette « révélation » à caractère mystique marque pour elle le commencement d'une vie nouvelle ; elle correspond à une conversion totale, dans la foi en Dieu à qui elle attribue l'événement.

Selon S. cet événement ne l'a pas surprise. En réponse à la question « Est-ce que vous avez été surprise par ce qui s'est passé ? »¹³, elle répond :

¹³ Question de la toute fin de l'entretien, posée précisément (cf. protocole) parce que l'intéressée n'avait pas évoqué la surprise dans son entretien.

« Non voilà, c'est pas du tout un choc, et là, le mot qui me vient à l'esprit, c'est, c'est : intime, c'est-à-dire qu'il y a une rencontre avec mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – parce que ça m'a révélé finalement, à moi-même. Et donc cette rencontre avec mon intime, oui, elle m'a pas surprise parce qu'elle m'a pas brusquée quoi. Elle est venue complètement, le mot qui me vient, c'est épouser, mais parfaitement, ce que j'étais, ce que je suis, donc, euh... y'avait pas de surprise, y'avait pas de choc, y'avait une adéquation parfaite. On peut dire ça comme ça je crois. »

Mais il est évident que cette description n'entend pas relativiser ce qui a été précédemment exprimé en termes de saisissement, de bouleversement inouï et d'« extra-ordinaire » (elle-même sépare le mot en deux lors de son utilisation). Ailleurs, elle déclare que :

« C'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que.... c'était un bouleversement heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu.... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard, c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. »

Dans ce passage on peut noter la coexistence de son bouleversement, et d'un sentiment de reconnaissance qui lui permet de n'être « pas complètement étonnée ». L'extrait suivant le confirme :

« Mais je, mais ça c'est après. Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti, c'est-à-dire que je me suis pas dit : « oh là là, mais mon Dieu qu'est-ce qui se passe ? » euh, j'ai pas eu peur, heu...y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de certitude, enfin, d'évidence ; et pourtant ça n'avait rien d'évident, parce que, bon voilà, c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [ts]évident. »

On voit qu'elle se bat avec ses propres formulations, que le mot « une forme d'évidence » convient, mais que l'adjectif « évident » ne convient plus, avant de convenir quand même et « en même temps », à la fin.

Nous allons revenir sur ces contradictions, ou ces paradoxes, mais notons pour l'instant, sous forme de liste, les éléments qui tendraient à indiquer la surprise face à l'événement :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	oui	saisie (x4) / prise / transportée (x2) / touchée / j'étais (complètement) dedans
Qualificatifs objectifs	oui	extraordinaire / tellement inouï / total / irrésistible / nouveaux
Totalisations	pas vraiment	
hyperboles / augmentatifs	peu	bouleversement incommensurable
Intensifs	oui	complètement (x8) / total / sentiments tout à fait nouveaux
Privatifs	peu	complètement inconnu (x2)
Comparaisons	oui	je me sentais comme euh, enveloppée , c'est pour ça que je dis un rayon , parce que je dirais bien que j'étais dedans, et

		c'est quelque chose de très doux, vraiment, très très doux, mais que, comme j'avais jamais connu
Allusifs	non	
répétitions	oui	complètement, mais complètement en plus / enfin je, je m'attendais pas à ça, je cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils.../ forcément, forcément ça allait avoir des conséquences.
déictiques	oui nombreux	ça ¹⁴ / c'(était) / c'est là / ce que/qui / cette (traversée) / cet événement-là
marqueurs de soudaineté	oui mais inhabituels	pendant un/cet instant / c'est là / en fait ça a été très court / il venait de se passer quelque chose / quelque chose m'était arrivé
contrastifs	oui, plusieurs fois	mais complètement /mais irrésistible / Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti / C'est vraiment un ensemble avec toutes ses composantes, mais qui vous prend depuis le début jusqu'à la fin...
Interrogations	oui	mais est-ce que... je ne sais pas si j'aurais pu y opposer une résistance, en fait.
temps des verbes	Imparfait / passé composé ; présent de narration	c'était pas comme un bruit extérieur, heu... et j'ai rien vu . Et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus, parce que j'avais quelqu'un au bout du fil, j'avais des amis dans la pièce, mais je pense qu'en fait ça a été très court j'ai été saisie, j'ai été enveloppée j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise,
approximations	oui	quelque chose / jamais entendu parler de trucs pareils
correctifs	oui	Non, parce que j'ai pas..., enfin je suis dedans. J'ai pas de...j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise, complètement, mais complètement, en plus...
onomatopées	oui	
Négativations / apophatiques	oui	comme j'avais jamais connu / je m'attendais pas à ça, je cherchais pas ça...

Langage de la limite		
-----------------------------	--	--

¹⁴ Le terme est utilisé 20 fois dans l'entretien pour faire référence à l'événement.

phrases explicatives méta	oui	moi j'étais transportée, je ne sais pas comment dire / bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard / j'ai mis des mots pour pouvoir en parler, j'ai parlé d'une traversée
propositions réduites à un mot	non	
Bribes	oui	Oui, ah, oui, oui, comme quand euh... mais bien plus fort... quand je sais pas moi, euh...on sait qu'on va vivre, j'sais pas, on part... quand j'étais enfant, quand je partais en vacances... bon voilà, mais...
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	oui plusieurs, importants	6s / 12s / 5s / 6s
Pauses	oui	
Hésitations	oui plusieurs	C'est... Oui et non. J'ai envie de dire. C'est-à-dire que heu(12 secondes)
Exclamations / interjections	non	
Interruptions	oui, peut-être un discours intérieur parallèle au discours extérieur ?	puisque j'avais quelqu'un au bout du fil, j'avais des amis dans la pièce, et je pense que pendant-, mais je pense qu'en fait ça a été très court -, mais je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là / j'avais conscience qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire..... mais..... c'était quoi la question ?
Incertitudes	oui	c'est vrai que bon, j'ai dit que j'ai été saisie, j'ai été enveloppée, donc y'a quand même moi et , pour être enveloppée, ou saisie, mais..... (soupir) mais, mais, voilà, j'ai pas, enfin je me sens pas en vis à vis de... enfin, je sais pas quelle est la question, mais...
emphase	oui	la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire ,
insistance	plusieurs cas	j'ai dit doux tout à l'heure,mais irrésistible; fort...mais irrésistible, oui, ça, voilà.
chuchotements	non	

augmentation de volume	pas marquant	
baisse de volume	pas marquant	
ralentissement	oui, un peu	
accélération	idem	

Langage corporel		
Soupirs	oui souvent, associés à des silences	
aspirations / souffles	oui, idem	
déglutitions	oui (un)	je parle de bouleversement, c'est-à-dire que [déglutition] je pense que savais que je pouvais pas, enfin que plus rien ne serait comme avant.
Rires	oui (un seul)	
Pleurs	non	
bruitages	oui	pt / ts /
Autre		

Dans ce repérage on ne peut pas ne pas être sensible à l'effet cumulatif des marqueurs verbaux et non-verbaux, l'ensemble dégageant (nous semble-t-il) une authenticité difficile à mettre en doute, par son originalité et sa richesse. Le témoignage dans sa particularité produit une variété de réactions telle qu'il convainc et interroge à la fois. S. semble travailler à formuler dans son récit les moindres détails, et vouloir à tout prix être le plus fidèle possible à son expérience. Elle sait que certains traits de cette expérience sont contradictoires (à la fois nouvelle et à la fois attendue ; bouleversante mais pas étonnante ; « certaine » mais en même temps pas « évidente »), mais elle n'évite pas la contradiction et cela enrichit le récit. Les marqueurs non-verbaux sont assez variés, bien que surtout de l'ordre de l'interruption, des pauses, des silences ou des absences. Une intensité expressive et émotionnelle très perceptible accompagne le récit.

Reprenons la question posée au départ : sommes-nous en présence de surprise ? L'intéressée déclare que non. On aura noté que les marqueurs temporels habituels de la soudaineté (**soudain**, **tout à coup**, etc.) ne sont pas présents dans le témoignage de S. (ils sont remplacés par d'autres indicateurs). De même, les exclamations sont très peu fréquentes, peut-être à cause du fait que S. se contrôle (on ressent la présence d'une certaine dose d'auto-censure) dans son récit, qui est assez intellectualisé (elle emploie le mot « mentaliser » pour indiquer la différence entre ce qu'elle a vécu lors de l'événement, et aujourd'hui), mais sans doute aussi parce que la réalité de ce qu'elle a vécu contient cette dimension d'enveloppement, de douceur ; un des premiers termes qu'elle utilise, en première partie d'entretien est celui de tranquillité : « je me suis sentie traversée, vraiment, tranquillement, de la tête aux pieds, euh... voilà. » (Nous soulignons). Il est clair que ce terme décrit probablement autant la manière dont le « rayon » la traverse (mettons, de manière uniforme) que la façon dont elle ressent sa survenue dans sa vie. Mais il faut accepter que l'expérience de S. ne présente pas certaines dimensions de surprise telles qu'on pourrait s'attendre à les trouver dans les récits d'interventions (dites) surnaturelles.

Dans son récit, elle prononce la phrase suivante : « j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. » On constate la conjonction d'une immédiateté (« tout de suite ») associée à attente/recherche permanente qui précède l'événement. S. parle également de joie, de douceur, de paix intense, de certitude, tous sentiments qui peuvent se vivre de façon unie et tranquille, sans secousse. Donc si l'on met ceci en rapport avec l'évidence que S. décrit dans l'extrait cité plus haut, ne sommes-nous pas en présence de quelqu'un qui accueille sans difficulté, à l'intime d'elle-même, dans l'ouverture préparée par ses expériences précédentes, un inouï qui la comble et lui convient totalement ? Le verbe *épouser*, qui vient en fin d'entretien, pour décrire cette approche de l'altérité comme une nouvelle identité qui lui correspond parfaitement, semble en effet bien choisi, puisque de fait au fil de l'entretien le support verbal et expérientiel de l'étreinte amoureuse est très présent. Cette remarque d'ailleurs nous permet de rappeler combien la comparaison de l'union mystique avec l'acte charnel est courante dans la tradition religieuse¹⁵, et ne doit pas nécessairement faire conclure que celle-là n'est que celui-ci transposé dans une projection fantasmatique.

Par contre, une telle proximité et intimité avec l'événement, tout inattendu qu'il soit, suppose que ce dernier n'a effectivement pas surpris sa bénéficiaire, au sens où ce mot signifie frappé, interdit, mis hors de soi¹⁶, etc. L'absence complète de choc, de brusquerie ou de peur, explicitement soulignée par S., nous orienterait-elle davantage vers une compréhension des marqueurs du tableau que propose l'étonnement admiratif ? Dans l'étonnement, on repère bien la dimension de saisissement et de bouleversement, de stase face à l'extra-ordinaire et imprévisible réalité qui accapare le sujet tout entier. Celui-ci peut effectivement être dit transporté par une force irrésistible, mais sans que, peut-être, cela ne le surprenne, car profondément ce qui arrive correspond exactement à ce qu'il était. N'ayant jamais éprouvé précédemment la nouveauté de cette expérience, il en est bouleversé, et ce d'autant plus qu'il ne l'attendait pas à ce moment-là, mais il l'attendait quand même, et donc qu'il mesure d'autant mieux toute la distance entre l'attendu et le réel. En tout cas, ce bouleversement pourrait ne pas coïncider avec cette hésitation existentielle qui est présente dans la surprise. Tout l'événement nouveau, même dans sa transcendance, serait alors accueilli comme comblant exactement l'attente immanente qui était présente et tendue vers lui.

Reste alors le vocable « prise », et même « saisie » que S. utilise si volontiers : n'y a-t-il pas là une référence à l'expérience de la surprise¹⁷ ? La dimension corporelle impliquée par des termes comme ceux-ci, même s'ils s'appliquent de manière tout aussi forte à la dimension mentale et cognitive, le suggère. Ils suggèreraient tout autant de l'étonnement, mais la dimension physique des termes permet d'y décrire un instant où l'action commence, et où la surprise semble

¹⁵ Voir le cas n°3 ci-dessus.

¹⁶ En gros, les sens des verbes grecs *existēmi* ou *ekplēssō* du grec néotestamentaire. Cf. [IA4](#) et [IA5](#).

¹⁷ La dimension passive de la sur-prise étant vécue comme une « prise par-dessus », en surplomb, et donc la composante d'inattendu ou d'imprévisible étant due à l'instance vécue comme supérieure, et qui en sur-venant ainsi, cause la surprise. Cf. J.L. Marion, *Etant donné*, op.cit., p. 438 : « La surprise, cette emprise obscure et subie, contredit l'intentionnalité, cette extase connue et connaissante déployée par le Je à partir de lui-même ; loin de surveiller du regard le terrain clair de l'objectivité à connaître, le Je transmué en un *moi/me* se reconnaît surplombé par la revendication inconnaissable. »

davantage associable¹⁸. Il y a de toute façon, dans le sens que l'on peut donner à « prise » et « saisie » une dimension globale qui inclut toute la personne, et n'affecte pas seulement sa réalité réflexe – celle-ci se situant autant au niveau cognitif que corporel. Quand S. dit avoir été prise, on peut comprendre que tout en elle se trouve orienté par l'expérience en train d'être vécue ; elle se voit entièrement privée d'initiative ou de volonté :

« Je suis dedans. J'ai pas de...j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise, complètement, mais complètement, en plus, heu..... j'ai envie de dire, je n'y oppose aucune résistance, mais est-ce que... je ne sais pas si j'aurais pu y opposer une résistance, en fait. »

La même analyse pourrait se faire pour « saisie » qui peut facilement se décrire comme un état de blocage ou de mise hors circuit des réseaux normaux de compréhension du réel. Dans la phrase suivante, S. associe par deux fois le qualificatif « saisie » à celui d'« enveloppée » :

« J'ai dit que j'ai été saisie, j'ai été enveloppée, donc y'a quand même moi **et**, pour être enveloppée ou saisie... »,

montrant par là que les deux sont sinon synonymes, du moins mis sur le même plan, et que donc l'éventuelle brutalité de « saisie » est adoucie par « enveloppée ». Si donc nous situons en première approche l'expérience de S. dans le cadre de l'étonnement plutôt que de la surprise, cela nous permet-il d'apprendre quelque chose sur l'impact du miracle sur le croyant ? En [I.C.8](#) nous avons essayé de caractériser les types de réactions face au surnaturel religieux observé dans le NT grâce au tableau suivant :

	Disposition	Réaction émotionnelle	Positionnement anthropologique et religieux
1	Foi	Émerveillement, joie	Pas de distance (glorification)
2	↑↑	Émerveillement, admiration	Accueil – ouverture
3	↑	Surprise, bouleversement, étonnement, trouble	Distance mais réduction possible (recherche)
4	Doute	Saisissement/frappe, stupeur	Distance et immobilité
5	↓	Peur, crainte (△crainte de Dieu)	Distance avec augmentation possible (incrédulité)
6	↓↓	Effroi, terreur	Fermeture – Incompréhension
7	Non-foi	Indignation, scandale	Refus – haine (blasphème)

En première analyse, le vécu décrit par S. se situerait dans la ligne n°2 : ceci serait cohérent avec le contexte évoquant une « ouverture intérieure » et un émerveillement (« je ne voyais que du merveilleux ») à la suite de certaines expériences de S. ayant précédé l'événement de la traversée du rayon. Dans le tableau, cependant, nous avons articulé ce type de réaction à une foi de niveau élevé. Ceci voulait dire que plus l'observateur (ou le bénéficiaire) du miracle croyait en Dieu, plus il accueillerait positivement ses manifestations miraculeuses, et, malgré leur dimension spectaculaire, moins il en percevrait l'aspect numineux ou traumatisant. Pouvons-nous dire que S. avait une telle foi ? Elle dit qu'elle était « en questionnement », « en grande quête », et qu'elle « ne savait pas qu'elle cherchait Dieu » : cette disposition doit certainement correspondre à de la foi, au sens d'attitude existentielle de confiance envers un Dieu, même inconnu. Il est clair que S. était animée par cette dernière attitude dès avant sa

¹⁸ Cf. P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, Tome 1, Le volontaire et l'involontaire, op.cit., p.319

révélation. Celle-ci se présente ainsi comme une réponse à la foi de S., une réponse à son questionnement (« c'était LA question que j'avais : je viens d'où ? »), et aussi comme une confirmation que ce qu'elle attendait et qui lui convenait de manière fondamentale.

Afin de mieux discerner entre surprise et étonnement, ou en tout cas de mieux caractériser de quelles réactions il s'agit dans l'expérience de S., il convient d'observer ce qui lui arrive en tant que sujet de l'expérience, et qui est à mettre en rapport avec la façon dont elle la vit. A plusieurs reprises, elle indique que celle-ci absorbe sa subjectivité au point où elle décrit ce qui se passe comme un effacement d'elle-même. L'exemple le plus frappant de ce vécu se trouve dans la description suivante :

« Ben, c'est vrai que bon, j'ai dit que j'ai été saisie, j'ai été enveloppée, donc y'a quand même moi **et**, pour être enveloppée et saisie, mais..... (soupir) mais, mais, voilà, j'ai pas, enfin je me sens pas en vis-à-vis de... »

On y observe S. en train de se rendre compte que logiquement, elle aurait dû être en présence d'un agent de son saisissement et de son enveloppement (Dieu ?¹⁹), mais que si elle veut être fidèle à l'expérience, elle doit renoncer à ce vis-à-vis, et admettre qu'en fait elle disparaissait en tant que sujet actif. Ceci se confirme dans les deux passages suivants :

- « Je suis dedans. J'ai pas de... j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise, complètement, mais complètement, en plus, heu..... j'ai envie de dire, je n'y oppose aucune résistance, mais est-ce que... je ne sais pas si j'aurais pu y opposer une résistance, en fait. »
- « dès lors que j'ai été saisie, là, je reprends mon téléphone, c'est total, je suis complètement dedans, voilà »

Nous interprétons les adverbes « complètement » (très fréquents dans l'entretien) comme signifiant cette fonte de son moi décisionnaire dans le sein de l'expérience. Malgré l'utilisation du pronom Je, en cet instant de « traversée » S. se vit comme subissant la soumission de son moi et son adhérence à un médium tout-puissant. Elle se comprend comme « dedans », c'est-à-dire immergée dans cet environnement qui l'entoure et la comprend tout à fait, au point où elle ne sait même pas si, par exemple, la question d'une résistance éventuelle à cette emprise est pertinente. Le mot « total » également a pour fonction de décrire la disparition sans reste de son moi indépendant. Cette expérience de fusion/perte de soi se trouve corroborée ailleurs dans l'entretien :

« Pendant un laps de temps sans doute assez court, car je ne pense pas que la personne ait réagi, j'entendais plus en fait. Je pense que pendant un instant, j'ai été, euh...saisie, je trouve que ça convient bien. Et c'est effectivement comme... j'avais employé le terme d'un rayon, mais et du coup, en tout cas, en dehors, je peux pas dire en dehors du monde réel, mais souvent je dis coupée du monde, pendant cet instant quoi. »

La coupure de la communication avec l'extérieur se fait plus précise dans cet autre extrait :

¹⁹ S. ne mentionne jamais « qui » pourrait avoir été à l'opérateur de sa révélation, « qui » était agissant dans ce « rayon ». Il est implicite qu'il s'agit pour elle de Dieu, puisqu'il est mentionné comme espérance dans la partie contextuelle de son témoignage, mais aussi significatif qu'elle ne se soucie pas de le désigner nommément comme à l'œuvre lors de son expérience mystique, et qu'elle respecte ainsi profondément la manière particulière dont « il » choisit de se révéler à elle.

« J'ai rien entendu, enfin, ce prénom, c'était pas comme un bruit extérieur, heu... et j'ai rien vu. Et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus, parce que j'avais quelqu'un au bout du fil, j'avais des amis dans la pièce, mais je pense qu'en fait ça a été très court, mais je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là. »

Il est intéressant d'observer S. distinguer entre les deux réalités, celle de son expérience, où elle se vit comme disparaissant, et celle où elle revient, où elle réapparaît. L'absence de perceptions visuelles et auditives indique qu'il s'agit d'une réalité intérieure, dans laquelle elle se trouve plongée sans pouvoir se guider grâce à elles. S. indique clairement que la réalité où elle revient est elle-même (comme on dit revenir à soi, après un évanouissement) : elle-même en tant que subjectivité percevante et constitutive de son horizon habituel, mais en même temps, elle témoigne que c'est dorénavant la réalité cachée, découverte (visitée ?) lors de son expérience de traversée qui la définit et la constitue :

« C'est-à-dire qu'il y a une rencontre avec mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – parce que ça m'a révélé finalement, à moi-même. Et donc cette rencontre avec mon intime, oui, elle m'a pas surprise parce qu'elle m'a pas brusquée, quoi. Elle est venue complètement, le mot qui me vient, c'est épouser, mais parfaitement, ce que j'étais, ce que je suis, donc, euh... y'avait pas de surprise, y'avait pas de choc, y'avait une adéquation parfaite. On peut dire ça comme ça je crois. »

Il pourrait être tentant d'extrapoler, pour terminer la phrase « mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – », mais on peut en tout cas noter que S. a, avant d'y renoncer, été tentée de décrire un niveau de profondeur qui serait au-delà de son intimité la plus profonde. Ce à quoi son renoncement aboutit, cependant, c'est cette découverte que la rencontre effectuée par le « cela » de son expérience, avec elle-même, S., la révèle à elle-même. Autrement dit, il a fallu cette expérience « rayonnante » de douceur et de paix pour que celle qu'elle était se trouve révélée à elle-même dans son intimité et sa vérité. Il a fallu qu'elle soit absorbée par cette réalité submergeante, dans laquelle elle se trouve comme engloutie, ayant perdu l'usage de ses sens - elle note cependant la douceur de l'expérience – pour que sa subjectivité réelle émerge et qu'elle soit enfin elle-même.

Quand l'humain se trouve absorbé par un état dans lequel il se perd en tant qu'individu, même si c'est pour se retrouver ensuite, révélé à lui-même par l'expérience, il semble effectivement possible que l'expérience en question, pour bouleversante qu'elle soit, puisse ne pas le surprendre. En effet, le procès même de la surprise ne nécessite-il pas un sujet à distance de ce qui le surprend ? Le moment de la surprise n'est-il pas celui d'une immobilisation *face à* l'événement, laquelle suppose un lieu indépendant où l'effet de surprise puisse opérer, un chemin qu'elle déroute, une base stable qu'elle déstabilise ? Lorsque le sujet, atteint par l'événement qui le saisit sans crier gare et l'absorbe en lui, sans que ce dernier puisse percevoir ce qui lui arrive, peut-il encore être surpris ? Voici ce que dit S. témoignant de cette immédiateté de l'événement :

« Il m'était arrivé quelque chose. Je savais pas quoi, mais il m'était arrivé quelque chose. A moi. Donc ça m'atteignait, j'étais touchée. Je le... Ça c'était... c'était sûr. »

Quand elle dit : « j'étais touchée », nous comprenons : la proximité de la Présence²⁰ douce, aimante, paisible que constitue le « rayon » se fait proche, au point d'annuler toute distance et d'être en contact sans interstice avec elle ; elle est touchée, non parce qu'elle serait reconnaissante, ni parce qu'elle sentirait ce contact en un point particulier de son corps (détail qui n'apparaît absolument pas dans son témoignage, même lorsqu'elle décrit le mouvement de haut en bas, en commençant par la tête), mais parce que, étant plongée dans cette présence, celle-ci adhère intimement à sa limite personnelle et l'épouse, se conforme à elle, et s'adapte à cette forme au point où elle lui fait perdre le sens de cette limite constitutive. Le « me » dont elle dit que « quelque chose » lui était arrivé, disparaît alors, car il est si intimement mêlé à une altérité qui se confond avec lui que lui-même ne peut plus discerner où et comment il commence et finit.

A ce point de notre parcours, nous en sommes donc à considérer que, comme elle le dit en fin d'entretien, S. n'a pas été surprise par son expérience mystique. Mais il faut ajouter que c'est depuis un moi revenu à lui-même, un moi révélé à lui-même par l'événement, que se fait le récit. Le « je » qui dit « je suis prise » ne se reconnaît comme pleinement « je » que dans la révélation de lui-même qui est advenue lors de sa traversée par le rayon. Forcément, lorsque S. parle et évoque son expérience, elle se sert d'un « je » transformé, le « je » qui est « sorti » du rayon et qui s'identifie à sa personnalité ainsi transformée. Il est par conséquent difficile d'atteindre un « je » d'avant l'expérience, ou (si cela a un sens) du tout début de l'expérience, un « je » non encore transformé par elle, qui, lui, pourrait avoir été surpris par elle d'une façon où le « je » plongé en elle, et donc aussi celui qui s'exprime aujourd'hui, à ce point modifié par elle également, ne saurait l'être²¹. Le « me » de la phrase « je me revois » et « je me suis sentie traversée » a-t-il donc tout à fait disparu ? La réponse ne devrait être que oui, puisque l'entretien n'a eu accès qu'à la S. de 2015, que l'expérience d'abord, et puis ensuite le temps et sa maturation ont forcément et irrémédiablement transformée. Par contre, lorsque cette même S. de 2015 nous dit qu'elle n'a pas été surprise par l'événement « parce qu'elle n'a pas été brusquée », devons-nous croire cette conclusion, et pouvons-nous oublier que son « je » a été transformé au point de n'être plus le même que celui d'avant l'événement ?

²⁰ S. n'utilise pas ce mot, mais nous l'employons en pensant qu'elle ne l'aurait pas rejeté. Sa façon habituelle de se référer à l'événement est d'utiliser le passif (j'ai été saisie, je suis prise, je me suis sentie traversée...), ce qui ne peut pas ne pas évoquer cette même façon dont les manifestations de Dieu dans la Bible sont couramment rapportées, par exemple lors des apparitions pascales.

²¹ Joseph Moingt, dans son ouvrage *Croire au Dieu qui vient, I. De la croyance à la foi critique*, op.cit., p.209, analyse l'attitude des évangélistes vis-à-vis de l'événement qui les a transformé dans une perspective similaire : « les évangélistes, dès qu'ils entreprendront le récit ordonné de ce qui était arrivé à Jésus et de ce qu'il avait fait et dit, le feront à la lumière de la foi pascale ainsi comprise, une lumière qui rejaillissait désormais sur sa personne et sur la totalité de son événement – de sorte qu'ils interpréteront ce qui lui est arrivé et ce qu'il a fait et dit autrement que cela avait été vu et compris sur le moment, dans l'intention d'amener leurs lecteurs à la même foi que celle à laquelle ils avaient été élevés les premiers par l'Esprit Saint. En ce sens, nous ne pouvons plus dire que l'Évangile est en son entier la pure histoire de Jésus, que tout y est historique, que rien n'y est rapporté qui ne se soit passé ou n'ait été fait et dit exactement comme on le lit, car une intention de foi s'est glissée dans le récit de l'histoire de Jésus pour l'interpréter en histoire de salut. » De la même façon, S. n'est plus aujourd'hui à même d'évoquer l'événementialité « historique » de ce qui lui est arrivé, étant à présent entrée dans le mouvement de foi qui lui sert à relire l'événement selon son sens salutaire.

Il faut donc quitter la conclusion de l'entretien, et se reporter au moment où S. répond à la question : « est-ce que vous avez une forme de regard sur ce qui vient de se passer qui vous fait vous dire : qu'est-ce que c'est ? Pourquoi ? Enfin, un questionnement par rapport à ce qui vient de se passer. Un questionnement. Est-ce que vous avez une interrogation par rapport à ce qui vient de se passer ? » Voici sa réponse :

« Ben, c'est..... Oui et non. J'ai envie de dire. C'est-à-dire que heu
..... (12 secondes) c'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que....c'était un bouleversement heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard..., c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. Mais je, mais ça c'est après. Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti, c'est-à-dire que je me suis pas dit « oh là là, mais mon Dieu qu'est-ce qui se passe ? » Euh, j'ai pas eu peur, heu, heu...y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de certitude, enfin, d'évidence ; et pourtant ça n'avait rien d'évident, parce que, bon voilà, c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, j'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [t]évident. »

On voit que, après le « oui et non » de sa réponse initiale, S. a longtemps hésité (12 secondes) avant de formuler son constat « c'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi ». Et l'on peut supposer, par derrière les constructions interprétatives élaborées depuis l'événement (qui date quand même d'il y a 25 ans) et évoquées dans son : « mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard... », qu'elle était en train de chercher à retrouver l'impression de cette ambivalence de l'expérience, avec ses deux composantes simultanées: bouleversement (non-évidence) et évidence. Or cette ambivalence, ne peut-elle pas être comprise comme correspondant aux deux « je » évoqués ci-dessus ? Ne peut-on pas supposer qu'au moment de l'événement, le premier « je », immergé dans l'expérience, l'éprouve comme « évidence » et « certitude », alors que le deuxième « je » (ou « me »), qui va en ressortir « complètement transformé », le considère, de son point de vue, comme « complètement extraordinaire »?

Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer, par le vécu expérientiel, et eu égard au témoignage de S. et de son caractère impressionnant, la difficulté d'une absence totale de surprise. Il serait absurde d'extrapoler à tout l'entretien ce que dit S. juste à la fin, et nous pouvons cependant conserver le constat selon lequel le regard *actuel* de S. sur son expérience relève d'un étonnement (voire d'une admiration), sentiment normal même après un temps assez long par rapport à l'événement, mais la présence d'un degré de surprise implicite, face à un événement décrit comme « complètement extraordinaire » semble néanmoins justifiée. En ce qui concerne la pédagogie des miracles dans leur rapport au croyant, l'exemple de S. incline à penser que ceux-ci, tout en bouleversant l'humain malgré leur adaptation à ses capacités d'accueil, ont la capacité de lui faire ressaisir l'expérience pour l'interpréter et la diriger vers leur origine ; l'économie de la surprise ressentie à l'abord de l'événement surnaturel a pour fonction de faire comprendre dans quel régime l'être bascule : sans elle, celui-ci ne pourrait être alerté concernant la nature de l'événement et de son auteur. Mais ce même événement, reconnu

comme adapté à l'humanité et l'épanouissant selon ses potentialités infinies, lui permet de se comprendre en présence de la transcendance et d'y adhérer selon sa liberté propre.

8. Commentaire du témoignage de Haïm [↑](#)

(Cliquer ici pour la transcription)

A la lecture de ce récit on ne peut pas manquer d'être marqué par la maîtrise et le recul de son auteur : celui-ci est engagé depuis de nombreuses années dans un processus de reprise personnelle de sa vie intérieure : il est passé par une psychanalyse, il a entamé une formation en psychologie, et les événements qu'il raconte font partie, comme il dit, d'un « chemin de transformation » qui remonte à sa petite enfance, chemin qu'il peut décrire très facilement puisqu'il a été à lui-même un objet d'étude depuis si longtemps. La mise en évocation est ainsi relativement limitée¹. On a l'impression que l'événement raconté l'a été plusieurs fois auparavant, et cela n'est pas forcément négatif, car peut-être alors la distinction est-elle mieux préparée entre ce qui relève du racontable, et ce qui ne peut pas se dire. Peut-être H. est-il à même de focaliser davantage sur ce qui est essentiel dans son expérience, et peut-être se rapproche-t-on plus de la situation dans laquelle se trouvent des récits longuement répétés à l'oral avant d'être mis par écrit : la répétition a probablement eu comme bénéfice la concentration sur les éléments importants et la décantation des aspects secondaires².

L'épisode « surnaturel » de la vie de H. qu'il a choisi de décrire se situe dans une période de sa vie où il est attiré par le yoga et l'hindouisme : il participe à un stage au cours duquel une étape d'initiation le met face à face avec un guide spirituel qui sert en quelque sorte d'intermédiaire (ou de « canal ») entre un au-delà décrit en termes d'énergie et de lumière, et lui-même comme réceptacle de ce flux d'énergie. Vient le moment où il va recevoir un nouveau nom de disciple, après avoir fermé ses yeux. Sans qu'il puisse ne s'attendre à rien,

« A ce moment-là, j'ai senti une sorte de, de - de feu d'une, d'une énergie de lumière, d'une puissance, mais euh, incroyable ! En fait c'est, quelque chose que je connaissais... pas. Qui n'existe pas dans notre euh, expérience quotidienne et qui m'a complètement enveloppé, et dans lequel j'étais pris, c'était comme une sorte de, de... de grand brasier de lumière, et quelque chose d'extrêmement fort, j'étais surpris, et là, c'est comme si je voyais le, euh... tout mon corps s'étiolait et se réduisait à une sorte de, de, comme une sorte de schéma. Tout de suite après, j'ai dit : c'est mon karma, en fait. C'est - tout d'un coup je voyais mon karma. C'est à dire une sorte de schéma de souffrance, que je répète perpétuellement, en quelque sorte. Et...et j'étais euh...c'était, mais ce qui me surprenait, c'était l'immense force de cette énergie de lumière. »

Notre connaissance des expériences mystiques dans le cadre de l'hindouisme étant très limitée, nous nous bornerons à une description uniquement phénoménologique, que d'ailleurs la manière qu'a H. de présenter son vécu rend assez facile. De toute façon, il est clair que le témoignage ne se situe pas (ou plus) dans la sphère hindouiste car H. Lui-même admet qu'il a

¹ Les premières descriptions de l'événement sont au passé, signe que l'évocation est encore à distance, et maîtrisée. Elles passeront au présent dans la deuxième partie de l'entretien, cependant.

² Nous avons une sorte d'illustration de cette hypothèse dans le fait que H., à un moment, lit un extrait de son journal de l'époque, où il a consigné l'événement de façon assez différente dont le récit récent le raconte. La caractéristique principale est que le journal place le surgissement émotionnel à un autre moment que celui qui a été choisi lors de l'entretien que nous avons conduit. Par ailleurs les faits sont rapportés, mais intégrés dans une prose très littéraire qui paraît beaucoup plus reconstruite que le récit oral, alors même qu'elle est plus proche de l'événement.

été un temps séduit par cette spiritualité, mais s'en est ensuite détaché, ayant « désidéalisé cette culture indienne ». A plusieurs reprises, il indique que ce qui lui a été révélé lors de cette expérience, c'est Dieu, un Dieu dont les caractéristiques sont plutôt occidentales :

« J'ai acté le fait que y'a dans l'univers une force spirituelle qui, qui est immense, et qui pour moi est Dieu, quelle que soit la forme ou les canaux par lesquels ça passe. »

« C'est un peu la rencontre de l'autre. L'autre avec un grand A... »

Commençons par dire que H. évoque lui-même sa surprise à plusieurs reprises, même si celle-ci est peu valorisée émotionnellement parlant. En plus du passage ci-dessus, on relève celui-ci :

« Ben pendant, je suis dans cette expérience et j'ai les yeux fermés et je suis assis. Et j'essaie de m'adapter à ce qui se passe, parce que c'est quelque chose de surprenant, et d'immense et de très fort, en fait, donc je le reçois, je le vis, puis ben ça consomme toute mon énergie.

YM : C'est quoi qui est surprenant ?

HP : Ben la force, l'intensité de la chose, de la lumière, qui correspond pas à l'expérience ordinaire. »

La manière dont H. décrit son sentiment de surprise, émotionnellement parlant, n'indique pas, à première vue, une expérience de surprise très forte. Est-ce que H. minimise ce sentiment, par habitude de psychologue ? Ou bien l'important pour lui est-il ailleurs ? Par exemple dans la religion qu'il pratique actuellement (le judaïsme) et qui lui ferait relativiser les expériences vécues au sein d'autres religions ?

« C'était comme une sorte de, de... de grand brasier de lumière, et quelque chose d'extrêmement fort, j'étais surpris... »

On conviendra que ce « j'étais surpris » détonne par sa platitude. Même chose pour le « parce que » de la phrase « j'essaie de m'adapter à ce qui se passe, parce que c'est quelque chose de surprenant... ». Il n'est pas impossible non plus que, sachant que le but de notre enquête était l'étude des miracles ou en tout cas des événements surnaturels, H. ait intégré la dévalorisation judéo-chrétienne du spectaculaire dans les manifestations miraculeuses.

On pourrait ajouter que la façon dont H. décrit son expérience est rendue fluide par son habitude des données psychologiques le concernant personnellement, données qu'il transforme en un discours très conscient de lui-même : ceci produit un lissage des aspérités émotionnelles qui pourraient affleurer davantage si le témoin était moins averti des réalités psychiques. Nous sommes donc face à un récit où la normalisation de l'expérience mystique est assez avancée, tant sur le plan de l'expression (ou de la verbalisation) que sur celui de l'explication (ou de la conceptualisation). Il en ressort que les remarques sur les marqueurs de la surprise seront, au moins pour certaines d'entre elles, à majorer d'un coefficient « désintellectualisant ». Cependant, le récit n'est pas pour autant désincarné ; il s'agit bien, quand même, d'un récit nouveau, qui ne répète pas d'autres récits plus anciens qui auraient été faits lors de prises de parole antérieures. Mais la dimension intellectuelle, et, fait marquant, l'intégration de l'extraordinaire dans une trame narrative fluide, déroutante, car on serait plutôt préparé à ce que l'irruption de l'extraordinaire brise le récit autant qu'il a bouleversé la quotidienneté.

Regardons le moment où il est de retour à sa place après le face-à-face avec le swami (le sage) : il vient de vivre « l'ouverture du canal » par où est arrivée cette puissante énergie de lumière,

et il est persuadé que l'expérience, malgré son caractère extraordinaire, est la même pour tous les participants du stage. Dans sa tête, ce qui lui est arrivé arrive à tous ceux qui pratiquent la même initiation :

« Sur le moment, je me suis dit, voilà, ben c'était intéressant, et ça m'est, ça m'est arrivé, et ça fait partie du stage, quoi. »

Mais il parle ensuite avec la personne qui est passée après lui, et comprend qu'en fait, rien d'analogue n'est arrivé à l'autre personne, et qu'il a été le destinataire privilégié d'un événement uniquement vécu par lui. La phrase qu'il restitue, c'est : « ah, il s'est passé quelque chose. Qui est arrivé à moi, pas forcément à elle, et qui est spécifique » Et dans cette portion de récit, même s'il n'y a pas de surprise très marquée, le marqueur exclamatif « ah » et l'allusif « quelque chose » semblent indiquer qu'une prise de conscience a eu lieu, avec un impact rétrospectif, dont le retentissement a été narratisé et par conséquent amoindri. Voici ce que H. déclare plus loin dans l'entretien :

« C'est seulement après coup, quand je me rends compte que les autres ont pas du tout vécu ça que je me dis qu'il s'est passé quelque chose de singulier, et qui est propre à mon histoire à moi. Et c'est là que le mental se met à construire, se met à réfléchir, à comparer, à essayer de donner du sens, pour essayer de s'appropriier la chose. Et c'est normal, le mental il sait faire que ça. »

Il est exact que la phrase explicative met à distance l'événement en le neutralisant par une explication intellectualisante du « mental qui ne sait faire que ça ». Mais nous pensons que ce moment dénote quand même une surprise probable qui s'est trouvée actualisée dans le récit cité plus haut où H. mentionne le « grand brasier de lumière ». Il nous semble en effet possible que la surprise exprimée par ce genre d'expression a pu surgir *post hoc*, une fois que H. se soit rendu compte de l'importance de son expérience et qu'il lui ait restitué son originalité, qu'il n'avait pas perçue au départ à cause du préjugé religieux qui l'influçait. Ce processus serait cohérent avec la nécessité pour la surprise d'être présente lors du vécu d'un événement extraordinaire si l'on veut que celui-ci soit vécu comme extraordinaire. La question est néanmoins de savoir ce que H. a effectivement vécu dans cet événement bouleversant, car il n'en semble plus très affecté. Sommes-nous confronté à la prise en charge d'un authentique phénomène miraculeux, mais dont la reprise narrative masquerait le côté ineffable et déstabilisant ? Y a-t-il eu « effraction » lors de ce stage de yoga pour H, au point où ses cadres de réception et de compréhension du réel en ont été déplacés et repositionnés ? Il faut donc observer l'ensemble des marqueurs de la surprise présents dans le témoignage de H. Voici le tableau:

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	oui	Surpris, pris (dans cette lumière immense), enveloppé
Qualificatifs objectifs	oui	Surprenant, immense, énorme, grand brasier, vraiment intense
Totalisations	oui	bien plus forte que tout ce qui peut exister / pas du tout de raisonnement (ou : de mentalisations)
Hyperboles / augmentatifs	oui	Energie de lumière / d'une puissance mais... euh, incroyable

Intensifs	oui	Complètement enveloppé / extrêmement fort / tellement fort
Privatifs	peu	incroyable
		Comme une sorte de, de... / c'est comme si je voyais le... comme si je m'étiolais, comme si j'étais brûlé, en quelque sorte. comme si on était pris dans une boule de feu, dans cette boule de feu, y'a, elle agit, elle crée une sorte de transformation intérieure ... en faisant cette sorte de conscientisation, de focalisation progressive... sur quelque chose, qui serait le centre, qui serait là, en fait
comparaisons	oui fréquentes	
allusifs	non	
répétitions	qqes-unes	sur le moment, c'est très très fort
déictiques	oui, mais peu	Ça / c'est
marqueurs de soudaineté	oui, mais peu marqués	Tout d'un coup / A ce moment-là / d'un seul coup
contrastifs	oui, un	d'une puissance, mais euh, incroyable
		sur le moment, c'est très très fort et j'y participe et je le reçois comme quelque chose qui est un don, que je reçois. Bon, après, après on voit bien, je plane, quand même un peu après, je suis un peu comme hypnotisé, je suis, ffff....
temps des verbes	utilisation du présent lors des parties en évocation	
		Une sorte de, de, de feu / quelque chose / (l'intensité de) la chose / des choses comme ça / mon âme en quelque sorte, à ce moment-là, chauffée par ce rayon de lumière ... fait un travail de ... de conscientisation, d'élévation en fait, spirituelle, et en même temps de conscientisation du sens spirituel de ma vie.
approximations	oui, souvent	
correctifs	non	
onomatopées	rare	Ah ! (il s'est passé quelque chose)
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
		c'est moi qui construit mentalement les choses / la difficulté là, c'est de traduire en mots, dans un langage discursif, un vécu qui ne situe pas du tout au niveau du langage / Alors c'est difficile dans la mesure où là on a l'impression de changer de temporalité complètement, la temporalité c'est totalement subjectif...
phrase explicatives méta	oui, assez typiques	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	non	

Incrédulité	non	
-------------	-----	--

Corporéité du langage		
Silences	non	
Pauses	oui	
Hésitations	oui, quelques-unes	
Exclamations / interjections	non	
Interrogations	non	
Interruptions	non	
Incertitudes	non	
emphase	peu	d'une puissance, mais euh, <i>incroyable</i>
insistance	de tps en tps	C'est quelque chose qui <i>m'est</i> arrivé
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	rare	qui m'a <i>complètement</i> enveloppé

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	non	
déglutitions	non	
rires	quelques-uns	
pleurs	non	
bruitages	oui	FFffou / FFFFffffffffffoouu / ffff

Compte tenu de ce que nous avons dit ci-dessus, on peut faire deux remarques :

- Le nombre et la variété des marqueurs lexicaux sont suffisants pour valider un vécu « miraculeux » (ou en tout cas surnaturel) ;
- Mais la quasi absence de marqueurs non-verbaux et corporels interroge sur l'impact émotionnel et donc existentiel de l'expérience, même revécue pendant l'entretien.

Cependant les caractéristiques déjà repérées d'un événement interprétable comme étant de nature extérieure à la condition humaine ordinaire sont présentes dans le témoignage:

- a) recherche de vérité et de sens sur fond de souffrance existentielle ;
- b) irruption imprévisible et subie d'un événement très circonscrit dans le temps et de nature spirituelle (ou mystique), et surprise avouée vis-à-vis de lui ;
- c) bouleversement émotionnel et changement de vie.

Cette dernière caractéristique doit être commentée en premier, puisque H. dit lui-même que « Et à partir de là, *ça n'a rien changé* dans ma vie au quotidien, puisque j'ai repris mon travail le lundi, euh, j'ai continué à travailler etc. » Cependant ne faut-il pas comprendre que ce « rien »

ne concerne que les quelques temps qui ont immédiatement suivi l'événement ? Observons les autres déclarations qui attesteraient plutôt qu'il a été un instant charnière dans sa vie :

- « Là c'était vraiment intense quoi. Et du coup ça m'a amené à revoir complètement... à être dans une recherche spirituelle... »
- « J'ai aussi senti le besoin de changer de destin, en changeant de nom quelque part on change de destin, et on est dans une autre connexion à la lumière, d'une certaine façon... »
- « C'est quelque chose d'énorme, j'ai acté le fait que y'a dans l'univers une force spirituelle qui, qui est immense, et qui pour moi est Dieu, quelle que soit la forme ou les canaux par lesquels ça passe, qui est Dieu. »
- « On est simplement dans le fait que cette immense énergie de lumière, elle est là. Et après, on peut s'ouvrir à elle, et d'autres choses... Mais du coup, ça a changé ma vision du monde. »

Le fait même que H. situe cette expérience dans un continuum³ peut être interprété comme témoignant de son importance : il situe en elle ce qu'il appelle « l'ouverture » du « canal » avec l'au-delà, ouverture qui lui a donné d'être bénéficiaire d'autres expériences similaires (non mentionnées dans l'enregistrement), mais qui sont peut-être venues relativiser la singularité de cette expérience inaugurale. Il serait compréhensible que les expériences mystiques ultérieures aient quelque peu minimisé la première de la série, et même éventuellement montré sa moindre importance.

Il est difficile de trancher avec certitude, et de dire si l'événement mystique raconté n'appartient pas plutôt à la sphère psychique⁴ ou médiumnique, ou si l'on doit lui attribuer une dimension franchement religieuse, que le croyant dénommerait intervention surnaturelle. Peut-être l'examen de l'objet de l'expérience pourra-t-il nous aider. Concernant l'événement mystique lui-même, cette « boule de feu » ou « canal de lumière » ou encore « énergie de lumière » : elle produit un effet de brûlure, elle consume le corps qui la reçoit (images de rougeur, de radiographie, de squelette), et elle « arrive » tout d'un coup avec une puissance et une intensité que H. a essayé à deux reprises de rendre par le bruitage « FFffffou », qui décrit l'effet d'un flux de feu / de lumière / d'énergie :

- « Et il y a eu ce canal de lumière qui m'est arrivé et qui m'a... [Fffffou] comme brûlé, quoi. Et en même temps, qui m'a comme focalisé sur l'essentiel, et qui m'a amené à reconnaître que y'a quelque chose dans l'univers qui est de l'ordre du spirituel. »
- « Et puis en fait d'un seul coup... [FFfffffoou], y'a...y'a une lumière immense qui arrive, ...et puis voilà... »

Il faut noter que ces deux descriptions ménagent chacune une courte pause avant le bruitage dont la fonction est de représenter la survenue de l'événement, dans sa rapidité et sa puissance (un peu comme le ferait une onomatopée de BD). Cette pause met en valeur ce qui va suivre, par un effet de léger suspense. Dans la première phrase, l'effet de surprise est produit par la production du bruitage qui vient interrompre la diégèse par une mimésis sonore. Ce bruitage, interrompant la structure verbale de l'expression qui le précède et le suit, est lui-même non-verbal, et par conséquent vise à reconstituer quelque chose de la surprise d'un événement lui

³ « Mais donc quelque part j'ai l'impression que c'est juste un ingrédient dans ce chemin de transformation qui quelque part a commencé avec les épreuves de ma petite enfance. »

⁴ Certaines expériences de conscience augmentée sous influence notamment de drogues pourraient correspondre aux descriptions du récit. H. parle à un moment d'« états de conscience modifiée ».

aussi structurellement différent du quotidien. Mais cette imitation ne reproduit pas l'irruption du flux d'énergie enveloppant la conscience de H. : nulle part il n'indique qu'il y aurait eu un bruit tel qu'il le produit dans son récit. En fait, H. utilise une ressource narrative supplémentaire, l'insertion de ce bruitage, pour augmenter l'impact réaliste de sa narration. Le bruitage fonctionne comme une image sonore, elle renvoie à un référent de la vie quotidienne, mettons, le bruit d'une flamme qui consume rapidement un objet inflammable (ou bien le démarrage brusque d'une flamme dans un four), et cela est proposé comme analogue au vécu de l'expérience mystique.

Dans la deuxième phrase, on s'attend à l'évocation d'une survenue après la phrase sans verbe « et puis en fait d'un seul coup... », et la production du bruitage, que nous transcrivons [FFffffffouu], est d'autant plus frappante qu'il supporte tout le sens attendu. Ce bruitage vient en illustration sonore par rapport à la structure de la phrase, qui se trouve complétée grammaticalement après lui par « y'a une lumière immense qui arrive ». Le bruitage ne fait donc pas partie du sens diégétique de la phrase, mais commente mimétiquement ce qu'elle dit de façon sonore. Dans les deux phrases, ce que H. effectue est donc une « phonétisation »⁵ de l'événement, ou plutôt, comme nous le disions, de sa survenue, de son irruption. Notons que nous avons, nous aussi, en transcrivant le bruit, été contraint de suggérer de façon imparfaite les dimensions de survenue abrupte (les F majuscules en tête), de durée (le nombre de lettres f), de soufflement (le "ou" en fin de transcription), etc. qui se font entendre, et qu'une science très approximative a été mise en œuvre à cette fin. Ces bruitages sont donc ambigus : ils pourraient assez facilement faire partie d'une mise en scène de l'expérience, d'une illustration codée et donc repérable par ce codage même. Les pauses qui les précèdent pourraient aussi faire penser qu'une évocation trop calculée était à l'œuvre.

En ce qui concerne ce que H. déclare de son vécu de surprise face à l'irruption de cette énergie, ou de cette lumière, perçues comme si puissantes, si extraordinaires, force est de constater l'association étroite et caractérisée entre surnaturel et surprise. Nous avons souligné la dimension fortement intellectuelle du récit et a contrario, son minimalisme émotionnel et corporel. Presque tous les marqueurs de surprise appartiennent au langage verbal ; H. n'a quasiment pas recours à la corporéité du langage et encore moins au langage corporel. Nous avons avancé les raisons qui pourraient expliquer ce déséquilibre (tropisme psychologisant, habitude de l'auto-analyse...), mais aussi les avantages éventuels de ce récit très maîtrisé (décantage de l'expérience et centration sur ses traits significatifs). Le récit lui-même n'est que peu affecté par la remémoration des émotions vécues au temps de l'expérience : est-ce une raison pour les minorer ? Nous hésitons. On peut accepter que, chez H., une intensité expérientielle accompagne la nouveauté inattendue d'un événement hors du commun, et que cette intensité dit quelque chose de l'expérience. Grâce à un attirail verbal savamment étudié (totalisations, comparaisons, approximations, présent des verbes lors des mises en évocation...), la qualification de l'événement comme surnaturel ressort de l'analyse renforcée, même si certains aspects de cet attirail demeurent ambigus. Cependant le bas niveau d'émotionnalité narrative jette un doute sur le lieu de l'expérience elle-même : si le récit peut à

⁵ Ou sonorisation ?

ce point ex-primer la surprise (et presque la banaliser), et que celle-ci n'a que peu d'effet sur lui, ne l'a-t-il pas en quelque sorte absorbée, et vidée de sa substance ? Et nous pouvons poser la question : H. croit-il qu'au sein de son expérience, un Autre s'est véritablement manifesté ? Il le dit, mais cela ne suffit pas.

Globalement, nous n'avons pas eu l'impression pendant l'entretien d'avoir été manipulé, ou que le témoignage ait été insincère. Disons sur le plan méthodologique que les marqueurs de la surprise et de l'étonnement, dans leur articulation les uns avec les autres, marqueurs verbaux (surtout) et non-verbaux (ceux qui sont utilisés), forment un système expressif où l'émotionnel fait sens dans sa confrontation avec le narratif, et que lorsque cet équilibre est rompu dans un sens ou dans un autre, cela peut avoir comme résultat de jeter le doute sur le fonctionnement lui-même du récit comme structure de communication. De fait il peut sembler de mauvaise méthode de remettre en cause l'authenticité d'un témoignage parce que des indicateurs qu'on s'attendrait à y trouver n'y figurent pas (ou pas assez), et sans doute devrait-on d'abord remettre en cause la méthodologie ; mais par ailleurs, les réalités anthropologiques comme celle de l'expression des émotions ou des réflexes possèdent une structure que l'on est obligé, dans une certaine mesure, de considérer comme commune, et qui peut elle aussi servir de guide.

Terminons en disant que, questionné sur la nature de son expérience et notamment sur une éventuelle dénomination « miraculeuse », H. ne se détermine pas en faveur d'une telle dénomination. Il fait un détour par le fait que les miracles furent liés dans l'histoire à des pogroms anti-juifs, et en tout état de cause, préfère le mot de « mystique ». Ceci n'invalide pas la possibilité de considérer l'événement comme miraculeux, c'est-à-dire interrogeant suffisamment la raison pour lui faire admettre la possibilité qu'elle n'est pas le seul principe explicatif, mais ajoute un élément au dossier de l'hypothèse d'une expérience psychique forte dont on ne peut pas, malgré son intensité, exclure tout à fait qu'elle ne soit limitée qu'à l'humain.

9. Commentaire des 2 entretiens avec Véronique [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

L'entretien avec V. s'est déroulé en deux temps, à sept mois d'intervalle. Un premier entretien selon les modalités habituelles a eu lieu en avril 2015, et au cours du travail systématique de réécoute, le besoin s'est fait sentir de la rencontrer à nouveau pour lui faire préciser des éléments dans son premier enregistrement ; cela a eu lieu en octobre. Ce premier entretien a d'ailleurs eu lieu en deux morceaux, car V. avait souhaité rajouter des choses à ce qu'elle avait déjà dit. Evidemment, le statut des deux entretiens est différent, puisque le deuxième porte sur des points à élucider du premier, et cette élucidation a bien eu lieu, mais ce deuxième entretien possède aussi le même rapport avec l'expérience sur laquelle s'est appuyé le premier entretien, car c'est en référence avec cette expérience que les élucidations du deuxième entretien ont été faites. L'expérience de V. a toujours été présente et a servi de guide permanent pour tout ce qui a été échangé.

V. est une personne d'une sensibilité aiguë, une artiste (elle est sculpteur), qui utilise un langage élaboré avec des termes imagés qui suggèrent qu'elle a déjà dû témoigner plusieurs fois de son expérience. Celle-ci consiste en une guérison d'un deuxième cancer suite à la prière d'un prêtre de passage chez elle (le père Gérard), et elle raconte comment cette prière l'a frappée par son autorité et son opérativité :

« Au milieu de la messe, il vient vers moi et il dit une prière qu'il traduisait de l'italien, hein, parce qu'il parle italien, anglais, français, etc. et, euh, directement en italien, et à un moment, au milieu de la prière, au nom de la Vierge Marie, de tous les saints, ninin, euh... « je demande la guérison immédiate et définitive de Véronique ». « Seigneur, je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique. » [tout bas] Ecoutez, je lui ai dit, nom d'un chien, il a pas peur... c'est une phrase *terrible* ! Impressionnante ! »

Après cette prière dite durant la messe chez elle, le soir, elle explique qu'une deuxième messe a lieu le lendemain matin tôt, contenant la même prière d'intercession, et qu'à nouveau elle en est bouleversée. Le prêtre repart après le petit-déjeuner et V. qui sortait de l'hôpital, se couche et dort l'après-midi et toute la nuit suivante. Le lendemain, elle téléphone à sa sœur et lui déclare qu'elles iront en pèlerinage à Rome pour remercier pour sa guérison : elle constate donc qu'elle est guérie :

«c'était un constat. C'était pas dans la tête, c'était dans tout mon être. C'était dans l'univers. Ça me dépassait, et là j'ai eu des témoignages de gens qui m'ont dit : « mais tu as changée Véronique ! »

Le but du deuxième entretien, entre autres vérifications, était de lui faire préciser si elle ne serait pas d'accord pour dire que la guérison (et donc le miracle, car elle revendique le mot) aurait pu avoir eu lieu, non pas à ce moment du constat de sa guérison ou peu auparavant, mais lors de l'audition de la prière d'intercession dite par le prêtre. Il nous semblait intéressant, si son expérience lui permettait de confirmer ceci, d'associer les exclamations exprimées à propos de la prière, et le moment précis de la guérison. Et de fait, V. a confirmé que cette coïncidence

était exacte, que le miracle devait avoir eu lieu à l'instant de la phrase, et elle fait le parallèle avec les phrases thaumaturgiques des Évangiles :

« Il le faisait pour moi, il le faisait au nom du Christ, comme le Christ dans l'évangile, mais on connaît les histoires, du Christ dans l'évangile, donc on ne se rend pas compte ; il faut remettre en images le paralytique qu'on apporte par la fenêtre, par le toit, bon, faut connaître, ils enlèvent les tentes, bon ce sont des tentes, ils font descendre le paralytique, qui peut pas bouger depuis des années, ou peut-être de naissance, je ne me souviens plus, et puis le « va tes péchés te sont remis », d'abord, hein, première chose très choquante, qu'est-ce qu'il fait, disent les autres. Nous on connaît tout, mais il faut remettre dans le contexte ; et puis, « lève-toi et marche » et l'autre prend son brancard, se lève, se lève, prend son brancard et s'en va. Ah ! l'image est forte. Et en fait, ce qui s'est passé, c'était aussi fort, voilà, c'est ça. C'était aussi fort, parce que c'était au nom de Jésus. Parce qu'il m'a bien dit plusieurs fois, je l'ai remercié évidemment, et il m'a – mais c'est pas moi, Véronique : c'est Jésus. C'est Dieu. Et ça c'est essentiel. C'est pas moi. »

Nous essaierons de voir quelles conséquences peuvent avoir cette association des réactions de V. à l'audition de la prière avec le positionnement précis du miracle. Voici d'ores et déjà le tableau des marqueurs de surprise concernant les entretiens avec V. :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	oui... (parfois excessifs)	Bouleversée / impressionnée / j'en ai froid dans le dos / non seulement surprise mais bouleversée, transformée / c'est une surprise bouleversée et transformée / choquée
Qualificatifs objectifs	oui (la phrase)	Une phrase terrible, impressionnante / il est gonflé de demander une chose pareille / C'est plus qu'une surprise / fantastique ! Ah non, ça a été une phrase, mais révolutionnaire
totalisations	oui	C'était dans tout mon être /
hyperboles / augmentatifs	oui... calculés ?	C'était dans l'univers / un saut quantique
Intensifs	oui nombreux	Radical et immédiat / (la phrase) qui m'a <i>tellement</i> impressionnée / tellement fort / impressionnant / c'est tellement – on est dans une autre dimension / nom d'un chien
Privatifs	Non	
comparaisons	Rares	j'ai comme été choquée de la force de cette demande
allusifs	?	
répétitions	Oui	C'est fort ! C'est fort ; j'ai été choquée parce que c'est fort ! C'est puissant ! / C'était tellement hors de nos systèmes, voilà, c'était tellement hors de nos systèmes
déictiques	quelques-uns	Là (je me suis sentie guérie) / ça / ce
marqueurs de soudaineté	quelques-uns	Tout à coup je me mets à faire des projets / d'un seul coup
contrastifs	oui	« mais tu as changée Véronique ! » / La phrase m'a, mais..... et c'est la même phrase que j'utilise maintenant... / ça a été une phrase, mais, révolutionnaire

Interrogations	non	
temps des verbes	utilisation de présents ≠ imparfait	à nouveau – j'étais toujours allongée – il revient, s'approche de moi, il demande par la même prière, le même récit, la même prière, et au milieu « Seigneur je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique ». Et à nouveau, je suis, Haaaahh, bouleversée
approximations	non	
correctifs	non	
onomatopées	oui	Haaaahh / oh là là ! / Ah (x6) / toc
négativations / apophatiques	oui	Je sais pas comment vous dire ; je suis habitée !

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	qqes-unes	« constat de guérison » / « transformée »
bribes	non	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	oui, mais assez courts	3s / 3s
Pauses	oui	La phrase m'a, mais.....
Hésitations	non	
Exclamations / interjections	oui	Ah, c'est fantastique !
Interruptions	oui	cf. ci-dessus : « la phrase m'a, mais..... »
Incertitudes	non	
emphase	oui	Impressionnant, impressionnée
insistance	plusieurs des mots répétés sont appuyés ou bien des mots reconnus comme centraux	« chaque mot est très important. Seigneur... »
chuchotements	oui, importants	Je me suis dit, nom d'un chien
augmentation de volume	oui	
baisse de volume	oui	
ralentissement	non	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	oui (inspirations)	

déglutitions	non	
rires	oui mais pas directement en rapport avec l'expérience	
pleurs	Non	
bruitages	Non	

L'examen de ce tableau montre une utilisation de presque tous les modes langagiers, verbaux et non-verbaux, mais avec une claire prépondérance des marqueurs verbaux. Peut-être parce que, comme nous le suggérons plus haut, V. a déjà fait plusieurs fois l'expérience du récit de son miracle, et que son mode d'expression est fortement intellectualisé. Nous ne pouvons pas exclure, cependant, une certaine propension à la reconstruction et à la dramatisation, rendue perceptible par la récurrence de certaines expressions toutes faites (« quand je redis cette phrase, j'en ai froid dans le dos »), des exagérations manifestes, ainsi qu'une certaine absence de heurts ou d'hésitations. Le récit de V., aidé en cela par le côté intellectuel de son esprit, témoigne d'un désir de clarté, de démonstration, de vigueur, tous aspects qui en eux-mêmes ne créeraient pas le soupçon de projection, mais puisque par ailleurs, l'événementialité présente dans ce récit s'avère assez limitée, cet effet prend davantage d'importance. On peut relever néanmoins les trois grandes étapes de l'intervention du miraculeux dans la vie du sujet :

- avant l'événement, une longue période de maladie, d'angoisse, de pulsions suicidaires, associée à une anxieuse quête religieuse ;
- l'événement lui-même de la guérison, centré autour de la prière du prêtre camerounais, dont la teneur bouleverse l'intéressée, et dont elle témoigne qu'elle l'a surprise et extrêmement impressionnée ; encore aujourd'hui, elle la voit comme « forte », « terrible » ou encore « puissante ».
- Après l'événement, une transformation générale, un changement radical de sa vie, une joie toujours présente, une conversion totale. Elle utilise même le terme de « révolution ». Même si un certain nombre de ces caractéristiques sont exprimées avec le vocabulaire même qu'emploie V, comme si c'était elle qui faisait de la phénoménologie, il faut reconnaître que son récit demeure cohérent de bout en bout, que le retour chez elle en octobre pour le deuxième entretien n'a pas produit un deuxième récit différent du premier, et donc que l'ensemble du témoignage, même s'il est très (voire trop) maîtrisé, retrace certainement un événement qui, comme elle le dit elle-même, l'a « complètement dépassée ».

Abordons à présent ce qui fait le cœur de son expérience, le moment de la prière prononcée par le père Gérard. Nous avons remarqué précédemment que V. avait donné son accord pour situer le moment du miracle quand il prononce la phrase d'intercession la concernant. La dimension « impressionnante » ou « terrible » de la phrase qu'entend V. se remarque à travers trois phénomènes principaux : a) elle est répétée par V. ; b) elle est articulée précisément, éventuellement en détachant chaque mot, ou en appuyant sur l'un d'entre eux ; c) elle est commentée par V. à voix basse, avant d'être caractérisée par les qualificatifs indiqués. D'abord, en répétant la phrase, V. mime ce qui s'est passé pour elle lorsque le père Gérard, dans les deux célébrations qui ont eu lieu lors de son passage chez elle, a prononcé deux fois la prière, une au

cours de chaque célébration. Consciemment ou non, elle réverbère cette répétition à la suite de laquelle elle avait été guérie. Elle se replonge donc dans la liturgie particulière qui l'a sauvée, comme si elle tirait à nouveau de cette répétition quelque peu incantatoire (car elle répète à chaque fois son prénom) un bénéfice pour aujourd'hui. Dans sa voix résonne les mêmes mots que ceux qui l'ont guérie, et selon le même mode opératoire. De plus, la dimension de répétition fait écho pour V. à l'injonction christique. Voici ce qu'elle dit (les premiers mots prononcés par V. sont une glose de ce que le père Gérard aurait pu dire):

« moi, pauvre prêtre que je suis, en fait, je te demande, moi qui n'ai aucun pouvoir, je te demande, toi, qui peux, puisque tu l'as fait, déjà, et tu nous dis de continuer à le faire. Dans les Actes des Apôtres, hein, ils vont faire des miracles, et Jésus déjà dans l'évangile les avait envoyés. Deux par deux, et déjà, au nom de Jésus ils faisaient des miracles. »

Donc lorsque V. répète la prière de guérison, elle se place dans la posture du disciple qui refait ce qu'a fait le maître. La phrase est d'abord prononcée par le maître qui enseigne, et la répétition est dite par le disciple. Mais la répétition place aussi le disciple dans la posture surplombante où s'origine le miracle, dont la particularité est la performativité de la prière. Bref, lorsque V. répète, et plusieurs fois au cours de son récit, la prière de sa guérison, elle se place à la source du pouvoir performateur des mots, dans leur effectivité génératrice, et permet ainsi d'en faire percevoir la bouleversante nouveauté :

« j'ai répété parce que, c'est tellement fort, euh, dans le premier enregistrement, j'ai dit « nom d'un chien » : c'est vraiment ce que je me suis dit à l'intérieur, je me suis dit, il est gonflé de demander une chose pareille ; aussi radicale, je l'avais jamais entendu en fait. J'avais jamais entendu une demande de guérison, comme celle du Christ : « lève-toi, et marche » : ben c'est ça qu'il m'a dit. « Lève-toi et marche ». Et c'est ce que j'ai fait, c'est ce qui s'est passé dans ma vie, le lendemain. »

Deuxièmement, V. fait attention en répétant la prière à bien l'articuler, voire à séparer chaque mot, ce qui a pour effet de valoriser l'économie et la construction – pourtant banale – de la demande. Ci-dessous, V. répond à notre question de savoir s'il y avait pour elle un mot précis dans la prière qui « opérait » le miracle :

« Oh ben, c'est l'ensemble de la phrase, et c'est ni le père Gérard ni moi, c'est Dieu. Le père Gérard invoquait Dieu. « Seigneur » - Seigneur ! La phrase n'a pas de sens sans « Seigneur », chaque mot est **très important**. « **Seigneur**, - je - te - demande - la guérison - immédiate - et définitive de Véronique ». Chaque mot est aussi important, y'en a pas un qu'on peut enlever... Parce que ça l'affadit : « je te demande la guérison de Véronique », non ; « immédiate et définitive » (*c'est V. qui souligne, en appuyant sur les mots en gras*)

La méticulosité et l'attention (presque superstitieuse¹) qu'elle porte à la matérialité de la phrase d'intercession souligne combien elle est dans le retentissement de sa puissance opérative. La manière dont elle la prononce, que l'on pourrait appeler une scansion, une récitation, ou encore une invocation, suggère que V. explore à chaque fois la composition des parties et l'effet du tout, et se rend compte à nouveaux frais de son pouvoir thaumaturgique exceptionnel. Elle

¹ Il nous semble que des éléments de superstition sont présents dans le récit de V., à travers notamment certaines précisions excessives, des données chiffrées, et l'importance qu'elle accorde au rituel méticuleusement restitué. Mais nous pensons cependant que le récit contient une matérialité suffisamment non inventable qui lui conserve sa valeur de témoignage.

explique d'ailleurs que pour elle, « ce n'est pas une petite phrase » : malgré sa simplicité, sa transparence, et peut-être à cause de cela, elle contient une grandeur d'autant plus « impressionnante ». D'où la nécessité pour V. de l'articuler, afin d'en peser chaque élément dans sa description.

Un dernier phénomène marque l'impact de la prière du père Gérard tel que ressenti par V. Il s'agit de son chuchotement lorsqu'elle retraduit l'étonnement qu'elle ressent en l'entendant prononcer. Lorsque nous lui avons demandé, dans le deuxième entretien, pourquoi elle avait chuchoté en disant les mots « nom d'un chien, il a pas peur (ou : il est gonflé) », voici ce qu'elle répond :

« parce que c'était ma pensée, c'est ce que j'ai pensé, je l'ai pas dit, sur le moment-même. J'ai pas dit, « ben nom d'un chien qu'est-ce qu'il est gonflé », évidemment. Mais dans ma tête, je me suis dit, « Oh là là ! Il est gonflé de me demander ça ! » C'était tellement hors de nos systèmes, voilà, c'était tellement hors de nos systèmes, c'est le système de Jésus, c'est pas le système des hommes. Les soins qu'on a à l'hôpital, les chimio, les opérations, Dieu sait que j'en ai eu, hein, 7 opérations en cinq ans pour le premier cancer et le deuxième, deux. 6 chimio pour le 1^{er} cancer, pas de chimio suite à la guérison : est-ce qu'il devait pas y avoir de chimio, le chirurgien m'avait dit, ça recommence, opération et chimio. Là, y'a pas eu de chimio. Est-ce que c'est la guérison, ou est-ce que c'était le cancer qui était moins grave, je n'en sais rien, et ça m'intéresse pas. Ce qui est intéressant, c'est que c'est tellement – on est dans une autre dimension. C'est la dimension... spirituelle, c'est la dimension où tout est possible, où Dieu peut tout, et où on peut tout lui demander. Et c'est ça qui m'a choquée, c'est ça qui m'a – [inspiration] « Aahhh ! Ah là là ! », et j'en ai encore froid dans le dos en vous en parlant, c'est, euh, je peux en parler, c'est comme aujourd'hui, quoi. Ça s'est passé hier, alors que c'est maintenant, euh, 2003. 1^{er} novembre 2003. »

Cette entrée dans la dimension spirituelle, « où tout est possible », ou bien cette « sortie hors de nos systèmes » justifierait déjà le chuchotement d'une voix qui se tait presque en présence d'une Parole toute-puissante. En chuchotant, V. reproduirait aussi la disposition dans laquelle elle était quand elle entendit la prière dite deux fois pour sa guérison, prière qu'elle remplit de toute la puissance dont elle sait maintenant qu'elle possédait. Bien sûr, ce chuchotement peut d'abord signifier, comme elle l'indique, que ces paroles ont été pensées dans un discours intérieur, et non prononcées à voix haute, mais tout indique qu'elles sont chuchotées eu égard à la présence soudaine et bouleversante d'une puissance qu'instinctivement elle reconnaît comme l'obligé à s'abaisser et laisser vide l'espace du langage ordinaire.

Mais ce chuchotement est en même temps celui de la surprise. Car les mots qu'elle chuchote : « nom d'un chien ! » expriment l'exclamation estomaquée de cette surprise ; et les tronçons rajoutés à sa suite, comme « il est gonflé » ou bien « il a pas peur » permettent d'explicitier la surprise éprouvée devant ce que V. ressent comme une transgression, la transgression du langage ordinaire humain vers un langage divin :

« dans le premier enregistrement, j'ai dit « nom d'un chien » : c'est vraiment ce que je me suis dit à l'intérieur, je me suis dit, il est gonflé de demander une chose pareille ; aussi radicale, je l'avais jamais entendu en fait. J'avais jamais entendu une demande de guérison, comme celle du Christ : « lève-toi, et marche » : ben c'est ça qu'il m'a dit. « Lève-toi et marche ». Et c'est ce que j'ai fait, c'est ce qui s'est passé dans ma vie, le lendemain. »

Pour V., seul Dieu (ou le Christ) peut utiliser les mots du langage des hommes et les rendre opérants de telle sorte qu'ils font ce qu'ils disent. Cette puissance créatrice, à l'œuvre sous ses yeux et dirigée sur elle, sur sa maladie et sa souffrance, suscite en elle le bouleversement, la transformation totale qu'elle s'essaie à décrire dans son récit :

- Quand vous l'entendez dire cette phrase, vous dites « j'ai été choquée »...
- C'est fort ! C'est fort ; j'ai été choquée parce que c'est fort ! C'est puissant !
- Et c'est quoi qui est fort, c'est quoi, qui est puissant ?
- La demande. La demande, parce qu'elle est immédiate, en plus deux mots essentiels, immédiate, c'est-à-dire tout de suite, - Seigneur je te demande la guérison de Véronique tout de suite - et définitive, c'est-à-dire pour toute la vie. [3s de silence] C'est *impressionnant*.

Cet adjectif « impressionnant », que V. utilise si volontiers, appartient d'abord à la sphère de l'étonnement, un étonnement qu'elle peut encore faire surgir dans le temps du récit et qui garde quelque chose de ce qu'elle a éprouvé au moment même de l'audition. Mais on doit dire aussi que cette émotion de départ est augmentée du choc en retour cognitif constitué par la compréhension plus large de son importance et de sa signification, deux éléments présents dès le début, mais dont le développement a nécessité du temps, le temps de la constitution de son nouveau sujet, le sujet qui, ayant vaincu la peur de se voir transformé, se re-connaît bénéficiaire de la grâce de Dieu :

- Impressionnée, parce que cela vous faisait un peu peur ?
- Non, non j'ai pas eu peur du tout, non, non, j'étais *impressionnée*. Vraiment " Haaaannnnh, là là ", et puis vraiment cette idée de me dire : mais il est gonflé de demander ça. »

Nous utilisons le verbe écrit ainsi : « re-connaît » car il nous semble que V. témoigne à la fois qu'elle a eu à se connaître à nouveau comme l'être nouveau qu'elle est devenue, mais aussi parce que cet être nouveau, maintenant en dette vis-à-vis de celui qui l'a sauvée, comprend qu'elle peut se tourner sans crainte vers son sauveur et lui exprimer sa reconnaissance, dans une exclamation qui la saisit à nouveau (et à chaque fois) par l'infini de ce qu'il y a à comprendre et aimer :

« Il ose demander une chose pareille, alors que ça fait des années que je me bats, contre cette maladie, que les médecins se battent, etc. puis, toc, d'un seul coup, on demande la guérison immédiate et définitive. Ah, c'est fantastique ! Ah non, ça a été une phrase, mais, révolutionnaire. Et la révolution s'est passée, hein ? Dans ma vie, le miracle, maintenant on dit révolution, mais bon, oui, révolution. Conversion, le changement. Comme en ski on change de direction. »

Dans ce paragraphe (plutôt très bien construit...) est manifestée la dimension de surprise déjà présente dans l'adjectif « impressionnée », quand V. appuyait sur la première syllabe du mot, voulant ainsi montrer la force de cet affect, qu'elle opposait à la peur. Ici, la surprise transparaît dans le « toc, d'un seul coup », repris en commentaire par l'exclamation « ah, c'est fantastique ! » L'onomatopée « toc » a ceci de particulier qu'elle dénote un petit heurt, un choc léger, et vient du coup souligner la facilité avec lequel s'opère une transformation si radicale, facilité qui appartient à la toute-puissance à l'œuvre. Ce « toc » n'est donc pas anodin, et V. l'indique clairement, puisqu'elle caractérise son action comme fantastique et révolutionnaire. Il évoque le « retournée comme une crêpe » du témoignage de L. (n°2). Soulignons aussi le verbe oser, dont nous pensons qu'il se réfère à la couche de commentaire faite par V. de ses

propres réactions, et non pas au discours intérieur concomitant de son audition de la prière, comme l'exclamation « nom d'un chien ! ». Elle utilise en parallèle « être gonflé ». Que le prêtre ait pu faire ce qui pour elle semblait impossible ou interdit, qu'il ait pu si aisément opérer cette demande et que cette demande ait été suivie d'effet, d'un effet si providentiel la concernant, voilà de quoi la saisir d'étonnement, un saisissement qui se redouble quand elle peut, dans la durée, mesurer à quel point il a compté et compte toujours pour elle. Dans le verbe oser, il y a l'idée du passage de l'impossibilité à la possibilité, de la puissance à l'acte, il y a le fait de l'événement qui surgit dans la trame du temps et en rompt le tissu pour en verticaliser l'uniformité. Celui qui ose surprend, car il déjoue l'attente, il transgresse la limite et affole la raison ; il concrétise l'abstrait, cet abstrait qui en droit ne fait pas partie des opportunités pratiques et permet d'assigner au réel un domaine d'exclusion. C'est un peu cela que V. désigne lorsqu'elle évoque ce qui se situe « hors de nos systèmes » :

« dans ma tête, je me suis dit, « Oh là là ! » Il est gonflé de me demander ça ! C'était tellement hors de nos systèmes, voilà, c'était tellement hors de nos systèmes. »

D'où son étonnement de voir une personne en chair et en os utiliser un langage « impossible » car dans le réel qui la concernait avant son miracle, le langage qui pouvait la guérir était parlé par des spécialistes, des cancérologues, etc. Les religieux n'avaient pas accès à un langage performatif. Il est difficile de savoir si V. avait déjà en tête, au moment de l'événement, la référence du « lève-toi et marche » christique, ou bien si cet arrière-plan évangélique a été ajouté depuis, dans le temps de la conversion qui a suivi la guérison. Elle dit que cette dernière lui a fait retrouver la foi, mais sans indiquer quelle sorte de foi était la sienne avant qu'elle ne la retrouve. Et sa guérison l'aurait forcément polarisée vers les paroles thaumaturgiques de Jésus. Cependant, même sans le souvenir d'un Jésus guérisseur sur simple parole, elle aurait pu éprouver ce sentiment de saisissement face à la transgression qu'opérait le prêtre : il suffisait d'une certaine habitude de la prière et de ce que représente Dieu pour beaucoup de personnes : puisque le langage de la guérison est scientifique, on ne doit pas s'amuser à manipuler un autre langage devant une personne atteinte de cancer. Cette situation suffit pour créer la surprise de voir un individu quel qu'il soit transgresser cet usage.

Mais on peut aussi supposer que V. avait devant les yeux une personne qui jouait le miracle du Christ, que sa foi lui a immédiatement suggéré le parallèle avec les miracles de l'évangile ; ceci expliquerait qu'elle ait été à ce point frappée et impressionnée par la prière et ce qu'elle comportait de foi en acte : elle pouvait éprouver qu'elle était en train de vivre la mise en œuvre de la foi dans son sens absolu : un prêtre qui, dans l'exercice de son ministère, prie son Dieu pour que celui-ci intervienne dans le monde, sans délai, sans retenue, sans limitations : dans le *hic et nunc* du monde. Sans se soucier que tant et tant de ministres ont sans doute prononcé la même prière sans qu'elle soit suivie d'effet immédiat et palpable, et qu'on a dû lui conférer un effet « seulement » spirituel. Donc lorsqu'elle entend la prière commencer à se dérouler, et puis, avec le temps qui a séparé ses deux occurrences, et où elle a pu commencer à méditer l'importance de ce qui s'y jouait, quand elle l'a entendue une deuxième fois, sans apparemment que ne soit intervenu un doute sur la nécessité de la répétition, par exemple au cas où une seule demande n'aurait pas été suffisante, que peut-elle bien éprouver ? Ne doit-elle pas éprouver le besoin éperdu de croire, d'espérer, de croire que oui, ce prêtre a raison de jouer toute sa foi dans

cette demande exorbitante, et que du coup, elle n'a rien à perdre elle aussi à miser toute sa foi sur son exemple ? Il relèverait de la seule théologie d'estimer jusqu'où il serait envisageable de déclarer que c'est « sa foi qui l'a sauvée ». Mais son récit montre bien que, sur le moment, elle ne ressent rien : ce n'est que le lendemain qu'elle prend conscience qu'elle n'est plus déprimée et « se met à faire des projets ». En l'occurrence le projet d'aller à Rome pour « remercier pour ma guérison ». Il n'est pas clair ici (et le reste du témoignage de V. n'aide pas) comment il se fait qu'elle évoque déjà sa guérison sous forme d'élément d'un projet qui l'inclut, alors que la prise de conscience du miracle n'est aucunement mentionnée. D'ailleurs, elle ne l'est jamais. Tout ce que V. dit à propos de cette prise de conscience, c'est qu'elle en fait le constat. Ce constat pour elle est lié avec le changement de destination du pèlerinage : elle propose à sa sœur d'aller à Rome au lieu du Mont Saint-Michel, et elle ne semble pas dérangée par l'apparente incongruité d'un miracle si chichement constaté. Mais nous avons déjà vu ce genre de prise de conscience progressive d'un changement qui, rétrospectivement, semble beaucoup plus formidable qu'il n'a été vécu² et donc peut donner l'impression d'un sujet presque inconscient de ce qui est en train de se passer en lui.

Nous venons de dire que V. n'avait rien ressenti sur le moment, et nous faisons allusion au lendemain de la deuxième prière. Mais lors des prières, lors de chacune des deux prières, ce qui l'a, comme elle le dit « tellement impressionnée » n'est peut-être pas seulement ce qu'elle entend d'extraordinaire, mais aussi ce qui se produit en elle et dont elle ressent l'effet en termes de bouleversement et de choc. Nous ne voulons pas dire qu'elle ressent le miracle, la guérison en train de se produire en elle : elle ne dit rien de tel. Cependant, l'ouverture émotionnelle brutale et profonde que suggère la façon dont elle décrit l'événement se laisse décrire comme une révélation, complète sans doute seulement dans la foi, mais une révélation psychique et spirituelle qui contient en puissance la guérison comme son développement naturel. C'est en tout cas, nous le pensons, ce que soutiendrait la phénoménologie henryenne, selon laquelle c'est dans la chair impressionnable que se loge la vérité pathétique de la Vie elle-même. On peut poser que l'événement que V. a vécu lors de l'audition miraculeuse de la prière de sa guérison consiste en une reconnaissance par et de la Vie en elle, Vie à même d'opérer toutes les guérisons. Evidemment, nous bénéficions du regard rétrospectif croyant de V. elle-même sur ce qu'elle a vécu, et bien entendu elle a ajouté à l'événement un sens qui est venu de sa compréhension ultérieure. Cependant, dire que c'est dans le bouleversement éprouvé lors de l'audition de la prière que se situe sa guérison - même si cette assertion n'est pleinement claire que moyennant la foi - ne nous semble pas faux, car :

- au moins subjectivement, il y a bien eu guérison de sa maladie ;
- et cette guérison se concilie sans doute autant avec un épisode de choc ou de bouleversement qu'avec une période de repos comme celui du sommeil qui a suivi la deuxième prière.

Rien ne peut prouver cette association que nous croyons pouvoir suggérer entre surprise, foi et guérison, mais on conviendra que la force émotionnelle et psychique du choc comme celui que décrit V. puisse être à même de dynamiser certains mécanismes physiques.

² Voir par exemple ce qui se passe pour sœur A.T. (n°5) et, dans une certaine mesure, le cas n°12.

Concluons sur ce témoignage : malgré ses aspects sans doute reconstruits (difficile de savoir jusqu'où), le récit de V. est intéressant parce qu'il présente le mécanisme de la foi nouvellement éveillée, ou si l'on peut dire émotionnellement agissante. Il s'agit ici moins de la foi du prêtre camerounais qui par son intercession aurait permis le miracle de se produire en faveur de V. que de V. elle-même, chez qui l'on peut repérer une brutale réalisation que ce qu'elle croyait impossible devient possible. Elle discerne chez le prêtre qui prie pour elle non pas une imposture, non pas la répétition vaine d'une formule liturgique, mais la performance toute-puissante d'un langage qui ouvre les limites du monde vers l'au-delà ; bouleversée par eux, elle croit que les mots prononcés par le prêtre appartiennent à l'au-delà de « nos systèmes » de pensée et d'agir et donc que le contact est possible avec celui qu'elle appelle Dieu. Son étonnement la guide³ : il lui permet de donner à la prière du prêtre une profondeur et une réalité qui, pour elle, atteint son existence et va opérer sa guérison. Dans ce bouleversement, dans cette transformation de tout son être, elle lit (encore une fois, nous bénéficions des treize ans de vie pendant lesquels elle a approfondi le sens de l'événement) l'action de Dieu pour elle, et comme elle aime à le répéter, « elle en a encore froid dans le dos ».

³ Comme pour G. (cas n°6) qui utilise une expression voisine.

10. Commentaire du témoignage de Léon [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Pour bien la comprendre, l'histoire de L.B. doit être mise dans le contexte de sa lutte contre son alcoolisme qu'il a menée vainement pendant de longues années de biaisement avec les médecins et traitements, avec lui-même, avec sa famille. S'il en est sorti, c'est grâce à une série d'événements¹ qu'il raconte, et qu'il attribue au bout du compte à Dieu, mais selon un mode minimaliste qui paraît occulter (peut-être même refouler ?) la réalité des faits qui constituent ces interventions. Il lui est arrivé plusieurs événements qu'il qualifierait de surnaturels, et que lui-même raconte comme ayant l'importance de miracles : l'audition d'une voix dans sa tête, une « clarté » entrevue lors d'un séjour à l'hôpital, un toucher de ses cheveux qu'il attribue à la Sainte Vierge, et une guérison de ses membres inférieurs lorsqu'il était en pèlerinage en Bosnie-Herzégovine. Cependant, au vu de la manière dont l'intéressé évoque ces événements, on est en droit de s'interroger sur leur nature exacte. En effet, son récit exclut systématiquement (et expressément) l'aura habituellement donnée aux événements extraordinaires, notamment par l'intermédiaire des réactions de surprise et d'étonnement. Peut-être sa difficulté à bien se soumettre au jeu de questions et de réponses de l'entretien, dont il ne saisit pas forcément tous les enjeux, intervient-elle aussi. En conséquence, la matérialité même des événements est rendue sujette à caution, car puisque L. lui-même les banalise, il est plus difficile d'en attribuer la cause à des facteurs extérieurs que dans le cas d'autres personnes interviewées, qui nous ont mis face à une altérité plus ouvertement convaincante.

Cependant nous ne pouvons pas rejeter ce témoignage comme inauthentique. Ce qui fait sa valeur, ce sont d'abord l'insistance et l'assurance avec lesquelles L. parle de ce qu'il a vécu. Il ne semble jamais prêt à admettre une diminution même légère de sa certitude. Il n'est pas mis mal à l'aise par le caractère insolite de quelques-unes de ses déclarations, et de toute façon, il est plongé dans l'évocation de son histoire et se tient fermement au sens qu'elle a pour lui, sans s'inquiéter d'autre chose. Par ailleurs, en tant qu'ancien alcoolique, L. est marqué par le souvenir de son passé douloureux ; il est clair qu'il focalise son récit sur la déchéance et le mensonge de sa vie antérieure, et qu'il se refuse à mériter quoi que ce soit dans l'opération de sauvetage de sa situation. Donc même si l'on sent que ce qu'il dit de lui-même est orienté par ce passé, cela ne sonne pas faux, au contraire. Bref, voyons ce qu'il en est, d'abord dans le tableau ci-dessous :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	non	
Qualificatifs objectifs	?	(là c'est le grand coup de masse là)
totalisations	oui	tout était changé, complètement changé
hyperboles / augmentatifs	non	
Intensifs	oui	jamais

¹ La pluralité des événements pourrait militer en faveur d'une propension de la personne à inventer, à s'illusionner, etc. Nous réservons l'examen de cette hypothèse interprétative à la IIIe partie.

Privatifs	très peu	inimaginable
comparaisons	oui	blanc comme j'en ai jamais vu / C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça
allusifs	oui	quelque chose (x10)
répétitions	oui régulières	je pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout / y'avait pas de doute, hein. J'avais aucun doute. Aucun doute, aucun / c'est pas vrai, je pouvais plus marcher, je pouvais plus marcher.
déictiques	oui	Ça / c'est / voilà / cette main, ce pan, ce blanc
marqueurs de soudaineté	non	
contrastifs	oui, plusieurs	et devant moi j'ai vu un pan de voile, mais blanc comme j'en ai jamais vu cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut <i>pas</i> expliquer, pas possible un pan de tissu, mais d'un blanc, comme j'nai jamais vu, je fais de la peinture, je, je sais ce que c'est qu'un blanc – jamais vu ce blanc.
Interrogations	non	
temps des verbes	Passé composé + présent	C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça
approximations	non	
correctifs	plusieurs fois	J'ai même pas entendu, je peux même pas dire que j'ai entendu. Je peux pas dire que j'ai vu, je peux rien dire à ce sujet-là.
onomatopées	qqes-uns	Boum
négativations / apophatiques	oui, quelques- unes	cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut <i>pas</i> expliquer, pas possible

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	non	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	non	
Pauses	Peu	
Hésitations	Non	
Exclamations / interjections	rare	Bah !
Interruptions	quelques-unes, non significatives	

Incertitudes	idem	
Emphase	rare	
Insistance	oui un peu	
Chuchotements	oui plusieurs fois	not. lors de l'évocation de la main
augmentation de volume	Non	
baisse de volume	Non	
Ralentissement	Non	
Accélération	pas spécialement	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	une fois	
Déglutitions	Non	
Rires	oui quelques fois	
Pleurs	non	
Bruitages	non	

Ce tableau laisse transparaître des « trous », c'est à dire des domaines expressifs non utilisés, car en dehors d'un certain nombre de marqueurs verbaux, on note peu de chose, notamment dans les domaines expressifs corporels, exception faite du chuchotement (voir plus bas). Nous ne pouvons pas dire pour l'instant si ces absences consonnent avec ce que nous avons dit précédemment concernant la volonté de L. de minimiser le retentissement émotionnel de ses expériences, mais l'hypothèse semble envisageable.

Nous pouvons ensuite nous assurer qu'au moins certains des critères indiquant la présence d'un facteur potentiellement miraculeux font partie du témoignage de L. :

- a) une longue période de souffrance et de combat contre sa maladie ;
- b) la survenue d'événement(s) déclarés comme tout à fait inattendu(s), attribué(s) à Dieu (ou la Sainte Vierge),
- c) qui ont provoqué une conversion définitive de la personne, un engagement durable dans l'Eglise alors qu'avant il se disait clairement incroyant.

Il faut ajouter à cela le signe extérieur d'une reconnaissance par un tiers de l'intervention miraculeuse², en l'occurrence ici la femme de L. Celui-ci ne mentionne pas de recherche ou d'attente préalable à l'événement, dont nous avons vu qu'elle précède souvent l'intervention surnaturelle ; mais par contre, il se trouve bien dans une période de sa vie où la souffrance physique et morale est intense : « Bon, j'étais complètement dans l'alcool depuis des années, des années, et donc dans la souffrance avec mon épouse, celle de mes enfants... »

Observons d'abord le premier événement, celui de la « locution intérieure » qui survient lorsque L. est en retraite à Nouan-le-Fuzelier dans la communauté des Béatitudes. Cette intervention semble peu de chose, une seule petite phrase de quatre mots « entendus » (ou plutôt perçus

² L. rejoint en ceci les cas où l'on observe une « translucidité » de l'événement intérieur sur la surface du visage (cf. cas n°1,2 et 9)

intérieurement) ; elle pourrait aisément être attribuée à une hallucination auditive, une auto-suggestion à caractère religieux en provenance d'un inconscient culpabilisé, voire le délire d'un esprit trop alcoolisé³... Mais pourtant cette phrase va être retenue et défendue comme la révélation d'une mission personnelle qui va complètement changer la vie de L. En fin d'entretien, se référant à cet événement (et comme poussé dans ses retranchements), il dit clairement : « pour moi, j'avais rencontré Dieu à Nouan-le-Fuzelier. » Puisqu'il n'y a pas d'autres événements racontés dans ce lieu que celui de la locution, force est de constater que c'est elle qui porte tout le poids de cette révélation.

Certaines personnes sont naturellement plus perméables à ce qui les atteint par les rêves ou le monde de l'imagination, et sans doute le prennent plus facilement comme la réalité. De fait, L. était, dit-il, « loin de l'église » ; la religion « ne l'intéressait pas du tout ». Il avait accompagné sa femme à cette retraite pour lui faire plaisir. Peut-être était-il donc plus sujet à être frappé par un événement jamais auparavant expérimenté, et l'a-t-il automatiquement considéré comme extérieur à lui-même, alors qu'il aurait pu se méfier de son propre état de fragilité psychologique soudain plongé dans un environnement très religieux. Cependant, même si ces hypothèses sont envisageables, quand on le questionne sur son vécu de cette locution intérieure, L. témoigne d'une remarquable assurance : toutes nos suggestions d'auto-suggestionnement, d'hallucination, de délire, etc. sont refusées au nom du principe de réalité :

YM : Mais avant ça, est-ce que vous vous êtes dit : « oh j'ai dû rêver... » ?

LB : Ah non pas du tout, je savais que c'était quelque chose qu'était vrai.

YM : mais ça vous a pas suggéré un réflexe, l'air de dire, je suis en train de délirer...

LB : Non.

YM : Non ?

LB : Non, pas du tout.

YM : Je suis en train de m'imaginer que j'ai des voix...

LB : Pas du tout.

YM : « Ça va pas bien »...

LB : Pas du tout. Comme quand j'ai dit à mon épouse, dans le lit : [tout bas] *Chérie, la Vierge vient de me passer la main dans les cheveux*, elle aurait pu dire, arrête tes conneries... elle m'a cru, elle m'a cru. »

On voit que ce principe de réalité (« je savais que c'était quelque chose qu'était vrai ») est corroboré pour L. par la confirmation par sa femme qui lui a dit, en le voyant après sa sortie de la chapelle où la phrase a été perçue : « j'ai senti quand tu es arrivé derrière moi, que tout était changé en toi. » Et ayant rappelé cette remarque, il insiste sur l'origine de la confirmation: « j'ai senti ! » Ces éléments ne permettent pas d'invalidier l'hypothèse d'une hallucination auditive évoquée plus haut. Mais au moins est-on sûr que L. est conscient de la possibilité de cette hypothèse, et qu'il la refuse au nom de ses deux expériences, l'une intérieure : une phrase inédite soudainement perçue dans sa tête alors que rien, semble-t-il, ne l'y préparait, et l'autre extérieure : sa femme qui corrobore chez lui, alors que lui-même ne ressent rien qu'un calme assez ordinaire (« j'étais bien, j'étais tranquille », dit-il quand nous le questionnons sur sa réaction suite à la locution) la présence d'une information lui permettant de dire qu'à partir de

³ L. indique peu de temps avant le passage dans la chapelle, qu'il était allé au café pour « prendre ce qu'il lui fallait ».

ce moment-là, tout en lui était changé. Et il interprète l'observation de sa femme dans le sens d'une confirmation positive : « elle m'a cru, elle m'a cru », la répétition indiquant combien pour L. tout ceci possède de cohérence. Nous sommes dans un cadre qui ressemble à celui des apparitions pascales de Jésus à ses disciples, où l'invraisemblable est affirmé envers et contre tout, et suggère au moins une « épreuve des faits », ne serait-ce qu'internes.

Il est donc troublant que L. ne fasse état aucunement ni de surprise ni d'étonnement eu égard à ces éléments pourtant capitaux dans sa vie. Se pourrait-il que, comme dans le cas d'autres témoins, il se méfie du spectaculaire ? La fin de l'entretien pourrait étayer cette idée, puisqu'il explique en substance que le mérite des grâces non seulement ne revient en rien au bénéficiaire, mais doit le pousser à les taire⁴ ; donc est-ce que les réactions de surprise ou d'étonnement, régulièrement repoussées comme ne correspondant pas à l'expérience (car en fin d'entretien, nous l'avons vraiment obligé à prendre parti) face à ce qui pourrait être reconnu comme l'action de Dieu, ne sont pas *refusées*, ou censurées, volontairement (cf. « je veux pas dire ça » examiné ci-dessous), et la question est donc pourquoi le sont-elles ? Voici le passage :

YM : « En fait ce qui est assez étonnant, dans votre manière d'en parler, c'est que il y a bien eu dans votre description un avant, très lourd, très fastidieux, etc., et un après, que vous décrivez comme l'aujourd'hui, le temps présent, donc y'a bien eu ce passage d'un moment difficile à un autre moment plus apaisé, etc., mais quand vous décrivez ce passage, on dirait que vous faites pas de rupture. Parce que vous pourriez vous dire : « mais c'est incroyable ce qui m'est arrivé ! »

LB : bien sûr que c'est incroyable...

YM : « je suis complètement étonné... »

LB : Non, non, non. Je veux pas, je veux pas dire ça. [YM : Vous dites pas ça]. Moi je sais que j'ai vécu dans les ténèbres. Ça je le sais. Sans rien voir. Je m'imaginai pas que c'était ça. L'amour, je savais pas ce que c'était. Bon, j'aimais ma femme, hein ? Et après, là j'ai découvert qu'il y avait une autre vie. Y'avait vraiment une autre vie.

YM : alors, cette découverte pourtant, elle ne vous cause pas une sorte d'émerveillement, vous trouvez ça normal de pas être émerveillé, étonné, de cette nouvelle vie qui vous est offerte, en quelque sorte ?

LB : ben si, je dis merci tous les jours.

YM : mais vous le prenez dans une forme de reconnaissance calme, sereine...

LB : Voilà ! c'est comme ça qu'il faut le faire, en toute humilité... Il s'agit pas d'aller chanter sur les toits [il dit "croix"] : moi j'ai eu ça, moi j'ai eu ça...non.

YM : Non, mais intérieurement, vous pourriez vous dire c'est incroyable ce qui m'est arrivé...

LB : Par moments je me suis dit, quand même tu peux être fier de toi. Mais, revenant en arrière tout de suite, fier de toi : mais, c'est grâce à qui ? »

Avant d'aborder l'exploitation de ce passage, notons aussi la forme discrète de minimisation qui se montre dans les « simplement », « c'est tout » ou « bon, c'est tout » qui ponctuent le récit de l'événement :

« Et là j'ai eu une locution intérieure, qui disait simplement : « mets-toi au service ». Une locution intérieure, c'est tout. Puis je suis sorti, et ma femme était pas repartie à l'enseignement, elle se promenait dans le parc, et c'est elle qui m'a dit après : « j'ai senti quand tu es arrivé derrière moi, que tout était changé en toi. » « J'ai senti. » Bon, c'est tout, j'suis allé m'acheter une croix, euh, etc. bon... J'ai suivi l'enseignement, je suis revenu, toujours dans l'alcool, hein. »

⁴ Cf. le cas n°5.

Il se peut que, comme pour d'autres témoins, L. ait eu à raconter sa conversion un certain nombre de fois précédemment⁵, et qu'il n'en laisse paraître que ce qu'aujourd'hui il souhaite en faire paraître. Mais cela ne justifierait pas une absence complète de surprise : au contraire, la mise en forme narrative, le fait même de témoigner, un souci d'évangélisation même discret s'accommoderaient bien avec quelques indications de surprise face à l'œuvre de Dieu reconnue comme telle (de fait, il dit : « Voilà, mon témoignage est celui-ci ; est-ce que je suis un miraculé ? Pour ma part, je dis merci, merci, merci. »). On peut donc dire, de façon paradoxale, que cette absence énigmatique renforce l'authenticité du récit de L. Jusqu'à présent, notre cadre de travail prenait pour acquis que lorsque la surprise n'était pas (ou peu) observable lors d'un événement caractérisé comme miraculeux, c'était à cause de la foi élevée du bénéficiaire qui avait pour effet de réduire l'extraordinaire de l'intervention de Dieu⁶ (ou en tout cas l'importance de l'inconnu) : or chez L., avant l'événement, on ne peut pas dire que cette foi ait été ni élevée, ni même présente. Bien sûr l'autre alternative serait de dire qu'il n'y a pas eu de miracle : rien n'empêche de penser que cette première partie du récit de L. ne raconte pas un miracle, mais, disons, une hallucination, et qu'abusé par elle, il a ensuite mis en œuvre les démarches qui aboutiront à sa conversion, elle bien réelle, avec pour le coup des événements dont la substance semble plus extraordinaire... Il faudrait alors expliquer la remarque de sa femme à sa sortie de la chapelle, selon laquelle en le voyant, elle aurait « senti que tout était changé en lui ». Affabulation, illusion, nouvelle hallucination ? Mais au profit de qui ?

Les événements suivants du récit contiennent davantage de marqueurs de surprise et d'étonnement. On pourrait s'interroger pour savoir jusqu'à quel point le premier événement de la locution perçue dans la chapelle n'a pas été gardé comme important à cause des événements qui ont suivi, et si, si ceux-ci n'étaient pas intervenus, L. aurait attribué une signification particulière à sa locution. Il est par définition impossible de le savoir, mais peut-être le lien entre les événements est-il important. L. en fait n'éclaire pas beaucoup le deuxième événement qu'il raconte, il parle de « quelque chose » qui s'est passé à l'hôpital où il se rend pour un sevrage quelques temps après l'épisode de Nouan-le-Fuzelier :

« Pendant le sevrage, on m'a installé dans le lit, je dis à ma femme : tu viens pas me voir, hein, tu dégages (j'avais un langage, vous savez...), et puis, heu... ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer, et là les infirmières m'ont dit, mais monsieur, ne pleurez pas, c'est normal, vous êtes atteint d'une maladie grave, incurable et mortelle, on va vous soigner, ne vous inquiétez pas. Et là j'ai téléphoné à ma femme, je lui ai dit il faut que tu viennes... »

On sait seulement à la fin de l'entretien que le « quelque chose » qui s'est passé à l'hôpital était « une clarté ». L. n'en dit pas plus, mais la réaction provoquée par ce quelque chose : « je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer » suggère une prise de conscience profonde par L. de son état et du changement qui s'opère en lui. Alors qu'il souhaitait au début que sa femme « dégage », après l'événement il l'appelle pour lui demander de venir. Ceci s'articule avec l'épisode suivant, qui s'est déroulé lors d'un pèlerinage effectué en Bosnie, à Medjugorje :

⁵ Il explique plus loin dans l'entretien qu'il doit « faire son témoignage » lors d'une rencontre des Alcooliques Anonymes. Cette expression suggère qu'il s'agit là d'une sorte d'habitude.

⁶ Voir cas n° 4.

« On est arrivé là-bas, dans la communauté des Béatitudes, et là il s'est encore passé quelque chose – je pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout – et ma femme, elle était pas bien, on avait le chemin de croix à faire, et ma femme me dit : moi j'y vais pas, j'suis pas bien, je reste là. Bon, moi j'y vais, je dis au prêtre : bon mon père ne vous inquiétez pas, je vous suivrai pas jusqu'en haut, hein ? Et il m'a dit, vous faites ce que vous pouvez. Et arrivé à la 7^e station, je me suis écroulé comme un gosse, en pleurs, j'ai jamais tant pleuré de ma vie, et là, ils m'ont tous laissé tomber, puis je les ai rejoints en courant. Je suis monté jusqu'en haut, puis je suis redescendu en courant. »

L. utilise encore le « quelque chose » pour indiquer l'inconnu/l'indicible qu'il ne nomme pas, et le petit « là » (« là il s'est encore passé quelque chose »), déictique qui attire discrètement l'attention sur le moment, même minimisé, de l'irruption innommée. L. insiste davantage sur les pleurs, qui commencent à être très présents dans son récit. Mais juste après cet épisode encore très marquant (« je n'ai jamais tant pleuré de ma vie »), survient un blanc : un « quelque chose » qui n'est même pas mentionné : « là ils m'ont tous laissé tomber, puis je les rejoints en courant. » Répétition pour enfoncer le clou : « je suis redescendu en courant ». Ce procédé de passage sous silence est rare dans les témoignages que nous avons entendus⁷. L. ne parle pas de ce qui a pu avoir lieu pour lui permettre, lui qui était incapable de marcher, de pouvoir à présent, non seulement marcher, mais monter, et courir en le faisant. Normalement, c'est plutôt le contraire qui se passe, les personnes à qui ce genre de « miracle » survient ont tendance à gloser les aspects extraordinaires qui s'y rapportent, à en souligner le spectaculaire, ou au moins leur récit se déforme sous l'incapacité de formuler la nature de l'événement. Chez L., le surprenant de cette pratique intra-diégétique réside dans l'effet causé par le récit, et non pas dans l'émotion rapportée par le narrateur, de sorte que cette dernière passe presque inaperçue, beaucoup plus en tout cas que si l'événement était accompagné de marqueurs tels que des exclamations, des qualificatifs, des intensifs, etc. Mais l'effet ainsi ménagé interroge le lecteur : pourquoi ne rien dire ? Clairement, L. n'utilise pas le procédé par une technique narrative savamment calculée. Bien plutôt, il ne sait pas, ne peut pas, ou bien n'ose pas, décrire le moment précis du miracle qu'il a vécu. Il prévient pourtant son auditeur de manière classique : « il s'est encore passé quelque chose » ; il insiste même : « je ne pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout » mais quand il arrive au moment fatidique, il passe sans raconter ni expliquer. Il y a là un « acte manqué » assez étonnant.

Dernier événement insolite, L. raconte qu'un soir, à une date non déterminée, mais placée dans son récit à la suite de sa décision d'arrêter de fumer (en plus de boire, il fumait beaucoup), il fait l'expérience qu'une main lui touche mystérieusement les cheveux :

« Et y'a une chose, que seule ma femme le sait, le soir j'étais dans mon lit, je priais. Et j'ai senti une main qui est venue me caresser les cheveux, et devant moi j'ai vu un pan de voile, mais blanc comme j'en ai jamais vu. Voilà. Mon histoire, elle se passe comme ça. Je dis toujours merci, hein ? »

Plus loin, lorsque nous lui demandons de préciser son vécu, il explique :

« J'avais prié, j'étais là, vous savez, le soir, je m'endors jamais sans prier. Et j'étais dans l'attente de m'endormir. Et puis là j'ai senti cette... cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que...

⁷ On en trouve un autre dans le récit n°2 de L.L.

on peut *pas* expliquer, pas possible. Et puis cette... ce pan, ce pan... de tissu, on peut pas dire que c'est la robe, hein ? Je serais menteur de dire ça – pan de tissu, mais d'un blanc, comme j'n'ai jamais vu, je fais de la peinture, je, je sais ce que c'est qu'un blanc – jamais vu ce blanc. Bon, voilà, moi je...

YM : Comment vous avez réagi à cette ...

LB : Ah ben pour moi, c'est heu...j'sais pas, j'ai dit à ma femme, j'ai dit : chérie, la Vierge m'a passé la main sur les cheveux...

YM : Est-ce que vous vous y attendiez là encore ?

LB : Bah ! (rires) C'est jamais - c'est comme euh, dans, dans la chapelle avec la Vierge, comme au mont Visevag⁸, me serais jamais attendu à ça... c'est pas vrai, je pouvais plus marcher, je pouvais plus marcher. »

Notre travail n'est pas de porter un jugement sur l'authenticité de ces événements du récit de L., et d'ailleurs lui-même ne le fait pas, au moins pas directement. Il est d'évaluer ce qu'il en est des réactions de surprise face à ce que le témoin considère, raisonnablement, comme miraculeux, sans que nous ayons de raisons suffisantes de mettre en doute son dire. Il est clair que c'est bien le cas (même indirectement) ici pour L. : son récit valide le miraculeux des événements qu'il rapporte. Lorsque nous lui avons demandé comment il pouvait être sûr que c'était la Sainte Vierge qui venait de le toucher, il a répondu : « Ah, je vous - y'avait pas de doute, hein. J'avais aucun doute. Aucun doute, aucun. » L'accumulation de ces adverbes, leur répétition presque incantatoire doit être rendue nécessaire, pensons-nous, autant pour L. lui-même que pour son auditeur. Leur boucle passe et repasse devant le vécu remémoré, et revient, en renforçant à chaque fois la certitude précédente. Et cette certitude est d'autant plus forte, paradoxalement, que les moyens d'y parvenir sont faibles. Quand nous l'interrogeons sur elle (« comment vous saviez que cette main vous touchait vraiment, comment ça se ressentait ? »), L. répond : « ben c'était doux, c'était quelque chose d'inimaginable, vous pouvez pas vous imaginer ». Il commence par ce qualificatif concret (doux), mais à peine l'a-t-il prononcé qu'il le révoque, l'impression en réalité est unimaginable ; les mots ne peuvent pas former une image, ou une représentation de ce qui a été vécu.

Si l'on revient à la phrase : « cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut *pas* expliquer, pas possible. Et puis cette... ce pan, ce pan... de tissu », il faut souligner l'accumulation de déictiques qui permettent de faire resurgir, nous semble-t-il, le vécu des visions avec leur dimension impressionnante de réalité, une réalité telle que le locuteur n'a vraiment d'autre ressource de se référer à l'aide de ces démonstratifs. Le contrastif « mais alors » mérite aussi un commentaire : les deux mots permettent de faire sentir combien le langage est impuissant à traduire l'émotion qui surgit à l'évocation de l'objet – ici la main, et du vécu qui y est associé. Ils contiennent une amorce de conséquence logique : « **mais** si cette main est vraiment celle de la Sainte Vierge, **alors**... (par exemple :) je dois témoigner au monde entier que l'au-delà peut se manifester sur la terre. » Et du même coup, ils contiennent une évaluation de la vérité du langage descriptif pour le croyant qui le prononce. Le lien entre signifiant et signifié, ordinairement coupé dans le cas référent religieux pour l'individu non croyant, apparaît comme réinstauré, dans l'esprit du croyant, par l'absence de doute qu'il éprouve. D'où son besoin habituel de témoignage, puisque le langage qui lui sert pour établir

⁸ L. veut-il parler du mont [Krivevac](#) (Mont de la Croix) ?

la réalité de foi peut être utilisée universellement. Mais d'où aussi, et de manière contiguë, l'incapacité où il se trouve de mener à bien cette tâche explicative, tant il sent que personne ne le croira sur la base du langage mondain, utilisé pour faire correspondre des concepts aux réalités limitées du monde : « mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut *pas* expliquer, pas possible ».

Nous avons déjà vu⁹ que paradoxalement, c'est l'aveu d'incapacité du langage à assurer le passage d'une information adéquate (par saturation de cette information par rapport aux possibilités du langage) qui représente la meilleure manière de faire comprendre cet au-delà du langage. C'est en formulant la surprise de l'événement comme étant impossible à formuler¹⁰ que l'on s'approche le moins mal d'une formulation adéquate. Faire sentir quelque chose de la déroute de la pensée et du désordre corporel face à l'inouï est ainsi plus propice à le re-présenter (à le re-faire devenir présent) que de le décrire à l'aide de concepts tirés d'une praxis théorique banale. Notons que tout cela doit quand même se dérouler au sein du langage, au risque de tomber dans le pur ressenti invérifiable : le lien surprise-parole, déjà souligné par ailleurs¹¹, est indispensable pour que la première révèle, mais elle ne révèle vraiment que si la deuxième verbalise son inadéquation face à elle. Le lien phatique-apophasique se trouve donc mis en relief par le phénomène de la surprise : il n'y a de communication d'un événement surprenant que dans l'abolition déclarative du pouvoir de communiquer. Et lorsque cette déclaration est faite, en principe le circuit de cet autre langage se met en route : celui du silence, de l'attente, de l'espérance que le « quelque chose » indicible lui-même prendra la main, et mènera vers son auto-révélation.

Dans le récit de L., lorsqu'il chuchote une information (cela arrive trois fois), on peut penser qu'il essaie de recourir à ce genre de moyen, situé dans le registre de la corporéité du langage, pour suggérer ce qu'il se refuse par ailleurs à thématiser, sa surprise face à l'inouï. Voici les trois cas où ce phénomène se produit :

YM : Et vous vous y attendiez pas ? [*à la locution dans la chapelle*]

LB : Ah pas du tout (chuchoté) (rire), vous savez je suis rentré là-dedans (rires) comme je serais rentré dans un bistrot, hein ?

La réponse à notre question est chuchotée, et aussi accélérée : « Ah pas du tout », et l'on peut sans trop d'hésitation penser que L. est en train de reproduire mimétiquement le moment de l'inattendu et de sa surprise. Le chuchotement semble un moyen privilégié pour suggérer cette expérience car en modifiant le volume de ce qui est dit, il crée l'espace d'une différence d'intention, que l'auditeur peut interpréter en accord avec le sens proposé, ici l'absence de prévision de l'événement. Ensuite, il augmente la nécessité de l'écoute, et ce faisant, alerte l'auditeur qu'il y a davantage à entendre dans la phrase chuchotée que dans celles qui la précèdent et la suivent, qui elles sont prononcées avec le volume normal. L'accélération obtient

⁹ Notamment chez L.L. (cas n°2).

¹⁰ Ou bien en utilisant des moyens non conventionnellement utilisés dans le langage courant, comme ce que fait L. quand il chuchote sa phrase de la Vierge lui caressant les cheveux. C'est alors la *manière de parler* qui porte le sens, autant voire plus que le contenu sémantique.

¹¹ Voir notamment [L.B](#) (Typologie des réactions aux miracles).

un résultat complémentaire, celui de raccourcir le temps qui suit la mention de « s’y attendre », et donc de suggérer qu’entre le micro-instant de la non-attente et le micro-instant de l’arrivée de la locution dans sa tête, il ne s’est écoulé que très peu de temps, un temps proche de celui qui est suffisant pour dire « Ah pas du tout » en accéléré, et donc pas assez pour que l’esprit puisse se préparer à ce qui lui arrivait.

Les deux autres exemples de chuchotement surviennent lorsque L. redit la phrase qu’il a dite à sa femme suite au toucher de ses cheveux par une main dont il croit que c’est celle de la Vierge :

« Comme quand j’ai dit à mon épouse, dans le lit : [tout bas] *Chérie, la Vierge vient de me passer la main dans les cheveux*, elle aurait pu dire, arrête tes conneries... elle m’a cru, elle m’a cru. »

« C’était une foi, c’était... Ben oui, ben oui, ça peut être qu’elle ! Ça peut être qu’elle. Déjà je dis à ma femme, [plus bas] *la Vierge m’a passé la main tout doucement dans les cheveux*. [aspiration] Et après, j’ai pas dit à ma femme, je viens de voir le pan, j’ai pas dit... j(l)’ai dit après, bien après, j’ai pas...je me suis endormi, quoi, comme un bébé, quoi hein. »

Il est symptomatique que L., quand il répète la phrase prononcée à sa femme lors de sa deuxième évocation, rajoute « tout doucement », comme si le chuchotement n’était pas encore suffisant pour signifier le type de langage qui serait nécessaire afin de témoigner le moins mal possible de l’événement. Dans ces deux occurrences, on peut penser que L. se replace dans une attitude d’intimidation ou de peur qui avait été la sienne lors du ressenti du geste de la Vierge, ou bien qu’il reproduit le volume de la voix qu’il avait utilisé pour dire à sa femme ce qui venait de se passer, et que par conséquent lorsqu’il nous redit (par deux fois) cette même phrase, il la module de manière similaire. Mais même si cela est possible, le fait même de baisser la voix devant ce que l’on perçoit comme un événement numineux traduit (au moins) la surprise puisque la diminution de volume se comprend dans une perspective d’abaissement face à la grandeur présente dans l’irruption du surnaturel. L’aspiration audible chez L. à la suite de la deuxième occurrence de la phrase constitue également un signe de saisissement rétrospectif.

On peut ajouter qu’en fonction des témoins, l’articulation phatique-apophatique dans le témoignage penche éventuellement plutôt vers l’un des pôles, ou plutôt vers l’autre, et peut-être que chez L. le pôle apophatique constitue davantage un attracteur. Ceci permet de revenir à la question de la minimisation des marqueurs de la surprise dans son récit, et plus encore à son refus de se déclarer étonné par les événements qui par ailleurs constituent clairement pour lui des manifestations de Dieu à son égard dans le but de le sauver des « ténèbres » où il était plongé. Nous avons souligné que certains marqueurs verbaux de la surprise sont bien présents dans le récit (des répétitions, des contrastifs, les déictiques « quelque chose », des silences, les chuchotements...). Mais on peut comprendre que son refus d’étonnement lui fasse éviter les expressions où il paraîtrait surpris ou étonné, et donnerait ainsi une image de lui-même qui ne correspondrait pas à sa situation. Quand, plusieurs fois de suite, en usant de formulations variées, nous l’avons amené à confronter l’étonnement qu’il aurait pu ressentir face à l’action de Dieu opérant dans sa vie, L. a répondu soit par la fuite dans l’impossibilité d’expliquer, soit en affirmant l’aujourd’hui d’un état heureux et reconnaissant (le merci qu’il dit adresser à Dieu). Il ne conçoit pas qu’il pourrait trouver dans l’expression d’un étonnement vis-à-vis de l’action

de Dieu en sa faveur une attitude qui lui correspondrait. Nous l'avons vu, il admet qu'il y a bien eu dans son parcours un avant et un après, avec une rupture de nature éminemment profitable pour lui et qui a complètement renouvelé toute sa vie. Citons à nouveau le passage :

« Moi je sais que j'ai vécu dans les ténèbres. Ça je le sais. Sans rien voir. Je m'imaginai pas que c'était ça. L'amour, je savais pas ce que c'était. Bon, j'aimais ma femme, hein ? Et après, là j'ai découvert qu'il y avait une autre vie. Y'avait vraiment une autre vie.

YM : alors, cette découverte pourtant, elle ne vous cause pas une sorte d'émerveillement, vous trouvez ça normal de pas être émerveillé, étonné, de cette nouvelle vie [non] qui vous est offerte, en quelque sorte ?

LB : ben si, je dis merci tous les jours.

YM : mais vous le prenez dans une forme de reconnaissance calme, sereine...

LB : voilà ! c'est comme ça qu'il faut le faire, parce que en toute humilité... Il s'agit pas d'aller chanter sur les toits [il dit "croix"] : moi j'ai eu ça, moi j'ai eu ça...non. »

L'humilité qu'il dit correspondre à l'attitude nécessaire face à l'action de Dieu, ne serait-ce pas elle qui exclut l'étonnement ? Pourrait-on envisager qu'une humilité, et en fait une humiliation, à ce point profonde face à l'action de Dieu qui découvre mon mal et m'en sauve, empêche de lever les yeux sur lui et de le voir¹² à l'œuvre ? Si bien que tout ce qui serait perceptible dans la présence et dans l'action de Dieu ne serait qu'une humiliation de plus en plus accrue ? Le paradoxe est que surprise et étonnement supposent eux aussi la passivité du sujet qui subit l'événement, et que dans cet instant, tout ce qui le définit comme sujet constituant est au contraire constitué par l'événement tout-puissant: il n'est plus que constitué, ou « interloqué » même s'il y a des formes de subjection plus ou moins résistantes à l'emprise de la surprise. On pourrait donc estimer que l'abaissement de l'estime de soi, présent dans une humiliation excessive résultant de l'approche du Dieu guérisseur, mais en même temps révélateur, du péché, m'enfoncé dans un abîme d'humilité/humiliation qui reste le seul affect possible. La surprise de la réalisation de la présence dans cette vie de l'au-delà ou de l'absolu, du transcendant, etc. serait alors engloutie dans le trou noir de la culpabilité, puis de la reconnaissance infinie qui naîtraient du face à face, dans un premier temps, avec la vérité, et dans un deuxième temps, avec le pardon¹³.

Cette hypothèse a pour elle, en tout cas, le degré élevé de dérélliction que L. décrit quand il raconte comment sa vie de drogué alcoolique l'avait enfoncé dans une perte des liens matrimoniaux, familiaux et sociaux : cela ressort en négatif dans le portrait qu'il fait de lui-même au début de sa fréquentation des Alcooliques Anonymes :

« A partir de là, je suis allé en réunion des Alcooliques Anonymes où j'ai découvert qu'il y avait de l'amour. Parce que moi je ne pensais pas que ma femme m'aimait, mes enfants m'aimaient, personne m'aimait. J'ai découvert qu'il y avait de l'amour, j'ai découvert qu'y avait Dieu, c'est d'ailleurs dans le programme des A.A. »

On peut aussi évaluer l'étendue de son mal en l'écoutant décrire ses pleurs répétés et « vrais » (« je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer ») lors des différents événements surnaturels qui ont ponctué sa guérison. Il appelle son alcoolisme « une maladie grave, incurable et mortelle »,

¹² Il est frappant de remarquer que les termes mêmes avec lesquels L. explique les choses se rapportent à la vision : « je sais que j'ai vécu dans les ténèbres. Ça je le sais. Sans rien voir. »

¹³ Voir chez P. (entretien n°12) un fonctionnement similaire.

et l'on comprend par cette accumulation combien elle atteint pour lui non seulement son corps, mais aussi et surtout son esprit. Ces pleurs nous semblent signifier l'effondrement de barrières ou de constructions psychologiques propres à faire tenir l'assemblage vital qui précédait la guérison. Cet assemblage, construit sur un échafaudage de mensonges posés les uns sur les autres, permettait à L. de continuer à satisfaire son besoin d'alcool alors même qu'il passait par les opérations successives de sevrage, mais aussi à supporter les mensonges précédents.

Cependant notre hypothèse ne répond pas tout à fait à ce que L. dit quand nous l'avons obligé de se prononcer sur un éventuel étonnement qu'il aurait dû pouvoir ressentir face à la survenue de l'action de Dieu dans sa vie. Nous avons déjà remarqué qu'il *ne veut pas dire* qu'il aurait pu être étonné : « Non, non, non. Je veux pas, je veux pas dire ça. » Ce refus n'est pas la même chose qu'un aveu d'impuissance. « Je ne peux pas dire ça » indiquerait qu'au moins subjectivement, L. n'a ressenti aucun étonnement, voire aucune surprise, lors des événements incroyables (il accepte ce mot) qui ont émaillé sa guérison-conversion. S'il dit « je ne veux pas dire ça », c'est peut-être qu'il est encore aujourd'hui dans le processus d'humiliation pour lequel la reconnaissance de l'action de Dieu comme une (bonne) surprise dans sa vie lui coûterait trop à admettre : il se trouverait alors comme obligé de mettre Dieu en position de minimiser sa faute, faute qu'il estime pour l'instant comme encore trop lourde. Si en effet, Dieu était reconnu comme le surprenant (ou l'ayant surpris), cela ne comporterait-il pas une note de joie qu'il persisterait encore aujourd'hui à se refuser le droit d'éprouver ? Peut-être que le seul Dieu qu'il peut, encore aujourd'hui, accepter, est le Dieu-juge qui, miséricordieux et sévère, correspond à la profondeur de sa faute, mais pas le Dieu-étonnant dont le pardon joyeux est comme un cadeau non mérité ? Le passage ci-dessous fait peut-être voir quelque chose de ce « complexe » :

LB : Dire merci. Voilà, ma vie c'est ça aujourd'hui.

YM : et vous êtes pas surpris que ça soit devenu ça ?

LB : pff... je peux pas vous expliquer, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas expliquer.

Moi je suis conscient de ce qui m'arrive. Je suis conscient de ce que j'étais..... je trouverais... pfff, c'est bien.

Nous prenons conscience que ces développements ne sont que des possibilités improuvables, d'autant plus que L. a déjà dû être poussé dans ses retranchements pour dire ce qui permet de les construire. Cependant, ils permettent à notre sens de réfléchir sur le lien entre l'événement-Dieu et l'événement-surprise. Jusqu'à présent, nous avons considéré comme allant de soi que, parce que la figure de Dieu thaumaturge émerge au transcendant, à l'inconnu, à l'absolu, etc., elle ne peut *que* surprendre l'homme, cet être de la finitude et du relatif¹⁴. Nous venons de voir un cas où un homme, reconnaissant pourtant l'action de Dieu dans sa vie et au profit de sa guérison, refuse de dire qu'il en est étonné, alors que plusieurs indicateurs en partie inconscients dans son récit révèlent bien une surprise vécue face à l'inattendu et au bouleversant de l'événement. Nous avons cherché à rendre compte de ce paradoxe en nous appuyant sur son histoire, mais sans que nous puissions nous déclarer satisfait complètement des explications avancées. Nous verrons si elles peuvent être corroborées lors de l'étude d'autres cas similaires.

¹⁴ Voir en [II.C.2](#) la partie intitulée « Miracles sans surprise ni étonnement ».

11. Commentaire de l'entretien avec sœur Anne-Elisabeth [↑](#)

[\(Pour la Transcription cliquer ici\)](#)

Vers la toute-fin de l'entretien, sœur A.E. déclare :

« Oui, ça m'a pris par surprise, et même je crois pas que je pensais faire ce genre d'expérience. Ce qui est sûr c'est que j'aurais jamais pensé le faire dans la rue ! (rire)... Peut-être au milieu d'un temps de prière éventuellement. Mais oui, ça m'a pris *tout à fait* par surprise. *Tout à fait*, ça c'est clair »

Cet extrait ne correspond pas à l'ensemble du récit dont la caractéristique principale est une minimisation de l'émotionnel, et parallèlement une insistance sur le côté intellectuel de l'expérience, que sœur A.E. évoque de façon unie, avec sa voix douce, à telle enseigne qu'elle réussit à la faire passer pour peu marquante, purement intérieure, et sans manifestation remarquable : crise, dramatique retournement, phénomène inhabituel, etc. : tout cela est comme amorti et lissé. Son « effusion du Saint-Esprit »¹ qui l'a saisie alors qu'elle avait 17 ans, un dimanche soir de retour de weekend du MEJ², sur le parking où elle attendait ses parents, avait été décrit précédemment de façon non dramatique, non spectaculaire. De plus, sœur A.E. parle de façon douce, voire ténue, sa voix est presque inaudible sur la fin de certaines phrases, et elle se garde bien de toute mise en relief. Elle se décrit comme « intellectuelle », avec un besoin de cohérence, de connaissance. Elle évoque sa foi « et sa réalité, assez kérygmaticque, mais un peu développée quand même, hein », ainsi que sa pratique de la *Lectio divina* qui lui sert de comparaison pour expliciter son expérience de Dieu. Il est donc frappant de l'entendre s'exprimer ainsi, ayant été invitée à considérer si ce qui lui était survenu l'avait ou non surprise³. Et (dans l'extrait cité ci-dessus) elle insiste sur cette surprise, d'une part vocalement, avec ce « tout à fait » appuyé, dont elle détache les syllabes, et puis rhétoriquement, par l'effet de répétition, comme si elle n'avait pas pensé auparavant que cette dimension était un aspect de l'expérience, et qu'il fût important de la rapporter. Dans cette perspective, on ne sera pas étonné de voir que le tableau des marqueurs de la surprise n'est pas très rempli :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	vers la fin	Ça m'a pris par surprise / tout à fait par surprise
Qualificatifs objectifs	quelques-uns	Expérience très forte / unique / avec un côté extraordinaire
Totalisations	non	
hyperboles / augmentatifs	non (cf. intensifs)	
Intensifs	1 forme	Tout à fait nouveau / heureux
Privatifs	non	

¹ « L'Expression "Effusion de l'esprit" est couramment utilisée dans l'Eglise catholique aujourd'hui, spécialement dans le Renouveau charismatique. (...) L'effusion de l'Esprit est une « expérience nouvelle de la puissance de Dieu, expérience qui s'insère dans l'itinéraire spirituel d'une personne et revêt le plus souvent le forme d'une prière soutenue par un groupe de croyants ». Patrick Sbalchiero, dir. op.cit., p. 247. Ici il s'agit d'une expérience individuelle de présence du divin.

² Mouvement Eucharistique des Jeunes, organisation catholique spirituelle née en 1962 qui s'adresse aux jeunes de 7 à 25 ans. A l'origine c'est un mouvement jésuite qui propose une vie d'offrande et de prière.

³ Nous nous permettons cette question en fin d'entretien si le thème n'est pas sorti tout seul.

Comparaisons	non	
Allusifs	non	
Répétitions	très fréquentes	au bout d'un moment, j'ai, assez vite, j'ai réalisé, hein...j'ai réalisé. mais c'est clairement fondateur, hein, oui, clairement fondateur.
déictiques	fréquents	Ça / voilà /
marqueurs de soudaineté	non	
Contrastifs		
Interrogations	non	
temps des verbes	RAS	
Approximations	quelques-unes	
Correctifs	non	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
Bribes	non	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	peu	
Pauses	peu	
Hésitations	non	
Exclamations / interjections	faibles	
Interruptions	non	
Incertitudes	non	
Emphase	non	
Insistance	oui, plusieurs fois	
Chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
Ralentissement	non	
Accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	un peu	
Déglutitions	non	
Rires	quelques-uns	
Pleurs	non	

Bruitages	non	
-----------	-----	--

Ce tableau permet de visualiser ce qui a été dit, à savoir la nature réfléchie et si peu émotionnelle du récit de sœur A.E. La question va naturellement se poser de savoir ce qui, dans cette retenue a pu réduire l'importance du facteur surprise qui est pourtant affirmé à la fin, comme nous l'avons vu. D'abord, l'« effusion » expérimentée par la sœur est décrit comme « venue progressivement », donc sans l'à-coup caractéristique d'une irruption, même s'il eut bien un avant et un après. Il y a par exemple l'expression « c'était tout à fait nouveau », expression d'ailleurs induite par notre question, comme celle qui provoque la formulation « tout à fait prise par surprise » indiquée plus haut :

« Et donc ce moment où vous dites que c'est un don, vous n'aviez rien ressenti précédemment de tel, c'est quelque chose qui était nouveau dans ce que vous viviez ?

AEF : oui, oui, c'était tout à fait nouveau. C'était peut-être désiré, enfin pas vraiment désiré dans le sens où l'ayant pas connu, je pouvais pas trop le désirer, mais euh, je... je me posais des questions, hein je suis assez intellectuelle, j'allais à la messe et j'avais un désir d'absolu, comme adolescente, hein, et je me posais des questions, et j'avais quelques témoignages, ayant commencé à fréquenter, un petit peu, des groupes où effectivement, des gens avaient vécu ce style de retournements, hein, de changements de vie, et d'expérience heureuse, hein, de la présence de Dieu. »

En ce qui concerne le profil général qui permet de cerner au mieux la probabilité du miracle, nous relevons chez A.E. :

- L'attente, le questionnement qui précède l'événement, un « désir d'absolu » ;
- Un événement identifiable comme « effusion de l'Esprit-Saint », dont l'intéressée dit qu'il est à la fois tout à fait nouveau, qu'il la prend par surprise, et bien qu'adapté à elle, est néanmoins « avec un côté extraordinaire » ;
- Elle déclare que l'événement (qu'elle accepte d'appeler miracle) se présente pour elle comme « clairement fondateur » de sa foi – même si auparavant elle avait dit qu'il « n'était pas fondamental » et sa vie de religieuse en découle de façon implicite.

Sans la mention finale – induite - selon laquelle l'expérience miraculeuse l'a prise par surprise, on aurait presque pu caractériser ce qui est arrivé à sœur A.E. comme un miracle sans surprise ; son cas rejoignait alors par certains aspects notre n°7, mais avec une phénoménologie événementielle très différente. Pour sœur A.E., la matérialité de l'événement ne prend pas une forme très extérieure : ce qu'elle a vécu, selon ses propres termes, l'a été sans ressenti physique ; elle utilise bien un mot comme « palpable », mais cela ne s'applique à rien de physique. De plus, quel est le garant qu'une authentique intervention ait effectivement eu lieu ? Voici ce qu'elle dit lorsque nous lui avons demandé si elle était en mesure de localiser le sentiment de ce qui lui est arrivé :

« Euh, il est quand même, je pourrais pas le certifier, mes souvenirs sont un peu trop limités, à mon avis, il est beaucoup dans une paix lié à une cohérence, oui, une paix de la foi. Vécue. Donc un peu intellectuelle, on pourrait dire, hein. »

Une des manières de se rapporter à ce dont sœur A.E. témoigne, serait de considérer que pendant toute la première partie de son récit, elle voit son expérience fondatrice, cette effusion du Saint-

Esprit à travers le prisme de sa vie de religieuse d'aujourd'hui, et c'est pourquoi elle la compare à une session de *lectio divina*, par exemple. Peut-être aussi a-t-elle inconsciemment été impressionnée par la matérialité éclatante du témoignage de sœur M. auquel elle a assisté (entretien n°1), et a-t-elle orienté son récit vers sa dimension intérieure, délaissant les aspects plus émotionnels ? Quoiqu'il en soit, elle affirme bel et bien, et de façon appuyée, que l'événement l'a prise par surprise, et qu'elle fut « unique », « très forte » et « extraordinaire ». La façon dont elle situe l'importance de son expérience dans sa foi est intéressante :

- Donc vous pouviez dire ce genre de phrase : "j'ai rencontré Dieu sur le parking en attendant mes parents" ?
- Oui... enfin, je l'aurais peut-être pas dit parce que ça, pour moi, c'était plus quelqu'un d'incroyant qui, hein... Frossard ! (rire) Mais je connaissais pas encore Frossard. Mais j'aurais plutôt dit : j'ai rencontré Dieu *vivant*, hein. C'était l'expérience de Dieu *vivant*. Dieu présent à ma vie, hein.
- Comment vous saviez que c'était "Dieu vivant" ?
- Ah, c'était très clair pour moi. C'est vraiment ce que j'ai écrit. Jésus est vivant, mais c'était, voilà, ces chants, y'avait euh, le grain qui meurt a porté fruit, voici le printemps de la vie, voilà, ça, d'écouter ces chants-là, c'est comme si je me sentais entre deux pages d'évangile. Hein, et du coup, les récits j'veux dire, c'était des récits plus vivants que si mon meilleur ami vivait quelque chose, m'écrivait, mon meilleur ami avec qui je partage tout, euh, m'écrivait, ou un enfant, ou je sais pas...Ça, c'était une expérience très forte. Au niveau chrétien, c'était une expérience très forte.

Elle indique que lorsqu'elle lit l'évangile aujourd'hui, du fait de sa rencontre avec « le Seigneur », les textes deviennent eux-mêmes vivants, aussi vivants que Dieu lui-même : la déclaration « j'ai rencontré Dieu vivant », pour impressionnante qu'elle paraisse, doit sans doute se comprendre par référence à la foi disons tiède (« J'étais chrétienne catholique, à peu près pratiquante ») qui était la sienne avant sa rencontre avec le Saint-Esprit. La vie de sa foi l'est à cause du caractère personnel de la rencontre : il ne s'agit plus uniquement d'une volonté de cohérence intellectuelle, mais « quelqu'un » lui a été rendu présent et c'est cela qui change tout, comme pour saint Paul sur le chemin de Damas, puisqu'elle mentionne la similitude de son parcours avec celui de certains personnages des Actes des Apôtres. Et cette foi vivante s'est transformée en foi heureuse et joyeuse, alors qu'avant « elle ne l'était pas trop ». Elle exprime sa « révélation » dans ces termes :

« (avant) ma relation n'était pas vivante, comme elle l'a été après. A partir de ce moment-là, le plus grand désir qui m'a habité, indépendamment de tout, quelle que soit la vie que j'aurais, c'était tout simplement de vivre en relation avec le Seigneur... des relations vivantes, quoi, hein. Avec Lui. »

Pour sœur A.E., la temporalité de son expérience est claire : même non spectaculaire, même « limitée » comme elle le dit, l'événement se dit dans le renouvellement du quotidien qui du coup prend un nouveau sens. Et donc il semble logique d'affecter ces descriptions de vie, de nouveauté, ou de renouvellement du coefficient de surprise qu'elle-même y ajoute lorsqu'elle déclare avoir été « tout à fait prise par surprise » et que l'expérience était « unique ». Que la forme de son récit, son rythme, si fluide et si calme, démente en quelque sorte cette surprise ne doit peut-être pas trop étonner : d'une part, cette expérience de jeunesse peut avoir été assimilée et pacifiée, mais aussi la sorte de surprise dont parle la sœur, qu'elle se refuse à rapprocher de

rien de « brusque ou de violent » a pu avoir été vécue davantage comme un éblouissement, ou bien un ravissement, en tout cas un bouleversement foncièrement positif et adapté à elle (là aussi elle réutilise volontiers le mot que nous lui avons suggéré). En ce cas, la dimension de choc, de rupture, peut-être volontairement minimisée dans le récit, a pu avoir été expérimentiellement peu marquée, tout en maintenant à la surprise son pouvoir de révélation. On pourrait ainsi représenter la temporalité de ce type de surprise comme une courbe douce, en colline, dont le sommet peut très bien monter aussi haut que dans le cas d'une surprise brusque, mais qui ne se vit pas selon une modalité irruptive ou soudaine, dont la particularité serait de briser l'attente de façon plus verticale. Mentionnant une influence qui aurait pu avoir une importance dans l'événement (une amie à qui elle a dit au-revoir sur le trottoir peu de temps avant l'effusion), elle dit, indiquant bien cette temporalité :

« Alors c'est possible que ça ait eu une influence, hein, j'en sais rien. En tout cas, ça a pas déclenché directement les choses, ça c'est sûr. C'est venu doucement, et progressivement mais réellement. Et c'était identifiable pour moi, même si, enfin, je suis quand même assez intellectuelle [rire] »

Un aspect complémentaire de la phénoménalité de l'expérience de sœur A.E. se trouve dans les paroles d'un chant qui certainement a compté dans sa conversion car elle les répète deux fois au cours de l'entretien :

« Le grain qui meurt a porté fruit, voici le printemps de la vie »

il s'agit du refrain du chant « Résurrection » écrit et chanté par Noël Colombier (<https://www.youtube.com/watch?v=EI0rJVrA8Ec>), un chanteur qu'elle mentionne dans son récit : nous pensons qu'il s'agit là d'une référence importante car le thème de la mort et de la résurrection se rattache fondamentalement au miracle d'une nouvelle vie de foi et de joie : que sœur A.E. n'y fasse qu'une allusion discrète (mais répétée cependant) n'enlève rien à sa centralité. Nous devons valoriser la manière dont sœur A.E. se rapporte à l'événement fondateur de sa foi et veut, en toute discrétion, écouter l'évangile intérieur, celui qui agit en silence et sans fracas, sans spectaculaire mais dans la profondeur du cœur. Du coup, les expressions qu'emploie sœur A.E. pour décrire son expérience peuvent se revisiter, par exemple celle qui décrit ce qu'elle a vécu comme « tout à fait nouveau » : la nouveauté ainsi reformulée n'est pas seulement une nouveauté personnelle, associée à un séquençage autobiographique. Cette nouveauté est celle du livre de l'Apocalypse : « Voici que je fais toutes choses nouvelles⁴ », et nous sommes autorisé d'opérer cette lecture du fait que sœur A.E. elle-même donne la clef de sa conversion comme une relecture bouleversée de sa vie par la Parole de Dieu.

⁴ Apoc 21,5.

12. Commentaire du témoignage de Pierrick [↑](#)

(Pour la transcription cliquer [ici](#))

L'histoire de P. doit se replacer dans un double contexte, celui de sa longue expérience de drogué, et celui de l'Eglise charismatique dans laquelle il a été sauvé de la drogue. Comme pour L. et M. (cas n°10 et 13), l'insertion de son récit dans cette double détermination (pour M. c'était aussi une drogue, celle du sexe, et pour L. l'alcool) oblige à devenir familier d'un certain nombre de présupposés habituels que leur interaction impose, notamment les pratiques communautaires, le vocabulaire utilisé (la grâce, la prière de foi, le repos dans l'Esprit...), et l'idée que tout ce qui arrive se situe dans un contexte d'interprétation préformaté, ou en tout cas que la narration qui en est faite reconstruit ce cadre, lequel a très probablement servi régulièrement pour accueillir le récit. Il n'est donc pas si facile de retrouver l'expérience elle-même, alors qu'elle semble riche et forte, sous l'arsenal des valorisations religieuses. Il nous paraît clair que P. ne masque rien, et cherche à collaborer en racontant les événements qui l'ont marqué. Mais l'intention apologétique demeure importante, peut-être même est-elle intégrée au récit comme naturellement¹.

Une autre dimension du témoignage de P. consiste en la nature de ce qui lui est arrivé et donc de la définition à donner au mot « miracle » ; d'abord il a été bénéficiaire d'une chaîne d'événements, dont il ne raconte que certains d'entre eux. Ces événements sont diversement valorisés par lui : certains, qui pourraient extérieurement être considérés typiques d'une intervention surnaturelle (guérison immédiate et définitive de son genou) sont modérément valorisés, alors que d'autres, qui suscitent chez lui une émotion et une réactivité intense, ne relèveraient pas a priori du miracle, mais plutôt de situations psychologico-religieuses : c'est le cas de la « vision » du Christ avec la seringue dans le bras. P., en outre, est pétri de la sacramentalité propre à la tendance charismatique, et ne remet pas en cause l'association qu'il fait entre, par exemple, « Jésus » et l'origine de ce qui lui arrive. Voici comment il s'exprime :

PT : non, non, je savais que c'était Jésus.

YM : ah oui, dès le départ ?

PT : Oui oui.

YM. Dès le départ. Parce que dans le fond, y'avait aussi la présence de tout le monde dans l'église, c'était quelques jours après votre arrivée au lieu du pèlerinage, et tout ça, donc y'avait un entraînement...

PT : Y'avait un climat favorable pour ça. Pour cette idée de Jésus. Mais euh...

(MT : La parole de Dieu, quelque part, tu savais que c'était comme si c'était adressé à toi.)

PT : Ouais ; oui. Pour moi ça pouvait pas être autre chose que Dieu, quoi.

Dans ce qu'il dit là, il n'est pas aisé de faire la différence entre ce que le P. de 1997 pouvait connaître de « Dieu », et l'expérience du P. de 2015 qui, étant passé par une conversion, l'entrée dans l'église, le mariage religieux, l'action caritative auprès de jeunes (qui comporte un

¹ Lors de l'entretien, sa femme (Marie, ses paroles sont en italiques dans les extraits) assiste, et intervient à quelques reprises. Cet aspect de l'entretien semble a priori anodin, et nous n'y avons pas prêté attention au début. Mais il n'est pas impossible que certaines influences aient joué du fait de sa présence. Par exemple, P. a pu se sentir moins libre de sortir du cadre charismatique puisqu'elle était présente à écouter son témoignage.

constant témoignage de sa propre histoire) a forcément une conception de « Dieu » assez différente de celle de ses débuts. Lui-même déclare d'ailleurs que lors des événements :

« c'était pas du tout mon monde quoi. Je l'ai même rejeté ce monde-là parce que je comprenais, je pouvais accepter l'Évangile, mais les chrétiens ou l'Église, non, non, c'était, c'était ... voilà. »

Nous avons vu chez d'autres témoins que la foi en Dieu fournissait le cadre qui intégrait les événements dans un sens au moins en partie prédéterminé (cf. M.-E., n°4) ; nous aurons à voir si c'est ce qui se passe ici. Voici le tableau des marqueurs de la surprise :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	Deux situations à considérer	-l'image du Christ : Bouleversé / terrassé / anéanti -sa guérison : étonné / bizarre / dingue / incroyable
Qualificatifs objectifs	Oui	c'est un étonnement quoi / c'était une exaltation
Totalisations	oui assez fréquentes	tout / totalement nouveau / c'est toute cette puissance du sacrifice de Jésus ... de ce qu'il a fait sur la croix qui euh... qui jaillit sur moi quoi/ cette association de joie et d'espérance c'était totalement nouveau pour moi
hyperboles / augmentatifs	oui, typiques	Ça a été le cataclysme / voilà c'était une joie mais euh [pffff]... c'était comme si j'étais dans un ... je sais pas je , je ... un bain moussant quoi [rires] c'était là quoi, c'était là, en moi, autour de moi, c'était euh... une exaltation.
Intensifs	oui, important	j'avais jamais vécu ça de ma vie / tellement aimé, tellement détruit / je me suis mis à hurler / une joie, mais énorme /
Privatifs	Peu	Insupportable
Comparaisons	oui beaucoup	comme si j'avais toute ma cage thoracique qu'était, euh, qu'était euh pleine de, pleine de chaleur / comme si quelqu'un avait allumé la lumière quoi / c'était comme si j'étais dans un ... je sais pas je, je ... un bain moussant quoi.../ c'est comme si y'avait de la danse au ciel
Allusifs	Non	
Répétitions	très fréquentes	qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? qui euh, voilà, et en même temps une vraie, une vraie paix qui commençait à grandir en moi voilà / c'est comme si y'avait de la danse au ciel, quoi, voyez c'était, voilà, c'est comme si y'avait de la danse au ciel quoi, c'est comme si

		y'avait de la danse au ciel, c'était, y'avait de la lumière
déictiques	oui, fréquents	là voilà / ça / ce qui (m'est arrivé) / à partir de ce, cet événement là, ce moment-là / c'est là où il y a eu quelque chose qui m'a envahi
marqueurs de soudaineté	oui plusieurs	tout d'un coup / Tout de suite. Tout de suite, d'un coup / ce qui m'est arrivé tout de suite, c'est cette joie, et tout de suite de vouloir la partager, aux autres
contrastifs	oui	
Interrogations	oui fréquentes	mais qu'est-ce qui m'arrive ? qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? qu'est-ce que, qu'est-ce que je viens de vivre ?
temps des verbes	un passage du passé au présent	en fait, j'avais jamais vécu ça de ma vie, euh... et puis, parce qu'en fait (<i>Marie: ça t'inquiète ?</i>), non, je suis pas inquiet du tout, je suis pas inquiet, euh... c'est vraiment interrogatif, « qu'est-ce qui m'arrive ? » « qu'est-ce qui se passe ? », comme si euh je sais pas... non mais, c'est, c'est pas quelque chose que je redoute
approximations	peu	Quelque chose
correctifs	pas vraiment	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	pas vraiment	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	peu	
Pauses	fréquentes	
Hésitations	continuelles	Alors ça m'a bouleversé. Je me suis mis à pleurer, à hur... à même hurler de... d'indignité, de.....
Exclamations / interjections	oui, frappantes	
Interruptions	oui	j'entendais ça et c'était ... c'était euh ...
Incertitudes	oui, continuelles	
emphase	oui	Alors je suis sorti de là avec une joie, mais ENORME / je me suis effondré en larmes

insistance	oui	
chuchotements	non	
augmentation de volume	oui	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	oui	
aspirations / souffles	fréquentes	
déglutitions	fréquentes	
rires	oui, plusieurs fois	
pleurs	non	
bruitages	oui	Aaaah /
autre		

Pour exprimer sa surprise et son bouleversement, P. utilise les ressources narratives à plein : répétitions, hyperboles, intensifs, comparatifs, contrastifs, interrogations... Les éléments corporels sont également nombreux et significatifs, tant pour la corporéité du langage qu'en ce qui concerne le langage corporel : variations du volume, prononciation emphatique de certains termes, exclamations, et puis soupirs et aspirations, déglutitions: une bonne part de son expressivité passe par là. Et cette expressivité, cette corporalité se remarque aussi dans l'événementialité racontée : P. explique que les faits ont été marqués par des crises de larmes (« je me suis effondré en larmes »), des battements de cœur, des sensations de chaleur, des cris (voire des hurlements), et des sentiments eux aussi très prononcés : une joie « énorme » par exemple. Son vocabulaire traduit aussi l'expressivité et l'intensité qu'il veut donner à son vécu : eu égard à l'amour de Dieu, il dit qu'il n'est « qu'une merde », ou bien il se décrit comme « anéanti », « bouleversé », ou « terrassé », et son « humanité » est « tellement cabossée, blessée »; à un certain moment il répète que ce qui lui arrive « est dingue » - et il répète la formule. Il évoque un « cataclysme » lors de sa réaction à l'image de Jésus. Mais il n'est pas systématiquement dans l'excès, car il sait aussi dire que telle parole « lui fait du bien », l'apaise ; ailleurs, il compare la chaleur qui l'envahit à du miel, telle autre est remplie de douceur.

Il faut sans doute accepter de lire dans ce foisonnement expressif une part de mise en scène et de dramatisation spirituelle, qui permet de faire ressortir les deux postures du pécheur gracié et du Sauveur qui condescend jusqu'à la déchéance de sa créature. Certains termes (ou leur usage) appartiennent au vocabulaire caractéristique de l'expérience charismatique, notamment le verbe aimer, ou se laisser aimer, être blessé, les charismes, certains intensifs qui par contraste impliquent la puissance de Dieu... La question est de savoir ce que P. a vécu : s'agit-il vraiment de (ce que la foi chrétienne appelle) « miracle » ? Si oui, il importe peu que ce soit à l'aide d'un cadre en partie artificiel qu'il en parle. Observons le déroulé général :

- une situation vitale de négativité et de grande souffrance ;

- une série d'événements décrits comme tout à fait nouveaux et inattendus, et référés à une causalité surnaturelle évidente pour leur bénéficiaire (à noter la présence en signe avant-coureurs de larmes) ;
- une guérison déclarée immédiate (arrêt de prise de drogue du jour au lendemain, sans sensation de manque et disparition de douleurs au genou), et une orientation religieuse radicale de son existence.

Il faut admettre que les étapes ci-dessus correspondent bien à la phénoménologie de l'irruption du miraculeux dans le quotidien d'une personne, et même si le mot de conversion n'est pas utilisé par P., celle-ci n'est pas douteuse. D'où vient alors l'hésitation ? Pourquoi l'expérience de P. ne semble-t-elle pas aussi nette en termes de vécu surnaturel ? Les manifestations d'étonnement et de surprise sont présentes, mais on remarque surtout, et de façon écrasante, leur dramatisation, très physique, et à l'occasion presque angoissée. En irait-il de même pour P. comme pour L. (entretien n°10) ? A savoir : le vécu coupable du drogué abîmerait-il ici aussi l'estime de soi qu'il ne resterait plus de place pour l'acceptation d'un Dieu qui viendrait diminuer le poids de la culpabilité repentante ? Mais P. ne refuse pas de se dire étonné. Comme nous l'avons vu précédemment, une des difficultés vient de la couche interprétative du courant charismatique, qui dépossède - en partie - le narrateur de sa spontanéité et de son idiosyncrasie. Sans doute ne lui est-il plus vraiment possible (ou souhaitable) de revenir à un état de son vécu qu'il aurait décrit de façon moins attributive, et les circonstances actuelles de sa vie et de sa mission sont-elles valorisées au point où, même dans un entretien comme le nôtre², elles doivent prendre le pas sur un descriptif plus personnel et inchoatif. Nous avons déjà eu l'occasion de décrire combien la conversion (et plus généralement les conséquences de l'intervention acceptée comme divine) peut modifier le sujet lui-même dans le rôle qu'il se donne vis-à-vis de l'événement qui l'a converti.

Ce que nous allons dire concernant l'impact des événements sur leur bénéficiaire devra donc être constamment modéré par la possibilité de son exploitation à des fins de démonstration religieuse. Le premier signe dont témoigne P. sont les larmes qu'il sent couler à l'écoute de la lecture de la parabole de l'enfant prodigue. Il commente : « c'était un peu comme si Dieu me disait : « Ben tu vois, la porte est grande ouverte tu peux revenir, c'est le moment. » Et tout de suite après, il ajoute : « et j'entendais ça et c'était ... c'était euh... », et on voit qu'il ne parvient pas à caractériser l'effet de ces larmes. Ce manque est peut-être plus important que si une qualification précise avait été donnée, parce qu'elle peut suggérer que son vécu était suffisamment dérangeant pour qu'il choisisse de ne pas le décrire. Cela dit, le ton avec lequel les mots sont dits n'est guère propice à cette interprétation : P. à cet endroit parle d'une voix unie, sans à-coups, sans affect. Il semble davantage rechercher le terme-choc que la vérité de l'émotion. Puis vient le récit de sa sensation interne après la communion, où il dit que « son cœur commence à battre très fort et à chauffer ». Et il entend « comme une voix » qui, se répétant au rythme de ses battements de cœur, lui fait comprendre : « je t'aime ». Mais il n'y a, accompagnant cette évocation (peut-être teintée de sentimentalité charismatique), pas de

² Et répétons-le, en présence de sa femme, avec qui il œuvre dans une équipe charismatique de réinsertion de jeunes.

surprise explicite, nul décalage qui aurait pu faire sentir du doigt l'extraordinaire, si extraordinaire il y avait. Au contraire, le récit se situe à la hauteur d'un « ordinaire » extraordinaire, où la normalité usuelle est comme oubliée puisqu'il est convenu depuis le début que « Dieu est là » (et qu'on le sait³). A notre demande, P. revient plus loin dans l'entretien sur ce passage, et ses explications semblent davantage manifester cette phénoménologie de la distanciation telle que nous l'avons observée dans d'autres récits d'événements miraculeux. Par ce terme nous voulons dire qu'à travers l'événementialité particulière décrite dans les récits où une altérité difficile à refouler serait à l'œuvre, l'humain surpris ne peut pas ne pas éprouver une mise à distance de lui-même, un espace de jeu où ses facultés tentent de se remettre d'aplomb et en général n'y parviennent pas.

P. revient donc à la sensation de chaleur éprouvée lors de la communion dans l'église de Medjugorje ; il la compare à du miel :

« Le miel ça, ça, c'est chaud quoi, c'est chaud quand on le mange quoi, ça réchauffe la gorge et tout d'un coup y'a tout qui est chaud. Physiquement, ça faisait un peu ça, c'était comme si j'avais toute ma cage thoracique qu'était, euh, qu'était euh pleine de, pleine de chaleur, comme ça, comme une lumière... et, et moi je sentais comme un... euh... [déglutition] voilà c'est ça, c'est comme si quelqu'un avait allumé la lumière quoi. Dans, dans, dans mon cœur, quoi – alors le cœur, le cœur c'est pas que le cœur physique, c'est le, c'est ce qui anime le corps, quoi, c'est l'esprit, c'est un peu tout ça, en tout cas c'est vrai que le ressenti s'est fait au niveau de la poitrine, cette chaleur, mon cœur qui s'est mis à battre, très fort [déglutition], et la, et la première sensation c'est de dire : « mais qu'est-ce qui m'arrive ? », c'est euh... « qu'est-ce qui m'arrive ? » et puis euh, ce... climat, un climat euh très rassurant, mm... de confiance, m'envahit, et euh, et m'invite un peu à accepter cette euh... présence... »

On voit que certains éléments associables à de la surprise sont présents, comme les marqueurs de soudaineté et les totalisations (« tout d'un coup, y'a tout qui est chaud », « toute ma cage thoracique ») ; les déglutitions elles aussi pourraient suggérer un vécu sous-jacent difficile à réexprimer, et enfin le questionnement répété, « mais qu'est-ce qui m'arrive ? » fait signe vers une irruption potentiellement inquiétante (« accepter cette, euh... présence »). Nous lui avons fait justement cette remarque : « à vous entendre, c'est un peu dérangent, ce "qu'est-ce qui m'arrive ?" aussi ? » Et voici comment il répond :

« Eh ben oui, mais c'est « qu'est-ce qui m'arrive ? », c'est, c'est un étonnement quoi, un étonnement, qu'est-ce qui se passe ? Parce que en fait, j'avais jamais vécu ça de ma vie, euh... et puis, parce qu'en fait (*Marie: ça t'inquiète ?*), non, je suis pas inquiet du tout, je suis pas inquiet, euh... c'est vraiment interrogatif, « qu'est-ce qui m'arrive ? » « qu'est-ce qui se passe ? », comme si euh, je sais pas... non mais, c'est, c'est pas quelque chose que je redoute, c'est pas quelque chose qui, que, que, je ne veux pas, ou... »

La mention d'un étonnement, en partie induite par le terme « dérangent », contredit quelque peu la fin du développement précédent, où P. déclarait qu'il se trouvait dans un climat de confiance très rassurant. Mais par ailleurs, il indique bien que l'interrogation « qu'est-ce qui se passe ? » ne doit rien à une quelconque inquiétude. Nous avons déjà observé cette conjonction d'étonnement et de paix (cf. entretien n°4). Nous voyons donc que, même si les éléments distinctifs d'une altérité difficile à intégrer, ou d'une nouveauté absolument inattendue, sont

³ Au contraire du lieu commun biblique et théologique « Dieu était là et je ne le savais pas », Gen 28,16.

relativement peu présents, ils y sont quand même (nous avons l'expression « cette présence » dans le § ci-dessus, et ici, le « ça » de la tournure « je n'avais jamais vécu ça de ma vie », ainsi que les « quelque chose » de la fin du §), et ils sont assortis d'un nombre non négligeable de marqueurs habituels de la surprise. Ceux-ci ne se démarquent pas par leur originalité ou leur intensité, mais de nombreux facteurs peuvent justifier le choix par P. de ceux-là et non pas d'autres.

Le second passage remarquable du récit de P. concerne le moment où, revenu à sa place après la communion, il voit l'image d'un bras, et dans ce bras il y a une seringue. Mais ce bras est celui de Jésus (avec sa couronne d'épines...) qui lui dit (ou qu'il entend lui dire) « P. tu n'aurais pas pu supporter ». On comprend que pour P. dans cette vision, c'est Jésus dans sa passion qui se charge de sa souffrance et de son addiction, et qui se drogue lui-même pour que P. puisse être délivré de la drogue. Quoiqu'on puisse penser de ce « transfert » de peine, la réaction de P. est intense :

« Et pour moi, ça a été le... euh... un cataclysme, parce que... c'est comme si, euh la croix de Jésus tout d'un coup prenait tout son sens, enfin moi je le dis après coup quoi, mais à ce moment-là c'est euh... quand on dit souvent qu'il était sur la croix pour nos péchés, pour nos maladies, pour nos souffrances, [inspiration] et là voilà. Et donc le contexte de cette image c'étaient des endroits, c'étaient des squats, c'étaient des choses comme ça où je pensais pas que Dieu puisse être... voilà et Dieu me montrait que justement, surtout dans ces moments-là, il était avec moi [inspiration]. Alors ça m'a bouleversé. Je me suis mis à pleurer, à hur... à même hurler de... d'indignité, de..... : qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? qui euh, voilà, et en même temps une vraie, une vraie paix qui commençait à grandir en moi voilà. »

Nous avons là une intensité et une originalité émotionnelle qui, même si elles se trouvent orientées ou dramatisées par un impératif apologétique, semblent difficiles à inventer. La surprise bouleversée éprouvée face à l'échange qui se joue entre pécheur et sauveur, entre culpabilité et sainteté, entre déchéance et amour, cette surprise surgit à nouveau : d'abord dans la violence des termes comme cataclysme ou hurler ; dans les déictiques tels que : ça, là voilà, des choses comme ça, ce Jésus, etc. ; les questions dont la force en fait quasiment des exclamations : « qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? » P. l'admet lui-même⁴, il y a là un dosage assez élaboré d'après coup et de restitution de l'événement dans sa brutale âpreté. Mais celle-ci frappe et impressionne. Lorsque P. revient à l'épisode dans la suite de l'entretien, il se montre tout aussi impressionnant :

« Cette image qui vient après, en fait elle m'a vraiment... j'ai eu comme un... comme... comme... j'étais comme terrassé... anéanti par cette image... »

YM : Vous disiez que vous avez même crié.

PT : Crié, bon j'hurlais pas à la mort, mais Aaahh, c'était euh... c'était euh... un, un tel amour face à une humanité tellement euh... cabossée, blessée euh... mais c'est...c'est..... C'était euh... presque insupportable d'être aimé comme ça, quoi. Enfin, voilà. Donc moi ce qui m'a fait crier, tout ça, c'est de me rendre compte aussi que d'être quelqu'un tellement aimé, euh... et d'être en même temps tellement détruit quoi. Et cette différence-là m'a... m'a...voilà, ça... enfin je ... après coup, hein, c'est comme ça que je l'ai interprété, hein, je ne pouvais plus me retenir de larmes, euh... de... voilà mais c'est ... et puis fallait que ça sorte...j'avais pas pleuré depuis... »

⁴ « C'est comme si, euh la croix de Jésus tout d'un coup prenait tout son sens, enfin moi je le dis après coup quoi. »

On note dans ce deuxième passage⁵ les approximatifs et comparatifs, interrompus par faute de référents satisfaisants, les hésitations et les onomatopées, les intensifs (tellement) en parallèle : les effets cumulatifs et augmentatifs, en même temps que les interruptions continues, qui donnent au passage une grande puissance d'évocation. Sans doute, des termes comme « cabossé » ou « blessé » appartiennent-ils au vocabulaire charismatique qui dramatise de façon émotionnelle les relations entre l'homme et Dieu : mais « terrassé » et « anéanti » par contre, ne nous semblent pas s'y rattacher aussi clairement. Si on prend l'accumulation de tous ces qualificatifs, qui aboutit au déversement des larmes, nous sommes bien dans un processus traumatique de choc violent, accompagné de la prise de conscience du sens ou des implications de ce choc, et enfin de la détente physique sous forme de pleurs, qui traduisent l'effondrement de la personne toute entière.

La question de savoir si l'on pourrait décrire l'expérience de P. (nous pensons particulièrement à cette vision du Jésus drogué) grâce à la catégorie du trauma ne doit sans doute pas trop nous laisser en suspens : il est exact que l'inscription fortement corporelle, associée à la violence de l'expérience, plaideraient en faveur d'un choc de nature traumatique. Mais dans l'ensemble, P. se montre à même de décrire l'événement qui se révèle indissociablement souffrance et pardon, et c'est ce qui doit nous empêcher de faire cette classification. En effet, le trauma se caractérise par ce que N. Depraz⁶ appelle un « blanc d'antenne », un point aveugle, dont le traumatisme, compris comme conséquence du trauma, demeure dans la personne comme souffrance durable et profonde. Or l'épisode traumatisant qui a tant impressionné P. et qu'il décrit avec tant de vigueur, possède des vertus de guérison et de pardon, en même temps que d'effondrement et de destruction. Il s'agit d'un choc violent mais salutaire, dont précisément P. ressort plus fort, régénéré et entreprenant : on ne saurait dire cela d'un traumatisme émotionnel dont c'est d'abord la négativité et le blocage qui le caractérisent.

Le degré de bouleversement qui se manifeste ici devrait rendre un service non négligeable à notre travail : cependant, une dimension paraît manquer de manière préoccupante, celle d'une surprise ou d'un étonnement qui vient interroger l'événement surnaturel, en positionnant la personne en face à face avec une altérité non intégrable. Et nous reposons la question : sommes-nous en présence de ce que nous avons appelé « miracle » ? Si l'on considère comme nous l'avons fait régulièrement, que, pour la foi chrétienne, ce dernier renvoie à l'irruption dans notre condition limitée d'une altérité qui la dépasse infiniment et vise à la restaurer dans une vie surabondante, on est en droit de se demander qu'est-ce qui, dans l'apparition de cette vision de ce Jésus, constitue le miracle. Indéniablement, la transformation ultérieure de P. lui-même atteste d'une action très efficace ; mais l'origine de celle-ci ne se laisse pas facilement hisser à une hauteur transcendante, à l'altérité caractérisée. Rien n'empêche à penser que cette vision, par exemple, n'est pas le produit d'une imagination échauffée (ou d'un trouble psychique) qui a distingué en elle un signe religieux prédestiné. Des modifications de comportement, même

⁵ On remarquera les mêmes expressions qui ressortent, déjà présentes dans le 1^{er} extrait, signes probables d'une habitude du témoignage.

⁶ Voir sa conférence du 7 octobre 2016 à l'ENS rue d'Ulm, « De la surprise au trauma, une approche micro-phénoménologique ».

fondamentales, peuvent survenir suite à des rêves, des intuitions, des brusques réalisations, etc. Après donc avoir examiné les cas de miracles avec forte surprise (n°1,2,4) ou avec peu de surprise (n°5), de miracle sans revendication de surprise (n°7,10), nous serions ainsi en présence du cas phénoménologique assez banal d'une surprise sans miracle. Déjà dans le cas n°7, nous avons été confronté à cette possibilité. Le sujet témoigne honnêtement, selon ce qu'il a compris du protocole demandé, mais l'analyse de la dynamique interne du témoignage oblige à mettre en doute la dimension miraculeuse de l'expérience.

Par contre, la dimension transformatrice ou rédemptrice de cet événement continue d'impressionner. On peut s'en assurer en relisant une deuxième description que P. en fait :

« avant j'étais dans cette présence aimante confiante voilà, dans le thorax, le cœur qui bat toujours à fond, et puis cette image qui s'impose un peu comme un film, mais toujours à... à regarder... voilà c'était [déglutition] ... fort et intense mais paisible et puis je le vois et j'entends euh... « tu n'aurais pas pu supporter » et pour moi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est le mystère de la Croix, c'est toute cette puissance du sacrifice de Jésus ... de ce qu'il a fait sur la croix qui euh... qui jaillit sur moi quoi. Qui... euh... Pourquoi est-ce qu'il a été sur la croix ? c'était pour moi, c'était pour ça ! et en fait dès qu'il a dit « t'aurais pas pu supporter » je me suis effondré en larmes. Ça a été une.... Alors ça a été une euh... mais je n'étais pas dans la ... je me prenais pour une merde et euh... en même temps le moment était très doux et enfin cette présence aimante était toujours là et euh [déglutition]... y a un truc que j'ai oublié, en fait euh... mais en même temps, en même temps j'étais bien parce que euh... je sais pas comment dire ... cette présence qu'était toujours là. »

Il nous semble qu'on s'aperçoit bien, dans ce passage, de la dimension émotionnellement saisissante du vécu, mais en même temps de la non-nécessité de son inscription dans une expérience transcendante. P. semble être en train de faire une confession de son vécu de foi, et même si l'on ne peut pas exclure qu'il ait vécu (lors de l'événement original) les choses comme il le dit, elles donnent plutôt l'impression d'être reconstruites dans un but de partage communautaire. Donc il faut sans doute en retenir l'aspect de foi profonde, sans que l'on puisse en tirer beaucoup d'information quant à l'expérience originale.

P. Nous a raconté un dernier événement, qui ressemble à celui que L. (entretien n°10) avait relaté, et qui s'est passé d'ailleurs au même endroit, la colline à Medjugorje. Comme L., il est monté en haut de cette colline alors qu'il n'aurait pas dû pouvoir la gravir, étant incapacité à cause d'un accident qui l'avait laissé boiteux au genou. La même combinaison d'émotionnalité intense et de témoignage religieux se retrouve dans ce passage :

« c'est quand je suis arrivé en haut, que je me suis dit, zut, (inspiration) : je suis guéri, et je me suis remis à pleurer, et, je me suis remis à pleurer, je me suis dit, c'est pas possible, c'est, c'est, c'est dingue, c'est, c'est, c'est, c'est dingue ! c'est incroyable, qu'est-ce, qu'est-ce qui me veut, Dieu ? (rires) enfin, vraiment, c'est un peu... et puis là, je dis, ben oui, d'accord, je crois, je crois, (rire) c'est, voilà, c'est, j'ai commencé à discuter comme ça avec Dieu. »

Concluons en disant que dans le témoignage de P. la composante de bouleversement (sinon de surprise ou d'étonnement) ne manque pas, quand elle anime les exclamations, les approximations, les répétitions, les totalisations, etc. Le récit de P. est celui d'un drame intime où les jaillissements, les troubles et les effondrements émotionnels sont à la mesure d'un

profond mal-être et du salut qui l'en a sorti. La personne qui proclame aujourd'hui sa sortie de la drogue déborde d'une reconnaissance qu'il a transformée en mission sacrée : celle de dramatiser son histoire et sa foi afin de faire comprendre à autrui comment Dieu l'a sauvé. Nous ne voulons pas à tout prix réduire l'ancrage miraculeux que P. met en avant, mais force est de constater que l'altérité à laquelle il se réfère dans cet ancrage est sans doute trop « habillée » par les oripeaux religieux (charismatiques) pour être aisément reconnaissable. La question est de savoir si la surprise discernable dans ce genre de récit se démarque de celle qui est associée à d'autres récits de miracles, a priori plus authentiques ou en tout cas plus lisibles. Cette observation pourra peut-être se faire à l'aide d'autres témoignages.

13. Commentaire du témoignage de Mathieu [↑](#)

(Pour la transcription cliquer [ici](#))

M. est un jeune homme de 25 ans qui est passé par des épreuves difficiles depuis son enfance, épreuves dont les répercussions sont toujours présentes quand il en parle, au point où, même s'il a pu bénéficier d'une délivrance, qui constitue l'événement dont nous allons parler, il est toujours profondément affecté par les troubles qui dérivent du traumatisme qu'il a subi. De plus, sa délivrance, c'est-à-dire sa guérison, s'est déroulée (là encore) dans le cadre d'une communauté chrétienne du Renouveau Charismatique, dont le langage et les catégories de pensée sont assez marquées, et ressortent dans l'entretien. Et cela colore fortement le récit, car la chaîne des causes et des effets se trouve souvent modifiée dans les termes que l'enseignement typique de cette mouvance religieuse a l'habitude d'utiliser. Par exemple, lorsque M. décrit le contrecoup de l'événement de guérison : « J'ai eu même, je sais pas, quasiment une perte d'équilibre. J'étais vraiment déboussolé au moment où j'ai reçu... sa délivrance ». La pause qui précède le dernier terme « sa délivrance » semble bien être le signe d'une recherche de mot adéquat, qui correspondrait au vécu réel, mais puisque cette recherche se solde par un échec, M. termine la phrase en utilisant le mot officiel. De nombreuses formulations telles que « Dieu a mis une lumière là-dessus », ou bien « Mais après, j'ai ressenti que c'était Dieu, quoi » semblent bien provenir d'une utilisation conventionnelle de l'agent « Dieu » probablement dans le cadre de la communauté en question. Ailleurs, il dit : « en fait j'ai compris que soit c'est le Seigneur qui m'a parlé, soit c'est ... j'ai compris que Dieu avait entendu ma prière... » : mais jamais il n'indique quelles paroles "le Seigneur" lui aurait dit. Il semble bien que cette description corresponde davantage au diagnostic officiel qu'à une expérience personnelle vécue dans ces termes, et qu'il pourrait décrire plus avant.

M. n'est pas très prolixe quant au moment même de la guérison : il raconte son entrée dans une église, lors d'une séance de délivrance des péchés opérée par un « pasteur », son hésitation, et puis sa décision de se lever et de se soumettre au rite prévu, une imposition des mains avec prière de délivrance. Et c'est lors du retour à sa place qu'il remarque en lui-même ce qu'il décrit comme un vidage, un étourdissement, comme s'il était ivre. Ces impressions ne seraient a priori pas suffisantes pour indiquer l'entrée dans (ou la survenue d') une réalité étrangère à l'expérience courante, et à ce stade on serait en droit de se demander s'il n'a pas eu un quelconque malaise. On touche là à la difficulté de caractériser de manière formelle une altérité événementielle suffisamment grande, à l'aide de signes distinctifs objectifs. Dans le cas de M. il semble qu'il faille davantage se fier à l'opinion de la personne (donc M. lui-même) que dans d'autres cas où des signes plus répertoriés comme miraculeux (et plus nombreux) sont présents. Il convient aussi de souligner que la proposition de rencontrer M. s'est faite par l'intermédiaire d'un couple de témoins qui appartiennent à la même église charismatique. M. n'a pas répondu indépendamment au message de demande d'entretien, et même si bien sûr il était d'accord pour témoigner, et si nous lui avons expliqué le cadre de recherche qui était le nôtre, la qualification

de sa guérison comme miraculeuse se trouve insérée dans une atmosphère sensiblement différente de celles d'autres témoins¹.

On retrouve cependant dans le récit notre tri-critériologie qui permet de caractériser la guérison de M. comme événement touchant à la catégorie du surnaturel:

- un état d'attente et de souffrance qui précède l'événement ;
- dont la force et l'imprévisibilité sont particulièrement soulignées par l'intéressé, avec le vocabulaire de la perte et de la déstabilisation que nous allons étudier, l'attribution de la cause de la guérison à « Dieu » ;
- et enfin le changement de vie, même si ce dernier est encore mêlé aux restes émotionnels de la période antérieure, ainsi que M. s'en explique à un certain moment.

Ajoutons l'espèce de défi que M. fait à Dieu de venir le guérir, preuve d'une forme de proximité avec lui malgré tout :

« j'ai dit, ouais, je vais tenter le tout pour le tout, j'ai dit à Dieu, je peux plus supporter ça, s'il est... s'il est vraiment.... S'il a envie de me guérir, de me délivrer, il le fera, euh, enfin, j'sais pas... »

Cependant il sera moins facile de parler de conversion dans le cas qui nous occupe. S'ajoute à la difficulté ce que nous avons dit de la présence des catégories explicatives propres aux communautés charismatiques. La tâche sera donc, en essayant de décanter ce qui dans le récit de M. vient d'un discours formaté par ces autorités communautaires, de retrouver la spécificité de sa propre manière de décrire l'expérience. A cela se rajoute un décentrage par rapport à l'expression du lexique surprise/étonnement, lexique qui n'est pas présent dans le témoignage. Nous examinerons si d'autres marqueurs verbaux ou non-verbaux le remplacent.

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	Les termes ne correspondent pas vraiment au spectre de la surprise.	déboissolé / déconnecté / je ne sais même plus où j'étais / comme ivre / bourré / j'ai eu une perte d'équilibre / vidé / affaibli / sonné / comme assommé / très surpris (induit)
Qualificatifs objectifs	peu	fort / puissant
Totalisations	non	
hyperboles / augmentatifs	non	
Intensifs	oui	tellement, tellement fort à l'intérieur / tellement puissant / vraiment déboissolé / complètement / quasiment
Privatifs	non	
Comparaisons	oui, importantes	c'est comme si j'avais été assommé / c'est comme si j'avais..... la sensation que je peux vous donner c'est..... c'est soit être bourré, quelqu'un qui marche, il sait pas trop où il va, ou euh..... ouais,

¹ Il avoue lui-même, au début de la section de son récit consacrée à ce qu'il nomme sa délivrance : « Y'en a un, que j'ai vécu y'a pas longtemps...mais c'est plus de l'ordre de la délivrance que du miracle. »

		j'étais comme ivre, en fait. Et, ou complètement ouais, déboussolé, en fait. C'est comme si quelqu'un attrapait une insolation et pendant un moment, il faut atterrir quoi. Ouais c'est ça. / comme si j'étais bourré en fait, et (...) quelque temps après, je me suis rendu compte que les choses étaient euh, ... elles étaient plus quoi..... j'ai plus, comme si y'avait un mur entre toutes ces attaques.....
Allusifs	non	
Répétitions	oui	déboussolé (x2) / déconnecté (x2) / rien (x3)
déictiques	oui	C'est / c'était / là c'est pareil / quelque chose de.... physique / et voilà
marqueurs de soudaineté	oui, quelques-uns	sur le moment / dès que je suis reparti, dès que je suis retourné à ma place / (rien ne vous préparait spécialement à recevoir ce que vous avez reçu) : Non. Rien. Rien, clairement rien. / Je m'y attendais vraiment pas du tout.
Contrastifs	oui	je me suis senti mais , vidé, et quand je vous dis vidé... j'étais <i>faible</i> quand je marchais, même , je me suis senti mais déboussolé .
Interrogations	non	
temps des verbes	plusieurs phénomènes à noter	il m'a annoncé que le Seigneur me délivrerait, ou m'avait délivré de toutes ces chaînes / je suis arrivé, après la prière, (Ppp) je me suis dit : mais c'est c'est c'est... tellement puissant, que je..... J'ai eu même , je sais pas, quasiment une perte d'équilibre.
Approximations	oui régulières	quasiment / même /
Correctifs	oui souvent (utilisation de « quoi »)	C'est comme si quelqu'un attrapait une insolation et pendant un moment, il faut atterrir quoi. Ouais c'est ça. / j'étais étourdi, et quand je suis rent-, enfin, quand je suis reparti à ma place, je s... c'est comme si j'étais bourré en fait.../ un moment où j'attendais plus rien, ou...et en même temps j'attendais tout, quoi en un sens, parce que je lui demandais la délivrance.
onomatopées	Non	
négativations / apophatiques	Non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	une tendance, oui	
Incrédulité	oui	Je sais pas

Corporéité du langage		
Silences	plusieurs	4s / 4s / 4s
Pauses	oui régulières	
Hésitations	régulières	c'est soit être bourré, quelqu'un qui marche, il sait pas trop où il va, ou euh..... ouais, j'étais comme ivre, en fait. Et, ou complètement ouais, déboussolé, en fait.
Exclamations / interjections	non	
Interruptions	oui, régulières	quand je vous dis vidé, c'est, j'avais l'impression même d'être, j'étais étourdi... / Tellement puissant, que je..... J'ai eu même, je sais pas, quasiment une perte d'équilibre / C'est-à-dire, physiquement j'étais, bon j'étais là, mais mon esprit était ailleurs, je...
Incertitudes	oui	
emphase	quelques fois	j'étais <i>faible</i> quand je marchais, même, je me suis senti mais <i>déboussolé</i> .
insistance	pas particulièrement	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non (à vérifier)	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	non	
déglutitions	non	
rires	un	
pleurs	non	
bruitages	oui	Ffouhh / Ppp /
autre		

L'affect principal vécu par M. comme conséquence de sa guérison se laisse décrire comme une perte : perte de forces (il se dit faible, affaibli, vidé²), perte de repères (déboussolé, déconnecté), perte d'équilibre (sonné, ivre, assommé). Mais ces pertes ne constituent pas à proprement parler un affect ; tout au plus sont-elles l'expression ou la forme que prend l'état de M. une fois la guérison opérée. Nous serions plus à l'aise si le récit comportait la description d'une émotion plus reconnaissable, comme de l'incompréhension, du désarroi, et bien sûr les diverses formes de surprise ou d'étonnement : mais il n'y en a pas, ou très peu. M. admet qu'il a été surpris, mais seulement suite à notre suggestion de fin d'entretien. On pourra quand même trouver des signes indirects attribuables (peut-être) à de la surprise, mais la dimension habituelle de saisissement ou de bouleversement n'est aucunement soulignée. Et c'est une des raisons qui nous ont fait ranger le témoignage de M. dans les récits de miracles « possibles » plutôt que de miracles « clairs » correspondant vraiment aux critères répertoriés. Il est néanmoins important que le récit de M. soit plutôt cohérent avec lui-même, et que, à chaque fois qu'il aborde l'événement de la guérison, il utilise les mêmes catégories descriptives : signe que l'événement résiste, que c'est bien lui qui dicte sa propre description.

La guérison agit sur M. comme un coup puissant qui le déséquilibre, le vide de ses forces, lui fait perdre son sens de l'orientation : il éprouve ce choc comme un étourdissement, ou bien une ivresse, dont l'un des signes est précisément l'impossibilité d'user de ses forces, de sa mémoire des choses et des lieux, et de son attention aux signes extérieurs. Le premier terme qu'il utilise pour décrire son état est celui de « faible », et l'on pourrait décrire l'état de M. en usant d'une métaphore électrique : il est déchargé. Déchargé car sans énergie, sans puissance, mais aussi déchargé du poids de sa culpabilité et de sa souffrance. Si l'on rapproche cette description des formules d'exorcisme³ utilisée dans le rituel catholique, on notera que l'idée centrale et répétée du retrait (« retire-toi Satan » de la prière citée en note) convient assez bien pour caractériser ce qui arrive à M. L'imposition des mains guérisseuses le retire hors de l'influence néfaste de ses penchants déréglés tels qu'il les décrit dans l'introduction de son histoire, et que le contexte religieux associera facilement à celle du démon. Il en sort déboussolé et vidé car jusqu'alors il était sous l'emprise d'une force étrangère « diabolique ».

Nous avons évoqué le glissement du lexique subjectif et objectif du vécu de l'expérience vers le champ de l'affaiblissement et de la perte de repères. L'absence à proprement parler de surprise chez M. devrait-elle être rapportée au fait qu'il n'a pas été mis en rapport avec autre chose que l'effet de l'action extérieure (= sa délivrance), c'est-à-dire qu'il n'a rien su de l'agent lui-même, ou en tout cas sa présence, ou son influence ? C'est vrai qu'il dit, à un moment :

² Cf. le témoignage de sœur M. (n°1) : « J'écoutais la messe du dimanche... et rien... rien..... il y avait l'homélie... et j'étais toujours là, vidée complètement..... »

³ Voici le texte de la prière centrale, tel que remanié par le pape Jean-Paul II en 1998 : « *Je te conjure, Satan, qui trompes le genre humain, reconnais l'Esprit de la vérité et de la grâce, qui repousse tes embuscades et embrouille tes mensonges ; Va-t'en de cet humain créé par Dieu (ici on prononce le nom de la personne,) Il l'a marqué du sceau d'en haut ; retire-toi de cet homme (de cette femme) : Dieu, par l'onction spirituelle, a fait de lui (d'elle) un temple sacré. Retire-toi donc, Satan ! Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, retire-toi par la foi et la prière de l'Église ; retire-toi par le signe de la sainte Croix de notre Seigneur Jésus Christ, qui vit et règne pour les siècles des siècles.* » http://www.lavie.fr/dossiers/exorcisme/le-rituel-d-exorcisme-officiel-de-l-eglise-catholique-26-01-2006-14701_208.php

« Oui, ben oui, j'ai eu un moment de "qu'est-ce que je -, qu'est-ce qui se passe ?" Mais après, j'ai ressenti que c'était Dieu, quoi. C'est comme si j'avais été assommé, sur le moment... »

mais cet « après » n'est pas clair, et pourrait aussi bien constituer une interprétation ultérieure, surtout à cause du « quoi » qui suit la mention de « Dieu », vocable donné, quant à lui, sans autre description. Nous pourrions avancer que si M. n'a pas utilisé de qualificatifs ni subjectifs ni objectifs de surprise/étonnement dans son récit, c'est peut-être en première approche parce que ceux-ci sont communément utilisés pour caractériser la réponse à une influence extérieure au sujet, et qu'ici cette influence, en elle-même, ne s'est pas faite sentir. Cette hypothèse trouve une confirmation dans la portion de témoignage qui suit, qui se situe au moment où M. raconte l'imposition des mains dans l'église : « il m'a annoncé que le Seigneur me délivrerait, ou m'avait délivré de toutes ces chaînes ». Le passage sans transition de « me délivrerait » (futur) à « m'avait délivré » (plus que parfait) fait l'impasse sur le moment lui-même, aussi court fût-il.

Le repérage du facteur surprise/étonnement peut cependant être tenté en nous appuyant sur les marqueurs de soudaineté qui, bien qu'ils ne soient pas présents dans leur forme habituelle (tout à coup, soudain, etc.) existent dans le récit : « sur le moment », « au moment où », « dès que je suis reparti, dès que je suis retourné à ma place ». Ces formules néanmoins dénotent une immédiateté moins aiguë que les adverbes normaux de la soudaineté. Il y a aussi la réponse de M. faite à la suite de notre reformulation « rien ne vous préparait spécialement à recevoir ce que vous avez reçu », et à laquelle il répond de manière très forte : « Non. Rien. Rien, clairement rien. Je m'y attendais vraiment pas du tout. » Là, l'insistance est vigoureuse, répétée, très convaincue. Si l'on conjugue ces marqueurs de soudaineté avec les descriptions de faiblesse, de perte de repères, etc. nous pouvons en inférer la réalité du choc qu'a constitué l'événement dont M. décrit les effets sur lui-même en termes de faiblesse et de vide. Ce choc n'est pas douteux, puisqu'il est mentionné sous forme de « quelque chose » à l'intensité particulièrement forte :

« Y'a eu vraiment quelque chose de... y'a eu quelque chose de... physique, physiquement je l'ai senti quoi, c'était tellement, c'était tellement fort à l'intérieur que je, j'étais *faible* quand je marchais, même, je me suis senti mais *déboussolé*. Alors que j'étais très bien, j'étais arrivé frais comme un gardon, et je suis arrivé, après la prière, (ppp) je me suis dit : mais c'est c'est c'est... tellement puissant, que je..... J'ai eu même, je sais pas, quasiment une perte d'équilibre. J'étais vraiment déboussolé au moment où j'ai reçu... sa délivrance. »

On peut aussi noter le temps des verbes lors des passages centrés sur l'événement : ils sont majoritairement à l'imparfait : ce temps de l'état, de la durée, décrit les effets de la délivrance sur lesquels il se focalise. Certains verbes au passé composé expriment une événementialité, mais sans que cela ne suggère à M. la formulation plus dramatique d'un vécu extraordinaire. Ce vécu de la réaction à l'événement lui-même est peut-être atteignable par un bruitage produit par M. qui consiste en un « ppp », un bruitage exécuté au niveau des lèvres. Ce bruit est couramment utilisé pour indiquer l'ignorance ou la valorisation (cf. passage cité ci-dessus). Ce qui est intéressant c'est que dans le contexte, le bruitage n'est pas associé à un « je ne sais pas » (présent quand même dans la ligne suivante), donc ne vient pas souligner un tel signifiant, et qu'il intervient au moment où, dans la trame chronologique du récit, l'événement de la guérison

lui-même aurait pu prendre place. Dès qu'il est émis, M. enchaîne avec la phrase : « je me suis dit : mais c'est c'est c'est... tellement puissant, que je... » si bien que le « ppp » se trouve en position de *sujet* de « c'est... tellement puissant ». Le bruitage ne peut pas remplacer l'agent de la délivrance, mais il en constitue la trace la plus proche. Il nous semble que son sens est à la fois celui d'un aveu d'impuissance, et un constat d'admiration. En ce petit bruit labial, M. signifie ainsi beaucoup : il reprend les indications précédemment appuyées : « faible » et « déboussolé », qui ont été contrastées avec les déclarations « alors que j'étais très bien », et « j'étais arrivé frais comme un gardon ». L'état psychologique qu'elles rappellent ménage le suspense d'un événement qui va forcément survenir, mais celui-ci, on l'a vu, n'est pas mentionné : M. passe tout de suite aux effets physiques qu'il a ressentis de ce qui s'était passé. L'événement n'est pas mentionné, mais M. le décrit comme « tellement puissant », et c'est cette puissance que l'on peut faire refluer vers le « ppp ». En bruitant ce son, M. rend ainsi un hommage au « quelque chose » qu'il ne nomme pas.

En conclusion, nous pouvons dire que le témoignage de M. représente un exemple de vécu d'intervention ou d'emprise extérieure sans mise en scène directe de l'agent de l'intervention, ou même d'autre ouverture vers un inconnu quel qu'il soit, ce qui, selon nous, ne veut pas dire que « rien » ne s'est passé, mais que le sujet n'a pas eu accès à autre chose que son ressenti des effets de l'événement. Il peut sembler frustrant qu'il en soit ainsi, mais cependant les indices convergent et l'on doit mettre au crédit de M. de ne pas avoir cherché à masquer ce manque. Il utilise les termes de « Seigneur » et de « Dieu », et cela en accord avec l'église à laquelle il appartient, mais ces termes sont utilitaires et non expérientiels. Du coup, apparaît en creux l'absence d'expressions marquées de surprise ou d'étonnement ; les marqueurs de soudaineté eux-mêmes, ainsi que certains signes non verbaux, indiquent la force d'un « quelque chose » qui a eu lieu, mais celui-ci ne cause pas d'étonnement. En l'absence de ces émotions, et de la reconnaissance d'une altérité quelle qu'elle soit, ne doit-on pas en conclure à l'association des deux réalités lors des interventions dites miraculeuses ? Ne doit-on pas dire que, lors d'événements extraordinaires, qui dit surprise et étonnement dit la présence au moins affirmée d'une causalité extérieure qui se dévoile ? Pourquoi ne s'est-elle pas dévoilée lors de l'expérience racontée par M., cela demeure une énigme⁴, et pourquoi a-t-il été gratifié d'une guérison dont il n'a rien ressenti de l'agent guérisseur lui-même, rien ne le dit non plus⁵. Il n'en reste pas moins que cette guérison a été réelle, rapide et transformatrice, et donc constitue un « miracle » au sens chrétien d'une intervention bénéfique inexplicée qui intervient dans un contexte d'attente et de foi. On ne peut pas dire que la foi chrétienne personnelle de l'intéressé existait avant le miracle, au point où elle aurait intégré celui-ci dans un cadre explicatif et existentiel religieux, lui permettant d'accueillir l'intervention divine avec une surprise disons

⁴ Cela demeure une énigme en dehors du cadre interprétatif chrétien. Car si on se place à l'intérieur de ce cadre, on doit dire que les sacrements, et ce qui est arrivé à M. ressortit d'une forme assez claire de sacramentalité, dont l'imposition des mains est le signe classique, n'ont pas besoin pour agir de l'intervention personnelle, intra-historique, de Dieu – et n'agissent habituellement pas ainsi. Précisément, ces sacrements sont ceux de la puissance de grâce conférée par Jésus-Christ à son Eglise, qu'elle dispense de façon régulière selon une ritualité discrète et pleine de foi. Et c'est au nom de cette même foi que les sacrements de l'Eglise permettent l'intervention promise par J.C. de la grâce sanctifiante qui agit dans ces sacrements.

⁵ Voir peut-être la phénoménologie de l'humiliation proposée pour rendre compte là aussi d'une absence de surprise chez L. (cas n° 10). M. pourrait ainsi être suffisamment « plongé » dans l'humiliation pour la lumière de la surprise ne puisse l'éclairer.

relative (voir l'entretien n°4 de M.-E.). Bien plutôt elle est sortie démultipliée de l'intervention miraculeuse, elle en est un produit qu'il reconnaît dorénavant comme tel. Et donc l'attente de Dieu (et l'espèce de pari qu'il fait sur l'action de Dieu en sa faveur), exprimée par M. comme l'habitant avant sa délivrance, même si elle peut et doit être exprimée en termes de foi, ne constitue qu'une foi inchoative, qu'une espérance, à la manière dont les foules qui entouraient Jésus attendaient et espéraient en son œuvre de salut, mais ne pouvaient pas être dites croyantes au sens de la foi chrétienne personnelle et orientée vers le salut de Dieu en Jésus-Christ.

14. Commentaire de l'entretien avec Jean-Luc [↑](#)

(Pour la transcription cliquer [ici](#))

Nous n'étions pas sûr au départ qu'il se trouvât dans ce témoignage matière à explorer le miraculeux, et la surprise éventuellement afférente, de façon suffisamment claire ou phénoménologiquement probante. Disons tout de suite que cet a priori se révéla en partie faux, mais il nous semblait que la matérialité événementielle, à la fois en quantité et en réalisme, manquait. Rappelons que cette matérialité consiste en une qualité particulière d'altérité et d'inassimilable dans l'expérience, associée à un réalisme que le récit confronte sans avoir prise sur lui, et qui se dégage de lui quel que soit ce récit. Naturellement, tout ce qui, dans le témoignage, laisse prise à une possibilité trop forte de projection, ou de vision vague, voire d'hallucination perceptive, diminue ce réalisme¹. Résumons d'abord la situation que raconte J.L. : il y a maintenant plusieurs années, il est passé par un épisode cardiaque grave, et l'événement qu'il nous raconte se situe lors d'un coma suite à une phase délicate d'une des opérations qu'il doit subir. Voici le moment qu'il appelle « miracle » ou « révélation » :

YM : Ce que tu appelles miracle aujourd'hui, tu dirais que c'est l'ensemble de ce qui s'est déroulé, plus qu'un moment particulier ?... Quel élément tu appellerais miraculeux dans ce qui s'est passé ?

J.L.H : C'est heu...le choc, le choc a engendré..... énormément de choses derrière, et des **bonnes** choses.

YM : D'accord, et ce choc pour toi il se réfère à quoi exactement, quand tu dis ce choc ?

J.L.H : J'ai pas encore situé. Je sais pas si c'est « j'ai été sauvé » ou si c'est la présence pendant mon... la présence à côté, l'évangile, les...le bouquin, les deux évangiles, je...je saurais pas trop te dire.

YM : Et pourquoi tu appelles ça un choc, d'ailleurs ?

J.L.H : Parce que tout découle de là, finalement, c'est le point de... c'est le bloum, c'est le boum qui derrière, euh... hein ?

J.L. Parle de choc, et le reformule en utilisant le mot « point », et se sert enfin des onomatopées « bloum » et « boum » : toutes déterminations qui font bien penser à un moment précis à partir duquel tout a changé. Cela dit, il ne peut le situer exactement. Et plus loin, dans un autre passage, il identifie le choc à la crise cardiaque elle-même, le privant de cerner un moment qui serait différent de l'événement médical dans sa globalité. Nous pouvons malgré tout garder la perspective selon laquelle il y a eu un moment, même s'il reste vague ; voilà en effet ce que J.-L. dit concernant sa « révélation » :

- Et alors, ce que tu appelles révélation, ça se situe quand ?

- La révélation... alors, y'a, la révélation elle se situe, euh... pour moi elle se situe à cet évangile que je voyais, la présence qu'était derrière, et puis, les deux. Pour moi la révélation elle est là.

¹ Ainsi nous n'explorerons pas les deux derniers des témoignages que nous avons recueillis car ils se révèlent trop manifestement 1) l'expression d'une volonté ou d'un besoin de surnaturel à caractère ésotérique et 2) un déversoir d'expériences douloureuses sans réelle émergence d'altérité. Ce qui se passe dans ces deux entretiens, c'est une profusion d'explications et de digressions telle que l'objet d'étude, pourtant clairement présenté là comme ailleurs (les réactions face au miraculeux), est comme noyé et perdu dans la masse des éléments du récit. La matérialité objective des événements disparaît sous les couches interprétatives, ou bien se révèle impossible à cerner tant le sujet est pris dans les allers-retours entre vie présente et souvenirs traumatisants du passé. Voir la fin de la section [II.C.Introduction](#).

Ici J.L. rassemble les éléments évoqués lors de l'extrait précédent : la vision des deux textes évangéliques et la présence du Christ perceptible à ses côtés pendant son coma. Nous l'avons interrogé sur cette « présence » :

- cette conscience que tu avais pendant ton coma, elle était suffisamment lucide (oui²), suffisamment claire (oui), pour que tu puisses comme ça faire un acte (volontaire) volontaire, délibéré (réfléchi) réfléchi... et donc les autres perceptions que tu avais, cet évangile que tu indiques comme ça sur la gauche, la présence derrière toi, ils étaient aussi des perceptions suffisamment claires et fortes ?
- claires et fortes. Claires et fortes, parce que je me souviens très bien de la forme du bouquin, et de ... c'était vraiment, heu, vraiment clair. Mais c'est marrant, parce que c'était aussi clair que les deux petites bonnes femmes sur lesquelles j'étais (sic) qui me disaient « mettez vos pieds comme ça ». Que la douche où me laver, euh, c'était aussi clair que ça.
- d'accord, et la présence derrière, idem ?
- La présence derrière, idem, mais c'était, (elle est)douce. C'était, c'est une présence douce.
- et tu t'es interrogé sur « qui c'est ? »...
- Non, je me suis pas interrogé. J'étais sûr.
- T'étais sûr.
- Ouais...
- Donc... c'était... qui alors ?
- c'était le Christ.
- c'était le Christ.
- Ouais. C'était pas Dieu...., c'était le **Christ** !
- Et qu'est-ce qui te permettait d'être sûr ?
- Je sais pas. »
- puisque tu dis que c'était sûr, qu'est-ce qui te garantissait cette certitude ? un toucher ?
- Non, non justement, y'avait pas de toucher. Puis j'étais sûr, puis je sentais bien, parce que y'avait ... je sais pas...y'avait quelque chose qui transparissait... qui me donnait une telle confiance.... que... ça pouvait être que lui.
- y'avait pas eu de paroles... ?
- rien....

Ce n'est pas le lieu dans ce travail d'examiner comment une personne soi-disant dans le coma peut avoir des perceptions « claires et fortes » ; peut-être J.-L. appelle-t-il coma une forme de sédation qui lui laisse des perceptions suffisamment distinctes ? Ce qui importe, c'est qu'il affirme sans hésiter la certitude subjective de cette « présence », et qu'il n'évoque même pas la possibilité d'un rêve, illusion ou projection. Par contre, il n'est aucunement troublé par l'absence de garantie de cette certitude, mais au contraire situe les choses sur le plan de la douceur et de la confiance. Phénoménologiquement, cette affirmation « à vide », sans support perceptif caractérisé et sans caution rationnelle, possède une force qui vient justement de ce que la personne inclut dans son récit cet extraordinaire sans tenter de le justifier ou de le rendre crédible. On ne peut pas exclure, méthodologiquement, que J.-L. s'illusionne sur la matérialité, quelle qu'elle soit, de cette certitude, puisqu'aucun autre critère que son sentiment ne vient l'appuyer. Mais la manière dont il se réfère à l'événementialité énigmatique de son « apparition » du Christ plaide en sa faveur : celle-ci en effet est marquée d'une part par une évidence apodictique subjective (une certitude personnelle) dont nous avons déjà étudié la valeur³, et qui, parce que subjective, a vocation à être source autonome de connaissance phénoménologique, mais en même temps, et de manière identique, par une ignorance qui

² J.L. intervient dans ce § pour compléter ou ajouter des éléments. Ce sont les mots entre parenthèses.

³ Voir cas n°2, 6, 16.

renvoie à l'impossibilité de savoir théorique caractérisant toute expérience saturée ou transcendante. Cette ignorance se retrouve dans le premier extrait cité ci-dessus, et il faudrait plutôt la qualifier d'incapacité de connaître, soit parce que l'objet de connaissance se montre difficile à saisir, soit parce que les moyens de le connaître sont insuffisants. Ou les deux. Nous pouvons à présent regarder le tableau des marqueurs de surprise.

Langage verbal	Observation	Exemples
qualificatifs subjectifs	non	
qualificatifs objectifs	non	
totalisations	oui	t'as un tas d'éléments, tout ça maintenant, tu, dès qu'il y a des éléments, des choses comme ça, tu remets tout en rapport. / pour moi tout a une signification maintenant / tout découle de là, finalement
hyperboles / augmentatifs	non	
intensifs	fréquents	c'était vraiment, heu, vraiment clair / quelque chose qui transparaisait... qui me donnait une telle confiance / La naissance d'une nouvelle vie. Complète / c'est l'événement majeur de ma vie
privatifs	non	
comparaisons	non	
allusifs	non	
répétitions	plusieurs	j'en découvre encore, je découvre encore / Il m'a donné mon entière... mon entière liberté
déictiques	oui quelques-uns	ce, ça (pouvait être que lui), c'est, quelque chose
marqueurs de soudaineté	non	
contrastifs		
interrogations	oui	« qui m'a sauvé ? » : est-ce le médecin ? est-ce le... est-ce un miracle,
temps des verbes	un changement de temps	c'était, c'est une présence douce
approximations		
correctifs	non	
onomatopées	oui	c'est le bloum, c'est le boum qui derrière, euh...hein ?
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	non	
Incrédulité		

Corporéité du langage		
Silences	quelques-uns	
Pauses	fréquentes	
Hésitations	fréquentes	
Exclamations / interjections	non	
Interruptions	oui	Toute cette période de ... de coma ? Tout ça c'est mélangé...y'a pas... l'espace-temps n'existe pas
Incertitudes	?	
emphase	non	
insistance	oui (important)	C'était pas Dieu, c'était le Christ / c'était, c'est une présence douce / énormément de choses derrière et des bonnes choses / « vous pouvez être fier de votre père »
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	oui	Dieu nous laisse <i>entièrement libre</i> , c'est ça que j'ai découvert aussi.
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	de temps en temps	
déglutitions	non	
rires	non	
pleurs	non	
bruitages	non	

Malgré l'absence des marqueurs directs de surprise ou d'étonnement⁴, absence qui avait pu nous laisser penser que le récit de J.L. ne contenait pas suffisamment d'événementialité hors du commun, le tableau permet de constater la structure ordinaire d'émergence du miracle dans la temporalité du vécu du témoin :

- il y a, en amont, sa maladie, et puis une forme de souffrance, d'angoisse profonde, liée notamment à la situation existentielle de sa fille⁵ ;

⁴ Nous nous sommes interrogés sur le rôle qu'a pu jouer la présence de la femme de J.-L. lors de l'entretien. Se pourrait-il, par exemple, qu'il ait volontairement minimisé l'impact qu'il aurait pu donner à son récit, du fait de sa présence ? L'évocation de cette période si douloureuse de leur vie a pu avoir été adoucie émotionnellement afin de ne pas refaire ressurgir des affects trop brutaux, et peut-être que si J.-L. avait été seul, certaines descriptions auraient pu être modulées un peu différemment.

⁵ Peu de temps après l'entretien, J.-L. nous a envoyé un document de 60 pages intitulé « Réa » (= réanimation) qu'il avait écrit à deux mains avec sa fille, et qui détaille la période d'attente pendant laquelle lui-même, J.-L., était dans le coma. Il s'agit d'un récit à deux voix où on lit tantôt les souvenirs de J.L., tantôt ceux de sa fille, et il met

- le moment de l'opération, avec le coma provoqué et ce qui s'est déroulé au cœur de cette expérience, que J.L. appelle un choc ;
- et en aval la conversion totale, la réorientation complète de vie telle qu'il la décrit dans son témoignage. Il caractérise même indirectement ce changement comme un salut dans la foi, puisqu'il fait référence en fin de récit à la fameuse phrase d'Ambroise Paré « Je le pensai, Dieu le guérit ».

Par ailleurs plusieurs marqueurs importants sont rendus visibles dans le registre de la corporéité du langage : silences et pauses, insistances, interruptions, ralentissement : J.-L. utilise ces moyens expressifs pour faire comprendre de façon rythmique ce qu'il n'est pas si facile pour lui d'expliquer verbalement. Et l'utilisation de ces moyens implique bien une surprise, au moins rétrospective : par exemple quand il en vient à identifier la personne présente derrière lui pendant son coma, et qu'il le fait dans l'entretien, alors que dans son témoignage écrit, par deux fois il s'abstient de la nommer :

« Durant toutes ces réflexions, je sens une présence près de moi, invisible, mais rassurante. Elle ne se manifeste pas. Elle est tout simplement là, sans visage, sans apparence. Je ne cherche pas à savoir ce qu'elle fait là. (...) »

« Je repense sans cesse à cette présence invisible, près de moi, mêlée à ce chant d'amour qui m'envahissait sans cesse. Puis, je revois ce livre sur ma droite. Y aurait-il un signe entre cette présence et ce livre ? Celui-ci serait-il la matérialisation de cette présence ? Est-il possible que cet invisible soit Je n'ose le dire... ? Et pourtant, cet amour transmis par Miette et Emilie je le recevais dans un langage si concret que je pouvais le toucher. Comment matérialiser un sentiment avec autant de force ? Plus le doute m'envahissait, plus je pensais à lui. Vivant près de moi chaque jour. Plus j'écartais de moi cette pensée, plus je pensais à lui, plus il devenait une réalité. »⁶

La tension que dans ces deux extraits écrits J.-L. laisse sentir dans son refus de nommer le personnage de la Présence (tout en accumulant les déterminations qui sont peut-être d'autant plus puissantes que l'identité n'est pas révélée), est à mettre en parallèle avec la façon dont il ménage une forme de suspense dans le dévoilement de son nom dans l'entretien oral :

- La présence derrière, idem, mais c'était, douce. C'était, c'est une présence douce.
- et tu t'es interrogé sur « qui c'est ? »...
- Non, je me suis pas interrogé. J'étais sûr.
- T'étais sûr.
- Ouais...
- Donc... c'était... qui alors ?
- c'était l'Christ.
- c'était le Christ.
- Ouais. C'était pas Dieu...., c'était le **Christ** !

clairement en lumière les incompréhensions et les difficultés des relations familiales avant la maladie de J.-L., et le bouleversement qui les a transformées à la suite de sa guérison.

⁶Réa, par J.-L.H et E. H. Inédit, 2008, p. 43-44 et 63. Nous sommes quand même tenus d'indiquer que J.-L. nomme le Christ en p. 34 de son écrit, mais c'est sous l'influence d'un ami prêtre. Voici comment il évoque les choses : « La veille de mon opération, Patrice est venu me voir et nous avons parlé longuement. Je me souviens de cette phrase : "Le Christ est toujours vivant et il est auprès de chacun de nous". Je crois avoir vécu cette aventure du Christ vivant près de moi. Ceci n'engage que moi, c'est de cette manière que j'ai ressenti ces événements. Et pourtant il m'arrive parfois de douter ! D'autres doivent vivre ce genre d'épreuve dans un tout autre esprit. »

- Et qu'est-ce qui te permettait d'être sûr ?
- Je sais pas. »

On voit qu'il procède en deux temps pour dévoiler l'identité du Christ : d'abord il y a la pause au moment où la question que nous lui posons n'offre plus aucune échappatoire, et il prononce sa réponse ainsi «ccc'était l'Christ », avec une pause d'environ une seconde, un allongement du son s, et une élision de l'article, tout ceci afin de faire porter la révélation le plus possible sur le mot Christ. Nous avons ensuite mis en caractère gras la deuxième occurrence du mot Christ, afin de faire ressortir l'espèce d'appui avec lequel J.-L. prononce le mot. Cet appui se caractérise par la puissance de conviction et l'intensité déterminée avec lesquelles il dit ce nom. Mais ce qui nous semble remarquable, c'est que cette fois-ci, il n'élide pas l'article, au contraire, il le détache, en faisant descendre légèrement sa voix sur c'était, et en la faisant remonter sur le Christ. Et nous avons ajouté le point d'exclamation ensuite car Christ est accentué emphatiquement, comme une victoire sur le silence et les dernières hésitations qui dans son témoignage écrit l'avaient peut-être empêché d'écrire ce nom. Mais l'enregistrement se déroule 7 ans après la mise par écrit de son expérience, et sans doute il y a eu un approfondissement de sa foi, fruit de l'expérience de révélation elle-même. Remarquons aussi la distinction que fait J.L. entre « Dieu » et « le Christ » : au terme un peu passe-partout, voire à consonance profane de « Dieu », il préfère la dénomination confessante « le Christ », qui à notre sens, dépasse encore la formulation, elle aussi envisageable ici, de « Jésus-Christ ». Mais ce dernier titre pourrait encore se comprendre comme une convention ecclésiale. L'affirmation « C'était le Christ » elle, puise sa force dans la prise de parole des apôtres à la résurrection⁷, et peut-être même avant, dans la déclaration de saint Pierre à Jésus en Mc 8,29 : « "Pour vous, leur demandait-il, qui suis-je ?" Pierre lui répond : "Tu es le Christ." »

Il va sans dire que le suspense que retrouve et exprime J.L. eu égard à la personne du Christ constitue une réponse (croyante) à, et une reprise de, cette surprise fondatrice des témoins néotestamentaires vis-à-vis de l'inouï christique. Cette surprise narrative essentielle réverbère la surprise d'avoir été, en ce qui concerne les disciples, les personnes privilégiées du compagnonnage et de la révélation de celui qui, dans la foi, donne sens à toute vie et à leur existence de croyants sans mérite. C'est elle qui fait d'eux les bouleversés de la résurrection et les témoins d'une réalité qui les dépasse absolument. Or, la conviction du vécu d'une telle réalité est précisément ce qui permet à J.-L. de redire la phrase des disciples : réalité très particulière, faite d'une expérience intimement certaine mais aussi d'ignorance quant aux moyens de cette certitude, sans oublier que l'expérience de cette personne vient justement de cette même personne, comme incarnation sensible du Principe tout-puissant... C'est ce paradoxe que nous relevons dans la juxtaposition des deux verbes à l'imparfait puis au présent utilisés pour évoquer la douceur de la Présence :

« La présence derrière, idem, mais c'était, (elle est)douce. C'était, c'est une présence **douce**. »

⁷ Voir par exemple Jn 21,7 « C'est le Seigneur ! ». Théologiquement, c'est cette « parole » du témoin qui constitue en elle-même la vérité de la résurrection. Sans cette parole de témoin, la résurrection et sa révélation sont lettre morte.

Remarquons les hésitations de J.L., ici (comme ailleurs) : après le début de la phrase « la présence derrière, idem », il avait sans doute commencé par vouloir dire « mais c'était une présence douce », et il s'interrompt, obligé de gérer la suggestion que « douce » pourrait être mis en apposition à « présence » : « La présence derrière, idem, mais douce ». Trop tard, il a déjà prononcé « c'était », qui fait partie de la phrase qu'il va tenter de prononcer juste après : « C'était une présence douce ». Il est donc obligé d'introduire une très rapide correction « elle est » que l'on n'entend presque pas⁸ (raison pour laquelle nous l'avons mise entre parenthèses et collée à l'adjectif). Il se retrouve alors avec le tronçon un peu désarticulé : « La présence derrière, idem, mais c'était, (elle est)douce », et afin de rééquilibrer les choses, il ajoute la fin : « C'était, c'est une présence **douce**. » Et ce qui s'est produit à ce moment-là trahit la manière dont il continue à vivre de la révélation de cette présence, encore au moment où il en parle. La douceur de cette présence (mise en caractère gras, car J.L. l'accentue fortement) ne s'est pas seulement fait sentir en 2008 lors de son coma ; elle est toujours (« miraculeusement ») douce aujourd'hui ; elle m'accompagne (pourrait-il dire) de sa douceur dans ma vie de tous les jours ; elle est par essence douce. On voit donc comment ce glissement temporel permet de saisir quelque chose de l'intensité du vécu présent, dans sa reconnaissance et sa foi vis-à-vis de l'auteur, lui aussi rendu présent, de cette grâce. Le passage au présent rend compte de cet état de fait ; il actualise également, et « comme par miracle » la présence perçue et dont l'évidence repose sur « rien », un rien qui « change tout »⁹.

Terminons par ce qui a été notre première réaction, négative il faut l'avouer, quant à cet entretien : l'absence de qualificatifs soit objectifs, soit subjectifs, de surprise ou d'étonnement dans le récit de J.L. Nous aurions pu être alertés, car ce n'est pas le seul entretien avec cette caractéristique¹⁰. Nous avons déjà remarqué¹¹ que la présence de la foi chez le sujet de l'expérience dite miraculeuse peut modérer voire supprimer la réaction de surprise. Se pourrait-il que ce fonctionnement opère ici pour J.L. ? Nous n'avons pas d'affirmation claire de J.L. quant à la vivacité de sa foi avant son coma. Par contre, le fait que sa rencontre avec le Christ s'est faite lors d'une période où sa conscience était modifiée, cela a-t-il joué un rôle ? J.L. dit que ses perceptions étaient « claires et fortes »... mais il était quand même dans le coma. On peut estimer que cela a pu diminuer sa réactivité. Nous serions alors dans un cas particulier, celui d'un vécu miraculeux sans surprise éprouvée, parce que les conditions pour que le mécanisme de la surprise, ce sursaut de l'être confronté à l'inattendu ou l'imprévisible, puisse opérer de façon habituelle, ne seraient pas réunies. Peut-être que dans le coma, à la manière de ce qui se produit dans les rêves, le cerveau ne se maintient-il pas en état de perpétuelle vérification de ce qu'il vit, et qu'il faut cette constante conscience active de soi (cette vigilance) pour éprouver de la surprise ? Et en tout état de cause, le sujet ne saurait vivre l'attente de l'événement comme s'il était éveillé, et cette absence d'attente peut aussi intervenir pour expliquer l'absence de surprise.

⁸ On l'entend quand même dans l'enregistrement, mais elle est extrêmement rapidement prononcée.

⁹ Dans la dernière phrase de l'entretien, J.L. déclare : « Alors c'est pour ça que, moi je dis que c'est l'événement majeur de ma vie, et je suis content de l'avoir vécu ; et si je l'avais pas vécu, ça n'aurait rien changé en moi. »

¹⁰ Cf. entretiens n°18 (les deux qualificatifs) et 17 (pour les qualificatifs subjectifs).

¹¹ Voir entretien n°4 notamment.

Nous avons pu observer cependant que le récit de J.L. n'est pas exempt du retentissement d'une certaine surprise au moins rétrospective. Devrons-nous la nommer étonnement ? Pas exclusivement, car nous l'avons vu, il y a bien un moment, un choc, au cœur duquel il situe son expérience : et la manière dont il s'y rapporte relève d'une surprise que cet événement lui soit arrivé. L'irruption de la figure du Christ dans sa vie relève de la surprise du chrétien qui sait que cette expérience ne peut que transfigurer sa foi, même s'il s'agit ici en toute rigueur de terme d'une surprise rétrospective ou seconde. Nous pourrions résoudre aussi le problème en faisant référence à la mission de témoignage et d'accompagnement auprès des malades qui a été celle de son engagement suite à son coma. Il l'indique lui-même ; déjà (en mars 2015) « plus de 4000 personnes écoutées », et auprès desquelles en partie il a forcément été appelé à témoigner de sa conversion. Il se pourrait ainsi que la surprise de ce qui lui est arrivé ne transparaisse plus trop, tellement il est habitué à parler de l'expérience en termes de reconnaissance pacifiée.

15. Commentaire du témoignage de Florence [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

L'expérience de F. est celle d'une personne qui a été atteinte de la [maladie de Still](#) et déclare en avoir été guérie miraculeusement lors d'un séjour à l'hôpital où, toujours d'après ses dires, l'équipe soignante n'avait pas pu poser le diagnostic pour la sauver. Il faut dire que cette affection est rare chez l'adulte. La guérison semble avoir été obtenue par la prière de ses proches :

« J'ai pas un traitement. Y'en avait pas. Diagnostic, y'en avait pas. Au moment où je dis euh... Et y avait des prières partout pour moi, tout le monde priait pour moi. »

Elle décrit la période où les médecins cherchent la cause, essaient des solutions, où la maladie s'intensifie, où elle semble avoir été déclarée condamnée par manque de diagnostic, et les instants où, au comble de la crise, elle s'abandonne à Dieu. Survient alors un épisode très singulier, qu'elle essaie de restituer en expliquant qu'elle se vide d'une certaine quantité d'eau, en deux « vagues ». Elle explique ce qu'elle a éprouvé à ce moment-là, et la situation de complète guérison ensuite. F., qui se dit croyante, déclare sans ambages que pour elle il s'agit d'un miracle. Cependant, la matérialité des faits demeure complexe : il n'est pas facile de faire la part de ce qu'elle raconte et de ce qui s'est réellement passé. Elle reconnaît d'abord que son imagination a pu avoir un rôle dans sa perception des événements étranges qu'elle a vécu, mais n'hésite pas à nier ensuite que son imagination ait pu la tromper (l'épisode qui suit n'a pas de rapport direct avec l'événement principal, il est raconté à titre d'exemple de son type d'esprit et de la manière dont elle gère ses perceptions) :

« Déjà au début, quand j'étais dans cette chambre, j'avais ... (peut-être c'est mon imagination), j'étais dans une chambre où, à chaque fois.... (silence) y avait le robinet qui coulait. Sans rien ...ça, c'était bizarre pour moi. Je dors et à un moment donné, j'entends le robinet qui s'ouvre et qui se referme ! La journée ... à un moment donné, il s'ouvre, l'eau ça coule et il se referme. Mais pas couler une goutte, non ! Complètement !

Y : Ah oui ?

F : Et j'avais demandé à l'infirmière. Je lui avais dit : « Mais c'est bizarre ! Comment ça se fait que ce ... le robinet là s'ouvre et se referme ? » Elle m'a dit : « ah non ! » J'ai dit : « Bah, si, ce robinet, bah c'est pas mon imagination. J'ai dit, j'ai pas la fièvre... si j'avais la fièvre je dirais : voilà je suis en train de délirer mais c'est pas ça. J'ai dit euh... même quand je suis euh... avec les gens... y a même les gens qui étaient là. Ça s'est passé une ou deux fois. Ça s'est passé comme ça. Est-ce que c'est normal ? » Elle m'a dit : « Peut-être c'est le robinet qui déconne, qui ...voilà. » Je dis : « le robinet il va déconner, il s'ouvre ? Il se referme ? » Pour moi c'était pas normal. »

Même si ce passage serait plutôt à mettre à son crédit, lorsqu'on sait que le cœur du témoignage de F. concerne aussi une question d'écoulement, on ne peut pas ne pas se demander s'il n'a pas lui aussi été le fruit de son esprit enfiévré, et en proie à des hallucinations. De quoi s'agit-il ? Elle décrit la crise avec les douleurs articulaires, battements de cœur, chaleurs intenses, le tout se concluant en une « [tamponnade](#) » que les opérations de réanimation n'arrivent pas à juguler, et explique que puisque son organisme malade ne répondait pas, elle s'est laissée aller au destin. Or comment être sûr que ses impressions subjectives dans de telles conditions ne soient pas profondément altérées ? Nous pensons cependant que son témoignage mérite d'être entendu, car malgré les imprécisions et les risques de projections, il présente un certain nombre de traits

importants, dont une certaine cohérence et une absence d'harmonisation qui témoignent peut-être de son authenticité. De plus, si nous listons les critères habituels qui permettent de repérer le processus de soumission de l'individu à une altérité potentiellement surnaturelle, nous trouvons une situation assez classique :

- un état de souffrance et de danger intense ;
- un événement ou combinaison d'événements peu habituels, auxquels clairement l'intéressée ne s'attendait pas, et qui sont désignés par leur bénéficiaire comme « miraculeux » ;
- une issue décrite comme soudaine et inespérée qui marque profondément le sujet. La dimension de conversion est moins marquée que dans d'autres cas¹, mais F. était déjà très croyante avant sa maladie.

Voici à présent le tableau des marqueurs de surprise :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	quelques-uns	Ce qui m'a étonné c'est que... / ça m'a surpris
Qualificatifs objectifs	plusieurs	incroyable x 3 / bizarre / c'était une surprise /
totalisations	pas vraiment	
hyperboles / augmentatifs	non	
Intensifs	rare	Vraiment incroyable
Privatifs	non	
comparaisons	oui	Je sens comme une vague d'eau / comme si j'étais soulagée ! / comme si j'étais quelqu'un qui marchait
allusifs	Oui	Quelque chose / un truc d'eau / ce truc-là / quelqu'un
répétitions	Oui	de loin, de loin / c'était de l'eau, c'était l'eau là / Y a plus rien ! Je sens plus rien, plus rien, plus rien / C'est incroyable, hein ! Incroyable !
déictiques	Oui	C'est là où c'est / ça / cette nuit-là / ce truc-là
marqueurs de soudaineté	oui quelques-uns	A ce moment-là x3 / d'un seul coup / directement sur le champ
contrastifs	oui	Une fois, deux fois, mais ça poussait hein / mais vous imaginez je me rappelle même la couleur des habits que cette femme portait
Interrogations	oui beaucoup	
temps des verbes	passage passé/présent	je sentais que j'avais chaud, partout, la tête, machin ! Mais à ce moment-là je sens une froideur qui traverse mon corps
approximations	Oui	c'est moi-même qui le disais. Est-ce que c'était avec ma bouche ? Est-ce que c'était avec euh... mon esprit ? mon cœur ou ... voilà ? Je sais pas mais pour moi c'était comme si je parlais. /
correctifs	Oui	

¹ F. déclare tout de même vers la fin de son témoignage : « moi je peux dire que c'est vrai que ma vie a changé aujourd'hui. Ça a changé. Je vois des choses autrement. »

onomatopées	Une	Pof !
négativations / apophatiques	Oui	cf. section suivante

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	Oui	Je sais pas comment vous le dire / je sais pas.... Je peux pas vous expliquer / comment je peux dire ?
propositions réduites à un mot	oui, et phrases nominatives	Pareil ! C'était vraiment pareil ! là j'ai senti comme ... je reviens ! Le son des choses !
bribes	oui, fréquentes	Naturellement, c'est comme si je ... je sais pas je ... je pose pas de questions. Je suis pas là. Je suis ... (silence) C'est ... c'est un truc euh... (silence) Je suis pas là. Je vois personne devant moi. Pour me poser q... et me dire : ah mais qu'est-ce que, est-ce que je le connais comment qu'il est habi... non je ne vois personne!
Incrédulité	certaines tournures	

Corporéité du langage		
Silences	Oui, assez courts	3s / 3s /
Pauses	Oui	c'est là où c'est vraiment, c'était, euh, incroyable !
Hésitations	oui	
Exclamations / interjections	fréquentes	je nageais, dans un truc d'eau. Ça je l'ai senti ! /
Interruptions	fréquentes	
Incertitudes	Oui	Mais avant, en fait, avant, avant ça, il s'est passé un truc : est-ce je rêvais ? Je n'en sais rien !
emphase	régulière	
insistance	oui	
chuchotements	non	
augmentation de volume	oui	
baisse de volume	oui	et là j'ai senti comme si, je, une fraîcheur, comme si je revenais
ralentissement	Non	
accélération	oui	

Langage corporel		
Soupirs	Oui	
aspirations / souffles	oui fréquentes	
déglutitions	non	

rires		
pleurs	non	
bruitages	quelques-uns	Pfff...
autre	un geste de claquement des mains	Je me vois (claquement des mains) me lever de mon lit partir.

Les données de ce tableau montrent une propension à utiliser l'ensemble du spectre expressif, depuis les ressources verbales strictes jusqu'à celles du langage corporel non verbal. A noter une utilisation importante du langage à la limite de lui-même, suffisamment rare dans nos entretiens pour le souligner ici. Certaines des descriptions que F. fait de l'événement sont peut-être modifiées par l'état dans lequel elle se trouvait ; et l'on peut s'interroger sur les indicateurs de leur dimension surnaturelle. Mais le tableau témoigne une richesse de notations indéniable qu'il convient d'explorer. Voici le premier passage décrivant l'événement central de la guérison :

« A 195, moi, j'entendais encore le bruit des, des appareils (inspiration). Ça s... c'était rouge. Tout était rouge. Et là... je...je ... moi-même je me rappelle, je me rappelle de ... un peu de choses. Je sais que, à un moment donné, j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que tu veux, allons-y ! » et je me sentais, en fait je me sentais me relever de mon lit, aller vers quelqu'un. Parce que moi, en fait (silence)... le moment où j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je viens avec vous. » Je me sentais... partir, me lever de mon lit, partir vers quelqu'un.

Y: Mmm.

F: Et là,... je sens (silence 3s) c'était comme une vague d'eau qui a *poussé*, en fait quelque chose a poussé dans mon corps et il y a eu une vague d'eau qui est sortie dans mon corps. Alors là je sais pas d'où ça vient. Une première vague. Je l'ai sentie comment ? parce que moi j'ai senti que je nageais, dans un truc d'eau. Ça je l'ai senti ! Une grosse froideur qui est passée dans mon corps, comme si j'étais soulagée ! Au départ, je, je ... au départ, avant de, de partir un peu loin, je cramais, je sentais que j'avais chaud, partout, la tête, machin ! Mais à ce moment-là je sens une froideur qui traverse mon corps et ... je... une grosse ... vague d'eau. »

Il faut d'abord noter combien ce genre de récit se structure autour du narrateur, le moi, le je, et le moi-même, dont la tâche est l'authentification de la troublante expérience. Ce « je » vient constamment affirmer, ou ancrer dans la réalité, l'extraordinaire de l'expérience vécue. Cet extraordinaire se manifeste d'abord par la totalisation « tout était rouge », qui pourrait ne décrire que les niveaux d'alerte des indicateurs de l'appareil de surveillance cardiaque, mais accentue aussi l'anormal et l'urgence de la situation ; puis les stratégies de répétition « je me rappelle, je me rappelle », comme si l'affirmation du souvenir était nécessaire face à l'extraordinaire qui pourrait n'avoir été qu'inventé ; même procédé pour la répétition « je me sentais, je me sentais » : il s'agit de poser la facticité du souvenir devant la possibilité de plus en plus grande d'une affabulation. Vient ensuite le « quelqu'un », qui est réutilisé de nombreuses fois dans le récit par F. Il s'agit, on le comprend, d'une manière de se référer à Jésus-Christ, ou bien Dieu, mais F. a besoin de ce terme allusif pour sa narration. Elle utilise aussi la formule « la personne ». Donc une terminologie à la fois imprécise et impersonnelle, mais aussi beaucoup plus suggestive de la réalité de l'expérience, car elle ne plaque pas de vocable tout construit sur son vécu, et le laisse ainsi en attente de construction. Par le fait même, le référent des termes en question acquiert une présence, et ainsi, une puissance, d'autant plus grande. Voici un autre passage de l'entretien, qui traite du même moment crucial, et qui conjugue son abandon à la

volonté de Dieu (« Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis. »), le souvenir de s'être levée pour aller vers lui malgré l'absence de force, et les deux vagues d'eau² :

« Y a pas de doute ! Pour moi je me suis levée mais j'avais pas la force pour me lever de mon lit pour descendre pour aller vers quelqu'un ! Mais je vois l'image comme quoi je me suis levée et aller vers quelqu'un (silence). Parce que je disais ces mots et je parlais... vers la personne. Sauf qu'à ce moment-là, c'est là où j'ai senti c... ce truc-là. Après avoir prononcé ces mots, et aller vers quelqu'un j'ai senti ce ... qui m'a semblé bizarre, ça m'a semblé bizarre, ce, cette, cette force qui est venue en moi, qui m'a poussée, qui a poussé une fois, deux fois et après j'entends les gens qui me dit : « C'est inondé. Euh... D'où sort cette eau-là ? »

- Quand vous dites, ça vous a semblé bizarre euh... pourquoi ça vous a semblé bizarre ? Comment vous... Qu'est-ce qui vous a semblé bizarre ?

- Moi aujourd'hui ... directement, sur le champ ça m'a semblé bizarre parce que je me disais ... j'ai dit les mots là et je viens d'assister à mon enterrement et j'ai dit à Dieu : « Je viens vers vous, c'est ce que vous voulez. » Je me lève pour aller vers lui et d'un seul coup, il y a cette eau qui sort de moi... »

Il convient d'abord de remarquer, dans le début de ce passage, ceci à l'encontre de la critique toujours possible d'une narration peu fiable car victime de la fièvre et de la proximité de la mort, l'absence de correction de la contradiction « pour moi je me suis levée mais j'avais pas la force de me lever », et elle ajoute « mais je vois l'image comme quoi je me suis levée ». Elle est donc attentive au statut du souvenir, à l'outil qu'il constitue. Ces contradictions non corrigées nous semblent le signe de la réalité d'une expérience brute et saturée qu'elle ne peut que restituer sans éviter lesdites contradictions. Insistons aussi sur l'amoncellement des déictiques dans le récit : « j'ai senti ce ... qui m'a semblé bizarre, ça m'a semblé bizarre, ce, cette, cette force qui est venue en moi » : leur nombre et leur variété est au profit de la qualification imparfaite, mais par le fait même éminemment suggestive, de la « force » qui entre en elle à ce moment. C'est bien cette force qui constitue pour F. la nouveauté surprenante (elle utilise le mot "bizarre"). Car avant que les deux vagues d'eau ne sortent d'elle, il y a le mouvement opposé d'une force qui entre en elle, et qui va permettre les deux vagues. Or, F. indique explicitement qu'elle « n'avait pas la force » de se lever et donc encore moins d'expulser l'eau qui l'écrasait. Cette force lui est donnée à la suite de sa prière : elle peut se lever, aller vers « la personne » qu'elle vient de prier, et se voir délivrée « d'un seul coup » de l'eau de la mort. Ce « d'un seul coup » ne contredit pas la séquence des deux vagues : il indique à notre avis combien le vécu de F. lie l'extraordinaire de pouvoir se lever et le « miracle » de l'eau. En somme, c'est la même force qui agit dans les deux actions.

Si nous revenons vers l'extrait précédent, nous remarquons que F. décrit cette force comme « quelque chose » :

« Et là,... je sens (silence 3s) c'était comme une vague d'eau qui a *poussé*, en fait quelque chose a poussé dans mon corps et il y a eu une vague d'eau qui est sortie dans mon corps. Alors là je sais pas d'où ça vient. »

Ce « quelque chose » évoque le « quelqu'un » que nous avons commenté précédemment. Remarquons aussi, même si l'exactitude syntactique n'est pas toujours respectée chez F., qu'elle dit « quelque chose a poussé **dans** mon corps » et « il y a eu une vague d'eau qui est sortie **dans** mon corps » : *a priori* elle veut dire que « quelque chose » a poussé *de* son corps

² Nous allons revenir au 2^e paragraphe de la 1^{ère} citation plus loin.

vers l'extérieur, et : une vague d'eau est sortie *de* son corps. Cependant, la répétition de cette localisation intérieure ne manque pas de frapper. Surtout qu'elle rajoute immédiatement après, probablement en référence à la vague d'eau : « Alors là je sais pas d'où ça vient ». On comprend donc qu'elle n'est pas en mesure de localiser exactement l'origine de cette poussée, ou de cette vague, mais qu'elle la place dans son corps, et la répétition suggère un étonnement que l'intériorité de ce corps soit le lieu, ou l'origine, de cette force, peut-être a priori plus assignable à une extériorité. Vient donc s'ajouter à l'interrogation et à l'étrangeté :

- de s'être levée, alors qu'elle ne le pouvait pas,
- de la « personne » vers qui elle se dirige,
- un troisième questionnement/perplexité concernant l'origine de cette poussée ou vague d'eau.

Continuons la description de l'événement avec ce passage qui suit immédiatement le précédent:

« Une première vague. Je l'ai sentie comment ? parce que moi j'ai senti que je nageais, dans un truc d'eau. Ça je l'ai senti ! Une grosse froideur qui est passée dans mon corps, comme si j'étais soulagée ! Au départ, je, je ... au départ, avant de, de partir un peu loin, je cramais, je sentais que j'avais chaud, partout, la tête, machin ! Mais à ce moment-là je sens une froideur qui traverse mon corps et ... je... une grosse ... vague d'eau.

- Mmm.

- Première vague. Après je sens une deuxième vague qui est sortie, de mon corps. Là je je ... je sens que je commence à revenir. Je ... j'entends les petites voix de loin, de loin, les gens qui me parlaient. Mais avant, en fait, avant, avant ça, il s'est passé un truc : est-ce je rêvais ? Je n'en sais rien ! Avant ça je sais pas si je rêvais. Je sais que j'ai vu, j'ai assisté à mon enterrement en fait. »

Dans ce passage, F. est consciente de la difficulté de fonder pour elle-même l'exactitude de ses souvenirs et des perceptions qui les ont causés. La phrase « je nageais, dans un truc d'eau » porte la marque de cette tentative pathétique de dire l'expérience sentie, malgré les obstacles. La répétition de la formule « je l'ai senti » permet de poser un premier jalon, ainsi que l'assemblage incongru « une grosse froideur », et le verbe « passée » (dans mon corps). Puis vient la nécessité de fixer le moment après lequel tout change (au départ, je, je... au départ) et lorsqu'elle dit « partir un peu loin », on sent qu'elle tâche de transcrire le fait de se lever vers « la personne », ou en tout cas de quitter l'état de pénibilité où elle se trouvait et où elle « cramait ». Au cours de la description de la deuxième vague, elle a à nouveau besoin de fixer le moyen mental grâce auquel son expérience demeure actuelle : « avant ça, il s'est passé un truc : est-ce je rêvais ? Je n'en sais rien ! Avant ça je sais pas si je rêvais ». Dans cet autre extrait où elle reprend la description de son « miracle », apparaissent les éléments de la fin de l'expérience :

« A ce moment-là, à ce moment-là, quand j'ai fini de dire ça, j'ai senti une grosse froideur. Pof-qui-traversait mon, mon corps. Une fois, deux fois, mais ça poussait hein ! C'était vraiment comme si quelqu'un me poussait de là, comme ça. Poussait dans mon corps pour enlever tout ce que j'avais comme eau. Ça poussait une fois, deux fois... *et là j'ai senti comme si, je, une fraîcheur, comme si je revenais.* C'est là que j'ai commencé à entendre des petites voix des gens de loin, de loin, de loin ! »

Nous avons transcrit le début de la phrase « Pof-qui-traversait-mon, mon corps » avec des tirets car F. la prononce très rapidement, sans doute avec une intention de faire sentir l'immédiateté de l'événement, lui-même ramassé dans l'onomatopée introductive « Pof », et nous avons mis

la partie concernant la fraîcheur en italique car en la disant F. ralentit et adoucit sa voix, en baissant le volume, indiquant de cette manière (selon nous) quelque chose comme l'heureuse conclusion de l'épisode. On notera aussi dans ce paragraphe l'assimilation du « quelque chose » précédemment cause de la poussée à un « quelqu'un » : F. personnifie le rôle de l'action de sa guérison de façon plus accentuée.

Il faut à présent porter une attention plus pointue sur certaines notations de F. concernant la façon dont elle se rapporte à elle-même dans son expérience. Le « quelqu'un » en présence duquel elle se trouve, elle ne le voit pas vraiment, et il y a un passage où elle admet qu'elle ne le voit pas³. Cette indication est précieuse, car la prégnance de la réalité de l'expérience ne repose plus sur les perceptions dont on pourrait se rassurer qu'elles sont, elles, certaines, mais sur la parole du témoin qui ne peut pas ne pas se confronter avec ce qu'elle a vécu. Voici ce passage, dans lequel on appréciera le passage du présent vers l'imparfait, qui témoigne de l'effort de F. de retrouver le vécu dans son authenticité :

« Je me lève directement⁴, je vais vers la personne mais la personne euh... en fait je la vois pas en fait. Je ne voyais pas la personne mais c'est comme si il était là. Donc moi je me lève, je dis « si c'est ce que vous voulez, je vous suis » et là je me lève pour aller vers. »

A la fin de l'extrait, la formule « pour aller vers », laissée sans complément, participe aussi de la restitution d'une présence innommable et indescriptible. Dans ce tronçon qui repose sur la seule subjectivité de F., le terme objectif impersonnel « quelqu'un » a disparu, et parce qu'il est rendu inutile, il permet d'ouvrir au maximum l'espace de la liberté de cet agent extérieur quel qu'il soit. L'association de la phrase de prière entre guillemets, et le vide de la fin de la phrase produit un effet de suspense quasi mystique. Voici encore un passage où l'on observe une autre manière de raconter le même phénomène :

« Et là, j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis ! » Je... je ne sais pas si je l'ai dit. Mais... je sais que ces mots sont sortis. Est-ce que c'est, c'est, est-ce que je les ai... j'ai pu pas vous dire, mais je sais que j'ai sorti ces mots. ... mais comment ? Je voyais plus rien, j'étais plus là... En fait, moi j'étais plus là. Parce que je peux pas vous dire euh... euh... (silence 3s) Je sais pas comment vous le dire. Mais je sais que j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis. » Et à ce moment-là, je me suis sentie me lever de mon lit, comme si, vraiment, comme si j'étais euh...

Y : Ah oui tirée, tirée ?

F : Non, moi... comme si j'étais quelqu'un qui marchait.

Y : Ah oui ?

F : Oui... oui, oui, oui ! »

L'honnêteté gnoséologique de F. se remarque à nouveau ici lorsqu'elle en vient à remettre en cause le fait même d'avoir prononcé la prière. Confrontée cependant à son savoir que la prière a bien eu lieu, elle lance la formulation « je sais que ces mots sont sortis », et doit admettre qu'elle ne sait pas comment, puisque son ipséité, abolie par la maladie, avait disparue : « j'étais plus là » et donc logiquement, son "je" « ne sai(t) pas comment (vous) le dire. » Le je qui aujourd'hui raconte l'événement n'a plus accès au je (ou au moi) acteur de l'événement. Et

³ F. rejoint ici plusieurs autres témoins qui disent la même chose, ce qu'ils ont perçu ne le fut ni par les yeux, ni par les oreilles.

⁴ Dans une autre phrase similaire elle dit « je me lève tout doucement ».

ainsi, ce je passé qui est visé par le je présent dans la phrase « Mais je sais que j'ai dit » est un je informé de son action par une autre instance que lui-même. Laquelle ? A priori, il n'y en a qu'une, le « quelqu'un » vers qui elle se dirige, et qui lui permet de se sentir se lever de son lit, et elle ajoute : « vraiment, comme si j'étais quelqu'un qui marchait ». Derrière cette expression, préparée par l'ensemble des hésitations précédentes, nous pensions devoir trouver la stupeur de la prise de conscience (probablement rétrospective) d'être en train de bénéficier du miracle de pouvoir marcher. La suite va nous montrer que ce fut différent.

Nous ne sommes pas sûr que l'interruption causée par notre suggestion « Ah oui tirée, tirée ? » ait perturbé F., car même si elle ne se retrouve pas dans l'adjectif proposé (tirée), elle termine logiquement par l'idée qu'elle se lève comme si elle avait été valide. Ce que nous pouvons retenir de ce passage, en tout cas, c'est la troublante dissociation qui a lieu entre les instances successives de l'identité de F., dissociations au moins en partie attribuables à son état de santé, mais aussi qui la plongent dans une profonde perplexité face à l'événement, à tel point qu'elle doit reconnaître les limites de sa propre parole. L'autre élément de surprise au moins implicite, mais perceptible à travers plusieurs signes, consiste en la présence de la force, ou du « quelque chose » qui a fait sortir l'eau du corps de F. Cette force est surprenante pour F. du fait de son importance et de sa puissance (elle utilise le mot « vague » qui désigne une assez grande amplitude, capable de tout vider), mais aussi du contraste de froideur ou de fraîcheur avec la fièvre et l'inflammation de la maladie de Still.

Un dernier passage nous permettra de caractériser le type de surprise qu'éprouve F. lors de son vécu :

« Et vos réactions à ce moment-là ? Est-ce que vous avez des réactions de... « ah ! je suis en train de me lever... »

F : Non, non, non.

Y : Pas de, pas d'étonnement ? Que vous pouvez vous lever alors que ...

F : Non, non, non je suis...

Y : Naturellement, ça se fait naturellement ?

F : Naturellement, c'est comme si je ... je sais pas je ... je pose pas de questions. Je suis pas là. Je suis ... (silence) C'est ... c'est un truc euh... (silence) Je suis pas là. Je vois personne devant moi. Pour me poser ... et me dire : ah mais qu'est-ce que, est-ce que je le connais, comment qu'il est habi... non je ne vois personne! J'ai dit ces mots et je pars. Je vais vers... Vers qui ? Je me vois (claquement des mains) me lever de mon lit partir.

Y : Mmm.

F : Et là je sens plus rien ! Y a plus rien, les machines qui ... non... Y a plus rien ! Je sens plus rien, plus rien, plus rien. Je suis pas là en fait. »

Elle le répète : alors qu'elle vit l'événement, elle n'éprouve aucun étonnement, aucun questionnement. Elle accepte l'adverbe « naturellement » que nous lui proposons, indique à nouveau l'absence de perceptions, et son leitmotiv « je suis pas là » confirme ce positionnement. Par rapport à la section précédente où elle avait réduit le « aller vers la personne » à « aller vers », il y a ici un questionnement : « vers qui ? » et il n'est pas facile de savoir à qui s'il s'adresse. Mais il radicalise encore la distance entre le fait de se lever - le verbe choisi ici est « partir » - et la destination. Le geste de claquement des mains scande l'évocation de son lever, dont la rapidité et l'efficacité souligne, s'il était besoin, combien il est impossible physiquement et ne peut que se situer sur un autre plan. Et le développement se termine sur une

répétition impressionnante de six « rien » en saccade, comme si F. voulait annihiler toutes les indications précédentes et signifier son propre englobement. Il n'y a plus personne, ni agent passif, ni sujet constituant, à ce moment de la crise : rien qu'un vide absolu.

Si donc nous reprenons ces éléments pour en extraire la dimension de surprise, qui demeure en elle-même explicitement peu exprimée, nous pouvons dire qu'elle se perçoit cependant dans les dimensions suivantes :

- l'urgence et l'abrupt du moment important, que nous avons appelé la crise, moins signifiée en termes de soudaineté, mais clairement pointée dans le récit, et distinctement identifiable à travers les expressions comme « à ce moment-là », ou bien le passé composé des tournures comme « il s'est passé un truc ». Le bruitage « Pof » permet aussi d'apprécier l'à-coup de son événementialité.

- l'évaluation et la confrontation entre eux des outils utilisés par F. pour caractériser exactement ce qui s'est passé, soit souvenir ("je me rappelle") soit rêve, soit imagination : derrière ces efforts se dessine le caractère impressionnant de l'événement que F. peine à évoquer par une seule voie. Bien sûr, cet argument pourrait corroborer la thèse selon laquelle F. s'est laissée abuser par son état de santé qui aurait déformé ses perceptions : mais nous pensons au contraire que son récit, cohérent, permet malgré tout de faire tenir debout une histoire avec sa matérialité inhabituelle (et, nous le reconnaissons volontiers, inhabituelle peut-être aussi par manque de connaissance d'une nosographie de sa maladie).

- les déictiques et approximatifs (quelqu'un, quelque chose) suggèrent un positionnement dont le ressort est la surprise face à l'inattendu et l'impossible : alors qu'elle s'était abandonnée à Dieu, le priant de venir la chercher, elle ressent cette double expulsion d'eau et son état s'améliore brusquement : elle entend à nouveau les voix autour d'elle et se retrouve vivante. Rien n'empêche de penser, d'un point de vue extérieur, que les soins mis en place à l'hôpital ont finalement abouti à la guérir, et que c'est ce succès médical qu'elle considère comme indûment miraculeux ; mais notre attitude dans ces entretiens est de prendre au sérieux la subjectivité des témoins, et celle de F. ne donne pas l'impression d'être manipulée par un désir d'attention ou de valorisation. D'ailleurs comment reléguer comme uniquement subjectif un ressenti qui résiste à la personne qui le décrit, et dont elle n'arrive pas à faire le tour ? Ne doit-on pas lui accorder ce crédit que, nonobstant une part de (re)construction, elle témoigne d'une altérité non inventable ? C'est en tout cas ce que nous soutenons concernant l'expérience de F.

- les indications nombreuses d'incapacité de ses propres moyens de transmission de son expérience, où elle atteint les limites de sa propre parole. La perplexité très perceptible à l'occasion de ce constat n'est pas tout à fait assimilable à de la surprise, mais il est néanmoins clair qu'à travers elle se joue le rapport à l'événement lui-même, et la nature de sa personne en tant que sujet du vécu en question. Le climax qui a lieu dans la suite des six « rien » que nous avons commentés suppose l'intensité vertigineuse de la disparition du sujet, intensité telle que la narratrice est prise dans le tourbillon existentiel, et réussit à faire ressentir quelque chose de la destruction de l'individu. Il est clair qu'ici nous sommes bien au-delà de la surprise et de l'étonnement, dans une zone « catastrophique » inconnue.

- dernier élément, la surprise de se retrouver en vie alors qu'elle avait acquiescé à la mort. Elle exprime cette surprise spontanément :

- « ...de dire dans cette phrase : « je suis toujours là » est-ce que ça veut dire « je devrais plus y être » ?
- Oui, c'est comme si ... moi, moi, moi c'était une surprise, hein ! Je suis toujours là. »

Assez paradoxalement, cette surprise explicite semble moins marquante que celles qui sous-tendent les autres situations : F. dit éprouver cette surprise mais n'y insiste guère, alors qu'elle aurait pu assortir son constat d'exclamatifs et d'intensifs. Mais rien de tout cela. On a donc l'impression que l'important s'est joué avant, lors de la crise : et de fait c'est bien cet épisode qui conserve pour elle tout son potentiel de bouleversement et d'inattendu.

Concluons sur la complexité du témoignage de F. Il est complexe à la fois pour elle et pour nous, peut-être parce qu'elle n'a pas eu l'occasion de raconter son histoire précédemment, et qu'elle en découvre des dimensions au fur et à mesure qu'elle les évoque. Ce témoignage se construit en cercles, F. revenant en boucle sur l'événement central dont elle témoigne, et il faut enrichir les premières indications par les suivantes. De plus, F. est elle-même en train d'évaluer ses moyens narratifs et gnoseologiques pour rester au plus près de son expérience, et on s'aperçoit que le fait de procéder au récit modifie le rapport qu'elle a à ce dernier et à elle-même. Enfin, le témoignage de F. ne se situe moins sur le plan d'une surprise du genre sursaut ou bien stupéfaction, ou encore saisissement, qui tous supposent un sujet mieux délimité. Ici la dimension de l'étonnement (éventuellement producteur de surprise) domine, dans sa version de perplexité ou de trouble. En effet, les constructions exclamatives et restrictives abondent, et les phrases sont souvent hachées, par bribes. Cela est cohérent avec une exposition des faits qui désoriente encore son narrateur, et l'empêche de produire un discours linéaire. Clairement, F. a traversé une crise profondément déstabilisante, semée d'énigmes pour elle-même, et si elle en est ressortie guérie et reconnaissante, elle en est affectée au point de ne plus savoir tout à fait, quand elle s'approche du cœur de sa révélation, ce qu'elle a véritablement rencontré, ou qui elle a rencontré. Certains des traits de son expérience la rapprochent des situations de mort imminente (NDE), qu'elle ne semble pas connaître ou évoquer. Le foisonnement lui-même des notations, leur empilement en quelque sorte, qui pourrait jeter sur eux une ombre de soupçon, se comprend, nous semble-t-il, puisque d'une part il s'agit d'une crise intense, où les moyens usuels descriptifs usuels sont désarmés, mais aussi parce que l'hypothèse d'avoir vécu une rencontre avec Dieu ne peut pas être écartée, et que cela peut aisément désorganiser un récit en lui faisant supporter plus qu'il ne le peut.

16. Commentaire du témoignage de Sylvie [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Ce court entretien ne concerne probablement pas un authentique miracle (tel que défini dans notre protocole), mais il a été retenu pour notre travail d'une part parce que ce n'est pas sûr qu'il ne se soit « rien » passé, et aussi parce qu'il pose un certain nombre de questions concernant le rapport à la réalité, au possible et au non-possible, les moyens de perception, le rôle de la raison et de la foi. Il y a aussi eu une expérience nette de la surprise et de l'étonnement (les deux) en rapport avec un événement perçu comme extraordinaire. Voici de quoi il s'agit : S. apprend qu'un ami prêtre est en fin de vie, elle désire le rencontrer avant qu'il ne meure. Il est à l'hôpital, aphasique et sous morphine, ayant beaucoup de mal à communiquer. En fin d'entretien avec lui, après s'être rendue compte combien il est atteint, elle lui propose de lui chanter un *Je vous salue Marie*, et elle raconte son étonnement à l'entendre l'accompagner alors qu'il n'aurait pas dû pouvoir chanter avec elle. Elle vit l'événement comme un petit miracle et sa visite, la prière, et leur rencontre « au bord » ont été gratifiées par cet instant de partage et de beauté, gratuitement. Mais en fait elle n'est pas sûre qu'il ait chanté ; elle n'est sûre que de l'avoir vu bouger les lèvres. Voici comment elle présente les choses :

« Donc je commence à chanter, je voyais ses lèvres qui chantaient, enfin qui bougeaient, ça c'est sûr, mais j'avais l'impression de l'entendre en même temps que moi, euh, chanter (...) et après un moment un peu d'étonnement, j'ai pris comme un cadeau le fait de finir cette chanson, disant on chante ensemble, enfin c'est complètement...irréel, enfin, quoi enfin, voilà, c'était..... non explicable, quoi »

Tout le problème est dans ce « j'avais l'impression ». D'abord, elle a pu être abusée par l'émotion et en est consciente. Puis nous l'avons interrogé précisément sur cette impression, et elle n'a pas été en mesure de confirmer une aptitude « miraculeusement » retrouvée de son ami malade, surtout que, comme elle le dit elle-même, il y a certaines activités communicationnelles que les aphasiques peuvent retrouver si des circuits cérébraux non atteints se mettent en marche pour accomplir une tâche dont on ne savait pas précédemment qu'ils pouvaient utiliser ces circuits. Donc même s'il était avéré qu'il avait chanté, ce ne serait pas nécessairement un miracle. Une fois le chant passé, rien n'avait changé. Elle a quitté cette personne sans communiquer avec lui sur un éventuel événement hors du commun.

Cet entretien avait précédemment été classé dans une catégorie « récit de miracle de témoin », parce que nous étions sous l'impression qu'il concernait l'ami malade chez lequel une fonction normalement perdue du fait de la maladie, aurait été réactivée par la prière chantée en commun avec S. qui en avait été le témoin. Mais en réécoutant l'entretien pour le transcrire, il nous semble clair à présent qu'il doit s'agir d'un événement concernant S. elle-même :

- elle mentionne sa détermination et l'urgence de rendre visite à son ami mourant ;
- elle est témoin (critique) d'un « moment de grâce » (on peut l'appeler comme ça car elle-même est plutôt d'avis qu'il n'y a pas eu de miracle) qui l'étonne et auquel elle ne s'attendait pas du tout ;
- elle porte en elle ce moment et sa richesse sans oser en parler (hormis à un ou deux proches) ne sachant pas quel pourrait être le statut de ce qu'elle a vécu... ou pas.

Evidemment, cette dernière remarque devrait méthodologiquement nous avoir fait éliminer le témoignage de S. comme non pertinent. En effet tous les autres témoignages contiennent un faisceau d'indices matériels suffisamment problématiques pour qu'on ne puisse pas facilement évacuer l'hypothèse (qui demeure, et ne peut demeurer, qu'une hypothèse) de leur origine surnaturelle. Celui-ci ne présente pas ce faisceau contraignant. La thèse d'un besoin de communion avec l'ami malade permet de rendre compte de manière suffisamment satisfaisante des éléments surprenants racontés, et les caractéristiques médicales de la situation n'obligent pas à penser à autre chose qu'un concours de circonstances fortuit, que S. a interprété comme un « moment suspendu » ou irréel. Mais lorsqu'elle utilise ces expressions, elle entoure leur acception d'un coefficient moral, ou psychologique. Leur sens n'entre pas en conflit avec une compréhension naturelle du monde. Lorsqu'elle évoque l'aspect « non explicable » des faits, elle entend par là qu'elle n'a pas l'explication, mais pas que l'explication se situerait au-delà des limites du monde. Et au cours de l'entretien, elle cherche ces explications, l'une d'entre elles étant ce qu'elle avance sur le plan neurologique.

En fait, c'est probablement sa foi qui parasite son sens de l'observation. S. est profondément croyante et elle ne peut pas habiter le réel sans une forme d'attente du miracle, une forme de prescience que Dieu s'y manifeste même si l'on ne le perçoit pas, et qu'il peut, dans des conditions difficiles à déterminer, prendre l'initiative de se dévoiler. Elle sait sans doute (comme le dit une certaine vulgate de la théologie apophatique) que le « silence de Dieu » correspond au fait que nos moyens de connaître le transcendant ne sont pas adaptés à lui, et qu'il nous faut attendre que cette manifestation au contraire emprunte nos moyens de connaissance ; mais cela ne l'empêche pas de ressentir un certain trouble lorsque suffisamment d'éléments du monde de la foi sont rassemblés et suscitent notre surprise. Or c'est là où son témoignage est important : cette surprise nous suggère que « quelque chose » se passe qui n'entre pas dans le cadre de notre fonctionnement sensoriel et cognitif habituel. Si, étant surpris, nous reconnaissons que les éléments en question sont tous réductibles à des lois ou des observations connues, et que l'événement émergent n'était rien d'autre que rare, par exemple, la surprise aura eu un intérêt scientifique comme celui que C.S. Peirce met au cœur du fonctionnement gnoséologique. Selon le penseur pragmatiste, en effet, nous connaissons le monde parce que celui-ci, en brisant/surprenant les habitudes et la routine de notre regard par des occurrences nouvelles, vient enrichir notre compréhension de lui et affiner (ou bouleverser) les lois qui le décrivent.

Pour S. cependant, il y a ici plus qu'une combinaison d'éléments physico-psychologiques nouveaux : il y a eu une rencontre, ce que nous appelions un moment de grâce, qui a provoqué chez l'ami malade, dit-elle, un apaisement, et peut-être une forme de libération de sa maladie. Le chant a eu sur lui et sur elle une vertu qu'aucun mécanisme réductible en lois ne peut expliquer : une création de sentiments nouveaux et associables à l'explication religieuse du monde. Et du coup la surprise et l'étonnement qu'elle a ressentis acquièrent une dimension de révélation durable qu'ils n'ont pas (ou plus) lorsqu'ils ne font qu'alerter l'observateur d'une émergence nouvelle qui va, en modifiant l'explication du monde, rentrer en elle et disparaître ensuite, une fois sa mission effectuée. A un moment de son récit, S. est reprise par l'émotion,

et sa voix se brise un peu. Et au cours des entretiens avec les témoins que nous avons écoutés, nombreux ont été les moments et les modalités d'émotions qui ont resurgi dans le temps du témoignage, alors que l'événement narré était parfois distant de plusieurs dizaines d'années du moment présent. Il ne nous semble pas qu'une surprise gnoseologique, du genre de celles que Peirce assigne à la pratique ordinaire et scientifique de la connaissance, puisse opérer de cette même façon, c'est-à-dire recréer (ou faire perdurer) son émotion lors de son évocation ultérieure, de telle manière qu'elle replace le sujet dans le bouleversement précédemment vécu.

On peut donc dire qu'il s'est passé plus qu'une simple effectuation d'une impossibilité théorique, lors de l'événement que raconte S. « L'impression » qu'elle a éprouvée que Pierre chantait avec elle, impression sans doute fautive puisque non soutenue par des éléments mémorisés, demeure vraie et « impressionnelle »¹ pour S. en ce sens qu'elle signifie quelque chose d'essentiel de la relation qu'elle a vécue avec lui et que cette impression peut être réactivée continûment. Il s'est bien passé quelque chose d'essentiel en elle et pour elle ce jour-là. Cette impression peut bien être fautive extérieurement, c'est-à-dire ne reposer sur aucune réalité extérieure qui ne soit pas réductible par l'observation; elle est cependant capitale pour elle en ce qu'elle lui a révélé de la relation « éternelle » qu'elle gardera avec Pierre. A tout jamais dans sa relation avec lui, cette expérience la marquera comme une partie constitutive, dont le sens ne pourra pas être réduit par l'absence de certitude quant au fondement extérieur de la perception, ou plutôt dont le sens sera composé par un élément profondément satisfaisant quant à son désir de communion avec Pierre, sur fond de doute quant aux éléments de certitude extérieure.

C'est donc parce que le sens, a priori conjoncturel et surprenant, de l'événement, a convenu à un degré élevé à son attente de communion avec lui, que S. l'a accueilli puis retenu comme « cadeau » - nous disions moment de grâce. Le trouble qu'elle éprouve en l'expliquant vient de ce que son expérience a été sans doute fondée sur une erreur d'appréciation (elle a pu croire que Pierre avait chanté, mais se rend compte qu'elle ne peut pas en être sûre) et donc cela la gêne pour parler de l'événement, car si ses perceptions l'ont trompée, cela induit une gestion de son expérience plus complexe, à la fois pour elle et pour ses interlocuteurs éventuels. En effet, les supercheries dans le domaine du miraculeux sont si habituelles que tout récit qui semble en être entaché risque d'être rejeté. Mais ce qui s'est passé intérieurement ne fait aucun doute : elle a reçu ce surprenant « cadeau », il correspondait à son attente (disons même plus précisément : au dépassement envisageable de son attente), et elle vit aujourd'hui de sa richesse². Sa perception religieuse – et en fait sa foi – voit dans l'événement une réalité invisible qui, même si sa matérialité concrète doit être reconnue erronée, manifeste l'action de Dieu dans le monde : deux croyants (dont l'un est muet et retrouve la « Parole » apportée par l'autre sur

¹ Au sens que lui donne Husserl dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. par Henri Dussort, p. 44, Puf, coll. « Épiméthée », 1983 [1964], § 11, p. 44: le moment où la conscience de S. a reçu cette impression devient en quelque sorte le fondement de ce qu'elle pourra en vivre ultérieurement.

² Cf. [l'entretien n°4](#) avec M.-E. : nous avons évoqué la possibilité que la foi de la personne surprise qui débouchait dans une réceptivité de l'altérité venue la visiter, ressemblait au procès de la dynamique attentionnelle chez N. Depraz, qui fondamentalement permet à l'homme de devenir plus humain. Ici le miracle au sens de miraculeux (moment de grâce) a bien lieu, et cela à cause de la vigilance croyante mise en pratique par S. Vis-à-vis de Pierre.

fond de Mt 25,35³) qui effectuent la parole de l'évangile : « Je vous le dis en vérité, si deux d'entre vous, sur la terre, unissent leurs voix pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux » (Mt 18,19).

La question peut se poser de savoir si l'entretien dispose de signes pour dire si cet événement intérieur n'a pas une origine extérieure à S, en d'autres termes, si ce qui s'est passé va au-delà d'une simple et heureuse coïncidence que S. aurait pu considérer comme de la chance. S. elle-même parle d'avoir été influencée :

« J'étais certainement un peu influencée par une rencontre qui avait eu lieu quelque temps auparavant, autour de Marie de Hennezel, qui parlait de l'accompagnement de fin de vie. Voilà, et j'y suis aussi allé dans ma tête en me disant, je serai peut-être là pour écouter les choses qu'il a à dire, alors c'était un peu idiot, j'y allais un peu dans cet esprit-là, en me disant, peut-être que je peux lui dire qu'il a le droit de partir, mais avant le remercier pour tout ce qu'il a fait quoi. »

Elle ne dit pas si cette « rencontre » vise une personne ou s'il s'agit juste, par exemple, d'une conférence à laquelle elle a assisté. L'expression « lui dire qu'il a droit de partir » semble étrange, mais peut-être fait-elle sens pour S. Une deuxième motivation est avancée :

« L'ami qui m'apprend la nouvelle me dit, tu sais il est vraiment pas bien, c'est peut-être pas besoin d'y aller. Et là (petit rire), mon avis était vraiment, j'allais y aller, ça c'était certain, parce que j'avais antérieurement un autre ami qui était mort sans que j'aie le voir, donc là je me suis dit, je n'attendrai pas, y'a... euh, y'a urgence, si [c'est] important pour moi, c'est pas dans trois jours, c'est maintenant. Donc je vais contre l'avis de l'autre ami, enfin, le voir. »

Un élément de ce passage qui ne transparait pas par écrit est l'espèce de détermination avec laquelle est prononcée ces phrases : l'impression est qu'en arrière-plan il y a la rémanence d'une opposition (ou au moins d'une discussion), peut-être celle de cet ami qui lui déconseillait d'y aller et avec lequel elle continue, en quelque sorte, à revendiquer sa décision à elle, d'autant plus qu'elle sait maintenant qu'elle a eu raison d'y aller. S. a été convaincue de l'importance de ces rencontres au bord de la vie, ce qu'elle dit de son regret de n'avoir pas pu être présente pour cette autre personne le prouve. De plus, elle met en œuvre une forme d'intuitionnisme : « c'est pas dans trois jours, c'est maintenant » qui subordonne certaines actions à des causalités brusques, peut-être comprises comme des illuminations intérieures (voire comme une pré-surprise ?).

Donc elle témoigne que pour elle il y a eu, sans doute, une espèce de téléguidage, une forme de pressentiment qu'elle devait aller voir cet ami, et que ce qui s'y est déroulé arrive comme la justification de son attention à ce pressentiment. Rien de très étonnant dans ce genre d'attitude, où une forme de dramatisation subjective organise la réalité. Mais pendant le chant de la prière, ce qui se passe pour elle, dont elle dit que ça a été tout à fait inattendu, vient confirmer objectivement l'urgence qu'elle avait décidé de mettre en avant. Elle a eu raison de suivre son idée et de ne pas tarder. Alors bien sûr dans ce déroulé, rien ne permet de dire qu'une volonté extérieure était à l'œuvre ; une combinaison de facteurs et d'influences mondains suffisent

³ « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. »

amplement à expliquer la succession des événements. Pour celui qui a la foi, cependant, il y a là « assez de lumière »⁴. Nous terminons en donnant le tableau des occurrences de marqueurs, dont l'intérêt réside en la présence de surprise dans le registre verbal, mais très peu dans celui de la corporéité du langage et du langage corporel : indication supplémentaire, peut-être, d'une limitation de l'événement surnaturel.

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	quelques-uns	Un peu d'étonnement x2 / interdite
Qualificatifs objectifs	quelques-uns	Irréel / situation surprenante, étonnante
totalisations	non	
hyperboles / augmentatifs	peu	Complètement irréel
Intensifs	non	
Privatifs	quelques-uns	Non explicable / pas possible x4
comparaisons	peu	on était presque dans un no man's land
allusifs	non	
répétitions	pas probant	
déictiques	peu (sauf voilà)	<i>Beaucoup de "voilà", mais plutôt un tic de langage</i>
marqueurs de soudaineté	peu	tout d'un coup x2
contrastifs	non	
Interrogations	oui	
temps des verbes	pas marquant	
approximations	non	
correctifs	non	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	quelques-unes	
Incrédulité	oui	ça me paraissait pas possible qu'il soit en train de chanter quoi.

Corporéité du langage		
Silences	quelques-uns	
Pauses	quelques-unes	
Hésitations	oui	
Exclamations / interjections	peu	
Interruptions	pas probant	

⁴ Pascal : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. » *Pensées* n°149 in Œuvres Complètes, p.521, Seuil, 1963

Incertitudes	un peu	Ben...je finis par douter, mais j'av-, j'ai eu l'impression de l'entendre, j'ose plus...
emphase	non	
insistance	non	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	non	
ralentissement	non	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	pas probant	
aspirations / souffles	pas probant	
déglutitions	non	
rires	oui plusieurs	
pleurs	non	
bruitages	?	
autre	voix brisée	

17. Commentaire du témoignage de Catherine [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Ce témoignage est d'une nature différente de ceux qui l'ont précédé car il s'agit d'un point de vue en deuxième personne, celui de la fille d'une bénéficiaire de miracle, bénéficiaire que nous n'avons pas pu interroger, car elle est très âgée et habite en Bretagne. Le témoignage fait intervenir plusieurs acteurs, la mère de C. mais aussi son père, car celui-ci a eu un rôle essentiel dans les événements ; elle-même aujourd'hui, mais aussi l'enfant qu'elle était au moment du miracle, son frère, et enfin une figure importante de la mystique française du XX^{ème} siècle, Mère Yvonne-Aimée de Malestroit, car il se trouve le miracle s'est réalisé par l'intermédiaire d'une relique provenant d'elle. Voici le résumé des événements qui se sont déroulés en 1966, quinze ans après la mort de Mère Yvonne-Aimée. La mère de C. est hospitalisée pour une grossesse à problème, et son état se détériore (cancer). Après une longue chimiothérapie, les médecins tentent de l'opérer, mais sans succès, et dans son état critique, voire désespéré, le père, qui connaissait bien la religieuse, obtient un morceau de tissu imbibé de son sang. Il l'apporte à l'hôpital et demande à sa femme de l'appliquer sur elle. Elle entre alors en rémission immédiate, et même si elle perd son bébé (et doit subir une hystérectomie), en ressort guérie. Du côté de C. le vécu est douloureux, car pendant les hospitalisations de sa mère (elle a six ans), elle est envoyée pour vivre seule loin de ses parents et de son frère, convaincue que le pire ne pourra pas être évité. Quand la guérison inespérée survient, la vie de famille peut reprendre, mais le choc a été rude :

« donc il a fallu un moment sortir de tout ça pour essayer de comprendre ce qui s'était passé, et je ne l'ai compris que vers douze ans. Et à ce moment-là, en entendant mon père témoigner, j'ai compris le miracle, j'ai compris ce qui s'était passé ! Ce qui ne veut pas dire que je ne tenais pas mon père comme responsable de notre abandon à nous d'enfants, parce qu'en fait il ne nous a pas gardés. Donc c'est vrai que c'était compliqué. C'était ambigu pour moi ça. L'idée que mon père était à la fois un sauveur et à la fois un abandonneur, parce que pour nous, enfants, on avait été abandonnés à notre propre sort. On a été dispatchés dans la famille, et donc c'est pas tout à fait la même chose. Et donc, en attendant, il nous est arrivé nous en tant qu'enfants, quelque chose d'incroyable : on nous a enlevé notre mère en nous expliquant qu'elle allait mourir, et tout à coup on nous l'a rendue en nous disant : elle est sauvée. Et il a fallu comprendre : comment ça s'était passé ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Et qu'est-ce qui s'était joué ? »

Elle y revient à plusieurs reprises : elle a dû « s'approprier » le miracle de la guérison sa mère, se faire à l'idée que ce qui s'était passé pouvait être positif malgré le lourd vécu qui a entouré l'événement :

« Il a fallu qu'on s'approprie ce miracle. Que moi, je me l'approprie et j'avoue, qu'à cette période-là c'est aussi une appropriation compliquée parce que je me suis demandée ce que je devais... J'ai commencé à me demander : c'est un cadeau tellement incroyable qu'on m'a fait ! On m'a rendu ma mère. Est-ce que je dois quelque chose ? Est-ce que je vais devoir engager ma vie ? Qu'est-ce que je vais devoir rendre ? J'ai eu peur de ça ! C'est quelque chose qui me coûtait. J'avais pas envie. Et donc euh... j'avais l'impression qu'effectivement c'était sur mes épaules que ça reposait à un moment donné. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Qu'est-ce que je dois à Dieu ? Et euh... C'est compliqué, hein. Il a fallu du temps pour que ... je m'apaise autour de ça. »

Elle explique ensuite que la dette qu'on a fait peser sur ses épaules, à la suite de la guérison de sa mère, c'est la vie religieuse. La réponse « naturelle » que son entourage attendait d'elle, c'est qu'elle se consacre à Dieu qui avait sauvé sa mère. Ce poids l'a effaré, et elle raconte qu'elle n'a eu de cesse de se marier pour échapper au poids de cette dette. Aujourd'hui cependant, avec le recul, elle parvient à reconnaître la valeur du « cadeau » du ciel qui lui a rendu sa mère, et peut en valoriser la signification religieuse :

« Euh... c'est un vrai cadeau qui a été fait. Alors c'est un cadeau... c'est un cadeau qui nous a été donné... Rien ne nous a été épargné en tant qu'enfants au niveau du traumatisme. Rien. C'est à dire que c'est quelque chose qui est quand même encore extrêmement compliqué. J'ai eu à travailler mon histoire, hein. Mon frère aussi, j'allais dire. Euh... euh... mais ... comment dire ? C'est un cadeau *extraordinaire*, je pense que c'est une chance infinie que ça ait fondé nos fois aussi. C'est quelque chose qui nous porte dans nos vies, euh... comme un chemin qui est tracé mais, euh... ça change rien au fait que on est comme tout le monde, on doit s'approprier, on doit euh... se remettre en question. On doit retravailler sur nos actions, sur le fait qu'on n'est pas parfait du tout, etc.... On doit s'approprier notre propre chemin. N'empêche, n'empêche que derrière nous sommes témoins d'un événement hors du commun, exceptionnel... comme une espèce de... de... petite main tendue de Dieu, hein ? Pour moi c'est l'Esprit Saint ! En fait j'ai décortiqué l'idée ... j'avais besoin de comprendre ce qui c'était vraiment passé. Donc je suis allée vers effectivement le ... l'aumônerie etc.... J'en ai beaucoup parlé au niveau de prêtres, au niveau de tas de gens qui auraient pu vivre des miracles. Et en fait l'idée c'est euh... : dans l'Évangile, Jésus jamais à aucun moment dit : « Je t'ai sauvé ! » Il dit : « Ta foi t'a sauvé ! » Ça veut dire que, quelque part la personne est enrichie de cet Esprit Saint qui lui est envoyé pour qu'elle se sauve toute seule. C'est-à-dire que ma mère s'est sauvée toute seule grâce à la foi de mon père et à la sienne aussi, hein, mais elle dit bien : « Je pensais pas avoir autant de foi ! » Ça a été fondateur aussi dans ma foi, ce miracle de ma vie. »

On peut observer dans ce passage la coexistence des deux approches, des deux regards de C. concernant l'événement maternel : d'une part, « c'est un cadeau qui nous a été donné », mais de l'autre : « Rien ne nous a été épargné en tant qu'enfants au niveau du traumatisme. Rien. » L'appropriation dont elle parle doit sans doute se comprendre comme le long travail permettant à ces deux pôles opposés de se réconcilier, et le témoignage que nous avons recueilli permet d'apprécier ce travail, maintenant que le temps a fait son œuvre. Donc le récit de C. consiste en une longue mise au point avec l'héritage religieux maternel, et l'émotionnalité qui le marque s'ancre à la fois dans le vécu de C. qui, enfant, a subi le « traumatisme » de la mère malade, condamnée mais qui, une fois revenue guérie, pèse par une forme de culpabilité morale écrasante. Cette émotion se retrouve aussi dans la gestion actuelle de l'adulte, la chrétienne, aux prises avec un témoignage contraignant de la présence de Dieu dans sa vie. On comprendra par conséquent que les marqueurs de la surprise présents dans ce récit sont inextricablement liés à ces deux réalités personnelles, le passif relationnel et la foi actuelle. Par exemple, la croyante peut à juste titre s'exclamer que la révélation opérée par Dieu dans sa vie (révélation de Dieu par lui-même), du fait du miracle maternel, est « extraordinaire » et représente « une chance infinie ». Mais elle insiste aussi pour dire que « ça change rien au fait qu'on est comme tout le monde », déclaration que nous devons mettre en rapport avec ce qu'elle ajoute ensuite : « on doit s'approprier notre propre chemin » : et là on sent bien qu'elle implique le vécu particulier qui l'a marqué petite fille et encore aujourd'hui.

Dans le tableau ci-dessous, par conséquent, il faudra lire les données avec le correctif essentiel que les marqueurs ne se rapportent pas à un vécu surnaturel personnel, mais d'observatrice impliquée, et son implication émotionnelle aura forcément tendance à colorer les descriptions. Cette situation est d'ailleurs celle qui se rapproche le plus des récits comme ceux des évangiles ; nous verrons si cela introduit une grande différence avec les autres témoignages.

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	Ils existent, mais ne se rapportent pas à C.	elle a été surprise elle-même : « Pourquoi moi ? » / Mais les gens sont surpris ! Hein ! Les gens sont ...
Qualificatifs objectifs	Se rapportent à la fois à C. et à d'autres	Enfin ça a été une surprise ! Mais agréable ! / quelque chose d'exceptionnel / quelque chose d'incroyable / C'est un cadeau extraordinaire, je pense que c'est une chance infinie / un événement hors du commun, exceptionnel / C'est étonnant ça ! Ça c'est surprenant pour elle !
totalisations	Se rapportent au père	Il a mobilisé tous les gens qu'il connaissait dans les couvents, etc.... Il a fait prier dans tous les sens... / tous les gens qui les interrogeaient /
hyperboles augmentatifs	/ Se rapportent à d'autres	il en témoignait avec énormément d'émotion, il en pleurait à chaque fois / elle était infiniment euh... infiniment reconnaissante /
Intensifs	oui	il y mettait ses tripes, hein ! On sentait que ça n'avait pas été anodin dans sa vie / c'est un cadeau tellement incroyable qu'on m'a fait ! / C'est vraiment l'idée de la révélation, mais Dieu est intervenu dans, dans notre vie. Il a sauvé ma mère !
Privatifs	oui	jamais , à aucun moment, je me suis dit : c'est foutu !
comparaisons	oui	comme une espèce de... de... petite main tendue de Dieu, hein ? / cette relique qui pour lui a représenté un ... un ... une évi... comme une évidence /
allusifs	non	
répétitions	quelques-unes	C'est pas rien !
déictiques	oui, nombreux	Ce miracle / ça / voilà !
marqueurs soudaineté	de quelques-uns	Il y a vraiment eu un avant et un après / ² on nous l'a rendue /
contrastifs		
Interrogations	beaucoup	comment ça s'était passé ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Et qu'est-ce qui s'était joué ? / Est-ce que c'est exceptionnel ? C'est une chance et pourquoi ? Pourquoi nous et pourquoi à ce moment-là ? Et pourquoi pas à d'autres moments sur d'autres personnes ? /

		C'est quoi la guérison et ça va jusqu'où ? Jusqu'à quand ? Est-ce que je vais devenir immortelle ?
temps des verbes	un cas	Et qu'il aimait il avait l'air pas seulement, il l'aime !
approximations	peu	
correctifs	peu	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	

Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	
propositions réduites à un mot	non	
bribes	oui, plusieurs fois	Il l'a ... Il l'a ... / cette relique qui pour lui a représenté un ... un ... une évi... comme une évidence, un espoir euh... infini ...euh..... il pensait que cette relique-là allait sauver ma mère...
Incrédulité		

Corporéité du langage		
Silences	non	
Pauses	pas vraiment	
Hésitations	quelques-unes	
Exclamations / interjections	beaucoup	ma mère elle s'en est sortie sans séquelle ! / c'est vrai qu'elle a quatre-vingt-neuf ans aujourd'hui ! / Qu'est-ce que je vais en faire ? de ce miracle ? / Donc Mère Yvonne-Aimée a bien entendu le message ! Elle savait qu'elle avait pas beaucoup de temps et elle a répondu très vite ! Et comme une évidence aussi ! / Faut jamais perdre espoir ! Vous voyez ! J'en suis le témoin !
Interruptions	oui	C'était quelque chose qui... oui... C'était euh...é... évident. / elle est sortie de là euh ...avec, euh ... surprise, hein !
Incertitudes	non	
emphase	oui souvent	il en témoignait avec énormément d'émotion, il en pleurait à chaque fois
insistance	Oui, régulièrement	Ça, il en était absolument persuadé / C'était une évidence /
chuchotements	non	
augmentation de volume	oui	
baisse de volume	non	

ralentissement	non	
accélération	non	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles	non	
déglutitions	non	
rires	oui fréquents	viennent souligner un événement incroyable
pleurs	non	
bruitages	non	

Sans doute du fait de sa pratique de psychologue, C. n'a pas de mal à s'exprimer, et son discours est très verbalisé, ce qui n'empêche pas qu'elle fait un usage de plusieurs autres niveaux de langage tels que des exclamatifs ou des rires, pour compléter ou renforcer l'importance qu'elle donne au bouleversement présent de son vécu, bouleversement dont on comprend qu'il concerne à la fois le miracle lui-même, mais aussi les circonstances traumatiques en rapport avec lui. Certains des marqueurs, comme les totalisations ou des expressions d'insistance (telles que : « ça, il en était absolument persuadé »), se réfèrent exclusivement aux descriptions du père, dont C. admire la foi absolue en l'intercession de la sainte de Malestroit¹. Elle parle aussi de la sainte, et il n'est pas exclu que quelque chose de l'impact extraordinaire qu'elle a eu auprès de ceux qui l'ont connue soit présent dans ces marqueurs du récit de C., dont nous ne savons pas si elle s'est beaucoup renseignée sur elle. Mais, puisque la mystique représente dans l'histoire récente en France celle qui accumule le plus grand nombre d'événements spirituels tous plus singuliers les uns que les autres, on peut penser que C. fait rejaillir dans son enthousiasme ce qu'elle admire de la figure étonnante de Yvonne-Aimée de Malestroit². Ceci s'entend dans le récit qu'elle fait de la rencontre de ses parents :

« Un jour il est allé sur la tombe de Mère Yvonne-Aimée à Malestroit en lui demandant : « Je voudrais avoir une femme. Je veux pas rester seul. » Et euh... il a rencontré ma mère en mai. Il était là pour quatre mois. Quand il prenait des vacances, c'était quatre mois, en France. Et donc il a rencontré ma mère en mai. Ils se sont fiancés en juin et en juillet ils se sont mariés. En août ils ont fait un début de voyage de noces et ils sont partis en Afrique, d'accord ? Donc ce fut quand même très court ! (rires) C'est pas miraculeux mais c'était bien ramassé quand même ! (rires) Donc Mère Yvonne-Aimée a bien entendu le message ! Elle savait qu'elle avait pas beaucoup de temps et elle a répondu très vite ! Et comme une évidence aussi ! Quand ils se sont rencontrés, ça a été comme une évidence ! Voilà ! Et donc, mon père, il avait déjà ça dans la tête : Mère Yvonne-Aimée je peux lui demander tout ce que je veux ! Quoiqu'il advienne, Mère Yvonne-Aimée c'est ma sainte. Elle me protège. C'est comme une mère pour moi ! Et donc pour lui c'était une évidence. C'était quelque chose qui... oui... C'était euh...é... évident. Dieu existait, point ! Et donc on pouvait tout lui demander. »

¹ Nous utilisons ce terme, qu'utilisent tous ceux qui l'ont connue, alors que sa situation hagiographique est compliquée, puisque peu après sa mort en 1951 on a commencé son procès de béatification, mais qu'il a été interrompu en 1958 par le Vatican au motif d'illumination excessif, qui transparaissait dans certaines publications mettant en valeur les aspects insolites et merveilleux de la vie de la religieuse. Le Saint Office avait même décrété que la cause était définitivement close. Depuis, une attitude plus ouverte semble à l'ordre du jour.

² Voir le livre de René Laurentin, *Yvonne-Aimée de Malestroit, Un amour extraordinaire*, éd. F.X. de Guibert, 2003 ou bien sur Internet la série de six épisodes résumant sa biographie dont voici l'adresse du premier : <https://www.youtube.com/watch?v=9zqtDyaiYUA>.

Ce terme d'« évident » ou d'« évidence », toujours associé à Mère Yvonne-Aimée et à son père doit être entendu avec toute la force dont C. se remémore la foi inébranlable, aveugle, de son père. Il y a dans cette répétition³ le souci de faire comprendre toute l'importance que cette foi a eu dans l'histoire familiale, une foi qui naturellement a résulté en la guérison miraculeuse de sa mère, mais aussi qui a fondé la foi de la fille et qui s'enracine dans la foi et le témoignage de la sainte. On note dans le paragraphe cité jusqu'à des hésitations, des interruptions, signes que C. n'a pas à sa disposition l'attirail adéquat pour réexprimer la force de ce qu'elle appelle « évidence ». L'utilisation du déictique « voilà ! » qui conclut la phrase « Quand ils se sont rencontrés, ça a été comme une évidence ! » souligne encore par sa brièveté et son caractère exclamatif que C. pense cette rencontre sur le mode miraculeux aussi, même si elle concède « c'est pas miraculeux » (selon les catégories usuelles du miraculeux). D'ailleurs, la dimension immédiate, élément usuel des miracles, est présente : « mais c'était bien ramassé quand même ! » Et comme pour clore le sentiment de victoire et d'abondance qui découle du miraculeux, elle se laisse aller à sa joie et part d'un grand éclat de rire.

Dans le récit précédant le miracle lui-même, où le père de C. va à Malestroit pour demander une relique de mère Yvonne-Aimée, il y a une structure temporelle assez inhabituelle, que nous avons mise en gras dans son contexte ci-dessous :

« Il a expliqué qu'il était allé euh... dans ce couvent euh...de cette religieuse qu'il vénérât depuis toujours, hein ? **Et qu'il aimait un p.... il avait l'air pas seulement, il l'aime !** Je veux dire y'a de l'aff- y'avait de l'amour autour d'elle. Il l'a ... Il l'a⁴ ... Il s'est confié à elle comme à une mère, exactement de la même façon. »

Nous ne pouvons pas savoir ce que C. allait dire quand elle s'est interrompue « il l'aimait un p... », mais ce qui frappe c'est le passage quasi immédiat à la correction (à cet endroit, le débit est rapide) : « il avait l'air pas seulement il l'aime », ces derniers mots étant dits sans pause après l'adverbe « seulement ». Le « il avait l'air pas seulement » semble reprendre ce qu'elle allait dire, avec le sens « il n'avait pas seulement l'air de l'aimer », « il ne l'aimait pas seulement superficiellement ». Et elle ajoute dans la foulée « il l'aime » que nous avons transcrit avec un point d'exclamation, car juste après intervient une courte pause, avant que C. ne continue en explicitant « Je veux dire y'a de l'aff- y'avait de l'amour autour d'elle ». Il nous semble que cette séquence permet de discerner l'impact chez sa fille de l'assurance et donc de la foi paternelles, car le passage de l'imparfait « il avait » au présent « il l'aime » ne se justifie ni sur le plan grammatical, ni sur le plan chronologique, puisque C. explique ailleurs que son père est décédé en 2003, date à laquelle sa mère a repris le flambeau de l'annonce du miracle. Il est provoqué par autre chose, et notre hypothèse est qu'il se justifie par la réaction de la fille vis-à-vis de l'attitude de son père dans cette histoire de relique. Le « il l'aime ! » traduit combien elle est encore impressionnée par les liens qui unissaient la religieuse et son père, liens qui sont à l'origine de la confiance que les sœurs lui ont témoigné en lui remettant la relique, et donc de la guérison miraculeuse. Ce présent fait jaillir dans le récit un sentiment qui appartient au passé,

³ Adjectif et nom sont utilisés 9 fois dans les deux passages où ils apparaissent.

⁴ On peut transcrire aussi « il la...il la... » : ni la prononciation ni le sens ne s'y oppose.

mais que son étonnement, et peut-être la surprise dont elle se remémore le moment de façon passagère, restitue comme essentiel dans la chaîne des causes qui ont abouti à son témoignage.

Il faut aussi noter le passage du verbe vénérer au verbe aimer, rendu encore plus contrasté puisque vénérer est à l'imparfait : « cette religieuse qu'il vénérait depuis toujours ». Vénérer se rapporte usuellement à un culte extérieur, ou au moins assez distant et respectueux, contrairement à aimer dont la valeur est familière et chaleureuse. C. explique d'ailleurs que la source de ce sentiment, qu'elle actualise pour lui donner toute sa force, se trouve mystérieusement « autour » de la religieuse. On sait qu'effectivement mère Yvonne-Aimée avait une influence captivante dont les témoins décrivent l'extraordinaire succès :

« Malgré son jeune âge, mère Yvonne-Aimée s'est imposée de suite, par l'ascendant de sa vertu aimable et rayonnante, et sa bonté, qui lui a gagné le cœur de ses filles [les novices de la congrégation, dont elle avait la charge] (...) Près d'elle, pas de politesses, mais une atmosphère large et dilatée. »⁵

Le présent permet aussi de faire sentir l'insolite de l'influence *post mortem* de la religieuse : le père de C. n'est pas décrit comme mû par un amour envers une personne décédée depuis longtemps (la sainte est morte en 1951), mais c'est l'actualité de cet amour en 1966 qui opère le climat dans lequel la guérison va pouvoir avoir lieu. Et cinquante ans plus tard, C. n'a pas peur de révoquer cet amour comme un présent, et présent, il l'est effectivement, puisque c'est elle qui le fait vivre dans l'enthousiasme de son récit. Terminons l'analyse de cet extrait en attirant l'attention sur la présence de bribes dans cet extrait du récit :

« Il l'a ... Il l'a ... Il s'est confié à elle comme à une mère, exactement de la même façon. »

Il est clair que C., qui (comme nous le remarquions précédemment) maîtrise habituellement son récit avec une grande aisance, est ici affectée par l'émotion que lui suggère cette évocation. Elle cherche les formules qui pourraient le mieux correspondre à ce qu'elle souhaite transmettre, et comme auparavant pour d'autres témoins, c'est paradoxalement à travers les limites brisées de ce discours que perce ce qui le motive. Un discours bien construit, sans à-coups, et plein de qualificatifs appropriés, ne parvient pas à suggérer aussi puissamment le besoin qui le dépasse. Quand C. bredouille « Il l'a...il l'a... » (ou bien « il la... il la... »), et avant que cet essai ne soit comme annulé par la phrase qui suit, que l'attention capte comme « trouvant » le sens recherché, elle démontre que cette recherche d'un lien unissant son père et mère Yvonne-Aimée était première dans son esprit. Or si recherche il y a, c'est peut-être que ce lien l'étonne (la trouble ?) encore de manière suffisamment forte pour qu'elle ne soit pas satisfaite d'une formulation toute prête. C. continue avec ce type de débit un peu plus loin :

« il raconte comment il a obtenu la confiance qu'on a pu lui faire à ce moment-là de lui remettre cette relique qui pour lui a représenté un ... un ... une évi... comme une évidence, un **espoir** euh... infini ...euh..... il pensait que cette relique-là allait sauver ma mère... je pense qu'à aucun moment il n'a douté. »

Ici C. témoigne encore de l'importance et de l'impact de la foi de son père qui, dit-elle, « à aucun moment » n'a douté de la puissance de la relique. Elle commence par essayer un terme

⁵ R. Laurentin, *op. cit.* p. 149.

masculin, puis le féminin surgit avec « évidence », mais elle l'interrompt et en indique l'insuffisance : « comme une évidence », et enfin elle trouve le terme espoir, qu'elle accentue fortement, avant de chercher à nouveau comment l'absolutiser avec l'adjectif « infini ». L'intérêt de cette séquence réside dans la chasse au terme exact, ou le moins inefficace, qui pourra restituer à la fois son vécu personnel de petite fille, et sans doute aussi rendre compte de son étonnement actuel face à l'inouï de la foi de son père, sur laquelle tout reposa. Il n'est pas exclu d'imaginer qu'elle compare sa foi d'adulte avec celle dont témoigna son père, et qu'elle est frappée par la différence. Le terme hyperbolique « espoir infini » pourrait se comprendre ainsi. Au fond, les propos ci-dessus nous révèlent que C. situe le miracle autant dans la foi de son père que dans les mérites de la relique ou de la religieuse. Voici de quoi confirmer cette intuition :

« Mon père était témoin de ce miracle puisqu'en fait il a été acteur euh... de ce qui s'est passé, hein, il a été le **porteur**. Euh... C'est par lui qu'est arrivé le miracle. Il était celui qui témoignait du miracle de ma mère, devant elle souvent, mais surtout devant les gens qui voulait l'entendre et euh c'est vrai qu'il revivait l'annonce euh ... de la ... de l'opération, où tout était noir, où il allait perdre sa femme, et l'annonce après du médecin, entre deux avec la ... il donnait la relique, et l'annonce ensuite des nouvelles, de l'inexplication de la guérison de ma mère et pour lui, c'était **évident** qu'il y avait un miracle, qu'il y avait eu une intervention et donc... C'est vrai qu'il en témoignait et il en témoignait très volontiers, il en témoignait avec **énormément** d'émotion, il en pleurait à **chaque** fois ! Et c'est vrai qu'il était... On voyait bien qu'il était convaincant... »

Pour C. le témoin a autant, sinon plus, de responsabilité dans l'existence et l'authenticité du miracle, que son auteur. En effet, la conviction dont il témoigne, ainsi que les moyens (volontaires et involontaires) qu'il met en œuvre semblent avoir frappé sa fille davantage que tout. Elle lui donne le rôle d'acteur du miracle, et elle n'a pas tort puisque, comme dans les évangiles, c'est sa foi qui a été à l'origine de la guérison de sa femme. C'est bien de sa foi que tout est parti, et lorsque dans un autre passage, C. nous montre son père demandant à sa femme de mettre la relique, elle lui fait dire : « Je veux que tu la portes sur toi ». Il est probable que sa femme ait manifesté une certaine réticence à croire en l'efficacité d'un bout de tissu brun par une veille trace de sang provenant d'une religieuse morte. Tout le passage ci-dessus porte donc la marque de l'admiration de C. et même de l'exaltation qui la ressaisit lorsqu'elle se rappelle son père revivant l'émotion du miracle. On comprend qu'il ait été transformé par la guérison, par la reconnaissance qu'il a éprouvé vis-à-vis de « sa » sainte, et par la puissance divine manifestée derrière tout cela. Et l'intérêt du récit de C. est de voir que ce témoignage l'a elle aussi bouleversée et convertie, malgré tout ce que nous avons vu en termes de traumatisme. Il y a donc un étonnement, et un saisissement, qui passe de personne en personne, et qui s'appelle la foi. La foi est ainsi à l'origine de l'intervention divine : c'est elle qui peut l'attirer, la catalyser ; mais aussi à la fin, puisque le miracle *saisit* la foi et la rend convaincante, lui permettant de témoigner avec force et efficacité. On pourrait dire aussi bien qu'il la rend lumineuse, et qu'elle en vient à éclairer à la fois celui qui témoigne mais aussi, comme à travers lui, celui en qui il croit.

Un autre aspect qui caractérise le récit de C. concerne les questions et interrogations exprimées sur un mode rhétorique, par exemple quand elle demande :

« Est-ce que c'est exceptionnel ? C'est une chance et pourquoi ? Pourquoi nous et pourquoi à ce moment-là ? Et pourquoi pas à d'autres moments sur d'autres personnes ? »

Sans doute ce sont des questions qui datent de l'époque qui a suivi la guérison, et qu'elle tente de faire revivre en les reformulant. Mais leur rassemblement rhétorique crée un effet d'accumulation qui en modifie les termes à la lumière de l'importance qu'elle leur accorde aujourd'hui. On doit dire que c'est la mise en scène de la surprise actuelle face au mystère du miracle qui est ainsi dramatisée ; en racontant son vécu, C. se retrouve confrontée aux questionnements que contient son histoire particulière, et ces questions sont celles qui jaillissent dans le choc de la prise de conscience de l'humain face à ce qui le dépasse. Le même type de questionnement surgit dans un autre passage, cette fois mis au niveau des enfants qu'elle et son frère étaient, mais dont on sent qu'elles sont reformulées et théorisées par l'adulte qu'elle est devenue :

« il nous est arrivé nous en tant qu'enfants, quelque chose d'incroyable : on nous a enlevé notre mère en nous expliquant qu'elle allait mourir, et tout à coup on nous l'a rendue en nous disant : elle est sauvée. Et il a fallu comprendre : comment ça s'était passé ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Et qu'est-ce qui s'était joué ? »

La surprise sous-jacente à ces lignes ne se trouve pas seulement dans la réaction au miracle lui-même, mais comme on l'a vu, au complexe souffrance + miracle, et c'est ce complexe qui encore aujourd'hui surprend C. au point où elle utilise l'expression « tout à coup », qui accélère et saisit le miracle dans son immédiateté symbolique, plus sans doute que vécue (il y a quand même dû y avoir un moment où les enfants ont entendu la nouvelle qui a fait basculer leur vie vers l'inespéré, mais les choses sont à ce point ramassées dans ce résumé qu'elles valent autant pour le moment du récit que pour les événements au passé). Ce questionnement en tout cas correspond au moment de la verbalisation, dont on a vu en I.B. (Typologie des réactions aux miracles) qu'elle correspond au temps de la constitution, dans l'expérience du témoin, de la parole qui le guidera à la fois pour lui-même mais aussi pour autrui, vers le « rendre-compte » de sa foi. En effet, ces questions, dans leur accumulation même, dans leur co-explicitation les unes des autres, font le travail d'avancer vers une mise en forme que la puissance de la surprise exige, et la rend en même temps si bouleversante puisqu'alors la cause de l'émotion s'humanise, quittant l'ineffable de sa manifestation pour être dite dans le langage ordinaire. La forme interrogative, comme ici laissée sans réponse, et associée au déictique « ça » (retrouvé lui aussi dans la typologie indiquée), conserve quelque chose de l'exclamativité de la surprise originelle, mais, surtout dans la structure d'accumulation et d'amplification, témoigne du processus à l'œuvre qui va de l'inarticulé de la surprise brute au récit sensé et croyant qui fait de l'interloqué un disciple et un témoin (*marturos*).

Nous avons vu que le témoignage de C., un témoignage en deuxième personne en quelque sorte⁶, se développe de manière différente des témoignages en première personne examinés jusqu'ici, au sens où ce n'est pas elle qui est la bénéficiaire de l'événement appelé miracle, mais

⁶ En toute rigueur il est en 3^e personne, puisqu'elle rapporte des événements comme observatrice. Mais la catégorie de « deuxième » personne permet de souligner la situation intermédiaire entre le positionnement de l'observateur extérieur neutre, et de celle qui se trouve en vis-à-vis du bénéficiaire, obligée de lui « répondre », ce qui peut aller jusqu'à « répondre d'elle ».

sa mère, et qu'elle rapporte l'événement comme témoin ayant vécu l'événement. Etant la fille de la miraculée, elle n'est pas n'importe quel témoin, et comme nous l'avons vu, elle hérite un fardeau complexe qu'elle doit encore « s'approprier ». Son positionnement permet d'observer un type de surprise qui, peut-être de manière originale, ne s'attache pas tant à la miraculée elle-même, ou à l'extraordinaire de son rétablissement, mais à « l'acteur » du miracle, le père, dont la caractéristique principale est qu'il a eu foi dans l'intercession de mère Yvonne-Aimée comme opératrice de la guérison de sa femme. Une situation plus simple aurait pu être celle où la bénéficiaire du miracle avait été celle dont la foi avait rendu possible l'action miraculeuse, comme dans la plupart des récits néotestamentaires⁷. Or non seulement nous n'avons pas ce cas, mais ici la surprise a pour cause le père, et plus précisément la foi du père. Nous avons vu C. parler et témoigner comme si le miracle était autant celui de cette foi intrépide et inébranlable, que celui de la guérison de sa mère. Cette configuration permet de lier surprise et foi autant que surprise et miracle, et donc de considérer la foi comme thaumaturgique⁸, puisqu'elle rend possible l'action divine et provoque un type de réaction analogue à celui que nous avons repéré pour les miracles néotestamentaires : miracle → surprise/étonnement → dire → exclamatif / interrogatif / intensif (+démonstratif), sauf qu'ici on peut positionner la foi à la place du miracle.

Dans le cas des témoignages en 1^{ère} personne, la surprise ou l'étonnement chez le témoin ne peut évidemment jamais provenir de sa foi à lui ; il ne saurait être surpris de sa propre foi, mais cependant c'est bien sa foi qui rend possible la surprise, autant que le miracle. Une surprise n'est envisageable, nous l'avons vu, que lorsque la personne se trouve en état de recherche, ou d'attente, ou de souffrance (souffrance limitée cependant, qui ne détruit pas le sujet). Dans le témoignage de C., la foi de son père provoque sa surprise et lui ouvre les yeux sur le miracle de cette foi ; dans les témoignages en 1^{ère} personne, on dira que c'est la puissance de la foi chez chacun des miraculés qui prépare l'événement dont ils seront surpris, et qui en retour croîtra en proportion du type de révélation éprouvée (conversion, retournement). Ici dans le cas original de ce témoin d'une foi thaumaturgique à l'œuvre, la surprise/étonnement du témoin détache de manière cruciale le rôle de la foi de l'effectuation du miracle, si bien que ce qui la surprend n'est plus tant le miracle que cette disposition croyante dont il va découler.

⁷ Il est vrai qu'on retrouve le schéma étudié ici dans des récits tels que celui du centurion (Matthieu 8,5-13).

⁸ Cette conception de la foi comme toute-puissante est inscrite dans l'enseignement habituel de JC : « Je vous le dis en vérité, si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Déplace-toi d'ici à là, et elle se déplacera, et rien ne vous sera impossible. » (Mat 17,20) « Tout est possible à celui qui croit. » (Marc 9 :23) Et négativement : « Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur manque de foi ». (Mat 13,58) Voir [III.A.4](#) et les parties suivantes.

18. Commentaire du témoignage d'Adeline [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Notre travail dans cette partie a pris comme option méthodologique de commencer par les témoignages des personnes qui avaient vécu des expériences appelées par elles miracles et dont la phénoménologie manifestait des traits sinon constants du moins semblables : l'irruption d'un événement limité dans le temps, avec un panel de réactions caractérisées du sujet comprenant en principe surprise ou étonnement; en amont un vécu d'attente, quête ou souffrance, et désir de libération ; et en aval changement de vie, conversion une fois le « miracle » survenu. Cette phénoménologie prend ses racines dans la culture religieuse chrétienne (notamment biblique, mais aussi historique), où les miracles sont spontanément associés à des interventions occasionnelles de la puissance divine, réalisées au bénéfice de personnes en attente de salut, et dont l'œuvre de libération se double d'une révélation concernant l'auteur de ces actions. Pour le croyant, la dimension irruptive de ces miracles va de soi, puisque par définition, Dieu est compris comme inter-venant dans le monde lors de ces événements. On pourrait s'interroger pour savoir si cette association usuelle de l'idée de miracle et de sa dimension irruptive n'a pas été, au moins en partie, à l'origine de la sélection qui s'est faite, dans l'esprit de ceux qui ont répondu positivement à notre campagne de recherche de miraculés, ainsi que dans l'acceptation de ces cas par nos soins. Notre objet d'étude, la surprise, qui s'articule presque nécessairement à une irruption temporelle, aurait pu ainsi préformater le type d'expériences recherchées. En tout cas, le cas que nous allons maintenant considérer, et qui ne s'inscrit pas dans cette catégorie de miracle marqué par l'aspect irruptif, aura au moins comme intérêt de poser la question méthodologique. Nous verrons si les réponses que nous pourrions y apporter impactent ou non ce que l'on pourra dire de la surprise.

Le témoignage de A. est celui d'une personne non seulement d'une intelligence et d'une sensibilité exceptionnelles, dont le discours témoigne d'une rare maîtrise des idées, d'une capacité de clarté et d'une aisance discursive hors du commun, mais aussi elle est familière de certains schèmes théologiques qui, en rapport avec ce que nous exposons ci-dessus, l'ont amené à considérer ce qui lui était arrivé comme en dehors du cadre spontanément associé au miraculeux. Pour le dire en bref, le « miracle » dont elle témoigne n'a pas eu lieu à un moment déterminé et court - au moins en apparence et dans ce qu'elle expose - mais sur la longueur d'un projet annuel de mise en scène d'une pièce de théâtre. Mais pas n'importe quelle pièce, et pas dans n'importe quelles circonstances. D'abord, il s'agit d'une pièce que Jean-Paul II avait écrite en 1960 alors qu'il était jeune évêque de Cracovie, *La boutique de l'orfèvre*. A. explique qu'il s'agit d'une pièce touffue et difficile. Ensuite, l'environnement dans lequel se passe cette initiative a tout pour décourager : une paroisse perdue aux confins du pays de Bray, en zone déchristianisée, la nécessité de trouver et de motiver des personnes qui vont devenir les acteurs, la tâche de s'allier les autorités locales, etc. Voici comment elle présente les choses :

« Donc c'était vraiment un défi, et se sont regroupés, euh, des gens dont certains avaient une expérience de théâtre amateur poussée, certains avaient une culture littéraire importante, et d'autres, pas du tout ! – Donc, euh, un panel très disparate, et je considère que les choses se sont faites de façon miraculeuse dans la mesure où tous les prota – tous les participants, c'est-à-dire disons une dizaine de personnes, une douzaine, euh, se sont vraiment mobilisées, mis dans le

sens de cette entreprise, allant pour six d'entre eux jusqu'à se libérer un soir par semaine, puisque je prenais chaque groupe un soir par semaine, moi j'avais décidé que c'était mon projet de l'année et donc que j'allais mettre tout en œuvre pour que ça se fasse. Donc je consacrais au minimum trois soirs par semaine aux répétitions, en plus du travail de réécriture, de mise en scène etc., donc je me suis vraiment totalement mobilisée, et tout le monde a marché dans le même sens, il n'y a jamais eu de rivalités, de tirage... »

Un autre passage explicite le précédent :

« Et je considère donc toute cette entreprise comme un miracle, pas un miracle instantané, mais qu'est-ce que le temps au regard de Dieu qui est l'éternité, pour-, que ce soit une seconde, un an ou cent ans, pour Dieu de toute façon, tout ça n'a aucun sens, euh, me semble-t-il, et donc je pense, et les témoignages que j'ai recueilli après des différents protagonistes vraiment disent tous qu'ils ont vu les autres différemment, leurs partenaires, pendant un an, ils ne pouvaient pas les rencontrer sans penser euh, aux répliques qu'ils échangeaient ensemble quand ils étaient sur scène, et ils se sont vraiment découverts autrement, ils se sont découverts capables de faire quelque chose qu'ils n'imaginaient pas, et le résultat, c'était peut-être pas le plus important, mais le résultat a été vraiment de très bonne qualité, à tel point que nous avons rempli l'église deux fois, que nous sommes allés le jouer au centre diocésain à Rouen, ce qui pour des paroissiens de Gournay est déjà une reconnaissance, et nous étions invités à le jouer dans quantité d'autres églises, mais la troupe, ce genre d'entreprise ne peut jamais perdurer parce que les uns et les autres ont leurs impératifs. Donc l'aventure s'est arrêtée là, mais ça a été une année magique, je pense, pour tout le groupe, pour la paroisse... »

On pourrait réduire la difficulté de l'utilisation que fait ici A. du mot miracle en disant qu'elle le prend dans un sens décalé par rapport à son usage « ordinaire », et qu'elle appelle miracle ce qui n'a été qu'une conjonction heureuse de bonnes volontés. La difficulté c'est qu'elle attribue ce miracle à une force particulière, qu'elle appelle « l'esprit de Jean-Paul II ». Il n'y a donc pas pour elle qu'une utilisation figurée du mot. Répondant à une question sur la possibilité que l'entreprise ait pu avoir lieu avec la même réussite sans un « petit coup de pouce venu d'ailleurs », elle dit :

« Oui, j'appelle ça un miracle de Jean-Paul II. Parce qu'on attribue trop souvent les miracles uniquement à des maladies physiques, alors que je pense que la médiocrité et la mollesse, le manque de dynamisme sont des maladies archi-courantes et qu'on ne nomme pas, et qui nous empoisonnent la vie, et je pense que là c'est un miracle au sens où tout cet ensemble de gens, donc chacun avec ses contraintes, et ses compétences plus ou moins limitées, ou au contraire celui qui avait une très bonne compétence, lui c'était son temps qui était très limité, parce que il a une vie d'artiste qui tourne dans le monde entier, eh bien il se trouve que tout le monde a réussi à trouver le temps de s'y mettre, d'apprendre son texte, parce que pour les six qui avaient un rôle important, c'étaient des très gros textes, les apprendre par cœur, les intégrer, être capables de les dire, être capables de porter cette parole... »

A la fin de ce développement (dont nous ne reproduisons qu'une partie) sur les contraintes et les difficultés qui ont été surmontées par tous les participants de l'aventure de cette mise en scène, elle conclut :

« Donc, tout ça, non pas pour me mettre en avant, parce que je considère que j'ai été poussée par une force qui me dépassait, et voilà, tout a convergé pour que ça se fasse, et cette force-là, je dis c'est l'esprit de Jean-Paul II, ce qui m'a été confirmé parce que par la suite, à d'autres moments noirs de mon existence, c'est aussi Jean-Paul II qui m'a aidée. »

La référence à une autre expérience impliquant « l'esprit de Jean-Paul II » empêche de limiter cette influence, quel que soit son statut, à la seule relation avec la pièce dont il fut l'auteur, et donc d'admettre une vie spirituelle pour A. qui ne se réduit pas à une impression subjective qu'elle aurait ressentie pendant la seule expérience théâtrale. Ici, on le voit, nous ne portons aucun jugement sur la réalité de ce qui a pu avoir lieu au-delà des limites observables ; nous prenons acte d'une structure expérientielle et tâchons d'en décrire les éléments constitutifs. Ce qui ressort de cette expérience, telle qu'elle en témoigne ici, c'est que ce serait cet « esprit », qu'elle décrit encore comme une force la dépassant, qui aurait été à l'origine de la convergence d'énergies et d'engagements qu'elle considère comme miraculeuse, autrement dit qu'une telle convergence, sans ce « petit coup de pouce venu d'ailleurs », n'aurait pas été possible. Or, le point d'application de cette force, ce que nous aurions pu considérer comme le moment du miracle, et autour duquel nous aurions pu tourner pour examiner comme il aurait été vécu, semble absent, même si nous proposerons ci-dessous notre suggestion le concernant. A. dit elle-même cependant que ce miracle se réfère à l'ensemble de l'entreprise collective qui a abouti à la réussite improbable de *La boutique de l'orfèvre*. Ce ne fut pas un miracle « instantané », dit-elle : il doit être étendu à l'entreprise dans toute sa longueur de temps.

Notons que ce type de miracle, si nous l'acceptons comme tel, se différencie du « miracle permanent » dont nous avons rencontré un tenant dans le cas n°19¹. A. ne parle de miracle la concernant qu'en rapport avec l'expérience de la pièce de théâtre, et ce miracle, même durable, est donc limité dans le temps. Elle déclare s'être avisée de sa dimension extraordinaire dès le début (noter l'adverbe « immédiatement »):

YM : dès le début, c'était suffisamment perceptible, cette dimension -là ?

AG : Oui, parce qu'il y avait une espèce de fraîcheur dans la... immédiatement les gens m'ont fait confiance. »

Mais elle insiste par ailleurs qu'elle considère « tout » ce qui s'est passé comme constituant le miracle. Cet adverbe « tout » revient souvent. Il y a aussi le regard qu'elle porte aujourd'hui sur l'expérience de cette année-là, dont la durée a peut-être été concentrée par le souvenir. Il faut à présent scruter le récit pour savoir s'il contient des marqueurs de surprise. La question sera alors : devons-nous considérer l'événement comme un miracle, ou bien une somme de miracles ? S'agit-il d'une émergence, même si sa durée n'a rien à voir avec les durées d'expériences dans la majorité des autres témoignages ? Ou bien au contraire, devons-nous rejeter la qualification de miracle et laisser à A. la responsabilité de nommer ainsi son expérience ? Examinons le tableau :

Langage verbal	Observation	Exemples
Qualificatifs subjectifs	non	
Qualificatifs objectifs	oui plusieurs	un coup de téléphone tout à fait inattendu / texte surprenant / Et venant de cette personne-là, je peux vous dire que, y'a quelque chose d'assez surprenant ! / Ben j'en parlais comme d'une chose extraordinaire / c'était magnifique

¹ Voir ci-dessous et la section [I.G](#) à propos de cette question.

		de voir l'ensemble du travail réalisé / j'ai dit oui à cette entreprise qui était folle
totalisations	très nombreuses	il m'a, à partir de ce moment-là, totalement fait confiance / tous les participants (...) se sont vraiment mobilisés / j'allais mettre tout en œuvre pour que ça se fasse / donc je me suis vraiment totalement mobilisée / je considère donc toute cette entreprise comme un miracle / des différents protagonistes vraiment disent tous qu'ils ont vu les autres différemment / il s'y est mis avec une simplicité totale / tout ait convergé pour que ça réussisse. Tous, nous étions tous différents, tous avec beaucoup de contraintes, tous... / je me le suis dit un peu tout au long de l'entreprise puisque je voyais que tout était favorable / il m'a totalement donné carte blanche à ce moment-là, et tous les protagonistes, donc des personnalités très diverses /
hyperboles / augmentatifs	oui beaucoup	vraiment au plus profond d'un exil plus lointain que si je m'étais trouvée dans n'importe quelle capitale étrangère / ça a été une année magique, je pense, pour tout le groupe / les paroles étaient vraiment vécues au plus profond de lui-même
Intensifs	oui	cette région extrêmement rurale / une région extrêmement déchristianisée / un grand désarroi
Privatifs	non	
comparaisons	non	
allusifs	non	
répétitions	?	
déictiques	quelques-uns	voilà (assez fréquent) / ça
marqueurs de soudaineté	quelques-uns	immédiatement les gens m'ont fait confiance / à partir de ce moment-là
contrastifs	non	
Interrogations	non	
temps des verbes	?	
approximations	non	
correctifs	non	
onomatopées	non	
négativations / apophatiques	non	
Langage de la limite		
phrases explicatives méta	non	

propositions réduites à un mot	non	
bribes	non	
Incrédulité	non	

Corporéité du langage		
Silences	non	
Pauses	presque pas	
Hésitations	pas vraiment	
Exclamations / interjections	non	
Interruptions	non	
Incertitudes	?	
emphase	non	
insistance	non	
chuchotements	non	
augmentation de volume	non	
baisse de volume	?	
ralentissement	?	
accélération	?	

Langage corporel		
Soupirs	non	
aspirations / souffles		
déglutitions	une ou deux fois	juste après la phrase : « les paroles étaient vraiment vécues au plus profond de lui-même »
rires	quelques-uns (limités)	
pleurs	non	
bruitages	un	Ffff !

Ce tableau indique clairement à quel point le témoignage de A. utilise les ressources verbales et discursives, au détriment de tout ce qui ressortit au corporel. Non pas que ce moyen ne conviendrait pas, mais rappelons le, A. étant une intellectuelle et une spécialiste de théâtre, le récit oral est une forme privilégiée pour elle. Dans ces ressources verbales, émerge fortement les marqueurs de la totalisation ainsi que les intensifs. Cette polarisation sur le thème de la totalité convient bien avec la conception du miracle comme convergence puisqu'il s'agit de saisir non plus une particularité émergeant d'un horizon familier, mais l'ensemble d'un déroulement dont l'extraordinaire surgit de ses différentes composantes toutes orientées vers un même résultat et impossible à imaginer avant qu'il ne survienne.

Mais dans le tableau apparaissent aussi des indicateurs d'une surprise localisée : il s'agit du moment qui se focalise autour de la proposition faite à A. par une personne de la paroisse dont

elle ne se serait jamais attendu à ce que ce soit elle qui vienne lui demander de mettre en scène la pièce, et un autre thème de son récit doit être remarqué à ce propos. A. donne une grande importance au fait qu'elle « a dit oui » à la proposition de mise en scène (il y a 4 occurrences indépendantes dans le récit, où elle mentionne cette décision) et qu'il lui a fallu que certaines conditions soient remplies pour qu'elle le fasse. Il existerait donc là une sorte de point d'application, une irruption, au sein de ce miracle convergent, irruption que nous pourrions considérer comme le point de départ du grand miracle auquel elle tient. L'irruption pourrait se localiser dans l'événement de ce oui, sans que nous sachions où le placer exactement, puisque A. ne l'a pas fait elle-même, mais il est clair que puisque son rôle en tant que metteur en scène et motivateur de l'équipe d'acteurs a été si crucial, ce oui possède une valeur de création, un peu à l'instar du oui de Marie que l'on trouve en Luc 1,38. On pourrait alors envisager que l'ensemble du déroulement de l'aventure racontée par A. consiste en « l'incarnation » du projet dans sa durée annuelle, suite à l'impulsion de départ, autour de laquelle on voit émerger les quelques indications de surprise du récit.

Peut-être n'est-il pas nécessaire de trancher, pour savoir si effectivement la présentation que fait A. de l'événement qu'elle décrit par le terme miracle, et qui pour elle a duré une année, doit être abandonné au profit d'une compréhension plus concordante avec la conception du miracle occasionnel telle que le permettrait ce dernier développement autour du « oui » qui a permis le lancement « miraculeux » de l'aventure décrite. Même si nous pensons préférable de conserver l'acception usuelle du terme miracle (comme action ponctuelle attribuée à l'intervention de Dieu) pour des motifs d'ordre pratique et méthodologique, il n'aura pas été inutile de confronter cette option à la situation ci-dessus, ne serait-ce que pour vérifier l'articulation des thèmes de la surprise et du miracle. Ces deux derniers semblent ici bien liés (si l'on décide qu'il y a eu miracle, ce qui n'est quand même pas prouvé), ne serait-ce qu'à travers l'occurrence de la décision de départ par A. elle-même d'accepter l'aventure de cette pièce, et ce qui ressort de sa surprise, encore aujourd'hui, de l'avoir fait malgré les incertitudes. Il resterait à étudier, à la lumière de cet entretien, la valeur des totalisations comme reflet éventuel d'une surprise éprouvée par A. : il semble assez logique de les situer dans le regard a posteriori que porte A. sur son expérience, puisqu'ils sont cohérents avec le regard embrassant que le témoin possède sur son expérience développée une fois qu'elle est terminée, et peut être évaluée comme miracle dans son entier. Mais par ailleurs, leur présence n'invaliderait pas le choix d'un « miracle » focalisé sur le « oui » initial prononcé par A. ; puisque en tout état de cause, l'événement est maintenant passé, il est logique que A. le décrive comme un seul événement dans sa totalité, et reporte sur l'aventure toute entière un caractère miraculeux, même si celui-ci devrait plutôt se dater de l'événement du « oui » originel.

Si nous regardons ce qu'il en est de la phénoménologie du déroulement de l'événement raconté selon la grille habituelle, on peut distinguer :

- une période de « grand désarroi » a précédé l'événement (son isolement suite à son arrivée à Neufmarché) ;
- l'événement décrit a commencé par des signes inattendus et surprenants (ainsi que par un « oui » fondateur difficile à placer), et il a continué à étonner A. par sa dimension « miraculeuse » ;

- A. ne décrit pas un changement, ou une conversion qui aurait été mis en œuvre à la suite du miracle. Mais compte tenu de ce que nous disions sur l'importance du moment surprenant centré autour de la proposition-acceptation du projet, nous pourrions considérer le déploiement du travail lui-même comme ce changement : grâce au « miracle » du oui d'A., une situation de fermeture et de morosité s'est ouverte et a brillé d'une promesse d'échange et de partage telle que tous les participants en ont été étonnés, et par elle, furent « sauvés », si l'on donne à ce mot un sens de croissance et d'invention, au sein un avenir inimaginable auparavant.

Nous avons tenu à conserver ce témoignage dans la sélection de ceux que nous discutons du fait de son intérêt pour la méthodologie employée : honnêtement, même s'il y a eu miracle, et miracle à l'initiative du nouveau saint Jean-Paul II dans le projet mené par A., nous n'avons pas été mis en présence d'autres signes de la réalité de ce miracle en dehors du dire d'A. elle-même, qui se réduit à sa conviction subjective. C'est évidemment trop mince pour établir une éventualité surnaturelle avec une phénoménalité surprenante classique, surtout si l'on étend la dénomination du miracle à la durée voulue par A. Les marqueurs de surprise, par contre, se révèlent être plutôt rassemblés autour du moment autour du « oui », la proposition elle-même et l'acceptation. Donc si l'on tient compte de cette phénoménologie, elle valide plutôt notre hypothèse de travail selon laquelle qui dit surprise dit émergence d'un événement inattendu sur une période courte. Les totalisations nombreuses seraient alors à mettre sur le compte d'un étonnement narratif ultérieur.

19. Commentaire du témoignage de Jacques [↑](#)

[\(Cliquer ici pour la transcription\)](#)

Le récit que fait J. de sa guérison, qui est survenue à Noël 1961 alors qu'il était atteint d'une grave infection cardiaque, et qu'il qualifie sans hésitation de miraculeuse, est particulier en cela qu'il lui refuse toute dimension extraordinaire ou surprenante. Il revendique pour elle une normalité - nous allons revenir sur ce trait – qui se situe dans la perspective d'une foi de converti, mais une foi qui rejette obstinément tout caractère désarçonnant au miracle, auquel il dit croire (enfin, au moins dans certaines de ses déclarations). Mais J. est aussi un tenant du miracle permanent, cette vision de l'interventionnisme divin qui refuse les actions ponctuelles au profit de la perception d'une généralisation de l'action de Dieu dans le monde, le monde lui-même étant considéré comme lieu d'un miracle constamment en train de se faire. De manière concordante¹, la phénoménologie de la surprise est réduite au minimum dans ce témoignage, mais nous avons souhaité l'ajouter à la liste des cas étudiés dans cette partie, car il fournit une situation méthodologiquement signifiante de miracle sans surprise, situation que nous avons en partie déjà observée avec le cas n°10, où l'absence de surprise existe en parallèle à un vécu d'humiliation, l'idée étant que celle-ci en viendrait à absorber et masquer les manifestations de la surprise. Chez J. le cas est différent, il n'y a pas d'humiliation. Dans d'autres cas, comme le n°7, le témoin n'associe pas le miracle à de la surprise, mais de nombreux marqueurs sont là pour témoigner de l'extraordinaire de l'événement.

Le témoignage se concentre d'abord sur les circonstances religieuses qui forment le fond de l'attitude de notre miraculé : il décrit comment, depuis qu'il est devenu croyant, il va à la messe tous les jours, comment il se trouvait lui-même « janséniste » et intolérant, comment il a failli devenir moine, et enfin comment un certain nombre d'expériences, de rencontres et de prises de position l'habituent, dit-il, au surnaturel. Il évoque notamment l'épisode de la « main de Dieu » qu'il a sentie posée sur son épaule pendant les mois qui suivent sa conversion, et ses luttes pour ne pas tomber dans des pratiques occultes, comme l'avaient fait un certain nombre de personnes de son entourage. Cette proximité (subjective) de Dieu, cette fréquentation du monde de l'au-delà peut-elle expliquer que J. ait considéré comme absolument normale sa guérison le matin de Noël 1961 ? Lui qui s'estimait aux portes de la mort la veille, qui avait demandé à sa famille de prier pour lui à la messe de minuit, et qui lui-même avait informé Dieu qu'il voulait bien partir, si c'était Sa volonté, mais qu'il « aimait bien la vie, et voudrait rester vivant », est-il à ce point familier des manières de Dieu que son « repêchage » a réellement été vécu comme évident ? La description des circonstances médicales de cette guérison suppose vraiment un risque important, que J. ne semble pas exagérer...

Ajoutons à ce tableau le sentiment assez commun que J. éprouve de ne pas mériter son miracle. D'après lui, le terme de miracle lui aurait été suggéré par des amis, plusieurs mois après sa

¹ Concordance qui ne s'imposait pas, car des cas d'une confrontation au miraculeux avec refus déclaré de la surprise, nous sont connus (n°7 et 10), alors même que des marqueurs de la surprise étaient en réalité présents dans le récit, comme à l'insu du témoin. Mais pas ici dans ce cas n°19.

guérison, et il n'est pas très clair sur cette attribution car tantôt il déclare accepter de « croire eu miracle », tantôt non (nous soulignons):

« Ils [les médecins] m'ont pas dit que je pouvais y rester, mais ils me l'ont fait comprendre, c'était limite, j'avais 41 de fièvre, y'avait la panique dans tout le service parce qu'il fallait que ma fièvre baisse et tout ça et tout, enfin bon... Donc euh sinon que je crois au miracle, de, de depuis que j'ai eu ma foi... j'estime que je mérite pas spécialement d'avoir un miracle que d'autres sinon que j'ai la foi pour y croire. Maintenant c'est Dieu qui décide, qui décide ce qu'il a à faire. Et je crois tellement peu au miracle que six mois après, Rose-Marie a fait un AVC, et là il y avait une complication terrible, quoi, elle a failli y passer, parce qu'elle a eu trois mois de coma. Elle est restée infirme. Si bien qu'on pourrait dire pourquoi moi un miracle, et pourquoi Rose-Marie il lui est arrivé ça ? Donc voilà. »

Notons que sa femme Rose-Marie, infirme depuis son épisode cérébral, assiste à l'entretien (elle intervient de temps à autre), et qu'il n'est pas impossible que cette présence ait joué dans l'affirmation chez J. de son démerite. J. aurait alors volontairement minimisé son miracle pour ne pas avoir l'air de se mettre dans une position favorable devant sa femme qui elle n'a pas bénéficié de miracle lors de son problème de santé. Pour résoudre la contradiction dans le § ci-dessus, on peut éventuellement estimer que la phrase « je crois tellement peu au miracle », signifie en fait « je crois tellement peu *avoir mérité* un miracle », car J. s'exprime fréquemment de manière elliptique, avec un débit rapide et saccadé, et il est possible qu'il ait mélangé les verbes, justement à cause de la proximité de la mention de l'AVC de sa femme. Cette hypothèse modifie malgré tout une phrase qu'il a prononcée, et qui est claire. En tout état de cause, ce qui sort de l'entretien, c'est qu'il accepte le principe des miracles :

« Donc heu, qu'il m'arrive un miracle - ce qui est pas normal, c'est qu'il m'arrive un miracle à moi, parce que qu'est-ce que j'ai pour mériter ça, mais qu'il arrive un miracle, je le crois. Le miracle, ça me dérange pas. »

Mais par contre, son miracle à lui n'a pas été vécu dans l'émerveillement d'une grâce même imméritée, ou encore dans la stupéfaction d'une reconnaissance inespérée. Voici comment il s'exprime suite à notre question sur le moment de son réveil :

- donc si je reviens à ce moment de votre réveil, ce sont les infirmières qui vous disent...
- qui me font prendre conscience que ça va mieux.
- et comment vous réagissez à leurs paroles ? Est-ce que vous vous rappelez ?
- Non. Non, j'ai l'impression que j'ai pas réagi, que c'était dans l'ordre des choses. Ça me semblait évident que j'allais pas mourir. »

En présence du chirurgien qui examine sa situation le matin, il revient sur l'idée de miracle, et ici on voit que J. n'a pas cru que sa guérison relevait du miracle :

« Là j'ai commencé à me dire que ça allait bien, mais en même temps, j'ai pas cru à un miracle, pour moi le miracle - c'est les gens à qui j'en ai parlé six mois après qui m'ont dit "mais t'as eu un miracle", c'est tout, qui m'ont fait comprendre que... mais pour moi, j'ai été (sic) évident que..... que c'était pas... ou alors les miracles est (sic) tellement intégré dans la notion de ma vie de tous les jours, que ça me paraît normal quoi. »

Donc en résumé, selon J., même si l'« ordre des choses » et cette « vie de tous les jours » incluait le miraculeux de façon tellement habituelle qu'il ne s'apercevrait pas de sa présence et

ainsi qu'il n'en serait aucunement surpris, il ne rejette pas l'idée des miracles occasionnels, mais par contre sa guérison ne fut pas vécue par lui comme miraculeuse. La question reste ouverte de savoir comment on peut, lorsqu'on est croyant, craindre de mourir, prier (et faire prier) pour être sauvé, et, lorsque non seulement on sent que l'état maladif a disparu, mais que les agents hospitaliers disent que tout est redevenu normal, sans en comprendre les raisons, ne pas envisager au moins la possibilité d'une intervention de Dieu. Si « cela lui semblait évident qu'il n'allait pas mourir », pourquoi la prière ? De plus, il compare sa situation avec celle de sa femme, souhaitant qu'elle ait eu une guérison miraculeuse comme la sienne, montrant implicitement qu'il reconnaît la sienne à lui comme miraculeuse. Cependant si nous récapitulons les critères existentiels du miracle tels que nous les avons établis pour les cas précédents, le tableau n'est pas très convaincant :

- il y a bien une quête religieuse avant la guérison ; mais celle-ci tend-elle vers la résolution que représente la guérison ? Difficile de l'affirmer. De plus, la présence d'une attente orientée n'est pas facile à discerner.

- le miracle lui-même n'est pas vécu comme un miracle, nulle surprise explicite et même implicite ne l'accompagne, pas d'irruption ou d'effraction. La qualification de miracle n'intervient que plus tard.

- l'après miracle ne semble pas ouvrir à une conversion ou un réaménagement de vie. On est dans la « normalité » ; c'est vrai que la conversion avait déjà eu lieu et guidait toute la vie de J. depuis qu'il avait 25 ans.

En présence de ces éléments, on pourrait être tenté de trancher en faveur d'une absence de miracle. Mais nous avons dit que J. était un tenant du miracle permanent : comment cela se manifeste-il ? Voici le développement où il en parle la première fois :

« moi je crois que, le problème, c'est qu'on vit dans un miracle permanent. On s'en rend pas compte, si vous voulez. Et c'est ça qu'est terrible dans la vie actuelle. C'est qu'elle a enlevé la notion du miracle de la vie des gens. Si bien que les gens, ils s'emmerdent, ils, ils, la vie est pas belle, tout ça, alors que la vie est très belle, et puis que, et même un enquiinement c'est, ça a un sens des fois. Ils ont enlevé le sens de leur vie, des choses qui donnent le sens. »

J. explique qu'il est de nature optimiste, et que la Providence est là pour ceux qui croient en elle. Si on se repose sur elle, si on ne se barde pas de petites providences humaines, elle agit :

« C'était une affaire de foi qu'on soit venu ici pour vivre, et qu'on a réussi à vivre toute notre vie sans qu'il y ait une paie qui tombe tous les mois. Je disais aux gens, vous vous plaignez que... vous croyez pas à la Providence, vous faites tout pour pas qu'elle agisse. Vous avez une paie au mois, vous avez une assurance sur la vie, vous avez la retraite, et vous dites, tiens le Bon Dieu agit pas. Vous l'empêchez d'agir (rire) ! Avec nous, il est obligé d'agir parce que quand on est dans la merde, ben je lui dis, démerde-toi ! (rire) et ça a marché à chaque fois ! (rire) »

Et de donner un exemple de cette foi en la Providence : une connaissance à lui, quelqu'un qui était pourtant plutôt avare, et qui contre toute attente leur prête une importante somme d'argent qui leur manquait pour acheter leur maison. Mais cet événement n'est pas appelé « miracle ». Quelle est la différence pour J. entre cette intervention de la Providence, et le miracle de sa guérison ? Qu'est-ce qui le dérange dans le sens qu'il retient du mot miracle ? Ce n'est pas la dimension gratuite (l'intervention du donateur pour la maison relevait de cette gratuité) ni

extraordinaire (on le sait). Reste sans doute sa dimension inégalitaire, ou « injuste », puisqu'il répète n'avoir rien fait pour mériter sa guérison. En somme, il est profondément mal à l'aise devant l'incompréhensible (s)élection divine, et s'il accepte le principe du miracle occasionnel, il ne lui attribue aucun caractère extraordinaire, et en fait c'est la foi qui le lui retire tout à fait. Ce passage, à la fin de l'entretien², où J. fait la distinction entre surprise et émerveillement, le confirme :

« Est-ce que l'on peut dire que pour vous, le miracle, ça n'a pas été une surprise ?

JP : Euh, c'est pas une surprise, mais c'est un émerveillement.

YM : c'est quoi la différence ?

JP : la surprise, c'est quand ça vous prend au dépourvu, et l'émerveillement c'est quand ça confirme la chose.

YM : et ça vous a pas pris au dépourvu ?

JP : ben, non, c'était un miracle, mais c'était normal que ça arrive, puisque j'y crois.

YM : oui, on peut y croire, mais quand ça nous arrive à nous ou avec une intensité à laquelle on s'attendait pas...

JP : ben pour moi c'est après que la notion de miracle est venue. Sur le coup, c'était pas un miracle pour moi, c'était la vie normale.

YM : donc pas de surprise, sur le moment, là, vraiment...

JP : non, c'était un truc normal.

YM : voilà, c'était dans la continuité...

JP : de ma vie à moi...

YM : de ce que vous viviez.

JP : de ce que je vivais. »

Nous avons vu ailleurs que la présence de la foi peut atténuer l'impact de l'extraordinaire et du merveilleux : pour celui qui vit dans l'intimité d'un Dieu dont il croit qu'il ne cesse d'intervenir dans le monde, de façon soit permanente (au sens où la création représente la visibilisation continuée d'un Dieu tout-puissant) soit occasionnelle (car rien ne lui est impossible), la surprise devant l'inouï laisserait place à un émerveillement, variante croyante de l'étonnement philosophique. La « normalité » du réel se situe alors à ce niveau de perception et de contemplation où la verticalité a autant de place que l'horizontalité, disons même où la verticalité devient le nouvel horizon³, où l'humain est sans cesse (perçu comme) en présence de Dieu, plongé dans une vie divine adaptée à la finitude charnelle, mais cependant transfigurée par lui et rayonnante de cette présence spirituelle. Dans cette vie transfigurée, la foi a perdu son caractère d'attente et d'espérance, et l'on pourrait dire, pour reprendre les mots de l'apôtre, que seule la charité demeure⁴. C'est là la promesse du Royaume, où le monde est éclairé par l'Autre Lumière, et probablement certaines personnes vivent concrètement ici-bas dans ce Royaume, leur foi leur permettant de comprendre Dieu (de vivre en Dieu) selon cette verticalité évidente, et la surprise devant ses actions ne les atteint pas, puisqu'ils contemplent (ou ils sont en présence

² Il était entendu dans le protocole que si l'intéressé n'évoquait pas du tout l'idée de surprise qu'elle pouvait être amenée en fin d'entretien.

³ Amené par ce travail (notamment du fait du cas n°16) à connaître la vie de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit, marquée par un surnaturel quasi quotidien, nous sommes en mesure d'utiliser cet exemple, même s'il semble exceptionnel dans les annales de la sainteté, pour fonder cet argument dans l'expérience. Les personnes qui vivaient avec elle, notamment les religieuses de son couvent de Malestroit, en venaient à considérer comme « banales » (et même fastidieuses) les apparitions, extases, bilocations, stigmates, etc. tellement elles étaient fréquentes.

⁴ Cf. 1Cor 13,8.

de⁵) l'auteur même de ces actions. La Lumière surnaturelle leur rend la perception des miracles évidente, et de fait sans aucune surprise. L'économie de la surprise ne se mettrait alors en route que pour les êtres dont la foi doit encore être éclairée⁶, et cette foi, nécessaire pour permettre à son détenteur d'anticiper la possibilité du surnaturel, agit comme une disposition dont le mécanisme de la surprise aura besoin, afin de tourner la personne vers le sens profitable pour l'homme, des miracles. Rappelons que dans la Bible, sans la foi la surprise que les miracles peuvent générer suscite surtout l'intérêt pour leur spectaculaire, dont le Christ se méfiait comme détournant de son but la pédagogie de révélation dont ils faisaient partie, voire, au pire, le rejet et la haine devant les manifestations d'une puissance rivale (cas des ennemis de Jésus).

Nous ne sommes pas en mesure de dire si la configuration spirituelle que connaît J. se situe dans une foi « voyante », où la verticalité surnaturelle, perçue comme évidente et « normale », lui permet de n'être plus surpris par le miraculeux ; le peu de temps passé avec lui n'a pas été suffisant pour savoir si nous étions en présence d'un « mystique ». La dimension très prosaïque de l'entretien n'est sans doute pas le signe du contraire, même si elle peut faire illusion et donner l'impression d'une personne partageant les limitations usuelles de la majorité. Honnêtement, J. ne nous a pas donné l'impression qu'il vivait selon ce régime inhabituel, et il nous a peut-être servi de type extrême d'une situation qui ne le décrit pas, en réalité. Est-il possible que nous ayons eu affaire, chez J., à un profil mystique caché, et pourquoi pas même caché à lui-même ? Il existe des cas de mystiques dont la vie sociale ne laisse aucunement transparaître les grâces particulières dont ils bénéficient. Ce que dit J. à propos de l'absence de surprise concernant le miracle de sa guérison pourrait ainsi se concilier avec cette situation, comme elle peut être aussi expliquée par d'autres facteurs. Malheureusement nous n'avons que notre seul témoignage.

⁵ Chez saint Thomas, la vision béatifique n'est possible qu'au-delà des limites de la vie présente, mais il y a des cas de saints ou de mystiques dont la vie spirituelle peut se décrire comme nous venons de le faire, au moins à certaines périodes de leur vie.

⁶ Cf. la section [1.F.5](#) intitulée « la lumière de la surprise ».

C. La surprise et l'étonnement dans les témoignages de miracles

Introduction : les typologies des entretiens

Le travail de commentaire des témoignages a permis de dégager une typologie des récits où l'on peut distinguer plusieurs modalités de relations entre surprise (et étonnement) et miracle. Voici le résultat sous forme de tableau :

Récits	Occurrences
Miracle avec surprise et étonnement (II.C.1) Dont miracle non ponctuel (II.C.1.f)	11 cas : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 11, 12, 15, 17 1 cas : 18
Miracle sans surprise ni étonnement (II.C.2)	3 cas : 13, 14 + un cas non commenté
Miracle avec refus de surprise (II.C.3)	3 cas : 7, 10, 19
Surprise sans miracle (II.C.4)	2 cas : 8, 16
Ni miracle ni surprise	2 cas non commentés

Voici également un extrait du tableau des typologies des commentaires, avec plusieurs éléments qualifiant les expériences des 19 récits retenus :

	Prénom	attente, quête	Pré-surprise (IIC1d)	matérialité du miracle ¹	Dialectique intérieur/ Extérieur (IIC1a)	Dialectique du sujet (IIC1b)	"ni vue ni audition" (IIC1e)	Post-surprise (IIC1d2)	Joie ²
1	Sœur Marthe	oui	Pleurs, craqué	joie	oui	oui	pas audible	translucidité	oui
2	Line	oui	pleurs	autre monde	oui	oui	oui	changée	
3	Claire	oui	pleurs	shoot d'amour	oui	oui	y'a pas de sons		oui
4	Marie-Elisabeth	probable	voix	guérison		oui			
5	Sœur Annie-Thérèse	?		guérison					oui
6	Gisèle	?		guérison				pleurs	oui
7	Sabine	oui	(ouverture intérieure)	rayon	oui	oui	oui		oui
8	Haïm	oui		lumière					
9	Véronique	oui		guérison		oui		changée	oui
10	Léon	oui	pleurs	désaddiction			oui	changé	
11	Sœur Anne-Elisabeth	désir d'absolu		rencontre	oui				oui
12	Pierrick	oui	pleurs	désaddiction	oui	oui		pleurs	oui
13	Matthieu	probable		désaddiction					
14	Jean-Luc	probable		guérison					
15	Florence	possible		guérison	oui	oui	oui		
16	Sylvie	peut-être		louange					oui
17	Catherine	probable		guérison					
18	Adeline	oui		mission					
19	Jacques	probable		guérison					

¹ Le critère de la présence de miracle est celui que pourrait discerner un théologien s'il était face à la situation racontée par les témoins. En jaune : critères de miracle nets (= caractéristiques nettement reconnaissables théologiquement parlant); en beige clair : critères de miracle en partie probants ; en beige foncé : critères douteux.

² Cette colonne recense seulement les occurrences du terme dans les récits. Cf. [III.B.4](#).

Nous avons proposé, au début de notre travail ([I.A.2.](#)), qu'a priori le miracle surprend (il est inattendu, imprévisible) et étonne (il n'arrive que rarement, en semblant remettre en cause les lois du monde)³, sans qu'on puisse dissocier facilement les deux réactions. Nous avons énoncé que sa spécificité les entraînait nécessairement toutes les deux, car son événementialité à la fois irruptive et irrégulière, voire « impossible » le destine à causer de front ces deux types de réaction⁴. Le panorama de celles qui ont été notées dans les commentaires et qu'il s'agit à présent de synthétiser, va faire voir que le miracle ne fait pas, d'une part, que surprendre ou étonner (il peut bouleverser, désorienter, remettre en question, convertir...) : parfois il survient mais ne surprend pas, et ainsi le bénéficiaire/témoin nous oblige à requalifier les termes (le cas n°7 est le plus probant à cet égard). Miracle, surprise, étonnement en viennent à ne plus recouvrir tout à fait les mêmes choses. Nous sommes confronté à trois pôles : un événement qualifié de surnaturel/miraculeux, les réactions qu'il provoque, et le sujet, système qui recoupe en partie une altérité (soit extérieure, soit intérieure) ; une subjectivité observatrice (narratrice) et une subjectivité observée (objet de la narration). Par conséquent, nous avons affaire à deux couches de surprise : celle qui est remémorée comme étant survenue lors de l'événement raconté, et celle qui peut caractériser le récit lui-même, en tant qu'il est affecté par l'événement surprenant que le témoin non seulement raconte, mais revit. Nous observerons aussi des phénomènes de pré-surprise (notamment larmes ou pressentiments), voire de post-surprise (rire, joie, translucidité...) ainsi que des cas où la surprise elle-même semble créatrice d'événement autant que l'événement est créateur de surprise.

Une des questions essentielles sur laquelle cette typologie débouche sera celle du type de révélation qui peut être appréhendé à travers ces expériences. Notre attention à ce qui transparait à travers les vécus de la surprise et de l'étonnement permet-il d'ouvrir quelque peu sur l'événement qui se situe au cœur de ces vécus ? La réponse n'est pas univoque, car les modalités des réactions sont suffisamment variées pour interdire de cibler une phénoménologie unique. Par exemple, le fait que telle ou telle expérience de miracle est vécue comme une altérité surgissant intérieurement, au rebours d'une influence extérieure qui correspondrait davantage à l'image préconçue du miracle, où qui dit altérité non mondaine (ce qui pourrait passer pour une définition du surnaturel) dit au moins intuitivement irruption en provenance « d'ailleurs ».

Une autre typologie sera objet d'analyse : celle qui rassemble les vécus vides, où domine le rien, l'indescriptible, où l'on ne voit ni n'entend quoi que ce soit de connu ou d'imaginable, et pourtant ces vécus sont volontiers assortis du critère de certitude et d'évidence (par exemple cas n°2 et 15). Que dire, également, des témoignages qui font de l'expérience un effacement du témoin, enveloppé qu'il est dans une altérité à ce point proche qu'elle épouse intimement les

³ Ces deux équivalences (reprenant les analyses de Descartes et d'Adam Smith, cf. Introduction générale) bien entendu ne représentent en rien une étape finale, puisque notre travail se devra d'aboutir à une phénoménologie détaillée de leurs rapports et différences. Reprécisons aussi que nous faisons nôtre la distinction opérée par J. P. Meier entre la problématique moderne des miracles et celle de l'Antiquité. Voir son ouvrage déjà cité, chap. XVII (les miracles et les mentalités modernes) et XVIII (les miracles et les mentalités anciennes).

⁴ Pour préciser encore davantage le lien qui existe entre surprise d'une part et étonnement de l'autre, on pourra se reporter à ce qui ressort de l'étude du cas n°9, que nous avons commencé à catégoriser comme représentatif d'un cas de miracle sans surprise mais avec étonnement, mais dont nous sommes aperçus qu'il devait forcément comporter surprise et étonnement. Voir ci-dessous.

perceptions elles-mêmes et semble s'auto-annuler en transformant le sujet en elle-même ? En effet, nous le verrons, et c'est un des enseignements majeurs de nos commentaires, l'altérité rencontrée et décrite par nos témoins n'est jamais vécue comme effrayante ou inquiétante. Au contraire, elle se révèle et se vit fondamentalement comme étonnante proximité : ceci est paradoxal, car a priori une certaine distance, un face à face semble phénoménologiquement nécessaire pour que l'événement, dans son essence irruptive, puisse se manifester au profit du témoin/bénéficiaire du miracle. Avec l'altérité, la requête d'un espace de lumière, ou d'une durée humanisée semble indispensable afin que révélation il y ait. Mais plusieurs témoins font le constat de la proximité la plus intime à eux-mêmes de cet autre qui se révèle pourtant à eux. C'est notoirement la situation des n°3 et 7.

Nous examinerons également une autre typologie surprise-miracle, celle où le sujet n'est pas en mesure de ressentir de surprise face au miraculeux, alors que le miracle, lui, est revendiqué. La question se pose : si la personne situe l'événement pour lequel elle nous a demandé de témoigner dans l'orbe du miraculeux, si pour elle c'est Dieu, ou en tout cas une altérité suffisamment caractérisée pour ne pas refuser le terme miraculeux à ce qui a été vécu, comment peut-elle ne pas être impressionnée par l'événement ? Comment le miracle peut-il ne pas surprendre ? L'analyse que nous avons faite du cas le plus troublant de cette situation (le n° 10) devra être étendue aux autres cas (n°13 et 14), et reprise pour l'articuler avec le propos général.

Il n'est pas sûr que ce dernier cas recoupe les situations où le vécu spécifique de surprise est absent, mais où l'on aurait tendance à identifier la réaction prédominante comme celle de l'étonnement. Il faudra regarder si, dans ce cas, l'événement se laisse décrire comme une occurrence de nature remarquable, qui étonne, mais que la personne n'en est pas pour autant surprise parce qu'il ne s'agit que d'un phénomène connu avec une dimension différente de l'habitude. Le cas n°9 pourrait bien rentrer dans cette perspective et nous étudierons si le cas 15 s'en rapproche plus qu'il n'en est différent. Nous examinerons aussi si cette configuration aboutit à retirer la qualification de miraculeux à l'expérience, et donc s'il faut bien garder l'association miracle-surprise, ou si une autre hypothèse est envisageable.

Il y a aussi la structure surprise sans miracle, et nous prendrons le temps d'examiner comment un sujet peut avoir été surpris de façon telle qu'il ne sait pas si cette surprise ne découlerait pas d'une occurrence miraculeuse. A l'examen, il semble bien que ces témoins n'aient rien vécu de miraculeux (notamment parce que la matérialité de l'événement ne permet pas d'ouvrir sur une configuration à caractère miraculeux). Mais ils sont pourtant dans la situation de l'interloqué ; leur surprise les a-t-elle trompés ? Comment peut-on être troublé voire bouleversé par une altérité que l'on croit miraculeuse, et qui à l'expérience ne l'est pas ? Nous pourrions ici nous trouver dans le cas banal de l'illusion, de l'hallucination ou de l'autosuggestion. Mais la matérialité de ce qui a été vécu (n°8 et 16) oriente le diagnostic dans une autre direction, voire d'autres directions. Nous essaierons de les évaluer.

Enfin, les situations où ni miracle ni surprise ne semblent présents ont été mises de côté pour des raisons évidentes. Il s'agit dans notre cas de deux entretiens, pour lesquels les personnes avaient exprimé le désir de témoigner d'un événement miraculeux, que nous avons accepté de

rencontrer sur la base d'une première appréciation positive de l'événement, mais qui à l'écoute de l'enregistrement se sont avérés des tentatives d'autosuggestion ou des reconstructions, où la narrativité recouvrait l'événementialité d'une couche imperméable ou si touffue qu'il était à peu près impossible de l'atteindre, à supposer qu'elle ait effectivement existé. Ces entretiens (non retranscrits) n'ont pas été inutiles : il y a plusieurs autres témoignages où le phénomène se reproduit, mais de façon moins bloquante, et précisément grâce à ces cas-limite, il a été possible de conserver les récits où l'événement ressortait soit très nettement, soit de manière suffisante pour en permettre l'exploitation.

1. Miracles avec surprise et étonnement

Introduction : pas de surprise sans étonnement

Au début du travail de typologisation, nous avons imaginé la classe *miracles sans surprise mais avec étonnement*. Un cas nous avait paru devoir nécessiter la mise en place de cette typologie, le cas n°9. Nous avons cependant abandonné cette possibilité car à bien observer la phénoménologie de la surprise et de l'étonnement, il nous semble qu'on ne peut pas imaginer que de l'étonnement survienne sans surprise préalable. L'examen du cas en fournira la démonstration. V. s'est trouvée guérie de son cancer le lendemain de la venue d'un prêtre à son domicile, prêtre qui a célébré la messe chez elle et a prié pour cette guérison. Elle raconte sa réaction face à son utilisation d'une phrase prononcée par lui : « Seigneur, je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique. » Le vécu réactif se situe essentiellement là, lors de la prise de conscience du sens de la phrase qui la guérit. Et lorsqu'on prête attention à la façon dont elle évoque le moment où elle entend cette phrase, c'est son étonnement qui ressort le plus spectaculairement :

« Ecoutez, je lui ai dit, nom d'un chien, il a pas peur... c'est une phrase *terrible* ! Impressionnante ! »

Et plus loin, lorsqu'elle répond à notre question de savoir pourquoi elle avait chuchoté en disant la phrase ci-dessus :

« Ben oui parce que c'était ma pensée, c'est ce que j'ai pensé, je l'ai pas dit ; sur le moment-même. J'ai pas dit, « ben nom d'un chien qu'est-ce qu'il est gonflé », évidemment. Mais dans ma tête, je me suis dit, « Oh là là ! » Il est gonflé de me demander ça ! C'était tellement hors de nos systèmes, voilà, c'était tellement hors de nos systèmes, c'est le système de Jésus, c'est pas le système des hommes. »

L'élément d'étonnement de la réactivité émotionnelle nous avait paru exister seul dans ce genre de passage, puisque V. ne semble pas réagir à un inattendu qui la brusquerait, mais seulement à un extraordinaire, un impossible a priori qui se réalise dans les faits. L'imprévisibilité de l'acte du prêtre en sa faveur (et le choc en elle comme répercussion de cet imprévisible) ne retenait nullement son attention, mais seulement le fait qu'il avait osé appliquer la prière de Jésus à son cas à elle. Et nous en déduisons que sa posture, par ailleurs passablement amplifiée sans que nous sachions jusqu'où cela modifiait la matérialité de l'intervention surnaturelle, se rassemblait dans un étonnement admiratif, ou bien une admiration étonnée, de ce qui lui était donné d'observer. Mais un examen plus attentif de son récit nous a obligé à modifier cette

description, et de dire que de la surprise est présente, non seulement dans le cas de V., mais aussi sans doute à chaque fois que ce que nous appelons étonnement a lieu. D'abord, en effet, V. dit bien qu'elle a été surprise, même si cela survenait à la suite d'une de nos questions contenant le mot⁵ :

« J'étais non seulement surprise mais bouleversée. Transformée. De l'intérieur..... Donc c'est plus qu'une surprise : c'est une surprise bouleversée et transformée. »

Notre position par rapport à cette déclaration était que V. n'avait pas exprimé elle-même la chose, et lorsqu'elle s'est saisie du mot, elle y avait ajouté une telle intensité qu'il y avait lieu de croire qu'elle l'avait fait avec une intention de dramatisation et de spectacularisation quelque peu suspecte. Elle est d'ailleurs plutôt familière de ce genre de sur-valorisation expressive et émotionnelle :

« c'est tellement – on est dans une autre dimension. C'est la dimension... spirituelle, c'est la dimension où tout est possible, où Dieu peut tout, et où on peut tout lui demander. Et c'est ça qui m'a choquée, c'est ça qui m'a – [inspiration] « Aahhh ! Ah là là ! », et j'en ai encore froid dans le dos en vous en parlant... »

Nous en étions donc à situer son expérience dans la sphère de l'étonnement, et même éventuellement celui d'un étonnement rétrospectif, quelque peu exagéré pour les besoins du récit, qui fonctionne comme une action de grâce reconnaissante. Ce qui nous a forcé à reconsidérer cette position, c'est la formulation par V. d'une exclamativité qu'elle réitère sans aucune hésitation lors de la reprise de ce segment de son histoire. Lorsqu'elle dit : « c'est une phrase *terrible* ! Impressionnante ! », le ton d'urgence avec lequel elle prononce le mot « terrible » (que notre transcription a mis en italiques), et le choix d'isoler syntactiquement le qualificatif « impressionnante » témoignent selon nous qu'elle retrouve quelque chose de sa surprise initiale éprouvée lors de l'audition de la phrase du prêtre, au moment où elle avait compris qu'elle s'appliquait à elle. Elle accentue le terme « terrible » car il lui fait revivre le saisissement qui s'est emparé d'elle lors de cette audition, et elle isole le terme « impressionnante » parce que dans son irruptivité il permet de représenter quelque chose de sa réaction face à l'impact des mots entendus de la bouche du prêtre. Ailleurs, quand elle le prononce à nouveau, elle accentue l'amorce du mot, la syllabe IM avec lequel il commence. Par ailleurs, et de manière plus théorique, l'étonnement, comme émotion-état, peut-il être présent dans le vécu sans qu'il ne trouve son origine dans une surprise qui à son tour le fasse découler d'elle-même ? L'étonnement ne dérive-t-il pas en quelque façon d'une surprise originelle dont il absorbe, de manière plus cognitive, le choc ou le sursaut⁶ ? Ce dernier initie l'événement-surprise, et l'étonnement caractérise l'état de stase et de reconfiguration produit dans l'esprit par la surprise.

A présent, nous allons passer en revue un certain nombre de phénomènes que notre observation systématique des entretiens a fait ressortir et qui caractérisent les cas de récits de miracles avec surprise et étonnement. Cette classe de récits concerne la plupart des récits de miracles aux

⁵ Selon la modalité prévue dans le protocole selon lequel nous nous autorisons à poser la question de la surprise en fin d'entretien si elle n'avait pas abordée auparavant.

⁶ Ceci n'empêche pas que de la surprise se produise à la suite, ou au sein même, d'un étonnement, comme reprise de la réactivité première. Voir [I.D.2.d.](#)

critères « nets » que nous avons enregistrés, où le théologien, en ce qui le concerne, aurait le moins d'hésitation à reconnaître les signes d'une possible intervention divine, notamment parce que la matérialité événementielle ressemble à ce qu'il a l'habitude de rencontrer dans les récits de la tradition chrétienne. En effet, l'échantillonnage dont nous disposons concerne principalement cette tradition (il y aurait un cas, le n°8, qui serait éventuellement en dehors) ; c'est une limitation qu'il convient de reconnaître d'entrée. Un travail parallèle serait sans doute à mener dans chaque tradition religieuse. Ces caractéristiques ont donc été observées dans un nombre suffisamment important de récits pour former des structures récurrentes propres à qualifier la phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux.

Expérimentalement donc, cette phénoménologie prend la configuration suivante⁷ :

- a) le surgissement à l'intérieur d'une altérité vécue comme extérieure à eux ;
- b) une remise en cause du sujet ;
- c) l'affirmation de l'évidence ou de la certitude de l'expérience ineffable ;
- d) la présence de pré- et post-surprises, notamment sous forme de pleurs et de changements visibles de l'apparence ;
- e) la présence (minoritaire mais signifiante) de l'affirmation « on ne voit rien, on n'entend rien ».

On a, de plus, opéré un constant recours aux Commentaires des entretiens ([II.B.](#)) qu'il conviendra d'avoir en tête avant de lire cette section.

a. Le surgissement à l'intérieur d'un événement extérieur

a1. Dans le panel des cas de miraculés où se rencontre surprise et étonnement, un des phénomènes les plus marquants est celui du surgissement de l'altérité surnaturelle à l'intérieur du sujet, avec les caractéristiques de cette altérité comprises par lui préalablement (ou intuitivement) comme extérieures à lui, mais pourtant vécues comme apparaissant à l'intérieur, et depuis l'intérieur. Nous appelons « intérieur » le siège conscient de la personne, ce qu'elle considère comme son intimité, son espace/temps privé, mais sans que nous ne puissions en dire davantage, puisque ce lieu aura des connotations différentes selon les témoins. Et nous appelons « extérieure » une origine qui semble se surimposer à la réalité personnelle et intime du sujet, et qu'il exprime comme lui étant extérieure. Lorsque sœur M. (cas n°1). dit « je suis sûre que ça vient pas de moi », son étonnement provient de ce qu'elle sait de manière certaine que ce qu'elle ressent n'a pas été causé par elle-même, et qu'il y a donc une autre cause qui a opéré en elle. Elle explicite : « ce n'était pas possible de se provoquer une telle joie ». Elle dit cela tout en sachant très bien la différence qui existe entre une joie que l'on pourrait se causer à soi-même (par exemple si elle décidait de laisser tomber telle activité habituelle prévue et d'aller voir une amie, et ressentait ainsi une joie anticipatrice à l'idée de ce nouveau projet), et une joie qui vous tombe dessus, sans préparation (cette amie par exemple annonce sa visite pour le jour même). Ici, la joie ressentie n'a pas de commune mesure avec une joie que l'on pourrait se causer à soi-même (une *telle* joie) ou bien qui interviendrait à l'improviste, qui provoquerait

⁷ Il va de soi que cette configuration opère un choix dans la matière extrêmement riche des entretiens, et que des éléments d'observation supplémentaires se retrouveront dans d'autres sections, notamment les Commentaires. Voir le tableau en tête de section.

une forme de surprise reconnaissable. La joie de cette fois-là arrive dans le for intérieur comme les autres joies, seulement pour celle-là, il n'y a pas de cause consciente ou consciemment attribuable, elle est vécue comme extrêmement forte et profonde, et elle est impossible à maîtriser (« je suis poussée par quelque chose »).

L'étonnement qui indique à sœur M. la dimension inédite de l'événement doit donc survenir de la prise de conscience d'une instance agissante au sein du sujet, inconnue jusqu'alors, qui ait la puissance de causer cette joie, avec sa force et sa profondeur, sans que ce même sujet soit en rien acteur de l'événement et alors même qu'il est en position normale de contrôle pour le reste des opérations qu'il s'attribue habituellement. L'événement survient au lieu (cette intériorité) où par principe ce qui s'y passe est attribué par la conscience à des agents immédiatement sous sa maîtrise, ou en tout cas qu'elle a l'habitude de reconnaître comme tels. L'intériorité égoïque constitue le lieu le plus facilement reconnaissable par le sujet pour être en mesure de dire qu'il est bien lui-même⁸ : souvenirs, perceptions usuelles, projets, etc. : tout cela fait partie de ce « moi » auquel le sujet (en régime normal⁹) ne pose même plus la question de la vérification. Les processus de reconnaissance ont lieu de manière fluide aussi, même pour des objets nouveaux, qui viennent se ranger comme « nouveaux » dans l'expérience. Quand donc l'événement comme celui que nous observons surgit dans ce lieu (et ce temps), il est perçu immédiatement comme non fiable à une habitude personnelle, et donc attribué à une cause étrangère (« quelque chose »), suffisamment différente pour se différencier du sujet qui d'habitude s'auto-reconnaît sans distance ni durée, mais suffisamment proche aussi pour avoir été présente auparavant (au moins potentiellement) sans qu'elle soit perçue comme présente et que, surgissante, elle fasse douter le sujet si ce n'est pas lui qui serait en train d'agir comme malgré lui. Il faut que cela se passe comme cela pour que la personne témoigne qu'elle a pensé, au moins pendant un certain temps, qu'elle « devient dingue », et qu'elle ait éprouvé le surgissement comme situation « impossible à maîtriser » (« J'ai essayé de [fff] contrôler la situation : rien à faire ! Rien à faire »).

Ce sont les indicateurs de surprise et d'étonnement qui font prendre conscience de l'extraordinaire de ce que vit le témoin. Et cet extraordinaire disions-nous est associé à l'irruption non contrôlable dans l'intériorité (« je suis poussée ») d'une altérité comprise comme extérieure (« ça vient pas de moi »), altérité à laquelle le sujet attribue une puissance jamais ressentie précédemment et transformatrice à un point auparavant inimaginable (« rien à faire, rien à faire » « je suis sortie complètement transformée, complètement transformée »). Il faut aussi ajouter que cette altérité est ressentie positivement : sœur M. parle de « contentement », elle rit et pouffe, et elle formulera ensuite le sentiment qu'elle éprouvait sur le moment (et qui à ce moment-là, fut sans doute informulé) : « j'ai réalisé que je suis aimée, que je suis enfant ». Donc le bouleversement émotionnel et cognitif, malgré la déstabilisation

⁸ Cf. Husserl décrivant les « vécus rapportés de façon immanente à leurs objets, vécus dont l'essence comporte que leurs objets intentionnels, s'ils existent du tout, appartiennent au même flux du vécu qu'eux-mêmes. C'est ce qui arrive par exemple partout où un acte se rapporte à un acte (une cogitatio à une cogitatio) appartenant au même moi. » *Idées directrices*, op. cit. p. 122 §38.

⁹ Cette expression correspond à l'*attitude naturelle* que vient suspendre la réduction phénoménologique ; la question pourra être de savoir si et comment l'irruption d'une *surnaturel* recoupe celle de la réduction.

qu'il lui provoque, lui est cependant intensément profitable et épanouissant. A cause de tous ces éléments, elle lira dans l'événement l'action de Dieu en sa faveur et en conclura au miracle, même si ce n'est pas ce terme qu'elle utilisera.

L'étonnement des témoins à propos de cette phénoménalité inversée¹⁰ (une altérité intervenant non plus de l'extérieur vers l'intérieur, mais surgissant depuis l'intérieur) nous semble en partie¹¹ basée sur un modèle d'intervention de Dieu considéré comme « classique », au sens où il reproduit le parcours de venue du divin dans l'humain depuis un extérieur supposé distinct de l'homme (un au-delà), et que ce parcours est celui qui préside aux représentations usuelles dans l'univers chrétien non mystique. Mais cette représentation devra peut-être justement être corrigée du fait de la phénoménalité observée dans les cas où l'altérité surnaturelle ne provient pas d'un extérieur distinct spatialement parlant, mais bien d'un intérieur, et même d'une profondeur. Il se pourrait même qu'un schéma spatialisé extérieur→intérieur soit de nature gnostique¹², et que le modèle incarnationnel à l'œuvre dans les expériences décrites ici nous oblige à accepter une modalité¹³ de l'Incarnation (ou en tout cas de la condescendance divine) comme surgissant des profondeurs de l'homme lui-même¹⁴, et non pas comme lui « tombant » dessus par en haut. La manière dont l'Incarnation est habituellement représentée (notamment dans le cadre d'une christologie dite descendante¹⁵) gagnerait ainsi à être complexifiée (au moins dans sa représentation habituelle) par cette compréhension de l'action divine en faveur de l'humain où l'assomption de la nature humaine, déjà opérée depuis l'événement de la création, se situe au cœur d'une chair d'ores et déjà habitée par Dieu.

a2. Chez L. (cas n°2), une phénoménologie semblable a lieu : l'événement dont elle témoigne la confronte à « un autre monde » dont la certitude est là aussi absolue et « indélébile », et dans lequel elle dit qu'elle « entre ». Il possède donc une structure extérieure à elle, puisqu'elle y pénètre. Pourtant, elle affirme que « c'était à l'intérieur » :

« Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait *bien* autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec *quelqu'un*, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un. »

Plus loin, elle indique aussi que :

¹⁰ Sœur M. a cette formule « l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers », qui ne concerne pas la phénoménalité de l'action de Dieu agissant selon un modèle surgissant, par opposition à un modèle surplombant, mais on ne peut qu'être frappé par la similitude des termes.

¹¹ En partie, parce que la matérialité elle-même de l'étonnement, son intensité, sa qualité originale et personnelle, semble indépendante du lieu de son surgissement.

¹² Voir Roland Hureaux, *Gnose et gnostiques des origines à nos jours*, Desclées de Brouwer, 2015, par exemple cette description de l'action divine relevée chez Hippolyte : « L'homme fut créé mais il ne put se tenir droit à cause de la faiblesse des anges : il rampait à terre comme un ver. La puissance d'en haut en eut pitié, parce qu'il avait été créé à son image : elle envoya une étincelle de vie qui releva l'homme en lui donnant la vie. » p. 39-40.

¹³ Modalité non normative ; il ne s'agit pas de déclarer quel devrait être la manière d'agir des interventions surnaturelles.

¹⁴ On songe à saint Paul, 1Cor 2, 10 : « Car l'Esprit scrute le fond de toutes choses, même les profondeurs de Dieu ».

¹⁵ Cf. Jn 1,14 ; Ph 2,6-7.

« ...Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai dit tout à l'heure... si ce n'est que ça s'est ... ouvert. Ça s'est ouvert. Le monde s'est ouvert, à une dimension, euh, qui pour moi était inenvisageable. » (...) « une image d'ouverture, quoi. Mais c'est plus intérieur que de l'ordre du visible. Puis c'est pas de l'ordre non plus de l'écoute. »

Elle aussi donc témoigne qu'un extérieur qui la dépasse s'est ouvert à l'intérieur, et dans l'étonnement qui la saisit, il lui est donné de percevoir une altérité (« *bien* autre chose ») tout à fait imprévisible et impensable auparavant. En fait, elle est obligée de se contempler comme le siège de cette ouverture à un espace ouvert en elle, dont elle ignorait tout jusqu'alors, et qu'elle peut, au moins en partie, décrire (nous soulignons) :

« ...là j'étais de plain-pied, oui de plain-pied. Et c'est pour ça que le haut, le bas, ça ne me va pas ; de plain-pied avec un monde invisible, mais euh..... oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu... et fait d'une certitude, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois.....[4s] Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un... c'était... Pourtant c'est marrant ce que je te dis là, parce que y'avait une, des images, quand même, donc y'avait pas de gens, mais ... c'est bizarre, oui, y'avait... c'était grand et doux et... accueillant quand même et c'était pour moi, enfin pour moi entre autres. Enfin, j'y avais ma place, plutôt, c'était pas pour moi et pas les autres, mais c'était, j'y avais ma place, ça existait, et ça existait de façon euh... certaine, enfin, c'est ça qui était foudroyant. Et puis à l'inverse, ce que je connaissais paraissait étriqué, tu vois, paraissait euh, enfin, étriqué c'est peut-être pas le mot, mais insuffisant. Alors que là, c'était euh.....[4s] C'était grand..... Enfin, alors évidemment c'est un peu faussé par tous les qualificatifs qu'on... des récits bibliques où on parle de paix, d'amour et pourtant c'est ça. C'était ça, c'était apaisant, y'avait rien à craindre.....Oui, rien à craindre parce que dans le monde on craint beaucoup de choses, bon (pff)... là, non. Là non, c'était donné, enfin, je veux dire, il suffisait de pousser la porte, comme si il suffisait de pousser la porte, parce que finalement c'est pas si simple. »

On peut se rendre compte dans ce long passage de l'intrication des impressions spatiales en même temps qu'émotionnelles, et de l'étonnement qui leur donne leur urgence et leur nécessité. La surprise jaillit chaque fois que la certitude du vécu de L. l'atteint de nouveau. Elle est frappée par l'impossibilité de mettre en doute la dimension incroyable de ce qui est présent à son souvenir. C'est donc cela, cette configuration tout à fait nouvelle, et disons le mot, impossible, qui parce qu'elle a été effective, la prend par surprise et lui fait subir son foudroiement. Et en retour, c'est ce caractère foudroyant qui l'assure qu'elle ne rêve pas, qu'elle n'est pas en train d'inventer. Nous aurons l'occasion régulièrement de souligner cette fonction objectivante de la surprise.

a3. Passons au témoignage de C. (n°3). Là encore, l'interrogation concernant la localisation de l'événement est centrale :

« j'ai regardé ça, et tout d'un coup, voilà, comme je le dis aux jeunes, comme je dis quand j'en parle, j'ai pris un shoot, c'est-à-dire que, euh, je sais ce que c'est de se sentir aimé, d'avoir une mère qui m'aime, d'avoir un homme avec qui je suis, et qui m'aime, de sentir cet amour-là, mais là, j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent. J'ai pris, j'ai pris une, je sais pas d'où ça vient, je peux pas l'expliquer, ça a été, euh, je suis restée KO pendant je sais pas combien de temps... »

Première impression : « je ne sais pas d'où ça vient ». L'interrogation ici est ambiguë, et pourrait se référer soit à une origine causale inconnue, soit à une source non localisable. Mais la reformulation du passage suivant semble faire pencher vers la deuxième hypothèse :

« Alors, comment expliquer ça ? C'est – je saurais pas dire si c'est venu de l'intérieur ou de l'extérieur. J'ai eu l'impression ... hummm... c'est dur de trouver les mots exacts. Hmmm... ce sentiment de douceur, en fait, maintenant là quand tu me demandes comme ça, j'avais l'impression peut-être comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écrin, c'est-à-dire que tout d'un coup j'étais dans quelque chose de... moi-même de doux, enfin... c'était chaud dedans, c'était chaud dehors (petit rire), c'était ce sentiment de joie absolue, enfin de joie quand on a, pas quinze mille fois, mais qu'un enfant a quand il fait un câlin à sa mère, enfin je sais pas comment dire, euh ce sentiment d'être bien d'être aimé d'être au chaud d'être dans les bras de quelqu'un, je sais pas comment heu, c'est ça, c'est à la fois chaud et..... confortable, et..... J'avais l'impression d'être dans les bras de quelqu'un qui m'aimait cent fois plus que tout le monde autour de moi... » (nous soulignons)

On observe que l'incertitude quant à la provenance extérieure ou intérieure de « ça », ce « shoot » qu'elle a reçu fait place assez vite à une phénoménologie du milieu, du doux, du chaud, toutes notations qui recentrent l'expérience vers une intériorité bienfaisante où elle se trouve aimée tendrement et intensément. Il serait donc possible de dire que ce « quelque chose » se situerait plutôt en extériorité à elle, et elle-même se vivrait comme intérieure à ce cocon enveloppant si plein de joie et de douceur. Cependant, l'altérité un instant évoquée comme possiblement extérieure disparaît et se mue en une proximité amoureuse totale. On peut donc faire l'hypothèse que ce qui ressort ici c'est la surprise de cette nouveauté jamais auparavant expérimentée d'un amour intensément proche et bon, qui ne vient de nulle part ailleurs que d'un intérieur immédiatement intime (« *tout à coup j'étais dans quelque chose de... moi-même de doux* »). Le sujet ressent dans une effusion sans couture mais cependant vive et soudaine qu'elle est envahie d'un bien-être quasi infini, quasi sans mesure (cf. les intensificateurs quantifiés) :

« C'était, c'était vraiment, je débordais quoi. Donc c'est plus la joie qui déborde, voilà. »

Il y a bien altérité, car rien dans l'expérience précédente de la vie de C. ne préparait à cet envahissement (ailleurs elle utilise des métaphores de remplissement et ci-dessus, de débordement), mais celui-ci l'entoure de sa chaleur à la fois dedans et dehors, dans tout son espace émotionnel. Plus loin elle mentionnera à nouveau la place où elle se rappelle s'être trouvée, une place « très intérieure » fait d'une tendresse silencieuse :

« C'était euh... cette joie, je... je me souviens pas d'avoir ressenti un tel, une telle joie ... j'étais rassurée, j'étais à ma place, euh.... c'était très intérieur, hein, y'a pas, y'a pas eu de dialogue, c'est vraiment... euh, un câlin silencieux ? (rires) Un câlin silencieux ! »

a4. Les deux cas suivants de miracles avec surprise et étonnement (les n° 4 et 5) ne comportent pas cette attention à un surgissement de l'altérité depuis l'intérieur du sujet. Cela ne veut pas dire qu'on ne pourrait pas le supposer, mais les éléments de focalisation manquent. Par contre, le cas n°6 se démarque au sens où il présente un cas de reconnaissance du miracle (guérison d'un aveuglement), avec mention expresse de surprise et d'étonnement, mais aucune indication de surgissement depuis l'intérieur, au contraire : tout semble se passer grâce à un intermédiaire extérieur, d'ailleurs reconnu pour ses pouvoirs thaumaturgiques (le père Emilien Tardif). Donc il était au moins difficile à G. de pouvoir prêter attention à un éventuel surgissement intérieur ; d'ailleurs la particularité des guérisons fonctionnelles (cas 5 et 6) est qu'elles *localisent* l'action (reconnue) de Dieu, et cette localisation risque d'oblitérer la *présence* perceptible d'une altérité dérangeante.

a5. Chez S. (n°7), où, avons-nous dit, la surprise est reconstruite a posteriori, l'exploration d'un intérieur marqué par l'altérité « miraculeuse » du rayon qui la traverse la situe **dans** cet intérieur, « enveloppée », « coupée du monde », et l'absence de marqueurs de soudaineté, avec leur face à face caractéristique, l'empêche de focaliser sur l'origine de cette altérité. Il y a une sorte d'indistinction entre ce qui ressortit d'elle-même, et ce qui semble plutôt caractériser l'altérité décrite comme le rayon, mais ce dernier a quand même une dimension extérieure, et elle, un positionnement à l'intérieur :

« enfin je suis dedans. J'ai pas de re-...j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise, complètement, mais complètement, en plus, heu..... j'ai envie de dire, je n'y oppose aucune résistance, mais est-ce que... je ne sais pas si j'aurais pu y opposer une résistance, en fait. »

Nous ne pouvons pas dire à cette étape si c'est cette absence de surgissement intérieur d'une altérité extraordinaire, repérable dans les témoignages précédents, qui fait que S. dit n'avoir rien éprouvé en termes de surprise ; cette dernière ne repose pas seulement sur le seul surgissement à l'intérieur. Mais de fait, la particularité de l'expérience de S., dans laquelle pourtant l'élément miraculeux, ou surnaturel, semble plutôt probable, recoupe cette phénoménalité différente.

a6. Chez L. (n°10), nous avons ce qui pourrait paraître l'exemple même d'une configuration extérieur→intérieur, puisque L. décrit les paroles qui lui arrivent depuis « l'au-delà » jusque dans sa tête, et il insiste : ce sont des paroles « qui vous rentrent dedans » (nous soulignons) :

YM : Cette parole que vous avez entendu ne venait pas de la bouche de quelqu'un ?

LB : C'était pas quelque chose qui me sonnait, c'était pas comme on parle tout de suite, c'était quelque chose qui venait, excusez-moi de l'expression, qui venait de l'au-delà.

YM : Et vous vous y attendiez pas ?

LB : Ah pas (chuchoté) du tout (rire), vous savez je suis rentré là-dedans (rires) comme je serais rentré dans un bistrot, hein ?

YM : et est-ce que vous pourriez me décrire quel type de voix c'était ?

LB : Ah c'était pas une voix.

YM : C'était pas une voix ; c'était simplement...

LB : ... quelque chose qui vous disait, qui arrivait en vous, « mets-toi au service ». Pas plus !

YM : Et comment vous saviez qu'elle vous disait ces mots-là ?

LB : Ah ben ça je peux pas vous dire, hein.

YM : Vous les voyiez écrits ?

LB : Ah non, non rien, rien. C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça, vous les entendez pas, c'est pas vrai, vous ne les voyez pas. Non, non.

(...)

« Voilà, j'ai entendu ça. J'ai même pas entendu, je peux même pas dire que j'ai entendu. Je peux pas dire que j'ai vu, je peux rien dire à ce sujet-là. »

Nous savons toute l'ambiguïté des verbes venir et arriver, et leur ancrage dans un schéma de colonisation de l'humain par un divin compris comme extérieur et s'invitant à l'intérieur. Mais d'une part L. utilise les verbes en question ainsi que leur sens traditionnel sans les questionner, et par ailleurs il insiste pour dire que leur nature n'est pas sensorielle. Ceci ne serait pas encore suffisant, à vrai dire, pour justifier d'un surgissement purement intérieur, car le témoin pourrait attester l'origine extérieure d'une réalité totalement spirituelle. Mais on voit bien que dans une

telle configuration, rien ne s'oppose à ce que la description soit celle d'un surgissement intérieur. Lorsque L. dit en fin de passage : « je peux rien dire à ce sujet-là », il souligne son impuissance à expliquer quoi que ce soit sur l'origine, et il nous semble légitime de considérer que ce qu'il dit peut être ajouté à notre phénoménologie d'une instance intérieurement agissante qui se révèle comme extérieure au sujet et le surprend d'autant plus, puisqu'elle s'annonce comme présente au cœur du sujet et donc déjà là avant de se manifester.

a7. Observons le cas n°11, celui de sœur A.-E., qui a vécu une effusion de l'Esprit-Saint dans la rue, en attendant ses parents sur un parking. Elle décrit l'événement comme une rencontre avec Dieu, une intervention de Dieu en sa faveur, et l'évocation de cette rencontre semble ici correspondre à un schéma spatial extérieur → intérieur. Mais cela ne doit pas nécessairement nous amener à remettre en cause la valeur de son témoignage, qui n'est pas réductible à cette spatialité :

YM : et qu'est-ce qui est, dans l'expérience, de cet ordre-là [= de l'ordre du miracle] ?

AEF : c'est le simple fait que ça vienne de Dieu.

YM : donc la rencontre du monde de Dieu et du vôtre ?

AEF : Oui, mais une intervention divine quand même avec un côté extraordinaire. Voilà.

Le verbe « venir » ne devant pas obligatoirement être assimilé à une signification de provenance spatialisée, les formulations demeurent quand même assez vagues. Cet autre extrait, qui reprend le verbe, indique aussi que l'expérience n'est pas vécue comme une intervention en provenance exclusive d'un extérieur. Rien de s'opposerait, en fait, à ce que le sens de surgissement interne soit possible :

« Donc une expérience de Dieu, expérience de joie, de paix, expérience caractérisée aussi par son aspect de rencontre personnelle. Euh... « Dieu m'aime », c'est ce que j'ai écrit en arrivant. Voilà, Christ est vivant, je l'ai, rencontré... Euh, voilà, expérience de joie, ça c'est sûr. (...) C'est venu doucement, et progressivement mais réellement. Et c'était identifiable pour moi, même si, enfin, je suis quand même assez intellectuelle [rire], et pour moi une des choses importantes c'était la connaissance de Dieu, et la cohérence. »

Et d'ailleurs, l'importance que sœur A.-E. donne au symbolisme résurrectionnel, à travers la valorisation des paroles « le grain qui meurt a porté fruit » (provenant de la chanson « Résurrection » de Noël Colombier), pourrait assez facilement asseoir, même de manière implicite, un type d'événementialité à origine interne, avec la personne du témoin transformée par la vie nouvelle éclochant en elle et assimilée à celle du Christ sortant du tombeau. Un commentaire semblable pourrait être fait en se basant sur l'utilisation du verbe **habiter** :

« Et après, du coup ça ne m'a pas habité, comme un sentiment un peu extérieur, hein, mais par exemple quand je me suis réveillée le lendemain matin, j'avais envie d'en parler, c'était la rencontre avec Dieu qui m'habitait, hein, le désir de témoigner. »

Nous remarquons que sœur A.E. insiste pour dire que l'idée d'extériorité ne lui convient pas, même si elle ne va pas jusqu'à dire que ce qui s'est passé en elle s'est manifesté depuis un intérieur qu'elle découvre comme « habité », mais l'utilisation du verbe en question (sans doute habituel chez une religieuse) convient bien en tout cas à l'expérience en question.

a8. La phénoménologie d'un extérieur se manifestant à l'intérieur n'est pas très marquée chez P. (n°12), mais on peut la repérer cependant dans certaines des descriptions qu'il fait des événements qui ont scandé les premiers signes de l'événement de sa conversion, opérée lors d'un pèlerinage, comme L. (n°10) à Medjugorje. Voici le moment où, participant à une célébration, il éprouve le besoin irrésistible de pleurer, alors que selon lui cela faisait des années qu'il ne pleurait plus :

« voilà, ...et euh... et là ça sortait plus fort que moi et moi je dis c'est un peu comme si mon âme euh...s'exprimait quoi, malgré moi. »

Bien sûr, ici le verbe « sortait » décrit les larmes, et non pas un autre mouvement plus intime. Mais la comparaison avec son « âme » s'exprimant à travers ces larmes peut faire suggérer que P. vit l'épisode comme un surgissement d'un événement éprouvé en lui, et le « malgré moi » indique clairement que cet intérieur ne se réfère pas à une motion maîtrisée intérieurement : il y a une volonté indépendante de la sienne propre qui a pris les commandes, sans que l'on puisse dire cependant si cela pourrait, pour P., venir d'ailleurs que lui-même. Ensuite, dans le moment qui suit la communion, il ressent une modification de son rythme cardiaque, suivies de la perception d'une voix, puis une image, « un film », dans sa tête (nous soulignons):

« Voilà euh, il me donne le corps de Christ et là, là j'avale et en ... et en ... et donc je fais comme les gens autour de moi, je ferme les yeux. Euh... et je sens dans mon cœur, hum, ... mon cœur qui commence à battre très fort, et à chauffer. Et, euh, comme un, comme un ... comme une voix qui me dit, euh, « je t'aime, je t'aime, je t'aime » et en... donc c'est une voix qui m'a donné de la paix, euh... et ensuite il y a eu une image et sur une de ces images, comme un film, comme j'avais les yeux fermés c'est comme si dans ma tête j'avais un souvenir, un film voilà... »

Nous sommes conscient que ces indications d'une intériorité agissante sont relativement peu conclusives, mais elles pourraient éventuellement avoir été recouvertes par un habillage interprétatif utilisé lors des témoignages communautaires, par exemple le passage de « je sens **dans** mon cœur » à « je sens... mon cœur » permettrait de retirer du témoignage une distance parasite avec l'intériorité qui du coup serait toute centralisée sur « le cœur » comme foyer de la personne croyante et déjà pré-convertie.

a9. Dernière occurrence de surgissement à l'intérieur d'un extérieur à la personne, le cas de F. (n°15), dont nous avons tâché de décrire la complexité, car le récit de F. tourne autour d'un événement qu'elle a vécu lors de sa maladie où la souffrance et la fièvre ont pu lui faire intensifier certaines impressions, et la rencontre qu'elle décrit, de façon très pathétique, l'est aussi à la limite des ressources narratives où un moi peut guider l'évocation et rendre intelligible ce qu'il dit. Après examen serré de la transcription, nous pensons qu'une réelle événementialité (même très particulière, avec des notations qui rappellent les récits NDE¹⁶) a eu lieu, et que les efforts que fait F. pour en rendre compte témoigne de sa résistance à l'illusion ou l'hallucination. F. est prise dans un tourbillon où surprise lancinante et trouble extrême sont exacerbés au point où elle en vient à remettre en cause la présence même de son moi : « je suis

¹⁶ Voici un exemple tiré du récit de F. qui a l'air de faire référence (négativement) à ce genre d'expérience : « C'est vrai que des fois je me dis : mais je suis pas morte quand même ! J'ai pas vu la lumière ! Les autres ils disent qu'ils ont vu la lumière. Moi j'ai pas vu la lumière ! Je vais pas vous mentir, j'ai pas vu la lumière ! »

pas là en fait », dit-elle. Elle débouche dans un vide où se rend perceptible la figure (la voix plutôt) d'un « quelqu'un » :

« Je me lève directement, je vais vers la personne mais la personne euh... en fait je la vois pas en fait. Je ne voyais pas la personne mais c'est comme si il était là. Donc moi je me lève, je dis « si c'est ce que vous voulez, je vous suis » et là je me lève pour aller vers. »

Cette altérité troublante surgit au cœur de son expérience et commence avec le ressenti d'une force perçue en elle :

« Ça m'a semblé bizarre, ce, cette, cette force qui est venue en moi, qui m'a poussée, qui a poussé une fois, deux fois et après j'entends les gens qui me dit : "C'est inondé. Euh... D'où sort cette eau-là ?" »

Cela correspond à vidage d'une partie d'elle-même (vessie gonflée ?) sous forme de deux vagues qui « inondent » autour d'elle. Donc au même moment où elle vit ce vidage, elle témoigne qu'elle se lève (était en train de se lever ?) pour aller vers cette voix présente en elle, et ce mouvement ressemble à un départ vers l'au-delà. Puis, une fois le vidage effectué, il semble qu'elle revient peu à peu à elle-même, à une réalité que l'on comprend comme une conscience normale. Une interprétation logique serait ainsi que F. aurait été gratifiée du « miracle » de la proximité d'une présence ressentie par les bénéficiaires d'une NDE. Tout cela se joue dans un « intérieur » difficile à assigner bien sûr, et dont il n'est pas sûr qu'il corresponde aux autres formes d'intériorité décrites ci-dessus. La modification de l'état de conscience vécu par F. introduit de plus une incertitude quant à la possibilité même de localisation de l'événement : ce dernier a comme siège la personne de F., mais une personne dont l'identité était en train de disparaître, puis lui est revenue, non sans surprise de se retrouver toujours en vie. Cette expérience nous situe aux limites de ce qu'il est possible de dire en usant des termes usuels de la psychologie.

b. Remise en cause du sujet

En lien avec la dialectique d'une altérité jaillissant depuis (ou à) l'intérieur du sujet, il nous faut parler d'un fonctionnement qui ressort fortement dans presque tous les témoignages de cette catégorie, celui de la déstabilisation du sujet du fait de l'événement surnaturel qui le touche. Nous venons d'en voir un exemple extrême avec le cas de F., sur lequel nous ne reviendrons pas. Que la matérialité même de l'événement surnaturel produise cette déstabilisation semble presque obligé : l'homme y est mis en relation concrète avec ce qu'il comprend comme la présence de la cause ultime de son être. Le « quelque chose » que beaucoup de témoins allèguent dans leurs descriptions pour décrire ce qu'il leur est arrivé peut à bon droit les secouer dans les fondements de leurs habitudes mondaines, et plusieurs d'entre eux s'interrogent même sur leur santé mentale. En fait, ce trouble naturel face à la perception d'une causalité surnaturelle les ayant affectés personnellement constitue une donnée importante pour comprendre comment fonctionnent surprise et étonnement ; en observant la manière dont les témoins se comprennent et se (re)positionnent eux-mêmes par rapport à l'altérité qui les affecte, on dispose d'un outil d'appréciation des deux réactions que nous étudions, et donc de la manière dont l'humain fait l'épreuve de ce qui le dépasse.

Phénoménologiquement parlant, nous pourrions, au fil de l'examen des entretiens où cette problématique existe, examiner (ou bien envisager l'examen de) l'applicabilité des perspectives henryenne (de la chair auto-affectée) et marionienne (de l'adonné), dont le programme est proposé par J.L. Marion dans l'extrait qui suit. Car de fait nous situons cette remise en cause du sujet dans la perspective de la requalification de l'intentionnalité husserlienne comme constitutive de l'être au monde. Nous soutenons que cet être au monde, surpris qu'il est dans ses dispositions vitales fondamentales par l'irruption du surnaturel, se laisse décrire dans l'expérience qu'il fait de lui-même selon des modes nouveaux, foncièrement non-originaux, et que cette expérience limite une fois vécue reconfigure sa base égoïque :

« Cette polarisation du je selon l'axe intentionnel peut pourtant phénoménologiquement se contester. Soit en récusant absolument l'extase intentionnelle (écart sujet-objet) à partir de l'auto-affectation du moi, passivité originaire et immanente à soi. Soit en contournant le *je* constitué et le *je* constituant jusque vers la donation en personne (*Selbstgegebenheit*) de la chair originaire (*Leib*), telle qu'elle précède l'écart entre immanence et transcendance. Soit enfin en annulant l'axe intentionnel par l'injonction éthique, que le je n'exerce plus, mais qu'il reçoit et subit à partir du visage d'autrui. »¹⁷

Nous choisissons ici de minorer la référence lévinassienne (moins directement convocable pour cette dimension de notre travail) et de garder comme polarités pour les réorientations du sujet applicables à notre approche, d'une part celle du centre auto-affecté henryen, qui fait éprouver au sujet constituant sa dépendance intérieure comme chair invisible vis-à-vis d'un « autre » demeurant en sa transcendante immanence, et d'autre part celle de la donation, en droit saturée, du phénomène marionien refondant le sujet cartésien en l'adonné, « celui qui se reçoit entièrement de ce qu'il reçoit »¹⁸ et donc là aussi d'une autre seule source de légitimité et en fin de compte, de liberté. Ces deux pôles de remise en cause du sujet constituant étant envisagés au moins en première instance par les deux auteurs comme devant être constitutifs de l'expérience quotidienne non surnaturelle, nous aurons à examiner en quoi l'expérience de la surprise face au miraculeux modifie leur applicabilité, et notamment par quoi pourrait être remplacée la probablement caduque césure entre naturel et surnaturel.

b1. Chez sœur M. la distance qui sépare la personne qui raconte et le personnage éponyme objet du récit, distance fonctionnelle dans tous les récits en 1^{ère} personne, se double d'une distance déjà à l'œuvre dans l'événement lui-même. La première expérience de cette distance est racontée à travers l'audition de la voix qui intime à M. l'ordre « d'aller à la messe », alors qu'elle ne veut pas y aller, et qu'elle se trouve comme entraînée malgré elle à l'intérieur de l'église, où elle ne peut pas s'empêcher d'assister à l'office. Cette disjonction de deux volontés au sein d'une même personne produit une surprise/étonnement qui en même temps atteste de la réalité de la contradiction :

« Je me rappelle ce moment de refus complet et ... ma réaction était ... ma réponse était un côté, et ma réaction de l'autre, au contraire. C'était ça ce qui était étonnant parce que je disais non et je marchais vers l'église ! Et je me suis installée à l'église ! Et pourtant, j'avais toujours, je disais « mais qu'est-ce que je fiche ici ? Je veux pas. Ça me perturbe trop. Je suis fatiguée. Je veux dormir. J'ai râlé, j'ai râlé. Et mais j'étais là ! »

¹⁷ J.L. Marion, *Le visible et le révélé*, op.cit., p. 30-31.

¹⁸ J.L. Marion, *Etant donné, Essai d'une phénoménologie de la donation*, op.cit., p. 436.

Dans la phrase « je disais non et je marchais vers l'église », il y a bien deux instances du sujet, deux *je* différents : le premier qui refuse, et l'autre qui obtempère. Lorsqu'elle s'exclame « Et je me suis installée à l'église ! », elle exprime sa rébellion contre une volonté prise en otage. Et le *je* de « mais qu'est-ce que je fiche ici ? » n'est pas celui auquel elle peut s'identifier. Ici nous sommes sans doute dans un cas de dissociation dont la psychologie (ou la psychanalyse) pourrait rendre compte. On connaît en effet des situations où le conscient surpris est face à des manifestations qu'il ne maîtrise pas et qui semblent émerger de nulle part. Mais lorsque sœur M. subit la montée en elle de cette joie « profonde » et du rire irréprensible qui l'accompagne, la voilà qui s'interroge sur la possibilité d'un dérangement de ses fonctions mentales : « est-ce que tu es devenue complètement dingue dingue ? » et plus loin : « mais, je deviens complètement zingue ! (sic) » et à son amie à qui elle téléphone : « Mais tu sais, moi je crois que je décroche complètement ! » Elle est donc témoin de la poursuite de la dissociation entre un moi attaché à sa rationalité et son équilibre, et un autre moi ballotté et incontrôlable, même si en même temps il n'y a pas de risque réel de perte d'identité ; la base de la personnalité est intacte. Néanmoins elle témoigne du bouleversement complet qui survient à ce moment : « Je suis sortie...dans un état ! mais complètement...transformée, complètement transformée » ; et plus loin elle dit :

« Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. C'est pour ça que je vous dis que c'était au moment précis... »

La surprise/étonnement qui marque ce (r)enversement, cette conversion totale de sa personne, se fait sur la base d'une transformation des perspectives vitales qui montrent que tout en elle a changé... sauf elle-même, en quelque sorte. En effet, du début à la fin de son récit, nous sommes en compagnie de la même personne qui dit pourtant avoir été changée de fond en comble, mais que nous reconnaissons très aisément en position de narratrice et de présentatrice tout au long de la description de l'événement. Nous pouvons ainsi proposer ce qui a déjà été dit à propos de certains témoins dans les commentaires¹⁹ : que le récit se fait par l'intermédiaire du sujet que l'événement a transformé, et que nous n'avons accès véritablement ni au sujet d'avant l'événement, ni à la transformation elle-même, même si tous deux sont les objets du récit. Le narrateur se confond avec le sujet dont la reconfiguration vitale a été opérée par l'événement et l'on peut, comme ici, avoir l'impression d'être face à une personnalité équilibrée, qui même si elle témoigne d'avoir subi un bouleversement et d'une transformation complète de son être, se présente à nous selon un mode unifié et serein. Ce ne sera pas le cas de tous les témoins (cf. le cas n°15 en [II.C.1.a.9](#)), mais l'on peut dire que quand la conversion a eu lieu de manière heureuse et épanouie, le sujet semble stable et le choc éprouvé lors de sa rencontre avec l'événement surnaturel fait à présent partie de sa structure vitale. La surprise de la rencontre avec une réalité qui aurait pu submerger le sujet (moment de l'événement) ne risque plus de le faire couler à nouveau (moment du récit). L'« enversement » de la personne n'est donc pas un bouleversement traumatique : il s'agit d'une reconfiguration, un renouvellement de perspective suite à l'événement surnaturel, qui fait maintenant partie de l'identité du sujet, cette identité que

¹⁹ Voir notamment le commentaire de S. ([cas n°7](#)).

sœur M. décrit comme « enfant du Père », donc un état de dépendance totale vis-à-vis de ce qui l'a si fortement bouleversée.

Disons aussi quelques mots de l'expérience que sœur M. rapporte quand elle arrive chez ses parents²⁰ : ils voient sur son visage la transformation qui vient de se produire en elle (« tu es toute rayonnante »), et devant leur réaction, elle prend conscience d'un « quelque chose qui se manifeste ». Elle est donc confrontée avec la réalité, visible cette fois, de sa dépendance, réalité qui la dépasse et la constitue sans qu'elle n'y joue aucun rôle, et sa réaction est de tâcher, maladroitement d'ailleurs, de la minimiser (« j'ai balayé dans le coin »). Sa surprise la pousse à taire les paroles qui aurait pu lui faire assumer un fonctionnement que justement elle ne sait pas encore comment gérer, car à travers lui se dévoile un autre aspect de l'événement (et donc d'elle-même) qu'elle n'a pas anticipé, qui met en jeu l'image qu'elle a d'elle-même et qui la constitue face à autrui :

« Je voulais pas trop parler parce que j'avais l'impression que ça se passe quelque chose qui me dépasse complètement. »

Il nous semble que ce je ainsi reconstitué par l'expérience de sa complète prise au dépourvu le situe en dépendance de l'événementialité surprenante plutôt qu'il ne la constitue de façon transcendante – il ne saurait plus se situer comme je constituant de l'événement qui lui donne précisément un nouveau moi, un moi converti, un moi retourné par la surprise dont l'irruption a façonné le nouveau visage. En termes henryens, nous pourrions traduire cela en avançant que le sujet ainsi retourné a vécu « en direct » sa « nouvelle naissance » dont Michel Henry indique qu'elle se produit à la faveur d'une « mutation s'accomplissant à l'intérieur de la vie elle-même, la mutation décisive par laquelle la vie propre de l'ego se change en la Vie de l'absolu lui-même. »²¹

b2. Si nous observons à présent comment les choses se passent chez L. (cas n°2), on peut remarquer aux moments importants un glissement du « je » au « on », comme si la narratrice n'évoquait plus exactement celle qu'elle avait été, mais un sujet dépersonnalisé, dont l'identité est même quelque peu dissoute par l'expérience, puisqu'elle peut (presque) l'évoquer sans pronom personnel :

« C'est ça le problème, c'est que c'est indicible, en fait Et mais alors, immédiatement, cloc, retournée comme une crêpe, je croyais tout ! Sans qu'on puisse, euh... y'a pas de rationalité là-dedans, ça c'est clair, et... mais par contre c'est certain, comme si on, on rencon... alors j'ai - mais après dans la suite parce que finalement ça m'a aidée, euh... comme si on rencontrait... on pénètre autre chose, et ça me l'a refait dans la vie, ça, des mo... des instants où un autre monde est accessible... »

Tout se passe comme si le désordre verbal et expressif, les bribes de l'évocation étaient le produit d'une surprise suffisamment déstabilisante pour gêner l'utilisation naturelle du *je* et le remplaçaient par les pronoms \emptyset ou *on*, l'impact le plus remarquable étant observable au début du passage, où le pronom a disparu. Nous ne pensons pas que « retournée » soit une apposition

²⁰ Voir plus loin en [II.C.1.d.2](#) le développement sur les « post-surprises ».

²¹ Michel Henry, *C'est moi la Vérité*, op. cit. p. 208.

au pronom « je » qui suit, mais doit se comprendre au sein d'une construction de fragments indépendants, dits en rafale, à mettre sur le même plan que « Et mais alors », « immédiatement », « cloc » et « je croyais tout »²². Évidemment, le « je » de l'exclamation « je croyais tout ! » vient contredire cette hypothèse, mais il était difficile d'exprimer l'action de croire sans utiliser le pronom. Par ailleurs, l'utilisation universalisante des « on » qui, ainsi que nous le suggérons, permet dans un premier temps de rendre la description plus objective, ou plus neutre, puisque le « on » identifie le sujet à tous les autres sujets qui peuvent éventuellement reconnaître là un processus connu, en retirant sa subjectivité à la narratrice, l'éloigne étrangement de l'expérience, et c'est cette étrange neutralisation de l'instance subjective qui ressort. La narratrice se présente comme guidée par une autre instance que la sienne propre, dépourvue de volonté, et ainsi suggère implicitement que l'agent principal, le focus de l'événement et donc de l'horizon lui-même, est impérieusement en train de conduire les choses comme il l'entend.

Sans insister exagérément, car nous l'avons déjà souligné, nous pouvons aussi rappeler combien L. décrit son expérience à l'aide des déictiques « ce », « ça », et que l'effet produit décentre la positivité de l'événement en dehors du rayon d'action signifié par son moi, un moi qui se comprend comme accueilli et avec une place qui lui est attribuée, mais aucunement centrale :

« Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai dit tout à l'heure... si ce n'est que ça s'est ... ouvert. Ça s'est ouvert. Le monde s'est ouvert, à une dimension, euh, qui pour moi était inenvisageable. (...) c'est bizarre, oui, y'avait... c'était grand et doux et... accueillant quand même et c'était pour moi, enfin pour moi entre autres. Enfin, j'y avais ma place, plutôt, c'était pas pour moi et pas les autres, mais c'était, j'y avais ma place, ça existait, et ça existait de façon euh... certaine, enfin, c'est ça qui était foudroyant.

Là aussi, nous posons que le choc de la surprise face à l'inouï de la révélation en train de se faire est témoin d'une minimisation du rôle constitutif du moi dans un horizon où un autre agent (ça, ce) le constitue bien plus dramatiquement, bien plus originellement, comme si le moi se retrouvait, donné par cette immensité de douceur et d'accueil qui le précédait et lui donnait sa place, préparée bien avant qu'il ne puisse composer un ordre ou un univers à lui. Il serait donc possible de décrire cette expérience comme celle d'une apparition intérieure, pure donation dont le sujet fait partie en tant qu'il se manifeste lui aussi dans cette donation : L. dit qu'elle « y avait sa place » ; donc loin qu'elle ne puisse surplomber de quelque manière ce qui s'ouvre là, elle en fait partie et s'y trouve accueillie. Analysant les étapes de refondation du sujet en l'adonné, J.L. Marion fait intervenir la figure de l'attributaire et s'interroge :

« D'où surgit l'attributaire ou, ce qui revient au même, d'où lui advient ce qui, en se donnant, l'institue comme un attributaire ? Formellement, la réponse ne fait pas de doute : ce qui se donne se montre et le phénomène donné fait surgir l'attributaire en lui advenant. Il ne s'agit donc que de décrire cette scène, où ce qui vient après le « sujet » *naît* enfin, c'est-à-dire admet enfin de ne

²² Cette analyse est en partie invalidée par le fait que lors d'une reformulation ultérieure, L. dit bien « je pourrais pas trop dire si ce n'est que j'ai... j'ai été retournée comme une crêpe, que j'ai pas bougé de ma place, que..... que c'est venu à moi... »

pas pouvoir, ni surtout devoir s'autoconstituer par *cogitatio sui* ou *causa sui*, mais se reçoit du phénomène donné et de lui seul. »²³

Ne peut-on pas dire, même métaphoriquement, que le *je* de notre témoin se comprend comme ayant été attribué une place dans le monde où il a été invité d'entrer ? Le premier moi de l'extrait ci-dessus, « une dimension, euh, qui pour moi était inenvisageable », que nous comprenons comme la reconstruction post-hoc du sujet antérieur à l'événement, se mue en un personnage du monde nouveau, qui de fait, se reçoit du phénomène vécu comme miraculeux, et dont la surprise constitue le garant de l'originarité fondamentale.

b3. Dans notre commentaire du cas de M.-E. (n°4), nous avons décrit et tâché de rendre compte de ce qui se joue (et s'est joué) dans la conscience de ce témoin suite aux événements qui aboutissent à la reprise de contrôle de son corps. La surprise de la survenue de sa nouvelle capacité est tellement forte que M.-E. se trouve obligée de s'interroger si elle n'a pas feint depuis sa naissance de ne pas pouvoir bouger ses bras et ses doigts. La puissance de sa nouvelle situation est si grande qu'elle remet quasiment en question l'organisation physique qui était la sienne avant sa guérison. Nous avons cité cette interrogation :

« j'ai attrapé, sans m'en rendre compte, ma bouteille d'eau de Cologne : je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais ? »,

où le « je » de la phrase « je me suis dit » est en décalage par rapport au « je » qui s'interroge ainsi « mais qu'est-ce que je fais ? ». Il s'agit du même « je », il n'y a pas un autre « je » qui aurait surgi d'on ne sait où ; mais le sujet se vit comme agissant sans être agi par lui-même, comme mû par une autre volonté. La nouvelle capacité de son corps guéri lui fait ressentir les choses comme l'irruption d'une autre instance de son « je » qui pourtant ne cesse pas d'être le sien. La surprise de cette dissociation déstabilisante est d'autant plus puissante qu'elle est intime ; et elle touche de manière immédiate, primordiale, le fondement même du sujet, avant tout rebondissement (étonnement) concernant le sens surnaturel de l'événement. En fait, c'est vraiment la sensation vive d'une association-dissociation du sujet avec lui-même qui provoque la surprise : le sujet se vit dissocié de lui-même à l'intérieur même de son identité. Il n'éprouve pas qu'il y ait deux sujets, mais que son « je » n'est plus le même. C'est vraiment le cas de dire que « soi-même est un autre », en ajoutant aussitôt : « mais toujours soi-même », tout en étant autre.

Dans le Commentaire, nous avons longuement examiné les implications de l'expression utilisée par M.-E. « j'ai été surprise moi-même », et nos conclusions nous orientaient vers l'hypothèse que la surprise ressentie révèle non pas une, mais deux couches de l'attention, la deuxième se différenciant de la première comme moins « surprenable » que la première, habituée par sédimentation aux surprises quotidiennes, en en ayant compris le mécanisme émotionnel. Pour que cette deuxième couche soit surprise, il faut un choc auquel rien ne pouvait la préparer dans son expérience antérieure, et même dans toute expérience humaine antérieure. L'irruption du

²³ J.L. Marion, *Etant donné*, op.cit. p. 426. L'auteur travaille dans ce texte sur un plan fondamental qui ne décrit pas une situation concrète quelconque. Mais il nous semble que métaphoriquement, ce qu'il dit se laisse illustrer par notre cas particulier.

surnaturel dans le naturel peut constituer un tel choc, et « l'enversement » du sujet qui ne se reconnaît plus lui-même peut également servir de piste pour décrire l'effet de ce type de surprise. Rappelons une autre des conclusions proposées : le sujet humain dont la foi le délivre au moins en partie de la peur inhérente à toute surprise, est en mesure d'accueillir l'événement transcendant, qu'il comprend alors comme surnaturel (ou divin) et c'est cette disposition croyante qui constitue la forme d'attente/attention²⁴ sans laquelle la surprise (face au miraculeux) ne serait pas reconnaissable comme telle. Puisque nous avons posé que toute surprise, même imprévisible pour la structure fondamentale de l'être (c'est-à-dire concernant son être au monde essentiel), avait besoin d'une attente (ou d'une attention²⁵), et que nous avons vu M.-E. remplie de foi accueillir, sans peur, la surprise bouleversante de sa guérison miraculeuse, nous pouvons poser comme hypothèse que c'est la foi qui constitue cette attente fondamentale qui prépare l'être à la surprise de Dieu, au sens où elle le tourne vers lui. Nous aurons à développer cette compréhension phénoménologique de la foi comme attente (attention ou pro-tension), mais elle se laisse assez facilement décrire ainsi, rendant non seulement possible la reconnaissance par les témoins de l'événement-surprise, et le constituant en fait comme tel (puisque nous avons vu que des non-croyants ne sont pas surpris par l'irruption du miraculeux²⁶), mais aussi diminuant l'impact de cette surprise, diminution qui, nous l'avons aussi remarqué, correspond à l'évacuation de l'élément de peur au sein de l'expérience de face à face avec l'altérité radicale surgissant dans l'horizon humain.

b4. Il n'y a pas chez sœur A.-T. (cas n°5) de signes d'une déstabilisation du sujet comme nous en avons vu chez les autres témoins. En lisant son témoignage nous avons remarqué qu'une certaine minimisation de l'émotionnalité potentiellement liée à l'événement miraculeux avait été mise en place dans le récit, peut-être aux fins de le faire correspondre aux buts d'obéissance ecclésiale propre à réduire tout ce qui pourrait paraître venir de l'homme au détriment de Dieu, et donc de diminuer le rôle de la grâce. Dans le témoignage, l'expression de la surprise est atténuée et maîtrisée, et du même coup, le sujet narratif ne subit pas de trouble. Nous ne pouvons pas exclure que la posture de la sœur ne soit pas celle d'une grande foi, qui, comme pour le cas précédent, l'aurait pacifiée face à l'altérité du divin... Mais chez M.E. (cas n°4) cette « grande paix » n'ôte pas la surprise, et la déstabilisation de tout son être témoigne de ce qu'une dimension transcendante a été perçue et vécue dans l'événement. Nous pouvons donc proposer qu'au moins l'expression de la surprise (sinon la surprise elle-même) va de pair avec un sujet déstabilisé. La diminution de cette relation chez sœur A.T. permet de dire que sans surprise

²⁴ Ce dualisme notionnel est voulu ; nous aurons à y revenir pour l'éclaircir, mais nous pouvons déjà poser qu'« attente » se ressent davantage de l'usage religieux alors qu'« attention » tire plus sur le côté psychologique.

²⁵ Et même d'une vigilance. Cf. les travaux déjà mentionnés de N. Depraz, notamment *An Experiential Phenomenology of Novelty: The Dynamic Antinomy of Attention and Surprise*, op.cit., où l'auteur développe l'importance du couple attention-vigilance dans son articulation avec la surprise : « there is no surprise (be it merely organic) without tensed attention-vigilance towards it, but conversely, there is no attention without the irreducible reality of surprise. »

²⁶ Nous voulons dire : des croyants opposés au miraculeux, qui croient donc, mais croient que le miraculeux occasionnel est impossible. On peut donc remarquer qu'à la limite, il n'y a de surprise ni à un bout ni à l'autre du spectre : elle n'existe ainsi que lorsque la foi laisse place à une quantité variable de doute. Ce qui permet de fonder, d'une certaine manière, le parallèle avec le cogito cartésien que nous faisons dans le [commentaire du témoignage de M.E.](#) (p.262) : c'est bien parce que Descartes met en œuvre le doute qu'il se trouve pris par la surprise de ne plus avoir pied. Qui dit mise en doute dit surprise, et qui dit surprise dit mise en doute, au moins sur le plan des possibilités. Doute et foi sont ici à mettre en parallèle.

véritablement dérangeante, le sujet n'a sans doute pas été mis face à face avec l'altérité surnaturelle. Force est de constater que chez sœur A.T., le miracle a bien eu lieu... mais la rencontre ? Peut-être pas, ou alors elle a été masquée sous le témoignage officiel dont la sœur ne se départit guère.

b5. Le cas suivant, celui de G. (n°6), qui présente lui aussi un cas de guérison fonctionnelle, ne se démarque pas beaucoup du précédent par l'attention portée à la dimension de bousculement du sujet. Le témoin de ce récit a lui aussi une certaine habitude de témoigner, et pour elle également, il s'agit surtout dans son « miracle » d'avoir retrouvé une fonction perdue, non sans y reconnaître également l'action de « Dieu » ayant opéré de façon magistrale, alors que la médecine n'avait pas été à la hauteur. On ne peut pas généraliser sur deux cas, mais il se trouve que les deux fois, une guérison fonctionnelle (la jambe, les yeux) est allée de pair avec un certain manque d'émotionnalité du sujet vis-à-vis de ce qui lui arrivait. La façon dont les sujets des cas 5 et 6 se rapportent à eux-mêmes dans le récit de leur « miracle » laisse penser qu'ils conservèrent l'autonomie de leur personne, et en tout cas que rien ne transparaît vraiment dans leurs récits, qui pourrait évoquer ce bouleversement vital ayant marqué les autres témoins. On pourra alléguer que leur guérison, de nature fonctionnelle, laisse par définition leur esprit à l'écart de la guérison qui les a affectés : cela semble peu plausible. Nous supposons plutôt que ce sont des phénomènes narratifs qui amenuisent l'émotionnalité de ces récits, et notamment le fait que ceux-ci ont été souvent demandés. La répétition du récit produirait ainsi à terme une forme narrative éculée où le narrateur s'investit moins et où les simplifications et les raccourcis permettent d'aller à l'essentiel. Si cela est le cas, nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir orienté nos recherches vers des miracles de nature intime par essence moins observables, et par conséquent moins racontés.

b6. Dans le cas n°7, S. déclare de façon insistante n'avoir pas été surprise (ni étonnée d'ailleurs) par l'événement surnaturel qu'elle raconte, et elle y insiste suffisamment pour que cela oblige d'en tenir compte. Mais son récit est malgré tout classé dans la série de « miracles avec surprise et étonnement » car bien qu'elle s'en défende, nous observons massivement dans son récit les caractéristiques de ces deux réactions (cf. tableau p 279-82). Il s'agira simplement de rendre compte du sens de son refus de voir l'événement en question comme l'ayant surprise. Eu égard à la thématique de la remise en cause du sujet examinée ici, S. raconte l'événement du rayon qui l'a traversée de la tête aux pieds comme une espèce d'enveloppement, de saisissement de tout son être ; pendant un instant, elle est comme absente du monde et happée par cette altérité (elle utilise le terme « un ailleurs, un autre ») qui l'absorbe totalement en lui faisant rencontrer son intimité. Puis, une fois l'événement passé, elle « revient » à elle-même. Vers la fin de l'entretien, quand nous lui demandons si elle maintient n'avoir pas été surprise, elle acquiesce, et déclare que « ça [l']a révélé finalement, à [elle]-même²⁷ » et elle évoque :

« Une rencontre avec mon intime, oui, elle m'a pas surprise parce qu'elle m'a pas brusquée, quoi. Elle est venue complètement, le mot qui me vient, c'est épouser, mais parfaitement, ce que j'étais, ce que je suis... »

²⁷ On retrouve presque la même expression chez P (n°12) Voir ci-après.

Elle a donc bien un regard sur elle-même comme objet de « ce » qui s'est passé, mais sans distanciation. Sa conscience d'elle-même est avivée par l'expérience :

« il m'était arrivé quelque chose. Je savais pas quoi, mais il m'était arrivé quelque chose. A moi. Donc ça m'atteignait, j'étais touchée. Je le... Ça c'était... c'était sûr. »

Nous sommes dans le cas d'une personnalité qui observe le changement opéré en elle, mais ce changement, ce bouleversement « incommensurable », « extraordinaire » se fait avec tout elle-même, sans dissociation. Et du coup, sans surprise. La surprise qui aurait pu survenir devant ce bouleversement est privée d'un face à face que l'adhérence « complète » d'elle-même avec « l'autre » supprime tout à fait. Cela n'empêche pas S. de décrire les vicissitudes de son sentiment d'elle-même :

« je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là. »

L'événement qui lui ôte en quelque façon son lien avec son moi mondain – et le dissout dans l'« autre réalité », lui fait subir cette absorption sans surprise, parce que sans distance d'avec lui. Ainsi la dépendance du sujet vis-à-vis de l'événement qui le comprend et le plonge dans une fusion avec son intime est totale ; il s'agit d'un cas extrême de dépossession des pouvoirs du moi, jusqu'à en être incapable de se faire surprendre par ce qui lui arrive.

b7. Chez P. (n°12), il y a une sorte de contradiction. Il se trouve que vers la fin de l'entretien, une intuition nous a fait l'interroger sur le changement qu'il aurait pu avoir vécu entre la personne qu'il avait été à la suite de sa conversion, et avant. Et il affirme qu'il est demeuré le même :

« Oui, c'est quand je suis arrivé en haut, que je me suis dit, zut, (inspiration) : je suis guéri, et je me suis remis à pleurer, et, je me suis remis à pleurer, je me suis dit, c'est pas possible, c'est, c'est, c'est dingue, c'est, c'est, c'est, c'est dingue ! c'est incroyable, qu'est-ce, qu'est-ce qui me veut, Dieu ? (rires) enfin, vraiment, c'est un peu... et puis là, je dis, ben oui, d'accord, je crois, je crois, (rire) c'est, voilà, c'est, j'ai commencé à discuter comme ça avec Dieu. Et puis, euh... »

YM : est-ce que vous diriez que vous étiez toujours le même ?

PT : j'étais toujours le même.

YM : vous sentiez que vous étiez toujours le même ?

PT : mouais...

YM : y'avait pas de problème entre votre personne d'avant Medjugorje, et le Pierrick qui était là, en haut de la colline ?

PT : Le même. Le même, mais avec la joie, la paix, la confiance, l'espérance, qui sont venus se greffer en plus, et euh, on pourrait dire un peu la malédiction, la drogue, la dépression, le désespoir, qui restaient par terre... »

Il est possible que cette absence de changement ne concerne qu'un aspect général, qui pour P. se réfère par exemple à sa personne sociale, car voici ce qu'il avait dit précédemment (nous soulignons):

« Donc la paix revient et au moment où il dit « T'aurais pas pu supporter », c'est comme si y avait toute cette euh... (inspiration) C'est comme dans la drogue aussi je pense qu'y a quelque chose qui est tombé à ce moment-là, parce que quand on est dans la drogue on vit beaucoup dans le mensonge. On ment tout le temps. Tout le temps. Et je pense que euh... ce qui s'est passé en entendant ça « tu n'aurais pas pu supporter », ça a révélé le, le vrai moi, la vraie, là où j'en

étais vraiment, quoi. Et, et donc y a eu cette, cette crise de souffrance, cette souffrance de voir où j'en étais réellement et, euh... parce que, à force de mentir aux autres, on se ment aussi à soi-même, on ment tout le temps. Et du coup, bah voilà, ce moment-là, je crois que ça a été un moment de vérité euh... et bah ça m'a fait souffrir mais en même temps ça me faisait du bien. C'est bizarre mais euh... »

Cette déclaration : « ça a révélé le vrai moi » semble bien avoir l'importance d'un retournement complet, avec la mise en lumière d'un moi jusqu'alors caché par le mensonge, et ouvert par la conversion. D'autres passages mettent en lumière ce changement de toute sa vie :

« disons que ma vie avant était tellement liée à la nuit, euh pfff, à la fête que, tout ça, forcément ça a changé, je, je dormais la nuit, et je faisais beaucoup moins la fête et j'évitais de, de de, retomber dedans, forcément ça a changé des choses, mais au fond de moi c'est le même garçon que... »

Peut-être ce « même garçon » correspond-il à celui qu'il était avant la chute dans la drogue et sa « malédiction », comme il l'explique ; on voit bien que le changement l'affecte profondément et que le personnage qu'il était avant le pèlerinage a été aboli par ce qui s'y est déroulé. Cependant, il dit clairement qu'il n'a pas changé... Il est difficile d'en faire découler une évaluation sur la réalité du miraculeux rencontré, au nom du présupposé que le miraculeux devrait forcément « retourner » le sujet. Nous pourrions peut-être avancer que le « moment de vérité » de l'événement surnaturel vécu par P. a fait tomber le masque de mensonge qui cachait sa vérité foncière, et qu'il a ainsi retrouvé cette vérité originelle (d'où le terme de « garçon », peut-être ?)

b8. Les deux derniers cas des « miracles avec surprise et étonnement » ne sont pas probants dans cette section, le premier (n°11) parce qu'il présente une temporalité trop longue pour qu'une surprise irruptive ait vraiment été vécue par le sujet, de manière à le contester dans sa gestion de lui-même, et donc que la force de la déstabilisation soit perçue de façon suffisante²⁸, et le deuxième (n°17) car il s'agit du cas de récit en 2^e personne, où l'intéressée n'évoque pas de perturbation suite à un événement surnaturel, mais suite au traumatisme de jeunesse qu'a été la maladie et la mort programmée de sa mère, suivie de son retour à la maison, et au poids que l'on a fait peser sur ses épaules suite à ce retour.

c. Evidence et certitude

Une des particularités caractérisant surprise et étonnement dans les expériences du surnaturel que nous observons dans cette typologie consiste en le fait que les témoins affirment de manière appuyée la certitude de leur expérience, leur conviction qu'ils n'ont pas rêvé, ou n'ont pas été dupés par une illusion, et qu'un des traits de cette expérience est l'évidence avec laquelle elle s'impose à eux. La conscience de cette évidence fait partie de leur surprise/étonnement, car ils ne sont pas sans s'interroger sur l'éventualité d'une illusion sensorielle, vu le caractère inouï de ce qu'ils ont vécu. Or, puisque cette évidence leur est présente à l'esprit et en quelque sorte renouvelée dès qu'ils la sollicitent, non seulement elle caractérise l'événement vécu malgré son

²⁸ Notons tout de même, dans cette thématique d'« enversement » du sujet, le symbole évangélique présent dans son entretien du « grain qui meurt a porté fruit » : nous pensons que sœur A.E. aurait accepté de dire qu'elle était elle-même ce grain.

improbabilité, mais elle réactive sa surprise en leur confirmant sa réalité non sujette à illusion. Ce processus appartient en fait à toute surprise puissante quelle que soit son origine (imaginons quelqu'un qui ne s'attendait pas du tout à se retrouver nez à nez avec une personne dont il pensait qu'ils n'allaient pas se revoir avant longtemps), mais avec la survenue d'un événement compris comme surnaturel, cette évidence devient capitale puisqu'elle bouleverse l'être au monde du sujet lui-même. Elle se fait évidence contre l'évidence habituelle des occurrences mondaines. Elle se présente donc comme à l'opposé de l'évidence apparente du monde caractéristique de l'attitude naturelle²⁹ et même de l'évidence seconde des phénomènes reconquis suite à la réduction. L'occurrence n'est plus celle d'une improbabilité incroyable (ou même une impossibilité) devenue réalité, mais d'une nouvelle réalité. Avec une surprise mondaine, quelle que soit sa puissance de conversion, on reste dans le monde. La surprise d'un événement non-mondain, où intervient une altérité non assignable à ce monde, consiste en l'ébranlement à la fois du monde, du sujet, et de leurs relations fondatrices. D'où l'importance capitale de l'évidence du vécu, utilisé dans un récit pour lutter contre la mise en doute de l'événement au nom des habitudes à la fois perceptives, cognitives et logiques constitutives de notre être au monde. Cependant, la réalité incommensurable et inouïe du vécu a aussi pour effet de mettre en doute l'acceptabilité de son évidence. Celle-ci est sa propre contradictrice, en quelque sorte. Par exemple, lorsque S. (n°7) exprime qu'elle éprouve l'évidence de son vécu sous forme d'une certitude, elle est confrontée à l'ambiguïté fondamentale d'un « quelque chose » si différent et si aliénant qu'il ne peut pas être intégré dans les cadres de sa constitution :

« Euh, j'ai pas eu peur, heu..... y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de **certitude**, enfin, d'**évidence** ; et pourtant ça n'avait **rien d'évident**, parce que, bon voilà, c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [ts]**évident**. »

Nous avons vu régulièrement dans les commentaires combien le langage peut se trouver désarticulé par les difficultés de l'expression de tels types de vécu, et, disions-nous, cette désarticulation constitue un signe fort d'authenticité de l'expérience³⁰, mais de fait même les règles de la logique (ici la règle de non-contradiction) peuvent se trouver mises à mal. Cela dit, la certitude mise en avant par la majorité des témoins a une fonction de garantie malgré ces paradoxes. Ils s'étonnent de l'intensité de son ancrage, malgré la distance qui les sépare assez souvent de l'événement. Elle se présente en eux comme la marque de ce qu'ils ont vécu, et sur quoi ils fondent leur témoignage, à la manière des disciples des Évangiles :

YM : Est-ce que c'est possible de revenir sur ce moment où ça se passe ? Qu'est-ce que vous sentez ? Comment vous... ? Qu'est-ce qui se passe ?
 Sr M. (1) : [*3s de silence*] C'est très difficile à poser les mots sur ça parce que c'est quelque chose ... que vous s... à un moment donné, vous le savez. C'est la **certitude**. Mais vous pouvez pas... vous pouvez rien faire avec... et vous pouvez rien faire avec... et mais c'est **certitude** !

²⁹ Cf. E. Husserl : « L'existence du monde va de soi, elle est tellement naturelle que nul ne songera à l'énoncer explicitement dans une proposition. N'avons-nous pas la continuité de l'expérience, où le monde est sans cesse présent à nos yeux d'une façon incontestable. ? Cette évidence est en elle-même antérieure, tant aux évidences de la vie courante qui se rapportent au monde, qu'à celle de toutes les sciences ayant le monde pour objet, sciences dont la vie est d'ailleurs le fondement et le support permanent. » *Méditations cartésiennes*, §7, Vrin, 1992, p. 40.

³⁰ Voir [III.B.1.b](#), « la parole brisée ».

A ce moment-là, la joie était là. J'ai senti... mais en même temps comme, comme personne humaine, et psychologue en plus, j'étais **sûre** que ça vient pas de moi. »

Ici sœur M. indique clairement à quel point elle dépend de cette qualité assurée de son vécu, et à quel point elle subit cette certitude : elle ne peut rien faire que l'affirmer, qu'en témoigner et s'en étonner à nouveaux frais. Cette certitude est elle-même surprenante ; comme la surprise qui fait advenir un événement comme événement-surprenant, elle fait elle aussi événement. C'est parce que l'événement possède cette qualité d'évidence et de certitude qu'il se constitue comme fondation et origine. C'est grâce à son évidence et la certitude de son effectivité que le témoin se fonde sur lui pour réorienter sa vie et lui donner un nouveau sens. Comme la surprise qu'est l'événement, la certitude qu'il est également se construit dans un face à face où l'altérité se détermine quelque peu, c'est-à-dire elle possède ces deux dimensions. Le témoin se polarise par rapport à elle du fait de cette évidence et de cette surprise :

- Et puis un monde d'amour, oui ça c'était... de paix, d'amour, donc très... attirant je sais même pas, parce que c'était pas que c'était attirant, il était là. C'était une **évidence**, donc c'était même pas « viens », c'était « tu l'as », enfin, il est pour t... enfin, pour vous, tu vois ?
- C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une **certitude** intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait bien autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec quelqu'un, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un.
- grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu... et fait d'une **certitude**, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois.....[4s]
- parce que cette première fois, j'ai été acquise, acquise, **certaine** de...de la vérité de cet événement-là, enfin, bon ceci dit, je te le dis là parce que c'est le cas, mais j'ai été incapable après quand il a fallu un peu en parler, euh, je me suis dit, on va me prendre pour une délirante.
- c'était pas pour moi et pas les autres, mais c'était, j'y avais ma place, ça existait, et ça existait de façon euh... **certaine**, enfin, **c'est ça qui était foudroyant**.

Ces extraits de l'entretien avec L. (n°2) reflètent, nous semble-t-il, l'impact obscur de la révélation qui a eu lieu, et cet impact, que l'on pourrait qualifier de photographique, constitue la trace, ou l'impression indélébile de son passage, et ce qui ressort, c'est que c'est la certitude de l'événement qui l'a frappée. L. aurait pu se contenter, peut-être, de parler de l'événement lui-même : mais celui-ci n'est pas séparable de son évidence, tout comme son vécu à elle ne se dissocie pas de la certitude qu'il a laissée en elle. Ces qualités ne sont pas en conflit avec des contraires qu'elles viendraient anéantir : doute, illusion. Elles appartiennent à l'événement de manière intrinsèque, et agissent comme des attributs de son essence.

Chez C. (n°3), la dimension de certitude a trait à l'affectivité ; l'événement la comble sur ce plan-là. Notons l'association faite entre certitude absolue et bonheur : ou lorsque l'évidence de l'expérience permet la plénitude existentielle :

« Oui parce que cette joie que j'ai ressentie, même si après la sensation de, de, cette sensation d'amour va se, se, ce que j'ai reçu, - ce câlin, on va dire, euh... voilà, après, j'étais moi, mais la joie que j'avais eue, elle était là, et euh, et je suis, je me suis relevée avec la **certitude** d'être aimée. Donc ça, ça a duré super longtemps quand même. Après, j'étais euh, ...voilà, j'avais envie de le crier partout, quoi, je, je...je crois que pendant toutes ces années, avec l'histoire de l'amnésie et tout ça, j'ai, j'ai, je me suis toujours posé la question : euh, à 13 ans, on m'a présenté

ma mère en me disant que c'était ma mère. Donc j'avais pas ces souvenirs de, de... voilà, même si après c'est revenu à 27 ans, mais bon, c'est pas pareil, et donc je crois que j'avais toujours cherché cette, ce, ce besoin de, de, j'avais toujours eu ce besoin de sentir que quelque part quelqu'un m'aimait quoi. Et là, une **certitude absolue**. Donc c'est bonheur. »

Même chose chez P. (n°12) :

« Et moi, ça, donc cette chaleur qu'a demeuré dans mon corps, là, voilà, mais en même temps, eh ben y'avait cette, une, présence... de quelqu'un, quoi, et qui, qui euh... et puis cette **certitude** d'entendre : « je t'aime », « je t'aime » et pour moi c'était comme si c'était, euh, voilà, quoique t'aies fait, quoique tu fasses, je t'aime, je suis là, et l'image que j'ai, qui s'est développée après m'a montrée qu'il était là même dans les pires moments de ma vie, quoi. »

Il précise un peu plus loin, en faisant la différence entre la *conviction* qui tout d'un coup l'anime et le ressenti physique :

« Je ne l'entends pas physiquement, mais c'est une **conviction**, que... je sais pas, comme si on avait tout d'un coup une bonne idée, voilà, elle nous remplit l'esprit, elle nous fait du bien, etc., et tout d'un coup, ben cette parole me remplit, me fait du bien, m'apaise... »

Chez d'autres témoins, l'évidence et la certitude de l'événement n'ont pas besoin d'explication, ni d'autre justification qu'elles-mêmes : c'est en quelque sorte la fonction déictique de l'évidence : son fonctionnement se satisfait d'une référence désignée par retour à elle-même. L'utilisateur à la limite n'en a pas besoin, puisqu'elle tient lieu de l'événement lui-même, et du coup l'hypothèse du doute est rejetée d'emblée :

YM : Qu'est-ce qui vous a permis de vous dire que c'était la Sainte Vierge ?

LB : Ah, je vous, **y'avait pas de doute**, hein. J'avais **aucun doute**. **Aucun doute**, aucun.

YM : Ça venait d'où, cette absence de doute ?

LB : C'était une foi, c'était... Ben oui, ben oui, ça peut être qu'elle ! Ça peut être qu'elle.

LB : C'est resté comme ça, hein ? « mets-toi au service », je vous dis, j'ai fait une démarche auprès de mon curé...

YM : Mais avant ça, est-ce que vous vous êtes dit : « oh j'ai dû rêver... » ?

LB : Ah non pas du tout, je savais que c'était quelque chose qu'était vrai.

YM : mais ça vous a pas suggéré un réflexe, l'air de dire, je suis en train de délirer...

LB : Non.

YM : Non ?

LB : Non, pas du tout.

YM : Je suis en train de m'imaginer que j'ai des voix...

LB : Pas du tout.

YM : Ça va pas bien...

LB : Pas du tout. Comme quand j'ai dit à mon épouse, dans le lit : [tout bas] *Chérie, la Vierge vient de me passer la main dans les cheveux*, elle aurait pu dire, arrête tes conneries... elle m'a cru, elle m'a cru.

Quand L. (n°10) se prononce en faveur de la vérité de son expérience, il ne s'embarrasse pas d'autre justification que « Ça peut être qu'elle », « je n'avais aucun doute », et « elle m'a cru ». Il est exact qu'il répète ces « raisons », et l'on pourrait de prime abord penser que ces répétitions accusent la prise de conscience de leur faiblesse. Mais nous optons au contraire pour une satisfaction chez L. eu égard à leur suffisance. Il les répète de façon convaincue, il ne s'y trouve pas la moindre mise en doute, il les vit comme auto-suffisantes. Il y a sans doute même chez L. une forme d'étonnement qu'elles le soient, qui explique leur répétition, car le questionnement

de l'entretien, qui les fait surgir, constitue une forme d'interrogation par rapport à leur solidité, et dans le deuxième extrait ci-dessus, on peut voir que nous avons insisté pour creuser l'assurance de L. Il semble bien qu'alors l'évidence de l'expérience revenait dans le récit, et que quelque chose de la surprise de cette expérience s'est à nouveau manifestée, notamment dans les répétitions.

Le même type d'assurance se retrouve chez J.L. (n°14):

YM : puisque tu dis que c'était sûr, qu'est-ce qui te garantissait cette certitude ? un toucher ?
J.L.H : Non, non justement, y'avait pas de toucher. Puis j'étais **sûr**, puis je sentais bien, parce que y'avait ... je sais pas...y'avait quelque chose qui transparaisait... qui me donnait une telle confiance.... que... ça pouvait être que lui.

Chez C. (n°17), la répétition quasi incantatoire des notions d'évidence et de certitude témoigne de la manière dont elle se réfère à son histoire familiale, et de ce qu'elle vit aujourd'hui à la suite de l'exemple de ses parents. On sent que la répétition même de ces mots vient de sa foi, transmise par celle de son père qui a rendu possible le miracle de sa mère. Une traînée d'étonnement bouleversé est encore à l'œuvre dans l'importance qu'elle donne à ces deux réalités d'évidence et de certitude ; non seulement elle est encore surprise par ces dispositions de ses parents, mais elles ont passé chez elle, et elle s'en sert pour scander son récit et l'imprégner de leur tranchant (noter les adverbes totalisants : tout, jamais, toujours...) :

CA : La personne pour qui c'était une **évidence**, c'était mon père. Pour lui, Dieu existait, point. Et Mère Yvonne-Aimée allait faire quelque chose. Pour ma mère, comme pour nous les enfants, il a fallu qu'on s'approprie l'idée que ... « Ah oui ! ah oui, Dieu existe ! » (rires) A partir de ce moment-là, tout était possible !

YM : Donc là le signe, avec sa puissance, a fonctionné de manière positive ?

CA : Oui, c'est ça.

YM : Voilà. Mais pour votre père, y avait pas de signe...

CA : C'était une **évidence**.

YM : C'était une évidence depuis le début ?

CA : Depuis le départ.

YM : Voilà.

CA : Et je pense que c'est une **évidence** parce que lui, il avait déjà questionné Mère Yvonne-Aimée. Il avait déjà demandé. Et à chaque fois il a reçu. Il a demandé une femme. Il a eu une femme. (...) Donc Mère Yvonne-Aimée a bien entendu le message ! Elle savait qu'elle avait pas beaucoup de temps et elle a répondu très vite ! Et comme une **évidence** aussi !

CA : Ah oui, il avait la **certitude** que cette, cette relique ...avait obtenu quelque chose, euh... il avait quelque chose dans ses mains qui pouvait sauver ma mère.

YM : D'accord.

CA : Ça, il en était **absolument persuadé**. Et donc il a amené cette relique à ma mère en lui disant : « Je veux que tu la portes sur toi. » Et ma mère l'a toujours porté sur elle. Et c'est vrai qu'à partir du moment où elle a eu cette relique-là il n'a plus rien entendu d'autre que de bonnes, de bonnes nouvelles.

CA : C'est-à-dire qu'à partir de ce moment-là, à partir du moment où je me suis appropriée l'idée de ce miracle-là, et que j'ai accepté l'idée qu'il y ait pu y avoir une intervention, euh... divine, spirituelle en tout cas, euh... ça n'a plus jamais remis en cause ma foi. C'est à dire qu'en fait ça a posé comme ... pas une certitude parce que on peut pas dire ça, euh ... la **certitude** que Dieu existait. Voilà. Après il faut s'approprier ça, hein. Mais, ça ne fait pas toute la foi... mais, parce que il va falloir faire du chemin autour de ça mais ça, mon frère est pareil, on ne l'a jamais remis en question. C'est-à-dire que ça a fondé euh... notre croyance profonde en la **certitude** que Dieu

existait. Ça, c'est une **certitude**. Voilà. Pour nous c'était une **certitude**. Ça n'a plus jamais été remis en question.

d. Pré-surprises et post-surprises

Une des caractéristiques importantes des cas étudiés dans cette typologie consiste en la présence de ce que nous avons choisi d'appeler des pré-surprises et des post-surprises, c'est-à-dire des événements de nature émotionnelle, en principe de moindre intensité et importance que l'irruption reconnue comme surnaturelle elle-même, qui précèdent ou suivent cet événement central, et semblent l'annoncer ou le confirmer. Il est vrai que le concept même de pré-surprise pose question, et que les deux notions (pré et post-surprise) ne sont pas sur le même plan, même si un même fil temporel les relie. Disons donc que « pré-surprise » se réfère ici³¹ à ces émergences phénoménologiquement signifiantes, mentionnées par les récits an amont de l'événement principal, et que le témoin rapporte entouré de marqueurs de la surprise (parfois il est capable de verbaliser cette pré-surprise) ; la « post-surprise » qualifie ce qui survient parfois à la suite du « miracle », comme une sorte de rebondissement, alors que la « pré-surprise » peut en constituer un signe avant-coureur. Ces deux manifestations ne sont pas sur le même plan, puisque les post-surprises bénéficient de la connaissance de l'événement central vécu comme miraculeux, et donc elles se présentent comme plus fragiles heuristiquement parlant. Nous serons donc attentif à leur critériologie. Terminons en précisant que *la joie* ne sera pas placée sur le même plan que ces deux types d'émergence. Nous nous réservons d'aborder sa phénoménalité dans la IIIe partie consacrée aux éléments de révélation ([III.B.4](#)).

La question qui se pose est celle de la qualification phénoménologique à donner à ces manifestations, qui ont suffisamment attiré l'attention des intéressés pour qu'ils les aient remarquées et incluses dans le contexte de leur récit. Allons-nous devoir supposer qu'une forme de « parole » (au sens henryen) est à l'œuvre en elles ? Devrons-nous traiter l'événementialité surnaturelle comme se manifestant selon un amont, un pic et un aval, plutôt que comme un jaillissement unique ? Ce dernier modèle phénoménologique correspond au modèle événementiel de Cl. Romano qui, de manière typique, utilise l'idée d'effraction, dont nous avons déclaré qu'elle nous gênait par son potentiel de violence et tout au moins de peur causée au sujet. Or ces deux forces sont constamment refusées par nos témoins : ils sont unanimes à décrire leur expérience en insistant sur l'absence de violence et en général de peur éprouvée lors de « ce qui leur est arrivé ». Et ils sont témoins, pour six, voire sept d'entre eux, de ce fonctionnement. Du coup, cette temporalité multiple, qui cependant n'exclut pas la soudaineté, nous semble intéressante à explorer, eu égard à la valence globalement positive des événements décrits, qui pourrait se concilier avec une intention respectueuse de l'agent surnaturel vis-à-vis de l'accueil humain.

³¹ Nous assumons le fait d'appeler surprises ces événements qui ne sont d'abord que des émergences répétées, et que nous choisissons délibérément de situer phénoménologiquement comme surprises, en mettant en avant leur impact subjectif auprès de leurs bénéficiaires.

d1. Pré-surprises : pleurs et larmes

Les pleurs³² sont le signe le plus courant de ces annonces surprenantes (surprenantes pour l'intéressé). On les trouve dans les témoignages 1, 2, 3, 10 et 12 dont l'un (le n°10) est en principe en dehors de notre typologie, mais justement, ce phénomène l'en rapproche. Sans qu'elle leur attribue une fonction particulière, ou même un quelconque sens, sœur M. évoque les pleurs qui ont ponctué la crise précédant la révélation qui a eu lieu (si nous comprenons bien sa chronologie) le lendemain. Par contre, elle met tout en œuvre pour les inclure dans le contexte, car elle mentionne que, désespérée et révoltée, elle « a craqué complètement » et plus loin, malgré les efforts de son amie qui l'accompagnait à cette séance de prière, elle « ne tenait pas » et « est allée pleurer dans un coin ». Il n'est pas sûr que pour sœur M. ces pleurs aient consciemment constitué une partie/annonce de ce qui va se passer le lendemain. Et il est aussi possible que nous leur attribuions un rôle qui vient notamment de la réflexion que nous menons sur ces signes avant-coureurs. Cependant, nous pensons qu'il est légitime de les inclure dans un processus phénoménologique d'ensemble, puisque nous les retrouvons chez d'autres cas semblables et qu'ils s'harmonisent assez bien avec la structuration de l'apparition de la surprise comme attente-surprise-retournement mise en évidence dans les tri-critériologies repérées chez une majorité des témoins. En effet, puisque nous posons comme cadre de description de la surprise/étonnement que ce phénomène ne se produit que dans un développement comprenant attente (et foi) en amont, et retournement (conversion-engagement) en aval, il peut sembler logique que des éléments phénoménologiquement importants comme ces pré- et post-surprise soient présents à chaque étape. Il demeure cependant exact que cette structure n'est pas observable partout, tant s'en faut.

Chez L. (n°2), les larmes³³ sont non seulement présentes en amont de sa révélation, de manière émotionnellement suggestive, mais aussi elle choisit d'en donner son interprétation, et cela ne nous gêne pas de dire que c'est en partie grâce à cette description que nous avons été amené à valoriser pré- et post-surprises :

« oui, elles ont eu un rôle déclencheur, parce que d'abord, je comprenais pas pourquoi je pleurais, c'est pas des larmes de... j'avais pas de raison de pleurer, c'était ... pas de tristesse, le livre m'avait plutôt, euh... mais peut-être parce que ça m'a amené, euh... les mots en question autour de l'écoute du silence, m'ont amené à une espèce de vérité, de vérité par rapport au sens de la vie que j'avais déjà. L'écoute, j'en étais convaincue ; bon l'amour, qui n'en est pas quand même un peu convaincu, même si on met un peu tout là-dedans, bon et puis, (déglutition) le silence aussi j'en étais complètement convaincue ; et les larmes sont venues me dire... m'étonner, mais me dire : mais tu touches au vrai, tu touches au... à la...au sens profond de la vie, là. Alors, les larmes, je me suis dit mais, ce livre c'est plus important encore que de dire je

³² Il existe une longue tradition de valorisation patristique et mystique des larmes, suivie d'une histoire de leur dévalorisation comme suspecte d'illuminisme (voir ici : Miquel Frédéric, *La sécularisation des larmes mystiques au début du XVIII^e siècle*, Littératures classiques, 2007/1 (N° 62), p. 51-63. DOI : 10.3917/licla.062.0051. <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2007-1-page-51.htm>). Cet « antimysticisme » étant connu notamment depuis la querelle quiétiste (XVII^e siècle), et continuant à cristalliser des positionnements religieux jusqu'à aujourd'hui, nous nous bornerons à prendre acte de la chose, mais ne pourrons pas entrer dans une réévaluation du débat à la seule lumière de nos travaux.

³³ Le vocable « larmes » possède une valorisation émotionnelle plus grande que « pleurs ». Cf. le « don des larmes » (*Charisma tòn lacryon* chez saint Athanase). Il est possible que le choix du mot dans les récits soit un indicateur de l'importance que leurs témoins lui confèrent.

suis d'accord. Tu vois, c'est... oui, elles ont joué leur rôle. D'abord pour me faire prendre conscience que c'était inhabituel, inattendu et que... c'était essentiel. Enfin, je pense
..... (8s) »

Ce que L. dit de ses larmes, survenues en deux fois au moins, mais notamment celles qu'elle verse juste avant l'irruption « surnaturelle », elle pourrait le dire de l'événement lui-même : les termes « inhabituel, inattendu ... essentiel » pourraient s'y rapporter tout aussi bien³⁴. Leur potentiel de surprise signifiante est souligné d'une manière clairement en rapport avec ce qui va suivre et forme ainsi une structure phénoménologique où l'on repère le rôle interrogateur de ces larmes : elles font irruption sans raison apparente, obligeant la personne à interroger leur sur-venue et leur langage (« elles sont venues me dire »). Dans cette perspective, il est clair pour L. que l'événement qui va suivre constitue une espèce de « réponse » à cette interrogation. Nous sommes donc dans un complexe de parole, où des événements interdépendants se font mutuellement signe, et c'est leur irruption qui constitue une espèce de prise de parole sur le fond de silence du quotidien. Non référençables selon les modes langagiers usuels, ces irruptions utilisent la surprise pour formuler leur parole ; c'est elle qui permet au sujet d'être attentif à leur dire³⁵ :

« les larmes sont venues me dire... m'étonner, mais me dire : "mais tu touches au vrai, tu touches au... à la...au sens profond de la vie, là." »

Notons que le dire des larmes ne délivre pas vraiment un contenu : plutôt il oriente vers une disposition, ou bien prépare un événement ou une rencontre (avec « le sens profond de la vie ») qui en retour les aura justifiées. Mais il utilise en tout état de cause la parole de la surprise, ou mieux, la parole qu'est la surprise, afin d'entrer en communication avec le sujet et lui faire « entendre » son interrogation.

Les larmes dans l'entretien n°3 sont vécues selon un mode plus conventionnel : C. parle de « pleurer » (elle dit qu'elle n'a fait que pleurer les jours qui ont précédé son « shoot ») et même de « déverser » (« vraiment j'avais quelque chose à déverser »). Notons cependant que ces pleurs sont incluses dans le développement qui commence par « c'est là que les choses se sont passées » : C. leur donne donc un statut de préparation, ou d'antécédence à l'irruption du dernier jour de son séjour. Ensuite, elle indique combien cette crise de larmes a duré :

« Je suis arrivé là-bas et les 5 premiers jours, on va dire, j'ai dormi, j'ai mangé à l'aumônerie, enfin voilà, nourri par les frères, et j'ai pleuré. J'allais à toutes les cérémonies, des Laudes jusqu'au coucher, en fait pour les entendre chanter, et je pleurais. Le père abbé venait me voir, il disait, est-ce que je peux vous aider, faire quelque chose ? Non, non c'est pas possible, et je pleurais. Mais vraiment, j'avais quelque chose à déverser. »

³⁴ Plus loin dans l'entretien, elle redit à peu près les mêmes mots, en se référant cette fois à la révélation centrale elle-même : « C'est ça que ça m'a... immédiatement j'ai... j'étais éblouie par ce truc-là, je me suis dit c'est tout, beaucoup différent de ce que je pensais, la vie est encore plus... y'a autre chose qui mérite d'être vécu, euh, qui fait sens, qui touche le vrai euh, enfin oui, oui, enfin c'était grandiose, c'était ça enfin, l'essentiel de la vie. »

³⁵ « Les larmes sont une parole efficace reçue de Dieu, pour la sanctification personnelle. Contrairement à celles de damnés (Matthieu 8, 12 ; Luc 6, 25), elles transfigurent le visage du croyant qui souffre du mal qu'il subit ou qu'il commet, et s'en détache salutairement, dans un bain quasi baptismal. » Frédéric Miquel, art. cit. §18.

L'effet de répétition, quelque peu comique, veut souligner l'énigme de cette éruption de pleurs, que l'intéressée laisse sans interprétation personnelle, sauf le « mais vraiment, quelque chose à déverser », où nous choisissons de souligner le « mais vraiment ». C. l'ajoute, nous semble-t-il, parce qu'elle a conscience que cette accumulation risque de modifier le sens qu'elle veut leur donner (par exemple, son auditeur pourrait considérer l'épisode comme infantile, ou ridicule). Ce « mais vraiment » vient proposer d'entendre les pleurs dans leur « vrai » langage : ils constituent un problème, une interrogation : pourquoi a-t-elle tant pleuré ? Et donc la structure qui se dégage nous paraît ressembler à celle proposée pour le cas n°2, celle d'une émergence questionnante, un langage-surprise qui pousse à considérer l'événement central décrit ensuite comme une réponse, ou bien une reprise, de la « parole » proférée à travers ces pleurs. De fait, la pré-surprise n'est pas nécessairement suivie d'une réponse, au sens d'un dialogue qui serait complet une fois terminé ; l'hypothèse d'une poursuite et d'une intensification de la même parole est possible. Elle est peut-être même plus probable, si l'on admet comme les témoins eux-mêmes qu'il s'agit d'une même structure événementielle, et que la manifestation de l'altérité questionnante/surprenante démarre avec la première émergence qui rend le sujet attentif à elle, et permet peut-être que sa réceptivité soit plus appropriée à l'intensité à venir. On observe donc que la présence de ces pré-surprises qualifie voire modifie l'événementialité de l'irruption principale, justement en la constituant comme principale et articulée au centre des émergences d'amont et d'aval. Evidemment, la question ne peut pas ne pas se poser de l'absence, dans un grand nombre de cas, de ces pré- ou post-surprises : serions-nous en présence d'un autre type de miraculeux ? Cette phénoménalité-ci correspondrait assez bien à un miraculeux de la révélation, qui n'est sans doute pas le même que le miraculeux de la guérison (physique), mais nous avons à notre disposition d'autres cas où ce qui se passe consiste en une révélation, et où il n'y a pas de pré-révélation (n°11 par exemple³⁶).

Chez L (n°10³⁷) une description de pleurs assez semblable est faite :

« Ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer... »

Il n'est pas facile de savoir si L. considère les pleurs eux-mêmes comme le « quelque chose » qui s'est passé, ou plutôt comme la visibilité de ce quelque chose. Plus loin il évoque ce quelque chose comme « une clarté » :

« A l'hôpital de Bois-Guillaume, y'a quelque chose qui s'est passé, une clarté, quand je me suis mis à pleurer, quand les infirmières m'ont appris tout ça... »

Donc on est en droit de considérer que les pleurs ont entouré ou préparé l'événement appelé ainsi. Le « vraiment » dans l'expression déjà rencontrée « pleurer, vraiment à pleurer » semble ici aussi vouloir insister sur la dimension révélatrice de cette manifestation corporelle. Ce « vraiment » indique que la parole en question ne consiste pas en un épiphénomène de surface,

³⁶ Mais dans ce cas, la révélation « principale » se montre si « rasante » que la nécessité d'une préparation semble moins justifiée.

³⁷ Nous ajoutons ce cas ici, même s'il n'appartient pas à la typologie « miracle avec surprise et étonnement », mais ce rangement tient surtout compte du fait que c'est l'intéressé qui refuse qu'il y ait surprise dans son expérience. Nous verrons que malgré lui, les marqueurs de la surprise sont présents.

une simple réaction nerveuse, mais correspond à une émergence importante, qui interpelle suffisamment le témoin pour que celui-ci veuille lui redonner sa valeur signifiante, par l'intermédiaire de l'adverbe.

Chez P. (n°12) les larmes présentent la particularité d'être insérées dans une interprétation spirituelle (« c'est comme si mon âme s'exprimait malgré moi ») qui doit probablement se référer aux catégories de révélation suggérées par sa communauté charismatique, mais en même temps, il les situe aussi dans le contexte émotionnel de sa vie de drogué où « y'a[vait] plus de larmes » ; il semble donc pertinent d'associer ce récit de la résurgence des larmes à une pré-surprise, puisque tout ce qui va suivre se comprend comme une guérison hors de l'esclavage de la drogue. Voici le passage, où P. se trouve dans une assemblée, en train d'écouter le texte de l'enfant prodigue (Luc 15, 11-32) :

« Donc c'est Jésus qui raconte l'histoire d'un gars qui, qui est parti, euh... qui a demandé son héritage à son père, qui est parti faire la fête et tout dépenser et qui se retrouve, euh, n'ayant plus d'argent, sans amis, sans rien sauf le souvenir que c'était quand même bien chez son père et il retourne chez son père. Et voilà c'était un peu comme si Dieu me disait : « Ben tu vois, la porte est grande ouverte tu peux revenir, c'est le moment. » et j'entendais ça et c'était ... c'était euh ... Alors en entendant ça j'avais une larme qui coulait. Alors il faut savoir que quand on est dans la drogue, quand on est voilà dans la dépression, euh... il y a un moment donné y a plus de larmes, donc ça faisait des mois, des années que j'avais pas, que j'étais sec, j'avais pas d'émotion sur quelque chose de mal ou de bien ou sur quelqu'un, voilà, ...et euh... et là ça sortait plus fort que moi et moi je dis c'est un peu comme si mon âme euh...s'exprimait quoi, malgré moi. »

Il y a d'autres témoignages dans lesquels on remarque des événements que l'on pourrait assimiler à des pré-surprises comme le sont ces épisodes de pleurs. Nous avons chez M.-E. (n°4), l'irruption de la voix lui demandant de se relever, d'y arriver, événement auquel elle fait référence en l'appelant « un phénomène assez drôle » ; et chez S. (n°7), ce qu'elle appelle sa disposition d' « ouverture intérieure », qui a précédé de peu l'événement de rencontre raconté, et que l'on peut éventuellement rapprocher (malgré sa matérialité assez vague) d'un changement dans la temporalité vécue avant l'événement principal. Mais une majorité des témoignages ne présentent pas cette structure, sans que nous puissions établir les raisons qui expliqueraient cette absence ; cependant, les cas en question ne présentent pas une phénoménologie identique dans la situation vitale précédant la survenue du surnaturel. Les cas de miracles sans surprise/étonnement, on le verra, surviennent dans des états de conscience modifiée où la perception d'un mécanisme annonciateur ou interrogateur n'est sans doute pas possible.

d2. Post-surprises : translucidité et changement de toute la personne

Il nous reste à examiner ce que nous avons appelé des « post-surprises » dans le cadre de la typologie des miracles avec surprise et étonnement. L'événement le plus fréquent consiste en ces épisodes de « translucidité »³⁸, ces modifications de l'aspect du visage, ou bien de la personne suite à l'événement principal de révélation. Il se produit explicitement lors des témoignages 1, 2, 6, 9 et 10. Mention en est faite dans trois des récits comme survenant à la

³⁸ Voir les notes 13 à 15 dans le [commentaire n°2](#).

suite de ce que les témoins appellent leur miracle. Dans deux cas (n°6 et 9), les personnes rapportent qu'on leur a dit « comme tu as changée ! », mais cela se réfère à l'ensemble de leur comportement. Nous donnons dans ce qui va suivre une description seulement phénoménologique de ces événements, sans prétendre les ériger en hypothétiques théologoumènes à partir desquels le phénoménologue se prononcerait ; nous ne pouvons pas savoir ce qu'il en est de leur réalité spirituelle, et ils pourraient fort bien ne se référer qu'à une modification des pupilles, un rougissement de la peau du visage, voire simplement une forme d'hébétude suite à ce qui a été vécu par les sujets. Nous pensons que le statut de ces suites est plus difficile à établir puisqu'elles surviennent après l'événement principal, et que l'on s'attend, naturellement, à des modifications, ou bien des conséquences sur la personne dans le sillage d'un événement si bouleversant. De plus, même confusément, les croyants peuvent avoir en tête le modèle de Moïse descendant du Sinaï et des disciples de Jésus sur le Thabor. La tentation de transformer une remarque peut-être superficielle en signe surnaturel doit être assez forte.

D'autres événements, de nature plus émotionnelle, pourraient être ajoutés à la liste de ces « post-surprises », par exemple une décharge de joie (le plus courant), ou bien la sensation d'un grand bien-être, ou encore la certitude de croire en Dieu (conversion). Mais l'intérêt de la translucidité, outre que ces autres manifestations possèdent une matérialité plus subjective, tient en ce qu'apparemment elle survient indépendamment de la volonté de la personne bénéficiaire, comme une forme de confirmation visible et extérieure de ce qui s'est produit à l'intérieur. En cela elle ressemble aux pleurs, car son émergence inopinée surprend bénéficiaires et observateurs, puisqu'elle est à la fois inattendue et involontaire. Voyons les différents cas.

Je suis sortie... dans un état !... mais complètement.... transformée, complètement transformée. [*inspiration*] Je vais chez mon papa pour euh... parce que j'habitais chez mon père. J'ouvre la porte... mes parents me regardent et me disent : « mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Je... « Y'a quelque chose qui va pas ? » « Non, justement, c'est ça ce qui est étonnant, tu es toute rayonnante ». Et comme j'habitais chez eux, chez eux, ils savaient très bien que je suis mal barrée. J'ai dit : « Mais je sais pas, je... » [pt] Je voulais pas trop parler parce que j'avais l'impression que ça se passe quelque chose qui me dépasse complètement et [*inspiration*] Alors je dis : « Oh, oui, oui, bah je... c'était bien la nuit, tout ça ... » J'ai [prt] j'ai balayé un petit peu dans le coin, mais ils posaient les questions tout le temps parce que ils voyaient qu'il y a quelque chose qui se passe [*rire*] et alors je me suis dit : « mais, je deviens complètement zingue. » [*inspiration*] Alors j'ai téléphoné vite à mon amie et je lui ai dit : « Mais tu sais, moi je crois que je décroche complètement ! »

Nous venons de lire la description faite par sœur M. de la rencontre avec ses parents qui, lorsqu'ils la voient arriver chez eux, s'étonnent immédiatement de son changement, changement qui ne se confond pas avec la « complète transformation » dont elle sent qu'elle est dorénavant le siège. Le dialogue lui-même est intéressant. Le « mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? » des parents la surprend, au point où elle imagine un instant un problème de nature négative : « Y'a quelque chose qui va pas ? ». Mais ils la rassurent, en lui révélant ce qu'elle ne semble pas voir elle-même, et qui les étonne eux aussi : « Non, justement, c'est ça ce qui est étonnant, tu es toute rayonnante ». L'étonnant de la chose peut faire référence à la fois au contraste avec l'état d'elle-même antérieur au weekend et à l'événement surnaturel (c'est ce qu'elle explique par « Et comme j'habitais chez eux, chez eux, ils savaient très bien que je suis mal barrée. »), mais aussi à une apparence physique inhabituelle, aux traits de son visage où

une différence est perceptible. L'adjectif « toute rayonnante » caractérise cette différence, et le « toute » semble décrire une modification d'ensemble, pas seulement le teint, par exemple, mais le regard lui-même. A nouveau, nous insistons pour dire que quelqu'un qui a eu un fou rire pendant un certain temps peut présenter un visage épanoui et si, effectivement, sœur M. est intérieurement « complètement transformée », cela doit se voir. Mais elle ne réduit pas ce que ses parents lui disent voir à l'expression extérieure de ce qui vient de se passer en elle³⁹. Voici sa réaction :

« J'ai dit : « Mais je sais pas, je... » [pt] Je voulais pas trop parler parce que j'avais l'impression que ça se passe quelque chose qui me dépasse complètement »

Cette réaction est peut-être influencée par la dimension incontrôlable de ce qui s'est passé dans l'église : elle se rend compte que cela continue, qu'une manifestation indépendante de sa volonté est en train de révéler à ses parents ce dont elle a été le témoin. Et ses efforts de minimisation n'y font rien :

« J'ai [prt] j'ai balayé un petit peu dans le coin, mais ils posaient les questions tout le temps parce que ils voyaient qu'il y a quelque chose qui se passe. »

Là, on peut estimer que les parents sont passés dans leur questionnement du signe visible à l'événement qui en est la cause, mais cela provient de ce qu'ils « voyaient ». Et l'amoncellement de questions se comprend par la conviction que leur fille peut bien leur cacher son vécu, elle ne peut pas cacher ce qui se lit clairement sur son visage. En somme, l'absence de ses paroles ne fait pas taire la parole écrite en lettres « rayonnante » sur son visage. Et comme en de pareils cas, la puissance visible de celle-là constitue une dénonciation de la dénégation silencieuse de l'autre⁴⁰.

Sœur M. associe dans un même constat de dérèglement de ses facultés l'événement principal qui l'a « complètement transformée » et celui qui le suit, et qui fait que, non contente d'être transformée intérieurement par une force autonome, et est la victime d'une apparence elle aussi indépendante. C'est alors qu'elle prononce la phrase rendue savoureuse par son français occasionnellement aléatoire : « mais, je deviens complètement zingue ! » En dehors du fait que ce constat nous permet de mettre le doigt sur la crise impliquant son « je » déstabilisé, le constat a pour effet d'associer événement principal + événement secondaire, surprise et post-surprise. Le résultat de la confrontation avec ses parents se solde par un sentiment de panique qui montre clairement que pour elle, l'altérité dérangeante qui l'a assaillie dans l'église vient de lui démontrer qu'elle est toujours à l'œuvre. Pour sœur M. les deux phénomènes sont clairement associés.

A présent voici le passage chez L. (n°2) :

« Alors je vais à l'aéroport, puis, je me rappelle très bien là, les portes qui ouvrent, qui ferment, on se voyait, mais je ne sais pas pourquoi, il sortait pas, il était retardé là-bas avec les enfants et puis, je, « qu'est-ce que je vais lui dire, comment je vais lui dire ? » parce que, il fallait que je

³⁹ En tant que croyante, évidemment, elle peut vouloir pencher pour une interprétation surnaturelle de cette manifestation-là aussi.

⁴⁰ Il semble assez naturel de rapprocher ce que nous disons là du développement de notre première partie consacrée à la « lumière de la surprise » chez Rembrandt ([I.F.5](#)).

lui dise à lui, évidemment ; aux autres, c'était pas trop -, y'avait pas le feu, mais à lui, fallait que je lui dise, y'a quelque chose de changé et c'était... mm...une question de... vitale... bon. Donc euh, je tournais, je devais avoir l'air de, je sais pas quoi, et puis plus tard, il m'a dit, mais tu sais je te voyais de loin, mais dès que je t'ai aperçue, j'ai su que tu avais rencontré quelqu'un. Alors ça, je me dis c'est... pour moi c'était un bon signe parce que je me disais, il... enfin, c'était un bon signe, j'en sais rien, mais je me disais d'abord il a vu, il a compris, quelque chose, même sans me parler, et puis, j'ai effectivement rencontré quelqu'un, mais je le raconterais pas comme une rencontre de quelqu'un que j'ai vu... euh, une image humaine, ou une... pas du tout, j'ai pas vu de choses comme ça. »

La scène se passe à l'aéroport, L. rentrée de ses vacances à la neige où sa révélation a eu lieu vient chercher son mari qui, lui, rentre d'une autre destination. Son récit nous la présente embarrassée du « devoir » qui lui incombe de parler à son mari pour lui dire ce qui s'est passé (noter que ce devoir s'exprime déjà en termes de « quelque chose de changé »). Elle se projette alors dans l'avenir et explique que dès l'instant où il l'a vue à travers les portes à l'aéroport, il a « su qu'[elle] avait rencontré quelqu'un ». Nous n'avons que la phrase que L. restitue, et par conséquent, nous ne savons pas si le mari avait en tête « Dieu » ou autre chose. Que signifiait pour lui exactement le terme « quelqu'un », nous l'ignorons. Mais L. prend la phrase comme « un bon signe » (avant de se rétracter quelque peu, peut-être parce qu'elle ne veut pas donner l'impression qu'elle souhaite fonder sa révélation sur du tangible, et que l'événement se suffit à lui-même ?). Ce signe c'est sans doute son visage à elle, ou sa posture, porteuse de l'obligation qu'elle ressent de lui dire que « y'a quelque chose de changé » en elle. Puisqu'il la connaît bien, forcément, il ne lui est peut-être pas difficile de voir en elle quelque chose de changé, mais de là à dire « qu'elle avait rencontré quelqu'un »... Bref, quoiqu'il ait voulu dire, le signe consiste en cette visibilisation chez elle d'une rencontre, ce qui correspond à la réalité : « et puis, j'ai effectivement rencontré quelqu'un ».

Cette expérience comporte cela de plus par rapport à celle de sœur M. que dans le cas de L., il y a eu intuition, celle d'une information a priori impossible à transmettre en dehors d'un message verbal, et donc transmission considérée par L. comme indicatrice de l'authenticité de sa révélation. Cette fois (et si nous devons les suivre), les faits semblent aller plus loin qu'une simple réverbération d'un événement intérieur sur le bien-connu du visage familial ; il y a une espèce de triangulation entre l' « autre », c'est à dire l'agent de la révélation, la personne qui en bénéficie, et la personne qu'elle aime et qui la connaît intimement. Il ressort de ce que dit L. qu'en ce qui concerne son mari, « il était vital de lui dire ». Et donc il était aussi vital qu'il « voie et comprenne » ce qui s'était passé « même sans lui parler ». Cette communication mystérieuse mais efficace devient un signe de la validité de l'autre communication, extraordinaire, qui a eu lieu quelques jours auparavant, comme si son mari avait été mis au courant de ce qui était arrivé à sa femme grâce à ce qui se manifestait sur son visage.

L. donne relativement peu de retentissement à l'étonnement qui a dû la saisir de comprendre que son mari avait « lu » sur son visage qu'elle avait été la destinataire d'une révélation surnaturelle. Les mots « Alors ça » qui commencent la phrase : « Alors ça, je me dis c'est... pour moi c'était un bon signe parce que je me disais, il... », relèvent peut-être de l'étonnement (ils seraient comme l'écho inversé d'un « ça alors » plus exclamatif ?), mais il n'y a pas grand-chose d'autre. Nous pensons qu'elle minimise, ici, afin de ne pas donner dans l'excès

d'assurance que permettrait cette confirmation qui pourrait aisément être instrumentalisée comme « preuve » de son miracle. Toute phrase dite sur un ton exclamatif ou dubitatif suffisamment mesuré serait facilement reconstruite dans un but apologétique. Le suspense de la situation (ainsi que la curiosité créée par le récit) est intrinsèquement étonnant ; il n'y a pas besoin de rien rajouter. Et comme pour la situation de sœur M., il est évident que pour L. cet épilogue constitue une structure de révélation qui clôt l'ensemble de ce qui lui est arrivé.

Chez L. (cas n°10) au début, le changement ne se montre pas sur le visage, mais dans l'ensemble de la personne. Voici comment l'intéressé présente la chose :

« Et là j'ai eu une locution intérieure, qui disait simplement : « mets-toi au service ». Une locution intérieure, c'est tout. Puis je suis sorti, et ma femme était pas repartie à l'enseignement, elle se promenait dans le parc, et c'est elle qui m'a dit après : « j'ai senti quand tu es arrivé derrière moi, que tout était changé en toi. » « J'ai senti. »

Mais lorsque nous avons repris le détail du récit, il ajoute un élément important :

LB : ...Et je suis sorti, oui, « mets-toi au service », cette locution m'est restée à l'intérieur, et le plus important ça a été, quand j'ai pu rencontrer mon épouse, je l'ai laissée marcher, quand j'ai pu la rencontrer, quand nous avons pu nous voir, et je lui dis, elle me dit : oh toi, y'a quelque chose qui s'est passé.

YM : Est-ce que en entendant ces paroles là, vous avez eu une réaction ?

LB : non, je lui ai dit...ben, j'étais bien... j'étais tranquille, dans la chapelle, au pied de la Vierge Marie, et puis, voilà, j'ai entendu ça. J'ai même pas entendu, je peux même pas dire que j'ai entendu. Je peux pas dire que j'ai vu, je peux rien dire à ce sujet-là.

YM : Alors comment vous expliquez que votre femme vous ait trouvé si changé ?

LB : Ah, c'est elle. Elle l'a dit, elle a témoigné après, elle a dit : « tout était changé en lui. Je savais qu'il était complètement changé. »

Nous avons vu, lors de l'examen de l'ensemble du témoignage de L. dans notre commentaire, que cette personne n'est pas gênée par une forme d'assertivité assez fluctuante, qui notamment ne s'embarrasse pas beaucoup de rendre compte de ses dires autrement qu'en les affirmant de manière convaincue. Il y a en effet une assez grande différence, sur le plan phénoménologique, entre l'observation faite par sa femme dans la première citation, et celle qui intervient dans la deuxième. Dans un cas, le (pres)sentiment d'un changement complet chez son mari est affirmé par elle en l'absence de regard (« quand tu es arrivé derrière moi »), et une importance est donnée à ce sentiment/sensation par la répétition du moyen à la fois fragile et inattaquable (fragile parce qu'inattaquable) du sentiment : « j'ai senti ». Mais dans l'autre, la description de cette observation se base sur le souvenir d'un face à face : « quand j'ai pu la rencontrer, quand nous avons pu nous voir, et je lui dis, elle me dit : "oh toi, y'a quelque chose qui s'est passé". » Et lorsque L. reprend en fin de section son affirmation : « elle a dit : "tout était changé en lui. Je savais qu'il était complètement changé" », nous subissons l'influence de la deuxième description basée sur l'échange de regards, en oubliant que L. en revient à une impression globale, et c'est peut-être gênant qu'il ne fasse plus allusion à ce détail essentiel de la vision exprimé auparavant. Aurait-il réinventé le moment où il met en scène la rencontre en face à face ? Quoiqu'il en soit, l'épisode arrive à la suite de ce qui s'est passé dans la chapelle où, même si nous pourrions penser, vu la faible matérialité événementielle de ce qui est décrit, que rien d'important ne s'y est vraiment passé, pour L. au contraire cela a été déterminant. Voici ce

qu'il dit en toute fin d'entretien : « Moi, pour moi, j'avais rencontré Dieu à Nouan-le-Fuzelier. » Dans cette petite phrase, il associe pour la première fois l'expression « rencontrer Dieu » et le lieu où il a entendu la locution intérieure. L'essentiel s'est donc joué là, et les événements ultérieurs de son récit correspondent à d'autres révélations indépendantes. Nous retrouvons donc la structure « surprise/post-surprise » avec la post-surprise associée à un changement complet de la personne, peut-être observable sur le visage.

Précisons. Dans la description faite par par L. de l'entrevue où il dit que sa femme remarque que « quelque chose s'est passé », il insiste pour souligner le caractère fondamental de l'événement :

« **Le plus important** ça a été, quand j'ai pu rencontrer mon épouse, je l'ai laissée marcher, quand j'ai pu la rencontrer, quand nous avons pu nous voir, et je lui dis, elle me dit : "oh toi, y'a quelque chose qui s'est passé." »

Nous choisissons de donner son importance à cette indication, en nous basant sur le fait que L. ne craint pas de présenter son histoire selon des lignes assez subjectives et auto-assertives. Il est même assez sain qu'il ne cherche pas à masquer cette forme d'amateurisme narratif. La remarque « oh toi, y'a quelque chose qui s'est passé » ne démontre pas a priori une intuition d'un événement d'ordre surnaturel. C'est une phrase banale. Nous pensons que c'est son association avec les autres remarques de changement complet chez L. qui la rend signifiante comme potentiellement révélatrice d'un changement causé par une altérité autonome. En effet, il y a un hiatus entre le « quelque chose (qui s'est passé) » de cette description, et le « tout (était changé en toi) » des deux autres. Ce dont L. est le témoin, c'est de l'importance de ce « quelque chose », puisque à cette occasion, « tout » s'est trouvé changé. Naturellement, l'imprécision sert un certain suspense narratif, mais il ne semble pas que cet effet soit nécessairement imaginé par L. comme plus propice à un but de quelconque satisfaction personnelle.

Nous terminons par le cas de V. (n°9). Ci-dessous l'extrait où elle évoque le changement qu'on a observé chez elle suite à l'événement miraculeux qu'elle raconte :

VC : Et là je me suis sentie guérie. Je me suis pas sentie guérie... je me suis pas levée en disant « je suis guérie »... mais quand j'ai pris le téléphone, il était 9h du matin, pour dire à ma sœur, on va en pèlerinage pour remercier pour ma guérison, constat de guérison ! Mais c'était pas intellectuel ! C'était pas une pensée. Vous comprenez ce que je veux dire ?

YM : si c'était pas une pensée, c'était quoi alors ?

VC :c'était un constat. C'était pas dans la tête, c'était dans tout mon être. C'était dans l'univers. Ça me dépassait, et là j'ai eu des témoignages de gens qui m'ont dit : « mais tu as changée Véronique ! » A l'atelier, de sculpture, des gens que je connaissais depuis un ou deux ans. « Mais tu as changée Véronique » (...) Parce qu'ils m'ont vue différente, plus patiente, plus calme, plus à l'intérieur de moi-même, euh, j'allais dire plus raisonnable, je ne sais pas si c'est le mot. Et à l'atelier, le chef d'atelier m'a dit, mais je te suis hein, parce que moi je suis dans le doute de l'église, je suis dans le doute de la foi, je suis dans le doute de tout ça, depuis 14 ans, depuis que j'ai l'âge de 14 ans. (...) et elle m'a dit, tu as changée, tu as changée.

YM : comment vous le décririez, ce changement : une coupure ou bien une évolution ?

VC : je pense que ça a été radical, immédiat et radical et que je me suis aperçu des fruits petit à petit. Ma kiné qui m'avait vu avant et qui m'a vu après, m'a dit Véronique, ton énergie avait changé. Mais le plus important, c'est que ma mère que je détestais, chaque fois qu'elle parlait ça me rentrait dans le cœur et ça me faisait mal, ma mère, je me suis entendue avec elle. »

Dans cet échange (avec des aspects peut-être excessifs), il est clair que le « changement » s'applique à toute sa personne, son comportement et ses habitudes. V. indique clairement qu'il s'est agi de modifications, qu'elle exprime à l'aide de comparatifs (plus patiente, plus calme...), et donc dans une gradualité. Mais en même temps, les contrastifs « mais » (comme tu as changée) indiquent que ce changement est nettement revéçu comme un bouleversement « radical, immédiat et radical ». On peut donc suggérer l'idée d'une irruption, d'une « post-surprise », en partie analogue aux autres événements semblables décrits plus haut. V. se montre authentiquement surprise devant ce qu'on lui déclare, même si on peut la soupçonner d'exagérer quelque peu⁴¹ et si, dans ces situations de redéfinition de la vie de la personne suite à un vécu compris par elle comme surnaturel, l'idée d'un changement n'a pas besoin de signes matériels extraordinaires (tels un « rayonnement ») pour s'imposer. Cependant la structure surprise/post-surprise, en se répétant autour de la thématique du changement du sujet suite à l'exposition au miraculeux, suggère que nous avons là une émergence certes non universelle, mais suffisamment répétée pour constituer un point d'attention utilisable.

e. la structure « on n'entend rien, on ne voit rien »

Cette structure « on n'entend rien, on ne voit rien » se présente sous des formulations variées dans les récits :

Cas	Formulations
1	Est-ce que c'était une voix audible ou non... C'est plutôt une certitude dans le cœur.
2	- Le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien - Mais c'est plus intérieur que de l'ordre du visible. Puis c'est pas de l'ordre non plus de l'écoute.
3	Y'a pas de sons.
7	- je sais que pendant un laps de temps sans doute assez court, car je ne pense pas que la personne ait réagi, j'entendais plus en fait. - Oui, parce que j'ai rien entendu, enfin, ce prénom, c'était pas comme un bruit extérieur, heu... et j'ai rien vu. Et...et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus...
10	- des paroles qui vous rentrent dedans comme ça, vous les entendez pas, c'est pas vrai, vous ne les voyez pas. - non, je lui ai dit...ben, j'étais bien... j'étais tranquille, dans la chapelle, au pied de la Vierge Marie, et puis, voilà, j'ai entendu ça. J'ai même pas entendu, je peux même pas dire que j'ai entendu. Je peux pas dire que j'ai vu, je peux rien dire à ce sujet-là.
12	YM : Ce je t'aime, c'est une voix intérieure, ou vous entendez quelque chose... PT : Je ne l'entends pas physiquement, mais c'est une conviction, que, je sais pas, comme si on avait tout d'un coup une bonne idée, voilà, elle nous remplit l'esprit, elle nous fait du bien, etc., et tout d'un coup, ben cette parole me remplit, me fait du bien, m'apaise, y'a... dans cette présence, y'a du bon, y'a, y'a de la bienveillance...

En portant notre attention sur cette « structure », dont il reste encore à prouver qu'elle soit signifiante de façon absolue pour notre approche, nous ne pensons pas qu'elle doive ouvrir à une phénoménalité nécessairement plus authentique parce que négative ou plus originelle. De prime abord, le fait que certains des témoins interviewés aient concordé sur cet aspect de leur

⁴¹ Voir l'introduction à la section 1, « Pas de surprise sans étonnement », où ce cas est utilisé pour l'étude des rapports entre étonnement et surprise.

expérience renseigne sur le fait que l'altérité dont ils témoignent ne prête pas à la saisie sensorielle, et donc qu'elle est autre, au moins en cela qu'ils l'attestent sans pouvoir la percevoir par les sens. Ceci viendrait corroborer notre perspective basée sur les réactions de surprise et d'étonnement comme étant d'autres moyens de cerner les modalités de ce qui est perçu lors de ces événements mystérieux⁴². Un de nos témoins, il convient de le souligner, indique avoir entendu de manière distincte des paroles qui lui sont parvenues (n°4) mais il constitue une minorité, et de plus, il y a plusieurs cas, notamment avec les guérisons fonctionnelles (n°5 et 6), où aucune autre perception que le retour de la fonction elle-même ne sollicite la sensation. Les autres cas dans la liste concernent des situations variées, où les conditions de perception sont perturbées (n°13, 14, 15), ou bien où nous avons penché pour une non-présence de miraculeux (n°8, 12, 16). Les cas 9, 11, 17, 18 et 19 pour des raisons variées, ne mentionnent pas de perceptions de l'altérité elle-même.

Nous pouvons donc nous interroger : les remarques de l'ordre d'un « je n'ai rien vu, rien entendu » ne pourraient-elles pas s'appliquer à l'ensemble des expériences racontées, et alors paradoxalement, cette expérience avec son ressenti ne s'exclurait-elle pas du domaine sensoriel ? Peut-être que cette hypothèse ne paraîtra pas trop coûteuse à faire si l'on se souvient qu'a priori, justement, l'agent causatif n'appartient pas à l'horizon des phénomènes mondains. Après tout, il y a de nombreux phénomènes dont on sait qu'ils sont réels même si l'on ne les perçoit pas par les sens, et pas seulement des phénomènes intérieurs à l'esprit (ondes, champs, particules...), mais nous ne nous basons pas sur ces données pour évaluer la réalité subjective de ce que les témoins nous ont déclaré. Ce qui attire notre attention, c'est la dimension perceptive d'un « quelque chose » que l'on ne perçoit pas sensoriellement⁴³. Les témoins, quand ils témoignent de ce qu'il leur est arrivé, savent que « quelque chose » comme des paroles, une certitude, un monde, une clarté leur sont rendus perceptibles, mais sans perception extérieure (c'est-à-dire sans représentation en provenance des sens). Ils ont besoin de dire que ces réalités existent et constituent un événement capital pour eux, mais sont confrontés à l'absence de moyens de vérifier sensoriellement qu'elles sont bien des réalités. Et ce qui peut causer de la confusion ou du désarroi dans les récits, c'est que, même si « on n'entend rien », on est fondé à dire « j'entends » et donc qu'il y a « quelque chose » qui « parle », mais sans onde sonore, sans perception auditive. Idem quand on ne « voit » rien, cela n'empêche pas d'utiliser des termes comme beauté, grandeur, monde⁴⁴...

⁴² Cf. Les « visions intellectuelles » de Thérèse d'Avila : « Le jour de la fête du glorieux saint Pierre, étant en oraison je vis, ou pour mieux dire, car je ne vis rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, je sentis près de moi notre Seigneur Jésus-Christ. Il me semblait qu'il marchait toujours à côté de moi. Mon confesseur me demanda sous quelle forme je le voyais. Je lui dis que je ne le voyais pas. Comment donc, répliqua-t-il, pouvez-vous savoir que c'est Jésus-Christ ? Je lui dis que je ne pouvais savoir comment, mais que je ne pouvais ignorer qu'il fût près de moi. Le confesseur m'adressa cette question : « qui vous a dit que c'était Jésus-Christ ? » Lui-même, plusieurs fois, répondis-je. Notre Seigneur s'imprime dans l'entendement par une connaissance souverainement claire qui exclut le doute. Il veut que cette connaissance produise une certitude plus grande que le témoignage des yeux, car pour ce qui frappe notre vue, il nous arrive quelquefois de douter si ce n'est pas une illusion. » *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Patrick Sbalchiero dir. op.cit., p. 842.

⁴³ Il nous semble que la doctrine classique des sens spirituels telle qu'on la trouve au départ chez les Pères grecs (Origène, Syméon..) ne s'applique pas ici, et qu'il s'agit d'une phénoménologie matérielle ou concrète, non pas spirituelle.

⁴⁴ Nous ferons plus loin un travail de distinction plus poussé entre le « rien » et le « quelque chose » : [III.B.1](#) et [2](#).

e1. C'est ce qui se passe chez sœur M. Quand elle raconte la survenue de la voix lui intimant l'ordre de se rendre à l'église, elle dit : « Bon, et tout d'un coup j'entends "Va à la messe !" Je dis : non. "Va à la messe" Non. » On note que la restitution de la répétition de l'ordre se fait sans l'indication « j'entends » (elle aurait pu dire « j'entends à nouveau »), ce qui pourrait faire pressentir qu'elle a un problème avec l'utilisation du verbe entendre. Et lors du retour sur l'événement, elle évite à nouveau le verbe entendre (nous soulignons):

YM : c'est cette voix qui vous surgit dans la tête je suppose, c'est pas une voix que vous entendiez dehors ?

SrM : Ah non, non. C'était quelque chose qui était dans le cœur.

Plus tard encore, lorsque nous lui posons la question franchement concernant la nature de la voix :

YM : Est-ce que vous vous en rappelez, et que vous puissiez me dire si c'était plutôt une voix forte ? Une voix douce ? Une voix comment ?

SrM : Difficile à dire. Est-ce que c'était une voix audible ou non... C'est plutôt une certitude dans le cœur.

On remarque qu'elle retire le terme de voix pour le remplacer par celui de certitude⁴⁵... Mais cette certitude s'est bien fait « entendre » à elle, et de manière impérative (c'est son adjectif). Peut-être les idées de voix et d'entendre sont-elles liées au fait que pour le témoin il s'agit d'un message précis venant d'ailleurs, mais on pourrait sans doute aussi dire que, comme l'audition d'un message vocal, ce qui lui a été donné de percevoir émerge dans son « cœur », y surgit, puisqu'elle dit « tout d'un coup ». Et donc, la surprise attachée à ce surgissement permet de l'identifier comme différent, nouveau et bien réel. Naturellement il y a une deuxième surprise attachée au fait que l'injonction contredit l'intention de la sœur, au point où elle se sent « poussée » à se diriger dans l'église et assister malgré elle à la messe. Mais le coefficient de réalité est ici ce qui importe au bénéficiaire du miraculeux pour être sûr qu'il ne délire pas (cf. sœur M., qui se demande si elle ne devient pas « dingue dingue »), et l'on peut proposer que la surprise remplit ce rôle ; elle est ce qui permet pour son bénéficiaire d'authentifier le surnaturel comme altérité non inventable, comme donation réelle et positive, puisque justement « on n'entend rien, on ne voit rien ». Elle rassure le sujet en lui indiquant qu'il est toujours dans le monde et non pas dans « son » monde. La surprise lui apparaît donc comme élément objectif au sein d'une subjectivité aux prises avec sa propre déstabilisation, même si c'est en partie paradoxal puisqu'elle déstabilise également, mais elle possède cependant cet ancrage avec un ailleurs, une altérité non inventable (on ne peut pas se surprendre soi-même⁴⁶). Et c'est ainsi que cette même surprise fait signe vers le « quelque chose », et donc le révèle véritablement, au moins pour le sujet.

e2. Chez L. l'expression « on voit rien, on n'entend rien » se trouve au moment crucial où dans son récit, après une assez longue introduction de 7 minutes et demie, elle aborde l'événement en lui-même qui a justifié de nous solliciter :

⁴⁵ Dans le cas n°12, P. souligne aussi la même différence : « YM : Ce je t'aime, c'est une voix intérieure, ou vous entendez quelque chose ?... PT : Je ne l'entends pas physiquement, mais c'est une conviction ». Voir la note 39.

⁴⁶ Voir le cas n°4, où le témoin prononcera cette phrase « j'ai été surprise moi-même », qui ne signifie pas : je me suis surprise (moi-même) », expression qui d'ailleurs renvoie à un surgissement et non pas une opération auto-contrôlée.

« Ben et puis là, euh (pfou...), inexplicable, hein, je, pareil, des l - je me suis mise à pleurer. Et puis j'ai attendu... rien... là j'étais devant mon café, je... fff...je pleurais... Et puis voilà, ça s'est fait. Alors, qu'est-ce qui s'est fait ? Une sorte de (soupir)... [déglutition] [t] le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est... »

Il est clair que la dimension désorganisée (en bribes) de ce discours vient corroborer la difficulté qu'exprime le « on voit rien, on n'entend rien », puisque l'absence des perceptions rend particulièrement gênant les tentatives d'évocation. On peut remarquer aussi que le langage corporel profite de ces difficultés pour venir à l'aide du langage verbal, mais en même temps le trouble, et par là même contribue paradoxalement à le rendre crédible. Il est en effet tout à fait notable que l'absence de perceptions sensorielles soit précisément ce qui permet un « perçu » existentiel particulier, perçu référencé par les déictiques nombreux dans le passage. Plus loin, la dynamique narrative aidant (nous l'avons invité à réexaminer le vécu en question), L. a pu davantage caractériser l'événement :

« en fait j'attendais.... enfin oui, j'attendais, enfin, je... oui en fait j'attendais rien, mais j'obs... j'sais pas, je... mais c'est diff... Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai dit tout à l'heure... si ce n'est que ça s'est ... ouvert. Ça s'est ouvert. Le monde s'est ouvert, à une dimension, euh, qui pour moi était inenvisageable. (...) là j'étais de plain-pied, oui de plain-pied. Et c'est pour ça que le haut, le bas, ça ne me va pas ; de plain-pied avec un monde invisible, mais euh..... oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu... et fait d'une certitude, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois.....[4s] Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un... »

Elle utilise pour décrire son expérience les termes de beau, de grand : on pourrait penser qu'il s'agit donc d'un spectacle, mais elle prend soin d'indiquer combien ces mots sont inadaptés ; en réalité cette beauté et cette grandeur ne s'appliquent pas à une perception, même intérieure, de qualités relatives susceptibles de plus ou moins. Il y a perception, mais ce sont des absolus (des saturés dirait J.L. Marion) : ouverture du monde, certitude, accueil. L'intensif « jamais » ajoute sa force à ces blocs perceptifs. C'est ainsi qu'elle reformule plus loin sa compréhension du mot image :

« Je pense pas qu'en soi ces images-là soient... enfin, ces images, c'est pas le mot, enfin si, quand même, un peu, ... une image d'ouverture, quoi. Mais c'est plus intérieur que de l'ordre du visible. Puis c'est pas de l'ordre non plus de l'écoute. »

C'est à l'occasion de la nécessité de communiquer sur cette expérience que L. en vient à préciser de quel ordre, ou de quelle dimension, il s'est agi :

« le problème, c'est quand il a fallu essayer quand même de m'insérer quelque part, fallait bien que je raconte quelque chose, j'étais incapable, hein, parce que tu vois, même là, c'est mais (soupir, déglutition) Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait bien autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec quelqu'un, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un. » (nous soulignons)

Ici ressort bien ce qui fait que la description usuelle (discours, concepts, mécanismes, etc.) est si aléatoire : l'événementialité éprouvée possède des caractéristiques qui retirent aux moyens d'analyse et de compréhension ce qui leur permettait auparavant de fonctionner. L. exprime

cela en faisant appel aux notions saturées d'éblouissement, de certitude, d'altérité, de vérité, toutes notions qui annoncent le « quelqu'un » qu'elles ne nomment pas, mais qui prend d'autant plus de sens qu'il n'est pas nommé.

e3. Le prochain extrait significatif se trouve chez S. (n°7), au moment-même de l'événement du « rayon » qui a traversé l'intéressée :

YM : Est-ce que vous en vous rappelant, vous sentez quelque chose, ou c'est une image, un bruit...

SL : Ah non, j'ai senti.

YM ; Une sensation.

SL : Oui, parce que j'ai rien entendu, enfin, ce prénom, c'était pas comme un bruit extérieur, heu... et j'ai rien vu. Et...et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus, puisque j'avais quelqu'un au bout du fil, j'avais des amis dans la pièce, et je pense que pendant-, mais je pense qu'en fait ça a été très court -, mais je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là.

Notons ici, comme dans d'autres phrases du même genre, la conjonction du « rien » et d'un perçu intérieur, en l'occurrence un prénom qui survient dans l'esprit du sujet. Ce « rien » signifie « rien d'extérieur » puisque S. explique ensuite qu'elle a été « coupée du monde », et qu'elle se trouvait dans une réalité autre. Ce qui se passe dans cette réalité autre ne peut donc pas être capté par les sens qui ne sont ouverts que sur l'extérieur⁴⁷. Mais ce qui se passe à l'intérieur, ce qu'il y a à « entendre » à l'intérieur ne se fait pas « comme un bruit extérieur », idem pour voir, qui est mis en parallèle. Donc « entendre » ne correspond pas à la même sorte d'opération, même si c'est le même verbe. Et sans doute que la phénoménalité en question ne se perçoit intérieurement que de manière analogique à l'audition ou la vision extérieures. Le problème est donc bien de ne pas disposer de modes de perception adaptés à ce surgissement autre, et c'est pour cela qu'il est décrit comme extraordinaire :

« C'est-à-dire que, oui, donc je suis allé voir cette amie, heu... pour lui dire, je pense à telle personne, mais parce que, disons que je, je, j'avais conscience qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire. »

L'expression « quelque chose », fréquemment employée par les témoins comme se référant déictiquement à l'objet de la perception, non descriptible parce que non percevable selon les modalités de la perception extérieure, renvoie ainsi à sa fonction surprenante ; c'est dans la surprise de ce « quelque chose » (ressenti comme non percevable sensoriellement) que peut se percevoir ce qui par ailleurs est indescriptible. Et lorsque les témoins parlent d'un « autre monde », on comprend au moins que l'horizon mondain usuel (extérieur, mais au sens de la représentation intérieure de l'extérieur perçu) est remplacé par un autre horizon auquel permet d'accéder la surprise que ressent le sujet. En ce sens, la révélation de cet autre monde commence par la surprise elle-même, et se poursuit par les effets de « ce » qui s'est passé : joie, émerveillement, paix, larmes, (r)enversement. Mais au centre de cet avant et de cet après, le

⁴⁷ Bien sûr certains de nos sens perçoivent des stimuli internes (acouphènes, maux de ventres...) mais ce sont toujours des affects matériels. « L'intérieur » auquel il est fait allusion consiste donc en un « espace » de perception spirituelle.

« quelque chose » n'est pas loin d'être vide⁴⁸. Il ne l'est pas tout à fait, cependant, car la surprise d'une part, et les pré- et post-surprises témoignent de la réalité de ce quelque chose, aussi indescriptible soit-il. Ce presque vide et sa révélation seront abordés ultérieurement dans le développement sur ce thème ([III.B.](#)).

e4. Chez L. (n°10), nous retrouvons les termes « quelque chose », « rien », et l'impossibilité de dire, de décrire les sensations. Pour L., le quelque chose « arrive » ou « est arrivé », ou encore « vous rentre dedans » :

LB : C'était pas quelque chose qui me sonnait, c'était pas comme on parle tout de suite, c'était quelque chose qui venait, excusez-moi de l'expression, qui venait de l'au-delà.

YM : Et vous vous y attendiez pas ?

LB : Ah pas [chuchoté] du tout [rire], vous savez je suis rentré là-dedans⁴⁹ [rires] comme je serais rentré dans un bistrot, hein ?

YM : et est-ce que vous pourriez me décrire quel type de voix c'était ?

LB : Ah c'était pas une voix.

YM : C'était pas une voix ; c'était simplement...

LB : ... quelque chose qui vous disait, qui arrivait en vous, « mets-toi au service ». Pas plus !

YM : Et comment vous saviez qu'elle vous disait ces mots-là ?

LB : Ah ben ça je peux pas vous dire, hein.

YM : Vous les voyiez écrits ?

LB : Ah non, non rien, rien. C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça, vous les entendez pas, c'est pas vrai, vous ne les voyez pas. Non, non.

Les différentes occurrences de ce « quelque chose » qui arrive (ou rentre dedans) « comme ça », de manière ni visible ni audible, sont tournées déictiquement vers un point vide que L. ne peut décrire autrement que négativement, sauf quand il dit que « cela venait de l'au-delà », mais tout en sachant qu'il faut l'excuser de l'expression - nous comprenons : que cette expression n'appartient pas à une description vécue, mais à un cadre de lecture officiel. On sait que « ce n'est pas une voix », et qu'on ne voit rien. Ce qui arrive, ce qui rentre dedans, ce sont des « paroles », avec une représentation de l'extérieur vers l'intérieur, mais qui pourrait aussi bien « arriver » depuis un lieu non localisable, éventuellement situé lui aussi à l'intérieur. Ailleurs dans son entretien, il utilise le terme « une clarté » pour ce qui s'est passé lors de l'émergence à l'hôpital. Son étonnement provient de ce que sa situation est celle d'être en face d'un « rien » qui est « quelque chose », « arrivant » en lui ; voici d'autres tentatives de description marquées par le même plafond infranchissable:

- cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut *pas* expliquer, pas possible.
- c'était doux, c'était quelque chose d'inimaginable, vous pouvez pas vous imaginer

⁴⁸ Nous savons bien que certains témoins identifient le « quelque chose » à un « quelqu'un » (p. ex. n°2), mais d'abord, dans le cas n°2, L. énonce d'abord qu'il y avait quelqu'un, mais ensuite l'exclut : « y'avait pas quelqu'un », et puis le fait de poser la présence de « quelqu'un » relève de la foi dont on ne peut pas être sûr que ce n'est pas le témoin au sens fort, le témoin croyant, qui identifie le « quelque chose » sous-jacent au « quelqu'un » que la foi religieuse reconnaît. Le vocable (avec la référence à Dieu) se retrouve dans les entretiens n° 15 et 18. La question est évidemment délicate et essentielle, puisqu'elle contient la possibilité que la révélation puisse dépasser le niveau « humain tout court », la sphère du fini, pour entrer dans la sphère de la foi religieuse, située à un niveau de disposition existentielle ouvrant sur l'infini. Cf. Emmanuel Falque, *Passer le Rubicon*, op.cit.

⁴⁹ Le contexte indique qu'il s'agit de la chapelle.

- ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer.
- là il s'est encore passé quelque chose – je pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout – (...) Et arrivé à la 7^e station, je me suis écroulé comme un gosse, en pleurs, j'ai jamais tant pleuré de ma vie, et là, ils m'ont tous laissé tomber, puis je les ai rejoints en courant. Je suis monté jusqu'en haut, puis je suis redescendu en courant. Je suis allé voir ma femme, je suis arrivé dans sa chambre, elle me dit... et je lui ai dit, ben voilà ce qui s'est passé, je pense que, je sais pas.

Dans le commentaire, nous avons essayé de rendre compte de ce quelque chose survenant dans la vie de L., et notamment pour la situation du dernier alinéa ci-dessus, la présence/absence dans la narration d'un « blanc narratif », situé après « ils m'ont tous laissé tomber » et « puis je les ai rejoint en courant ». Le « quelque chose » du début du passage a sans doute eu lieu à ce moment, faisant coïncider un événement dans sa centralité avec le vide de sa mention. Les éléments de récit de la fin du passage, où L. vient dire à sa femme ce qu'il a vécu, semblent eux aussi étrangement elliptiques et inachevés exprès, comme s'il ne souhaitait pas faire mention des faits surnaturels eux-mêmes. En relisant l'ensemble des passages, nous nous autorisons à généraliser : ces situations où L. se montre incapable de décrire la matérialité de l'événement (des événements) autrement qu'en le transformant en un non-événement vide, en un « creux », avec des indications sensorielles en elles-mêmes vides et redirigées vers le « quelque chose » du vécu, ces situations démontrent à notre sens que la phénoménalité de ces événements repose sur l'autre moyen de connaissance de leur réalité qu'a été leur ressenti de surprise/étonnement, ressenti suffisamment puissant pour ouvrir l'attention à l'origine de ce même ressenti, et le rendre opérant pour « ouvrir » « l'autre monde » que la foi pourra reconnaître. La réalité du « quelque chose » repose sur la matérialité de la surprise qui ébranle le sujet dans ses convictions mondaines habituelles, au point de l'obliger à se retourner vers lui (le quelque chose) et y retrouver l'intention primordiale qui s'y révèle.⁵⁰

f. Un cas de miracle non ponctuel

Le hasard a fait que nous ayons dans notre typologie un cas particulier, le n°18. On lira dans le commentaire les réserves que nous avons pu faire concernant ce cas, mais aussi les raisons qui nous l'ont fait conserver malgré sa particularité. On se souvient que l'expérience racontée par A. concerne la mise en œuvre d'une pièce de théâtre sur la durée d'une année environ, et que c'est l'heureuse réalisation de cette aventure collective qu'elle considère comme un « miracle de Jean-Paul II », par ailleurs l'auteur de la pièce. Donc le miracle en question présente une extension dans la durée qui le met à part des autres miracles étudiés dans notre travail. S'agit-il vraiment d'un miracle ? Selon A., c'est bien le cas, et elle argumente :

« Je considère donc toute cette entreprise comme un miracle, pas un miracle instantané, mais qu'est-ce que le temps au regard de Dieu qui est l'éternité, pour-, que ce soit une seconde, un an ou cent ans, pour Dieu de toute façon, tout ça n'a aucun sens, euh, me semble-t-il... »

Nous choisissons de la suivre dans cette réévaluation et d'examiner les éléments narratifs et expérientiels qui permettraient de l'appuyer. Le commentaire a relevé les très nombreuses

⁵⁰ Pour une présentation synthétique de la réalité désignée par « quelque chose », voir [III.B.2](#)

totalisations ou expressions totalisatrices dont l'effet de regroupement des multiples causalités indépendantes marque le récit comme un leitmotiv. Ensuite, autour du moment de la décision qui a lancé A. dans la mise en scène de la pièce, des éléments surprenants qui tendraient à faire de ce moment un événement (ou une série de mini-événements, de coïncidences) assimilable à une pré-surprise : la personne qui fait la demande, la nature du texte lui-même, l'arrivée des sœurs polonaises, etc. Ce « oui » inaugural se présente comme le point d'application de tout le mouvement qui va suivre. Enfin, A. énumère longuement tous les heureux concours de circonstances qui ont rendu la réalisation idéale de bout en bout (la disponibilité de certains acteurs, dont le personnage principal, très pris par sa carrière et qui s'est rendu complètement disponible, le non-déclenchement de la maladie d'un autre, la récente conversion d'un troisième qui « vit » son rôle comme la suite de son appel...), et il en ressort pour elle que, vu la conjoncture avec l'importance de Jean-Paul II dans sa vie, son « esprit » a réalisé ce miracle dans un but salutaire, dont elle reconnaît qu'elle a été l'instrument :

« Donc, tout ça, non pas pour me mettre en avant, parce que je considère que j'ai été poussée par une force qui me dépassait, et voilà, tout a convergé pour que ça se fasse, et cette force-là, je dis c'est l'esprit de Jean-Paul II, ce qui m'a été confirmé parce que par la suite, à d'autres moments noirs de mon existence, c'est aussi Jean-Paul II qui m'a aidée. »

Elle considère qu'une telle convergence de circonstances positives, déjà remarquées comme surprenantes à l'époque au fil des jours, procède d'une intention qui dépasse le cours normal des choses. Vu de l'extérieur cette accumulation peut paraître juste chanceuse, mais évidemment l'intérêt du récit d'A. consiste en sa foi dans l'événement considéré comme miraculeux, et c'est parce que son étonnement (continu et répété qui plus est) s'est interrogé sur l'événement que celui-ci s'est compris comme miraculeux. Le caractère inattendu et improbable de la succession de circonstances positives, toutes associées les unes aux autres dans un enchaînement « providentiel » permet à l'observatrice d'y lire une intention surnaturelle : cela est-il moins crédible que d'autres miracles plus ramassés dans le temps ? Il est clair que, du fait de cet étalement, certains phénomènes tels que ceux décrits ci-dessus, où l'altérité puissante, évidente, déstabilisatrice, est concentrée sur très peu de temps, ne sont pas perçus, et n'altèrent pas la personnalité comme eux le font. Méthodologiquement, ce cas de miracle non ponctuel permet donc de souligner le rôle de la surprise comme authenticateur de l'événementialité surnaturelle. Dans tous les cas (miracle ponctuel ou non), le sujet surpris se retourne vers l'objet surprenant, et y détecte un type d'événementialité inconnu, imprévisible, bouleversant ; si l'événement fait irruption brutalement, la concentration des caractères de cette événementialité surnaturelle le saisit davantage, mais si la temporalité s'étale et que l'action surnaturelle permette au sujet une surprise corporellement moins envahissante et cognitivement plus échelonnée, elle n'en demeure pas moins questionnante quant à l'intention qui s'y dévoile.

2. Miracles sans surprise ni étonnement

Cette typologie présente dans notre échantillon 3 cas, dont un que nous n'avons pas commenté ni transcrit. Nous pouvons l'évoquer brièvement d'abord, puis passer aux autres ensuite. Il s'agit de l'entretien avec une personne devenue petit à petit athée au fil des années, à qui il est survenu un AVC, et qui, 45 jours de coma plus tard, s'est réveillé, et déclare s'être converti à

la suite de ce réveil. Selon lui, sa guérison serait due à l'action de personnes qui ont prié pour lui ; il aurait perçu pendant son coma « une couronne lumineuse de feu autour de [lui] ». Une fois revenu à vie active, il indique qu'il « s'est beaucoup plus investi spirituellement », et que sa foi s'est aguerrie suite à l'événement. Il se compare à Lazare sorti de son tombeau. Cependant ce témoin ne croit pas que ce qu'il lui est arrivé soit un miracle, et dénonce même la propension à appeler trop facilement miracles certaines manifestations inexplicables. Il pense logiquement que le *miracle permanent* de l'action de Dieu dans le monde n'est pas assez remarqué. Il minimise volontairement le sens surnaturel qu'un autre que lui aurait pu donner à sa guérison, et peut-être même son récit masque-t-il certains faits qui auraient pu nous intéresser : d'où le peu de réactions telles la surprise ou l'étonnement face à un événement qu'il considère appartenir à l'ordre naturel : « Dieu se sert de moyens naturels pour parvenir à ses fins », déclare-t-il.

Nous n'avons pas retranscrit ni commenté cet entretien car la matérialité en était à la fois limitée et peut-être idéologiquement réduite. Mais nous pensons surtout qu'elle était factuellement limitée, et qu'en somme l'intéressé était lucide quant à son cas. Miracle, pourquoi pas, mais pour lequel l'hypothèse d'une guérison médicalement explicable est quasiment soutenue par l'intéressé, alors même qu'il laisse entrouverte la porte à l'action des amis qui ont prié pour lui. La double volonté de ne pas refuser, dans l'explication de sa guérison, le rôle de l'intercession priante d'amis, ainsi que celle de répondre à notre demande d'entretien, nous a semblé suffisante pour accorder à cette personne qu'elle a peut-être bénéficié d'un miracle. Mais alors il s'agit plutôt d'une action assimilable à celle des sacrements, un « miracle sacramentel ». Nous avons un autre cas (le n°13) où ce type de miracle est probable. Il se différencie des miracles non sacramentels en ce sens que ceux-ci se produisent habituellement hors de l'enceinte ecclésiale. Mais ce critère n'est pas déterminant car certains miracles obtenus lors de célébrations de prières collectives pour les malades⁵¹ rentreraient tout à fait dans la liste des cas que nous avons décrits. Par ailleurs, le résultat des miracles sacramentels est en principe invisible et insensible. Il reste dans l'ordre de la foi religieuse, alors que les miraculés (selon l'acception jusqu'ici utilisée) vivent leur miracle comme se manifestant dans la réalité concrète du monde commun à tous les hommes. C'est ce critère qui a fonctionné dans le cas présent. Enfin, le fait que ce récit de miracle (possible) ne présente quasiment⁵² pas de réactions de surprise et d'étonnement d'une part nous le faisait délaissier du point de vue de nos recherches, mais aussi nous entraînait à douter de sa nature même de miracle.

Les deux autres cas de miracles sans surprise ni étonnement (n°13 et 14) posent d'abord la question, esquissée ci-dessus, et régulièrement rencontrée dans les commentaires, de la nécessité du lien entre miracle et surprise. Nous ne revenons pas sur le lien, posé a priori entre les réactions de surprise et d'étonnement, et les irrptions d'une altérité inexplicable que leur bénéficiaire appellent (ou acceptent d'appeler) miracle⁵³. Nous rappelons aussi ce qui a déjà été

⁵¹ Par exemple celles qui se pratiquent toutes les semaines à la paroisse Saint Nicolas de Champs à Paris. Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=61bKWFQY-gc>

⁵² La personne témoigne d'un peu d'étonnement lorsqu'elle rapporte l'image de la « couronne lumineuse », mais peut-être justement parce qu'elle la considère comme invraisemblable.

⁵³ Voir dans l'introduction de ce développement et en fin de commentaire n°10.

dit concernant le rôle de la foi dans la préparation éventuelle qui peut exister face au miraculeux chez des sujets très croyants⁵⁴, et le cas de mystiques (dont nous n'avons pas d'exemples dans notre échantillon) chez qui les épisodes surnaturels très nombreux ôtent par la force de l'habitude toute surprise lors de nouvelles occurrences⁵⁵. Mais dans les autres cas, de loin les plus nombreux, où l'événement n'arrive qu'une fois⁵⁶, comment se fait-il que l'humain puisse ne pas ressentir de surprise ou d'étonnement devant ces manifestations, uniques et bouleversantes entre toutes ? Dans les commentaires des cas de cette typologie, nous avons tenté des explications que nous allons reprendre brièvement ici.

Le [témoignage n°13](#) est celui d'une personne victime d'addiction, dont l'absence de surprise/étonnement dans son récit se double d'une matérialité surnaturelle seulement probable, car l'intéressé ne semble pas, dans le cadre de sa guérison, vivre autre chose que les effets d'une éventuelle intervention non-mondaine. De rencontre, ou même d'altérité quelle qu'elle soit, rien n'est mentionné. Par ailleurs, le champ émotionnel se situe autour des sensations de vide et de désorientation, qui ne recoupe pas celui de la surprise. Nous avons émis pour cette dissociation l'hypothèse d'une guérison sacramentelle, opérée dans le temps liturgique selon un processus codifié, mais aussi celle d'un deuxième cas d'humiliation, tant il est vrai que M. souffre encore, même guéri, des suites de sa situation antérieure. Dans ce cas donc, le problème de l'absence de lien entre miracle et surprise/étonnement, si nous devons garder la qualification de miracle pour l'événement considéré, se résout en considérant :

- a) que l'événement surnaturel (guérison et conversion) pourrait appartenir à la catégorie du « miracle sacramentel » (dans le commentaire, nous avons proposé que l'acte-référent pouvait être celui de l'exorcisme), dont les signes distinctifs d'authenticité sont du ressort de la foi et de l'autorité ecclésiale ;
- b) qu'il s'agit d'un miracle masqué par un sentiment d'humiliation ou de culpabilité dont l'effet est d'ôter la surprise d'un face à face avec une altérité même évoquée.

Quant au [cas n°14](#), l'absence de réactions de surprise (autre que narrative) pourrait s'expliquer par le fait que J.L. a éprouvé la présence, ou la rencontre avec Celui dont il croit qu'il a été son sauveur, pendant sa période de coma, sans qu'il soit bien clair comment cela a pu se faire, d'ailleurs. Mais nous pouvons supposer que les conditions usuelles de la perception ayant été altérées, celles de la réactivité émotionnelle le furent aussi, si bien que peut-être le sujet a pu ne ressentir aucune surprise, et que celle que nous repérons dans le récit correspond à un étonnement rétrospectif et une reconnaissance de même nature. A vrai dire, les conditions de ce « miracle » sont plutôt difficiles à mettre en parallèle avec les autres : mais nous ne connaissons quasiment rien des conditions de perception qui peuvent exister durant les périodes de coma, et nous préférons donc ne pas émettre d'autre hypothèse que celle ci-dessus.

⁵⁴ Notre cas d'école est le n°4, même si en fait ce qui se passe est plutôt une *modification* de la surprise, au sens où sa composante de peur est effacée.

⁵⁵ **Toute** surprise, peut-être pas, d'ailleurs. Il faudrait étudier au cas par cas quels seraient les sentiments qui remplacent la surprise (car l'irruption inattendue de la présence surnaturelle se produit toujours), ou bien comment celle-ci est modifiée dans les faits. Nous avons en tête le cas, déjà évoqué, d'Yvonne-Aimée de Malestroît.

⁵⁶ Nous avons des témoins qui disent avoir vécu plusieurs épisodes surnaturels, dont certains étaient parfois les prologomènes d'un événement central, mais parfois en étaient dissociés (n°10, 12)

3. Miracles avec refus de surprise

Dans notre échantillon il y a trois cas (n°7, 10, 19) où les personnes interviewées disent explicitement ne pas vouloir associer leur expérience surnaturelle avec un vécu de surprise/étonnement. Il s'agit d'examiner si leur refus correspond à une réalité phénoménologiquement importante pour notre travail, ou bien si leur déclaration répond à un quelque autre motif, puisque nous fonctionnons toujours a priori selon le principe que l'irruption du miraculeux dans la temporalité humaine ne peut pas ne pas surprendre ceux qui en font l'expérience (cf. notre [Introduction](#) à cette section). Examinons chaque cas l'un après l'autre.

3a. Nous nous sommes déjà confronté plusieurs fois avec le cas n°7 (cf. [1a5](#) et [1b6](#)). On se souvient qu'il s'agit de la situation d'une personne qui a expérimenté l'enveloppement de son moi dans l'altérité qui, tel un « rayon », l'a saisie et dit-elle, l'a « épousée » complètement, au point où ce moi s'est trouvé comme absorbé et en vient à disparaître en tant que sujet. Elle décrit également cette présence comme parfaitement adaptée à son intimité, sans distance avec elle. Il n'y a pas de marqueurs de soudaineté dans son récit, et assez logiquement cette personne déclare n'avoir pas été surprise lors de son expérience. Elle commence d'ailleurs par dire qu'elle « n'avait pas été complètement étonnée ». Voici le passage où elle exprime cela :

YM : Est-ce que vous avez une interrogation par rapport à ce qui vient de se passer ?
SL : C'est... Oui et non. J'ai envie de dire. C'est-à-dire que heu.....
..... (12 secondes) c'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que... c'était un bouleversement heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard, c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. Mais je, mais ça c'est après. Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti, c'est-à-dire que je me suis pas dit « oh là là, mais mon Dieu qu'est-ce qui se passe ? » Euh, j'ai pas eu peur, heu..... y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de certitude, enfin, d'évidence ; et pourtant ça n'avait rien d'évident, parce que, bon voilà, c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [ts]évident. »

Plus loin, comme nous lui demandions si elle pourrait envisager d'utiliser le mot surprise⁵⁷ : elle répond dans le même sens :

« YM : une dernière question, par rapport à l'étonnement que vous avez exprimé, vous disiez ça m'a pas complètement étonné, et donc quelque part, ça vous a quand même un peu étonnée : est-ce que vous pourriez utiliser de la même manière, le mot surprise ? Est-ce que vous avez été surprise par ce qui s'est passé ? Parce que vous disiez (non⁵⁸) que ça avait été naturel (oui), que vous aviez été accueillie dans ce qui vous est arrivée, et que ça n'avait pas été un choc ?
SL : mais non voilà, c'est pas du tout un choc, et là, le mot qui me vient à l'esprit, c'est, c'est : intime, c'est-à-dire qu'il y a une rencontre avec mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – parce que ça m'a révélé finalement, à moi-même. Et donc cette rencontre avec mon intime, oui, elle m'a pas surprise parce qu'elle m'a pas brusquée, quoi. Elle est venue complètement, le mot qui me vient, là, c'est épouser, mais parfaitement, ce que j'étais, ce que

⁵⁷ Cf. note 5 dans l'Introduction de cette section.

⁵⁸ Ces deux mots entre parenthèses sont prononcés par S.

je suis, donc, euh...y'avait pas de surprise, y'avait pas de choc, y'avait une adéquation parfaite. On peut dire ça comme ça je crois. »

On voit dans ces passages que le « refus » de surprise ne correspond pas à une position idéologique ou rhétorique : invitée à examiner si elle se souvient d'un questionnement personnel suite à son expérience, l'intéressée cherche, et se concentre sur comment *dire* (ce verbe est utilisé deux fois) ce qu'elle a vécu ; après une pause inhabituellement longue, 12 secondes, elle débouche sur le constat de son demi-étonnement, on pourrait presque dire : elle est étonnée de découvrir (de devoir dire ?) qu'elle ne l'a pas été. La consultation de son expérience lui suggère « étonnement ? », et elle doit répondre « pas vraiment ». Dans le commentaire effectué sur le récit, nous avons essayé de rendre compte de cette ambivalence dans le constat de S. Nous avons proposé deux éléments :

1. l'absence ou la quasi absence de surprise / étonnement provient de ce que l'expérience l'enveloppe et l'absorbe au point qu'elle s'y perd, et s'y perdant, se trouve privée du positionnement subjectif à partir duquel faire face à l'altérité surprenante. Celle-ci ne la surprend pas car elle fait momentanément partie d'elle, elle « épouse » S. au point où cette dernière ne peut plus faire la différence entre ce qui la constitue elle, et ce qui l'enveloppe. Son moi est comme fondu sans reste dans la présence qui l'a saisie et comme engloutie (cf. l'utilisation des « complètement », des « parfaitement » dans son récit) : ce premier point dépend du deuxième extrait cité ci-dessus.

2. En référence au 1^{er} extrait ci-dessus, qui fait coexister « bouleversement incommensurable » et « une forme de certitude, enfin, d'évidence », nous avons fait la remarque que deux états de son moi pourraient être postulés, l'un qui serait le moi d'aujourd'hui, résultat du « bouleversement incommensurable » qui l'a atteinte lors de son expérience mystique et toujours à nouveau surpris face à l'extraordinaire de l'événement, et l'autre qui a vécu ce bouleversement dans une évidence absolue. Nous pourrions alors comprendre la durée exceptionnelle de la pause de douze secondes, avant qu'elle fasse le point sur son « demi-étonnement », comme le temps de la récupération du perçu de ce moi dédoublé. Cette récupération permet à S. de retrouver son état de non-surprise au moment de l'événement lui-même, mais en même temps elle ne peut se défaire de la superposition d'une surprise actuelle (et peut-être passée) l'atteignant à nouveau lors de l'évocation.

La dichotomie observée dans ce cas n°7 permet de faire les remarques suivantes, phénoménologiquement importantes : la réaction de surprise nécessite un face à face, une distance du sujet percevant sa différence face à l'altérité qui surgit et le pose en tant qu'interloqué⁵⁹. La « parole » de la surprise suppose ainsi une écoute, au moins potentielle, et constitutive de ce moi, afin d'être entendue et de le surprendre. Par contre, ce moi, s'il est absorbé ou submergé par l'événement au point d'être, comme le dit S. « coupé du monde », n'éprouve pas de surprise. Il fait un avec l'altérité et se confond avec elle. Tout aussi extraordinaire qu'elle soit, cette altérité ne saurait surprendre un sujet qu'elle épouse complètement, au point qu'elle ne se différencie plus de lui.

⁵⁹ S. déclare : « Je me sens pas en vis à vis de. » (et elle arrête sa phrase là). Pour l'interloqué, cf. J.L. Marion, *Réduction et donation*, op.cit., p. 300 et dans notre travail, [I.E.9.](#)

En vertu de son « irruptivité », la surprise se comprend comme l'événement lui-même. C'est elle qui constitue l'événement comme événement (évidemment elle ne remplace son contenu spécifique qui varie selon les expériences, tout en ne cessant pas de faire partie de lui). Or, si dans le cas que nous considérons, il n'y a pas eu de surprise, comment peut-on parler d'événement, ainsi que le fait S.⁶⁰ ? En fait, quand nous posons cette question, nous savons qu'il y a eu au moins étonnement, mais pas au moment de l'événement lui-même ; voici les mots qu'utilise S. :

« Disons que sur le moment y'a, enfin, juste après coup y'a la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire... » (nous soulignons)

Nous pourrions donc avancer que l'événement s'est constitué après-coup, en la surprenant comme bénéficiaire d'un miracle pour lequel, explique-t-elle : « je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu.... ». Le face à face se serait ainsi produit à la suite de l'événement, mais un face à face avec **le sens** de ce qui s'est passé, et non pas avec l'altérité de l'événement lui-même, qui elle ne l'a pas surprise. Nous nous trouverions dans un cas limite, celui où le rapprochement entre l'humain et l'altérité surnaturelle est maximal, où comme le dit S. elle est « touchée », alors que plus usuellement il demeure une distance, ou une séparation, entre les deux pôles, séparation qui permet à la surprise de surgir, au sujet de la ressentir, et à l'événement de se constituer. La question se pose alors de savoir si, dans les différents cas où le « miracle » survient, et notamment lorsqu'il surgit comme « extériorité dans l'intériorité » (cf. le §1.a ci-dessus), comment il peut, en droit, surprendre le sujet, puisque de manière essentielle, celui-ci se trouve également « touché » par cette action intime. Serions-nous également en présence de formes de surprise décalée, successives à un saisissement ou un bouleversement qui « épouse » totalement l'être et, en ce qui le concerne, ne saurait le surprendre puisqu'il se trouve au lieu même où se passe le « rien » de l'événement, avant que le sujet ne puisse le constituer comme événement ? Nous pourrions alors envisager que toute surprise face au miraculeux n'est jamais qu'une pré- ou post-surprise, et que ce qu'elle constitue comme événement pour le sujet a lieu dans une réalité autre, mais « évidente », au point où elle disparaît phénoménologiquement :

« je pense qu'en fait ça a été très court -, mais je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là. »

Voici un autre extrait où S. essaie de rendre compte de ce vécu :

« j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. Mais je, mais ça c'est après. Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti, c'est-à-dire que je me suis pas dit « oh là là, mais mon Dieu qu'est-ce qui se passe ? » Euh, j'ai pas eu peur, heu..... y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de certitude, enfin, d'évidence »

⁶⁰ Pour être juste, elle utilise bien l'expression, « cet événement-là » (deux fois), mais en fin d'entretien seulement, et après que dans nos questions nous l'avons plusieurs fois utilisée.

Un des moyens dont nous disposerions pour tester cette hypothèse, en elle-même assez aventureuse peut-être, est l'exploration de la structure « on n'entend rien, on ne voit rien » (II.C.1.e) Dans ce développement, il est exact que nous en sommes arrivé à nous demander si l'absence d'impressions sensorielles concrètes ne devait pas être étendue à tous les cas d'expérience face au miraculeux ; mais nous avançons cependant que c'est justement l'épreuve de la surprise qui fait l'événement, en l'absence des sensations perceptives. Et même dans les cas où l'altérité surprenante surgit de l'intériorité intime, cela n'annulerait pas obligatoirement l'instance subjective comme dans ce cas n°7. Nous sommes avec ce témoignage dans un cas extrême qui ne saurait s'appliquer à toutes les situations, simplement parce que les vécus eux-mêmes sont variés. Terminons notre parcours des deux autres cas de miracles avec refus de surprise.

3b. Pour L. (n°10), nous avons émis l'hypothèse d'une humiliation du sujet suite à son histoire d'ancien alcoolique, humiliation tellement profonde qu'elle lui fait refuser toute reconnaissance d'un face à face avec la divinité qui l'a sauvé, qui, dans l'état de convalescence spirituelle dans lequel il se trouve, l'empêche de regarder en sa direction, et même l'empêche de regarder tout court. Dans cette perspective, chaque retour vers l'événement salvateur, où l'intervention de Dieu s'est fait sentir, résulterait en un rappel douloureux de son humiliation, en quoi consiste la vérité de sa vie, et non d'une surprise face à la survenue d'un inespéré qui pourrait lui redonner sa dignité perdue. Il se trouverait ainsi dans un complexe de culpabilisation, nécessaire à son positionnement religieux, qui ne tolérerait pas la surprise d'une intervention divine, surprise signifiant par contrecoup que cette culpabilité pourrait n'être pas essentielle. Si cette interprétation comporte quelque exactitude, elle dessine en négatif la dimension libératrice de la surprise : le miracle en son hétéronomie libèrerait (et la surprise serait cette libération ?), en cela qu'il décontenance complètement l'homme et lui retire ses normes, ses blocages, son système limité d'accueil ; puisque L. ne peut pas accepter ou supporter la surprise du Dieu qui vient vers lui, ne doit-on pas dire que c'est en raison de la profondeur de son mal dont il estime que rien en lui ne permet encore un pardon, une remise à plat de son vécu, et donc que son attente ou son désir de pardon était comme noyé dans sa faute ? Peut-être alors ne peut-il se dire surpris par la survenue de Dieu, connaissant toute l'étendue de cette faute ? Pour lui, Dieu ne peut venir qu'en rapport avec elle ; même s'il se fait sauveur gratuitement et inopinément, en fait sa manifestation est comprise comme « forcément » causée par le mal dont il vient sauver sa créature. Exit alors la « surprise » de sa venue dans un tel contexte de soumission au Dieu-conscience dont l'attente est toute entière obsédée par la faute.

Par contre dans ce récit, les indicateurs de la surprise/étonnement sont nombreux et caractérisés (même si certains marqueurs classiques n'y figurent pas, tels les indicateurs de soudaineté ou les qualificatifs objectifs), et cela nous permet de continuer à poser, le concernant, la logique de l'association entre miraculeux et surprise. Nous avons vu d'abord que son témoignage comporte des émergences qualifiables de « pré-surprise » (pleurs), et nous avons observé ce qu'il en est du cas de « post-surprise » chez L. lorsqu'il raconte comment sa femme avait trouvé que « tout en lui avait changé ». Il n'y a pas vraiment d'événement central dans le témoignage de L., plutôt une succession de plusieurs « quelque chose », expression qu'il utilise pudiquement à chaque fois, et qu'une fois (en s'excusant) il dit « venir de l'au-delà ». En

somme, ce cas n°10 rentre plutôt dans une typologie « miracle avec surprise et étonnement où miracle et étonnement sont niés »...car il apparaît clairement que l'émotionnalité présente dans ces passages appartient à des expériences à la fois intenses et désarmantes, retenues comme ayant marqué leur témoin au plus profond de son être.

3c. Le dernier cas de cette typologie est le n°19. Il détonne parce que non seulement il présente la situation d'une personne qui refuse d'avoir été surprise par ce qu'il admet quand même avoir été un miracle, mais rien ou presque dans son récit ne porte la marque d'un vécu bouleversé par l'événement. Les marqueurs de la surprise ou de l'étonnement sont pratiquement absents. Il parle d'émerveillement, en l'opposant à la surprise :

YM : est-ce que l'on peut dire que pour vous, le miracle, ça n'a pas été une surprise ?

JP : Euh, c'est pas une surprise, mais c'est un émerveillement.

YM : c'est quoi la différence ?

JP : la surprise, c'est quand ça vous prend au dépourvu, et l'émerveillement c'est quand ça confirme la chose.

YM : et ça vous a pas pris au dépourvu ?

JP : ben, non, c'était un miracle, mais c'était normal que ça arrive, puisque j'y crois.

Or, son miracle aurait consisté en la guérison d'un état cardiaque grave suite à des prières de son entourage : la description qu'il en fait correspond bien à une récupération inespérée lors d'une passe délicate. Rien ne le préparait à sa guérison, et il pense bien que sa mort est malheureusement probable ; mais il nie qu'il ait été pris au dépourvu, comme on vient de le lire. Voici une autre phrase qui explique ses dispositions :

« Ça serait tellement facile de rentrer dans le pseudo-miraculeux et de se faire du cinéma que je veux pas me faire du cinéma, je suis pas fier d'avoir eu un miracle, ça m'intéresse pas d'avoir eu un miracle. [Pt], moi ça me, le miracle il est tous les jours pour moi. »

Dans le commentaire, nous examinons d'autres de ses déclarations, et finissons par nous demander si la solution à cette attitude étrange de refus de surprise n'est pas la construction d'une position égalitariste vis-à-vis de sa femme (qui assistait à l'entretien), laquelle a subi un AVC peu de temps après sa guérison à lui, mais n'a pas bénéficié, elle, de miracle. J. aurait ainsi volontairement minimisé son miracle pour ne pas avoir l'air de se mettre dans une position favorable devant sa femme. Ajoutons à cela sa déclaration de foi au « miracle permanent », à la « normalité » du miracle quand, dit-il, on y croit... Nous avons même émis l'hypothèse peu probable d'un « mysticisme ordinaire » de la vie de J. pour ne pas vouloir donner l'impression qu'il s'agissait nécessairement d'une quelconque manipulation, mais à la relecture, son refus d'étonnement nous semble mieux explicable par des motivations psychologiques telles que la culpabilité d'être en bonne santé alors que sa femme est handicapée. En effet, reconnaître de la surprise face à « son » miracle, ne serait-ce pas établir une relation de connivence avec le Dieu qui lui aurait donné l'impression de le favoriser lui, et pas elle ? Voici le passage où il explique la chose :

« Donc euh sinon que je crois au miracle, de, de depuis que j'ai eu ma foi...j'estime que je mérite pas spécialement d'avoir un miracle que d'autres sinon que j'ai la foi pour y croire. Maintenant c'est Dieu qui décide, qui décide ce qu'il a à faire. Et je crois tellement peu au miracle que six mois après, Rose-Marie a fait un AVC, et là il y avait une complication terrible,

quoi, elle a failli y passer, parce qu'elle a eu trois mois de coma. Elle est restée infirme. Si bien qu'on pourrait dire Pourquoi moi un miracle, et pourquoi Rose-Marie il lui est arrivé ça ? »

Si notre hypothèse est juste, il pourrait s'agir d'un refus conscient (peut-être devenu habituel avec le temps) du « mérite » du miracle, syndrome que l'on retrouve dans d'autres témoignages (n°6 explicitement, et peut-être 10, implicitement). Dans l'examen du cas n°10, ci-dessus, nous avons proposé que la surprise face au miracle jouerait un rôle libérateur : peut-être en va-t-il de même dans le cas n°19 : J. se sentirait lié par sa culpabilité et refuserait la surprise de son miracle pour se maintenir solidaire de sa femme.

4. Surprise sans miracle

Les deux cas (n°8 et 16) rassemblés dans cette classe relèvent de situations très différentes. Il semble cependant possible, d'un point de vue général, de considérer que des témoins soient induits en erreur par des surprises fortes qui suggèrent la présence d'une événementialité surnaturelle, alors que l'examen de la matérialité des faits et de la teneur des récits fait pencher en direction d'une réalité mondaine d'ordre psychologique, soit individuelle, soit communautaire. L'examen des cas se fera avec hésitation, car il est toujours délicat de retirer à des témoins l'approbation à leurs propres conclusions, mais la comparaison avec les autres témoignages permet, au moins en partie, de soutenir ces positions. Toute la question ici sera d'observer comment le lien entre surprise et miracle a pu exister pour le témoin/narrateur mais a dû être récusé par nous, et au nom de quoi.

4a. Le cas [n°8](#) présente une situation humaine vraiment délicate à manier, puisque H. décrit ce qui lui est arrivé de manière à la fois convaincante et concrète, en y associant des impressions d'un réalisme saisissant, dans un cadre narratif dont on ressent la franchise et l'équilibre (il se distingue nettement de certains récits que nous n'avons ni transcrits ni commentés parce qu'ils relevaient précisément des dispositions contraires). Nous ne sommes pas en mesure de juger si la matérialité phénoménale de l'événement raconté pourrait n'être pas authentique : nous penchons au contraire pour son authenticité, et celle-ci oriente vers un vécu d'irruption surnaturelle. Par ailleurs, même si comme nous le soulignons dans le commentaire, le gradient de surprise explicitement exprimé par H. est étrangement plat (avec des expressions comme « j'étais surpris ») alors que l'événementialité requerrait une expressivité bien supérieure, certains marqueurs dénotent une émotionnalité impossible à mettre en doute. La teneur très intellectuelle du témoignage ne retire pas son ancrage corporel dont la reprise narrative restitue l'intensité et l'extraordinaire. Notre hypothèse va donc être la suivante : avec H. nous serions confronté à du surnaturel non miraculeux, de nature médiumnique. Nous avons noté que H. ne souhaite pas décrire son expérience à l'aide du terme de miracle, et même si ce refus ne serait pas suffisant pour la caractériser autrement, plusieurs éléments militent en faveur de sa prise en compte. D'abord le fait que la matérialité de l'altérité en question se laisse décrire en termes concrets (feu, énergie de lumière, puissance, immense force, brasier...) et abstraits (conscientisation, élévation...) qui n'apparaissent nulle part dans les autres récits que nous avons recueillis ; ensuite que ces termes rappellent fortement ceux qu'utilisent certains

médiums, tels « canal de lumière » ou « se connecter à la source »⁶¹, et d'ailleurs H. ne fait pas mystère de l'environnement médiumnique de l'expérience, puisqu'il la situe précisément en rapport avec le maître (le swami) qui lui a permis de vivre l'expérience en question et par la suite il a continué à bénéficier du don qui lui avait été fait :

« Après j'ai eu toutes sortes d'expériences spirituelles qui se sont passées dans des contextes différents, euh, j'ai eu des expériences mystiques autres, parfois, euh, souvent j'étais dans des états de conscience modifiée, et à ce moment-là, tout d'un coup, y'avait un canal de lumière qui se faisait, quand j'étais à Jérusalem, au Temple, au mur du Temple, des choses comme ça. »

Enfin, et cela appartient au hors-champ du récit, H. nous a fait part d'autres expériences étonnantes mais clairement qualifiables de médiumniques. Pour le dire vite, l'expérience qu'il nous a racontée correspondrait à son « initiation » en tant que médium ; à partir de ce moment-là, il sait qu'il possède un don et cela modifie de fond en comble son rapport à lui-même et au monde tel que nous le percevons habituellement.

La question qui ne peut manquer de surgir à cette étape est : qu'est-ce qui permet de faire la distinction entre du surnaturel miraculeux ou non miraculeux ? Et dans quelle mesure les modalités de la surprise présente dans le récit permettent-elles de nous aider ? H. utilise bien le mot Dieu :

« Ben oui, parce que j'ai... c'est quelque chose d'énorme, j'ai acté le fait que y'a dans l'univers une force spirituelle qui, qui est immense, et qui pour moi est Dieu, quelle que soit la forme ou les canaux par lesquels ça passe, qui est Dieu. »

Cette utilisation du terme atteste de sa foi, mais selon nous cela ne justifie pas que l'expérience racontée soit en elle-même une expérience miraculeuse, au sens où le théologien pourrait y reconnaître de manière suffisante le signe de l'habitus révélationnel divin. On pourrait dire que H. fait de son expérience médiumnique une lecture croyante (de nombreux médiums le font aussi). Mais (et l'on voit que c'est là l'un des critères essentiels qui permet de distinguer surnaturel miraculeux et surnaturel non miraculeux) l'altérité vers laquelle la narration tourne déictiquement l'attention ne se laisse pas distinguer comme le Dieu que connaît la foi.

L'introduction à cet endroit d'un critère non pas philosophique, mais théologique, peut surprendre : cependant si l'on prend conscience qu'il a été présent depuis le début, dans le cadre de compréhension, dans la mise en place de la typologie opératoire elle-même, on l'acceptera comme indispensable, car la prise en compte des critères du miracle comme objet/visée de la démarche phénoménologique ne peut être que théologique. Le philosophe est en effet obligé de posséder quelque préconception de l'objet « miracle », s'il veut pouvoir y confronter l'objet « surprise ». S'il décide qu'il n'en peut rien savoir, il tombe dans une position intenable, puisque non seulement le mot existe, mais aussi la tradition l'évoque. Par contre, il doit faire appel au théologien pour connaître selon quels critères celui-ci décide que le miracle en est un, ne serait-ce pour ne pas se tromper de cible. Or le critère final de l'attribution théologique du terme « miracle » à « Dieu » dépend d'une compréhension de l'action de Dieu dans le monde,

⁶¹ Notre exploration succincte de ce domaine s'est faite par l'entremise du livre-enquête de Samuel Soquet : *Contact avec l'au-delà, Une enquête derrière les frontières de la mort*, Ed. de la Martinière, Paris, 2013.

et finalement d'une fréquentation de Dieu lui-même, et donc de la foi. C'est elle qui permet de faire comprendre que telle manifestation correspond à une expérience du divin, ou pas. Evidemment, cela n'est pas sans poser quelque problème au phénoménologue⁶². Mais si ce dernier peut, et donc doit, se prononcer à propos de réalités vécues telle que la surprise face au miraculeux, il ne peut faire comme si la théologie du miracle n'existait pas. Il ne s'agit pas pour ce phénoménologue de prétendre redécouvrir la théologie depuis la phénoménologie, ce qu'il pourrait donner l'impression de vouloir faire s'il ne considérait jamais les présupposés théologiques. Au contraire, en les tenant pour ce qu'ils sont, des acquis d'une science différente de la sienne, il peut envisager jusqu'où rejoindre ces acquis, et à partir de quand s'arrêter.

L'hypothèse qui est faite concernant le récit de H. l'est donc en référence à des données théologiques. Mais aussi phénoménologiques, notamment celles qui se dégagent de la manière dont H. se réfère à sa surprise. Nous avons souligné combien détonnait la manière relativement neutre ou dépassionnée dont il se dit surpris par son expérience ; nous en avons suggéré des explications, et le fait demeure, même si d'autres marqueurs de la surprise donnent de son vécu une saillance plus conforme à ce à quoi on peut s'attendre en présence de miracle. Cela dit, ce critère ne saurait être le seul, ni même le plus déterminant. Il peut même masquer la réalité émotionnelle réelle. L'autre critère, celui de l'utilisation d'un vocabulaire spécifique aux médiums nous semble plus probant. La positivité de ce vocabulaire, c'est-à-dire l'utilisation de termes précis pour décrire l'au-delà fait diverger le récit de H. par rapport aux autres récits de miracles examinés dans la classe « miracles avec surprise et étonnement » qui eux n'utilisent pas de vocabulaire spécifique pour décrire l'altérité rencontrée. Plus, et c'est sans doute l'argument qui nous semble le plus important, le langage utilisé pour se faire est typiquement brisé, inchoatif, en constante auto-correction et impuissant à cerner la matérialité de « ce qui » s'est passé. Ce désordre du récit (et donc cette difficulté de la pensée pour bien se représenter la nature de l'événement) tranche fortement avec le type de narration utilisé par H. Nous l'avons souvent remarqué dans les Commentaires : moins le discours est linéaire, structuré, moins il maîtrise sa propre dynamique, et plus il se donne comme la lutte entre la nécessité d'attestation et l'impératif de restitution, lequel ne cesse de critiquer l'insuffisance du langage. Un discours par bribes, où abondent les reprises, les hésitations, les insatisfactions, qui en somme se situe à la limite du dicible, paradoxalement en dit plus sur l'expérience de rencontre avec une réalité saturée et déroutante, que s'il parvient à se construire narrativement et à se satisfaire de lui-même. C'est ce que l'on voit clairement dans les témoignages n°1, 2, 7, 10, 12, 15 et dans certains passages d'autres témoignages. Tous les témoignages ne comportent pas ce trait narratif, mais il importe que ceux dont l'altérité interroge le plus soient aussi ceux où cette inadéquation du langage est la plus marquée⁶³.

4b. Le deuxième cas dans cette typologie est le [n°16](#). En étudiant les propos de S. expliquant sa surprise, mais aussi sa méprise, nous avons essayé de rendre compte de l'importance de cette

⁶² Au moins husserlien... Cf. l'exclusion de Dieu du champ d'étude que se propose la réduction transcendentale, §58 des *Idées directrices pour une phénoménologie*, Tel Gallimard, 1950, p. 192. Cependant, explique Emmanuel Housset, en « écartant le concept métaphysique de Dieu, (...) Dieu n'est pas perdu avec la réduction, mais rendu à son apparaître propre. » *Husserl et l'idée de Dieu*, Ed du Cerf, 2010, p. 84.

⁶³ Voir [III.B.1.b](#) pour une perspective systématique de cette question.

surprise survenant en contexte d'attente croyante ; le contexte particulier de la situation est propice à la mise en place non seulement d'une attente spécifique (il s'agit de la fin d'une vie, où l'on touche à l'au-delà) mais aussi corrélativement d'une surprise spécifique, car la proximité de l'au-delà modifie imperceptiblement les dispositions avec lesquelles on gère l'environnement mondain. Tout événement inattendu, surtout minime, revêt une signification potentiellement importante, et sa survenue trouble le sujet précisément parce qu'il était en attente⁶⁴. Tout se passe alors comme si l'attente produisait l'événement (qui la confirme), alors même que l'on sait que cela est impossible, d'où la surprise, malgré l'anticipation de sa possible survenue. Ce sont ces éléments qui font l'intérêt de l'entretien avec S. Il y a de fait des circonstances où, en contexte d'attente et de foi, une événementialité équivoque provoque de la surprise, et même si l'on doit admettre qu'il n'y a pas eu d'irruption surnaturelle, le complexe surprise/étonnement s'est déclenché, et marque le « faux » événement, ou l'illusion d'événement, de sa signification heuristique. Cette possibilité de miracle devient ainsi signifiante du fait de l'existence d'une surprise, et en fin de compte c'est elle qui constitue l'événementialité.

Notons donc que la surprise ressentie lors de l'illusion de miracle fonctionne comme s'il y avait eu un véritable miracle : elle possède une puissance de révélation, ou d'illumination, dont la réalité, elle, a été vécue. Même si S. n'a pas été témoin d'un miracle, elle « croit » suffisamment que ce qui a été vécu a valu la peine de répondre à notre demande de témoignage. Elle n'a pas de miracle à raconter : ce qui motive son témoignage, c'est l'étonnement de ce moment de grâce, la beauté de cette rencontre, le fait que son désir d'offrir un cadeau ait rencontré l'inattendu d'une réciproque. Pour résumer, on pourrait dire, en se basant sur le vécu raconté par S., que la surprise d'un miracle équivaut au miracle d'une surprise, si bien sûr cela se produit dans un environnement où le sens du composé miracle-surprise porte sur des réalités religieuses.

Conclusions

Plusieurs faits se dégagent lorsque l'on ressaisit l'articulation du trio miracle-surprise-étonnement. D'abord les entretiens entérinent l'association nécessaire entre les deux réactions de surprise et d'étonnement, qui font partie d'un même continuum émotionnel, l'un n'allant pas sans l'autre. Nous conservons globalement la temporalité selon laquelle la surprise précède et l'étonnement succède, mais il y a des polarisations narratives qui font que dans la description l'on utilisera davantage l'une ou l'autre. Ensuite, s'agissant de l'attitude face au miraculeux, nous ne pouvons pas conserver de manière rigide les définitions utilisées provisoirement selon lesquelles la surprise jaillit de l'inattendu et l'étonnement de l'inconnu, puisque le miracle ou le surnaturel combine les deux. Dans les structures relevées dans la première classe de récits de miracles avec surprise et étonnement, celle qui indique la présence à l'intérieur du sujet d'une instance ressentie comme extérieure est à l'origine d'une forme de surprise ébahie qui ne peut se résorber simplement en attribuant au surgissement une origine inconsciente ou subconsciente, car les effets d'une remontée de forces inconscientes dans le conscient ne sont

⁶⁴ Cette attente consiste en l'attitude générale de foi ; S. dit qu'elle ne s'était *pas du tout attendue* à voir son ami chanter avec elle, ou même bouger les lèvres.

pas reconnus par le sujet comme à ce point autonomes et épanouissants sur la durée. Il y a là une altérité **positive** en même temps que transcendante difficilement niable, dont justement le signe d'authentification consiste en la fonction objectivante de la surprise d'une part, et d'autre part l'étonnement durable qui revient questionner l'expérience vécue et continue d'en garantir l'extériorité. Si donc notre compréhension doit être conservée, cela signifierait que lors de ces événements jugés miraculeux par leurs témoins, l'humain est l'hôte d'une instance présente en lui, dont il ignorait l'existence jusqu'à ce qu'elle se manifeste à lui depuis lui-même, et non pas, comme nous le disions, en le colonisant depuis un extérieur ou un au-delà (compris comme) spatialisé. Cette présence agissante provoquerait alors une double surprise : celle de son surgissement inattendu lors de son intervention surnaturelle, et celle de la prise de conscience de son déjà-là intérieur, jusqu'alors inconnu et maintenant « évident ». Et cette surprise ouvre à un double étonnement : celui d'avoir été le siège de cette intervention miraculeuse, mais aussi celui de la certitude dorénavant indélébile (comme le dit L. dans le cas n°2) qu'une Altérité existe, et existe en moi.

Le développement concernant la remise en cause du sujet nous a permis de tester l'intuition selon laquelle la notion d'« enversement » pouvait constituer une clé de compréhension de l'importance de la surprise affectant le sujet miraculé dans son être phénoménologique. L'idée étant que le pôle-sujet de constitution du monde avait peut-être été modifié par l'intrusion, dans le dispositif, de l'altérité si bouleversante décrite par les témoins. Nous avons en arrière-plan ce que dit J.L. Marion à propos de l'interloqué dans *Etant donné* :

« Le *Je* perd son antériorité de pôle égoïque (*Je* polaire) et ne peut encore s'identifier lui-même qu'en admettant la présence sur lui d'un tel phénomène inconstituable. Ce renversement le laisse interloqué, essentiellement surpris par l'événement plus originel qui le déprend de soi. »⁶⁵

Le néologisme nous avait été suggéré par ce passage du récit de sœur M. (n°1), lorsqu'elle explique que suite à ce qu'elle a vécu :

« je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. »

« Enversement » consonne naturellement avec le thème religieux de « conversion », mais possède (nous semble-t-il) une puissance d'évocation liée au fait que l'on entend dans ce terme à la fois renversement (donc bousculement, bouleversement), et inversion, puisque la thèse serait que la surprise/étonnement provoquée par le surnaturel miraculeux traduit l'interversion des pôles de constitution de la réalité : au lieu que ce soit le sujet qui constitue le monde, celui-ci serait à présent constitué par l'événement saturé, et surpris fondamentalement dans son rapport à lui-même. Nous avons observé qu'un nombre non négligeable de témoins interviewés évoquaient, comme sœur M., cette expérience d'avoir été déplacés fondamentalement dans leur rapport à eux-mêmes. Nous avons aussi souligné que les personnes que nous avons rencontrées

⁶⁵ J.L. Marion, *Etant donné, Essai d'une phénoménologie de la donation*, op.cit., p. 356.

ne présentaient pas forcément un profil narratif transi⁶⁶ par l'événement : au contraire elles respiraient presque toutes⁶⁷ la joie d'avoir bénéficié de leur expérience surnaturelle, où la foi de celles qui souhaitaient l'indiquer, reconnaissait Dieu ayant agi en leur faveur. Ces personnalités témoignent de leur conversion jusque dans le nouveau visage qui est le leur, et il faut aller creuser dans leur récit pour y trouver la trace du *je* qu'elles ont été avant leur « enversement ». Certaines le disent clairement, à l'instar de V. (n°9) :

YM : « Est-ce que vous êtes surprise de ce qui vous est arrivé ? Est-ce que ça vous a surpris ? [silence] Ou est-ce que cette préparation était suffisamment progressive, suffisamment... comment dire ? vous posait sur le seuil suffisamment proche pour que ça débouche naturellement... »

VC : Non. J'étais non seulement surprise mais bouleversée. TRANSFORMÉE⁶⁸. De l'intérieur.... Donc c'est plus qu'une surprise : c'est une surprise bouleversée et transformée. »

Une des conclusions importantes de ce survol des entretiens consiste en l'observation qu'un grand nombre des témoins assèment l'évidence de leur perceptions, notamment internes et parce qu'internes, et la certitude qu'ils en ont acquis. Dans cette expérience des expériences surnaturelles, il y a un facteur automatique de doute et d'incrédulité dont ils sont les premiers affectés. Ce qui ressort c'est donc un type de surprise particulier, la surprise qu'ils éprouvent face à la solidité de leur vécu, lequel ne se laisse pas affecter par ce doute. Cette surprise, non pas narrative (elle ne vient pas frapper un nouveau vécu de l'expérience passée), mais expérientielle, car surgissant face à la possibilité vigoureusement défendue de la mise en doute de l'expérience remémorée, se manifeste typiquement par des répétitions et des formulations emphatiques qui montrent bien qu'elle redouble celle qui avait eu lieu lors de l'événement. Les témoins sont donc les observateurs de leur propre certitude, ils l'affirment autant qu'ils la subissent, et le font à la mesure de cette soumission. Nous avons aussi remarqué, en relisant les transcriptions eu égard à cette dimension de leur témoignage, que l'événement surnaturel *est* certitude, de la même manière qu'on a dit qu'il *est* surprise. Pour le témoin, l'évidence appartient consubstantiellement à la matérialité de l'événement ; celui-ci possède cette dimension malgré toutes les raisons qui pourraient surgir de la lui retirer ; elle transforme le « quelque chose » qui a eu lieu en pivot vital autour duquel tout va dorénavant tourner : ce qui le précédait et va à présent mener à lui, et ce qui le suit forcément, et en dépend. C'est peu de dire que l'évidence et la certitude authentifient (ou objectivent) la réalité de l'événement surnaturel vécu. A l'écoute des témoignages, les événements racontés devenus parole chargent celle-ci d'un poids que l'on connaît, qui est le poids de tout témoignage essentiel. Cette parole engage toute la personne et la place dans une posture délicate d'avoir ce poids à partager, dont elle sait qu'il la dépasse et en même temps la limite dans la fragilité d'une simple parole. Le témoin connaît et en même temps ne connaît pas tout ce qui se trouve dans son témoignage. Une responsabilité dorénavant l'habite, qui à la fois le libère et le lie.

⁶⁶ Nous nous amusons à utiliser ce mot transi(-tif) en référence à la remarque de J.L. Marion (op. cit. p. 438) selon lequel « Le *je* transmué en un *moi/me* se reconnaît surplombé par la revendication inconnaissable ». Le passage du sujet à l'objet le transit dans la posture de l'adonné (ou de l'interloqué).

⁶⁷ Pour l'explication des exceptions (le n°13 et dans une moindre mesure, le n°10), voir les Commentaires.

⁶⁸ V. insiste tellement, dans sa prononciation de ce mot, que nous n'avons pas pu faire autrement que de le mettre en majuscules.

La section des pré- et post-surprises abordée ensuite pose la question du statut de la surprise comme parole : celle-ci a-t-elle besoin de pré- ou post-surprises pour fonctionner ? D'abord il va de soi qu'en partie ce genre de question vient de ce que nous avons choisi de nommer ainsi les phénomènes de pleurs et de changements d'aspects observés dans certains des récits de nos témoins. S'il était avéré par exemple qu'une intention était à l'œuvre dans ces « satellites » de l'événement surnaturel, qu'il se conçoive comme devant être annoncé puis confirmé par ces signes avant et post-coureurs, cela aurait un impact important sur la manière dont la surprise doit être envisagée. Nous n'en sommes pas là, d'autant que nous avons appelé pré- et post-surprises ce qui en droit ne sont que des émergences événementielles, et non pas d'abord des surprises. Mais ces émergences fonctionnent cependant ainsi, puisqu'elles surprennent leurs bénéficiaires comme l'événement central qu'elles entourent. Nous avons examiné dans quelle mesure ces signes font système avec l'événement principal, objet du récit des témoins ; le problème étant qu'ils ne sont présents que dans une minorité (non négligeable certes) de récits. Disons donc qu'ils ne constituent pas pour nous un argument décisif en faveur de l'authenticité éventuelle des événements racontés. Ils viennent cependant discrètement souligner la dimension de parole des événements surnaturels. Leur langage non-verbal attire l'attention sur la non-verbalité des événements centraux racontés et qu'ils semblent renforcer, ce qui s'harmonise bien avec la dimension corporelle de la surprise.

La structure « on ne voit rien, on n'entend rien » commentée dans la section [II.C.1.e](#) opère de manière quelque peu parallèle à celle des pré et post-surprises, au sens où elle redirige l'attention vers le cœur du « quelque chose » qui s'est passé, avec sa matérialité dérangeante mais non-verbale. De manière encore plus concrète, ces indications expérientielles des témoins des récits sont précieuses en ce qu'elles nous renseignent sur le mode particulier de manifestation de l'altérité vécue. En insistant sur les « rien » présents dans plusieurs comptes-rendus, nous avons essayé de valoriser cette dimension invisible ou silencieuse de l'altérité à laquelle les témoins font référence. Le « quelque chose » dont ils parlent a ceci de particulier qu'il se manifeste bien, et de manière impérieuse, mais dans un vide sensoriel que la surprise, par contre, peut caractériser. Naturellement, celle-ci ne constitue pas à elle seule la matérialité des événements surnaturels (cf. tableau dans l'Introduction) mais par contre elle est susceptible d'une quantification et de modalités utiles pour la description.

Terminons cette conclusion en disant un mot des typologies où un élément manquant oblige à réévaluer le lien miracle-surprise/étonnement. Dans le cas des miracles où il semble que ni surprise ni étonnement ne soit éprouvé, on note une absence de rencontre avec une altérité quelle qu'elle soit, ou bien un état psychique suffisamment modifié pour que les conditions habituelles de la rencontre ne soient pas vécues avec le face à face nécessaire à la surprise. Ceci nous permet d'insister sur cette réalité expérientielle du *face à face*, dont on retrouve la trace dans le titre de notre travail. Cette modalité du vécu dans les cas d'événements (perçus comme) surnaturels semble essentielle afin qu'une surprise survienne, témoin ces manifestations où le sujet, enfermé dans sa culpabilité ou son humiliation, ne peut pas en-visager l'altérité qui lui fait face, ou bien celles où cette dernière s'est faite si proche qu'elle en vient à ne plus faire qu'un avec le sujet. Dans ce cas, nulle surprise, malgré (et à cause de) l'excessive proximité de l'altérité surnaturelle. Enfin, il y a certains cas où, par la négative, nous avons pu nous rendre

compte à quelle point la surprise libère l'homme de ses emprisonnements, justement en le secouant hors des circuits mortifères auto-entretenus où il pensait devoir demeurer. L'irruption d'un événement qui le dépasse et le déprend de ses calculs et de ses protections contribue, en le surprenant, à faire de la surprise un événement qu'il attend et qu'il espère.

Conclusion de la IIe partie

La recherche spécifiquement expérientielle qui se clôt avec cette partie nous a semblé importante malgré sa dimension souvent exploratoire et incertaine dans ses conclusions. De nombreuses hypothèses ont été émises, sans que l'on parvienne toujours à les confirmer. Des questions demeurent, qui demanderaient un complément de travaux, notamment sous forme d'une deuxième série d'entretiens, pour confirmer les intuitions proposées dans l'étude de la première série. Le travail de mise en place de la méthode microphénoménologique, son adaptation au matériau choisi, les transcriptions, les commentaires, et la reprise typologique avec les structures qui se retrouvent dans une bonne partie des témoignages, tout cela a constitué un travail dont nous ne regrettons ni l'intérêt ni les inévitables tâtonnements. Donc même si le travail de défrichage du facteur surprise/étonnement à l'œuvre dans le corpus néotestamentaire a pu paraître quelque peu risqué (car peu thématiqué dans le paysage exégétique et théologique), il nous semble que celui sur les témoignages en 1^{ère} personne relève encore davantage de la gageure puisque le corpus a été, autant que la méthode, expérimentalement constitué pour faire pendant à l'ensemble de textes et de traditions canoniques choisi, et que le résultat peut donner l'impression d'être déséquilibré voire insatisfaisant.

Le choix qui a été fait de ne pas se cantonner à des « miraculés » officiellement désignés par les autorités ecclésiastiques pèse lourd sur les méthodes qui ont dû être mises en place, notamment en termes d'évaluation et de mesure de la subjectivité qui devient le lieu d'authentification de ce que l'on appelle « miraculeux ». Nous pensons cependant avoir opéré un choix défendable en procédant ainsi, mais nous ne mésestimons pas les conséquences, notamment celles de la fiabilité des résultats établis à partir de l'expérience de personnes dont les dires n'ont pas été contrôlés par des procédures éprouvées et standardisées. Nous avons plusieurs fois évoqué l'intérêt d'avoir suivi notre voie, en arguant que le discours des témoins officiels risquait d'avoir été formaté pour les besoins des dépositions officielles, souvent en rapport avec des procès de canonisation, lesquelles n'ont pas les mêmes objectifs qu'une recherche de type universitaire ; que ces témoins officiels auraient été plus difficiles à contacter, eu égard au temps et aux diverses obligations qui étaient les nôtres pendant la durée du travail ; et surtout que la richesse, même relative, même inégale, des témoignages de personnes dont le vécu « miraculeux » n'entraîne pas dans le format officiel reconnu par l'Eglise, laquelle a d'excellentes raisons pour demeurer très restrictive à cet égard, que cette richesse donc justifiait selon nous le choix effectué.

La phénoménologie du miracle telle que nous l'avons comprise et utilisée, même si elle ne cadre pas avec une certaine conception officielle, telle que celle que retient l'autorité qui statue sur les guérisons inexplicables des sanctuaires comme Lourdes, nous paraît nécessaire dans le cadre d'un travail comme celui-ci. D'abord parce que elle nous permet d'ouvrir la perspective sur une réalité extrêmement vaste et multiforme - celles des interactions de l'humain avec le transcendant appelé par les intéressés « miraculeux » - et que notre thème de recherche, les

réactions de surprise et d'étonnement, aurait des chances de se trouver ainsi mieux exploré que si nous nous en étions tenu à une définition plus étroite. Par ailleurs, puisque le matériau utilisé était de nature narrative, et que tout l'intérêt de la méthode utilisée était de faire exprimer le vécu de ces réactions dans leur temporalité fine, il va de soi qu'une pratique trop fréquente du récit de l'expérience miraculeuse, telle qu'elle est faite lors des dépositions de procès où ces récits de miracles sont une pièce essentielle, posait un problème majeur de spontanéité et d'authenticité. Il nous a semblé bien vérifier cette donnée lors du commentaire du cas [n°5](#). Nous avons ainsi remarqué que la manière dont surprise et étonnement déstructuraient le récit lors des témoignages participait de façon essentielle à la révélation de ce que ce récit essayait de transmettre, et devenait un moyen de mesurer l'impact de ces réactions au travers des récits dans leur matérialité même, et pas seulement dans leur contenu. Cet aspect, indétectable a priori (et absent des récits étudiés dans notre 1^{ère} partie) se manifesta de lui-même lors des témoignages des personnes interviewées ; il constitue un des apports majeurs à la phénoménologie de la surprise que nous avons cherché à mettre à jour (cf. [III.B.1.b](#)).

Une autre donnée qui provient exclusivement du travail effectué sur les entretiens en 1^{ère} personne consiste en la découverte que, pour un certain nombre de personnes dans l'échantillon, la surprise/étonnement face au miraculeux prend la forme d'un bouleversement devant la présence en leur intimité de la puissance transcendante se révélant à elles. A vrai dire, l'insistance biblique sur le rôle de la foi comme agent thaumaturgique pointe vers la même réalité, mais l'approche en 1^{ère} personne, avec le grossissement que permet la méthode utilisée, vient confirmer et amplifier cette approche de façon spectaculaire. Nous pensons que la lecture henryenne faite à l'occasion de ces descriptions aide à retrouver phénoménologiquement l'intuition chrétienne traditionnelle selon laquelle Dieu est présent en l'homme comme plus intime à lui-même que lui-même, alors qu'il a si facilement tendance à oublier cette présence qui fait de lui le temple du très-Haut (1Cor 3,16).

Il est difficile de résumer les diverses remarques qui ont été faites concernant le complexe surprise/étonnement face au miraculeux dans ces entretiens ; si on compare ce qui a été dit avec les enseignements de la 1^{ère} partie, on peut souligner la structure pré-surprise/surprise/post-surprise, dont la terminologie vise à rendre compte que les émergences miraculeuses peuvent se manifester selon une temporalité parallèle à celle de la surprise. En effet, celle-ci, dans son fonctionnement phénoménologique standard simplifié suppose trois moments : une phase d'attention/vigilance, une phase d'irruption, et une phase de reconfiguration ou recognition. Que nous ayons relevé le parallélisme entre la manifestation de l'émergence « miraculeuse » et ce fonctionnement de la surprise n'est peut-être pas si extraordinaire : nous pensons en effet que c'est précisément parce que le témoin est surpris qu'il constitue l'événement miraculeux l'affectant en tant que tel. Celui-ci ne se constitue comme « miracle » que parce qu'il se révèle au sujet en le surprenant fondamentalement dans ses habitudes mondaines, en modifiant l'horizon sur lequel se déploie les phénomènes, ouvert dorénavant à une altérité qui n'était au mieux qu'espérée auparavant. Dans ce dispositif, le rôle de la foi est central, avons-nous dit : la foi se laisse décrire comme l'attente spécifique qui permet à la surprise (spécifique) du miraculeux d'être constituée comme événement-surprise, c'est-à-dire, comme parole que rend audible la surprise.

Le sujet qui ressort de ces descriptions a régulièrement été caractérisé grâce aux outils tirés de la phénoménologie de J.L. Marion, par exemple celle de l'interloqué, forme particulière de l'adonné, qui tire sa détermination de l'abandon de son moi à une instance donatrice

transcendante. Sans doute la confrontation au miraculeux n'est-elle, a priori, pas une situation commune, et on pourra difficilement nier que les miracles n'arrivent pas tous les jours. Mais outre que notre choix méthodologique de cibler des personnes ayant bénéficié d'événements miraculeux hors-cadre nous a fait entrevoir une fréquence du fait surnaturel plus grande que ce nous imaginions au départ, la pensée de J.L. Marion nous a aussi permis d'infléchir ce que nous comprenions comme le phénomène saturé (dont évidemment le miracle) vers l'ensemble des phénomènes : tout phénomène, en droit, est saturé. Qu'il soit pauvre ou riche, unique et absolu, ou bien banal et relatif, le phénomène cache toujours infiniment plus qu'il ne montre : il n'est que de prêter attention à lui. Il nous semble que c'est, *mutatis mutandis*, ce que nous avons fait, en élargissant aux effusions, révélations et expériences personnelles de l'au-delà ce que le terme de « miraculeux » a priori plus restrictif, ne recouvrait pas. Donc ce sujet se retrouve dépendant, second, bouleversé et transformé par la surprise qui l'a jeté dans un rapport à l'autre et à lui-même qu'il ne pouvait pas deviner avant de l'avoir expérimenté : et là aussi il nous semble que la phénoménologie confirme ce que dit la théologie de l'homme comme créature, dont l'être se situe en dépendance à un Autre qui, tout en l'affirmant enfant et dépendant, le laisse libre dans l'amour.

III. Phénoménologie de la surprise et de l'étonnement face au miraculeux

A. Surprise et étonnement dans les récits en 3^{ème} et en 1^{ère} personne

Introduction

Suite au travail de repérage précédent dans lequel nous avons décrit les réactions de surprise et d'étonnement dans les différentes manifestations et structures qu'en donnent notre échantillon d'entretiens transcrits, le moment est venu de confronter ce travail à ce qui a été fait avec les textes du Nouveau Testament dans la 1^{ère} partie. Notre volonté ayant été de ne pas mêler les résultats de la partie I et II, cet espace de confrontation reste en principe ouvert et non défriché. Cependant, nous savons bien que les deux approches, même séparées, n'ont pas été tout à fait étanches, et nous ne craignons pas de rappeler qu'à l'occasion, dans la 2^{ème} partie, des références ont été faites à la 1^{ère}. Nous savons aussi qu'il n'a pas été possible de ne pas régulièrement anticiper, en pensée au moins, ce que nous commençons ici, et donc que des préparations existent. Nous verrons si elles seront ou pas de nature à nous aider dans la démarche.

Rappelons toutefois avant de commencer que cette confrontation ne pourra pas être une harmonisation ; la raison principale étant que le matériau en 3^{ème} personne (de nature littéraire) et en 1^{ère} personne (de nature expérientielle) diffère profondément et que, s'il serait absurde ne pas tenter de trouver des zones de rapprochement et des résultats concomitants, il serait aussi illusoire de penser que nous avons des données homogènes. Et ici encore plus qu'ailleurs, puisque la nature des écrits du NT en fait une documentation très particulière, dont l'importance historique, culturelle, symbolique et religieuse est sans commune mesure avec la collection disparate et éminemment conjoncturelle de la vingtaine de témoignages (non sans valeur certes...) que nous avons pu recueillir au fil de l'année de collecte dévolue à ce travail. Nous redisons ce que nous avons déjà dit concernant le fait que notre cible, les réactions de surprise et d'étonnement, consistent en des réalités de nature anthropologique, et que par conséquent même vingt siècles de distance ne sauraient abolir des correspondances qui pourront être étudiées ; nous mesurons néanmoins l'écart à enjamber, et c'est pour cela que nous commencerons avec l'exposé des différences.

1. Différences entre les réactions de surprise et d'étonnement dans les deux types de récits

La différence qui nous semble sauter aux yeux de prime abord quand on a en tête les deux types de récits de miracles que nous avons étudiés provient de ce que les uns sont (en première approximation) en 3^{ème} personne, alors que les autres sont en 1^{ère} personne¹, ce qui a pour effet de mettre au centre le sujet de l'expérience racontée dans le deuxième cas, alors que pour les

¹ Sauf l'un d'entre eux, le n°16, dont nous avons dit qu'il pourrait être « en 2^{ème} personne », même si c'est partiellement inexact, car c'est le récit d'une tierce personne, qui de plus, n'est que témoin indirect.

récits de miracles dans l'Écriture, ni le « sujet » de l'expérience miraculeuse, ni l'expérience elle-même ne renvoient, a priori, à des situations comparables. Les textes du NT ne constituent même pas vraiment des rapports d'observation en 3^{ème} personne comme ceux vis-à-vis desquels la méthode d'explicitation microphénoménologique s'est démarquée. Dans ces travaux, de nature scientifique, le sujet de l'observation demeurait en principe neutre, et décrivait un objet depuis son point de vue extérieur. Et c'est cet « objet » qui, dans la perspective en 1^{ère} personne, prend la parole et explicite son expérience pour un auditeur/observateur². Mais dans les récits du NT, l'observateur n'a rien d'un tiers neutre. C'est même l'exact opposé, puisque les évangélistes, et l'Eglise à leur suite, revendiquent les textes comme des expériences de foi, comme le récit de l'action de Dieu dans le monde. Les textes sont lus et proclamés comme la forme écrite d'une Parole qui les anime et dont on croit qu'elle possède la puissance de « changer les cœurs » malgré la distance qui sépare leur origine de cette effectuation actualisée³. Il y a donc, en plus de la différence 3^{ème} / 1^{ère} personne, une différence d'intention essentielle, de nature subjective et engagée.

Lorsque les récits de miracle sont rapportés dans le NT, les seules réactions de surprise et d'étonnement que notent les rédacteurs sont celles qu'expriment les observateurs/auditeurs, disciples et foules, ainsi que les ennemis de Jésus ou des apôtres dans les Actes⁴ ; les miraculés eux-mêmes ne sont pas conviés à s'épancher : cela n'intéresse pas les récits, qui n'ont pas eu accès aux témoignages des bénéficiaires (cela n'apparaît pas narrativement, en tout cas⁵). Par contraste, notre époque prête une grande attention (comme nous-même l'avons fait) au vécu des personnes bénéficiaires des miracles, témoin le dire d'une miraculée de Lourdes, « le plus étonné, dans un miracle, c'est le miraculé, vous le savez bien. »⁶ Mais nous l'avons vu, le contexte culturel des évangiles (qui demeure polémique) inclut les miracles dans le cadre général de la foi en la puissance de Dieu : c'est cette foi, et ce Dieu, qui sont placés au centre. En Israël au 1^{er} siècle, au contraire de ce qui a été le cas pendant la période rationaliste en Europe, personne ne doute de la réalité de l'action de Dieu dans le monde, et par conséquent, le ressenti plus ou moins étonné vis-à-vis de cette action ne concerne pas sa possibilité épistémologiquement probante ou non, mais sa victoire sur d'autres forces, soit maléfiques, soit en provenance d'autres divinités. On sait que le combat principal que mène Jésus (dans la lignée de celui des prophètes) et dans lequel il insère ses actes de puissance, consiste en une lutte d'influence contre les représentants (et les représentations) d'un Dieu légaliste, ritualiste, le Dieu de la Loi et du Sabbat qui passe avant l'homme (Marc 2,27). Ses gestes de puissance sont là pour attester que le Dieu dont il se dit l'envoyé, celui que le Fils de l'homme représente,

² Voir la présentation de la méthode en [II.A.2](#).

³ On peut au moins en partie reprendre l'opposition saussurienne de la langue et de la parole pour appuyer linguistiquement parlant celle du texte et de la parole : la distance qui selon Saussure sépare langue passive et parole active correspond à la distinction paulinienne qui sous-tend la lettre morte et de l'Esprit qui vivifie et qui en tant que logos anime la lettre.

⁴ Il faut y rajouter les deux ou trois occurrences où Jésus lui-même est surpris, notamment par la foi de certains interlocuteurs, mais aussi par le manque de foi d'autres. Cf. [ID2b](#) et [IIIA4](#).

⁵ Il y a peut-être quelques exceptions dont on peut supposer, indirectement, que les bénéficiaires des miracles sont à l'origine des textes : par exemple le rôle de l'aveugle en Jean 5 ou Zachée en Luc 19. Mais jamais les auteurs du NT n'indiquent qu'ils font référence aux témoignages des bénéficiaires de miracles.

⁶ Louis de Bonnières, *Figures de miraculés*, P. Téqui éditeur, Coll. Je sème, 1933, p. 252.

accomplit les paroles du Dieu de Moïse, et promet un royaume où juifs et gentils adoreront « en esprit et en vérité » (Jean 4,23).

Par contre, il y a dans les ensembles narratifs néotestamentaires une stratégie reposant sur les réactions aux gestes et paroles de Jésus, à la fois de la part de Jésus lui-même, et des rédacteurs à sa suite. Pour Jésus, il s'agit d'une visée révélationnelle d'essence apocalyptique, selon laquelle des actes et des déclarations dérangeantes doivent être posés afin d'amener l'humanité à entrer dans la découverte de ce qui est en train de se jouer devant eux dans la présence de « cet homme-là ». Les miracles notamment, avec leur dimension spectaculaire, se comprennent comme des annonces réalisées des prophéties que contiennent les Écritures juives, par exemple celle d'Isaïe telle que Mat 11,3-5 l'actualise :

« "Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?" Jésus leur répondit : "Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : *les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.* »

Cette annonce du royaume se conjugue avec une visée universalisante qui comprend l'impact émotionnel et les progrès de l'intelligence comme allant de soi, et c'est ainsi que les évangélistes notent de manière massive les réactions de surprise et d'étonnement, mais aussi en association, le plaisir et l'intérêt face aux « actes de puissance » réalisées à dessein devant les foules. La progression de la renommée de Jésus est ainsi constamment rappelée⁷, et les succès de cette pédagogie régulièrement évoqués⁸.

On le sait, Jésus n'est dupe ni de l'ambiguïté de la méthode mise en œuvre, ni des résultats de son évangélisation, qui aboutiront à la croix. L'objectif des miracles, à savoir l'éclosion de la foi en « celui qui l'avait envoyé », se heurte à deux obstacles prévisibles et même prophétisés : le besoin de prodiges par désir de merveilleux (cf. Marc 8,11-12) qui fait dévier la mission messianique vers la tentation satanique de pouvoir - tentation mise en tête de leurs évangiles par Matthieu et Luc -, et la mise en conflit herméneutique de la signification des miracles par les ennemis de Jésus (cf. Mc 3,1-6 et 22-30). La présence, dans la foule des observateurs des miracles, d'individus (les scribes et pharisiens, les chefs religieux en général) dont la tâche sera de déconnecter la proclamation de leur sens de salut d'une part, et leur impact émotionnel de l'autre, obligera Jésus⁹ à mettre en place ce que les commentateurs ont appelé le « secret messianique », à savoir une stratégie d'étouffement de la proclamation des actes miraculeux, dans le but de minimiser leur dévoilement à des fins politico-religieuses. Cette situation se remarque, ainsi que nous l'avons souligné, dans le fait que le seul moment de tout l'évangile où Marc fait rendre gloire à Dieu par la foule pour une guérison miraculeuse (en quoi consistait l'annonce du royaume et la pédagogie des miracles) se situe en 2,12, et qu'ensuite le secret messianique prive pour une part sa mission de cette parole qu'est la proclamation de la gloire de Dieu. D'où la valeur et la valorisation d'une parole non-verbale et non falsifiable dans l'économie révélationnelle qui va continuer en présence de cette hostilité grandissante. Nous

⁷ Marc 1,28 ; Mat 4,24 ; 9,31 ; 14,1...

⁸ Pour ne rester qu'à Marc : 1,45 ; 2,12 ; 6,56 ; 7,37 ; 10,1 ; 12,37.

⁹ Chez Marc. La problématique est différente chez les autres évangélistes. Cf. [I.C.2.](#)

renvoyons à la section [I.C.6.](#) (Obscurcissement du lien miracle-surprise) qui détaille le mécanisme.

Nous avons rappelé ces éléments pour bien indiquer le projet des textes du NT, qui est étranger à une explicitation du vécu telle que celle qui est menée dans les entretiens que nous avons conduits. Nous savons que, que nous le voulions ou pas, nous héritons d'un contexte historico-culturel où le ressenti subjectif des miracles a été utilisé dans une perspective apologétique ; cette donnée fait partie des difficultés de notre positionnement, même si nous avons essayé de limiter l'influence de ce facteur. Notre but dans les entretiens s'est attelé à la mise en évidence des vécus microphénoménologiques d'expériences miraculeuses, reconnues telles par les personnes qui ont accepté d'en témoigner. Guidés par notre questionnement, ces personnes ont évoqué pour nous les instants, et le contenu vécu de ces instants, afin d'y découvrir éventuellement comment surprise et étonnement faisaient signe vers l'expérience surnaturelle elle-même. Et par conséquent, malgré cet objectif limité, mais dont la différence est grande avec les écrits du NT, la phénoménologie détaillée que l'attention aux vécus des miraculés nous a permis de mettre en lumière dépasse de beaucoup ce que les récits du NT, par la force des choses très rudimentaires dans ce domaine, présentent en termes de surprise et d'étonnement. Les entretiens en 1^{ère} personne ouvrent sur l'intimité individuelle des bénéficiaires de miracles des perspectives impossibles à imaginer si l'on s'en tient aux seuls récits du NT, ainsi qu'aux compte-rendus de miraculés comme celui cité dans le livre ci-dessus. Il faut même dire qu'il y a là une différence à peu près irréductible. Nous verrons plus loin quelques exemples où l'on peut observer, dans certains récits du NT, des éléments en partie comparables à ce que nous avons décrit, mais la différence demeure incomparablement plus grande que la ressemblance.

Insistons encore là-dessus pour dire qu'il est tout à fait normal que la rencontre, si proche dans le temps et l'espace, des bénéficiaires d'expériences si intenses et profondes que celles que nous avons recueillies, permet un regard sur la complexité et la richesse de ces phénomènes humains telles qu'il est évidemment impossible que des récits composés plusieurs décennies après les faits et par des auteurs qui probablement n'ont pas connu les personnages dont ils mettent par écrits les expériences, puissent jamais y atteindre. Et ceci ne tient pas encore compte de la différence entre les approches en 3^{ème} et 1^{ère} personne. La question sera donc d'estimer (et comment) ce qui demeure de la réalité affective réelle qui a pu être remarquée et mémorisée concernant les réactions aux miracles rapportées dans le NT. Après tout, même si l'intention religieuse qui sous-tend le NT ne consiste pas en l'élucidation des ressentis des personnes qui ont vécu dans leur chair l'influence de la toute-puissance divine, les textes contiennent de fait (explicitement ou implicitement) toutes ces réactions. Rien n'empêche comme nous l'avons fait de se pencher sur les occurrences et les raisons qui expliquent pourquoi il y en a tant. A cet égard, la présence de structures-type comme celle que nous avons décrite en [I.B.](#) n'est pas une bonne nouvelle : elle tendrait à montrer que les rédacteurs ont systématisé la réponse humaine et religieuse face aux miracles, de telle sorte qu'il ne reste plus grand-chose, peut-être, de l'originalité et de la pluralité individuelle de ces réactions. Des phénomènes de synthétisation et de simplification ont forcément eu lieu : dans la mise par oral pour mémorisation et utilisation liturgique, puis ensuite, quand le besoin de mise par écrit s'est fait sentir, d'autres opérations de standardisation et concentration de nature utilitaire dans le cadre du kérygme chrétien à

transmettre. Nous pensons cependant que ce processus d'universalisation lui-même n'est ni uniforme ni simpliste ; il fut au contraire un véritable défi. De nombreuses données narratives, culturelles, religieuses, etc. extrêmement diverses et originales existent dans les ensembles textuels du NT, qui prennent part à sa richesse et son importance. Mais il est aussi indéniable qu'un appauvrissement venant du passage à forme écrite du type évangile, prive le lecteur et le croyant d'éléments innombrables dont la valeur aurait été forcément inestimable. C'est exactement ce que résume le dernier verset de l'évangile de Jean (21,25):

« Il y a encore bien d'autres choses qu'a faites Jésus. Si on les mettait par écrit une à une, je pense que le monde lui-même ne suffirait pas à contenir les livres qu'on en écrirait. »

2. Ressemblances entre les réactions de surprise et d'étonnement dans les deux types de récits

Nous venons de dire qu'une des différences importantes entre les deux types de récits consistait en le type de public envisagé : d'un côté, les foules et disciples, spectateurs des miracles de Jésus et des Apôtres, puis les témoins anonymes qui ont rendu compte des faits auxquels aboutissent les textes dont nous disposons aujourd'hui, et de l'autre les personnes elles-mêmes qui ont vécu un événement dit miraculeux, et qui en rendent compte en racontant leur vécu. On voit donc où la ressemblance peut exister entre ces récits en 1^{ère} personne et les récits néotestamentaires : tous deux contiendraient un rapport comparable des réactions elles-mêmes à la révélation d'une altérité surnaturelle, dont elles seraient les manifestations émotionnelles et cognitives. En effet, de la même manière que les foules ont été émerveillées, mises hors d'elles-mêmes ou saisies par les gestes et paroles du Christ ou des Apôtres, nos témoins ont eux aussi été surpris, déconcertés ou troublés par l'intrusion ou la rencontre dans leur vie d'une réalité qu'ils nomment « Dieu », ou bien ne nomment pas, se contentant d'y faire référence déictiquement comme « quelque chose », ou encore plus énigmatiquement « ça », « cela ». Il serait inutile de rechercher une systématisme du côté des mots employés comme nous l'avons fait pour les verbes du NT, car en ce qui concerne les entretiens, il y a autant de manières d'utiliser les termes que d'individus. Par contre nous pourrions nous servir des typologies de récits et des structures expérientielles étudiées dans la partie [III.A.1](#). Quand donc nous disons que nous pourrions vérifier si ce rapport entre réactions de surprise et d'étonnement, et révélation d'une altérité éventuellement identifiable à Dieu, peut être fait entre les deux types de récits, on voit bien à quelles conditions :

- que des réactions de témoins extérieurs (la foule, les disciples...) puissent être mis sur le même plan que celles des sujets eux-mêmes de l'expérience surnaturelle ;
- que l'on n'oublie pas le statut des textes où ces réactions sont notées, ainsi que leur fonction dans le cadre de ces textes (nos entretiens ne contiennent pas de récits à intrigue où suspense et surprise peuvent surgir de la tension narrative) ;
- que la nature des expériences religieuses de part et d'autre soit suffisamment rapprochées (car si ce qu'on appelle « miracle » ici ne recoupe pas ce qu'on appelle « miracle » là, a fortiori les réactions à ces événements n'informeront pas des mêmes réalités).

Or si l'on se situe bien dans les deux cas en régime chrétien, et s'il s'agit bien de « miracles » a priori dans les deux types de récits¹⁰, avec l'extension qu'en donne le protocole des entretiens¹¹, on voit que les témoignages que nous avons recueillis sont en partie d'un genre différent que ceux que mettent en scène les récits évangéliques¹². Ceux-ci comptent également des situations qui n'existent pas dans notre échantillon (multiplication des pains, pêche miraculeuse, marche sur les eaux, résurrections...). Les cas similaires concernent surtout les guérisons et des conversions. Peut-être peut-on considérer que les exorcismes du NT se rapprochent des désaddictions (cas n°10, 12, 13 de notre liste). Il sera en fait utile de passer de la notion de miracle à celle de miraculeux : le substantif décrit en général des actes plutôt socialisés de guérison ou de libération avec une rencontre, un geste et une parole, alors que l'adjectif qualifie toute occurrence dont au moins un aspect implique une intervention surnaturelle (reconnaissable dans le cadre religieux de référence¹³). Ce passage du nom à l'adjectif correspond assez bien à la transition qui va des Évangiles aux Actes des Apôtres, où l'on se retrouve en présence d'une énorme variété d'événements miraculeux de toute sorte (30 au moins dans les 10 premiers chapitres¹⁴). La variété de notre échantillon rappelle davantage la situation des Actes que celle des Évangiles, même si certains types de miracles sont absents de notre groupe. Ainsi en nous rapprochant du modèle de miraculeux présent dans les Actes, nous nous permettrons des parallèles plus facilement.

La typologie du miraculeux dans les Actes se rapproche encore de notre typologie en ce sens qu'elle met en évidence l'intervention, non plus de Jésus lui-même « en chair et en os », mais majoritairement de l'Esprit-Saint et là où, dans les évangiles, il s'agissait de faire ressortir l'importance de la surprise que le Messie représentait pour sa famille et disciples, pour ses compatriotes juifs, et pour les hommes et femmes de tous temps, dans les Actes on met en scène les communautés de croyants dont l'œuvre d'évangélisation se fait en étroite association avec l'Esprit-Saint, dont le mode de présence et d'action (en simplifiant beaucoup) diffère de celle de Jésus tout en se situant évidemment dans le sillage de son exemple. Dans cette perspective, les expériences dont témoignent les personnes interviewées ne sont plus si éloignées de ce qu'ont pu vivre à leur manière certains des personnages dont on suit les aventures dans les Actes, même si ce que nous avons dit de l'échelle d'observation qui sépare les deux types de récits n'en est pas autant modifié. Il est clair, en tout état de cause, que même si l'objectif lucanien reste, comme dans les évangiles (et d'ailleurs dans le reste de la Bible), de mettre en

¹⁰ Bien que certains des témoins n'utilisent pas ce terme, le protocole les obligeait à accepter que « leur expérience vécue ou observée soit loyalement et sincèrement interprétée par elles comme miraculeuses. »

¹¹ « Les "miracles" en question ne sont pas nécessairement des guérisons physiques du genre de celles que l'on a en tête (Lourdes, Fatima...), mais ils peuvent consister en des **révélations**, des **effusions**, des **conversions intimes**, bref, toute espèce d'expériences personnelles que leurs bénéficiaires ne peuvent pas expliquer autrement qu'en les appelant miraculeuses. » Il y avait aussi l'expression : « interprétée comme un miracle, ou en tout cas une expérience inexplicable de nature spirituelle. » (cf. [Annexe 3](#))

¹² Voir la liste ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/Miracles_dans_le_Nouveau_Testament#Liste_des_miracles (le titre du lien est trompeur ; il ne s'agit que des miracles évangéliques)

¹³ La précision provient de ce que nous avons été obligé de faire la distinction, à propos du cas n°8, entre surnaturel miraculeux et surnaturel non-miraculeux.

¹⁴ Voici quelques événements miraculeux à titre d'exemples : grand nombre de signes et prodiges (5,12), Guérison d'esprits impurs (5,16), apparition et libération par un ange (5,19), survenue de l'Esprit du Seigneur chez Philippe (8,26), guérison d'un paralysé (9,34), vision du centurion (10,3), Extase de Pierre (10,10), l'Esprit parle à Pierre (10,19)...

avant la Bonne Nouvelle d'un Dieu qui vient sauver les hommes en les accompagnant dans leur histoire, au lieu de se tenir à l'écart de leur vie, il n'est plus de faire comprendre le mystère très particulier de l'Incarnation, mais, de manière plus vaste, comment ce mystère s'articule avec la vie de l'Eglise. Les personnages qui sont l'objet d'événements surnaturels dans les Actes ont une responsabilité religieuse, en quelque sorte, celle de témoigner de la présence de l'Esprit thaumaturge dans son peuple, comme l'écrit Luc à plusieurs reprises (4,31 ; 5,12 ; 6,8 ; 10,45), et ce dans la droite ligne du geste inaugural de la Pentecôte (chap. 2). Par conséquent, ce qui leur arrive de manière visible prend une importance plus grande que lorsqu'ils étaient, dans les évangiles, les « faire-valoir » du Fils de Dieu. On remarque de fait que, sauf exception, les miraculés dans les évangiles réagissent peu à leur nouvel état, et cela sans doute du fait principalement que l'accent est mis sur le mystère du Dieu fait homme, plutôt que sur la problématique des œuvres de sa puissance, considérée presque comme normale, à côté du problème central de son identité.

Cela dit, les indications des réactions face au miraculeux dans les Actes ne sont guère plus nombreuses ou variées que dans les évangiles. Là où il y a différence, c'est, comme nous l'avons dit, dans les types de manifestations de Dieu, nettement plus missionnaires et tenant davantage que dans les évangiles de l'ordre du prodige. Dans notre échantillon de miraculés, il y a bien sûr des guérisons, qui sont en majorité (nous y comptons les désaddictions), mais les révélations/conversions sans guérison (au nombre de 6), forment une partie importante, qui monte à 12 si l'on compte les guérisons qui comportent cet aspect de révélation. Dans les Actes aussi, il y a cette même valorisation des miracles de révélation, dont la nature est intime et spirituelle¹⁵. Nous ne voulons pas dire, en esquissant cette typologie des miracles dans les Actes par contraste avec ceux des évangiles, qu'il y aurait nécessairement une différence en ce qui concerne la manière dont leurs bénéficiaires les auraient vécu ; il est probable en première approximation qu'une guérison opérée en présence de Jésus, et la même réalisée en présence de Pierre ou de Paul, serait tout aussi bouleversante, tout aussi saisissante ; cependant les miracles de révélation spirituelle, absents des évangiles¹⁶ hormis la Transfiguration, impliquent une symptomatologie dont le bénéficiaire devient presque forcément participant. Nous voulons dire par là que ses signes distinctifs, étant en tout ou partie intérieurs, nécessitent le témoignage actif des miraculés pour être connus et reconnus. Les miraculés dont la guérison physique ou mentale par définition est constatable (et accueillie) par tous ont moins besoin de se constituer une identité de témoins ; le témoignage en ce qui les concerne est déjà communautaire.

3. Le sujet surpris au centre

Nous avons dit plus haut que les rédacteurs des Évangiles et des Actes avaient comme but de susciter la foi en Jésus ressuscité et pour ce faire, de souligner son irréductible étrangeté, mais en même temps son irrésistible proximité, avec l'humanité. Nous avons dit en commençant que le sujet miraculé était mis au centre de l'expérience croyante dans les témoignages en 1^{ère} personne, alors que pour les textes du NT, ce sujet était Jésus-Christ, dont on décrit – en 3^{ème}

¹⁵ Ceci se remarque notamment pour les épisodes d'Etienne (ch. 6), de Philippe (ch. 8), la révélation faite à Saul (ch. 9), celle de Corneille (ch. 10) et à Pierre à Joppé (ch. 10), de Lydie (ch. 16).

¹⁶ Tout du moins pendant la vie publique de Jésus ; les évangiles de l'enfance en contiennent un certain nombre.

personne¹⁷ – la signification bouleversante pour l’humanité, l’étonnante destinée et la personnalité surprenante qui interroge, déplace, choque et attire à la fois. Mais les rédacteurs ont compris que dans sa façon de réagir aux obstacles du « monde » se cachait une stratégie de révélation qu’ils ont pu réutiliser narrativement. La présence structurelle de la surprise et de l’étonnement à son égard, incluse dans les récits, non seulement explicitement, mais aussi et surtout implicitement, constitue la méthode de transmission de cette parole vivante pour les générations de croyants qui l’ont rencontrée et transmise à leur tour. Dans cette perspective, il y a une expérience de surprise/étonnement à faire avec la Parole que dit Jésus, et qu’il est, qui n’est pas sans analogie avec l’expérience des rencontres et des révélations transcrites dans les entretiens en 1^{ère} personne. Le but des écrits du NT consiste en fait en cette expérience, que le lecteur qui lit le NT soit à ce point surpris par cette parole, au point d’y prêter une attention qui le constituera en tant que sujet au cœur de la conversion qui pourra s’opérer. De leur côté, afin de reconnaître et de comprendre l’événementialité extraordinaire et surnaturelle de ce qui leur est arrivé, les témoins emploient des marqueurs de la surprise et de l’étonnement. Nous avons vu que leur surprise transforme l’événement en événement-surprise, et qu’à partir de là, ils vont la constituer en « miracle », avec une intention les affectant, qu’ils essaieront au mieux de comprendre et de transmettre. En tant que sujets, ils sont au centre de ce qui se passe dans leur expérience, car celle-ci les concerne en tant que réceptacles de la Parole. Donc même si pour les rédacteurs des évangiles et des Actes, l’établissement de l’identité du ressuscité (et le mystère de Jésus-Christ lui-même) constitue le sujet central, pour l’Eglise et les croyants, dépositaires aujourd’hui des Écritures chrétiennes, le « sujet » principal visé et constitué par les textes est bien le lecteur qui pourra devenir auditeur surpris de la parole et ainsi témoin, parole vivante de cette lettre à lui adressée depuis les temps des premiers chrétiens.

En somme, le point de rapprochement le plus important entre les deux types d’expérience, qu’elles soient en 3^{ème} ou en 1^{ère} personne, consiste en l’expérience de la surprise/étonnement elle-même, puisque c’est par son moyen que peut nous atteindre la parole (ou le silence) qui s’y dit. Comprenons-nous bien : la surprise en elle-même n’est qu’une émotion, une modalité de l’événement qu’elle qualifie comme événement-surprise (ou événement surprenant). Mais elle constitue un moyen essentiel pour « tourner » le cœur vers l’audition de la parole qui a été dite, et dont elle va contribuer à manifester l’importance. Elle ne peut être le tout de l’expérience de révélation ; celle-ci comporte des éléments que nous avons appelés surnaturels qui la définissent spécifiquement et qui la distinguent des autres phénomènes mondains (qui peuvent aussi surprendre de plein droit). Mais sans davantage y insister, nous avons vu à maintes reprises que c’est précisément ce caractère surnaturel qui « potentialise » la surprise/étonnement, et c’est celle-ci, en retour, qui alerte le sujet quant à « ce qui » vient de se passer. Par exemple, lorsque sœur M. (cas n° 1) raconte la survenue de l’événement qu’elle appellera conversion par la suite, on se rend compte que l’événement est indissociablement « quelque chose » et surprise :

« Et tout à coup, bref, dans un moment précis après l’homélie, entre l’homélie et le commencement de l’offertoire, y’en a une joie, et ça c’est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j’ai commencé à rier. »

¹⁷ Même si cela n’est en rien objectif, comme nous l’avons souligné.

D'abord parce que l'événement arrive « tout à coup », mais aussi parce qu'il se manifeste selon une force et une profondeur inconnues, ces éléments surprenants, on le voit immédiatement, sont la substance même de son expérience. De la même manière, le lecteur qui, tel Augustin au livre VIII, XII, 29 des *Confessions*, « entend » la Parole de Dieu s'adresser à lui, la reçoit comme l'hôte divin lui-même l'appelant, et il tombe sous le charme de cette voix de la même manière qu'une voix entendue dans telle ou telle circonstance a le pouvoir d'opérer un coup de foudre amoureux. Il est d'ailleurs intéressant que l'expérience fondatrice d'Augustin puisse recevoir les deux interprétations¹⁸ - audition réaliste ou voix intérieure – car son expérience (dont nous savons qu'elle se présente comme un récit très maîtrisé, permettant justement ces deux interprétations) se rapproche de tel ou tel témoignage que nous avons transcrit. En effet, l'expérience augustinienne commence par la pré-surprise des pleurs (« il se leva une folle tempête porteuse d'une averse de larmes »¹⁹), suivie de l'audition de la fameuse phrase « tolle, lege », plusieurs fois, et suivie des signes d'une surprise/étonnement puissants : « changeant aussitôt de visage, l'esprit tendu, je me mets à chercher dans mes souvenirs si quelque refrain de ce genre appartient au répertoire habituel des jeux d'enfants... » Il se précipite sur la Bible laissée non loin, et lit le passage tiré de Rom 13,13 puis ajoute : « aussitôt la phrase terminée, ce fut comme une lumière de sécurité infuse en mon cœur, dissipant toutes les ténèbres du doute. »

Même savamment mis en scène (et peut-être parce qu'il l'est), cet épisode permet de présenter la conjonction des deux attitudes d'audition de la Parole (chez certains de nos témoins, ce sera davantage de l'ordre de la vision, ou bien du ressenti²⁰) ramassées en une seule : la révélation extraordinaire que dans cette parole, c'est Dieu qui s'adresse à moi et me retourne vers lui. La différence pourra être que les expériences en 1^{ère} personne ne bénéficient pas toujours de la figure de Jésus-Christ comme c'est le cas pour une révélation d'origine scripturaire, et ce que les témoins « entendent » (quand il s'agit de voix) n'est pas réservé à des extraits bibliques. Dans nos commentaires, l'utilisation du mot « altérité » nous a semblé le plus respectueux pour faire référence au « quelque chose » transcendant qui se vivait à ces moments-là. Mais en dehors de quelques cas limités, le « quelque chose », qui était parfois un « quelqu'un », correspondait évidemment à Dieu, le Dieu vers lequel l'expérience les avait tournés, et dont aujourd'hui ils estiment tous être des disciples. Le cas n°2 est peut-être celui de nos cas qui problématise le mieux le rapport au livre²¹. Voici le passage où l'intéressée raconte la chose. On se souvient qu'elle accompagne une amie à la montagne, et elle découvre, stupéfaite, que cette amie est croyante (« Je me dis, c'est pas vrai, cette fille-là est croyante ? C'est pas possible, c'est pas possible ! Une fille bien comme ça ?! »). Or un jour, l'amie part à une célébration, la laissant seule à l'appartement :

¹⁸ Voir ce site, qui fait le point en reprenant les éléments de l'article fameux de Ph. Courcelle relisant la voix provenant de la « maison voisine » comme celle entendue depuis la « maison divine » : http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1955_num_33_3_1955

¹⁹ Les extraits des *Confessions* sont tirés du 1^{er} volume des *Œuvres*, Pléiade, 1998, p. 910-11.

²⁰ Il est possible de sérier les événements miraculeux de nos témoins selon leur modalité sensorielle (même si cela pose un certain nombre de problèmes liées justement à ce qu'on appelle voir, entendre, sentir, etc. (cf. [II.C.1.e](#) « on n'entend rien, on ne voit rien ») De l'ordre de l'audition : cas 4, 9, 10, 12. De l'ordre de la vision : cas 2, 14, 15. De l'ordre du ressenti : cas 1, 3, 5, 7, 11. Tous les témoignages ne se prêtent pas à cette classification.

²¹ D'autres témoignages évoquent le rapport à des textes : les n°9, 11, 12 et 14.

« Donc voilà qu'elle va à son truc, et puis je vais vite, moi, en besogne, je me dis c'est pas possible, faut que je me fasse une idée, je vois encore l'étagère, elle avait mis trois bouquins, je me dis, faut que je regarde, que je voie par moi-même, et puis, ben, vite fait, là je commence et puis alors, c'est ça le bizarre, tout de suite ça m'a intéressé, tout de suite ! Bon, parce que je sais bien faire, euh, la part des choses, et m'intéresser, même si tout m'intéresse pas, je prends que ce qui me va, et donc je commence ce bouquin, bon, je me dis oui c'est intéressant, et je me rappelle très bien les thèmes : le silence, l'amour et ...l'écoute. L'écoute, alors pourquoi l'écoute, c'est parce que étant médecin, même du travail, on écoute beaucoup, énormément. Et puis on se rend compte que c'est très important. Donc les trois thèmes. Alors elle revient de sa célébration, puis, comme ça mine de rien, je lui dis, ça ne te dérangerait pas si je continuais à lire le bouquin ? Enfin, je voulais pas trop lui dire que ça m'intéressait, non, parce que je me sentais un peu... bon... Elle me dit, oui, oui, pas de problème, t'inquiète pas, j'en ai deux autres. Et alors bon, j'ai continué le bouquin, pas pendant la journée, parce qu'on skiait, mais finalement je le lisais la nuit, et puis bon, comme la pièce était comme ça, elle, elle dormait là, et moi, à côté, bon, ben, lampe de poche ! Et puis alors très vite quand même, ça m'intéressait vraiment beaucoup, mais ça collait pas, hein, alors j'ai pris un crayon à papier, et puis je – ça c'est trop rigolo – et je faisais des traits, là, en biais, dans les, dans le bouquin, et puis je me disais, oui, je suis super d'accord – c'est même super ce qu'il écrit, le gars, mais alors, franchement, grâce à Dieu, je vois pas le rapport, mais bon, ainsi de suite, tu vois. Bon, et puis, comme la nuit quand même je dormais un peu, j'avais pas fini le livre, et puis une semaine ça passe vite, donc un jour je me dis, bon, je vais pas skier, faut absolument que je termine ce livre. Hop, je vais dans un café front de neige, je me rappelle précisément la place où j'étais assise, et puis je termine le bouquin. [déglutition] (...) [*récit de l'événement de révélation*]

...j'ai pas bougé de ma place, que.... que c'est venu à moi, euh, pfff...et puis j'ai pris une gomme enfin, en rentrant dans mon studio et puis (rire) j'ai gommé, pour signifier, enfin, parce que c'est vrai comme y'a pas de mot et tout ça, faut, j'avais de la chance, je pouvais signifier ce qui s'était passé en gommant les traits dans le bouquin.

YM : Ah oui ?

LL : Ben oui, parce que là c'était évident. »

Le livre en question n'est pas le NT, mais un livre de spiritualité, et ce qui est important, c'est la manière dont elle se situe par rapport à lui : « bizarrement » elle se dit intéressée par la lecture, avant même d'être convertie officiellement. Il y a donc dans la lecture préliminaire de la parole une forme de pré-surprise telle que nous l'avons décrite pour les larmes, larmes qui d'ailleurs ne vont pas tarder à se manifester (comme cela se fera pour un autre témoin écoutant un passage du NT, le n°12). On peut donc dire que le texte fonctionne comme un catalyseur événementiel : à travers lui et grâce à lui, le choc de la surprise peut passer (on hésite à utiliser une métaphore électrique) et interpeller le sujet lecteur quant à son lien intime avec l'altérité qu'il permet d'« en-visager » dans le face à face de la surprise. Evidemment, le livre, et particulièrement les textes du NT qui sont écrits exprès, constituent une forme de « catalyseur » particulier ; dans les témoignages, il s'agira donc soit d'un texte (n°2, 9²², 12), soit d'une voix intérieure (n°1, 4, 10), ou bien d'un objet extérieur (la croix du n°3, le morceau de tissu du n°16), et parfois, il semble qu'il n'y ait pas de déclencheur où l'appel de la parole se fasse, car elle peut se faire seule (n° 7, 11) ou bien se résumer à l'opération libératrice elle-même (5, 6, 14, 19). Ces déclencheurs se trouvent dans la position où se le Christ se trouve dans les évangiles : son apparition (et la surprise de celle-ci) dans l'environnement ou dans la vie des personnes qu'il va secourir agit comme le catalyseur de leur salut, car nous savons en effet que Jésus lui-même

²² Voir le commentaire du cas n°9, où l'audition de la phrase de guérison par V. la plonge tout à coup dans la situation des miraculés du NT : le prêtre qui prononce la phrase qui la guérit se transforme en quelque sorte en Jésus thaumaturge et elle en miraculée du fait de la Parole.

ne fait que permettre à la foi de sauver ceux qui la mettent en lui. Ainsi de la surprise : ce n'est pas elle directement qui sauve, mais elle agit sur le cœur pour tourner la foi vers la Parole à entendre ; elle contient la force propre à causer l'« enversement » nécessaire au salut qui vient de la foi.

Nous pouvons donc le redire : dans la mise en place de la parole de salut (présence du Christ, Ecriture, catalyseurs variés), dans le processus d'appel de cette même parole (Événement miraculeux, surprise) et dans l'audition salvatrice (enversement), c'est le sujet qui se trouve au centre, c'est de lui qu'il s'agit et c'est pour lui que l'ensemble de cette économie fonctionne, si elle fonctionne, car il peut évidemment la refuser, comme dans le NT avec les ennemis du Christ qui voient bien les miracles mais ne les laissent pas opérer, puisque leur absence de foi bloque l'opération. Nous avons vu dans les commentaires variés comment le sujet ainsi « miraculé » constitue un composé complexe de passivité et d'activité, combien notamment il vit son expérience comme un abandon total de son autonomie, au point où certains témoins ne savent plus qui ils sont, se demandent s'ils ne deviennent pas fous, ou bien se fondent dans l'altérité sans reste pour leur identité d'avant. Il faut joindre à cette expérience le pan d'activité particulier qui lui correspond, c'est-à-dire sa foi.

4. La surprise de la foi

En [I.E](#), nous avons examiné le rôle du regard, opérateur crucial entre surprise et miracle. Au moment d'aborder le rôle non moins fondamental de la foi eu égard à notre problématique, nous voudrions brièvement revenir sur l'importance du regard. Nous disions que le regard physique, oculaire, fonctionnait comme le prolongement de l'intention. Mais aussi il constitue le moyen par lequel l'esprit peut être surpris : il est animé d'une espèce de foi qui fera que telle personne, balayant des yeux telle scène, en sera surpris, alors que telle autre, devant la même scène, n'y verra rien de surprenant. Le regard, ainsi, n'est jamais que de l'attention en action ; loin de se faire l'outil objectif où le cantonnerait une épistémologie assez grossière, il porte éminemment la marque d'une subjectivité ouverte et désirante. Disons plus : le miracle, c'est-à-dire l'inouï, l'unique, le moment de grâce, se constitue devant les yeux du « croyant », alors que l'indifférent ne perçoit rien que l'ordinaire répétition du quotidien. Celui qui, les yeux ouverts et attentifs à la possibilité de la surprise, l'attend et l'espère, à celui-là peut être donnée la merveille de la rencontre. Voici à titre de confirmation de ces remarques deux textes, tirés d'un recueil intitulé « Rencontres »²³, écrit par O. Mouterde, qui a accepté que nous les citions.

Une belle jeune femme bien habillée

Quartier Beaubourg à Paris, 10 h du matin. Les poubelles sont sur les trottoirs, les rues piétonnes sont mouillées, on les a lavées. Contre un mur, un SDF est affalé. Ivre ? Peut-être. Sale ? Sûrement. C'est quoi qu'il en soit l'idée du passant moyen. Je fais partie de ceux-là et je passe, éventuellement en pressant le pas. Quand je passe, une femme d'une trentaine d'années sort d'un immeuble ou d'un magasin, je ne sais pas, à 20 mètres de là. Elle est élégante, bien habillée, bien coiffée, sûrement maquillée et parfumée. C'est, quoi qu'il en soit, l'idée du passant moyen, je fais partie de ceux-là et je

²³ Olivier Mouterde, *Rencontres*, inédit, 2015. Le recueil comprend une trentaine de textes similaires, tous inspirés par des observations de leur auteur.

ralentis. Car cette belle jeune femme qui n'a pas de manteau ni de sac est certainement une voisine. Elle se dirige vers l'homme, s'accroupit et commence à lui parler longuement, la tête penchée vers lui, proche de son visage, calmement, doucement. Peut-être lui a-t-elle apporté quelque chose, je ne l'ai pas vu. Saisi par la scène, je suis immobile, à distance, et par un réflexe bête je prends une photo de la scène, tellement extraordinaire. Sur cette photo on ne voit presque rien, mais je l'ai gardée précieusement, tellement cette rencontre m'a frappé. Qui était cette jeune femme ? Quel était son but ? Je ne sais pas. Le patron du magasin lui a-t-il dit de faire partir cette personne qui « faisait désordre » dans le décor ? Dans ce cas elle a accompli cette mission comme une femme de bien devant un être humain en détresse. Était-ce une de ces personnes croyant en un Dieu qui encourage à l'indulgence, et n'hésitant pas à mettre en pratique ses enseignements plutôt que de fréquenter son église et de rester sur son quant à soi en en sortant ? Je n'ai pas d'autres idées, cherchez de votre côté. Vous et moi oserions-nous faire cela ? Parfois même quand le SDF paraît malade ou sans connaissance, la foule passe...

Yasmine

Encore un petit rien... Je suis dans le train entre Paris et Rouen. Une dame cherche comment ouvrir la porte des toilettes. En face, mais pas tout près, une jeune fille probablement maghrébine, en jean, pull et non voilée. Elle voit la scène et explique comment faire à la dame. Pourquoi m'a-t-elle frappé, cette rencontre autour d'un non-événement ? Son visage et sa voix ! Cette jeune fille avait un visage ouvert à l'autre, le regard clair, le sourire facile, aucune malice dans son attitude, rien de caché, rien de mauvais. Une fille qui pour les petites et grandes choses est capable d'être la sœur de tout être humain, raisonnable, allant au-devant d'un service à rendre, hardie, sans timidité. Comment en trente secondes pour une histoire de porte de WC avoir le pouvoir extraordinaire de se dévoiler profondément, en étant à ce point transparente, à un inconnu dans son siège de train ? Il est vrai que l'on peut évaluer certaines informations par son visage, ses rides, sa manière d'être assis, de bouger, de tousser et bien sûr ensuite de parler et d'agir. Pour elle, sa qualité profonde était telle que rien n'était caché. Si vous la rencontrez, vous la reconnaîtrez. Messieurs, mesdames, ne l'abîmez pas.

A la suite de ces petits textes, qui témoignent de la puissance de l'attention comme vigilance à ce qui fait que l'humain possède un prix infini lui venant de la liberté et sa vulnérabilité, venons-en à la question de la foi. On peut certes décrire celle-ci selon une vision statique (on pense à la croyance comme « croyance-mère », l'*Urglaube* de Husserl²⁴ ou la foi perceptive chez Merleau-Ponty²⁵), mais elle se comprend aussi comme une dimension de la volonté (adhésion, acte de foi...) et c'est aussi à ce titre que nous la convoquons ici. On dira donc surprise de la foi au génitif objectif (la surprise qu'est la foi) ou bien subjectif (la foi surprise). Surprise que la foi puisse être surprise, puisqu'en principe elle croit au miracle ; et surprise de cette foi si puissante au point que le miracle, ce soit aussi elle, et non pas uniquement quelque intervention extérieure, comme dans les deux textes ci-dessus. Notre travail²⁶ nous a résolument tourné vers l'idée que la foi, comprise comme attente du (ou attention au) miraculeux, réduit sa surprise en préparant le sujet, non pas à son irruption ni à son intensité, mais à l'accueillir comme positive et constructive, alors que sinon elle se dresse avec une force décuplée par la peur. C'est la composante de peur inhérente à la surprise que la foi réduit quelque peu, ou bien tout à fait, selon sa présence plus ou moins ancrée et habituelle. On le conçoit sans peine, puisque cette foi religieuse se comporte comme une forme de connaissance de Dieu : elle reconnaît ses intentions comme bénéfiques pour l'homme et oriente les choix vitaux selon ces intentions. La foi se

²⁴ Cf. *Idées directrices pour une phénoménologie*, §104, op.cit., p.357.

²⁵ Cf. Philippe Fontaine, *La croyance*, Ed. Ellipses, 2003, p. 107-110.

²⁶ Et notamment l'analyse du cas n°4, voir [le commentaire](#).

comprend aussi comme désir actif de Dieu, comme une attente et espérance de Dieu, comme prière ; dès avant tout événement miraculeux, elle opère un alignement de la vie selon une temporalité animée par sa présence (cachée) et sa familiarité : choix moraux, valorisations existentielles, prière, dispositions envers le mal, la mort, etc. Un tel aménagement de la vie intérieure et extérieure suppose des décisions et une attention régulière aux signes pouvant les confirmer et les infirmer.

L'intérêt de traiter ici d'une phénoménologie de la foi dans son rapport au miraculeux et à la surprise qu'il provoque consiste en le fait que ce facteur est présent à la fois en amont de la surprise comme disposition attentionnelle (comme prière), mais aussi en aval comme vie nouvelle (et comme reconnaissance). Ce schéma correspond à la fois à la pratique de la réduction phénoménologique qui permet de rendre l'esprit ouvert aux choses elles-mêmes dans leur simplicité et leur évidence (car cette foi n'est plus simple certitude du réel, mais regard tourné vers lui pour y lire les signes de Dieu et opérer les choix existentiels en accord avec lui), et une fois réalisé le « miracle » de leur donation, l'entrée dans la vie authentique ; mais il correspond aussi à la démarche de *relecture* du texte déjà lu une première fois, mais non compris existentiellement, et suite à l'audition bouleversante de sa parole en esprit et en vérité (aidé en cela par le cœur brûlant de la première lecture), au passage du vieil homme au nouveau. La foi authentifie dans cette relecture ce qu'elle a vécu au moment du bouleversement qui l'a dépassée, parce que dans la surprise de ce dépassement de l'attente elle reconnaît une surabondance de vie, un salut. Nous savons que la phrase « ta foi t'a sauvée » constitue une sorte de leitmotiv des évangiles²⁷. Or qui dit salut dit surprise transformante, puisque le miracle ne suffit pas pour reconnaître le sauveur²⁸.

Quel est vraiment le rapport entre foi et surprise ? Nous allons faire l'hypothèse que dans la configuration particulière où nous nous plaçons, celle de l'irruption du transcendant compris comme miraculeux, la surprise fonctionne comme le mouvement interne de la foi *en train de se retourner*, son renversement, et que l'étonnement pourrait être cette foi nouvelle/renversée en train de fixer « celui-là » qui l'a retournée. Pour commencer à évaluer l'hypothèse, voici le texte fameux de la conversion de Zachée (Luc 19,1-10), qui ne fait pas intervenir de miracle apparent :

« Entré dans Jéricho, il traversait la ville. Et voici un homme appelé du nom de Zachée ; c'était un chef de publicains, et qui était riche. Et il cherchait à voir qui était Jésus, mais il ne le pouvait à cause de la foule, car il était petit de taille. Il courut donc en avant et monta sur un sycamore pour voir Jésus, qui devait passer par là. Arrivé en cet endroit, Jésus leva les yeux et lui dit : "Zachée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi." Et vite il descendit et le reçut avec joie. Ce que voyant, tous murmuraient et disaient : "Il est allé loger chez un homme pécheur." Mais Zachée, debout, dit au Seigneur : "Voici, Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai extorqué quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple." Et Jésus lui dit : "Aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison, parce que lui aussi est un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu." »

²⁷ « ἡ πίστις σου σέσωκέν σε » : Marc 5,34 et par. ; 10,52 ; Luc 7,50 ; 8,12 ; 17,19 ; 18,42 ; Ac 16,31.

²⁸ Cf. [I.C.7](#). (« Pas de salut sans surprise »)

Qu'est-ce qui permet à Zachée d'avoir été sauvé ? Jésus ne lui a pas ouvert les yeux (comme à cet aveugle qu'il vient juste de guérir en entrant dans Jéricho en 18,35-43) ou libéré d'un esprit mauvais. Il n'a fait qu'entrer chez lui pour passer un peu de temps avec lui. En sa présence, Zachée comprend que sa fortune représente un obstacle à la réalisation du royaume de Dieu, et déclare qu'il va distribuer aux pauvres une grande quantité de ses biens. Mais ce geste n'est qu'une conséquence, une mise en application du changement qui s'est opéré en lui. Le récit mentionne d'autres actions qui pourraient renfermer le secret de sa conversion : le fait de monter sur l'arbre pourrait remplir cette fonction. Curiosité, audace ? Elan vers Dieu ? Mais Jésus lui dit : descends. La mention de « courir en avant » (*προδρομων*) serait-elle symbolique du changement de cœur qui lui vaut la venue du Seigneur dans son intimité ? Enfin, « il cherchait à voir Jésus », signe peut-être de sa quête de vérité malgré le « péché » dans lequel son rôle de collecteur d'impôts l'enferme ? Le texte ne permet pas de décider lequel de ces éléments constituerait le déclic où sa foi aurait pu s'extérioriser suffisamment pour nous permettre de lever un peu le voile sur ce qui, en elle, l'a sauvé. Mais ce que l'on peut affirmer, c'est que sa foi, l'activité de cette foi, l'a étonnamment dynamisé : aucun obstacle ne l'arrête : ni sa mauvaise réputation, ni sa petite taille, ni la foule, ni l'escalade du sycomore ; sa foi, son empressement, son absence de peur du qu'en dira-t-on, voilà ce qui lui permet d'être là quand passe Jésus, qui le regarde et comprend ce qu'il a fait. La foi de Zachée le sauve parce qu'elle l'a détourné de son obscurité vers la lumière, de sa bassesse vers la hauteur, et de sa solitude vers l'accueil de Dieu. Comme pour les autres retrouvailles, ce qui a eu lieu le laisse tout joyeux (*χαρω*)²⁹.

Notons combien, dans ce récit, le combiné surprise/étonnement est présent aux endroits-clé : la précipitation de Zachée (curiosité : va-t-il arriver à ses fins ?), l'inhabituelle montée sur l'arbre de ce petit homme, l'endroit de la rencontre et l'échange de regards (suspense, que va faire Jésus ?), le choc des observateurs qui murmurent en voyant la scène, l'exceptionnelle générosité de Zachée, apparemment motivée par rien de concret, et la déclaration finale de Jésus qui renverse les règles habituelles et proclame le salut d'un pécheur. Jésus ne le dit pas ici, mais on pressent qu'il le pourrait : « chez personne en Israël je n'ai trouvé une telle foi » (Mat 8,10) : clairement, il a été impressionné et touché par la foi de cet homme qui a défié les habitudes sociales et religieuses de son temps. S'il peut lui déclarer que le salut est venu pour lui, c'est à cause de la force de sa foi, comme pour les autres sauvés des évangiles. C'est bien la foi qui attire, comme un catalyseur, le miracle de la présence de Dieu ; c'est la foi de Zachée qui surprend Jésus, se transmet au lecteur de ce passage et l'étonne encore aujourd'hui ; comme les différents miraculés qui ont témoigné pour nous, c'est bien cette prédisposition croyante, ou en recherche de vérité (qui donc croit que la vérité vaut la peine d'être trouvée), qui les rend attirants en termes de venue de Dieu dans leur vie. Il faut même aller plus loin (quitte à redire un truisme de l'enseignement chrétien) : le véritable miracle, c'est la foi³⁰ ; c'est elle qui

²⁹ Même participe en Ac 8,39 quand l'eunuque, après avoir été baptisé par Philippe qui vient de disparaître, continue sa route, « tout joyeux ». Idem en Luc 15,5 (la brebis retrouvée).

³⁰ On pense à la phrase de S. Weil : « La capacité de faire attention à un malheureux est chose très rare, très difficile ; c'est presque un miracle ; c'est un miracle. » *Attente de Dieu*, Fayard, 1966. p. 96. Ce qui fait équivaloir à nouveau la foi et l'attention.

surprend Jésus lui-même, et dont il dit qu'elle permettra au disciple de faire des miracles plus grands encore que ceux que lui-même a fait (Mat 17,20 ; Marc 9,23 ; Jean 14,12).

Certains des entretiens que nous avons conduits présentent la particularité de donner à la foi des personnes interviewées un rôle thaumaturgique. C'est le cas du n°17, où C. raconte la manière dont la foi de son père a permis la guérison miraculeuse de sa mère : elle ne le dit pas ainsi, mais à relire son témoignage, c'est bien cette foi dont elle évoque le rôle moteur, et qui la surprend le plus. Au contraire, elle ne rapporte pas de surprise concernant le rôle miraculeux du morceau de tissu en provenance de la sainte. Elle aurait pu s'émerveiller qu'un morceau de linge puisse encore avoir une vertu miraculeuse quinze ans après la mort de la personne qui s'en est servi. Ce qui provoque son étonnement c'est exclusivement la foi de ses parents. Voici comment elle s'exprime :

« J'en ai beaucoup parlé au niveau de prêtres, au niveau de tas de gens qui auraient pu vivre des miracles. Et en fait l'idée c'est euh... : dans l'Évangile, Jésus jamais à aucun moment dit : « Je t'ai sauvé ! » Il dit : « Ta foi t'a sauvé ! » Ça veut dire que, quelque part, la personne est enrichie de cet Esprit Saint qui lui est envoyé pour qu'elle se sauve toute seule. C'est-à-dire que ma mère s'est sauvée toute seule grâce à la foi de mon père et à la sienne aussi, hein, mais elle dit bien : « Je pensais pas avoir autant de foi ! » Ça a été fondateur aussi dans ma foi, ce miracle de ma vie. »

C. formule les choses d'une manière que la théologie n'approuverait peut-être pas tout à fait (« ma mère s'est sauvée toute seule »), mais là n'est pas l'important. Elle parle de miracle ici en faisant référence exclusivement à la foi, même si le déictique « ce miracle » peut tout à fait dans son esprit se rapporter à l'intervention de Mère Yvonne-Aimée. Mais C., en se basant sur la parole de Jésus « ta foi t'a sauvée », l'applique à ce que sa mère a vécu et court-circuite explicitement l'action de la relique. Il nous semble ainsi qu'elle saisit exactement non seulement l'intention profonde de Jésus-Christ dans les évangiles, mais aussi la réalité existentielle de ce qui a lieu dans les miracles, où le point d'application de la force du miracle se trouve, non dans le thaumaturge (Jésus-Christ, les Apôtres, le Saint-Esprit) mais dans la foi de la personne elle-même. Sans doute dans le cas de C. on pourrait dire qu'elle est influencée par sa connaissance du NT, que c'est cela qui lui fait relire l'événement en mettant l'accent sur la foi ; mais si c'était tout à fait le cas, elle n'aurait pas dit « ma mère s'est sauvée toute seule ». Dans le cas de l'entretien n°16, la même insistance sur le rôle de la foi est présente. L'intéressée, mue par sa foi, en vient à imaginer un miracle (nous avons conclu dans le commentaire qu'il n'y avait rien eu de surnaturel extérieurement), mais en fait l'événement, même irréel, la marque suffisamment pour qu'elle vive de son influence (en régime chrétien, on dirait de sa grâce), et le seul événement réellement survenu a été celui de l'activation de sa foi, qui lui a fait croire qu'un miracle extérieur avait eu lieu.

Ci-dessous on trouvera le tableau de l'événementialité miraculeuse avant, pendant et après le moment du miracle, dans les récits que nous avons recueillis : ceci permet notamment d'apprécier l'importance de la foi avant l'événement, et de considérer dans quelle mesure elle constitue l'événement déclencheur. Dans les Commentaires, nous avons souvent mis en liaison ce que les intéressés décrivent comme quête ou recherche religieuse, avec l'état de leur foi, partant du principe que cette foi se manifeste justement par une recherche ou un besoin de sens.

Donc là où il y a quête ou recherche, nous estimons qu'il y a foi, et que cette foi signifie l'attente d'une révélation. Par ailleurs, nous avons souligné qu'un état de souffrance (maladie), une situation de handicap, une période de déréliction (drogue) constituent elles aussi des situations vitales qui, comme la foi, reflètent une attente, un besoin de la personne elle-même, besoin d'une guérison ou d'une libération, analogue à celle que donne la révélation attendue par la foi.

	avant le moment	le moment	après le moment
1. Sœur Marthe	contexte existentiel fait d'une quête insatisfaite et d'une attente diffuse	joie, rire, expérience inattendue, imprévisible, rayonnement du visage	complète transformation de vie devient une vie de bonheur et de don; elle devient religieuse.
2. Line	quête de vérité et de sens / pleurs	Ouverture d'un « nouveau monde », irruption imprévisible et subie	bouleversement total et changement de vie
3. Claire	période d'attente et de souffrance / crises de larmes	« shoot d'amour » inattendu, d'une intensité jamais vécue, associée par l'intéressée à la sphère religieuse	un « après » où s'installe la « certitude que Dieu (l)'aimait », qui détermine toute sa vie ultérieure
4. Marie-Elisabeth	période de souffrance, attente	Capacité de pouvoir à nouveau bouger, bouleversement	ce signe (lui) a donné un tournant dans (sa) vie, très grand.
5. Sœur Annie-Thérèse	situation de handicap, souffrance	guérison inexplicquée et inattendue, surprise	joie, santé
6. Gisèle	perte "irréversible" de la vue, suivi médical lourd	guérison instantanée, surprise et étonnement	pleurs, joie, puis conversion
7. Sabine	Attente, quête du bonheur, mal-être	"rayon" qui la traverse de haut en bas, elle est coupée du monde	Conversion et changement de vie
8. Haïm	recherche de vérité et de sens sur fond de souffrance existentielle	Brasier de lumière, irruption imprévisible et subie de nature spirituelle (ou médiumnique)	bouleversement vital et changement de vie
9. Véronique	longue période de maladie, d'angoisse, de pulsions suicidaires, associée à une anxieuse quête religieuse	guérison, lors de la prière d'un prêtre dont la teneur bouleverse l'intéressée, et dont elle témoigne qu'elle l'a surprise et extrêmement impressionnée	transformation générale, un changement radical de sa vie, une joie toujours présente, une conversion totale
10. Léon	une période de sa vie où la souffrance physique et morale est intense.	Parole intérieure, guérison, contact, attribué(s) à Dieu (ou la Sainte Vierge), changement sur le visage	conversion définitive de la personne, un engagement durable dans la foi
11. Sœur Anne-Elisabeth	L'attente, le questionnement qui précède l'événement, « désir d'absolu »	Rencontre de Dieu tout à fait nouvelle, la prend par surprise, malgré son aspect discret	l'événement (appelé miracle) est « clairement fondateur » de sa foi – sa vie de religieuse en découle
12. Pierrick	situation vitale de négativité et de grande souffrance / larmes	Plusieurs événements décrits comme tout à fait nouveaux et inattendus, et référés à une causalité surnaturelle évidente pour leur bénéficiaire	une guérison immédiate (drogue et genou), et une orientation religieuse radicale

13. Matthieu	un état d'attente et de souffrance qui précède l'événement	force et l'imprévisibilité de la guérison; attribuée à Dieu	changement de vie
14. Jean-Luc	souffrance, d'angoisse profonde liée notamment à la situation existentielle de sa fille	Présence derrière du Christ lors d'une opération	conversion totale, la réorientation complète de vie
15. Florence	état de souffrance et de danger intense	combinaison d'événements peu habituels, inattendus, désignés comme miraculeux	issue soudaine et inespérée. La dimension de conversion est moins marquée
16. Sylvie	détermination et urgence de rendre visite à son ami mourant	témoïn (critique) d'un « moment de grâce » inattendu (elle-même pense qu'il n'y a pas eu de miracle) qui l'étonne	porte en elle ce moment et sa richesse sans oser en parler
17. Catherine	Entretien en 2 ^e personne, pas d'accès au vécu du miraculé		
18. Adeline	période de « grand désarroi + isolement	Faisceau d'efforts concertés aboutissant à la réalisation providentielle d'une mise en scène théâtrale	Ne décrit pas un changement, ou une conversion qui aurait été mis en œuvre à la suite du miracle.
19. Jacques	quête religieuse avant la guérison ; mais celle-ci tend-elle vers la résolution que représente la guérison ?	Guérison mais sans surprise revendiquée	N'ouvre pas à une conversion ou un réaménagement de vie.

Si donc nous estimons opératoire de considérer chez les témoins la situation objective de foi/recherche ou de souffrance (colonne « avant le moment ») comme lieu de l'effectuation miraculeuse, c'est-à-dire comme réalité thaumaturgique propre à provoquer ou catalyser l'irruption surnaturelle ou miraculeuse, cela voudrait dire qu'il faudrait requalifier les moments situés au centre du tableau comme des conséquences de leur foi, ou plutôt, phénoménologiquement parlant, comme des manifestations surprenantes faisant signe vers la réalité croyante ou souffrante qui les a rendues possibles. Nous pouvons donc poser la question : foi et souffrance sont-elles des dispositions qui ne font que préparer l'irruption des événements miraculeux, ceux-ci étant causés par une altérité indépendante du sujet, ou bien sont-elles ces événements eux-mêmes, et les irruptions, jusqu'à présent considérées comme les miracles ayant leur origine dans une altérité qu'ils manifestent, ne sont-elles que des émergences-signes, les actes d'une puissance thaumaturgique à placer dans la disposition elle-même ? Voici le tableau des réactions émotionnelles en fonction de la présence ou de l'absence plus ou moins grande de foi, que nous avons élaboré en [1.C.8.](#) :

	Disposition	m	Réaction émotionnelle	Positionnement anthropologique et religieux
1	Foi	i	Émerveillement, joie	Pas de distance (glorification)
2	↑↑	r	Émerveillement, admiration	Accueil – ouverture
3	↑	a	Surprise, bouleversement, étonnement, trouble	Distance mais réduction possible (recherche)
4	Doute		Saisissement/frappe, stupeur	Distance et immobilité

5	↓	c	Peur, crainte (△crainte de Dieu)	Distance avec augmentation possible (incrédulité)
6	↓↓	l	Effroi, terreur	Fermeture - Incompréhension
7	Non-foi	e	Indignation, scandale	Refus – haine (blasphème)

On se souvient que ce tableau, dont la structure est narrative, tentait de rendre compte des réactions au miraculeux dans le NT. L'efficace de la réalité miraculeuse s'y comprenait comme placée dans les événements irruptifs eux-mêmes, avec la foi ou l'absence de foi comprises comme dispositions préparatoires. Comment cela se concilie-t-il avec la perspective ci-dessus, selon laquelle le miraculeux est régulièrement articulé à la foi des croyants bénéficiaires ?

On peut d'abord rappeler que les événements miraculeux dans les évangiles, tout en se rattachant à l'« œuvre » de Jésus-Christ³¹, se rattachent aussi à sa foi. C'est elle, la foi en son Père, qui en eux se rend opérante, et ses miracles ne sont « que » la face visible d'une disposition autrement plus remarquable. L'exégète Jacques Guillet a écrit un livre³² consacré à ce thème de la foi de Jésus-Christ, d'où il ressort que, malgré la projection courante, de nature plus pieuse que véritablement croyante et qui fait de Jésus-Christ un thaumaturge tout-puissant, et donc véritablement un *Deus ex machina*, le Christ ne peut se comprendre qu'en dépendance de son Père en qui il a une foi totale et constante, et que c'est cette foi (associée à celle des personnes concernées) qui lui donne de réaliser les miracles rapportés dans les récits. Il y a naturellement des raisons traditionnelles de refuser à Jésus une foi seulement humaine, car cela équivaut à ne lui octroyer qu'une connaissance limitée et donc risquer de le priver de la vision béatifique³³. Cela semble aussi au premier abord ne pas se concilier aisément avec l'autorité qu'on lui reconnaît et l'union intime qu'il affirme entre son Père et lui. Mais l'argument de J. Guillet est qu'en lui laissant une foi réelle, et donc une humanité authentique, on serre de plus près l'expérience (notamment synoptique) des disciples qui ont été forcés de rapporter des éléments impliquant la foi profonde de leur maître³⁴. L'intérêt de postuler la foi du Christ comme thaumaturgique permettrait aussi de rendre compte des « miracles sur la nature »³⁵ (multiplication des pains et des poissons, marche sur les eaux, tempêtes apaisées, transformation de l'eau en vin...) selon une économie similaire de celle qui prête à la foi des hommes le pouvoir de les sauver.

³¹ Pour « les œuvres » de Jésus, cf. Jean 5,17 ; 10,38 ; 14,11...

³² Jacques Guillet, *La foi de Jésus*, Desclées, 1980, op. cit., et partie [1.D.2.b](#) ci-dessus.

³³ Cf. Thomas d'Aquin *Somme théologique*, IIIa pars, Q 46, 8. « La partie supérieure de l'âme du Christ, n'étant pas entravée dans son opération propre par la partie inférieure, il en résulte qu'elle a joui parfaitement de la vision bienheureuse tandis que le Christ souffrait. » Il y a plusieurs passages chez Jean où Jésus est dit avoir vu le Père (6,46) et « être dans le Père » (10,38 ; 14,10-11 ; 17,21)

³⁴ Éléments qu'une christologie d'en haut systématique tendrait à gommer (ignorances de Jésus, surprises de Jésus...) ; chez saint Jean Jésus est présenté comme maîtrisant son destin de manière plus omnisciente que chez les synoptiques.

³⁵ A propos de cette catégorie de miracles, voir D. Marguerat, *Le miracle au feu de la critique historique et au regard de l'analyse narrative*, Recherches de Science Religieuse 2010/4 (Tome 98), p. 532 : « Theissen a montré que cette catégorie se fonde sur des critères rationalistes (dichotomie entre l'humain et la nature), et que les miracles artificiellement rassemblés sous cette étiquette doivent être regroupés selon leur visée : miracles de générosité, miracles de sauvetage ou miracles fondant une norme (Urchristliche Wundergeschichten, p. 94-120). »

Plusieurs passages permettent d'asseoir l'interprétation d'un Jésus explicitant le rôle de la foi dans les miracles : en Marc 4,40 lors de la tempête sur le lac, il tance ses disciples effrayés qui lui demandent de se réveiller : « Maître, cela ne te fait rien que nous périssions ? » et une fois le miracle réalisé, il leur dit : « Pourquoi avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ? » La note de la TOB sur ce verset indique « qu'il s'agit en Marc de la foi en Jésus et en la puissance divine qui agit par son intermédiaire », mais l'on peut équivalement dire qu'il s'agit chez Jésus d'une surprise navrée de voir que ses disciples n'ont pas compris qu'il leur montre comment se baser *sur leur foi en Dieu* pour demander ce dont ils ont besoin, ainsi que lui-même le fait. Au lieu de cela, ils se reposent *sur lui* pour être sauvés. Son sommeil à l'arrière de la barque dans le récit constituait sans doute une stratégie pédagogique propre à leur faire comprendre qu'il souhaitait qu'ils fassent eux-mêmes l'expérience de la puissance de la foi (et que l'Eglise fasse ainsi).

Un autre passage (Marc 9,23) met en scène la guérison d'un enfant muet dont le père supplie Jésus de faire quelque chose pour lui car les disciples, sollicités, n'en ont pas été capables. Il lui dit « si tu peux quelque chose, viens à notre secours, par pitié pour nous ». Et la réponse de Jésus : « Si tu peux... Tout est possible à celui qui croit. » Le père s'écrie alors : « je crois, viens au secours de mon incrédulité ! » Jésus ici ne critique pas cet homme de ne pas connaître la puissance opérationnelle de la foi, mais il rappelle, face à l'opinion selon laquelle les miracles ne seraient réalisables que par certains qui peuvent les accomplir, que ceux-ci ne sont pas dépendants d'un pouvoir, mais de la foi en Dieu. C'est donc bien cette foi en Dieu qui est puissante, non pas elle-même pour réaliser l'impossible, mais agir au nom du Dieu tout-puissant. La foi elle-même n'est rien si elle n'est pas la foi en Dieu ; mais sa puissance existe et Jésus en rappelle le principe : la prière (Marc 9,29). Or cette prière consiste précisément en un placement de l'être dans la direction de l'attente surnaturelle ou eschatologique. La prière correspond à cette attitude d'attente fondamentalement orientée vers son propre dépassement, dans lequel, s'il survient, la foi saura lire ce dépassement comme accomplissement d'elle-même. Pour prendre une image mécanique, la prière pourrait se comparer à l'embrayage de la vie du sujet sur la vie divine, et l'actionnement de celle-ci par celle-là. Si comme l'affirme Michel Henry, Dieu réside en l'homme comme sa Vie absolue, la prière croyante ne doit être rien d'autre que l'abandon à cette vie toute-puissante en nous, rien que l'ouverture du passage reliant humanité et divinité³⁶. Et l'irruption miraculeuse tournant la foi vers elle (= la surprenant), ou bien la surprise d'une foi se retournant vers Dieu et devenant ainsi agissante, cela n'est qu'une seule et même chose.

Y a-t-il des passages dans le NT où l'on observe que ce soit la foi de JC qui surprend les observateurs, et non sa puissance thaumaturgique ? Oui (cf. § suivant), mais disons de prime abord qu'il est difficile de séparer ces deux types de surprise, et que pour partie les choses sont différentes entre les évangiles et les Actes, ainsi que nous l'avons vu. Lorsqu'il y a surprise/étonnement face au miraculeux dans le NT, celle-ci est causée par l'inattendu de la puissance mise en œuvre mais tout autant par la foi assurée avec laquelle Jésus agit. Cette foi assurée est appelée autorité (*εξουσία*), ou bien assurance (*παρρησία*), et elle surprend par

³⁶ Cf. III.C.4 « Surprenante prière ».

l'absence de doute ou d'hésitation. Elle est puisée dans une pratique de la prière à la fois mise en œuvre par Jésus (elle a étonné les évangélistes au point qu'ils la rapportent régulièrement), et proposée comme secret d'une foi opérante à ses disciples. On pourrait nous rétorquer ici que si l'autorité thaumaturgique de Jésus n'est rien d'autre que sa foi, alors les textes en sont pleins, et la surprise qui surgit devant les manifestations d'autorité sont autant des réactions de surprise devant sa foi. Evidemment, cela n'est pas aussi simple, puisque les textes du NT sont pleins d'une théologie post-pascale en route vers sa formulation trinitaire. Donc lorsqu'on évoque l'autorité de Jésus (par exemple chez Marc, dès 1,22.27), on évoque immédiatement son pouvoir de Fils de Dieu³⁷. La tradition théologique a tiré de là sa doctrine de la vision béatifique : ce qui permet à Jésus d'agir et de parler ainsi au nom de Dieu, c'est une certitude surnaturelle que lui permet sa communication permanente avec Dieu son Père. Cela semble contradictoire avec la foi, ou alors si c'est de la foi, il ne peut s'agir de la même disposition que celle qui anime l'humanité limitée et mortelle, dont font partie nos témoins de miracles. Mais si l'on suit les arguments de J. Guillet, on peut soutenir que l'attitude fondamentale de Jésus se laisse bien décrire comme celle de la foi : d'abord Jésus met en avant la foi comme attitude qu'il demande à ses disciples (alors que le grand commandement de la Loi, c'est l'amour de Dieu, cf. Deut 6,5) ; il insiste sur la valeur de la prière et la pratique lui-même, ce qui suppose une dépendance vis-à-vis d'un autre; il fait (et donne) confiance aux exclus, aux pécheurs, aux femmes, aux enfants (cette attitude de confiance en l'humain même fragile se remarque aussi chez ses disciples, cf. [2Cor 7,4](#)); et sa foi se comprend comme assurance et confiance en son Père face à l'avenir ([Mat 24,36](#)).

Il y a plusieurs textes qui utilisent (ou reprennent à Jésus lui-même ?) l'hyperbole de la montagne que la foi même en toute petite quantité (comme un grain de moutarde) peut transporter³⁸. Cette image contrastée a pu surprendre par elle-même, mais elle surprend aussi par l'amplitude qu'elle donne à la foi dont la puissance est présentée comme aussi grande que la hauteur des montagnes (Mat 17,14-20):

Comme ils rejoignaient la foule, un homme s'approcha de lui et, s'agenouillant, lui dit : "Seigneur, aie pitié de mon fils, qui est lunatique et va très mal : souvent il tombe dans le feu, et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à tes disciples, et ils n'ont pas pu le guérir" - "Engeance incrédule et perverse, répondit Jésus, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand ai-je à vous supporter ? Apportez-le-moi ici." Et Jésus le menaça, et le démon sortit de l'enfant qui, de ce moment, fut guéri. Alors les disciples, s'approchant de Jésus en privé, lui demandèrent : "Pourquoi nous autres, n'avons-nous pu l'expulser ?" - "Parce que vous avez peu de foi, leur dit-il. Car, je vous le dis en vérité, si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Déplace-toi d'ici à là, et elle se déplacera, et rien ne vous sera impossible."

Dans ce passage, le suspense se concentre moins sur la guérison elle-même que sur la problématique de la foi de Jésus qui, contrairement à celle des disciples, possède la force suffisante pour guérir l'enfant. Il reproche à ses disciples leur incrédulité et leur enseigne combien la foi est puissante et qu'ils pourront eux aussi opérer ces miracles à sa suite. L'étonnement ici se concentre sur la foi de Jésus, sur ce que cette foi a la puissance de faire

³⁷ Toujours chez Marc : 2,10 ; 3,15 ; 6,7 ; 11,28.29...

³⁸ 1Cor 13,2 ; Marc 11,23 ; Mat 17,20 ; 21,21 ; Luc 17,6.

puisque celle de ses disciples ne l'a pas eu, et sur la dimension vertigineuse de ce qu'ils pourraient faire, suite à sa déclaration, une fois qu'ils se mettraient dans cette perspective³⁹.

Nous pouvons à présent reprendre ces éléments et proposer que **la surprise, dans un contexte miraculeux, semble bien correspondre à ce retournement interne de la foi mise en présence de Dieu (et donc de son attente infiniment dépassée)**, que ce retournement touche aussi bien Jésus lui-même faisant face aux hommes qui lui montrent leur foi⁴⁰, les spectateurs de ses actes et paroles remués de voir cette foi si effective, ou n'importe quel être humain dont l'attente croyante le rend prêt à accueillir, au mieux de son humanité, le Dieu qui vient le visiter. Ce retournement (nous avons évoqué aussi le terme d'« enversement ») a lieu parce que la personne a donné une direction à son attente, et que cette direction est forcément partielle, rétrécissant le champ ou l'intention de son attention à un secteur probable déterminé par les circonstances vitales qui lui sont propres. Quand le miracle a lieu, cette foi se trouve sollicitée pour « faire face » à ce qu'elle a attendu : elle éprouve le choc du « maintenant », de l'altérité particulière ressentie, et de la dépossession de son équilibre (l'équilibre entre attente du surnaturel et vie mondaine) que cette dernière provoque. Et si de plus, comme il arrive souvent, la direction d'où provient le changement, et la qualité du changement éprouvé ne correspondent pas du tout à ce que son être avait essayé d'anticiper (mais comment anticiper un dépassement?), elle est contrainte de se retourner, confrontant l'objet attendu, y reconnaissant sa surabondance, et la surprise correspond à cette soudaine contrainte. Nous employons ce terme de contrainte car il contient à la fois l'idée de passivité, mais aussi de dérangement coûteux pour le sujet. Un retournement oblige à une forme de contorsion non habituelle qui sans doute se fait plus volontiers si le sujet s'y est préparé, mais en fait il ignore exactement à quoi se préparer, et doit donc subir la contrainte de la surprise. Survient alors le temps de l'étonnement. Nous choisissons de le mettre en rapport avec le retournement décrit ainsi, conscient que ce type d'association n'a pas une rigueur phénoménologique très grande, mais qu'elle sert surtout de levier descriptif.

5. Etonnement et retournement

Dans les entretiens, les endroits où la notion exacte de retournement fait explicitement surface ne sont pas très fréquents. Mais si on y associe les termes de changement et de transformation, nous avons un assez grand échantillon. L'hypothèse serait que la contrainte (et le retournement) de la foi devant le transcendant ouvrirait à un étonnement vécu en termes de nouvelle direction vitale, de réceptivité confiante, de rééquilibrage (plutôt) émotionnel et de reconfiguration (plutôt) cognitive, en quoi consisterait la phase d'étonnement. Nous utiliserons ce que la section [II.C.1.d2](#) « post-surprises : translucidité, changements de toute la personne » nous a donné comme enseignements (voir aussi la conclusion de la section [II.C.](#)), mais aussi d'autres extraits

³⁹ Et cette perspective, c'est celle de la prière, cf. Mat 21,22 : « Jésus leur répondit : "En vérité je vous le dis, si vous avez une foi qui n'hésite point, non seulement vous ferez ce que je viens de faire au figuier, mais même si vous dites à cette montagne : Soulève-toi et jette-toi dans la mer, cela se fera. Et tout ce que vous demanderez dans une prière pleine de foi, vous l'obtiendrez." »

⁴⁰ Nous venons de voir Zachée, on pense aussi à Jésus admirant la foi du Centurion (Mat 8,10) et l'épisode de la foi de la Cananéenne (Mat 15,28).

empruntés aux transcriptions. Et nous évaluerons en parallèle ce qu'on peut tirer de ces notions dans le donné néotestamentaire.

Insistons d'abord sur la quasi universalité chez les témoins du trait qui associe retournement ou transformation avec immédiateté ou moment précis. Ceci milite en faveur du recouvrement entre surprise et début du retournement. Nous avons déjà rencontré les occurrences de cette association : chez sœur M. (n°1), la description de son changement « brusquement à complètement à l'envers » se produit, comme elle le dit, à la fois brusquement et complètement. On l'a vu, elle insiste fortement sur « le moment précis » de l'événement et le passage se fait « dans quelques secondes » :

« J'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. »

Plus loin dans son entretien, elle indique la nature de cette transformation :

« Et aujourd'hui, je sais que aujourd'hui je peux l'appeler « conversion » parce que c'était ça ce qui a changé ma vie. J'y étais, j'y étais là pour presque rien. Bon j'étais là parce que j'étais là [rire] mais ce qui s'est passé, c'est entièrement Sa part à Lui parce que moi, j'étais pas prête. »

Chez L. (n°2) même constat, le retournement est immédiat, et de plus la foi est explicitement indiquée comme partie prenante de l'opération :

« Et mais alors, immédiatement, cloc, retournée comme une crêpe, je croyais tout ! Sans qu'on puisse, euh... y'a pas de rationalité là-dedans, ça c'est clair, et... mais par contre c'est certain. (...) C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait bien autre chose... »

Dans l'entretien n°7, S. est interrogée sur le changement qu'aurait provoqué l'événement raconté dans sa vie :

YM : aujourd'hui, quand vous faites demi-tour et que vous regardez cet événement-là, est-ce que c'est possible de dire qu'il a changé votre vie ?

SL : ah oui. Complètement. Même parfois je dis que si j'avais pas vécu ça, je serais morte.

On note l'assertivité et la radicalité avec laquelle elle répond. Il est évident que tout a changé, et c'est d'ailleurs ce qu'elle exprime dans le « juste après-coup » :

« Disons que sur le moment y'a, enfin, juste après coup y'a la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire, c'est dans le sens-là que euh..... Et à l'origine, enfin, comment dire, ... je parle de bouleversement, c'est-à-dire que [déglutition] je pense que savais que je pouvais pas, enfin que plus rien ne serait comme avant. »

Même constat pour V. (n°9) : quand nous lui demandons si l'événement a été progressif ou bien s'est réalisé selon une approche naturelle, la réponse arrive de manière très nette, et les mots sont prononcés seuls, dans des phrases indépendantes, pour restituer quelque chose de l'immédiateté et de l'urgence de ce qu'ils ont représenté :

YM : « Est-ce que vous êtes surprise de ce qui vous est arrivé ? Est-ce que ça vous a surpris ? [silence] Ou est-ce que cette préparation était suffisamment progressive, suffisamment... comment dire ? vous posait sur le seuil suffisamment proche pour que ça débouche naturellement... »

VC : Non. J'étais non seulement surprise mais bouleversée. TRANSFORMÉE. De l'intérieur..... Donc c'est plus qu'une surprise : c'est une surprise bouleversée et transformée.

Enfin P. (n°12), pour le début de son récit de transformation choisit d'évoquer le moment de retournement dans le récit du fils prodigue (Luc 15, 11-32) :

PT : Il retourne chez son père. Et voilà c'était un peu comme si Dieu me disait : « Ben tu vois, la porte est grande ouverte tu peux revenir, c'est le moment. » et j'entendais ça et c'était ... c'était euh ... »

Suit la description de ses larmes, auxquelles nous avons consacré un développement en [II.C.1.d1](#).

Lorsque que l'on relit ces passages, on peut se rendre compte que le rappel de l'irruption évoquée se produit sur le mode de l'immédiateté, mais que nombre de caractéristiques relevant de la transformation appartiennent à une nouvelle réalité, inaugurée par le retournement. Voici quelques extraits des passages ci-dessus :

- « une joie profonde que je connaissais jamais avant »
- « c'était ça ce qui a changé ma vie »
- « un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde... »
- « si j'avais pas vécu ça, je serais morte. »
- « plus rien ne serait comme avant »
- « c'est une surprise bouleversée et transformée. »

Ces notations, qui se greffent sur le récit du vécu au moment de l'irruption, se laissent décrire comme des états, et on peut donc les caractériser comme associés à de l'étonnement dont la dimension de reconfiguration est ici plus achevée puisque nous sommes dans le temps du récit reconstruit, mais si nous nous rappelons l'hypothèse que l'étonnement peut être compris comme le face à face tremblant (mais aussi suffisamment confiant) avec l'altérité dérangeante qui survient, et l'approfondissement de la signification à lui donner, ces notations consonnent bien avec la proposition. Nous imaginons donc l'étonnement comme ce temps du retournement en train de s'effectuer, dont la temporalité est encore marquée par la contrainte de la surprise, et au sein de laquelle de nouvelles surprises peuvent surgir, mais qui avant tout se fait contemplation et mouvement suspendu. Ce mouvement intermédiaire entre curiosité et recul est celui où l'être absorbe la matérialité qui l'atteint, matérialité perceptive, émotionnelle et cognitive, sans pouvoir y apporter autre chose qu'une impuissance à peine consciente d'elle-même. Ces instants de noyade du sujet sont perceptibles comme traces dans les tentatives de formulation fragmentée de l'expérience, ces bribes et hésitations, reprises, répétitions, etc.,⁴¹ mais aussi toutes les émergences de corporéité d'un langage acculé à trouver d'autres moyens pour restituer l'amoncellement perceptif et cognitif de l'étonnement vécu.

Quant on se tourne vers les récits du NT, les passages où l'on peut relever ce retournement de l'homme vers Dieu appartiennent aux sections de surprise/étonnement déjà considérées, et

⁴¹ Cf. [III.B.1.b](#) : « la parole brisée ».

concernent les intéressés, mais surtout les observateurs (et donc les évangélistes qui représentent les communautés chrétiennes). L'insertion de ces réactions dans les récits leur fait subir, ainsi que nous l'avons vu, un traitement apologétique dont on ne sait pas si elles participent dans leur originalité ou bien ont été amplifiées, voire rajoutées, pour souligner le caractère divin du thaumaturge. De plus, le retournement, le retour ou la conversion vers Dieu est un thème biblique constant et fondamental, si bien que tous les récits de révélation sont potentiellement des récits de retournement croyant, que ce mouvement soit figuré (raconté) dans le récit lui-même, comme témoignage de la puissance de Dieu, ou bien suggéré comme le but religieux recherché par le narrateur. Donc les reprises narratives institutionnalisées ne permettent souvent que de remarquer à quel point cet étonnement devant l'action de Dieu marque l'attitude croyante elle-même, avec ses séductions et ses risques, dont nous avons vu les manifestations dès les textes eux-mêmes qui, ainsi, tentent de se prémunir contre le succès de leur propre fonctionnement.

Notons pour conclure cette section, en accord avec ce que nous avons remarqué en [I.E.2](#) (« Jésus qui se retourne »), que d'une certaine manière, Jésus lui-même constitue le modèle de ce retournement transformateur que précède l'étonnement. Nous avons souligné le passage de Luc 7,6-10, où Jésus admire la foi de cet étranger (un centurion romain) qui avait souhaité le faire venir pour guérir son esclave, mais à l'approche de Jésus, ne se sentant pas digne de le rencontrer, lui demande juste une parole, et donne l'exemple de son commandement d'officier qui ne fait qu'utiliser le pouvoir donné à lui par l'autorité supérieure. Entendant ces paroles, Jésus les admire, *se retourne* vers la foule et leur dit « même en Israël je n'ai pas trouvé une telle foi », et en rentrant chez eux, les envoyés trouvent l'esclave guéri. On trouve associé dans ce passage la foi d'un homme, la surprise-étonnement de Jésus, et son « retournement », à comprendre ici de façon théologique (car c'est bien la foi du Christ qui rencontre la foi de l'homme), et enfin la mention de la puissance thaumaturgique opérée à un moment du processus. Exprès, semble-t-il, le texte ne dit pas à quel moment exact le miracle s'est produit. Dans le parallèle chez Matthieu (8,5-13), il n'est pas fait mention de retournement, mais l'évangéliste tranche (v. 13) : c'est « à cette heure-là que le serviteur fut guéri », l'heure à laquelle Jésus prononça la parole « qu'il te soit fait comme tu as cru ». Même chose dans le parallèle johannique (4,46-53), où Jean enfonce le clou : « le père constata que c'était à cette heure même que Jésus lui avait dit "Ton fils vit". » Nous pensons que la présentation lucanienne, plus ambiguë, a pour elle l'indécision chronologique, qui est tranchée dans les deux autres versions, même s'il fait intervenir des intermédiaires juifs à la place du centurion lui-même. Elle est en effet phénoménologiquement plus intéressante : elle permet de laisser flotter le moment miraculeux. C'est bien la foi du centurion qui sauve son esclave, mais Luc laisse planer la possibilité que *le moment* où cette foi le guérit puisse être soit l'audition des paroles du centurion, soit l'admiration que Jésus éprouve pour elle, soit même ce retournement dont on connaît la valeur théologique fondamentale par ailleurs.

6. La foi, disposition fondamentale liant Surprise et Etonnement

Si l'on observe à présent les occurrences des mots étonner ou étonnement dans les entretiens, on s'aperçoit que, comme nous le pressentions, ils se réfèrent à (ou ils concernent) la foi de la

personne. Ceci n'est pas très difficile à comprendre : les personnes ont accepté de témoigner d'un événement qui pour elles possède un sens miraculeux ; il est normal que l'ensemble de leur expérience, dont l'étonnement qu'elles ont éprouvé, touche à la foi, et à la foi religieuse. Nous pouvons caractériser de quelle manière cela se fait en passant en revue les occurrences en question :

Voici comment L (n°2) exprime le lien entre étonnement et foi (nous citons le passage où elle explique le sens que ses larmes ont eu pour elle, juste avant l'irruption principale) :

« Les larmes sont venues me dire... m'étonner, mais me dire : mais tu touches au vrai, tu touches au... à la...au sens profond de la vie, là. »

Conformément à la dimension mystique de son expérience, L. exprime finement ce qu'elle a vécu en radicalisant le sens existentiel et en le rapportant au substrat fondamental qui donne sens à sa vie : le verbe toucher construit le lien entre expérience et signification, lien qui selon elle « parle » dans les larmes. Le verbe étonner qu'elle ajoute, presque au détour de la phrase, suggère le fonctionnement de l'étonnement : il alerte le sujet qu'une remontée en surface de quelque chose de profond est en train de s'opérer, et L. interprète aujourd'hui, avec les mots qu'elle possède à présent depuis qu'elle médite l'événement, ce lien qui était en train de s'établir grâce à lui.

Chez G. (n°6), on remarque que le rapport entre étonnement et foi fonctionne de manière organique. Elle dit que l'étonnement ressenti lors de sa guérison la « guide encore plus dans la foi » : donc elle se sentait déjà guidée dans la foi avant sa guérison, mais une fois cet étonnement éprouvé, et en le ré-éprouvant à chaque fois qu'elle se remémore son miracle, elle se sent davantage guidée par lui :

GT : J'ai même pas – ça a même pas été une joie au départ. Ça a été une...une grande, une grande surprise, euh... un étonnement, euh..... ben j'ai dit c'est un miracle, puisqu'on m'avait dit que je pouvais pas guérir.

YM : Et cet étonnement-là, il est toujours présent aujourd'hui ?

GT : Oui, et il me guide encore plus dans la foi.

Peut-on dire que ce que son étonnement lui ouvre comme perspectives sur Dieu la guide dans ce qu'elle croit de lui ? En tout cas, elle possède à présent une expérience qui pourra lui servir de jalon dans sa vie de foi ; celle-ci sera dorénavant éclairée par ce qui lui est arrivé et qui correspond profondément à l'image qu'elle se faisait déjà de Dieu. Son étonnement vient confirmer sa foi : il constitue même le grand mouvement de foi qu'elle héberge désormais en elle. Notons aussi son évaluation de sa surprise : « une grande, une grande surprise » : il semble que sa surprise ait été augmentée par l'étonnement qu'elle ressent encore en racontant, au point où il lui faut répéter l'adjectif, jugé insuffisant la première fois.

Chez S. (n°7) on se souvient que ni surprise ni étonnement ne sont revendiqués dans une expérience de proximité tellement grande que ces deux réactions ont comme disparu. Mais vers la fin de l'entretien, elle revient quand même sur son étonnement :

SL: C'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que.... c'était un bouleversement

heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu.... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard, c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours.

Si nous comprenons bien ce passage, il signifie que l'étonnement de S. concerne la dimension extraordinaire de ce qu'elle a vécu, mais que sa foi existait sous forme d'une quête « depuis toujours » et qu'elle avait préparé son être à cette rencontre, au point que ladite rencontre ne « l'avait pas complètement étonnée ». Donc si d'un côté il n'y a pas eu un complet étonnement, et que par ailleurs « c'était un bouleversement incommensurable », il faut que ce soit le fait même que la rencontre ait eu lieu, et peut-être aussi la manière dont elle s'est passée, qui cause le bouleversement. D'ailleurs, qui dit bouleversement dit choc plus corporel qu'étonnement, en principe plus cognitif. Nous serions alors en présence d'un étonnement qui, ayant pris conscience de lui-même, peut être caractérisé comme ne s'appliquant pas à toute l'expérience, mais révélant au sujet le lien entre son vécu surnaturel et la signification religieuse de celui-ci. Même si S. se déclare non totalement étonnée par l'irruption du surnaturel dans sa vie, car elle l'attendait intensément, elle l'est suffisamment par la puissance de l'irruption elle-même pour qu'elle puisse y reconnaître l'objet principal de sa recherche, et que cela constitue le bouleversement incommensurable dont elle parle. Sa recherche est finie, car celui qu'elle attendait s'est révélé à elle, et dorénavant « plus rien ne serait comme avant ». Elle porte avec elle « la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire » et, explique-t-elle, il s'est produit « une rencontre avec mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – parce que ça m'a révélé finalement, à moi-même. » Notre hypothèse que l'étonnement constitue le regard (ou le positionnement) de l'être retourné vers ce qui l'a si existentiellement surpris s'associe avec l'idée que sa foi se comprend comme la régulation de ce retournement, son centre de gravité, qui permet d'éviter au sujet de continuer à regarder, et d'accueillir la révélation éprouvée. On peut dire aussi que cette foi se trouve, dans le processus même, éminemment confortée et intensifiée, pour ne pas dire recréée, puisqu'elle se vit comme **le lien de sens entre l'avant et l'après, et le lieu de sens pour l'événement-surprise lui-même.**

Dernier exemple, celui de S. (n°16), chez qui le mouvement d'étonnement devant l'ami aphasique, dont elle a pu croire qu'il chantait en même temps qu'elle, avait catalysé un « événement » intérieur où sa foi, malgré la probable irréalité surnaturelle, reconnaissait un au-delà de la vie terrestre :

ST : Il est quand même long, ce Je vous salue Marie, il faut du souffle, quoi, lui qu'avait plus beaucoup de souffle, et après un moment un peu d'étonnement, j'ai pris comme un cadeau le fait de finir cette chanson, disant on chante ensemble, enfin c'est complètement...irréel, enfin, quoi enfin, voilà, c'était..... non explicable, quoi...

Là encore, il a fallu que S. soit étonnée pour qu'elle lise dans l'événement ce que sa foi lui suggère, un « cadeau », un moment de grâce. Du fait de l'irréalité pressentie, la surprise n'est pas bouleversante ou déstabilisante : elle aurait pu l'être davantage si réellement quelque chose d'indubitable s'était vraiment passé. Mais là n'est pas l'essentiel. L'étonnement de sa foi a identifié un « quelque chose » avec suffisamment de signification pour qu'elle en soit alertée et même si l'objet extérieur de cet étonnement doit être déclaré inexistant, le lien entre surprise/étonnement et foi a été activé subjectivement, et possède un sens vital qui demeure

malgré l'illusion. Pour S. la réalité du moment de grâce, subjectivement expérimentée, demeure, et elle peut en parler en vérité. C'est bien l'étonnement de sa foi, sa foi étonnée, qui a opéré : une fois surprise, elle s'est tournée vers l'objet de la surprise, et l'ayant contemplée, malgré l'ambiguïté matérielle irrécusable, y a discerné un sens subjectif dont elle accepte de témoigner. Pour sa foi, « quelque chose » s'est réellement produit, même s'il n'y a eu que coïncidence ou illusion perceptive. Il faut que la foi possède cette capacité de discernement pour que, en toute loyauté, elle donne ou non un sens à l'événement, surtout évidemment quand il est ambigu.

7. Foi, étonnement et attention

Face au miraculeux qui se manifeste (ou pour rester sur le terrain phénoménologique, que le sujet surpris comprend comme tel), l'hypothèse est donc que l'étonnement consiste en la forme prise par la foi qui, une fois mise en mouvement par le choc de la surprise, se trouve contrainte de mesurer l'inouï et l'accueillir dans toute la mesure du possible malgré l'impact sur l'identité du sujet, et la reconfiguration de son horizon qui déferlent sur lui. Dans ce paragraphe, nous examinons dans quelle mesure le sujet surpris par le miraculeux acquiert ou non la connaissance de ce qu'il a vécu, et quelle modalité cette connaissance peut éventuellement recevoir. Dans les cas bouleversants, la foi préserve de la peur et limite même la surprise déstabilisatrice. Si la foi est grande (cf. Mat 15,28 *μεγαλη σου η πιστις*), l'accueil du transcendant se fait sans heurts (et c'est le cas de quasiment tous les témoins de nos entretiens) ; s'il y en a peu, comme on peut le voir dans certains récits du NT (cf. Mat 8,26 *ολιγοπιστοι*), les réactions seront teintées de peur et de doute. Mais en tout état de cause, le sujet en vient tôt ou tard à évaluer ce qui a émergé et continue de l'étonner ; nous posons donc que **son étonnement se manifeste comme une altération de ses modes de cognition et donc que la foi ainsi modalisée joue ce rôle reconfiguratif**. D'un côté, ceci ne sort pas d'une perspective traditionnelle où l'étonnement ouvre à la philosophie⁴² et où la foi consiste elle aussi d'abord en une appréhension de la réalité avant toute mise en cause de type leibnizien ou heideggerien⁴³. Mais le rapport au monde des miraculés a été bouleversé ; ils ont été dépassés, transformés, et pour eux, « rien ne sera plus comme avant ».

Donc si l'on accepte que la foi perceptive (comme l'entend Merleau-Ponty : la croyance au monde en tant que monde là devant moi et avant moi) précède non seulement la foi religieuse (en gros, le déisme) et la foi confessante (posée comme choix libre en un contenu révélé), mais aussi sa mise en cause radicale comme doute méthodique ou suspension phénoménologique, alors l'étonnement existe aussi aux trois niveaux en question. Pour chaque niveau existe la possibilité logique d'un dépassement de l'attitude rationnelle stricte : a. Au niveau perceptif, il existe une foi immanente (présente en chacun avant tout questionnement sur l'existence) qui constate l'existence d'un monde que le sujet n'a pas les moyens de remettre en cause vu la nature et la quantité de ce qu'il faudrait passer en revue pour asseoir la connaissance sur des

⁴² Cf. Jeanne Hersch, *L'étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*, Collection Folio essais (n° 216), Gallimard, 1993.

⁴³ Cf. Emmanuel Falque, *Passer le Rubicon, Philosophie et théologie, Essai sur les frontières*, op.cit., spécialement la partie III, « Toujours croyant ». Le développement qui suit dépend de ces pages éclairantes.

bases non fiduciaires. Le doute méthodique cartésien, aboutissant au cogito, ne fait que fonder davantage cette foi philosophique, puisque son point inamovible reconduit à un sujet appartenant à ce monde qu'il ne peut se permettre « que » de mettre en doute, non pas d'abolir.

b. Au niveau religieux – nous entendons cela comme l'attitude sociologique selon laquelle il est naturel pour l'homme de s'interroger sur ses origines et son destin - le sujet raisonnable est là aussi contraint de constater en lui l'hétéronomie d'une transcendance, au moins morale, mais peut-être davantage⁴⁴ sous forme d'une aspiration humaine vers l'absolu.

c. Enfin, au niveau de la foi confessante, on peut poser là aussi un dépassement quasiment nécessaire, en Dieu même, de nos idées et discours sur Dieu.

A chacun de ces niveaux, on peut aussi envisager la possibilité d'un étonnement ouvrant sur plus que chacun d'eux, correspondant aux trois dépassements envisagés. La foi perceptive assurant le sujet de son lien originel au monde le prépare à recevoir de ce monde des surgissements autres que le simple donné perceptif brut. Puisqu'il s'agit d'une foi (et non pas d'une connaissance scientifique), ce monde-pour-le-sujet possède une dimension holistique favorable à sa présence en son sein, et le sujet s'y perçoit comme faisant partie d'un tout qui le dépasse forcément. Il ne le maîtrise ni ne le comprend absolument. Une irruption en provenance de ce monde pourra ainsi être rapportée, du fait de sa foi perceptive, à des dimensions inconnues mais en partie familières puisqu'il s'agit toujours du même monde. Au niveau de la foi religieuse, un fonctionnement semblable pourra se remarquer ; de l'étonnement ayant trait à des réalités spirituelles ou mentales, à des forces occultes ou médiumniques etc., sera plus naturellement intégrable du fait de cette foi, alors que son absence conduira au contraire à un appauvrissement cognitif, et/ou un mépris des personnes assurées des expériences en question. Enfin au niveau de la foi confessante qui nous intéresse dans ce travail, nous avons vu œuvrer un étonnement s'efforçant chez les intéressés de rendre compte de phénomènes surnaturels et de les intégrer sans être négativement bouleversés. Nous avons observé cet étonnement croyant venir renforcer la foi présente avant les irruptions surnaturelles, et constituer la structure d'accueil et d'intelligence en dépit de manifestations parfois difficilement compréhensibles, et surtout quand elles dépassent en originalité une guérison fonctionnelle, qui peut n'ouvrir qu'à une matérialité surnaturelle limitée (voir cas n°5 et 6).

Nous avons pris la peine d'évoquer la dimension herméneutique que la foi/étonnement (la foi dynamisée par l'étonnement) permet au sujet de mettre en œuvre parce qu'elle fera partie de l'attention à l'expérience-limite qu'il a vécue, ainsi que, dans le récit de son témoignage, la forme de compréhension qu'il s'efforcera de produire. Par la force des choses, un outillage ou bien une méthode strictement rationaliste, de type déterministe, n'aboutira qu'à des résultats décevants ; cependant la crainte de cette éventualité ne sera pas le fait de nos témoins eux-mêmes, car ils sont tous croyants, même s'ils ne l'étaient pas avant l'événement vécu par eux.

⁴⁴ Voir la discussion présente sur ce sujet dans Luc Ferry et Marcel Gauchet, *Le religieux après la religion*, Grasset, Paris, 2004. Voici un extrait : « Qu'est-ce que Dieu ? Comme je n'en sais rigoureusement rien, je parle du divin, c'est-à-dire de ce sentiment d'absolu aux visages multiples que je découvre au contact de valeurs dont je dois dire, et redire, je n'y puis rien, que je ne les ai pas fabriquées moi-même, que ce soit dans l'ordre de la morale, de la culture ou de l'amour. Théologie négative, si l'on veut, de valeurs incarnées dont l'origine m'échappe, mais dont les explications matérialistes ne me semblent pas, pour l'instant, satisfaisantes. »

Cette éventualité appartient en fait à notre approche phénoménologique elle-même, qui doit pouvoir s'ouvrir à une démarche intégrative qui inclut en quelque mesure ce dont la foi s'est étonnée et qui, puisqu'elle s'en étonne encore, constitue un objet d'intérêt phénoménologique. Une méthodologie de type rationaliste s'interdira de maintenir le même niveau axiologique dès qu'elle comprend qu'elle dépasse les limites de la science, ou qu'elle se trouve en train de déboucher dans le monde de la foi. Or si cette foi, même confessante, entretient un statut commun avec la forme de foi philosophique que l'approche phénoménologique reconnaît qu'elle met en œuvre, elle ne sera plus aussi réticente à examiner ses moyens et ses objets. Nous savons que depuis le « [tournant théologique de la phénoménologie](#) ⁴⁵ », une telle approche a été dénoncée comme empiétant sur le domaine proprement philosophique ou même phénoménologique s'il doit être admis que la phénoménalité ne saurait se référer aux objets dont s'occupe la théologie, mais notre espoir est que notre modeste contribution pourrait faire au contraire mieux en faire percevoir le bien-fondé. Au moins examinera-t-on nos résultats.

A la fin de ce développement sur le rôle de la foi dans notre problématique liant surprise et miraculeux, nous voudrions rappeler ce que nous avons esquissé à plusieurs reprises⁴⁶ touchant le parallélisme entre le dynamisme attentionnel de la vigilance selon N. Depraz et la phénoménologie de la surprise/étonnement face au miraculeux. Il nous semble que ceci répond en partie à la perspective d'enrichissement phénoménologique, à la fois thématique et méthodologique, que nous avons poursuivi. Notre compréhension du rôle central de la foi dans cette phénoménologie nous suggère d'y revenir. La foi avons-nous dit, se comprend comme attente tendue vers la venue de l'altérité surnaturelle ; si elle est surprise, retournée, par du miraculeux, elle y reconnaît suffisamment quelque chose de l'altérité inconnue pour ne pas se détourner (peur), mais au contraire lui faire face, et l'absorber (ou commencer à l'absorber) malgré l'irruption et le bouleversement causé. Ce dernier moment correspond à notre description de l'étonnement, que le procès attentionnel décrit comme un lâcher-prise, et qui se fait ouverture ou réceptivité devant l'immensité de ce qui alors l'atteint. Le caractère attentionnel de la (pro)tension de la foi correspondrait à la suspension husserlienne (epochè) si, dans son regard sur la réalité mondaine, elle peut superposer le visage ou la voix qui l'habite et qui confère au moment sa transcendance. Quant au moment de redirection, de conversion de l'attention méditative vers l'intérieur, évidemment la correspondance ne pourra là aussi avoir lieu que si l'on minimise l'irruption surprenante qui en général ne qualifie pas ce retournement attentionnel. Cependant, en utilisant la **catégorie de l'autre** pour chacun des deux processus, on dira qu'à la phase **d'attention à l'altérité** succède une phase d'**altération de la conscience réflexive**, elle-même prélude à une phase d'**alternance dans le positionnement vital du sujet**. Et pour notre problématique, nous pourrions reformuler les choses ainsi : l'ouverture à l'altérité qu'est la foi accueille l'altération miraculeuse qui retourne cette foi et lui fait subir une alternance, une conversion où le sujet accepte d'abandonner ce qui le constituait jusque là. Nous avons tenté ce parallélisme qui n'est pas sans forçage, nous le concédons volontiers, pour mettre l'accent sur le rôle de la foi/attente du miraculeux dans le procès qui l'articule à la surprise,

⁴⁵ Dominique Janicaud, *La phénoménologie dans tous ses états*, Folio-essais, 2009

⁴⁶ Et notamment dans les commentaires n° 4 et 16.

laquelle en retour événementialise la foi en la retournant vers le « quelque chose » de l'altérité irruptive.

Dans cette perspective, d'ailleurs, le « face à » de notre titre trouve sa justification : d'une part, il correspond à la visée phénoménologique qui consacre l'objet extérieur (ou vécu comme extérieur même s'il provient de l'intériorité) comme non seulement possible à connaître, mais privilégié du fait de cette extériorité anti-solipsiste. D'autre part, il consacre la prééminence lévinassienne de l'altérité sur la mêmeté, dans un décentrement qui justement redonne au moi sa raison d'être en l'originant dans un vis-à-vis, un visage regardable et crédible. Nous l'avons plusieurs fois indiqué, la surprise qui retourne le sujet dans la direction de son origine a, en principe, besoin d'une distance. C'est le sens de notre tableau en [I.C.8](#) (p. 68) où surprise et distance sont inversement proportionnels : plus le sujet fait face au miraculeux avec foi, moins il y a distance et surprise ; plus au contraire le doute voire l'opposition prennent de la place, plus la distance écarte le sujet supéfié ou même effaré. La surprise face au miraculeux suppose ainsi comme condition, avons-nous dit, du succès de son fonctionnement, *une certaine distance*, celle de l'étonnement, dont le rôle sera d'accoutumer le sujet à l'altérité irruptive et de le constituer comme témoin. Nous avons un témoignage de ce fonctionnement dans ce qu'explique S. ([cas n°7](#)) quand elle déclare qu'elle n'a pas été surprise par le rayon qui l'a enveloppée et l'a « épousée ». Ces termes, qu'elle emploie pour décrire son expérience, semblent indiquer justement la raison qui a fait qu'elle n'a pas vécu de surprise/étonnement, au moins sur le coup (car son récit est aussi plein d'intensifs et d'hyperboles) : l'altérité ressentie s'est manifestée de manière tellement proche, si proche que la surprise ne l'a pas retournée vers une quelconque direction – il n'y avait pas de direction où la retourner. Dans les cas où le surgissement de l'altérité intervient à l'intérieur, dans l'intimité des sujets miraculés ([II.C.1.a](#)), la distance (et conséquemment la surprise) serait en principe plus minces. Mais nous avons noté tout au contraire que cette configuration est l'occasion des surprises les plus puissantes. Nous sommes donc obligé de considérer que le terme « distance » d'abord, ne se comprend pas comme mesurable métriquement, mais aussi qu'il appartient à la sphère phénoménologique révélationnelle qui tient compte de la constitution humaine, et de sa réactivité. Dans le cas de S. nous pensons qu'il s'agit d'un sujet très fragile, et que la douceur et la proximité de l'événement qui l'a touchée s'est adapté à elle. Pour d'autres sujets plus vigoureux, la surprise (toujours avec son coefficient de peur) peut paraître mieux adaptée comme moyen de révélation. En tout état de cause, ce face à face se trouve être la forme obligatoirement employée dans le NT, où il s'agissait pour les contemporains de Jésus-Christ de reconnaître sur son visage d'homme l'incarnation du Dieu tout-puissant. Nous avons observé Rembrandt en train d'approfondir la phénoménologie de cet appararaître jusqu'au moment où il s'estompe et rentre dans la nuit de la foi.

B. Surprise et révélation

Introduction

Une fois ces éléments apportés concernant le rôle des forces en jeu dans l'épreuve des sujets surpris par leur exposition au miraculeux, il est temps d'introduire aux contenus que la foi/étonnement peut légitimement reconnaître comme les siens quand elle s'exprime sur le vécu et les réactions d'un sujet lors de l'irruption du surnaturel miraculeux. Par contenus nous voulons désigner ce que les témoins des entretiens en 1^{ère} personne évoquent du « cela » de leur expérience nommée par eux miraculeuse, lorsqu'ayant été surpris par elle, leur foi/étonnement les conduit à parler du « rien » ou bien du « quelque chose » (ou du quelqu'un) qui les a surpris, ainsi que des autres dimensions de l'altérité rencontrée, et qu'ils s'essaient à caractériser au mieux de leur compétences verbales ou non-verbales. Nous partons logiquement de ces expériences en 1^{ère} personne, car il est entendu, par les auteurs bibliques et les lecteurs des textes, que les récits de miracles rapportés dans l'Écriture permettent précisément de révéler la « personnalité » divine. Mais cet objectif masque presque nécessairement les étapes intermédiaires de reconnaissance de cette révélation (il y a quelques exceptions), décantés par le processus d'écriture lui-même. Nous nous tournerons donc d'abord vers les témoins interviewés afin d'examiner ce qu'ils disent quant à la révélation en train de s'effectuer, quitte à comparer ensuite avec ce que les textes avaient suggéré. Avant d'en venir à la phénoménalité des contenus en question, rappelons aussi la nature fragmentaire de ce que nous pourrions en dire : nous n'avons eu accès, en fin de compte, qu'à peu de témoignages, et seulement certains d'entre eux utilisent des mots se référant directement à ces contenus. Par ailleurs, nous l'avons souligné, les récits des témoins sont des reconstructions croyantes : nous tâcherons de nous en tenir en première instance à la phénoménalité irruptive, mais nous estimons qu'il est impossible d'éviter la couche de reprise croyante de cette phénoménalité.

Le concept de révélation est utilisé ici dans son acception à la fois phénoménologique et théologique. Théologiquement parlant, il s'agit du contenu surnaturel évoqué ci-dessus, soit Dieu ou l'une de ses manifestations ou intermédiaires (anges, saints, etc.) que l'homme peut reconnaître comme survenant selon les canaux balisés par la tradition chrétienne, et si toutefois certains lui étaient inconnus, le présupposé est que des signes doivent permettre de décider de l'authenticité de ladite révélation. Sur le plan phénoménologique, on appelle révélation « une instance transcendante à l'expérience qui pourtant se manifeste expérimentalement »¹, mais on tombe tout de suite sur un paradoxe, car :

« La révélation ne mérite en effet son nom qu'autant qu'elle surprend toute anticipation de la perception et surpasse toute analogie de la perception. Ce qui se révèle, le *je* n'en a aucune idée, aucune esquisse, aucune attente. Il y a plus : non seulement ce que révèle la révélation sans doute se dérobe à la constitution par quelque *je* que ce soit, mais il se pourrait que le *je* n'en éprouve parfois aucun vécu ; ce qui s'éprouve dans la révélation peut se résumer en l'impuissance à éprouver quoi que ce soit ; le récepteur de la révélation ne garde aucune

¹ J.L. Marion, *Le visible et le révélé*, op.cit., p.21.

commune mesure avec ce que la révélation lui communique, sinon la révélation n'aurait pas été nécessaire. »²

J.L. Marion résout ce paradoxe en admettant la possibilité d'une saturation du phénomène de révélation, qui s'inscrit sur un horizon malgré la délimitation que cet horizon fait subir à la révélation, phénomène de droit indépendant de tout horizon, mais que s'il ne s'autorise pas à le circonscrire, passe inaperçu et donc ne se phénoménalise aucunement ; et par ailleurs, il sature le *je* en le constituant depuis un extérieur, une transcendance, de telle façon que la délimitation égoïque ne s'opère pas, et que la révélation garde sa prérogative transcendante par rapport à lui, et comme il est indiqué ci-dessus, puisse s'annoncer à lui par le biais de la surprise. Mais, avons-nous dit, il ne peut y avoir surprise, et donc révélation, que s'il y a attente ; J.L. Marion, quant à lui, radicalise tellement le phénomène de révélation qu'il en vient à postuler la nécessité de l'absence de toute attente de la part du sujet et même de toute perception. Il nous semble que c'est là une impasse, car non seulement la révélation veut l'accueil, et voulant l'accueil, elle veut son attente, mais nulle attente signifierait nul désir, et la révélation serait rejetée comme étrangère et aliénante. Notre étude du donné miraculeux néotestamentaire, ainsi que les récits de témoins interviewés, nous ont permis de mettre en avant la structure d'attente qu'est la foi comme disposition partiellement perceptive susceptible de recevoir la révélation quand elle se produit. Nous avons vu qu'elle la reçoit de manière incomplète, dérangeante, déstabilisante mais aussi de façon anticipée (les pré-surprises) et confirmée (post-surprises) et profondément originale selon les personnes. Nous avons vu aussi que la foi peut être comprise comme témoin d'une révélation la dépassant, la retournant (surprise) et qu'elle ne peut envisager autre chose de mieux pour la saisir que de la regarder ou de la raconter (étonnement), signifiant par là que la reconduction déictique constitue la meilleure manière d'en communiquer l'ineffable.

Les « contenus » de révélation que nous allons énumérer brièvement dans la suite ne sont, on va le voir, que des indications assez fragmentaires et limitées. Il ne peut pas en aller autrement vu l'ambition limitée de notre travail. Ils sont eux-mêmes à placer dans la dynamique de reconduction déictique que permet l'observation phénoménologique. Nous les avons placés, par souci de facilité de lecture, par ordre de détermination croissante : contenus vides, contenus indiquant « quelque chose », puis quelqu'un, puis contenus de nouveauté ou de création, et enfin contenus de joie et de bouleversement. Nous savons tout ce qu'une telle présentation a de subjectif et contient de présupposés théologiques. Mais aussi fallait-il adopter un certain ordre, et c'est celui-là qui a été adopté.

1. Le départ, le rien, le vide

1a. Le Dieu vacant

Nombre de témoins font état de caractéristiques positives concernant le « cela » de l'altérité qui les a poussés à témoigner devant nous. Nous allons y venir dans les sous-parties suivantes. Mais d'abord, il nous faut rendre justice aux quelques témoignages où ce qui ressort comme expérience est une expérience-limite, une expérience négative où l'on s'efforce de parler de

² Idem, p. 23-24.

l'altérité, pourtant perçue comme altérité, donc comme positivité³, mais où l'on se heurte à un indicible « vacant ». C'est bien sûr tout le paradoxe de cette parole, et une source de surprise renouvelée pour les témoins qui la rapportent. Ils s'essayaient de dire au mieux ce que leur vécu a été, mais cet effort se frustre au fur et à mesure de son déploiement : quoiqu'ils fassent, l'objet leur échappe. Dans le NT, où l'intention principale n'est pas (au contraire) de restituer une possible absence de référence au contenu de l'expérience, l'équivalent de ces références à une « non-expérience » de Dieu pourrait se trouver du côté du vécu de la résurrection, et notamment chez Marc, où dans la finale courte (qui s'arrête en 16,8), les femmes font l'expérience de la résurrection dans une expérience-limite d'absence et de peur : « elles ne dirent *rien* à *personne*, car elles avaient peur » (nous soulignons). Le jeune homme en blanc qui leur apparaît (v.5) leur dit : « *il n'est pas ici* ». On peut donc dire que cette expérience fondatrice de la vie nouvelle du ressuscité s'enracine dans un vide correspondant à *un départ*, celui du tombeau, mais aussi de l'expérience non sensorielle elle-même, d'un Dieu parti. Les femmes ne sont témoins, d'abord, de rien : c'est le silence de la sidération, puisqu'elles se taisent, au moins dans un premier temps. Nous nous autorisons donc l'utilisation du terme « le Dieu vacant », qui voudrait orienter la réflexion vers une figure non descriptible puisque partie, vacante (et non pas « absente » au sens où elle n'aurait jamais été présente⁴), mais dont on « sait » qu'il est vacant, qu'il vaque, que son assignation usuelle ne se fait pas, par manque de fixité ou de présence assignatoire. Il s'agira donc autant d'un état des lieux sur les non-déterminations intentionnelles qui existent dans les récits, mais aussi des modes de connaissance qui les appuient.

En ce qui concerne les témoignages qui contiennent cette dimension négative, nous pouvons reprendre ce que nous avons déjà examiné en [II.C.1.e](#) à travers les différentes occurrences de l'expression « On n'entend rien, on ne voit rien » ; il y a fréquemment contradiction (au moins apparente) dans les récits entre les affirmations incluant le terme « rien » et d'autres affirmations contenant des informations plus positives. Les témoins passent des unes aux autres en essayant de confronter le vécu au mieux de leurs possibilités. Prenons l'exemple de L. (n°10), dont nous avons déjà collationné les extraits reproduits ci-dessous :

- cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut pas expliquer, pas possible.
- c'était doux, c'était quelque chose d'inimaginable, vous pouvez pas vous imaginer.
- ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer.
- là il s'est encore passé quelque chose – je pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout – (...) Et arrivé à la 7^e station, je me suis écroulé comme un gosse, en pleurs, j'ai jamais tant pleuré de ma vie, et là, ils m'ont tous laissé tomber, puis je les ai rejoints en courant. Je suis monté jusqu'en haut, puis je suis redescendu en courant. Je suis allé voir ma femme, je suis arrivé dans sa chambre, elle me dit... et je lui ai dit, ben voilà ce qui s'est passé, je pense que - je sais pas.

³ Qui dit altérité dit positivité au moins linguistique, mais évidemment le concept d'« altérité » contient en même temps positivité (l'altérité est perçue comme telle) et négativité (elle dénonce par nature les autres déterminations).

⁴ Et encore moins « oubliée ». La perspective heideggérienne de l'oubli d'un Etre dont il faudrait retrouver l'événement ne nous concerne pas ici.

L. affirme les impossibilités soulignées autant parce qu'il reconnaît son incapacité à dire son vécu, que parce que son « savoir » est vide, vide d'un contenu reconnaissable même par lui. Pourtant, il admettra à la toute fin de son récit qu'il « avait rencontré Dieu », et certaines des descriptions présentent une détermination (la main, c'était doux, quelque chose). Il y a donc des affirmations de contenus, mais ceux-ci sont associés à des dénégations d'une représentation actuelle, d'un savoir ou d'une imaginabilité déterminée. On pourrait convoquer ici à nouveau ce que J.L. Marion décrit comme l'invisible du phénomène saturé⁵ dont les faces synthétisables se multiplient continuellement et empêchent « notre » synthèse, mais aussi les références classiques de la théologie apophatique et mystique. Cependant, il ne s'agit pas ici de théologie (même négative) systématique. Il ne s'agit pas de dire comment ne pas dire Dieu parce qu'il serait au-delà de tout dire. Il s'agirait davantage de cerner une figure évanouissante, ou encore qui fait s'évanouir la parole destinée à l'approcher. Si bien que ce qui est donné ici c'est le don d'un rien, dans sa paradoxale positivité. L'apparaître phénoménologique de ce rien permet justement aux témoins de parler, d'essayer une parole, de reprendre l'expérience à nouveaux frais, quand bien même ils sont confrontés à un non-savoir, une impossibilité de dire.

Regardons l'autre exemple, celui de L. (n°2) :

« Et puis voilà, ça s'est fait. Alors, qu'est-ce qui s'est fait ? Une sorte de (soupir)... [déglutition] [t] le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est..... et pourtant, euh... le texte, l'évangile de ce matin dit un peu ça : « un autre monde », mais... pas de l'ordre du visible, un monde euh... »

A la suite de ce premier constat, L. sera en mesure de donner des indications positives (accueil, ouverture...) mais dans ce passage, elle est contrainte d'admettre le glissement des déterminations faisables à l'aide des moyens de description usuels. Comme pour la personne précédente, le négatif provient à la fois du caractère indescriptible de ce qui se manifeste à elle, mais aussi de l'absence de matérialité positive. Elle se hasarde plusieurs fois à poser une détermination, mais la retire (les citations ci-dessous sont extraites de plusieurs passages de l'entretien):

- Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un...
- ça s'ouvre à certains moments, merveilleusement, et puis les trois quarts du temps... Mais tu vois non, je pourrais pas trop dire si ce n'est que j'ai...
- fallait bien que je raconte quelque chose, j'étais incapable, hein, parce que tu vois, même là, c'est mais (soupir, déglutition) Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein.
- Le fait que ce soit hors description classique, que ce soit si grand, si beau, si paisible, si amoureux, si... ça pouvait pas être œuvre humaine, enfin, je sais pas, ça pouvait pas... C'est vrai que c'était au-delà de qualificatifs chrétiens, par exemple...

Nous sommes ainsi confrontés à un type d'évocation relevant clairement du religieux, ou du mystique, mais dont les témoins ne savent pas quel en est vraiment l'objet, et dont ils hésitent à le faire équivaloir avec Dieu, un Dieu dont ils sentiraient qu'il serait « figurable » par ses

⁵ J.L. Marion, *Etant donné, essai d'une phénoménologie de la donation*, op.cit., p. 329 et ss. Voir aussi son développement sur la donation du rien, pp. 89-95.

représentations. Sans doute leur honnêteté gnoséologique les oblige-t-elle à ce discours sur le seuil, ce qui leur permet de rester dans la certitude de leur expérience (qui, elle, est stable), mais en même temps, ils « savent » aussi qu'il en va de Dieu, et tout l'intérêt se situe dans cette incertitude certaine d'elle-même, dans cette inconnaisance confiante. Tout se passe comme si Dieu s'était manifesté à eux, mais qu'il les avait laissé avec une recherche ardente à accomplir, une quête à continuer. Tout se passe comme si l'on se trouvait dans la perspective des apparitions pascales, où le ressuscité n'est plus là, et qu'il faut aller l'annoncer sur les routes, animé par une certitude inébranlable qu'il constitue le salut du monde.

NB : En écrivant ces mots et en tentant ces suggestions, nous sommes conscient du problème de leur statut heuristique : la séduction d'un « comme si » ne constitue pas un résultat et il faut s'interroger sur cette méthode, dont nous laissons quand même l'épure visible. Il est clair que le fonctionnement des deux disciplines théologique et phénoménologique se croise en ce type d'analyse. En théologie, il est admis que le théologien est croyant, et qu'un certain nombre de ses opérations, à commencer par la plus importante, sa motivation de chercheur, est animée par sa foi. Il restera scientifique dans nombres d'étapes intermédiaires, mais trouvera sans doute opportun à certains endroits de proposer le passage du régime rationnel à celui de supra-rationnel, et nous voyons bien que la mise en parallèle opérée ci-dessus correspond en quelque façon à ce choix. Une manière possible d'envisager les choses serait de dire que, touchant la question de Dieu comme ici, nous avons opté pour une prise en compte phénoménologique des données religieuses. Ce *nota bene* vaut pour les paragraphes suivants également.

1b. La parole brisée

Une des découvertes de notre travail de transcription et de commentaire des entretiens a été celle de l'importance des moyens d'expression paradoxaux utilisés par les témoins. Nous avons souvent relevé que plus le discours se heurtait à l'impossibilité de dire, plus il se faisait convaincant. Au contraire, un discours fluide et construit donnait inmanquablement l'impression que l'intéressé avait recouvert l'expérience d'une couche interprétative ou bien qu'il masquait par là l'absence d'expérience dont, pour des raisons variées, il ou elle souhaiterait compenser le manque. Nous prenons la mesure de ce que cette parole brisée, signifiante parce que brisée, correspond à la situation-limite vécue par les témoins aux prises avec un objet hors-norme. Il semble naturel que les moyens discursifs habituels ne parviennent pas à rendre une expérience pour laquelle rien ou presque ne les préparait, et qui plus est, rendue muette par la surprise. Dans les tableaux des marqueurs qui accompagnent les commentaires de chaque entretien, nous avons listé ces moyens utilisés par les témoins, moyens qui ne font à leur tour que souligner le manque d'adéquation qu'ils possèdent pour véritablement reproduire ce qu'ils essaient de décrire. Par exemple, la section « langage de la limite » indique suffisamment à quel point ces outils sont limités, et le passage par la corporéité du langage, voire au langage du corps, combien son niveau verbal souffre d'inadaptation. A quelques reprises donc⁶, nous avons observé chez les témoins en train de se rapprocher de leur vécu

⁶ Voir nos remarques dans les commentaires [n°2](#) (« En fait, L. revit l'événement avec une telle passion ») et [n°10](#) (« Nous avons déjà vu que paradoxalement... »). Chez [le n°1](#) et [le n°7](#) on note aussi cette déstructuration du récit.

surnaturel, un phénomène de glissement, de tengentialisation, de fuite de l'expérience. Même si ce phénomène dans toute son ampleur ne concerne qu'une minorité de témoins, il nous semble représenter davantage que leur incapacité à expliciter leur expérience ; en elle-même, celle-ci représente une réalité ineffable, dont l'objet ne saurait se dire adéquatement dans le langage humain. Régulièrement, nous avons entendu dire : « les mots ne conviennent pas », ou : « je savais que je n'avais pas les mots pour expliquer cela », ou encore : « je ne sais pas comment le dire » : les témoins sont autant désarçonnés que leur auditeur pour se représenter ce qu'il leur a été donné de vivre.

A titre d'exemple, nous citons ce passage de l'entretien avec M. (n°13) où il décrit le retour vers sa chaise après le choc subi par le sacrement :

MP :ben je vous dis, j'étais sonné, donc c'est-à-dire que je,euh.....

YM : vous disiez que vous vous sentiez faible... vidé...

MP : Ouais, c'est ça...

YM : et ça, ça se marquait par un ressenti...

MP : Ouais, quand je marchais, j'ai réussi à aller à ma place, c'est comme si j'avais..... la sensation que je peux vous donner c'est..... c'est soit être bourré, quelqu'un qui marche, il sait pas trop où il va, ou euh..... ouais, j'étais comme ivre, en fait. Et, ou complètement ouais, déboussolé, en fait. C'est comme si quelqu'un attrapait une insolation et pendant un moment, il faut atterrir quoi. Ouais c'est ça.

YM : Là vous avez pas eu peur de ce qui vous arrivait ?

MP : Non, non... enfin, c'était étrange, mais, non. J'ai pas dit : oh là là, je... enfin oui, j'ai eu un moment de... je comprenais pas en fait, j'étais bien avant d'aller - enfin, j'étais bien..., non, j'étais pas bien, mais physiquement, mentalement, ça allait, quoi, et après (ffouhh), je me suis senti affaibli, quoi. Comme si j'avais été... je sais pas si vous avez déjà vécu des insolutions mais quand on a vu une, y'a un moment, quand on revient vers la normale, y'a un moment d'adaptation... ce genre de chose, quoi.

L'extrait n'est peut-être pas le plus représentatif des situations où le récit se brise en bribes ou sectionne lui-même son avancée en se reprenant pour s'auto-adapter à la difficulté du donné mémoriel. Nous avons des cas plus marqués du phénomène. Et où la proximité de l'altérité surnaturelle est plus claire. On notera cependant ici, comme dans ces cas plus typiques, l'accumulation des structures de comparaison, ou d'alternatives incomplètes, ou bien encore d'approximation qui toutes hachent le récit en l'interrompant dans son élan. Un vécu problématique à décrire ordonne de stopper les essais partiels de formulation dès qu'ils ne rendent pas compte de la réalité à décrire, qui pourtant les a provoqué ; on peut remarquer les répétitions des « c'est ça », « en fait » et « quoi », qui indiquent tous à leur manière des états temporairement satisfaisants du récit, avant qu'il ne soit repris et amplifié par d'autres développements visant à compléter ou corriger ces approximations. La parole, ainsi, se censure, ou en tout cas se trouve piégée par elle-même au moment où elle s'essaie à dire le vécu au plus près de son donné. Elle est obligée de revenir sur elle-même, en palimpseste, et de raturer ce qu'elle a commencé à formuler. Il y a donc, la surplombant, la présence impérieuse d'un sens, mais au sein de cette présence vécue et réactivée, une absence, une instance de négation de l'expérience telle que traduite par sa parole correspondante. L'entreprise de nomination se double d'une obligation de dénégation (cette opposition est davantage contrastée dans d'autres récits, mais on la voit à l'œuvre dans tous ces types de description), et aboutit à un récit où les

pauses, silences, arrêts, coupures, etc. sont paradoxalement les meilleurs signes de l'altérité impossible à décrire totalement.

Nous redonnons ces éléments pour suggérer et systématiser l'hypothèse suivante : c'est la surprise elle-même qui se fait moyen de connaissance, c'est-à-dire ici de fixation. Cette hypothèse, inspirée en partie de la pragmatique peircienne, comporte cependant, concernant le cas particulier des expériences surnaturelles, un élément contradictoire : alors que chez Peirce, les surprises permettent de découvrir des éléments nouveaux du réel, et ainsi enrichissent l'expérience scientifique ou quotidienne, il semble que (dans une certaine mesure) ce soit le contraire qui se produise avec le miraculeux : les surprises révèlent autant qu'elles masquent l'objet surprenant. Il faut que surprise il y ait pour que l'être se tourne vers l'objet de sa surprise, mais alors que dans les situations mondaines, l'abduction⁷ qui suit la surprise se résout en connaissance, dans les expériences de manifestation miraculeuse, les efforts de caractérisation ou de connaissance de l'objet transcendant sont annulés par la fuite de l'objet et sa surprise elle-même, laquelle continue à surprendre même lorsqu'une fois elle a été expérimentée. Notons que nous ne situons pas dans une perspective d'absence de Dieu : pour nos témoins, l'évidence est qu'ils ont vécu la surprise/étonnement radicale du surnaturel miraculeux. Et certains indiquent même (tel le n°1, de manière spectaculaire) que cette surprise a eu lieu à un *moment précis* : l'irruption. Mais plusieurs expérimentent en même temps le malaise de l'inadéquation de leur parole face à l'objet de leur surprise. Il faut que celle-ci soit présente pour qu'en y revenant, elle fixe les contours de « ce » qui s'est passé, et permette le retournement de l'étonnement vers l'objet instable à connaître. Nous avons utilisé le terme de lutte pour décrire les efforts de ces narrateurs qui tentaient de s'approcher au mieux de leur vécu, mais devaient avouer qu'ils ne seraient pas satisfaits. Et nous disions aussi que c'était justement dans cette brisure de leur parole que se dévoilait l'évidence revécue : fondamentalement frustrante, l'évocation heurtée et incomplète devient le témoignage pathétique de la vérité de l'expérience : elle ne résisterait pas autant sinon. La surprise vient donc, dans son irruption providentielle objectivante, fixer « quelque chose » du passage du surnaturel, et éviter au témoin de se perdre dans les méandres de l'illusion ou du doute sur lui-même. Il y a dans la surprise une forme de re-création réactivable de son propre surgissement qui la protège contre son autodestruction. Et grâce à ce caractère, le flux de l'étonnement demeure effectuable, et productif. Nous serions tenté de poser comme parallèle/modèle néotestamentaire de ce processus la conversion de Paul (Actes 9), elle-même précédée par la lutte de Jacob avec l'ange (Gen 32,23-33), dans lequel la « vue » de la face de Dieu (v.31) se fait « de nuit », et pour lequel la blessure au fémur correspond chez Paul à son aveuglement. Ces deux exemples trouvent à leur tour leur matrice archétypale dans la « parole brisée » que constitue la Croix, dont le silence permet à la révélation de se faire par l'exténuation de ses moyens verbaux, forcément incomplets devant l'infini à signifier.

⁷ “Abduction is the process of forming explanatory hypotheses. It is the only logical operation which introduces any new idea” <https://plato.stanford.edu/entries/abduction/peirce.html>. L'abduction peircienne n'est pas admise par l'ensemble des épistémologues (<https://plato.stanford.edu/entries/abduction/>).

2. Quelque chose et quelqu'un

2a. Quelque chose

Si nous avançons dans le travail de caractérisation de la révélation, il faut à présent observer l'utilisation par les témoins des entretiens du mot « quelque chose » (nous verrons les références à « quelqu'un » ensuite). Disons d'emblée que l'expression possède un aspect passe-partout qui pourrait nous faire nous méfier d'elle. Ce « quelque chose » pourrait aisément être allégué sans aucun référent et être utilisé pour donner le change. Nous avons tâché de nous prémunir contre cette possibilité du mieux que nous avons pu, mais elle n'est jamais à exclure. En principe donc, ce terme signifie souvent, dans la bouche des utilisateurs, un agent (ou un objet) non défini, et remplace ce dont il ne parviennent pas à préciser davantage la nature. Mais il est aussi utilisé dans des cas où, puisqu'ils se réfèrent à l'altérité surnaturelle elle-même, et qu'ils sont croyants, ils pourraient l'exprimer en utilisant un vocable tel que « Dieu ». Nous pensons donc que s'ils utilisent « quelque chose » c'est qu'ils font davantage référence à la matérialité de leur expérience, à leur vécu particulier, et pas à un construit religieux. D'ailleurs, lorsque certains des témoins utilisent trop vite le terme Dieu (n°5, 12), cela jette le doute sur leur manière de se rapporter à ce vécu, et suggère l'emprise d'une autorité interprétante à laquelle ils ont choisi d'obéir. En effet, ils n'indiquent nullement que l'altérité quelle qu'elle soit leur ait indiqué qu'elle devrait se nommer ainsi. Par ailleurs, les témoins chez qui l'événementialité surnaturelle est la plus frappante et la plus nette (n°1,2,3,4,7,10), n'utilisent justement pas le terme Dieu ou d'autres vocables religieux. Il semble qu'ils soient tellement happés par l'évidence de leur vécu que celui-ci n'a besoin d'aucune précision terminologique ou aucun identifiant particulier. Et qu'au contraire il leur faut l'indétermination du vocable « quelque chose » pour coller au mieux à ce qui s'est passé. Voici quelques exemples :

- SrM (n°1) : Ah non, non. C'était quelque chose qui était dans le cœur.
- Il y a quelque chose qui se manifeste, qu'est-ce que je fais avec ?

- L. (n°2): c'était impossible, impossible de dire non à quelque chose de si bon.

- C. (n°3): c'était quelque chose de fabuleux, euh...enfin, fabuleux... ouais ! qui fait que, tout d'un coup, j'ai senti que j'étais aimée par quelque chose de ...super fort...
- c'est-à-dire que tout d'un coup j'étais dans quelque chose de...moi-même de doux, enfin...c'était chaud dedans, c'était chaud dehors, c'était ce sentiment de joie absolue, enfin de joie quand on a, pas quinze mille fois, mais qu'un enfant a quand il fait un câlin à sa mère, je sais pas comment dire, euh ce sentiment d'être bien d'être aimé d'être au chaud d'être dans les bras de quelqu'un, je sais pas comment heu, c'est ça, c'est à la fois chaud et confortable...

- S. (N°7) : Oui, sans savoir, mais oui, c'est ça, il m'était arrivé quelque chose. Je savais pas quoi, mais il m'était arrivé quelque chose. A moi. Donc ça m'atteignait, j'étais touchée.

- H. (n°8) : c'était comme une sorte de, de... de grand brasier de lumière, et quelque chose d'extrêmement fort, j'étais surpris...
- j'avais la preuve parce que je l'avais vécu qu'il y avait quelque chose dans l'univers d'où vient une source d'énergie et de lumière qui est immense, et qui est bien plus forte que tout ce qui peut exister dans notre vie et que les hommes peuvent faire.

- L. (n°10) : et puis, heu... ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer...
- c'était quelque chose qui venait, excusez-moi de l'expression, qui venait de l'au-delà.
- C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça.

- M. (n°13): Y'a eu vraiment quelque chose de... y'a eu quelque chose de... physique, physiquement je l'ai senti quoi, c'était tellement, c'était tellement fort à l'intérieur...

- J.L. (n°14) : Non, non justement, y'avait pas de toucher. Puis j'étais sûr, puis je sentais bien, parce que y'avait ... je sais pas...y'avait quelque chose qui transparaisait... qui me donnait une telle confiance.... que... ça pouvait être que lui.

- A. (n°18) : Quand j'ai fait l'ensemble de toiles sur les poèmes de mère Teresa, quand j'ai eu terminé et que j'ai mis tout l'ensemble, euh, je me suis mise à genoux, parce que j'avais l'impression, fff...que quelque chose... quelqu'un, voilà, quelqu'un avait tenu ma main pour que je puisse faire tout ça...

Nous n'avons pas seulement retenu, comme on peut le voir, les exemples où « quelque chose » est en position nominative, mais aussi en position accusative, ce qui pourrait minimiser le rôle actif de l'altérité irruptive elle-même. Mais on voit par exemple que lorsque L. (n°10) dit « il s'est passé quelque chose, là », il reprend plus loin : « y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer » : un léger glissement se fait d'une constatation d'un événement étonnant à l'évocation de son action sur l'intéressé qui subit cette action. Pour certains des témoins, qui décrivent l'irruption d'une altérité dont l'intention bénéfique et la certitude, voire l'évidence de son action est si prégnante, le terme de « quelque chose » est quand même préféré à celui de « quelqu'un » (les trois premiers exemples de la liste) : soit ils décrivent l'action de l'altérité en eux, sa dimension d'impact, soit ils souhaitent la laisser dans un degré d'indifférenciation qui serait plus fidèle à leur expérience, et plus propre à restituer l'émergence inconnue et nouvelle de l'altérité en question. La question de sœur M. (n°1) : « Il y a quelque chose qui se manifeste, qu'est-ce que je fais avec ? » nous semble correspondre à cette situation. Plus tard, elle identifiera ce quelque chose à l'action de Dieu, et même un Dieu-Père. Mais dans les premières phrases de sa description, elle s'en tient à cette indifférenciation nécessaire pour évoquer la surprise de l'émergence et son étonnante puissance de transformation. Idem, lorsque S. (n°7) explique : « il m'était arrivé quelque chose. Je savais pas quoi, mais il m'était arrivé quelque chose. A moi. Donc ça m'atteignait, j'étais touchée », elle a besoin de situer la mise en présence de son être avec l'altérité qu'elle appelle « quelque chose », de reprendre cette altérité par le déictique « ça », et de bien signifier son action impérieuse : « j'étais touchée ». La dimension de « chose » correspond donc, dans ces exemples, non pas à une réification de l'altérité agissante, mais à la phénoménalité de son action inouïe, bouleversante et absolument nouvelle. Toute personnalité est, dans un premier temps, ôtée à l'action de l'agent transformateur pour pouvoir évoquer à la fois son action si puissante et si nouvelle, et le ressenti de cette action, dont tout va découler, puisque ce ressenti possède une telle évidence irréfragable.

2b. Quelqu'un

Plusieurs des phrases d'exemple avec le terme « quelque chose » (liste ci-dessus) contiennent aussi celui de « quelqu'un » (n°3, 14, 18). La liste ci-dessous contient, elle, le pronom « quelqu'un » qui, même s'il reste indistinct, fait passer la description de l'action surnaturelle à un niveau plus élevé où l'altérité est à présent identifiée à une personne. Les cas dans les phrases avec « quelque chose », où un « quelqu'un » apparaissait en deuxième instance, constituent des témoins intéressants puisqu'ils pourraient indiquer, nous semble-t-il, le travail de la foi/étonnement en train de se faire. Nous allons voir que certains des témoins qui utilisaient le terme « quelque chose » utilisent aussi le terme « quelqu'un ». Mais avant d'observer les exemples, disons que l'utilisation de ce terme situe les témoins dans une position d'appropriation plus avancée de leur expérience, et que l'on pourrait considérer comme plus influencée par leur foi actuelle. N'oublions pas que le facteur croyant existe d'un bout à l'autre de l'expérience des témoins, et pour beaucoup d'entre eux (n°4, 5, 6, 9, 11, 12, 13, 16, 18) l'assignation divine de l'événementialité surnaturelle en train de se produire, et (quasiment) au moment où elle se produit, va de soi lorsqu'ils la relisent. Le terme « quelqu'un » a sans doute, d'ailleurs, des valeurs différentes selon les témoins qui l'emploient. Quoiqu'il en soit, il est important que ce soit ce terme qui soit utilisé, plutôt que « Dieu », par exemple. Dans son indifférenciation, il fait perdurer un écran entre l'agent (divin) auquel il renvoie, et situe la phénoménalité surnaturelle dans une gradualité qui consonne avec celle observée dans les récits évangéliques où lorsqu'une attention suffisante est apportée à la temporalité miraculeuse (ce qui est assez rare, on l'a vu), on note une progression de la foi.

C'est le cas dans l'épisode de l'aveugle-né (Jean 9,1-41) où le miraculé ne clame pas immédiatement la gloire de Dieu comme dans nombre d'autres récits⁸, mais explique aux protagonistes hostiles qui le questionnent que c'est « l'homme qu'on appelle Jésus » qui a fait de la boue et l'en a enduit ses yeux (v. 11 et 15 : il est obligé de répéter l'explication). Ensuite, sommé de donner son opinion sur Jésus, il déclare que « c'est un prophète » (v. 17). Plus loin, pris dans les arguties des débats des chefs religieux, il leur explique que « jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire » (v.32). Enfin, chassé par les pharisiens, il retrouve Jésus qui lui demande « Crois-tu au Fils de l'homme ? » S'ensuit l'échange suivant : Qui est-il, Seigneur, pour que je crois en lui ? » Et Jésus lui répond : « Tu l'as vu, c'est celui qui te parle » L'homme alors se prosterne en disant « Je crois, Seigneur » (v.38). On voit donc que le chemin de la foi, ininterrompu depuis le début, est cependant progressif et correspond à une pédagogie de révélation incarnationnelle qui tient compte de la temporalité humaine. Nous pensons que, dans nos entretiens, l'utilisation du « quelqu'un », et en amont, du « quelque chose » pour faire référence à l'altérité divine en train de se révéler, correspondrait assez bien à cette pédagogie en train de s'opérer. Voici les exemples :

- YM : Et alors quand vous disiez non, vous disiez non à vous-même ou à quelqu'un d'autre ?
Sr M. (n°1) : Bah plutôt à quelqu'un d'autre !

⁸ Nous avons vu que chez Marc, cette proclamation ne se fait qu'une seule fois (en 2,12), alors que chez les deux autres synoptiques, elle est assez régulière.

YM : Qui, donc, selon vous était l'origine de cette phrase ?

Sr M. : Bah, en tout cas, ça venait pas de moi.

- L. (n°2) : y'avait bien autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec quelqu'un, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un.
- il a compris, quelque chose, même sans me parler, et puis, j'ai effectivement rencontré quelqu'un, mais je le raconterais pas comme une rencontre de quelqu'un que j'ai vu... euh, une image humaine, ou une... pas du tout, j'ai pas vu de choses comme ça. Mais une certitude, heu, et puis que j'étais accueillie
- Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un... c'était... Pourtant c'est marrant ce que je te dis là, parce que y'avait une, des images, quand même, donc y'avait pas de gens, mais ... c'est bizarre, oui, y'avait... c'était grand et doux et... accueillant quand même et c'était pour moi, enfin pour moi entre autres...
- P. (n°12) : Et moi, ça, donc cette chaleur qu'a demeuré dans mon corps, là, voilà, mais en même temps, eh ben y'avait cette, une, présence... de quelqu'un, quoi, et qui, qui euh... et puis cette certitude d'entendre : « je t'aime », « je t'aime »...
- F. (n°15) : à un moment donné, j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que tu veux, allons-y ! » et je me sentais, en fait je me sentais me relever de mon lit, aller vers quelqu'un...
- A. (n°18) : Quand j'ai fait l'ensemble de toiles sur les poèmes de mère Teresa, quand j'ai eu terminé et que j'ai mis tout l'ensemble, euh, je me suis mise à genoux, parce que j'avais l'impression, fff...que quelque chose... quelqu'un, voilà, quelqu'un avait tenu ma main pour que je puisse faire tout ça...
- J. (n°19) : ah oui ! je sentais physiquement quoi...
YM : une sorte de pression ?
J. : Pression, comme quelqu'un qui m'accompagne, vous savez des copains qui marchent ensemble, bon ben...

Si l'on essaie de trouver dans ces extraits où il est question de « quelqu'un » un trait commun, c'est peut-être celui d'accompagnement chaleureux qui ressort ; il se compose des dimensions de présence, d'accueil, de grandeur et de douceur, d'amour, de guidage, d'amitié. Nous ne sous-estimons pas les possibilités de projection et autres besoins psychologiques conscients ou inconscients qui peuvent venir remplir ce « portrait » de leurs propres caractéristiques... Et la méthode n'en est assurément pas très contraignante. Mais les témoins ne le refuseraient probablement pas, croyons-nous. Concluons en disant que ce « quelqu'un », utilisé pour représenter le moins mal l'agent transcendant que l'étonnement des témoins s'est efforcé d'envisager à la fois pour eux-mêmes et pour les besoins de leur récit/témoignage, ce « quelqu'un » fonctionne comme un acte de foi en cet « étranger » de Galilée dont nous avons suivi l'effacement en [I.E.9](#). : puisqu'il était présent au départ dans l'espérance croyante des témoins (avant leur miracle), on le retrouve logiquement dans leur manière de se rapporter à lui, à présent différent, dans le récit qui narre sa puissance, et en cela analogue à celle du ressuscité.

3. Nouveauté définitive et re-création

Il semble logique de s'intéresser aux dimensions de nouveauté et de création dans le cadre de l'explicitation des contenus de la phénoménalité surnaturelle révélée par la surprise et l'étonnement. Ce thème est très présent dans le NT, où l'enseignement de Jésus, thaumaturgique par essence, surprend parce qu'il tranche sur la tradition de révélation jusqu'alors pratiquée en

Israël : il institue une chronologie des « temps nouveaux ». Jésus revendique cette nouveauté : à vin nouveau, outres neuves (Mat 9,17), énonce-t-il. Le thème prophétique de la nouvelle alliance caractérise ses propos, jusque dans le récit de l'institution eucharistique. Paul, lui, évoque la nouveauté de l'esprit qu'il oppose à la vétusté de la lettre (Rom 7,4), ce qui suppose un regard d'ensemble sur la nouveauté de l'économie du Verbe fait chair. L'événement de la résurrection contient le fait du Renouveau, mais celui-ci travaillait en profondeur depuis les prolégomènes de l'Incarnation, et se poursuit jusque dans l'Apocalypse. Mais si nous voulons être fidèle à la Bible, c'est la nouveauté de Dieu lui-même, présent dans les deux Testaments, que nous devons prendre en compte. Au cours de ce travail, nous avons fait état d'une surprise/étonnement qui prenait sa source dans l'irruption de la nouveauté perçue comme présence de Dieu, action de Dieu, verticalisation (participation du je à ce qui le transcende) *et* horizontalisation (manifestation d'un nouvel horizon) que la foi à la fois prépare, révèle et qui la retourne radicalement.

Dans les passages suivants, nous avons recueilli des mentions de nouveauté qui s'expriment notamment à l'aide de l'adverbe « jamais » qui évoquent un changement radical, ou complet, qui selon nous s'assimile à un retournement total de situation. Voir aussi en [II.C.1.d2](#) la section qui traite des changements de toute la personne. Précédemment, nous avons examiné certains de ces passages au titre du mouvement de retournement et de l'étonnement qui en découlait⁹. Nous voudrions à présent examiner si possible l'objet auquel ont pu faire face les croyants ainsi bouleversés.

- Sr M : Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que **je connaissais jamais avant** et que je pouvais pas maîtriser.

- L. : Sauf que c'était euh, du **jamais vu**.

- C. : Oui c'était, ce sentiment de, de surprise, quelque part, j'avais **jamais réalisé**

- C. : j'avais vécu quelque chose qui n'était pas... normal dans le sens où on le vit pas tous les jours, euh, que moi j'avais **jamais vécu**, et qui n'avait pas, pour moi qui suis à l'origine plutôt mathématique, voilà, pas matérialiste, je sais pas comment dire, c'était quelque chose que je ne pouvais pas expliquer.

- C. : C'était clair que quelque chose comme ça, ça peut pas être... je n'avais **jamais ressenti** ça

- YM : Donc là, vous vous rendez vraiment compte que quelque chose qui était absolument impossible était arrivé quand même ?

Sr A.T. : Oui, tout à fait, oui.

YM : Quelque chose que vous n'auriez jamais pu anticiper...

Sr A.T. : Que je n'ai jamais... à laquelle je n'ai **jamais pensé**.

- S. : c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, je n'avais **jamais entendu parler** de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [ts]évident.

- V. : aussi radicale, je l'avais **jamais entendu** en fait. J'avais **jamais entendu une demande de guérison, comme celle du Christ** : « lève-toi, et marche » : ben c'est ça qu'il m'a dit.

- L. : Et arrivé à la 7^e station, je me suis écroulé comme un gosse, en pleurs, j'ai **jamais tant pleuré de ma vie**, et là, ils m'ont tous laissé tomber, puis je les ai rejoints en courant.

- L. : et devant moi j'ai vu un pan de voile, mais blanc comme j'en ai **jamais vu**.

Je serais menteur de dire ça – pan de tissu, mais d'un blanc, comme j'nai **jamais vu**, je fais de la peinture, je, je sais ce que c'est qu'un blanc – jamais vu ce blanc.

⁹ [III.A.5.](#)

- Sr A.E. : J'en ai encore plus eu après, c'est-à-dire ça m'a pas sorti d'un chemin à vivre, hein, mais par contre, je n'ai **jamais quitté le Seigneur** après

- P. : le prêtre me dit : « Raconte-moi ta vie. » Et donc c'est sorti comme un... , c'est sorti comme un flot. J'avais jamais fait...., j'avais **jamais calculé ma vie** quoi avant, **jamais pris ce temps de recul** de me raconter ma vie et là euh... tel que c'est sorti là, ... c'était euh.. c'était...

- P. : Eh ben oui, mais c'est « qu'est-ce qui m'arrive ? », c'est, c'est un étonnement quoi, un étonnement, qu'est-ce qui se passe ? Parce que en fait, j'avais **jamais vécu ça** de ma vie...

Nous avons mis en gras les occurrences significatives des « ne jamais », et l'on voit qu'ils s'associent avec des participes passés indiquant très majoritairement que l'expérience vécue est absolument inédite et nouvelle, que les perceptions sensorielles ne renvoient à rien de connu précédemment. L'adverbe jamais appartient à une forme d'assertivité rhétorique qui peut être hyperbolique : on peut dire « jamais » pour affirmer la radicalité ou le caractère absolu d'une expérience, sans que cela implique nécessairement que l'occurrence en question soit la première que la personne ait expérimentée. Il n'est donc pas exclu que certaines des phrases citées contiennent cette dimension. Mais si cela n'est pas exclu, cela non plus ne s'impose pas, et nos témoins sont les premiers à même de pouvoir détecter la dimension de nouveauté dans leur vécu. Si donc nous les prenons au sérieux, quels sont les domaines dans lesquels ils estiment que cette nouveauté les a surpris ? Le domaine cognitif (je connaissais jamais avant / jamais réalisé / jamais pensé), le domaine sensoriel-perceptif (jamais ressenti / jamais entendu / jamais vu), le domaine expérimental-vital (jamais vécu / jamais entendu parler / jamais tant pleuré / jamais pris ce temps de recul) ; un témoin fait contraster l'avant et l'après : je n'ai jamais quitté le Seigneur après. Les expériences renvoient ainsi à des perceptions, des représentations, des ressentis absolument nouveaux pour les témoins dont nous savons qu'ils les changeront ou retourneront complètement. La dimension de radicalité ressort fortement, car « jamais » charrie à la fois l'idée d'un commencement absolu et d'une intensité inégalée. Ces notations négatives supposent une positivité suffisamment puissante pour susciter de telles déclarations qui, quand on les ajoute aux autres indications, forment un ensemble révélationnel à la fois convaincant et troublant.

La nouveauté suppose aussi une temporalité recommençante, telle que, paradoxalement, elle tranche avec ce qui précède, et s'oppose à l'habituel ou au quotidien, mais en même temps donne consistance au temps, puisque c'est quand même lui qui va inscrire le nouveau dans la trame vécue. Il faut en effet une continuité pour que la discontinuité se fasse sentir et comprendre. C'est dans cette perspective que nous voulons à présent observer et décrire la nouveauté qui s'exprime dans les récits par les phénomènes de soudaineté et d'immédiateté, voire d'instantanéité. A plusieurs reprises dans les commentaires nous avons glosé cette dimension des témoignages : elle caractérise de manière naturelle la surprise/étonnement que ressentent les personnes confrontées au miraculeux. Le soudain, le tout à coup, l'immédiat, l'instantané, voilà des notations que nous avons repérées comme marqueurs de notre thème de recherche. On pourrait les considérer également dans le corpus néotestamentaire, notamment à travers les occurrences du petit terme *εὐθὺς* ou *εὐθέως* (aussitôt)¹⁰ qui intervient si souvent dans les scènes où survient l'inattendu et l'incroyable des miracles, mais aussi des successions

¹⁰ Marc est le texte où cette dimension de hâte est, de loin, la plus marquée (Mt : 17 occurrences, Ac : 10 ; Lc : 6 ; Jn : 6.) Pour quelques occurrences en rapport avec les verbes de la surprise voir [I.C.3](#), et note 12, p. 52.

événementielles en général. Ces « aussitôt », parfois presque incongrus¹¹, participent de l'atmosphère d'urgence et de précipitation qui souligne assez combien la nouveauté messianique contient de surprise. Dans les témoignages que nous avons recueillis, cette nouveauté se remarque elle aussi par les adverbes, particulièrement « soudain », « tout à coup », « immédiat(ement) », « instantané(ment) ». Voici quelques exemples :

- YM : Je vais revenir à... encore à creuser un peu ce moment où ça arrive. Est-ce que ... y a dans votre souvenir une sorte d'immédiateté : tout arrive tout de suite ou est-ce que vous pourriez décrire qu'il y a une sorte de progression ?

SrM : Dans la joie ?

YM : Dans votre joie oui.

SrM : Non, non c'était **soudain**.

YM : Soudain et vous aviez la totalité du sentiment dès le début ?

SrM : Oui, c'était **soudain**.

YM : Et c'est donc après que ça a baissé doucement, doucement sur la semaine qui a suivi, les jours et les mois qui ont suivi sans doute? Donc, tout de suite le maximum de ce sentiment ?

SrM : Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a **changé brusquement** à complètement à l'envers.

- Bon, et **tout d'un coup** j'entends « Va à la messe ! » Je dis : non. « Va à la messe » Non. Et ben malgré moi je suis allée à la messe.

- SrM : Et **tout à coup**, bref, dans un moment précis après l'homélie, entre l'homélie et le commencement de l'offertoire, y'en a une joie, et ça c'est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rier.

- SrM : Mais quand ils m'ont dit ça ! Je me suis dit : oh là ! Il y a quelque chose qui se manifeste, qu'est-ce que je fais avec ? Alors j'essayais de... dissiper la situation [*rire*] parce que, en fait, je savais pas comment je peux leur expliquer que **tout d'un coup**, euh... parce que mes parents, ils sont, ils étaient croyants tous les deux mais très traditionnels... je crois que les charismatiques et toutes ces choses d'Esprit Saint... même moi ! Heureusement que j'avais mon amie qui me disait « Tu te calmes, toi. C'est normal.

- LL : Oh, pas très longtemps ! je pense pas, euh...fff... Enfin j'ai pas d'idée, mais je suis sûre pas plus que quelques ... minutes, je sais même pas, je sais même pas, mais si tu veux, c'était d'une telle ... euh...(aspiration) intensité... enfin, c'était **tellement soudain**, tellement inattendu, tellement... fort que.....

- Sr A-T : L'infirmière vient comme d'habitude et ensuite je commence à prier puisque je suis religieuse donc c'était pour moi important de commencer ma journée par prier. Et j'étais à la deuxième dizaine de chapelet quand **tout à coup** j'ai reçu des fourmillements, j'ai ressenti des fourmillements dans mes deux jambes et ça faisait, euh ... trois ans que je ne sentais plus du tout ma jambe gauche.

- SAT : Parce que ... imaginez ! Cinq ans sans mettre un pied par terre et **tout d'un coup, clac**, vous pouvez, euh... Vous vous retrouvez ... vous vous dites, euh...

- GT : Et... je m'assieds à côté d'elle, et puis, elle passe, elle passe, et **tout d'un coup**, je dis, « mon Dieu ! »....

- GT : Pour moi je me suis dit, euh...puisque la médecine dit que je pourrai jamais guérir, si **tout d'un coup** je vois clair, pour moi c'est un miracle. C'est ce que je me suis dit.

- HP : euh, souvent j'étais dans des états de conscience modifiée, et à ce moment-là, **tout d'un coup**, y'avait un canal de lumière qui se faisait, quand j'étais à Jérusalem, au Temple, au mur du Temple, des choses comme ça.

¹¹ Voir par exemple les événements qui se passent juste après l'appel des disciples au début de Marc, appel auquel ils répondent « aussitôt » : « Et laissant leur père Zébédée dans la barque avec ses employés, ils partirent à sa suite. Ils pénétrèrent à Capharnaüm. Et aussitôt, le jour du sabbat, étant entré dans la synagogue, il enseignait. Et ils étaient frappés de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. Et aussitôt il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur... » (Mc 1,20-23)

- PT : ... je regarde mon bras et c'est pas moi qui ai la seringue, c'est le bras d'à coté, et en regardant qui c'était, je vois Jésus qu'a la couronne d'épines, qu'a le sang qui coule et qui me dit « Pierrick, tu n'aurais pas pu supporter. » Et pour moi, ça a été le... euh... un cataclysme, parce que... c'est comme si, euh la croix de Jésus **tout d'un coup** prenait tout son sens,
- CM : Et j'ai regardé ça, et **tout d'un coup**, voilà, comme je le dis aux jeunes, comme je dis quand j'en parle, j'ai pris un shoot...
- ...j'avais l'impression peut-être comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écrin, c'est-à-dire que **tout d'un coup** j'étais dans quelque chose de...moi-même de doux, enfin...c'était chaud dedans, c'était chaud dehors, c'était ce sentiment de joie absolue...
- LL : C'est ça le problème, c'est que c'est indicible, en fait Et mais alors, **immédiatement**, cloc, retournée comme une crêpe, je croyais tout !
- LL : bien sûr que j'ai senti **immédiatement** comme une grande nouvelle quoi, comme un... comme si, oui, ça allait changer ma vie, et que la vie était encore plus belle... euh j'aimais bien la vie, hein, toujours, mais, comme si la vie était encore bien plus belle que ce que je pouvais imaginer avec ma vue courte, et mes petits fonctionnements euh... humains. C'est ça que ça m'a... **immédiatement** j'ai... j'étais éblouie par ce truc-là, je me suis dit c'est tout, beaucoup différent de ce que je pensais, la vie est encore plus...
- YM : Et c'est quoi qui est fort, c'est quoi, qui est puissant ?
- VC : La demande. La demande, parce qu'elle est **immédiate**, en plus deux mots essentiels, **immédiate**, c'est-à-dire **tout de suite**, - Seigneur je te demande la guérison de Véronique tout de suite - et définitive, c'est-à-dire pour toute la vie.[3s de silence] C'est impressionnant.
- GT: je me dis, y'a rien d'impossible à Dieu. Y'a rien d'impossible. Là où la médecine, ou les chercheurs, ou les savants vous disent on peut rien faire, eh ben voilà, comme ça, **instantanément**..... voilà que je vois.
- PT : Et... j'ai connu d'autres gens comme moi qui ont fait des démarches tout ça et qui ont fait cinq cures, six cures et puis qui ... c'est très long, très, très long et moi l'événement qui, voilà ... le salut quoi qui m'a sauvé, c'est le, le fait que ce soit **instantané**. Ça a été ... je sais pas pourquoi pour moi ça a été **instantané** et puis pour les autres c'est long.

Même si nous acceptons comme normal que des personnes qui ont été témoins d'événements tels que ceux que nous étudions, utilisent de façon conventionnelle les mots en gras, il n'est pas possible d'évacuer le lien (constitutif) entre surprise et soudaineté. Derrière cette expérience de soudaineté, d'immédiateté et d'instantanéité (l'un renvoyant à l'impréparation du sujet, l'autre au sentiment de sa présence pleine et entière dès le début, et le dernier à la rapidité de l'expérience), il y a un « quelque chose » dont la cause ou l'origine n'est pas, au moment où le sentiment surgit, identifiée de manière claire, car ce qui prend toute l'attention, c'est le sentiment de l'irruption là où précédemment rien ne se vivait que de l'habituel et du connu. Il est vrai que le critère de guérison immédiate et définitive appartient à la définition religieuse des miracles, et il se peut que des personnes bénéficiaires en aient été familières, ce qui expliquerait leur tendance à associer l'idée de miraculeux à celle de rupture temporelle et de nouveauté.

Cependant, l'étonnement qui complète la surprise dans cette expérience de nouveauté ne se base pas seulement sur le vécu d'un choc : un contenu y est associable, un contenu gnoséologique positif, épanouissant et associé à une force (ou puissance) de nature telle que le sujet ne peut qu'y consentir. Ces éléments permettent de soutenir que les sujets qui expriment ainsi leur témoignage quant à la rapidité instantanée de l'irruption, ainsi que sa soudaineté, confrontent une altérité dont ils témoignent valablement, quelle que soit cette altérité. Le critère de nouveauté renforce celui de quiddité (le « quelque chose ») en inscrivant ce dernier dans le

vécu temporel de la personne, et y recrée son rapport à lui-même et au monde. Il n'est pas exagéré de poser que, eu égard à ce que le sujet subit comme bouleversement à la fois émotionnel et existentiel, son identité est recrée sur la base de l'événement miraculeux. Nous renvoyons aux commentaires des récits des témoins pour l'évaluation de cette assertion, notamment aux endroits où nous discutons de leur conversion.

4. La joie et la surprise

Nous avons la chance de disposer avec le récit n°1 d'une phénoménologie très détaillée de la joie comme altérité irruptive elle-même, et nous allons y venir. Mais soulignons d'abord la convenance étroite qui existe entre joie, surprise et étonnement. Naturellement, toute surprise n'est pas bonne, et l'on peut être surpris au sens d'une déception¹². La surprise ne contient donc pas de joie en tant que telle. Une des personnes interviewées (n°6) le dit excellemment : « J'ai même pas – ça a même pas été une joie au départ. Ça a été une...une grande, une grande surprise, euh... un étonnement, euh..... » Cela dit, dans le contexte qui nous intéresse, celui de l'exposition au miraculeux, nous avons essayé de montrer que, la foi étant nécessaire à la reconnaissance et donc au surgissement du miraculeux, celui-ci s'inscrit dans une attente positive qu'il vient en principe combler. Ajoutons aussi en préambule que le sentiment de joie va de pair avec un surgissement, une irruption. Il se différencie en cela du bonheur, qui caractérise un état plus étale. Et donc il est logique qu'une surprise positive se conjugue avec de la joie, et que par ailleurs la survenue de joie crée un effet de surprise : nous essaierons de formuler plus avant leur phénoménalité conjointe.

On sera peut-être étonné de voir cette émotion présentée ici comme élément de révélation, alors qu'elle aurait pu faire l'objet d'une présentation comme modalité ou conséquence des vécus miraculeux. Mais nous pensons que son importance va bien au-delà d'une simple modalité ; notre hypothèse sera en fait que s'il y a révélation lors de la manifestation surprenante du miraculeux, la joie est (notamment) une de ses caractéristiques les plus intrinsèques. C'est banal de le dire, mais non seulement la manifestation de Dieu dans l'humanité est vécue joyeusement, mais elle-même se manifeste comme joie et comme surprise : la joie n'est pas loin de constituer le cœur de cette manifestation. Nous savons en disant cela (et nous admettons en dépendre) qu'il y a toute une tradition religieuse et mystique selon laquelle « Dieu est essentiellement joie¹³ », et surprise parce que joie, une tradition qui s'enracine dans les Psaumes et les Prophètes bibliques, ainsi que dans l'enseignement néotestamentaire¹⁴. Nous rappellerons d'abord cet enseignement à partir de deux textes où joie et surprise/étonnement se retrouvent associés.

¹² Voir la présentation par Claudia Serban de ce thème : <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/la-surprise-une-deception/>

¹³ Yvonne-Aimée de Malestroit. C'est devenu le titre d'un livre de Soazik Ollivry, éd. Le livre ouvert, 2001. Thomas d'Aquin l'avait déjà énoncé : « *Deus est beatitudo* », Somme de Théologie, I,26,3.

¹⁴ Ps 33,21 ; 122, 1 ; Si 30,22 ; 50,23 ; Ne 8,10...et dans le NT : Mat 2,10 ; 5,12 ; 18,13 ; 25,21 ; 28,8 ; Luc 2,10 ; 10,21 ; 19,6 ; 24,41 ; Jean 3,29 ; 15,11 ; 16,22 ; Ac 13,52...

4a. Joie et surprise dans les Écritures

Dans le NT, comme dans l'AT, la joie (*χαρά*) est souvent associée avec l'allégresse (*αγαλλιασισ*), et caractérise l'émotion d'une situation de retrouvailles ou de conversion du peuple en présence de son Dieu, avec une forte tonalité eschatologique¹⁵. On évoque pareillement la « grande joie » qui saisit ceux qui en sont gratifiés (les mages, Mat 2,10 ; l'ange aux bergers Luc 2,10 ; les disciples Luc 24,52 ...), là aussi en rapport avec la présence de Dieu. Autre association : la joie se manifeste en présence de l'Esprit-Saint, elle se présente comme un signe de sa présence bouillonnante et débordante ; des textes tels que Luc 1,47 et 10,21 font tressaillir d'allégresse (*ηγαλλιασεν*) Marie enceinte (le Magnificat), et de même Jésus qui annonce la révélation du Royaume aux tout-petits. Ailleurs, les disciples sont « remplis de joie et d'Esprit-Saint » (Ac 13,52) et Paul associe souvent les deux termes (1Thess 1,6 ; Rom 14,17 ; 15,13). La dimension théophore de la joie est donc chose courante, la présence du Seigneur dans l'AT étant souvent remplacée par celle de l'Esprit dans le NT. Chez Luc et Jean, plus particulièrement, la joie est mentionnée comme plénitude, comme comble du sentiment de la présence divine (Les anges dans le ciel : Luc 15,7 ; les disciples au bord du lac : Luc 24,41 ; Jean-Baptiste : Jn 3,29 ; Jn 15,11 ; 16,24 ; 17,13...). Enfin, dans les Actes, la joie est là aussi très présente, et nous allons en premier lieu observer cet épisode¹⁶ où Pierre, miraculeusement de retour chez les siens après avoir été emprisonné, et libéré par l'Ange du Seigneur, frappe à la porte, mais la servante qui va ouvrir éprouve tant de joie à le reconnaître qu'elle le laisse dehors pour aller informer la maisonnée – signe que la joie équivaut à la présence, mais présence « derrière la porte » :

« Il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où une assemblée assez nombreuse s'était réunie et priait. Il heurta le battant du portail, et une servante, nommée Rhodé, vint aux écoutes. Elle reconnut la voix de Pierre et, dans sa joie, au lieu d'ouvrir la porte, elle courut à l'intérieur annoncer que Pierre était là, devant le portail. On lui dit : "Tu es folle !" mais elle soutenait qu'il en était bien ainsi. "C'est son ange !" dirent-ils alors. Pierre cependant continuait à frapper. Quand ils eurent ouvert, ils virent que c'était bien lui et furent saisis de stupeur (*εξεστησαν*). »

Attardons-nous un instant sur le symbolisme de la porte à travers laquelle la Parole peut passer, mais que dans un premier temps, l'on n'ouvre pas. Cette porte représente assez facilement l'obstacle humain qui empêche le passage du divin, et la figure de Pierre joue le rôle du Christ qui frappe à la porte¹⁷ de l'esprit depuis son lieu d'appel : celui-ci est reconnu et la joie en est le signe, mais à cause de l'obstacle, cette reconnaissance n'est pas complète ; la liaison entre le sentiment et l'intelligence ne se fait pas encore (la folie attribuée à la servante démontre cette déconnexion temporaire). Il faut qu'une occurrence supplémentaire survienne pour que la porte soit ouverte (Pierre continue de frapper), et que la reconnaissance soit entière. Il s'agit d'une irruption du Christ dans la vie du disciple, d'où la stupeur/bouleversement associée à cette irruption (noter que le verbe *εξεστησαν* possède justement le sens d'être mis hors de soi-même : les disciples étaient à l'intérieur, incrédules, l'ouverture de la porte les faire sortir d'eux-

¹⁵ Parmi des multiples occurrences vétérotestamentaires : I Macc 7,48 ; Ps 14,7 ; 53,7 ; Cant 1,4 ; Is 16,10 ; Jér 7,34 ; Bar 2,23... et dans le NT : Mat 5,12 ; Luc 1,14 ; 1Pi 4,13...

¹⁶ Actes 12,14-16. Autres occurrences de la joie : Ac 5,41 ; 8,8 ; 8,39 ; 13,48.52 ; 15,3 ; 21,17.

¹⁷ Cf. Apocalypse 3,20 : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. »

mêmes). La porte, auparavant obstacle, devient maintenant moyen de révélation. Si l'on transpose à présent ce symbolisme à l'opération de lecture textuelle, on peut la voir produire les mêmes effets : une première écoute/lecture de la parole transmet un ébranlement obscur qui lance un appel au cœur du lecteur, mais celui-ci aura besoin d'un choc existentiel (en provenance ou du fait d'un agent autre que lui-même) pour lui faire relire la Parole de façon à ce qu'elle lui parle vraiment/vitalement. Sa foi existe au départ sous forme de quête, de recherche (sans elle, pas de lecture du tout), mais elle doit être surprise et activée afin de convertir la vie de ce lecteur, et devenir salvatrice. Son salut dépend ainsi de sa foi en quête de vérité, mais aussi de l'irruption d'une altérité qui viendra ouvrir et éclairer sa foi devenue ainsi « témoin » de la vérité.

Ce passage des Actes où sont associés surprise et joie, doit sa problématique aux récits de la résurrection, et l'on trouve dans les récits d'apparition de Luc la même alliance de joie et de surprise, ce qui va nous donner l'occasion de vérifier la valeur de la joie comme élément de la révélation christique :

« Tandis qu'ils disaient cela, lui se tint au milieu d'eux et leur dit : "Paix à vous !" Saisis de frayeur et de crainte, ils pensaient voir un esprit. Mais il leur dit : "Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi ! Palpez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai." Ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Et comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et demeuraient saisis d'étonnement (*θαυμαζοντων*), il leur dit : "Avez-vous ici quelque chose à manger ?" Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux. » (Luc 24,36-43)

Tout comme dans le passage avec la servante, dont la joie l'avait en quelque sorte privée de ses réflexes ordinaires (= ouvrir à la personne qui frappe à la porte), et dans lequel demeure une stupeur qui aurait dû se trouver réduite par l'information ayant causé la joie, dans cet extrait de l'évangile (aux accents évidemment apologétiques, ce qui ne veut pas dire qu'il est non-historique) les disciples sont d'abord remplis de joie. Ils voient de leurs yeux celui qu'ils ont cru mort. Celui dont la Parole avait transformé leur vie est là debout devant eux, transformant une nouvelle fois leur vie, et la joie de sa présence les remplit. Mais, dit le texte, « ils ne croyaient pas encore ». Il y a une contradiction entre la joie éprouvée à la vue de Jésus, et l'absence de foi en sa présence en chair et en os. Leur étonnement indique qu'ils doutent encore si c'est bien lui, et malgré leurs yeux ouverts, ils sont comme aveugles. Comment peuvent-ils ressentir cette joie à sa vue, et ne pas croire que c'est lui ? Cette déconnexion est-elle signifiante ? L'expression « dans leur joie » (*απο της χαρας*) se retrouve également dans le texte des Actes cité précédemment, et en Mat 13,44 (la parabole de l'homme qui a trouvé un trésor caché dans un champ et dans sa joie le cache à nouveau). Certaines traductions optent pour « sous l'effet de la joie » ou « de joie », on pourrait aussi dire : à cause, du fait de, leur joie. Bref, c'est la joie qui à la fois révèle que quelque chose est en train de se passer, mais aussi cache la révélation complète de cette chose. Elle semble être la cause d'un aveuglement temporaire, qui prépare l'intelligence à la plénitude de la foi.

On pourrait certes envisager qu'une joie très forte obnubile l'esprit au point où elle le rend incapable de réagir normalement ; elle lui ferait perdre un peu le sens de la réalité, en somme¹⁸. Cette interprétation ne serait pas forcément à exclure, mais oublierait que l'expérience primordiale des écrits du NT consiste en cette révélation, ce don de la foi et de la vie, et qu'une pédagogie très particulière est à l'œuvre pour se faire. Or le mécanisme selon lequel la joie remplit le cœur mais l'aveugle temporairement, si bien qu'il faut faire intervenir une deuxième opération qui l'éclairera complètement sur le sens de l'événement : ce processus ressemble, comme nous le disions ci-dessus, à l'économie de la lettre et de l'esprit à laquelle les textes bibliques se conforment. Le récit des pèlerins d'Emmaüs en est le paradigme. Dans ce texte, les disciples sont dits se ressouvenir que leur cœur était brûlant¹⁹ lorsque l'inconnu leur parlait sur le chemin. « Cœurs lents à croire » (Luc 24,25), leur avait-il déjà dit. Cette brûlure, qui évoque le *locus theologicus* de Deut 4,24²⁰, suggère que le cœur, lieu de la présence de Dieu, réagit par la joie à son approche, avant que l'intelligence avec sa rationalité ne puisse déboucher dans une foi « éclairée ». En Luc 24, et Actes 12, les disciples éprouvent la joie/le feu que leur cœur ressent de manière voilée, mais elle les empêche de croire « encore ». Nous reviendrons plus loin sur la justification de cette révélation en deux temps²¹ dans son rapport avec la place de la surprise. Mais nous pouvons d'ores et déjà tirer de ce processus les propriétés théologico-phénoménologiques suivantes (elles sont au besoin complétées d'éléments déjà acquis):

- il y a caché/voilé en l'homme un centre, appelé cœur, où Dieu se rend sensible quand la foi le lui annonce ;
- cette sensation consiste en une brûlure ou une joie que l'esprit ne reconnaît pas immédiatement comme Dieu présent en lui ;
- un irruption survient qui peut mettre en rapport le « pré-sentiment » et sa conscience croyante ;
- un retournement se produit (surprise) vers l'origine/l'intention de cette irruption ;
- un étonnement/stupeur en découle qui doit amener la foi consciente, mais peut la retarder s'il est trop puissant.

Nous verrons plus loin que ce processus correspond point par point au mécanisme proposé par Michel Henry dans sa phénoménologie de la Vie, et nous en proposerons une lecture en rapport avec certains témoins des entretiens.

¹⁸ On se souvient de sœur M. (cas n°1) qui, dans l'irruption de joie s'emparant d'elle, s'interrogeait : « est-ce que je ne deviens pas dingue dingue ? »

¹⁹ Une variante mineure dit : notre cœur n'était-il pas recouvert/voilé.

²⁰ « Yahvé ton Dieu est un feu dévorant, un Dieu jaloux. » Voir aussi le *Mémorial* de Pascal, où se trouvent rassemblés les thèmes du feu et de la joie :

« Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi, Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob » non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum (mon Dieu et votre Dieu)

« Ton Dieu sera mon Dieu »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que parmi les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu ».

Joie, joie, joie, pleurs de joie.... »

²¹ Voir plus bas en [4e](#).

4b. La joie dans les entretiens

Chez nos témoins interviewés, la joie se trouve vécue soit comme le phénomène central lui-même, soit comme réaction à cet événement. Chez sœur M. (n°1), elle est décrite comme la phénoménalité même de ce qui lui arrive :

« Et tout à coup, bref, dans un moment précis après l'homélie, entre l'homélie et le commencement de l'offertoire, y'en a une joie, et ça c'est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rier. A ce moment-là, la joie était là. J'ai senti... mais en même temps comme, comme personne humaine, et psychologue en plus, j'étais sûre que ça vient pas de moi.

YM : D'accord.

SrM : Ça venait pas de moi. C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. C'est-à-dire euh... au moment même j'ai réalisé que il y a quelque chose qui me dépasse... »

Il n'est pas facile de dire si ce « quelque chose » correspond pour sœur M. à une deuxième instance par rapport à la joie qu'elle éprouve ; on ne peut pas l'exclure, et dans ses reformulations, elle utilise à nouveau le verbe « dépasser » pour décrire l'événement, sans plus de précision :

- « Je voulais pas trop parler parce que j'avais l'impression que ça se passe quelque chose qui me dépasse complètement. »
- « Un petit peu la panique devant quelque chose qui vous dépasse mais ... je dirais l'état de bonheur et de joie était tel que euh... j'avais pas vraiment peur. »

En [III.B.2 a](#), nous avons esquissé à quoi pouvait renvoyer les « quelque chose » présents dans les entretiens. Il semble bien qu'ici, ce quelque chose ne s'identifie pas à « l'état de bonheur et de joie ». Dans ce qui précède dans son récit, sœur M. a insisté pour décrire son état psychologique. Elle était en révolte, désarmée, au bord de la crise nerveuse. On se souvient qu'elle obéit, incapable de faire autrement, à un ordre intérieur lui intimant de se rendre à la messe ce jour-là (la Pentecôte) et s'assoit dans l'église, où l'événement survient. Cette joie est vécue comme si « profonde » et si forte que le rire fuse, à nouveau sans qu'elle n'y puisse rien. En fait, « on » ne lui laisse aucune initiative : elle est renversée/retournée comme saint Paul sur le chemin de Damas, choisie, comblée, et cela lui convient tout à fait. En se reconnaissant « enfant aimé » elle comprend/éprouve qui est celui qui l'a ainsi retournée :

J'étais comme un enfant. En fait à ce moment-là dans ma conversion j'ai pas rencontré Jésus, j'ai rencontré le Père. [...] Et à ce moment-là je savais que je suis un enfant aimé. C'est à ce moment-là que je le savais et ça a provoqué une joie profonde et bah j'ai essayé de faire ce que je pouvais [*rire*] et ça marchait pas !

Cette lecture de l'expérience correspond à la relecture du « texte » vécu une première fois, qu'elle *relit* maintenant à la lumière d'une foi murie, mais ce travail de l'étonnement reconnaissant a dû commencer, comme nous l'avons vu, dès avant l'irruption, sous forme de foi, dont l'attente ou la quête préexistante reconnaîtrait ce qu'elle attendait et espérait, cet amour invincible dont elle était assoiffée. Comment peut-elle déterminer que le Dieu qu'elle reconnaît sur le moment correspond à celui qu'elle appellera « le Père » (et non pas « Jésus » par exemple ?) Cette détermination dépasse-t-elle le simple choix personnel d'un témoin particulier, ou bien dit-elle quelque chose du type de « rencontre » surnaturelle dont nos témoins

font le récit ? Il nous semble que deux hypothèses peuvent être avancées : la dépendance absolue de sœur M. vis-à-vis de tous les éléments de l'événement la place effectivement dans une configuration de nature enfantine, car l'enfant n'a pas l'idée de son indépendance, ou de son autonomie ; il ne vit son être qu'en dépendance de son parent. Et puis la dimension éminemment positive et épanouissante de l'expérience, le plaisir évident de la joie ressentie, qui la fait rire tellement elle est forte : cela aussi peut être naturellement rattaché à la figure d'un Dieu-parent qui ne peut que vouloir le bien-être de son enfant²². Nous pouvons donc observer que la phénoménalité de l'expérience concorde heureusement avec l'interprétation qui en a été faite par l'intéressée. Nous pensons cependant que cela ne fournit pas d'élément plus général, car nous ne sortons pas du témoignage de sœur M., même si les deux caractéristiques relevées, passivité et épanouissement, appartiennent aussi à plusieurs autres témoignages, que nous allons rencontrer ci-après.

Dans le cas n°2, on ne trouve pas de mention de la joie, de manière assez étonnante. Une des raisons pourrait être la tonalité particulièrement intellectuelle du récit, qui aurait favorisé l'évocation de traits plutôt cognitifs et moins émotionnels. La dimension assez fortement visuelle (cf. les adjectifs : grand, beau, ouvert, nouveau...) a pu faire minimiser celle d'un ressenti purement charnel amarré à des sentiments dont la nature par essence ne se visibilise pas. Il y a par contre mention de la joie dans le témoignage suivant (n°3), et ce qui nous semble pertinent, c'est le passage d'un article à un autre :

CM : Il m'a été... sur le coup, hmmm....j'ai eu vraiment, enfin... j'ai pas analysé après, pour savoir ce que j'avais ressenti. C'est-à-dire que sur le coup, j'ai senti que j'étais aimée, c'était, c'était quelque chose qui était clair comme un verre d'eau, voilà, on voit que c'est un verre d'eau, je voyais que.... Je sentais... je, je j'étais aimée, et j'ai senti en moi une – en moi, la joie. C'était euh... cette joie, je... je me souviens pas d'avoir ressenti un tel, une telle joie...

Comme sœur M., C. avait commencé par dire « une joie », et elle se reprend : « la joie »²³, même si ensuite le sentiment est à nouveau circonscrit : « cette joie », c'est-à-dire qui se réfère au seul sentiment qu'elle a éprouvé. Mais le passage de l'article indéfini à l'article défini possède une grande force : il absolutise un sentiment particulier, le hisse à une hauteur telle qu'il faut comprendre qu'il ne s'agissait plus d'une joie ressentie par un être humain lambda : il ne s'agit plus d'un sentiment localisé, ressenti lors de telle ou telle expérience que d'autres viendront recouvrir de leur similitude et de leur répétition. « La joie » sans autre précision renvoie nécessairement au sentiment maximum, souverain, total, peut-être reçu comme un don, et adapté à la capacité de ce que chacun est apte à recevoir, mais éprouvé selon un mode plénier dont on sent que tout être le ressentirait de la même façon. Si l'on dit « une » joie, on introduit immédiatement une dimension partielle, ou réduite. L'article défini permet au contraire renvoyer à une connaissance innée, à vrai dire mystérieuse si elle dépasse réellement le niveau individuel, mais référée sans doute celle de la plénitude de vie déjà décrite plus haut. Il faut en effet, dans l'expérience de l'altérité baignée de joie, que le sujet ressente suffisamment ce

²² Voir Daniel Marcelli, *Surprise, chatouille de l'âme*, Albin Michel, 2006. L'auteur détaille les mécanismes associant chez le jeune enfant la surprise et le plaisir notamment à travers les jeux entre la mère et l'enfant. [III.C.3](#)

²³ Sœur M. utilise bien l'article défini : « Mais la joie était là, je pouvais pas. Je pouvais pas... Alors je faisais comme je pouvais... étouffer. » Mais à la différence de C. elle a plusieurs fois auparavant dit « une joie », et lorsqu'elle parle de « la » joie, on comprend : la joie dont j'ai déjà parlé, celle-là que j'ai mentionné plusieurs fois.

sentiment comme ayant partie liée avec cette altérité, qu'il en vienne à dire que ce qu'il a ressenti, c'était « la joie », et non plus « une joie ». Et donc quand C. dit « cette joie », grammaticalement cela peut tout à fait renvoyer à la joie dont elle vient d'évoquer l'étendue et la généralité. De fait, elle circonscrit les choses, mais le déictique et l'intensif (« une telle joie ») visent eux aussi le même objet absolu, déconnecté du passager et du corruptible. Dans son petit ouvrage « Le Seigneur de la danse », réfléchissant sur « la joie d'être libre » en Dieu, J. Moltmann écrit :

« L'éternité est expérimenté dans la joie. La plus haute expérience du temps que fait la joie, c'est en effet sa propre intensité. On dit familièrement que le temps ne passe pas et que l'heure ne sonne pas pour celui qui est heureux. Les hymnes d'allégresse parlent d'une joie qui ne connaît pas de temps. Dans cette expérience, l'éternité est l'in-fini, car dans la joie on ne peut pas trouver de fin. De son côté, le temps est une expérience de la douleur. »²⁴

Dans cet extrait du témoignage de sœur A.E. (n° 11), qui parle d'une « expérience de joie », c'est la même chose, avec la petite différence provenant du complément de nom.

« Ce que j'appelle une effusion du Saint-Esprit, donc une expérience de joie, qui est venue progressivement, et sans rien faire de spécial, c'est-à-dire pendant l'attente sur le trottoir, c'était donc dans un lycée de Laval, où j'étais, et donc voilà, en attendant, en retrouvant, je crois que c'était mon père qui était venu me chercher. Et puis dans la voiture, il était pas très bavard donc ça m'a laissé le temps de, de, d'accueillir ce que je vivais. Donc une expérience de Dieu, expérience de joie, de paix, expérience caractérisée aussi par son aspect de rencontre personnelle. Euh... « Dieu m'aime », c'est ce que j'ai écrit en arrivant. Voilà, Christ est vivant, je l'ai, rencontré... Euh, voilà, expérience de joie, ça c'est sûr. »

D'après sœur AE, son expérience de joie, de paix et d'amour s'est traduit en une « expérience de Dieu », et même si le facteur irruptif, ainsi que nous l'avons vu dans le commentaire, n'est pas très marqué, c'est à nouveau la présence de la joie qui (pour partie) constitue le signe permettant au témoin de désigner l'expérience comme révélation de Dieu.

Dans le passage suivant tiré du témoignage du témoin n° 7, la référence à la joie se fait sur un mode d'abord hypothétique, et puis se précise et se renforce au fur et à mesure de l'évocation. Il s'agit pour le coup d'« une joie », avec l'article indéfini, mais elle est qualifiée de « grande », et le sentiment, associé à celui de paix, frappe S. par ses dimensions d'inconnu, de nouveauté et d'intensité :

YM : comment ça se ressentait ce savoir ? Est-ce que c'était quelque chose à l'intérieur de vous ? Une sensation ? Comment vous saviez ?

SL : Non, non, euh, non, j'dirais, peut-être une joie.

YM : oui, donc ce sentiment de joie. Il était bien présent, ce sentiment de joie ?

SL : Oui, ah, oui, oui, comme quand euh... mais bien plus fort... quand je sais pas moi, euh... on sait qu'on va vivre, j'sais pas, on part... quand j'étais enfant, quand je partais en vacances... bon voilà, mais... enfin c'est un peu différent quand même d'ailleurs, parce qu'il y avait, quand on est enfant, tout ça, y'a une forme d'excitation, et là, y'a aussi beaucoup de paix, hein, une grande joie, une grande paix, heu, et et... et inconnue ; tout ça c'est des sentiments tout à fait euh, nouveaux, en tout cas de cette intensité-là.

²⁴ Jurgen Moltmann, *Le Seigneur de la danse, essai sur la joie d'être libre*, Ed. Le Cerf – Mame, 1971, p. 79.

Un dernier extrait, celui de P. (n°12), décrivant sa sortie du confessionnal à la suite de laquelle il déclare n'avoir plus touché à la drogue, et avant la mention des autres événements qualifiés par lui de miraculeux. La mention de la joie peut paraître surévaluée (voir [le commentaire](#) pour une estimation de cette surévaluation), cependant, nous la citons ici comme élément d'appréciation de la jonction entre joie et surprise. On remarquera que l'adjectif associé à la joie, « énorme », précédé de son contrastif, est en lettres capitales, comme étant le moyen utilisé pour représenter l'emphase avec lequel il est prononcé :

PT : Alors je suis sorti de là avec une joie, mais ENORME, comme si on m'avait enlevé la honte, euh... comme si on m'avait enlevé toutes les casseroles que je me traînais, voilà c'était une joie mais euh... c'était comme si j'étais dans un ... je sais pas je , je ... un bain moussant quoi [rires] c'était là quoi, c'était là, en moi, autour de moi, c'était une exaltation.

Dans le livre déjà cité, J. Moltmann évoque la « joie de la pénitence » et écrit :

« Ce ne sont pas les impératifs de l'être nouveau et l'exigence de se transformer qui libèrent un homme de l'être ancien, mais c'est la joie de la nouveauté qui le rend libre et l'élève au-dessus de lui-même. (...) si la pénitence est une conversion à l'avenir, elle se concrétise dans la joie, dans une nouvelle assurance et un nouvel amour. »²⁵

Sans pouvoir mettre directement en rapport l'évocation de la joie éprouvée par P. avec un événement qualifiable de miraculeux (voir nos raisons dans le commentaire), notons cependant la tonalité « explosive » associée à cette joie. Il nous semble que J. Moltmann a raison d'associer joie et conversion, à cause du coefficient de libération et d'ouverture à l'avenir contenu dans le sentiment de joie. La joie est toujours « nouvelle » ; par elle-même elle inaugure un changement positif dans tout l'être, et qui s'instaure soudainement suite à une période temporellement plus répétitive. Elle caractérise donc les irruptions surprises positives par son émotionnalité immédiatement libératrice, et profondément satisfaisante.

4c. La joie dans la phénoménologie de la Vie Michel Henry

En rapport avec ces témoignages, nous souhaitons à nouveau insister pour dire combien la présence de joie dans l'expérience de la surprise face au miraculeux peut être lue selon la phénoménologie de Michel Henry développée dans ses écrits. Sœur M. dit que selon elle « il n'était pas possible de se provoquer une telle joie ». Elle la diagnostique comme ne pouvant pas provenir d'elle-même, comme la dépassant et donc forcément la prenant de court. Cette joie se manifeste de façon nouvelle, entière et soudaine :

YM : Est-ce que tout arrive tout de suite ou est-ce que vous pourriez décrire qu'il y a une sorte de progression ?

SrM : Dans la joie ?

YM : Dans votre joie oui.

SrM : Non, non c'était soudain.

YM : Soudain et vous aviez la totalité du sentiment dès le début ?

SrM : Oui, c'était soudain.

YM : Et c'est donc après que ça a baissé doucement, doucement sur la semaine qui a suivi, les jours et les mois qui ont suivi sans doute ? Donc, tout de suite le maximum de ce sentiment ?

²⁵ Op. cit. p. 92-93.

SrM : Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. »

Cette phénoménalité correspond à ce que le donné biblique rapporte, à savoir la joie comme plénitude du sentiment de vivre, comme débordement jubilatoire de vitalité humaine en présence de Dieu qui comble sa créature dans une surabondance d'amour, et donc (re)connaissance infinie d'un salut rendu présent au cœur de l'existence finie. Ce que nous avons dit de la manifestation d'un surgissement à l'intérieur d'une altérité inconnue, si surprenante et bouleversante qu'elle paraisse²⁶, peut aussi être utilisée pour proposer un contenu de vécu selon la tradition du Dieu intérieur, dont la forme phénoménologique la plus aboutie se trouve chez Michel Henry. Si nous prenons appui sur sa pensée pour la problématique qui nous occupe ici, on dira que le moment de la rencontre avec l'altérité transcendante correspond à la nouvelle naissance en nous du Fils (de la Fille) que nous avons oublié que nous étions. Notre identité est faite de cette filialité (ce qui revient au même que de dire que l'homme est créé à l'image de Dieu), laquelle consiste en la présence en nous de la Parole de Vérité, laquelle, lorsque nous en venons enfin à l'entendre, répond pathétiquement, charnellement et intérieurement à celle qui l'a appelée depuis l'extérieur mondain. Réveillés alors à notre propre intimité divine, nous saisissons dorénavant que le Dieu qui se manifeste à l'intérieur est le même que celui qui s'incarne historiquement ; cette Parole de notre chair est celle-là même qui nous confirme que nous ne vivons nulle part ailleurs que dans la Vie absolue. Pour Michel Henry, nous nous révélons à nous-même être (avoir toujours été) fils (et fille) dans le Fils, car pour lui c'est le propre de la Vie absolue de s'autogénérer ainsi, mais que cette Filialité principielle soit exprimée par sœur M. comme relation d'enfant au Père ne change rien : elle remonte en fait au principe de toute vie qui n'a de cesse de se générer / se manifester à elle-même. Il faut donc, dans le cadre de ce schématisme henryen, que la manifestation soit subite et complète, puisqu'elle appartient au principe transcendant absolument unique, et il faut aussi que l'homme s'y abandonne complètement, puisqu'il ne peut pas, quand il se révèle en lui, ne pas y reconnaître la Parole de Vérité qui l'habite comme son identité la plus essentielle.

La joie se comprend ainsi comme la vie jouissant de son propre mouvement auto-généré, comme le fils/la fille au cœur de chacun retrouvant dans le Fils son essence, autant que l'Archi-Fils possède son essence dans le Père qui l'engendre comme lui-même. Cette joie se manifeste comme la Parole de Vie disant dans son langage la plénitude de la Vérité, Vérité qui se comprend à la fois comme Vie et comme Joie, puisque la Joie c'est la vie se générant elle-même. A vrai dire, elle se comprend également comme souffrance, car le penseur de la phénoménologie de la vie ne dissocie jamais joie et souffrance. Quand il parle de la joie du vivre, il s'agit d'un vivre qui fluctue entre souffrance et joie comme ses deux pôles extrêmes, mais au bout du compte, la Vie possède comme procès fondamental un jouir (incluant la souffrance) qui indique bien son origine et son but : elle-même, comme s'auto-affectant pathétiquement, comme s'auto-manifestant dans l'épreuve l'invisible et silencieuse de sa Parole charnelle, que révèle l'événement de la deuxième naissance :

²⁶ Cf. [II.C.1.a](#)

« Pourquoi ce fardeau qu'est l'égo pour lui-même est-il si lourd à porter quand celui de la Vie absolue – qui fait aussi l'épreuve d'elle-même – est si léger ? Parce que c'est la Vie absolue elle-même qui se jette en soi dans l'absolue jouissance d'elle-même et dans l'amour infini de soi, dans le vivre absolu où rien n'est subi sinon la joie et l'amour sans limites. C'est cette absolue jouissance et son amour absolu qu'éprouve l'Archi-Fils en l'Ipséité essentielle en laquelle la Vie absolue s'éprouve elle-même. C'est pourquoi, l'épreuve qu'il fait de soi étant celle de la vie absolue - le souffrir qui n'est plus qu'un jouir -, son fardeau est si léger. (...) Tout cela n'advient en lui [l'égo] que si, vivant sa condition de Fils, et n'étant plus rien d'autre qu'elle, s'éprouvant soi-même dans l'épreuve de la vie infinie, et vivant de cette épreuve, il est né une seconde fois, re-généré dans la seconde vie. Parce que cette seconde naissance s'annonce pathétiquement, avec la mutation brusque du fardeau le plus lourd en la légèreté du vivre absolu et de son amour, elle est incontestable. »²⁷

Dans ses ouvrages de phénoménologie chrétienne, le philosophe ne s'étend pas beaucoup sur la rencontre effective du vivant avec la Vie : son but est de mettre en place la phénoménologie de la Vie telle qu'il la perçoit pour le vivant dans le monde : langage du monde et langage de la Vie (duplicité de l'apparaître), illusion transcendantale de l'égo, oubli par le vivant de la vie, constitution de la vie auto-affectée, procès transcendantal de la Vie en elle-même, Filialité du fils dans l'Archi-Fils, etc. Naturellement, évocation est faite du moment (voir ci-dessus) où le vivant en viendra à « renaître à sa véritable naissance », mais ce moment lui-même, et la vie qui en découle concrètement ne sont pas formalisés pour eux-mêmes, notamment à travers d'exemples. Le projet philosophique henryen s'attache au problème du vivant hors de la vie (alors qu'il se définit justement comme vivant dans la vie), bien plus qu'à sa renaissance effective concrète, dont on ne sait quand ou comment elle interviendra. Il nous semble donc que l'irruption (ou le surgissement) de joie décrite notamment par notre témoin n°1, montant de son intériorité « la plus profonde », mais aussi par les diverses occurrences bibliques citées, représente un moment où le vivant entre en résonance (plus ou moins grande selon les cas) avec la Vie en lui, et où cette Vie en lui lui parle (sous forme de joie), lui affirmant son appartenance à la Vie absolue divine. Telle est en tout cas la manière dont la pensée henryenne peut cadrer ce que nous disons de la joie.

Les moments de révélation que nous décrivons, de foi surprise, retournée vers la présence voilée qui s'est fait sentir, d'étonnement croyant cherchant à ressaisir l'intention de ce qui s'est passé, et de joie souveraine laissant le sujet tourneboulé et hors de lui-même : ne dessinons-nous pas là les contours de l'expérience de cette seconde naissance dont Michel Henry avait l'intuition qu'elle devrait s'accomplir pour que l'homme retrouve sa vocation première de vivant dans la Vie ? Il évoque en des termes encore très généraux et abstraits « cette possibilité toujours ouverte dans la vie, pour qu'elle éprouve soudain son auto-affection comme celle de la vie absolue »²⁸, mais avoue sa perplexité quant à sa réalisation concrète :

« Mais quand donc ce bouleversement émotionnel qui ouvre le vivant à sa propre essence se produit-il, et pourquoi ? Nul ne le sait. L'ouverture émotionnelle du vivant à sa propre essence ne peut naître que du vouloir de la vie elle-même, comme cette renaissance qui lui donne d'éprouver soudain sa naissance éternelle. L'Esprit souffle où il veut. »²⁹

²⁷ Michel Henry, *C'est moi la Vérité*, op.cit., p. 261-62.

²⁸ Idem. p. 291.

²⁹ Idem.

Les traits de cette réalisation sont cependant clairs : elle doit prendre la forme d'un bouleversement, de nature émotionnelle, de caractère soudain, qui ouvre à une nouvelle vie. L'agent indiqué ici, l'Esprit, semble plus indicatif (son insertion se présente sous une forme quasi proverbiale) et ne fait pas vraiment partie de la phénoménologie de l'auto-affection. Reste qu'il suppose une altérité fondamentale, qu'il nous faut, s'agissant de la philosophie de M. Henry, appeler la Vie absolue, manifestée par cette Joie divine en laquelle le christianisme reconnaît une des modalités du Saint-Esprit. Donc lorsque nous évoquons cette plénitude, ce débordement de joie et ce rayonnement de joie dont parlent autant, dans les Écritures, les témoins des œuvres de Dieu, qu'aujourd'hui les personnes que nous avons interviewées et qui l'ont si souvent expérimentée, nous acceptons que la phénoménologie de cet apparaître corresponde à ce que dit la foi chrétienne des gestes de Dieu dans le monde.

4d. La surprise de la joie (C.S. Lewis)

C.S. Lewis a écrit en 1955 un ouvrage autobiographique intitulé *La surprise de la joie* (*Surprised by Joy, The shape of my early life*)³⁰, qui retrace ses origines, son éducation jusqu'à son entrée à l'université, et sa conversion. Nous choisissons d'en dire quelques mots car sa thématique pourra éclairer plusieurs des points qui nous intéressent ici. Le titre fait référence à l'expérience éprouvée par l'auteur à plusieurs reprises de *l'irruption d'un désir intense* qu'il caractérise sous le nom de « Joy », et dont voici ce qu'il en dit :

“In a sense the central story of my life is about nothing else. The quality common to the three experiences... is that of an unsatisfied desire which is itself more desirable than any other satisfaction. I call it Joy, which is here a technical term and must be sharply distinguished both from Happiness and Pleasure. Joy (in my sense) has indeed one characteristic, and one only, in common with them; the fact that anyone who has experienced it will want it again. Apart from that, and considered only in its quality, it might almost equally be called a particular kind of unhappiness or grief.” (p. 20)

Notons immédiatement que le sentiment décrit ici possède une dimension privative, propre à tout désir non encore satisfait. Mais même insatisfait, le narrateur éprouve le surgissement de ce désir comme le secret de sa vie, et en vient à l'attendre comme une plénitude, une plénitude de joie. Naturellement ses tentatives répétées pour convoquer ce sentiment si rare et si précieux ne donnent rien (il les analyse plus loin comme le produit d'une curiosité morbide), et il comprend assez vite qu'il lui faut se résigner à l'attendre sans le forcer :

To “get it again” became my constant endeavour; while reading every poem; hearing every piece of music, going for every walk, I stood anxious sentinel at my own mind to watch whether the blessed moment was beginning and to endeavour to retain it if it did. Because I was still young and the whole world of beauty was opening before me, my own officious obstructions were often swept aside and, startled into self-forgetfulness, I again tasted Joy. But far more often, I frightened it away by my greedy impatience to snare it, and, even when it came, instantly destroyed it by introspection, and at all times vulgarised it by my false assumption about its nature. (p. 137)

³⁰ C.S. Lewis, *Surprised by Joy*, Collins, Fontana Books, 1974 (14th impression). Les références des pages sont à cette édition.

Notons l'attitude déjà observée de l'attente croyante, de la foi qui s'oriente vers telle ou telle direction sans pouvoir être sûre qu'il s'agit de la bonne, et de la nécessaire soumission de l'être à l'inattendu dont l'autonomie caractérise toute survenue. Et ceci évidemment au rebours de tout égoïsme auto-centré. Le rôle de la surprise ici (« startled into self-forgetfulness »), est d'effacer l'égoïté comprise comme parasite ou obstacle à l'épiphanie du désir, et ce désir surgit alors comme mien et non mien, son ipséité auto-affectée me privant de toute initiative, mais m'inondant de son extase, et par là même m'ouvrant à un autre moi-même infiniment désirable. Désir du désir, Dieu en moi. Mais avant qu'il en vienne à formuler les choses ainsi, l'auteur passe à travers une crise lui révélant à lui-même l'illusion de sa quête. Il comprend en effet (c'est le résultat, dit-il, de la lecture qu'il fait des thèses de Samuel Alexander³¹) que la recherche de la jouissance d'une émotion ne peut que produire la suspension de celle-ci puisqu'alors la conscience prend pour but le fonctionnement de l'émotion au lieu de son objet, et ainsi, interrompt la jouissance :

The surest way of spoiling a pleasure was to start examining your satisfaction. But if so, it followed that all introspection is in one respect misleading. In introspection we try to look "inside ourselves" and see what is going on. But nearly everything that was going on a moment before is stopped by the very act of turning to look at it. (p. 175)

Il en résulte que tous les contenus propices à l'éclosion de la joie tant désirée n'étaient que des traces laissées par son passage; tous les textes et beautés dans lesquels s'épuisait sa quête n'étaient que des prétextes à son éclosion, mais ne participaient en rien à son essence. La joie elle-même, en fait, n'était qu'une émotion-signe :

All the value lay in that of which Joy was the desiring. And that object, quite clearly, was no state of my own mind or body at all. In a way, I had proved this by elimination. I had tried everything in my own mind and body; as it were, asking myself, "Is it this you want? Is it this?" Last of all I had asked if Joy itself was what I wanted; and labelling it "aesthetic experience," had pretended I could answer Yes. But that answer too had broken down. Inexorably Joy proclaimed, "You want - I myself am your want of - something other, outside, not you nor any state of you." (p.176)³²

Et petit à petit le narrateur en vient donc à faire toute la place à l'objet transcendant de ce désir, qui, même s'il doit admettre son inassimilable étrangeté et son altérité inconnaissable, réside en nous comme notre but :

I did not yet ask, Who is the desired? Only What is it? But this brought me already into the region of awe, for I thus understood that in deepest solitude there is a road right out of the self, a commerce with something which, by refusing to identify itself with any object of the senses, or anything whereof we have biological or social need, or anything imagined, or any state of our own minds, proclaims itself sheerly objective. Far more objective than bodies, for it is not, like them, clothed in our senses; the naked Other, imageless (though our imagination salutes it with a hundred images), unknown, undefined, desired. (p. 176-77)

Il apparaît ainsi que la joie elle-même, pourtant si hautement valorisée comme plénitude, se voit dévalorisée, ou en tout cas déplacée, au terme du parcours, confinée à l'état de symptôme

³¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Samuel_Alexander

³² On notera les accents augustiniens de cette voix du désir (reconnaissables par exemple au début des Confessions I, II, 2) avec la nuance importante qu'Augustin se situe dès le départ en vis-à-vis avec Dieu.

subjectif d'un réel extérieur au soi, désiré depuis le début mais masqué par ce sentiment. Elle n'a de valeur qu'associée à ce qu'elle révèle, et, recherchée pour elle-même, elle déçoit inmanquablement. Insistons à nouveau pour dire que ce qui ressort comme manifestation indispensable à l'affirmation de son émergence n'est autre que la surprise elle-même. Elle aussi procède de la subjectivité, mais une subjectivité intrinsèquement dépendante d'une altérité qui, parce qu'elle est autre, déjoue son attente tout en la comblant : nous l'avons vu, en présence de surnaturel, la foi, qui ne peut pas ne pas attendre le miracle (= la venue de Dieu), ne peut pas ne pas être bouleversée par lui quand il survient, mais elle le reconnaît comme ce qu'elle attendait qui dépasserait (et donc surprendrait) son attente. Pour C.S. Lewis, la surprise de la joie relève à la fois de la surprise que fut la joie, et celle de son irruption. Il est aussi crucial que cette irruption fût soudaine, inattendue et renversante de révélation. Voici un dernier extrait, où l'on remarquera que la phénoménalité de la joie ressemble un peu à celle décrite par sœur M. (n°1), notamment en termes de surgissement venu des profondeurs (nous soulignons) :

...there suddenly arose in me without warning, and as if from a depth not of years but of centuries, the memory of that earlier morning at the Old House when my brother had brought his toy garden into the nursery. It is difficult to find words strong enough for the sensation which came over me; Milton's "enormous bliss" of Eden (giving the full, ancient meaning to "enormous") comes somewhere near it. It was sensation, of course, of desire; but desire for what? (...) before I knew what I desired, the desire itself was gone, the whole glimpse withdrawn, the world turned commonplace again, or only stirred by a longing for the longing that had just ceased. It had only taken a moment of time; and in a certain sense everything else that had ever happened to me was insignificant in comparison. (p.18-19)

Chez Lewis, contrairement aux événements miraculeux décrits par nos témoins, il n'y a pas de conversion suite aux « visitations » dont il décrit les vicissitudes au fil de sa jeunesse. Nous ignorons si cette conversion a été autre chose qu'une décision plutôt intellectuelle, car c'est ainsi qu'il la décrit dans *Surprised by Joy*. Si oui, nous pourrions avancer que ces émergences ressemblent à certains égards aux pré-surprises que nous avons observées chez nos témoins, et qu'un événement non rapporté dans ce volume survient éventuellement à leur suite. Dans cette perspective, associée à la surprise, la joie consiste en le premier temps d'un système à deux moments, la révélation en deux temps, que nous proposons de détailler maintenant.

5. Révélation et Bouleversement

5a. Une révélation en deux temps

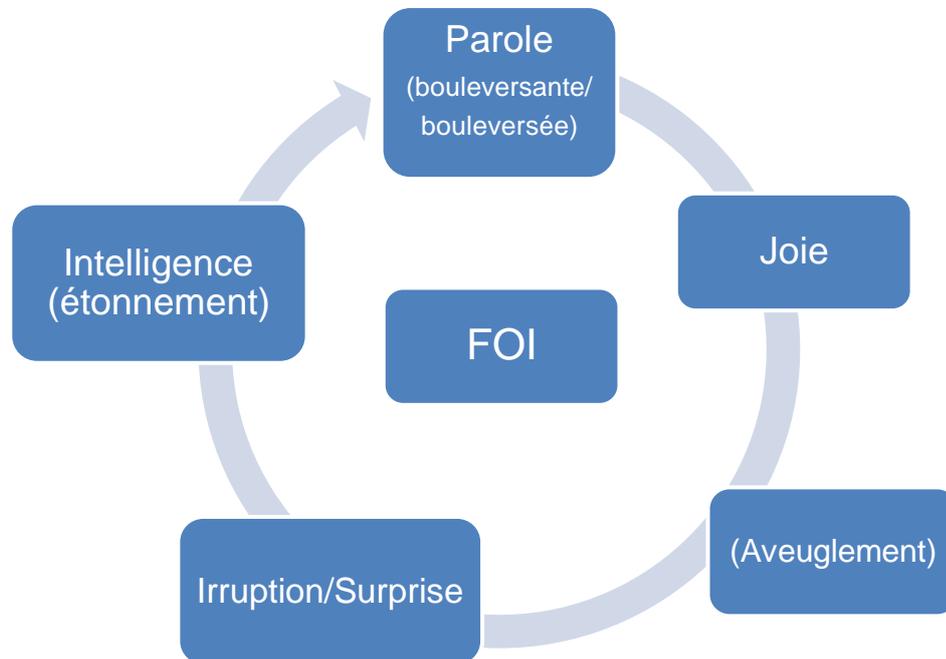
Ci-dessus nous avons évoqué qu'une séquence de révélation en deux temps était à l'œuvre dans certains textes néotestamentaires, ainsi que dans certains entretiens (notamment à travers ce que nous avons retenu comme « pré-surprises »), et nous nous interrogeons pour savoir dans quelles conditions elle pourrait être généralisée à la phénoménologie des réactions face au miraculeux. Nous sommes conscient de la difficulté de proposer un schéma général, et ne souhaitons pas, en réalité, universaliser la phénoménologie diversifiée que nous avons observée. Cette structure sera donc un élément d'appréciation à évaluer parmi d'autres. Globalement, on pourrait commencer par dire que la reconnaissance de la figure transcendante, suite à la pédagogie de sa révélation, se fait selon une disposition à double détente ; le premier temps correspond à une mise en présence de l'altérité qui sera reconnue ensuite comme ayant agi à ce moment-là selon

un mode intérieur, ou indirect ; alors que le deuxième se caractérise par l'irruption de cette altérité de telle sorte que la pleine conscience du sujet se trouve engagée, et qu'une conversion se produise. Ce schéma simplifié admet des variantes, mais semble pouvoir décrire à la fois ce qui se produit lors de certaines révélations néotestamentaires, et être utilisé pour ce qui se passe dans plusieurs des récits de miracles que nous avons enregistrés. L'articulation entre les deux temps se laisse décrire, comme cela a été fait en [II.C.1.d1](#) (pré-surprises), à l'aide d'un modèle basé sur la parole. Une parole silencieuse (bouleversante) à destination du sujet retentit d'abord dans son for intérieur, et suscite une réponse de nature corporelle qui, en émergeant dans le vécu conscient, cause une première surprise au sujet. Cette « réponse » pourra être ensuite rétrospectivement lue comme parole à son tour. Quand surgit l'événement principal, on peut penser que le sujet re-connaît alors l'altérité lui ayant parlé silencieusement une première fois. Cependant, elle ne peut manquer de le surprendre malgré tout, et la surprise se décrit alors comme la torsion brutale de la direction de l'attente suscitée par la « mise sous tension » de cette attente dans le premier temps. Le sujet entre alors en phase d'étonnement, ayant été retourné vers la source de l'irruption, et subissant alors la saturation de ses perceptions conscientes. Et le cycle se termine lorsque le sujet peut à son tour, converti dans sa foi, devenir parole (bouleversée) et témoignage engagé de ce qu'il a vécu.

La joie fonctionne dans une variation de ce modèle, sa phénoménalité lui donnant le rôle soit de l'altérité elle-même, soit du sentiment à son comble manifestant la conversion du sujet, soit encore comme présence anticipatoire d'une richesse à venir. Elle peut aussi, par sa résonance avec l'attente d'absolu du sujet, le combler au point qu'il demeure pris dans son abondance et comme aveuglé par elle, la révélation elle-même en attente. Une irruption ultérieure servira alors d'interruption de cet excès, lui retirant éventuellement de sa puissance, et lui montrant par contrecoup le sens de la joie première. La joie ne se confond pas avec les « pré-surprises », notamment ces épisodes de larmes que nous avons notés dans les entretiens, mais elle peut sans doute intervenir en leur lieu et place. Dans sa positivité (a priori) épanouissante, ainsi que du fait de son auto-suffisance émotionnelle, en effet, elle se différencie des larmes, qui (là aussi a priori) supposent un manque voire une négativité. Mais cependant les deux expériences se rejoignent dans leur dimension de surgissement, à partir d'une profondeur intime inconnue jusque-là qui serait leur origine : toutes deux elles constituent un trop-plein qui déborde, et qui se fait « parole » charnelle, à écouter dans sa signification propre, voire à associer avec d'autres paroles avec lesquelles elles entrent en consonance de sens.

Le tableau ci-dessous a pour but de représenter visuellement ces notations ; il comporte un mouvement avec des étapes qui indiquent que la révélation se comprend comme une parole qui se déploie au profit d'une autre parole, celle de « l'interloqué » qui, une fois converti par la nouveauté de la révélation bouleversante dont il a été gratifié, pourra lui aussi en tant que témoin, parler de ce qu'il a vécu et le répercuter pour que d'autres « croient sans avoir vu » (Jean 20,29). Nous avons placé la foi au centre du schéma car nous avons vu que celle-ci préside aux différentes phases de la révélation. La foi existe pour que le miraculeux puisse être reconnu, et il peut s'agir d'attente diffuse de libération, d'une quête de vérité, ou bien encore d'un état de souffrance où l'être attend sa délivrance. Lors de l'irruption de l'altérité reconnue comme miraculeuse, c'est la foi qui en éloignant la peur, permet au sujet d'accueillir l'inouï, et nous

avons caractérisé la surprise ressentie au moment de cette irruption comme un retournement intérieur de sa foi en direction déictique vers la source d'où provient l'irruption. Enfin, cette foi se fait interrogation de la réalité bouleversante lorsque, une fois absorbée l'excès de la surprise, l'étonnement, de nature plus cognitive, commence à (se) rendre compte de ce qui vient de se passer.



Cette révélation en deux temps, qui ne sont pas toujours les mêmes en fonction des niveaux d'observation (1^e ou 3^e personne notamment, mais le genre de révélation joue aussi) utilise surprise et étonnement comme des déclencheurs révélationnels, ainsi que nous l'avons décrit en [III.A.3](#) (le sujet surpris au centre). Nous avons à plusieurs reprises insisté également, en prenant appui sur le modèle linguistique texte/parole, sur la structure double de ce type de révélation. Un premier passage expérientiel (ou une première lecture) se fait, de manière passive, dans lequel l'être ressent intérieurement le tressaillement venant surprendre son « cœur » ; ce niveau est celui de la lettre du texte (sens littéral). Le niveau de l'esprit de ce texte (ou de cette expérience) (sens spirituel) entre en jeu lorsque l'auditeur « renaît » par la conversion que lui permet sa foi, qui a reconnu dans une irruption le concernant personnellement la survenue de ce qu'elle cherchait depuis toujours. Le parallélisme que nous instituons ici entre lecture littérale et lecture spirituelle³³ d'une part, et révélation charnelle puis intelligible, se fonde dans notre étude des relations qui existent entre surprise et étonnement, dont nous avons souligné l'étroite solidarité, et dont les moments ne sont pas, contrairement sans doute aux autres binômes, aisément dissociables. Mais nous les avons observé agir en partie indépendamment l'un de l'autre, et tout au moins avons-nous pu, à l'aide de leurs déterminations respectives, décrire plus précisément ce qui se passait dans l'irruption du miraculeux. Or, la révélation qui a lieu dans l'expérience de la confrontation à la Parole

³³ Cette distinction patristique a été retrouvée au XX^e siècle notamment par H. de Lubac, qui l'a exposée dans son travail sur Origène : *Histoire et Esprit, L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Œuvres Complètes XVI, Cerf, Paris 2002.

contenue dans l'Écriture comporte aussi son moment irruptif, sa surprise/étonnement, nous l'avons amplement examiné, d'une part sous forme de potentiel³⁴, mais aussi d'attente à réaliser³⁵ et nous avons vu que certains de nos témoins ont expérimenté ce qu'on pourrait appeler « l'ouverture » de l'Écriture³⁶.

5b. Les deux temps : ancrage scripturaire

Il existe un récit de miracle évangélique où la surprise vient moins de la réalisation du miracle que de sa réalisation en deux temps ; cette difficulté à réaliser le miracle est rare : il arrive que Jésus se plaigne qu'il ne peut pas en opérer (Marc 6,5), ou que certaines actions telles la prière soit nécessaire à sa réalisation (Marc 9,29), mais en principe les évangélistes ne le montrent pas en train de s'y reprendre à deux fois. Il n'est pas étonnant que ce texte soit en Marc, et n'ait pas été repris par les synoptiques : il semble en effet limiter la puissance thaumaturgique du Messie :

« Ils arrivent à Bethsaïde et on lui amène un aveugle, en le priant de le toucher. Prenant l'aveugle par la main, il le fit sortir hors du village. Après lui avoir mis de la salive sur les yeux et lui avoir imposé les mains, il lui demandait : "Aperçois-tu quelque chose ? Et l'autre, qui commençait à voir, de répondre : "J'aperçois les gens, c'est comme si c'était des arbres que je vois marcher." Après cela, il mit de nouveau ses mains sur les yeux de l'aveugle, et celui-ci vit clair et fut rétabli, et il voyait tout nettement, de loin. Et Jésus le renvoya chez lui, en lui disant : "N'entre même pas dans le village." » (Marc 8,22-26)

En général les commentateurs soulignent, à l'occasion de ce texte, son parallélisme avec l'épisode de la guérison du sourd-muet en 7,31-37 et l'articulation des deux textes avec Isaïe 35,5-6 prophétisant « la gloire du Seigneur » par les signes des miracles de guérison, que Jésus fait équivaloir à la survenue du Royaume (Mt 11,5 ; cf. 15,30-31). La guérison par degrés indiquerait aussi la nécessaire progressivité de l'illumination des disciples concernant l'enseignement central du miracle de la multiplication des pains, situé entre les deux récits de guérison. Cela dit, ce n'est pas parce qu'un texte possède une utilité catéchétique dans l'ensemble où il est placé, qu'il perd son ancrage historique, et des commentateurs tels J.P. Meier soulignent qu'il possède suffisamment de traits discontinus et embarrassants pour qu'il ait ce fondement historique³⁷. Si donc nous faisons nôtre cette hypothèse, cela inscrit dans l'expérience messianique (au moins une fois) cette révélation à double détente dont nous parlons ici. Ce qu'on peut souligner également³⁸, c'est que Jésus n'est pas surpris par la difficulté que présente la guérison de l'aveugle, puisqu'il lui demande s'il voit quelque chose *avant* que l'aveugle ne déclare ne voir qu'à moitié. Il n'a pas attendu que l'aveugle lui exprime l'incomplétude de la première opération de guérison (de la salive sur ses yeux et une première imposition des mains), mais l'interroge comme s'il savait qu'il n'allait pas voir parfaitement

³⁴ cf. notamment [I.D.2 b](#). La surprise comme principe de narration.

³⁵ cf. l'attitude de ce lecteur selon lequel « je ne continue pas à lire avant que je ne sois surpris ».

³⁶ En référence à Luc 24,45 : « Alors il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Écritures »

³⁷ John P. Meier, *Un certain juif Jésus, les données de l'histoire*, op.cit., p.513. Meier utilise régulièrement ces critères de discontinuité et/ou d'embarras pour évaluer l'historicité d'un texte.

³⁸ Nous reprenons cette remarque à J.-Ph. Fabre, *Le disciple selon Jésus*, op. cit. p. 72 citant S. de Vulpillières, *Nature et fonction des injonctions au silence dans l'évangile de Marc*, Paris, Gabalda, (coll EtB.NS, n°62), 2010, p. 241.

tout de suite. Et de fait, l'aveugle ne voit d'abord que « les gens mais comme des arbres qui marchent ». Jésus alors « lui pose à nouveau les mains sur les yeux et l'homme vit clair » (v.25). Deux étapes donc, qui sont voulues, afin de signifier au lecteur-disciple (J.-Ph. Fabre souligne qu'il n'y a ici que le narrateur et le lecteur) que l'intelligence de la foi (sens symbolique du voir) se fait en deux temps et que le révélateur a voulu ainsi les choses. On a une confirmation de ce dispositif dans la construction, en partie parallèle, de l'épisode de la guérison de l'aveugle Bartimée (Marc 10,46-52), où là aussi deux temps sont présents dans la conversion du mendiant-disciple : il doit appeler Jésus par deux fois : « Fils de David, aie pitié de moi » (il est en effet rabroué par la foule à la suite de son premier appel), et c'est bien parce qu'il a appelé Jésus la deuxième fois que celui-ci s'arrête et demande qu'on l'appelle à son tour. Survient alors la guérison quand Bartimée se rend auprès de Jésus, mais elle est d'ores et déjà impliquée dans son geste de « se lever » (*εγειρε*) et de « bondir » comme dans le texte d'Isaïe 35,6 (« le boiteux bondira comme un cerf »). La vraie conversion a cependant eu lieu auparavant, dans le renouvellement (c'est-à-dire la répétition) de la parole de confiance à celui qui pourra le faire voir (donc comprendre, donc croire)³⁹.

On peut aussi vérifier dans le NT le dispositif d'une révélation en deux temps, un de surprise/étonnement et un autre de conversion, dans l'économie révélationnelle mise en place dans les paraboles. En Marc 4,10-13 Jésus est entouré des disciples qui demandent une explication aux paraboles qu'il ne cesse d'utiliser ; il leur répond en les renvoyant à Is 6,9-10 :

« A vous le mystère du Règne de Dieu est donné, mais pour ceux du dehors, tout devient énigme pour que, *tout en regardant, ils ne voient pas et que, tout en entendant, ils ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il leur soit pardonné.* »

Puis il ajoute :

« Vous ne comprenez (*litt.* voyez) pas cette parabole ! Alors comment comprendrez-vous toutes les paraboles ?⁴⁰ »

Jésus est ici en train d'expliquer à ses disciples la façon dont cette économie révélationnelle passe par la nécessaire acceptation d'une surprise, d'une déroute : celle d'un nouveau sens (ou compréhension du monde) obligeant l'homme à se décentrer de la référence mondaine habituelle (ce que l'on voit et entend par les sens) pour accueillir le détour du langage des

³⁹ Il existe d'autres miracles à double détente qui, s'ils ne suivent pas forcément le même schéma, possèdent une structure qu'une présentation thaumaturgique plus directement opérationnelle n'aurait pas adoptée. L'exemple en est notamment fourni par le récit de l'hémorroïsse en Marc 5,28 (la femme touche le manteau de Jésus) et 34 (Jésus lui déclare que sa foi l'a sauvée et confirme la chose en prononçant cette parole « sois guérie de ton mal »). Chez Matthieu 9,20-22, un seul moment rassemble ces deux étapes. La guérison intervient au moment de la parole de Jésus ; Matthieu l'indique expressément : « la femme fut sauvée dès ce moment-là ». Le récit de miracle qui suit immédiatement celui-ci, qui met en scène la résurrection de la fille de Jaïre, possède aussi deux moments : l'un quand Jésus déclare que la petite « n'est pas morte » (mais dort) – même si la formulation possède un double niveau sémantique, il énonce bien une résurrection – et ensuite, quand il est entré dans sa chambre et lui intime l'ordre de se lever. Là, les deux autres synoptiques ne modifient pas la double détente, peut-être aidés en cela par la polysémie de « dormir ».

⁴⁰ Marc est seul à prêter cette exclamation à Jésus. Les deux autres synoptiques l'ont omis, Matthieu allant jusqu'à proposer au contraire que les disciples ont vu et entendu comme il le fallait (Matt. 13,16-17). Cependant, la force de ce verset marcen est de généraliser à « toutes les paraboles » (*πασασ τασ παραβολασ*) la nécessité de la nouvelle compréhension, et donc à mettre en place la nécessité d'une structure gnoséologique autre que celle que l'on utilise dans le langage mondain où les sens sont censés ouvrir sur la réalité.

paraboles. Ainsi, on peut être sauvé si l'on accepte ce détour, et la nouvelle perception spirituelle passe par cette réorientation nécessaire. Jésus oblige à cette nouvelle démarche déroutante pour introduire le nouveau rapport à la parole qu'il entend mettre en place le concernant. « Ceux du dehors », eux, vont confirmer par leur manque de compréhension l'économie de la Croix, et le plan de Dieu mis en place par la prophétie. Mais les disciples seraient à même de laisser leur cœur s'ouvrir à l'intelligence (ou à l'illumination) des Écritures qui est en train d'être pratiquée devant eux. Il leur suffit pour cela de « regarder » et d'« entendre » : mais que doivent-ils regarder et entendre ? La réponse est dans Paul :

« Si notre Evangile demeure voilé, c'est pour ceux qui se perdent qu'il est voilé, pour les incrédules, dont le dieu de ce monde a aveuglé l'entendement afin qu'ils ne voient pas briller l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu. Car ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, Seigneur ; nous ne sommes, nous, que vos serviteurs, à cause de Jésus. En effet le Dieu qui a dit: "Que des ténèbres resplendisse la lumière", est Celui qui a resplendi dans nos cœurs, pour faire briller la connaissance de la gloire de Dieu, qui est sur la face du Christ. » (2Cor 4,3-6)⁴¹

L'importance que nous donnons à cette forme de révélation n'a pour but que de proposer que surprise et étonnement appartiennent à la pédagogie néotestamentaire d'une manière essentielle, comme celle qui va constituer le lecteur en disciple et témoin. Le miraculeux (qu'il soit spectaculaire ou non) devient ainsi une catégorie fondamentale pour la mise en œuvre de cette pédagogie de révélation. A travers lui, l'enjeu consiste à bouleverser le cœur afin que dans la vie de l'auditeur/observateur/lecteur il y ait un avant et un après, et que cette irruption convertisse la foi du croyant⁴². Le but de la révélation se concrétise donc dans ce retournement, cet « enversement » qui ne peut venir que d'une intervention extérieure à l'homme, même si, comme nous l'avons vu, cette altérité vécue comme extérieure surgit en fait du for intérieur, comme joie de la rencontre entre une chair bouleversée et un regard bouleversant, ou ce qui revient au même, entre la parole inarticulée attendant dans la révélation ce qu'elle pourra reconnaître comme son sens absolu, et la parole vivante qui un jour s'adresse vraiment à elle.

5c. Une phénoménologie du bouleversement

Le dictionnaire Larousse propose trois entrées pour sa définition de *bouleverser* : 1. Mettre en complet désordre un lieu, des choses (ex : Les cambrioleurs ont bouleversé l'appartement). 2. Modifier totalement quelque chose, en faire disparaître l'organisation (ex : Cet incident a bouleversé mes plans). 3. Troubler profondément quelqu'un, lui causer une émotion violente : (ex : La nouvelle de cette mort l'a bouleversé). A chaque fois il s'agit d'un changement important, soit d'ordre physique, ou bien organisationnel (en étendant, social et politique), ou encore psychologique. Nous avons laissé les exemples, car ils explicitent, par le temps employé dans chaque phrase, un passé composé, ce qu'un autre dictionnaire en ligne indique également : un changement brusque et complet d'un ordre. Se rajoute donc l'idée d'une perturbation brusque et profonde. On parle ainsi d'un bouleversement dû une catastrophe naturelle, ou bien une révolution historique, ou encore un trouble ou une transformation émotionnelle profonde.

⁴¹ Voir en [I.E.5](#) ce que nous avons proposé quant à la surprise comme illumination.

⁴² Le cri du père de l'enfant possédé en Marc 9,24 est paradigmatique de cette foi, présente au départ, mais pourtant en attente de révélation : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! ».

Il faudrait rajouter en ce qui concerne le fait d'être bouleversé émotionnellement, qu'on peut l'être négativement ou positivement. Parmi les causes négatives (dont on veut se protéger): stress, ruptures affectives, chômage, (mise en) dangers variés, et parmi les causes positives (qu'on peut espérer): retournement inespéré, amour, miracle... Même si nous allons creuser davantage ce qui ressortit de cette dernière situation, il n'est pas inutile de souligner que qui dit bouleversé dit dépassé, désorienté, éperdu. La composante de peur voire d'affolement n'est jamais loin tant l'émotion est grande. Par ailleurs, le bouleversement doit son intensité à l'impréparation et donc à la dimension brusque, voire violente, du désordre vécu : l'effet de surprise fait partie de l'expérience.

Dans bouleversement, il y a verser ; un événement bouleversant, une parole, une nouvelle bouleversante renverse, fait déborder, et donc suppose un trop-plein qui balaie tout sur le passage de sa surabondante intensité. Ce retournement, cette mise sens dessus-dessous correspond à des situations où l'équilibre est non seulement rompu, mais chaviré et si l'on se trouve dans des situations où le bouleversement est bénéfique, il est tellement puissant qu'il faut du temps pour que l'on « reprenne ses esprits ». On l'aura compris : nous développons ces notations pour introduire dans le concept de bouleversement les expériences de surprise, d'étonnement et de conversion (cette dernière au moins amorcée). Déjà on peut soutenir que l'expérience de la surprise contient en elle-même tout ce qui est signifié par le bouleversement : un changement brusque, une perturbation émotionnelle profonde, et une forme d'apnée cognitive refaisant surface progressivement. Qu'est-ce que le terme de bouleversement rajoute ? Il semble que son spectre couvre davantage la phase temporelle conséquentielle, ou ultérieure, alors que la surprise se réfère de prime abord à la phase irruptive. De plus, l'amplitude à la fois en intensité et en profondeur, du bouleversement, en fait un sentiment a priori plus durable et définitif, caractérisant l'état subséquent tout entier. Pour que le sujet soit bouleversé, il est nécessaire qu'un changement complet et inattendu par un aspect ou un autre, l'ait pris en défaut. Il doit donc avoir été surpris. Il doit avoir aussi été étonné par la dimension nouvelle ou inconnue de l'émotion, et donc de la cause qui l'a fait naître. En termes phénoménologiques, le bouleversement du sujet correspond à des cas de saturation ou d'excès, où l'horizon disparaît (au moins en partie), lui interdisant de situer le lieu habituel d'apparition des objets intentionnels, voire où le sujet lui-même n'est plus à même de constituer les éléments de sa présence au monde, tant il est obnubilé par son propre désordre perceptif.

Ajoutons maintenant que le sujet bouleversé, dans les cas où le bouleversement est bénéfique, perçoit l'excès de l'émotion qui l'inonde et dans laquelle il surnage, comme une reconnaissance, ou une correspondance fondamentale entre ce qu'il espérait, dont il savait que ce genre de situation lui serait profitable, mais dont aussi il se résignait à l'attendre indéfiniment, croyant savoir que l'événement n'arriverait peut-être jamais. Et justement, quand il survient, ou semble survenir enfin, il se passe un temps de trouble double, où le sujet tente de vérifier si l'effectivité de son vécu correspond bien avec les bribes de savoir théorique qu'il en possédait jusqu'alors, mais aussi essaie de sortir de l'avalanche qui manque de le submerger. Il perçoit que cet envahissement de son vécu intuitif est bien de nature essentielle, ou absolue et en même temps il ne peut y croire encore tant le hiatus est grand entre une attente ignorante et une réalisation effective - même alignable sur la connaissance préalable -, et tant elle diffère en

nature et intensité émotionnelle. C'est bien la présence effective de l'émotion, intense et impérieuse, qui signe la réalité, et l'évidence, de l'expérience, autant qu'elle en rend la gestion rationnelle quasiment impossible. Pourtant, il faudrait impérativement que cet absolu soit accueilli, tant il est devenu, étant enfin présent, le point focal de la vie toute entière du sujet. Mais il se dérobe à lui, au moins pour un temps, par sa simple immensité surabondante. Et si cet absolu qui se manifeste appartient à la sphère transcendante, il se rajoute à l'expérience une dimension de communication envisageable, et la reconnaissance éperdue se fait désir d'échange, de découverte, d'explication : autant de besoins qui, dans l'explosion émotionnelle, devront attendre que son décours survienne avant de pouvoir être satisfaits.

5d. Des entretiens bouleversants

A présent que nous avons établi quelques éléments d'une description générale du bouleversement, nous pouvons nous tourner vers les entretiens que nous avons effectués pour en importer leur contribution concernant cette réalité complexe. Prenons d'abord les cas où le mot lui-même est présent :

« C'est-à-dire que heu (12 secondes) c'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que.... c'était un bouleversement heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu.... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard, c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. » (n°7)

Nous avons ici avec cet extrait du récit de S. l'énonciation du paradoxe de la dimension éminemment reconnaissable d'une altérité pourtant « incommensurablement » bouleversante. Il serait sans doute possible de réduire le paradoxe, en disant par exemple que ce qui est incommensurable, c'est la manière dont l'événement a eu lieu, ou la matérialité effective de ce qui a été vécu, et que cela n'empêche pas S. d'y reconnaître ce qu'elle cherchait ; mais il semble que ce que S. recherche, c'est justement le paradoxe, et que c'est parce qu'il y a paradoxe que l'altérité est autre. Nous pensons de plus que les termes « que je cherchais depuis toujours » sont là également pour radicaliser le paradoxe : ils signifient que celui-ci fait partie d'elle. Tout comme ce qu'elle cherchait « depuis toujours » a enfin été trouvé, ainsi « elle savait » que c'était un bouleversement incommensurable. Il y a une même non-mesurabilité dans les deux cas.

« Ben disons que sur le moment y'a, enfin, juste après coup y'a la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire, c'est dans le sens-là que euh...[5s] Et à l'origine, enfin, comment dire, ... je parle de bouleversement, c'est-à-dire que [déglutition] je pense que savais que je pouvais pas, enfin que plus rien ne serait comme avant. »

Dans cet autre extrait de l'entretien avec S., c'est maintenant la radicalité de l'*après* qui est soulignée : « plus rien » ne serait comme avant. Le bouleversement consiste en ceci qu'il marque le changement irrémédiable entre l'avant et l'après, disons qu'il dramatise cet irrémédiable. Le trouble émotionnel consiste en ceci que S. quitte à *jamais* l'identité et la vie qui étaient les siennes auparavant, et qu'elle adopte la reconfiguration voulue par l'altérité dont elle avait attendu la venue *depuis toujours*. Cette éternisation du bouleversement, qui pourtant

se passe dans le temps, en fait le caractère éminemment paradoxal et suggestif, à la hauteur du désir d'absolu qui habite l'être humain. Voici un extrait de l'entretien n°9 :

« J'étais non seulement surprise mais bouleversée. TRANSFORMÉE. De l'intérieur.... Donc c'est plus qu'une surprise : c'est une surprise bouleversée et transformée. »

Lorsque V. dit cela, elle répond en fait à la question « est-ce que vous êtes surprise de ce qui vous est arrivé ? » (question prévue comme possible par le protocole en fin d'entretien en cas de non-mention de la surprise dans le reste de l'échange). Elle récuse donc en partie la suggestion de surprise, tout en l'englobant dans celle de bouleversement. Elle vient donc confirmer notre idée que le bouleversement contient de la surprise mais la dépasse existentiellement par la transformation qu'elle opère dans la vie du sujet. Nous pensons que cette phrase décrit en raccourci une partie de l'économie de la révélation que nous cherchons à caractériser ici. La puissance de la surprise (de l'événement-surprise) l'a bouleversée, et ce bouleversement l'a transformée. Comme S., son être antérieur a disparu, pour ainsi dire, elle parle depuis un je qui n'est plus le même que celui d'avant le miracle.

L'extrait suivant se situe dans l'entretien avec P. (n°12), dont on se rappellera qu'il mêle des notations de nature charismatique à un matériau expérientiel très riche. Il est difficile de dire si l'utilisation du terme « bouleversé » ne ferait pas partie, justement, du vocabulaire assez facilement sentimental utilisé dans les descriptions de ce courant spirituel. Nous pencherions en faveur de cette interprétation, car le mot est associé avec d'autres intensifs, et la question de la fin de l'extrait semble extrêmement « construite » religieusement parlant. Cela nous permet de nous demander dans quelle mesure un repérage de certains traits propres à ce qu'on peut appeler « bouleversement » ne devrait pas être réalisé, en dehors du mot lui-même, afin de vérifier la présence de l'émotion elle-même plutôt que son vocable, toujours suspect de sur-utilisation :

« C'étaient des choses comme ça où je pensais pas que Dieu puisse être... voilà et Dieu me montrait que justement, surtout dans ces moments-là, il était avec moi. Alors ça m'a bouleversé. Je me suis mis à pleurer, à hur... à même hurler de... d'indignité, de..... : qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? »

Dans ce dernier extrait, C. (n°17) utilise le mot de façon plus classique et surtout plus extérieure. Elle fait ici référence à sa mère dont elle rappelle l'expérience de prière paternelle pour sa guérison. Le terme traduit moins le bouleversement de la malade (sa mère) que celui des observateurs dont C. (sa fille) restitue l'émotion. Mais en utilisant ce mot, on perçoit qu'elle se l'approprie, car il est lié à cette espèce de leitmotiv qu'elle utilise souvent : « c'est pas rien ! », dont la valeur exclamative inclut surprise et étonnement face au miracle :

« Et donc ça peut pas être la médecine qui l'a guérie ! Et si c'est pas la médecine qui l'a guérie, on peut guérir autrement. Et pouvoir envisager qu'on peut être guéri juste parce qu'on prie, parce qu'on demande profondément à Dieu de guérir, forcément ça bouleverse. C'est pas rien ! »

Nous ne pouvons pas faire le travail mentionné ci-dessus de repérage des marqueurs du bouleversement, comme nous l'avons fait pour celui de la surprise, mais par contre il est possible de passer en revue les différents entretiens pour les ranger parmi ceux qui présentent, ou pas, cette émotion (et ce indépendamment de l'utilisation du mot lui-même), émotion dont

la caractéristique principale (dans son émergence face au miraculeux) consiste en l'expression pour le sujet d'un dépassement total, d'une transformation complète et d'une reconnaissance éperdue. Si nous tâchons de repérer dans quels récits l'émotionnalité correspondante, avec ces trois critères, est présente, voici la liste : les cas 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8 (mais pas de reconnaissance), 9, 10, 12, 14, 15, 16, 17. L'absence de bouleversement dans le témoignage n°3 permet de dégager un trait supplémentaire, car dans son récit, C. ne manifeste, semble-t-il, aucune sorte de manque. Le bonheur qu'elle a ressenti lors de son « shoot » demeure en elle comme plénitude et elle ne se positionne pas vis-à-vis du Dieu dont elle pense qu'il en est l'origine comme ayant connu une expérience dont elle mesure toute l'immensité, toute l'absence immense. Or ce positionnement est bien celui des autres témoins, à plus ou moins grande mesure. Eux vivent encore l'événement transformant comme un absolu, un infini – ils expriment avoir été dépassés⁴³, et la manière dont ils le font indiquent que leur vie est à jamais marquée par cet événement survenu dans leur passé. Il y a une forme de polarisation de leur vie en direction de cet événement et ce qu'il signifie pour eux. A vrai dire, nous ignorons pourquoi cet élément semble absent du récit n°3, alors qu'il est plus facile d'expliquer son absence des autres récits non affectés par l'émotion en question. Il semble confirmé, en tout cas, en ne nous en tenant (assez superficiellement, nous l'admettons) à ce bref survol, que le bouleversement des sujets inclut le complexe de surprise-étonnement face à l'irruption qui les a désarmés et retournés.

5e. Bouleversante surprise

Si le critère de bouleversement est considéré comme si important (comme but de la révélation, afin de retourner le sujet vers la source de l'altérité qui s'est révélée à lui), nous pouvons et nous devons sans doute nous interroger : qu'en est-il de notre propre réactivité aux récits (scripturaires sans doute, mais surtout les récits vivants) ? La liste de traits, même sommaires, énoncée dans le paragraphe précédent, est-elle en dépendance d'une expérience subjective ? N'avons-nous pas été bouleversé lors des auditions, au moins un peu, assez pour faire de notre propre vécu d'auditeur une forme de critère de vérification au moins inconscient ? Il serait normal aussi que nous ayons pu être influencé par les récits et leur puissance bouleversante, cela nous conduisant par exemple à privilégier certains entretiens comme étant plus significatifs parce que plus bouleversants que d'autres, et de même pour certains textes scripturaires. Mais cela serait-il un problème ? Oui, si certains critères du « bouleversant » nous étaient propres et que nous ayons indûment sélectionné certaines sources sur la base de ces critères... Et si notre situation en tant que chercheur ne pouvait pas être dissociée d'une disposition croyante qui elle-même ne pouvait pas ne pas réagir à ces témoignages. Plus fondamentalement, cette catégorie, « le bouleversant », pose question : de fait, s'il était avéré que les récits fonctionnent effectivement pour produire cet effet, il serait important que l'on dispose d'outils pour vérifier si cet effet est ou non produit : sinon, la pure subjectivité est laissée à elle-même.

Ce questionnement identifié, cependant, nous croyons n'avoir pas été indûment influencé par « le bouleversant » des récits à visée de révélation. Nous ne disons pas n'avoir pas été

⁴³ Peu d'entre eux (3 personnes) utilisent en fait le mot. C'est leur surprise-étonnement qui implique ce dépassement.

influencé du tout ; à la suite de plusieurs entretiens, nous savons au contraire que nous sommes reparti « bouleversé » (ou impressionné...) par ce que nous avons entendu. Autrement dit, la « fonction bouleversante » de ces récits fonctionnait normalement. Mais d'abord, nous ne nous sommes pas intéressé directement à cette dimension, mais aux réactions de surprise et d'étonnement chez les sujets, et de plus, si nous avons été bouleversé par certains des récits (certains davantage que d'autres, par exemple les n°2, 4,7,10,17), nous ne l'avons pas été par tous, ou pas de la même manière. Or, des récits non bouleversants (selon notre compréhension du terme) ont bien été retenus dans notre échantillon. Nous devons cependant reconnaître que cette opérativité des récits nous semble essentielle à leur nature précise. Nous disons ceci de manière ferme pour les textes à visée révélationnelle du NT, mais même concernant les témoignages que nous avons recueilli : ni leur déclaration, ni leur audition ne sauraient s'exempter d'une visée performatrice. Leurs auteurs les délivrent à cause de l'importance révélationnelle et donc bouleversante qu'ils possèdent encore pour eux aujourd'hui, et nous-même en tant qu'auditeur ne pouvons pas être insensible à la force de leur évocation.

Contrairement aux récits scripturaires, dont le statut inclut leur fonction surprenante et bouleversante, car ce sont des textes qui ont pour ambition avouée de faire naître la foi en Jésus-Christ, les récits des entretiens n'ont pas cette ambition déclarée, et pourtant ils fonctionnent bien ainsi. Ils contiennent au moins potentiellement une puissance transformatrice, dont la potentialité peut, sans doute, être ou non mise en œuvre par la foi de l'écouter. Comment en effet éviter que ce qui s'est passé pour ces témoins ne se passe aussi pour ceux à qui ils racontent leur histoire ? Leur foi (sous forme de quête, d'attente ou de désir...) les a prédisposés à entendre la parole qui s'exprimait dans leur surprise ; elle les a préservés de la peur inhérente à toute surprise puissante et au contraire les a retournés avec confiance vers l'altérité dérangeante qui envahissait leur vie. Ils ont été bouleversés, c'est-à-dire convertis, et leur récit devient celui de leur conversion, de leur bouleversement : tout est donc en place pour que, si la parole qui les a transformés (moyennant leur foi) est à nouveau reconnue par la foi de l'auditeur, celui-ci soit à son tour atteint par cette parole, et en soit bouleversé lui aussi. Et si, comme cela s'est passé pour nous, certains récits nous « atteignent » davantage que d'autres, comment éviter qu'une espèce de critériologie basée sur cette opérativité ne s'établisse, classant les récits et leur expérience selon qu'ils bouleversent, ou non ?

En définitive, ne doit-on pas dire que ce qui bouleverse dans les récits entendus, cette fois autant les textes scripturaires que les entretiens, c'est la surprise elle-même dont ils témoignent ? Nous sommes d'accord que, seule, la surprise ne saurait rien opérer d'essentiel, et qu'il en va nécessairement de ce qu'elle révèle. Mais nous savons aussi que sans surprise, il n'y a pas de révélation. La surprise perçue dans le mécanisme de révélation garantit l'authenticité de cette dernière, et ainsi justifie que l'on prête attention à la matérialité de ce qui a eu lieu. C'est cette surprise qui fonctionne comme alerte qu'un « quelque chose » d'inouï est arrivé, que la personne qui le raconte reconnaît comme la dépassant et la bouleversant, et ainsi c'est elle qui dramatise et crédibilise tout ce qu'il y a à entendre autour de cet événement. Il est exact que nous avons retenu des vécus de rencontres avec un miraculeux non directement surprenant (n° 18 et 19) : il se trouve que ces récits n'émargent quasiment pas à la catégorie du bouleversant. Et il faut chercher une événementialité alternative pour les comprendre malgré tout comme se

référant à du miraculeux. A contrario, les récits où du surprenant est présent, malgré la dénégalion envers celle-ci par leurs auteurs, possèdent un fort potentiel bouleversant (n°7 et 10, cf. [II.C.3](#)), qui vient confirmer que ce sont d'autres raisons que l'absence effective de surprise qui expliquent pourquoi les intéressés refusent que leur vécu présente cette composante.

C. Une théologie de la surprise

1. Les surprises en théologie

La notion de surprise en théologie chrétienne ne semble pas, en première approximation, très positive. Pour ne nous en tenir qu'à l'histoire récente, en effet, l'institution ecclésiale s'est plutôt méfié des innovations et des changements et elle n'a pas toujours eu tort de le faire. Mais soit à cause de ce qu'on pourrait appeler une certaine inertie séculaire, soit parce qu'elle s'est trouvée confrontée à des initiatives ou des innovations qu'elle avait des raisons de vouloir éprouver avant que de les adopter, elle demeure également circonspecte vis-à-vis de ce qui pourrait la déstabiliser, et l'idée même de surprise contient cette déstabilisation potentielle. Par ailleurs, la théologie n'est pas une science où l'on découvre régulièrement de nouvelles choses comme en biologie ou en robotique ; son art serait plutôt dans la nécessaire actualisation du donné dogmatique, dont chaque époque doit pouvoir entendre la vérité qui, elle, ne change pas. Et c'est peut-être là que se trouvent certains blocages : puisqu'il en va de la vérité, on conçoit que la manière dont celle-ci nous parvient soit balisée, ne serait-ce que pour déblayer le chemin menant vers elle, le rendre praticable et suffisamment court, malgré l'éloignement qui, au fil des années, nous éloigne d'elle. Car la révélation de cette vérité chrétienne constitue une responsabilité à défendre ; l'histoire l'a montré. Et on appelle dogme l'ensemble du dispositif intellectuel exprimant cette vérité, dans lequel l'Eglise puise pour pouvoir redire la Bonne Nouvelle à chaque nouvelle génération.

Chaque nouvelle élaboration de ce dispositif dogmatique (il y en a...) prend du temps, afin que ce dernier garantisse que ce qui sera proclamé soit conforme à l'existant (cohérence interne de la foi), et que toutes les vérifications soient faites. Même s'il n'y a pas, par principe, de nouvelle révélation, car celle qui a eu lieu en Jésus-Christ est considérée comme absolue et définitive, il y a de temps à autre des nouvelles contributions partielles au dispositif d'ensemble. Par exemple le dogme de l'Immaculée Conception proclamé en 1854. La temporalité délibérée de la réflexion religieuse, et, partant, de la théologie elle-même, au moins de celle qui sous-tend les positions magistérielles, se place dans la longue durée, et assez naturellement, ne permet pas aux révélations partielles d'être intégrées avant leur complet examen. Si donc une théologie de la surprise peut avoir quelque sens, c'est en tant que prise en compte de telles révélations privées arrivant notamment par voie mystique ou miraculeuse, avec les précautions et, il faut le dire, la méfiance traditionnellement associées à ce type d'événements.

On voit dans cet exposé rapide, mais (tant que faire se peut) soucieux des attendus officiels, ce qui peut manquer et, au fil du temps, a pu manquer à une compréhension théologique plus englobante des réalités transcendantes, même en domaine chrétien, non seulement du fait d'une attitude conservatrice nécessaire des autorités de régulation, mais de l'utilisation restreinte de moyens d'investigation d'expériences-limites dont on connaît par ailleurs les excès possibles et même probables. En principe, on accorde à Dieu de se révéler comme il l'entend et selon ses voies à lui, « qui ne sont pas celles des hommes » ([Isaïe 55,8](#)). Il reste à savoir si la surprise pourrait constituer un outil suffisamment fiable de révélation, une fois établi un protocole

d'utilisation qui cadrerait ses conditions de prise en charge, mais il n'est sans doute pas envisageable que cela se fasse au sein de la communauté théologique de si tôt.

Pourtant, si l'on est d'accord qu'il s'agit de comprendre Dieu comme surprenant, et non pas tant comme « structurant » ou « équilibrant » ; non pas seulement un Dieu « explicatif » (cf. le grand horloger) mais un Dieu « interrogatif » voire « interrogeant » et interrogé, celui à qui Abraham s'adresse quand celui-ci tente, victorieusement, de le fléchir concernant le sort de la ville de Sodome (Gen 18,16-33), et qui, de manière si inattendue, accepte de revenir sur son décret et sa colère – si donc cette compréhension de Dieu est plus satisfaisante et surtout plus scripturaire que l'autre, comment refuser qu'une « théologie de la surprise » fasse partie de la foi chrétienne ?⁴⁴ Les lecteurs de la Bible le savent, Dieu y est constamment déroutant, déconcertant, libre et fidèle... à sa manière. Éducateur, mais selon une pédagogie originale, qui tantôt favorise le plus malin, tantôt le plus petit ; il se présente comme le Dieu des Armées et l'Éternel, mais il se laisse battre par un homme seul ; il a ses chouchous, lui le créateur de la multitude et le Juste par essence...

Ce n'est donc pas un hasard si, plusieurs fois au cours du XXI^{ème} siècle, si riche en rebondissements théologiques, les tenants d'une théologie systématique, fruit d'une élaboration rationnelle multiséculaire, se sont trouvés en butte avec les « novateurs » désireux de faire entendre que le cœur de la foi se trouvait autant sinon plus dans un « Jésus de l'histoire » plutôt qu'un « Christ de la foi » à l'allure si dogmatisée qu'il en devenait désincarné. Le Concile Vatican II a, à sa manière, donné raison aux novateurs en bousculant l'ordre de présentation du mystère chrétien quand, dans l'encyclique *Dei Verbum*, il le fait se dérouler selon une perspective biblique et historique, au détriment de la visée intemporelle et métaphysique qui prévalait jusqu'alors. Peut-être donna-t-il l'air de désavouer une certaine ligne néo-thomiste... Mais il ne faisait en réalité qu'entériner la nouveauté fondatrice du christianisme selon laquelle l'incarnation a tout changé :

« Lorsque le Sauveur fut venu à nous et eut donné un corps à l'Évangile, alors, par l'Évangile, il a fait que tout fût semblable à l'Évangile »⁴⁵

Le langage officiel accepte donc maintenant le fait de l'irruption historique que fut l'Incarnation (peut-il dire : sa surprise ?⁴⁶), tout en maintenant la nécessité d'une superstructure intellectuelle

⁴⁴ Dans *Plaidoyer pour un nouvel engagement chrétien* (Editions de l'Atelier, 2017), les trois jeunes auteurs (P.L. Choquet, J.V. Elie et A. Guillard) mettent en avant une expérience de la foi basée sur l'étonnement : « Nous nous étions habitués à penser Dieu sous le régime de la nécessité, c'est-à-dire de l'évidence de son existence, sans voir que sa personne, parce qu'elle est don, se propose d'abord et toujours comme pure gratuité. Ce dépouillement radical fait écho à la fragilité et à l'incertitude de nos propres expériences, dont Dieu semble souvent absent. (...) A l'attitude prescriptive qui fixe un contenu de foi, il faudrait alors préférer l'attitude de l'étonnement et du dessaisissement de soi : l'étonnement devant le déploiement du monde et de son surgissement à tout instant, l'étonnement de nous sentir traversés à l'intime de nous-même par quelque chose qui dit Dieu mieux que tous les mots de toutes les traditions, l'étonnement devant l'invitation personnelle d'un Dieu qui nous rejoint. »

⁴⁵ Citation d'Origène, dans H. de Lubac, *Catholicisme, Les aspects sociaux du dogme*, 4^e édition revue et augmentée, Cerf, Paris, 1947, p. 148.

⁴⁶ Cela ne serait pas si nouveau, puisque cette idée se trouve au moins déjà chez saint Thomas : « Parmi les œuvres divines, c'est [le mystère de l'Incarnation] assurément celle qui dépasse le plus la raison. On ne peut en effet rien penser de plus étonnant venant de Dieu : le vrai Dieu, le Fils de Dieu, est devenu vrai homme. Comme c'est là la plus étonnante de toutes choses, tous les autres miracles sont orientés vers la foi en elle. » *Somme contre les Gentils*.

immuable parce que dépendante de cette vérité qui s'est fait jour en Jésus-Christ, lequel est identifié à la Raison (Jean 1,1). De ce point de vue, cette irruption originelle serait « l'Exception » qui détermine et justifie l'arraisonnement de la pensée chrétienne. Cependant, même cette position d'apparence équilibrée doit céder le pas à une situation moins confortable, et nous laissons la parole à C. Geffré pour nous la présenter :

« Croire que l'on peut retraduire dans un nouveau langage de bonnes vieilles vérités traditionnelles sans se livrer à une réinterprétation de ces vérités, c'est en rester à une conception insuffisante de la vérité et du langage. D'une part c'est oublier l'historicité radicale de toute vérité, même lorsqu'il s'agit de la vérité révélée. D'autre part, c'est en rester à une conception instrumentale du langage comme si celui-ci n'était que l'instrument neutre d'une pensée toute-puissante et immuable, et comme si l'invariance du sens était toujours garantie quoi qu'il en soit de ses expressions verbales. »⁴⁷

Voici également ce qu'écrit Craig Hovey, ayant établi que la déclaration de Pierre en Marc 8,29 se heurte à une incompréhension totale de ce que cette déclaration, « Tu es le Christ », veut dire, puisqu'immédiatement après ladite déclaration, Pierre se fourvoie complètement sur le sens de la messianité du Christ, et que celui-ci en vient à reconnaître en ses paroles l'influence de Satan :

« Let us characterize the danger and temptation [of identifying who Jesus is] as having to do with presumption and knowledge. It is the presumption that we know Jesus Christ, that he fits easily within our understanding, and that he conforms to an idea that we might have – perhaps a great and exalted idea called “Christ” or “Christology” – but an idea nonetheless. I will address this idea of knowing Jesus as at once a danger and a temptation since it can ultimately be a way of avoiding the hard work of coming to know him as he really is. Christologies become a problem when they are taken to provide sufficient accounts of who Christ is.”⁴⁸ (nous soulignons)

Nous voyons donc que la théologie la moins mal placée pour nous faire avancer vers une connaissance de Dieu la moins inadaptée, consiste à laisser Dieu lui-même se révéler (c'est la leçon barthienne) et à se méfier des systèmes explicatifs, aussi aboutis soient-ils. Ceci suppose une attitude propice à l'accueil de « surprises prévisibles ». Et même, l'attente, ou le désir de telles surprises, puisque par définition, le Dieu surprenant défie les attentes... Il y a différentes espèces de « surprises spirituelles » qui pourraient être valorisées théologiquement : on pense d'abord aux révélations dérangeantes, voire détonnantes, d'origine mystique ou miraculeuse, lesquelles demandent évidemment discernement, mais qui parce qu'elles secouent la foi et proposent des directions originales, pourraient être valorisées de façon plus positive ; il y a aussi les événements inattendus, des changements osés, des concordances inespérées, des élections de personnes improbables à des postes que l'on n'aurait pas dit faits pour eux... Ce qui devrait

Livre sur la vérité de la foi catholique contre les erreurs des infidèles, Livre IV, La révélation. Cité par Benoît Bourguin in « Le miracle dans la théologie fondamentale classique », *Recherches de Science Religieuse* 2010/4 (Tome 98), p. 516.

⁴⁷ Claude Geffré, *Le christianisme au risque de l'interprétation*, Cerf, Cogitatio fidei, 1983, p. 94.

⁴⁸ Craig Hovey, *Unexpected Jesus, The Gospel as surprise*, op. cit. p. 13. Hovey étudie de façon convaincante l'aporie existant entre la connaissance d'un Dieu dont on sait qu'il sera surprenant, et la méconnaissance nécessaire de ce Dieu si l'on tient à ce qu'il soit surprenant. D'où une propédeutique dans laquelle on peut dire : « This isn't what I expected, but I still know it is God. » (op. cit. p.4) On notera le “This” et le “it” : la déictisation de la phénoménalité particulière de l'altérité transcendante ainsi caractérisée permet de situer le niveau de perception du problème.

fonctionner dans ce genre de cas, c'est une attitude d'accueil ouverte, une lecture a priori confiante, au lieu de condamnations hâtives, d'auto-critique peureuse et d'auto-censure stérile. L'idée de se « laisser surprendre » devrait pouvoir exister là aussi, car elle suppose une foi en l'avenir, en des personnes nouvelles, des façons de gérer différentes et créatives. Tous ces « signes des temps » dont on dit souvent qu'il faut savoir les lire : sont-ils lus et compris vraiment ? N'y va-t-il pas de la compréhension de l'action de Dieu dans le monde, de l'imprévisibilité souveraine et libre de son Esprit ? Les structures anciennes ne sont pas forcément à changer parce qu'anciennes, mais a contrario les propositions et modifications qui surprennent au départ pourraient être observées comme favorables. Le fait même qu'une perturbation arrive devrait ainsi être écoutée comme perturbation, étant potentiellement porteuse d'esprit et de renouveau, à la manière du Christ lui-même dont nombre de ses pratiques ont choqué et surpris, avant qu'on ne comprenne leur sens longtemps après. Toute une pédagogie basée sur la distinction entre provocation destructrice et provocation constructive pourrait être imaginée (ou étendue, car tout de même, en théologie ou théopraxie chrétiennes, les formes d'expérimentation osée ne pas si rares), car les surprises par définition sont déstabilisantes et troublantes. Les structures existantes qui semblent (trop ?) bien fonctionner pourraient recevoir des formations régulières leur permettant d'anticiper (en partie...) des surprises, de les identifier, de les exploiter, sachant qu'à travers elles se dévoile peut-être une dimension de l'amour de Dieu, de sa vérité et son identité. Depuis maintenant un bon demi-siècle, on redécouvre comme théologiquement féconde l'idée de paradoxe, parce que l'on sait, instruit en cela par la tradition (paulinienne notamment), que ce que l'on dit de Dieu ne se pense bien que de cette manière paradoxale. Mais la même intégration des suggestions surprenantes - parce que surprenantes - n'est peut-être pas aussi avancée, alors même qu'elle émerge à une tradition aussi ancienne.⁴⁹

2. La surprise comme parole

A plusieurs reprises dans notre travail, nous avons été confronté à l'hypothèse que la surprise fonctionne comme une parole, et notre intuition est que face au miraculeux, elle constitue une parole à part entière, notamment parce qu'elle sert de ressource toujours réactivable de vérification que l'événement irruptif n'a pas été une illusion et que, lorsque la personne se retourne vers lui pour l'évoquer, la surprise se laisse à nouveau entendre comme confirmation, comme certitude. Nous avons également observé que la manière dont le récit des miraculés est brisé (= interrompu, déstructuré) par leur surprise-étonnement constitue une parole paradoxale indiquant à quel point la puissance de l'irruption a affecté le sujet (cf. [III.B.1.b](#)). Il s'agit d'une parole au second degré, et l'on pourrait mieux parler d'une modalité langagière, mais puisque nous sommes dans le langage-limite, dans une sphère où « parole » peut se référer à l'ineffable, on acceptera cette assimilation. Cette compréhension de la surprise comme parole est permise

⁴⁹ Hovey écrit son dernier chapitre (p. 133 et ss.) lui aussi pour chercher comment faire de la théologie un champ propre à laisser la surprise du divin agir librement (il dit : « I want to look at whether or how theology can be a discipline of un-expectation. What it would mean to be alert, to discipline its methods in order to stay awake, and to open itself to the surprises demanded by its object of study. »). Il examine quatre dérives qui selon lui risqueraient d'empêcher la théologie de mener à bien ce projet : qu'elle ne se préoccupe que d'histoire, qu'elle se choisisse elle-même comme objet, qu'elle ne sorte pas de l'étude de la Bible, et qu'on la réduise à une branche de la théorie sociale ou culturelle.

également par notre habitude de la phénoménologie de Michel Henry, dans laquelle la « parole du monde » est opposée à la « parole de la vie », laquelle suppose une écoute rendue possible par le silence de la première, dont le bruit couvre et fait oublier la voix de la seconde :

« Ainsi la possibilité d'entendre la Parole de la Vie est-elle pour chaque vivant et pour chaque Soi vivant, contemporaine de sa naissance, consubstantielle à sa condition de Fils. J'entends à jamais le bruit de ma naissance. Le bruit de ma naissance est le bruit de la Vie, l'infrangible silence dans lequel la Parole de la Vie ne cesse de me parler ma propre vie. »⁵⁰

Pour M. Henry, la surprise, comme tous les autres affects, parle, c'est-à-dire, dit, nous fait entendre et comprendre la particularité de ce qui la constitue en tant qu'affect. Mais (et cela, même si l'auteur ne l'a pas théorisé dans ses derniers écrits) la surprise doit posséder un statut spécial puisqu'elle se manifeste à l'occasion de l'émergence d'un inattendu ou d'un inconnu, et qu'elle n'est pas elle-même sa propre parole. Lors de l'apparition d'un sentiment, de n'importe quel autre affect, on ne s'interroge pas sur le pourquoi qu'a cet affect de s'affecter ; la peur rend peureux, la honte honteux, l'ennui ou la colère, idem. Le « s'éprouver soi-même » dont parle *l'Essence de la manifestation*, le livre programmatique de 1963, compose notre vie auto-affectée sans que nous n'y puissions rien changer. Mais pour la surprise, en plus de son dit surprenant qui lui est propre, et qu'elle partage avec tous les autres affects, il y a forcément un renvoi à autre chose extérieur à elle-même ; elle possède une structure de révélation qui interroge le moi et le fait se retourner vers une altérité qui ne serait pas autre si elle ne l'avait pas surprise. La surprise surprend, mais au moment où elle manifeste son essence de surprise, elle manifeste également l'irruption d'une extériorité dont elle est surprise. Rien de tel ne se produit pour les autres sentiments, dont la « parole » est entendue de manière exclusivement auto-référencée :

« le mode d'éclairement du sentiment est constitué par le sentiment lui-même, de telle manière que (...) cette obscurité, étrangère à la phénoménalité du monde et à ses modes déclinants, identique à l'invisible, identique au sentiment, signifie pour celui-ci (...) une obscurité de principe et en même temps l'effectivité phénoménologique de son être concret. »⁵¹

Nous avons tâché de traquer chez Michel Henry lui-même l'équivalent de la surprise face au miraculeux, et nous avons pensé la trouver dans l'utilisation qu'il fait de l'expérience du tressaillement (cf. [I.E.8](#)), sorte de surprise corporelle vécue intérieurement, et dont la spécificité est qu'elle alerte sur un vivre différent du vivre factice de l'extériorité mondaine. Nous suggérons que ce tressaillement caractéristique constitue le surgissement de la Parole de Vie au centre immanent de l'homme, parole qui confirme l'essence de fils dans le Fils, ou de vivant dans la Vie qui nous concerne tous selon Michel Henry. Nous incluons ce développement phénoménologique dans cette section a priori théologique, afin de peser tant que faire se peut sur le discours chrétien dont la dimension apocalyptique nous semble insuffisamment vécue et arrimée à une expérience intérieure.

Nous avons suggéré également, dans notre parcours néotestamentaire, que les réactions de surprise et d'étonnement variées qui sont consignées face aux miracles du Christ représentent

⁵⁰ Michel Henry, *C'est moi la vérité*, Seuil, 1996, p.283.

⁵¹ *L'essence de la manifestation*, PUF, Paris, 1963, p. 683.

une parole de foi à leur façon, puisqu'elles émergent à la vérité non falsifiable de ce qui surgit du cœur et n'est pas a priori le fruit de calculs ou d'intérêts construits politiquement ou religieusement selon des enjeux de pouvoir. Bien sûr, les sentiments qui en eux-mêmes ne sont pas falsifiables, peuvent provenir de stimuli manipulés, et une foule ou des observateurs bien intentionnés peuvent évidemment ressentir surprise et étonnement devant une mascarade de miracle, une démonstration de magie, etc. Il est donc clair que ces manifestations corporelles et verbales (attestant le succès des miracles) sont fragiles. C'est pourquoi elles sont très attaquables, et nous avons vu que cela n'a pas manqué d'arriver : les ennemis de Jésus ont très rapidement assigné ses gestes et paroles miraculeux à l'action de démons, de Satan lui-même, forçant les évangélistes à mettre en tête de leur textes l'affirmation solennelle que constituent les scènes de confrontation victorieuse du Christ et du Diable. Dans la pédagogie messianique du Christ, il est crucial que la chair même de l'homme ressente la nouveauté de ce qui est en train de se jouer dans la proclamation du Royaume de Dieu : cela ne peut rester au niveau de la connaissance intellectuelle. Surprise et étonnement participent de cette nécessité révélationnelle où la foi n'est pas une adhésion théorique, mais un choix de vie qui engage toute la personne. L'homme répond à une parole par une parole, même s'il ne sait pas parler (cf. l'insistance du Christ sur les enfants, accueillir le Royaume comme un enfant [Mc 10,15], littéralement celui qui ne sait pas parler le langage du monde⁵²).

Dernier point concernant ce que l'on peut dire de la surprise comme parole : dans les paraboles du NT est impliqué une surprise, comme nous l'avons vu en [I.D.2.c](#). Nous citons à nouveau les propos de D. Marguerat :

« Sa force langagière, la métaphore ne la puise pas comme la comparaison dans l'évidence d'une analogie reconnus par tous. Au contraire, la métaphore frappe par son effet de surprise. La métaphore fait choc. »⁵³

Cette surprise et ce choc, on le comprend, font partie intégrante de la parabole, ils sont même le but de la parabole qui, par essence, doit frapper l'esprit et contribuer à le convertir. Ils sont donc parole à un double titre, tout en demeurant dans le non-verbal, mais aussi *parce qu'*ils y demeurent: ils ont un sens, et une action découlant de ce sens. La parabole possède ainsi les trois fonctions austinienne⁵⁴ : fonction locutoire de base (le récit et sa narrativité), fonction illocutoire basée sur la transposition conventionnelle qui appartient au genre parabole, et la fonction perlocutoire, en quoi consiste l'objectif de conversion. Le choc présent dans sa structure dépend des trois fonctions, car dès l'annonce de la parabole (cf. par exemple quand Jésus demande « Comment allons-nous comparer le Royaume de Dieu ? Ou par quelle parabole allons-nous le figurer ? » [Marc 4,30]), l'esprit est mis en alerte sur un éventuel déplacement à venir. Dès son abord, le récit est situé dans l'orbe de la transformation imminente : son annonce suscite l'attente nécessaire à la surprise éventuelle qui viendra. Nous pensons donc qu'il n'est pas excessif de considérer la parabole comme la forme archétypale et paradigmatique de la prédication croyante et du témoignage de foi. Lorsque D. Marguerat écrit que « l'homme de

⁵² Nous mettons cette association entre parenthèses; elle n'est pas basée sur les mêmes mots en grec et en latin.

⁵³ Daniel Marguerat, *Parabole*, op. cit. p. 15.

⁵⁴ O. Ducrot et T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédiques des sciences du langage*, Seuil, 1972, p. 428-29.

Nazareth est la Parole de Dieu »⁵⁵, il pense naturellement à Jean 1,14 (Le verbe s'est fait chair) et peut ainsi continuer le parallèle entre Christ et Ecriture : « En lui se manifeste, proche et cachée, la présence transformante de Dieu. »

3. Un Dieu surprenant

Nous venons de caractériser les paraboles comme des « paroles cachées » - on pourrait dire, eu égard à leur dimension familière, des « paroles cache-cache ». Elles sont ainsi à l'image de ce « *Deus absconditus* » d'Isaïe 45,15 dont la présence ne se révèle que de manière paradoxale, comme celui dont on attend qu'il nous surprenne, ce qui s'entend non seulement comme une incertitude de sa venue, mais aussi comme une prévision de sa gloire, laquelle à son tour se cache aussi, ne se laisse voir que « de dos » (Ex. 33,23). En Jésus-Christ, la tradition chrétienne reconnaît ce jeu de cache-cache déjà présent dans la perspective vétérotestamentaire. Jésus est celui qui aborde l'homme en lui demandant « que cherchez-vous ? » (Jean 1,38) et qui, Sagesse de Dieu, « se laisse trouver par ceux qui la cherchent » (Sag 6,12). Toute sa vie, il mettra en place des signes pour que cette quête aboutisse à l'énigme finale, à résoudre en traversant la nuit de la foi. Sa Résurrection est l'occasion de renouveler ce jeu de piste d'une nouvelle manière : « Il n'est pas ici, voyez l'endroit où on l'avait déposé » (Marc 16,6). La recherche de Dieu se clôt dans la responsabilisation de l'âge adulte, si l'on en croit D. Bonhoeffer qui, dans ses *Lettres de captivité* glose ainsi le retrait de Dieu :

« En devenant majeurs, nous sommes amenés à reconnaître de façon plus vraie notre situation devant Dieu. Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre comme des êtres qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne [...] Le Dieu qui nous fait vivre dans le monde, sans l'hypothèse de travail : Dieu, est celui devant qui nous nous tenons constamment. Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. Dieu, sur la croix, se laisse chasser hors du monde. Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide. [...] le Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance, mais par sa faiblesse et sa souffrance ! Voilà la différence décisive d'avec toutes les religions. La religiosité de l'être humain le renvoie dans sa misère à la puissance de Dieu dans le monde, Dieu est le *deus ex machina*. La Bible le renvoie à la faiblesse et à la souffrance de Dieu ; seul le Dieu souffrant peut aider. [...] l'évolution du monde vers l'âge adulte, faisant table rase d'une fausse représentation de Dieu, libère le regard de l'homme pour le diriger vers le Dieu de la Bible qui acquiert sa puissance et sa place dans le monde par son impuissance. »⁵⁶

Surprise de cette quête : Dieu n'est plus là ⁵⁷; il nous laisse en charge du monde, il nous fait confiance à nous ses enfants devenus grands. Mais peut-être peut-on brièvement retracer l'origine de ce compagnonnage ? Là aussi, des surprises sont à l'œuvre. Dans son livre *Surprise, chatouille de l'âme*, le psychiatre clinicien Daniel Marcelli⁵⁸ étudie les jeux qui émaillent l'interaction des premiers mois entre la maman et son bébé, où les chatouilles et la surprise tiennent une place centrale. Il met en lumière les règles qui s'instituent dans cette pratique, les

⁵⁵ Marguerat, op. cit., p. 62.

⁵⁶ Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, Genève, 2006, 431-432 (Lettre à Eberhard Bethge, 16 juillet 1944). Cité dans Jihad Maalouf, *Mystique et Révélation, - Entrer dans la danse de Dieu*, L'Harmattan, 2012, p. 99. Ce petit opuscule par ailleurs fait tout à fait sienne la perspective d'un Dieu surprenant, dont la relation avec l'homme est celle d'une danse inventive et responsabilisante.

⁵⁷ Par d'autres chemins, nous étions arrivés à la même conclusion concernant Jésus-Christ : [I.E.9](#).

⁵⁸ Daniel Marcelli, op. cit.

mécanismes de l'attente et de répétition nécessaires pour que le plaisir de la surprise fonctionne chez les deux protagonistes :

« Il s'agit de créer des règles, des régularités, de changer de façon prévisible un paramètre (l'endroit où le doigt apparaît), de faire varier le rythme sur les mêmes bases que ce qui a été décrit ci-dessus, puis à un certain moment de surprendre le jeune enfant en faisant apparaître l'objet du jeu de coucou là où l'enfant ne s'y attend pas, de le surprendre et d'en rire ensemble. »
(p. 42)

A travers cette étude détaillée et circonstanciée (elle se poursuit jusque dans la dialectique de l'adolescence), l'auteur établit que l'être humain est structuré par une temporalité rythmée, où attentes et surprises l'aident à prendre sa place dans les cercles concentriques où il sera amené à interagir. Il en fait découler une vision sociale et humaniste :

« Si être surpris, c'est accepter ce surgissement de l'autre en soi, se surprendre, s'étonner procède d'une altérité intériorisée. S'étonner est une disposition fondamentale du "curieux" qui accepte de ne jamais être sûr de ses bases, qui est toujours prêt à remettre sur le métier son ouvrage (...) L'étonnement est lié à une référence, un idéal, un guide intérieur, mais une référence qui tolère le doute, l'incertitude. (...) La surprise, symbole d'une rencontre affective chargée d'émotions, et l'étonnement, symbole d'une rencontre intellectuelle chargée d'incertitude, sont les ingrédients d'une rencontre ouverte qui ne se donne pas comme prédéterminée, d'une rencontre où l'inconnu peut advenir. »⁵⁹

Il nous semble que cette mise en valeur de la surprise à travers l'étude des rapports entre mère et enfant⁶⁰, où les jeux gratuits et le plaisir de découvrir un espace commun de jeu et de joie passe par l'attente d'un mélange de nouveau déroutant et de conventionnel rassurant, décrit un monde où l'humain venant dans le monde est instruit par une altérité dont il sait qu'elle veut son bien, même si elle doit pour cela lui faire subir l'incertitude de son positionnement, et ce jusque dans sa majorité responsable. L'être en construction, en effet, développe sans doute davantage d'angoisse dans un environnement où tout est connu, balisé, et sans initiative possible ; mais si sa formation se fait par cette chatouille du corps et de l'esprit que sont, tels des parents joueurs, la surprise et l'étonnement, il pourra développer une aptitude à un réel en partie déconnectable de ses lois et de ses règles infrangibles. Il sera à même d'être moins décontenancé lorsque l'autre survient, tant en lui (croissance, mutation, vieillissement, mortalité) qu'autour de lui (déshabituement, abandon de la puissance, accueil de l'ennui). Et si cet autre ne vient pas de ce monde mais d'un au-delà (ou d'un en-deçà), son expérience du jeu avec les possibles et leurs surprises le replacera dans une situation excitante et palpitante où l'amour était à portée de visage. Ajoutons pour finir que l'éducation qui ne craint pas de suivre dans ses principes et sa pratique les chemins de la surprise et de l'étonnement doit non seulement préparer l'enfant aux aléas de l'existence, mais emprunte également, par le recours à une corporalité assumée, une voie humanisée qui ne cantonne pas seulement l'apprenant dans une construction théorique et intellectualisée, mais dans le jeu et la dimension corporelle, trop

⁵⁹ Idem, p. 280.

⁶⁰ Un élément de surprise profonde, d'un Dieu décidément surprenant, nous a été transmis lorsqu'un jour, lors d'une lecture (Jacques Briand, *Dieu dans l'Écriture*, Lectio Divina, Le Cerf, 1992), nous avons soupesé ce que cela signifierait que Dieu, au lieu d'être du sexe masculin, un père, pourrait « en fait » être féminin, une mère. L'auteur, dans son 4^e chapitre, « La maternité de Dieu dans la Bible » examine les lieux scripturaires qui fondent cette possibilité, dont nous avouons qu'elle nous touche beaucoup.

souvent secondaire, semble-t-il, dans nos sociétés où l'apprentissage se fait encore souvent de manière rationnelle et technologisée. Dernière interrogation : n'avons-nous pas rempli à ras bord le vide ?

4. Surprenante prière

La relation avec ce Dieu de gratuité se fait de manière privilégiée à travers une action elle aussi paradoxale, une action que beaucoup considèrent comme dénuée de sens et d'efficacité, une action inactive, d'essence intérieure et silencieuse, la prière. Nous avons déjà eu l'occasion (en [III.A.4](#)) de décrire la foi en termes de prière : comme disposition d'attente du miraculeux et de catalyseur de la surprise révélatrice, la foi constituait l'attitude fondamentale d'une relation à la transcendance basée sur une connaissance de l'inconnaissance, une pratique de la marche dans la nuit, en somme une confiance en l'invisible devenue pratique régulière. En dernière instance, c'est bien la foi qui constitue la surprise la plus grande, le miracle le plus étonnant. Ce qui a surpris Jésus, dont l'Écriture nous dit pourtant qu'il possédait la compréhension des êtres (cf. [Jean 2,25](#)), ce sont les personnes animées de foi. On ne rapporte la surprise de Jésus pour rien d'autre. Il ne cesse de dire qu'il n'y a que la foi qui peut accomplir des miracles. Dans la littérature spirituelle, les exemples sont légion de l'efficacité étonnante de la prière, alors même que son prétendu « pouvoir » ou « puissance » est régulièrement ridiculisée par d'innombrables cas de prière non suivie d'effet : à tel point que ce scandale est une des causes les plus persistantes de l'athéisme. Comment donc entendre les affirmations si massives du NT sur la prière : demandez et vous recevrez ; ne cessez jamais de prier... ? Nous connaissons les réponses classiques de la spiritualité chrétienne : Dieu ne donne pas de biens, il ne change rien au cours des événements (ou en tout cas, ce ne serait pas sa manière habituelle) : il *se* donne, il *se* change : l'Incarnation et la présence de l'Esprit dans le monde sont sa réponse aux prières. Et le don originel de la vie (cette présence de Dieu en nous) constitue une surprise étonnante au départ de toute réflexion sur la question de Dieu. Cette compréhension traditionnelle est déjà beaucoup.

Mais elle cadre mal avec une autre expérience, celle de l'élection, du choix déroutant (pour dire le moins) que Dieu semble faire vis-à-vis de certains de ses amis et privilégiés. Pourquoi laisse-t-il untel dans la déréliction, et choisit-il de combler tel autre ? Il y a là une disparité qui scandalise notre manière de faire, à telle enseigne que nombre d'observateurs en sont révoltés. Nous en avons une illustration avec notre cas n°19. Bien sûr on peut se réfugier dans l'indifférence et l'aveuglement quant à toute vie transcendante : ainsi, les problèmes sont résolus, le scandale est aboli. Plus de Dieu, plus de scandale. N'est-il pas plus exigeant d'affronter le scandale, et d'accepter d'être dépassé par ce que nous ne comprenons pas ? Nous demeurons ainsi les prisonniers (volontaires) de la surprise, bonne ou mauvaise ; nous laissons la porte ouverte à un Dieu dont nous savons au moins intellectuellement qu'il est surprenant, libre, qu'il ne se plie pas à nos calculs et à nos essais de justice terrestre. Si l'on a eu la chance de côtoyer des priants, on sait qu'à l'image du Dieu auquel ils croient, ils sont eux-mêmes surprenants : souvent, ils sont insouciant, primesautiers, humbles et joyeux. Serais-ce qu'ils portent en eux la source de la surprise divine ?

Mais pourquoi alors, si tous nous sommes faits à l'image de Dieu (Gen 1,26), ne disposons-nous pas de cette légèreté dansante ? Est-ce là l'attitude que Dieu souhaite pour nous privilégier ? Pourtant il serait aussi sensible à l'insistante prière, très sérieuse pour le coup, qui peut lui être faite lors de situations dramatiques : la Bible ainsi que l'histoire religieuse est pleine de ces supplications qui fléchirent Dieu, à ce que l'on rapporte. De plus, nos témoignages en sont la démonstration, Dieu interviendrait en faveur de personnes qui ne « prient » pas, mais dont en quelque sorte, le malheur ou la souffrance prient à leur place. Se laisse-t-il toucher par tous les malheurs, ou seulement par certains ? On voit que nous faisons exprès, dans ces lignes, d'accumuler les difficultés et les paradoxes pour souligner l'énigme devant laquelle une sensibilité croyante nous fait entrer. Nous pensons que c'est effectivement le privilège de la foi que d'ainsi se rendre perméable à une réalité tellement riche et paradoxale qu'elle peut à bon droit rebuter des esprits cartésiens, mais en même temps cette richesse et la dimension aventureuse⁶¹ qu'elle permet, dans des domaines inexplorés dans notre être au monde, possède tout pour séduire même ceux qui ne l'auraient pas soupçonnée.

Conclusion de la IIIe partie

Les réactions de surprise et d'étonnement devant le « miraculeux », ou si l'on préfère, le surnaturel, ou encore l'inconnu non explicable par la science, offrent-elles un lieu d'observation et de compréhension de ce qui se dévoilerait à travers elles, alors qu'une approche strictement rationnelle interdirait de se prononcer sur quoi que ce soit qui dépasse le champ des phénomènes mondains ? Notre choix de ces manifestations comme reflets d'une transcendance ouvre-t-il une porte sur une possible prise en compte de cette transcendance comme agissante dans le monde ? Nous pourrions, au point où nous en sommes, décider que nous ne franchissons pas la limite entre ce que l'on peut savoir et ce que l'on ne peut qu'espérer. Mais pourtant, nous n'hésitons pas à poser la question : notre travail peut-il servir à autre chose qu'à auto-célébrer une complexité humano-divine verrouillée par la foi ? Ou encore : les outils phénoménologiques permettent-ils de franchir quelque peu (et combien ? le fait même de quantifier est lourd d'implication) le Rubicon d'une réalité non pas désenchantée (car si elle n'est plus enchantée, c'est qu'elle l'a été, et donc l'est encore... quelque part), mais dont le chant ne rencontre nul écho nulle part, et se perd dans l'infini des temps et des espaces ? Le problème, c'est que, eu égard à ce que nous avons côtoyé dans notre travail, ce ne serait pas assez de considérer un Dieu « mécanicien » comme présent au-delà des apparences ; ce Dieu-là, le « Dieu des philosophes » n'intervient pas dans l'histoire des hommes, et encore moins dans leur quotidien et leur intimité. Il nous faut le Dieu de Jésus-Christ ou rien du tout. Et sans doute cette alternative serait la moins contradictoire avec certaines de nos hypothèses, puisque justement une des surprises du Dieu chrétien est qu'il se satisfait parfaitement de son absence. Que ne nous en satisfaisons-nous pas, alors ? nous répondra-t-on. Pourquoi espérer une reconnaissance, un aveu, que Dieu lui-même ne requiert pas ? C'est que l'absence de Dieu, ce n'est pas la même chose que le retrait de Dieu. La distance qui nous sépare d'avec lui dans les deux cas suppose, ou exclut, la foi. A vrai dire, dans le premier cas, il n'y a même pas de

⁶¹ J. Maalouf dans le livre déjà cité milite pour mettre en avant « l'aventure comme catégorie théologique ». op. cit. p. 97 et ss.

distance : il n'y a distance que dans le deuxième, en régime de foi. La séparation d'avec Dieu ne suggère une relation que lorsqu'on croit en lui. Paradoxalement, l'incroyant n'est séparé ou distant de rien ; aussi bien n'est-il pas non plus proche de rien. Mais à présent que nous avons remis en place le cadre dans lequel cette discussion a lieu, observons les résultats de nos travaux.

Les témoignages que nous avons recueillis l'ont été auprès de personnes dont certaines ont pu, sans doute, être victimes d'illusion, de projection, de désir inconscient ou de coïncidence. Notre propre position a peut-être elle aussi été entachée de préjugé favorable, d'émotivité ou de manque de moyens de vérification. Malgré le soin que nous avons apporté à la mise en place de la méthode microphénoménologique, cette méthode, en droit, ne permet pas de décider que ce qui relevait de la foi tout à coup en dispense. Enfin, les réactions de surprise et d'étonnement ne sauraient constituer à eux seuls des indicateurs d'une réalité transcendante indubitable. Sans doute, ils forment un réseau de signes dont nous avons montré qu'ils sont cohérents avec les mêmes signes présents il y a deux mille ans dans les personnes qui ont assisté aux miracles attribués à Jésus ou aux Apôtres ; nous avons détecté à plusieurs reprises combien la présence de la foi, dont la réalité psychologique peut être étudiée indépendamment de son objet, permettait aux observateurs des événements appelés miraculeux, de les accueillir et de leur donner du sens, alors que sans elle, ils ne sont pas aperçus, ne sont pas valorisés ou bien effraient les esprits qui les envisagent. Nous avons montré combien les personnes qui ne peuvent pas ne pas être surpris par les miracles, en sont retournés au point que toute leur vie en est bouleversée, transformée, et qu'elles se lancent dans des engagements, des projets altruistes et une proclamation de ce qui leur est arrivé, sans crainte d'être ridiculisées par leur auditoire.

Par ailleurs, nous avons établi que ces deux réactions, surprise et étonnement, sont subis, qu'on ne saurait se les provoquer ; les identifier et les décrire dans leur spécificité, lorsque les personnes qui les ont éprouvés les mettent en rapport avec un transcendant, une altérité, un au-delà de l'expérience, fait justement entrer dans l'expérience ces impacts objectifs d'une réalité subjective qu'à son tour nous avons essayé de cerner. Nous avons caractérisé cette réalité comme déstabilisante, transformante, bénéfique pour le sujet, et montré jusqu'où ce dernier rend compte de son vécu selon une cohérence que nous jugeons à la fois non névrotique, non manipulatrice, mais aussi épanouissante et sereine. Cette cohérence, même adossée à des pensées aussi élaborées que celles de Michel Henry et Jean-Luc Marion, certes ne « prouve » rien. Elle oriente cependant vers un « sérieux de l'intuition » dont nous estimons qu'il peut servir de pierre de touche perceptive autant que le « sérieux de l'intention » dont V. Jankélévitch pensait qu'il fondait la vie éthique.

De la même manière, nous estimons que les vecteurs de la révélation à l'œuvre dans les témoignages recueillis présentent un visage de « Dieu » dont les deux pôles seraient, et de manière profondément satisfaisante, d'une part une proximité délicate et respectueuse de l'humain, et de l'autre une transcendance ineffable et paradoxale. Entre ces deux pôles nous avons observé qu'il y a place pour une phénoménalité riche et variée, tout à fait en accord avec la liberté d'un Dieu comme le théorise la théologie chrétienne. La pédagogie de révélation que ce Dieu mettrait en œuvre pour se faire connaître des hommes, et leur communiquer sa grâce, passerait notamment par une irruption mesurée de sa venue en eux et à travers eux, en

s'appuyant sur leur foi en un dépassement de leur condition purement mondaine, de telle sorte que ceux-ci soient suffisamment surpris pour se tourner avec foi vers le « cela » à l'origine de leur surprise, et interrogent leur expérience (étonnement, intelligence) afin d'y reconnaître l'absolu de leur vie. Elle obligerait obligatoirement en un bouleversement de leurs habitudes et repères vitaux dont le risque n'est peut-être pas nul, mais les témoins entendus évoquent ce bouleversement ou ce basculement de leur vie en termes de reconnaissance et de bonheur tels qu'ils nous permettent de penser qu'il a été adapté aux personnes touchées. L'expérience de bouleversement, en ce sens, contient à la fois celles de reconnaissance éperdue et de passivité étonnée qui parle en faveur des témoins en question.

Ce mode de révélation, fondé sur la surprise et l'étonnement, peut peut-être sembler moins sûr que d'autres modes (par exemple sur l'enseignement par l'exemple, ou l'induction en sciences), du fait qu'il serait plus susceptible de subjectivisme et d'auto-suggestion : nous pensons cependant que le passage par la surprise constitue en fait le seul mode authentique lorsqu'il s'agit de révéler du nouveau, de l'absolument nouveau⁶², et que c'est l'attitude de foi (foi perceptive autant que religieuse) qui prépare l'esprit à la valorisation de ce nouveau. En effet, en principe, l'esprit va du connu au moins connu ; la connaissance se construit en s'élargissant de proche en proche vers ce qu'elle peut rattacher à ce qu'elle connaît déjà. Mais s'il arrive que du non-connu surgisse dans son champ d'attention, comment peut-elle le reconnaître ? Ce non-connu va prendre la forme d'une incidence parasite ou bien d'une aberration théorique. La surprise, par sa fonction de rupture de temporalité, et l'étonnement, dans son rôle de ralentissement des habitudes gnoseologiques (les deux fonctionnant en fait en un seul complexe récursif émotionnel et cognitif), peuvent permettre à l'esprit d'investir de sens l'irruption, et de créer autour d'elle une nouvelle rationalité qu'il pourra éventuellement rattacher à ses connaissances préalables.

La confrontation entre les deux grandes parties de notre travail a mis en évidence **l'importance capitale de la foi** comme condition de possibilité de la surprise/étonnement et donc de la conversion ou du retournement (de la reconfiguration, disait R. Baroni) faisant suite à ces réactions. Notre positionnement phénoménologique est parti du principe paradoxal que, sans attente préalable, il n'y a pas de surprise. La surprise se présente comme une violation de l'attente⁶³. Rappelons que cela paraît paradoxal puisqu'on dirait que normalement le sujet est surpris quand il perçoit soudain quelque chose à laquelle il ne s'attendait pas, donc que précisément il n'y aurait pas eu d'attente. Mais en fait la surprise suppose bien une attente, car

⁶² Cf. Natalie Depraz: "The working hypothesis is that surprise is *the* experiential access to experience as novelty. In short, surprise goes hand in hand with novelty and compels the philosophical conceptual attitude to go beyond itself. Whereas conceptuality alone tends to favor a systematic closure, experiencing goes hand in hand with exploration and discovery. Therefore, surprise as novelty is a crucial lever in reforming the philosophical attitude into an experiencing one." Art. *An Experiential Phenomenology of Novelty: The Dynamic Antinomy of Attention and Surprise* op.cit..

⁶³ C'est l'expression suggestive qu'emploie Davood G. Gozli, dans l'article *Progress in First-Person Method: A Few Steps Forward, a Few Steps Back*, dans les "Open Peer Commentaries on Natalie Depraz et al.'s "A First-Person Analysis Using Third Person-Data as a Generative Method" CONSTRUCTIVIST FOUNDATIONS vol. 12, N°2, p. 205. Le texte exact renvoie à l'idée de violation et de transgression: "Needless to say, not all instances of surprise (if we define surprise as violation of expectation) are negative."

on est surpris surtout par *le fait* que la chose arrive, *le moment* où elle arrive, et *la manière* dont elle arrive, et on est d'autant plus surpris que l'attente (et l'attention) s'était relâchée. Et en sens contraire, plus l'attente grandit, et donc plus l'attention augmente, moins la surprise déclenchée sera intense. Il faut donc bien un contexte d'attente pour que la surprise, déjouant cette attente (positivement ou négativement), surgisse. Sans attente, nous l'avons vu, l'irruption peut avoir lieu, mais elle cause principalement de la peur et provoque le rejet de l'expérience et la fuite du sujet. Par contre, si l'attention du sujet n'anticipe en rien la possibilité de l'irruption (ou si celle-ci n'est pas focalisée précisément sur lui), le résultat usuel sera une absence de toute surprise, car l'irruption n'aura simplement pas été perçue.

En contexte religieux où le sujet se sait et se situe dans la perspective d'« attente de Dieu »⁶⁴, la foi tient le rôle de cette attente, ou plutôt l'attente de la « venue de Dieu » se nomme foi. La foi n'est pas qu'une forme de confiance en des réalités transcendantes : pour le croyant, elle caractérise l'attitude d'ouverture à l'inconnu qui cherche, qui lutte, qui espère. Le mécanisme de révélation fonctionne de la même manière : une foi avivée sera à même d'accueillir la surprise d'une altérité inexplicable, et d'y découvrir (voire d'y reconnaître) l'action de Dieu ; et le sujet animé d'une « grande foi » souffrira moins de la peur que l'irruption ne peut manquer de susciter, lorsqu'il se sent mis en présence de l'absolu dont dépend son origine, sa vie et son destin. Nous avons suggéré que la surprise face au miraculeux consistait en un choc (ou même une torsion) causé à la foi du sujet, le (re)tournant en direction de l'irruption, et que cette surprise prenait alors la forme d'un étonnement lorsqu'il se laisse passivement constituer par le contenu de l'altérité qu'il y reconnaît. Une telle proposition ne saurait se hisser à un statut autre qu'hypothétique, mais elle a pour elle de concilier les données en provenance de l'expérience de lecture des textes du NT (et indirectement des gestes et paroles du Christ et des Apôtres par leurs observateurs croyants), et de celles que nous rassemblons à partir des témoignages de vécus miraculeux contemporains, ces derniers articulés aux premiers de manière à ce que le sujet surpris s'y comprenne comme mis face à face avec la révélation attendue (les situations scripturaires servant de ressource pour certains éléments d'appréciation).

Une pédagogie révélationnelle, impliquant donc l'acquisition d'une nouveauté salvatrice pour l'humanité, et de fait (selon la foi chrétienne), la « sauvant » par sa participation à cette même humanité, se devait de provoquer dans le cœur de l'homme (Michel Henry dirait dans sa chair vivante auto-affectée) un « tressaillement » propre à l'interpeller sur l'origine de l'altérité agissante et toute-puissante, sans que la personne risque de refuser l'absolu auquel elle aspire, mais au contraire se prépare à l'accueillir malgré la déstabilisation de tous les paramètres mondains impliqués dans l'accueil de cet absolu (c'est tout l'enjeu de la figure de l'adonné chez J.L. Marion, qui face à la saturation de l'intuition, demeure quand même capable de devenir témoin de son vécu malgré le dépassement incommensurable qu'il subit). Nous avons proposé que lors de la réalisation concrète de cette pédagogie révélationnelle, des « pré-surprises » et des « post-surprises » encadrent l'irruption principale et lui permettent d'être à la fois préparée et confirmée, en l'empêchant de provoquer une rupture trop violente dans l'expérience de sa

⁶⁴ Cf. Simone Weil, *Attente de Dieu*, op. cit. On sait que le titre n'est pas de l'auteur, mais le préfacier explique qu'il a « choisi ce titre parce qu'il était cher à Simone ; elle y voyait la vigilance du serviteur tendu vers le retour du maître. » Cf. Préface, p. 5.

survenue. Dans l'enseignement du NT et du mode de révélation qui s'y produit, révélation partielle seulement jusqu'à la Passion, puis dans l'événement de la résurrection, une reconfiguration de la révélation survient, telle qu'un bouleversement en deux temps du sujet appartienne au procès de cette révélation, et corresponde à l'expérience de l'exposition à la lettre de l'Écriture (1^{er} temps, ou niveau) puis à son esprit (2^e niveau). Nous avons essayé de mettre cette structure en rapport avec la distinction que font certains témoins dans leur récit, de deux niveaux de leur *je* : un *je* d'avant l'irruption, et un *je* reconfiguré (converti) à sa suite, qui naturellement est celui que nous avons rencontré lors des entretiens. Nous renvoyons le lecteur à ces développements pour plus de précisions.

Conclusion générale

Henri de Lubac a écrit : « La révélation de l'Économie du Mystère laisse toujours subsister "le Mystère de l'Économie" »⁶⁵. Nous utilisons cette citation au début de notre conclusion pour bien situer les apports du travail que nous allons résumer : quoiqu'il en soit du dévoilement même partiel des moyens dont Dieu se servirait pour se faire connaître aux hommes, et si tant est que nous ayons la prétention d'avoir contribué à ce dévoilement, nous savons que les raisons pour lesquelles il a mis en place *cette économie* demeureront nécessairement inconnues. Cela dit, lorsque la théologie chrétienne évoque l'économie qui préside au déroulement du plan divin de salut, elle ne fait guère entrer en ligne de compte des moyens tels que la surprise ou l'étonnement... Imaginons cependant la forme que pourrait prendre ces moyens. Il est entendu que ces deux réactions relèvent d'abord de l'homme, de sa manière de percevoir des événements qui le dépassent, événements que nous avons décrits sous le vocable général du « miraculeux ». Ce miraculeux recouvre les actes et les paroles dont Dieu se sert pour accomplir le salut de leurs bénéficiaires, et partant, pour se révéler à eux à la mesure de leur capacité d'accueil de cette révélation. Surprise et étonnement appartiennent donc à l'homme d'un côté, mais aussi à Dieu de l'autre, puisque la pédagogie divine met en œuvre ses interventions selon cette économie intermittente et inattendue. En effet, la positivité des miracles suggère (moyennant la foi) que Dieu tient compte d'une structure humaine à la fois perceptive et cognitive, selon laquelle l'homme a besoin d'être surpris pour croire en Lui. Cela peut prendre de multiples formes, mais le modèle anthropologique de référence est celui de l'appel, dont l'irruption attire et tourne l'attention de l'appelé vers l'appelant, permettant ainsi la réponse. En étudiant à ce propos la phénoménologie de Michel Henry, nous avons exprimé cela sous forme de *rappel*, rappel à l'homme de sa condition filiale que sa vie dans le monde fait oublier, du fait de la prégnance de l'horizon mondain (galiléen) et de l'ego obnubilé par ses buts sociaux.

Les grands moments de l'économie divine, Création, Election, Incarnation, Rédemption, Spiritualisation, puisqu'ils sont réalisés à destination de l'humanité, contiennent donc cette dimension de surprise car cette économie dépend directement de la souveraineté et de la liberté de Dieu ; à chacune des étapes de son déploiement, Dieu reste libre quant aux temps et aux moyens de la mettre en œuvre, et l'homme ne peut que constater combien ce déploiement survient sans qu'il ne puisse l'anticiper aucunement. Ceci est particulièrement vrai pour les étapes ultimes, dont la figure néotestamentaire du voleur dans la nuit ([2P 3,10](#)) contient le chiffre. On peut donc dire que, contrairement aux cosmogonies et panthéons antiques, dont les soubresauts ressemblent de manière prévisible aux agissements terrestres, le miraculeux chrétien constitue un défi d'abord pour la raison : le Dieu qui s'y révélerait ne se soucie pas de se conformer aux systèmes de connaissance qui permettraient de le fonder en raison. Mais par ailleurs, le type de phénoménalité qui semble être le sien correspond au plus haut degré à ce que l'homme espère et désire : une liberté aimante et fidèle, sommet de ses aspirations éthiques et religieuses. Qu'un tel Dieu, s'il existe, soit à la fois imprévisible et reconnaissable, c'est-à-

⁶⁵ Henri de Lubac, *La foi chrétienne, essai sur le symbole des apôtres*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 108. Cf. Mat 13,11.

dire que l'on puisse le reconnaître jusque dans l'imprévisibilité de ses actes, voilà ce qui serait sa manière, une manière profondément satisfaisante puisqu'il se manifesterait ainsi comme fidèle mais aussi souverain, proche mais aussi absolu, connaissable mais aussi déirable infiniment.

Bref, nous savons que nous nous sommes engagé, dans ce travail, et nous mesurons la difficulté de cet engagement dans le cadre d'un travail universitaire. Cependant, le sujet qui nous occupait nous impliquait d'abord comme théologien, et donc comme croyant. Un traitement neutre de la question n'aurait pas été, nous semble-t-il, à la hauteur de ce qu'elle demandait. Prenons par exemple la question de la foi, dont nous avons montré qu'elle intervient centralement dans la problématique de la surprise face au miraculeux. Celle-ci relève bien d'un traitement phénoménologique, c'est-à-dire qu'on peut tout à fait en décrire les diverses formes, le fonctionnement, les modalités, etc. Elle n'est, de plus, confessante qu'en dernière instance. Mais on comprendra que nous n'ayons pas hésité à indiquer à quoi pouvait bien ressembler l'« objet » qu'elle vise, comme nous l'avons fait dans le § [III.B](#). Sans doute, nous ne nous sommes pas prononcé sur l'existence du Dieu chrétien, mais cela, autant parce que notre approche philosophique nous l'interdisait que parce que l'enjeu n'était pas celui-là. Cet enjeu consistait à examiner si les réactions humaines de surprise et d'étonnement face au miraculeux permettaient de dire quelque chose d'un transcendant immanent à l'expérience, si l'expérience du miraculeux, ou de ce que les témoins néotestamentaires et contemporains avaient vécu, et qu'ils appellent ainsi, était à même de mettre à jour un au delà d'elle-même, un composant non réductible au déterminisme spatio-temporel applicable quant à la connaissance de la réalité qui nous entoure. Nous estimons, quant à nous, que l'entreprise n'aboutit pas à des données contraignantes, mais au contraire ne fait que se proposer à la foi en quête d'intelligence (et à l'intelligence qui croit en son propre dépassement). Ce résultat nous paraît d'ailleurs autrement plus passionnant que toute détermination l'aurait été : il signifie que la quête peut continuer.

Cependant, ce qui a été établi nous semble suffisamment suggestif pour que d'autres études continuent le travail ébauché. Les outils phénoménologiques que constituent la surprise et l'étonnement face au miraculeux permettent de mettre en lumière deux réalités à nos yeux fondamentales : du côté de Dieu, une liberté aimante et une vitalité créatrice qui consonne avec le meilleur de ce que la Bible nous apprend de lui, et du côté de l'homme, une attitude croyante et pleine d'espérance, à l'opposé d'une connaissance figée et d'un rationalisme légaliste : un Dieu surprenant, une humanité surprise : voilà posé le principe d'un avenir encore non écrit, plein de rebondissements envisageables mais imprévisibles, d'un compagnonnage exigeant et d'une quête à distance suffisante de l'un et l'autre pôle, pour qu'ils fassent route ensemble sans confusion ni séparation. Ce fonctionnement empreint d'inattendu et de merveille peut se rapporter, comme le montre J.-L. Marion, en basant notre compréhension du monde sur le don et la donation : en principe, dans le don (terme anthropologique, par rapport auquel la donation constitue le pendant phénoménologique), il y a à la fois surprise et convenance. Surprise (bonne surprise) parce que ce don intervient indépendamment de notre volonté et qu'il nous comble, et convenance parce que sans elle nous ne l'appellerions pas ainsi et le refuserions ou l'ignorerions. Ces éléments par ailleurs ne font que reprendre ce que dit la tradition évangélique ; ils n'apportent rien de vraiment nouveau. Tout juste remettent-ils l'accent sur des

valeurs délaissées, mais il est vrai volatiles et peu maniables méthodologiquement. Nous l'avons vu avec la façon dont Craig Hovey s'est essayé à inscrire la surprise dans le fonctionnement ecclésial des communautés chrétiennes (cf. [I.E.6](#), [I.E.9](#), [III.C.1](#)).

Insistons à nouveau sur la valeur de l'outil surprise dans la dynamique de foi et de révélation qui lui est associée. A plusieurs reprises dans notre travail nous avons utilisé des images pour éclairer telle ou telle fonction de la surprise, par exemple la surprise comme torsion, ou bien comme lumière, ou encore comme miracle. Cette polysémie ou multi-fonctionnalité en elle-même dénote l'importance heuristique que l'on peut lui accorder. Comme indicateur d'une irruption, plus ou moins longue, dans le vécu du sujet, elle nous a servi pour nous permettre de souligner ce qui peut se passer lors de la survenue d'une « altérité » de nature religieuse et nous avons émis l'hypothèse qu'elle surgit en faisant de l'événement un « événement-surprise », à savoir que c'est elle dans sa particularité (associée au sens donné à l'irruption) qui fait de l'événement le lieu de transformation du sujet bouleversé. Nous avons aussi posé que si le « miracle » avait pour but de convertir et de « faire croire » à ce qu'il en était de l'altérité survenant au sein du sujet, sa foi, nécessaire à l'origine comme attente/attention à la venue de Dieu, devenait la disposition à retourner, à renverser, à reconfigurer, et que la surprise survenait principalement là, que « le salut », c'était cela, une foi surprise et dépassée mais accueillante de ce qu'elle attendait depuis toujours. Nous avons aussi posé que cette foi elle-même constituait la surprise et l'altérité, en tant qu'elle n'est que rarement « visitée » mais que déjà, en elle-même, elle surprend et sauve. En tant que « catalyseur » thaumaturgique, la foi se constitue surprise salvatrice et créatrice, dès qu'elle reconnaît en elle-même la force transformatrice qui dès lors n'a plus besoin d'une altérité extérieure à elle pour la manifester à elle-même. La foi possède tout ce que l'altérité dévoile en l'être, car elle est à la fois espérance et possession.

Un résumé des acquis de notre recherche pourrait se présenter ainsi :

- d'une part (Partie I) nous avons établi la dimension structurelle et non plus accidentelle (voire parasite) des affects de surprise et d'étonnement dans le mode opératoire des récits néotestamentaires de miracles : il s'agit pour eux de surprendre/étonner le lecteur pour le convertir et le conduire à la foi ;
- d'autre part (Partie II) nous avons proposé que les réactions de surprise/étonnement présentes dans les récits des témoins contemporains de miracles les ayant affectés se laissent décrire comme de la foi retournée vers l'origine miraculeuse ayant fait irruption dans leur vie.
- D'où nous pourrions poser que surprise et étonnement forment a) le principe narratif constitutif des récits de miracle dont le but est la conversion du lecteur/auditeur, et b) la « torsion » ou le retournement de la foi des personnes en attente de Dieu lors d'un événement compris comme miraculeux. Dans l'un et l'autre cas, le miraculeux vient solliciter la foi de l'homme pour le convertir, et sa modalité n'est autre que les affects de surprise et d'étonnement.

En somme et pour conclure, peut-être avons-nous réussi à boucler la quadrature du cercle (ne serait-ce qu'en apparence !), avec la proposition que l'altérité qui se manifeste à travers les

expériences de surprise face au miraculeux ne dévoile un Dieu que pour mieux le faire disparaître ? Quadrature du cercle, car un Dieu qui a comme cela l'élégance de s'effacer, n'est-ce pas le rêve de l'homme ? En effet, dans les manifestations surprenantes du NT où Jésus ne se révèle que pour que mieux se résoudre en le visage de l'autre, le prochain ([IE9](#), [IIIC3](#)), autant que celles des témoins contemporains, où ce qui ressort le plus fortement est la figure d'un Dieu invisible, dont la parole se confond avec la vie divinisante logée au plus profond de l'humain ([IIC1a](#), [IIIB1a](#)), il y a, semble-t-il, l'espace pour l'investissement d'un transcendant ni opprimant ni surplombant, dont l'homme peut s'approcher sans crainte ni culpabilité, mais au contraire avec la curiosité des découvertes et la fraîcheur des premières lectures. Et si la surprise de ce miracle, c'était qu'il ne sert à rien de lever le voile, car derrière le voile, il n'y a rien ? En fait, tout serait déjà là, devant, présent : dans la lumière.

ANNEXES

Annexe 1

Liste dans les évangiles et les Actes des 21 occurrences de la structure (les parallèles - en alinéa - ont été listés aussi, puisqu'ils ne présentent pas tous des structures identiques) :

Surprise/Etonnement → **dire** → **exclamatif/interrogatif/intensif** (+ **démonstratif**)

Θαυμάζω

- **Mat 8:10** Et Jésus, l'ayant entendu, **s'en étonna**, et **dit** à ceux qui le suivaient: En vérité, je vous dis: je n'ai pas trouvé, **même** en Israël, **une si grande** foi.
- **Mat 8,27** Et les gens **s'en étonnèrent**, **disant**: **Quel est celui-ci**, que les vents **même** et la mer lui obéissent!
- **Mat 9:33** Et le démon ayant été chassé, le muet parla. Et les foules **s'en étonnèrent**, **disant**: Il ne s'est **jamais rien vu de pareil** en Israël;
- **Mat 21:20** Et les disciples, le voyant, en **furent étonnés**, **disant**: **Comment en un instant** le figuier est-il devenu sec ?
- **Luc 4:22** **Tous** lui rendaient témoignage et **étaient en admiration** devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche. Et ils **disaient** : "**N'est-il pas** le fils de Joseph, **celui-là** ?"
- **Luc 8:25** Et il leur dit: Où est votre foi? Mais eux, saisis de crainte, **étaient dans l'étonnement**, **disant** entre eux: **Qui donc est celui-ci**, qui commande **même** aux vents et à l'eau, et ils lui obéissent?
- **Jean 7:15** Les Juifs donc **s'étonnaient**, **disant**: **Comment celui-ci** connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises?
- **Actes 2:7** Et ils étaient **tous hors d'eux-mêmes**, et **s'étonnaient**, **disant**: Voici, **tous ceux-ci** qui parlent **ne sont-ils pas** des Galiléens?

Εκπλήσσω

- **Mat 13:54** Et étant venu dans son pays, il les enseignait dans leur synagogue, en sorte qu'**ils étaient étonnés** et **disaient**: **D'où viennent** à **celui-ci** cette sagesse et **ces** miracles?
- **Mat 19:25** Et les disciples, l'ayant entendu, **s'étonnèrent fort**, **disant**: **Qui donc** peut être sauvé?
- **Marc 6:2** Et le sabbat étant venu, il se mit à enseigner dans la synagogue; et plusieurs, l'ayant entendu, **étaient dans l'étonnement**, **disant**: **D'où viennent** ces choses à **celui-ci**? Et **quelle est cette** sagesse qui lui est donnée, et **d'où vient** que **de tels** miracles s'opèrent par ses mains?
- **Marc 7:37** Et ils **étaient extrêmement étonnés**, **disant**: il fait **toutes** choses bien; il fait entendre les sourds et parler les muets.
- **Marc 10:26** Et ils **s'en étonnèrent excessivement**, **disant** entre eux: **Et qui** peut être sauvé?
- **Luc 2:48** Et quand ils le virent, ils **furent frappés d'étonnement**, et sa mère lui **dit**: Mon enfant, **pourquoi** nous as-tu fait **cela**?

Εξίστημι

- **Mat 12:23** Et **toutes** les foules **étaient hors d'elles** et **disaient**: **Celui-ci serait-il** le fils de David?
- **Marc 2:12** Et il se leva aussitôt, et ayant pris son petit lit, il sortit en la présence de **tous**; de sorte qu'ils en furent **tous étonnés** et qu'ils glorifiaient Dieu, **disant**: Nous ne vîmes **jamais pareille** chose.
- **Actes 2:7** Et ils étaient **tous hors d'eux-mêmes**, et s'étonnaient, **disant**: Voici, tous **ceux-ci** qui parlent **ne sont-ils pas** des Galiléens?

- Actes 2:12 Et ils étaient **tous hors d'eux-mêmes** et en perplexité, **disant** l'un à l'autre: **Que veut dire ceci?**

- Actes 9:21 Et **tous ceux** qui l'entendaient **étaient dans l'étonnement** et **disaient**: **N'est-ce pas celui-là** qui a détruit à Jérusalem ceux qui invoquent **ce** nom, et qui est venu ici dans le but de les amener liés aux principaux sacrificateurs?

Θαμβω

- Marc 1:27 Et ils furent **tous saisis d'étonnement**, de sorte qu'ils s'enquéraient entre eux, **disant**: **Qu'est ceci? Quelle doctrine** nouvelle est **celle-ci**? Car il commande avec autorité, **même** aux esprits immondes, et ils lui obéissent.

- Luc 4:36 Et ils furent **tous saisis d'étonnement**, et ils parlaient entre eux, **disant**: **Quelle parole** est **celle-ci**? Car il commande avec autorité et puissance aux esprits immondes, et ils sortent.

Annexe 2 - Liste des occurrences de surprises et de miracles chez Marc

5 Miracles avec mention de surprise:

- 1,21-28 (exorcisme d'un possédé)
- 2,1-12 (guérison d'un paralytique)
- 5,1-20 (exorcisme du démoniaque Légion)
- 5,42 (résurrection de la fille de Jaïre)
- 7,31-37 (guérison d'un sourd-muet)

NB : il y a des mentions de surprise/étonnement appliquées à d'autres événements que les miracles (1,22 ; 6,2 ; 10,24.26 ; 11,18 ; 12,17)

Miracles sans indication de réaction (mais où l'impact est narratisé sous une autre forme):

- 1,29-31 (guérison de la belle-mère de Simon)
- 1,32-34 (guérisons multiples « *la ville entière était rassemblée ; il guérit de nombreux malades et chassa de nombreux démons »)*
- 1,40-45 (purification d'un lépreux)
- 3,7-12 (mention deux fois d'une grande multitude, des malades qui se jetaient sur Jésus pour être guéris, les esprits qui se jetaient à ses pieds...)
- 6,30-44 (la multiplication des pains à 5000 personnes)
- 6,56 (les gens parcourent tout le pays pour voir Jésus ; ceux qui le touchent étaient tous sauvés)
- 8,1-10 (la multiplication des pains à 4000 personnes)
- 8,22-26 (guérison d'un aveugle)
- 10,46-52 (guérison d'un aveugle)

Miracles non compris, ou refusés :

- 3, 6 (haine)
- 4, 35-41 (peur)
- 6,5 (manque de foi)
- 6,50 (affolement)
- 6,52 et 8,17 (incompréhension, cœur endurci)

19 occurrences de miracles

Mentions des bénéficiaires de la surprise chez Marc :

- 1,22.27 : les **foules** frappées de l'enseignement de Jésus, puis de l'exorcisme
- 1,12 : la **foule** bouleversée lors de la guérison du paralytique pardonné
- 4,41 : peur des **disciples** lors de la tempête apaisée
- 5,20 : étonnement **général** à la fin de l'exorcisme du démoniaque Légion
- 5,33 : la **femme** hémorroïsse guérie vient vers Jésus craintive et tremblante
- 5,42 : bouleversement des **spectateurs** lors de la R de la fille de Jaïre
- 6, 2 : étonnement des **auditeurs** de l'enseignement de Jésus à Nazareth (6,6 étonnement de Jésus face à l'incrédulité de ses proches) [hapax ?]
- 6, 50-51 : affolement et bouleversement des **disciples** après la marche sur la mer + cœur endurci
- 7,37 : la **foule** impressionnée par guérisons de Jésus
- 9,15 : la **foule** remuée à l'approche de Jésus

10,24.26 : les **disciples** déconcertés par les paroles de Jésus sur les richesses

11,18 : la **foule** frappée de son enseignement

12,17 : l'étonnement de la **foule** à la suite des propos sur l'impôt.

15,5 : **Pilate** étonné du silence de Jésus

15,44 : **Pilate** étonné de la mort rapide de Jésus

16,5.8 : le saisissement, puis la peur et le bouleversement des **femmes** au tombeau

20 occurrences

Annexe 3 : le protocole d'enregistrement

Protocole pour enregistrement d'expériences de miraculés

Dans le cadre de mes recherches de doctorat à l'Université de Rouen, qui tournent autour de la phénoménologie des réactions aux miracles, je suis à la recherche de personnes, croyantes ou non, qui auraient été bénéficiaires ou témoins d'événements miraculeux, afin de les interviewer et de disposer d'un échantillon d'enregistrements à exploiter. Les "miracles" en question ne sont pas nécessairement des guérisons physiques du genre de celles que l'on a souvent en tête (Lourdes, Fatima...), mais ils peuvent consister en des **révélations**, des **effusions**, des **conversions intimes**, bref, toute espèce d'expériences personnelles que leurs bénéficiaires ne peuvent pas expliquer autrement qu'en les appelant miraculeuses.

Ces personnes doivent accepter d'être enregistrées, et que leur témoignage soit utilisé à des fins de recherche de type universitaire. Sur demande, les enregistrements ou leurs transcriptions pourront être récupérées par leurs auteurs. Ces personnes doivent être à même de s'exprimer clairement et avec suffisamment d'aisance.

Les entretiens peuvent se faire partout, et notamment au domicile des personnes interviewées. Elles dureront entre 30 et 40 minutes. Après un pré-entretien destiné à s'assurer que l'expérience ciblée (et interprétée comme un miracle, ou en tout cas une expérience inexplicable de nature spirituelle) correspond bien au sujet de recherche, l'entretien sera centré sur l'expérience elle-même et son vécu par la personne. Les questions viseront essentiellement à faire réexprimer le cadre spatio-temporel de l'expérience, à l'aide de questions semi-directives, dans le cadre défini par les « Entretiens d'explicitation » élaboré à l'origine par P. Vermeersch ([voir ici pour plus de détails](#)).

Il n'est pas indispensable que les personnes interviewées soient croyantes, mais simplement que leur expérience vécue ou observée soit loyalement et sincèrement interprétée par elles comme miraculeuses / inexplicables. Conscient que la foi sera probablement plus couramment la raison qui aura permis aux personnes de se déclarer bénéficiaires ou témoins de miracles, je suis d'ailleurs à la recherche de personnes qui ne seraient pas croyantes, mais qui ne refuseraient pas de désigner néanmoins l'expérience en question par le mot miracle.

Merci de me contacter à cette adresse...

* Il faut ajouter à ce protocole écrit la possibilité, nécessairement non écrite, d'utiliser le terme « surprise » en fin d'entretien, si celui-ci n'est pas sorti, ou si nous sentions que sa thématization directe pouvait apporter des éléments supplémentaires importants. Il va de soi que nous ne pouvions pas mettre cette indication dans les indications transmises aux intéressés afin de ne rien induire.

ANNEXE 4

Les 19 transcriptions

N.B. Ces transcriptions sont reproduites ici avec l'autorisation expresse de leurs auteurs ; elles ne doivent pas être divulguées au-delà du cercle universitaire.

Ces transcriptions ne sont pas dans l'ordre chronologique ; voir [II.A.1](#) pour la présentation des principes de mise en ordre des entretiens.

Transcriptions dans l'ordre des Commentaires (cliquer pour accéder)

- [1. Transcription du témoignage de sœur Marthe](#)
- [2. Transcription du témoignage de Line](#)
- [3. Transcription du témoignage de Claire](#)
- [4. Transcription du témoignage de Marie-Elisabeth](#)
- [5. Transcription du témoignage de sœur Annie-Thérèse](#)
- [6. Transcription du témoignage de Gisèle](#)
- [7. Transcription du témoignage de Sabine](#)
- [8. Transcription du témoignage de Haïm](#)
- [9. Transcription du témoignage de Véronique](#)
- [10. Transcription du témoignage de Léon](#)
- [11. Transcription du témoignage de sœur Anne-Elisabeth](#)
- [12. Transcription du témoignage de Pierrick](#)
- [13. Transcription du témoignage de Mathieu](#)
- [14. Transcription du témoignage de Jean-Luc](#)
- [15. Transcription du témoignage de Florence](#)
- [16. Transcription du témoignage de Sylvie](#)
- [17. Transcription du témoignage de Catherine](#)
- [18. Transcription du témoignage d'Adeline](#)
- [19. Transcription du témoignage de Jacques](#)

1. Transcription de l'entretien avec sœur Marthe

YM : ... Je vous propose de me redonner un peu le contexte, si vous voulez bien, de l'événement dont vous souhaitez témoigner. Vous me donnez à peu près le moment où ça s'est passé, la date, le lieu, l'état d'esprit dans lequel vous étiez. Voyez, hein et petit à petit arrivez à l'événement lui-même.

SrM : Bon. Alors je suis d'un pays ancien communisme et... je suis de la famille catholique qui était assez persécutée et Euh... En fait euh ... c'est pour ça que la foi était toujours dans la famille. Et bah j'ai été toujours catholique pratiquante mais, à un moment donné, je ... j'ai rencontré le sport et je me suis mis à faire le sport à haut niveau.

Alors euh l'époque où ça se passe euh... en 87. Euh j'étais au sommet de ma carrière sportive. Je faisais en même temps les études et euh... en fait ... à cette époque-là en fait je travaillais, je travaillais à l'institut de médecine légale. Et... C'était le moment où j'étais pas du tout bien, moralement et physiquement non plus parce que j'étais assez épuisée... c'était assez, assez exigeant parce que, comme j'étais dans l'équipe de l'Etat, y avait pas mal des entraînements, pas mal de championnats. Bref, j'étais pas, pas trop bien à cette époque-là. Encore plus dans mon travail j'étais pas satisfaite parce que je fais la recherche ça me satisfaisait pas. Et dans ma famille la situation était très, très difficile, ma mère étant très malade. Alors euh, en fait euh, je... j'étais pratiquante mais je dirais plus par tradition. J'étais pas trop branchée à cette époque-là. Je suis allée tous les dimanches à la messe, tout ça [*respiration*] et ... je me suis posée beaucoup de questions parce que dans ma carrière sportive j'ai réalisé que, en fait, au début, la gloire du sport c'est très agréable, c'est tout ce que vous voulez. On est connu, on est dans les télévisions, on nous interviewe, tout ça, mais en fait, le sport de haut niveau, comme on le sait aujourd'hui, c'est pas trop clair. Et j'ai commencé à réaliser ça, que y a de l'argent, y a des influences, y a des gens qui profitent de vous, comme ça... et en fait que votre... vos résultats les nourrissent et dès que vous perdez, bah vous devenez rien. Je l'ai réalisé dans un championnat où, quand je suis arrivée presque à la porte on m'a dit : « Aujourd'hui tu gagneras pas. » C'était clair ! J'ai compris ! Tout ça j'ai réalisé et j'étais vraiment pas trop, trop bien barrée là. J'avais une amie qui était traductrice et en secret on avait un groupe de prière parce que c'était encore le communisme et on ne pouvait pas exercer publiquement, on était plutôt à l'église souterrain. Et de temps en temps je suis allée dans ce groupe de prière mais pas plus que ça. A vrai dire ça m'a semblé un petit peu farfelu parce que c'était charismatique.

YM : Ah bon.

SrM : Et comme je suis psychologue clinicien, je me suis dit, bah ça va pas trop ça. Qu'est-ce qu'ils fabriquent là ?

YM : [*rire*]

SrM : Mais je suis quand même allée parce que cette amie, on avait une très bonne relation et elle m'a aidée beaucoup en fait. On a beaucoup partagé et ... euh on arrive un moment donné une fois, elle m'a dit « écoute, il y a une nuit d'adoration ». C'était la Pentecôte 87, la nuit du 6 au 7. Bon, j'avais pas trop envie, mais comme j'avais rien à faire en particulier, je me suis dit « bon, on va essayer ».

Alors on est parti dans un sanctuaire qui est en fait un sanctuaire dédié à Notre Dame des Sept Douleurs qui est la patronne de mon pays [la Slovaquie]. Euh... on est arrivé. Naturellement on était suivi par la police d'Etat, mais on était habitué, alors on s'est installé dans un petit coin dans la nature et on est parti à l'église parce que c'était une adoration de nuit qui était en fait permise par l'état mais... suivie par l'état. Alors il y avait des groupes, on chantait. Il y avait Très Saint Sacrement, tout ça... mais j'étais pas du tout bien. Quand je me suis plainte devant Saint Sacrement, je... ouh ... ça faisait du mal. Alors je suis sortie. Je suis sortie, mon amie voyait que ça va pas trop [*inspiration*] Alors on est allé s'installer dans une voiture pour parler et là... (6:18) j'ai craqué complètement, euh... En même temps j'étais désespérée et révoltée

mais en même temps je cherchais quelque chose... j'ai senti que qu'il y a quelque chose qui, qui me tienne là ... mais en même temps j'étais révoltée, révoltée. Chaque fois qu'Ania me disait les arguments, je disais : « Mais tu sais, ça c'est belles théories, tout ça, mais en pratique tu vois ce que ça donne tout ça ? » Bon bref j'étais pas d'accord avec elle. Mais elle a insisté quand même [*rire*]. Elle a prié sur moi, euh...mais à la fin je suis sortie de la voiture en me disant ... Alors je suis allée pleurer dans un coin et après je suis revenue à l'église mais je tenais pas et je suis sortie et 4 heures matin j'ai dit à mon amie : « écoute, je sais pas qu'est-ce que toi, tu fais mais moi je pars. Basta. » Alors elle m'a dit : « Bah d'accord. Bon, partons ! » Et on est arrivé par train. Alors on a pris le train. Le premier train qui passait c'était, c'était pas loin de ma ville natale. Moi je suis de la capitale. Et on se dit au revoir à la gare et moi, je, mon papa habitait pas très loin de la gare, notre appartement était là, alors je me suis dit je vais à pied, et mon église paroissiale est entre la gare et l'appartement de mon papa. (8:00) Bon, et tout d'un coup j'entends « Va à la messe ! » Je dis : non. « Va à la messe » Non. Et ben malgré moi je suis allée à la messe. C'était dimanche. Il fallait bien aller à la messe mais j'étais vraiment dans un état où je voulais pas du tout aller à la messe. (8:22) Alors euh (*souffle*) j'étais là (*prt*), sur le banc. J'écoutais la messe du dimanche et rien... rien..... il y avait l'homélie et j'étais toujours là, vidée complètement..... Et tout à coup, bref, dans un moment précis après l'homélie, entre l'homélie et le commencement de l'offertoire, y'en a une joie, et ça c'est le moment précis, je le retiens, une joie qui est venue, mais tellement profonde et tellement fort que j'ai commencé à rier. Alors comme je suis psychologue j'ai essayé maîtriser mes sentiments, mes émotions, tout ça et je me suis posée la question : « Est-ce que tu es devenue complètement dingue dingue ? » J'ai essayé de contrôler la situation. Rien à faire ! Rien à faire. Alors, j'ai quand même eu... J'étais dans un état de tel... c'est mauvais mot « euphorie » car c'était pas une euphorie au mauvais sens, c'était pas une euphorie fabriquée, c'était quelque chose qui est venu et que je pouvais pas maîtriser... tout simplement. Alors j'attendais jusqu'à la fin de la messe. Je suis sortie dans un état !... mais complètement..... transformée, complètement transformée. (9:50) Je vais chez mon papa pour... parce que j'habitais chez mon père. J'ouvre la porte... mes parents me regardent et me disent : « mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Je dis : « Y'a quelque chose qui va pas ? » « Non, justement. C'est ça ce qui est étonnant. Tu es toute rayonnante ». Et comme j'habitais chez eux, ils savaient très bien que je suis mal barrée. J'ai dit : « Mais je sais pas, je... » Je voulais pas trop parler parce que j'avais l'impression que ça se passe quelque chose qui me dépasse complètement et... Alors je dis : « Oui, oui, bah je... c'était bien la nuit, tout ça ... » J'ai [*prt*] balayé un petit peu dans le coin, mais ils posaient les questions tout le temps parce que ils voyaient qu'il y a quelque chose qui se passe et alors je me suis dit : « mais je deviens complètement zingue ! ». Alors j'ai téléphoné vite à mon amie et je lui ai dit : « Mais tu sais, moi je crois que je décroche complètement ! » Alors elle m'a dit : « Explique moi ce qui se passe. » Alors je lui ai dit. Elle m'a dit tranquillement comme si c'était rien. Elle m'a dit : « C'est tout à fait normal, c'est l'Esprit Saint qui t'a visitée. » « D'accord ! l'Esprit Saint ! Mais qu'est-ce que je fais avec... là ? » [*inspiration*] « Bah, tu fais rien. Tu te réjouis. Tu te laisses faire. » Ça a duré une semaine. J'ai été comme ça. Mais on ne peut pas dire que je planais sur les trottoirs, mais, parce que je travaillais, tout ça, mais il y avait quand même une joie profonde qui m'habitait, que je ne pouvais pas, ni maîtriser, ni expliquer. Bah je l'ai pris, j'ai vécu avec. Bon, après une semaine, ça se calme tout doucement. Et après dans le temps en fait, comme j'étais haute sportive, euh j'ai planifié ma vie dans cette direction-là. Parce que je me suis dit, bon j'avais déjà un diplôme, un doctorat, mais en fait mon idée c'était de faire la carrière sportive, en sport, et après on est entraîneur. Tout d'un coup euh... je ... j'ai senti qu'y en a quelque chose qui va pas dans cette situation et que mes plans, c'est quelque chose qui grince là. Alors comme mon amie m'a expliqué qu'il faut parler avec le Seigneur, qu'il m'écoute et qu'il me dise aussi quelque chose, alors j'avais dit : « Mais qu'est-ce que je fais alors là ? » « Ah bah tu quittes le sport. » « D'accord ! Je fais quoi là ? » Tu vas...

Effectivement, dans un an j'étais complètement ... c'était que ça ma vie ! Le sport ! Dans un an, dans une douceur inexplicable, tous les obstacles, tout s'est ouvert. J'étais capable d'aller dire à mon entraîneur de représentation d'état, mon entraîneur personnel, tout l'entourage qui... où je vivais ma vie, j'étais capable de leur dire : « ben c'était pas ça mon chemin, je quitte. » Bon, c'était pas si douce de leur côté que du mien. Ils étaient un petit peu... Comme je pouvais pas leur expliquer, ils étaient complètement... ils se disaient : « mais tu es amoureuse, tu, tu fais quoi là ? » « Non, non, je, je change ma vie. » « Ah bon ? » Bon il y avait quelques conséquences quand même parce que quand même j'étais dans l'équipe mais dans un an ça a tout rangé, et à la fin de cette année il y avait euh... un prêtre, le père Jacques Philippe qui passait de chez nous (il était de la communauté) et on a fait un, un, une réunion de prière secrète parce qu'ils sont passés avec une, une aide humanitaire ou je ne sais pas, bon bref il est passé de Budapest à Vienne, alors il a fait crochet chez nous. Et ben c'est comme ça que la communauté est entrée dans ma vie et que, petit à petit, c'était clair. Ça se passait en 87 et en fait la première fois je suis sortie juste avant la Révolution de Velours. On était cinq amis. Tous cinq on était dans les annales de la police secrète, c'est-à-dire on n'avait pas de chance, normalement, on n'avait pas de chance de sortir à l'occident. Aucune ! On se disait, on a fait le pari avec le Seigneur, on se disait : « Bon. Si tous les cinq ont un visa, on s'en va. » Ah bah tous les cinq on a eu visa. Alors je suis sortie. On est allé à Rome. Après on est allé à Cordes¹, dans notre maison-mère. Petit à petit j'ai fait connaissance de la communauté et c'est devenu clair que c'est là où le Seigneur m'a invitée.Voilà !

(15:15) YM : Bon, merci beaucoup. Alors ce que je vous propose, c'est de repartir maintenant à ce moment que vous avez raconté comme étant un petit peu le moment central, le moment crucial de ce qui vous est arrivé, hein, lors de cette messe où vous assistiez. Première chose que vous m'avez dite, c'est cette voix qui vous surgit dans la tête je suppose, c'est pas une voix que vous entendiez dehors ?

SrM : Ah non, non. C'était quelque chose qui était dans le cœur.

YM : Dans le cœur, dans le cœur. Est-ce que, Comment vous entendez ces mots-là ? Est-ce que les mots sont détachés ? Est-ce que c'est une phrase, avec des mots, ou est-ce que c'est une signification ?

SrM : Ben, quand il m'a invité à la messe, c'était vraiment, j'ai entendu dans mon cœur : « Va à la messe ! » C'était impératif.

YM : D'accord. Donc la phrase : « VA À LA MESSE ! »

SrM : Oui. « Va à la messe ! »

YM : Dans votre langue j'imagine ?

SrM : Oui.

YM : Et ça, cette phrase qui survient comme ça dans votre cœur, comment vous vivez ce surgissement d'une phrase ... vous avez eu une réaction là ?

SrM : Ben oui, j'ai dit : « non ».

YM : Alors vous avez dit non, mais vous vous êtes dit ... est-ce que vous vous êtes dit : « qu'est-ce que c'est que cette phrase qui apparaît là ? » Est-ce que vous avez eu une sorte de réaction par rapport à l'évènement d'une phrase qui apparaît ?

SrM : Je ne me souviens pas concrètement, mais sûrement. Parce que comme je vous l'ai dit je suis un petit peu influencée par mon métier.

YM : Oui.

SrM : C'est-à-dire un événement comme ça, forcément, comme je vous ai dit, quand ça se passe comme ça, ben vous vous dites : « Mais c'est quoi cet phénomène ? » Parce que la première

¹ Cordes-sur-Ciel, maison-mère de la Communauté des Béatitudes.

réaction d'un psychologue : c'est psychologique. Mais après, quand ça devient complètement inexplicable, vous vous dites mais... je peux pas maîtriser, je peux pas influencer, je peux pas ... et j'ai refusé d'aller à la messe mais malgré ça, j'ai dit deux ou trois fois, j'ai dit non, je veux pas, je ... surtout pas à la messe ! et pourtant j'y suis allée ! j'y suis allée.

YM : Et alors quand vous disiez non, vous disiez non à vous-même ou à quelqu'un d'autre ?

SrM : Bah plutôt à quelqu'un d'autre !

YM : Qui, donc, selon vous était l'origine de cette phrase ?

SrM : Bah, en tout cas, ça venait pas de moi.

YM : Ça venait pas de vous.

SrM : Parce que j'étais à priori contre. C'est-à-dire que c'était quelqu'un..... qui ... qui ... qui m'a influencée de je ne sais pas d'où, mais bref ça venait pas de moi. Premièrement, je l'ai réalisé que je peux rien faire avec ça et deuxièmement comme psychologue, je me suis dit mais : « Essaye de faire quelque chose avec ça », ben mais ça marchait pas ! Mon essai c'était dire non.

YM : Est-ce que vous vous en rappelez, et que vous puissiez me dire si c'était plutôt une voix forte ? Une voix douce ? Une voix comment ?

SrM : Difficile à dire. Est-ce que c'était une voix audible ou non... C'est plutôt une certitude dans le cœur.

YM : Oui, d'accord. Pas vraiment une voix. Pas vraiment une voix, plutôt une sorte de message ... peut être ?

SrM : Non... c'était une certitude dans le cœur.

YM : Bon, d'accord. Une certitude dans le cœur. Et, quand vous dites « non » à cette certitude, vous sentez que ... ça va marcher ou ... vous savez déjà que ça va pas marcher ?

SrM : Ça, je ne sais pas ... en tout cas je me rappelle ce moment de refus complet et ... ma réaction était ... ma réponse était un côté, et ma réaction de l'autre, au contraire. C'était ça ce qui était étonnant parce que je disais non et je marchais vers l'église ! Et je me suis installée à l'église ! Et pourtant, j'avais toujours, je disais « mais qu'est-ce que je fiche ici ? Je veux pas. Ça me perturbe trop. Je suis fatiguée. Je veux dormir. J'ai râlé, j'ai râlé. Et mais j'étais là !

YM : Vous vous êtes pas dit : « Y a quelque chose qui prend commande de mon corps, y a quelque chose qui fait ... »

SrM : Ah non, non, c'était pas violent !

YM : C'était pas violent ?

Sr M : Non, non, c'était pas violent. Je dirais, je sentais pas l'agression ou la violence. Je, je sentais dans mon cœur que je suis poussée faire quelque chose. J'ai essayé la stopper et ça marche pas.

YM : Et donc, cette espèce de résistance, vous pensiez, vous pensez qu'elle aurait pu être plus forte si vous aviez vraiment voulu ? Autrement dit est-ce qu'il y avait une part de vous qui acceptait quand même d'être emmenée ?

SrM : Sur... sûrement ! Sûrement. A mon avis, c'était le, c'était le combat entre l'intelligence-raison et le cœur. Parce que le cœur euh... il poussait dedans et ma tête, mon intelligence disait : « non, non, surtout pas ça. » Si je l'analyse maintenant, bon ça ...

YM : Oui, avec le recul... bien sûr, hein... Et sur le moment c'était donc, disons, désagréable ? Vous diriez que c'était désagréable ? Ou est-ce qu'il y avait quand même un élément de.... de curiosité, ou je sais pas de...

SrM : Je vous ai dit. C'était pas ... je l'ai vécu pas comme une agression. Bon ... je peux pas dire, euh que c'était quelque chose très agréable parce que j'étais quand même contrariée. [silence 3s] J'étais quand même contrariée parce que ma raison, mon intelligence se révolt... ben elle refusait de... d'écouter le cœur. Mais le cœur, le Seigneur est euh... un petit plus fort que moi, ben il a quand même réussi que j'étais là sur le banc. J'étais là à la messe et je participais à quelque chose que je voulais pas, mais ben j'étais là !

YM : Et est-ce que vous attendiez quelque chose ? Est-ce que vous étiez en attente de quelque chose ?

SrM : Non, je crois pas.

YM : Non. Autrement dit, vous étiez plus passive, à subir ...

SrM : Oui, c'est ça. Exactement...

YM : Vous vous disiez pas : « quelque chose va peut-être arriver... va peut-être.. ; non.

SrM : Non, je me suis attendais pas du tout.

YM : Alors venons-en à ce moment de, après le sermon avant l'Offertoire que vous me décriviez. Donc vous êtes assise, vous êtes euh...

SrM : J'étais dans le banc, oui.

YM : Voilà ! Et euh je suppose donc que vous étiez toujours dans cette espèce de... d'attitude un peu négative, hein, de subir ce qui se passait. Et vous me dites, à ce moment-là il y a une sorte de joie qui s'est emparée de vous. Est-ce que c'est possible de revenir sur ce moment où ça se passe ? Qu'est-ce que vous sentez ? Qu'est-ce que vous ... Comment vous... ? Qu'est-ce qui se passe ? (22:33)

SrM : [3s de silence] C'est très difficile à poser les mots sur ça parce que c'est quelque chose ... que vous s... à un moment donné, vous le savez. C'est la certitude. Mais vous pouvez pas... vous pouvez rien faire avec... et vous pouvez rien faire avec... et mais c'est certitude ! A ce moment-là, la joie était là. J'ai senti... mais en même temps comme, comme personne humaine, et psychologue en plus, j'étais sûre que ça vient pas de moi.

YM : D'accord.

(23:18) SrM : Ça venait pas de moi. C'était pas possible de se provoquer une joie, une telle joie dans l'état où j'étais. C'est-à-dire euh... au moment même j'ai réalisé que il y a quelque chose qui me dépasse ... Bon, je vous dis, j'ai commencé à rier, je riais pas en éclats mais je, je, je, je riais. Alors j'ai essayé d'étouffer mais j'étais obligé rier ! Mais de contentement ! J'étais comme un enfant. En fait à ce moment-là dans ma conversion j'ai pas rencontré Jésus, j'ai rencontré le Père. [...] Et à ce moment-là je savais que je suis un enfant aimé. C'est à ce moment-là que je le savais et ça a provoqué une joie profonde et bah j'ai essayé de faire ce que je pouvais [*rire*] et ça marchait pas ! C'est après que j'ai commencé à paniquer parce que, c'est comme Pierre sur l'eau, eh bah j'ai commencé à argumenter et j'ai sorti tous les arguments possibles et imaginables ... que ça peut pas être comme ça ! Ah bah c'était ça ! Ce qui m'a confirmé la chose c'est que mes parents, dès que j'ai ouvert la porte, ils m'ont dit : « Qu'est-ce qui t'es, qu'est-ce qui t'es arrivé ? »... Bah moi j'ai eu, entretemps, entre l'église et ... ça fait cinq minutes à pied entre l'église et ma maison, mon appartement, j'ai essayé de calmer les choses, bon la joie était là, j'exultais, mais je me suis dit « bon, je vais arriver chez mes parents... » et je voulais pas trop la partager, ça c'est sûr. Mais quand ils m'ont dit ça ! Je me suis dit : oh là ! Il y a quelque chose qui se manifeste, qu'est-ce que je fais avec ? Alors j'essayais de... dissiper la situation [*rire*] parce que, en fait, je savais pas comment je peux leur expliquer que tout d'un coup, euh... parce que mes parents, ils sont, ils étaient croyants tous les deux mais très traditionnels... je crois que les charismatiques et toutes ces choses d'Esprit Saint... même moi ! Heureusement que j'avais mon amie qui me disait « Tu te calmes, toi. C'est normal. Ça se passe comme ça avec l'Esprit Saint... Sinon c'est ... c'est quand même ... après coup, ça devient un petit peu angoissant parce que vous gérez pas, vous contrôlez pas. Ça se passe et ... vous savez pas est-ce que vraiment... mm ? ... c'est quelque chose positif ? c'est quelque chose négatif ? Euh... comment faire ça ?

YM : Je vais revenir à... encore à creuser un peu ce moment où ça arrive. Est-ce que ... y a dans votre souvenir une sorte d'immédiateté : tout arrive tout de suite ou est-ce que vous pourriez décrire qu'il y a une sorte de progression ?

SrM : Dans la joie ?

YM : Dans votre joie oui.

SrM : Non, non c'était soudain.

YM : Soudain et vous aviez la totalité du sentiment dès le début ?

SrM : Oui, c'était soudain.

YM : Et c'est donc après que ça a baissé doucement, doucement sur la semaine qui a suivi, les jours et les mois qui ont suivi sans doute? Donc, tout de suite le maximum de ce sentiment ?

SrM : Oui, c'était, c'était complètement, euh... la, je dirais l'état intérieur il a changé brusquement à complètement à l'envers. Parce que j'étais désespérée révoltée, et j'ai passé, dans quelques secondes, j'ai passé dans une joie profonde que je connaissais jamais avant et que je pouvais pas maîtriser. C'est pour ça que je vous dis que c'était au moment précis, je me souviens que c'était entre l'homélie et l'offertoire.

YM : Et vous étiez toujours assise ? Toujours assise ...

SrM : Oui, j'étais toujours dans le banc, j'étais comme un bon catholique à la messe du dimanche quoi...

YM : *rire*

SrM : [*rire*] Je ne sais pas ce que les gens qui étaient assis à côté de mieux ils pensaient mais je dirais je fais pas une expression très, très extérieure c'est-à-dire que peut-être ils se sont aperçus que je rigole un petit peu mais je ... j'ai pas regardé mes voisins !

YM : A partir de quand vous avez pu vous dire : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » Est-ce que ça a été rapide ou est-ce que c'était tellement fort que ça vous a pris un certain temps avant de sortir peut-être un peu de cet état que vous ressentiez, est-ce que vous avez ... est-ce qu'il y a un moment dont vous vous rappelez où vous vous êtes dite mais « qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? »

(28:10)

SrM : ... euh je crois qu'assez vite je me suis ... Déjà quand j'ai essayé maîtriser mon rire, je me suis dit : « Mais qu'est-ce que c'est ça ? Il faut que je me ressaisis parce que je suis à la messe quand même ! » Mais la joie était là, je pouvais pas. Je pouvais pas... Alors je faisais comme je pouvais... étouffer. Bon, ce moment, ce moment de rire ça durait pas longtemps. C'est-à-dire que la joie elle était profonde mais ça c'était une réaction, je dirais euh... une réaction où j'ai réalisé quelque chose qui se passe et je pouvais pas maîtriser mais petit à petit la contrôle du cerveau elle s'est installé. Mais elle était pas négatif, c'est à dire je n'ai pas rejeté mais effectivement je me suis dit tout d'un coup : « Mais qu'est-ce que c'est ? [silence 3s] Qu'est-ce qui se passe ? » ... C'est-à-dire la question, comme vous dites, elle est arrivée assez vite, déjà à la messe ! C'est-à-dire que j'ai essayé gérer un petit peu mais pas contrôler négativement mais gérer parce que je ... parce que j'étais dans la réalité. Je planais pas quelque part. J'étais dans la réalité. J'ai réalisé que je suis à la messe et qu'il y a des gens mais, euh, moi, personnellement, intérieurement, (*rire*) je pouvais rien faire ce qui se passait dedans ! C'est-à-dire je pouvais même pas maîtriser ce qui se passait dedans. J'ai essayé de maîtriser ce qui se passait à l'extérieur et... je me suis posée la question : « Mais, c'est quoi ça ? »

YM : Et est-ce que déjà à ce moment-là vous vous disiez : « ça va changer ma vie, ça va ... » Est-ce que déjà vous anticipiez un peu ce qui allait venir ?

SrM : Non. J'étais dans un tel bonheur que j'anticipais rien. J'ai réalisé que je suis aimée, je suis enfant. C'est bon. Je voudrais rester là mais...

YM : Est-ce que cette idée que, ce vous dites là « J'ai réalisé que j'étais devenue un enfant par rapport au Père », est-ce que c'était quelque chose qui venait de votre expérience ou est-ce que c'est votre interprétation ? Est-ce que dans l'expérience il y avait aussi ce rapport au Père ?

SrM : Sûrement. Parce que je vous ai dit que la situation dans ma famille elle était très, très difficile, elle était vraiment très, très difficile. J'ai beaucoup souffert parce que ma mère était gravement malade psychologiquement. Et le père il essayait de faire ce qu'il pouvait avec des enfants, gérer toute la famille. C'est-à-dire que mon père, il était au fond, au fond il était très bon mais comme il fallait absolument qu'il nous gère, qu'il nous éduque et qu'il s'occupe de

nous et qu'il travaille et puis tout ça, c'était sur ses épaules, ben la relation était plutôt rationnelle, pratique. C'est-à-dire que dans ma famille les relations étaient beaucoup plus pragmatiques et pratiques quotidiennement que trop affectives ou émotives. Il avait pas de temps ! Mais pour nous c'était un manque. C'est-à-dire que, il est sûr que ... c'est l'analyse que j'ai fait un petit peu après, mais c'est ça cette rencontre ! Il a changé ça ! C'est-à-dire c'est aussi là j'ai réalisé que je suis enfant. Je l'ai réalisé dans l'église par rapport de Dieu le Père. Là, Il m'a fait vivre le moment où j'ai réalisé que je suis enfant d'un père. Mais au niveau de mon père... de la terre, ça changeait aussi la relation profonde chez moi et avec ma mère aussi parce que j'ai compris ... parce que dans le temps où j'étais révoltée, où je souffrais et je voulais plus vivre dans cette tension, je savais pas gérer ça. Quand vous souffrez c'est difficile : les relations sont tendues, tout ça... et en fait à ce moment-là la tension est tombée, j'ai compris leur profonde souffrance à tous les deux. En fait j'ai compris que ils sont tous les deux dans une souffrance énorme et qu'ils essayent de se dépatouer comme ils peuvent... et là j'ai commencé à les aimer mais... autrement qu'avant.

YM : Y avait pas cette... tout ce que vous décrivez cette découverte de... de sentiments familiaux, y avait pas avant votre conversion une attente d'amélioration ?

SrM : Non.

YM : Non. Vous viviez vraiment dans la difficulté des relations, et y avait pas une... un espoir, une attente que quelque chose pourrait arriver ... ?

SrM : Peut-être humainement j'ai toujours un petit peu espéré qu'on peut aider ma mère. Euh... comme psychologue je me suis dit : « Mais il y a bien des manières de l'aider ! » Mais en fait elle était tellement dans la souffrance qu'elle refusait quoi. Et c'est difficile de le recevoir de votre enfant aussi. C'est-à-dire tous les essais qu'on a faits ça tombait à l'eau.

YM : Est-ce que à l'époque cet événement vous l'appeliez quelque chose comme « miracle » ? Est-ce que ...

SrM : Non.

YM : Non. Vous n'utilisiez pas ce mot là ? Non. Est-ce que vous l'appeliez quelque chose ? Est-ce que vous donniez un mot à ce qui vous était arrivé ?

SrM : Je crois pas que je l'ai nommé, non. Bah, c'est sûr que après j'ai réalisé que c'était une intervention de, de, de Dieu...

YM : Ça, en réfléchissant après, ça ?

SrM : J'ai jamais, j'ai jamais considéré ça comme un miracle parce que, en fait, euh [*long silence*] euh... J'avais une autre notion du miracle tout simplement.

YM : Oui, voilà. Par contre, le mot « intervention » correspond bien aujourd'hui à ce que vous diriez, vous utiliseriez ce mot là ?

SrM : Oui. Et aujourd'hui, je sais que aujourd'hui je peux l'appeler « conversion » parce que c'était ça ce qui a changé ma vie. J'y étais, j'y étais là pour presque rien. Bon j'étais là parce que j'étais là [*rire*] mais ce qui s'est passé, c'est entièrement Sa part à Lui parce que moi, j'étais pas prête.

YM : Est-ce que, est-ce que la dimension de nouveauté, d'inconnu, elle était présente ? Autrement dit, est-ce que ça a ... Parce que vous disiez « J'ai commencé à ... le cerveau après est revenu. Il m'a fait prendre conscience, etc... » Est-ce que cette dimension de nouveau et d'inconnu elle faisait un peu peur ? Est-ce qu'il y avait un élément de peur ? De quelque chose de... Parce que vous disiez « Je maîtrise pas ... je ... »

SrM : Euh... Comme psychologue, je disais que ... pas la peur négative. Un petit peu la panique devant quelque chose qui vous dépasse mais ... je dirais l'état de bonheur et de joie était tel que euh... j'avais pas vraiment peur, c'est-à-dire une peur négative ! Où vous vous coincez, où vous vous fermez, où vous vous protégez. Je me suis pas protégée, hein !

YM : Oui.

SrM : J'ai tout simplement essayé comprendre et me dire « qu'est-ce que c'est ça? Où je suis ? Qu'est-ce qui se passe ? » mais c'était pas négatif au sens des mots que ça m'a mis dans une peur ou dans une angoisse. Pas du tout.

YM : Et dernière question. Est-ce que ça vous a surpris et décontenancée, déstabilisée ou est-ce qu'au contraire, vous étiez à l'aise dans ce qui était arrivé ?

SrM : Je vous dis : j'étais dans un bonheur, dans une joie.

YM : Et donc pas de, pas de ...

SrM : Non, il y avait pas. Il y avait pas ... je vous ai dit, c'était pas agressivité. Il y avait aucune espèce de négativité. C'était très surprenant mais en même temps c'était tellement agréable que... bon, la surprise était agréable ! [rire]

YM : D'accord.

SrM : [rire] C'est-à-dire, c'était positif. Ce que j'ai vécu, c'était positif et je l'ai réalisé. J'ai paniqué un petit peu. Je posais des questions. Comme la Vierge Marie, comment ça va-t-il se passer ? Elle a posé la question ! Mais, en même temps, à mon avis, elle était dans un tel bonheur qu'elle a répondu oui ! Bon, je vais pas me comparer à la Vierge Marie, n'est-ce pas !

YM : En tous les cas, merci beaucoup...

2. Transcription de l'entretien avec Line

YM : La première chose que tu peux me dire, c'est le contexte de ce qui t'est arrivé, bon tu me l'as déjà écrit, mais ça serait intéressant que tu le reprennes ne serait-ce que pour te remettre dans l'état d'esprit, le contexte tel que tu l'as vécu de cet événement-là.

LL : Alors en fait le contexte est beaucoup plus large que ce que j'ai écrit parce que sinon, j'aurais écrit bien plus. Mais en fait le contexte aussi c'était... d'abord, premièrement une recherche ancienne, hein, ça c'est certain, que j'ai toujours été... mes parents ils avaient un dieu, en fait, ils avaient pas de Dieu, mais ils avaient un dieu, c'était le travail. Et puis je me rappelle, les filles travaillent, travaillent, et vous verrez. Bon. En plus ça tombait bien, moi j'aimais bien travailler, l'école, tout ça, bon, les études... Mais seulement, je voyais rien. Tu vois ? Bizarrement. Je me disais, j'avais un manque. Bon, mais qui était ancien, après le bac déjà, j'étais un peu parti voir ailleurs, mais j'ai rien vu, non plus... Bon, y'avait ce contexte-là. Euh, je le dis maintenant, mais à l'époque j'étais incapable de dire « y'a une dimension qui me manque ». Tu vois, c'était plutôt : tu sais, quand tu vas bien, t'aimes ton mari, t'as des enfants, t'as une petite maison, modeste, mais c'est bon, et puis, voilà, y'avait ça. Et puis aussi, y'a eu pire, c'est que en fait JN n'était pas en bonne santé mentale, et ça je ne le savais pas en me mariant, et c'est arrivé assez vite, en 1975, à la naissance de P justement. Ça s'est vraiment manifesté, il a mis énormément d'années à accepter ça, et accepter de se soigner, ce qui fait que c'était vraiment difficile. Bon, avec des moments de désarroi complet parce qu'il était à la limite suicidaire et que, il me terrorisait, je me disais, est-ce que c'est possible qu'il aille euh, à Fécamp se jeter d'une falaise, tu vois, je voyais ça comme ça. Et ça, ça me fragilisait pas, mais ça me ... c'était un contexte non négligeable.

Et puis, je crois que c'est un peu comme ça que j'ai fait du piano. Enfin, JN aimait beaucoup le piano, moi aussi j'en avais fait un petit peu, on avait un piano à la maison, ça compte la musique, ça a compté. Parce qu'on a trouvé une prof, pour notre fille, et puis, bon, à force de la conduire, de la rechercher, j'ai sympathisé avec la prof, et alors cette fille me... c'est important ça, parce que cette fille me... était très calme, très sereine, très joyeuse, très bien enfin... bon, euh... et on a tellement sympathisé que, d'abord, j'ai refait du piano, un petit peu, enfin... médiocrement parce que je ne suis pas une bonne musicienne, mais, pas grave, euh, et puis un jour elle me fait - oui, c'est un détail, mais ça compte drôlement - un jour elle me fait jouer et travailler les préludes de Bach les plus faciles, bon. Et comme je suis, quoi que je fasse, sérieuse, je travaillais les préludes, un jour, et c'est vrai j'ai même pas raconté ce truc, mais un jour je travaillais les préludes, et les larmes aussi me viennent. Alors la leçon d'après je lui dis, mais E., euh, je comprends rien, tu te rends compte, ça me fait presque pleurer. Elle me répond pas, elle me dit « Oui tu sais, Bach était un homme très... » je sais pas quoi, ce qu'elle me sort, mais rien, elle me parle pas du tout à quel point Bach était tout imprégné de sa foi. Elle me dit rien, bon alors je continue mes préludes, bon, et puis j'adorais, hein. J'adorais vraiment.

(3:43) Et puis, un jour le hasard a fait, JN partait avec nos enfants en Algérie, j'ai horreur du soleil, et de la chaleur, bon, et puis c'était les vacances, bref, ça collait pas, moi je lui dis, ben écoute, si on allait toutes les deux, plus mon plus jeune, à la montagne, bon, mes parents avaient un studio, bon, nous voilà parties. Et le contexte c'est que on s'installe et puis au bout de deux jours, trois quatre jours, j'en sais rien, elle me dit, oh tu sais, j'ai vu une petite affichette, y'a une - c'était pas une messe, y'avait pas d'église, une célébration pour Pâques, à la salle polyvalente. Je vois encore où j'étais dans la pièce, et où elle était. (4:32) Intérieurement, effondrement. Je me dis, c'est pas vrai, cette fille-là est croyante ? C'est pas possible, c'est pas possible ! Une fille bien comme ça ? Enfin, j'étais suffoquée, j'ai pas moufté, hein, et puis, elle est partie à sa célébration, et là quand même, je me disais c'est pas vrai, moi qui pensais que c'était une fille bien et voilà que... mais tu vois, à ce point là, j'avais vraiment pas une haute idée, hein, des croyants, par ce que c'est vrai que mes parents étaient peut-être incroyants, mais

alors, des modèles. Des modèles de, pas sur tout, mais enfin, sur l'ouverture de leur maison, l'accueil, ils gardaient à manger toute la ville – enfin, parce que mon père était secrétaire de mairie, donc il était très en lien, les gens frappaient pour demander un truc, bon, hop, vous restez manger, bon! Enfin, bref très accueillants, très généreux d'eux-mêmes, donc je voyais pas bien ce que les croyants... au contraire même, j'en connaissais, c'était pas top, sur ce plan-là.

Donc voilà qu'elle va à son truc, et puis je vais vite, moi en besogne, je me dis c'est pas possible, faut que je me fasse une idée, je vois encore l'étagère, elle avait mis trois bouquins, je me dis, faut que je regarde, que je voie par moi-même, et puis, ben, vite fait, là je commence et puis alors, (5:49) c'est ça le bizarre, tout de suite ça m'a intéressé, tout de suite ! Bon, parce que je sais bien faire, euh, la part des choses, et m'intéresser, même si tout m'intéresse pas, je prends que ce qui me va, et donc je commence ce bouquin, bon, je me dis oui c'est intéressant, et je me rappelle très bien les thèmes : le silence, l'amour et ...l'écoute. L'écoute, alors pourquoi l'écoute, c'est parce que étant médecin, même du travail, on écoute beaucoup, énormément. Et puis on se rend compte que c'est très important. Donc les trois thèmes. Alors elle revient de sa célébration, puis, comme ça mine de rien, je lui dis, ça ne te dérangerait pas si je continuais à lire le bouquin ? Enfin, je voulais pas trop lui dire que ça m'intéressait, non, parce que je me sentais un peu... bon... Elle me dit, oui, oui, pas de problème, t'inquiète pas, j'en ai deux autres. Et alors bon, j'ai continué le bouquin, pas pendant la journée, parce qu'on skiait, mais finalement je le lisais la nuit, et puis bon, comme la pièce était comme ça, elle, elle dormait là, et moi, à côté, bon, ben, lampe de poche ! Et puis alors très vite quand même, ça m'intéressait vraiment beaucoup, mais ça collait pas, hein, alors j'ai pris un crayon à papier, et puis je – ça c'est trop rigolo – et je faisais des traits, là, en biais, dans les, dans le bouquin, et puis je me disais, oui, je suis super d'accord – c'est même super ce qu'il écrit, le gars, mais alors, franchement, grâce à Dieu, je vois pas le rapport, mais bon, ainsi de suite, tu vois. Bon, et puis, comme la nuit quand même je dormais un peu, j'avais pas fini le livre, et puis une semaine ça passe vite, donc un jour je me dis, bon, je vais pas skier, faut absolument que je termine ce livre. Hop, je vais dans un café front de neige, je me rappelle précisément la place où j'étais assise, et puis je termine le bouquin. [déglutition]

(7:33) Ben et puis là, euh (pfou...), inexplicable, hein, je, pareil, des l - je me suis mise à pleurer. Et puis j'ai attendu... rien... là j'étais devant mon café, je... fff...je pleurais... Et puis voilà, ça s'est fait. Alors, qu'est-ce qui s'est fait ? Une sorte de (soupir)... [déglutition] [t] le problème, c'est que c'est indescriptible: on voit rien, on n'entend rien, c'est... et pourtant, euh... le texte, l'évangile de ce matin dit un peu ça : « un autre monde », mais... pas de l'ordre du visible, un monde euh..... aussi l'idée de la porte qui s'ouvre sur un autre monde qui est un monde, euh..... alors, les mots classiques, hein, de paix, de... je, je... d'amour, mais je sais même pas dire ça, et en plus ça fait quand même plus de trente ans, mais, bien que ça fasse plus de trente ans, c'est indélébile. Moi quand on me dit, y'a des gens qui perdent la foi, moi je suis sûre que non, je me rappelle de ça : indélébile ! Et un monde extraordinaire, enfin... pff... mais non, pas extraordinaire, un monde, euh... C'est ça le problème, c'est que c'est indicible, en fait Et mais alors, immédiatement, cloc, retournée comme une crêpe, je croyais tout ! Sans qu'on puisse, euh... y'a pas de rationalité là-dedans, ça c'est clair, et... mais par contre c'est certain, comme si on, on rencon... alors j'ai mais après dans la suite parce que finalement ça m'a aidée, euh...comme si on rencontrait... on pénètre autre chose, et ça me l'a refait dans la vie, ça, des mo... des instants où un autre monde est accessible. Mais quand il dit là, ce matin, « moi je suis de ce monde, vous vous êtes (je sais plus quoi) du monde d'en bas, et moi je suis du monde d'en haut, alors évidemment j'aime pas les étages, parce que c'était pas comme ça, c'était plutôt euh... horizontal, moi, mon truc, c'était... moi j'étais là, et le

monde il était pas... là-haut, il était ...possible. Enfin... Alors ce truc-là, ça s'est reproduit, il a fallu que ça se reproduise dans les semaines qu'ont suivi, un certain nombre de fois, parce que bon, j'étais coriace, sans doute, enfin, je veux dire, on n'est pas construit dans la rationalité pour gouverner... m'enfin si, (10:18) parce que cette première fois, j'ai été acquise, acquise, certaine de...de la vérité de cet événement-là, enfin, bon ceci dit, je te le dis là parce que c'est le cas, mais j'ai été incapable après quand il a fallu un peu en parler, euh, je me suis dit, on va me prendre pour une délirante. Enfin, j'étais très embêtée avec ça, parce que justement, étant de formation médicale, je me suis dit, attend, ils vont me prendre pour une cinglée, hein ? Si tu vas raconter, euh... Bon, alors heureusement j'avais pas à le raconter, mais le problème, c'est quand il a fallu essayer quand même de m'insérer quelque part, fallait bien que je raconte quelque chose, j'étais incapable, hein, parce que tu vois, même là, c'est mais (sourir, déglutition) Alors bon, je peux même pas parler de lumière, Alors si, y'avait quand même... mais c'était à l'intérieur... C'était un éblouissement intérieur on va dire, hein. Une certitude intérieure qu'un autre monde, que ma rationalité était, était toute petite, et que voilà, y'avait bien autre chose, qui était digne d'intérêt, qui était la vérité, et voilà, avec quelqu'un, quelqu'un qu'était pas visible, mais quelqu'un.

(11:28) Et alors, c'est pour ça que ça m'a aidé, la parole de JN dont il ne se souvient même pas, parce que je lui en ai reparlé, je l'ai cherché, parce qu'il était en Algérie, et c'est ça qui m'a tout de suite tracassé, je me suis dit : mais qu'est-ce que je vais raconter à JN ? (petite voix) Qu'est-ce que je vais raconter à JN ? (aspiration) Ça, ça m'a immédiatement beaucoup perturbée,... je vais à l'aéroport, dans tous mes états, mais j'étais dans tous mes états, j'ai été dans tous mes états un certain temps, hein ? Avant de me dire que j'étais malade, parce que évidemment, évidemment, je me suis dit : mais t'es malade, t'es malade... alors je vais à l'aéroport, puis, je me rappelle très bien là, les portes qui ouvrent, qui ferment, on se voyait, mais je ne sais pas pourquoi, il sortait pas, il était retardé là-bas avec les enfants et puis, je, « qu'est-ce que je vais lui dire, comment je vais lui dire ? » parce que, il fallait que je lui dise à lui, évidemment ; aux autres, c'était pas trop, y'avait pas le feu, mais à lui, fallait que je lui dise, y'a quelque chose de changé et c'était... mm...une question de... vitale...bon. Donc euh, je tournais, je devais avoir l'air de, je sais pas quoi, et puis plus tard, il m'a dit, mais tu sais je te voyais de loin, mais dès que je t'ai aperçue, j'ai su que tu avais rencontré quelqu'un. Alors ça, je me dis c'est... pour moi c'était un bon signe parce que je me disais, il... enfin, c'était un bon signe, j'en sais rien, mais je me disais d'abord il a vu, il a compris, quelque chose, même sans me parler, et puis, j'ai effectivement rencontré quelqu'un, mais je le raconterais pas comme une rencontre de quelqu'un que j'ai vu... euh, une image humaine, ou une... pas du tout, j'ai pas vu de choses comme ça. Mais une certitude, heu, et puis que j'étais accueillie, aussi... que ce monde-là m'était... comme à tout homme, m'enfin, là en l'occurrence c'était moi, mais oui, c'est pour toi, c'est ta vie, enfin c'est pour ta vie, pour ton bonheur, enfin, je... c'était de cet ordre là, quoi en gros. Voilà. (Elle se mouche)

YM : Bon, alors merci (...)... est-ce que c'est envisageable qu'on revienne à ce moment où tu termines le livre, tu commences à pleurer, et là, au moment où quelque chose apparaît, survient : est-ce que c'est possible de ralentir un peu le film, et de voir ce dont tu te souviens au moment où quelque chose commence ?

(14 :20)

LL : [6s] Je sais pas, je dirais que j'ai pas bougé de ma place, je me souviens très bien, j'étais toute seule [en plus] euh forcément c'est pas l'heure d'être dans un troquet. J'avais le bouquin là, et..... en fait j'attendais.... enfin oui, j'attendais, enfin, je... oui en fait j'attendais rien, mais j'obs... j'sais pas, je... mais c'est diff... Pas grand-chose de plus que ce que je t'ai dit tout à l'heure... si ce n'est que ça s'est ... ouvert. Ça s'est ouvert. Le monde s'est ouvert, à

une dimension, euh, qui pour moi était inenvisageable. Et puis je venais de très loin, je me rappelle après dans le bouquin que je lisais, y'a des grands mots : eucharistie : c'est quoi ça ? Enfin bon moi j'étais à des années-lumière de tout ça, enfin. Or là, bien que j'étais à des années-lumière de tout ce qui concernait le fonctionnement de la religion, là j'étais de plain-pied, oui de plain-pied. Et c'est pour ça que le haut, le bas, ça ne me va pas ; de plain-pied avec un monde invisible, mais euh..... oui, grand, euh (soupir) beau, oui... si on pouvait – doit dire des mots, grand, beau heu... et fait d'une certitude, une expérience qu'on m'enlèvera jamais, tu vois.....[4s] Et puis d'accueil... mais d'accueil, un accueil ça suppose qu'il y ait quelqu'un... y'avait pas quelqu'un... c'était... Pourtant c'est marrant ce que je te dis là, parce que y'avait une, des images, quand même, donc y'avait pas de gens, mais ... c'est bizarre, oui, y'avait... c'était grand et doux et... accueillant quand même et c'était pour moi, enfin pour moi entre autres. Enfin, j'y avais ma place, plutôt, c'était pas pour moi et pas les autres, mais c'était, j'y avais ma place, ça existait, et ça existait de façon euh... certaine, enfin, c'est ça qui était foudroyant. Et puis à l'inverse, ce que je connaissais paraissait étriqué, tu vois, paraissait euh, enfin, étriqué c'est peut-être pas le mot, mais insuffisant. Alors que là, c'était euh.....[4s] C'était grand.....Enfin, alors évidemment c'est un peu faussé par tous les qualificatifs qu'on... des récits bibliques où on parle de paix, d'amour et pourtant c'est ça. C'était ça, c'était apaisant, y'avait rien à craindre.....Oui, rien à craindre parce que dans le monde on craint beaucoup de choses, bon (pff)... là, non. Là non, c'était donné, enfin, je veux dire, il suffisait de pousser la porte, comme si il suffisait de pousser la porte, parce que finalement c'est pas si simple. Quand même après, ça vient quelques fois, enfin c'est venu quelques fois au début, pour assurer sans doute la, la chose, mais on n'y va pas comme on veut, hein, ça s'ouvre à certains moments, merveilleusement, et puis les trois quarts du temps... Mais tu vois non, je pourrais pas trop dire si ce n'est que j'ai... j'ai été retournée comme une crêpe, que j'ai pas bougé de ma place, que..... que c'est venu à moi, euh, pfff...et puis j'ai pris une gomme enfin, en rentrant dans mon studio et puis (rire) j'ai gommé, pour signifier, enfin, parce que c'est vrai comme y'a pas de mot et tout ça, faut, j'avais de la chance, je pouvais signifier ce qui s'était passé en gommant les traits dans le bouquin.

YM : Ah oui ?

LL : Ben oui, parce que là c'était évident.

YM : Tu penses que ça a duré combien de temps, cette...

LL : Oh, pas très longtemps ! je pense pas, euh...fff... Enfin j'ai pas d'idée, mais je suis sûre pas plus que quelques ... minutes, je sais même pas, je sais même pas, mais si tu veux, c'était d'une telle ... euh...(aspiration) intensité... enfin, c'était tellement soudain, tellement inattendu, tellement... fort que.....[3s] mais je pense pas, non non c'était pas long, non non c'était pas long, je sais pas, au maximum 5 minutes, puis encore, je crois pas, 5 minutes parce que j'ai pas bougé, quoi, j'étais tellement sous le coup que ... j'ai dû rester dans ce troquet, mais... je pense pas qu'en soi ces images-là soient... enfin, ces images, c'est pas le mot, enfin si, quand même, un peu, ... une image d'ouverture, quoi. Mais c'est plus intérieur que de l'ordre du visible. Puis c'est pas de l'ordre non plus de l'écoute.

(19 :36) YM : Tu penses que tu avais les yeux fermés ?

LL : Je pense pas, je pense pas, que j'avais les yeux fermés, je pense pas, je pense même que je voyais le livre, la table, puis les autres tables, là-bas, le bar qu'était à gauche, et puis le gars qu'était derrière son bar, non, je pense pas, ... non, je suis même sûre que j'avais les yeux ouverts, puis en plus, peut-être que maintenant je les fermais, parce que j'ai acquis peut-être une plus grande faculté d'intériorisation, je sais pas mais, là à l'époque, je m'attendais pas à ça, donc je lisais un bouquin, c'est tout, tu vois, comme j'aurais lu un bouquin de spiri – non, j'aurais jamais lu un bouquin de spiritualité mais enfin, comment on appelle ça, de développement personnel, enfin tu vois, euh...un bouquin pour le mieux-être, mais là c'est pas du tout ça...

YM : Et les larmes, est-ce qu'elles ont eu à ton avis un rôle déclencheur, ou pas ?

LL : Eh ben oui, elles ont eu un rôle déclencheur, parce que d'abord, je comprenais pas pourquoi je pleurais, c'est pas des larmes de... j'avais pas de raison de pleurer, c'était ... pas de tristesse, le livre m'avait plutôt, euh... mais peut-être parce que ça m'a amené, euh... les mots en question autour de l'écoute du silence, m'ont amené à une espèce de vérité, de vérité par rapport au sens de la vie que j'avais déjà. L'écoute, j'en étais convaincue, bon l'amour, qui n'en est pas quand même un peu convaincu, même si on met un peu tout là-dedans, bon et puis, (déglutition) le silence aussi j'en étais complètement convaincue, (21 :12) et les larmes sont venues me dire... m'étonner, mais me dire : mais tu touches au vrai, tu touches au... à la... au sens profond de la vie, là. Alors, les larmes, je me suis dit mais, ce livre c'est plus important encore que de dire je suis d'accord. Tu vois, c'est... oui, elles ont joué leur rôle. D'abord pour me faire prendre conscience que c'était inhabituel, inattendu et que... c'était essentiel. Enfin, je pense..... (8s)

YM : Et tes réactions, au moment où ça survient, est-ce que tu te rappelles avoir ressenti, je sais pas, soit une sorte de... est-ce que y'a des sentiments qui te ...

(22 :03) LL : Ben oui, une évidence, et surtout un profond euh... bien-être, voire soulagement, voire euh... comme si euh.... ben comme si euh... tout avait changé dans le bon sens. Bien que, enfin, pff... rien n'allait mal, en vérité... mais comme si euh... oui, bien sûr que j'ai senti immédiatement comme une grande nouvelle quoi, comme un... comme si, oui, ça allait changer ma vie, et que la vie était encore plus belle... euh j'aimais bien la vie, hein, toujours, mais, comme si la vie était encore bien plus belle que ce que je pouvais imaginer avec ma vue courte, et mes petits fonctionnements euh... humains. (22 :54) C'est ça que ça m'a... immédiatement j'ai... j'étais éblouie par ce truc-là, je me suis dit c'est tout, beaucoup différent de ce que je pensais, la vie est encore plus... y'a autre chose qui mérite d'être vécu, euh, qui fait sens, qui touche le vrai euh, enfin oui, oui, enfin c'était grandiose, c'était ça enfin, l'essentiel de la vie. Pour moi le sens de la vie ça m'a toujours, quand même... parce que le travail, bon, ok, ça me suffisait pas. Donc là je me suis dit c'est extraordinaire, enfin, oui, oui, oui, j'étais au 7^e ciel, sauf que je savais pas raconter, je sais à peine encore et que, heureusement ma copine elle a tout de suite pigé... oui, oui, oui, elle en revenait pas. Parce que elle, elle était très croyante, je ne sais pas pourquoi elle m'avait jamais rien dit, mais bon, elle a bien fait, dans un sens, parce que j'aurais pas cru ce qu'elle me disait, et, oui, oui, elle m'a pas mis des mots dessus, mais ... parce que c'est vrai que c'était le mot amour, que j'étais... le plus capable de redonner. Le mot amour, j'avais senti un monde euh... un monde d'amour, oui un monde d'amour, où il n'y avait pas d'obstacle, un monde facile d'ailleurs, d'une certaine façon..., accessible, quoi disons, c'était pas si compliqué que ça, accessible oui. Et puis un monde d'amour, oui ça c'était... de paix, d'amour, donc très... attirant je sais même pas, parce que c'était pas que c'était attirant, il était là. C'était une évidence, donc c'était même pas « viens », c'était « tu l'as », enfin, il est pour t... enfin, pour vous, tu vois ?

(24:36)

YM : et donc c'était plutôt quelque chose de plutôt intérieur, même si tu le décris, on a l'impression que c'est un peu devant toi...

LL : Oui, c'était devant moi mais c'était d'une transformation, c'était, oui, oui oui, ça me semblait quand même devant moi parce que tu vois je te le montre, là. Je te le montre. Donc c'était devant moi, mais... c'était... comme si tu veux une illustration de tout ce dont le livre avait été porteur, et que je portais quand même en moi, sauf que c'était le problème que j'avais jamais, alors fait le... imaginé que euh... le Seigneur était là-dedans, enfin... qu'un Dieu était là-dedans, et là, ça s'est imposé. Parce que c'est vrai que euh... je pense que écoute, silence, amour oui tout ça, je devais peut-être le porter, oui, un peu, comme tout le monde, là, euh... faut bien vivre avec des choses qui valent le coup, mais euh... Là, il m'était donné de voir que c'était pas notre œuvre. Tu vois, que c'était donné. Alors ça changeait tout. C'était du coup plus facile,

c'est pas la force du biceps, donc c'était : « mais te casse pas la tête », C'était ça aussi la merveille : « te casse pas la tête », même si on continue à se la casser, hein. C'était quand même différent..... (9s de silence)

(...)

27 :37 : Le fait que ce soit hors description classique, que ce soit si grand, si beau, si paisible, si amoureux, si... ça pouvait pas être œuvre humaine, enfin, je sais pas, ça pouvait pas... C'est vrai que c'était au-delà de qualificatifs chrétiens, par exemple. C'est-à-dire après quand on a discuté avec ma copine, elle a bien vu, elle a dit, oui, c'est le, l'amour, bon. Puis moi je lui ai dit, mais quelle voie ? (...)

passage sur les autres religions, les autres voies...

(29 :26) C'était au-delà de ça, c'était au-delà des schémas, des dogmes, c'était...(...)

YM: à aucun moment tu n'as éprouvé quelque chose qui serait du domaine de l'appréhension, de la peur ?

LL : Ah, surtout pas ! Au contraire. Non, du tout. Sauf que c'était euh, du jamais vu, du... mais c'était au contraire tout sauf du créant la peur, c'était au contraire euh, euh ... c'est le vrai, enfin, c'est le vrai...c'est le bon, c'est à ça que tu... l'on peut tendre... tu peux pas ne pas aller, tu vois ça, tu ne peux pas, euh...refermer la porte, enfin, tu peux peut-être, mais il faut être cinglé, hein, du coup ? Tu vois non, tu, c'est naturel, même. C'est naturel de dire oui. (...) mais là franchement, c'était impossible, impossible de dire non à quelque chose de si bon. Impossible, tu peux pas. Et pourtant je suis rationnelle...

(32 :48) j'avais une quête, c'est sûr, j'avais sûrement une quête. Voilà.

3. Transcription de l'entretien avec Claire

YM : Donc ce que je te propose C., c'est que tu essaie de revenir un peu sur le contexte dans lequel ce que tu souhaites me raconter, s'est déroulé, que tu me dises, comment ça s'est passé, où tu étais, quand, etc., et à partir de là, je te poserais quelques questions.

CM : Ouais. Alors je vais remonter un tout petit peu en arrière, pour situer la chose. Alors je vivais en Allemagne, j'avais travaillé pendant des mois comme graphiste dans une agence de pub, pour soutenir et accompagner un homme qui avait le cancer, un cancer généralisé, et à qui on avait donné deux mois à vivre. Donc je l'ai accompagné, ça a duré six mois, euh j'accompagnais aussi sa femme et sa fille, il a fini par mourir, c'était très très dur pour la famille, donc moi je portais avec, et juste après sa mort, y'a une opération qui était programmée, qui était l'opération d'une tumeur bénigne à mon pied, et sur le lit de réveil, la patronne, donc sa femme, m'a viré, à l'hôpital, sur le lit, lors du réveil de l'anesthésie. Elle m'a pris les clefs, et puis elle m'a fait ramener mes affaires par quelqu'un, j'avais plus le droit de rentrer dans le bureau, bref, voilà. Ça a été assez violent, ça a été très violent ; et euh, voilà. Donc j'étais dans cet état là, j'ai eu des béquilles, j'ai attendu deux semaines chez moi dans mon appartement, avec mes béquilles, chômage, et tout, et j'étais franchement pas bien du tout, et donc j'ai pris un billet de train, et je suis rentrée chez mes parents. Me disant que j'allais prendre des vacances et ça ira bien après. Arrivée chez mes parents, je me suis retrouvée moi pas bien du tout, très mal, et donc dans mon caractère, quand ça va pas, je mors. Et ma mère et mon père, dès qu'ils s'approchaient, je... c'était insupportable, pour eux comme pour moi, ça allait pas du tout, et je voyais pas comment me sortir de ça, je pouvais pas rentrer en Allemagne, parce que je savais que ça allait pas arranger les choses, et donc ma mère m'a proposé d'aller dans une abbaye, à Belloc, alors que, il faut dire, ça faisait quelque chose comme 20 ans que je mettais plus les pieds dans une église, que j'en avais contre les curés, contre tous ces croyants, enfin tous ces trucs un peu... voilà. Et donc je suis allé dans cette abbaye, parce que c'était le seul endroit où je savais que je pourrais panser mes plaies. Donc c'est une abbaye de bénédictins dans les Pyrénées, qui m'a accueilli alors que ce sont des hommes, mais y'avait plus de place chez les bénédictines, donc ils m'ont quand même pris, en extérieur, pour une semaine.

Et c'est là que les choses se sont passées. Je suis arrivé là-bas et les 5 premiers jours, on va dire, j'ai dormi, j'ai mangé à l'aumônerie, enfin voilà, nourri par les frères, et j'ai pleuré. J'allais à toutes les cérémonies, des Laudes jusqu'au coucher, en fait pour les entendre chanter, et je pleurais. Le père abbé venait me voir, il disait, est-ce que je peux vous aider, faire quelque chose ? Non, non c'est pas possible, et je pleurais. Mais vraiment, j'avais quelque chose à déverser, et puis, bon, ça a commencé à s'apaiser, ça allait mieux, et puis le dernier jour, ma mère devait venir me chercher, voilà. Voilà, je m'étais reposée. Mais quand je rentrais dans la chapelle écouter les frères et admirer le soleil qui se levait sur les vitraux, enfin bon, des choses très esthétiques, très matérielles, mais c'était tout. Et puis le dernier jour, je suis allé dans la chapelle du bas, j'sais pas pourquoi. Et là, voilà. Là, il s'est passé un truc, euhmmm, j'ai regardé la croix de Jésus qui était quelque chose que je supportais pas, et faut savoir depuis des années, pour moi, c'était le symbole de la culpabilité, de la souffrance de Jésus, je pouvais pas, je comprenais pas, qu'on nous oblige à regarder ça tout le temps, et là j'ai regardé celle de l'abbaye de Belloc, et elle a au milieu, là où les deux bois se croisent, elle a une espèce de boîte carrée dans laquelle il y a un fond rouge et un cœur blanc.



(4:31) Et j'ai regardé ça, et tout d'un coup, voilà, comme je le dis aux jeunes, comme je dis quand j'en parle, j'ai pris un shoot, c'est-à-dire que, euh, je sais ce que c'est de se sentir aimé, d'avoir une mère qui m'aime, d'avoir un homme avec qui je suis, et qui m'aime, de sentir cet amour-là, mais là, j'ai pris ça à la puissance, je sais pas, cent. J'ai pris, j'ai pris une, je sais pas d'où ça vient, je peux pas l'expliquer, ça a été, euh, je suis restée KO pendant je sais pas combien de temps, quelques minutes sans doute, où j'étais, dans un espèce de cocon d'amour, voilà, c'est ça, c'était un gros, euh, j'étais bien, il faisait bon, c'était pas de l'adrénaline, parce que ça aussi, je connais, euhmm, je saurais pas expliquer, c'était quelque chose de fabuleux, euh...enfin, fabuleux... ouais ! qui fait que, tout d'un coup, j'ai senti que j'étais aimée par quelque chose de ...super fort, voilà, c'était pas ma mère, c'était pas les frères, c'était autre chose. Et euh..... donc je suis restée à savourer ça, parce que, quand même, hein, ça se savoure, et puis après ben j'ai.....je, je me suis reposée on va dire, j'ai retrouvé un peu mes esprits, je sais pas comment on peut appeler ça, et puis je suis sortie et là, c'était fini², quoi, c'est...c'était le bonheur. C'était quoi, je sais pas, mais j'avais quel âge, j'avais 30 ans. 29-30 ans. (...) je cherchais des choses dans la vie auxquelles me raccrocher...

YM : Ce qu'on va faire, c'est creuser ce moment où tu décris le moment où entres pour prier dans cette chapelle...

CM : C'était pas prier, parce que je priais pas, je croyais pas vraiment, enfin, je ne vivais pas Dieu, je ne vivais pas la prière, c'est des moments où je me recentrais sur moi, on va dire. Je cherchais des endroits un peu isolés pour... mais c'était pas...Je ne priais pas.

YM : D'accord. Et est-ce que tu peux décrire un peu l'environnement ? Tu as parlé de la croix avec ce cœur rouge sur fond blanc : est-ce que tu peux décrire un peu ce que tu vois autour de toi ?

CM : alors c'est dans la chapelle, c'est la crypte je crois, ou c'est la chapelle souterraine de l'abbaye. C'est une salle un peu ronde, parce qu'il y a toutes les chaises des frères, en rond avec l'autel au milieu. Et puis des bancs en bois relativement simples. Ça doit pouvoir recevoir, quoi, 50 personnes. Voilà, y'a ce côté rond avec l'autel et la croix.

YM : des bruits ? Du silence ?

CM : Non. J'étais toute seule. Oui, du silence.

YM : Et toi-même, physiquement, tu te places comment ? Tu m'assieds ?

² Même expression chez Yvonne-Aimée de Malestroit : « Je ne sais comment cela s'est fait, ce matin, à la messe, Jésus m'a prise tout à coup. *C'était fini*, je ne voyais, je ne sentais plus que Lui, je ne me rendais plus compte où j'étais. » journal du 12 juin 1922, cité dans Paul Labutte, *Yvonne-Aimée de Jésus, ma mère selon l'Esprit*, éd. François-Xavier de Guibert, 2^e édition, Paris, 1997, p. 145.

CM : Oui, je m'assieds. Ben oui, je ne priais pas, donc je m'asseyais.

YM : Tu t'asseyais, et tu attends un certain temps ?

CM : Ça a pris cinq, dix minutes, oui. Pas longtemps, je me suis assise ; je me souviens d'arriver dans cette chapelle, dans laquelle j'étais pas allée pendant la semaine, je suis rentrée là, pourquoi, je ne sais pas, qu'est-ce qui a fait que j'ai voulu aller là, je ne sais pas non plus, je crois qu'il y avait eu une messe le matin, mais j'y étais pas allé, et je me suis assise, c'était un endroit calme, je me suis assise sur un banc en bois, et puis j'ai regardé la croix.

YM : et ta position, tu étais plutôt recourbée ? Quelle était ta position ?

CM : Oui, à l'époque je portais encore un peu le monde. Oui, j'étais un peu comme ça ?

YM : Donc tu t'es relevée pour regarder la croix ?

(9:40) CM : Moui, mais j'étais pas en position de recevoir quelque chose. Voilà, c'est vraiment pas ce ressenti-là. J'ai été surprise par la croix, parce que du coup, peut-être j'ai réalisé un peu des choses là. Là j'ai un peu fait la paix à ce moment-là, c'est-à-dire quand j'ai vu ce carré avec ce cœur, y'avait plus cette croix, y'avait plus ce symbole-là. Et du coup c'est devenu vraiment, voilà, quelque chose de beaucoup plus pacifiste pour moi, et euh ...

YM : tu dis que tu as été surprise par cette croix, parce qu'elle t'est apparue tout à coup ?

CM : Non, parce qu'elle était dans cette chapelle dans laquelle je n'étais pas allée. Et qu'ils sortaient, qu'ils sortent que à certaines périodes, parce que je leur ai demandé après, euh..... c'était, ça devait être avant Pâques. On devait être au carême. Et je ne l'avais jamais vu, cette – bon faut dire que je trainais pas mes guêtres dans cette abbaye non plus, et pendant la semaine j'étais toujours restée dans la chapelle du haut. Donc pour moi, c'était la première fois que je voyais – d'ailleurs elle a un nom cette croix...voilà, au milieu, le croisement qui pour moi symbolisait vraiment le – c'est là que ça fait mal, il était pas là. Puisqu'il y avait cette boîte.

YM : Et il jamais été là, quand tu as commencé à le regarder, ou il a disparu ? Ou au contraire, il était absent depuis le début, ce croisement ?

CM : Ah, non, mais il y est pas, j'ai vu la boîte. Y'a la boîte et y'a le cœur. Y'a plus de croisement.

YM : Et quand tu vois cette boîte et ce cœur au centre, est-ce que tu peux retrouver les impressions qui te viennent à ce moment-là ?

CM :Je dirais une acceptation, une réconciliation. C'est-à-dire que là, cette culpabilité, elle était plus là. Ce qui me faisait souffrir, ce que je refusais, qui me, me me faisait mal, euh..... j'avais cette culpabilité, comme beaucoup de judéo-chrétiens, ce truc qui me pesait, et là il était plus là. Il était plus là parce que – je sais pas pourquoi en fait. En le voyant, ça n'était plus ce symbole de la douleur du Christ, mais c'était un symbole d'amour. C'est là que j'ai compris, en fait, cette différence, euh... cet objet de torture n'en était plus un. Puisque, au milieu, y'avait plus l'obj – y'avait plus la croix. Enfin, y'avait plus le – j'sais pas, c'est visuel, hein ?

YM : Et le fond rouge et le cœur blanc, est-ce que ça a une importance ?

CM : maintenant, ou sur le moment ?

YM : Sur le moment, oui.

CM : Alors, je suis pas allée voir plus près, j'ai eu un sentiment de douceur. Sur le coup, ce rouge, c'était un écrin de velours, et c'était doux. Et le cœur, c'est pareil, je suis pas allé le voir, je l'ai vécu un petit peu comme un œuf, comme de doux, de chaud, de vivant. C'était, oui c'était doux. C'était plus du tout violent, voilà. Oui c'était, ce sentiment de, de surprise, quelque part, j'avais jamais réalisé, enfin,...(...)

YM : Alors, donc, tu es en train de regarder ce fond rouge, ce cœur blanc-

CM : C'est tout petit, hein ?

YM : Tout petit - y'a plus de croisement, plus rien, y'a toutes ces sensations qui t'arrivent dessus, et là, tu me dis tout à l'heure, j'ai reçu ce shoot, j'ai reçu cette espèce d'impression cent fois plus grande... comment ça arrive, ce truc-là ? Est-ce que tu peux te remettre dans le moment où tu ressens...

CM : Je m'y remets régulièrement parce que je...

YM : tu le racontes ?

CM : et puis j'en profite encore quelque part quand j'y repense. Alors, comment expliquer ça ? C'est – je saurais pas dire si c'est venu de l'intérieur ou de l'extérieur. J'ai eu l'impression ... hummm... c'est dur de trouver les mots exacts. Hummm... ce sentiment de douceur, en fait, maintenant là quand tu me demandes comme ça, j'avais l'impression peut-être comme si j'avais été ce cœur au milieu de l'écran, c'est-à-dire que tout d'un coup j'étais dans quelque chose de... moi-même de doux, enfin... c'était chaud dedans, c'était chaud dehors, c'était ce sentiment de joie absolue, enfin de joie quand on a, pas quinze mille fois, mais qu'un enfant a quand il fait un câlin à sa mère, je sais pas comment dire, euh ce sentiment d'être bien d'être aimé d'être au chaud d'être dans les bras de quelqu'un, je sais pas comment heu, c'est ça, c'est à la fois chaud et confortable, et...(16:37)

(18:06) Il m'a été... sur le coup, hummm....j'ai eu vraiment, enfin... j'ai pas analysé après, pour savoir ce que j'avais ressenti. C'est-à-dire que sur le coup, j'ai senti que j'étais aimée, c'était, c'était quelque chose qui était clair comme un verre d'eau, voilà, on voit que c'est un verre d'eau, je voyais que.... Je sentais... je, je j'étais aimée, et j'ai senti en moi une – en moi, la joie. C'était euh... cette joie, je... je me souviens pas d'avoir ressenti un tel, une telle joie ... j'étais rassurée, j'étais à ma place, euh.... c'était très intérieur, hein, y'a pas, y'a pas eu de dialogue, c'est vraiment..... euh, un câlin silencieux ? (rires) un câlin silencieux !

Ym : Un câlin silencieux, oui, oui. OK et tu disais tu sais pas si tu t'es redressée, tu sais pas si tu as changé de position ?

CM : Non, je sais que sur la fin, enfin sur la fin, au bout d'un moment, ehmmmm...j'osais pas bouger. J'osais pas bouger, parce que j'avais peur que ça s'arrête (eheheheh !!!)

YM : donc ça durait un certain temps ?

CM : ça a duré un certain temps, oui. Je pense que ça a duré, ça a dû duré quelques minutes, hein ? J'ai pas regardé l'heure, hein, je suis désolé !

(19:30)

YM : Et le côté « shoot », ça fait penser à quelque chose de rapide, de brutal, et dont l'influence dure, dont l'influence se répand, et dure ?

CM : Oui parce que cette joie que j'ai ressentie, même si après la sensation de, de, cette sensation d'amour va se, se, ce que j'ai reçu, - ce câlin, on va dire, euh... voilà, après, j'étais moi, mais la joie que j'avais eue, elle était là, et euh, et je suis, je me suis relevée avec la certitude d'être aimée. Donc ça, ça a duré super longtemps quand même. Après, j'étais euh, ...voilà, j'avais envie de le crier partout, quoi, je, je...

(25:00) YM : Si on repart à ce moment de joie, ce moment où tu ressens quelque chose de... ce « shoot », ce moment de 100 fois plus qu'avant, est-ce que tu as une réaction, est-ce que tu ressens quelque chose – la joie bien sûr – qui est un moment de quelque chose, un instant, est-ce que cette joie arrive dans un instant, comment ça se manifeste, cette espèce de... ce que exprimeras par la suite sous forme de « shoot » ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui survient, qui n'était pas là précédemment ?

(25:44) CM : Je décrirais ça – c'est pareil, ça va paraître un peu idiot – j'ai eu l'impression de m'être remplie de quelque chose, d'avoir été remplie de vide avant, et euhmmmm..... y'a eu ce moment, voilà de chaleur autour de moi, de, de, d'amour, et là je me suis remplie, et heu ... c'est ça, après j'étais comblée. Avant j'étais un peu, si je dis une coquille vide, non, mais si, c'était ça, y'avait quelque chose qui allait pas, qui manquait, j'étais vide, et euh..... en fait j'ai senti au moment où heu, où j'ai reçu cet amour, la joie, j'ai senti

que là, [rapide aspiration] voilà, je sais pas comment dire, je me suis gonflée, je me suis remplie de quelque chose, voilà, c'est pas physique, j'ai rien vu de différent,

YM : et est-ce que ce moment d'être tout à coup comblée, tout à coup remplie de quelque chose, il est perçu dans ton souvenir comme arrivant soudain, ou est-ce qu'il y a une certaine durée, quand même ? Est-ce qu'il y a une progressivité dans ce remplissage, en quelque sorte, si je reprends l'image ? Est-ce que c'est tout de suite là, ou est-ce qu'il y a quand même une sorte de petit à petit ?

CM : Ben c'est difficile, parce que la joie elle est montée doucement. Alors, y'a eu ce sentiment d'amour, et la joie qui est montée, à quel moment je me suis sentie remplie, heu, je pense que c'est venu en même temps que la joie, enfin, si je devais, mais là, je dirai rien là...(…)

(28:48)

YM : Est-ce que cette expérience là, où moment où tu l'as éprouvée, t'a semblée normale, naturelle ?

CM :Un peu fantastique quand même.

YM : qu'est-ce qui te fait dire que c'était un peu fantastique ?

CM :Je savais que j'avais vécu quelque chose qui n'était pas... normal dans le sens où on le vit pas tous les jours, euh, que moi j'avais jamais vécu, et qui n'avait pas, pour moi qui suis à l'origine plutôt mathématique, voilà, pas matérialiste, je sais pas comment dire, c'était quelque chose que je ne pouvais pas expliquer. Donc euh.....c'était génial, c'était pas explicable, oui, c'était fantastique et c'était très très fort, mais je savais que j'avais aucun moyen d'expliquer le truc, d'expliquer ce qui s'était passé, de le dire. Donc c'était fantastique.

YM : c'est pas ce mot-là, fantastique, que tu as utilisé à ce moment-là ?

CM : Qu'est-ce que j'ai dit ?... le mot « shoot » il est venu beaucoup plus tard, maintenant que je parle avec des ados,

YM : mais il retranscrit quelque chose que tu as ressenti à ce moment-là ?

CM : oui, oui...

YM : hein, cet espèce de choc...

CM : c'est que j'ai pas le mot pour dire...hmmm... quand je dis que j'ai ressenti l'amour de Dieu, pour certaines personnes c'est déjà quelque chose de fantastique, enfin...c'est quelque chose qui est tellement fort, que heu, pour les jeunes je peux m'exprimer que comme ça. Mais moi je disais que, heu...voilà, je sais depuis ce jour-là, pour moi c'était clair, c'était une certitude, je sais que Dieu m'aime. Et heu... c'est ça qui est fantastique. Parce que je connais assez de gens qui... puis moi j'étais vraiment dans le déni, vraiment ma porte était fermée quoi, y'avait pas moyen, Dieu, pftt, c'est les parents qui y croyaient, moi non. Donc ça, c'était... et là, tout d'un coup, heu... je savais que Dieu m'aimait, ça avait un côté fantastique dans le sens où c'est super, c'est...génial. Et heu... techniquement inexplicable.

(YM : résumé de l'expérience)

(32:39)

CM : L'événement c'est la douceur, l'amour, et du coup, moi j'ai ressenti une grande joie, voilà, de de de, ...de savourer ça.

YM : Et le 100 fois plus, dont tu me parles depuis le début, ça aussi c'est une reconstruction ultérieure ?

CM : Ah à l'époque c'était clair. C'était clair que qch comme ça, ça peut pas être... je n'avais jamais ressenti ça et je, j'avais ressenti avec ma mère, avec maintenant avec Jean, ça n'a rien à voir. On était vraiment dans le... puissance... c'est, c'est....c'était très très fort. Et même j'allais dire, quand j'ai mon mari et mes trois enfants autour, rien. Enfin rien, non, pas rien, mais par rapport, c'est c'est....c'était quelque chose qu'était vraiment très très fort. Et pour moi ça c'était clair dès le début. Et puis j'avais le sentiment, voilà, quelque chose qui qui m'était, qui m'est tombé dessus, parce que, je sais pourquoi j'ai le sentiment que c'est arrivé

comme ça, ça m'a englobé, et pour moi il était clair dès le début que c'était pas seulement, euh..... : « ah tiens hop là, tout d'un coup je me sens bien »...

YM : l'intensité y était, dès le début.

CM : maintenant je me dis qu'il avait mis la pression ce jour-là parce qu'il en avait marre de frapper à la porte. Mais c'est vraiment ça, c'est, c'est très fort.

(32 :52)

CM : j'ai laissé les choses se faire. Là, tout d'un coup j'ai ... j'ai ouvert la porte, enfin...

4. Transcription de l'entretien avec Marie-Elisabeth

YM : Je pense que ce serait bien que vous me redonniez le contexte, comment vous étiez à ce moment-là...

MEP : Je suis tombé malade le 30 août d'une double infection, et puis bon, beaucoup de séquelles, et la maladie était là et je pouvais plus rien faire par moi-même, et cette nuit-là, j'ai eu une sensation de dialogue avec ce prêtre qui était décédé depuis peu, c'était en avril, et ça s'est passé en fin 2010 et début 2011 que ça s'est passé, et c'est un phénomène assez drôle, parce que j'entendais sa voix qui me disait: « oui, faut que tu te relèves, faut que tu y arrives, on a besoin de toi ».

YM : Et donc vous disiez l'autre jour que cette nuit où vous entendiez cette voix-là, vous n'aviez pas réussi à dormir...

MEP : J'ai pas dormi de la nuit... parce que j'entendais toujours cette voix me parler, et moi je lui répondais, « oui, je vais essayer, oui, je vais essayer ».

YM : Et cette voix que vous entendiez, vous la reconnaissiez comme étant celle du prêtre ?

MEP : Oui, c'était son timbre de voix, c'était lui qui me parlait, aucun doute. Mais ce prêtre-là, depuis le décès de Jean-Paul II, priait pour moi pour une guérison partielle. Et moi je n'ai jamais rien demandé pour moi.

YM : Et cette voix se répétait... ?

MEP : Toute cette nuit-là, la voix de ce prêtre est restée avec moi toute la nuit.

YM : Quand vous l'entendiez, qu'est-ce que vous ressentiez ?

MEP : Ben ce que je ressentais, c'était une certaine *force* qui m'habitait, une nouvelle *force*, comme si il me donnait son courage et me disant, ben maintenant (...Jean-Paul II), il faut que tu te lèves. Ça me fait penser à la devise de la fraternité (...) qui dit « lève-toi et marche », de l'évangile.

YM : Et alors, quand vous l'entendiez cette voix, c'était comme une voix que vous entendez dans la vie normale, ou bien... ?

MEP : Oui, oui, c'était la voix que j'avais l'habitude d'entendre.

YM : Ça a dû vous étonner de l'entendre, comme ça ?

MEP : Oui, ça m'a beaucoup surpris, mais je n'ai pas eu peur, une grande paix m'habitait.

YM : Alors, comment vous expliquez que vous n'avez pas eu peur ?

MEP : Je, alors là, sais pas, je ne sais pas, je me sentais en paix.

YM : Elle vous semblait venir de quelque part autour de vous, cette voix, ou en vous, comment ?

MEP : c'est très difficile à expliquer, à la fois, je le sentais proche de moi, tout en sachant qu'il était décédé, mais je sentais sa présence et cette paix intérieure, et j'avais retrouvé une certaine confiance parce que ma maladie était là, puisque j'avais une myopathie dégénérative, et que les symptômes sont partis pour l'instant... Oui, cette voix, et puis j'ai repensé à notre conversation, j'avais l'impression de l'entendre encore.

YM : Oui, vous vous rappelez bien de comment elle était.

MEP : Pour moi c'était clair.

YM : Oui ; et quand vous entendiez la voix, donc vous vous sentiez en paix, en confiance... Pourquoi elle s'est répété, cette voix, à votre avis ?

MEP : le père me disait très souvent, quand on disait l'office du soir, qu'il priait pour moi, il voulait, il demandait la grâce d'avoir une guérison partielle.

YM : Donc vous l'avez entendu, et vous vous rappelez cette promesse de prier pour vous ?

MEP : Oui, parce que je l'entendais la dire, il l'a dite devant moi, quelques fois. Je m'associais à lui, mais moi je ne demandais pas cette grâce-là.

YM : Oui, est-ce qu'elle était forte ou faible, quelle était son intensité ?

MEP : Elle était très dense. C'était un prêtre qui était un très grand priant.

YM : Qu'est-ce vous appelez dense ? qu'est-ce que ce ça veut dire pour vous, dense ?

MEP : Dense, ça veut dire qu'on sentait sur son visage cette communion au Christ qu'il me faisait partager quelque fois quand on priait ensemble l'office, ou qu'on faisait l'oraison ensemble. Il m'insufflait cette grâce de la prière intense, que j'ai toujours eu depuis mon enfance.

YM : D'accord, et donc les mots que vous entendiez, c'était... ? Redites-moi...

MEP : Alors, les mots c'était : « Babeth, tu peux te relever, tu vas y arriver, on a besoin de toi. » Petit à petit j'ai réfléchi : tout ce que j'avais fait auparavant, puisque j'ai été en pastorale sur la paroisse St Hilaire, et donc avec confiance j'ai suivi cette demande...

YM : Et qu'est-ce que vous sentiez quand ça se répétait ? Est-ce que vous aviez une réaction par rapport au fait que ça se répétait ?

MEP : Non, non, j'avais l'impression que lorsqu'elle se répétait, c'était pour me donner la force de l'accomplir.

YM : D'accord, et donc vous vous disiez, ça se répète, et donc la force va m'être donnée ?

MEP : Voilà, et ce matin, avec l'aide de mon auxiliaire de vie, on a été au fauteuil, et à ma toilette, et pour la première fois, je me suis retrouvée dans mon fauteuil de repos, dans ma salle. Où depuis plusieurs mois j'avais pas été.

YM : Donc c'est ce moment-là qui est le moment du début de votre changement de vie...

MEP : Voilà, oui, c'est un signe très fort...

YM : Tout à l'heure vous disiez que ça ne vous avait pas fait peur, que vous aviez été en paix ? Est-ce qu'il y a d'autres émotions que vous avez ressenties à ce moment-là ?

MEP : En ce temps-là, non, pour moi, j'étais en paix.

YM : Vous vous disiez pas : « ça va être impossible... », vous saviez que ça allait être possible ?

MEP : Non, je ne savais rien. Je faisais vraiment un acte de foi et de confiance. Parce que là ça me dépassait, et j'ai accepté que ça me dépasse. Si ça avait échoué, ça aurait échoué, mais bon, je le prenais comme ça.

YM : Et ça vous est pas venu à l'idée d'essayer de répondre, à cette voix, de parler...

MEP : Oui, pendant la nuit, je répondais à cette voix.

YM : Alors, qu'est-ce que vous disiez ?

MEP : Je lui dis, je vais essayer, je vais arriver. Et je me rappelle au cours de cette nuit, j'avais l'impression d'avoir une force qui revenait, que je n'avais plus, depuis plusieurs mois.

YM : Et comment ça se manifestait, cette impression de force qui revenait, comment vous le sentiez ?

MEP : Parce que j'essayais de m'appuyer sur mes bras, tout ça, de tenir à la barre de mon lit pour me soulever, donc y'avait un petit peu des attitudes que je prenais, et que je n'avais plus l'habitude de faire seule, puisque c'était mes auxiliaires de vie qui me tournaient et tout ça... Et j'arrivais à faire ça. Mais inconsciemment, parce que j'ai pas l'impression que je me rendais vraiment compte.

YM : Hmm : une sorte de demi-conscience ?

MEP : Voilà, mais tout en répondant à cet, à cet, à cet appel.

YM : alors, y'a un mystère quand même dans ce vous dites, parce que vous dites que vous étiez en train d'écouter, en train de répondre, en train d'essayer en même temps, mais en même temps, vous dites, que vous restiez calme, et puis quasiment inconsciente...

MEP : Pas inconsciente, parce que j'avais conscience de cette voix que je connaissais, que j'ai accompagnée, je savais qui c'était, c'est pas une voix que j'aurais entendue d'une autre personne, c'est vraiment, pour donner son nom maintenant qu'il est parti, c'est le père Fernand Bachelet, avec qui j'ai beaucoup œuvré. Il m'a aussi aidé à entrer en vie consacrée. On avait des rapports très forts au niveau de la prière, au niveau de l'étude, tout ça.

YM : une question aussi, est-ce que, quand la voix se répétait, elle était exactement pareille, ou il y avait des variations ?

MEP : Non, toujours cette voix qu'il avait, qui était très douce.

YM : Mais, quand il répétait « Babeth, tu vas te lever, etc. », c'était la même sorte d'intonation, la même sorte d'expression, de rapidité ?

MEP : La même rapidité ; j'ai senti aussi qu'il me faisait comprendre qu'il savait que j'avais beaucoup de volonté, et il savait que je pouvais faire des choses formidables, donc je sentais au cours de cette nuit-là un, vraiment sur le matin, hein, vraiment sur le matin, quelques heures avant que Marie-Dominique arrive, cette insistance, mais le ton de sa voix est resté le même, pas du tout agressif, toujours avec beaucoup de douceur, avec beaucoup de... comment dire, est-ce que c'est de tendresse qui irait, je ne sais pas. Mais ça voulait dire, je sentais bien que ça lui tenait à cœur que je puisse faire ça, me relever.

YM : On avait parlé l'autre jour, vous vous rappelez, de creuser aussi un autre moment où vous avez pu prendre un verre alors qu'auparavant, vous n'aviez pas pu le faire ; ce serait aussi intéressant de creuser ce moment-là : donc par rapport à la nuit où vous avez entendu les voix du père Bachelet, c'était à quelle période, cette expérience-là ?

MEP : Alors cette expérience-là, c'était courant mars 2011.

YM : Vous pouvez me donner le contexte ?

MEP : Je sais que c'était la nuit du vendredi au samedi, puisque le samedi j'avais passé toute ma journée, ma première journée, dans mon fauteuil de repos dans la salle. Je n'avais plus du tout le contact de ma salle. J'étais que dans ma chambre, et donc ma salle, je ne me rappelais plus comment elle était. Et là, simplement, je sais que c'était une nuit du vendredi au samedi, il est décédé le 11 avril 2010, et ça s'est passé quelques mois après. Pour revenir à ce que vous disiez, ce phénomène que j'ai pu attraper un verre, j'ai été surprise moi-même ; ça a commencé une fois dans la salle de bains, je me préparais, et j'ai attrapé, sans m'en rendre compte ma bouteille d'eau de Cologne : je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais ? Je l'ai reposée, je l'ai reprise, et là, sans tremblement, ni rien, parce que j'ai quand même des tremblements, même s'ils sont relatifs maintenant, et bon, j'en ai parlé à quelqu'un, mon accompagnateur, et quelques jours après, est-ce que c'est quinze, huit, dix jours après, le phénomène s'est reproduit, en prenant un verre où je buvais depuis des années et des années avec une paille, de l'eau, et là, c'est pareil, j'ai pris le verre et j'ai bu normalement. Là ça m'a posé question. Je me suis dit, est-ce que je me suis fait de la comédie ? Est-ce que j'ai affabulé ? Ça allait jusque-là. Je me posais des questions vraiment.

YM : Donc vous vous êtes dit, en somme, qu'est-ce qu'il se passe, puisque maintenant je peux le faire, pourquoi est-ce que avant je ne pouvais pas ?

MEP : Voilà, voilà. Et même étant enfant, je ne pouvais pas boire, puisque ma maladie, c'est depuis mon enfance.

YM : Et oui. Alors, la fois où vous me dites, que dans la salle de bains, vous avez réussi à attraper cette bouteille d'eau de Cologne, en fait, vous avez fait une sorte de mouvement un peu inconscient ? Comme si vous y pensiez pas ?

MEP : Tout à fait ! Tout à fait !

YM : Votre main est partie toute seule attraper cette bouteille ?

MEP : Tout à fait.

YM : Voilà, et puis c'est quand vous l'avez eu dans la main, que vous vous êtes dit : qu'est-ce que c'est que ce mouvement ? Et qu'est-ce que c'est que cette nouvelle possibilité ? Alors, quand ça s'est passé, vous avez dû ressentir quelque chose, un choc ?

(18:27) MEP : Ah oui ça, « qu'est-ce que je fais, qu'est-ce qui se passe ? ».... (inspiration) je me suis dit, on va laisser ça courir, on va le mettre de côté, ça m'a pas travaillé, cette (étape?)-là, ça m'a pas perturbé.

YM : C'est la 2^e fois où ça vous a perturbé.

MEP : Oui, c'est la deuxième fois. La première fois, je l'ai beaucoup porté dans la prière, puisque j'ai des temps de prière de consacrée, et là, j'étais dans une véritable paix. Mais quand

ça s'est prod... y'a un temps aussi, ça se produit toujours un samedi, où je suis seule, et pour nous le samedi, c'est le jour de la Vierge Marie. Dans mon institut, c'est ND de l'offrande. Donc après coup, j'ai pensé en lien avec Marie qui pour moi est très importante dans ma vie, et, un clin d'œil, un signe. Et quand j'ai pris le verre, là ça m'a posé question.

YM : est-ce que vous avez eu peur, ou un sentiment comme ça ?

MEP : La deuxième fois, peur, sur le coup, non, mais après je me suis posé des questions, me disant, mais est-ce que je n'ai pas fait du cirque, est-ce que c'est vrai ce qu'on m'a... ce que j'ai depuis toute petite, et tout ça !

YM : vous disiez avec l'autre expérience avec la voix que vous vous étiez sentie dépassée : est-ce que là aussi, vous vous êtes sentie dépassée ?

MEP : Oui, je me sentie dépassée. Mais je me suis dit, le Seigneur me fait peut-être un signe, et aussi, en avril de cette même année, je pense, je me rappelle plus, je l'ai pas très bien en tête, y'a eu la béatification de Jean-Paul II, saint Jean-Paul II. Et saint Jean-Paul II pour moi a une grande importance dans ma vie spirituelle. Pourquoi ? Parce que saint Jean-Paul II pour moi il était vraiment la figure, euh il était proche des personnes malades et handicapées puisque lui aussi malheureusement il a vécu cette épreuve qui l'a emmené après, mais euh, et puis plusieurs fois il m'est apparu. Il m'est apparu, c'est long à dire, c'est long à expliquer, mais je pense que pour moi, il y a comme un lien avec cette prière que faisait le père Bachelet pour une guérison partielle.

YM : Mais vous vous êtes rendue compte de tout ça ultérieurement (MEP : ultérieurement) Sur le moment, ça vous a pas posé question, vous vous êtes dit « qu'est-ce qui m'arrive etc. » ; Est-ce que y'avait d'autres sentiments plus positifs que du questionnement, dans ce moment-là ? Est-ce que vous vous êtes dit « ma maladie va s'arrêter » ?

MEP : Oui, oui, j'y pensais aussi, j'ai aussi beaucoup questionné au niveau médical, mon médecin traitant, ma kiné qui me suit deux fois par semaine pour lui dire, pour lui expliquer, pour lui faire voir, devant elle, ce que j'arrivais à refaire, puis je lui ai dit : mais est-ce que je n'ai pas fait de la comédie ? Elle m'a dit : « non ! Dans l'état où t'étais, avec la maladie que tu as, y'a quelque chose qui s'est passé. Non, tu n'as pas joué la comédie depuis ton enfance ! » (rire avec respiration forte) C'est vrai que ça peut sembler beaucoup de questionnement, mais par contre au niveau de ma vie spirituelle, ça m'a jamais perturbé, je l'ai toujours accueilli comme un signe, comme un don du ciel.

YM : Et la surprise que vous aviez eue, quand vous avez pu attraper soit la bouteille d'eau de Cologne, soit le verre, cette surprise, c'était plutôt agréable, ou plutôt désagréable ?

MEP : Ben après tous ces questionnements-là, et avoir eu des réponses, par des médecins, mon pneumologue parce j'étais sous oxygène, on a tout enlevé parce que je (...) toute seule, ça aussi on n'a pas compris, donc j'ai questionné, j'ai eu des réponses, et après avoir eu des réponses du corps médical, tout en leur disant le phénomène simplement, sans me dire au niveau spirituel, simplement ce qui se passait tout de suite, et ils m'ont dit, non, non, mais, écoutez... alors y'en a beaucoup qui m'ont avoué que j'étais miraculée, non !... j'ai dit, moi j'ai eu un signe. Parce que le handicap premier est toujours là. On ne remettra pas à mon cerveau ce qui manque. Il a manqué d'oxygène à ma naissance, on peut pas le remettre. Il faut être réaliste. Mais c'est vrai que cette grâce, ce signe m'a donné un tournant dans ma vie, très grand.

YM : Quand vous repensez à ces deux moments-là, est-ce qu'il y a quelque chose qui est du domaine miraculeux ? Vous disiez, je ne me sens pas miraculée, mais c'est un signe pas seulement spirituel, c'est un signe physique aussi (MEP : oui); donc vous acceptez un peu du mot miracle ou vous le refusez complètement ?

MEP : C'est très difficile dans mon cas, parce que j'ai un handicap de naissance. Donc ça veut dire que j'ai fait une hémorragie méningée à ma naissance. Trois heures de réanimation. Je sais que pour le Seigneur, tout est possible, mais vous voyez là je suis dans mon fauteuil, j'arrive à bouger mes mains, ce que je ne pouvais faire avant ; marcher, je marche, chez moi, mais ici je

ne peux pas me déplacer dans la rue, mais, oui, pour moi c'est un signe, un signe qu'il me faut faire connaître par mon attitude, aux autres ; ce signe-là que le Seigneur me donne, et saint Jean-Paul II, pour moi ce sont des grâces, depuis mon fauteuil roulant, de rendre service au sein de l'Eglise, de rayonner cet amour, cette grâce, cette grâce reçue.

YM : Hm. Quand vous dites que vous avez été surprise, est-ce que c'est parce que vous ne vous y attendiez pas, ou est-ce que c'est parce que vous vous disiez c'est pas pour moi ? Pourquoi ça vous a surpris, en somme ?

MEP : Pourquoi ça m'a surpris, parce que c'est quand même quelque chose que je ne faisais pas depuis des années.

YM : Donc quelque chose de nouveau, principalement ? Quelque chose de nouveau, et est-ce que vous vous disiez « ça va être une seule fois, ou ça va peut-être se reproduire ?

MEP : je me suis jamais posé cette question-là.

YM : donc c'était, je n'ai jamais fait cette chose-là auparavant, et là vous pouviez le faire.

MEP : Oui. Mais je me suis pas posé la question, est-ce que ça va recommencer le lendemain ou dans la journée, j'en savais rien.

YM : Cependant la foi où vous avez attrapé le verre, vous vous êtes peut-être rappelé que vous aviez déjà attrapé la bouteille ?

MEP : Oui, ça je me suis rappelé...

YM : Et donc vous pouviez vous dire, y'a une répétition de quelque chose qui est nouveau, et alors là, qu'est-ce que cela vous a suggéré, comme émotion ?

MEP : (inspiration)

YM : Est-ce qu'il y avait quelque chose de plus dans cette deuxième fois ?

MEP :

YM : ou est-ce que c'était la même chose, la même chose que la première fois ?

MEP : c'était la même chose que la première fois. Et puis je me suis dit, ben on verra bien. Et ce « verra bien », ben il se continue encore aujourd'hui. Pour moi c'est un rayonnement.

YM : Donc vous vous êtes sentie guidée, conduite, en paix par rapport à cet événement. Est-ce que vous êtes toujours étonnée de ce qui vous est arrivé ?

MEP : Oui, oui, toujours, je suis toujours en action de grâce devant ce qui m'est arrivé.

5. Transcription de l'entretien avec sœur Annie-Thérèse

YM : Alors, donc, ma sœur, première chose : me redonner un petit peu, effectivement le contexte, comment ça s'est passé, où, comment ... la situation dans laquelle vous étiez à ce moment.

SAT : Au moment précis où a eu lieu la guérison ?

YM : Voilà.

Sa : D'accord. Donc au moment précis où a eu lieu la guérison ça faisait six semaines que j'étais complètement couchée, ne pouvant absolument pas me mouvoir, ni me retourner dans mon lit, ni m'asseoir dans mon lit. J'avais également le port d'une minerve rigide au cou pour éviter des faux mouvements qui risquaient de ... une luxation de vertèbres cervicales. Donc euh... je souffrais énormément. J'étais sous sédatifs de morphine à des doses assez importantes qui me permettaient quand même un peu de repos et de ... souffrir un peu moins. Donc ça faisait six semaines que j'étais complètement couchée.

YM : D'accord. Cette période-là était successive à une maladie ? Un accident ?

SAT : Alors, ça faisait cinq ans que je ne marchais plus. J'avais une jambe complètement paralysée. Alors j'avais ... en fait euh... trois maladies qui étaient la sclérose en plaques, la myopathie et la spondylarthrite ankylosante.

YM : Tout ça en même temps ... ?

SAT : et qui évoluaient ... voilà.

YM : D'accord. Et ça, ça datait ...

SAT : Depuis... j'ai commencé à être malade à partir de 1971/1972.

YM : D'accord. Et donc là, la période dont vous parlez, c'était quelle date à peu près ?

SAT : En 89. Ça s'est passé le 8 décembre 89.

YM : Ah oui, donc en fait vous avez eu une longue, longue période de maladie, d'immobilité ...

SAT : En fauteuil roulant vraiment, cinq ans.

YM : Entendu. Donc, vous ... Vous avez certainement donc été soignée. Vous disiez morphine ...

SAT : J'ai subi des interventions. J'ai subi euh... une bonne vingtaine d'interventions entre temps.

YM : Ça vous avait quand même soulagée ?

SAT : Plus ou moins.

YM : Plutôt moins, plutôt plus ?

SAT : Ça dépendait.

YM : Ça dépendait de quelles interventions. D'accord. Alors donc, vous vous rappelez de cette journée particulière ou...

SAT : Oui tout à fait. L'infirmière venait régulièrement pour euh... parce qu'en plus j'avais un très fort déficit de calcium donc j'avais des piqûres quotidiennes et j'avais des soins différents par l'infirmière.

YM : Et donc, vous disiez que ce jour-là vous étiez allongée et vous étiez donc dans une situation qui vous permettait ... L'avenir pour vous, qu'est-ce que ça vous ouvrirait comme ...

SAT : Eh bien ça m'arrivait d'avoir des périodes couchée de huit, quinze jours, trois semaines, voire plus. Là ça faisait six semaines. Le médecin était encore venu la veille mais il n'y avait pas d'amélioration. Il avait renouvelé le traitement et ma perspective c'était de me dire : ça ira peut-être mieux après, je pourrai peut-être me remettre en fauteuil. Voilà quoi.

YM : D'accord.

SAT : Parce que entre-temps je travaillais. J'étais animatrice pastorale dans un lycée professionnel. Donc, même en fauteuil on peut faire plein de choses !

YM : D'accord. Bon, alors venons-en à cette guérison particulière. Qu'est-ce que vous pouvez me dire ? Comment vous la décrivez, cette guérison ?

SAT : Eh bien l'infirmière est venue comme d'habitude et moi j'avais l'habitude d'organiser mes journées parce que j'avais eu la chance de rencontrer une grande handicapée Suzanne Fouché qui est à l'origine de la loi sur les... de tout ce qui est social pour les handicapés et des centres Adapt pour

la réadaptation par le travail de toutes les personnes qui ont un handicap. Et elle me disait toujours : « Même quand tu es couchée, prépare ta journée. Tu verras, ça nous donne des buts, un but. » Donc j'avais pris cette habitude. Donc ce jour-là c'était une fête chrétienne puisque c'était l'Immaculée Conception. Donc je m'étais dit ; je dirai un chapelet le matin, un midi et un le soir. L'infirmière vient comme d'habitude et ensuite je commence à prier puisque je suis religieuse donc c'était pour moi important de commencer ma journée par prier. Et j'étais à la deuxième dizaine de chapelet quand tout à coup j'ai reçu des fourmillements, j'ai ressenti des fourmillements dans mes deux jambes et ça faisait, euh ... trois ans que je ne sentais plus du tout ma jambe gauche. Et je me souviens de m'être cogné les jambes contre l'arceau qui soutenait les couvertures et d'avoir eu une sensation de froid. Je me suis demandée ce qui se passait. J'ai pu m'asseoir dans mon lit. Je ne souffrais plus. Une grosse chaleur était montée en moi. Je me suis assise. Je me suis d'abord retournée, assise et je me suis assise au bord du lit. Je ne souffrais plus du tout de partout. J'ai... Je me suis... J'ai eu, je ne sais pas pourquoi, la force de me mettre debout. J'ai tenu tout de suite ferme sur mes pieds sans avoir l'impression de tituber, d'avoir la tête qui tourne etc.... et on m'avait aménagé une chambre au rez-de-chaussée : d'un côté j'avais mon bureau, de l'autre côté j'avais ma chambre, j'ai fait les quelques pas qui me sé ... , j'ai poussé le fauteuil qui était près de mon lit. J'ai fait quelques pas toute seule dans ma chambre, chose que je n'avais pas fait depuis cinq ans. Ça faisait cinq ans que je n'avais pas mis un pied à terre. Je téléphone à la responsable de communauté qui était directrice de l'établissement où j'étais. Elle était de l'autre côté. Je lui téléphone. Je lui dis : « Venez. J'ai quelque chose à vous dire. » Bon elle vient et puis elle me voit assise. Elle me demande ce qui se passe puisque il n'était pas question, même encore le matin à huit heures, de faire ça. Je lui ai dit : « Bah je peux marcher ! » J'ai refait quelques pas et voilà !

(5:42) YM : Donc, alors ça commence par cette sensation de fourmillements que vous décriviez tout à l'heure ?

SAT : Oui.

YM : Est-ce qu'on peut revenir sur ce moment-là qui apparemment donc est le premier signe en quelque sorte de quelque chose qui allait se passer ?

SAT : C'était le premier signe, mais je savais pas ce qui allait se passer. Ça m'a semblé étrange.

YM : Etrange. C'est le mot que vous utilisez ?

SAT : Oui ça m'a semblé étrange.

YM : D'accord. Vous vous disiez ce mot-là même ?... Comment vous l'exprimiez au moment où vous le ressentez ?

SAT : J'étais surprise !

YM : Oui

SAT : J'étais surprise.

YM : Surprise.

SAT : Et je me suis dit : « qu'est-ce qui se passe ? »

YM : Qu'est-ce qui se passe ? Et donc les fourmillements étaient... Est-ce que vous pouvez les décrire ? Est-ce que c'était quelque chose... comme on peut avoir des fourmillements maintenant ...

SAT : C'est comme un pied endormi ...

YM : Comme un pied bloqué, voilà ... un peu la même chose

SAT : comme quand on a un pied endormi, ça fourmille ... même une main ou des doigts, voilà quoi.

YM : D'accord. Et ensuite vous dites que vous vous êtes cognée, c'est ça ?

SAT : Oui, j'ai bougé ma jambe.

YM : Ça vous a fait mal ?

SAT : Non, du tout, j'ai rien senti. Enfin j'ai pas eu mal mais j'ai eu la sensation de froid puisqu'il y avait l'arceau qui était en ferraille, qui protégeait des couvertures et j'ai eu cette sensation de froid. Et ça je m'en souviens, sur ma jambe gauche en particulier.

YM : D'accord. Et cette jambe gauche, elle était plus handicapée que la jambe droite, ou ... ?

SAT : Elle était paralysée. Je ne la sentais plus du tout depuis trois ans. Ma jambe droite, je la sentais. Elle était tout à fait normale

YM : D'accord. Elle était tout à fait normale. Vous la sentiez bien. Alors, donc..., à ce moment-là cette sensation de fourmillements, cette sensation de froid, c'est des sensations qui pour vous étaient nouvelles ...

SAT : Sur cette jambe-là, oui, tout à fait.

YM : Sur cette jambe-là, voilà, vous vous dites ... vous vous dites pas encore : je suis en train d'aller mieux ? je suis en train de guérir ?

(7:36) SAT : Pas du tout ! (rire) Non, non. J'ai ressenti une grosse chaleur après et ça m'a, je dirais euh... comment ? Ça m'a secouée en fait, euh.... J'ai dit : « mais... qu'est-ce qui se passe ? »

YM : Grosse chaleur dans la jambe ?

SAT : Un peu partout.

YM : Un peu partout.

SAT : Dans le corps.

YM : Qui commençait par en bas ? Qui commençait par la jambe ?

SAT : oui, oui par en bas et ça montait. Je me souviens, oui.

YM : Et ça montait. Et cette chaleur, c'est plutôt intense ? Plutôt doux ? Plutôt ... plutôt fort ? Plutôt faible ?

SAT : Un peu comme une vap..., comme une chaleur, je sais pas ...

YM : Un peu comme quand on a honte et que tout à coup on sent que les joues ...

SAT : Que ça monte quoi. Oui, c'est ça quoi.

YM : Oui. Ça vous disait quoi cette chaleur là ? Est-ce qu'elle vous permettait de réfléchir en même temps ?

SAT : oh, phhh... Je m'en souviens pas.

YM : Vous vous rappelez pas ?

SAT : Ah non (rire) Enfin c'est l'espace de quelques secondes hein ! Ça se passe dans l'espace de quelques secondes donc euh... (souffle) je peux pas dire ... Je me suis sentie bien dans mon corps et c'est là où je me suis retournée dans mon lit, chose que je pouvais pas faire.

YM : D'accord. Vous disiez tout à l'heure en décrivant que vous vous êtes arrêtée d'avoir mal, vous aviez plus mal.

SAT : Je ne souffrais plus du tout.

YM : Voilà. Alors que, quelques minutes avant, si j'ose dire...

SAT : Je souffrais encore. Parce qu'il fallait le temps que les sédatifs fassent leur effet.

YM : Et donc, ce moment d'absence de souffrance, comment vous le ... Est-ce que vous vous le formuliez : mais, mais, mais ???

SAT : Je me suis dit : il se passe quelque chose. Mais je n'ai pas employé le mot « miracle » !

YM : D'accord.

SAT : Ça je sais très bien que je n'ai pas ...

YM : Est-ce que vous aviez des sentiments, soit de ... bon, vous parliez de surprise tout à l'heure... je ne sais pas peut-être de peur ou de ... d'appréhension, ou de ... est-ce que vous ...

SAT : Non, du tout.

SAT : Plutôt une sorte de confiance ou ...

SAT : Oui, c'était paisible. J'étais paisible. Je me suis retournée, bien sûr surprise de pouvoir le faire sans aucun mal, ce qui m'a ... je me suis dit : ben je peux m'asseoir ! Enfin, ça s'est fait, je dirais, j'ai pas réfléchi ! Je n'ai pas réfléchi : ça, euh, s'est fait comme ça. Mais je peux pas dire : j'ai réfléchi : est-ce que je peux faire ça ? est-ce que je peux faire ça ? Ça s'est fait. C'est tout.

YM : Ça vous est en quelque sorte tombé dessus, si j'ose dire !

SAT : Voilà, tout à fait.

YM : Ça vous vous dites d'ailleurs en y repensant : j'ai été dépassée ? Y a un mot que vous utiliseriez ? Dépassée ? Par ce qui m'est arrivé ?

SAT : Bah oui, plutôt parce que ... euh... je pensais pas un moment de ce qui allait se passer. Je pouvais pas ... Ça m'a surpris, oui. Ça m'a dépassée.

YM : Le... L'évènement lui-même donc vous le situez dans une sorte de progression ? D'abord les fourmillements, ensuite ce froid, ensuite l'espèce de chaleur, une sorte de progression ? Est-ce que ça correspond bien à ce que vous ... ?

SAT : Progression, je sais pas parce que moi ça s'est fait simultanément, je dirais. J'ai pas dit : ça m'a fait ça, ça m'a fait ça, c'était un peu ... euh...

YM : Un ensemble ?

SAT : Un ensemble.

(10:49) YM : D'accord. Donc vous vous retournez, vous avez plus mal, à ce moment-là est-ce que c'est quelque chose qui ... que vous pouvez faire sans Parce que après tout, si on a été allongée longtemps, on a une certaine difficulté en principe à reprendre ... les muscles sont un peu engourdis ... et là y a pas eu tout ça?

SAT : Tous les muscles étaient redevenus normaux.

YM : D'accord.

SAT : La jambe paralysée ... je n'avais pas mis un pied à terre depuis cinq ans, j'ai retrouvé ma force musculaire, euh... instantanée.

YM : Et alors là, ça vous a aussi ...

(11:38) SAT : Là ça m'a... euh... assommée, quoi ! (rire) J'étais ... Je me suis dit : y a quelque chose... qui se passe. Une fois que je me suis mise debout j'ai dit « mais ... je serais guérie ? »

YM : Ça, vous vous êtes dit cette chose là ? Cette phrase ? Du moins ce sentiment était présent en vous ?

SAT : Voilà. Je me suis dit : « Tiens... »

YM : Et ce sentiment que vous exprimez en disant : « je suis guérie » c'était quelque chose qui ...

SAT : j'ai pas dit « je suis guérie ».

YM : Non

SAT : j'ai dit : « Je peux marcher ! Je peux marcher »

YM : D'accord.

SAT : « J'ai plus mal. Je peux marcher. » J'ai pas dit : « je suis guérie »

YM : Et c'était plutôt de la joie ? de l'étonnement ? du ... de l'incompréhension ?

SAT : De l'émotion.

YM : De l'émotion. Ah oui.

SAT : Parce que ... imaginez ! Cinq ans sans mettre un pied par terre et tout d'un coup, clac, vous pouvez, euh... Vous vous retrouvez ... vous vous dites, euh...

YM : C'est intéressant ! Une émotion ... je vais vous embêter un peu... Comment vous la décririez cette émotion ?

SAT : Euh... ffff... Enfin de la joie, ça c'est in... c'est vrai euh... j'ai pleuré de joie, ça c'est sûr, mais mon émotion, comment je la décrirais, bah quelque chose de fort quoi euh... oui qui me dépassait, quelque chose qui arrivait, d'inespéré !

YM : D'accord. Est-ce qu'elle était située cette émotion quelque part ? Est-ce que vous la situeriez quelque part ?

SAT : (bruit *Ptp* / ne sait pas)

YM : Dans votre tête ? Dans votre poitrine ? Dans le ventre ? Est-ce qu'il y avait un endroit où cette émotion était en quelque sorte placée ?

SAT : (soupir)

YM : C'est peut-être difficile de vous en rappeler ?

SAT : Alors moi, ça euh ...

YM : Parce que quelque fois les gens se disent euh... vous savez ils placent leur main ...

SAT : (silence) Je sais que ça m'a pris à la... à la gorge euh... Même pour téléphoner à Sœur Maria Goretti qui était de l'autre côté de la maison ... Elle a senti qu'il y avait quelque chose. Elle pensait que j'étais pas bien. Parce qu'en partant elle m'a dit : « Quel week-end on va encore passer, Sœur Annie ça va pas. »

YM : D'accord.

SAT : Donc, voilà comment elle m'a interprétée, quoi.

YM : D'accord. Et vous disiez à l'instant là que vous aviez eu des larmes, des pleurs. C'est arrivé peu de temps après que vous vous êtes mise debout ou... ?

SAT : Une fois que je me suis mise debout et que j'ai fait les quelques pas et euh...

YM : Donc là, ces larmes vous indiquaient quand même clairement : il y a quelque chose qui est complètement, complètement ...différent

SAT : Là je me suis dit : je peux bouger, j'ai plus mal euh... je peux marcher... J'ai plié mes jambes alors que je pouvais même pas. La jambe gauche, c'était impossible. Il fallait que je la prenne, euh...

YM : Donc là, vous vous rendez vraiment compte que quelque chose qui était absolument impossible était arrivé quand même ?

SAT : Oui, tout à fait, oui.

YM : Quelque chose que vous n'auriez jamais pu anticiper...

(14:11) SAT : Que je n'ai jamais ... à laquelle je n'ai jamais pensé.

YM : Voilà. Et ...

SAT : J'essayais auparavant de vivre avec euh... bon bah la souffrance que j'avais, le handicap que j'avais mais que je pouvais quand même encore faire des choses, même étant en fauteuil. J'ai fait un tas de choses. Je sortais dans la rue. Je faisais des courses. En fauteuil on peut faire un tas de choses.

YM : Bien sûr. Alors...

SAT : Ça je n'y avais jamais pensé.

YM : Ce moment donc où vous vous dites : « Il faut que j'appelle ... une sœur à laquelle vous avez pensé appeler », c'était dans quelle intention immédiate ?

SAT : Ben, pour lui dire ce qui se passait.

YM : Oui. Et pourquoi vous vouliez dire ce qui se passait ? Quel était le but de lui dire ?

SAT : Ben, parce que ... je voulais qu'elle se rende compte que ... de ce que j'étais maintenant, de ce qui était arrivé.

YM : Est-ce que pour vous, c'est quelque chose qui ressemble à : « je peux pas garder pour moi ... il faut que j'annonce ... » ou comment vous vous voyez ça ?

SAT : Non, il fallait que je lui dise. Pour moi, bon, c'était ma responsable de communauté. Je suis religieuse donc systématiquement j'en informe ma responsable.

YM : Voilà. Et alors à ce moment, vous décrochez le téléphone ...

SAT : Et je lui ai dit : « Venez ! » Je lui ai pas dit par téléphone. Il fallait qu'elle vienne, et qu'elle voie.

YM : Et quand vous lui parlez au téléphone là pour lui dire « Venez », est-ce que là aussi il y a des... il y a des émotions qui continuent ?

SAT : J'étais émue parce que la voix était quand même ...

YM : Un peu nouée ? ou ...

SAT : C'était ... voilà. Une voix un peu nouée. Ça, on le serait à moins ! (rires)

YM : J'imagine, oui ! Donc, alors...on continue à creuser un petit peu. Pendant que vous l'attendez, vous ...

SAT : Je suis restée assise sur mon lit.

YM : Vous êtes restée assise, oui. Est-ce qu'il y a des choses qui passent à travers votre esprit à ce moment-là ? Est-ce que vous vous rappelez ? Qu'est-ce que vous avez vécu à ce moment-là ?

SAT : Je me suis dit : « mais c'est pas croyable ! » Pour moi, c'était de l'incroyable. (soupir) Mais pour moi j'ai eu cette certitude que En fait, bon ben je pouvais marcher, que c'était définitif.

YM : Ah oui ! Y avait pas question de ...

SAT : J'ai pas eu de question de ...

YM : C'est peut-être temporaire ...

SAT : C'est peut-être temporaire. Non, du tout. Ah ça je m'en souviens bien.

YM : Alors qu'est-ce qui vous permettait de dire que c'était définitif ?

SAT : J'en sais rien. C'est ce que j'ai pensé.

YM : Une certitude intérieure ?

SAT : J'ai pensé ça, oui. Je peux pas dire pourquoi. J'en sais rien.

YM : Des fois on ne sait pas. Ça nous vient comme une ... comme une évidence quoi !

SAT : Bah c'était pour moi une évidence.

YM : Donc, elle arrive peu de temps après ?

SAT : Oui, oui. Quelques instants après.

YM : Quelques instants après. Alors là ce moment du regard de la personne donc sur vous-même...

SAT : Elle est surprise. Elle dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je dis : « Je peux marcher. »

YM : Donc vous vous exécutez ...

SAT : J'ai marché. J'ai fait quelques pas tout à fait normalement ... sans aucun problème.

YM : Est-ce que vous pouvez retrouver le moment où vous lui montrez et qu'est-ce que vous sentez à ce moment-là ? Ce moment où vous êtes en train ...

SAT : Un partage de joie !

YM : Oui.

SAT : Ça, c'est clair !

YM : Est-ce que vous sentiez d'elle ? Est-ce que vous sentiez de ses émotions à elle ?

SAT : Ah bah elle était surprise ! Elle était surprise. Mais pour elle, elle s'est tout de suite tournée vers le Seigneur pour remercier.

YM : Ah !

SAT : Alors on a remercié ensemble. Ça a été notre première réaction ensemble.

YM : D'accord. Très bien. Donc déjà... oui

SAT : En tant que croyantes, ça a été notre euh... réaction.

YM : Donc en fait déjà, vous et elle, vous vous mettiez dans une perspective de foi. Cet événement là, il s'interprète ...

SAT : Il est permis par le Seigneur.

YM : Voilà. Il est permis par le Seigneur.

SAT : Mais je n'ai jamais employé le mot « miracle ».

YM : D'accord.

SAT : Ça, je m'en souviens bien. Euh... ça ne me venait pas à l'esprit. Je ne sais pas pourquoi. Mais...non.

YM : De fait, peut-être que ça appartient à une interprétation ultérieure ?

SAT : Oui. (silence)

YM : Donc. Ça c'était votre premier ... votre première information de ce qui vous arrive, hein ? Après vous vous rappelez un petit peu la suite de la journée ... ?

SAT : Ah bah oui. J'ai téléphoné à mon médecin qui était venu encore la veille parce que c'était un médecin que je connaissais très, très bien. Il était très proche. Il me soignait depuis un certain temps. C'était le médecin de famille etc.... donc on se connaissait très bien. Donc je lui ai téléphoné. Il était absent. Je lui ai laissé un message et puis quand il me rappelle, je lui dis : « Bah, écoutez, je peux marcher. Vous pouvez passer ? » Et donc il est passé beaucoup plus tard. Et entre temps il y a le kiné qui est arrivé, qui venait pour euh... les soins habituels. Il me faisait des massages pour éviter les escarres et puis pour la mobilité des jambes etc.... Et j'étais assise sur mon lit. J'essayais d'aller doucement parce que, après un long épisode couchée, c'était toujours avec lui que je me remettais

au fauteuil, pour éviter les luxations de vertèbres. Et donc il se demande quoi. J'essaye d'aller doucement. Je dis : « Bah, je peux me mettre debout. » Il était près à me rattraper. Et puis je lui dis : « Ben, je peux marcher. » Et là, c'est lui qui a demandé une chaise ! (rires) Il a fait le test musculaire et les muscles étaient redevenus tout à fait normaux. J'ai remonté avec lui les trois étages de la maison. C'était une grande maison parce qu'un gros établissement scolaire. Je n'avais pas monté un escalier depuis six ans ! Chose que j'ai faite sans problème. Et comme il y avait des élèves qui m'avaient vue entre temps, ça avait été comme une traînée de poudre dans l'établissement : « Sœur Annie marche ! » Le midi, le médecin est arrivé. Donc je suis allée moi-même lui ouvrir la porte, chose que je ne pouvais pas faire parce qu'il y avait quatre marches à descendre. En fauteuil on peut une, mais quatre c'est pas possible ! Et... donc il a été quand même surpris de me voir parce que ça faisait cinq ans qu'il ne me voyait toujours que couchée ou assise ! et donc on a demandé qui...

On a rassemblé les élèves au réfectoire pour dire ... bon bah voilà, je marchais maintenant et le médecin a donné son témoignage. Il a dit qu'en tant que médecin il ne pouvait pas expliquer... cette guérison, que pour lui c'était inexplicable, vu les radios etc.... les analyses etc.... bon c'était un médecin chrétien. Donc après il a dit : « pour moi j'y vois un signe de Dieu, mais en tant que personne, pas en tant que médecin ». En tant que médecin, il a dit : « pour moi c'est une guérison que je ne peux pas expliquer. » Donc bien sûr les élèves étaient tout contents etc.... et puis après on a pris, on a repris le cours...

J'ai arrêté tous les médicaments sur le champ. Le midi je n'ai plus rien pris. Je suis allée manger avec tout le monde à table. Et voilà quoi. L'après-midi, comme j'étais dans mon pays d'origine, j'avais encore maman à cette époque-là. Ma sœur est venue me chercher pour aller voir maman. Bon, j'avais téléphoné à mes frères et sœurs entre temps, quoi quand même pour les prévenir.

YM : Quand vous repensez donc à cette journée, ce moment, le... tout à l'heure vous parliez d'émotion, et de joie, donc cette joie, cette émotion qui vous prend, elle est toujours présente ? Vous pouvez la retrouver ? Vous pouvez la ressentir...

SAT : Ah oui, oui. Chaque matin quand je mets le pied par terre, euh... voilà ! Je mettais trois heures pour me préparer, un quart d'heure ça y est. Parce que j'ai toujours voulu être autonome. Je pouvais avoir une tierce personne pour m'aider mais je voulais euh... Du moment où j'étais réveillée, pour me mettre au fauteuil, faire ma toilette, m'habiller, ça faisait trois heures. Mais je voulais être autonome. Bon, ça c'était moi mais bon. Tout le monde n'est pas obligé. C'était un peu ... Je voulais montrer que je pouvais encore ... Tant que je pouvais, je pouvais.

YM : Et en fait, il vous est jamais venu à l'esprit, pendant ces quelques minutes où vous vous rendiez compte que quelque chose vous arrivait, de vous dire : « Je deviens folle. Je crois pas ce que je ressens... J'ai une hallucination... ou ?

SAT : Ah non. Je ne souviens pas de ça. Non.

YM : Parce que certaines personnes se disent ça : « Ce n'est pas possible. Je suis en train de délirer. Je suis en train de voilà, d'halluciner. » Voyez ?

SAT : Du moment où j'ai pu bouger, pour moi c'était plus un rêve. (silence)

YM : Par contre les fourmillements, vous étiez encore un peu incertaine ? Un peu....

SAT : Ben, je me demandais ce qui se passait. Et c'est tout. Non, je peux pas dire que je me suis ... Non je ne le suis pas dit que j'étais folle. Du tout. Je ne m'en rappelle pas.

YM : D'accord.

SAT : Je peux pas, je peux pas dire que je m'en rappelle.

YM : D'accord, voilà.

SAT : J'ai peut-être dit : « Est-ce que je rêve ou pas ? » Peut-être mais je n'en sais rien. J'ai pas ...

YM : En tous les cas c'est pas quelque chose dont vous avez retenu le sentiment un peu désagréable d'une distance avec vous-même ...

SAT : Ah non, du tout.

YM : Vous voyez ce que je veux dire ?

SAT : Ah non, du tout, du tout.

YM : Vous étiez vraiment depuis le début de l'événement dans une sorte de... d'accueil ...

SAT : Bah, je pouvais que prendre ce qui arrivait.

YM : Oui parce que certaines personnes au contraire presque, si j'ose dire, refusent ou se distancient, voyez, par rapport à ce qui leur arrive.

SAT : Non, du tout, non. Ce que je me souviens c'est aussi que j'ai téléphoné à certaines personnes de la paroisse parce que comme j'allais aller à la messe le soir je voulais éviter les crises cardiaques quand même (rire) des personnes qui m'entouraient quoi, et que je connaissais. Pour les prévenir quand même que je viendrais à la messe, mais debout, parce que je pouvais pas y aller pendant la semaine parce qu'il fallait me porter parce qu'y avait des marches, y avait pas encore de plan incliné à l'église, donc j'y allais que le dimanche quand il y avait des hommes qui pouvaient me porter avec le fauteuil.

6. Transcription de l'entretien avec Gisèle

YM : Donc Gisèle je vous propose que vous me racontiez ce qui vous est arrivé, et vous commencez par le contexte ?

GT : c'est-à-dire que voilà, en 2007 j'étais en train d'écrire un courrier, et j'écris quelques lignes, et à un moment je dis à ma petite-fille, ramène-moi un crayon, mon crayon n'écrit plus. Elle va me chercher un autre crayon, et je lui fais ben mince alors, celui-ci n'écrit pas non plus. Puis elle me ramène un troisième crayon, et elle me dit, mais Manou, ils écrivent tes crayons... C'est-à-dire que, en une fraction de seconde, je ne voyais plus. J'avais écrit quelques lignes que j'avais vues, et après tout ce que j'avais écrit, je ne le voyais plus. Et ça a été de mal en pis. Comme je connaissais, j'arrivais de Paris, je connaissais bien les – je téléphonais partout tous les ophtalmos de la région, personne ne pouvait me prendre avant six mois, je suis parti aux urgences des 15/20 à Paris-Bastille et donc je fais la queue toute une journée, ça c'est les urgences du 15/20, et quand je suis passée avec un docteur qui me reçoit, il me dit, attendez madame, il faut que j'appelle quelqu'un. Donc il appelle le professeur Adam ; un docteur me regarde il dit, oh non, faut qu'on appelle Adam, donc ils ont appelé le professeur Adam, le professeur qui me dit : écoutez madame, va falloir qu'on se voit, on se verra très longtemps. Et il me dit, ben venez dans mon bureau. Il me dit madame, vous avez une DMLA³ très agressive sous sa forme la plus sévère. Il me dit... il me dit on va se voir très longtemps, et votre cas m'intéresse, est-ce que vous acceptez que je comprene votre cas, mais moi j'ai même pas réfléchi à tout ça, je pensais pas où ça allait m'emmenner ; voulez-vous qu'on prenne votre cas en référence pour les étudiants ? Ben je fais, oui moi ça ne me gêne pas. Mais il me dit : oui, mais votre nom sera cité dans les livres... Je lui ai dit que ça me gêne pas non plus. Et puis, bon ben là, il me dit euh... des injections, tous les mois des injections, des injections, des injections, ça depuis 2007. Et... je sais plus quand est-ce que c'était... un jour je vais chez Anne-Marie, puis elle me dit : ben écoute, je vais te faire écouter un DVD du père Tardif⁴. Donc on était bien installées dans le canapé, elle me fait écouter le DVD. Une fois terminé... non, c'était pas un DVD, c'était un CD.

YM : D'accord.

GT : Alors, une fois terminé, je lui dis, écoute il y a des passages qui m'interpellent beaucoup, mais pour bien comprendre, est-ce que tu peux me le repasser une seconde fois ? Alors elle me le repasse une seconde fois, et elle me dit, ben écoute le DVD, viens je vais te le mettre sur l'ordinateur. Je lui dis, non Anne-Marie, c'est pas la peine, je vois rien à la télé, sur l'ordi, je voyais rien ; je voyais pas les couleurs, je voyais rien ! Je pouvais juste me déplacer sans, sans qu'il y ait d'accidents sur la route, en fait, hein ? Et, elle s'installe à son ordinateur, encore un tout petit écran, hein, un écran d'ordinateur portable, vous imaginez hein ? Et... je m'assieds à côté d'elle, et puis, elle passe, elle passe, et tout d'un coup, je dis, « mon Dieu ! »...., mon Dieu, alors je me suis pincée, je me suis mordu les lèvres, tout, mais je lui fais, c'est lui, c'est le monsieur, il est barbu, il est comme ça, il est comme ça... elle me dit « Oui... ». Mais je lui fais, mais Anne-Marie, je vois ! Alors je me retourne partout, autour de moi, et puis à ma hauteur, y'avait une imprimante où c'était écrit Canon en rouge, je lui fais c'est écrit Canon, là Anne-Marie ? Elle me dit oui. Eh ben je suis mis à pleurer, à pleurer, parce que je pouvais pas penser... à l'hôpital, on m'avait tellement dit que c'était irrémédiable, que je croyais pas. Donc euh, ben je dis, Anne-Marie, je vois. Et après, y'avait un autre film, où y'avait des singes, qui, en Inde, un singe qu'avait sauvé un autre singe, de sur les rails et tout, j'ai tout vu, j'ai tout vu ! Mais c'est pas possible Anne-Marie, je vois clair... Alors, ben oui, je vois clair... Alors le seul problème, c'est que je peux pas lire. Je vois tout, maintenant je peux utiliser les appareils ménagers, que, avant je voyais pas, alors on me disait tout le temps, aux 15/20, pour faire des

³ Dégénérescence maculaire liée à l'âge : <http://www.dmlainfo.fr/>

⁴ Emilien Tardif. Cf. ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89milien_Tardif

OCT, on me disait, suivez la lampe rouge, mais la lampe rouge, je la voyais pas ; suivez l'étoile, mais l'étoile je la voyais pas. Mes appareils ménagers, euh, fallait que je compte combien de fois fallait que je tourne, je voyais pas les [veilleuses ?] je voyais rien, et maintenant je vois tout, c'est magnifique. Alors, j'en ai parlé, autour de moi, à YG et tout, il me dit, faut témoigner. Alors tous les vendredis, je suis bénévole au Secours Catholique de Lieurey, où on fait un vestiaire. Alors, toute contente, toute heureuse, toute fière, je leur dis que je voyais bien, maintenant il peut y avoir une marche, tout ça, je vois, - je vois tout ; à part lire, je vois pas - et... ils se sont fichu de moi... euh, ils se sont euh.....ligués, oui, moi je connais des gens qu'on eu une DMLA et qui sont guéris, ben je fais, moi je connais des gens qui ont un cancer et qui sont guéris, et j'en connais d'autres qui ont un cancer et qui meurent. Moi c'était une DMLA très agressive sous sa forme la plus sévère, on m'avait dit vos yeux sont irrémédiablement perdus, irrémédiablement, hein, j'avais des hémorragies sans cesse dans les yeux, les hémorragies faisaient des cicatrices, et donc là j'étais un petit peu refroidie, parce que je leur ai dit, je vois pas quel intérêt j'aurais à vous dire que je vois si je voyais pas...malheureusement, mais je fais, c'est pas grave, c'est moi qui en bénéficie, vous voulez pas...en entendre parler, moi c'est pas un problème, ça me gêne pas. Maintenant je suis heureuse moi, je monte les escaliers, je vois mes petits-enfants, ... alors ils me disent comme ça : lis ça ! Ben je dis non, je fais tout sauf lire. Bon, je retourne aux 15/20, et aux 15/20 je leur dis, je leur dis rien... Donc c'était un contrôle de lecture, contrôle de la rétine et tout, et puis, ils me font lire, alors là, vous savez, d'une fois sur l'autre, ils gardent en repère ce qu'on lisait avant, pour voir s'il y avait une progression, bon alors à chaque fois que j'y allais, il y avait toujours une diminution. Et là, cette fois-là, ben j'ai vu ! Bon je peux pas dire que je vois très bien, mais j'ai vu, alors arrive mon tour où je vais voir le professeur, et puis, elle me dit mais qu'est-ce qui s'est passé, Madame Turpin, je lui fais pourquoi ? Alors je faisais l'imbécile hein, je lui fais pourquoi qu'est-ce qui vous étonne ? Elle me dit, ben je sais pas, regardez, vous voyez clair. Ben je lui fais oui. Ben elle me dit mais qu'est-ce qui s'est passé ? Vous êtes allé chez un orthoptiste et tout ? Ben je lui fais non, je lui fais, docteur, entre nous, j'ai fait des prières. Alors elle me dit comme ça : ben si les prières sont plus puissantes que la médecine, continuez à prier ! Ben je lui fais oui docteur, je continue à prier.

YM : elle était pas très contente ?

GT : Non, alors je lui ai demandé est-ce que vous pouvez me donner un certificat par lequel je vais mieux ? Ben elle me dit, j'ai pas de certificat à vous donner, mais par contre on fait plus d'injections, on ne fait plus rien, je vous verrai une fois tous les six mois maintenant, pour contrôler votre vue, et la dernière fois où j'y suis allé pour un contrôle, ils m'ont dit, madame on va vous opérer de la cataracte. Ben j'ai fait pourquoi ? Pourquoi vous voulez m'opérer de la cataracte, je vois ! La cataracte, c'est le cristallin, c'est pas la rétine, si vous me disiez je vais vous mettre une rétine, qui existe, hein, mais je comprends bien que moi je suis pas assez atteinte pour avoir une greffe, je lui fais moi je veux pas de... alors j'ai bien réfléchi, ils m'ont envoyé, comme j'ai pas voulu signer de dossier à l'hôpital, il m'en renvoyé à la maison un questionnaire, et j'ai bien réfléchi, comme ils m'avaient dit qu'ils allaient prendre mon cas, qu'ils allaient le noter, qu'ils allaient faire un dossier sur mon cas, pour le donner aux étudiants, je me suis dit, peut-être veulent-ils dire que je vais mieux, en disant Qu'ils vont m'opérer de la cataracte ? Enfin, c'est ce que j'ai pensé. (...)*(développement sur divers aspects de sa maladie)* Mais là où je suis très contrariée, c'est que je n'ai aucun intérêt à mentir, aucun intérêt. Ça a été aussi... instantané le fait de perdre la vue, comme le fait de la retrouver devant le père Tardif. (accéléré) Mais il a apparu devant moi comme si, comme vous, là tout de suite ! à l'écran !

(10:50) YM : ben peut-être que justement je peux poser une question sur ce moment où vous passez du moment où vous êtes encore non-voyante (malvoyante) ou malvoyante, au moment où vous commenciez à apercevoir...

GT : Ben quand j'ai vu ça, je croyais pas, je peux pas, je me mors, euh ...et tout d'un coup, je regarde autour de moi, mais je connaissais pas la -, j'allais souvent chez Anne-Marie, mais je connaissais pas la maison puisque... je...voyais pas bien. Alors je fais mince, Anne-Marie, je croyais que je rêvais, je me mors, tout, et je me suis mise à pleurer, à pleurer, tellement j'étais heureuse. Mais je disais pas à Anne-Marie ce que j'avais, elle comprenait pas, Anne-Marie.

YM : est-ce que vous pouvez me décrire le passage où ça se déclare, où votre vue revient ?

GT : c'était instantané... euh, je quitte le canapé où on avait le CD, elle m'invite à aller devant son ordinateur, je lui dis non c'est pas la peine je vois pas, je vois pas moi, hein...écrit gros comme ça à la télé, j'ai pourtant...mon fils m'a offert à Noël une grande télé, mais je vois pas plus. Ça y'a rien à faire, je peux pas lire. Et elle me dit, viens, c'est pas grave, il parle, tu vas l'entendre. Alors, je m'assieds à côté d'elle, vous imaginez, un petit ordinateur portable, et là je le vois mais alors, clair, clair, clair ! tout clair, sa barbe, son petit pull, euh, un grand monsieur carré....., je ... je... je n'ai rien compris. Enfin je n'ai rien compris, et puis je me suis mis à pleurer sans, sans m'en rendre compte, euh... euh... et tout d'un coup je suis devenue toute rouge, toute rouge, quand j'ai réussi à lire Canon, je me suis, je suis devenue toute rouge, puis après toute blanche, Anne-Marie elle me fait qu'est-ce que t'as, je lui fais j'sais pas, puis j'suis heureuse...J'suis heureuse de voir clair ! Parce qu'on m'a tellement dit à, aux 15/20, vos yeux sont irrémédiablement perdus, la seule chose qu'on puisse faire c'est faire que ça n'empire pas, que ça ne s'aggrave pas. C'était la seule chose qu'ils pouvaient faire.

YM : est-ce que vous vous êtes dit, au moment où c'est arrivé, c'est bon, ou bien, ouh là là, j'espère que ça va pas repartir ?

GT : non, j'ai pas pensé à ça. J'ai commencé à - non j'étais en plein dans la joie à ce moment-là, c'est Anne-Marie qui m'y avait conduit, bon faut dire que j'ai été élevée quand même dans une famille très catholique, j'ai été élevée dans des écoles catholiques, j'avais certainement cette semence, là, mais...donc euh...

YM : vous n'avez pas eu peur que ça reparte ?

GT : non, pas du tout..., mais vous savez, depuis que je crois beaucoup, qu'Anne-Marie m'a entraînée comme ça, maintenant j'ai des problèmes énormes, on veut m'enlever ma maison, mais maintenant je dis c'est pas grave, je suis dans les mains de Dieu, et quand j'ai recouvré la vue, je me suis dit merci mon Dieu, c'est un miracle, c'est un miracle ! Je criais partout dans la maison chez Anne-Marie, c'est un miracle, c'est un miracle. J'suis pas du tout - moi je savais que Dieu il allait pas m'abandonner...il me donne la vie, il va pas me la reprendre ; pourquoi il me la reprendrait ?

YM : Oui, mais quand quelque chose est si fort, si nouveau, on craint peut-être que...

GT : non...pas du tout

YM : alors, une autre question : au moment où ça réapparaît, est-ce que y'a quelque chose en vous qui réagit ?

GT : ben oui, j'ai cru que je dormais, j'ai cru que je rêvais, j'ai cru, c'est pour ça que je me suis mordu les lèvres, la bouche, partout, parce que je croyais que je rêvais...je me dis ça y est, je suis en plein rêve. Et j'ouvre les yeux, je la connaissais pas la, enfin, je la connaissais pour y aller souvent, mais je savais pas comment c'était chez Anne-Marie, et j'ouvre les yeux, j'écarquille les yeux, puis je découvre une maison que je connaissais pas...je dis, je suis en plein rêve ! Mais non, j'étais pas en plein rêve ! J'étais chez Anne-Marie, et je voyais.

YM : dans vos rêves, avant d'être guérie, dans vos rêves vous aviez des visions, vous voyiez des choses ?

GT : non, on m'a dit que j'avais une maladie, une DMLA sévère très agressive, alors moi je m'étais faite comme ça, à l'idée, vous savez, bien sûr c'est un très très gros handicap, quand on a une maison comme moi qui est toute en étages, quand on vit seule, euh... bien sûr que c'est un gros handicap. Tout ce qui était verre, je cassais tout, je voyais pas ; pour utiliser les machines, tout ça, j'avais un très très très – il fallait beaucoup, beaucoup d'organisation pour

pouvoir utiliser ces appareils ménagers, donc moi j'ai jamais rêvé que je récupérerais la vue parce qu'on m'avait dit que c'était pas possible. On m'avait tellement répété, c'est irrécusable, ce mot, je l'ai enterré en moi, irrémédiablement perdu, votre vue est irrémédiablement perdue. On ne pourra faire qu'une chose, éviter que ça s'aggrave.

(16:06)

YM : redites-moi ce que vous avez ressenti au moment où ça arrive.

GT : J'ai même pas – ça a même pas été une joie au départ. Ça a été une...une grande, une grande surprise, euh... un étonnement, euh..... ben j'ai dit c'est un miracle, puisqu'on m'avait dit que je pouvais pas guérir. Pour moi je me suis dit, euh...puisque la médecine dit que je pourrai jamais guérir, si tout d'un coup je vois clair, pour moi c'est un miracle. C'est ce que je me suis dit.

YM : et vous étiez surprise par quoi, exactement ?

GT : ben, pour voir, de voir ! Non mais vous vous rendez compte, j'ai été surprise le jour où j'écrivais mon courrier, et que, j'écris trois lignes, la 4^e, la 5^e, la 6^e je la vois plus, là j'ai été surprise ; j'ai été autant surprise à ce moment-là qu'au moment où j'ai vu le père Tardif à l'écran. Mais je l'ai vu, mais alors de façon distincte, euh...

YM : est-ce que en le voyant, vous vous êtes dit, c'est grâce à lui ?

GT : non, non... après oui bien sûr, je m'en doutais que c'était grâce à lui ; d'autant que sur le CD...

YM : parce que son visage était bien la première chose que vous avez vue ?

GT : ben oui, y'avait que son visage à l'écran, j'ai pas vu rien d'autre, hein.

YM : à quoi vous avez attribué votre guérison ?

GT : Oui quand même, euh, une fois la surprise passée, une fois avoir enregistré le fait que je voyais, le croire, parce qu'au début je le croyais pas, je croyais que j'étais en plein rêve, après je me suis dit, j'ai récupéré la vue sur le père Tardif. Et dans le CD qu'on avait écouté, il disait qu'il avait fait beaucoup beaucoup de guérisons...je me suis dit, bon ben, s'il fait des guérisons aux autres, et si moi je récupère la vue en le voyant, c'est lui, forcément, ça peut pas être autre chose.

YM : une fois passé cet état de surprise et de reconnaissance comme vous dites, en regardant ce qui vous est arrivé, qu'est-ce que vous vous dites ?

GT : je me dis, y'a rien d'impossible à Dieu. Y'a rien d'impossible. Là où la médecine, ou les chercheurs, ou les savants vous disent on peut rien faire, eh ben voilà, comme ça, instantanément..... voilà que je vois. Qu'est-ce que vous voulez penser d'autre ? Y'a rien d'autre à penser ! On peut penser autre chose ?

YM : donc on peut dire que vous aviez pas du tout anticipé cette possibilité ?

GT : ah non, ben non... pour moi j'étais malvoyante, j'étais malvoyante et puis voilà.

YM : y'avait pas un seul espoir que ça arrive ?

GT : ben non, vous savez dans les hôpitaux, y'a beaucoup d'internes, donc à chaque fois qu'on y va, et c'est tellement vaste, c'est tellement vaste, euh...les 15/20, on se croirait chez Tati quand on rentre aux 15/20...A chaque fois que vous voyez des internes, c'est des internes différents, et **tous** vous disent la même chose... ! C'est pas comme je vais chez François Mabilais, il me connaît par cœur donc il va me redire la même chose, donc à la fin je dirais oui, arrête François j'ai compris. Tandis que là, à chaque fois c'était de nouveaux internes. Et à chaque fois eh ben ils me redisent la même chose.

YM : Donc vous aviez aucune attente, aucune espérance...

GT : Non, aucune, c'est pour ça que j'ai été surprise ! Si j'avais attendu, j'aurais pas été surprise, j'aurais dit merci mon Dieu, merci, merci. Mais quand je suis rentré à la maison, que j'ai appelé mes enfants, ils me croyaient pas...

YM : Comment vous réagissez, qu'ils ne vous croyaient pas à ce moment-là ?

GT : Ben je trouve que c'est normal. C'est normal qu'ils ne comprennent pas... quoique maintenant ils sont de plus en plus dans la foi. (...) (*développement sur ses enfants*)
(21:27)

YM : Est-ce que vous repensez encore à cet événement-là, ou est-ce que maintenant il appartient au passé... ?

GT : Non...je pense beaucoup au père Tardif. Et j'en parle beaucoup à mes petites filles, elles sont tellement adorables...(.)
(22:08)

YM : tout à l'heure, quand vous me décriviez le moment où ça arrive, vous avez dit : j'ai été surprise et puis après vous avez dit : j'ai été étonnée : est-ce que vous faites une différence entre surprise, et puis après étonnement ?

GT : Ben non pour moi c'est la même chose ; euh, qu'est-ce qu'on peut mettre en premier ? Surprise. Surprise, parce que je voyais clair, après m'être mordue partout pour savoir que je rêvais pas, et étonnée, parce qu'on m'avait tellement rabâché dans les oreilles que je guérirais jamais : mon Dieu, comment se fait-il qu'**autant** de médecins se soient trompés ? Comment se fait-il ? C'est impensable. Moi j'ai toujours eu **confiance** dans la médecine.

YM : Et cet étonnement-là, il est toujours présent aujourd'hui ?

GT : Oui, et il me guide encore plus dans la foi.

YM : Comment il vous guide ?

GT : il me guide parce que avant j'étais plus intolérante, j'étais plus exigeante, euh..... J'avais un caractère anxieux. Maintenant, non ; non, je prends la vie comme elle se présente. Je fais : « Dieu, je vous un paquet de tous mes problèmes, je vous fais un joli paquet, et maintenant vous faites ce qui est bon pour moi. Même si c'est pas ce que je veux, vous faites ce que vous voulez. J'ai des problèmes, on veut me reprendre ma maison, ben c'est pas grave, je vous remets ma maison entre les mains. Si vous pensez que c'est bien, eh bien vous faites en sorte que – il fera ce qu'il faut, comme il a fait pour mes yeux, y'a pas de raison que ça marche pas.

YM : est-ce que votre foi elle a changé de nature entre avant et après ? [ben oui, y'a **rien** en commun] Parce que vous disiez tout à l'heure j'ai été élevée dans la foi catholique...

GT : oui, mais c'était superficiel...mais vous savez, j'ai un autre fils aussi, qui est à Paris aussi, qui me dit : il me téléphone souvent, et souvent il me téléphone le jeudi soir, quand je suis dans la voiture avec Anne-Marie pour venir là. Et quand il m'appelle il me dit tu fais quoi maman, ben je dis je vais au Bec-Hellouin. Il me dit tu sais maman, je voulais te dire, comme tu as changé depuis que tu vas au Bec-Hellouin. **Comme tu as changé** maman ! Je lui fais, oui, j'espère que c'est en bien, il me fait oui. Il me dit mais **le pire**, c'est que tu nous fais changer aussi ! Je lui fais, c'est tout ce que je demande moi, hein.

YM : derrière « comme tu as changé », qu'est-ce qu'il veut dire en fait ?

GT : ben je suis plus calme, je suis plus sereine, je me fais plus de soucis, enfin, moins, euh... j'accepte tout, euh...je suis tolérante...j'ai deux enfants qui étaient fâchés, j'ai réussi à les remettre ensemble ; ils me disent que je suis la voix de la sagesse (rire) Il a, quel âge il a Marc-Hervé ? Il a 32 ans. Il me dit maman, tu es la voix de la sagesse. Ben je lui dis, écoute, prends-en de la graine, mon chéri !

YM : vous dites qu'avant vous aviez une foi superficielle : en quoi ça consiste d'avoir une foi profonde, ou plus approfondie ?

GT : bon avant, je pensais que le fait d'aller à la messe, le fait de faire une prière de temps en temps, le fait de dire je suis catholique, je crois en Dieu : je croyais que c'était ça la foi. Mais c'est pas ça la foi. Maintenant pour moi c'est pas ça. La foi c'est ... faire don de, de soi... c'est tellement croire en Dieu, tellement croire en ses pouvoirs, se remettre, se remettre à lui. Se....se... croire en Dieu, c'est croire....c'est, c'est..... lui confier sa vie, lui confier ses enfants, lui confier tout, en disant, tous les problèmes, en disant : Dieu va faire ce qu'il faut, bien ou mal, mais il va le faire.

YM : une question un peu difficile : si vous redeveniez malade, si vous reperdiez la vue, comment ça se passerait pour vous ?

GT : je reprierais..... mais, c'est pas possible !

YM : vous seriez pas déçue quelque part ?

GT : non, non non, non non....Ben je dirais, ben j'en ai profité pendant un an, un an et demi, voilà, c'est ça. Ben c'est toujours ça de pris.

YM : Ça vous changerait pas votre foi...

GT : Non, mais attendez, j'ai pas une foi conditionnée, hein ? Dieu m'a offert ça, mais c'est un bonus, c'est un plus, c'est un...c'est un cadeau extraordinaire, mais vous savez j'ai des problèmes comme tout le monde : je vais pas dire, Dieu pourquoi tu m'as fait ça, je mérite pas ça, non ; si il m'arrive pas, c'est qu'il doit m'arriver, mais comme Marie-Charlotte qui me disait maman ceci, cela, mais je lui dis : mais ma chérie, ça peut pas toujours être rose ; si tu avais que des bonnes choses, tu apprécierais plus le bonheur ! Tu, tu t'ennuierais...Il faut quand même de temps en temps que tu aies un petit peu de problèmes, pour apprécier quand tu n'en auras plus. On peut pas calculer la foi, on peut pas calculer quand on croit en Dieu, quand on...On peut pas... enfin, je pense moi que ça se calcule pas.

YM : une dernière question Gisèle, quand maintenant vous regardez l'ensemble de votre vie...

GT : je regrette les bêtises que j'ai faites. Je dis que j'ai perdu beaucoup de temps. Que j'ai perdu beaucoup d'énergie, que j'ai dû faire beaucoup de mal autour de moi. Et que tout ça c'était gratuit, et que ça n'a rien engendré de bon, rien, rien, rien. Et mon seul souci, c'est de ne pas être entré dans la foi plus tôt. C'est ça, la seule chose que...

YM : donc en somme ce miracle, on pourrait dire que ça vous a ouvert une porte, on pourrait exprimer les choses comme ça ?

GT : (elle prend sa respiration, écarte les bras) : grand, les portes. Pas une, pas, grand les portes.
(...) 28:03

7. Transcription de l'entretien avec Sabine

YM : Donc, ce que je vous propose S. si vous le voulez bien c'est d'abord de me recadrer un petit peu les circonstances, le contexte à la fois le lieu, le moment de votre vie où ce que vous avez à me raconter de miraculeux, enfin de au-delà de ce que vous pouvez expliquer rationnellement, est arrivé : comment ça s'est passé ? Est-ce que vous pouvez resituer ?

SL : Alors oui je peux situer euh, précisément la date, 23 juillet 1990, donc il y a 25 ans. Et le lieu, et même euh...curieusement, c'était pendant une conversation téléphonique avec quelqu'un qui n'a rien à voir, et je sais que pendant un laps de temps sans doute assez court, car je ne pense pas que la personne ait réagi, j'entendais plus en fait. Je pense que pendant un instant, j'ai été, euh...saisie, je trouve que ça convient bien. Et c'est effectivement comme... j'avais employé le terme d'un rayon, mais et du coup, en tout cas, en dehors, je peux pas dire en dehors du monde réel, mais souvent je dis coupée du monde, pendant cet instant quoi. Donc et alors le lieu, euh...oui, c'était chez ma mère à ce moment-là.

YM : D'accord, donc cette situation un peu précisée que vous avez redonnée, là, elle se situait à un moment de votre vie particulier ? Y'avait un contexte plus large quand même ?

SL : oui, oui, oui. Alors le contexte large est sûrement très important. Donc j'avais 25 ans, je pense que j'étais affectivement assez déboussolée, mes parents s'étaient séparés, euh... 9 ans avant, quand même mais, mais.... j'étais en grande quête de, alors je pense que j'ai souvent dit, honnêtement, parce que je ne savais pas que je cherchais Dieu, hein, j'étais en dehors de l'église, euh... bien qu'ayant été baptisée, euh...euh... j'avais fait ma première communion, ma confirmation je ne sais pas (...)... et depuis l'âge de 12 ans j'avais suivi le mouvement familial. Et donc ma quête, que j'aurais pu nommer à l'époque, c'était l'amour et la vérité. Et j'étais étudiante en orthophonie, et entre autres je lisais Françoise Dolto, qui parle beaucoup d'amour, en fait, dans ses livres, et j'étais assez attirée par tout ce qui relève de la psychanalyse. J'avais été en psychothérapie, parce que justement suite à la séparation de mes parents, j'étais très mal dans ma peau, et donc je pense que j'imaginai dans les gens qui pouvaient faire une analyse, donc ça c'est important aussi pour le contexte, des choses, certainement, ce que je pense aujourd'hui, bien au-delà de, enfin j'y mettais beaucoup plus que ce qu'il y a réellement. Et il y a un..... événement qui compte énormément pour le contexte, c'est que euh, un jour ma mère m'a dit qu'en réalité elle n'avait jamais aimé mon père. Et en fait, sans le savoir, parce que je ne le savais pas, j'ai compris après, en relisant, cette parole m'a.... empêché de vivre, en fait, et j'avais ce questionnement, en lisant Françoise Dolto, qui disait combien l'amour est important, mais si ma mère n'a jamais aimé mon père, moi, je viens d'où ? Et c'était insupportable en fait. Invivable, voilà. Et en fait, pourquoi je situe ça comme contexte, c'est parce que en relisant après, 23 juillet, eh bien, à deux jours près, ça correspond à neuf mois avant mon anniversaire. C'est le 25 avril, c'est demain. Et en fait, j'ai relu après cet événement, mais c'est pas dit dedans, hein, c'est moi qui l'ai relu comme ça, mais comme c'était LA question que j'avais : je viens d'où ?, eh bien, je l'ai interprétée, voilà, je demande à personne de le croire, mais moi je l'ai vraiment interprétée comme étant une réponse à cette question : ta mère elle dit ce qu'elle veut, moi j'étais là au moment de ta conception. Et après, j'ai découvert après, je connaissais pas dans la Bible, « depuis le sein de ta mère, je t'ai aimée », enfin, et c'est vrai que ça a quand même eu un effet vital, pour moi, extraordinaire, bon entre autres, quoi, euh.....

YM : Bon, donc on voit l'importance de ces rapprochements que vous faites, de ces signes que vous lisez dans les événements : est-ce que c'est possible de relier ce contexte un peu plus large avec ce qui s'est passé ce 23 juillet : comment cet appel téléphonique, dans lequel il s'est passé ce que vous dites, se situe dans ce contexte large ?

SL : Alors, oui, il y avait un contexte un peu plus proche, euh....., sûrement lié aux découvertes que je pouvais faire dans les relations amoureuses que je pouvais avoir, bon je vais pas rentrer

dans les détails, mais je pense que c'était très important dans le sens euh, je sais pas,... d'une ouverture. J'ai un souvenir quelque temps avant, par exemple, d'être assise dans un champ de terre, et de me, de, d'avoir le sentiment ou l'impression que mon corps était comme une terre fertile, et c'était quelque chose de très très fort, et de merveilleux, avec bon ben cet appel, qu'on peut avoir, en tant que femme, on sait qu'on est amené à porter la vie, et voilà, j'avais pas du tout ça spécialement en tête à ce moment-là, mais, voilà. Alors, je me souviens de ce moment très fort, et très peu de temps avant ce coup de téléphone, euh, j'avais été invitée à une soirée, et je me souviens aussi, de, d'avoir dansé, mais euh... bon, à l'époque je sortais pas mal et je dansais, mais... alors, je me souviens pas précisément, mais je, je, c'était différent, et il y avait quelque chose de..... dans la relation aux autres, qu'était complètement différent. D'abord, cela n'avait rien à voir avec de la séduction qu'il peut y avoir dans les soirées, tout ça, une espèce d'ouverture intérieure, et d'amour, mais au sens plutôt de don, hein, et de quelque chose de beau, de, de, libre, et même, à ce moment-là, j'ai un souvenir pendant cette fête qu'était à la campagne, je sais plus où, d'être allée voir, il y avait un cheval pas très loin, alors que j'avais peur des chevaux, et pareil, une espèce de communion et de, aucune barrière..... tout un contexte de... moi j'avais appelé ça ouverture intérieure, je ne sais pas si c'est très juste, ça demanderait peut-être de réfléchir plus, mais...en tout cas, une façon d'être, qui était particulière. Voilà, comme ça je dis pas de bêtises.

YM : D'accord, et cette conversation téléphonique dont vous situez l'importance, là, elle survient donc en rapport avec quelqu'un...ou est-ce que ce quelqu'un a une importance... vous dites que non ?

SL : Alors, disons que l'importance de cette personne, ce qui s'est passé, c'est que – donc j'étais chez ma mère à ce moment-là – j'habitais un peu nulle part, et j'avais atterri chez elle, disons, et c'était un ami de ma mère, dont j'avais un peu entendu parler, et je savais qu'il était en analyse, justement, depuis très longtemps. Et c'est vrai qu'au moment de cette fête et de cette ouverture intérieure et tout ça, je me disais, il faut que je fasse une psychanalyse... mais comme j'avais pas de mots à ma disposition, finalement, et que je m'intéressais à ça, et que ça parlait de libération et tout ça, voilà, je mettais ça un peu dans le même panier. Et du coup, lui, je savais qu'il était en analyse depuis des années, et moi qui n'avait même pas commencé, si je vivais des choses aussi belles, alors lui, il devait être vraiment, euh, je sais pas, au nirvana ou je sais pas! Et en plus, il avait un enfant, je savais qu'il avait un enfant, et avec ces histoires de fertilité, enfin, avoir un enfant pour moi c'était absolument merveilleux, à ce moment-là quoi. Je ne voyais que du merveilleux. Et du coup, l'entendant au téléphone, euh, je lui dis « oh, comment ça va !? », et puis vraiment j'attendais, euh... et puis il me répond « euh ouais, bon ça va », enfin, une espèce de contraste qui m'avait un petit peu... choquée. Bon, et je lui demande des nouvelles de son fils, il me dit « mon rejeton », et pareil, quoi, ça crée un... quelque chose qui m'a choquée.

Et c'est là, je me revois, avec le combiné du téléphone, debout, et pendant un instant donc je me sentie traversée, vraiment, tranquillement, de la tête au pied, euh... voilà. Bon, et dans... alors, y'a eu un prénom qui m'est venu à l'esprit, alors je sais pas s'il m'a été donné, ou si c'est moi, parce que en fait, j'ai pas su, après j'ai mis un certain nombre d'années à essayer de comprendre, ce que ça voulait dire. Et après, je suis, alors je pourrais presque dire, je suis revenue à moi, j'ai repris le fil de la conversation, j'ai raccroché, et j'étais avec des amis qui étaient là, qui étaient à table, on était en train de dîner, en fait, je sais pas, on était quatre, cinq, et donc j'avais un peu une copine, alors je suis allée la chercher et je l'ai emmenée à part et je lui dis, alors, voilà, le mot que j'avais entendu, c'était un prénom, je pense à un tel, c'était quelqu'un qu'elle connaissait, et elle me disait, ben, c'est normal, mais sauf que, parce que j'ai pas su dire autre chose que je pense à un tel, mais tout en sachant que c'était pas du tout à qui se passait, parce que je pensais pas du tout à cette personne à ce moment-là.

YM : Alors, que je revienne un peu sur ce moment dont l'autre jour vous me disiez je ne sais pas le décrire autrement que par ce mot de rayon, bon. Juste avant, vous êtes en train de parler au téléphone avec cette personne, vous entendez la manière dont il parle de lui-même, dont il parle de son fils, vous dites que vous êtes choquée : ça prend combien de temps, ça, cette petite portion de conversation : 5 minutes ? Deux minutes ? Moins ? ...

SL : bo, deux minutes.

YM. Deux minutes. Et c'est après le choc par rapport à ce que vous dites là, que la chose se produit ? Non. En tous les cas, ce que vous vous rappelez, c'est que, dans le cadre de cette conversation, donc assez courte, il y a cette espèce de traversée, vous dites de haut en bas, et ça vous fait en quelque sorte perdre le sens de la réalité, parce que vous dites que vous revenez à vous après. Bon. Est-ce que c'est possible, en vous recentrant sur votre mémoire de cet événement, de me le décrire un peu plus précisément ?

(13:16) SL : (soupir, 6s de silence) Ben, disons que.....(6s) Donc, oui, y'a eu cette traversée, je peux dire que je me sentais comme euh, enveloppée, c'est pour ça que je dis un rayon, parce que je dirais bien que j'étais dedans, et c'est quelque chose de très doux, vraiment, très très doux, mais que, comme j'avais jamais connu ; vraiment heu..... Donc je peux dire ça.....(5s, interrompu)

YM : Vous dites que ça commence par le haut...

SL : Oui, pour moi ça m'a traversée... de haut en bas.

YM : de haut en bas. Comment vous savez que ça a commencé par le haut ? Est-ce que vous en vous rappelant, vous sentez quelque chose, ou c'est une image, un bruit...

SL : Ah non, j'ai senti.

YM ; Une sensation.

SL : Oui, parce que j'ai rien entendu, enfin, ce prénom, c'était pas comme un bruit extérieur, heu... et j'ai rien vu. Et...et d'ailleurs je crois que je ne voyais plus. De même que je n'entendais plus, puisque j'avais quelqu'un au bout du fil, j'avais des amis dans la pièce, et je pense que pendant-, mais je pense qu'en fait ça a été très court -, mais je pense que pendant ce temps-là, - c'est pour ça que je dis, après ça je suis revenue – alors, j'ai pas envie de dire à la réalité, parce que pour moi c'était une réalité, mais autre, parce que souvent, je me souviens d'avoir dit plusieurs fois, j'étais coupée du monde, pendant cette... ce moment-là.

YM : Vous me décrivez que ça descend, là, du haut en bas, cette traversée-là, vous la sentez aussi, elle est perceptible en tant que progression ?

SL : Oui...

YM : Et vous la sentez, de même qualité, intensité, de même qualité du début jusqu'en bas ? Ou bien est-ce qu'il y a une variation, une progression ?

SL : oui.

SL : (soupir) je sais pas...

YM : vous pouvez pas dire... Et la qualité de ce vous ressentez, est-ce que ça augmente au fur et à mesure, (Non), c'est à peu près la même chose (Oui), mais ça descend, ça part du haut, et ça arrive en bas. Une fois que c'est arrivé en bas, ça s'arrête ? Ou l'état continue ?

SL : Non, je pense que ça s'arrête.

YM : Bon, ça s'arrête. Ça s'arrête, et vous dites qu'ensuite vous êtes revenue à la réalité (mm), ou en tous les cas, vous êtes revenue à vous-même (mm) : ça aussi, c'est dans l'instant, ou y'a une sorte de pause, ne serait-ce qu'une petite pause ?

SL : honnêtement, là je me souviens plus.

YM : Oui, c'est une question de souvenir. Au moment où vous éprouvez tout ça, je suppose que quelque chose en vous se dit, en en tout cas, vous vous situez par rapport à cet événement-là ; est-ce que vous l'observez, cet événement-là ?

SL : Ah non.

YM : vous le vivez complètement (Ah oui, ah oui), et y'a pas de distinction entre vous-même qui êtes dans ce moment-là et quelque chose d'autre qui vous survient... y'a pas de distance ?

SL : Ben, c'est vrai que bon, j'ai dit que j'ai été saisie, j'ai été enveloppée, donc y'a quand même moi et, pour être enveloppée, ou saisie, mais..... (soupir) mais, mais, voilà, j'ai pas, enfin je me sens pas en vis à vis de... enfin, je sais pas quelle est la question, mais...

YM : Oui, oui, c'est un peu ça l'idée : comment vous réagissez par rapport à ce qui vous arrive là, en fin de compte.

SL : Non, parce que j'ai pas euh..., enfin je suis dedans. J'ai pas de re-...j'ai pas un regard extérieur, je le vis, je suis prise, complètement, mais complètement, en plus, heu..... j'ai envie de dire, je n'y oppose aucune résistance, mais est-ce que... je ne sais pas si j'aurais pu y opposer une résistance, en fait.

YM : Ça vous semble fort ? Est-ce que vous diriez fort ?

SL : (aspiration).....euh..... j'ai dit doux tout à l'heure, mais irrésistible ; fort ...mais irrésistible, oui, ça, voilà.

YM : Autrement dit, quelque chose qui vous arrive, par rapport auquel vous ne pouvez rien ? (mm). Dans votre expérience, vous entendez ce prénom : est-ce qu'il arrive en même temps que ce que vous décrivez comme le rayon, il est présent en vous au même moment ?

SL : ben il est, il est pour moi il est plus court. C'est un moment dans le moment. Parce qu'il y a le... Mais ça je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est une reconstitution, j'ai mis des mots pour pouvoir en parler, j'ai parlé d'une traversée, et après je pense que j'ai mémorisé une traversée qui prend un temps avec ce prénom qui était instantané, mais ça je sais pas si c'est pas de la reconstitution.

YM : Ma question ensuite c'est : comment est-ce vous réagissez, et est-ce que vous réagissez, une fois que ça a eu lieu ? Est-ce qu'il y a eu un moment que vous pourriez décrire comme « qu'est-ce qui est en train de m'arriver, qu'est-ce qui vient de m'arriver ? »

SL : C'est-à-dire que, oui, donc je suis allé voir cette amie, heu... pour lui dire, je pense à telle personne, mais parce que, disons que je, je, j'avais conscience qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire..... mais..... c'était quoi la question ?

YM : C'était est-ce que vous avez une forme de regard sur ce qui vient de se passer qui vous fait vous dire : qu'est-ce que c'est ? pourquoi ? Enfin, un questionnement par rapport à ce qui vient de se passer. Un questionnement. Est-ce que vous avez une interrogation par rapport à ce qui vient de se passer.

(20:10)

SL : C'est.... Oui et non. J'ai envie de dire. C'est-à-dire que heu (12 secondes) c'est comme si ça m'avait pas complètement étonnée, quoi. A la fois, c'était extraordinaire, et, et je savais, sans le, vraiment le mentaliser, mais je savais que... c'était un bouleversement heu, heu..... incommensurable, je le sentais, ça, mais en même temps, heu... mais bon, c'est pareil, les mots que j'ai mis plus tard, c'est de dire que finalement j'ai, j'ai tout de suite su que j'avais rencontré ce que je cherchais depuis toujours. Mais je, mais ça c'est après. Mais c'est vraiment ça je pense que j'ai ressenti, c'est-à-dire que je me suis pas dit « oh là là, mais mon Dieu qu'est-ce qui se passe ? » Euh, j'ai pas eu peur, heu..... y'avait une esp-, j'sais pas, c'était comme une... une forme de certitude, enfin, d'évidence ; et pourtant ça n'avait rien d'évident, parce que, bon voilà, c'était aussi complètement extraordinaire, enfin je, je m'attendais pas à ça, je ne cherchais pas ça, je n'avais jamais entendu parler de trucs pareils, euh [pt]... c'était complètement inconnu..... et en même temps, euh..... [ts]évident.

YM : Donc, est-ce vous pensez que c'est à la fois incommensurable, extraordinaire – vous utilisez ces mots-là - et doux, euh, vous vous sentiez incluse à l'intérieur – est-ce que ces deux manières de parler de l'événement se rejoignent, ou bien est-ce qu'elles sont opposées ? Est-ce qu'il y aurait une façon unifiée d'en parler, ou est-ce qu'il faut ces deux manières différentes ?

Est-ce que c'est plus l'un ou plus l'autre, ou les deux de la même façon ? Est-ce que c'est plus la douceur, l'enveloppement, ou est-ce que c'est plus l'extraordinaire, est-ce qu'elle joue, cette opposition, d'ailleurs, peut-être qu'elle ne joue pas ?

SL : Non, c'est un ensemble.

YM : Dans ce que vous dites, par rapport à « ça m'a étonnée, mais pas tout à fait », est-ce que cet étonnement fait aussi partie du reconstruit, ou est-ce que sur le moment, il y a un peu d'étonnement quand même ?

(23:31)

SL : Ben disons que sur le moment y'a, enfin, juste après coup y'a la certitude que ce qui vient de se passer est extra-ordinaire, c'est dans le sens-là que euh...[5s] Et à l'origine, enfin, comment dire, ... je parle de bouleversement, c'est-à-dire que [déglutition] je pense que savais que je pouvais pas, enfin que plus rien ne serait comme avant.

YM : Vous saviez déjà ça, au moment où vous le ressentiez...

SL : Oui c'est ça, je peux pas dire que je le savais, enfin tout ça je ne l'ai pas du tout intellectualisé...mais enfin c'était tellement inouï que forcément, euh...forcément ça allait avoir des conséquences, quoi c'était...

YM : comment ça se ressentait ce savoir ? Est-ce que c'était quelque chose à l'intérieur de vous ? Une sensation ? Comment vous saviez ?

SL : Non, non, euh, non, j' dirais, peut-être une joie.

YM : oui, donc ce sentiment de joie. Il était bien présent, ce sentiment de joie ?

SL : Oui, ah, oui, oui, comme quand euh... mais bien plus fort... quand je sais pas moi, euh... on sait qu'on va vivre, j'sais pas, on part... quand j'étais enfant, quand je partais en vacances... bon voilà, mais... enfin c'est un peu différent quand même d'ailleurs, parce qu'il y avait, quand on est enfant, tout ça, y'a une forme d'excitation, et là, y'a aussi beaucoup de paix, hein, une grande joie, une grande paix, heu, et et...et inconnue ; tout ça c'est des sentiments tout à fait euh, nouveaux, en tout cas de cette intensité-là.

YM : l'intensité elle vient à nouveau à la fin, ou est-ce qu'elle est là dès le début ? Je vous creuse, hein, je me permets de creuser.

SL : Ben c'est-à-dire que dès lors que j'ai été saisie, là, je reprends mon téléphone, c'est total, je suis complètement dedans, voilà, mais, et donc heu..... c'était quoi la question ? avant, pendant, c'est ça ?

YM : mon idée c'est de vous demander si cette intensité de ce que vous vivez, elle est là depuis le début, depuis le moment où ça commence, jusqu'à la fin, ou est-ce que il y a quand même comme une sorte de boule de neige (non, non), où la joie et l'ensemble de ce que vous ressentez, cette paix, etc.

SL : Non, pas de boule de neige...c'est instantané. Je pense.

YM : pas de boule de neige. C'est vraiment un ensemble avec toutes ses composantes, mais qui vous prend depuis le début jusqu'à la fin, et ça a une fin, quand même, comme une lumière qui s'éteint, ou est-ce que ça continue, continue ? quand vous êtes allé voir cette amie pour lui parler de cette autre personne, vous portiez tout ça, encore ?

(26:47)

SL : Ben c'est-à-dire que la traversée du rayon, c'était fini, mais moi j'étais transportée quand même... moi j'étais transportée, oui, je ne sais pas comment dire...

YM : autrement dit, vous sentiez déjà que tout ne serait plus le même déjà à ce moment-là...

SL : Oui, sans savoir, mais oui, c'est ça, il m'était arrivé quelque chose. Je savais pas quoi, mais il m'était arrivé quelque chose. A moi. Donc ça m'atteignait, j'étais touchée. Je le...Ça c'était...c'était sûr.

YM : Est-ce que cet événement, ça vous générerait de l'associer au mot miracle, ou vous préféreriez un autre mot ?

SL : (longue pause, soupir)..... ohhhhpffff.....faudrait que je réfléchisse....

YM : c'est pas une question qui vous intéresse. Par exemple, vous pourriez vous dire : c'est de l'ordre du surnaturel, ou du miraculeux, de l'extraordinaire : vous l'avez utilisé ce mot-là... ce genre de définition ne vous intéresse pas, peut-être ?

SL : En fait, alors, ce que je peux dire, le mot miracle ne m'est pas venu à l'esprit, en tout cas à cette période-là, mais ce qui s'est passé par la suite, c'est que j'en ai parlé quand même à quelques personnes, et entre autres, mon père, qui me dit, mais est-ce que tu en as parlé à quelqu'un de confiance ? Et mon père, lui, était retourné à l'église, mais moi ça m'attirait pas du tout, du coup, mon père me posant cette question, je me revois, c'était au téléphone aussi, lui dire « un prêtre ? » avec un mouvement de recul comme ça, et fort heureusement mon père me dit, pas forcément, quelqu'un ... mais c'est moi qui finalement au mot confiance ait mis le mot prêtre, bon mais venant de mon père, peut-être, je savais qu'il avait une vie spirituelle, ... et c'est le lendemain, le lendemain parce qu'en fait, après coup y'avait plus rien, mais il fallait donner une suite, quand même, c'était pas possible de rester comme ça, et j'ai éprouvé un grand désir d'aller me confesser, donc parce que j'avais 25 ans, je pratiquais plus depuis l'âge de 12 ans, et c'est ça que j'ai voulu, donc... et, quand je suis allé voir ce prêtre, donc je suis retournée à dernier lieu où j'étais allée, c'était à l'aumônerie quand j'étais collégienne, et je lui ai dit, j'ai eu une révélation. Voilà le mot que j'ai dit, révélation.

YM : D'accord, ça vous est venu sans réfléchir, ou bien vous avez dû y réfléchir ?

SL : ah non, j'ai pas réfléchi. Mais alors, ça serait, dans mon histoire, d'où vient ce mot, enfin... quand et comment j'en ai entendu parler...

YM : d'accord, mais c'est vrai que ce mot-là, il convenait à ce moment-là, quand vous en avez parlé à ce prêtre.

SL : Pour moi, oui, en tout cas, c'est celui-là que j'ai choisi.

YM : et alors, la question qu'on aurait envie de vous poser, c'est une révélation de quoi, évidemment ?

SL : de quoi, oui, évidemment, et d'ailleurs le prêtre il était pas du tout convaincu, hein (rires) enfin il était très prudent en tout cas, heureusement. C'est normal.

YM : C'est normal... Donc, qu'est-ce que vous diriez si je vous posais la question ?

SL : Ben si quand même, c'est l'amour, une révélation de l'amour quand même. Finalement, qui... et puis d'un au-delà ; d'un au-delà de nous, et puis du concret...

YM : on pourrait dire, d'une autre dimension ? Ça vous conviendrait, ce genre de formulation ?

SL :oui, oui, un au-delà, un ailleurs, enfin, un autre – il n'y avait pas la notion de personne à ce moment-là, mais et l'amour oui.

YM : D'accord. Est-ce qu'on pourrait dire, en retenant cette notion d'amour, que vous vous êtes sentie vous-même aimée, est-ce que ça s'éprouvait, au moment où vous le ressentiez, comme de l'amour ?

SL : Oui, mais alors c'est, c'est très étonnant, parce que je suis sûre de ça, et c'est quelque chose que j'ai pas du tout mentalisé, pas pensé du tout, mais je l'ai vécu. A fond. Et alors dans le contexte, y'avait eu déjà un peu des prémisses, je pense, un an avant euh..... dans ma chambre, à l'époque, où à ce moment-là je vivais maritalement, avec quelqu'un, et euh... et alors, y'avait eu quelque chose, mais que j'avais complètement occulté, et qui m'avait tellement étonnée que j'avais écrit dans un petit bout de journal, et j'avais marqué : « je me suis sentie devenir illuminée », c'était les mots que j'avais... et j'avais mis : je crois au don de l'amour. Et je savais pas pourquoi j'écrivais ça, et après je m'étais dite, mais qu'est-ce qui m'arrive ? Et alors là pour le coup, je m'étais dite qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce qui se passe ? Et puis, j'avais réfléchi, et j'avais dit tiens aujourd'hui on est le 15 aout, je me dis, 15 aout, 15 aout, alors je savais pas trop, j'avais une vague idée, Marie, là-dedans, à l'époque Marie, ça me faisait plutôt ricaner qu'autre chose, et j'avais refermé tout ça, et j'avais oublié tout ça. Et c'est après coup que je me suis dit, tiens, et « je crois au don de l'amour », en fait, j'ai réalisé plus tard encore, que j'avais reçu un livre quand j'étais

adolescente, qui s'appelait le don de l'amour, et qui parlait, du coup, parce que j'étais en plein questionnement, c'était ça le contexte aussi, et on parlait de se marier, mais finalement on s'est pas marié, enfin, c'était compliqué, voilà, et douloureux, mais j'avais ce livre, que j'avais lu, et que j'avais..... que j'avais cru trouver ridicule et cucu la praline, et qui en fait était resté... parce que, bon, pour des tas de raisons, euh...c'était pas la voie qui m'avait été tracée par ailleurs, c'était... les suites de mai 68, enfin bon, alors qu'en fait je pense que ce livre avait touché quelque chose de l'ordre d'un désir profond mais que je... enfin, voilà, il y a un lien, pour moi, avec ça, « je crois au don de l'amour », et ce don qui m'a été fait, cette révélation qui m'a été faite que l'amour est un don, et que d'abord on le reçoit. Mais voilà, c'est ce que j'ai pu reconstruire après, et du coup vivre autrement.

YM : aujourd'hui, quand vous faites demi-tour et que vous regardez cet événement-là, est-ce que c'est possible de dire qu'il a changé votre vie ?

SL : ah oui. Complètement. Même parfois je dis que si j'avais pas vécu ça, je serais morte.

YM : qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

SL : Ben parce que euh... alors, bon, quelles années avant, j'avais fait une tentative de suicide sérieuse, et vraiment j'arrivais pas à vivre, et, et... j'ai ramé pas mal après ça, parce que fallait descendre du nuage, quand même, et il fallait apprendre à vivre, parce qu'en fait j'y arrivais pas. Et si j'avais pas pu incessamment puiser dans cet événement, j'aurais, enfin, bon, j'ai l'air de rejeter tout le reste – dans ma vie j'ai pas été sans amour, faut pas exagérer, mais enfin, bon... c'est quand même cet événement-là auquel je suis revenue, enfin, sans doute grâce aussi voilà, à ce que j'ai reçu par ailleurs, dans mon éducation et dans ma famille, mais ça c'était quand même, enfin c'est toujours, hein, une source d'une force, et d'une certitude aussi d'être aimée, quoi qu'il arrive, et donc ça m'a quand même permis de, j'ai envie de dire, de supporter la vie sur terre ! (rires) c'est vrai, hein.

YM : une dernière question, par rapport à l'étonnement que vous avez exprimé, vous disiez ça m'a pas complètement étonné, et donc quelque part, ça vous a quand même un peu étonnée : est-ce que vous pourriez utiliser de la même manière, le mot surprise ? Est-ce que vous avez été surprise par ce qui s'est passé ? Parce que vous disiez (non) que ça avait été naturel (oui), que vous aviez été accueillie dans ce qui vous est arrivée, et que ça n'avait pas été un choc ?

SL : mais non voilà, c'est pas du tout un choc, et là, le mot qui me vient à l'esprit, c'est, c'est : intime, c'est-à-dire qu'il y a une rencontre avec mon intimité la plus profonde, même au-delà de ce – parce que ça m'a révélé finalement, à moi-même. Et donc cette rencontre avec mon intime, oui, elle m'a pas surprise parce qu'elle m'a pas brusquée, quoi. Elle est venue complètement, le mot qui me vient, c'est épouser, mais parfaitement, ce que j'étais, ce que je suis, donc, euh...y'avait pas de surprise, y'avait pas de choc, y'avait une adéquation parfaite. On peut dire ça comme ça je crois.

8. Transcription de l'entretien avec Haïm

YM : Ce qui m'intéresse que tu me redises, c'est cet événement mystique dont tu m'as dit qu'il t'avait quand même pas mal marqué, que tu me donnes le contexte, où tu étais, quand ça s'est passé, et que tu arrives petit à petit à l'événement lui-même, pour que je puisse comprendre le déroulement. Ça suffit à mon sens que tu utilises simplement ta mémoire...

HP : Ouais, en fait, le point de départ, même si ça veut dire partir loin, c'est que dans mon enfance j'étais souvent assez malade, j'avais des gros problèmes de santé ; en particulier j'étais beaucoup à l'hôpital, j'ai été opéré après la naissance, et à un moment donné, mes parents m'ont laissé pendant 6 mois, quand j'avais entre un an et un an et demi, m'ont laissé pendant 6 mois à l'hôpital, sans venir me voir, à Lyon. Et là-bas, euh, t'imagines le choc que ça peut être pour un enfant, à l'époque y'avait pas de psychologue dans les hôpitaux, donc ça a été, euh, j'ai pris des traumatismes assez lourds, en fait, à cette époque. Et après, y'avait la personnalité de mon père qu'est pas simple, tu le connais pas trop, mais euh, tu le connais juste comme ça en vacances, mais euh, c'est quelqu'un qui a pas eu de père, son père est mort à la guerre, donc c'était quelqu'un d'assez brutal, assez dur, qui a souvent été très - qui m'a souvent blessé, qui n'a jamais rien fait pour me donner confiance en moi, en tant que jeune, en tant qu'enfant, tout ça. Donc du coup, à l'adolescence, ça a été assez compliqué, assez difficile, avec beaucoup de conflits intérieurs, de choses, le sentiment profond de me sentir étranger au milieu familial, quand mon père piquait des gueulantes parce qu'on ne trouvait pas assez tôt, euh, l'endroit pour déjeuner à midi quand on était en vacances, ce genre de choses, alors qu'on était à Florence, qu'il y avait plein de musées à voir, que tout était beau, mon père il hurlait, il fallait qu'il tape sur quelqu'un, et moi, euh, tout ce monde familial finalement assez plouc, et un peu brutal et un peu médiocre, ça m'ennuyait profondément, je me sentais étranger à ce monde-là. Et ce sentiment d'étrangeté, d'être étranger à la culture familiale, il n'a fait que se développer par la suite, et ça a fait que progressivement, j'ai pris mon cheminement intérieur, et que je me suis éloigné de ma famille, de mes parents, aussi de ma sœur, qui s'est mariée très jeune, assez jeune, et qui habitait juste à côté, donc elle reproduisait un peu le milieu familial. Alors moi je me suis éloigné, j'ai longtemps cherché mon chemin, je me suis cherché, et en même temps, j'avais des difficultés psychologiques importantes, j'ai commencé à travailler en 93, et en 94 j'avais toutes sortes de choses difficiles, et j'ai fini par comprendre que j'avais un inconscient et que c'était là que les choses se cachaient, et j'avais des conflits lourds, et j'ai commencé une psychanalyse. Et dès le début, ça a été une grande aventure, euh, intérieure, de libération, mais aussi avec des conflits massifs qui émergent, souvent quand les gens commencent une psychanalyse, ils vont plus mal, pendant un certain temps, voilà. Et donc entre 94 et 98, j'ai fait le premier gros travail, lourd, en fait, de transformation intérieure, de confrontation à toutes ces expériences de ma petite enfance, en faisant comme par exemple des choses comme le reverse, l'inspiration tropique qui a permis de revivre des expériences de cette époque, qu'étaient assez terribles, mais aussi de les conscientiser, de les dépasser, de dégager toute l'énergie qu'était bloquée, liée à tout ça, toutes sortes d'angoisse, de culpabilité aussi, par exemple si mes parents m'abandonnent, c'est parce que - je le ressentais comme - parce que j'étais coupable, c'était de ma faute, pour un enfant, ça peut être ça. Voilà ! Et me sentir moins coupable, avoir le droit d'exister, avoir le droit de me redresser, et de vivre, et de choisir ce que je veux faire dans la vie. C'est un peu ça, et donc en 98, je me suis mis à faire beaucoup de yoga, pour purifier mon corps, en fait, pour me réapproprier ce corps qui était un corps malade, euh, que j'avais gardé comme étant un corps malade, toujours avoir mal, etc., et le yoga pour ça, ça m'aidait, parce que ça créait une sorte de structure dans mon corps, aussi une sorte de structure un peu spirituelle, de connexion à l'Inde, je me sentais mal à l'aise avec le christianisme, et avec la culture indienne je me sentais beaucoup plus à l'aise. A l'époque, j'avais pas encore été en Inde. Donc j'ai découvert la culture indienne, comme ça, à Paris, en faisant du yoga, et ça me plaisait

beaucoup. Et c'est dans ce contexte-là que j'ai fait un stage de yoga, une sorte de retraite, c'était trois jours, je crois, c'était près de Paris, dans le centre. Donc le yoga c'est, ça s'appelle Sivananda yoga, c'est un yoga qui a été créé par un grand maître, qui s'appelle [Swami Sivananda](#), c'était un médecin qui vivait en Inde dans les années 1880-1960 à peu près, et qui était un grand maître spirituel, et qui a créé un hatha-yoga, une forme de yoga qui ensuite a été diffusé dans le monde entier par ses disciples. Voilà... et en fait j'y allais parce que c'était le yoga le moins cher sur Paris, et qu'en même temps c'était un yoga très indien, c'était pas un yoga très européenisé, où c'est un peu de la gymnastique. Là y'avait des rituels, y'a les pujas, y'a les prières, etc., donc du coup, y'a une dimension spirituelle, une dimension de prière, qui est importante, dans le yoga, je trouve. Voilà, et dans ce contexte-là, je faisais du yoga pratiquement tous les matins, et ça donne beaucoup d'énergie, j'avais dans l'idée de manger végétarien, je crois que j'essayais, de manger végétarien, et pour moi c'était un travail d'appropriation de mon corps, de purification du corps, et un travail de construction de moi en tant que sujet. J'étais dans cette phase-là, et dans ce contexte-là, j'avais fait la veille et l'avant-veille, c'était le vendredi et le samedi, j'avais fait toutes sortes de yoga, de, y'avait des cérémonies, de la méditation, mais je débutais en yoga, j'étais au début... Et puis, ben le dimanche, y'a eu une cérémonie où il fallait choisir, euh... une divinité indienne. Et moi j'avais des humeurs qui étaient assez sombres et assez compliquées, donc j'avais choisi, euh... Kaila, qui est en fait une déesse terrifiante, et (rires) on m'avait dit : non, non, celle-là on la prend pas, elle est trop négative, elle porte trop d'énergie négative. Ce qu'on te propose, c'est une autre déesse, qui s'appelle Durga, et en fait, c'est toutes les énergies liées à la maternité. Euh... y'a une sorte d'amour universel de la mère, qu'incarne cette déesse. Voilà, j'avais choisi donc, euh, celle-là, et du coup on nous donnait un mantra, qui s'appelait, qui est un mantra qu'on doit réciter pendant la méditation, mais qui sera un mantra personnel, moi c'est donc euh... c'était Om shri Durga hai mana, ça veut dire honneur à la déesse Durga, en hindi – en sanskrit. Et euh, voilà, on prononce ça, et de même que l'hébreu, le sanskrit, quand on le prononce beaucoup, beaucoup, ça a un effet, en fait, euh, spirituel, quelque part, ça élève le niveau de conscience. Parce que c'est des langues qui sont très connectées, spirituellement, et donc j'étais un peu dans ce monde, dans cet univers-là, dans cette disposition-là, et euh, y'avait une sorte de cérémonie où il fallait mettre dans une enveloppe un petit peu d'argent, c'était un peu symbolique, ça devait être 15 francs, à l'époque c'était des francs ; et il fallait mettre quelques fruits, et il fallait le déposer, et on s'asseyait et... je me rappelle que j'étais pas, j'étais pas très à l'aise, hein, en fait. J'étais un peu un débutant par rapport à plein d'autres qui étaient là depuis longtemps, je cherchais un peu mes repères, je cherchais tout seul l'éveil, en quelque sorte, à ma façon. Donc euh, à un moment donné, j'étais face à un – donc là j'ai plein de détails, je pourrais compléter après – donc je m'assois, je m'assois en face de lui, et euh, je me rappelle c'était sur du gravier, je m'assois en face de lui, et en m'asseyant, je lui ai mis plein de petits cailloux, il avait plein, il était assis, comme ça, en face de moi, j'ai mis plein de petits cailloux sur ses pieds, comme ça (rires)... J'étais super gêné, et puis, il avait un regard qu'avait un côté hypnotique quand même. Et il me dit : est-ce que tu veux avoir un nom spirituel ? Donc moi j'étais ouvert à tout, puisque j'étais dans un projet de transformation, quoi. D'où je venais, j'avais rien à gagner, donc j'avais tout à gagner à me transformer, à aller vers autre chose, et à recevoir des choses, quoi.

(10:15) Donc j'ai dit OK, et donc du coup, il se, il se connecte, donc moi je ferme les yeux aussi, j'étais en face de lui, et là, il me dit : voilà, moi je suis juste un canal, et je vais me connecter, et je vais demander quel est le nom pour toi. Donc là moi j'ai fermé les yeux, il a fermé les yeux, et (10:39) à ce moment-là, j'ai senti une sorte de, de - de feu d'une, d'une énergie de lumière, d'une puissance, mais euh, incroyable ! en fait c'est, quelque chose que je connaissais... pas. Qui n'existe pas dans notre euh, expérience quotidienne et qui m'a complètement enveloppé, et dans lequel j'étais pris, c'était comme une sorte de, de... de grand

brasier de lumière, et quelque chose d'extrêmement fort, j'étais surpris, et là, c'est comme si je voyais le, euh... tout mon corps s'étiolait et se réduisait à une sorte de, de, comme une sorte de schéma. Tout de suite après, j'ai dit : c'est mon karma, en fait. C'est - tout d'un coup je voyais mon karma. C'est à dire une sorte de schéma de souffrance, que je répète perpétuellement, en quelque sorte. Et... et j'étais euh...c'était, mais ce qui me surprenait, c'était l'immense force de cette énergie de lumière. Euh... et puis, lui il a ouvert les yeux, et il m'a dit voilà, euh, moi j'ai réouvert les yeux, il m'a dit voilà tu t'appelleras Devidas. Devidas en hindi, ça veut dire... das c'est le serviteur, et devi c'est la devi, la devi c'est un peu la déesse, ça veut dire le serviteur de la déesse, en quelque sorte, c'est-à-dire quelqu'un qui va essayer de faire le bien en étant au service. Avec une déesse d'amour, quelque chose comme ça. Et j'ai trouvé que c'était joli, comme fonction à occuper, quelque part. Et donc ça m'a fait sourire, ça m'a plu, et puis, euh, voilà, moi je me suis levé, et puis je suis retourné à ma place, quelqu'un d'autre est venu à ma place, il s'est passé la même chose, et j'étais convaincu que pour les autres ce serait la même chose. Sur le moment, je me suis dit, voilà, ben c'était intéressant, et ça m'est, ça m'est arrivé, et ça fait partie du stage quoi. (rires) Et en fait, la personne qui est passée après moi, j'étais convaincu qu'elle avait vécu la même chose, après je lui ai posé la question, elle m'a dit : oh ben non, pas du tout, j'ai rien senti. Et donc là je me suis dit, « ah, il s'est passé quelque chose. Qui est arrivé à moi, pas forcément à elle, et qui est spécifique ». Et puis après je me suis dit, que y'avait, lors de cette expérience là, je m'étais connecté, il s'était passé quelque chose d'autre, par rapport à tous les vécus que j'avais pu avoir, et que les gens ont, c'est-à-dire que j'avais la preuve parce que je l'avais vécu qu'il y avait quelque chose dans l'univers d'où vient une source d'énergie et de lumière qui est immense, et qui est bien plus forte que tout ce qui peut exister dans notre vie et que les hommes peuvent faire quoi. Qu'il y a quelque chose d'ordre spirituel, qu'il y a une force spirituelle quelque part dans l'univers qui agit, et que là, à travers le canal de cet homme, ça m'a touché, peut-être le canal de Swami Sivananda, s'il est connecté, parce qu'il a dû se connecter à lui, mentalement, je me dis, je me disais, lui, il s'est connecté à son maître, avec qui il avait sans doute des liens très forts, son maître, lui, s'est connecté à je ne sais pas quoi, à Dieu, quelque part, d'une certaine façon, et (14:17) il y a eu ce canal de lumière qui m'est arrivé et qui m'a... [FFfffou] comme brûlé, quoi. Et en même temps, qui m'a comme focalisé sur l'essentiel et qui m'a amené à reconnaître que y'a quelque chose dans l'univers qui est de l'ordre du spirituel. Après, dire ça de façon si abstraite, euh et mentalisée, c'est difficile. Et à partir de là, ça n'a rien changé dans ma vie au quotidien, puisque j'ai repris mon travail le lundi, euh, j'ai continué à travailler etc., mais rétrospectivement, c'était en 2008, on est en 2015, non pardon c'était en 98, après j'ai eu toutes sortes d'expériences spirituelles qui se sont passées dans des contextes différents, euh, j'ai eu des expériences mystiques autres, parfois, euh, souvent j'étais dans des états de conscience modifiée, et à ce moment-là, tout d'un coup, y'avait un canal de lumière qui se faisait, quand j'étais à Jérusalem, au Temple, au mur du Temple, des choses comme ça. C'est-à-dire, une fois que le canal a été ouvert une fois, et une fois que mon mental a accepté le fait qu'il y a une source de lumière, qui est en dehors de ma volonté, qui est là dans l'univers, et qui de toute façon existe, c'est un fait, le fait est là. Donc après, y'a plus qu'à ouvrir le canal pour recevoir la lumière, et la lumière elle vient. Et donc chez moi ce canal il est assez ouvert, et la lumière vient. Ça arrive, ça arrive, mais pas avec cette intensité-là bien sûr. Là c'était vraiment intense quoi. Et du coup ça m'a amené à revoir complètement... à être dans une recherche spirituelle... euh... de connexions et de faire en sorte que ... ce qui m'est venu plus tard c'est le fait que chaque être humain a sa façon à lui d'aller vers la spiritualité, et qu'il a son propre chemin... (16:27) de toute façon, cette force-là était tellement immense que... y'a aussi la conscience qu'on est rien par rapport à ça, c'est tellement.....fort. (...)

(17:00) ma vie s'est enrichie, euh...et à un moment donné, je me suis converti au judaïsme, j'ai changé de nom, c'est marrant, ça je l'avais déjà fait une fois, euh..... et euh.... J'ai aussi senti

le besoin de changer de destin, en changeant de nom quelque part on change de destin et on est dans une autre connexion à la lumière, d'une certaine façon. Mais donc quelque part j'ai l'impression que c'est juste un ingrédient dans ce chemin de transformation qui quelque part a commencé avec les épreuves de ma petite enfance. C'est un peu des choses qui m'ont mis à l'épreuve, qui m'ont amené à faire... sinon j'aurais peut-être eu une vie beaucoup plus ordinaire...

(22:15) H. Lit des notes qu'il avait pris peu de temps après, à l'époque de l'expérience.

« Puis je ferme les yeux, répète mentalement le mantra, ils s'ouvrent, se remplissent de chaleur, de lumière, comme la lumière de Dieu remplit... Puis il me demande si je veux un nom spirituel. J'ouvre les yeux, il est si proche et je me sens nu, frêle, si frêle. Je dis oui. Comment tu t'appelles ? Je donne mon prénom de l'époque, Bertrand, il ferme les yeux, je ferme les miens, et je sens alors un feu m'envelopper, m'inonder de lumière psychique. Je me sens alors comme radiographié, je suis un être rouge, aux côtes décharnées, quasi squelette, tordu par la souffrance, le désespoir, comme si j'étais brûlé dans le feu et en même temps, un vaste feu m'envahit le cœur, la poitrine, je me sens réduit à mon karma. Il ouvre les yeux, et j'ouvre les yeux, et ses yeux sont comme un mandala, je m'y enfonce comme dans une vrille, je suis hypnotisé. « Ton nom spirituel est Devidas ». Cela signifie serviteur de la devi. Une flamme de joie, de reconnaissance et d'admiration jaillit de mon cœur et de mes yeux. Comment a-t-il su ? Je m'incline, je me lève, et vais méditer en emportant ma couverture, un livre de méditation et mon manteau. Je suis dans un état second, secoué. Je vais dans un pré, où il y a une vaste étendue d'herbe, sur laquelle flotte les rayons du soleil... »

(25 :52) C'était un peu un chemin solitaire, parce que je n'ai pas refait de stage avec eux. Et après, je suis allé en Inde, et là j'ai découvert la réalité de l'Inde, Une Inde pauvre, violente, euh... j'ai vu des choses et des gens qui mendiaient dans la rue avec la lèpre, euh... et ça me, j'avais, ça n'a pas été simple, en fait, je me suis rendu compte que l'Inde que je m'étais tricoté dans la tête c'était une Inde pour occidental, complètement aseptisée, c'était pas du tout l'Inde réelle, et donc si on voulait vraiment faire du yoga et être un yogi, il faut aller vivre là-bas, dans un ashram, épouser une indienne, et faire... ben en fait je voulais pas tout ça. Donc du coup après j'ai un peu arrêté le yoga, et j'en ai refait plus tard, mais différemment, et j'ai un peu dé, euh... désidéalisé cette culture indienne. Et du coup peut-être, ça a permis le chemin pour aller vers autre chose, vers le judaïsme, qui me trottait d'ailleurs dans la tête depuis très très longtemps.

(26 :15)

YM : Mais ce n'est pas parce que t'es détaché du yoga que l'événement lui-même a perdu de son importance ? Est-ce que tu valides ça ?

HP : Ben oui, parce que j'ai... c'est quelque chose d'énorme, j'ai acté le fait que y'a dans l'univers une force spirituelle qui, qui est immense, et qui pour moi est Dieu, quelque soit la forme ou les canaux par lesquels ça passe, qui est Dieu.

(...)

(27:26) YM : Est-ce que tu te rappelles comment ça survient ?

HP : Ben écoute, je comme je disais, il me dit de réciter ce mantra, je ferme les yeux et je récite ce mantra, au début j'étais mal à l'aise d'être face à lui, surtout à l'époque où je doutais beaucoup de moi, et puis je le récite et quand on le récite un mantra ou une prière, ou Om,

comme ça, y'a un peu... il peut y avoir un peu d'émotion qui se fait, légère en fait mais c'est simplement ça que je dis au début, et puis en fait d'un seul coup... [FFffffffouu], y'a...y'a une lumière immense qui arrive, ...et puis voilà...

YM : tu la décris comme venant en face de toi.

HP : Ben...je pense que... alors est-ce que c'est moi qui construit mentalement les choses, mais euh... d'un seul coup y'a euh y'a une immense lumière qui arrive sur moi et je suis pris dans cette lumière immense, et c'est là qu'il y a ce que j'ai dit à propos de cette souffrance, de ce karma, des choses comme ça.

YM : Oui. Ça a duré combien de temps, tu dirais ?

HP : Alors c'est difficile dans la mesure où là on a l'impression de changer de temporalité complètement, la temporalité c'est totalement subjectif, euh... j'sais pas...

YM : Disons : plutôt court, que long, en tout cas ?

HP : Je pense que ça a dû durer... une minute, peut-être deux minutes, maxi.

YM : Hm... plutôt long, en fait. Sur le plan du vécu interne, tu dirais ça, plutôt long ?

HP : Parce que je pense que lui il s'est vraiment connecté à la source, il est allé chercher une information. Et il faut parfois du temps pour aller chercher un canal... (29:20)

YM : Et dans cette expérience relativement longue, est-ce que tu distingues plusieurs moments, ou est-ce que c'est d'un bloc ?

HP : Non, non, pas pendant quand y'avait la lumière, tout ça, non, c'est une seule expérience.

YM : Une seule expérience.

HP : Y'a la lumière, et puis peu à peu y'a une sorte de ... comme si je m'étiolais, comme si j'étais brûlé, en quelque sorte.

YM : donc y'a bien un peu à peu ?

HP : Et y'a une sorte de focalisation sur ce... C'est comme si c'était la lumière qui agissait, quoi, sur mon être, et qui du coup, y'a une focalisation sur cette histoire de karma...de schéma, de chose qui y'a à transformer. Transformer, pour changer de nom, justement. Changer de destin, passer à autre chose que cette souffrance perpétuelle.

YM : Et donc même si c'est une seule expérience, tu vois que tu es capable de décrire des qualités, ou des différences ou des évolutions : est-ce qu'au fil de cette expérience-là, est-ce que quelque chose comme une prise de conscience a lieu ? « Qu'est-ce qui m'arrive, euh » ?

HP : Pendant le moment ?

YM : oui.

(30:46) HP : Non, c'est tellement fort, je suis simplement réceptif, euh...Non, je suis simplement à le vivre, c'est tout. C'est tellement fort quand ça arrive, euh... j'suis pas en train de me dire en même temps, euh, oh là, là, j'ai bien fait de faire le stage, ça m'a coûté cher, ça valait le coup, euh...non, y'a pas du tout de raisonnement. Je garde ma conscience ordinaire, d'une certaine façon ; c'est-à-dire que si on m'avait tapé, j'aurais peut-être ouvert les yeux, et euh, ça m'aurait embêté, d'ouvrir les yeux, alors que je vivais cette expérience-là. Mais euh... par ailleurs, euh... Non, y'a pas du tout de mentalisations, en fait. C'est quelque chose qui *m'est* arrivé, c'est pas quelque chose que j'ai pu construire, ou...

YM : Et tu dis, peut-être une minute...peut-être deux minutes...

HP : Au moins une minute.

YM : Et quand ça se déroule, est-ce qu'il y a une qualité de la perception qui est modifiée, sur le lieu, sur l'intensité.....

HP : Après, pas pendant. Ben pendant, je suis dans cette expérience et j'ai les yeux fermés et je suis assis. Et j'essaie de m'adapter à ce qui se passe, parce que c'est quelque chose de surprenant, et d'immense et de très fort, en fait, donc je le reçois, je le vis, puis ben ça consomme toute mes...mon énergie, ...mon attention.

YM : C'est quoi qui est surprenant ?

HP : Ben les, la force, l'intensité de la chose, de la lumière, qui correspond pas à l'expérience ordinaire.

YM : Donc tu éprouves ça au moment...

HP : C'est un peu la rencontre de l'autre. L'autre avec un grand A, c'est-à-dire...

YM : Cette surprise, tu l'éprouves au moment même, sous forme de passivité, comment ça s'éprouve, cette surprise ?

HP : Ben, euh, sur le moment, c'est très très fort et j'y participe et je le reçois comme quelque chose qui est un don, que je reçois. Bon, après, après on voit bien, je plane, quand même un peu après, je suis un peu comme hypnotisé, je suis, ffff... Conscience qui est plus large...etc. et je vais dans un pré, je vois les choses, je m'assois, aussi peut-être dans une sorte de gratitude intérieure, pour cette expérience que j'ai vécue ; mais je crois à ce moment-là je pense que ça fait partie de l'initiation et que pour tous les autres ça sera pareil. Et c'est seulement après coup, quand je me rends compte que les autres ont pas du tout vécu ça que je me dis qu'il s'est passé quelque chose de singulier, et qui est propre à mon histoire à moi. Et c'est là que le mental se met à construire, se met à réfléchir, à comparer, à essayer de donner du sens, pour essayer de s'appropriier la chose. Et c'est normal, le mental il sait faire que ça.

(34:14)

YM : Tout à fait. Tout à l'heure, quand tu as essayé de mimer le mouvement, t'as dit pfffff, comme ça, tu as eu une sorte de geste de la main : l'arrivée de cette lumière, est-ce que c'est autre chose que « très fort, très lumineux », est-ce qu'il y a autre chose dans l'expérience ?

HP :Ben, la difficulté là, c'est de traduire en mots, dans un langage discursif, un vécu qui est un vécu qui ne situe pas du tout au niveau du langage. Donc de fait, y'a une sorte d'interprétation qui est là, en quelque sorte, de trahison. Qui est là d'entrée de jeu. C'est pas un vécu au niveau du langage, c'est une perception,... une perception euh...euh... visuelle, puisqu'il y a eu beaucoup de lumière, une perception émotionnelle aussi. Parce que... c'était, ... c'était... très vaste, comme... j'étais comme pris, enveloppé dans cette euh... chose, et...en même temps, euh...y'a une sorte de, de conscience qui se fait dans cette, comme si on était pris dans une boule de feu, dans cette boule de feu, y'a, elle agit, elle crée une sorte de transformation intérieure ... en faisant cette sorte de conscientisation, de focalisation progressive... sur quelque chose, qui serait le centre, qui serait là, en fait.

YM : L'intensité dont tu parlais, elle est uniquement lumineuse ? Est-ce qu'il y a aussi une intensité émotionnelle ?

HP : Alors, ça, ça se fait progressivement, au fur et à mesure que la focalisation se fait, sur le... c'est comme si... mon âme en quelque sorte, à ce moment-là, chauffée par ce rayon de lumière ... fait un travail de ... de conscientisation, d'élévation en fait, spirituelle, et en même temps de conscientisation du sens spirituel de ma vie. C'est ça.

(41:38) [évoquant de son questionnement sur le problème du mal tel qu'il est révélé dans les camps (Auschwitz) qui remet en question l'existence d'un Dieu de bonté.]

... « Et là *le fait* d'être connecté à la lumière fait que, ben...on est plus dans ce raisonnement-là. En fait. On est simplement dans le fait que cette immense énergie de lumière, elle est là. Et après, on peut s'ouvrir à elle, et d'autres choses... Mais du coup, ça a changé ma vision du monde.

9. Transcription de l'enregistrement avec Véronique

Histoire de son cancer, divorce, perte de la foi, dépression, redécouverte de sa foi (visite d'églises dans le sud) deuxième cancer, angoisse, pensées de suicide. Portrait du père Gérard, chapelain camerounais au Vatican qui passe à Rouen pour la Toussaint et lui demande « de quoi veux-tu être guérie ? » Messe dite le soir, à 23h.

(9:34). Donc on a eu la messe de tous les saints, et le matin, c'était drôle, j'étais dans le jardin, et je me disais, oh j'ai pas pu aller à la messe c'est vraiment dommage, et puis j'ai pas réalisé que le soir il venait, et que j'aurai la messe, en plus pour moi, dans cette pièce dans laquelle nous sommes. La table était ici, et le canapé était là-bas. Et au milieu de la messe, non, avant, il bénit toute la maison, il bénit l'eau, il me demande du sel, il bénit le sel, il met du sel dans l'eau, et après il asperge la maison, il bénit la maison en l'*aspergeant* d'eau. Et il jette du sel dans les coins, etc. Il passe sur toute la maison. Avec de l'encens aussi. Qu'il avait apporté de son pays, qu'il va cueillir lui-même sur l'arbre, en remerciant l'arbre, et en faisant des cérémonies rituelles, de son pays, hein ? Euh... c'est assez puissant, parce que y'a une relation avec la nature, de remerciement, et de...bon. Et il veut pas d'autre encens, hein ? Parce qu'il dit : « ça peut toujours être frelaté, j'en veux pas d'autre, je veux celui-là ». Et, euh... au milieu de la messe, il vient vers moi et il dit une prière qu'il traduisait de l'italien, hein, parce qu'il parle italien, anglais, français, etc. et, euh, directement en italien, et à un moment, au milieu de la prière, au nom de la Vierge Marie, de tous les saints, ninin, euh... (10:57) « je demande la guérison immédiate et définitive de Véronique ». « Seigneur, je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique. » [tout bas] Ecoutez, je lui ai dit, nom d'un chien, il a pas peur... c'est une phrase *terrible* ! Impressionnante ! (aspiration) Bon, on se couche, et le lendemain, rebelote... à 8 heures, il était frais et dispos, il avait fait ses prières depuis 5h du matin, et puis il était prêt à redire la messe, et moi, j'étais descendue vaille que vaille, je sortais d'une opération quand même, on commence la messe, je commence assise, et puis j'allonge mes jambes, puis je me réallonge, j'étais vraiment, vraiment pas bien. Pas assez bien pour rester assise. Il recommence la messe, la messe des morts ; on a parlé de nos morts de l'année...

(Évocation de personnes décédées, une certaine Catherine)

(12:13) Et puis à nouveau – j'étais toujours allongée – il revient, s'approche de moi, il demande par la même prière, le même récit, la même prière, et au milieu « Seigneur je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique ». Et à nouveau, je suis, Haaaahh, bouleversée..... la messe continue, ensuite on prend un petit déjeuner complètement international parce qu'on appelle un ami qu'avait donné une croix, un français, qu'avait donné une croix pour envoyer en Afrique, par son intermédiaire (...)

(13:04) Après le petit-déjeuner, il s'en va. Là je me déjeune, je me couche, et je dors comme une souche l'après-midi. Et j'étais fatiguée, hein, parce que c'est quand même éprouvant, enfin déjà de la voir, et de, alors que j'étais, que je sortais de l'hôpital. On venait de m'enlever le deuxième sein. Et..... je dors la nuit, très bien, et le lendemain, je téléphone à ma sœur Nathalie, pour lui dire : « Nathalie, nous n'irons pas en pèlerinage au Mont saint Michel, pour remercier pour ma guérison, mais nous irons à Rome ». Et moi qui sortais, qui étais dans une dépression profonde, tout à coup je me mets à faire des projets. Nathalie m'a dit, ta voix avait changé. Et Nathalie m'avait suivi, hein ? Parce qu'on entend la voix de quelqu'un qui est dépressif, quelqu'un qui est pas bien, ou quelqu'un qui a pas d'énergie, ou quelqu'un qui se fait des projets : nous n'irons pas au Mont saint Michel, mais à Rome. Et je faisais des projets, mais non, on n'ira pas là, mais on ira là. Et en effet, c'était donc en novembre, on a décidé avec le père, on en a parlé, et finalement on a choisi la Pentecôte. (14:16)

Rome à la Pentecôte, Témoignage dans une communauté Prière et guérison à Paris, son don de la parole « va et témoigne », sa formation sur le symbolisme (« je suis passionnée ») sa sculpture, ses missions de bénédiction « pour éloigner les forces mauvaises, sombres... il

emploie ces mots-là »... épisode à Capri de proposition de guérison, expositions d'art, histoires familiales...

(36:10)

YM : pouvez-vous me décrire le moment où vous avez pris conscience que vous étiez guérie, vous vous rappelez ce moment-là ?

VC : Oui, alors c'était donc le 3, le 1^{er} et 2 la venue de Mgr Gérard Dgenne, il part le 2 à l'heure du déjeuner, je fais la sieste, je dors, et le 3 je me réveille... et je dis à ma sœur « nous allons remercier pour ma guérison à Rome ». Et là je me suis sentie guérie. Je me suis pas sentie guérie... je me suis pas levée en disant « je suis guérie »... mais quand j'ai pris le téléphone, il était 9h du matin, pour dire à ma sœur, on va en pèlerinage pour remercier pour ma guérison, constat de guérison ! Mais c'était pas intellectuel ! C'était pas une pensée. Vous comprenez ce que je veux dire ?

YM : si c'était pas une pensée, c'était quoi alors ?

VC :c'était un constat. C'était pas dans la tête, c'était dans tout mon être. C'était dans l'univers. Ça me dépassait, et là j'ai eu des témoignages de gens qui m'ont dit : « mais tu as changée Véronique ! » A l'atelier, de sculpture, des gens que je connaissais depuis un ou deux ans. « Mais tu as changé Véronique ». J'avais plus envie de me battre pour avoir raison sur une idée ; ça faisait des années que je me battais pour avoir raison ; là alors, ça m'intéressait plus du tout. (...) Parce qu'ils m'ont vue différente, plus patiente, plus calme, plus à l'intérieur de moi-même, euh, j'allais dire plus raisonnable, je ne sais pas si c'est le mot. Et à l'atelier, le chef d'atelier m'a dit, mais je te suis hein, parce que moi je suis dans le doute de l'église, je suis dans le doute de la foi, je suis dans le doute de tout ça, depuis 14 ans, depuis que j'ai l'âge de 14 ans. (...) et elle m'a dit, tu as changée, tu as changée.

YM : comment vous le décririez, ce changement : une coupure ou bien une évolution ?

VC : je pense que ça a été radical, immédiat et radical et que je me suis aperçu des fruits petit à petit. Ma kiné qui m'avait vu avant et qui m'a vu après, m'a dit Véronique, ton énergie avait changé. Mais le plus important, c'est que ma mère que je détestais, chaque fois qu'elle parlait ça me rentrait dans le cœur et ça me faisait mal, ma mère, je me suis entendue avec elle. (*rappel de ses souvenirs avec sa « petite maman »*).

YM : on parlait de réactions... est-ce que vous vous souvenez de votre réaction, de votre sentiment au moment où vous prenez conscience de ce changement ?

VC : Oui bien sûr. Parce que il est toujours là, c'est la joie. C'est la joie de voir le lever du soleil. Le soleil se lève, merci Seigneur. (...)

YM : et dans ce sentiment de joie qui est arrivé à ce moment-là, est-ce que vous l'avez senti arriver, cette joie ?

VC : Non, alors, j'ai dit à ma sœur, je répète, parce que c'est ça qui était... je constatais le changement : Nathalie, on part en pèlerinage pour remercier pour ma guérison, mais j'avais pas pensé avant, je décroche le téléphone et je dis ça !

YM : oui, c'est avec phrase-là que ça vous a fait prendre conscience que la guérison avait été opérée.

VC : Pas avec... mais que j'ai été guérie. Et on ne va pas aller au MSM que j'aime beaucoup, mais à Rome. Et là, à partir de là, le changement a été radical, c'était un saut quantique. C'est une transformation. C'est une guérison et physique, et spirituelle. Parce que, en plus, j'ai retrouvé la foi. Pas tout de suite, c'est revenu lentement. Ça c'est revenu lentement, avec le soutien d'amis...(...)

YM : est-ce que vous trouvez que ce changement est quelque chose de normal ?

VC : Bien sûr que non c'est pas normal, c'est un miracle ! Bien sûr que non, c'est pas normal. C'est un miracle, je suis une miraculée !

YM : et ce miracle, vous le considérez comme étant...

VC : Il continue. Il vit en moi, et chaque fois que j'en parle, c'est comme si c'était hier. Et cette joie profonde, rayonnante, depuis 12 ans que j'ai été guérie, ce n'est pas que j'ai été épargnée, ce n'est pas ça, la vie est là, avec ses bons et ses mauvais moments, mais au-delà de ses moments de difficulté, y'a la joie. Je sais pas comment vous dire ; je suis habitée !

YM : mais si je peux creuser un peu, plus, ce moment où vous décrochez et vous parlez à votre sœur, pas au MSM, à Rome, parce que je suis guérie, est-ce quand vous dites ça, il y a quelque chose en vous qui prend conscience de l'énormité que ça représente ?

(47:10)Non, la prise de conscience, c'est quand le prêtre a dit « Seigneur je te demande la guérison immédiate et définitive » [et puis, en chuchotant :] Je me suis dit, nom d'un chien..... Et puis le lendemain, c'était en œuvre. La phrase m'a, mais..... et c'est la même phrase que j'utilise maintenant pour prier pour les guérisons de quelqu'un... La même ! Qui m'a *tellement* impressionnée ! Et quand je la dis, j'en ai froid dans le dos. C'est pas une petite phrase. « Seigneur je te demande la guérison immédiate et définitive de Isabelle, de, de ou... » (...)

2^e enregistrement peu de temps après

VC : C'était au mois de septembre, il faisait assez mauvais ce jour-là ; et on entre dans l'église, avec mon ami, on s'arrête, et on voit les gens qui rentrent, etc. et la messe qui se prépare, et quelqu'un rentre, et tout à coup je me lève, je vais vers la sacristie. Et je vois le prêtre, qui était prêt à dire la messe, je lui dis : « mon père, priez pour moi, on vient de m'annoncer un deuxième cancer. On va m'enlever le deuxième sein, et je suis désespérée. ». Et à ce moment-là, j'ai fait ce que ne fais jamais, j'ai pris ses mains et je me suis inclinée.... et il m'a dit : « Madame, je prierai pour vous ». Vous savez, c'était fort, hein. Et avec mon ami, on est parti, on est sorti de l'église, on n'a pas assisté à la messe, on est monté se promener dans la, dans le chemin de randonnée. Et ce prêtre a prié pour moi, ça je le sais, et je sais qu'il a intercédé et que, grâce à ça, ma guérison a été possible. Enfin...

(1 :07) YM : En tous les cas, c'est clair que vous êtes dans un chemin [Voilà] qui vous mène vers cette guérison complète et définitive [Voilà] comme vous le disiez tout à l'heure. Parce que ce qui est intéressant, c'est que vous disiez aussi, la foi, tout ça...

VC : Ah oui depuis mon divorce, j'av - tout s'était effondré, hein ?

YM : Oui tout s'était effondré. Donc on sent bien quand même que même si y'avait eu cette rupture, y'avait eu cette distance, etc., quelque chose se remettait en marche dans votre chemin, je ne sais pas comment dire autrement...

VC : Oui oui, tout à fait.

YM : ...et puis ça aboutit à cette guérison de la Toussaint 2003, hein, et ensuite là après, ça s'ouvre, avec tout ce que vous avez raconté dans la première partie...

VC : Voilà, parce que ça a été une guérison physique, psychique et spirituelle. Physique : le cancer, psychique, la dépression, et spirituelle. Parce que...

YM : le monde de la foi, euh, qui s'ouvrirait...

VC : Ah oui, complètement, qui s'ouvrirait, et alors là c'était un plus long chemin. Euh physique et psychique, c'était immédiat. La dépression est partie. Il était plus question de, vous trouvez la joie. Je trouve la joie. Plus question de.... de... de dépression. Bon. Je suis quand même toujours suivie, par un psychiatre, j'ai des coups de faiblesses, comme Isabelle qui a encore des signes de cette maladie, moi aussi j'ai des signes de cette maladie. Je peux pas mener une vie normale. J'ai besoin de moments de tranquillité, j'ai besoin de... quoique je trouve que je vais de mieux en mieux. Mais j'ai besoin de... y'a des moments je suis épuisée. Dimanche, j'étais *é-pui-sée*. J'ai pas pu aller à la messe. J'ai pas pu. Et au marché, je me suis sentie *vieille*, j'étais... Bon, c'est la première fois que ça m'arrive. Je n'arrivais pas à trouver ma monnaie, dans mon sac j'arrivais pas à mettre les trucs, hein, j'étais épuisée, je me suis réveillée à 6h

moins le quart en me disant je vais pouvoir aller à la messe à 6h, j'ai mis mes chaussures puis je me suis dit, non je peux pas y aller.

YM : Est-ce que vous êtes surprise de ce qui vous est arrivé ? Est-ce que ça vous a surpris ? [silence] Ou est-ce que cette préparation, quelque part, était suffisamment progressive, suffisamment... comment dire ? vous posait sur le seuil suffisamment proche pour que ça débouche naturellement...

(3:32) VC : Non. J'étais non seulement surprise mais bouleversée. TRANSFORMÉE. De l'intérieur..... Donc c'est plus qu'une surprise : c'est une surprise bouleversée et transformée. Donc le premier bénéfice, entre guillemets, c'est la joie, qui est signe d'une vie spirituelle chrétienne, je l'ai lu récemment, pour nous chrétiens, c'est la joie, la joie spirituelle. Et maintenant, en ce moment, je fais une démarche spirituelle importante... (...)

Enregistrement effectué le 14 octobre

YM : Alors Véronique (c'est parti, hein, d'accord), on vient de réécouter ce petit moment de votre témoignage, où, quand vous avez reçu ce père Gérard, qui est venu et qui a prié pour vous, vous l'avez entendu dire cette prière, et votre réaction, quand vous m'avez témoigné, c'était, de la redire, cette prière. Et puis à l'instant, quand on réécoutait, vous me disiez : mais en fait, il l'a pas dit deux fois, c'est moi qui l'ai dit deux fois, parce que c'était si important. Donc la question qui me vient, c'est : pourquoi c'était si important de l'entendre dire cela, et du coup, comme ça se fait que vous avez répété la phrase deux fois ? Pourquoi c'était si important ?

VC : Parce qu'au moment où je l'ai entendue, euh, j'ai comme été choquée de la force de cette demande. « Je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique ». J'étais allongée, dans cette pièce-là, hein, sur le canapé, je sortais d'une deuxième opération, du deuxième sein, pour ce deuxième cancer, j'étais dans une très grave dépression, je voulais me suicider, parce que je voulais pas qu'on fasse de chimio, j'avais pas trouvé à l'époque d'autres solutions. J'en avais même parlé à mes enfants, ce qui prouve que le suicide n'est pas, enfin bref. Et, mais j'étais vraiment très mal, dans une très grande dépression. Et le désespoir, vraiment le désespoir, j'ai touché le désespoir à ce moment-là. Et c'est à ce moment-là que j'ai retrouvé la foi. Ça m'a fait toucher le fond, et j'ai rebondi. Et grâce à cette guérison, d'une part... et j'ai répété parce que, c'est tellement fort, euh, dans le premier enregistrement, j'ai dit « nom d'un chien » : c'est vraiment ce que je me suis dit à l'intérieur, je me suis dit, il est gonflé de demander une chose pareille ; aussi radicale, je l'avais jamais entendu en fait. J'avais jamais entendu une demande de guérison, comme celle du Christ : « lève-toi, et marche » : ben c'est ça qu'il m'a dit. « Lève-toi et marche ». Et c'est ce que j'ai fait, c'est ce qui s'est passé dans ma vie, le lendemain.

YM : donc vous disiez « j'avais jamais entendu personne faire ça avant », et, quelque part, il le faisait pour vous.

VC : Il le faisait pour moi, il le faisait au nom du Christ, comme le Christ dans l'évangile, mais on connaît les histoires, du Christ dans l'évangile, donc on ne se rend pas compte ; il faut remettre en images le paralytique qu'on apporte par la fenêtre, par le toit, bon, faut connaître, ils enlèvent les tentes, bon ce sont des tentes, ils font descendre le paralytique, qui peut pas bouger depuis des années, ou peut-être de naissance, je ne me souviens plus, et puis le « va tes péchés te sont remis », d'abord, hein, première chose très choquante, qu'est-ce qu'il fait, disent les autres, nous on connaît tout, mais il faut remettre dans le contexte ; et puis, « lève-toi et marche » et l'autre prend son brancard, se lève, se lève, prend son brancard et s'en va. Ah ! l'image est forte. Et en fait, ce qui s'est passé, c'était aussi fort, voilà, c'est ça. C'était aussi fort, parce que c'était au nom de Jésus. Parce qu'il m'a bien dit plusieurs fois, je l'ai remercié évidemment, et il m'a – mais c'est pas moi, Véronique : c'est Jésus. C'est Dieu. Et ça c'est essentiel. C'est pas moi.

YM : Quand vous l'entendez dire cette phrase, vous dites « j'ai été choquée »...

VC : C'est fort ! C'est fort ; j'ai été choquée parce que c'est fort ! C'est puissant !

YM : Et c'est quoi qui est fort, c'est quoi, qui est puissant ?

VC : La demande. La demande, parce qu'elle est immédiate, en plus deux mots essentiels, immédiate, c'est-à-dire tout de suite, - Seigneur je te demande la guérison de Véronique tout de suite - et définitive, c'est-à-dire pour toute la vie. [3s de silence] C'est *impressionnant*.

YM. Hmm. Tout à l'heure vous venez de rappeler que vous aviez dit « nom d'un chien », etc., et, je ne sais pas si vous avez remarqué sur l'enregistrement, cela m'avait frappé, vous avez chuchoté quand vous avez dit ça. « je me suis dit, nom d'un chien », vous avez chuchoté...

VC : Ben oui parce que c'était ma pensée, c'est ce que j'ai pensé, je l'ai pas dit ; sur le moment-même. J'ai pas dit, « ben nom d'un chien qu'est-ce qu'il est gonflé », évidemment. Mais dans ma tête, je me suis dit, « Oh là là ! » Il est gonflé de me demander ça ! C'était tellement hors de nos systèmes, voilà, c'était tellement hors de nos systèmes, c'est le système de Jésus, c'est pas le système des hommes. Les soins qu'on a à l'hôpital, les chimio, les opérations, Dieu sait que j'en ai eu, hein, 7 opérations en cinq ans pour le premier cancer et le deuxième, deux. 6 chimio pour le 1^{er} cancer, pas de chimio suite à la guérison : est-ce qu'il devait pas y avoir de chimio, le chirurgien m'avait dit, ça recommence, opération et chimio. Là, y'a pas eu de chimio. Est-ce que c'est la guérison, ou est-ce que c'était le cancer qui était moins grave, je n'en sais rien, et ça m'intéresse pas. Ce qui est intéressant, c'est que c'est tellement – on est dans une autre dimension. C'est la dimension... spirituelle, c'est la dimension où tout est possible, où Dieu peut tout, et où on peut tout lui demander. Et c'est ça qui m'a choquée, c'est ça qui m'a – [inspiration] « Aahhh ! Ah là là ! », et j'en ai encore froid dans le dos en vous en parlant, c'est, euh, je peux en parler, c'est comme aujourd'hui, quoi. Ça s'est passé hier, alors que c'est maintenant, euh, 2003. 1^{er} novembre 2003.

YM : En écoutant l'enregistrement qu'on a fait au mois d'avril et en essayant de comprendre ce qui vous était arrivé, je m'étais dit, en fin de compte, le moment de la guérison, le moment du miracle, c'est un peu après, pendant la nuit où vous m'aviez dit, vous aviez bien dormi, et que vous vous étiez réveillée le lendemain etc., et vous aviez donc décroché le téléphone, appelé votre sœur, et dit, on ne va plus au Mont saint Michel etc. Bon.

VC : En pèlerinage pour remercier de ma guérison.

YM : Oui, on y va plus, on va à Rome à la place. Et je me suis dit, à mon avis, le miracle il est là. Mais en fait maintenant, est-ce que le miracle il est pas plutôt au moment de la phrase ?

VC : Ah non, le miracle...

YM : Mais, écoutez-moi bien. Est-ce que ce qui a joué, ce qui a été essentiel pour vous, n'est pas plutôt au moment de la phrase, dite par le prêtre, que, après une sorte de conséquence de la phrase ? Qu'est-ce que vous en dites, de cette interprétation ?

VC : Complètement, le miracle s'est passé au moment de la phrase, dont j'ai senti les effets le lendemain. Voilà.

YM : On est d'accord.

VC : Et le lendemain, ma sœur m'a dit, ta voix avait changée, et puis autour de moi, la kiné qui me suivait m'a dit : ton énergie avait changé, et puis, etc. tout le monde constatait mon changement.

YM : Et du coup, qu'est-ce qui, à votre avis, dans la phrase du père Gérard, a causé le changement miracle ? Est-ce qu'il y a un élément, est-ce que c'est l'ensemble de la phrase...

VC : Oh ben, c'est l'ensemble de la phrase, et c'est ni le père Gérard ni moi, c'est Dieu. Le père Gérard invoquait Dieu. « Seigneur » - Seigneur ! La phrase n'a pas de sens sans « Seigneur », chaque mot est très important. « Seigneur, - je - te – demande – la guérison – immédiate – et définitive de Véronique ». Chaque mot est aussi important, y'en a pas un qu'on peut enlever... Parce que ça l'affadit : « je te demande la guérison de Véronique », non ; « immédiate et définitive », et moi, pauvre prêtre que je suis, en fait, je te demande, moi qui n'ai aucun pouvoir, je te demande, toi, qui peux, puisque tu l'as fait, déjà et tu nous dis de continuer à le faire. Dans

les Actes des Apôtres, hein, ils vont faire des miracles, et Jésus déjà dans l'évangile les avait envoyés. Deux par deux, et déjà, au nom de Jésus ils faisaient des miracles. Et c'est là qu'on les avait questionné, est-ce que c'est au nom du diable etc.

YM : Oui, tout à fait, Bon, ben écoutez, c'est ça que je voulais vous faire dire, je m'étais focalisé de mon côté sur ce moment où après votre éveil vous téléphonez et c'est là que – d'ailleurs, vous ne m'aviez pas dit très clairement que quelque chose de nouveau s'était passé à ce moment-là. Mais en fin de compte, le moment de surprise, le moment de prise de conscience de quelque chose d'extraordinaire, c'est au moment de la phrase.

VC : Oui, c'est au moment du miracle. Le miracle s'est passé à ce moment-là, et j'ai constaté les effets du miracle, d'abord cette paix dans l'après-midi où j'ai dormi comme une masse, hein, bon j'étais malade, quand même, je sortais de l'hôpital, d'une ablation du sein, quand même, c'est pas rien, psychologiquement entre autres, et puis j'avais beaucoup souffert, et puis le lendemain, ça s'est fait tout seul, c'est ça qu'est fabuleux. C'est qu'il y a une césure, un changement, hein, radical, et j'en ai froid dans le dos en vous le disant, euh – « Seigneur je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique », là la phrase, et puis il l'a dit deux fois, il l'a dit deux fois, le 31 décembre (sic), et la messe le lendemain, le 1^{er} novembre. Il a pas eu peur de redemander, mais chaque fois, la prière, il la demande une fois, chaque prière.

YM : oui, quand vous vous l'avez répétée, c'est parce que ça avait une importance pour vous ?

VC : Oui, voilà, quand il l'a priée, c'était au long (?) de la prière, libera me del male, là, en italien, hein, euh, qu'il m'a donné après, et il le disait une fois. Et le lendemain il a recommencé, la même prière, dans toute sa longueur, au milieu de la messe, et il m'avait demandé de quoi je voulais être guérie, ça vous vous souvenez, hein, et à la fin, j'avais tournée la page, je sais pas si vous vous souvenez (...) (retour sur son agnosticisme)

(10:47)

YM : j'ai une petite question sur laquelle on n'est pas revenu, tout à l'heure quand on a réécouté, par rapport à un mot que vous avez dit, en commentant la phrase du père Gérard, vous avez dit : c'est une phrase terrible. Pourquoi ce mot, terrible ?

VC : Forte. Terrible, de la –

YM : est-ce que c'est tout à fait pareil, forte et terrible ?

VC : Terrible, parce que, oui, parce qu'on parle de la terreur de Dieu, voyez, c'est lié à ça, Dieu est tellement grand que – terrible, comment dire, pourquoi est-ce que j'ai mis ce mot « terrible » ? Une phrase impressionnante. Terrible, au sens impressionnant. Moi j'ai été impressionnée.

YM : Impressionnée, parce que cela vous faisait un peu peur ?

VC : Non, non j'ai pas eu peur du tout, non, non, j'étais impressionnée. Vraiment « Haaaannh, là là » et puis vraiment cette idée de me dire : mais il est gonflé de demander ça. Je vous l'ai dit, ça déjà ?

YM : Oui, vous me l'avez dit, mais, pourquoi gonflé, parce que si c'était son ministère habituel, s'il le faisait régulièrement ?

VC : Moi je savais pas, je savais pas, et puis c'était la première fois que je l'entendais. Puis c'était sur moi, en plus. « Seigneur, je te demande la guérison immédiate et définitive de Véronique » « Haaann, là, là !... » il est gonflé... [*là elle joue un peu*]

YM : Il ose...

VC : Il ose demander une chose pareille, alors que ça fait des années que je me bats, contre cette maladie que les médecins se battent, etc. puis, toc, d'un seul coup, on demande la guérison immédiate et définitive. Ah, c'est fantastique ! Ah non, ça a été une phrase, mais révolutionnaire. Et la révolution s'est passée, hein ? Dans ma vie, le miracle, maintenant on dit révolution, mais bon, oui, révolution. Conversion, le changement. Comme en ski on change de direction.

YM : Bon, voilà, vous répondez vraiment bien à mes questions, et surtout vous répondez dans ce que j'avais bien compris de ce que vous disiez. Parce que c'était moi qui m'étais trompé. Je m'étais dit, le miracle, il a lieu là. Et en fait, en réécoutant, je me suis dit, il faut absolument que j'aille la retrouver et que je lui demande à quel moment le miracle s'est vraiment passé. Est-ce qu'il ne se serait pas passé au moment de cette phrase ?

VC : Mais, c'est bien que vous me le précisiez parce que pour moi dans ma tête c'était pas clair. Dans la première interview c'était pas clair ; et c'est en rediscutant que je confirme que le miracle est passé au moment – mais j'en ai eu les effets que le lendemain. Et des effets qui continuent. Le miracle est en continuation. (...) Mais je garde une faiblesse, c'est ça qui est intéressant, et de temps et temps y'a des moments je suis en forme, plutôt le matin d'ailleurs, et après, il m'arrive d'être épuisée. Il faut vraiment que je fasse la sieste, voyez. Et je me dis, c'est très important que Dieu m'ait guérie, mais pas comme nous on pourrait le demander, mais avec un petit rappel que j'ai une faiblesse.

10. Transcription de l'entretien avec Léon

YM : Alors donc je vous propose de me redonner le contexte de l'événement que vous caractérisez comme vous ayant dépassé, un contexte qui me permette d'abord de situer cet événement.

LB : Bien sûr. Bon, j'étais complètement dans l'alcool depuis des années, des années, et donc dans la souffrance avec mon épouse, celle de mes enfants, et puis un beau jour, une de mes filles propose à sa maman de faire une retraite aux Béatitudes à Nouan le Fuzelier. Puis elle me regarde, et dit : ben, pourquoi tu n'y vas pas avec maman ? Ça m'intéressait pas du tout, hein, j'étais loin de l'Eglise. Et puis tout compte fait, bon, si ça te fait plaisir, bon, j'y vais avec mon épouse. Je suis arrivé dans la communauté, les Béatitudes, et déjà, moi je scrutais tout de suite en arrivant : pas de café, pas de bistrot, ça m'interpelle pas. Ma fille m'avait demandé de l'appeler tous les jours. Et, euh, y'avait pas assez de place pour coucher dans la communauté, donc on demande des volontaires pour aller coucher à l'extérieur. Vous pensez que j'ai levé la main tout de suite, donc a été logé dans un petit immeuble, et là, j'avais repéré, y'avait un café. Et donc avant de commencer la journée, j'allais y prendre ce qui me fallait. Et donc on allait à l'enseignement avec le père Marin, le prédicateur, pfff ! ça m'intéressait pas du tout. Ma fille, je l'ai eue au téléphone, elle me demande, alors Papa comment ça se passe ? Oh ben attends, tu m'as envoyé dans une secte, là, ils se couchent par terre, ils lèvent les bras...et je dis à ma femme, moi je vais pas à l'enseignement ce matin. Et y'avait une petite chapelle, et j'entre dans la chapelle. Et je suis rentré dans cette chapelle, y'avait une grande statue au milieu, près de l'autel. Je suis allé m'asseoir, y'avait personne. Je suis allé m'asseoir au pied de cette statue, dans le silence complet. Et là j'ai eu une locution intérieure, qui disait simplement : « mets-toi au service ». Une locution intérieure, c'est tout. Puis je suis sorti, et ma femme était pas repartie à l'enseignement, elle se promenait dans le parc, et c'est elle qui m'a dit après : « j'ai senti quand tu es arrivé derrière moi, que tout était changé en toi. » « J'ai senti. » Bon, c'est tout, j'suis allé m'acheter une croix, euh, etc. bon... J'ai suivi l'enseignement, je suis revenu, toujours dans l'alcool, hein.

Et puis, j'ai repris la vie, et là je suis allé voir mon curé, en disant, mets-toi au service. Je vais lui dire, et je vais lui demander que je l'aide. Je suis tombé sur un prêtre qui était malade de l'alcool. Alors, je lui expliqué : « oui, ben on verra, on verra », puis donc il m'a employé. Donc je faisais un genre de sacristain... les écritures, registre de baptême et tout ça. Puis on buvait ensemble, on buvait ensemble. Il m'a fait faire des choses ... incroyables, faire des mariages ! J'ai marié des divorcés ; Il m'a dit, mais tu fais un acte d'église, tu prends une aube, il avait déchiré les pages du registre de mariage... J'avais même été interpellé par une personne qui était là, qui m'a dit : mais vous pouvez marier ma fille ? Bon, j'en passe et des meilleures. Puis, je me suis engueulé avec lui, bon, je passe, c'est pas le sujet, paix à son âme. Et puis, un jour, ma femme, bon, j'étais toujours à l'église, hein ? et puis ma femme – on arrive à la retraite – elle m'interroge et me dit : est-ce que tu vas continuer à faire ce que tu fais ? Parce que moi je pourrai plus tenir, donc si tu n'arrêtes pas, on arrive à la retraite, je m'en vais. Je m'en vais, c'est d'accord avec les enfants, je m'en vais. J'ai réfléchi, quand même, je me suis pas arrêté de boire, mais je suis allé voir un médecin, que je connaissais pas, tiens je m'étais dit, je vais voir un médecin que je connais pas, je vais pouvoir lui raconter ma salade, donc je lui raconte ma salade : vous buvez quoi ? Oh, très peu, oh très peu. Ben, moi je suis pas alcoologue, je vais vous envoyer voir un alcoologue à l'hôpital de Bois-Guillaume. Et donc il me fait une ordonnance. Je suis rentré chez moi, ma femme me fait : alors, qu'est-ce qui t'a dit, ton médecin ? Rien de spécial, que je diminue un peu ma consommation, et puis c'est tout. Et puis, on fête nos 60 ans d'âge, nos 40 ans de mariage, lors d'une grande fête avec des amis, tout ça. Alors, j'avais rencontré l'alcoologue entre deux, et je m'étais dit, je vais aller le voir quand même. Il m'avait dit, vous rentrez dans l'après-midi. J'ai appris par la suite que c'était très

urgent que je sois hospitalisé, que si je n'y étais pas allé, je serais mort. Et donc j'ai dit, écoutez, je peux pas. J'avais inventé encore, je ne sais pas, le mensonge. Et puis, heu, le jour de notre fête, je dis à ma femme, bon demain, je rentre à l'hôpital. J'avais rendez-vous une samedi. On avait fait la fête un vendredi, moi je vais faire voir ma bonne volonté ; je vais rentrer le samedi, mais y'a pas d'hospitalisations le samedi. Et donc je téléphone à l'hôpital, et on me dit, oui, demain matin, pas de problème, demain matin à 9h chez nous. Je rentrais à l'hôpital le lendemain, pour sevrage, c'était mon 9^e sevrage. Et j'ai dit, mais je veux voir personne, et je veux pas que personne le sache. Pendant le sevrage, on m'a installé dans le lit, je dis à ma femme : tu viens pas me voir, hein, tu dégages (j'avais un langage, vous savez...) et puis, heu... ben il s'est passé quelque chose, là. Déjà, quand les infirmières sont venues me voir, elles m'ont mis sous perfusion, y'a quelque chose qui s'est passé, quoi, j'en sais rien, toujours est-il je me suis mis à pleurer, vraiment à pleurer, et là les infirmières m'ont dit, mais monsieur, ne pleurez pas, c'est normal, vous êtes atteint d'une maladie grave, incurable et mortelle, on va vous soigner, ne vous inquiétez pas. Et là j'ai téléphoné à ma femme, je lui ai dit il faut que tu viennes, il faut que tu appelles les enfants, qu'ils viennent me voir. Et elle me dit : tu m'as dit que tu voulais pas voir les enfants, tu le fais toi-même. Donc, je l'ai fait moi-même, j'ai fait mon sevrage. Et durant mon sevrage, y'a un monsieur qui est venu me voir, qui m'a dit, voilà, je m'appelle Rémi, je suis malade alcoolique, et si tu veux je peux t'aider. Et à partir de là, je suis allé en réunion des Alcooliques Anonymes où j'ai découvert qu'il y avait de l'amour. Parce que moi je ne pensais pas que ma femme m'aimait, mes enfants m'aimaient, personne m'aimait. J'ai découvert qu'il y avait de l'amour, j'ai découvert qu'y avait Dieu, c'est d'ailleurs dans le programme des A.A.

Et là à partir de là, si vous voulez, j'ai mené une autre vie. Une autre vie, j'ai découvert la Fraternité St Jean-Baptiste (de Paris ?) qui s'occupe des malades de l'alcool, je suis allé voir Mgr Duval, qui a écouté mon témoignage, qui m'a dit, oui, vous allez créer votre association, que j'ai créée, et on est allé avec mon épouse à Medjugorje, où il a eu des apparitions mariales. Bon, on est arrivé là-bas, dans la communauté des Béatitudes, et là il s'est encore passé quelque chose – je pouvais plus marcher, hein, le pontage que j'ai eu, je pouvais plus marcher du tout – et ma femme, elle était pas bien, on avait le chemin de croix à faire, et ma femme me dit : moi j'y vais pas, j'suis pas bien, je reste là. Bon, moi j'y vais, je dis au prêtre : bon mon père ne vous inquiétez pas, je vous suivrai pas jusqu'en haut, hein ? Et il m'a dit, vous faites ce que vous pouvez. Et arrivé à la 7^e station, je me suis écroulé comme un gosse, en pleurs, j'ai jamais tant pleuré de ma vie, et là, ils m'ont tous laissé tomber, puis je les ai rejoints en courant. Je suis monté jusqu'en haut, puis je suis redescendu en courant. Je suis allé voir ma femme, je suis arrivé dans sa chambre, elle me dit... et je lui ai dit, ben voilà ce qui s'est passé, je pense que, je sais pas. Et elle m'a dit ben regarde ; j'ai dit quoi ? Eh ben regarde, tu vois rien là dans le ciel ? Non, rien du tout. Tu vois pas Notre-Dame du Bon-Secours ? Tu vois pas, là ? Ah non, pas du tout. Pas vu, puis bon, ça s'arrête là, notre discussion, et le lendemain matin, on devait aller à la colline des apparitions. Donc on y est allé tous les deux, on a laissé tomber la communauté, à la colline des apparitions, dès que ça montait un peu, je ne pouvais plus marcher, les douleurs revenaient, et dans le retour, on m'avait offert un livre, du père Slavko, qui s'occupait des malades de l'alcool là-bas. Sur les prières, sur le chemin de croix, et je lis. A la 7^e station, Jésus tombe pour deuxième fois, etc., et en dessous, il te dit : tu es tombé, mais tu peux retomber, je serai toujours là pour te relever. Ça m'a interpellé ; je suis rentré du voyage, et voilà. Et depuis, depuis ce jour-là, je suis abstinent, ça fait 18 ans, parce que j'ai jamais rebu une goutte d'alcool. Et un soir, j'avais une amie, malade alcoolique aussi, qu'était ici, en train de partager avec nous, le soir, et je fumais trois paquets de cigarettes par jour. D'où les difficultés que j'ai. Et on discute. Et je leur dis, à ma femme et à elle : je sais pas, la Vierge me demande, elle me dit : j'ai tout fait pour toi, mais, qu'est-ce que t'as fait pour moi ? Et si elle demande d'arrêter de fumer ? Je dis, c'est pas possible. Et puis le soir, j'allume ma cigarette, et je dis, écoute, si tu

veux, je veux bien m'arrêter, mais aide moi. J'ai pris le paquet, je l'ai posé là-bas, je l'ai jamais retouché.

(11:08) Et y'a une chose, que seule ma femme le sait, le soir j'étais dans mon lit, je priais. Et j'ai senti une main qui est venue me caresser les cheveux, et devant moi j'ai vu un pan de voile, mais blanc comme j'en ai jamais vu. Voilà. Mon histoire, elle se passe comme ça. Je dis toujours merci, hein ? Voilà, j'aide les autres... Mgr Duval voulait me préparer au diaconat, il est parti, c'était Benoist Andrillon qui s'occupait des diacres, je lui ai dit, voilà, Mgr Duval m'a dit de te rencontrer pour préparer le diaconat, il m'a dit, attend, il s'en va, puis quand Mgr Descubes est arrivé, il m'a dit maintenant vous êtes trop vieux, il avait déjà reçu je ne sais pas combien de personnes à ce moment-là, il a vu que j'étais pas content. Je lui ai dit qui j'étais. Et alors aussi avec ma femme, on s'est mis à vivre l'évangile, à aller au plus près des pauvres. Et donc on a créé la soupe du dimanche. Tous les dimanches matins, on offrait une soupe, été comme hiver. On est venu nous voir, voilà y'a Ceaucescu qui est tombé, Léon et Line, voilà, est-ce que vous ne voudriez pas aller en Roumanie, y'a un petit bled avec un orphelinat, y'a une école de gosses handicapés, vous voudriez pas vous en occuper ? Oui, oui. Donc Dieu m'a aidé, j'ai cherché de l'argent pour louer un camion, un million à l'époque, donc le camion et tout ce qu'il y avait besoin, et donc on est allé huit fois là bas en Roumanie. Donc ça a toujours été près de l'évangile, donner, donner, donner. Voilà, alors j'ai été visiteur de prison, je suis allé à Caen, Argentan, Bonne Nouvelle, Val de Reuil, pour transmettre le message parce que malheureusement, 80% de la population carcérale est là parce qu'il y a un problème d'alcool. Voilà, mon témoignage est celui-ci ; est-ce que je suis un miraculé, pour ma part, je dis merci, merci, merci. J'ai toute une carrière militaire aussi, j'ai travaillé dans les mines, j'ai commencé à 18 ans, je travaillais à 495 mètres sous terre, et puis je suis parti à l'armée à l'âge de 18 ans, l'Indochine est tombée, et puis j'ai rejoint l'Algérie, c'était le début des événements de Ben Bella, et puis j'ai fait toute une carrière dans la gendarmerie, voilà.

YM : Merci beaucoup, en fait en vous écoutant, on a l'impression qu'il vous est arrivé plusieurs événements un peu mystérieux, pas seulement un seul. Le premier, je pense, c'est celui que vous me décriviez quand vous étiez dans cette chapelle et que vous avez eu cette voix qui vous est arrivé. Est-ce qu'on peut revenir un peu sur ce moment-là ? Vous vous en rappelez suffisamment ?

(14:25) LB : Ah, comme si c'était aujourd'hui. Comme si c'était aujourd'hui, puisque j'ai quitté ma chambre et je suis pas allé à l'enseignement, ma femme est allée se promener dans le parc, je l'ai quitté et j'ai dit, moi je m'en vais dans la chapelle. Je sais pas si j'ai la photo de la Vierge... je sais plus... je ne l'ai pas... (il cherche dans un album) Je l'ai quelque part mais pas ici.

YM : Donc vous disiez, vous arrivez à cette chapelle, y'a personne.

LB : Personne, c'était le calme total.

YM : Il ne peut pas y avoir eu quelqu'un qui vous ait parlé ; cette parole que vous avez entendu ne venait pas de la bouche de quelqu'un ?

LB : C'était pas quelque chose qui me sonnait, c'était pas comme on parle tout de suite, c'était quelque chose qui venait, excusez-moi de l'expression, qui venait de l'au-delà.

(15:26) YM : Et vous vous y attendiez pas ?

LB : Ah pas (chuchoté) du tout (rire), vous savez je suis rentré là-dedans (rires) comme je serais rentré dans un bistrot, hein ?

YM : et est-ce que vous pourriez me décrire quel type de voix c'était ?

LB : Ah c'était pas une voix.

YM : C'était pas une voix ; c'était simplement...

LB : ... quelque chose qui vous disait, qui arrivait en vous, « mets-toi au service ». Pas plus !

YM : Et comment vous saviez qu'elle vous disait ces mots-là ?

LB : Ah ben ça je peux pas vous dire, hein.

YM : Vous les voyiez écrits ?

LB : Ah non, non rien, rien. C'est quelque chose qui est arrivé comme ça, qui vous rentre dedans, des paroles qui vous rentrent dedans comme ça, vous les entendez pas, c'est pas vrai, vous ne les voyez pas. Non, non.

YM : Et donc en fin de compte, vous avez eu la signification : pas de mots, pas de lettres...

LB : « Mets-toi au service ».

YM : Et donc vous aviez le sens des mots sans avoir le support, en quelque sorte.

LB : Voilà.

YM : les mots qui arrivaient dans votre tête...

LB : ...Et je suis sorti, oui, « mets-toi au service », cette locution m'est restée à l'intérieur, et le plus important ça a été, quand j'ai pu rencontrer mon épouse, je l'ai laissée marcher, quand j'ai pu la rencontrer, quand nous avons pu nous voir, et je lui dis, elle me dit : "oh toi, y'a quelque chose qui s'est passé".

YM : Est-ce que en entendant ces paroles là, vous avez eu une réaction ?

LB : non, je lui ai dit...ben, j'étais bien... j'étais tranquille, dans la chapelle, au pied de la Vierge Marie, et puis, voilà, j'ai entendu ça. J'ai même pas entendu, je peux même pas dire que j'ai entendu. Je peux pas dire que j'ai vu, je peux rien dire à ce sujet-là.

YM : Alors comment vous expliquez que votre femme vous ait trouvé si changé ?

LB : Ah, c'est elle. Elle l'a dit, elle a témoigné après, elle a dit : « tout était changé en lui. Je savais qu'il était complètement changé. »

YM : Mais vous le saviez pas vraiment, dans votre vécu ?

LB : Ah non, non, parce que je me suis remis à picoler, hein ? Attention, elle, elle m'a trouvé complètement changé, mais le changement s'est opéré...

YM : au fur et à mesure

LB : de notre cheminement tous les deux. Prier, le soir, ensemble, etc.

YM : Donc ça vous a pas étonné, que cette parole vous arrive, comme ça dans la tête ?

LB : C'est resté comme ça, hein ? « mets-toi au service », je vous dis, j'ai fait une démarche auprès de mon curé...

YM : Mais avant ça, est-ce que vous vous êtes dit : « oh j'ai dû rêver... » ?

LB : Ah non pas du tout, je savais que c'était quelque chose qu'était vrai.

YM : mais ça vous a pas suggéré un réflexe, l'air de dire, je suis en train de délirer...

LB : Non.

YM : Non ?

LB : Non, pas du tout.

YM : Je suis en train de m'imaginer que j'ai des voix...

LB : Pas du tout.

YM : Ça va pas bien...

LB : Pas du tout. Comme quand j'ai dit à mon épouse, dans le lit : [tout bas] *Chérie, la Vierge vient de me passer la main dans les cheveux*, elle aurait pu dire, arrête tes conneries... elle m'a cru, elle m'a cru. (18:46)

YM : On va y venir tout à l'heure, à ça. Pour terminer sur ce moment dans la chapelle, quand vous êtes sortis, avec cette parole dans la tête, est-ce que vous vous êtes dit quelque chose à propos de ce qui s'était passé ?

LB : Je me suis rien dit. J'étais bien.

YM : Vous étiez bien.

LB : J'étais bien.

YM : Et quand vous dites, j'étais bien, vous étiez mieux qu'avant, ou...

LB : Ça a changé parce que... bon, ça a pas été tout de suite, tout de suite, je suis reparti à l'enseignement, d'accord ? J'avais un de mes neveux... qui buvait, son père buvait, ma sœur, sa mère buvait, hein, qui a eu un accident grave de la circulation. Il était dans le coma. Depuis, j'ai appris ça. Par ma fille, qui téléphonait tous les jours. Et... on a prié pour lui. Et j'ai reçu un coup de téléphone, il était sorti du coma. Là aussi. Mais, j'étais pas en extase, hein, c'était pas, tout est changé, « la Vierge m'a dit... », pas ça. Pas ça du tout. Bon, c'est arrivé, c'est arrivé, heu...

YM : Voilà, sans prise en compte un peu spectaculaire ou émouvant ? Il n'y avait pas beaucoup d'émotion à ce moment-là ?

LB : pas du tout. Je suis sorti...

YM : Vous vous sentiez bien, mais quelque part, normal ?

LB : Voilà. Aujourd'hui, si vous soulez, si ça arrivait, j'ai mon chapelet sur moi, tout de suite je prendrais mon chapelet et je prierais. Là, je suis sorti, bon... (20 :25)

YM : Alors, venons-en à cet autre moment, où vous êtes dans votre lit, c'est assez intéressant aussi, vous m'avez décrit que vous aviez fait cette espèce de promesse douloureuse, difficile d'arrêter de fumer, et vous vous remettiez complètement entre les mains de la sainte Vierge, parce que vous pensiez que vous-même, vous n'y arriveriez pas. C'était ça la disposition dans laquelle vous étiez. Et alors, ce moment où vous êtes allongé, vous commencez à vous endormir, je suppose, comment ça se passe ?

LB : J'avais prié, j'étais là, vous savez, le soir, je m'endors jamais sans prier. Et j'étais dans l'attente de m'endormir. Et puis là j'ai senti cette... cette main, mais alors, ça c'est quelque chose que... on peut *pas* expliquer, pas possible. Et puis cette ... ce pan, ce pan... de tissu, on peut pas dire que c'est la robe, hein ? Je serais menteur de dire ça – pan de tissu, mais d'un blanc, comme j'nai jamais vu, je fais de la peinture, je, je sais ce que c'est qu'un blanc – jamais vu ce blanc. Bon, voilà, moi je...

YM : Comment vous avez réagi à cette ...

LB : Ah ben pour moi, c'est heu... j'sais pas, j'ai dit à ma femme, j'ai dit : chérie, la Vierge vient de me passer la main sur les cheveux...

YM : Est-ce que vous vous y attendiez là encore ?

LB : Bah ! (rires) C'est jamais - c'est comme euh, dans, dans la chapelle avec la Vierge, comme au mont Visé, me serait jamais attendu à ça... c'est pas vrai, je pouvais plus marcher, je pouvais plus marcher. Hein, quand on est arrivé, hein Jésus tombe pour le 2^e fois⁵, ah bon. Et je me rappelle, j'étais au pied de la croix, bon, alors la prière : on prie, mais... après, boum. Là c'est c'est le grand coup de masse là qui... et après vous découvrez : ah, mais ouais... mais tu peux retomber, hein, mais je serai là. Ça c'est les paroles, tu peux retomber mais je serai là. Mais ça c'est ce que j'ai lu, c'est pas les paroles que j'ai entendues, hein, c'est ce que j'ai lu, hein (...)

YM : et donc si je peux revenir à ce moment de toucher, comment vous saviez que cette main vous touchait vraiment, comment ça se ressentait ?

LB : ben c'était doux, c'était quelque chose d'inimaginable, vous pouvez pas vous imaginer, que vous êtes prêt à vous endormir, qu'il y a une main, là qui... mais alors vous sentez cette main, hein, vous la sentez, vous savez, mais c'est très rapide, hein, c'est pas, on... on... non, non, c'est très très rapide, hein, c'est... donc, bon...

YM : Et le pan de tissu, il est arrivé dans votre vision après ?

LB : Oui, après. Après, je le vois toujours, dans le coin, de la fenêtre...

YM : Qu'est-ce qui vous a permis de vous dire que c'était la Sainte Vierge ?

LB : Ah, je vous, y'avait pas de doute, hein. J'avais aucun doute. Aucun doute, aucun.

⁵ Il dit en fait « Jésus tombe pour la 7^e fois », se trompant entre la 7^e station et la 2^e chute.

YM : Ça venait d'où, cette absence de doute ?

LB : C'était une foi, c'était... Ben oui, ben oui, ça peut être qu'elle ! Ça peut être qu'elle. Déjà je dis à ma femme, [plus bas] *la Vierge m'a passé la main tout doucement dans les cheveux.* [aspiration] Et après, j'ai pas dit à ma femme, je viens de voir le pan, j'ai pas dit... après, même après, j'ai pas... je me suis endormi, quoi, comme un bébé, quoi. Mais, je, non non, c'est pas...

YM : et comment vous réagissez à cette... chose extraordinaire, quoi ?

LB : Je... réaction normale, heu... Vous savez, j'ai appris l'humilité. (...) (24:30)
(26:32)

LB : Mais on se pose pas de questions.

YM : oui, alors, je comprends bien qu'il y a une attitude de confiance fondamentale comme vous l'expliquez, hein, mais on peut aussi s'interroger sur... du moins on peut aussi avoir une sorte de réflexe d'étonnement...

LB : Non...Non !... (rire)

YM : Non. Donc en fait, vous, vous avez vécu ces interventions, en quelque sorte, je peux les appeler comme ça ? Ces interventions, comme étant naturelles, et, euh...

LB : je sais pas, je peux pas vous expliquer, aujourd'hui le résultat est là. Donc j'avance. Comme la petite Thérèse : aujourd'hui. Hier, ça m'appartient pas. Demain, ça ne m'appartient pas encore. Et c'est ce que j'essaie de transmettre comme message. Mercredi je fais mon témoignage, y'a une jeune femme qui va faire ses deux ans d'abstinence, et une autre ses vingt ans je crois, elles m'ont demandé de faire mon témoignage. Ce n'est pas à caractère ni religieux ni politique, notre mouvement, mais c'est un programme spirituel. Bon, dans mon témoignage, je vais leur faire part, ils le savent, (...) j'ai découvert, vous⁶ m'avez fait découvrir l'amour et que... tout le temps que vous n'accepterez pas l'aide de Dieu, vous allez souffrir.

YM : est-ce que vous, vous êtes encore étonné de tout ce qui vous est arrivé ?

LB : Non, puis aujourd'hui je vis une autre vie, je ne dois plus un centime à qui que ce soit, y'a 33 ans que je suis là, j'ai des économies, hein, j'ai... onze petits-enfants, 4 arrière, je suis heureux !

YM : Donc vous auriez lieu d'être étonné, mais est-ce que vous l'êtes ?

LB : je suis heureux.

YM : donc pas spécialement étonné, en fin de compte.

LB : non.

YM : quelque part, tout ça rentre dans une sorte d'ordre, peut-être...comment vous diriez, maintenant si vous regardez ce qui vous est arrivé, avec le recul ? Vous n'avez pas de moment d'émotion, vous dire « pourquoi moi ? »...

LB : Y'a des moments d'émotion, y'a des moments d'émotion. Je me suis surpris l'année dernière à fêter mon anniversaire de 17 ans d'abstinence, et à pleurer. Ma femme m'a dit, pourquoi t'a pleuré ? je lui dis, je sais pas. (...)

(30:02) J'avais découvert le monastère de saint Wandrille, j'ai fait une année de discernement, et je suis oblat bénédictin. Tout ça, ma vie, c'est l'autre. J'ai créé mon association, j'ai commencé à accompagner les gens qui décédaient seuls. C'est tout un cheminement. Aujourd'hui, ma vie c'est l'autre, ma vie c'est la prière aussi. Le matin, c'est la prière de la journée, les laudes, le chapelet. Dans la journée, c'est chapelet. Le soir, les vêpres, le temps de prière, du soir. Dire merci. Voilà, ma vie c'est ça aujourd'hui.

YM : et vous êtes pas surpris que ça soit devenu ça ?

LB : pff... je peux pas vous expliquer, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas expliquer. Moi je suis conscient de ce qui m'arrive. Je suis conscient de ce que j'étais..... je trouverais... pfff, c'est bien.

⁶ Certainement, les Alcooliques Anonymes

YM : Oui, c'est bien, en fait ce qui est assez étonnant, dans votre manière d'en parler, c'est que il y a bien eu dans votre description un avant, très lourd, très fastidieux, etc. et un après que vous décrivez comme l'aujourd'hui, le temps présent, donc y'a bien eu ce passage d'un moment difficile à un autre moment plus apaisé, etc. mais quand vous décrivez ce passage, y'a pas de rupt-, on dirait que vous faites pas de rupture. Parce que vous pourriez vous dire : « mais c'est incroyable ce qui m'est arrivé ! »

LB : bien sûr que c'est incroyable,

YM : « je suis complètement étonné »...

LB : Non, non, non. Je veux pas, je veux pas dire ça. (vous dites pas ça). Moi je sais que j'ai vécu dans les ténèbres. Ça je le sais. Sans rien voir. Je m'imaginai pas que c'était ça. L'amour, je savais pas ce que c'était. Bon, j'aimais ma femme, hein ? Et après, là j'ai découvert qu'il y avait une autre vie. Y'avait vraiment une autre vie.

YM : alors, cette découverte pourtant, elle vous cause pas une sorte d'émerveillement, vous trouvez ça normal de pas être émerveillé, étonné, de cette nouvelle vie (non) qui vous est offerte, en quelque sorte ?

LB : ben si, je dis merci tous les jours.

YM : mais vous le prenez dans une forme de reconnaissance calme, sereine...

LB : voilà ! c'est comme ça qu'il faut le faire, parce que en toute humilité... Il s'agit pas d'aller chanter sur les toits [il dit « croix »] : moi j'ai eu ça, moi j'ai eu ça...non.

YM : Non, mais intérieurement, vous pourriez vous dire c'est incroyable ce qui m'est arrivé...

LB : par moments je me suis dit, quand même tu peux être fier de toi. Mais, revenant en arrière tout de suite, fier de toi : mais, c'est grâce à qui ? (...)

(34 :42)

LB : A l'hôpital de Bois-Guillaume, y'a quelque chose qui s'est passé, une clarté, quand je me suis mis à pleurer, quand les infirmières m'ont appris tout ça, j'en parle jamais, je vais vous dire pourquoi j'en parle jamais, parce que Bill et Bob, [les fondateurs](#) de l'association des Alcooliques Anonymes ont eu un, la même chose. Donc, surtout n'en parlons pas. Si je dis à mes amis, Ah, vous savez, j'ai vu une clarté...ils vont dire attend, mais t'as lu ton bouquin ! T'as lu l'histoire de Bill et Bob !

YM : Donc vous souhaitez pas en parler pour ça, mais dans votre for intérieur, vous savez bien...

LB : Intérieurement, bien sûr, bien sûr, 9 sevrages...

YM : et ce moment de clarté, quand il vous arrive, quand vous l'expérimentez, est-ce que vous l'attribuez...

LB : ce jour-là, je l'attribue à personne. Moi, pour moi, j'avais rencontré Dieu à Nouan-le-Fuzelier. Mais là, je l'attribue à personne. J'étais dans la douleur. (...)

11. Transcription de l'entretien avec sœur Anne-Elisabeth

AEF : Le contexte pour moi c'est une réunion de prière animée par notre communauté mais que je ne connaissais pas encore. J'avais 16 ou 17 ans, j'ai pas retenu exactement la date. J'étais lycéenne. Et donc j'étais assez étrangère à ce qui se vivait. J'étais chrétienne catholique, à peu près pratiquante, faisant partie du Mouvement Eucharistique des Jeunes. Et dans ce cadre-là, j'avais deux animatrices qui avaient rencontré aussi le Renouveau, qui avaient eu une expérience... et qui avaient désiré nous faire vivre des rencontres diverses, hein, par weekends, chez les trappistines, chez un dominicain, qui montait une petite fraternité un peu spéciale, enfin, très très belle, une belle réalité dans la campagne, une qualité d'accueil, de prière. Voilà, différentes, heu... Et elles nous avaient invitées à ce weekend de prière, où je me souviens qu'il y avait eu des enseignements, j'avoue que je ne me souviens pas de grand-chose, euh... c'est très vague. Alors, j'étais peut-être pas aussi désespérée que ma sœur⁷, mais c'était une période un petit peu difficile pour moi, avec des troubles familiaux, qui me pesaient beaucoup. Je pense qu'ils m'avaient empêchée de vivre un chemin de maturation. Même si au niveau scolaire, ça allait à peu près bien quand même. Et je faisais aussi du sport, un peu, de la compétition. Mais, mais quand même... Et donc voilà, en quittant, euh, le lieu, mes parents devaient venir me chercher ; et là j'ai vécu une expérience qui est clairement, et qui l'était déjà à ce moment-là, ce que j'appelle une effusion du Saint-Esprit, donc une expérience de joie, qui est venue progressivement, et sans rien faire de spécial, c'est-à-dire pendant l'attente sur le trottoir, c'était donc dans un lycée de Laval, où j'étais, et donc voilà, en attendant, en retrouvant, je crois que c'était mon père qui était venu me chercher. Et puis dans la voiture, il était pas très bavard donc ça m'a laissé le temps de, de, d'accueillir ce que je vivais. Donc une expérience de Dieu, expérience de joie, de paix, expérience caractérisée aussi par son aspect de rencontre personnelle. Euh... « Dieu m'aime », c'est ce que j'ai écrit en arrivant. Voilà, Christ est vivant, je l'ai, rencontré... Euh, voilà, expérience de joie, ça c'est sûr. Je ne sais pas dans quelle mesure a influé les au-revoir d'une des personnes qui animait, qui est partie dans sa voiture, c'était une 2CV à l'époque, qui m'a fait des grands au-revoir, voilà, une personne qui était très très fraternelle, hein, j'ai trouvé ça très sympathique, c'est vrai que j'ai toujours été très sensible aux manifestations d'amitié... voilà. Alors c'est possible que ça ait eu une influence, hein, j'en sais rien. En tout cas, ça a pas déclenché directement les choses, ça c'est sûr. C'est venu doucement, et progressivement mais réellement. Et c'était identifiable pour moi, même si, enfin, je suis quand même assez intellectuelle [rire], et pour moi une des choses importantes c'était la connaissance de Dieu, et la cohérence. Et spécialement la cohérence de la foi. Je me souviens que dans le Mouvement Eucharistique des Jeunes, y'a tout un style, y'a des chanteurs comme Noël Colombier, à cette époque-là, qui était un peu en vogue, et j'écoutais de temps en temps, c'était les petites cassettes, et voilà, j'arrive, et je mets de la musique. Donc j'arrive dans ma chambre, le dimanche soir, et en fait, je me rappelle exactement des chants, là, hein ? « le grain qui meurt a porté fruit, voici le printemps de la vie » Donc tout le kérygme, pour moi c'était à peu près comme si le Christ venait de mourir, de ressusciter, enfin, ça devenait vivant, hein ? Enfin, ça fait un peu comme aujourd'hui si je vis une expérience de Lectio divina très forte, très profonde, ou si je me plonge dans la parole de Dieu, mais là, j'avais rien vécu de ça, hein. C'était donné. Dans ma relecture, ensuite, c'est un peu comme si, euh, si je pouvais développer beaucoup une vie de foi, et euh, et que la grâce a fait son effet de pacification, ce qu'elle a fait, dans ma vie, c'était nécessaire, mais j'en avais un avant-goût, par pure grâce. Hein, sans que rien ne puisse... hein, comme un avant-goût, comme si le Seigneur me montrait, mais pour autant il ne fait pas le chemin sans nous (rire) : la grâce s'est aussi incarnée, voilà, elle s'incarne dans notre vie.

⁷ Sœur A.-E. était présente lors de l'entretien avec sœur M. (entretien n°1).

YM : Et donc ce moment où vous dites que c'est un don, vous n'aviez rien ressenti précédemment de tel, c'est quelque chose qui était nouveau dans ce que vous viviez ?

AEF : oui, oui, c'était tout à fait nouveau. C'était peut-être désiré, enfin pas vraiment désiré dans le sens où l'ayant pas connu, je pouvais pas trop le désirer, mais euh, je... je me posais des questions, hein je suis assez intellectuelle, j'allais à la messe et j'avais un désir d'absolu, comme adolescente, hein, et je me posais des questions, et j'avais quelques témoignages, ayant commencé à fréquenter, un petit peu, des groupes où effectivement, des gens avaient vécu ce style de retournements, hein, de changements de vie, et d'expérience heureuse, hein, de la présence de Dieu. Et moi, je me sentais loin de ça. Je crois qu'il y a eu aussi en moi une joie à ce moment-là, de pas me sentir étrangère à ça. Enfin, de savoir que je n'étais pas étrangère à Dieu, aussi quelque part. Que je pouvais le vivre aussi...

YM : Et vous avez pensé, quand c'est arrivé, « ça m'arrive aussi à moi », quelque chose comme ça ?

AEF : Oui, je crois. Je crois, que oui. Oui, ma foi est devenue heureuse. Je crois qu'avant elle l'était pas trop. Elle était pleine de questions, et je pense aussi, que j'en ai eu encore plus après. De doutes et de culpabilité. J'en ai encore plus eu après, c'est-à-dire ça m'a pas sorti d'un chemin à vivre, hein, mais par contre, je n'ai jamais quitté le Seigneur après, je l'avais pas quitté avant, enfin, je, je, mais ma relation n'était pas vivante, comme elle l'a été après. A partir de ce moment-là, le plus grand désir qui m'a habité, indépendamment de tout, quelle que soit la vie que j'aurais, c'était tout simplement de vivre en relation avec le Seigneur...des relations vivantes, quoi, hein. Avec Lui.

(8:30) YM : Alors, si on peut regarder un peu plus ce que vous ressentez, comme pour sœur Marthe tout à l'heure, au moment où ça arrive, quels sont vos sentiments, de la peur, de l'appréhension ?

AEF : Non, il n'y a rien eu, pas de peur, pas d'appréhension, pas forcément non plus l'idée d'une chose inconnue et qui pourrait m'échapper, c'est-à-dire de décoller du réel, pas du tout, peut-être parce que j'avais, je crois, je crois, que j'avais entendu l'un ou l'autre témoignage. Je n'en ai pas vraiment de souvenir, mais vu les fréquentations que j'avais, c'était probable. Et c'était tout à fait heureux, c'était... la joie, et puis, comment dire...la présence... la présence d'un ami, tel qu'un ami pouvait l'être pour moi c'est-à-dire quelque chose d'assez silencieux, discret, heureux, réellement présent, heu... aussi, peut-être une confiance, oui quelque chose de fort dans l'ordre de la confiance je crois, qui m'a permis après je crois, d'avoir une relation toute autre, c'est-à-dire, je râlais facilement dans la fratrie, je me rappelle que ma sœur venait me demander quelque chose qu'elle n'avait pas pour l'école le lendemain, et je crois que j'aurais râlé en temps normal, ce que je n'ai pas fait. Mais je me sentais plus forte, je me sentais en confiance.

YM : quand vous éprouvez ces différents sentiments, est-ce que vous associez ça à Dieu, sur le moment, ou non ?

AEF : Oui, oui, ben dans le contexte dans lequel j'étais c'était facile, oui.

YM : Et donc est-ce vous associez des mots, des phrases, de la prière, comment ça se passe ?

AEF : Non, y'a pas eu de prière, y'a plutôt l'accueil, mais j'avoue que j'ai pas trop trop de souvenirs, je me rappelle que y'a eu quand même une certaine richesse de vie, comme si ma foi et sa réalité, assez kérygmaticque, mais un peu développée quand même, hein, revenait, ou comme si j'avais eu une expérience de révélation, mais c'était pas une révélation parce que j'avais quand même un peu de catéchèse, limitée, hein, je suis d'une génération où l'on faisait plus facilement des dessins qu'autre chose, c'était limité hein, mais y'a quelque chose de l'ordre de la révélation, pas une révélation complètement étrangère, bien sûr, mais comme si la foi

m'était révélée à nouveau, avec quelque chose de palpable, quoi. C'est une expérience qu'on peut voir dans les Actes des Apôtres, je vois des liens faciles, après coup, hein...

YM : Est-ce que ce que vous ressentiez, vous le ressentiez quelque part ? Est-ce que c'était dans la tête, ou aussi dans le corps ?

AEF : C'était pas... y'avait même pas un ressenti, dans le sens, oui physique, y'avait pas de ressenti.

YM : Y'avait pas de ressenti physique, mais ce sentiment, en y repensant, est-ce qu'il est plaçable quelque part ?

AEF : Euh, il est quand même, je pourrais pas le certifier, mes souvenirs sont un peu trop limités, à mon avis, il est beaucoup dans une paix lié à une cohérence, oui, une paix de la foi. Vécue. Donc un peu intellectuelle, on pourrait dire, hein.

YM : Oui, vous parliez de joie, de paix, de confiance... est-ce qu'il y a eu une progression, est-ce que tout ça est apparu selon une progression, est-ce qu'il y a eu une pointe ?

AEF : Ce dont je me souviens c'est qu'il y a eu une prise de conscience à un moment, donc dans la voiture, je suppose que mes parents étaient tous les deux, puisque j'étais derrière, euh, c'est venu sans que je m'en rende compte, dans un premier temps, ben tout ça c'est sur quelques minutes, et au bout d'un moment, j'ai, assez vite, j'ai réalisé, hein... j'ai réalisé. Alors, il y avait quand même de l'ordre du sentiment, parce que c'était pas tout de suite des idées, où je réalisais que je pensais des choses heureuses, des choses cohérentes, des choses... Non il y avait un sentiment de joie... Psychologiquement, il y avait un état, hein, c'est sûr, discret, mais euh, j'ai réalisé.

YM : est-ce que cet état discret, cette réalisation, ça vous empêchait de vous poser une question, même si rapidement vous vous êtes dit, c'est le Seigneur, est-ce qu'il n'y a pas eu une questionnement par rapport à ce que ça pouvait vouloir dire pour vous, à ce que ça pouvait signifier pour votre vie ?

AEF : euh, non, y'a pas eu ça. Y'a eu peut-être après un questionnement sur la durée, et sur même l'authenticité, voilà hein toujours la recherche intellectuelle (rires) mais, quand j'étais, après, ça c'était peut-être une heure après ou deux, je me souviens que j'ai vu que je pouvais très bien le mettre de côté et que je pouvais très bien le garder, que je pouvais le maîtriser. Avant, j'avais pas essayé, ni de le mettre de côté, ni le maîtriser, parce qu'il n'y avait rien à maîtriser, c'était calme, hein, quand même. Voilà, mais j'ai vu que je pouvais le mettre de côté. Et après, du coup ça ne m'a pas habité, comme un sentiment un peu extérieur, hein, mais par exemple quand je me suis réveillée le lendemain matin, j'avais envie d'en parler, c'était la rencontre avec Dieu qui m'habitait, hein, le désir de témoigner. Après ça, je me rappelle que je me demandais, hein ça c'est... pourquoi tout le monde, tous les croyants hein, n'étaient pas plus heu, convaincants, etc. C'est vraiment une expérience de Dieu, hein, avec toutes ses caractéristiques, hein. Le désir de témoigner, et le témoignage effectif. Ma mère a fait du chemin après.

YM : quand vous avez commencé à témoigner après, quel mot vous utilisiez pour décrire, le mot effusion, est-ce qu'il était déjà présent ?

AEF : Euh, c'est beaucoup le mot rencontre, je crois.

YM : Donc vous pouviez dire ce genre de phrase : j'ai rencontré Dieu sur le parking en attendant mes parents ?

AEF : oui... enfin, je l'aurais peut-être pas dit parce que ça, pour moi, c'était plus quelqu'un d'incroyant qui, hein, Frossard ! (rire) Mais je connaissais pas encore Frossard. Mais j'aurais plutôt dit : j'ai rencontré Dieu *vivant*, hein. C'était l'expérience de Dieu *vivant*. Dieu présent à ma vie, hein.

YM : comment vous saviez que c'était Dieu vivant ?

AEF : Ah, c'était très clair pour moi. C'est vraiment ce que j'ai écrit. Jésus est vivant, mais c'était, voilà, ces chants, y'avait euh, le grain qui meurt a porté fruit, voici le printemps de la

vie, voilà, ça, d'écouter ces chants-là, c'est comme si je me sentais entre deux pages d'évangile. Hein, et du coup, les récits j'veux dire, c'était des récits plus vivants que si mon meilleur ami vivait quelque chose, m'écrivait, mon meilleur ami avec qui je partage tout, euh, m'écrivait, ou un enfant, ou je sais pas... Ça, c'était une expérience très forte. Au niveau chrétien, c'était une expérience très forte.

YM : Vous dites je le savais, mais comment vous le saviez ?

AEF : A ce moment-là comment je savais que c'était ça ? Je pense que c'était, et ma vie chrétienne, limitée certes, mais tout de même, je savais... et quelques témoignages entendus. Et je pouvais faire le lien facilement.

YM : Et est-ce que après, vous vous reportiez à l'expérience, en tâchant de vous conforter dans l'expérience elle-même comme éventuellement une source de réponses... ? Est-ce que ça a joué, ce fonctionnement-là ?

AEF : Peut-être un peu, oui, je pense que ça m'a porté un petit moment, mais pas beaucoup, pas beaucoup. Pour moi c'est pas fondamental, après là je parle plus au niveau de la foi. La foi elle s'appuie fondamentalement sur rien, et en même temps, et en même temps sur ça. Et en même temps sur ça. Oui, c'était certainement fondateur quelque part, certainement. Euh, mais ça l'a pas été comme preuve. Et ça m'intéresse pas non plus de me dire : je suis sûre que ce n'est pas de la psychologie, ça m'intéresse pas, hein...

YM : Cela dit, votre expérience vous sert quand même de jauge... et après tout ça s'est passé, et si ça s'était pas passé, ça aurait été différent ?

AEF : oui certainement, parce que je sais comment, parce que j'étais pas forcément fermée à suivre le Seigneur d'une manière spéciale, hein, maintenant je suis religieuse, mais j'aurais pas pu l'être dans la continuité de ce que j'étais. Alors, je sais pas comment le Seigneur m'a conduite, de toute façon c'est ça ma vie, je peux pas en imaginer une autre, mais faut bien, voilà. Je ne sais quelle aurait été... mais c'est clairement fondateur, hein, oui, clairement fondateur.

YM : et je vous pose aussi la question que j'ai posée à sœur Marthe : est-ce que ça vous est possible d'utiliser le mot miracle ? Est-ce que pour vous c'est de cet ordre-là ?

AEF : (aspiration) oui, ...oui. Oui, oui.

YM : et qu'est-ce qui est, dans l'expérience, de cet ordre-là ?

AEF : c'est le simple fait que ça vienne de Dieu.

YM : donc la rencontre du monde de Dieu et du vôtre ?

AEF : Oui, mais une intervention divine quand même avec un côté extraordinaire. Voilà.

YM : Vous n'aviez pas encore prononcé ce mot-là, qu'est-ce qui est extraordinaire dans la rencontre ? Parce qu'à vous écouter, on avait plutôt l'impression que c'était plutôt quelque chose de très adapté à vous, cette rencontre.

AEF : oui, adapté et pourtant extraordinaire parce qu'il n'y avait aucune raison, ça correspondait à aucune expérience. Aucune autre expérience, même au niveau sentimental..... c'était quand même une expérience unique.

YM : Mais je crois que d'après ce que vous me dites, jamais ça vous a surpris au point où vous n'auriez pas pu ne pas vous y attendre. Est-ce que je me trompe, Est-ce que ça vous a quand même pris de court ?

AEF : Oui, ça m'a pris par surprise, et même je crois pas que je pensais faire ce genre d'expérience. Ce qui est sûr c'est que j'aurais jamais pensé le faire dans la rue ! (rire)... Peut-être au milieu d'un temps de prière éventuellement. Mais oui, ça m'a pris *tout à fait* par surprise. *Tout à fait*, ça c'est clair. Et peut-être ça m'est arrivé après, des années après, une fois ou l'autre, de, à nouveau de revivre ce genre d'expérience, mais ça m'était pas arrivé avant.

YM : et donc vous pouviez pas vous y attendre en vous y préparant un petit peu d'une manière ou d'une autre ?

AEF : Non, non pas du tout. Pas du tout.

YM : donc rien de brusque ni de violent dans cette rencontre ?

AEF : non, même quelque chose d'unifié, et qui m'a tout de suite fait un peu, heu, vivre dans un sens d'unité quand même, en famille et dans des toutes petites choses.

12. Transcription de l'entretien avec Pierrick

YM : Je vais d'abord proposer de me raconter le contexte dans lequel l'événement que vous souhaitez me raconter s'est déroulé ; quand ? où ? bref une sorte de contexte général et puis, petit à petit de venir à l'événement que vous choisissez.

PT : D'accord. Alors, le contexte. J'ai ... j'ai 21 ans. J'ai euh... commencé la drogue à 13 ans. J'suis pas en bon état. Euh... je suis assez désespéré, j'ai des amis qui sont morts d'overdose et euh .. j'avais des problèmes de ...de .. de deals .. avec des dealers comme ça. [*Marie suggère « de racket de violence »*] de racket de dealers violents tout ça. Donc c'était un moment où euh... ; tout ...toute ma construction de liberté s'effondrait et euh je suis reparti chez mes parents à ce moment-là, euh qui m'ont accueilli, euh voilà. Donc j'ai été voir des médecins, euh des psychologues, des choses comme ça pour aller mieux, pour essayer de parler, pour voilà. Et euh, voilà donc à la maison c'était triste à mourir parce que mes parents, avec ça, ils s'étaient toujours dit, euh « qu'est-ce qu'on a mal fait ? qu'est-ce que .. ? » Beaucoup de culpabilité à cause de ça parce que, bon, je suis d'une famille tout à fait normale quoi. Et donc l'ambiance, entre ma mère qui est déprimée et mon père qui parlait plus, tout ça c'était très lourd. On m'a proposé dans ce cadre-là d'aller faire un pèlerinage à Medjugorje en Bosnie, où euh... c'est enregistré là ?

YM : Oui !

PT : D'accord [rire] où euh, comment dire euh, euh j'avais entendu dire qu'il y avait des apparitions de la Vierge Marie là-bas et moi j'ai, j'ai accepté, c'est ma marraine qui m'a invité, et j'ai accepté pour partir de chez moi. Parce que le climat était trop lourd, et j'avais toujours voulu voyager mais quand on est dans la drogue, en fait on veut toujours partir mais on bouge pas, on reste cloué sur place, et là, j'avais l'occasion de partir. Donc je suis parti le... au mois de février 1997. Euh voilà, j'ai pris l'avion C'était pas du tout mon truc quoi. J'étais baptisé, j'ai été élevé dans des écoles privées, je connaissais un p'tit peu le truc quoi mais je... c'était pas mon...c'était mon... C'était pas du tout mon monde quoi. Je l'ai même rejeté ce monde-là parce que je comprenais, je pouvais accepter l'Évangile mais les chrétiens ou l'Église, non, non, c'était, c'était ... voilà. Donc, euh... je vais essayer d'aller vite. Dans ce pèlerinage en fait, bah ils proposaient de prier, d'écouter la parole de Dieu, d'aller à la messe, de rencontrer des personnes, et dans les personnes que j'ai rencontrées, j'ai rencontré des jeunes qui faisaient partie d'une communauté qui s'appelle le Cénacle, le Cenacolo là-bas, une communauté de...i de jeunes qu'une sœur a fondée et qui accueille que des toxicomanes et y en avait deux qui témoignaient quand je les ai rencontrés et ils racontaient des vies, mais pires que la mienne quoi, terribles ! La prison, la drogue, la violence tout ça, mais je connaissais leur monde mais ils avaient été vraiment très loin et ils racontaient leurs merdes, leurs vies de merde vraiment, avec un grand sourire et avec les yeux qui pétillaient !!Ah ... Je me disais, mais c'est quoi leur truc ? Ils ont commencé à dire : « bah voilà on est venu ici et on a rencontré Jésus. » Je me dis c'est quoi leur truc et tout ? Et... je suis allé les voir en... à la fin, je leur ai dit bah voilà....A l'époque j'avais les cheveux tout emmêlés, j'avais des cernes jusque sous le nez, je dormais plus, euh ça se voyait que j'étais ... que j'étais du mauvais côté. Ils m'ont accueilli avec joie et puis ils m'ont dit : « Tu sais, il faut que, il faut que tu pries ». Je leur ai dit : « Je sais pas prier, euh je sais pas prier. » Ils m'ont dit : « Mais il faut que tu racontes ta vie à Jésus, ce qu'est bien, ce qu'est pas bien, voilà ... il faut que tu demandes quelque chose à Jésus aussi. » Alors je suis sorti de là et j'ai dit « Dieu, si tu existes, tu me sors de la drogue, et tu me rends heureux ! » et c'était ma prière. Et puis bon, j'ai fait plein d'autres rencontres comme ça qui m'ont encouragé à, euh... prendre un...un temps de prière. Avec les autres. Parce que j'étais toujours en train de ... boire une bière ou fumer plein de clopes, plein de cigarettes et voilà .. Et je suis rentré dans l'église et j'ai dit à Dieu : « bah j'te donne un quart d'heure pour montrer que t'existe. » En rentrant dans l'église, donc c'était l'heure de la prière dans le village donc là

bas c'est euh... comment dire c'est tout le village vient, c'est la Vierge Marie a dit voilà ... y a tous les pèlerins qui viennent et tout le village qui vient prier et c'est tout de suite deux, trois, quatre mille personnes qui viennent dans l'église pour prier. C'est une église qui en contient huit cents et donc tout le monde étant serré en sardines là-dedans, y'a une ferveur incroyable voilà. Et moi je suis arrivé avant la ferveur et euh je suis.... et donc j'ai dit à Dieu voilà. J'ai fait mes Notre père, mes Je vous salue Marie, le plus concentré possible parce que ma démarche était honnête. C'est pas un truc « je vais voir si Dieu est là », c'était vraiment une démarche honnête, et euh, je me suis rappelé que quand j'étais petit avec ma grand-mère on se mettait au pied du lit et puis on faisait la prière « Je vous Salue Marie... » ; c'est, c'est l'événement qui m'est revenu.

Un quart d'heure passe. Je me lève pour me barrer. Et l'église était remplie à craquer. Et moi, avec la drogue et chose comme ça, demander pardon à quelqu'un pour passer euh, c'était euh, c'était terrible quoi j'étais vraiment, comment on pourrait dire ça ? un handicapé de la relation c'est voilà donc plein de gens partout voilà je garde ça en moi voilà et je me rassois en me disant j'espère que ça va pas durer trop longtemps et ils font un ... Et ils font un, un chapelet ; c'est un peu long tout ça et je me lève à la fin et ils en commencent un deuxième. Oh la la ! Je commence à me gratter de partout, vraiment vouloir... enfin, sortir, et puis au bout du deuxième chapelet je vois rentrer cinquante prêtres et je me dis « oh la la ! C'est quoi ce truc là encore? », puis ils ont commencé la messe. C'était en croate et en latin donc j'ai pas compris grand-chose, mais y avait l'Evangile qui était dit dans plusieurs langues des pèlerins et c'était l'évangile du fils prodigue. Donc c'est Jésus qui raconte l'histoire d'un gars qui, qui est parti, euh... qui a demandé son héritage à son père, qui est parti faire la fête et tout dépenser et qui se retrouve, n'ayant plus d'argent, sans amis, sans rien sauf le souvenir que c'était quand même bien chez son père et il retourne chez son père. Et voilà c'était un peu comme si Dieu me disait : « Ben tu vois, la porte est grande ouverte tu peux revenir, c'est le moment. » et j'entendais ça et c'était ... c'était euh ... Alors en entendant ça j'avais une larme qui coulait. Alors il faut savoir que quand on est dans la drogue, quand on est voilà dans la dépression, euh... il y a un moment donné y a plus de larmes, donc ça faisait des mois, des années que j'avais pas, que j'étais sec, j'avais pas d'émotion sur quelque chose de mal ou de bien ou sur quelqu'un, voilà, ...et euh... et là ça sortait plus fort que moi et moi je dis c'est un peu comme si mon âme euh... s'exprimait quoi, malgré moi. Ensuite euh... c'était le moment de la communion, quand les gens, les prêtres donnent l'hostie aux... aux... gens qui sont là, aux fidèles et euh... bon moi j'avais, j'avais tous mes diplômes de chrétien, [*petit rire*] donc j'avais euh..., je suis allé communier, en fait j'ai pas trop eu le choix, parce qu'en fait on était tellement nombreux que c'était euh ..., nous on restait sur place et on créait une allée pour que les prêtres passent et donnent la communion. Donc très rapidement c'est arrivé devant moi. Le prêtre malgré ma tête, j'avais pas du tout une tête de catho quoi, enfin voilà euh, il me donne le corps de Christ et là, là j'avale et en ... et en ... et donc je fais comme les gens autour de moi, je ferme les yeux. Euh... et je sens dans mon cœur ... mon cœur qui commence à battre très fort, et à chauffer. Et comme un, comme un ... comme une voix qui me dit : « je t'aime, je t'aime, je t'aime » et en ... donc c'est une voix qui m'a donné de la paix, euh et ensuite il y a eu une image et sur une de ces images, comme un film, comme j'avais les yeux fermés c'est comme si dans ma tête j'avais un souvenir, un film voilà... et sur une de ces images y'avait deux bras et sur un des bras il y avait une seringue et euh... je regarde mon bras et c'est pas moi qui ai la seringue, c'est le bras d'à côté, et en regardant qui c'était, je vois Jésus qu'a la couronne d'épines, qu'a le sang qui coule et qui me dit « Pierrick, tu n'aurais pas pu supporter. » Et pour moi, ça a été le... euh... un cataclysme, parce que... c'est comme si, euh la croix de Jésus tout d'un coup prenait tout son sens, enfin moi je le dis après coup quoi, mais à ce moment-là c'est euh... quand on dit souvent qu'il était sur la croix pour nos péchés, pour nos maladies, pour nos souffrances, [*inspiration*] et là voilà. Et donc le contexte de cette image c'étaient des endroits, c'étaient des squats, c'étaient des

choses comme ça où je pensais pas que Dieu puisse être... voilà et Dieu me montrait que justement, surtout dans ces moments-là, il était avec moi. Alors ça m'a bouleversé. Je me suis mis à pleurer, à hur... à même hurler de... d'indignité, de..... : qui c'est ce Jésus qui veut m'aimer ? qui euh, voilà, et en même temps une vraie, une vraie paix qui commençait à grandir en moi voilà. Et les gens avec qui j'étais ils m'ont dit : « Mais il faudrait que tu ailles te confesser. » Et j'ai dit « non, non, mais ça c'est, ça c'est pour les pros c'est pour ceux qui connaissent tout ça, moi voilà c'est pas mon truc » puis ils m'ont parlé de l'amour de Dieu tout ça, du pardon, et j'y suis allé. Je suis entré dans le confessionnal. Il y avait un vieux prêtre de 83 ans. Alors Dieu, il a de l'humour, parce qu'il était à moitié sourd et il a fallu que je lui... euh, en fait je ne me suis pas confessé quoi. Je m'étais confessé quand j'étais petit, donc j'avais pas mis la table, j'avais piqué une voiture à mon frère, voilà c'était pas la même chose : là j'avais vendu de la drogue, je m'étais drogué, j'avais fait des choses horribles, et le, le prêtre me dit : « Raconte-moi ta vie. » Et donc c'est sorti comme un... , c'est sorti comme un flot. J'avais jamais fait..., j'avais jamais calculé ma vie quoi avant, jamais pris ce temps de recul de me raconter ma vie et là euh... tel que c'est sorti là, ... c'était euh.. c'était... ça faisait du bien, beaucoup de bien. Et... le prêtre, donc je lui racontais aussi la peur que j'avais de de... d'être pire après, des choses comme ça. Et donc le prêtre il m'a fait une prière et c'est là l'événement que ...déclenchant pour moi. Il m'a fait une prière qu'a pas duré très longtemps. Il m'a juste mis la main sur la tête et il a dit : « Pierrick, au nom de Jésus, sois délivré de la drogue et de toutes ses conséquences. » Voilà, et puis il y a pas eu de feu qui est tombé du ciel, rien du tout quoi mais après il a dit les mots que moi j'aime beaucoup : « et moi, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit je te pardonne tous tes péchés. » Voilà.

Alors je suis sorti de là avec une joie, mais ENORME, comme si on m'avait enlevé la honte, euh... comme si on m'avait enlevé toutes les casseroles que je me traînais, voilà c'était une joie mais euh... c'était comme si j'étais dans un ... je sais pas je , je ... un bain moussant quoi [rires] c'était là quoi, c'était là, en moi, autour de moi, c'était une exaltation.

Et euh, ce que je sais c'est qu'à partir de ce, cet événement là, ce moment-là, je n'ai plus jamais retouché à la drogue. Et j'ai même plus eu envie de toucher à la drogue. Donc il y a eu la ... dans les drogues (*aparté « Lowen s'te plait »*) dans les drogues il y avait le shit, l'herbe, le LSD, les champignons hallucinogènes, tout ce qui était Extasy, les mélanges avec les calmants, l'alcool et cocaïne et héroïne. Donc j'étais très chargé, quoi. Et... j'ai connu d'autres gens comme moi qui ont fait des démarches tout ça et qui ont fait cinq cures, six cures et puis qui ... c'est très long, très, très long et moi l'événement qui, voilà ... le salut quoi qui m'a sauvé, c'est le, le fait que ce soit instantané. Ça a été ... je sais pas pourquoi pour moi ça a été instantané et puis pour les autres c'est long. C'est une espèce d'injustice mais c'est peut-être aussi une espèce d'appel, de dire « Bah, écoute je t'ai fait ça parce que je veux te confier des choses. » Donc... et puis quand on suit Jésus, l'Eglise, bon bah on voit que l'axe prioritaire c'est les pauvres. On voit que confier des choses autour des pauvretés parce que il y a la pauvreté matérielle tout ça, mais il y a la pauvreté euh... intellectuelle et puis en occident on a des... Jean-Paul II disait que « les pauvres c'étaient ceux qui connaissaient pas Dieu. » Donc, voilà. Donc nous, on se... avec Marie, ma femme, on s'est tourné vers la ..., vers ces pauvretés et puis, on... on s'y attache parce qu'on a l'impression que, voilà, on ... ces événements là ...y a un ... un je ne sais pas si c'est dans la Bible mais « Ceux qui ont beaucoup reçu, il leur sera beaucoup demandé ». Donc ...

YM : C'est dans la Bible, oui.

PT : C'est dans la Bible ? Donc en fait, c'est quelque chose qu'on prend vraiment euh...avec joie aussi. Voilà. Voilà ça c'est un des événements et puis il y en a eu beaucoup après. Si je peux continuer sur le jour d'après ?

YM : Oui, oui.

PT : le jour d'après j'ai, j'ai eu beaucoup d'angoisses avant et puis le jour d'après cette expérience de l'amour de Dieu. Euh ... les angoisses ont commencé à revenir. Euh... il y a eu plein de mots, de phrases du genre : « ça sert à rien », « de toute façon je m'en sortirai pas », enfin plein de négativité et euh... il a fallu l'intervention d'un prêtre qui s'appelle le Père Jozo, un prêtre qui a vu la Vierge là-bas. Il a fait tout un, tout un discours sur la Vierge Marie tout ça, j'ai rien compris, mais on m'avait dit : « ça peut être super que ce prêtre prie pour toi. » Alors moi j'attendais qu'une chose, c'était la fin de sa conférence pour qu'on puisse, voilà. Et c'était ..., c'était euh... c'était donc, la rencontre a eu lieu et il m'a appelé « mon petit pêcheur ». En fait ce prêtre était connu pour euh... connaître la vie des gens qui étaient devant lui sans, sans les rencontrer quoi ...

YM : une espèce de charisme...

PT : Voilà, le charisme pour lire dans les cœurs, des choses comme ça...

YM : pour lire dans les cœurs.

PT : et euh il m'a dit : « Viens mon petit pêcheur ! » et puis il m'a dit : « mets-toi à genoux » et euh... pendant toute ma vie, euh... j'ai fait plein de bêtises et à un moment donné, j'ai déserté à l'armée et euh..., en ayant euh... après un accident de voiture, j'avais une attelle, je devais faire de la rééducation, j'en ai pas fait, bon bref, j'avais une jambe raide. Je boitais. Et ce prêtre-là me dit : « Mets-toi à genoux ! » Moi je dis : « Je peux pas. Quand je me mets à genoux, ça me fait très mal. » Il me dit : « Si, si, mets-toi à genoux. Fais confiance ! » Je lui dis : « Bah, non ! » Et puis il me, il me met les mains sur les épaules et commence à prier pour moi et je tombe à genoux. Sans douleur. Sans rien. Et cevoilà et ... et j'ai vécu un moment de tendresse, euh d'un prêtre, enfin, tendresse de..., une sainte tendresse, pas une tendresse mal, mal placée, quoi voilà.

YM : Ok, ok. oui

PT : Un temps de tendresse, où ce prêtre m'a vraiment pris sous Voilà ...

YM : sa protection ...

PT : la protection, la consolation... C'était très beau, quoi. Et, euh..... et donc cet, cet ... événement là j'ai eu une guérison physique de mon genou, puisque maintenant il fonctionne toujours alors que j'avais la rotule de mon genou gauche, j'avais eu une triple fracture de la rotule pendant cet accident de voiture, et sans rééducation, en fait, j'avais le système qui grinçait, qui coinçait un peu et j'avais des... des petits... des petits euh... des petits cailloux qui se bloquaient dans la rotule et ça faisait, ça faisait très mal. Et donc j'ai toujours la déformation de mon genou mais il fonctionne très bien. Donc du coup souvent je dis que ce genou aussi le matin quand je me lève c'est euh... ou alors quand j'oublie un peu Dieu tout ça, il me rappelle que, qu'il est venu ... voilà et donc ça a changé ma vie parce que pouvoir courir, marcher ... Bon, voilà, je m'arrête là parce que ça c'est, c'est ... quelque ... donc...

YM : Merci

PT : Et donc un des grands miracles aussi qui s'est passé, excusez-moi,

YM : Non mais pas de souci...

PT : C'est important. En fait. Bon y a eu quelque chose qui s'est transformé dans mon cœur, euh ... quelque chose physiquement qui a changé aussi et puis en rentrant à la maison j'ai frappé chez mes parents et y a eu un grand temps de pardon. Et de réconciliation et ça, c'était aussi un miracle. C'est donc... euh... lequel est le plus fort, le genou ou le pardon, je ne sais pas mais euh moi je dirais plutôt le pardon quoi. Mais c'est très beau. Voilà !

YM : Bon ! C'est impressionnant ! Merci beaucoup. Alors ce que je vous propose de faire maintenant, c'est de... Bon, parce qu'en fin de compte, vous m'avez raconté deux événements, presque trois, et donc de revenir sur ce premier, le moment où vous êtes dans cette église où il y a un monde fou, coincé, etc. et où, parce qu'il y a tellement de monde que vous ne pouvez

pas faire autrement, vous communiez, et je ne me rappelle plus si c'est avant ou après, et vous décrivez que vous avez cette espèce de battement de cœur, avec une parole qui vous vient à ce moment-là, et vous décrivez qu'à l'intérieur vous sentez comme une sorte de chaleur, une sorte d'effet de quelque chose qui se passe ; est-ce que c'est possible que vous reveniez à ce moment-là, et que vous essayiez de me décrire ce qui se passe en vous un peu plus précisément ?

PT : Au niveau de la sensation physique (oui) ou du ressenti (oui, du ressenti, comment vous le décririez plus précisément ?) Ben c'est en fait – je prends souvent l'image du miel. Le miel c'est chaud quoi, c'est chaud quand on le mange quoi, ça réchauffe la gorge et tout d'un coup y'a tout qui est chaud. Physiquement, ça faisait un peu ça, c'était comme si j'avais toute ma cage thoracique qu'était, euh, qu'était euh pleine de, pleine de chaleur, comme ça, comme une lumière... et, et moi je sentais comme un... euh... [déglutition] voilà c'est ça, c'est comme si quelqu'un avait allumé la lumière quoi. Dans, dans, dans mon cœur, quoi – alors le cœur, le cœur c'est pas que le cœur physique, c'est le, c'est ce qui anime le corps, quoi, c'est l'esprit, c'est un peu tout ça, en tout cas c'est vrai que le ressenti s'est fait au niveau de la poitrine, cette chaleur, mon cœur qui s'est mis à battre, très fort [déglutition], et la, et la première sensation c'est de dire : « mais qu'est-ce qui m'arrive ? », c'est euh... « qu'est-ce qui m'arrive ? » et puis euh, ce... climat, un climat euh très rassurant, mm... de confiance, m'envahit, et euh, et m'invite un peu à accepter cette euh... présence...

YM : Parce que « qu'est-ce qui m'arrive ? » - je vous interromps, excusez-moi – le « qu'est-ce qui m'arrive ? », il est suivi de ce sentiment de confiance comme une sorte de réponse ? Parce que, à vous entendre, c'est un peu dérangent, ce « qu'est-ce qui m'arrive ? », aussi...

PT : Eh ben oui, mais c'est « qu'est-ce qui m'arrive ? », c'est, c'est un étonnement quoi, un étonnement, qu'est-ce qui se passe ? Parce que en fait, j'avais jamais vécu ça de ma vie, euh... et puis, parce qu'en fait (*Marie: ça t'inquiète ?*), non, je suis pas inquiet du tout, je suis pas inquiet, euh... c'est vraiment interrogatif, « qu'est-ce qui m'arrive ? » « qu'est-ce qui se passe ? », comme si euh... non mais, c'est, c'est pas quelque chose que je redoute, c'est pas quelque chose qui, que, que, je ne veux pas, ou...

YM : Et du coup ce sentiment de confiance, il arrive juste après, ou...y'a une petite pause ?

PT : il arrive, oui, en même temps, en fait, c'est très rapide, très rapide, et puis euh...parce que les temps après la communion ça dure deux, trois minutes quoi. Et moi, ça, donc cette chaleur qu'a demeuré dans mon corps, là, voilà, mais en même temps, eh ben y'avait cette, une, présence... de quelqu'un, quoi, et qui, qui euh... et puis cette certitude d'entendre : « je t'aime », « je t'aime » et pour moi c'était comme si c'était, euh, voilà, quoique t'aies fait, quoique tu fasses, je t'aime, je suis là, et l'image que j'ai, qui s'est développée après m'a montrée qu'il était là même dans les pires moments de ma vie, quoi.

YM : Ce je t'aime, c'est une voix intérieure, ou vous entendez quelque chose...

PT : Je ne l'entends pas physiquement, mais c'est une conviction, que, je sais pas, comme si on avait tout d'un coup une bonne idée, voilà, elle nous remplit l'esprit, elle nous fait du bien, etc., et tout d'un coup, ben cette parole me remplit, me fait du bien, m'apaise, y'a... dans cette présence, y'a du bon, y'a, y'a de la bienveillance, y'a dans ce moment-là, y'a ce climat-là qui est là, de douceur, voilà c'est pas euh...c'est pas comme si je me brûlais quoi, c'est pas agressif, c'est, c'est au contraire, c'est euh... je pourrais peut-être dire de l'amour, euh... parce que quand j'ai rencontré Marie, j'ai un peu vécu ça, quoi, le cœur qui [souffle] qui s'emballe et... bon ben là c'était un peu pareil, y'avait la chaleur en plus quoi.

YM : Et vous dites, ça se répétait ?

PT : Oui, c'était au rythme du cœur, quoi. « je t'aime, je t'aime, je t'aime », comme ça. Et puis, jusqu'au moment où j'ai eu cette image. Cette image où dans un des bras y'avait une seringue qui me rappelait, euh... des moments euh... pénibles, euh... Voilà. (27:26)
(passage sur la drogue)

29 :41 Cette image qui vient après, en fait elle m'a vraiment... j'ai eu comme un... comme... comme... j'étais comme terrassé... anéanti par cette image...

YM : Vous disiez que vous avez même crié.

PT : Crié, bon j'hurlais pas à la mort, mais aaahh, c'était euh... c'était euh...un, un tel amour face à une humanité tellement euh... cabossée, blessée euh... mais c'est..... C'était euh... presque insupportable d'être aimé comme ça, quoi. Enfin, voilà. Donc moi ce qui m'a fait crier, tout ça, c'est de me rendre compte aussi que d'être quelqu'un tellement aimé, euh... et d'être en même temps tellement détruit quoi. Et cette différence-là m'a... m'a...voilà, ça... enfin je ... après coup, hein, c'est comme ça que je l'ai interprété, hein, je ne pouvais plus me retenir de larmes, euh...de... voilà mais c'est ... et puis fallait que ça sorte...j'avais pas pleuré depuis...

YM : justement, à propos de larmes, tout à l'heure vous disiez, vous décriviez que vous aviez commencé à pleurer un petit peu, et que ça faisait très longtemps que vous n'aviez pas pleuré : est-ce que cette apparition du fait de pleurer vous a aussi étonné, vous a aussi questionné ?

PT : J'étais pas dans le... je subissais, je subissais la, ce..., j'étais pas du tout dans l'analyse, vous pourrez demander à ma femme, je suis pas du tout dans l'analyse, d'habitude, je...

MT : *Il faut beaucoup de chemin pour mettre des mots sur tout ça !*

PT : Non, j'étais pas du tout dans l'analyse, je, je réagissais à, à, à ce qui m'était euh...

YM : Mais vous vous disiez pas quand même « qu'est-ce qui m'arrive, je suis en train de pleurer » ?...

PT : non... non, non, je savais que c'était Jésus.

YM : ah oui, dès le départ ?

PT : Oui oui.

YM. Dès le départ. Parce que dans le fond, y'avait aussi la présence de tout le monde dans l'église, c'était quelques jours après votre arrivée au lieu du pèlerinage, et tout ça, donc y'avait un entraînement...

PT : Y'avait un climat favorable pour ça. Pour cette idée de Jésus. Mais euh... (32:26)

MT : *La parole de Dieu, quelque part, tu savais que c'était comme si c'était adressé à toi.*

PT : Oui. Pour moi ça pouvait pas être autre chose que Dieu, quoi. Parce que... parce que je lui avais parlé. Et je lui avais dit, si tu existes, tu me sors de la drogue et tu me rends heureux, et euh... (*Marie : un quart d'heure après*) une heure après, j'étais dans cet état-là quoi. Et, et pour moi, euh... moi je pensais que j'allais être anéanti, voilà, et les gens autour de moi étaient heureux, parce que Dieu fait comme ça. Enfin, il peut faire comme ça. Dans il peut y avoir quelque chose qui s'exprime comme ça dans la souffrance ... parce que là du coup quand je criais et que je pleurais, je, je, je souffrais, euh ... pas physiquement mais mo... moralement, j'étais euh... je n'étais qu'une merde face à un tel don un tel amour et euh les phrases qui me venaient ... en fait j'avais cette, cette présence confiante, aimante qui était là, et en même temps, euh... euh... qu'est-ce que ... euh.. la ...de réaliser euh... à quel point j'étais loin euh... j'étais très loin, tout ça, et euh que j'étais très blessé aussi, et bah cette présence euh... comment je pourrais dire ça ? Voilà c'est ...y a en même temps la souffrance et puis en même temps euh ... le Et puis en même temps j'étais bien, voilà c'est bizarre, hein ?

YM : Ce, ce paroxysme-là, que vous décrivez qui est vraiment tout à fait fort, donc y a cette image qui vous est proposée avec la parole donc « tu n'aurais pas pu le faire ... » quel est le moment où, dans ce processus : « je vois l'image, j'entends la parole, c'est Jésus » quel est le moment où ça casse, quel est le moment où ça explose ?

PT : Bah c'est dès que j'entends euh « tu n'aurais pas pu supporter ».

YM : Donc c'est la phrase ?

PT : Oui. C'est la phrase. Et euh, oui, oui c'est cette phrase-là.

YM : Et alors, dans cette phrase-là, est-ce qu'il y a un mot, est-ce qu'il y a quelque chose de plus pointu ?

PT : Non c'est euh... Oui, peut-être « supporter » quoi... tu n'aurais pas pu supporter. C'était pas un grand discours euh, c'était pas euh... une re..., une ...une remise en question, c'était pas une accusation, c'est...

YM : Et est-ce que si on regarde plus attentivement le moment où vous réagissez à cette phrase-là, est-ce qu'il y a une progression, ou c'est tout de suite la catastrophe, tout de suite ? Tout de suite

PT : Tout de suite, d'un coup.

YM : D'un coup. Y a pas une sorte de montée brutale... ?

PT : Non, parce que avant j'étais dans cette présence aimante confiante voilà, dans le thorax, le cœur qui bat toujours à fond et puis cette image qui s'impose un peu comme un film, mais toujours à ... à regarder... voilà c'était ... fort et intense mais paisible et puis je le vois et j'entends euh... « tu n'aurais pas pu supporter » et pour moi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est le mystère de la Croix, c'est toute cette puissance du sacrifice de Jésus ... de ce qu'il a fait sur la croix qui euh ... qui jaillit sur moi quoi. Qui... euh... Pourquoi est-ce qu'il a été sur la croix ? c'était pour moi, c'était pour ça ! et en fait dès qu'il a dit « t'aurais pas pu supporter » je me suis effondré en larmes. Ça a été une Alors ça a été une euh... mais je n'étais pas dans la ... je me prenais pour une merde et euh... en même temps le moment était très doux et enfin cette présence aimante était toujours là et euh... y a un truc que j'ai oublié, en fait euh... mais en même temps, en même temps j'étais bien parce que euh... je sais pas comment dire ... cette présence qu'était toujours là.

YM : Quand même dans le moment, dans le moment où y a la grande souffrance...

PT : Ya la rupture, oui ...

YM : La grande rupture, vous parliez d'indignité tout à l'heure, vous pouviez pas à la fois sentir cette, cette souffrance et en même temps, être bien ? Si ?

PT : C'était, c'était les deux.

YM : C'était les deux quand même ?

PT/ C'était les deux parce que en fait ...

YM : Vous pouvez retrouver cette impression où vous avez les deux sentiments quelque part côte à côte ?

PT : Oui, oui, oui. Côte à côte et la ... avec euh... cette prise en main de ... de Jésus qui, au fur et à mesure, balaye les... les indignités, efface la souffrance quoi, et la paix vient. Et la paix vient. Et on n'est plus dans la douleur, dans le re, c'est presque le rejet de moi-même cette, cette indignité quoi, c'est... voilà et donc la paix revient et au moment où il dit « T'aurais pas pu supporter », c'est comme si y avait toute cette euh... (souffle) C'est comme dans la drogue aussi je pense qu'y a quelque chose qui est tombé à ce moment là parce que quand on est dans la drogue on vit beaucoup dans le mensonge. On ment tout le temps. Tout le temps. Et je pense que euh... ce qui s'est passé en entendant ça « tu n'aurais pas pu supporter » ça a révélé le, le vrai moi, là où j'en étais vraiment, quoi. Et, et donc y a eu cette, cette crise de souffrance, cette souffrance de voir où j'en étais réellement et, euh... parce que, à force de mentir aux autres, on se ment aussi à soi-même, on ment tout le temps. Et du coup, bah voilà, ce moment-là, je crois que ça a été un moment de vérité euh... et bah ça m'a fait souffrir mais en même temps ça me faisait du bien. C'est bizarre mais euh...

YM : C'est vrai que ça se comprend ce que vous dites ...

PT : Mais y avait cette présence aimante. Voilà donc si j'essaye de suivre un peu la raison, je pense que de mettre la vérité sur qui j'étais et pas sur ce que je faisais croire que j'étais, eh bah ça a dû me faire du bien aussi.

YM : Bon. Ecoutez, j'aurais encore des questions à vous poser mais je vois qu'il est déjà dix heures. Peut-être qu'on va s'arrêter là pour votre témoignage. Encore merci !

2° enregistrement ((P. m'a proposé de me raconter la suite de son témoignage)

YM : On peut reprendre très naturellement. Donc si je peux me permettre de vous orienter vers ce deuxième événement, vous pourriez me dire ce que vous ressentez quand cette – le prêtre vous pose la main sur la tête, c'est ça ?

PT : Alors ça c'est le 3^e événement...

YM : Ah, c'est le 3^e événement, celui-là.

PT : En fait dans les deux moments, c'est pas le même prêtre, y'en a un qui confesse, y'en a un autre qui fait cette conférence, à deux jours de distance ; vous voulez que je prenne lequel ?

YM : Peut-être par ordre chronologique ?

PT : Oui. Alors, en fait j'arrive dans le confessionnal ; donc on pourrait dire c'est comme une cabine de douche quoi, voilà, y'a une chaise où le prêtre est assis, y'a une chaise pour celui qui va être confessé ; et donc le prêtre m'a dit, je vous écoute, mais moi je lui ai dit je sais pas trop comment on fait pour se confesser, alors il m'a dit donnez-moi votre prénom, où j'habitais, il m'a mis en confiance ; et donc il me dit de raconter ma vie. Au début j'avais peur d'être jugé, donc j'avais peur de dire tout, y'avait encore ce mensonge qu'était en action, qui essayait d'enrober ou de cacher la réalité, et le prêtre me prend par les épaules, amicalement, et il me dit, mais vas-y, dis-moi tout. Et là je suis remis à pleurer, et tout est sorti de ma vie, les, les échecs, que j'étais nul à l'école, que j'avais vendu de la drogue, avec les filles je faisais n'importe quoi, les moments où j'avais fait (...) dans des situations incroyables, euh... relations en famille, c'était difficile, même si j'ai rien à dire sur ma famille, mes parents m'ont toujours dit que leur porte serait toujours ouverte, voilà, et donc les échecs, enfin tout quoi, j'ai tout dit, et puis y'avait des choses qui avaient du mal à sortir, par exemple d'avoir vendu de la drogue, c'était euh... j'arrivais pas du tout à le sortir, cette confession-là c'était comme sur un ring, à chaque fois que j'arrivais à dire quelque chose, c'était comme un cop que je donnais à, à, au, au, comment je peux dire ça, ben quand on est croyant, on dit au diable quoi, comme si je donnais – ou alors, y'a une autre expression, qui dit dans les Psaumes, que de nos fautes, le Seigneur en fait un marchepied pour monter vers lui, pour aller plus haut, et je crois que c'est vraiment ça qui s'est passé, à chaque fois que j'arrivais à dire quelque chose, je marchais, je montais quoi. Et il y a eu un moment donné où je lui ai dit que je voulais changer, que je voulais plus être comme avant, que je voulais recommencer à zéro, et il m'a expliqué que je ne pouvais pas être quelqu'un d'autre, que j'étais moi, et il m'a expliqué que Jésus, que je pouvais le prendre dans ma vie, et que cela changerait beaucoup de choses. Et j'avais de la drogue sur moi, à ce moment-là, et je l'ai donnée au prêtre. Et c'est à ce moment-là où il m'a proposé cette prière, pour être délivré de la drogue.

Alors le prêtre, on peut appeler ça de plusieurs façons, il a fait une prière de foi, comme saint Pierre dans les Actes des apôtres, qui a dit « je n'ai rien mais ce que j'ai-je te le donne, au nom de Jésus lève-toi », donc il a fait un peu ça, il a dit, « Pierrick, au nom de Jésus sois délivré de la drogue et de toutes ses conséquences », il a fait ce même genre de prière, parce que j'avais exprimé avant que je voulais changer, lâcher. Et j'ai rien ressenti de spécial, parce que j'étais déjà bien dedans, avec tout ce passé qui ressort, aussi en amertume ; plus je parlais de ça, plus je m'apercevais que – enfin, c'est comme j'avais le, le, le – ce qui était pas bon, pas propre qui sortait, quoi. Et donc voilà des fois y'avait des moments d'amertume, mais la vérité, sincère, quoi, dans la confession, me faisait beaucoup de bien, et le prêtre aussi m'aidait beaucoup à – il me disait, vas-y, vas-y, c'est bien, c'est bien, il m'accompagnait, quoi, pour – voilà, c'était chouette. Et arrive le moment de cette prière de foi, euh, (...) et ce prêtre, vieux, à moitié sourd, à la retraite, qui avait 83 ans, qui payait pas de mine, pas un charismatique, ça lui a pris, comme ça, de faire ça comme ça. Je l'ai revu après, je lui ai dit : vous faites tout le temps ça ? Il m'a dit, « non, et puis écoute, ta rencontre m'a sauvé aussi ». Parce que ce prêtre n'avait pas confessé depuis 9 ans. Il était en maison de retraite, il attendait la mort, et pour un prêtre, il y avait une tristesse autour de lui, quoi, et donc de tomber sur moi, ça l'a réjoui, ça lui a fait vachement de bien. Donc on s'est fait du bien tous les deux... (rires) Voilà. Y'a eu cette prière-

là, et puis il ne s'est rien passé d'extraordinaire, mais c'est après, quand il m'a donné le pardon des péchés, c'est là où il y a eu quelque chose qui m'a envahi, qui était encore, qui ressemblait à la première, cette chaleur, mais là c'était pas de la paix, mais c'était de la joie quoi, c'était du bonheur quoi, du euh... voilà c'était comme si on avait fait table rase du passé, et puis je crois que je n'avais pas été jugé, ça a dû forcément cette joie, et puis là ce contact cette rencontre avec ce prêtre m'a donné envie d'espérer. Et c'est, cette association de joie et d'espérance c'était totalement nouveau pour moi, parce qu'avant j'étais tout le temps dans le calcul, à créer mes joies, éphémères, voilà, et, mais euh, toujours dans l'espérance de passer un bon moment, un bon délire, voilà, tandis que là, j'avais une espérance pour ma vie, euh, voilà. Et euh ce moment-là.

YM : Est-ce que c'est maintenant que vous rapprochez les deux ou bien est-ce que c'est à ce moment-là que vous vous êtes dit, ah, c'est encore, encore, y'a encore la même chose qui revient, c'est pareil qu'avant... est-ce que vous avez rapproché les deux ?

Non, ce que je me suis dit – pas tout de suite, c'est après coup, ce qui m'est arrivé tout de suite, c'est cette joie, et tout de suite de vouloir la partager, aux autres. C'est (ahhh) : c'est super, j'suis trop content, heureux, enfin des mots que je disais jamais...

YM : Vous vous attendiez à cette joie-là ?

PT : Pas du tout ! je savais pas que ça existait... ben les chrétiens, on ne sait pas ce qu'ils ont à l'intérieur, ça se voit pas, l'espérance qu'ils ont pour la vie, la foi qu'ils ont pour quelqu'un, ça se voit pas, euh... ils sont là, euh... comme tout le monde, et puis bon, si on interroge un peu, eh ben, il y a ce qu'il faut derrière. Ça se voit pas, quoi, et même si maintenant j'essaie d'avoir cette attitude que si je parle de Jésus, il faut que j'aie une tête de ressuscité quoi, il faut, et pour nous le principale, c'est pas tous les miracles, tout ça, mais c'est de recentrer le message de l'évangile et d'être sauvé, et donc le salut, pour ma femme et moi, c'est euh, le message principal de notre vie. Sans être – on n'est pas très prosélyte, on n'est pas, etc.... mais si on parle de Dieu, on parle d'un Dieu qui sauve.

YM : Alors, ça va faire un petit peu collection, et d'ailleurs, comme vous dites du point de vue de la foi, c'est pas les miracles qui sont les plus importants, cependant si on en vient à cette chose que vous me racontiez tout à l'heure, donc ce moment où un autre prêtre qui vous avait demandé de vous agenouiller et au début ça ne marchait pas, par ce que vous étiez sûr que vous alliez avoir mal, ou parce qu'authentiquement, vous pouviez pas vous agenouiller ?

PT : eh ben, j'étais sûr que j'allais avoir mal.

YM : mais vous pouviez vous agenouiller, en ayant mal ?

PT : je pouvais m'agenouiller, en ayant très mal. Donc je m'agenouillais pas. Ou j'évitais de le faire.

YM : donc comment ça se passe, quand il vous a dit de vous agenouiller plusieurs fois, hein, il l'a répété ?

PT : Ouais. Alors, en fait le contexte de ce moment-là, c'est que ce prêtre, avant qu'on le voie, tous les gens avec qui j'étais m'ont dit, ce prêtre est formidable, il a des dons incroyables, et euh... à chaque fois qu'il fait une conférence, après il bénit tout le monde, alors ça serait super s'il pouvait te bénir. Voilà, parce qu'ils voyaient bien que je cheminais, je changeais quoi. Et donc il fait son discours, sur la Vierge Marie, tout ça, et après, tout le monde se met un peu en rang pour être béni par lui, et il passe, et il impose les mains sur la tête des gens, et là ce que je voyais, c'est qu'il y avait beaucoup de gens – Marie vous a parlé du repos dans le Saint-Esprit – y'a beaucoup de gens qui tombent dans le repos dans le Saint-Esprit, y'en a qui se mettent à pleurer, y'en a pour qui il ne se passe rien, il arrive devant moi, il me fait un grand sourire, et il me bénit. Et il passe à l'autre à côté. Et ainsi de suite. Et là je me dis, mais il dû voir que j'étais pourri, que j'étais sale, que j'étais pas digne, - ça arrive très vite, hein ? – et en fait la rencontre

s'est faite après que tout le monde se soit fait bénir, la sœur qui traduisait me dit, viens le père Jozo veut te voir. Et moi j'étais déjà en rébellion quoi. C'était : non, il veut pas de moi, il m'a rejeté, donc moi je le jetais aussi quoi. Je disais, non, ça m'intéresse pas, alors que j'en mourais d'envoie quoi. Mais la sœur insiste, et bon j'y vais. Et c'est où quand j'arrive devant lui, il me dit, viens mon petit pécheur. Et bon, j'avais une tête à ça. Fallait pas forcément être capable de lire dans les cœurs pour savoir que j'étais là-dedans quoi, mais euh, mais en tout cas, cette phrase, c'était pas une phrase de jugement, c'était comme une phrase qu'un papa pourrait dire à son enfant, viens mon petit coquin, ma petite canaille, enfin voilà. C'était, ça restait amical affectueux. Et donc ce prêtre me prend dans ses bras, et donc la sœur qui faisait la traduction me dit : vas-y, mets toi à genoux, je vais te bénir. En fait, je suis sûr que ce prêtre il savait que je – parce que je boitais, je suis sûr qu'il savait que j'avais beaucoup de mal pour me mettre à genoux, et je lui dis non, je peux pas, j'ai mal au genou, il est coincé, et en fait ce prêtre, au bout de deux, trois fois, m'impose les mains, ce que je n'ai pas dit tout à l'heure, parce que je sais pas comment vous prenez les signes de Dieu, tout ça, mais moi-même je tombe à genoux, et de cette position à genoux, je tombe dans le repos en le Saint-Esprit, où là je vis, une euh... une intimité très forte avec la Vierge Marie, c'était plus Jésus, c'était vraiment, la Vierge Marie, enfin, c'était la Vierge Marie, pour moi, et c'était un moment céleste, un moment vraiment, euh, euh,... c'est comme si y'avait de la danse au ciel, quoi, voyez c'était, voilà, c'est comme si y'avait de la danse au ciel, c'était, y'avait de la lumière, y'avait ce, cette, cette danse, euh, je voyais personne danser, mais c'était comme si y'avait des mouvements, comme ça, de danse, voilà, et donc, voilà, quand je me suis relevé de ça, le prêtre n'était plus là, et en fait, y'avait un endroit, et en fait quand je suis tombé à genoux, je me suis pas dit : zut, je suis à genoux, quoi. Je me suis pas dit, zut, je suis à genoux et j'ai pas mal, quoi. C'est comme pour l'autre moment, où je subissais, la grâce, quoi, un peu, et disons que la présence de Dieu m'ôtait ce recul, cette réflexion, voilà, ben « tiens là je suis à genoux » : j'étais pas étonné de ça, quoi, j'étais vraiment dans la présence, de Dieu, et puis cette rencontre avec la Sainte Vierge qui était là, magnifique, l'espèce de danse céleste, là, c'était très beau, et euh, quand je me suis réveillé, je suis allé dans un endroit où je m'étais trouvé très bien avec le groupe, et c'était en haut d'une colline où y'avait un chemin de croix. Et donc je suis monté en haut de cette colline, y'avait plein de cailloux, et donc je suis monté en 20 minutes, -

YM : vous n'auriez jamais pu faire ça, avant ?

PT : ah non, ah non, non, avant l'accident oui, mais pas là, non. Et en fait, c'est en arrivant là-haut, que je m'aperçois que je n'ai plus mal, c'est pas en me relevant, directement que je – parce qu'en fait, j'avais un besoin de... alors j'étais en, j'étais étonné de me dire mais qu'est-ce que, qu'est-ce que je viens de vivre, j'étais tombé dans le repos dans le Saint-Esprit,

YM : ça vous était arrivé déjà ?

PT : non !

YM : c'était la 1ere fois.

PT : c'était la première fois de ma vie, j'avais déjà eu connaissance de ça, mes parents avaient une foi où ils fréquentaient un peu la communauté de l'Emmanuel, y'avait des choses comme ça, j'avais déjà entendu parler, mais ça m'était vraiment jamais arrivé, et euh, et puis cette, j'avais pas de questionnement sur : c'est bizarre, c'est quoi ce truc-là, je trouvais pas ça bizarre, j'étais plutôt du genre, qu'est-ce que je fais maintenant, et euh, enfin, c'était plutôt ça, ce genre de question. Et il m'est arrivé de retrouver cet endroit, où j'étais vraiment très bien, c'est une colline mais en même temps c'est un point culminant, où on voit très loin à droite à gauche, c'est très beau, et en fait, euh, c'est un endroit où j'avais vécu un moment de paix, quoi, et voulu trouver cette paix là-haut, et en même temps la beauté. Et ben, j'étais bien là-haut, voilà, je voulais pas trainer –

YM : et vous disiez que c'est à ce moment-là que ça vous a étonné, -

PT : ça m'est arrivé là-haut,

YM : ça vous étonné de ne pas avoir mal.

PT : Oui, c'est quand je suis arrivé en haut, que je me suis dit, zut, (inspiration) : je suis guéri, et je me suis remis à pleurer, et, je me remis à pleurer, je me suis dit, c'est pas possible, c'est dingue, c'est, c'est, c'est, c'est dingue ! c'est incroyable, qu'est-ce, qu'est-ce qui me veut, Dieu ? (rires) enfin, vraiment, c'est un peu... et puis là, je dis, ben oui, d'accord, je crois, je crois, (rire) c'est, voilà, c'est, j'ai commencé à discuter comme ça avec Dieu. Et puis, euh...

YM : est-ce que vous diriez que vous étiez toujours le même ?

PT : j'étais toujours le même.

YM : vous sentiez que vous étiez toujours le même ?

PT : mouais...

YM : y'avait pas de problème entre votre personne d'avant Medjugorje, et le Pierrick qui était là, en haut de la colline ?

PT : Le même. Le même, mais avec la joie, la paix, la confiance, l'espérance, qui sont venus se greffer en plus, et euh, on pourrait dire un peu la malédiction, la drogue, la dépression, le désespoir, qui restaient par terre, quoi. Et, et euh, j'ai toujours insisté sur le fait que j'étais le même, parce que j'ai rencontré beaucoup de gens à qui j'ai pu parler de Jésus, ils m'ont dit, ouais mais je vais pas être le même, mais ça a pas changé, les mêmes plaisirs, euh, j'sais pas, j'ai eu des plaisirs simples qui sont revenus, comme j'avais avant la drogue, quoi, euh...non, des, des choses euh... disons que ma vie avant était tellement liée à la nuit, euh pfff, à la fête que, tout ça, forcément ça a changé, je dormais la nuit, et je faisais beaucoup moins la fête et j'évitais de, de de, retomber dedans, forcément ça a changé des choses, mais au fond de moi c'est le même garçon que -

YM : le mot miracle, vous l'avez utilisé une fois ou l'autre, pour vous, vous mettez ce mot-là ?

PT : Alors, je mets ce mot-là, pour le fait que je n'ai plus eu envie de prendre de drogue après la confession, ça pour moi, c'est euh, c'est peut-être quelque chose que j'aurais pu faire à la force du poignet, mais Dieu l'a fait en un instant. Et pour moi ça c'est un miracle, parce que me connaissant, je suis quelqu'un quand même qui a une volonté, je suis pas quelqu'un qui euh, est attelé à une volonté de fer, non, je pense pas, non, je pense que j'y serai encore si y'avait pas eu ça, et puis, euh, le genou, ça oui, c'est un miracle aussi parce que ça a décoincé... mais j'apporterai aussi la touche que y'avait aussi beaucoup de blocages psychologiques par rapport à cette jambe. Je boitais, j'avais mal, mais euh, avec de la rééducation, des trucs comme ça, j'y serais arrivé quoi. Et donc de se maintenir dans ce, dans ce, boitage comment ça s'appelle (*Marie : on comprend ce que tu veux dire*) je sais pas, y'avait comme quelque chose de psychologique quoi.

YM : vous disiez que vous n'étiez pas étonné par le fait d'avoir été guéri, que tout de suite vous avez voulu monter ...

PT : ben en fait je me suis pas rendu compte que j'étais guéri.

YM : Donc en fait, quand vous vous êtes rendu compte là-haut sur la colline,

PT : Y'a eu 20 minutes entre les deux.

YM : Oui, et y'a pas un moment où vous vous êtes dit : je peux monter ? Non, vous étiez vraiment dans l'action ?

PT : Non, c'est un but, j'y vais, et quand je suis arrivé là-haut, j'ai fait « ha ! » (inspiration), en fait, voilà, j'ai...

YM : Donc y'a un sentiment de joie, de puissance, à ce moment-là ?

PT : Non, je vous dis, je me remets à pleurer -

YM : Mais en montant ?

PT : Ah, en montant, c'est un sentiment..... Y'a quelque chose de pressé, quoi, je suis pressé d'être en haut, parce que en haut, je vais pouvoir, je vais pouvoir - faut que je sois là-haut pour pouvoir comprendre, quoi, enfin, pas comp - , je sais pas le mot, parce que je cherchais pas à comprendre, j'vous dis, moi je suis pas dans l'analyse, tout ça...

YM : et vous disiez que là-haut, vous étiez aussi attiré par la beauté ?

PT : Oui, les paysages, oui, et puis, c'était, euh, c'est un sommet, c'est joli.

MT : c'est un sommet, à tous les niveaux, c'est un summum...

PT : Oui, c'est aussi, j'y avais déjà été dans la semaine avant, et c'était vraiment un endroit, où je m'étais senti, mais très bien quoi. Parce que c'était un endroit un peu baroudeur, c'est pas en endroit aménagé, euh, un endroit qui me correspondait, quoi, et en fait, c'est l'envie irrésistible de retrouver cette paix qu'est là-haut, et voilà, j'sais pas, c'est comme un but, quoi, j'suis parti en haut, là, et ça m'a pris d'un coup, quoi, c'est quand je me suis réveillé de ce repos dans le Saint Esprit, y'avait deux trois personnes, j'ai pas demandé à personne « qu'est-ce qui m'est arrivé ? » je suis parti en haut, voilà.

YM : Presque dans un état second ?

PT : Ouais, ça c'est vivre, oh, qu'est-ce que je pourrais dire, euh, la, la, la, ce que je pourrais dire, c'est euh, se relever, et puis ce but, faut que j'aille là-haut, quoi, j'ai pas eu un appel me disant je te donne rendez-vous là-haut, faut que t'y sois dans... c'était pas ça, c'était cette envie d'être bien et d'être dans cet endroit où j'étais bien.

MT : comme si tu allais là-bas pour digérer, pour déguster, pour euh, pour que s'installe...

PT : Même pas, pour chercher à être bien quoi. Puis c'était un bon moment, ouais.

13. Transcription de l'entretien avec Mathieu

YM : la première chose que je vous propose quand vous avez en tête cet événement, c'est de me donner un peu le contexte, et puis après on arrivera doucement sur l'événement lui-même ?

MP : OK, en fait à l'âge de trois, quatre ans, mes parents et moi vivions en Guadeloupe, et on avait, voilà, une petite maison, une petite famille idéale, et un jour, enfin un soir, j'ai mangé un truc qui était empoisonné, en fait, on l'a su après, que c'était empoisonné, et donc je me suis retrouvé dans le coma à l'âge de 4 ans et donc dans ce que j'avais mangé c'était dans un yaourt), y'avait une quantité très importante de mort-aux-rats, que quelqu'un aurait injectée. Donc y'a eu une enquête judiciaire, et pendant tout le temps de l'enquête, j'ai été placé, enfin d'abord j'étais dans le coma, et en fait les médecins ont dit à mes parents que la quantité de poison était tellement importante que ça pouvait tuer un cheval. Donc moi à l'âge de trois ans qui pèse cinq, six kilos, euh, j'allais pas tenir quoi. Et donc ils se préparaient mes parents à ce que je parte, en fait. Et ma mère était (elle l'est toujours d'ailleurs) très fervente, à l'époque, elle priait beaucoup, beaucoup Jésus, beaucoup Dieu, elle avait eu une conversion personnelle, une rencontre vraiment intime avec le Seigneur, et donc, euh, voilà, elle s'est mise à prier, à prier, à prier, à rester à mon chevet, à prier Dieu, et alors que les médecins lui avaient annoncé que j'allais mourir dans les semaines qui venaient, si c'était pas dans les jours, et que y'avait 99% de chances que je meure, et 1% de chance que je vive, et si je restais en vie, je serais handicapé mais très lourd, en fait, comme un légume. Et du coup elle a beaucoup prié, et au bout de trois mois de profond coma, en fait, je suis revenu entre guillemets à la vie quoi. Donc je pense que voilà, c'est quelque chose de, même les médecins ont été bluffés, je pense qu'ils ont toujours pas compris, ceux qui sont pas croyants, ils peuvent, ils ont du mal à comprendre ça, parce que y'avait trop de, y'avait aucune chance d'après ce qu'on m'a dit, mon père, ma mère et mes proches, m'ont dit que c'était impossible que je vive, en fait. Y'avait que la grâce de Dieu qui pouvait...

YM : de cet événement-là, vous vous en rappelez ?

MP : Moi je m'en rappelle avant, de cet événement. Juste avant, avoir vécu des choses, et... comme quoi la mémoire de l'enfant elle peut être toujours présente, même quand on grandit. Et après, non, c'est le trou noir. A ce moment-là... et euh... voilà.

YM : et le réveil, vous vous en souvenez ?

MP : Non. Enfin, si, je me souviens de m'être réveillé dans un foyer parce qu'il y avait une enquête judiciaire étant donné que c'était au domicile de mes parents, une enquête pendant deux ans, qui a abouti sur un non-lieu et mes parents ont pu récupérer ma garde. Entre 4 ans et six ans j'étais placé en foyer. Et... non, je me souviens pas ben forcément vu que j'étais placé dans le coma. Mais.... Je pense que ça c'est de l'ordre du miracle de Dieu, parce que

YM : cela dit cet événement il est presque dans la petite enfance, et par ailleurs, vous pouvez pas vous y remettre d'une part parce que effectivement vous étiez dans le coma, et par ailleurs parce que c'est peut-être un peu loin déjà, non ? Par exemple le moment où vous vous êtes réveillé dans le foyer, vous vous rappelez un peu ce que vous vous êtes dit ?

MP : ben je me demandais ce que je foutais là....c'est ce que vous disais, c'est que moi je peux pas me souvenir du contexte... Et... je pense que c'est le plus gros miracle que j'ai vécu. Et sinon je serais pas là aujourd'hui pour vous en parler.

YM : Ben évidemment. Et puis en même temps, peut-être qu'on vous a raconté ces événements-là...

MP : Oui j'ai eu des versions ; euh...de personnes distinctes qui ... des versions qui corroborent...

YM : Alors, comme vous dites, c'est quelque chose qui, si vous aviez pas vécu ça, vous seriez pas là aujourd'hui, donc quelque part, on peut penser, ou tout du moins c'est ce que vous me

dites, qu'il y a eu une sorte d'intervention en votre faveur... Peut-être du coup que c'est pas le meilleur événement pour qu'on puisse le creuser un peu, parce que en fait vous ne vous en rappelez pas très bien. Est-ce qu'il y en a un autre, que vous pourriez choisir, peut-être plus récent, peut-être moins fondamental, mais important quand même, dont vous vous rappelez... ou pas ? Est-ce qu'il y a un autre événement où vous vous dites qu'il y a l'intervention de Dieu, ou du Ciel...

MP : Euh.....

YM : vous voyez, je vous disais en commençant, que ma recherche se situe sur les réactions des gens, et là si je vous interroge sur quand vous aviez 4 ans, et vos réactions et que c'est trop loin, et de toute façon vous étiez dans le coma, vous n'allez pas pouvoir me répondre sur ces réactions.

MP : forcément...

YM : par contre si autre chose vous était arrivé et que là on peut repartir sur vos souvenirs de vos réactions à vous, ça m'intéresserait...

(6:32) MP : Y'en a un, que j'ai vécu y'a pas longtemps...mais c'est plus de l'ordre de la délivrance que du miracle.

YM : oui, mais c'est pas grave...

MP : euh..... et c'est pas plus mal du coup que je vous ai parlé de ce que j'ai vécu, enfant, parce que vous allez pouvoir comprendre, euh..... [4s] Pendant que j'étais au foyer, j'ai vécu des trucs un peu... qu'un enfant ne devrait pas vivre. Des attouchements entre petits garçons et petites filles. Et pendant mon adolescence, j'étais perturbé sexuellement, c'est-à-dire que je pouvais avoir des désirs sexuels pour tout le monde, en fait, des hommes, des femmes, euh... ou des choses pas claires, alors que... j'ai toujours aspiré à être avec une... enfin je suis jamais sorti avec un homme par exemple, et jamais je le ferai, euh... parce que Dieu, Dieu justement m'a délivré de ça, mais... le fait d'avoir vécu des choses enfant ont troublé, je pense, m'ont troublé mon identité sexuelle, même ma vision des enfants, parce que ça se fait plusieurs gosses, et... garçons-filles mélangés, c'était pas euh.... Ça peut paraître ... enfin, ça peut paraître euh... des fois on se dit des attouchements entre petits enfants, j'ai déjà entendu, bon, c'est rien... etc., mais quand tu vis dans un endroit où y'a que des enfants qui souffrent et qui, qui découvrent ça et... En fait c'est tout sauf anodin, parce que c'est, c'est des séquelles qui sont dures à, qui sont dures à comprendre, quoi. (8:25) Et en fait, y'a quelque temps, y'a un an de ça, le Seigneur a mis de la lumière, Dieu a mis de la lumière sur ces choses-là. Parce qu'en fait des fois j'avais des... des idées impures qui me venaient et que je contrôlais pas, qui sont un peu sous forme de pulsions... et je comprenais pas, tout me venait un coup en fait. C'est-à-dire j'ai eu des désirs euh... tellement impurs que je me disais, putain, c'est pas possible qu'il y ait tout ça en moi, quoi. Des désirs sexuels amoureux envers des hommes... des désirs sexuels envers des femmes, n'en parlons pas parce que ça a toujours été... ça a toujours été euh, trop, enfin, ... pendant tout le temps je me (...) pendant que j'étais enfant, même après avoir vécu ça, très tôt j'avais des désirs sexuels impurs en fait. J'avais une image très impure de la femme en fait. Et dans les relations que j'ai pu avoir avec certaines femmes c'était... c'était... de l'ordre presque de la pornographie quoi. Et... bon j'avais cette perte d'identité sexuelle. Et j'ai même eu des pensées pédophiles. C'est-à-dire que je revivais les choses, et ça se transposais, ce que j'avais vécu, en fait, je les transposais vers l'adolescent, et le Seigneur a mis la lumière sur tout ça, y'a quelque... y'a quelque temps, y'a plus d'un an, et je me suis pris une grosse baffé. Je me suis dit : putain c'est, c'est quoi, en fait, tout ce que je vis ? Parce que vous pouvez... vous pouvez... en vous il peut y avoir une base qui soit saine, et des choses qui reviennent qui sont liées au mal qui est en vous, euh, soit ce que vous avez vécu, soit tout simplement au mal originel, qu'on appelle le diable, qui joue aussi de tout ça, qui va jouer ou qui va appuyer sur les souffrances que vous avez, et qui va vous les... qui va entretenir et vous tirer un peu. Et

donc je vivais tout ça, je vivais dans une souffrance... parce que je n'aspirais pas, ni à avoir des désirs sexuels envers un homme ou amoureux, ni à avoir des désirs sexuels encore moins avec un enfant, et le Seigneur me montrait que c'était lié aussi à tout ce que j'avais vécu enfant, enfin de ne pas avoir vécu quelque de clair, enfant, le fait d'avoir vécu toutes ces expériences, le fait d'avoir euh... été séparé de mes parents très tôt, euh... toutes ces choses-là qui ont fait que j'ai eu... un attachement à la chair qu'était pas sain, et (11:20) donc un jour....., enfin j'étais j'étais dans un église protestante, parce que je suis passé par les protestants, j'ai vécu un bon temps avec les protestants, et un jour, j'ai dit à Dieu.... Euh.....je peux plus, je peux plus supporter toutes ces... toutes ces souffrances, je peux pas, je peux arrêter de fumer demain, j'ai la possibilité moi d'arrêter de fumer, quand je veux quelque chose qui... sur lequel je peux avoir un combat, des choses que je peux par moi-même...gérer... demain j'envie d'arrêter de fumer, j'arrête de fumer. Euh, demain, il faut que je me lève plus tôt le matin pour aller bosser, ce sera ma volonté, y'a des choses que je peux pas gérer. Ce combat spirituel-là, je peux pas. Il est trop fort en fait. C'est trop, c'est trop enfoui en moi, quoi c'est..... Et euh..... et le pasteur, euh, le pasteur qui célébrait le culte, euh...en fait je devais aller voir une amie au Havre, parce qu'elle m'a proposé de venir au culte de, de son église, et donc j'y suis allé. Sans rien attendre. Je vais y aller, pour découvrir et tout. Et le pasteur en fait proposait des prières de délivrance pour des personnes, des prières de guérison, de prier sur les fidèles, ou les infidèles. Et euh...je suis allé, en fait... il a proposé à des gens qui se levaient, moi j'ai eu un temps d'hésitation, est-ce que je fais ça, et j'ai dit, ouais, je vais tenter le tout pour le tout, j'ai dit à Dieu, je peux plus supporter ça, s'il est... s'il est vraiment.... S'il a envie de me guérir, de me délivrer, il le fera, euh, enfin, j'sais pas, euh, j'y suis allé, je marchais, perplexe, quoi, j'disais à Dieu, voilà, j'te confie ça, maintenant tu te débrouilles, quoi. Le pasteur m'a demandé pourquoi, pourquoi il voulait que je prie⁸, et je lui ai expliqué très brièvement, enfin, je lui ai rien raconté quoi, mais très court, et euh..... il a mis, il a imposé ses mains, il a prié sur moi..... et euh..... [4s] et en fait, après il m'a annoncé que le Seigneur me délivrerait, ou m'avait délivré... de toutes ces chaînes, et que un jour je connaîtrais le bonheur d'avoir une vraie famille avec une femme et des enfants. Et euh..... en fait quand je suis reparti, je me suis senti mais, vidé, et quand je vous dis vidé, c'est, j'avais l'impression même d'être, j'étais étourdi, et quand je suis rent-, enfin, quand je suis reparti à ma place, je s... c'est comme si j'étais bourré en fait, et j'ai ressenti euh, je me sentais vidé, euh (fouhh) je sais pas..... et euh, et quelque temps après, je me suis rendu compte que les choses étaient euh, ... elles étaient plus quoi..... j'ai plus, comme si y'avait un mur entre toutes ces attaques, toutes ces pulsions, et mon être, et voilà.....

(14:42) Et aujourd'hui euh, à l'heure d'aujourd'hui, ça peut arriver qu'il y ait des combats, mais en fait, je le confie au Seigneur, je pense que j'ai eu... une délivrance totale et définitive. Mais les choses se consolident avec le temps. C'est-à-dire que le Seigneur me permet aussi, des fois, de... vivre des temps de.... Je sais que j'ai été guéri, mais par moments, il peut y avoir des pensées impures qui reviennent, voilà, ça c'est des choses qu'on contrôle pas. Et je sais ce que je veux, réellement pour ma vie, et euh... le Seigneur je pense, me permet de vivre encore des doutes pour pas que je l'abandonne, et pour que je profite toujours de sa grâce. Parce que si je, des fois on peut avoir une délivrance, voyez j'ai été guéri enfant, ça a été immédiat, enfin, ça a pas été immédiat, ça a mis trois mois à se ... et c'est la même chose pour ce que j'ai vécu euh, au niveau de cette délivrance psychique, sexuelle, spirituelle, le Seigneur accorde une délivrance, il enlève le mal, enfin je pense, ouais, il enlève le mal ou ce qui était, ce qui était blessé, mais, y'a un parcours de... cicatrisation et de... y'a un cheminement je pense, vers euh..... Je pense que c'est ce qui me permet de vivre encore, j'en ai parlé y'a pas longtemps avec un prêtre, et je sais que j'ai été délivré mais par moments, voilà, j'ai l'impression parfois

⁸ Inversion ? Pourquoi je voulais qu'il prie ?

de, de vivre encore quelques combats. Et c'est exactement ce qu'il m'a expliqué, il m'a dit si le Seigneur t'avait délivré définitivement, peut-être que tu serais privé de... après t'aurais..... t'aurais pu abandonner Dieu, tu pourrais... euh... t'aurais pu euh.....t'aurais pu avoir de l'orgueil qui vienne en toi, t'aurais pu avoir plein de choses, et puis t'aurais pu avoir d'autres péchés, parce qu'on dit quand y'en a un qui s'en va, y'en a sept autres qui arrivent. T'aurais pu avoir d'autres trucs vicieux qui soient venus. Et le fait que je vive ça, en fait je sais que je suis en chemin de guérison, mais que Dieu m'a accordé quelque chose de, de... de marqué... parce que je, mon être, enfin moi, en tant que personne ... par rapport à ce que j'aspire, c'est clair. C'est-à-dire, c'est, je sais ce que je veux. Et ces attaques qui sont intérieures ou extérieures, intérieures parce que peut-être que ... y'a des... des choses qui vont resurgir, ou des attaques de l'ennemi parce que l'ennemi il joue justement sur nos faiblesses, ben c'est comme si en fait euh..... [4s] c'est comme si en fait au fond elles étaient pas.....c'est comme si euh...bon ben elles sont, enfin, par moments y'a des combats, mais je sais que tu m'as délivré. Et j'ai la foi, parce que ça a été aussi marqué à un moment où j'attendais plus rien de Dieu. Euh... un moment où j'attendais plus rien, ou...et en même temps j'attendais tout, quoi en un sens, parce que je lui demandais la délivrance. Et Dieu il a marqué les choses. Il l'a marqué par ce... Et voilà, aujourd'hui dans, dans certains moments où je peux avoir des sortes de combats, ou des pensées impures, ben je les confie au Seigneur, et en fait, je sais que, au fond, chaque jour la guérison elle se fait progressivement. Et le miracle, il est jamais, euh, enfin il peut y avoir, je pense, quelque chose de direct, comme quand Jésus il m'a guéri quand j'étais enfant, comme Jésus il guérissait par exemple, le sourd, l'aveugle, le possédé, et y'a certaines délivrances qui se font parfois avec le temps, ou certaines guérisons qui se font parfois avec le temps, on peut être miraculé d'une chose, et en fait, euh, les conséquences euh... du....les conséquences du mal... euh... peuvent encore être présentes. C'est-à-dire, même les conséquences d'un péché. On peut être délivré, Jésus nous pardonne nos péchés, mais par contre les conséquences du péché elles sont toujours là. Demain si je prends un flingue et si je tire sur quelqu'un, je sais que Dieu me pardonnera, parce qu'au fond il est miséricordieux, mais les conséquences derrière, ce sera le mal que j'aurais produit, la haine de la famille, et je pense que c'est un peu la même chose avec le miracle, Dieu délivre à la base, à la source, le, le, ce que l'on a besoin d'être délivré, maintenant les conséquences, je pense qu'elles se, je pense qu'elles se guérissent au fur et à mesure et que Dieu ne permet pas toujours une délivrance totale et définitive. Euh, une délivrance immédiate de tout, c'est un lavage euh...

YM : Comme si on effaçait complètement ce qui s'est produit.

MP : voilà, parce que l'homme sinon, j'aurais sûrement réagi comme ça, l'homme se prive après de Dieu. (...)

YM : ouais, donc effectivement, on voit bien comment vous maintenant avec le recul – ça s'est passé y'a un an ? – c'est ça à peu près ?

MP : (retour sur des désirs impurs, les combats de son histoire, son mariage...)

YM : Est-ce que c'est possible qu'on revienne à ce moment où vous estimiez, comme vous le disiez être complètement saturé, débordé etc. et que vous n'avez plus rien à foutre de rien, et que vous vous dites, dans le fond, autant que j'aïlle tenter le tout pour le tout, je vais voir ce prêtre, ce pasteur, et puis, je lui déballe mon sac, et puis, quelque part, devant Dieu, je mets tout en face de lui. C'est une sorte de célébration, c'est ça ? C'est une messe, bon, vous arrivez, et puis il y a pour vous, peut-être pour d'autres personnes aussi, une sorte de prière de guérison, comment ça se passe ?

(24:50) MP : Oui, c'est ça, le pasteur il impose les mains comme Jésus faisait à l'époque, il prie Dieu, je ne me souviens plus de ce qu'il dit, mais il prie Dieu. En fait si, je me souviens, dans

les grandes lignes. Il demande la délivrance par rapport à ce que j'ai vécu, et euh...aux doutes que je vis quoi, et.... il prie Jésus. Comme euh, il fait un peu la même chose que Jésus faisait à l'époque de... où il était sur terre, il imposait les mains, il a prié, il a prié Dieu que Dieu m'accorde la délivrance.

YM : Pendant que vous l'écoutez, qu'est-ce que vous ressentiez ?

MP : Moi je disais rien, enfin je priais pas, c'est-à-dire que euh... je cherchais pas à prier. En plus [c'était] la prière du pasteur, donc j'étais un peu....euh... j'étais,.... j'étais neutre (rire), enfin j'attendais rien....enfin....., voilà.

YM: Et puis.... une fois que cette prière a été dite, vous m'avez raconté, j'ai senti comme euh...

MP : Y'a eu vraiment quelque chose de [Oui ?] y'a eu quelque chose de... physique, physiquement je l'ai senti quoi, [26:00] c'était tellement, c'était tellement fort à l'intérieur que je, j'étais *faible* quand je marchais, même, je me suis senti mais *déboussolé*. Alors que j'étais très bien, j'étais arrivé frais comme un gardon, et je suis arrivé, après la prière, (Ppp) je me suis dit : mais c'est c'est c'est... tellement puissant, que je..... J'ai eu même, je sais pas, quasiment une perte d'équilibre. J'étais vraiment déboussolé au moment où j'ai reçu... sa délivrance.

YM : Et c'est arrivé juste après la prière ?

MP : Juste... franchement, trente secondes après. Même, enfin, dès que je suis reparti, dès que je suis retourné à ma place. Et j'ai l'impression, je sais même plus où j'étais. Je.... J'étais déboussolé..... complètement.

YM : c'est ça le mot que vous utilisez, [ah, oui, j'étais déboussolé] déboussolé. Tout à l'heure, vous avez dit : « j'ai pris une baffé ».

MP : Ouais. Ouais, c'est ça, c'est-à-dire, quand tu prends une baffé, tu, tu, quand tu prends une bonne baffé, tu... tu sais pas où est... tu perds la tête quoi !

YM : voilà, on perd la tête, on perd le sens de là où on peut se diriger, tellement c'est violent ?

MP : Oui, c'est ça, c'était vraiment violent. Ouais.

YM : Et du coup, ensuite quoi ? vous vous asseyez...

MP : Ensuite, je m'assois, et là c'est pareil, je comprenais pas ce que, j'étais déconnecté. J'étais vraiment déconnecté. La célébration je l'ai même pas.... enfin...si, je l'ai suivie, mais j'étais ailleurs quoi. C'est-à-dire, physiquement j'étais, bon j'étais là, mais mon esprit était ailleurs, je...

YM : est-ce que vous vous rappelez ce que vous vous disiez... est-ce que vous étiez en train de vous dire : « mais qu'est-ce qui m'arrive ? »

MP : Ouais, et en fait, euh, après, j'ai ressenti une grande paix dans mon cœur, mais vraiment quelque chose de...

YM : donc après,

MP : en sortant de l'église, dans la voiture,

YM : Mais avant, avant, quand vous dites : déboussolé, euh... désorienté, tout ça, à ce moment-là, vous vous interrogez sur qu'est-ce qui s'est passé ?

MP : Ben oui, je me demande, et en fait j'ai compris que soit c'est le Seigneur qui m'a parlé, soit c'est ... j'ai compris que Dieu avait entendu ma prière...

YM : vous l'avez compris tout de suite, ça ?

MP : ... au bout de quelques instants, ça été assez court en fait. Je pourrais pas vous donner une notion de temps réel, mais...

YM : Oui, et avant ces quelques instants, est-ce qu'il y a un moment où vous vous interrogez sur : qu'est-ce qui est en train de se passer, pourquoi je ressens ça,

[28:44] MP : Oui, ben oui, j'ai eu un moment de qu'est-ce que je, qu'est-ce qui se passe ? Mais après, j'ai ressenti que c'était Dieu, quoi. C'est comme si j'avais été assommé, sur le moment, comme si j'avais... et...pff...

YM : Vous disiez que vous étiez arrivé sans vous attendre spécialement à rien...

MP : Non, j'attendais rien de particulier, on m'avait juste qu'il y avait un culte, et que voilà, ce serait sympa que je vienne, et je sais pas, j'étais poussé à y aller, donc j'y suis allé. Et j'attendais pas, c'était pas, une soirée délivrance, ni.... y'avait pas un thème particulier quoi.

YM : voilà, rien ne vous préparait spécialement à recevoir ce que vous avez reçu.

(29:27) MP : Non. Rien. Rien, clairement rien. J'ai confié à Dieu dans la prière ce que je pouvais plus supporter et après, il l'a pas entendu tout de suite hein ? Ça faisait peut-être six mois, un an que je lui demandais, depuis le moment où il a mis la lumière sur... Dieu met la lumière sur les choses... qui sont mauvaises en nous, et qui nous empêchent d'avancer librement vers lui. Qui nous empêchent d'aimer librement, et c'était le cas, ça m'empêchait d'aimer, je pouvais pas construire une relation une femme, d'avoir des enfants, si j'avais pas eu cette délivrance, c'était pas possible, toutes les relations auraient été vouées à l'échec quoi. Comme ce fut le cas dans le passé. Et Dieu a mis une lumière là-dessus.

YM : Tout à fait. Quand vous dites que vous étiez désorienté, je me permets de revenir à ce moment, parce que ça va m'intéresser, est-ce que vous le ressentiez quelque part, cette absence de repères, est-ce que c'était physique ? ou uniquement mental ?

MP : au moment de la délivrance ?

YM : Oui.

MP :ben je vous dis, j'étais sonné, donc c'est-à-dire que je,euh.....

YM : vous disiez que vous vous sentiez faible...vidé...

MP : Ouais, c'est ça...

YM : et ça, ça se marquait par un ressenti...

(31:08) MP : Ouais, quand je marchais, j'ai réussi à aller à ma place, c'est comme si j'avais..... la sensation que je peux vous donner c'est..... c'est soit être bourré, quelqu'un qui marche, il sait pas trop où il va, ou euh..... ouais, j'étais comme ivre, en fait. Et, ou complètement ouais, déboussolé, en fait. C'est comme si quelqu'un attrapait une insolation et pendant un moment, il faut atterrir quoi. Ouais c'est ça.

YM : Là vous avez pas eu peur de ce qui vous arrivait ?

MP : Non, non... enfin, c'était étrange, mais, non. J'ai pas dit : oh là là, je... enfin oui, j'ai eu un moment de... je comprenais pas en fait, j'étais bien avant d'aller - enfin, j'étais bien..., non, j'étais pas bien, mais physiquement, mentalement, ça allait, quoi, et après (ffouhh), je me suis senti affaibli, quoi. Comme si j'avais été... je sais pas si vous avez déjà vécu des insolutions mais quand on a vu une, y'a un moment, quand on revient vers la normale, y'a un moment d'adaptation...ce genre de chose, quoi.

YM : est-ce que vous étiez surpris de votre état ?

MP : Ouais, ouais, très surpris, parce que je m'y attendais vraiment pas du tout. Donc euh, ouais.

YM : et cette surprise, elle vous faisait réfléchir sur ce qui vous était arrivé ? Parce que vous dites : peu de temps après, ah, c'est sans doute Dieu qui est intervenu, etc. ; elle vous permettait de comprendre ? ou comment... ?

MP : C'est le saint Esprit je pense qui m'a mis la lumière là-dessus. C'est... je maîtrisais rien, donc euh..... après la paix que j'ai ressentie, euh....., cette, ces...ces paroles que j'ai reçu dans ma tête me disant que j'étais délivré,...

YM : Et cette paix aussi, elle vous a étonné ? [ouais] Vous la ressentiez aussi quelque part ?

MP : Elle était vraiment intense. Aujourd'hui, je suis en paix, par rapport à ce que je vis, et ce que j'ai vécu, euh...bon aussi des fois y'a des luttes, mais je suis en paix même dans les luttes, je confie cela au Seigneur, et des fois il peut y avoir des moments où je doute, mais j'ai une paix que Dieu m'accorde.

14. Transcription de l'entretien avec Jean-Luc

J.L.H : ...Je lui ai dit non, j'en veux pas, j'ai trop souffert, j'ai pas envie de savoir ce que vous avez souffert, vous. Donc elle me le donne quand même (AMH : elle a été déçue). Elle a été déçue sur le coup, donc euh...

YM : Pourquoi déçue?

J.L.H : parce qu'elle voulait me l'offrir. Pis moi j'ai dit non, y'avait toujours encore cette relation dure, pas évidente. Et à un moment, au bout de 4,5 jours, je me suis dit, non, moi je veux plus rentrer là-dedans. Puis j'ai... une curiosité... euh... et puis là je me suis lancé, je me suis foutu devant l'ordinateur, puis j'ai fait ça, en quoi, trois quatre jours.

YM : Alors donc tu écris, tu mets par écrit ce que tu as vécu... et ça lance des interrogations, ça te remet en face de toi-même... est-ce que tu peux décrire, un peu ? Comment tu en viens à ce questionnement qui te bouleverse après ?

J.L.H : Ben, le questionnement, y'a ce questionnement : « qui m'a sauvé ? » est-ce le médecin ? est-ce le... est-ce un miracle, et puis... c'est Dieu qui m'a sauvé... il avait besoin de moi, il avait... euh... Bon. Et après, bah, au fur et à mesure, mais ça demande des années, ça demande des années, parce que j'en découvre encore, je découvre encore. Y'a pas longtemps, où j'ai pu découvrir, j'ai fait la relation pourquoi... pourquoi l'évangile de la femme adultère, et pourquoi... le... l'enfant prodigue ? Alors moi finalement, j'ai vu qu'il y avait une relation entre les deux. Dans les deux, c'était le pardon. Et de, et de, et surtout, je ne juge pas. Le père ne juge pas. Le frère juge, parce que lui il fait, il fait l'équivalence entre les choses. L'autre il juge pas, c'est l'amour qui gagne. Et puis la femme adultère, c'est le meilleur pour dire tu ne juges pas, qu'il lance la première pierre, euh... et donc j'ai trouvé une relation. Donc je suis à la recherche d'un tas de choses comme ça en permanence.

YM : et donc si on revient au moment de ta mise par écrit de ton expérience, une fois que tu es en train d'écrire, est-ce que tu commences déjà à te poser les questions, à te rendre compte de ce qui s'est passé, ou est-ce qu'il faut attendre la fin de l'écriture, ou même plus tard encore ?

J.L.H : Ça, c'est... quand je suis revenu, j'ai pris déjà un abonnement à... Evangile au quotidien. Et je me suis dit, maintenant, tous les jours, je lirai l'évangile. Et depuis, euh, depuis sept ans, maintenant, euh, tous les jours je lis l'évangile du jour. Je lis pas les commentaires, pourquoi, parce que, dans l'évangile au quotidien, je les trouve pas toujours à mon goût (... les différents prêtres qui prêchent à l'hôpital) tout ça fait partie de l'évolution tranquille d'une rencontre.

(4:54) YM : Et alors, ce que tu appelles révélation, ça se situe quand ?

J.L.H : La révélation... alors, y'a, la révélation elle se situe, euh... pour moi elle se situe à cet évangile que je voyais, la présence qu'était derrière, et puis, les deux. Pour moi la révélation elle est là. Et puis souvent je me suis posé la question, parce que, je me suis dit, j'ai fait un vœu, tout en état dans le coma : si je m'en sors....., euh, je visiterai les malades.

YM : et tu as fait ce vœu consciemment, en étant dans le coma ?

J.L.H : oui. Ça, ça été fait pendant mon coma.

YM : Donc cette conscience que tu avais pendant ton coma, elle était suffisamment lucide (oui), suffisamment claire (oui), pour que tu puisses comme ça faire un acte (volontaire) volontaire, délibéré (réfléchi) réfléchi... et donc les autres perceptions que tu avais, cet évangile que tu indiques comme ça sur la gauche, la présence derrière toi, ils étaient aussi des perceptions suffisamment claires et fortes ?

J.L.H : claires et fortes. Claires et fortes, parce que je me souviens très bien de la forme du bouquin, et de ... c'était vraiment, heu, vraiment clair. Mais c'est marrant, parce que c'était aussi clair que les deux petites bonnes femmes sur lesquelles j'étais qui me disaient « mettez vos pieds comme ça ». Que la douche où me laver, euh, c'était aussi clair que ça.

YM : d'accord, et la présence derrière, idem ?

J.L.H : La présence derrière, idem, mais c'était, douce. C'était, c'est une présence douce.

YM : et tu t'es interrogé sur « qui c'est ? »...

J.L.H : Non, je me suis pas interrogé. J'étais sûr.

YM : T'étais sûr.

J.L.H : Ouais...

(7 :00) YM : Donc... c'était... qui alors ?

J.L.H : ... c'était le Christ.

YM : c'était le Christ.

J.L.H : Ouais. C'était pas Dieu..., c'était le **Christ**.

YM : Et qu'est-ce qui te permettait d'être sûr ?

J.L.H :Je sais pas.

YM : puisque tu dis que c'était sûr, qu'est-ce qui te garantissait cette certitude ? un toucher ?

J.L.H : Non, non justement, y'avait pas de toucher. Puis j'étais sûr, puis je sentais bien, parce que y'avait ... je sais pas...y'avait quelque chose qui transparaissait... qui me donnait une telle confiance.... que... ça pouvait être que lui.

YM : y'avait pas eu de paroles... ?

J.L.H : rien....

YM : que cette présence douce...

J.L.H : ouais...rassurante... tu sais, la présence, « t'inquiète pas, je suis là ».

YM : et ça c'est une certitude qui revenait plusieurs fois...

J.L.H : non, une fois.

YM : elle est venue qu'une fois. C'est une sorte de moment, cette présence...

J.L.H : Ah je sais pas...je sais plus trop. Je sais plus trop parce que, tout ça, le temps n'existe pas. Hein ? Toute cette période de ... de coma ? Tout ça c'est mélangé...y'a pas... l'espace-temps n'existe pas. Tout ça, ça vient euh, ça vient comme ça.

YM : Hm. Et donc est-ce que tu dirais que cette conscience claire, avec un élément de réflexion, de lucidité... elle est différente de maintenant par exemple, où tu as la conscience claire de ce qui se passe autour de toi, ou est-ce qu'il y a un élément d'obscurité... est-ce que le coma change quelque chose ?

J.L.H : Comment t'expliquer ? Quand tu dors pas la nuit, t'arrive pas à dormir. Tu ressasses certaines choses, c'est un peu ça.

YM : une sorte de conscience...

J.L.H : conscience, mais mêlée peut-être de rêves, je sais pas.

YM : Et est-ce que cette présence du Christ derrière toi a eu un rôle ensuite, un rôle dans comment tu as compris ta mission, comment tu as anticipé ce changement de vie...

J.L.H :Je sais pas, je peux pas te dire. Je ne peux pas dire, par contre il y a une chose que j'ai repensé assez souvent, et qui m'a fait découvrir quelque chose, c'est que, l'engagement que je prenais.....je me suis dit, on pourrait dire euh.....tu, le Christ, mettons... euh, Dieu t'a sauvé donc tu lui dois quelque chose..... C'est un retour, mais non, ... après j'ai compris,... que **non**... parce que (*plus lentement dit*) Dieu nous laisse entièrement libre, c'est ça que j'ai découvert aussi. Que Dieu nous laisse libres. Je peux prendre... mais rien ne m'oblige derrière. Il m'a donné mon entière... mon entière liberté. C'est **moi**, c'est pas lui, qui m'a demandé d'aller...c'est **moi** qui ait décidé. Donc c'est une question de conscience de moi seulement.

YM : Hm. Et si on revient maintenant à cette période qui a suivi, tu as marqué qu'elle était importante, qui a suivi ta mise par écrit, c'est quoi sa tonalité, est-ce qu'elle un rôle de naissance, de... ?

J.L.H : Ah. Ben, la naissance d'une nouvelle vie. Complète. Faut savoir quand même que – Emilie, c'était combien de temps ? - septembre 2009, ma fille a fait une tentative de suicide. Elle habitait pas loin et puis, ça allait pas, elle était toujours très angoissée, au boulot ça allait pas, elle avait toujours de gros problèmes, et puis un soir elle nous appelle, elle pleurait, ça n'allait pas (AMH : elle voulait dormir) elle voulait dormir, elle voulait dormir...Et le

lendemain matin, on appelle, on l'appelle, et puis ça répond pas ! Je prends la voiture, elle habitait aux Roches, pas loin là, je déboule en voiture, et sur la ...table, y'avait un petit mot : Pardon papa, pardon maman. Je monte à l'étage, elle était dans le coma. Donc j'appelle, euh,... comment dirais-je, le SAMU, et le SAMU arrive quelques dix après, et... et elle sauvée. Y'aurait eu, ça se serait passé un an et demi avant, ou deux ans avant, je serais mort. La crise cardiaque, la crise cardiaque, heu... j'y passais. Voilà. Le problème après... peut-être que ça fausse, non mais, t'as un tas d'éléments, tout ça maintenant, tu, dès qu'il y a des éléments, des choses comme ça, tu remets tout en rapport. Tu remets tout en rapport avec euh, avec ça. Y'a des signes, j'appelle ça des signes, moi. Les gens, les gens appellent ça des coïncidences. J'appelle ça des signes. Dieu nous envoie des signes, le tout c'est de les voir. Les toper, et savoir que ça vient de lui. Mais....., ayant parlé, enfin écouté plus de 4000 personnes hein, depuis.....euh, t'as des gens athées qui ont la même démarche, et qui sont aussi, aussi louables qu'un bon chrétien. (rires) Si bien que pour moi tout a une signification maintenant, hein des événements assez importants comme... et je me suis assez détaché quand même du monde matériel.

YM : et alors, ce que tu appelles miracle aujourd'hui, tu dirais que c'est l'ensemble de ce qui s'est déroulé, plus qu'un moment particulier ?... Quel élément tu appellerais miraculeux dans ce qui s'est passé ?

J.L.H : C'est heu...le choc, le choc a engendré..... énormément de choses derrière et des **bonnes** choses.

YM : D'accord, et ce choc pour toi il se réfère à quoi exactement, quand tu dis ce choc ?

J.L.H : J'ai pas encore situé. Je sais pas si c'est « j'ai été sauvé » ou si c'est la présence pendant mon... la présence à côté, l'évangile, le bouquin, les deux évangiles, je...je saurai pas trop te dire.

YM : Et pourquoi tu appelles ça un choc, d'ailleurs ?

(16 :15) J.L.H : Parce que tout découle de là, finalement, c'est le point de... c'est le bloum, c'est le boum qui derrière, euh...hein ?

YM : mais c'est un choc dans le sens où ça t'a choqué ?

J.L.H : Non. Non, non, bah, euh, je peux choquer quand je dis j'ai eu la chance de vivre ça, ça peut choquer..... ; parce que moi, c'est elle qui a tout suivi, c'est pas moi, moi j'étais dans le coma, et qui s'est qui venait tous les jours, et qui savait pas si le lendemain je serai toujours là, c'est pas moi, c'est les autres.

YM : Hm, quand tu dis, ce choc de ce qui m'est arrivé, je sais pas trop dire si c'est ça le miracle, est-ce que c'est un équivalent d'événement ?

J.L.H : oui...oui, un événement.

YM : un événement à partir duquel tout a changé.

J.L.H : oui, oui.

YM : et quand on creuse, il se décompose en une conscience, des visions, une présence douce, etc.

J.L.H : oui, à la suite du choc hein. Y'a le choc, y'a un état comateux, et dans cet état comateux, il se passe des choses.

YM : et le choc lui-même, alors il pourrait correspondre à l'attaque cardiaque, à la maladie... ?

J.L.H : oui...le choc... y'avait un type qui passait dans la chambre, quand j'étais réveillé, je voyais un type, et puis au moment où j'étais réveillé entre deux, puisqu'ils m'avaient réveillé et ils ont été obligés de me resédater, et puis m'intuber, et y'avait un type qui passait, c'était un noir, un sénégalais, une cinquantaine d'années, je ne sais pas exactement, dans une grande blouse bleue, il passait, je le voyais passer, et il regardait le tableau ; Et puis un jour, y'avait Nicolas, Nicolas qui est – je l'avais remarqué, hein ? Y'avait Nicolas, mon fils aîné, qui était là, alors Nicolas il se tenait au bout, il se mettait pas à côté de moi, Matthieu non plus. Il se mettait au bout (AMH Matthieu aussi) Et là j'étais réveillé, hein. C'était... et le vla qui passe.

Heuha, il me fait un signe, il me dit bonjour, en passant, et alors là je lui dit, mais qui vous êtes, vous ? Alors il se met au bout du lit, y'avait Nicolas qui était là, mais il me dit, M. Hiesse, c'est moi qui vous ai opéré. Alors le choc, tu peux pas t'imaginer, le choc. J'ai réussi à me lever, et à lui attraper les mains (on entend qu'il refait le geste), comme ça. Et puis, lui, d'une intelligence remarquable, il se tourne vers heu, vers Nicolas, et il lui dit : « vous pouvez être **fier** de votre père »..... et.....je l'ai revu, je le revois de temps en temps...

YM : quand tu vas à l'hôpital.

J.L.H : oui, je le revois, quand, quand je peux le toper... oui, alors... je cherche le nom, que je retrouve plus, vous savez M. Hiesse, parce qu'il sait maintenant que je suis à l'aumônerie, et... vous savez, y'a un grand chirurgien, c'est le père de la chirurgie moderne, je sais si tu le connais, non ?

YM : Laennec ?

J.L.H : non. Qui a... alors c'était dans les années 1700 par-là, et il dit, vous savez ce qu'il a dit, Moi je panse, Dieu sauve⁹. Voilà ce qu'il m'a répondu. Vous savez M. Hiesse, quand j'ai ouvert, j'ai pris votre cœur, et il s'est arrêté dans mes mains. Alors c'est pour ça que, moi je dis que c'est l'événement majeur de ma vie, et je suis content de l'avoir vécu ; Et si je l'avais pas vécu, ça n'aurait rien changé en moi.

⁹ Ambroise Paré, cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ambroise_Par%C3%A9#cite_ref-3

15. Transcription de l'entretien avec Florence

Y: Alors, donc euh...je peux vous appeler Florence ?

F: Oui, allez-y !

Y: Donc Florence, est-ce que vous voulez bien me redonner donc le contexte de ce qui vous est arrivé en me disant à peu près quand ça s'est passé, à quel endroit, il y a combien de temps , voilà à peu près ces informations-là pour commencer puis aller ensuite vers votre récit.

F: Bah écoutez euh ... moi...tout d'abord je m'appelle Florence. Voilà. Donc il y a ... il y a un an, presque deux ans, il m'est arrivé quelque chose de très fort. Et donc euh ...ça s'est passé euh... ici à Rouen.... euh.... et euh ...c'était à l'hôpital.

Y: Donc vous étiez à l'hôpital, malade. Il y avait un problème de maladie, de santé.

F: En fait, euh ... ce que je peux dire c'est que je suis quelqu'un quiiii.... n'a jamais tombé malade, gravement malade. Donc je suis rentrée de, de mon pays natal.

Y: Oui.

F: J'étais partie en Afrique. Et je rentre, j'arrive ici et je travaille... c'était au mois de ... d'août, je rentrais des vacances. Donc j'ai repris mon travail le 1er septembre.

Y: D'accord.

F: Et j'ai travaillé tout le mois de septembre sans souci. Mais vers la fin, quand même vers la fin de ce mois-là de septembre j'ai commencé à avoir des douleurs. Donc je pense que c'était la maladie qui ... qui ...

Y: Qui avançait ?

F: Voilà qui, voilà qui avançait. Sauf que moi je l'ai pris à la légère au départ j'ai cru que peut-être... Comme je suis... je travaille à l'hôpital euh... il y a ...souvent on porte les personnes par rapport à leurs pathologies et donc j'ai cru que peut-être c'était du fait que je portais des personnes, j'avais mal partout, que j'avais des courbatures...

Y: D'accord ...

F: Mais en fin c'était pas ça en fait. C'était une maladie qui était derrière toutes ces douleurs. Et puis après euh... donc un jour euh... je suis allée voir mon médecin traitant. J'arrive, je lui dis : « je sens que je suis malade. Je sais pas ce qui m'arrive. J'ai mal partout, dans les articulations tout ça. Je lui explique ma maladie, comment je souffre. Il me dit : « Bah, écoutez ça doit être une inflammation. Je vais vous donner un traitement. Ça va se calmer. » Voilà. Il m'a donné un traitement. Sauf que, ça n'a rien fait, rien du tout. Je suis restée pendant quelques jours, trois ou quatre jours avec les mêmes douleurs. La semaine qui suivait je suis allée le voir et je lui ai dit : « Bah, ça, en fait, au lieu de s'apaiser, ça s'aggrave. »

Y: Ah bon, d'accord.

F: Alors il me dit : « Bon, on va changer l'anti-inflammatoire et je pense que ça va, cette fois-ci ça va s'arrêter. » Il m'a changé le traitement, sauf que c' était pareil. Et donc vraiment j'étais ... très douloureuse, tellement que j'arrive même plus à conduire ma voiture. Ce jour-là il fallait que j'aille travailler absolument.

Y: Mmm

F: Je suis allée travailler. Je me suis retrouvée au travail. En général on travaille en binôme. Mais ce jour-là mon binôme était malade donc je me suis retrouvée toute seule. Donc j'avais pas vraiment à dire « je suis malade, je peux pas travailler » et voilà je me suis accrochée. J'ai travaillé mais, à la fin de mon service, j'ai dit : « non, je me sens pas bien, je suis pas bien. » Donc j'en ai parlé à ma cadre qui m'a envoyée vers les médecins du service qui m'ont ... qui m'ont consultée. Donc ils m'ont dit « Bah, écoutez, on va vous envoyer dans le service des maladies infectieuses. Peut-être que vous avez attrapé quelque chose en rentrant du pays. »

Y: Ah oui, d'accord.

F: Bon, ils m'ont envoyée là-bas. J'arrive là-bas, sauf que le médecin qui était là, elle était débordée tellement qu'elle m'a pas prise. Donc, je suis repartie dans mon service et là on m'a

dit : « Bon, il faut aller aux urgences. » Donc je suis allée aux urgences. En fait, euh... j'avais la fièvre, je toussais. En plus des, des douleurs que j'avais, il s'est rajouté le gonflement des articulations, fièvre euh...euh ... une toux qui s'arrête pas, j'avais sorti des plaques couleur rose sur ma peau ...

Y: D'accord...

F: Et donc je suis allée aux urgences. Aux urgences je les explique ce qui m'est arrivé. Mais eux je pense qu' ils ont cru directement que j'avais un problème pulmonaire.

Y: Ah bon !

F: Donc ils ont conclu que j'avais une pneumopathie bilatérale. Donc ils m'ont envoyée justement dans mon service. Ils m'ont dit : « on va vous hospitaliser parce que vous avez la fièvre et vous êtes pas bien. On vous hospitalise dans votre service. Donc on m'a envoyée là-bas. J'arrive là-bas. Les médecins, ils me connaissaient, justement c'était dans mon service. Ils me disent : « c'est pas possible. Ça peut pas être ça. » Donc, aussi ils me disent : « Non, on va essayer de voir avec un professeur des maladies infectieuses. Peut-être il y a quelque chose qui nous échappe. » Donc ils ont cherché le professeur. Il y a eu le professeur ... J'ai vu une s... combien de ... plusieurs médecins professeurs ! Il est arrivé. Il a dit : « non, ça n'a rien à voir. Ça n'a rien à voir. Il faut ...il faut chercher ailleurs.»

Y: Donc pas une maladie infectieuse ?

F: Non. Pas maladie infectieuse. Pas un problème respi ... euh ... pneumologique donc moi, les médecins dans mon service ils ont dit : « Non, non, non, il y a gonflement des articulations. On voit bien qu'elle est gonflée de partout. A notre avis, on pense que c'est plutôt rhumatologie. Donc ils m'ont envoyée en rhumato. Je suis arrivée en rhumato le premier jour. Deuxième jour, ils cherchaient toujours. Ils trouvaient rien. Mais en rhumato, ils ont quand même ... eux, ils ont dit : « c'est une maladie rhumatologique mais on doit trouver de quoi il s'agit. On n'arrive pas à trouver dans quelle euh.. quelle sorte de maladie mais on va chercher. » Donc je suis restée là pendant trois jours. Entre temps j'étais vraiment mal, j'étais douloureuse tellement qu'on me touchait, je, je hurlais

Y: Ah oui

F: Donc j'étais à ... à 100 mg de morphine...

Y: (sifflement)

F: A un moment donné j'étais pas ... vraiment je me sentais partir... je sentais que ...ils trouvaient pas de ... il n'y avait pas de diagnostic. Donc il y avait pas un traitement en place. J'étais juste sous antalgiques. Et donc je demande, cette nuit-là j'étais pas bien. Je demande à voir un médecin de garde. L'infirmière, elle avait remarqué que j'étais pas bien. Elle me dit : « Je vais chercher le médecin. » Donc le médecin est arrivée. Juste elle m'a regardée et elle a dit : « Directement aux soins intensifs en pneumologie! » Donc ils m'ont descendue parce que j'étais à Bois-Guillaume. Ils m'ont descendue en pneumologie en soins intensifs. C'est les médecins que je connaissais, qui étaient dans mon service aussi à un moment donné qui sont montés à Bois-Guillaume et donc ... et la cadre, c'était ma cadre donc c'était la même cadre, donc qui suivait euh... ma situation petit à petit. Et donc de là directement ils m'ont ...ils ont ... en fait ils ont trouvé que j'avais de l'eau au niveau du cœur et des poumons.

Y: Mmm . D'accord.

F: Et ma saturation elle avait baissé ; elle était euh... saturation, vous savez ce que c'est ?

La respiration. Donc j'étais à 69 de respiration alors de saturation. Là ils ont dit : « Bon , là on est en train de la perdre. » Parce que il y avait rien, il y avait pas un traitement. Ils pouvaient pas dire : « On va la sauver » parce qu'il y avait pas un traitement. Et là, aux soins intensifs directement ils m'ont fait une opération pour justement me drainer.

Y: Ah c'est ça...

F: Voilà. Donc ils m'ont mis un drain au niveau des poumons et de là, la saturation a ... augmenté un petit peu et de là ils m'ont descendue directement en réanimation... en bas à Charles Nicolle

et là j'ai trouvé un... cardiologue qui m'attendait justement pour me poser un autre drain au niveau du cœur. Et donc là j'étais drainée de deux, deux endroits et tous les examens montraient que tous mes organes étaient enflammés. Tous mes organes ! Le foie , il était pff !! les reins ! Y avait rien qui fonctionnait !

Y: Ah dis donc !

F: Et là, en fait, j'ai fait ce qu'on appelle une tamponnade, en fait. Et c'était très, très grave. (soupir) et donc euh, là en réa, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire. Ils ont cherché : germes, bactéries, infection, virus... Y avait rien du tout ! Ils trouvaient rien. Et là, je me rappelle bien, c'était la première semaine, sauf que ... donc j'avais passé une semaine en réa ...

Y: Mmm

F: C'était samedi, et euh dimanche dans la nuit, c'est là où c'est ... c'était vraiment incroyable ! Moi j'étais euh.....Mais toute la semaine que j'ai passé en réa, ... parce que moi je suis quelqu'un qui est très croyante et je prie beaucoup. Donc je priais beaucoup, je... je savais que ... je me disais voilà ... peu importe ce qui va arriver... Dieu sera là avec moi. Que je parte ou que je parte pas, il sera avec moi . C'était tout ce que je disais parce que je trouvais qu'il y avait pas d'autre moyen. (inspiration) Et donc du coup euh... cette nuit-là, ... ma température a monté euh... Déjà dans la journée, je voyais bien qu'ils avaient, euh... Comme par hasard le traitement avait été arrêté. Parce que j'avais des antibiotiques quand même pour empêcher pour moi peut-être d'autres, d'autres infections à coté et donc j'avais des antibiotiques mais j'ai vu qu'ils avaient arrêté les antibiotiques et j'avais posé une question à une infirmière. Elle m'avait dit : « Non, non, en fait ... » Comme ils savaient bien que j'étais dans le métier, ils voyaient bien que je voyais ce qui se passait en fait. Alors là elle m'a dit : « Non, en fait c'est ... on attend l'avis du médecin parce que on doit... on doit changer le traitement ou peut-être je pense qu'ils vont augmenter les doses. Voilà. »

Y: D'accord

F: Pour l'instant on arrête mais c'est pas pour une autre raison que tu penses. »

Y: Mmm

F: Bon, bref.(inspiration) Et là, euh ...dans ... la s... vers 18 heures 19 heures je sens que, mon cœur il commence à s'emballer... il s'emballer. Il monte à cent... quarante, cent quarante-cinq. Ça remonte, ça baisse pas, ça baisse pas. La tension, elle remonte aussi. A un moment donné, j'avais la fièvre partout mais je me sentais cramer de partout en fait. Et là, je demande à une infirmière, je lui dis : « est-ce que je peux avoir un peu d'eau ? » Non, en fait ils avaient dit qu'il fallait pas que je prenne une goutte d'eau parce que j'avais beaucoup d'eau dans mon corps.

Y: Oui, bien sûr.

F: Ce qui était normal. Moi j'avais ... voilà... je cramais, j'avais soif et là, à un moment donné, je, je sens que je suis partie. En fait je, je suis partie parce que les gens, ils comprennent pas... je suis partie parce que mon cœur il a ba... en fait y y y s'est emballé jusqu'à cent quatre-vingt ... quinze !

Y: Oh là là ! Pff !

F: A 195 moi, j'entendais encore le bruit des, des appareils (inspiration). Ça s... c'était rouge. Tout était rouge. Et là... je...je ... moi-même je me rappelle, je me rappelle de ...un peu de choses. Je sais que, à un moment donné, j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que tu veux, allons-y ! » et je me sentais, en fait je me sentais me relever de mon lit, aller vers quelqu'un. Parce que moi, en fait,(silence)... le moment où j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je viens avec vous. » Je me sentais partir, me lever de mon lit partir vers quelqu'un.

Y: Mmm

F: Et là,... je sens... c'était comme une vague d'eau qui a poussé, en fait quelque chose a poussé dans mon corps et il y a eu une vague d'eau qui est sortie dans mon corps. Alors là je sais pas d'où ça vient (inspiration). Une première vague. Je l'ai sentie comment ? Parce que moi j'ai senti que je nageais dans un truc d'eau. Ça je l'ai senti ! Une grosse froideur qui est passée dans

mon corps, comme si j'étais soulagée ! Au départ, je, je ... au départ, avant de, de partir plus loin, je cramais, je sentais que j'avais chaud, partout, la tête, machin ! Mais à ce moment-là je sens une froideur qui traverse mon corps et ... je... une grosse ... vague d'eau.

Y: Mmm

F: Première vague. Après je sens une deuxième vague qui est sortie de mon corps. Là je je ... je sens que je commence à revenir. Je ... j'entends les petites voix de loin, de loin, les gens qui me parlaient. Mais en fait, avant, avant ça, il s'est passé un truc : est-ce je rêvais ? Je n'en sais rien ! Avant ça je sais pas si je rêvais. Je sais que j'ai vu, j'ai assisté à mon enterrement en fait. Aa... avant, avant la vague d'eau j'ai, j'ai vu mes enfants qui étaient bien habillés (costumes), qui étaient là euh... autour de... du cercueil et y avait du monde. A un moment donné, j'ai même l'image de la dame, une femme qui est ma copine que j'entendais dire : « Ah Seigneur ! Pas elle, pas elle ! » Est-ce que j'étais où ? J'en sais rien. Je sais pas où j'étais.

Y: Mmm

F: Et donc quand il y a eu ces deux vagues d'eau, c'est comme si on me soulageait d'un poids. Et là, la chaleur, le, le ... la fièvre que j'avais, j'ai senti c'était comme si tout était parti ! La ..;le ... je suis revenue... j'entends des gens : « est-ce que vous nous entendez ? Vous êtes toujours là? Vous êtes ... » De loin, de loin ! Je pouvais pas répondre ! Mais encore j'entends une personne qui dit : « C'est inondé ! D'où vient cette eau ? » En fait c'est ça qui m'a interpellé, c'est ça qui m'a dit que ce j'avais senti comme une froideur, comme une vague. En fait, c'était de l'eau, c'était l'eau là. Parce que je les entendais dire : « D'où vient cette eau ? C'est inondé ! » (silence) Mais en fait, euh... petit à petit en me réveillant j'ai remarqué que mon lit, il était plein d'eau, par terre c'était inondé ! Mais je pense que c'est ça aussi qui m'a sauvé. Parce que plus j'étais gonflée dans mon corps et que j'avais cette eau-là et la fièvre ! Parce que en fait je faisais plus euh... je ... je .. je.. j'urinais plus en fait et je pense que c'est ça qui a fait que, que la fièvre que j'avais est tombée... la fièvre était tombée. La tension a baissé et mon, mon, mon cœur il a ...il a ralenti...

Y: Mmm

F: (silence) Après c'est comme ça que je me suis retrouvée encore là. Moi, j'ai pas compris comment j'étais là parce que, à mon avis... parce qu'en fait, euh...quand mon cœur a commencé à s'emballer, les infirmières, les médecins de garde qui étaient là, ils ont fermé la porte, ils sont partis. Ils m'ont laissée enfermée !

Y: Mmm

F: Est-ce qu'ils avaient remarqué que c'était ... qu'il y avait plus rien à faire ? Parce qu'au départ, en fait, je me suis disputée un peu, avec un médecin, avant, avant tout ça, avec un médecin de garde parce que je me sentais pas bien. Je lui ai dit : « Mais il va falloir que vous fassiez quelque chose ! » J'ai dit : « Moi, j'ai des enfants à élever. Je suis toute seule. Je dois élever mes enfants donc il va falloir que vous fassiez quelque chose pour moi. » Il m'a, il m'a regardé. Il n'a rien dit. Il a pris la chaise et il s'est assis à côté de, du bureau. Alors je lui répète la même chose. Je lui dis : « Je me sens pas bien. J'aimerais bien que vous fassiez quelque chose ! » Il me dit : « Bah écoutez ! On a fait tout ce qu'on pouvait faire ! Il y a pas un médicament, il y a pas de diagnostic. On attend pour voir, pour trouver votre maladie. Pour l'instant, on ne peut rien faire. On attend. » Alors, je l'ai regardé. J'avais ma bible. J'ai pris ma bible. Alors je lui ai dit : « Vous savez quoi ? » J'étais remontée aussi un petit peu. Quand on souffre, je pense qu'il y a quelque part euh... Je lui ai dit : « Ecoutez ! Si vous voulez rien faire pour moi, je vais vous dire que Celui-là Il fera quelque chose ! » Je lui ai montré ma bible et je lui ai dit : « Celui-là, Il fera quelque chose ! Et je vous rassure que vous allez pas signer l'heure, l'heure de mon décent, de mon décès aujourd'hui. » Je lui ai dit : « je vais pas décéder aujourd'hui et vous allez pas, et vous allez pas signer parce que je sais que c'est ce que vous attendez en fait. » Je m'en suis prise à lui, le pauvre. J'ai dit : « Vous attendez de signer mon heure du décès mais vous allez pas l'avoir

parce que Dieu va pas vous laisser faire ! » Je lui montre ma bible et je dis : « Celui-là, il va pas vous permettre de le faire. » Alors il me dit : « Ah ! Bah de toute façon je ne connais rien dans votre Dieu là ! Donc, moi, ce que je sais, c'est soigner les gens et votre Dieu, je, je connais rien. » J'ai dit : « Bah, c'est pas grave. Vous y connaissez rien mais aujourd'hui vous le saurez, de quoi est-ce qu'il est capable ! » Donc on s'était disputé un p'tit peu, enfin pas disputé, jeté des mots comme ça. (inspiration) Après c'est vrai que j'ai regretté. Je me suis dit : je me suis prise à lui... Mais bon après, moi ce que j'ai pas apprécié, j'ai pas apprécié du fait qu'ils m'ont laissée toute seule alors qu'ils voyaient bien que je souffrais. Ils me laissent toute seule. Ils m'enferment. Ils partent. C'était pas normal ! A un moment donné je lui ai dit : « Vous savez, j'ai pas signé euh une décharge comme quoi je serai pas réanimée. Donc je suppose que vous êtes censé d'être là, à n'importe quel moment que des appareils euh... euh... sonnent. » Donc j'étais pas ... j'étais mauvaise par rapport à ça.

Y : Mmm.

F : Et donc du coup, cette nuit-là, il s'est passé des choses...

Même les médecins le lendemain... Ce qui a étonné, c'est que le lendemain les médecins ils sont venus... je me rappelle bien, j'avais une interne qui s'occupait de mon dossier et y partait ce matin-là le lundi et c'est une nouvelle qui venait. Et cette nouvelle, elle a pris mon dossier. Elle est venue me voir et elle m'a dit : « Madame, vous êtes battante. Vous vous êtes battue cette nuit-là. J'y crois même pas que vous soyez encore là. »

Y : Mmm

F : Elle me dit.. euh...Elle me dit... euh.. : « Je vais prendre votre dossier. Je vais m'occuper de vous et je vais trouver ce que vous avez aujourd'hui même et vous aurez un traitement. » Alors je la regarde et je lui dis : « Vous savez, c'est pour ça que je suis pas partie cette nuit. Je pense que Dieu (silence) voulait me dire qu'il y aura quelqu'un pour ... voilà, faire ce qu'il y a à faire. Je pense que vous êtes l'envoyée de, de Dieu. » Pour moi, c'était ça. Je suis pas partie cette nuit et le lendemain, une nouvelle qui arrive ... Et je peux vous jurer, vous garantir que ce jour-là, le même jour elle a trouvé ce que j'avais. Elle a mis le traitement en place et le soir-même j'étais, je commençais à... me sentir mieux. La respiration était encore difficile mais elle m'avait dit : « Ce que vous avez, j'ai trouvé ce que vous avez et on va vous soigner. »

Y : Et donc, c'était quoi ce diagnostic qu'elle avait posé alors ?

F : C'était une maladie euh... en fait c'est une maladie rare, rare vraiment qui s'appelle maladie de Still. C'est une maladie ... Au départ c'est pas une maladie dangereuse mais, petit à petit qui devient dangereuse parce que elle s'attaque aux organes.

Y : Et donc, effectivement, c'était peut-être quelque chose qui venait de votre séjour en Afrique

F : Non. Ça n'a rien à voir. Ce...ils ont ... ils m'ont ... ça n'avait rien à voir. Rien, rien.

Y : D'accord. En fait c'était une mauvaise piste, quoi ?

F : Oui, c'était une mauvaise piste en fait ce qui s'est passé ... C'est une maladie en fait euh... Il y a une inflammation qui vient dans... qui s'installe dans le corps ...

Y : Mmm

F : Et... si on n'arrive pas à trouver, euh ..euh y y s'étale partout. Et le problème avec moi la maladie là de Still, c'est que il commence par les organes les plus importants et euh... Directement mon cœur ! Parce qu'en fait, ce médecin-là elle m' a dit qu'elle avait fait, elle avait fait une thèse par rapport à cette maladie et que, en fait, il y a eu, elle a eu un cas pareil sauf que la personne, elle c'était pas vraiment dangereux. La maladie s'était pas ..

Y : Développée ...

F : Voilà parce qu'ils ont directement diagnostiqué la maladie.

Y : D'accord. Et donc, ça peut se soigner. Y a des médicaments pour soigner cette maladie-là particulière mais que on n'avait pas su que c'était ça. Donc on ne vous les avait pas donnés. Et donc, la maladie s'était développée, quoi ?

F : Oui, voilà. Oui y a des traitements là. Je suis suivie en rhumatologie. Je suis suivie euh...

Y : D'accord.

F : Je prends euh... des corticoïdes. Au départ, j'avais des injections à faire d'un traitement qui s'appelle XXX Kineret ? Je les faisais moi-même les piqûres ici à la maison tous les jours. A un moment donné le corps il était fatigué des piqûres. Et donc ils m'ont mis sous uneXXXX bithérapie. C'est une perfusion que je prends une fois tous les mois. Je vais à l'hôpital à Bois Guillaume et je reste toute la journée. (inspiration) Mais ce traitement, c'est pour pouvoir, en fait, arrêter euh... les corticoïdes.

Y : D'accord.

F : Voilà. Donc, là ça fait un an et demi que je suis à la maison, que je travaille pas mais là je vais reprendre le travail le 18 mai. Voilà.

Y : Bon, ben merci pour tout ce récit assez émouvant. Euh... alors je pense qu'on va effectivement, comme je vous le proposais tout à l'heure, peut-être revenir sur cette partie de ... comment dire ... l'évènement, le cœur de l'évènement, là où vous dites donc vous en êtes à un point de, on va dire de saturation complet de ce que vous ressentez : la fièvre, les douleurs, euh...les, le, la ... la conscience presque qui s'en va. Vous vous voyez partir etc... et vous me dites : je fais une prière à ce moment-là, hein ? Vous me corrigez, hein, si j'ai mal interprété. Une prière, euh « Seigneur, si c'est ça que tu veux, et bin on y va ! » et puis j'ai l'impression qu'après, vous me dites : c'est à ce moment-là qu'arrivent ces espèces de vagues avec des sensations de froid et, première, une deuxième et puis, petit à petit donc, un mieux-être. Et ensuite quand vous vous êtes un peu, j'ai l'impression, détendue, plein d'eau partout, bon... Est-ce que la séquence est à peu près bonne ou non ?

F : Non, non.

Y ; Non, pas tout à fait.

F : Pas tout à fait.

Y : Alors, je vous écoute, je vous écoute.

F : Voilà. En fait euh... c'est-à-dire que ... euh..... je, je me suis sentie très, très mal et j'ai senti que mon cœur commençait à s'emballer. A chaque fois que mon cœur s'emballait, j'avais peur. Je le sentais. Je me disais : « Oh la, la ! Là ça sent mauvais. » Et donc à un moment donné, j'ai senti que mon cœur s'emballait...

Y : Mmm...

F : Et la tension a remonté jusqu'à 22 et j'avais euh... parce que je le voyais en fait. J'avais l'appareil en face de moi

Y : Bah oui, l'appareil devant, voilà. Bah oui !

F : Donc je sais lire et j'ai vu que ... j'ai vu que la fièvre fff s'emballait aussi et donc du coup, à ce moment-là, c'est là où je ...j'ai vu ... après... je, je suis tombée, je suis partie. Je voyais plus rien. Sauf que, dans ma, dans ma tête j'ai juste dit : « Seigneur, si c'est ce que tu veux, je te suis. » Mais en fait, au moment où le cœur s'est emballé, ... je, je suis partie. Y avait plus rien !

Y : C'est là où vous avez dit tout à l'heure que vous avez eu cette vision de vous avec vos enfants qui assistaient à votre...

F : Oui , qui assistaient à mon enterrement ! J'ai vu mon cercueil, j'ai vu des enfants, des amis. Moi j'ai vu tout le monde ! Et là, j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis ! » Je.. je ne sais pas si je l'ai dit. Mais... je sais que ces mots sont sortis. Est-ce que je les ai... j'peux pas vous dire mais je sais que j'ai sorti ces mots. ... mais comment ? Je voyais plus rien, j'étais plus là... En fait, moi j'étais plus là. Parce que je peux pas vous dire euh... euh... (silence) Je sais pas comment vous le dire. Mais je sais que j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis. » Et à ce moment -là, je me suis sentie me lever de mon lit, vraiment, comme si j'étais euh...

Y : Ah oui tirée, tirée ?

F : Non, moi... comme si j'étais quelqu'un qui marchait. Oui, oui, oui, oui

Y : Ah oui ! Comme si vous vous êtes levée !

F : Oui, oui, oui. Je me rappelle bien que je appuyais sur mon lit, comme ça avec mes mains, après avoir dit ses mots et que je partais vers quelqu'un. Pour moi, c'est comme si, euh... j'étais devenue quelqu'un de ... Voilà

Y : Quelqu'un de ... valide ?

F : Valide et je me lève de mon lit vers quelqu'un... Quand j'ai dit ces mots. Est-ce que (long silence) je sais pas.... Je peux pas vous expliquer.

Y : Et à ce moment-là. Donc c'est à ce moment-là que ces deux vagues sont arrivées ?

F : A ce moment-là, à ce moment-là, quand j'ai fini de dire ça, j'ai senti une grosse froideur. Pof ! qui traversait mon corps. Une fois, deux fois mais ça poussait hein ! C'était vraiment comme si quelqu'un me poussait de là, comme ça. Poussait dans mon corps pour enlever tout ce que j'avais comme eau. Ça poussait une fois, deux fois et là j'ai senti comme si, comme une fraîcheur, comme si je revenais. C'est là que j'ai commencé à attendre des petites voix des gens de loin, de loin, de loin !

Y : Oui, oui, c'est ça...

F : Je pouvais même pas répondre, je pouvais même pas... « Vous êtes là ? Vous nous entendez ? Vous êtes encore là ? Vous nous entendez ? » (silence) Et je voyais pas, je voyais pas les gens. J'entendais juste les voix, de loin et je voyais pas les gens, je les voyais pas.

Y : Donc, ce moment, effectivement, que vous maîtrisez vraiment pas là ... quelque chose qui vous arrive, alors sauf, ce que j'ose dire, vous faites de votre propre chef, c'est dire cette parole même si elle n'est peut-être pas dite par la voix...

F : Je sais pas ça...

Y : En tous les cas elle est... vous, vous la reconnaissez et vous vous en rappelez de cette parole ?

F : Oui, ah oui, oui. Ces mots, c'est resté dans ma tête.

Y : Ces mots sont restés bien.

F : Et ce qui a suivi est resté. Parce que j'ai comme l'impression que, le moment où j'ai dit : « Seigneur, si c'est ce que vous voulez, je vous suis. » J'ai l'impression que Dieu a voulu dire : « Non ! Vous venez pas ! » C'est comme si il m'a dit : « Non, vous venez pas ! » Parce que moi, c'est à ce moment-là, après que j'ai prononcé ces mots et que je me suis levée, parce que moi, je sais que je me suis levée. Moi... Je ... (silence) Pour moi, je me suis levée !

Y : D'accord !

F : Y a pas de doute ! Pour moi je me suis levée mais j'avais pas la force pour me lever de mon lit pour descendre pour aller vers quelqu'un ! Mais je vois l'image comme quoi je me suis levée et aller vers quelqu'un. (silence) Parce que je disais ces mots et je partais... vers la personne. Sauf qu'à ce moment-là, c'est là où j'ai senti c...ce truc-là. Après avoir prononcé ces mots, et aller vers quelqu'un j'ai senti ce .. qui m'a semblé bizarre, ça m'a semblé bizarre, ce, cette, cette force qui est venue en moi, qui m'a poussée, qui a poussé une fois, deux fois et après j'entends les gens qui me dit : « C'est inondé. Euh... D'où sort cette eau-là ? »

Y : Mmm. Quand vous dites, ça vous a semblé bizarre euh... pourquoi ça vous a semblé bizarre ? Comment vous... Qu'est-ce qui vous a semblé bizarre ?

F : Moi aujourd'hui ... directement, sur le champ ça m'a semblé bizarre parce que je me disais ... j'ai dit les mots là et je viens d'assister à mon enterrement et j'ai dit à Dieu : « Je viens vers vous, c'est ce que vous voulez. » Je me lève pour aller vers lui et d'un seul coup, il y a cette eau qui sort de moi et les médecins, ils m'ont dit que, en fait, s' il y avait pas cette eau qui est sortie en moi, je serais , je serais passée euh... de l'autre côté. Parce qu'en fait, euh.. l'eau qui est sortie en moi, d'après ce qu'ils m'ont dit, c'est ça qui a fait baisser la température. Et c'est la température qui faisait que mon cœur s'emballait et la tension remonte. Donc euh...pour

eux , c'est, c'est cette eau qui est sortie en moi parce qu'elle a soulagé... C'est une sorte d'inflammation parce que de toute façon lorsqu'il te donne le traitement pour l'inflammation, c'est pour sortir l'eau qui est ...dans ton corps. Et donc, du coup, cette eau elle est sortie sans qu'il y ait un traitement. C'est... sur le champ ça m'a semblé bizarre. Sauf qu'en tant que croyante, je me suis dit, pour moi il s'est passé quelque chose. C'est pas normal que ... j'ai pas un traitement. Y en avait pas. Diagnostic, y en avait pas. Au moment où je dis euh... Et y avait des prières partout pour moi, tout le monde priait pour moi. Je ne sais pas si euh... Tamara XXX vous l'a dit mais moi j'ai euh...c'est des prières. Les gens, ils ont prié pour moi, ma paroisse euh...Il y a même un prêtre qui est décédé qui avait fait une messe pour moi. Donc moi je conclus que qu'il s'est passé un truc... Déjà au début, quand j'étais dans cette chambre, j'avais ...(peut-être c'est mon imagination), j'étais dans une chambre où, à chaque fois... (silence) y avait le robinet qui coulait. Sans rien ...ça, c'était bizarre pour moi. Je dors et à un moment donné, j'entends le robinet qui s'ouvre et qui se referme ! La journée ... à un moment donné, il s'ouvre, l'eau ça coule et il se referme. Mais pas couler une goutte, non ! Complètement !

Y : Ah oui ?

F : Et j'avais demandé à l'infirmière. Je lui avais dit : « Mais c'est bizarre ! Comment ça se fait que ce ...le robinet là s'ouvre et se referme ? » Elle m'a dit : « ah non ! » J' ai dit : « Bah, si, ce robinet, bah c'est pas mon imagination. J'ai dit, j'ai pas la fièvre... si j'avais la fièvre je dirais : voilà je suis en train de délirer mais c'est pas ça. J'ai dit euh... même quand je suis euh.. avec les gens... y a même les gens qui étaient là. Ça s'est passé une ou deux fois. Ça s'est passé comme ça. Est-ce que c'est normal ? » Elle m'a dit : « Peut-être c'est le robinet qui déconne, qui ...voilà. » Je dis : « le robinet il va déconner, il s'ouvre ? Il se referme ? » Pour moi c'était pas normal.

Y : Bon. Au moment, au moment où vous, euh, donc vous dites cette phrase, hein, combien de temps s'écoule à votre avis, combien de temps se passe, c'est peut-être difficile à dire hein, mais, entre la phrase que vous avez dite et cette impression de froid, de fraîcheur ?

F : Déjà, entre la phrase que j'ai dite, il s'est passé que j'ai dit cette phrase et directement c'est pas l'eau qui a suivi, hein. C'est le mouvement que j'ai fait.

Y : Voilà

F : C'est ça, oui... Donc il s'est passé... ce sont des choses qui se sont suivies, hein ! Directement. Y a pas de temps qui est passé entre, non.

Y : D'accord.

F : Euh... le temps que je me lève, parce que je me levais lentement pour quelqu'un qui était malade. Je sentais que je me levais tout doucement pour aller vers ... cette personne (inspiration) mais ... il s'est passé euh...comment je peux dire ? Je me lève ...

Y : Est-ce que c'était court ? Est-ce que c'était long ?

F : Non, c'était pas long, c'était ...court

Y : Immédiat, quoi ?

F : Immédiat, c'était court. Il s'est passé pas, je dirais pas, même pas une minute ! Non, même pas une minute. Que je me lève directement, je vais vers la personne mais la personne euh... en fait je la vois pas en fait. Je ne voyais pas la personne mais c'est comme si il était là. Donc moi je me lève, je dis « si c'est ce que vous voulez, je vous suis » et là je me lève pour aller vers.

Y : Voilà.

F : J'ai pas vu la personne en fait. Non.

Y : Et vos réactions à ce moment-là ? Est-ce que vous avez des réactions de... « ah ! je suis en train de me lever.. »

F : Non, non, non.

Y : Pas de, pas d'étonnement ? Que vous pouvez vous lever alors que ...

F : Non, non, non je suis

Y : Naturellement , ça se fait naturellement ?

F : Naturellement, c'est comme si je ... je sais pas je ... je pose pas de questions. Je suis pas là. Je suis ... (silence) C'est ... c'est un truc euh... (silence) Je suis pas là. Je vois personne devant moi. Pour me poser q... et me dire : ah mais qu'est-ce que, est-ce que je le connais comment qu'il est habi... non je ne vois personne! J'ai dit ces mots et je pars. Je vais vers... Vers qui ? Je me vois (claquement des mains) me lever de mon lit partir.

Y : Mmm

F : Et là je sens plus rien ! Y a plus rien, les machines qui ... non... Y a plus rien ! Je sens plus rien, plus rien, plus rien. Je suis pas là en fait.

Y : D'accord. Et à ce moment-là c'est là que vous avez la vision, donc, de ces enfants ... autour de vous...

F : Oui

Y : Ça, ça a duré aussi ? ou ...c'était très court, pareil ?

F : Non, non, non, non, très peu

Y : Même chose.

F : Très peu. Tout se passait euh... vite, vite, vite.

Y :D'accord.

F : Parce que ... en fait ... et même mes enfants quand je les ai vus, je les ai vus . Après j'entends une ou deux femmes, je l'ai vue la dame, c'est une amie à moi. Je l'entends dire ... mais vous imaginez je me rappelle même la couleur des habits que cette femme portait ! C'est incroyable, hein ! Incroyable ! Je vois même les habits qu'elle portait ce jour-là, cette femme. Et je vois mes enfants. Et je me vois moi, moi je suis dans le cercueil, je suis dans le cercueil. Vous imaginez ! Vous vous voyez dans le cercueil ! Vous voyez vos enfants qui sont là bien habillés, costumes, cravates et cette femme qui était là, qui, qui portait euhEnfin ! Que ça soit un rêve, je ne pense pas que ça soit un rêve parce que ça a mal commencé déjà. J'étais euh... Si je dormais, je comprendrais. Si je m'endormais, si ça s'était passé que je dormais, je comprendrais mais non ! Je dormais pas !

Y : Mmm

F : Ça a commencé étape par étape. Je commence par euh ... me sentir pas bien ! Ça suit par une fi... je sens que je crame de partout et j'ai même, j'ai dit à mon infirmière qui était là, j'ai dit : « Vraiment je suis en train de cramer. Est-ce que je peux avoir ... ? » Je parlais encore ! Je parlais encore. (Silence)

Y : Alors, Bon, au moment donc où, une fois que vous avez cette vision, vous sentez à ce moment-là, c'est bien ça hein ?, vous sentez cette espèce de vague qui vous ... tombe dessus...

F : ... Oui, moi j'ai..., moi pour moi, en fait ce que j'appelle « vague » je veux dire que c'est une froideur que j'ai... parce que au départ je me sentais euh...j'étais... avant de voir, de dire : « Seigneur, je viens vers toi. » Au départ j'avais... fi fièvre, hein ! J'étais vraiment... je tremblotais, j'avais ... voilà, je chauffais de partout mais, après avoir dit ce mot et partir vers je ne sais pas qui, là j'ai senti une grosse froideur traverser mon corps. (silence) Est-ce que c'est l'eau là que j'ai sentie ? Parce que euh... comme les infirmières et les médecins, ils parlaient de loin : « Il y a de l'eau partout, vous êtes inondée... » C'est vrai quand je me suis réveillée, mon lit c'était de l'eau partout ! Je nageais dans l'eau ! Je nageais ! Est-ce que c'est cette froideur-là que j'ai sentie ? (silence) C'est l'eau là que j'ai sentie ? La froideur, c'est l'eau dans laquelle je nageais ... Peut-être c'est ça, hein ?

Y : Mmm. Et est-ce que vous vous dites quelque chose à ce moment-là ? Est-ce que vous vous rappelez de vous être euh....

F : Réveillée ?

Y : Non, pas réveillée mais remarqu..., enfin pensé quelque chose à ce moment-là ? pensé quelque chose : « mais qu'est-ce qui se passe ? »... je sais pas ou ...?

F : Mais, en fait, euh... quand j'ai senti le machin qui traversait je vous ai dit. Ça a traversé mon corps. J'ai senti comme deux forces qui poussaient en moi. C'est comme si on appuyait sur quelque chose pour sortir ce qui était en lui en fait. J'ai senti deux fois. Et là, je me rends compte...(silence) que je suis encore là ! Je me rends compte que... En fait j'entends des machines, je commence à entendre les sonneries des machines, qui sonnent normalement. C'est là j'ai compris que j'étais encore là en fait.

Y : Et est-ce que ça, ça vous semble ... qu'est-ce que ... Comment vous... comment vous vous... est-ce que vous pensez à vous-même à ce moment-là ? Est-ce que vous vous dites ...quelque chose sur ... ce qui vient de vous arriver ?

F : (silence) Non, à ce moment-là quand j'ai entendu les machines qui sonnaient, là, je, je... dans ma tête, je me suis dit : « je suis encore là. » C'est ça qui était dans ma tête. Parce qu'au départ, moi, au début, quand mon cœur s'est emballé machin, vraiment je vous jure que, je ...moi, pour moi c'était fini.

Y : Vous n'aviez plus d'espoir ?

F : Oui. C'était fini. C'était fini et je pense que, euh... le fait euh... j'avais accepté en fait. En fait j'ai dit euh... En fait je vous ai dit que j'ai dit : « Seigneur, je suis fatiguée. » A ce moment-là que j'ai dit. J'ai dit : « Je suis fatiguée. Je peux plus me battre. Si c'est ce que vous voulez je vous suis. » C'est les mots que j'ai dit en fait en vrai. Parce que j'étais plus ... je, je, j'étais plus en mesure de me battre. Je sentais que j'étais partie. Au départ. Parce que, directement j'ai senti avec les machines qui ont sonné hein. J'ai jeté un coup d'œil sur l'appareil, tout était rouge ! Tout était rouge. Et là, à un moment donné, j'étais plus là. C'est là où j'ai vu que, en fait, j'ai commencé à parler à Dieu parce que pour moi, je parlais en fait. Je parlais. Je me disais : autant de partir. Je pense que c'est une façon de croyante... Tout croyant de se dire : Bon, je vais partir en paix. Voilà. Donc à ce moment-là j'ai sorti ces mots et que ...je ... pour moi c'était fini, hein. Pour moi c'était fini. Je me suis vue, j'ai vu tout ça... Après j'ai senti les machines qui sonnaient justement tout doucement et j'entends des gens derrière qui disent : « Vous êtes encore là ? Vous nous entendez ? »

Y : Et alors, du coup, comment vous réagissez à ce moment-là ? D'entendre, de pouvoir entendre à nouveau, vous qui croyiez être partie, fini, plus d'espoir, d'entendre à nouveau ces voix ?

F : Justement, c'est ce que je vous dis. Moi, je pouvais pas réagir, ni parler, ni bouger. Je pouvais pas ! Mais dans ma tête j'étais consciente. Tant que je ...Au moment où j'ai sen.. cette eau est sortie en moi, je suis devenue consciente en fait. Comme si je suis revenue dans ma vie d'avant.

Y : Donc, du soulagement ? de la joie ? Est-ce que ..

F : Non

Y : Est-ce qu'y a une émotion qui...

F : Non, j'ai pas eu la joie ni le soulagement mais je... C'est tout ce qui est venu dans ma tête, quand j'ai entendu la machine qui sonnait, tout doucement, je me suis dit : je suis encore là. C'est tout ce que ... Dans ma tête...c'est tout.. dans ma tête : « ah, je suis encore, je suis là. Je suis encore... » Parce que je sentais quelque chose.

Y : Et dans cette phrase que vous dites : « je suis toujours là » est-ce qu'il y avait quelque chose, un petit élément de ... « c'est pas possible » « c'est incroyable » ? Voyez, une espèce de...

F : Directement, non.

Y : Non. Mais, mais de dire, de dire dans votre phrase, de dire dans cette phrase : « je suis toujours là »est-ce que ça veut dire, cette phrase, « je suis toujours là » « je devrais plus y être » ?

F : Oui, c'est comme si ... moi, moi, moi c'était une surprise, hein ! Je suis toujours là. J'ai entendu la machine ! J'y ai pas cru en fait. J'y ai pas cru en fait d'entendre des sonneries qui sonnent tout doucement. Alors qu'au départ, avant que je tombe dans ce truc-là, ça parlait euh... c'était dans tous les sens, hein, tous les sens ! Et ils m'ont...ils m'ont... Quand ça a commencé

à sonner, à sonner, à sonner, ils m'ont enfermée, en fait. Ils ont fermé la chambre et tout ça et ils sont partis. Et là, j'étais toute seule. Je me suis retrouvée toute seule, dans la chambre...

Y : Cette surprise dont vous parlez, elle vous surprend parce que... Pourquoi elle vous surprend en fait ?

F : Bah moi j'étais surprise parce que pour moi... je ne vois pas ce qui m'a ramenée en vie. Parce que déjà je faisais ce qu'on appelle une tamponnade, quelque chose de très grave. (silence). Y a eu personne pour euh... Ils n'ont rien fait pour empêcher ça. Personne était là, un médecin pour empêcher euh... ou ...(silence) calmer le cœur ou machin parce que, pour eux, quand ils m'ont enfermée, y ...(silence) Pour moi, j'ai, enfin je parle avec les collègues, je les appelle des collègues. Le fait de m'enfermer, pour eux ils pensaient que j'allais faire l'arrêt cardiaque. C'est pour ça ! Et ils comprennent pas comment je suis revenue. Parce que le lendemain ils m'ont demandé : « Est-ce que vous êtes sûre que c'est votre âge ? » Parce que moi j'ai quarante, à l'époque-là, j'avais quarante-et-un. Donc ils m'ont dit : « Vous êtes sûre que c'est votre âge ? » J'ai dit : « Pourquoi ? » Parce qu'ils m'ont dit : « Le cœur, votre cœur ne pouvait pas résister ». En fait, vu mon âge, je pouvais pas résister. (long silence)

Y : Donc, vous me permettez je creuse à nouveau parce que ça c'est ça qui me, qui me semble le moment un peu crucial de votre expérience. Donc ce moment où vous comprenez que vous êtes passée de l'autre côté, pas vers la mort mais vers la vie. Bon, et, vous vous dites : « je suis là » enfin « je suis là à nouveau ». Est-ce qu'à ce moment-là vous avez associé ça avec le froid, l'eau, etc... ? Est-ce que vous vous êtes dit : « ah ! c'est grâce à cette eau... » ?

F : Non.

Y : C'est uniquement... C'est ...y a pas de cause, y a pas de cause que vous vous êtes dit : c'est grâce à ça ? Ou c'est grâce à la prière ou c'est ... Je reconnais que, forcément il faut creuser un peu peut-être mais, est-ce que, en creusant un peu, vous associez ce « je suis là » à une cause ?

F : Moi, « je suis là », j'associe ça avec Dieu.

Y : Aujourd'hui mais au moment...

F : Même au moment aussi. Au même moment, au même moment. Je vais vous dire pourquoi.

Y : Oui.

F : Je vais vous dire pourquoi. Parce que, déjà au départ, au départ, avant que ça se passe, j'ai fait mes pr, j'avais fait mes prières. J'avais prié. J'avais dit à Dieu : « Voilà. Je viens de me disputer avec ce médecin-là. Je lui ai dit que vous êtes là. Que vous serez là pour moi, que vous allez pas me lâcher. Je lui ai dit que vous saurez, que vous saurez, vous, montrer que vous êtes le seul Dieu et le Tout Puissant. Et donc vous allez pas me faire honte ! » C'est comme ça que je parlais, hein ! C'est pas vraiment, c'est pas quelque chose que j'invente... je lui parlais comme s'il était là. Je lui disais ça comme ça. Je disais : « Vous allez pas me faire honte. Vous allez m'aider et vous allez lui prouver, confirmer ce que je lui ai dit. Que vous êtes tout puissant et que vous allez pas me lâcher. Et vous allez pas me faire honte. » Et c'est comme ça que je parlais à Dieu. En fait je lui parlais comme si je le voyais. Mes prières tous les jours, c'était, euh... Voilà, je suis malade, voilà, soulage moi de mes douleurs, peu importe ce qui va arriver, c'était comme ça les autres jours. Mais ce jour-là c'était euh... autre chose. Je sais pas... mes enfants, ils étaient venus dans la journée. Je les avais vus dans la journée mais je 'ai pas vraiment ... Ils sont arrivés dans ma chambre et après, c'est comme si quelque chose m'a pris. J'ai dit aux infirmières. J'ai dit : « Sortez les, je vais pas les voir. » J'ai pas voulu voir mes enfants. Ils sont rentrés dans la chambre. Aussitôt ils sont rentrés, ils sont sortis. (inspiration) Pour moi il se préparait quelque chose. Il y avait quelque chose qui se préparait. Et le fait qu'ils avaient arrêté le médicament, pour moi c'était un signe. Ils n'ont pas voulu me le dire mais je pense qu'ils avaient décidé d'arrêter mes médicaments parce qu'ils trouvaient rien de ce que j'avais. Voilà. Et donc, ce jour-là, avant que ça arrive dans la soirée, je prie. Quand j'ai fini de... comment... de m'affronter avec le médecin, j'ai prié. J'ai dit : « Seigneur, voilà, je viens de...

(inspiration)de me disputer avec cette personne. Voilà. Tu vas montrer que tu es là. Tu vas montrer ta force ! » Donc je l'ai euh...je l'ai ...m... pardon..

Y : Je comprends bien ! Et donc du coup, ça me surprend un petit peu que vous me disiez euh... même à ce moment où j'étais, où je me sentais revenir à la vie, vous avez associé ça au moment où vous le viviez avec, avec Dieu.

F : Non.

Y : Au moment où vous étiez en train de le vivre et comme vous disiez : « j'étais surprise que ça m'arrive, que je sois toujours là...»

F : Mais vous êtes, vous êtes par encore conscient ... Non, non, non , non...

Y : Allez-y !

F : A ce moment-là, j'étais pas encore conscient. En fait je me suis rendue compte tout simplement que j'étais encore là. Ça m'a surpris. J'entends quelque chose qui sonne. Je suis encore là. Ma tête, mes, mes neurones fonctionnent encore ! Donc je sens qu'il y a quelque chose qui fonctionne encore en moi alors qu'il y a quelques minutes je ressentais plus rien, je ressentais plus rien ! Je voyais plus personne. Je ressentais plus rien. Mais à ce moment-là je sens qu'il y a un son. Pour moi, je suis là. Je suis ... j'étais là, je suis encore là. Mais directement je vais pas associer ça avec Dieu. C'est après, quand je vais commencer à ouvrir les yeux. A un moment donné quand ils ont parlé, ils ont commencé à me parler, à me dire : « vous êtes encore là ? » machin tout ça, je répondais pas, je voyais personne. Mais à un moment donné, j'ai commencé à voir des ombres, des ombres. Je vois qu'il y a des gens, là, (silence) je, je vois ...et voilà. J'entends les voix et je commence à voir des ombres mais je suis pas encore consciente au moment de réfléchir, de dire... c'est grâce ... c'est grâce. Non ! Je peux pas !

Parce que là, moi ce qui est en moi directement c'est que je suis encore là. Là je me pose pas une question. Comment je suis encore là et ... grâce à qui ? Là je me pose pas cette question. C'est après, petit à petit, je vais associer tout ce que, je vais me rappeler tout ce que j'ai vécu dans cette période. C'est là où je vais comprendre ce qui m'est arrivé en fait. C'est là où j'ai compris ce qui m'est arrivé.

Y : D'accord. Est-ce que la surprise que vous sentez au moment où vous dites : « je suis toujours là » est-ce que elle était déjà présente lorsque vous ressentez cette masse d'eau-là qui s'appuie sur vous ?

F : Non.

Y : Non.

F : Non, non, non, non.

Y : Pas de réaction. Simplement, ces choses-là arrivent.

F : non ; non

Y : Pas de réaction de votre part.

F : Non. Non, non,

Y : La réaction, elle est au moment où vous vous rendez compte que vous êtes là et que vous entendez les bruits.

F : J'ai directement réagi euh...euh... pas réagir euh... je me suis rendue compte quand j'ai entendu les sons de l'appareil.

Y : Voilà.

F : Et là, et là, en fait j'ai entendu le son de l'appareil. Je sais pas si c'est euh, si c'est le cerveau, le cerveau, il est, il est fait comme ça. J'ai senti que c'était pas le même son qu'avant. C'était pas le même son. Pour moi, moi je me suis dit : voilà, j'entends le son et ça sonne doucement donc ça sonne au rythme, pour moi j'étais encore là. J'entends le son donc je suis encore là ! Parce que, il y a quelques minutes je n'entendais pas le son. J'entendais rien !

Y : Tout à fait. Et donc cette surprise, c'est pas tout à fait une surprise que vous expliqueriez par : « Ah c'est incroyable ! j'y crois pas ...euh... » ?

F : Non, non.

Y : C'est pas ce type de surprise. C'est uniquement le fait de vous sentir à nouveau... là.

F : Le fait de sentir qu'il y a quelque chose !

Y : Voilà. Il y a quelque chose

F : Alors qu'il y a quelques minutes, je sentais rien !

Y : Voilà.

F : C'est tout. Je ... pour moi, je sens quelque chose et j'entends des petites voix de loin ! Mais je les entendais de loin ! Je vois personne mais je vois des ombres, les ombres. Il y a quelques minutes je voyais plus rien, je voyais que,... que la direction où je parlais. C'est tout ce que je voyais en fait. C'était la seule chose que j'ai vue, la seule chose que j'entendais dire, c'est moi-même qui le disais. Est-ce que c'était avec ma bouche ? Est-ce que c'était avec euh... mon esprit ? mon cœur ou ... voilà ? Je sais pas mais pour moi c'était comme si je parlais. Alors que je pouvais pas parler ! Je pouvais pas ! Ma tension, elle était euh... voilà ! Ma saturation, elle était baissée. Quand on a pas la saturation c'est qu'on respire presque pas. Comment tu vas pouvoir parler ?

Y : Est-ce que ce sentiment de fraîcheur de cette eau qui passe là à travers votre corps comme vous dites, ça s'était quelque chose auquel vous vous attendiez ou pas ? Ou ça vous prend par surprise aussi ?

F : Mais ça prend par surprise parce que une froideur qui vient en moi. Il sort d'où le froideur ? Et qui pousse et qui pousse l'eau... Parce qu'après, c'est ce qu'on m'a expliqué. Les infirmières y m'ont dit : « Nous, dès qu'on est arrivé, y avait l'eau partout ! Vous étiez là ? Vous étiez loin ? Vous étiez endormie ? Vous étiez loin. Vous étiez endormie. Y a l'eau. Vous êtes endormie mais les machines re... re ...résonnent encore comme avant alors que, il y a quelques minutes pour nous, pfff ... »

Y : Et ce qui m'intéresse aussi de vous demander...je suis, je suis ... je sais que j'insiste que j'insiste, hein mais ...

F : Non, non, allez-y, allez-y !

Y : Ouais parce que c'est intéressant. Cette deuxième, ce qui m'intéresse c'est aussi cette deuxième, cette deuxième vague. Est-ce que vous la comparez à la première dans votre .. euh je ne sais pas comment dire, conscience ou pas conscience ? Bon, en tous les cas votre ressenti de cette deuxième vague, est-ce que vous la comparez. Est-ce que pour vous elle est plus grande ? plus petite ? plus forte ? pareille ?

F : Non. Ce qui s'est passé, je m'en rappelle bien. Il y a eu une vague, quelque chose qui poussait...

Y : Oui

F : Pour moi je l'appelle une vague.

Y : Oui, oui.

F : Ça a poussé (silence) et s'est arrêté quelques secondes, quelques secondes , un tout petit peu de temps entre les deux et deuxième ! Pareil !

Y : Pareil ;

F : Pareil ! C'était vraiment pareil ! Et là j'ai senti le soulagement en fait. C'est là où je vous dis que, voilà ! Moi qui n'étais plus là. Mon corps je sentais au départ qu'il était lourd, mais je sentais comme si on m'avait, comme si on m'avait euh... enlevé un poids... quelque part. Je sentais comme si j'étais ... (silence) Quelque chose, enfin, je ne sais pas comment le dire. En tout cas, ça m'a ... c'est comme si euh...C'est après cette vague, ces deux vagues, que tout est devenu normal. Tout est devenu normal à partir de ces deux vagues. C'est là où j'ai senti vraiment, quand tout est sorti, là j'ai senti comme ... je reviens ! Le son des choses ! Là je commence à... (inspiration) à me rendre compte que je suis consciente !

Y : Mmm.

F : Allez savoir ce qui s'est passé mais moi je, je peux pas vous expliquer. Même les médecins ! Je vous dis le lendemain, ils n'ont pas compris.

Y : Est-ce que, est-ce que pour vous vous utilisez, à propos de vous, vous utilisez, de cette expérience-là, le mot « miracle » ?

F : Pour moi, c'est un miracle !

Y : Oui.

F : Moi, c'est un miracle. Même mon médecin y m'a dit : « Vous êtes miraculeuse. Cette, cette, cette, euh... les palpitations que vous avez eues, pour nous c'est la fin ! C'est une tamponnage, paf ! on arrête hein ! le corps, le cœur, il s'arrête hein ! » (silence)

Y : Donc, quelque chose qui vous est arrivé qui vient de Dieu sans doute, de Dieu pour vous...

F : Pour moi, c'est un miracle et, croyante que je suis, ça vient pas d'ailleurs !

Y : Voilà ?

F : Ça vient pas d'ailleurs. Et que je vous dise, après ce problème, le lendemain directement on trouve ce que j'ai ! Et il y a un traitement ! C'est pas quand même ... Il y a un nouveau interne qui arrive et qui trouve ce que j'ai et qui me trouve un traitement. Moi je ... voilà, alors là, je doute pas. Je doute pas du tout.

Y : Est-ce que ça, ça vous a..., ce miracle que vous décrivez comme ça, est-ce que ça vous a changé votre vie ? Si on peut dire, ou est-ce que ça vient ? Bon, voilà ma question c'est celle-là.

F : Ce... Écoutez, Changé, je... Moi je me suis dit, si je suis encore là, c'est qu'il y a une raison pourquoi je suis pas partie. Bon, en tant que croyante, je me dis : si Dieu m'a laissé la vie, alors que moi-même je lui ai demandé de partir. J'ai dit : « Je suis fatiguée, je peux plus me battre. Prends-moi, si c'est ce que tu veux, on y va. » Il m'a pas pris la main. Il m'a laissé revenir. C'est qu'il y a une raison. Donc, moi je peux dire que c'est vrai que ma vie a changé aujourd'hui. Ça a changé. Je vois des choses autrement. Donc euh... même à mon travail, je sais que je vais reprendre le boulot mais euh... quand on arrive euh... de l'autre côté ... Je pense que ... dans mon métier euh... à l'hôpital ça me permet de voir combien les patients...,voilà... de voir leur souffrance, de voir euh..., de me rendre compte que les dernières minutes aussi on vit une chose difficile. Mais je peux vous dire que les dernières minutes de la mort, moi je l'ai senti. A un moment donné, je me suis dit : Vous imaginez que j'en suis arrivée au point que je me suis comparée à la souffrance de Jésus sur la Croix. A un moment donné, je me suis dit : ah là, je comprends combien Jésus a souffert ! Enfin, voilà, nous les chrétiens, c'est ce qu'on se dit, voilà ! Je vois combien il a souffert quand ils disent qu'il était sur la Croix et qu'il a demandé une goutte d'eau pour apaiser sa soif! (silence) Les dernières minutes, c'est difficile. Moi, je l'ai senti. Ça, je l'ai senti ! Je suis arrivée à me comparer à Jésus. J'ai, j'ai ...

Y : Mmm

F : Bon, aujourd'hui, c'est vrai que ... J'étais ... je priais d'habitude. Je priais euh.. mais pas, pas beaucoup. Je priais sans plus. Et euh...c'est vrai que... les miracles, j'entendais parler des miracles, de temps en temps, mais euh je ne savais pas que vraiment ça existe en vrai. Vous savez des fois on se dit : c'est des choses qui disent, qui sont écrits, qui sont... voilà. Quand on l'a pas vécu, on le croit pas.

Y : On le croit pas, oui.

F : Moi, avant, c'était ça. Ils disent que Jésus a fait des miracles. Je vais le vivre comme ça en tant que chrétienne. Oui, il a fait des miracles et je vais y croire comme ça. Mais là, les miracles j'y crois ! J'y crois mais il faut faire attention quand même les miracles il faut faire attention. Moi, les gens ils disent euh...C'est vrai que des fois je me dis : mais je suis pas morte quand même ! J'ai pas vu la lumière ! Les autres ils disent qu'ils ont vu la lumière. Moi j'ai pas vu la lumière ! Je vais pas vous mentir, j'ai pas vu la lumière ! (silence) Non !

Y : Mmm. En plus chaque miracle est différent, voilà ...

F : Moi, j'ai pas vu la lumière, la lumière que les autres parlent mais, je sais que j'ai vu euh... je sais que je suis allée loin. Ce que j'ai vu euh...quelque chose ... voilà que je devrais pas voir en temps normal et que j'étais pas en train de rêver. Si j'étais endormie, je comprendrais que

c'était un rêve. On peut rêver qu'on est mort, voilà, qu'il y a eu ça mais je rêvais pas. Le moment où ça s'est passé j'étais encore éveillée. Je dormais pas et quelques minutes avant je parlais, je demandais de l'eau parce que j'avais très, très soif. J'avais ma gorge très, très nouée. Je sentais que...comme s'il y avait le feu qui sortait ici. Même l'infirmière m'a fait une blague qui m'a pas plus du tout. Elle m'a dit : « Pour l'instant, on voit pas la fumée ! » parce que je lui avais dit que je cramais, je sentais que je cramais partout. Elle m'a dit : « Pour l'instant, on voit pas la fumée. » Bon, j'ai pas aimé mais bon, voilà, c'est comme ça et c'est comme ça.. Peut-être elle n'a pas dit avec des mauvaises intentions ? Peut-être que c'était pour me faire rire. Mais bon, j'étais pas dans l'état de rire. Et donc je pense que c'est moi, tout ce que j'ai vécu, j'étais encore consciente. Je peux confirmer que j'étais consciente, le début des événements j'étais consciente. Donc je suppose que tout, tout ce qui s'est passé, c'est des choses que j'ai, j'ai vécues et que je me rappelle.

Y : Bon, j'arrête là pour l'enregistrement ...

16. Transcription de l'entretien avec Sylvie

YM : Alors je te propose de me resituer d'abord l'épisode auquel tu penses, pour qu'on ait un peu de contexte, et que je puisse savoir à partir de quoi t'interroger.

ST : D'accord. Donc, c'est une expérience de vie qui a eu lieu un jour, j'apprends un petit peu par hasard qu'un prêtre ami était en fin de vie, c'était un prêtre qui avait suivi la famille, et on n'avait pas gardé beaucoup de contact ; une fois par an on lui envoyait une petite lettre de vœux, mais on n'avait pas fait grand-chose pour garder le lien, il avait été malade d'un accident vasculaire, qui lui avait laissé une aphasie très grave, donc des troubles de la parole vraiment importants. Et apprenant par un autre ami qu'il était en fin de vie, je me suis dit tout d'un coup, je n'ai jamais eu l'occasion de lui dire toute la reconnaissance et l'affection qu'on a eue pour lui, pour son accompagnement, voilà, à un moment de notre vie de couple. L'ami qui m'apprend la nouvelle me dit, tu sais il est vraiment pas bien, c'est peut-être pas besoin d'y aller. Et là (petit rire), mon avis était vraiment, j'allais y aller, ça c'était certain, parce que j'avais antérieurement un autre ami qui était mort sans que j'aie le voir, donc là je me suis dit, je n'attendrai pas, y'a... euh, y'a urgence, si [c'est] important pour moi, c'est pas dans trois jours, c'est maintenant. Donc je vais contre l'avis de l'autre ami, enfin, le voir, j'arrive dans la chambre d'hôpital, l'infirmier aussi m'avait dit, il est vraiment très fatigué, donc j'étais décidée à pas trop rester longtemps. J'étais certainement un peu influencée par une rencontre qui avait eu lieu quelque temps auparavant, autour de Marie de Hennezel, qui parlait de l'accompagnement de fin de vie. Voilà, et j'y suis aussi allé dans ma tête en me disant, je serai peut-être là pour écouter les choses qu'il a à dire, alors c'était un peu idiot, j'y allais un peu dans cet esprit-là, en me disant, peut-être que je peux lui dire qu'il a le droit de partir, mais avant le remercier pour tout ce qu'il a fait quoi. Et plus particulièrement, pour nous. J'allais un peu dans cet esprit-là, bon, puis j'arrive, finalement notre ami Pierre était conscient. On a essayé de parler, mais c'était vraiment très difficile, parce que son aphasie était très grave, donc il jargonnait, donc pour arriver à se comprendre... Bon, moi je lui exprime toute la gratitude, je le sentais un peu gêné de, de recevoir cette marque d'affection, lui disant combien il avait compté pour nous. Et puis, je me suis dit, je voudrais lui offrir quelque chose. Alors, quand on est au bord du passage de l'autre côté, on n'amène pas des bonbons, on n'amène pas des fleurs, et je me suis dit, qu'est-ce que je peux lui offrir, et comme j'aime bien chanter, je me suis dit, je vais lui proposer de chanter, lui qui doit plus pouvoir chanter depuis un bon moment. Donc on est resté à peine un petit quart d'heure ensemble, et à la fin du quart d'heure, je lui dis, ben Pierre, veux-tu que je te chante quelque chose ? Voilà je te propose ça, euh, un peu comme cadeau, alors je savais pas trop quoi chanter, et je lui ai dit, ben veux-tu qu'on prenne un Je vous salue Marie, voilà ? Et puis il me fait signe oui, je sens le regard vif à ce moment-là.

(3:07) Donc je commence à chanter, je voyais ses lèvres qui chantaient, enfin qui bougeaient, ça c'est sûr, mais j'avais l'impression de l'entendre en même temps que moi, euh, chanter, il est quand même long, ce Je vous salue Marie, il faut du souffle, quoi, lui qu'avait plus beaucoup de souffle, et après un moment un peu d'étonnement, j'ai pris comme un cadeau le fait de finir cette chanson, disant on chante ensemble, enfin c'est complètement... irréal, enfin, quoi enfin, voilà, c'était... non explicable, quoi, et... voilà, et puis ça s'est arrêté là, je lui ai dit au-revoir, et... bon je suis repartie mais en repensant, voilà, c'était pour moi, alors j'aime pas le mot miracle, parce que euh... ça m'évoque quelque chose un peu d'éthéré, voilà, euh, je sais pas comment, en tout cas est-ce qu'il a vraiment chanté, je finis par ne plus le savoir, est-ce que... mais j'ai en tout cas accueilli vraiment ça comme un cadeau, en ayant l'impression que c'était une espèce de... on était presque dans un no man's land, moi encore vivante, lui déjà presque passé de l'autre côté, et y'avait quelque de commun à travers le chant, voilà. C'était un peu ça, cette expérience.

YM : Mmm. Donc, si je comprends bien, tu rentres, tu commences à le remercier et tu sens ce contact qui se noue avec lui malgré la situation un peu difficile que tu éprouves, et que lui a dû aussi éprouver, hein, ce moment un peu particulier, peut-être un peu gênant, bon, et donc au moment de cette proposition de chant, à lui faire comme un cadeau, tu dis : il a chanté avec toi, et il aurait pas dû pouvoir chanter, hein ?

ST : Ben... oui, non ! (rire)

YM : voilà, il aurait pas dû pouvoir chanter, et il se met...

ST : A cause du souffle, d'une part, parce qu'il était fatigué, vraiment pas bien, est-ce qu'il était déjà un peu sous morphine, certainement, pour calmer ses douleurs, donc manque de souffle, et puis aussi du fait de cette aphasie. Donc ça fait deux bonnes raisons de pas pouvoir chanter. Je lui proposais justement de chanter pour lui, en me disant c'est quelque chose qu'il ne peut pas faire, et peut-être que ça lui fera plaisir, voilà. Ça aurait pu être une prière, mais je me disais, ben, le chant, pourquoi pas ?

YM : Et tu avais eu d'autres occasions de t'apercevoir que cette aphasie était suffisamment importante pour l'empêcher de bien s'exprimer ? Tu dis qu'il jargonnait...

ST : ah bah oui, tout le début de notre entretien, c'était difficile, j'avais du mal à comprendre ce qu'il me disait, quand... donc j'étais déjà obligée de m'approcher parce qu'il n'avait pas beaucoup de souffle, et puis vraiment... oui, il y a des aphasies plus ou moins sévères, des fois les gens bloquent sur un mot, euh... voilà, mais là, on était vraiment dans une forme sévère qui rend vraiment l'échange très très difficile. C'est pour ça que j'étais d'autant plus... interdite on va dire, dans le fait de le voir euh... chanter.

YM : de le voir... et de l'entendre ? Tu l'entendais, effectivement ?

ST : Ben... je finis par douter, mais j'av-, j'ai eu l'impression de l'entendre, j'ose plus...

YM : Et pourquoi tu dis que tu finis par douter ?

ST : Ben parce que, c'était pas possible, quoi (rires) C'était...

YM : Mais en y repensant, on y réfléchissant, en te remettant dans la situation, tu l'as bien entendu chanter ?

ST : Ben... je dirais que oui... (rires) je finis, voilà par... Je suis tiraillée par mon esprit scientifique, médical, quand même, ce que j'ai observé avant, euh... et puis, voilà, ce qui s'est passé, quoi.

YM : est-ce que tu te rappelles certains moments de la chanson, certaines paroles, dont tu peux dire : oui, il les a bien dites puisque il a prononcé de telle façon, ou il a à ce moment-là, fait une, je sais pas, une pause, ou... Est-ce qu'il y a des moments dans le fait qu'il ait chanté, qui te reviennent à la mémoire quand même ?

ST : (tst) pas vraiment, j'ai vraiment le souvenir de ses lèvres, ça c'est sûr, qui, chantaient, et... non, je peux pas... par rapport à la question que tu me poses précisément, non je peux pas, parce que...

YM : Il n'y a pas de paroles, par exemple, dont tu te dis, oui, il les a prononcées...

ST : Ben c'est-à-dire que je chantais en même temps, alors je... ma voix était là...

YM : oui, mais quand on chante des fois y'a des petits moments de pause... et éventuellement on entend l'autre, euh...

ST : Ouais, chanter en même temps... Là je peux pas te répondre. Ouais, non.

YM : Alors, du coup, est-ce que... donc tu chantais... est-ce que cette observation de lui en train de bouger les lèvres, et ta prise de conscience de lui qui chantait t'aurait éventuellement un peu parasitée ?

ST : ...fait croire qu'il chantait ?

YM : Oui...

ST : Euh... ben effectivement, j'étais... j'ose pas dire interdite, parce que ça m'aurait arrêtée de chanter, et j'ai continué de chanter, mais euh...ça me paraissait pas possible qu'il soit en train de chanter quoi.

YM : D'accord. Donc, en même temps, je pense que tu avais suffisamment le sentiment de quelque chose d'extraordinaire qui se passait pour t'en souvenir de façon insistante : quelque chose d'extraordinaire se passe, là il est en train de chanter avec moi, bon, et c'est ce sentiment, au moment où tu chantaient, et que tu te rendais compte que lui faisait quelque chose d'inattendu, enfin d'impossible, bon, c'est ça qui t'est resté en mémoire ?

ST : Ouais, là j'ai eu l'impression de vivre quelque chose de...enfin, oui, où j'étais plus dans le réel...j'avais l'impression de plus être dans le réel...tu vois dans le livre d'Emmanuel Carrère, il parle d'une expérience à la fin, euh...où il parle du royaume, quand j'ai lu le bouquin, mais j'ai instantanément pensé à cette expérience de proximité, c'est bizarre, on a envie de dire, au-delà des mots, pourtant là... y'avait des mots, mais euh...au-delà des explications on va dire.

YM : est-ce que tu te rappelles de ce que tu ressentais au moment où tu t'es rendue compte qu'il y avait quelque chose qui se passait auquel tu t'attendais pas ?

ST : J'ai eu au début un petit moment de... un peu d'étonnement, enfin, euh... j'avais commencé à chanter, et de toute manière je me suis dit, je continue. Et après, j'ai un peu lâché prise... et c'est sûr que je regardais Pierre parce que ... je me disais ce chant-là, c'est pour lui, euh... j'ai lâché prise au sens où je me suis dit : c'est cadeau, je sais pas ce qui se passe, c'est cadeau. Quoi, après un temps ma raison, un peu...renâclait, en disant c'est pas possible, j'ai dit, ben je sais pas ce qui se passe, mais je vais l'accueillir, quoi...

YM : Lui après, il n'en a pas reparlé, il n'a pas fait signe que quelque chose s'était passé pour lui ?

ST : Moi je l'ai senti apaisé. Vraiment, euh...

YM : Oui, mais vous n'avez pas échangé autour de ce qui s'était passé ?

ST : Non, mais c'était vraiment très difficile d'échanger. Même avant, quand j'avais essayé de lui reparler des moments qu'on avait vécu ensemble, où il nous avait accompagné, je le sentais avide de répondre, et moi, vraiment, j'essayais de reformuler ce que j'essayais de comprendre, c'était vraiment très, quasi incompréhensible quoi. Donc à la fin à la fois je l'ai senti apaisé, mais bon, je savais qu'il devait commencer à être fatigué quoi.

YM : Est-ce qu'il y a des mots dans le chant qui t'ont semblé plus particulièrement l'interpeller ? Des passages, ou... ?

ST : Non, pas vraiment. J'avais l'impression que tout d'un coup, il était libéré de sa maladie, qui l'empêchait de parler, c'était quand même un homme intelligent, enfin, qui avait fait de l'exégèse...euh, un intellectuel. Sa maladie, son accident vasculaire a dû être pour lui quelque chose de vraiment, de... c'est toujours lourd, mais encore plus par cette incapacité à communiquer, et j'avais l'impression - c'est l'émotion qui... me reprend...- j'avais l'impression que tout d'un coup, il était libéré de, de ce poids.

YM : en t'écoutant je me dis, tu lui faisais ce cadeau, tu faisais ça pour lui, et j'ai l'impression qu'il te remerciait, en t'accompagnant, non ?

ST : Peut-être, que c'est un remerciement, moi je l'ai interprété comme ça, mais en fait j'ouvrais une possibilité ; il s'est trouvé qu'il a pu la prendre, et que, je sais pas lui ce qu'il a pu conscientiser après ce qui s'était passé... (sonnette, interruption de l'entretien et reprise)

YM : OK. Alors j'aurais voulu t'interroger aussi sur le moment où tu te rends compte que quelque chose que tu ne prévoyais pas entre dans ta conscience, entre dans ton attention. Est-ce qu'il y a un moment – ce n'est peut-être pas lié à des paroles de la chanson qui te serviraient de repère - où tu te rappelles que tu prends conscience que quelque chose se passe devant toi chez Pierre ?

ST : ben vraiment très rapidement, je pense aux deux premières phrases, parce qu'en plus ce sont des phrases où il faut du souffle, quoi (elle chante :) « Je vous salue Marie, pleine de

grâce... » j'allais dire, ou alors, faut respirer quinze fois pour aller jusqu'au bout de la phrase... et euh... et... je pense que dès ces deux premières phrases, j'ai pris conscience qu'il chantait, enfin, j'ai eu l'impression qu'il chantait, voilà ! (rire)

YM : Donc, quand tu prends conscience qu'il chantait, qu'est-ce qui se passe à l'intérieur ?

ST : je me dis c'est pas possible, mais c'est possible – mais je l'entends, alors donc euh... je ouais, j'ai... sensation de tiraillement, euh... inquiétude dans un premier temps, en me disant c'est pas possible, c'est moi qui déraile, tu vois, enfin c'est un peu... la première réaction... euh... et puis après, me disant, mais c'est comme ça... et après avec une sensation de joie, quoi au contraire... j'ai l'impression de... ouais, de complicité, c'est bizarre, parce qu'il a une génération de plus, hein ?

YM : Et ce sentiment-là, il a continué pendant le reste de la chanson ? Le même, ou est-ce que ça a évolué ?

ST : Ouais, c'est resté comme ça jusqu'au bout. Et après, c'est vrai quand on s'est arrêté, je sentais déjà qu'il était fatigué, donc de toute manière, donc pour moi entre guillemets c'était la conclusion de la rencontre. Tu vois au début, je lui avais proposé ça en pensant que ça concluait, euh... On s'est... on n'a pas pu se dire grand-chose après, quoi. Je sais même pas si je lui ai dit merci... Je ne sais pas par quel mot s'est conclue notre, notre rencontre. Parce que je me disais que c'était la dernière, quoi.

YM : donc tu arrives au bout de la chanson, il y a une pause de...

ST : quelques secondes, ouais...

YM : Quelques secondes, et vous vous êtes sans doute regardé, et vous vous êtes exprimé quelque chose de ce qui venait de se passer, non ?

ST : Ben j'ai pas le souvenir qu'il m'ait, tu vois, ou par un signe, dit lui aussi merci, mais je sais même pas si moi aussi je l'ai fait... C'était un peu surprenant, mais bon, y'avait une espèce de pudeur réciproque aussi. Dire merci... c'est... on n'ose pas toujours. Je ne sais pas par quoi s'est terminé notre rencontre, tu vois c'est... Mais j'ai le souvenir de ce moment suspendu, euh... autour du chant.

YM : Donc et quand tu y repenses maintenant, parce que tu disais tout à l'heure, je suis reprise par l'émotion – quand tu y repenses maintenant, ce quelque chose qui s'est passé là, tu le décris pas comme... est-ce qu'il y a un mot que tu utilises pour le décrire ?

ST : ben, un temps suspendu, quoi, une impression de, de, moi j'étais plus là sur ma chaise, et lui il était plus là sur son lit, on était dans le chant. Un temps suspendu, irréel, quoi hein voilà. Miracle, heu... c'est difficile, je mettrais pas ces... pour moi un miracle c'est quand il y a ... un peu un... un retournement de situation. Là je crois pas qu'il y a eu un retournement de situation. Y'a eu euh... plutôt un temps de connivence, à travers, voilà, quelque chose d'inattendu, et qui a priori était impossible.

YM : Oui, parce que cet événement-là, tu pouvais pas t'y attendre ; quand c'est arrivé, tu le suis sans le commander, sans le guider, et ensuite, après, ça s'arrête naturellement avec la fin de la chanson, et si j'ose dire, la vie normale reprend ses droits, donc c'est un peu en dehors de ce que tu pouvais anticiper, de ce que tu pouvais contrôler, et de ce que ensuite tu pouvais interpréter quoi, hein.

ST : ouais, et j'osais à peine en parler. J'ai dû en parler ben, à Jean-Louis, mon époux, parce qu'on peut partager des choses, voilà, bizarres, tu vois, enfin, euh... c'est pas le mot paranormal qui me vient parce que ça va pas... mais voilà, une situation surprenante, étonnante, et puis avec un autre ami, mais en fait, mais jusqu'à ce que tu m'appelles, ça doit remonter à deux trois ans, je crois qu'en fait, j'ai pas osé en parler. C'est bizarre, avec cette sensation de se dire euh... c'est pas normal, quoi.

YM : Oui, et puis peut-être avec ce que tu disais tout à l'heure : est-ce que je l'ai vraiment entendu, est-ce que j'ai pas rêvé...

ST : est-ce que j'avais envie de l'entendre, euh...Bon, est-ce que le seul fait qu'il ait bougé les lèvres, parce que c'était une prière qu'il connaissait, ça a peut-être suffi, en fait, c'était peut-être ça, son chant, c'était peut-être seulement les lèvres qui bougeaient, et y'avait pas de s...enfin voilà ! Mais je l'ai pas entendu bloquer sur des mots, tu vois, dans la chanson, alors c'est vrai que c'est un peu bizarre neurologiquement, parce que quand on a des troubles de la parole, des fois y'a des phénomènes qui peuvent faciliter la parole, en l'occurrence chanter des choses qu'on a appris, de longue date, par cœur, ça passe par d'autres circuits neurologiques, donc on peut être aphasique pour parler, échanger avec quelqu'un et tout d'un coup, ça passe mieux, donc euh, est-ce que c'est ça qui s'est produit, je ne sais pas... tu vois enfin après y'a la raison qui essaie d'expliquer, après euh...je crois pas que la morphine qu'il avait ... ait eu un effet facilitateur, j'en sais rien, sur euh, sur euh l'expression...

YM : donc c'est pas exclu que ce qui s'est passé se soit passé en toi, pour toi, parce que quelque part tu espérais une communion avec lui... est-ce que je vais trop loin en disant ça ?

ST : Oui, euh...alors euh.....enfin j'espérais une communion euh, oui, ... enfin je ne sais plus comment t'as posé ta question...

YM : Est-ce que ce qui s'est passé pourrait ne s'être passé qu'en toi ?

ST : qu'en moi...euh... là où j'ai le doute c'est le son de la voix. Parce que les lèvres, là il y a pas de doute. Le son c'est difficile, parce que comme moi je chantais aussi j'ai un doute, euh...j'avais l'impression de l'entendre chanter mais c'est là que c'est plus... alors, euh...est-ce que j'ai eu envie qu'il ... je n'avais pas en tout cas conscience que j'aie envie qu'il chante. Je m'y attendais pas du tout d'ailleurs. Ou à la limite, j'avais envie d'être la voix qu'il pouvait pas avoir. Tu vois, c'était ça le cadeau que j'avais envie de lui offrir. Et donc j'attendais pas qu'il chante, c'était pas, c'était pas dans mes attentes.

YM : d'accord. Donc là c'est vrai que de ce côté-là, y'avait une réalisation de quelque chose que tu n'attendais pas, que tu maîtrisais pas, soit survenu.

ST : Ouais.

YM : donc ça c'est important ; dans ce que tu attendais, y'avait pas cette composante : oh, ben il pourrait peut-être m'accompagner.

ST : Non, pas du tout, parce que ça, ça me semblait... enfin justement... à des kilomètres de ce qu'il pouvait faire physiquement...

YM : or quand même, au moins au niveau des lèvres quelque chose s'est passé qui était pas attendu...d'ailleurs est-ce que cette psalmodie, ce suivi de ton chant, tu t'es dit, même ça c'est médicalement improbable ?

ST : le fait qu'il puisse chanter ?

YM : le fait qu'il puisse former les mots, les phrases.

ST : ben par la bouche, ça il peut toujours, sur quelque chose d'appris de longue date, oui, avoir ce réflexe de pouvoir le dire, enfin, essayer de le prononcer, après euh, si je lui avais demandé de le dire, je suis pas sûre que ... enfin l'expérience que j'avais de ce qu'on avait échangé avant, il aurait jamais pu me, me réciter le Je vous salue Marie. Même en le... enfin je ne l'ai pas testé, parce que on est allé directement sur le chant...

17. Transcription de l'entretien avec Catherine

YM : ...en commençant c'est de vous proposer donc de me resituer l'ensemble de ce qui s'est passé, peut-être un rapide retour sur le problème médical et puis en arrivant, disons, relativement rapidement (parce que ça a été long, environ un an) en arrivant assez rapidement à l'évènement miraculeux que vous souhaitez me témoigner.

CA : Alors ! Ma mère a eu ... était enceinte en 66, septembre 66. Elle s'est aperçue que elle a ... son corps grossissait pendant qu'elle maigrissait au point de vue poids. Elle vomissait beaucoup. Donc au bout d'un moment elle s'est alertée. Elle est allée voir un ... un médecin qui lui a dit : « Tout va bien. » Et sentant que c'était pas normal du tout par rapport à ses deux précédentes grossesses, elle a carrément fait faire des analyses et c'est le laborantin qui lui a dit qu'elle faisait une grossesse molaire donc une grossesse anormale avec une duplication des chromosomes du père et aucun chromosome de la mère et que ça pouvait être une grossesse ... dangereuse. Et c'était le cas. Donc sa grossesse molaire s'est transformée en chorio-épithélium. Donc l'ensemble est devenu cancéreux. Et donc elle a, dans un premier temps, été évacuée sur Fécamp où on a évacué sa môle sauf qu'ils se sont aperçus qu'elle avait déjà des signes pleurals, une pleurésie, et donc le médecin l'a dirigée vers Villejuif, pensant qu'effectivement c'était au-dessus de ses compétences. Et donc elle est arrivée à Villejuif au mois d'octobre 66 et elle en est ressortie en août 67. Voilà. Avec au départ, euh, une expérimentation sur elle. Elle a..., elle a servi de cobaye ! Elle a eu deux métastases bien identifiées au niveau des poumons et au niveau du péritoine. Ils lui ont fait des euh... des choses un peu étranges parce que c'était parti d'une grossesse... ils connaissaient pas du tout la grossesse molaire à l'époque. Ils lui ont fait par exemple une greffe euh de tissu ... euh ...euh... de peau de mon père qu'ils ont irradiée et qu'ils lui ont greffée pour voir si elle rejetait la greffe ou pas parce que c'était parti d'une grossesse. Donc ils ont fait des expériences qui ont toutes été filmées euh... et archivées au niveau de Gustave Roussy parce que son cas était un cas rare. Euh... et en fait, au départ ils pensaient pas qu'elle vivrait, hein ... j'allais dire pendant euh... (rire) sept mois, ils ont pensé qu'elle allait mourir ... en gros, et donc ils n'ont annoncé que ça à mon père. C'est-à-dire que toutes les semaines il se disait qu'elle allait partir. Ils tentaient quand même quelque chose tout en ne sachant pas si ça allait aboutir à quelque chose.

YM : C'est ça oui.

CA : Jusqu'à l'opération. Et l'opération, donc, qui a eu lieu en juin 67. Euh... C'est vrai que c'était une opération compliquée parce que ça pouvait être une opération où personne ne sortait, enfin ma mère ne sortait pas de la ... de la salle d'opération, ce qui avait été annoncé par le médecin, hein, à mon père en disant : « On pense que, quoiqu'il advienne, elle sortira pas de la salle d'opération. » Et euh... en fait euh... forcément mon père a ... multiplié euh... les prières. Il a mobilisé tous les gens qu'il connaissait dans les couvents, etc.... Il a fait prier dans tous les sens, et puis donc ma mère a été opérée et, à la suite de cette opération, elle dit qu'elle a eu cette opération dans le courant de la semaine et le samedi qui a suivi, mon père est arrivé avec une relique de Mère Yvonne-Aimée qu'il lui a donnée et, à partir de ce moment-là, quand il a été convoqué par le médecin la semaine suivante, il n'a entendu que des nouvelles encourageantes, avec un médecin qui disait : « Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Les ... les métastases se sont desséchées. On sait pas pourquoi. Il n'y a pas d'explication rationnelle. » Voilà. Et donc effectivement, elle a été opérée. On lui a fait une hystérectomie, donc on lui a effectivement tout enlevé mais, euh à partir de ce moment là, euh... à partir du moment où il y a eu les reliques, y a plus eu de Y a plus eu de...

YM : De nouvelles négatives ?

CA : De nouvelles négatives, non seulement négatives mais le pronostic vital s'est inversé et on a dit à mon père qu'elle allait s'en sortir. Et qu'il y aurait une rémission. Et, et j'allais dire

ma mère l'a appris aussi, hein. Elle a appris à ce moment-là aussi qu'elle allait s'en sortir et elle m'a dit qu'ils avaient partagé cette joie-là avec mon père parce que c'était lui qui lui a annoncé et euh... et donc ils se sont réjouis ensemble de savoir qu'elle allait s'en sortir. Voilà. L'idée, c'est ça.

YM : D'accord. Alors vous disiez tout à l'heure que, en transmettant cette nouvelle à vous les enfants, votre père avait du mal à garder, disons, son émotion à l'intérieur et que ça débordait. Donc, est-ce que vous pouvez raconter comment ce moment de transmission d'information s'est passé, plusieurs fois, j'ai l'impression ?

CA : Oui, mon père était témoin de ce miracle puisqu'en fait il a été acteur euh... de ce qui s'est passé, hein, il a été le passeur. Euh... C'est par lui qu'est arrivé le miracle. Il était celui qui témoignait du miracle de ma mère, devant elle souvent, mais surtout devant les gens qui voulaient l'entendre et euh c'est vrai qu'il revivait l'annonce euh ... de la ... de l'opération, où tout était noir, où il allait perdre sa femme, et l'annonce après du médecin, entre deux avec la ... il donnait la relique, et l'annonce ensuite des nouvelles, de l'explication de la guérison de ma mère et pour lui, c'était évident qu'il y avait un miracle, qu'il y avait eu une intervention et donc... C'est vrai qu'il en témoignait et il en témoignait très volontiers, il en témoignait avec énormément d'émotion, il en pleurait à chaque fois ! Et c'est vrai qu'il était... On voyait bien qu'il était convaincant et j'allais dire... Il est pas venu nous dire comment ça s'était passé à nous, enfants. On l'a entendu ce témoignage-là comme les autres. On a ... on a compris au fur et à mesure des années de... grâce à ce témoignage de mon père ce qui s'était vraiment passé pour notre mère. Parce que, en fait, personne n'est venu nous dire : « Voilà ce qui s'est passé : votre mère est guérie etc.... » Non. On est venu nous dire : « Votre maman va beaucoup mieux. Elle va revenir. » Au bout de huit mois (rires) enfin d'un an effectivement on n'y croyait plus ! Ça a été une surprise ! Mais agréable ! Mais en même temps il a fallu le temps qu'on s'en remette, en tant qu'enfants. C'était pas si simple !

YM : Donc en fait c'est vraiment cette espèce de témoignage, on va dire « massif » de votre papa

CA : Et récurrent !

YM : Et récurrent qui a heu, comment dire ? ancré en vous cette ...

CA : l'idée du miracle

YM : L'idée du miracle.

CA : Tout à fait. Je suis d'accord avec vous. C'est exactement ça.

YM : Et qui n'a pas d'ailleurs privilégié ses enfants ou les autres personnes !

CA : Du tout ! C'est-à-dire qu'on n'a pas eu plus de ...

YM : Il ne cherchait pas à convaincre... des personnes ?

CA : Non, non. Ah si, peut-être les gens à qui il témoignait. Je pense quand même que son témoignage avait comme objectif de faire comprendre à la personne en face qu'il s'était quand même passé quelque chose d'exceptionnel.

YM : D'accord, d'accord.

CA : Hein, donc, effectivement ... mais ça pouvait être des gens de la famille, des gens qui les visitaient, enfin tous les gens qui les interrogeaient autour de ce qui s'était passé au niveau de ma mère, il leur expliquait de cette manière-là. Mais c'est vrai qu'on sentait qu'il y mettait ses tripes, hein ! On sentait que ça n'avait pas été anodin dans sa vie.

YM : Au fait, est-ce qu'il décrivait un peu en détail le moment où il avait posé la relique et tout ça...

CA : Oui, oui. Il a expliqué qu'il était allé euh... dans ce couvent euh... de cette religieuse qu'il vénérât depuis toujours, hein ? Et qu'il aimait ... il avait l'air pas seulement, il l'aime ! Je veux dire y avait de l'amour autour d'elle. Il l'a ... Il l'a ... Il s'est confié à elle comme à une mère exactement de la même façon. Et donc cette femme, elle a créé un ordre hospitalier, de religieuses hospitalières, et donc il est allé dans le couvent et c'est vrai que, comme elle a reçu

les stigmates du Christ, on a récupéré le sang qui a coulé de ses blessures, et ses sœurs-là elles donnent pas euh... elles donnent pas ces reliques comme ça hein. Et je pense qu'elles ont été touchées aussi par l'histoire de mon père, par sa demande, et il a reçu donc une de ces reliques de Mère Yvonne-Aimée, et il l'a amenée à ma mère, et il raconte comment il a obtenu la confiance qu'on a pu lui faire à ce moment-là de lui remettre cette relique qui pour lui a représenté un ... un ... une évi... comme une évidence, un espoir euh... infini ...euh..... il pensait que cette relique-là allait sauver ma mère... je pense qu'à aucun moment il n'a douté.

YM : Ah oui, même avant qu'il ne fasse l'expérience il avait la certitude que ça allait pouvoir ...

CA : Ah oui, il avait la certitude que cette, cette relique ...avait obtenu quelque chose, euh... il avait quelque chose dans ses mains qui pouvait sauver ma mère.

YM : D'accord.

CA : Ça, il en était absolument persuadé. Et donc il a amené cette relique à ma mère en lui disant : « Je veux que tu la portes sur toi. » Et ma mère l'a toujours porté sur elle. Et c'est vrai qu'à partir du moment où elle a eu cette relique-là il n'a plus rien entendu d'autre que de bonnes, de bonnes nouvelles.

YM : D'accord.

CA : Voilà, l'idée, c'est ça. Et donc y a vraiment eu un avant et un après. Voilà. Et je pense que, effectivement, il témoignait de cet avant et de cet après, c'était ça qui était important pour lui. Plus encore que tout ce qui s'était passé ou la ... Il parlait de la complexité de la maladie parce que c'était quand même quelque chose de rare et, à l'époque, les gens en mouraient. Enfin je veux dire, y avait très peu de gens rescapés de ça. Dans le monde on disait euh... euh... deux personnes avaient survécu à ce cancer à l'époque, et parfois avec des séquelles. Et ma mère elle s'en est sortie sans séquelle ! Ça veut dire qu'en fait ... si ! Elle avait eu une hystérectomie ça fatalement mais euh... en dehors de cette hystérectomie, elle mourra jamais de ça. Voyez ! Et euh c'est vrai qu'elle a quatre-vingt neuf ans aujourd'hui ! Donc ... [rire] et elle mourra pas de ça ! Elle mourra d'autre chose mais pas de ça ! Voilà.

YM : Tout à l'heure vous me disiez : « J'ai appris ça donc quand j'avais huit neuf ans et puis plus tard, vers douze ans, y a eu une sorte de prise de conscience plus profonde ... »

CA : Je me suis appropriée ce miracle, appropriée ce miracle en tant qu'enfant. Pourquoi ? Parce que, au départ, on a récupéré notre mère. Il a fallu aussi qu'on se réadapte, hein ! Donc y a eu tout un temps, j'allais dire, où il a fallu essayer de comprendre ce qui s'était passé. Parce qu'en fait, moi en tant qu'enfant, j'ai longtemps cru... Ma mère disait ... elle avait quand même eu toutes les voies digestives envahies par des champignons pendant tout son séjour à cause du Methotrexate, hein, de la chimiothérapie, à l'époque c'était les balbutiements. Et donc effectivement elle avait les intérieurs qui avaient été très abîmés. Euh... Elle avait pas de séquelles, mais enfin il fallait quand même le temps qu'elle reprenne une activité normale au niveau de son corps. Et pendant un an, j'ai entendu, moi, au début que telle nourriture était du poison pour elle. Et moi, pendant un an, j'ai mangé ce qu'elle mangeait en pensant qu'elle avait été empoisonnée. Et, euh, je me souviens très bien de cette expérience-là, c'est-à-dire que je ne mangeais rien d'autre que ce qu'elle mangeait. Hein, donc, quand elle faisait un petit régime, je faisais un petit régime, c'était pas un problème, parce que j'avais entendu que tel aliment pouvait être poison pour elle... Ça a l'air bête mais voilà. Et donc il a fallu un moment sortir de tout ça pour essayer de comprendre ce qui s'était passé et je ne l'ai compris que vers douze ans. Et à ce moment-là, en entendant mon père témoigner, j'ai compris le miracle, j'ai compris ce qui s'était passé ! Ce qui ne veut pas dire que je ne tenais pas mon père comme responsable de notre abandon à nous d'enfant parce qu'en fait il ne nous a pas gardés. Donc c'est vrai que c'était compliqué. C'était ambigu pour moi ça. L'idée que mon père était à la fois un sauveur

et à la fois un abandonneur, parce que pour nous, enfants, on avait été abandonnés à notre propre sort. On a été dispatchés dans la famille, et donc c'est pas tout à fait la même chose. Et donc, en attendant, il nous est arrivé nous en tant qu'enfants, quelque chose d'incroyable : on nous a enlevé notre mère en nous expliquant qu'elle allait mourir, et tout à coup on nous l'a rendue en nous disant : elle est sauvée. Et il a fallu comprendre : comment ça s'était passé ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Et qu'est-ce qui s'était joué ? Et en entendant mon père, comme toutes les autres personnes à qui il témoignait parce qu'il ne nous en a pas témoigné personnellement, j'ai compris à quel point Mère Yvonne-Aimée avait été active dans ce qui s'était passé pour ma mère. Il a fallu qu'on s'approprie ce miracle. Que moi, je me l'approprie et j'avoue, qu'à cette période-là c'est aussi une appropriation compliquée parce que je me suis demandée ce que je devais... J'ai commencé à me demander : c'est un cadeau tellement incroyable qu'on m'a fait ! On m'a rendu ma mère. Est-ce que je dois quelque chose ? Est-ce que je vais devoir engager ma vie ? Qu'est-ce que je vais devoir rendre ? J'ai eu peur de ça ! C'est quelque chose qui me coûtait. J'avais pas envie. Et donc euh... j'avais l'impression qu'effectivement c'était sur mes épaules que ça reposait à un moment donné. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Qu'est-ce que je dois à Dieu ? Et euh... C'est compliqué, hein. Il a fallu du temps pour que ... je m'apaise autour de ça mais, j'allais dire, je me suis mariée à vingt ans, hein... c'est pas... c'est sans doute pas par hasard, non plus, hein... Parce que je voulais pas donner ma vie en tant que religieuse et je supportais pas les gens qui me disaient : « Peut-être un jour tu seras religieuse. » C'est arrivé plusieurs fois que les gens me le disent. Je le supportais pas en fait. Pourquoi ? Parce que j'avais l'impression qu'on voulait me contraindre et je voulais être libre, de ça. Mais euh ... j'ai jamais voulu parce que je voulais me marier, avoir des enfants. Je pense qu'inconsciemment j'avais la réparation de ma mère qui n'avait pas eu cet enfant. Parce qu'on l'a entendu aussi ça ; qu'elle n'avait pas eu ce troisième enfant et je pense que derrière, moi j'ai eu quatre enfants, c'était l'envie que ma mère avait d'avoir quatre enfants. Elle en a eu que deux, hein, et j'en ai eu quatre. [rire] Mon frère en a eu sept ! [rires] A nous deux on en a onze quand même ! Je pense que la réparation n'est pas anodine.

YM : Tout à fait, oui. Alors quand vous aviez donc à douze ans, au moment de cette prise de conscience ... j'allais presque dire « adulte » pas tout à fait quand même mais enfin ...

CA : du miracle

YM : du miracle, est-ce que vous observez ce miracle en tant que tel, ou est-ce qu'il est un peu caché par tout ce que vous vivez autour ? Est-ce qu'il est lui-même important ou bien ce qui est le plus important c'est votre propre ... ressenti : « Est-ce que je dois maintenant, etc.... ? » Comment ... Est-ce que vous faites une différence entre ces deux ...

CA : Oui ! C'est pas la même chose ! Il est fondateur de notre foi. C'est-à-dire qu'à partir de ce moment-là, à partir du moment où je me suis appropriée l'idée de ce miracle-là, et que j'ai accepté l'idée qu'il y ait pu y avoir une intervention, euh... divine, spirituelle en tout cas, euh... ça n'a plus jamais remis en cause ma foi. C'est à dire qu'en fait ça a posé comme ... pas une certitude parce que on peut pas dire ça, euh ... la certitude que Dieu existait. Voilà. Après il faut s'approprier ça, hein. Mais, ça ne fait pas toute la foi... mais, parce que il va falloir faire du chemin autour de ça mais ça, mon frère est pareil, on ne l'a jamais remis en question. C'est-à-dire que ça a fondé euh... notre croyance profonde en la certitude que Dieu existait. Ça, c'est une certitude. Voilà. Pour nous c'était une certitude. Ça n'a plus jamais été remis en question. Maintenant c'est : comment on se positionne par rapport à ce Dieu, qu'est-ce qu'on en fait ? Qu'est-ce qu'on va en faire ? Mais ça, ça a été fondateur, euh... de notre foi. A lui... j'en ai déjà discuté avec mon frère de ça. On a vécu vraiment la même chose ! Sauf que, face à un événement similaire, c'est-à-dire quand sa femme a été euh... après sa sixième grossesse, en danger, euh, euh, et qu'elle en est morte, elle est décédée à peu près au même âge que ma mère quand elle a eu son cancer, euh, la première chose que mon frère m'a dit c'est « un miracle, ça n'arrive qu'une fois. » [silence] Et c'est important ça parce que ça fait partie des... des choses

qui m'ont questionnée aussi. Hein, c'est très compliqué ! Qu'est-ce qui fait qu'on est porteur de quelque chose à un moment donné et que ça arrive ? Est-ce que c'est exceptionnel ? C'est une chance et pourquoi ? Pourquoi nous et pourquoi à ce moment-là ? Et pourquoi pas à d'autres moments sur d'autres personnes ? Ça c'est vrai que ce sont des questionnements qui sont venus après. Quand moi j'ai grandi, j'ai vraiment fait la différence entre ce qui s'était passé et ce qui se passait ailleurs. Et c'est ... la question est toujours là hein... Pourquoi nous et pas les autres ? Quoi ? hein ?

YM : Et dans ce moment où vous vous êtes dit : « voilà ça constr... enfin ça ...

CA : Ça fonde.

YM : Ça fonde ma foi, qu'est-ce qui, dans le miracle, fonde ? Comment vous en êtes venue à dire : « maintenant...

CA : Dieu existe.

YM : ...Dieu existe » Est-ce que vous vous êtes dit : il faut que je croie, ou ah ben je crois et puis c'est comme ça. Est-ce qu'il y a eu un raisonnement ?

CA : C'est comme une révélation en fait ! C'est vraiment l'idée de la révélation, mais Dieu est intervenu dans, dans notre vie. Il a sauvé ma mère ! Euh ... comment ne pas croire en quelqu'un qui vient de sauver quelqu'un que vous aimez infiniment, qui vous rend quelqu'un qui va vous permettre de vivre ! euh comme un enfant normal ! Parce que d'avoir ses parents, c'est quand même, c'est quand même beaucoup plus confortable que de pas avoir ses parents ! Euh, on a on a retrouvé une vie normale euh ... Pendant un an on n'a pas eu une vie normale et après un an on a eu une vie de nouveau à peu près normale, hein... Il a fallu réparer, y a eu la réparation autour de ça mais n'empêche que notre mère nous a été rendue quoi!

YM : Et alors du coup, comment faites-vous le lien avec ce que vous décriviez tout à l'heure comme le sentiment d'obligation ? Parce que, si c'était un cadeau ou un don merveilleux, gratuit ... si j'ose dire, inespéré etc.... comment est-ce que ça rentre dans un calcul ?

CA : Ben parce qu'en fait, euh... euh... cette révélation donc que Dieu existe fait que on... j'ai pris conscience que Dieu existait, mais je le connaissais pas beaucoup !

YM : Ah oui.

CA : Quand j'avais, j'avais douze ans j'ai pas ... Il a fallu le temps aussi que je m'approprie ma propre foi à moi et que je la construisse autour de quelque chose. Et à... à force de me dire que euh... Il nous avait fait un cadeau qu'Il faisait pas à tout le monde, j'ai fini par me questionner sur : « Est-ce que je lui dois quelque chose ? » L'idée, c'est : est-ce que en contrepartie il va falloir que j'offre quelque chose de moi, hein ? En fait est-ce que c'est un cadeau cadeau ? (rires) un cadeau d'amour ? ou est-ce que c'est un cadeau intéressé ? Est-ce que dans nos propres vies il va falloir qu'il y ait un changement ? La ... c'est ce qu'on appelle la conversion, hein. Et donc est-ce qu'on va être obligé d'aller vers quelque chose de totalement différent et peut-être contre mon avis... contre mon désir, ma volonté. Et donc, je... j'étais euh... ambiguë par rapport à ça... Qu'est-ce que je vais en faire ? de ce miracle ? Qu'est-ce que je vais faire de ce cadeau ? Est-ce que c'est un cadeau empoisonné ou est-ce que c'est un vrai cadeau ?

YM : Et du coup, vous disiez tout à l'heure vous étiez pas tout à fait sûr que ça allait bien se passer. Vous exprimiez que : Est-ce que ce cadeau il va être... comment dire ... Est-ce que cette obligation ne va pas m'éloigner presque de la foi ?

CA : Ah oui. Ça aurait pu, hein. Ça aurait pu. Ça aurait pu m'éloigner parce que, en fait, j'avais tellement pas envie euh... de donner ma vie à... à Jésus, vraiment ! Je voulais pas être religieuse que j'en suis arrivée à (rires) plus aller visiter ma tante qui était religieuse de peur que ça s'attrape !!(rires) Je voulais pas en entendre parler ! Je supportais pas que les gens puissent me dire que, éventuellement, la vocation pourrait naître chez moi et c'était quelque chose qui me révoltait beaucoup. On avait des prêtres autour de nous dans la famille et c'était quelque chose

qui, quand c'était évoqué pour moi, c'était terrible, quoi. Je, je... J'étais en lutte, en fait. Je priais pour pas être bonne sœur ! (fou rire)

YM : A quel moment avez-vous réussi à vous pacifier par rapport à cette foi et à la reconnaissance donc du don de ce miracle ? A quel moment c'est devenu tranquille ? Quand vous vous êtes mariée ?

CA : Exactement ! C'est le mariage qui a fait que les choses ont fait que ... j'ai rencontré quelqu'un qui euh... qui pour moi allait être mon mari et donc je me suis dit que je l'aurais pas rencontré si Dieu n'était pas d'accord, en fait. Et puis, j'ai un prêtre quand même qui m'a dit un jour : « Mais tu sais, jamais Dieu ne demande à quelqu'un euh... une vocation sans qu'Il sente qu'il y a une réponse possible, un oui possible. Il va pas aller à l'encontre de ça. Et donc, en fait, il n'y a aucune espèce de raison qui te demande d'être religieuse si t'as envie de te marier profondément ! Donc en fait y a pas de souci avec ça. » Et ça, ça m'a vraiment apaisée avec l'idée que : non, Il me demanderait pas ça. Peut-être que ma mission était ailleurs, que j'aurai autre chose à faire mais pas ça. J'aurai pas à donner quelque chose qui m'était essentiel, hein, parce que c'était ma vie à moi, et que j'avais pas envie de la passer dans un couvent. J'avais envie d'en faire quelque chose d'autre, en fait. Alors ma vocation, je l'ai cherchée après. J'ai quand même été obligée de chercher dans quelle orientation j'allais, euh... j'allais faire les choses. Comment j'allais me retrouver par rapport à ... à une mission potentielle mais, mais j'ai plus jamais eu peur de ce cadeau, en fait. Plus jamais eu peur de devoir quelque chose. Je me suis vraiment apaisée à partir du moment où j'ai été mariée.

YM : Et quand vous regardez maintenant, avec le recul aujourd'hui, ce miracle, comment vous le voyez ?

CA : Euh... c'est un vrai cadeau qui a été fait. Alors c'est un cadeau... c'est un cadeau qui nous a été donné... Rien ne nous a été épargné en tant qu'enfants au niveau du traumatisme. Rien. C'est à dire que c'est quelque chose qui est quand même encore extrêmement compliqué. J'ai eu à travailler mon histoire, hein. Mon frère aussi, j'allais dire. Euh... euh... mais ... comment dire ? C'est un cadeau EXTRAORDINAIRE, je pense que c'est une chance infinie que ça ait fondé nos fois aussi. C'est quelque chose qui nous porte dans nos vies, euh... comme un chemin qui est tracé mais, euh... ça change rien au fait que on est comme tout le monde, on doit s'approprier, on doit euh... se remettre en question. On doit retravailler sur nos actions, sur le fait qu'on n'est pas parfait du tout, etc.... On doit s'approprier notre propre chemin. N'empêche, n'empêche que derrière nous sommes témoins d'un événement hors du commun, exceptionnel... comme une espèce de... de... petite main tendue de Dieu, hein ? Pour moi c'est l'Esprit Saint ! En fait j'ai décortiqué l'idée ... j'avais besoin de comprendre ce qui c'était vraiment passé. Donc je suis allée vers effectivement le ...l'aumônerie etc.... J'en ai beaucoup parlé au niveau de prêtres, au niveau de tas de gens qui auraient pu vivre des miracles. Et en fait l'idée c'est euh... : dans l'Evangile, Jésus jamais à aucun moment dit : « Je t'ai sauvé ! » Il dit : « Ta foi t'a sauvé ! » Ça veut dire que, quelque part la personne est enrichie de cet Esprit Saint qui lui est envoyé pour qu'elle se sauve toute seule. C'est-à-dire que ma mère s'est sauvée toute seule grâce à la foi de mon père et à la sienne aussi, hein, mais elle dit bien : « Je pensais pas avoir autant de foi ! Ça a été fondateur aussi dans ma foi, ce miracle de ma vie. » Ma mère dit la même chose. C'est-à-dire qu'on est pas étranger à ça. La personne pour qui c'était une évidence, c'était mon père. Pour lui, Dieu existait, point. Et Mère Yvonne-Aimée allait faire quelque chose. Pour ma mère, comme pour nous les enfants, il a fallu qu'on s'approprie l'idée que ... « Ah oui ! ah oui, Dieu existe ! » (rires) A partir de ce moment-là, tout était possible !

YM : Donc là le signe, avec sa puissance, a fonctionné de manière positive ?

C : Oui, c'est ça.

YM : Voilà. Mais pour votre père, y avait pas de signe...

C : C'était une évidence.

YM : C'était une évidence depuis le début ?

C : Depuis le départ.

YM : Voilà.

C : Et je pense que c'est une évidence parce que lui, il avait déjà questionné Mère Yvonne-Aimée. Il avait déjà demandé. Et à chaque fois il a reçu. Il a demandé une femme. Il a eu une femme. C'était ma mère. Il avait quand même 35 ans quand ils s'étaient mariés, ma mère en avait 30. Et donc, il vivait au fin fond de l'Afrique. Il a vécu 18 ans en Afrique noire, dans la brousse. Et euh... et euh... donc il revenait épisodiquement en France. Et donc un jour il est allé sur la tombe de Mère Yvonne Aimée à Malestroit en lui demandant : « Je voudrais avoir une femme. Je veux pas rester seul. » Et euh... il a rencontré ma mère en mai. Il était là pour quatre mois. Quand il prenait des vacances, c'était quatre mois en France. Et donc il a rencontré ma mère en mai. Ils se sont fiancés en juin et en juillet ils se sont mariés. En août ils ont fait un début de voyage de noces et ils sont partis en Afrique, d'accord ? Donc ce fut quand même très court ! (rires) C'est pas miraculeux mais c'était bien ramassé quand même ! (rires) Donc Mère Yvonne-Aimée a bien entendu le message ! Elle savait qu'elle avait pas beaucoup de temps et elle a répondu très vite ! Et comme une évidence aussi ! Quand ils se sont rencontrés, ça a été comme une évidence ! Voilà ! Et donc, mon père, il avait déjà ça dans la tête : Mère Yvonne-Aimée je peux lui demander tout ce que je veux ! Quoiqu'il advienne, Mère Yvonne-Aimée c'est ma sainte. Elle me protège. C'est comme une mère pour moi ! Et donc pour lui c'était une évidence. C'était quelque chose qui... oui... C'était euh...é... évident. Dieu existait, point ! Et donc on pouvait tout lui demander.

YM : Pour votre maman, vous dites ... Vous parlez encore de temps en temps ... j'imagine peut-être pas à chaque fois ...

CA : Ah si, si, on en parle. On en parle.

YM : Avec elle. Comment est-ce qu'elle regarde maintenant elle aussi avec le recul tous ces événements de sa vie en fin de compte. Comme vous dites elle a quatre-vingt neuf ans ...

CA : Elle a changé de façon de voir à la suite de ça. Comme elle dit c'est pas un événement banal dans sa vie, hein ! Il a fallu qu'elle accepte l'idée d'être stérile pour toujours, ne plus pouvoir être femme, euh... mère surtout. Elle ... elle est sortie de là euh ...avec euh ... surprise, hein ! Je veux dire elle a été surprise elle-même : « Pourquoi moi ? » elle a eu ce questionnement de « pourquoi moi ? ». En même temps elle était infiniment euh... infiniment reconnaissante autour de, de cette euh... cette euh... cette guérison. Euh... elle-même a perdu sa propre mère quand elle avait trois ans. Sa mère avait 24/25 ans. Dans, dans notre famille, c'est récurrent. C'est pas un mythe familial mais quasiment. Ma mère a perdu sa mère quand elle avait trois ans. Sa mère venait de mettre au monde sa petite sœur. Donc elle est morte quand sa fille avait deux mois ! Voyez ! Et donc cette grand-mère avait 25 ans quand elle est décédée, c'est quand même pas bien vieux ! Ça veut dire que ma mère n'a pas eu de mère.

YM : Tout à fait, oui.

CA : Bon. Et là, tout d'un coup. Euh ... il intervient quelque chose dans sa propre vie et mon frère perd sa femme avec six enfants. Voyez ce que je veux dire ? Là, à la suite. Dans notre famille être une fille c'est dangereux. Voilà. D'ailleurs j'ai fait quatre garçons. (rires) C'est pas par hasard (rires). Etre une fille et avoir un bébé c'est dangereux. C'est comme ça. Je sais pas pourquoi mais c'est comme ça. Et c'est quelque chose qui est porté chez nous, hein ! Mon frère a des filles. Ça me tranquillise pas. Mais c'est vrai que ... c'est pas, c'est pas confortable en fait !

YM : Quand vous rapportiez l'expérience de votre maman, donc vous disiez : elle a été surprise, « Pourquoi moi ? »

CA : Elle se questionne encore là-dessus. Elle sait toujours pas pourquoi elle.

YM : C'est ça, c'est ça sa surprise ? C'est cette question : Pourquoi moi ?

CA : Elle continue à dire : pourquoi moi ? J'avais rien de plus, rien de moins. Mais son regard sur la vie a changé. Sa foi, et le regard sur la vie a changé. Et aujourd'hui, maintenant que papa n'est plus là, elle témoigne de ce qui lui est arrivé. Elle a repris son miracle à son compte.

YM : Ah oui.

CA : Et c'est depuis seulement que papa est décédé en 2004 qu'elle s'autorise à le faire elle-même. Alors elle le fait sans doute pas avec la même émotion que mon père. Elle transmet pas la même chose, mais elle diffuse l'idée qu'on peut s'en sortir avec la foi.

YM : D'accord.

CA : La preuve ? Elle en est une preuve vivante ! Et donc, elle parle d'elle aujourd'hui avec ce miracle. C'est étonnant.

YM : Et alors, est-ce qu'elle répond à cette question : pourquoi moi ? Comment est-ce qu'elle y répond ?

CA : Elle peut pas y répondre. Elle a aucune espèce de réponse par rapport à ça. Pourquoi moi, elle sait pas. Elle pense qu'il y a des gens qui ont intercédé pour elle, et qu'elle avait sans doute une mission, aussi. Qu'elle avait sans doute pas fini quelque chose. Que sa guérison devait produire du fruit puisqu'elle témoigne maintenant. Donc il a fallu qu'elle s'approprie ça aussi. L'idée que sa mission c'était peut-être de ... d'être vivante et de montrer qu'on pouvait guérir et que rien n'était impossible à Dieu. Peut-être hein ? Mais c'est l'idée en fait. Elle s'est dit que sa guérison pouvait aider d'autres à ... à croire en fait. Mais il a fallu du temps parce que c'était mon père qui témoignait. Il lui laissait pas le temps de témoigner.

YM : Voilà. Et puis surtout c'était son vécu à lui qu'il pouvait pas ne pas donner...

CA : C'était son vécu à lui. Exactement. Je pense effectivement son témoignage était prioritaire sur celui de maman. Elle a mis du temps à s'approprier ça.

YM : Alors, du coup est-ce que son témoignage, à votre maman vous ressentez qu'il est un peu différent que celui de votre papa ?

CA : Oui, il est différent ! Il a pas d'émotion. Il a pas la même émotion. Il, il est beaucoup plus dans : « Faut jamais perdre espoir ! Vous voyez ! J'en suis le témoin ! » Et elle en parle, mais j'allais dire avec beaucoup plus de sérénité. Elle est, elle est beaucoup plus dans une mission de dire : « Je suis témoin vivant. C'est à moi que c'est arrivé ! » On voit bien qu'elle s'approprie quelque chose mais elle n'y met pas du tout, euh... le côté dramatique de papa avec l'avant, l'après. Elle, elle est dans l'après et pas dans l'avant, en fait. Elle est vraiment dans l'après. C'est-à-dire qu'elle a opté pour l'après en disant : « moi aussi j'ai eu un cancer et je m'en suis sortie ! » Mais je veux dire : elle euh... alors elle dit bien que c'était un miracle, mais elle dit qu'on peut prier et que, on peut obtenir. Hein ! « Demandez, vous obtiendrez ! » Elle est pas dans le ... ce moment que papa revivait. Voyez ce que je veux dire ? De l'annonce, de tout ça... Il a beaucoup pleuré mon père. Ma mère, non ! (rires) Et donc c'est toute la différence ! Et donc, ma mère ne pleure pas après non plus en témoignant. Mon père continuait à pleurer en témoignant. Et c'est pas du tout la même chose.

YM : Oui, oui tout à fait.

C : L'impact ... mais l'impact n'est pas tout à fait le même parce que la densité n'est pas la même non plus au niveau émotif. Enfin elle touche pas la même chose. Mais les gens sont surpris ! Hein ! Les gens sont ... Elle leur donne du courage aussi en, en leur disant ça. Je veux dire elle en témoigne de façon vivante.

YM : Et d'où ça vient la surprise des gens ? D'où elle vient ? Pourquoi ils sont surpris ?

C : Pourquoi ils sont surpris ? Parce qu'ils pensent que quand on a un cancer c'est quand même difficile de s'en sortir, surtout un cancer rare, surtout en remontant, quand elle explique qu'elle était enceinte quand même, qu'à l'époque y avait pas d'échographe, y avait pas... elle avait même pas un gynéco. Elle était à Yvetot donc y avait pas de gynéco. C'était un généraliste qui la suivait. Y avait pas euh... toutes les techniques qu'on peut avoir aujourd'hui. Pas d'IRM. Pas de scanner. Enfin on a du mal à s'imaginer mais 67 c'est les balbutiements de la

chimiothérapie ! Ils tuaient presque plus de monde en faisant le traitement de chimiothérapie que en faisant rien, à la limite. Bon. Donc elle aurait pu être tuée par les traitements. Voyez ce que je veux dire ? C'est pas rien ! Elle n'a pas perdu ses cheveux ! C'était des traitements massifs mais différemment ils faisaient attention aux dosages. J'imagine que les choses ont été, au fur et à mesure des années, affinées, hein ? Au niveau, au niveau des choses mais elle a pas perdu beaucoup de cheveux. Elle a jamais été chauve. Et elle a, elle a eu par contre l'ensemble du système digestif dévasté par des champignons et elle pouvait rien manger. Donc elle était nourrie par les veines et elle vomissait tout le temps quoi. Mais, euh... en dehors de, de, de ça, euh... les gens se disent au fond au moment où rien n'était possible au niveau d'une guérison : « Ah oui, quand même cette dame est guérie ! » Et donc ça peut pas être la médecine qui l'a guérie ! Et si c'est pas la médecine qui l'a guérie, on peut guérir autrement. Et pouvoir envisager qu'on peut être guéri juste parce qu'on prie, parce qu'on demande profondément à Dieu de guérir, forcément ça bouleverse. C'est pas rien !

YM : Tout à fait.

CA : Dans la vie de quelqu'un, c'est pas rien. Surtout quand on est malade ou qu'on a quelqu'un de proche qui l'est. Donc c'est pas si simple. Je pense que le témoignage peut être utile, oui. Et le témoignage de ma mère aussi. Hein ? Elle est témoin vivant. Et elle dit bien que la majorité des gens qui sont venus la voir à Villejuif sont morts avant elle et de cancer ! Ça c'était inenvisageable pour elle. De penser qu'elle allait mourir après tout le monde. Et qu'elle allait voir mourir les gens les uns après les autres, des gens qui étaient venus la voir mourante ! C'est étonnant ça ! Ça c'est surprenant pour elle ! Donc, voilà. Elle ... Oui elle découvre aussi hein ! C'est quoi la guérison et ça va jusqu'où ? Jusqu'à quand ? Est-ce que je vais devenir immortelle ? (rires) Non ! Elle sera pas immortelle, mais on redoute le moment de la perdre une deuxième fois. J'allais dire. Moi je le vis comme la perdre une deuxième fois.

YM : Oui, tout à fait.

CA : Et non pas ... je l'ai pas perdue la première fois. Elle est revenue. Mais on l'a quand même perdue un an. Ça a l'air de rien mais pour des enfants c'est une sacrée coupure !

YM : Je suppose qu'à l'époque vous vous disiez : « Elle va mourir ! »

CA : Toute façon on nous le disait hein. On nous le disait donc en fait on avait pas d'illusions. Et donc on se demandait ce qu'on allait devenir. Comme on a été dispatché dans la famille, on savait pas trop. Peut-être qu'on n'a pas perdu que notre mère ce jour-là. On a perdu notre famille. Pourquoi ? Parce que notre père nous a gardé un mois après il a plus pu nous gardés donc en fait on a été dispatché donc du coup, du jour au lendemain, on a été séparé de tout le monde. C'est-à-dire que j'avais plus mon frère avec moi, j'avais plus mon père, j'avais plus ma mère. Je suis devenue orpheline et ça a duré huit mois ! C'est long hein ! Surtout à huit ans ! C'est long. C'est long et donc il faut le temps que ça se répare ça. C'est un vrai, c'est un vrai travail.

YM : On a l'impression vraiment quand vous dites comment votre maman aujourd'hui regarde son passé, que il y a quelque chose de presque nouveau qui apparaît dans sa gestion de ce qui est arrivé quoi. Vous parlez de bouleversement, vous parlez de surprise, en fin de compte elle se réapproprie un certain nombre de choses. Elle se reconstruit son histoire. Elle est obligée de reconstruire tout ça...

CA : Elle a pas le choix !

YM : Elle a pas le choix oui.

CA : Elle a pas le choix dans le sens où papa est plus là pour témoigner et j'allais dire euh... elle entendait son témoignage à mon père. Elle avait pas besoin de s'investir puisque papa le faisait, dans ce témoignage-là. Euh tout à coup papa n'étant plus là elle, elle se dit : « Je peux pas arrêter ça ! Je peux pas ne plus témoigner ! Si je suis encore là aujourd'hui c'est que j'ai encore cette mission. » Elle s'est réappropriée la mission parce que papa est plus là pour faire le travail qu'elle aurait pu faire elle mais il y aurait sans doute pas mis la même émotion.

Pourquoi ? Parce que c'est papa qui a vécu ça ! Elle, elle a été la malade. La malade qui était foutue, mais elle l'a jamais pensé. Elle a gardé l'espérance jusqu'au bout. Elle le dit d'ailleurs, hein ! C'était même étonnant ! Sachant ce qu'elle avait, sachant qu'elle était infirmière, elle savait qu'elle avait quelque chose de très grave ! A aucun moment elle s'est dit : « je vais mourir ». Elle a eu des moments Je l'ai réinterrogée, encore tout à l'heure, en lui disant : « mais y a pas eu un moment où tu t'es dit : c'est foutu ? » Elle me dit : « Ben non. A aucun moment j'ai pensé, c'est foutu. Euh... je me suis jamais dit ça. Je me suis toujours dit : tant qu'y a de la vie, y a de l'espoir ! Pourtant, j'ai pas trouvé drôle de vomir tous les jours. Et je trouvais que c'était dur etc.... Mais jamais, à aucun moment, je me suis dit : c'est foutu ! » Alors qu'elle voyait mon père pleurer et qu'elle se disait : « Oh, ça doit être grave ! » Mais elle disait pas : c'est foutu ! Elle disait : « oh ça doit être grave ! » (rires) C'est pas tout à fait la même chose.

YM : Non, c'est pas pareil.

CA : Et je pense qu'effectivement à aucun moment elle a pensé ça et je vous dit elle, elle euh... elle remontait le moral des gens autour d'elle, même des autres malades quoi ! Elle a pleuré qu'une seule fois à l'hôpital quand sa belle-sœur est venue lui dire qu'elle s'occuperait pas de nous et ça, l'inquiétude qu'elle avait c'était autour de ses enfants. Et là elle est venue la faire pleurer à l'hôpital. Oui, ça, ça a été un vrai coup de vache, mais c'était pas une gentille cette tante-là. (rire)

YM : Vous-même on n'a pas l'impression que vous vous êtes habituée à tout ça. On a l'impression que vous ...

CA : C'est un traumatisme donc c'est vivant ! (rire) C'est un vrai traumatisme.

YM : C'est toujours là. Même si il y a sans doute une pacification quand même ... mais enfin ...

C : Y a une pacification. Y a une pacification autour de mon histoire à moi où j'étais obligée hein... C'est pas par hasard que j'ai fait psycho. Euh ... j'ai été obligée de travailler ma propre histoire. Euh, mais effectivement j'allais dire cette histoire-là elle est vivante. Elle est vivante. Elle a rempli ma vie. Je pense qu'il y a eu un avant et un après, hein. On a eu en plus quelque chose de particulier nous en tant qu'enfants. On a eu le traumatisme du retour en France. Les gens ne se rendent pas forcément compte mais on est rentré en 64. Moi, j'avais six ans. Mon frère avait vingt-et-un mois de plus que moi donc sept ans et demi. Euh, et j'allais dire deux ans après on a failli perdre notre mère. On a eu un double traumatisme. Ça a l'air de rien mais c'est énorme. Et puis surtout on est rentré dans un pays où on connaissait personne ! Notre propre famille on la connaissait peu. Euh... et donc en fait les gens qui nous ont pris en charge, on les connaissait pas. Donc on a vraiment été traumatisé par ... L'éclatement de notre milieu familial n'a pas été anodin, hein ! Il a fallu, il a fallu gérer ça, après. J'allais dire au niveau de notre construction, notre vie, notre vie d'adolescent etc... des moments où on se questionne beaucoup quand même à l'adolescence sur son identité. Qui on est ? D'où on vient etc.... Euh ça a pas été simple d'avoir vécu deux traumatismes. Y avait un vrai travail en profondeur à faire pour se réparer, accepter aussi les gens euh... qu'on avait croisés sur notre chemin. Accepter ce qui avait pu se passer. Y a un vrai, y a un vrai ... il nous est pas arrivé une petite aventure. Il nous est arrivé une vraie aventure de vie là. Un vrai euh... un vrai événement dans notre vie. Y a eu un avant, y a eu un après. C'est clair. Mais mon frère dit la même chose, hein. Mais mes parents auraient dit la même chose ! Ils ont eu un avant et un après peut-être hein par rapport à la maladie. Donc oui c'est encore vivant ! C'est normal. Comme tous les traumatismes, c'est encore vivant. On peut presque décrire cette période-là. Oui, ah bah oui, huit mois, c'est long (rires) Mais moi je m'en souviens bien !

18. Transcription de l'entretien avec Adeline

YM : Je te propose de me situer dans le temps, dans l'espace, dans ta vie, ce que tu souhaites témoigner à propos de ce quelque chose de miraculeux qui t'est arrivé et qui s'est passé dans ta vie.

AG : Eh bien, ça se situe dans le pays de Bray, à Neufmarché, précisément, au bord de la forêt de Lyons, à une période de ma vie qui peut correspondre à la crise du milieu de vie, comme on dit, autour de ma quarantaine, à la suite d'un concours de circonstances, je me suis retrouvée installée à demeure dans cette région extrêmement rurale, et peu intéressée par la culture intellectuelle, peu tournée vers la spiritualité, et je me suis sentie vraiment au plus profond d'un exil plus lointain que si je m'étais trouvée dans n'importe quelle capitale étrangère, avec des gens de mon niveau socio-culturel, disons. Et donc j'ai passé une première année, l'année 2000-2001 dans un grand désarroi, heu, qui n'a pas été désespérant parce que j'ai trouvé des ressources, euh, en moi-même, d'abord, et ensuite j'en ai découvert autour de moi. Et c'est dans ce contexte, quand les choses allaient déjà mieux pour moi, que... un coup de téléphone tout à fait inattendu est survenu en début d'année scolaire 2001, de la part d'une personnalité de la région, que je connaissais un petit peu, mais pas plus que ça, et qui m'a proposé de mettre en scène la pièce de Jean-Paul II, *La boutique de l'Orfèvre*, dont j'ignorais jusqu'à l'existence jusqu'à ce moment-là. Elle connaissait mon expérience théâtrale, j'avais déjà fait pas mal de mises en scène, d'écriture de pièces, de jeu théâtral moi-même, donné des cours de théâtre également, donc elle savait que j'avais une certaine expérience et une certaine compétence dans ce domaine, et elle avait décidé que cette pièce serait montée dans la paroisse, qui est un regroupement paroissial très étendu comme c'est le cas dans les campagnes aujourd'hui, autour de Gournay en Bray, donc ça s'appelle la paroisse de Gournay les Lyons, qui regroupe au moins une quinzaine de clochers, euh, nous sommes à une extrémité de ce regroupement paroissial, comme du diocèse, comme du département, comme de la région, puisque nous sommes vraiment dans un endroit de confins, ce qui explique certains défauts de la région d'ailleurs.



Donc j'ai commencé par lire la pièce avant de dire oui, et ce texte m'a plu dans la mesure où il était surprenant par un mélange de, j'allais dire, de quelque chose de claudélien et de quelque chose de brechtien. Ça correspond à peu près à la période à laquelle ça a été écrit...Euh, claudélien par le lyrisme mystique, et brechtien par le côté militant et le travail de chœur, très important, c'est une espèce de dialogue entre les protagonistes et un chœur, un petit peu à l'antique. J'ai appris que c'était également lié - peut-être aussi influencé par une forme de théâtre yiddish, euh, très présent en Pologne, et il se trouve que par la suite je suis allé moi aussi à la recherche de mes racines ashkénazes, donc c'était peut-être aussi un élément qui

inconsciemment m'a plu dans cette pièce ; donc j'ai dit oui, à condition de pouvoir l'adapter, parce que c'est un texte extrêmement difficile, circulaire, slave, répétitif, euh, qui était hors de portée aussi bien des gens qui allaient le jouer que des gens qui allaient éventuellement assister à la représentation finale. Donc je me suis libérée de ce côté-là, pas très facilement, vis-à-vis du prêtre, d'ailleurs, du curé, qui lui, voulait m'imposer le texte tel qu'il était ou rien du tout, je lui ai dit, euh, vous me faites confiance ou vous ne me faites pas confiance ! Euh, si vous me faites confiance, vous me laissez faire... sinon, vous trouvez quelqu'un d'autre. Donc il m'a, à partir de ce moment-là, totalement fait confiance, euh, et la deuxième condition, c'était que Hugues Protat, qui était un prestidigitateur professionnel et qui, ayant un bagage de comédien, euh, et qui est aussi paroissien, accepte de participer à l'entreprise en jouant le rôle d'Adam, qui est le rôle central de la pièce, un personnage énigmatique, un peu Jésus, un peu le premier homme, un peu le prêtre, on ne sait pas trop, euh... mais en tout cas le personnage qui éclaire la personne en déroute. Donc les deux conditions ont été réunies, puisque Hugues a accepté de participer à l'affaire, et je me suis engagée dans cette entreprise qui était très ambitieuse vu le contexte, je le répète, d'une paroisse rurale, dispersée, éclatée, dans une région extrêmement déchristianisée à tel point que trois religieuses polonaises venaient justement de s'installer dans le presbytère de Neufmarché, pour évangéliser notre terre déchristianisée. La présence de ces sœurs polonaises a-t-elle joué un rôle, aussi, dans la réussite de cette affaire polonaise, Karol Wojtyła devenant le centre d'intérêt d'un certain nombre de paroissiens ? En effet s'est constitué une troupe, je crois que le noyau venait des cellules d'évangélisation qui avaient été mises en place quelque temps auparavant, c'était dans ce cadre-là que m'avait demandé la personne qui m'avait contactée, qui faisait partie de ces cellules, et les gens cherchaient un moyen de faire quelque chose ensemble, autour d'un thème religieux, mais sans être ligoté par des textes habituels. Donc c'était vraiment un défi, et se sont regroupés, euh, des gens dont certains avaient une expérience de théâtre amateur poussée, certains avaient une culture littéraire importante, et d'autres, pas du tout ! –

(7:15) Donc, euh, un panel très disparate, et je considère que les choses se sont faites de façon miraculeuse dans la mesure où tous les prota – tous les participants, c'est-à-dire disons une dizaine de personnes, une douzaine, euh, se sont vraiment mobilisées, mis dans le sens de cette entreprise, allant pour six d'entre eux jusqu'à se libérer un soir par semaine, puisque je prenais chaque groupe un soir par semaine, moi j'avais décidé que c'était mon projet de l'année et donc que j'allais mettre tout en œuvre pour que ça se fasse. Donc je consacrais au minimum trois soirs par semaine aux répétitions, en plus du travail de réécriture, de mise en scène etc. donc je me suis vraiment totalement mobilisée, et tout le monde a marché dans le même sens, il n'y a jamais eu de rivalités, de tirage, de... il y a eu par exemple une répétition, un premier point dans l'église glaciale avant Noël, fin décembre, l'église de Neufmarché qui est une petite église romane...



... très belle, mais qui n'avait aucun chauffage pour une soirée comme celle-là, et nous nous sommes retrouvés vraiment dans une ambiance glaciale, et tout le monde est resté au moins trois heures à travailler, ce qui à notre époque ne se rencontre pas très très fréquemment. Euh, c'est une exemple parmi d'autres, une femme qui était assistante sociale à Beauvais qui avait quatre enfants chez elle à l'époque, un mari vétérinaire donc très pris, etc., euh, a réussi à se libérer pour jouer l'un des rôles principaux, alors qu'elle n'avait aucune expérience théâtrale, et qu'elle était littéralement bloquée, parce qu'elle jouait le rôle de la femme de quarante ans en crise de couple, donc quelque chose qui pouvait la renvoyer à elle-même, ou en tout cas, elle pouvait craindre que les gens l'identifient à son personnage, euh, et elle a eu énormément de mal à s'y mettre, et finalement le jour même, le jour de la représentation, elle a été excellente. (9:36) Et je considère donc toute cette entreprise comme un miracle, pas un miracle instantané, mais qu'est-ce que le temps au regard de Dieu qui est l'éternité, pour-, que ce soit une seconde, un an ou cent ans, pour Dieu de toute façon, tout ça n'a aucun sens, euh, me semble-t-il, et donc je pense, et les témoignages que j'ai recueilli après des différents protagonistes vraiment disent tous qu'ils ont vu les autres différemment, leurs partenaires, pendant un an, ils ne pouvaient pas les rencontrer sans penser euh, aux répliques qu'ils échangeaient ensemble quand ils étaient sur scène, et ils se sont vraiment découverts autrement, ils se sont découvert capables de faire quelque chose qu'ils n'imaginaient pas, et le résultat, c'était peut-être pas le plus important, mais le résultat a été vraiment de très bonne qualité, à tel point que nous avons rempli l'église deux fois, que nous sommes allés le jouer au centre diocésain à Rouen, ce qui pour des paroissiens de Gournay est déjà une reconnaissance, et nous étions invités à le jouer dans quantité d'autres églises, mais la troupe, ce genre d'entreprise ne peut jamais perdurer parce que les uns et les autres ont leurs impératifs. Donc l'aventure s'est arrêtée là, mais ça a été une année magique, je pense, pour tout le groupe, pour la paroisse, parce que l'église pleine de gens qui sont venus par un dimanche de juin où il faisait très beau, par exemple, s'arracher au jardin ensoleillé pour venir dans une église écouter un texte aussi difficile, et vraiment avec attention et une sorte de communion, d'ailleurs une femme médecin de Gournay, euh, en sortant, a trouvé que le texte était... bon, elle aimait pas du tout le texte, mais elle a trouvé que c'était magnifique de voir l'ensemble du travail réalisé, cette espèce d'entente. Et ma fille ainée, qui à l'époque était évidemment très critique à l'égard de tout ce que faisait sa mère - elle avait quinze ans - m'a dit, c'est bizarre, cette pièce, on n'en sort pas comme on y est entré. Alors qu'elle était tout à fait critique également à l'égard de tout ce qui était religieux, religieux, dans le sérail catholique, je pense. Elle a un esprit profondément religieux, mais elle ne se satisfait pas des - de ce que l'on propose communément. Et donc c'est le genre de réflexions qui m'ont vraiment fait le plus plaisir parce que j'ai senti que ça touchait très profondément, et tous les gens, voilà, on a eu des quantités d'échos et de témoignages qui - et les religieuses polonaises étaient aussi très émues évidemment, de voir que ce texte avait pu être adopté comme ça dans cette paroisse ingrate dans laquelle elles avaient - elles étaient tombées par hasard. (rire)

YM : merci pour toute cette description, ce contexte. Est-ce que tu peux me dire si tu voyais au départ des contraintes qui se sont révélées inexistantes ou en tout cas dépassées, les contraintes de personnes, les contraintes physiques, locales... est-ce que ce projet était faisable quand même, aurait pu être faisable si, dans ta manière de le présenter, y'avait pas eu un petit coup de pouce venant d'ailleurs ?

(13:54) AG : Oui, j'appelle ça un miracle de Jean-Paul II. Parce qu'on attribue trop souvent les miracles uniquement à des maladies physiques, alors que je pense que la médiocrité et la mollesse, le manque de dynamisme sont des maladies archi courantes et qu'on ne nomme pas, et qui nous empoisonnent la vie, et je pense que là c'est un miracle au sens où tout cet ensemble de gens, donc chacun avec ses contraintes, et ses compétences plus ou moins limitées, ou au

contraire celui qui avait une très bonne compétence, lui c'était son temps qui était très limité, parce que il a une vie d'artiste qui tourne dans le monde entier, eh bien il se trouve que tout le monde a réussi à trouver le temps de s'y mettre, d'apprendre son texte, parce que pour les six qui avaient un rôle important, c'étaient des très gros textes, les apprendre par cœur, les intégrer, être capables de les dire, être capables de porter cette parole... Alors il y avait par exemple l'un des principaux rôles, c'était quelqu'un de très cultivé, au point de vue littéraire, donc le côté texte et apprentissage par cœur ne lui posait pas de problème, et c'était un nouveau converti, il venait juste de recevoir le baptême un an avant. Je crois donc qu'il était dans le feu de sa conversion, et pour lui, les paroles étaient vraiment vécues au plus profond de lui-même (déglutition). Y'en avait une qui avait une sclérose en plaque ; elle avait une grande expérience du théâtre amateur, mais elle m'avait dit dès le début : « il faut que je te dise que j'ai cette maladie ». Je ne le savais pas ; « Donc à tout moment je peux avoir des choses qui ne vont pas, etc. » Ben, rien ne – elle a été en forme d'un bout à l'autre pour ce projet-là. Euh... Celle dont j'ai déjà parlé, là, qui était très bloquée, ben le blocage a fini par se lever, bien que ça a été vraiment pour elle certainement extrêmement dur d'arriver à casser sa coquille. Et puis il y avait deux jeunes, donc un jeune papa qui avait quatre enfants tout en travaillant, etc. qui a réussi lui aussi à débloquent du temps pour ça ; il avait aucune expérience, c'était pas un littéraire, c'était un ingénieur, il n'avait aucune expérience du théâtre, ni de la parole ni de quoi que ce soit, mais il s'y est mis avec une simplicité totale, et ça a fonctionné, et puis il y avait une jeune femme, une jeune fille, qui était dans de grandes hésitations personnelles, très ligotée. Son personnage à un moment, dit : « je secrète un fil qui m'entrave », et vraiment c'était exactement son cas. Et il se trouve que l'année suivante, elle a continué à prendre des cours de théâtre avec moi, et de fil en aiguille, elle a fini par se marier et devenir mère de famille, donc elle s'est libérée de ce qui l'entravait. Euh... et voilà, et moi j'avais cinq enfants...de lourdes charges etc. et j'ai réussi à me mettre complètement au service de ce projet-là donc (17:35) je considère qu'il y a quelque chose de surnaturel dans le fait que tout ait convergé pour que ça réussisse. Tous, nous étions tous différents, tous avec beaucoup de contraintes, tous...la vieille dame de 84 ans qui voyageait encore dans le monde entier, parce que c'est une famille qui a de grosses affaires partout, euh...tout le monde euh... m'a remer- bon cette femme, qui est une châtelaine, euh...comme on n'en fait plus, m'a remercié, m'a rendu un hommage après la pièce, euh...dans lequel elle a dit « merci pour votre fermeté », parce que plus d'une fois je l'ai rappelé à l'ordre parce qu'elle bavardait pendant les répétitions, je lui disais mais arrêtez de bavarder, voilà, comme j'aurais dit à une petite fille, et elle m'en a été reconnaissante. Et venant de cette personne-là, je peux vous dire que, y'a quelque chose d'assez surprenant ! Donc, tout ça, non pas pour me mettre en avant, parce que je considère que j'ai été poussée par une force qui me dépassait, et voilà, tout a convergé pour que ça se fasse, et cette force-là, je dis c'est l'esprit de Jean-Paul II, ce qui m'a été confirmé parce que par la suite, à d'autres moments noirs de mon existence, c'est aussi Jean-Paul II qui m'a aidée.

YM : alors justement Adeline, quand tu décris ton implication, tu viens de dire, je me sentais poussée, est-ce qu'il y a moment, une période, à partir de quand en fin de compte tu t'es dit, ou est-ce que c'était vraiment vraiment l'expérience terminée, les représentations bouclées, quand est-ce que tu t'es dit ; ce qui arrive là, c'est extraordinaire, c'est incroyable...

AG : Ben je me le suis dit un peu tout au long de l'entreprise puisque je voyais que tout était favorable. Et...

YM : dès le début, c'était suffisamment perceptible, cette dimension –là ?

AG : Oui, parce qu'il y avait une espèce de fraîcheur dans la... immédiatement les gens m'ont fait confiance. Ben, que ce soit le prêtre, une fois que je lui eut dit qu'il fallait me faire confiance, et il m'a totalement donné carte blanche à ce moment-là, et tous les protagonistes, donc des personnalités très diverses, j'en ai évoqué les plus importants, mais il y avait aussi les gens qui faisaient le chœur, donc que je voyais moins souvent, dont certains étaient très très

verrouillés, des gens très différents les uns des autres, ils m'ont tous fait une confiance totale. Alors que certains ne me connaissaient pas du tout, d'autres me connaissaient très peu, euh... et pour moi comme je vous le disais au départ, euh, j'étais dans une période difficile, je me sentais vraiment isolée dans cette sorte d'exil vert, et ça m'a permis de sortir de mon isolement, de rencontrer des gens, même si par la suite y'a pas forcément eu de liens très continués, mais enfin j'ai vu que, voilà, que j'étais accueillie, que les gens me faisaient confiance.

YM : et dans ta façon de te référer à ce que tu ressentais comme cette force, mettons de Jean-Paul II, cette énergie, cette harmonie qui avait été mise en œuvre, quel mot tu utilisais, comment tu regardais la chose, est-ce que t'en parlais à toi-même, ou à d'autres, ou comment ça se passait ?

AG : Ben j'en parlais comme d'une chose extraordinaire, oui...heu...

YM : et tu échangeais par exemple avec les autres acteurs, en disant « ce qui nous arrive » etc....

AG : non, je ne sais si je l'exprimais, mais le fait même... je sais pas si tu vois ressortir – ben si tu habites à la campagne aussi, si tu vois ressortir en pleine nuit quand tu reviens d'une journée de travail, y'en a un qui travaillait à Paris, Adam, oui, je crois qu'il travaillait à Paris à ce moment-là, ou à Gisors, je ne sais plus. Y'en avait qui avaient de grands transports, tu rentres chez toi, tu as les enfants petits, ton épouse qui, qui est contente de te voir, euh...et hop, tu repars, ça, une fois par semaine toute l'année...

YM : c'était davantage une sorte de regard sur ce qui était en train de se passer...

AG : oui mais bon, dans les témoignages après j'ai vu que chacun ressentait... bon y'en a qui sont ...plus communicatifs que d'autres, donc ils l'exprimaient de manière plus directe, mais je pense que pour chacun c'est quelque chose qui restait... bon, alors ce n'est pas..... J'ai plusieurs choses à dire : d'une part, pourquoi ce lien, pourquoi est-ce que ça m'a autant parlé, peut-être parce que JP II comme moi a perdu sa maman très jeune, enfin moi plus jeune que lui, et il est question dans cette pièce du mariage et de l'amour, y compris l'amour au-delà de la mort. Et y'a un moment très fort que j'aime beaucoup, à la fin de la pièce, où la jeune – celle qu'on avait vue jeune au début, on se rend compte qu'elle est devenue veuve très rapidement, et elle s'adresse à son mari mort comme s'il était là. Et j'ai matérialisé, en fait y'avait la chaire qui était un peu l'espace d'en haut, et elle depuis l'estrade s'adressait à ce mari mort, c'est un peu pour moi des paroles que j'aurais aimé dire. Euh, donc peut-être cet aspect-là a beaucoup compté, et compte encore dans ma connivence avec la spiritualité de JP II ; aussi évidemment le gout du théâtre, l'importance du théâtre comme liturgie.

J'avais fait quelques années auparavant une pièce pour une famille franco-suédoise, dans laquelle je faisais revivre différents tableaux de l'histoire de la famille, et j'avais mis dans ma préface que c'était pour moi une sorte de liturgie. Donc voilà, j'ai travaillé sur le symbolisme de la caverne chez Platon, c'est pour moi aussi une vision spirituelle et religieuse du théâtre, donc cette recherche de la vérité si l'on peut dire, enfin de Dieu à travers le théâtre doit un point commun, aussi modeste que soit mon expérience par rapport à celle de JP II, évidemment, mais ça doit créer quelque chose, une recherche commune, une connivence. Donc y'a ça, d'autre part, sur un plan matériel, je parle de l'estrade, là tout à coup ça me revient. Nous avons quand même installé une estrade dans cette église, bougé l'autel, installé – oui ça a créé un petit incident avec le maire de l'époque, qui veille sur son église comme un – qui l'entretient très bien d'ailleurs, mais enfin qui ne supporte pas qu'on fasse qui que ce soit, donc y'a eu... ça a été le seul conflit, je crois, dans toute l'histoire... entre le curé et le maire du village, parce qu'on avait installé une tringle, qui est partie, qui n'a laissé aucune trace, mais enfin, ça lui a fait peur, il est vraiment en connivence, enfin, en complète symbiose avec son église. Voilà, mais je veux dire que même matériellement, y'a quand même eu un gros travail, et qu'on a – les moyens se sont trouvés de le faire, voilà, je ne sais même plus comment ça s'est fait...

YM : est-ce que en tant que metteur en scène, et de voir quelque chose de ton travail se réaliser devant tes yeux, tu te rappelles de moments où tu te dis, ou tu te prends à admirer ou à réaliser que ce qui est en train de se passer, des exercices, des échanges, une réalisation qui dépasse ce que tu aurais imaginé, quelque chose de cet ordre-là ?

AG : oh oui, bien sûr, mais ça je pense que c'est l'expérience de tout artiste ; justement on se demande toujours comment on a pu faire ce qu'on a fait, parce que j'avais déjà... ben la pièce dont je parlais, la pièce franco-suédoise, c'était une entreprise complètement folle, et elle s'est quand même réalisée, nous sommes allés jouer en Suède, avec 35 français qui se sont mis dans la peau de leurs ancêtres, là aussi il y a eu un... quelque chose qui me dépasse totalement, hein, pour qu'une telle entreprise puisse réussir. Ce sont des forces... voilà... bon j'ai fait pas mal... chaque fois que j'ai réussi à finir quelque chose qui arrivait à un certain point, pas de perfection, évidemment, mais enfin qui atteignait un point où j'avais donné tout... où je n'aurais pas pu faire mieux, j'ai toujours ce sentiment que je suis pas toute seule, qu'il y a quelque chose qui, à ce moment-là, parle ou peint à travers moi. Quand j'ai fait l'ensemble de toiles sur les poèmes de mère Teresa, quand j'ai eu terminé et que j'ai mis tout l'ensemble, euh, je me suis mise à genoux, parce que j'avais l'impression, fff...que quelque chose... quelqu'un, voilà, quelqu'un avait tenu ma main pour que je puisse faire tout ça...Euh... donc c'est ce que j'appelle des miracles, miracles, parce que ça nous rend différents, ça nous rends meilleurs, ça nous... ça nous sort de nos préjugés, de nos limites, ça nous pousse au-delà, et ça qui pour moi manifeste la présence de Dieu, qu'on l'appelle Dieu, au autrement, le surnaturel...

YM : est-ce que tu utilises le mot grâce ou pas ?

AG : oui...on peut très bien dire grâce, euh...

YM : toi tu t'en sers de ce mot-là, ou...

AG : oui, ça m'est déjà arrivé, oui. Oui, c'est ça, c'est tout à fait ça. Et dans les rares témoignages que j'ai de ma mère, euh, dans une de ses lettres, c'est une de ses amies qui me l'a donnée, et après la mort d'un de mes frères qui était né avant moi, et mort avant moi, euh, il est mort à 9 mois, et maman écrivait à cette amie, euh, en disant, Hugues est au ciel, tout est grâce.

YM : reprenant la phrase de Bernanos...

AG : voilà.

YM : donc l'ensemble de cette expérience maintenant il y a 13 ans, est-ce qu'il y a des choses qui ont changé, muri, que tu regardes un peu différemment, ou est-ce que tout est pareil, comment tu vois l'événement avec le temps qui a passé ?

AG : hé ben je le vois toujours neuf, et chaque fois que je vais dans cette église, ben j'y suis allé avant-hier, pour la messe de Pâques, évidemment, les murs me parlent, et les pierres me parlent, parce que c'était attaché aussi à ce lieu... Quand je vois les gens qui y ont participé, même si bien sûr ils sont redevenus eux-mêmes, euh, y'a toujours quelque chose de plus que quelqu'un avec qui j'aurais simplement partagé un dîner, ou une conversation quelconque, ça, voilà, y'a quelque chose d'autre qui s'est révélé, mais bon, c'est le cas pour d'autres à chaque fois que je fais des pièces parce que bon, je me considère comme une professionnelle de l'amateurisme, parce que j'ai fait beaucoup de théâtre avec des amateurs, ben chaque fois, que je rencontre des gens avec qui j'ai fait des choses comme ça, ils disent que ça fait partie des choses qui les ont marqué, et moi aussi.

YM : ma question était un peu plus précise en fait ; est-ce que tu places ce que tu appelles miracle dans ton parcours, cette expérience-là, est-ce que tu la places de manière privilégiée, ou est-ce qu'il est plutôt familier, habituel, ordinaire ? Avec le recul, qu'est-ce qui le transforme ?

AG : Eh bien, d'abord c'est une leçon chaque qu'on touche le fond pour une raison ou pour une autre, chaque fois qu'on est saisi de découragement ou de désespoir, voilà, je pense à ça, je pense qu'il y a toujours une lumière qui s'allume au moment où on n'y croit plus, si on est toujours de bonne volonté, évidemment, je pense que les choses ne se font jamais toutes seules,

mais si on est attentif aux signes, voilà j'ai dit oui à cette entreprise qui était folle, heu, proposée par une dame que je connaissais comme ça, mais pour qui je n'avais pas forcément une énorme sympathie, euh...voilà. J'ai dit oui. J'aurais pu dire, j'ai pas le temps. C'était objectivement tout à fait vrai. Donc euh... c'est une leçon pour savoir être disponible à ce qui se présente, qui n'est pas forcément ce qu'on attendait, c'est pas quelque chose qui m'a rapporté d'argent, ni de reconnaissance extraordinaire, mais.... mais, ça montre que ce qui est important c'est le levain qui est dans la pâte, et peu importe où on est, et où on le fait, ce qui compte c'est de... d'être prêt à donner là où on est...

19. Transcription de l'entretien avec Jacques¹⁰

JP : Bon, tout d'abord, faut quand même que vous sachiez que je viens d'un milieu non-croyant, hein... un milieu non-croyant, père anticlérical, même. Et moi, quand même baptisé. Ma mère a quand même tenu le coup par rapport à mon père et m'a baptisé. Ce qui fait que je crois beaucoup à la valeur des sacrements. Donc, j'ai pas [eu ?] question d'ordre religieux ni rien jusqu'à 25 ans. A l'armée j'ai rencontré deux jeunes séminaristes qu'ont voulu me convertir, en disant, tiens voilà un client qu'on va... Alors je leur ai dit que moi je croyais pas au miracle, alors que c'était pas la peine qu'ils essaient de me faire croire ; ils étaient très sympa, donc ils ont arrêté. Et puis j'ai continué ma petite route peinard, tranquille. Jusqu'en 1967 à peu près, année où j'avais un travail d'artiste-peintre, et je pense que la peinture m'a aidé à approfondir beaucoup de choses, hein. Je crois que c'est la peinture qu'est à la base de beaucoup de choses sur moi. D'ailleurs je considère que la peinture, c'est une démarche hautement spirituelle. Le reste c'est de la déco. L'art, c'est hautement spirituel. La musique, ou l'écriture, ou le... Et donc, heu... par ma démarche de peintre, sans du tout chercher ni rien, j'en suis arrivé à faire des toiles toutes noires. Toutes noires, j'étais dans un mur même sur le plan humain, quoi. J'étais face à un mur, donc heu... Donc à ce moment-là je fréquentais un copain, qui était agrégé de philo, qui s'appelait Jean-Pierre Laurent, qui est mort maintenant, qui était très intéressant, mais en même temps très fou. (rires) Un vrai philosophe, dans le sens où, vous savez, philosophe à côté de ses pompes. A cette époque-là, je connaissais deux personnes, un docteur en droit, et un agrégé de philo. Le docteur en droit, qui était croyant, l'agrégé de philo qui était pas anti-croyant, ils étaient toujours en controverse, pour vous expliquer un peu le bonhomme, un jour comme ça, ils avaient commencé une controverse à 8h du soir, et ils se raccompagnaient au domicile de l'un et de l'autre, jusqu'à minuit, hein, en discutant. Et puis à la fin, le philosophe en avait marre d'être debout pour parler, donc il s'est couché au milieu de la rue pour parler, c'était... non, mais pour vous dire, c'était ... (rires) c'était un gars très sympa. Donc voilà je connaissais ces gars-là, qui trouvaient que j'étais certainement quelqu'un d'intéressant à fréquenter, ils sont venus souvent dans mon atelier, et je me posais beaucoup, de questions, et j'en ai beaucoup parlé surtout avec JP Laurent, le philosophe, à cette époque-là, qui m'a prêté, qui m'a fait lire les pensées de Pascal. Voilà. Qui m'a fait mettre le doigt dans un engrenage un peu irréversible. Alors, en même temps, j'avais ma vie artistique, heu... ma vie un peu de bohème, je vivais beaucoup en dessinant sur les trottoirs, des dessins sur les trottoirs, en faisant la manche et tout ça, bon j'étais pas du tout un mystique, dans le genre... comme on voit les mystiques quoi. Mais par contre j'ai toujours fait des rencontres bizarres. Et en 67 j'ai rencontré quatre frères (...) j'ai dit que j'allais faire des dessins sur le trottoir à Deauville-Trouville, il m'a dit qu'à Villerville, donc pas loin de Deauville-Trouville, y'a... quatre frères qui font, qui sont, qui sont couvreurs, et y'en a un qui est intéressant, il a une licence de français, il s'appelait... il s'appelait comment celui-là ? (Francis) Francis ! Francis, et en même temps il est couvreur avec ses frères, si t'as du temps à perdre, va les voir, tu vas voir, ils sont intéressants. Et je suis arrivé sur eux, et je suis tombé sur quatre frères qui faisaient de la magie blanche. Donc qu'étaient en lutte contre des magiciens qui faisaient de la magie noire (rires) Ça commençait là déjà ! Donc avec miracles, avec chose para... paranormales, tout ça, et l'ainé qui se réveille et qui dit cette nuit j'ai parlé avec maman, elle est pas contente parce qu'on fait des bêtises, tout ça, je ... c'était les 1ers que j'ai rencontré... et donc je commence à avoir une recherche de foi, par ma poussée, j'ai rencontré une autre, une autre femme, qui, par Mme Fernagut, qui par hasard, était amie d'un des quatre frères, et cette femme avait été élevée au Brésil, était

¹⁰ Sa femme Rose-Marie (R-M) assiste à l'entretien, elle intervient occasionnellement.

mariée avec l'ambassadeur de France au Brésil, et elle a vécu pas mal aussi dans les miracles (rires) très croyante, enfin, très engagée, comme ça, très croyante, et notamment quand elle était jeune, la bonne de la maison qu'était brésilienne lui a dit un jour, écoute Janine, heu, je vais te donner un talisman parce que j'ai peur qu'il t'arrive du mal, si un jour tu marches dans la rue et quelqu'un te jette un sort, le talisman prendra ça sur lui, et il éclatera. Et un jour elle marchait dans la rue, et pof, il a éclaté (rire). Bon voilà, après elle s'est mise à me parler, qu'elle parlait avec les morts, tout ça, donc elle parlait avec les morts, jusqu'au jour où on lui a fait comprendre que, non pas que c'était mal de parler avec les morts, mais que dans le règne des esprits, les esprits les plus proches de l'homme sont les plus bas dans les esprits, donc si on parle à un esprit, on risque d'avoir à faire à un esprit pas très clair, qui vous joue des tours. Donc elle a arrêté, parce qu'elle ne voulait pas avoir de problème. Donc j'ai baigné un peu dans tout ça, sans du tout chercher à approfondir. Au contraire, je refuse, je refuse parce que je me rends compte qu'on prend facilement goût à des choses, et qu'on domine pas forcément la matière. Et qu'on prend facilement des vessies pour des lanternes. Donc euh, j'ai pas du tout marché là-dedans. Donc jusqu'à un moment, où j'ai été... j'ai fait ma communion, j'ai failli être moine, j'ai pas été moine, je me suis marié, j'ai bien vécu, jusqu'au jour où j'ai eu des problèmes cardiaques, donc à la cinquantaine – il faut vous dire que je vais à la messe tous les jours, hein. Dès l'instant où je suis devenu chrétien, je suis allé à la messe tous les jours. Parce que j'estimais que c'était mon rôle premier. Et j'ai pas été moine, parce qu'il aurait fallu que j'arrête de peindre, et comme j'estimais que c'est par la peinture que je suis arrivé à Dieu, c'était pas la peine que je sois moine pour quitter Dieu, hein. C'est aussi bête que ça. Et je trouvais que les moines vivaient de manière plus cool que moi à l'époque. Moi j'étais très janséniste, très carré, et j'étais un peu chiant. J'étais un peu chiant pour les gens quoi. Et donc j'ai voulu être moine, à ce moment-là je vivais avec Rose-Marie, et je lui ai dit, je me marierai pas avec toi, par ce que je vais être moine, et puis en fin de compte, je suis venu et je l'ai épousée, on a vécu une vie peinarde, on est venu à la campagne, je me suis installé comme potier, pour élever les enfants, et puis à 49 ans j'ai eu un premier problème cardiaque, où j'ai été opéré de quatre pontages, bon ça s'est bien passé. Le copain qui était, c'était un ami qui était patron du CHU de Caen, du service de cardiologie, donc il a pas voulu m'opérer parce que généralement on n'aime pas opérer un copain, hein, et il m'a dit je te confie à mon meilleur élève, qui s'appelait Maïza, un chirurgien d'origine marocaine, vraiment un type super, je lui ai dit, vous êtes un artiste, non moi je suis un plombier, j'ai refait des tuyaux (rires) il était bien Maïza... Et puis dix ans après, c'était prévu qu'il me réopère, parce que j'avais une valve aortique qui fuyait. Donc ils m'ont réopéré, et c'est là qu'il y a eu un problème, parce que (8:49) il a voulu tellement bien faire qu'il a fait une bêtise. L'opération s'est bien passé, tout, le réveil s'est bien passé, mais au bout de quatre, cinq jours, j'ai commencé à avoir un écoulement de liquide blanchâtre qui, par les drains, et ça a été la grosse panique, et c'était, il pense qu'il avait touché un petit vaisseau. Donc il a fallu que je reste un mois sans manger, et j'étais sous, sous, perfusion, sans trucs gras, pour que tout se suture à l'intérieur, mais au bout d'un mois, c'était pas suturé. Donc, ils ont continué à me... ils m'ont réalimenté, là on arrivait au début décembre, et puis, ils m'ont, ça s'est pas arrangé ça s'est même aggravé, j'avais de la fièvre assez importante si bien que le 24 décembre j'avais 41 de fièvre et le gars Maïza me dit, écoutez M. Piquery, ça va plus, heu, je vais à mon réveillon, parce que je suis engagé et tout ça, mais demain quand je vais revenir, si vous êtes encore comme ça, je vous rouvre. (rire) j'étais pas très content, bon, parce que j'en avais un petit peu marre, déjà deux fois, donc Rose-Marie vient à ce moment-là avec les enfants (10:21) le 24 décembre, puis elle me dit qu'est-ce qu'on fait ? Je lui dis c'est bien simple, tu vas à la messe de minuit, puis tu pries pour moi. Et puis moi j'ai prié assez fort dans mon lit, et puis j'ai dit carrément à Dieu, parce que je le tutoie, quand même, c'est un copain, je lui dis, ben écoute, si c'est ta volonté

que ça se passe, que je parte, je pars, mais je t'avoue que j'aime la vie, je voudrais rester vivant ! (rire) J'aime bien la vie quoi, je voudrais rester vivant. Et puis voilà, puis je me suis endormi, puis le lendemain matin j'étais guéri. Les médecins n'ont rien compris, ils ont fait les examens, ils ont rien compris, ils ont jamais su expliquer pourquoi, quand j'en parle aux gens ils me disent, ben t'as eu un miracle (rire) moi je me dis, mais pourquoi avoir un miracle ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un miracle ? Sinon que j'ai la foi ? Ben voilà, c'est tout (rire) l'explication ! c'est aussi bête que ça, hein.

YM : alors donc si je comprends bien, vous étiez dans une situation où les médecins vous disaient (c'est cuit quoi) c'est cuit (ah oui, oui) ; Là où vous en êtes, y'a un problème qui demeure...

JP : très très grave, on vous rouvre et si ça se trouve, vous pouvez y passer quoi. Vous pouvez y rester.

YM : donc ça ils vous l'avaient dit...

JP : ils m'ont pas dit que je pouvais y rester, mais ils me l'ont fait comprendre, c'était limite, j'avais 41 de fièvre, y'avait la panique dans tout le service parce qu'il fallait que ma fièvre baisse et tout ça et tout, enfin bon... Donc euh sinon que je crois au miracle, de, de depuis que j'ai eu ma foi... j'estime que je mérite pas spécialement d'avoir un miracle que d'autres sinon que j'ai la foi pour y croire. Maintenant c'est Dieu qui décide, qui décide ce qu'il a à faire. Et je crois tellement peu au miracle que six mois après, Rose-Marie a fait un AVC, et là il y avait une complication terrible, quoi, elle a failli y passer, parce qu'elle a eu trois mois de coma. Elle est restée infirme. Si bien qu'on pourrait dire Pourquoi moi un miracle, et pourquoi Rose-Marie il lui est arrivé ça ? Donc voilà.

YM : ce soir-là où vous étiez mal, où le docteur était parti, votre famille était venue, ils sont repartis à nouveau, et donc vous êtes resté tout seul. Et donc vous avez commencé à prier.

JP : comme je priais tous les jours...

YM : vous vous rappelez un peu vos attentes ? Vous vous disiez, quoi, je vais y passer...

JP : j'étais convaincu que j'allais y passer. J'étais convaincu que mon heure était arrivée. Maintenant, dire que j'allais mourir, non, et en plus, je suis très optimiste, comme individu, donc j'ai du mal à envisager la mort comme une fin, pour moi c'est pas une fin, mais comme étant une chose qui devait m'arriver maintenant, je ... donc c'était une possibilité très forte qui pouvait arriver. C'est là que j'ai dit à Dieu, si ça doit arriver, que ça arrive, mais j'ai pas envie, quoi. J'aime trop la vie.

YM : et du coup, vous dites qu'ensuite vous vous êtes endormi (oui) et le lendemain, vous vous êtes réveillé, euh... vers quelle heure ?

JP : à l'heure habituelle, et j'étais guéri. C'est tout, y'a pas...

(13:37) YM : alors comment vous saviez que vous étiez guéri ?

JP : ben, c'est les médecins qui me l'ont dit (rire), c'est les infirmières qui me l'ont dit, ça coule plus, tiens, ça coule plus, vous avez plus de fièvre, euh... et je me sentais bien, quoi. Je me sentais bien. Et les médecins ont dit, mais, ils ont pris les papiers, tout, ils ont dit, ça, il y a un problème, là c'est, on sait pas ce qui passe, là quoi, y'a...

YM : vous avez fait des examens...

JP : j'ai fait des analyses, ils ont tout analysé, j'avais plus rien, plus rien ! j'étais bon à la rééducation. Donc heu...

(14:06) YM : Et pour eux, y'avait quand même une possibilité d'explication médicale ?

JP : Non, non. Ah non ils peuvent pas expliquer ! C'était trop brutal pour que ça soit expliqué, parce que l'écoulement aurait dû s'atténuer petit à petit, alors qu'il coulait toujours aussi fort. Et, et la fièvre, bon la fièvre à la limite que ça s'arrête, ils m'avaient donné des anti-fièvre, donc ça pourrait se comprendre mais que tout s'arrête à ce point-là, c'était... c'est une situation anormale. Qu'ils ont accepté. Qu'ils ont accepté le fait que je sois guéri.

Comme eux ils croient pas au miracle, qu'ils se sont dit c'est grâce à nous, mais en même temps, ils savaient pas ce qu'ils avaient fait (rire). Voilà donc c'est un peu ça quoi.

YM : Alors, au moment où vous vous réveillez, vous sentez déjà que ça va mieux ?

JP : Non, non, j'ai pas, j'ai pas souvenir, maintenant j'ai pas souvenir spécialement...

YM : C'était en quelle année à peu près ?

JP : C'était en 62, c'était le Noël 61.

YM : Donc effectivement, ça date un petit peu, mais c'est pas grave. Le moment où vous vous réveillez, vous dites, bon, je sens pas spécialement, de mieux... mais est-ce que vous sentiez comme la veille, avec les mêmes dispositions d'esprit, avec la même attente anxieuse...

JP : Ah j'en garde pas, j'en garde pas un souvenir de ça, j'en garde un souvenir de choses normales. Un état normal.

YM : donc si c'est un état normal, c'est mieux qu'un état malade.

JP : Oui, voilà, oui. : Je me sentais pas angoissé, ni rien, je me suis réveillé, heu, j'étais bien quoi. J'étais bien, mais j'ai pas dit tiens je suis guéri. J'ai pas eu une conscience comme ça, comme quelqu'un qui marche plus, et puis tout d'un coup, on lui dit lève-toi et marche, et il se barre avec la canne sous le bras, non. Moi, je, je me suis trouvé bien, et les infirmières ont dit, ah ben ça coule plus, euh, M. Piquery, c'est bien, euh, puis c'est tout quoi.

YM : Et donc votre sentiment de normalité, comme ça, ça vous a suggéré... parce que, lorsqu'on était malade et que maintenant ça va...

JP : y'a quelque chose qui s'est passé.

YM : Y'a quelque chose qui s'est passé : est-ce que vous vous interrogiez sur ce qui s'était passé ?

JP : non, non. Non parce que (rire), je crois que le fait d'avoir rencontré avant tous les gens que je vous ai décrit qui étaient un peu marginaux dans leur tête quoi, m'a fait que je suis jamais surpris trop quand il m'arrive quelque chose de pas normal. Si vous voulez, il m'est arrivé un tas de trucs tout cons quand je lisais Pascal ; une nuit je me suis réveillé, j'avais l'impression que Pascal était assis dans un fauteuil, là, voyez, des choses toutes bêtes comme ça ; une autre fois, on était ensemble dans le lit, et j'étais sûr que Dieu était là dans, dans la pièce, fallait pas que j'ouvre les yeux, des trucs tout cons, mais ce qui fait que j'ai toujours vécu avec une sorte de para...anormalité qui fait que je cherche pas forcément à croire à tout ça parce que justement je me rends compte qu'on tombe facilement dans des, dans des fantasmes, si bien que – mais en même temps je ne le rejette pas. Et je le nie pas, si bien que, ça me paraît normal, c'est tout. Donc heu, qu'il m'arrive un miracle - ce qui est pas normal, c'est qu'il m'arrive un miracle à moi, parce que qu'est-ce que j'ai pour mériter ça, mais qu'il arrive un miracle, je le crois. Le miracle, ça me dérange pas.

YM : donc si je reviens à ce moment de votre réveil, ce sont les infirmières qui vous disent...

JP : qui me font prendre conscience que ça va mieux.

YM : et comment vous réagissez à leurs paroles ? Est-ce que vous vous rappelez ?

JP : Non. Non, j'ai l'impression que j'ai pas réagi, que c'était dans l'ordre des choses. Ça me semblait évident que j'allais pas mourir.

YM et vous attribuez ça aux prières de votre famille, ou...

JP : je pense que c'est un tout, voilà, je pense que c'est un tout. Je pense que c'est un tout qui s'est passé, que, que, que la foi, la foi a fait que j'étais là, quoi. C'était une affaire de foi. C'était... comme c'était une affaire de foi qu'on soit venu ici pour vivre, et qu'on a réussi à vivre toute notre vie sans qu'il y ait une paie qui tombe tous les mois. Je disais aux gens, vous vous plaignez que, vous croyez pas à la Providence, vous faites tout pour pas qu'elle agisse. Vous avez une paie au mois, vous avez une assurance sur la vie, vous avez

la retraite, et vous dites, tiens le Bon Dieu agit pas. Vous l'empêchez d'agir (rire) ! Avec nous, il est obligé d'agir parce que quand on est dans la merde, ben je lui dis, démerde-toi ! (rire) et ça a marché à chaque fois ! (rire)

YM : au moment où les infirmières vous disent, c'est bon, vous avez l'air d'être guéri, y'a d'autres personnes qui viennent... ?

JP : y'a le chirurgien qui vient, pour voir comment j'étais pour m'opérer, puis il me dit, mais ça va mieux, il prenait les papiers, ça va, je comprends pas, heu...

YM : et là pareil, même réaction de votre part...

(19:23) JP : Là j'ai commencé à me dire que ça allait bien, mais en même temps, j'ai pas cru à un miracle, pour moi le miracle – c'est les gens à qui j'en ai parlé six mois après qui m'ont dit, mais t'as eu un miracle, c'est tout, qui m'ont fait comprendre que... mais pour moi, j'ai été (sic) évident que.....que c'était pas... ou alors les miracles est (sic) tellement intégré dans la notion de ma vie de tous les jours, que ça me paraît normal quoi. Ça me paraît normal, alors dans ces cas-là, dans ces cas-là, c'est vrai que... je parlais hier matin avec quelqu'un qui est pas du tout croyant, je lui disais comme ça que les miracles commençaient le matin quand on se réveillait. C'est déjà quelque chose de beau, de se réveiller. Avec Fauchon. Alors, il était d'accord avec moi. (rire)

YM : Malgré tout, vous deviez quand même vous dire, au moment où vous aviez confirmation, de la part des infirmières, du chirurgien qui regardait les documents, etc., les analyses et tout ça, vous deviez quand même avoir une sorte de confirmation de : je suis passé à côté...

JP : voilà, oui, de ça, oui, oui.

YM : est-ce que vous vous rappelez d'un moment où vous vous êtes dit, c'est merveilleux...

JP : oui, ben j'ai dit : qu'est-ce que la vie est belle ! (rire) Et je le dis tout le temps aux gens, même, même hier je suis allé voir une copine qu'avait appris qu'elle avait un cancer, je lui ai dit, t'as pas le droit de de démissionner, la vie est trop belle, tu te bas, hein, t'as pas le droit. Et alors quand j'ai été rééduqué, après, c'est très marrant ça, parce que je suis allé à Trouville-Deauville pour la rééducation, et puis y'avait un gars qu'est arrivé d'opération du cœur, complètement vraiment, quasiment, tout le monde disait, il est en train de mourir quoi. Et je passe devant sa chambre, et tiens, je me suis dit, je vais quand même rentrer lui dire bonjour. Je suis rentré, je lui ai dit bonjour, et puis je lui ai dit, écoute, faut pas que tu démissionnes, faut que tu te bagarres, la vie est trop belle, faut pas, faut pas te laisser avoir, tu, et puis je suis parti, quoi. Puis je l'ai pas revu. Et puis un an après, y'a un mec qui vient ici, puis qui me dit, vous vous rappelez le gars à qui vous avez parlé quand vous étiez à Trouville ? Je lui dis, oui, ben c'était moi. (rire) Ah ben un gars comme ça, que j'ai jamais revu depuis, il était proviseur d'un lycée, d'un collège près de Luc sur mer. Mais c'est drôle, quoi, c'est...

Rose-Marie : Et tu l'as revu où ?

JP : hein ? Ben il est venu là, il est venu visiter la poterie, puis en même temps pour me voir, quoi, il s'était renseigné. Donc fff.... moi je crois que, le problème, c'est qu'on vit dans un miracle permanent. On s'en rend pas compte, si vous voulez. Et c'est ça qu'est terrible dans la vie actuelle. C'est qu'elle a enlevé la notion du miracle de la vie des gens. Si bien que les gens, ils s'emmerdent, ils, ils, la vie est pas belle, tout ça, alors que la vie est très belle, et puis que, et même un enquinement c'est, ça a un sens des fois. Ils ont enlevé le sens de leur vie, des choses qui donnent le sens.

YM : Et quand vous dites ça, la vie est un miracle permanent, est-ce que vous rattachez ça à votre expérience d'avoir été sauvé par la prière, ou est-ce que c'est indépendant ?

JP : Ben je crois déjà que j'ai toujours été optimiste, hein. En fin de compte, j'ai toujours été croyant sans croire. Je crois que j'étais appelé à devenir croyant forcément. Mais euh...

YM : Ça a été important cet événement de votre guérison ?

JP : Non, non...

YM : c'est pas ça qui a ...

JP : c'est pas ça qui a changé ma vie, ma vision de la vie. Ça a été qu'une confirmation. Voilà, ça confirmait que le Bon Dieu existait bien (rire) et que si moi j'avais droit à un miracle, tout le monde y avait droit. Donc c'était uniquement qu'une affaire de volonté, d'être accessible au miracle.

YM : tout à l'heure, vous disiez c'est six mois après que je me suis rendu compte, que les gens m'ont confirmé ce qui vous était arrivé : est-ce que dans cette période y'a un moment où vous vous êtes dit, merde, c'est vraiment incroyable ?

JP : Oui, mais je dis pas que c'est incroyable, je me dis que je le mérite pas. J'ai pas fait d'œuvres incroyables qui fait que je suis protégé spécialement, c'est la vie de tous les jours en fin de compte.

YM : mais justement, à la limite, ça ça aurait pu vous faire dire, mais pourquoi moi ?

JP : ben oui, je me suis posé cette question-là, mais en fin de compte, j'ai réfléchi d'une certaine manière, en disant c'est pas l'éclat du tambour qui fait la musique, c'est le musicien qui la fait, donc euh si le musicien inspire pas celui qui fait du tambour, il fait de la merde.

YM : d'un autre côté on pourrait dire que s'il y a une partition avec un morceau de tambour, il faut que le tambour joue...

JP : Oui, donc tout se tient, mais moi je crois que, je crois que, très longtemps quand j'ai eu, quand j'ai fait ma communion, quand j'ai eu la foi, quand, tout ça, j'ai fait ma démarche avec un prêtre, un moine qu'était euh...Prémontré, et très très longtemps, je lui ai toujours dit mais c'est drôle, j'ai toujours l'impression que j'ai une main qui se pose sur mes épaules, j'ai toujours l'impression que j'ai une main qui se pose sur mes épaules, euh, mais c'était quelque chose de très sensible, comme si, enquiquinant, quoi, et il me disait, parce que tu viens d'avoir la foi, et enfin de compte Dieu t'accompagne encore pour pas que tu casses la figure quoi (rire) et tu verras, petit à petit ça va te quitter, quand tu seras assez grand pour vivre tout seul. Et c'est ce qui s'est passé.

YM : c'était vers âge, cette sensation de main...

JP : Ben, c'était en... j'ai fait ma communion en 68 mais c'est pas lié à mai 68, hein, c'est fortuit, hein, parce que moi en mai 68 je me suis barré pour pas être pris dedans, justement. J'étais pas d'accord, j'étais pas pour, ça m'enquiquinait. C'est pas lié à ça, non, ben c'était en 70 à peu près. ET puis disons que...

YM : vous vous souvenez bien de cette...

JP : de cette sensation de main sur l'épaule ? Ah oui, oui.

YM : Oui, c'était quelque chose qui survenait régulièrement ?

JP : Ah ben c'était presque continué quoi, c'était presque continué. Donc euh, je marchais dans la rue, tout ça, c'était comme un accompagnement quoi.

YM : et c'était une sensation physique, ou...

JP : ah oui ! je sentais physiquement quoi...

YM : une sorte de pression ?

JP : Pression, comme quelqu'un qui m'accompagne, vous savez des copains qui marchent ensemble, bon ben...

YM : et ça ça vous semblait aussi normal, ou bien...

JP : ben, ben, fff... ça me paraissait la vie quoi, ça me paraissait la vie, mais en même temps ça m'enquiquinait quoi je savais pas... je, je, co-co-co je ne connaissais pas le sens ou la signification, il a fallu que j'en parle avec le moine, qui m'avait dit, ben, c'est sûrement ça, faut pas, t'inquiète pas, c'est pas (rire), donc ça m'a... j'ai laissé faire les choses, et puis... au bout de quatre-cinq mois, cinq-six mois ça a disparu,

YM : d'accord. C'est intéressant aussi, cette expérience-là.

JP : ben disons que j'ai eu des expériences comme ça qui ont fait que, que, le paranormal me paraît normal, et c'est pour ça que j'ai pas du tout envie d'entrer là-dedans, y'a un jour j'étais en train de faire une cuisson, y'a un gars qui vient, qui vient, pourquoi il est venu, j'en sais rien, il est même pas rentré visiter la galerie, ni rien, il s'est arrêté, je suis sur le pas de la porte de mon four, on a parlé cinq minutes.... Et il m'a dit ben voilà ben moi je suis, je suis toucheur, euh...je guéris les gens comme ça, euh...et puis il me dit, écoute toi t'as le don si tu veux je te, si tu veux je t'apprends. Ben je lui ai dit non, ça ne m'intéresse pas. Je veux pas rentrer dans ce, j'veux pas rentrer dans ce – ça serait tellement facile de rentrer dans le pseudo-miraculeux et de se faire du cinéma que je veux pas me faire du cinéma, je suis pas fier d'avoir eu un miracle, ça m'intéresse pas d'avoir eu un miracle. Pt, moi ça me, le miracle il est tous les jours pour moi. Euh, quand on a acheté la maison, on n'avait pas un rond. On n'avait pas un rond, quand j'allais voir les banques, que je le leur disais que je voulais acheter la maison, les banquiers ils rigolaient, ils disaient, mais vous êtes pas le genre d'individu à qui on prête ! Tu te rappelles, Rose-Marie ?

Rose-Marie : Oh oui...

JP : Et on avait un copain, l'autre copain, qui était docteur en droit, on avait trouvé cette maison-là à pas cher, ce copain il est radin comme pas un, mais un grand radin, mais un gars qui en même temps était éblouissant d'intelligence, et puis...

R-M : de culture !

JP : de culture incroyable ; et, on trouve cette maison-là, je savais plus quoi faire, euh...j'envoie une lettre, j'ai besoin qu'on me prête, euh, à l'époque c'était en centimes, c'est deux millions cinq en centimes, euh, est-ce que tu peux le faire, euh...par retour de courrier, j'ai le chèque de deux millions cinq (rires). C'est des trucs tout con, c'est c'est...Et puis je m'étais engagé à rembourser cinquante mille par mois, à l'époque, moi je bossais comme intermittent au spectacle, dans l'art du spectacle à Caen, au théâtre, j'avais entre quarante et cinquante mille francs, ce qui correspondait au remboursement, et Rose-Marie a bossé à la fac comme secrétaire, elle avait le Smig à l'époque, le Smig de l'époque, c'était quatre-vingt-dix mille francs. Hein, donc fallait rembourser avec cinquante mille francs, payer le loyer de la maison à Caen et faire les travaux.

R-M : y'avait toujours du monde à manger...

JP : et y'avait toujours du monde à manger à la maison. Et à chaque fois qu'il fallait payer le remboursement, et qu'on avait des problèmes, je vendais une toile.

YM : Une dernière question avant de finir : comme vous savez je travaille sur cette question de la surprise¹¹, alors est-ce que l'on peut dire que pour vous, le miracle, ça a pas été une surprise ?

JP : Euh, c'est pas une surprise, mais c'est un émerveillement.

YM : c'est quoi la différence ?

JP : la surprise, c'est quand ça vous prend au dépourvu, et l'émerveillement c'est quand ça confirme la chose.

YM : et ça vous a pas pris au dépourvu ?

JP : ben, non, c'était un miracle, mais c'était normal que ça arrive, puisque j'y crois.

YM : oui, mais on peut y croire, mais quand ça nous arrive à nous ou avec une intensité à laquelle on s'attendait pas...

JP : ben pour moi c'est après que la notion de miracle est venue. Sur le coup, c'était pas un miracle pour moi, c'était la vie normale.

YM : donc pas de surprise, sur le moment, là, vraiment...

JP : non, c'était un truc normal.

YM : voilà, c'était dans la continuité...

¹¹ La personne qui m'avait mis en contact avec J.P. avait assisté à l'université de Rouen à une présentation de l'état de mes recherches.

JP : de ma vie à moi...

YM : de ce que vous viviez.

JP : de ce que je vivais. Des trucs que j'avais vécu avec d'autres copains...

YM : et même l'émerveillement, il est aussi arrivé après, je crois, comme une sorte de...

JP : Oui, oui, mais il m'arrive encore maintenant, quand je fais un truc, euh, de l'émerveillement, ça fait quarante ans qu'on est aussi, perdu dans notre trou, on a élevé les enfants et les enfants disent, ben on a bien vécu avec vous, fallait quand même les sortir, les 1500 euros par mois, pour élever la famille, et tout ça, non mais c'est vrai et j'ai jamais dit on va pas y arriver (rires).

R-M : on s'en est toujours tiré

JP : ouais, c'est rigolo, mais c'est très bizarre. Quand j'ai épousé RM je lui ai dit, veux-tu m'épouser, je suis artiste peintre, mais je vendrai jamais une toile. Je fais une peinture qui ne plait pas aux gens, et quand un copain venait il me disait, ta poterie j'aime beaucoup, ta peinture je peux pas la voir. Ben je lui ai dit, c'est pas grave, tu ce que je te demande, à chaque fois que tu viens me voir, tu montes voir ma peinture. Au bout de dix ans, il a ouvert une galerie, et j'ai été le premier à qui il a demandé d'exposer...

BIBLIOGRAPHIE

Philosophie

- PLATON, *Phèdre* <https://fr.wikisource.org/wiki/Ph%C3%A8dre> (Platon, trad. Meunier)
PLATON, *La République* <http://pedagogie.ac-toulouse.fr/philosophie/textesdephilosophes.htm#platon>
DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Classiques Hachette, 1996
DESCARTES, *Les passions de l'âme*, Les classiques de la philosophie, Livre de poche, 1990
LEIBNIZ, *Discours de métaphysique*, https://fr.wikisource.org/wiki/Discours_de_m%C3%A9taphysique
LEIBNIZ, *Théodicée*, <http://www.gutenberg.org/ebooks/17147>
ADAM SMITH, *The History of Astronomy* <http://files.libertyfund.org/pll/quotes/251.html>
SPINOZA, *Éthique*, <https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique>
VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Garnier Flammarion, 1964
NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Livre de poche, 1947
BERGSON, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 2010
BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Alcan, 1932
PEIRCE Charles, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vols 1-6 : C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; vols 7-8 : A. W. Burks (dir.), même éditeur, 1958.
LEVESQUE, Simon, « Le mystérieux fonctionnement de l'abduction selon Charles S. Peirce », *Cygne noir*, no 3, 2015
BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Quadriga, PUF, 1998
ALQUIE Ferdinand, *Le cartésianisme de Malebranche*, Vrin, 1974
ALAIN, *Propos sur la religion*, dans Eric Oudin, *Philosopher avec les Évangiles*, Ed. Eyrolles, 2013
HERSCH Jeanne, *L'étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*, Collection Folio essais, Gallimard, 1993
FERRY Luc et GAUCHET Marcel, *Le religieux après la religion*, Grasset, Paris, 2004
FALQUE Emmanuel, *Passer le Rubicon, Philosophie et théologie, Essai sur les frontières*, Lessius, 2013

Phénoménologie

- HUSSERL Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §69, Tel Gallimard, 2008
HUSSERL Edmund *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, coll. Épiméthée, Puf, 1983
HUSSERL Edmund, *Méditations cartésiennes*, Vrin, 1992
HOUSSET Emmanuel, *Husserl et l'idée de Dieu*, Ed. du Cerf, 2010
HENRY Michel, *L'essence de la manifestation*, PUF, Paris, 1963
HENRY Michel, *C'est moi la Vérité*, Seuil, Paris, 1996
HENRY Michel, *Incarnation, une Philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000
HENRY Michel, *Paroles du Christ*, Seuil, Paris, 2002
MARION Jean-Luc, *L'idole et la distance*, Grasset, 1977
MARION Jean-Luc, *Dieu sans l'être*, PUF, 1982
MARION Jean-Luc, *Réduction et donation*, PUF, 1989
MARION Jean-Luc, *A Dieu rien d'impossible*, Communio, XIV, 5 sept-oct 1989
MARION Jean-Luc, *Le visible et le révélé*, Cerf, 2005
MARION Jean-Luc, *Etant donné, Essai d'une phénoménologie de la donation*, Puf Quadriga, 2013
LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini*, Biblio Essais, Le livre de poche, 1971
LEVINAS Emmanuel, *Ethique et Infini*, Arthème Fayard, 1982
RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.
RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 1. Le volontaire et l'involontaire Points Essais, 2009
RICOEUR Paul, *Lectures 3, Aux frontières de la philosophie*, Seuil, 1994
MERLEAU-PONTY Maurice, *L'Œil et l'Esprit*, Folio Essais, Gallimard, 1964

- DEPRAZ Natalie, *Attention et vigilance, à la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, coll. Epiméthée, Puf, 2014
- DEPRAZ Natalie, « Looking forward to being surprised, - at the heart of embodiment », in *Theoria et Historia Scientiarum : International Journal for Interdisciplinary Studies*, 7 : 5-11. Special Issue : *Embodiment and Awareness : perspectives from phenomenology and cognitive sciences*, N. Depraz & S. Gallagher eds. (2003)
- DEPRAZ Natalie., « The Rainbow of emotions. At the crossroads of phenomenology and biology », *Cont. Philos. Rev.* (2008), 41, 237-259, part. pp. 250-252: 5.3. Surprise: the emotional quality of unexpectedness.
- DEPRAZ Natalie, « Phenomenology of surprise. Lévinas and Merleau-Ponty in the light of Hans Jonas », in *Advancing Phenomenology. Essays in Honor of Lester Embree*, T. Nenon & Ph. Blosser, eds. Heidelberg, Springer, 2010
- DEPRAZ Natalie, *Comprendre la phénoménologie, une pratique concrète*, Armand Colin, 2009
- DEPRAZ Natalie, *An Experiential Phenomenology of novelty: The Dynamic Antinomy of Attention and Surprise*”, dans *Constructivist Foundations*, Juillet 2013
- DEPRAZ Natalie, dans *Le corps glorieux, phénoménologie pratique de la philocalie des pères du désert et des pères de l’Eglise*, Peeters, 2008
- DEPRAZ Natalie et SERBAN Claudia dir., *La surprise à l’épreuve des langues*, Hermann, 2015
- DEPRAZ Natalie, *An Experiential Phenomenology of Novelty : the dynamic antinomy of attention and surprise*, <http://www.univie.ac.at/constructivism/journal/8/3/280>, 2013
- DEPRAZ Natalie, conférence du 7 octobre 2016 à l’ENS rue d’Ulm, « De la surprise au trauma, une approche micro-phénoménologique »
- SERBAN Claudia, *La surprise, une déception ?* <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/la-surprise-une-deception/>
- GOZLI Davood G., article *Progress in First-Person Method: A Few Steps Forward, a Few Steps Back*, dans les “Open Peer Commentaries on Natalie Depraz et al.’s “A First-Person Analysis Using Third Person-Data as a Generative Method” CONSTRUCTIVIST FOUNDATIONS vol. 12, N°2
- DASTUR Fabienne, « Pour une phénoménologie de l’événement : l’attente et la surprise », *Etudes phénoménologiques*, 1997, n°25 repris dans *La phénoménologie en questions : langage, altérité, temporalité, finitude*, Paris, Vrin, 2010
- DASTUR Fabienne, « Réflexions sur l’espace, la métaphore et l’extériorité. Autour de la topo-logie heideggerienne », *Alter*, n°4, « Espace et imagination », 1996
- ROMANO Claude, *L’événement et le monde*, PUF Epiméthée, 1998
- ROMANO Claude, *L’événement et le temps*, Quadriessais débats, PUF, 2012
- STEINBOCK Anthony J., *Phenomenology and mysticism, the verticality of religious experience*, Indiana University press, 2007
- WELTEN Ruud, *Phénoménologie du Dieu invisible, Essais et études sur Emmanuel Lévinas, Michel Henry et Jean-Luc Marion*, L’Harmattan, 2011
- FONTAINE Philippe, *La croyance*, Ed. Ellipses, 2003
- JANICAUD Dominique, *La phénoménologie dans tous ses états*, Folio-essais, 2009
- VERMERSCH Pierre, *L’entretien d’explicitation en formation continue et initiale*, Paris, ESF, 1994/2003.
- PETITMENGIN Claire, « Décrire son expérience vécue en deuxième personne », Une méthode d’entretien pour contribuer à la science de la conscience, version française de l’article paru dans *Phenomenology and the cognitive science* 5, p. 229-269, 2006.

Bible

- Bible de Jérusalem, Ed. du Cerf, 1998
- TOB (Traduction Œcuménique de la Bible), Ed. du Cerf, 1995
- Bible Darby http://www.bibliquest.net/Bible_table_matières.htm
- New King James version (1982), New International version (1984), New revised standard version (1989), The new Jerusalem Bible, New American standard Bible (1995), English Standard version (2001): dans programme Bibleworks 7 version 7.0.012g, 2006.
- Novum Testamentum Graece*, Nestlé-Aland, Deutsche Biblegesellschaft, Stuttgart, 1993

The NAS New Testament Greek Lexicon:

<http://www.biblestudytools.com/lexicons/greek/kjv/ekplesso.html>

Les évangiles Les quatre Matthieu – Marc – Luc – Jean, Nouvelle traduction par sœur Jeanne d'Arc o.p. Desclées de Brouwer, 2011

QUERE France, dir., *Évangiles apocryphes*, Points sagesse, Seuil, 1983

Théologie biblique

TRENCH Richard C., *Dictionnaire des synonymes du Nouveau Testament*, Londres, 1901

FOCANT Camille et MARGUERAT Daniel dir., *Le Nouveau Testament commenté*, Labor et Fides, 2012

JUEL Donald H., *A master of surprise, Mark interpreted*, Fortress press, 1994

HOVEY Craig, *Unexpected Jesus, the Gospel as surprise*, Cascade Books, 2012

BONNEAU Guy, *Saint Marc, nouvelles lectures*, Cahier Evangile n°117, Cerf, 2001

FABRE Jean-Philippe, *Le disciple selon Jésus, le chemin vers Jérusalem dans l'évangile de Marc*, Lessius, 2014

LEON-DUFOUR Xavier, *Résurrection de Jésus et message pascal*, coll. Parole de Dieu, Seuil, 1971

CUVILLIER E., *La résurrection dans l'évangile de Marc ou : La finale courte... et puis avant ?* » Dans MARGUERAT Daniel (éd), *Quand la Bible se raconte*, Paris, Le Cerf (collection Lire la Bible, n°134), 2003.

MARGUERAT Daniel, *Parabole*, Cahier Evangile n°75, Cerf, 1991

MARGUERAT Daniel, *Les Actes des Apôtres (1-12)*, Labor et Fides, 2007

MARGUERAT Daniel, *Le miracle au feu de la critique historique et au regard de l'analyse narrative*, Recherches de Science Religieuse 2010/4 (Tome 98)

DE LA MAISONNEUVE, Dominique, éd. *Paraboles rabbiniques*, Supplément aux Cahiers Evangile 50, 1984.

BRIEND Jacques, *Dieu dans l'Écriture*, Lectio Divina, Le Cerf, 1992

MIES F. ed., *Bible et philosophie, Les lumières de la raison*, P. Gilbert, F. Mies, L. Rizzerio, A. Thomasset, Presses universitaires de Namur, 2007

GUINOT Jean-Noël, POFFET Jean-Michel, SION Danièle, *Les rencontres pascales avec le ressuscité* Cahier Evangile n°108, Cerf, 1999

STRELAN Rick, *Atenizein in Acts*, *Novum Testamentum* Vol. 41, Fasc. 3 (Jul., 1999)

VULPILLIERES S. de, *Nature et fonction des injonctions au silence dans l'évangile de Marc*, Paris, Gabalda, (coll EtB.NS, n°62), 2010

Théologie chrétienne

JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon* <http://remacle.org/bloodwolf/eglise/justin/tryphon.htm>

SAINT AUGUSTIN, *De utilitate credendi* (les textes d'Augustin sont cités d'après l'édition de la Pléiade, nrf, 1998, 2000 et 2002)

SAINT AUGUSTIN, *La cité de Dieu*

SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*

THOMAS d'AQUIN *Somme théologique*,

http://docteurangelique.free.fr/saint_thomas_d_aquin/oeuvres_completes.html

PASCAL Blaise, *Œuvres complètes*, coll. L'intégrale, Seuil, Paris, 1963

Concile Œcuménique Vatican II, Ed. du Centurion, 1967

LACOSTE Jean-Yves dir., *Dictionnaire critique de théologie*, Quadrige, PUF, 2002

Catéchisme de l'Église Catholique (CEC), Mame/Plon 1992

LUBAC. Henri de, *Catholicisme, Les aspects sociaux du dogme*, 4^e édition revue et augmentée, Cerf, Paris, 1947

LUBAC. Henri de, *Histoire et Esprit, L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Œuvres Complètes XVI, Cerf, Paris 2002

LUBAC. Henri de, *La foi chrétienne, essai sur le symbole des apôtres*, Aubier-Montaigne, 1969

URS von Balthasar H. *Pâques, le mystère*, Coll. Foi vivante, n°357, Cerf, 1996

BARTH Karl, *Dogmatique IV/1* Ed. Labor et fides, Genève, 1967

RAHNER Karl, *Dieu dans le Nouveau Testament*, Desclées de Brouwer, coll. Foi Vivante, 1968

KASPER Walter, *Jésus le Christ*, Coll. Cogitatio fidei, Cerf, 1974
 MOINGT Joseph, *Dieu qui vient à l'homme, Du deuil au dévoilement de Dieu*, Cerf, Cogit. Fidei, 2002
 MOINGT Joseph, *Croire au Dieu qui vient, I. De la croyance à la foi critique*, Gallimard, 2014
 GESCHE Adolphe, *Le Christ* (Coll. Dieu pour penser, Cerf, 2001
 SESBOUE Bernard, *Pédagogie du Christ*, Cerf, 1997
 GUILLET Jacques, *La foi de Jésus*, Desclées, 1980
 BONY Paul, *La résurrection de Jésus*, Coll. Tout simplement, Ed. de l'atelier, 2000
 DORE Joseph, *Etre catholique aujourd'hui*, Bayard 2014
 DORE Joseph, *La portée révélatrice des miracles de Jésus*, Recherches de Science Religieuse 2010/4 (Tome 98), p. 559-579.
 MADEC Goulven, *Le Christ de saint Augustin*, Desclées, 2001
 BOUSQUET François, *La Trinité*, coll. Tout simplement, Ed. de l'Atelier, 2000
 GEFRE Claude, *Le christianisme au risque de l'interprétation*, Cerf, Cogitatio fidei, 1983
 GUILLAUD Frédéric, *Catholix reloaded, Essai sur la vérité du Christianisme*, Cerf, 2015

Spiritualité

BOSSUET, *Instruction sur les états d'oraison* (1697) <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k574610>
 SAINT JEAN DE LA CROIX,
[la montée au Carmel](http://jesusmarie.free.fr/jean_de_la_croix_la_montee_du_carmel.pdf) http://jesusmarie.free.fr/jean_de_la_croix_la_montee_du_carmel.pdf
 SAINTE THERESE de Lisieux, *Manuscrits autobiographiques*, Livre de Vie n°8, Office central de Lisieux, 1957
 MOLTSMANN Jurgen, *Le Seigneur de la danse, essai sur la joie d'être libre*, Ed. Le Cerf – Mame, 1971
 BONHOEFFER Dietrich, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, Genève, 2006
 WEIL Simone, *Attente de Dieu*, Fayard, 1966
 MAALOUF Jihad, *Mystique et Révélation, - Entrer dans la danse de Dieu*, L'Harmattan, 2012
 LAURENTIN René, *Yvonne-Aimée de Malestroït, Un amour extraordinaire*, éd. F.X. de Guibert, 2003
 REAIDY Jean, *Naissance mystique et divinisation chez Maître Eckhart et Michel Henry*, L'Harmattan, 2015
 KELLY Thomas, *Mon expérience de Dieu* (1941), 6^e réédition, Editions du Feu nouveau, Paris, 1970
 MIQUEL Frédéric, *La sécularisation des larmes mystiques au début du XVIII^e siècle*, Littératures classiques, 2007/1 (N° 62), p. 51-63. DOI : 10.3917/licla.062.0051. <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2007-1-page-51.htm>)

Histoire du christianisme

MEIER John P., *Un certain juif Jésus, Les données de l'histoire*, vol II, les paroles et les gestes Coll. Lectio divina, Cerf, 2010
 QUESNEL Michel, *L'histoire des Évangiles*, Cerf fides, 1987
 PERROT Charles *Jésus*, coll. Que sais-je, PUF, 1998
 HUREAUX Roland, *Gnose et gnostiques des origines à nos jours*, Desclées de Brouwer, 2015
 RENAN Ernest, *Vie de Jésus*, 1867 http://www.lexilogos.com/document/renan/vie_jesus.htm

Miracles

SBALCHIERO Patrick, dir., *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétien*, Fayard, 2002
 SBALCHIERO Patrick, *Les phénomènes extraordinaires de la foi*, Desclées de Brouwer, 2006
 PERROT Charles, in Collectif : *Les miracles*, coll. Tout simplement, Ed. de l'Atelier, 1995 « Les miracles dans la culture grecque païenne »
 LEON-DUFOUR X. (sous la dir.), *Les miracles de Jésus*, coll. Parole de Dieu, Seuil, 1977
 LHERMITTE Jean, *Le problème des miracles*, NRF, Gallimard, 1956
 TONQUEDEC, Joseph de, *Introduction à l'étude du Merveilleux et du miracle*, Beauchesne, 1923
 GAGEY Jacques, ADNES Pierre, *Phénomènes extraordinaires*, Beauchesne, 1993
 KOYRE Alexandre, *Conférence « Théologie et science »*, Paris, 1947 cité dans Perrot et al, *Les Miracles*

SCHLEIERMACHER Friedrich, *Über die Religion*, 1821, cité dans J. de Tonquedec, *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle*, Duchesne, 1923
 MANGIAPAN Théodore, *Le contrôle médical des guérisons de Lourdes*, Revue Communio, XIV, 5 sept-oct 1989, p71-81
 OTTAVIANI Card., *Vrai et faux surnaturel*, 1950, cité dans Jean Lhermitte, *Le problème des miracles*, Gallimard, 1956
 BONNIERES Louis de, *Figures de miraculés*, P. Téqui éditeur, Coll. Je sème, 1933
 CHAUFFIN Y. et ORAISON M., *Le tribunal du merveilleux*, Plon, 1976
 OLLIVRY Soazik, *Dieu est essentiellement joie*, éd. Le livre ouvert, 2001
 LABUTTE Paul, *Yvonne-Aimée de Jésus, ma mère selon l'Esprit*, éd. François-Xavier de Guibert, 2^e édition, Paris, 1997
 TARDIF Emilien, José PRADO FLORES H., *Jésus a fait de moi un témoin*, Ed. de l'Emmanuel, 1997.
 SOQUET Samuel: *Contact avec l'au-delà, Une enquête derrière les frontières de la mort*, Ed. de la Martinière, Paris, 2013

Linguistique et narratologie

BARONI Raphaël, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, coll. Poétique, Seuil, 2007
 RICOEUR Paul, *La métaphore vive* Seuil, 1975
 COULON A., http://vadeker.net/corpus/pfem/2-3_indexicalite_indexical.html
 BONOLI Lorenzo, *La conoscenza dell'alterità tra urto e sorpresa* (la connaissance de l'altérité à travers le choc et la surprise), Quarderni del CREAM, n°3, 2005
 GERVAIS Bertrand, *Récits et actions : pour une théorie de la lecture*, Longueil, Le Préambule, 1990
 DUCROT O. et TODOROV T, *Dictionnaire encyclopédiques des sciences du langage*, Seuil, 1972

Littérature

ROUSSEAU J.J., *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Garnier-Flammarion, 1967
 BAUDELAIRE Charles, *Petits poèmes en prose, Le spleen de Paris*, Livre de poche, 1972
 COLERIDGE S.T., *Biographia Literaria* (1817) <http://www.gutenberg.org/files/6081/6081-h/6081-h.htm>

Autres

MARCELLI Daniel, *Surprise, chatouille de l'âme*, Albin Michel, 2006
 LEWIS C.S., *Surprised by Joy*, Collins, Fontana Books, 1974
 GANDHI M., *Tous les hommes sont frères*, Idées Gallimard, 1958 (édition 1981)
 VERGELY Bertrand, *Retour à l'émerveillement*, Albin Michel, 2010
 HALDAS Georges, in *Mémoire et résurrection*, éd. L'âge d'homme, 1991
 MILNER Max, *Rembrandt à Emmaüs*, José Corti, 2006
 VERHAEREN Emile, *Rembrandt*, éd. Henri Laurens, 1904
[https://fr.wikisource.org/wiki/Rembrandt_\(Verhaeren\)/Texte_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Rembrandt_(Verhaeren)/Texte_entier)

* * * * *